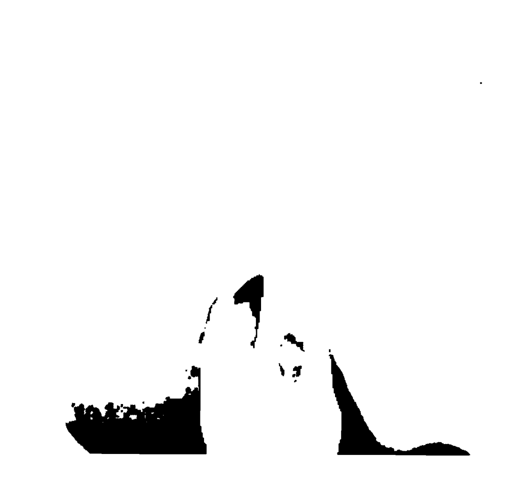



600024095Q



HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES

TOME II

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

PAR A. DU SEIN

PROFESSEUR DE L'ÉCOLE NAVALE EN RETRAITE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1879

HISTOIRE

DE

LA MARINE.

MARINE OTTOMANE.

Opinions diverses sur l'origine des Turcs. — Oghouz. — Saloux. — Les Seldjoucides; démembrement de leur empire. — Othman fondateur de la monarchie ottomane. — Conquête de l'île Calolimni. — Expéditions maritimes (2250 av. J.-C.—1326). — L'origine des Turcs se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés. Quelques érudits affirment que le Targitaos d'Hérodote (Liv. IV), le Togharma de l'Écriture sainte fut leur premier chef. — Chalcondyle ne sait s'il doit les faire descendre des Scythes ou des Parthes. — Énée Sylvius et Léonard Chiensis les croient issus des Troyens. — Paul Giovio (1) ne doute pas qu'ils ne soient des Tartares venus des bords du Volga; enfin, certains historiens prétendent avoir découvert l'étymologie de leur nom dans celui de la rivière de Terech.

Selon Neschri (2), savant auteur du Djihannuma (Description du monde), Oghouz, fondateur de la puissance et de la civilisation turques, abandonna l'idolâtrie (environ 2250 ans avant J.-C.) pour adopter un culte plus pur, et fit la conquête de la contrée appelée aujourd'hui Turkestan. Après sa mort ses six fils, nommés khans du *Jour*, *de la Lune*, *de l'Étoile*,

(1) *Commentarii delle cose dei Turchi*, chap. I.
(2) Il vivait sous le règne de Bajazet II.

du Ciel, de la Montagne, de la Mer, se partagèrent son empire, et chacun de ces princes eut quatre fils, qui furent les pères de vingt-quatre principales tribus turques.

Au commencement du dixième siècle, Salouz, de la dynastie de la Montagne, embrassa l'islamisme avec deux mille familles, et donna bientôt à son peuple le nom de Turcoman, pour le distinguer des hordes encore païennes qu'Amed-ben-Abou contraignit plus tard à suivre la religion de Mahomet.

A cette même époque, les descendants du khan de la Mer, les Seldjoucides étaient établis près de Boukara ; ils s'avancèrent, vers 1034, au-delà de l'Oxus (le Djihoun), étendirent bientôt leur domination sur les vastes régions que baignent d'un côté la mer Caspienne, de l'autre la Méditerranée, et formèrent cinq États (1), qui pendant près de trois siècles et au milieu de troubles incessants, soutinrent de nombreuses guerres contre les empereurs d'Orient, les Mongols, les Persans et les Tartares.

Enfin, en 1299, l'empire des Seldjoucides fut démembré (2), et sur ses ruines surgit celui d'Othman (3) (ou Osman, briseur de jambes). Ce prince occupa d'abord avec ses compagnons d'armes un territoire peu étendu dans les environs de l'Olympe ; mais il ne tarda pas à faire de rapides conquêtes. — Kœprihissar ainsi que plusieurs forteresses situées près de Nicée tombèrent successivement en son pouvoir ; Muzzalo, hétériarque (4) des gardes de l'empereur de Byzance, essuya non loin de Koyounhissar (le Baphæum de Pachymère) une entière défaite (1301) ; six ans après, les commandants des châteaux d'Edrénos, de Madénos, de Kété, de Kestel, ayant réuni leurs forces pour combattre les hordes ottomanes, éprouvèrent le même sort, et au printemps de l'année 1308,

(1) Ils avaient pour capitales : Fars, Kerman, Damas, Alep et Konieh (Iconium).

(2) Après la mort d'Aladin III la sultanie d'Iconium forma dix petits États, indépendants les uns des autres.

(3) Idris fait remonter la généalogie d'Othman à Goekkan, khan du Ciel, l'un des fils d'Oghouz.

(4) Commandant en chef.

l'île de Kalolimni, située vis-à-vis du golfe de Modania (ancien golfe Cianus), fut enlevée aux Grecs.

A cette époque les Turcs commencèrent à se rendre redoutables sur mer. Trente bâtiments chargés de troupes abordèrent à Chio, île célèbre par sa fécondité. Un grand nombre d'habitants furent massacrés, quelques-uns parvinrent à gagner la ville ; d'autres s'embarquèrent sur une flottille de quarante petits navires, et cherchèrent leur salut dans la fuite, mais ils firent naufrage près de Skyra, et périrent presque tous.

Encouragés par ce premier succès, les forbans ravagèrent ensuite les îles de Rhodes, de Samos, de Carpenthos (Scarpento), de Lemnos, de Lesbos, de Candie et de Malte (1) (Pachymère, livre IV, chap. 29. — Nicéphore Grégoras, liv. VIII, chap. 10).

Cependant l'intrépide émir Othman (2), secondé par des officiers aussi audacieux qu'habiles, étendait sans cesse les limites de son empire. Ses nombreux succès jetèrent l'épouvante parmi les Grecs dégénérés, qui lui livrèrent Brousse, une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure (1326). Il mourut peu de temps après, laissant pour résidence à ses successeurs la capitale de la Bithynie (Idris. — Seadeddin).

Orkhan.— Amurat I.— Bajazet I.— Institution du viziriat. — Construction de navires.— Création des janissaires. — Prise de Nicée.— Expéditions maritimes.— Défaite, près des côtes de Lycie, d'une flotte envoyée contre Rhodes ; origine de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean. — Conquête de la Thrace. — Prise d'Andrinople.— Guerres contre les Serviens, les Bulgares, les Hongrois et les Bosniaques.— Traité de navigation et de commerce avec la république de Raguse. — Le Toughra. — Mort

(1) Les historiens ottomans ne font mention que de la conquête de Kalolimni. Othman, dont le territoire s'étendait à peine jusquà la mer, n'aurait pu en effet entreprendre de telles expéditions, et on doit plutôt les attribuer aux princes turcs de Karasi, de Saroukan, d'Aïdin et de Menteschė, qui occupaient les côtes de l'Asie Mineure depuis le golfe de Modania jusqu'à celui de Mégré.

(2) Les trois premiers souverains ottomans n'ont porté pendant leur vie que le titre d'émir ; on leur donna celui de sultan après leur mort.


600024095Q

cha de Constantinople avec trente-six voiles, et débarqua près d'Atyra. Mais, vigoureusement attaqué le lendemain par Andronic, il essuya une entière défaite et prit la fuite, abandonnant trente-deux navires aux vainqueurs. Une seconde tentative n'eut pas plus de succès : huit bâtiments tombèrent au pouvoir des galères impériales.

Orkhan tourna ensuite ses armes contre le prince de Karasi; les villes d'Ouloubad, de Kermasti, de Mikhalidj, les châteaux de Koïlsos et d'Aïlsos ne firent qu'une faible résistance; Pergame lui fut livrée, et bientôt la Mysie tout entière reconnut ses lois.

Fier de ces avantages, l'infatigable émir résolut alors de reprendre l'île de Rhodes aux *Hospitaliers de Saint-Jean* (1),

(1) Au commencement du onzième siècle quelques négociants d'Amalfi que leurs affaires conduisaient souvent en Égypte, touchés de l'abandon où se trouvaient à Jérusalem les nombreux fidèles qui chaque année s'y rendaient de tous les points de l'Europe, obtinrent du calife Moustaser-Billah l'autorisation de bâtir près du Saint-Sépulcre un hospice destiné à recevoir les chrétiens d'Occident. Cet utile établissement fut d'abord desservi par quelques moines bénédictins, et n'eut d'autres ressources que les aumônes envoyées d'Italie; puis des hommes de cœur vinrent apporter à l'œuvre naissante le concours de leurs richesses ainsi que de leur dévouement, et la sainte maison prit une importance qu'augmenta considérablement plus tard la munificence des croisés. Godefroy de Bouillon lui donna la seigneurie de Montboire, avec toutes ses dépendances; la plupart des autres princes suivirent cet exemple, et en peu de temps l'*Hôpital* se trouva doté de biens immenses, dont il fit le plus noble usage. — Un temple magnifique, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, s'éleva dans le lieu qui, selon une ancienne tradition, avait servi de retraite à Zacharie; on construisit à côté de cette église de vastes bâtiments; des succursales furent fondées en Provence, en Espagne, en Italie, en Sicile pour fournir aux pèlerins des vaisseaux, des guides et des escortes. — Mu par un sentiment de haute piété, Gérard (de Scala), sous l'habile direction duquel s'étaient rapidement exécutés ces magnifiques travaux, voulut alors unir par des liens plus étroits ses généreux compagnons, qu'aucune règle n'assujettissait encore; il leur persuada de prononcer les trois vœux solennels de la religion, et le pape Pascal II approuva le nouvel institut.

Uniquement occupés du soin des pauvres et des malades, les hospitaliers n'avaient jusque-là pris qu'accidentellement les armes; en 1118, ils reçurent une organisation militaire, et devinrent les plus redoutables ennemis des infidèles. — Pendant cent soixante douze ans ces intrépides défenseurs de la Palestine y soutinrent énergiquement la lutte contre les Turcs, les Sarrasins d'Égypte et les Arabes du désert; enfin, après la prise de Saint-Jean-d'Acre, contraints d'abandonner cette terre, tant de fois arrosée de leur sang, ils obtinrent du roi de Chypre la permission de s'établir à Limisso (situé sur la côte méridionale de l'île). — Fortifiés dans ce petit port, les chevaliers, qu'aucun revers ne pouvait abattre, ne

est un conte, aussi dénué de fondement que celui d'après lequel le héros tartare se serait servi de son prisonnier comme d'un marche-pied pour monter à cheval (Hammer).

Comprenant toute l'importance de la marine, Bajazet avait fait creuser à Gallipoli, dès le commencement de son règne, un port commode, d'où étaient sorties de nombreuses escadres qui avaient porté la désolation sur les côtes de Chio, de Négrepont et de l'Attique.

Mahomet I. — Amurat II. — Guerre civile. — Défaite de la flotte ottomane près de Gallipoli. — Asservissement de la Bosnie. — Extermination des Turcomans. — Dévastation de Lesbos par Baltaoghli, premier amiral ottoman. — Guerre contre les Hongrois (1403-1451). — Dix années de luttes intestines, pendant lesquelles les Ottomans divisés semblèrent acharnés à leur perte, suivirent la sanglante défaite d'Angora. Enfin Mahomet, vainqueur de ses frères, réunit sous son sceptre les provinces d'Asie et d'Europe, rétablit l'unité de la succession, et releva ainsi l'empire, dont la ruine avait paru certaine. — Appréciateur éclairé des avantages de la paix, le nouveau sultan sut néanmoins combattre avec bravoure les Turcomans, les Serbes, les Bosniaques, les Hongrois, et se montra toujours le glorieux soutien du trône d'Osman. — Un seul revers ternit la gloire de ses armes. La flotte de Gallipoli (forte de quarante-deux voiles) fut presque entièrement détruite par quinze galères de Venise, sous les ordres de Pierre Loredan (*voir* MARINE VÉNITIENNE).

Fidèle observateur de sa parole, mais terrible vengeur de la foi violée, Amurat II se fit estimer par ses hautes qualités et craindre par sa vaillance. Sa double abdication et son triple avénement restent sans exemple dans l'histoire. — La prise de Thessalonique, d'Hexamilon, de Corinthe, de Patras, l'asservissement de la Bosnie, l'extermination des Turcomans dans l'Asie Mineure, la dévastation de Lesbos par Baltaoghli (le premier amiral de l'empire ottoman), dont un port sur les côtes du Bosphore a transmis le nom à la postérité, de nombreuses victoires sur les Hongrois signalèrent le règne de ce prince.

de Byzance, homme d'État autant que grand capitaine, s'efforça de gagner l'affection des Grecs par son respect pour leur foi religieuse et par la sagesse de ses institutions politiques.

Après s'être ainsi assuré son importante conquête, le sultan donna l'ordre à ses forces navales de se rendre dans l'Archipel. Hamza partit donc avec cent soixante-quinze navires de différentes grandeurs, et alla d'abord jeter l'ancre devant Lesbos, qui s'empressa de lui envoyer, en signe d'amitié, des habits de soie, six mille florins d'argent, cinquante moutons, huit cents mesures de vin, dix quintaux de froment et des rafraîchissements pour les matelots.

Satisfait de ces marques d'humble condescendance, l'amiral ottoman se rendit ensuite à Chio, où il fut reçu d'une manière hostile; mais, n'osant attaquer le port, dont l'entrée était défendue par vingt bâtiments génois bien armés, il alla dans les eaux de Cos, assiégea inutilement pendant vingt-deux jours le fort de Rachéia, et regagna Gallipoli sans avoir remporté un seul avantage. — Mahomet, irrité, le disgracia et nomma Younis capitan-pacha (1455). — Celui-ci montra plus d'énergie que son prédécesseur, et malgré les pertes que lui fit essuyer la tempête près des côtes de Troie, il continua hardiment sa route, s'empara de la nouvelle Phocée, contribua puissamment à la prise d'Énos, soumit successivement Thaso, Samothrace, Imbro, Lemnos, et contraignit les Chiotes à payer tribut (Idris. — Veschri. — Ali).

L'année suivante Mahomet investit Belgrade, le 13 juin, et bientôt trois cents bouches à feu, au nombre desquelles étaient vingt-deux canons atteignant la longueur démesurée de 27 pieds, foudroyèrent la place, qui opposa la plus énergique résistance. — La lutte ne fut pas moins vive sur le fleuve. Deux cents brigantins sous les ordres d'Huniade attaquèrent vigoureusement (14 juillet) la flotte ottomane, forte de deux cent cinquante voiles, coulèrent quatre bâtiments, en prirent trois et dispersèrent les autres (1) (Chalcondyle).

(1) D'après d'autres historiens, vingt navires tombèrent au pouvoir des vain-

Pour venger la honte de cette défaite, le sultan livra quelques jours après un assaut furieux; mais, encore repoussé et poursuivi jusque dans son camp, il se vit obligé de lever le siége (1).

Une expédition tentée, en 1457, contre le prince de Lesbos n'eut pas un meilleur succès : Ismaïl attaqua vainement Methymne avec cinquante galères, et dut s'éloigner après avoir essuyé des pertes considérables. — Enfin, la brillante campagne de Morée (1459-1461) fit oublier ces nombreux revers.

Maître de toute la Grèce, à l'exception de quelques ports, Mahomet résolut de soumettre à sa domination Amastris (aujourd'hui *Amasieh*), principale échelle des Génois sur les côtes asiatiques de la mer Noire. La ville, bloquée par cent cinquante navires sous les ordres de Mahmoud, se rendit à la première sommation, et les deux tiers des habitants furent envoyés à Constantinople. — La soumission de Sinope (2), que n'essaya même pas de défendre le prince de Pendérachie (l'ancienne Paphlagonie), suivit de près cette facile conquête. — Trébizonde, attaquée par la flotte, opposa d'abord quelque résistance; mais, à l'arrivée des forces de terre, David Comnène, effrayé, abandonna sa capitale et tout son empire à l'ambitieux sultan.

Mahomet tourna ensuite ses armes contre Wlad, plus connu sous le nom de *Drakul* (Diable), voïvode de Valachie, tyran astucieux et sanguinaire (3), justement flétri par l'histoire.

(1) A cette même époque une escadre de galères, commandée par Khétir, ravageait les côtes de la Colchide.

(2) Parmi les vaisseaux du port il y en avait un de neuf cents tonneaux; le sultan ordonna qu'on le conduisît à Constantinople, et d'après ce modèle en fit construire un de trois mille tonneaux; mais ce navire ne put gagner la haute mer, il sombra dans le Bosphore (Neschri).

(3) Quelques traits pris au hasard suffiront pour donner une idée de la férocité de ce monstre. — Il dînait ordinairement avec sa cour au milieu d'un cercle de Turcs empalés et expirant dans les plus affreuses tortures. — Des envoyés du sultan ayant refusé de se présenter devant lui la tête découverte, il dit que puisque ce cérémonial paraissait blesser leurs susceptibilités il voulait les en dispenser pour toujours, et ordonna qu'on leur fixât le turban sur le crâne avec trois clous. — Un jour, il invita tous les mendiants du pays, les gorgea de viande et de vin, et fit mettre le feu à la salle de réunion. — Quelque temps après, quatre cents jeunes

Deux cent mille hommes sous les ordres du grand vizir s'avancèrent vers le Danube, tandis que le sultan remontait le fleuve jusqu'à Widin avec vingt-cinq galères et cent cinquante petits navires chargés de soldats. — Ibraïl (Prailabos), si célèbre alors par l'étendue de son commerce, fut réduite en cendres ainsi que plusieurs autres villes qui se trouvèrent sur le passage des troupes ottomanes. — Drakul, impuissant à opposer une résistance sérieuse, se réfugia en Hongrie, et Mathias Corvin le fit emprisonner à Ofen.

En 1455, Nicolas Gatelusio (1) avait usurpé la souveraineté de Lesbos sur son frère aîné, qu'il avait fait étrangler. Mahomet ne s'était nullement inquiété de ce crime, et avait reçu le tribut du nouveau duc; mais celui-ci, en s'associant plus tard à des pirates aragonais, dont il partageait les dangers et les bénéfices, excita le mécontentement du sultan.

Vers la fin de l'été de l'année 1462, vingt-cinq galères et environ cent transports (2), sur lesquels on avait embarqué des troupes, des canons, des mortiers, des boulets de pierre, parurent devant Lesbos, et la descente s'effectua non loin de la capitale, qui fut aussitôt bombardée. — Vaillamment défendue par cinq mille soldats d'élite, la ville résista pendant vingt-sept jours à toutes les attaques. — Enfin, Nicolas, voyant que plusieurs tours n'étaient plus qu'un amas de ruines, se rendit à condition qu'on lui laisserait la liberté. Les troupes ottomanes occupèrent les principales cités de l'île; deux cents janissaires ainsi que trois cents azabs (3)

Hongrois envoyés en Valachie pour y apprendre la langue périrent dans les supplices par son ordre; six cents négociants de Bohême et cinq cents nobles valaques qui lui étaient suspects furent impitoyablement égorgés. (Engel, *Histoire de Valachie.*)

(1) L'empereur Jean Paléologue Ier avait donné Lesbos à la riche famille génoise des Gatelusio, pour reconnaître les services qu'elle avait rendus à l'empire en l'aidant à purger l'Archipel des pirates catalans qui l'infestaient.

(2) Soixante galères et sept navires ronds, d'après Ducas.

(3) Infanterie irrégulière. — Les azabs, c'est-à-dire légers, d'abord batteurs d'estrade ou coureurs, furent dans la suite employés à la construction des ponts et en qualité de rameurs sur les galères du sultan. Comme généralement ces soldats indisciplinés ne jouissaient d'aucune considération, on les prodiguait dans les siéges; ils étaient exposés les premiers aux coups de l'ennemi, et c'était ordinairement sur leurs cadavres que les janissaires montaient à l'assaut. (Paul Giovio).

formèrent la garnison de Mételin, et tous les corsaires trouvés dans la place furent sciés en deux (Chalcondyle).

Pendant l'hiver suivant, Mahomet s'occupa d'utiles et importants travaux. — Ne songeant qu'à s'assurer l'empire de la mer, il ordonna l'équipement d'un grand nombre de navires, construisit des arsenaux à Constantinople, élargit le port creusé par l'empereur Julien et le nomma *Kadrigha Limani* (1) (port des galères). — Il fit aussi bâtir à quelque distance de Sestos et d'Abydos les deux châteaux des Dardanelles : l'un, situé sur le rivage d'Europe, reçut le nom superbe de *Seddoul-Bahz* (digue de la mer) ; l'autre, élevé sur les côtes d'Asie, fut appelé plus modestement *Taschanak-Kâlassi* (château des assiettes), à cause des poteries qu'on y fabriquait. Mahomet avait pris ces mesures afin de mettre sa capitale à l'abri d'une attaque des Vénitiens, qu'il voulait chasser des eaux de l'Archipel ainsi que de leurs possessions enclavées dans l'ancienne circonscription de l'empire d'Orient. — En effet, vers le milieu du printemps (1463) les hostilités commencèrent ; la lutte fut longue et opiniâtre, et malgré la grande supériorité numérique de ses forces, le sultan ne put contraindre Venise à demander la paix qu'en 1479. (Voir pour la partie maritime de cette guerre tome Ier, page 469-471.)

Quatre ans avant la conclusion du traité par lequel la reine de l'Adriatique abandonna Négrepont ainsi qu'une partie de ses possessions d'Albanie et de Morée, une flotte de trois cents voiles (2) était entrée dans l'Euxin avec ordre de s'emparer des établissements génois situés en Crimée et sur la mer d'Azof. — Caffa (3), Menkoub, Tana, vigoureusement attaquées par Keduk-Ahmed-Pacha, chef de l'expédition, n'avaient

(1) Depuis, le port a disparu, mais le nom est resté.

(2) Cette flotte était composée, dit Seadeddin, de galères (*kadrigha*), de bâtiments affectés au transport des chevaux (*atgemisi*), de grands vaisseaux de charge (*maouna*), et enfin de petits navires ayant la même destination (*kouke*).

(3) Caffa était alors l'entrepôt du commerce génois dans la mer Noire ; la soie et le coton de Perse y arrivaient par Astrakan ; *Menkoub et Azof n'avaient pas moins d'importance*. Les immenses richesses que renfermaient ces opulentes cités allèrent grossir les trésors du sultan.

opposé qu'une faible résistance; les autres places s'étaient empressées d'ouvrir leurs portes, et le padischah avait ainsi soumis à sa domination, sans autre droit que celui de la force, presque toute la Tauride.

Pendant la dernière guerre contre Venise, Léonard, seigneur des îles Ioniennes et vassal de la Porte, avait toujours favorisé sous main les escadres vénitiennes; Mahomet, pour le punir de cette trahison, fit armer, en 1480, vingt-neuf galères, dont il donna encore le commandement à Keduk-Ahmed. Les troupes débarquèrent à Sainte-Maure et à Zante; mais elles ne rencontrèrent pas Léonard, qui s'était enfui à Naples avec ses trésors.

Maître par cette nouvelle conquête des deux avant-postes de l'Italie, le sultan forma l'audacieux projet de soumettre la Calabre et la Pouille. — Cent navires allèrent jeter l'ancre devant Otrante, et l'armée de terre investit aussitôt la place, qui, hors d'état d'opposer une longue résistance, ne tarda pas à capituler. Douze mille habitants tombèrent sous les coups des vainqueurs; ceux dont on espérait une forte rançon se virent réduits en esclavage. Les autels furent renversés et foulés aux pieds, les étendards sacrés traînés dans la boue, les images des saints brûlées, l'archevêque et les prêtres sciés en deux (Besoldi. — Jacobi Voluterrani. — Idris).

La prise de Smyrne (1344), la défaite, près d'Imbros, d'une flotte turque forte de cent cinquante voiles (1346), la destruction, dans le port d'Alexandrie, de quatre-vingts navires musulmans (1365), de glorieux avantages remportés sur les forces maritimes du soudan d'Égypte et du bey de Tunis (1437-1444), les armements en course continuellement dirigés contre les pirates, témoignaient du zèle et de l'activité que n'avaient cessé de déployer les intrépides chevaliers de Saint-Jean depuis qu'ils s'étaient emparés de Rhodes (1). —Ma-

(1) Ils étaient aussi maîtres de Cos, de Simia, d'Episcopia et de quelques autres petites îles. — Cos, célèbre par ses fruits, avait autrefois un port vaste et commode; mais la tempête et la houle ont poussé à l'entrée une si grande quantité de sable qu'il n'y aborde plus que de petits bâtiments; cependant la ville attire encore les voyageurs par ses anciennes inscriptions grecques. (Gouffier.) — Simia, dont la

homet II voulut, en 1480, humilier ces redoutables ennemis du Croissant. Cent soixante navires sortirent des Dardanelles vers la fin d'avril, et arrivèrent devant Rhodes le 23 mai. — La descente s'effectua non loin du mont Saint-Étienne, et les opérations du siége ne tardèrent pas à commencer. Persuadé qu'il lui serait facile de réduire la place s'il se rendait d'abord maître du port, Mésih-Pacha résolut d'attaquer la tour de Saint-Nicolas (1), qui en défendait l'entrée. — Le 9 juin, quinze cents soldats d'élite furent débarqués sur le môle, et aussitôt s'engagea près des murs du fort une lutte acharnée, dont l'issue resta longtemps indécise. — Enfin, le feu décida de la victoire : l'artillerie de la ville força l'escadre ottomane à s'éloigner, tandis que de nombreux brûlots, adroitement lancés, allaient y porter l'incendie, et la mousqueterie fit de si grands ravages dans les rangs des infidèles qu'ils furent obligés de battre en retraite. Un second assaut, livré quelques jours après, coûta aux assiégeants deux mille cinq cents hommes, quatre galères et presque toutes leurs barques d'abordage. — Alors Mésih transporta l'attaque du côté de la terre; mais tous ses efforts échouèrent contre l'héroïque défense des chevaliers, et il se vit contraint de regagner ses vaisseaux (28 juillet) avec les débris de son armée.

Mahomet II mourut le 3 mai 1481, au moment où il se préparait à prendre lui-même le commandement d'une nouvelle expédition. — Les importantes conquêtes de ce prince, la protection éclairée qu'il accorda toujours aux sciences, aux lettres et aux arts, les immenses développements qu'il sut donner à la marine ottomane, lui assignent une place brillante dans l'histoire; cependant ses titres à notre admi-

richesse consiste principalement en vin et en chèvres, est encore célèbre par ses plongeurs, qui vont détacher les éponges au fond de la mer, comme elle l'était autrefois par ses charpentiers, réputés pour les meilleurs constructeurs de navires. (Hammer.)

(1) A côté du port se trouvent deux petites baies; l'une était fermée par un môle, sur lequel s'élevait une forte terrasse, qu'on appelait la tour Saint-Nicolas; à l'extrémité de l'autre on avait aussi construit une tour, moins forte que la première, mais qui ne laissait pas de son côté de défendre l'entrée du port. (Vertot.)

ration ne doivent pas faire oublier sa froide cruauté, ses vices et son peu de scrupule à violer sa parole.

Bajazet II. — Guerre civile. — Envahissement de la Bosnie, de la Croatie et de la Carniole. — Prise de Kilia et d'Akerman. — Guerre contre les mamelouks. — Envoi d'une flotte contre l'Espagne. — Guerre contre Venise. — Soumission du pirate Karatourmisch. — Guerre contre les chevaliers de Rhodes. — Abdication et mort de Bajazet (1481-1512). — Bajazet eut d'abord à lutter contre son frère (1), qui lui disputait le pouvoir. — Il envahit ensuite la Bosnie, la Croatie, la Carniole, s'empara de Kilia ainsi que d'Akerman, et par ses conquêtes empêcha les Moldaves de continuer leurs pirateries sur la mer Noire.

Ces expéditions militaires furent suivies de la première guerre contre les mamelouks. Déjà, sous Mahomet II, ces derniers avaient altéré, par une conduite hostile, les relations amicales qui jusqu'alors avaient existé entre eux et les Osmanlis. — De nouveaux sujets de plainte qu'ils donnèrent au sultan le forcèrent à prendre les armes, et bientôt les hostilités commencèrent.

Tandis que le grand-vizir combattait avec gloire les troupes du soudan, on vit arriver à Constantinople un envoyé du dernier roi maure de Grenade, Abou-Abdullah, que les historiens occidentaux nomment Boabdil. — Ce prince, vivement pressé par Ferdinand V, implorait le secours du *sultan des*

(1) Djem, plus connu sous le nom de Zizim. — Ce prince, après la défaite de son armée près d'Angora, se réfugia d'abord à Rhodes, où il reçut les plus grands honneurs. Un pont de dix-huit pieds de long fut jeté du rivage à sa galere, afin qu'il pût sortir du navire à cheval, et en arrivant à terre il trouva sur le port une nombreuse escorte. — Les rues par lesquelles passa le cortége étaient ornées de tapis; les fenêtres et les balcons resplendissaient des brillantes toilettes des dames, que la curiosité avait attirées en foule. — Durant quelques jours la chasse, les tournois, la musique, occupèrent les loisirs du noble fugitif. Mais bientôt le grand maître d'Aubusson (pour complaire au sultan) résolut de l'envoyer en France. Il s'embarqua donc le 31 août (1482), sur un bâtiment commandé par le chevalier de Blanchefort, alla toucher à Cos, puis à Messine, et arriva enfin à Nice vers la fin de septembre. — Cet infortuné prince, victime des politiques turque et chrétienne, conjurées ensemble à sa perte, fut pendant douze ans traîné de château en château, et mourut empoisonné, le 24 février 1495.

deux terres et des deux mers contre les invasions des chrétiens. — Bajazet envoya dans la Méditerranée une flotte sous la conduite d'un de ses anciens pages, que sa rare beauté avait fait surnommer Kemal (la perfection). Cet amiral ravagea l'île de Malte et porta la désolation sur les côtes d'Espagne (Hadji-Khalfa).

Cependant les hostilités continuaient en Asie. — Kersek-Ahmed reçut l'ordre de s'approcher des côtes de Karamanie avec cent bâtiments de différentes grandeurs, pour seconder les opérations de l'armée de terre; mais une violente tempête dispersa ces navires, et les forces sous les ordres d'Ali, après avoir remporté quelques avantages, furent entièrement défaites par les troupes égyptiennes (1). — Dès lors la guerre devint si funeste aux Ottomans que la Porte accepta la médiation du prince de Tunis, et conclut la paix en 1491 (2); mais elle ne dura pas longtemps. Poussé par les agents de Naples, de Florence et de Milan, Bajazet, qui avait plus de quatre cents navires, dont quarante étaient construits sur les meilleurs modèles de l'époque, tourna ses armes contre Venise, qu'il attaqua de plusieurs côtés à la fois. — Iskender-Pacha envahit le Frioul et la Carinthie; deux mille cavaliers passèrent le Tagliamento, et poussèrent jusqu'à Vicence, tandis que d'importantes forces de terre et de mer s'emparaient de Lépante, de Modon, de Navarin (anc. Pylos) et de Coron. — Mais de nombreux revers suivirent ces brillants succès. Impuissante à résister seule, la Seigneurie implora le secours des princes chrétiens, et bientôt la flotte de la république, à laquelle se réunirent (3) les escadres du pape, de l'Espagne, de la France, des chevaliers de Rhodes, s'illustra par de glo-

(1) Sous les ordres d'Ouzbéi.

(2) L'année suivante, le capitan-pacha Goïgou bloqua les côtes de l'Albanie, tandis qu'un corps de janissaires ravageait le pays et le dépeuplait de ses habitants.

(3) Avant de faire leur jonction avec l'armée navale de Venise les alliés attaquèrent l'ennemi sur plusieurs points différents. — Les forces espagnoles sous les ordres de Gonzalve de Cordoue (le grand capitaine) ravagèrent le littoral de l'Asie Mineure; celles du pape, commandées par le cardinal d'Aubusson, dévastèrent les possessions turques de l'Archipel; l'escadre française, conduite par Ravestein attaqua Mitylène, mais à l'approche de Kersek-Ahmet elle s'éloigna précipitamment et fut presque entièrement détruite par la tempête non loin de Cérigo.

rieux triomphes. — Rien ne semblait présager la fin prochaine de cette lutte acharnée, lorsqu'une brusque attaque de la Perse contre les frontières orientales de l'empire et la rébellion des tribus Warsok sur les côtes de Caramanie déterminèrent le sultan à faire la paix (1501). — (*Voir marine vénitienne*, tome Ier, pag. 473-474.) Vers cette même époque eut lieu la soumission du célèbre pirate *Karatourmisch*. — Cet audacieux forban avait équipé à Siwrihissar, sa ville natale, plusieurs navires avec lesquels il portait le plus grand préjudice au commerce de sa patrie. — Il s'était rendu tellement redoutable qu'on dut employer pour le réduire une escadre de dix galères.

En 1506 les infidèles menacèrent de nouveau Rhodes; mais les chevaliers, bravant et les Osmanlis et les Mamelouks, leur firent essuyer de nombreux échecs. — Les galères de la religion détruisirent, près de Lango, sept flûtes égyptiennes chargées de troupes et mirent en fuite les corsaires turcs commandés par le fameux Kemal; — le commandeur de Limoges (de Gastinau) se rendit maître, non loin de Candie, de la grande caraque nommée la *Morgarbine* (1) (reine de la mer); — dix-huit bâtiments de différentes grandeurs et quatre galères sous les ordres d'André d'Amaral et de l'Ile-Adam attaquèrent à l'entrée du golfe d'Alexandrette (IskKanderoun) l'armée navale des musulmans, forte de trente-cinq voiles, et la défirent complétement. Quinze navires et quantité d'esclaves furent conduits à Rhodes; le reste de la flotte périt dans les flots.

Deux ans après ce dernier désastre (1512) Bajazet se vit contraint d'abdiquer en faveur de son fils (Sélim), qui, selon Menavino, le fit empoisonner. — Le premier des princes de sa race, il avait donné de grands développements à la poli-

(1) Ce navire, qui partait tous les ans d'Alexandrie pour Constantinople, chargé des riches marchandises des Indes que le soudan tirait par la mer Rouge, était d'une dimension énorme. Il avait cinq étages au-dessus de l'eau, portait mille soldats, outre les marchands et les matelots, et était armé de cent pièces de canon.

tique extérieure, et s'était efforcé d'acquérir de l'influence dans les cours de l'Europe.

Sélim Ier. — Conquête du Diarbékir, du Kurdistan, de la Syrie, de l'Égypte. — Barberousse; Soumission volontaire d'Alger. — Accroissement du matériel naval. — (1512-1520). — Sélim Ier, surnommé *l'Inflexible* (Yaouz), conduisit sans cesse à de nouvelles entreprises les janissaires, dont il s'était attiré l'affection pendant le règne de son père. Le Diarbékir, le Kurdistan, la Syrie, l'Égypte tombèrent successivement en sa puissance, et Chérédin *Barberousse* (1) lui fit hommage du royaume d'Alger; mais durant ces guerres glorieuses les forces maritimes de l'empire n'eurent point à combattre. — Cependant, loin de négliger là marine, le sultan augmenta considérablement le matériel naval : par son ordre, un cimetière qui avait autrefois servi de chantier aux Byzantins fut rendu à sa première destination, et d'habiles ingénieurs y construisirent en peu de temps un grand nombre de galères.

Soliman le Grand (2).—*Révolte et soumission de Ghazali, gouverneur de Syrie. — Prise de Belgrade. — Traité de commerce avec Raguse et Venise. — Siége et prise de Rhodes. — Seconde expédition de Hongrie. — Guerre contre l'Autriche. — Expédition de Tunis. — Envoi d'une escadre sur les côtes d'Arabie. — Guerre contre la Perse. — Traité avec la France. —*

(1) Ouroudy, fils d'un potier de Samos nommé *Yakoub*, avait abandonné la maison paternelle, sous le règne de Bajazet II, pour se livrer à la piraterie, et, vaillamment secondé par son frère *Khaïreddin* (Chérédin), s'était rendu maître de plusieurs navires chargés de riches marchandises. Encouragé par ce succès, il arma vingt-cinq bâtiments (en 1514), et alla s'emparer de Cherchell. Cette conquête grandit singulièrement la réputation du forban, qui se rendit ensuite à Alger et y saisit le pouvoir, en 1517; mais, vivement attaqué près de Tlemcen l'année suivante par les troupes espagnoles sous les ordres de Gomarez, gouverneur d'Oran, il périt dans la mêlée. — Chérédin, proclamé roi des Algériens après la mort de son frère, remporta de brillants avantages, et afin de se concilier une puissante protection, reconnut la suzeraineté de la Porte. (Hadji-Khalfa.)

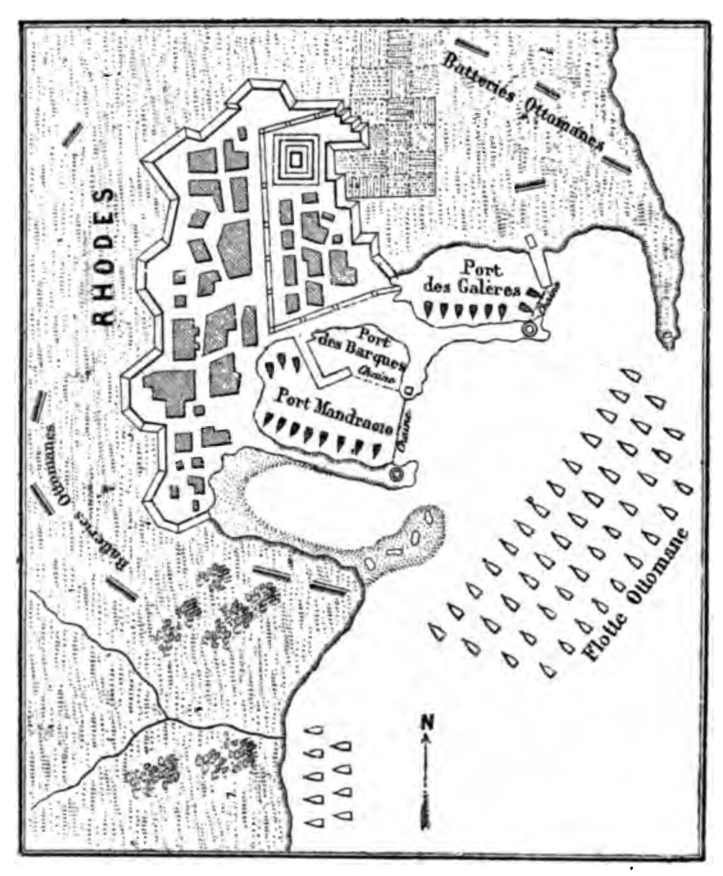
(2) Les Orientaux le nomment *Kanouni* (le législateur), et *Sahyb-Kyran* (le dominateur de son siècle).

Guerre contre Venise. — Expédition dans la mer des Indes. — Alliance avec François Ier; capitulation de Nice. — Dragut : Prise de Monastir, de Souza, de Tripoli : Dévastation des côtes de l'Italie. — Nouvelles expéditions dans les mers de l'Inde : Piri Réis, Monrad, Sidi-Ali. — Siége de Malte. (1520-1566.) — Soliman signala son avénement au trône par des traits de clémence ou de justice : six cents prisonniers égyptiens recouvrèrent leur liberté; les négociants en soie dont les marchandises avaient été arbitrairement saisies, sous le règne de Sélim, reçurent un million d'aspres à titre de dommages-intérêts; le capitan-pacha Djaferbeg, accusé de cruauté envers les matelots, fut mis en jugement et condamné à être pendu. — De tels actes valurent au nouveau padischah l'affection populaire, et le khan de Crimée, le chérif de la Mecque, les gouverneurs des provinces s'empressèrent de lui prêter hommage. Ghazali, qui commandait en Syrie, osa seul le braver; mais bientôt huit mille janissaires ou azabs, sous les ordres de Ferhad-Pacha, défirent complétement sous les murs de Damas les troupes que le traître avait entraînées à la révolte, et il paya de sa tête son audacieuse rébellion.

Peu de temps après, le sultan se mit lui-même à la tête de l'armée, pour venger la mort violente de Behram, son envoyé auprès du roi de Hongrie, et alla faire le siége de Belgrade. — La place, défendue par une poignée de braves, repoussa vingt assauts furieux, et ne se rendit que lorsqu'il devint impossible de prolonger la résistance. A la suite de ce brillant succès des armes ottomanes, Raguse, la Russie et Venise envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople. — Les Ragusains obtinrent l'exemption des droits de péage dans les ports de l'empire et la permission d'y acheter du blé; — l'envoyé moscovite, moins heureux, ne reçut de la Porte que de vagues promesses; — Marco Memmo conclut au nom de la Seigneurie un traité en trente articles qui consacrait la liberté du commerce ainsi que la sûreté des négociants (1521).

Par la prise de Belgrade Soliman avait renversé un des boulevards de la chrétienté au nord de ses États; il voulut

encore, en s'emparant de Rhodes, assurer la domination musulmane sur l'Archipel. — Jamais la situation de l'Europe n'avait offert des chances aussi favorables à l'accomplissement de ce hardi projet : deux des plus grands princes de l'Occident, Charles-Quint et François I[er], s'épuisaient dans leurs rivalités ; le sceptre de Hongrie était entre les mains d'un enfant (Louis II) ; le pape Léon X, ennemi naturel des mahométans, luttait avec l'hérésie personnifiée dans le moine Luther. Certain qu'aucune puissance ne viendrait entraver ses desseins, le sultan résolut donc d'en hâter l'exécution.



(*Fig.* 1.)

Au mois de juin 1522, trois cents bâtiments de différentes grandeurs, selon *Marin Sanuto* (1) deux cent cinquante seulement, auxquels se joignirent plus tard cent cinquante navires syriens ou égyptiens d'après Bourbon (2), vinrent jeter l'ancre dans la baie de Parambolin, située à une petite distance de Rhodes. Le débarquement des troupes, des provisions, de l'artillerie (100 bouches à feu, parmi lesquelles on remarquait deux canons monstres, qui lançaient des boulets de onze palmes de circonférence), s'effectua sans résistance, et bientôt la ville fut enveloppée du nord au sud, tandis que de nombreux navires la tenaient bloquée du côté de la mer.

Le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam avait confié la garde de chacun des sept postes principaux à des chevaliers de même nation, et fermé l'entrée des ports par de fortes chaînes. Le 1er août la tranchée fut ouverte, et près de six semaines se passèrent en travaux de mines et de contre-mines, en engagements presque continuels entre une partie de l'armée assiégeante et les défenseurs du bastion anglais. — Le 24 septembre l'attaque s'étendit sur toute la ligne des fortifications; mais après plusieurs heures de lutte acharnée les Turcs furent repoussés avec une perte de quinze mille hommes. Dans cet assaut, le plus terrible de tous ceux qui se livrèrent pendant le siége, les femmes déployèrent la plus grande valeur : une jeune Grecque, dont le nom est resté inconnu, se distingua entre toutes par un acte empreint à la fois de grandeur et de folie, de tendresse et de cruauté. Après avoir embrassé ses deux enfants, elle les poignarda;

(1) « Parti da Constantinopoli li 18 giugno, 99 gallie sottile, 70 grosse, 40 palandarie, 50 fuste, brigantini e altri navigli, fin il numero di 300 vele.

(2) « Il y avoit 103 gallères qui viendrent premièrement faire le gast et qui « tiendrent les passages durant le siége; il y avoit après 33 galéaces belles et « grosses, 15 mahones et 20 tafforées; ces navires ici sont quelque peu différents « des galéaces. — Il y avoit 60 fustes ou plus et plusieurs brigantins et autres « barcetz, gallions et esquirasses pouvoient estre dix ou douze navires, sur les« quels estoient les munitions et la grosse artillerie pour battre la ville; toutes « foys depuis la venue des susdits navires, qui estoient au nombre de deux cent « cinquante ou environ, quelques gallères et fustes et navires viendrent de Surye, « et se joingnirent avec l'armée, et depuis en viendrent d'ailleurs durant le siége; « furent la plus part du temps au nombre de quatre cent voiles ou environ. »

puis, saisissant un glaive, se précipita au milieu des ennemis, et tomba bientôt mortellement frappée (1). (Fontanus.)

Pendant longtemps encore les chevaliers opposèrent la plus héroïque résistance; enfin, le 25 décembre, réduits à la dernière extrémité, ils firent une capitulation honorable.

Le lendemain, une entrevue entre le sultan et Villiers de l'Ile-Adam donna occasion au premier de manifester les plus nobles sentiments : il adressa au vénérable grand-maître d'affectueuses paroles, le revêtit du kaftan d'honneur, et lui promit que rien ne troublerait sa retraite. En effet, quelques jours plus tard les chevaliers s'éloignèrent de l'île emportant les trésors de l'ordre et les ornements des églises (2).

La conquête de Rhodes venait de jeter un vif éclat sur les armes de Soliman; sa seconde expédition en Hongrie (3) le plaça au rang des plus grands capitaines de l'époque. — Cependant les années suivantes la fortune cessa de lui être favorable : il trouva devant les murailles de Vienne une barrière invincible (1529); — ses troupes essuyèrent quelques revers sur les bords de la Drave, et en 1533, tandis qu'il faisait contre Charles-Quint une campagne sans résultat, trente bâtiments de haut-bord sous les ordres d'André-Doria, s'emparèrent de Coron, après avoir impunément ravagé les côtes du Péloponèse.

Ces échecs semblèrent augmenter l'ardeur belliqueuse du padischah, et, bien résolu de poursuivre vigoureusement la guerre maritime, il donna le commandement de toutes ses

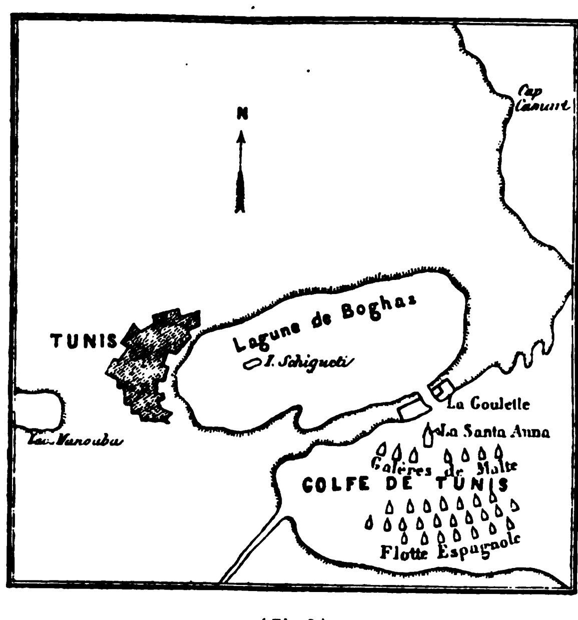
(1) «...Accepta framea, in hostes tendit, et inter confertas hostium phalanges « more virorum fortiter bellando occubuit. »

(2) Les valeureux défenseurs de Rhodes allèrent successivement à Candie (où ils passèrent l'hiver), à Messine, à Gallipoli, à Civita-Vecchia, et après de longues négociations, obtinrent enfin de Charles-Quint, par les bons offices de Clément VII, la cession de Malte avec droit de souveraineté absolue sur cette île ainsi que sur Gozzo (îlot voisin) et Tripoli de Barbarie.

(3) Pendant le cours de cette même année (1536) il envoya dans la mer Rouge une escadre sous les ordres de Selman-Réis, pour châtier quelques rebelles et répandre la terreur de son nom sur les côtes occidentales de l'Arabie. « Sulyman-Reïs, capo di armati di India, a di 25 del passato mese (juin) parti « con tre navi e tre galere grosse fornide di artilleria, sopra le quali è andati 4,000 homini. (Marin Sanuto.)

forces navales à Chérédin Barberousse, qui par des travaux intelligents avait fait du port d'Alger un redoutable repaire de pirates.

Le nouveau capitan-pacha partit de Constantinople vers la fin du mois de juin 1534, avec quatre-vingt-quatre bâtiments parfaitement armés (1), captura peu de temps après sur les côtes d'Italie plus de trente navires, et, se dirigeant rapidement au sud, alla enlever Tunis à Mouléi-Hassan, prince dégénéré de la vaillante dynastie des Béni-Haffs; mais il ne resta pas longtemps maître de cette importante conquête.



(*Fig.* 2.)

Charles-Quint, cédant aux prières des hospitaliers de Saint-Jean et du monarque détrôné, arriva l'année suivante dans la baie avec cinq cents navires de différentes sortes, parmi lesquels se distinguait la grande caraque de Malte, nommée

(1) Dans ce nombre se trouvait l'escadre d'Alger, composée de dix-huit galères, dont cinq appartenaient à des corsaires volontairement engagés au service de la Porte.


600024095Q

non loin de Paxo de l'escadre commandée par Ali-Tschelebi, kiaya du sandjakbeg de Gallipoli, et revint en Sicile.

Irrité de ces pertes et persuadé que Venise, alors maîtresse de la plupart des îles de l'Archipel, favorisait en secret les entreprises des Impériaux, le sultan tourna ses armes contre cette république, qui ne tarda pas à s'allier avec Charles-Quint et le pape Paul III. — Mais le mauvais vouloir de Doria, généralissime de la flotte combinée, paralysa tous les efforts des amiraux vénitiens; Barberousse ravagea successivement Skyra, Scarpento, Stancho, Joura, Pathmos, Stampali, Égine, Paros, Tina, Naxos, et la Seigneurie, dont le trésor était épuisé, se vit obligée de conclure une paix désavantageuse, en 1540. (*Voir* MARINE VÉNITIENNE, tome I, pag. 476-477.)

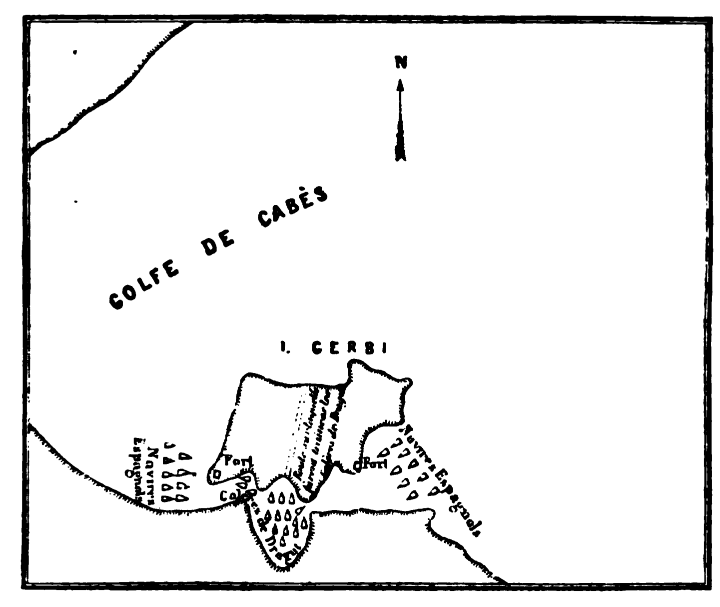
A cette même époque des forces navales importantes reçurent l'ordre de se diriger vers l'Inde où les Portugais faisaient de rapides conquêtes. — Le pacha d'Égypte (Soléiman) partit de Suez avec soixante-dix navires (1), enleva le pays d'Aden au prince arabe Aamir-Ben-Daoud, alla ensuite s'emparer de deux forts sur la côte méridionale du Guzzerat, et assiégea Diu; mais bientôt, découragé par l'énergique résistance de la garnison que commandait Antoine de Silveyra, il regagna la mer Rouge, s'arrêta quelques jours à Djeddah, et vint à Constantinople pour y rendre compte de son expédition.

Animés d'un même sentiment de haine contre la maison d'Autriche, Soliman et François Ier, s'unirent en 1543 pour combattre Charles-Quint. Vers le milieu du printemps, cent cinquante navires sous les ordres du capitan-pacha entrèrent dans la mer Tyrrhénienne, longèrent la côte occidentale de l'Italie, répandant partout la terreur sur leur passage, et vinrent mouiller à Marseille. L'amiral ottoman se rendit ensuite de concert avec la flotte française (2), commandée par le

(1) Ils avaient été construits avec des bois coupés dans les montagnes de la Caramanie, envoyés ensuite en Égypte et portés à dos de chameau à travers le désert.

(2) Elle était forte de trente-cinq voiles selon quelques historiens, de douze seulement d'après *Sinantschaouch*.

graisse une route sur laquelle ses galères furent traînées jusqu'à l'extrémité opposée de l'île.



(*Fig.* 3.)

Désireux de réparer la honte de son premier échec, Dragut ne tarda pas à reprendre l'offensive, et causa le plus grand préjudice au commerce des chrétiens. — Chargé avec Sinan-Pacha du commandement des forces navales dirigées contre Tripoli, en 1552, il contribua puissamment à la prise de cette place, ravagea la Corse ainsi que la Sicile, et captura un grand nombre de navires.

Vers le même temps (1551-1555) la marine ottomane éprouva dans les mers de l'Inde plusieurs revers importants. — Piri-Réis appareilla de Suez avec trente galiotes, longea les côtes de l'Arabie, s'empara de Maskate, et de là, se dirigeant au nord-ouest, s'avança jusqu'à Bassora; mais tout à coup, saisi de terreur à la nouvelle qu'une flotte portugaise s'avançait vers ces parages, il s'enfuit précipitamment sur une barque, et paya de sa tête cette inconcevable lâcheté (1).

(1) Cet officier avait rendu d'importants services par ses utiles travaux : on a

HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES

TOME II

le 11 septembre, à lever le siége après avoir perdu plus de vingt-cinq mille hommes.

Soliman mourut l'année suivante (1566). — Ce monarque eut toutes les qualités des héros et plusieurs vertus des bons rois; sobre, tempérant, juste, rigide observateur de la foi des traités, il était brave, infatigable à l'armée, magnanime, grand politique et ami de la vérité. — Sous son impulsion la marine militaire atteignit un haut degré de puissance et le commerce maritime acquit d'immenses développements.

Sélim II. — Soumission de l'Yémen. — Guerre de Chypre. — Développement des relations diplomatiques. — Prise de la Goulette et de Tunis. — Viziriat de Mahommed-Sokolli. (1566-1573.) — La soumission de l'Yémen, la guerre de Chypre (*voir* MARINE VÉNITIENNE, tome Ier, pag. 478-482), le développement des relations diplomatiques, des traités avec la France, la Pologne et l'Autriche, la prise de la Goulette et de Tunis, la réorganisation du système féodal, la construction de nombreux édifices, signalèrent le règne de Sélim II. Mais tout ce qui se fit de mémorable à cette époque doit être attribué au grand-vizir Mahommed-Sokolli. Presque toujours plongé dans l'ivresse ou la débauche, sans cesse entouré d'histrions, de musiciens et d'esclaves, le sultan laissa tout le soin du gouvernement à son premier ministre. Par suite de ce penchant à la mollesse, il se dispensa de commander en personne ses armées, et cet exemple, suivi par ses successeurs, contribua sans doute à affaiblir l'esprit guerrier de la nation ottomane, jusque là si belliqueuse.

Amurat III. — Mahomet III. — Achmet Ier. — Guerres contre les Persans, les Hongrois et les Espagnols. — Grand déploiement de forces maritimes. — Débarquement en Calabre. — Capture de quatre galères portugaises dans la mer Rouge. — Occupation d'Agosta. — Défaites essuyées en Valachie et en Hongrie. — Prise de Mahomette, de Patras, de Lépante par les escadres de Malte. — Guerres contre l'Autriche, la Perse, les Hospi-

taliers et les Florentins. — Victoire navale de Bafa, suivie de nombreux revers. (1573-1617.) — Continuellement en guerre contre les Persans, les Hongrois ou les Espagnols, Amurat III, grâce à la bravoure des vizirs Sinan et Ferhad, agrandit encore de quelques provinces le vaste empire des Turcs. — Pendant cette période de vingt-deux ans, les travaux de l'arsenal furent toujours poussés avec activité, et si l'armée navale n'eut pas à soutenir de grandes luttes (1), elle ne cessa pourtant point de se montrer redoutable. Tandis que de fortes escadres croisaient dans la mer Noire, cinquante galères, sous les ordres du capitan-pacha, sortaient chaque printemps des Dardanelles, et la crainte qu'inspirait ce déploiement continuel de forces maritimes provoqua les nombreuses ambassades qu'envoyèrent alors les princes chrétiens à Constantinople afin de se concilier l'amitié du sultan. — Amurat mourut en 1595, et eut pour successeur Mahomet III. — Ce prince, entièrement dominé par les influences du harem, se montra indigne du trône : ses armées, conduites par des chefs inhabiles, essuyèrent en Valachie ainsi qu'en Hongrie de sanglantes défaites, et la brillante flotte que lui avait léguée son père ne sut pas protéger le littoral de l'empire. — Les escadres de Malte s'emparèrent successivement de Mahomette, de Patras, de Lépante, où elles firent un immeuse butin, et les galères florentines portèrent la désolation sur les côtes de Chio.

Rigoureux observateur des prescriptions de l'islamisme, Mahomet n'était adonné ni au vin ni à l'opium; il priait religieusement cinq fois par jour, et se levait quand on prononçait devant lui le nom du prophète. Mais toutes ces pratiques pieuses ne l'empêchèrent pas de faire exécuter trois de ses grands-vizirs et d'ordonner, lors de son avénement, le meurtre de ses dix-neuf frères (2).

(1) Un débarquement en Calabre; la capture de quatre galères portugaises dans la mer Rouge, une courte occupation d'Agosta, sont les seuls faits qui méritent d'être cités.

(2) Cette horrible exécution fut confiée à des muets, afin que les cris de désespoir et les malédictions de ces infortunés princes contre leur meurtrier, restassent ensevelis dans le plus profond mystère.

Ami du repos et de la volupté, d'un caractère faible et indécis, Achmet Ier, à peine maître du pouvoir, se vit dans la nécessité de lutter et contre l'Autriche, et contre ses sujets révoltés, et contre les Persans. — Quelques avantages remportés sur les troupes de l'empereur Rodolphe II lui permirent de terminer sans honte, par la paix de Sitvatorok, la guerre de Hongrie; l'énergie de Mourad-Pacha le fit triompher des rebelles; mais il ne put vaincre Schah-Abbas, et fut obligé de conclure avec la Perse un traité peu glorieux.

Achmet eut aussi à combattre les Hospitaliers ainsi que les chevaliers de Saint-Étienne (1). — Khalil, envoyé avec quarante-deux galères pour s'opposer aux entreprises de ces infatigables ennemis du Croissant, assaillit non loin de Bafa (ancienne Paphos) dix navires maltais sous les ordres du commandeur Freycinet, qui montait le fameux *Galion rouge*, nommé par les musulmans *l'Enfer noir*, à cause des pertes importantes qu'il leur avait fait essuyer dans diverses rencontres. — Malgré l'inégalité des forces, l'escadre chrétienne soutint héroïquement la lutte pendant deux jours, et ne succomba qu'après avoir détruit plusieurs bâtiments. — Cinq cents prisonniers, soixante canons et deux mille fusils tombèrent au pouvoir des Ottomans. — Le capitan-pacha regagna bientôt la capitale, traînant à la remorque les navires capturés, et reçut des mains d'Achmet les insignes du viziriat (kara djehennem). — Mais ce premier succès fut suivi de nombreux revers dans le cours des années suivantes : huit bâtiments toscans commandés par Beauregard défirent complétement, près de Thasos, la flotte de Mourad-Réis, forte de dix-sept voiles, s'emparèrent le lendemain, en vue de Rhodes, des galiotes égyptiennes qui portaient à Constantinople le

(1) Afin de pouvoir lutter contre les audacieux corsaires qui parcouraient la Méditerranée et menaçaient les côtes de Toscane, Cosme Ier de Médicis fonda, vers 1554, l'ordre de Saint-Étienne, et donna le commandement de tous ses navires aux membres de cet institut militaire. leur enjoignant de s'unir aux Hospitaliers toutes les fois qu'ils les rencontreraient, soit pour naviguer de conserve, soit pour combattre les escadres musulmanes. — Sous de tels guides les nouveaux chevaliers ne tardèrent pas à devenir d'excellents hommes de mer, et firent éprouver aux infidèles de nombreuses défaites.

tribut d'Alexandrie, et rentrèrent triomphalement à Livourne avec sept cents prisonniers et un butin de deux millions de ducats (1) (*Mariti*); — poussant ensuite la bravoure jusqu'à la témérité, l'amiral florentin livra bataille (avec quatre vaisseaux) à quarante galères sous les ordres du renégat grec Mustapha, en coula cinq et mit les autres en fuite; — Ingherami, non moins audacieux, alla saccager Bone (ancienne Hippone) et captura dans le port plusieurs bâtiments chargés de marchandises; — enfin, les chevaliers de Malte firent une descente sur les côtes de la Morée, ravagèrent peu de temps après l'île de Cos, et, sans cesse en courses, portèrent au commerce des Infidèles les plus grands préjudices (2).

Moustafa I. — Othman II. — Amurat IV. — Guerre contre l'Autriche. — Campagne de Pologne; défaite de Choczim. — Affaiblissement de la marine. — Révolte des Janissaires. — Triomphes des armes ottomanes sous Amurat; cruauté de ce prince. — Guerre contre les Cosaques (1617-1640). — Quatorze années de détention dans le harem avaient tellement affaibli les facultés intellectuelles de Moustafa que quatre mois après son avénement les hauts dignitaires de la Porte, honteux d'obéir à un tel maître, le reconduisirent à son ancienne prison et proclamèrent Othman II. — Plein d'ambition et d'activité, le jeune padischah soutint les rebelles de Hongrie, de Bohême et d'Autriche (1619) contre l'empereur Ferdinand II, porta ensuite la guerre en Pologne, essuya près de Choczim une entière défaite, et se vit contraint de conclure la paix à des conditions honteuses (1621). — De retour dans la capitale, il se préparait à partir pour l'Asie lorsque les janissaires et les sipahis, persuadés que le sultan avait ré-

(1) Cette somme ne paraît pas exagérée, si l'on considère que les bâtiments égyptiens portaient le tribut de deux ans (c'est-à-dire un million deux cent mille ducats), et qu'en outre ils étaient chargés de riches marchandises des Indes.

(2) Pendant que ces événements se passaient dans la Méditerranée, d'audacieux forbans, qui s'étaient emparés de Sinope, infestaient la mer Noire, et pour y rétablir la liberté de la navigation, il fallut envoyer contre ces pirates des forces importantes.

solu l'anéantissement de leur corps, se révoltèrent (1) et rendirent le sceptre à l'idiot Moustafa, que les Oulemas déposèrent de nouveau en 1623.

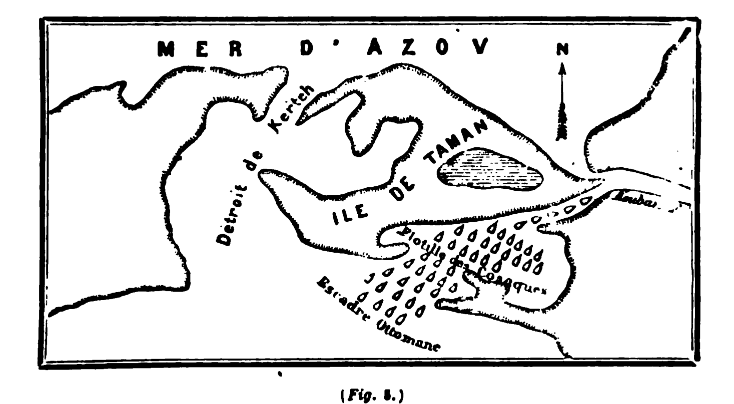
La décadence des institutions, la tyrannie des troupes, la réduction des forces navales (2) contribuèrent sous Moustafa et Othman II à l'affaiblissement de l'empire. Amurat IV sut lui rendre une partie de son premier éclat : il supprima un grand nombre d'abus, retint les pachas dans le devoir, étouffa l'esprit de rébellion parmi les soldats, et fit revivre la gloire des armes ottomanes ; mais, despote cruel, il s'attira la haine du peuple par ses actions sanguinaires (3). « A Andrinople, comme à Constantinople, dit Hammer, les « cruautés de Mourad suivaient impitoyablement leur cours. « C'était une triste uniformité de supplices ; les motifs con- « nus ou cachés seuls variaient, l'issue demeurait toujours « la même. La gravité et la légèreté, la sagesse et l'impru- « dence, le crime et l'innocence, le pouvoir et la faiblesse, « étaient justiciables du glaive ou du cordon, et la mort ne « cessai d'exercer ses ravages tantôt par le supplice d'un « seul, tantôt par un massacre général. »

(1) Après avoir été promené dans les rues de Constantinople, exposé aux insultes de la populace, Othman fut enfermé aux Sept-Tours et étranglé par le grand vizir Daoud pacha.

(2) La flotte, naguère encore si nombreuse, ne se composait alors, selon Des Hayes, que de quarante-huit navires à rames, sans compter ceux qui étaient affectés au service particulier du sultan. « I. *Escadre de Rhodes :* la galère du beg de Rhodes, vaisseau amiral ou capitana ; celle du beg de Milos et de Santarin, vaisseau « du vice-amiral ou patrona ; celle du beg de Sighadjik ; celle du beg de Mentesché ; trois galères armées aux frais du beg de Rhodes. — II. *Escadre du beg* « *de Khios* consistant en sept galères. — III. *Escadre du beg de Chypre*, six « galères, savoir : la capitana du beglerbeg de Chypre ; la patrona du beg « de Famagosta, celle du beg de Bafa, celle du beg de Touzla, celle du beg « de Limasal (Limisso) ; celle du beg de Grigno. — IV. *Escadre de la Morée :* « la capitana du beg de la Morée ; la patrona du même beg ; la galère du beg de « Mizitra, celle du beg de Lépante, celle du beg de Santa-Maura et six autres galères. — V. *Escadre d'Égypte :* la kapitana du beglerbeg, la patrona du beg « de Damiat et six autres galères. — VI. *Escadre des îles de l'Archipel :* la « kapitana du beg de Medillü, la galère des Dardanelles, celle du beg de Lemnos, « celle du beg de Cavala, celle du beg de Salanik, celle du beg de Négrepont, celle « du beg d'Andros et de Syra, celle du beg de Naxos et Paros. »

(3) Plusieurs historiens font monter à 100,000 le nombre des victimes qui furent immolées à la vengeance de ce prince impitoyable.

Pendant le règne de ce prince, les Cosaques, qui depuis plusieurs années infestaient la mer Noire, redoublèrent d'audace. Le 25 juillet 1624, ces barbares ravagèrent la rive occidentale du Bosphore jusqu'aux portes de Constantinople, et s'éloignèrent au coucher du soleil emportant d'immenses richesses. — Enhardis par ce succès, les envahisseurs revinrent bientôt menacer une seconde fois la capitale de l'empire, incendièrent le phare près duquel, sept siècles auparavant, les barques d'Igor avaient jeté l'ancre, et se retirèrent bien résolus de tenter plus tard de nouvelles entreprises. En effet, le 14 juin 1626, ils ne craignirent pas d'attaquer, non loin de Kara-Kirmen, la flotte turque, forte de vingt-cinq voiles. L'issue de la bataille resta longtemps indécise; chaque galère eut à se défendre contre vingt ou trente petits navires(1) habilement manœuvrés et montés par d'intrépides combattants, que n'intimidaient ni les décharges des coulevrines ni le feu continuel de la mousqueterie. Enfin, après six heures de lutte acharnée, la victoire se déclara pour les Ottomans; la moitié de la flottille ennemie était tombée en leur pouvoir. — Cet échec n'empêcha cependant pas les audacieux pirates de reprendre encore la mer, mais ils furent entièrement défaits à l'embouchure du Kouban.



(Fig. 8.)

(1) Ces petits navires, dont la poupe et la proue avaient à peu près la même orme, bordaient vingt avirons et étaient montés de cinquante hommes armés de mousquets et de cimeterres qu'ils maniaient avec une grande dextérité.

Ibrahim. — Mahomet IV. — Soliman II. — Achmet II. — Glorieux vizirats des Kupruglj. — Guerres contre l'Autriche, la Pologne, la Moscovie et la république de Venise (1640-1695). — Les débauches effrénées d'Ibrahim (1), ses rigueurs contre les janissaires, dont il fit mourir les principaux chefs, excitèrent le mécontentement et du peuple et de l'armée. Déposé en 1649, ce monarque méprisable fut étranglé après avoir subi un emprisonnement de dix jours au sérail; le Mufti qu'il n'avait pas craint de frapper dans son honneur, conduisit lui-même les assassins. — Mahomet IV, de mœurs plus sévères, abandonna le soin du gouvernement pour se livrer au plaisir de la chasse. — Soliman II, uniquement occupé de la méditation des préceptes du Coran, laissa tout le pouvoir à son grand vizir. — Poëte, musicien, excellent calligraphe, Achmet II fut, comme prince, aussi nul que son prédécesseur. Mais tandis que ces monarques se montraient si peu dignes du trône, les Ottomans, sous l'énergique impulsion des Kupruglj, combattaient vaillamment l'Autriche, la Pologne, Venise, la Moscovie, et si après quelques brillants avantages la fortune cessa de leur être propice, ils ne succombèrent pas sans gloire. — Les forces navales, considérablement accrues, jouèrent aussi un rôle important à cette époque agitée; malgré les défaites de Caristo, de Foschia, de Paros, des Dardanelles (voir MARINE VÉNITIENNE, tome I, pag. 485-496), toujours en mouvement, elles portèrent de puissants renforts à l'armée de Candie.

Moustafa II. — Nouvelle guerre contre Venise alliée avec l'Autriche; la Pologne et le czar de Moscovie; perte de la Morée; traité de Carlowitz. — Housein Kupruglj; réformes dans l'armée, l'administration, les finances; nouveau Kanounnamé maritime. — Déposition du Sultan (1695-1703). Animé du noble désir de réparer les échecs qu'avaient essuyés les forces musulmanes, Moustafa II leva des troupes, arma de nombreux

(1) Sous le règne de ce prince, des femmes, des eunuques remplirent les premières charges de l'État. Les historiens orientaux eux-mêmes demeurent d'accord que jamais la cour ottomane ne fut si corrompue et dans un si étrange dérèglement de conduite.

navires (1), et, se mettant lui-même à la tête de ses armées, défit les impériaux dans plusieurs rencontres, pendant que le capitan-pacha Mezzomorto (2) luttait avec courage contre les flottes de Venise (voir MARINE VÉNITIENNE, tome I, pag. 498-500). — Mais de grands revers suivirent cette courte période de succès; la défaite de Zenta, la perte de la Morée obligèrent le sultan à accepter les conditions imposées par les vainqueurs, et la paix de Carlowitz signala aux peuples occidentaux la décadence des Osmanlis (1699).

Peu de temps après, des révoltes éclatèrent simultanément sur la frontière de Perse, en Crimée, en Afrique et en Arabie; le grand vizir Housein Kuprugly les réprima énergiquement, et s'efforça de faire cesser les nombreux abus qui rendaient imminente la ruine de l'empire. — L'armée, l'administration, les finances subirent bientôt par ses soins d'utiles et importantes réformes. La flotte, depuis Selim II, n'avait été l'objet d'aucune amélioration; un nouveau *Kanounnamé* (code) détermina le rang des vaisseaux amiraux (kapitana, patrona, riala), ainsi que l'avancement des commandants de navires, suivant leur ancienneté ou a nature des services qu'ils avaient rendus; de sages règlements fixèrent les dépenses de l'arsenal et un grand nombre de droits éventuels, que jusqu'alors on avait considérés comme

(1) Vingt galions, six galères, plusieurs frégates allèrent rallier la flotte destinée à protéger les îles de l'Archipel; quarante navires de différentes grandeurs entrèrent dans la mer Noire; la flottille du Danube fut composée de quatre-vingt-une caïques, dix galiotes, treize frégates et cent radeaux.

(2) Huceïn, né en Afrique de parents maures, s'était adonné fort jeune à la piraterie, et n'avait pas tardé à devenir un des écumeurs de mer les plus redoutés. Dans un engagement avec les Espagnols, il fut si dangereusement blessé qu'on le crut mort, et c'est à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Mezzomorto*. Rendu à la liberté après sept années d'esclavage chez les chrétiens, Huceïn recommença son métier de corsaire, et les services importants qu'il rendit à la Porte le firent élever à la dignité de capitan-pacha. — Jusqu'alors, les amiraux turcs avaient eu le même vêtement que les autres officiers généraux; Mezzomorto supplia le sultan de ne pas l'obliger à quitter son habit de matelot, et depuis lors les chefs de la marine ottomane ont adopté ce costume, mais en remplaçant la grossière étoffe dont le pirate était revêtu par des tissus précieux ornés de riches fourrures.

le bénéfice légitime des employés, furent adjugés au trésor (Raschid).

Kuprugly resta malheureusement trop peu de temps sur le théâtre où l'avaient placé ses hautes qualités; il mourut le 22 septembre 1702. — L'année suivante, le sultan était déposé par les janissaires.

Achmet III. — Vizirat d'Ibrahim. — Guerre contre Venise. — Construction de nombreux navires. — Travaux importants. — Agrandissement des chantiers et des magasins de Suez. (1703-1730). — Doux, affable, ami des arts, Achmet III se mêla peu du gouvernement, mais il eut du moins la sagesse de ne jamais confier les rênes de l'administration qu'aux mains du premier ministre, et de se soustraire à l'influence pernicieuse des favoris (1). — Pendant son règne, la marine prit une part active aux luttes que soutint l'empire contre les puissances chrétiennes : de fortes escadres croisèrent presque sans cesse dans la mer Noire, pour surveiller les mouvements des Russes, et la flotte de l'Archipel, commandée par Djanum Khodja, tint en échec ou combattit valeureusement les forces navales de Venise (Voir MARINE VÉNITIENNE, tome I, pag. 500-503).

Sous le long vizirat d'Ibrahim s'exécutèrent à Constantinople ainsi que dans les provinces d'utiles et importants travaux : la fonderie des canons reçut des améliorations considérables; l'hôtel des monnaies se couvrit d'une magnifique coupole; on acheva la construction de plusieurs vaisseaux (2) à trois ponts et de quelques caravelles, qui furent lancés en présence du sultan entouré de toute sa cour; les chantiers et les magasins que Soliman avait établis à Suez pour favoriser la navigation, furent restaurés et considérablement agrandis.

(1) Déposé en 1730 par la redoutable milice qui alors élevait et renversait à son gré le sultan, Achmet rentra dans la retraite d'où l'avaient tiré les rebelles.

(2) L'un de ces bâtiments, envoyé à la chasse des corsaires de l'Archipel, échoua près de Saint-Étienne, et on eut beaucoup de peine à le sauveter; deux autres s'emparèrent du fameux pirate Andronaki, et l'amenèrent prisonnier à Chio avec son navire.

Mahmoud I. — Guerre contre l'Autriche et la Russie. — Traité de Belgrade. — Naufrage d'Hasan; long séjour de ce capitaine sur l'île des Serpents. — Neutralité de la Turquie pendant la guerre de succession d'Autriche; noble conduite du sultan. — État florissant de la marine. — Construction de plusieurs trois-ponts. — Croisières dans l'Archipel (1730-1754). — Élevé au trône par la révolte, Mahmoud I, malgré la douceur de son caractère, se vit forcé, pour affermir son pouvoir, de sévir contre les rebelles et de sacrifier au repos de l'empire un grand nombre de victimes. Une injuste agression de la Russie, à laquelle s'unit l'Autriche, le contraignit à prendre les armes en 1736, et ses troupes éprouvèrent d'abord plusieurs échecs : la Crimée, la Valachie, la Moldavie furent envahies, tandis qu'une flotte sous les ordres du contre-amiral Bredal parcourait la mer Noire, semant la terreur sur son passage. — Mais bientôt la fortune changea de parti : battus près du Dniester et à Crozka dans le cours des années suivantes, les alliés durent abandonner les provinces qu'ils avaient conquises, après avoir perdu sept navires (1) en face du fort de Sainte-Élisabeth et brûlé l'escadre de la mer d'Azof à l'approche du capitan-pacha Soleïman. — Enfin le traité de Belgrade mit fin aux hostilités, et le marquis de Villeneuve, qui avait habilement conduit les négociations, obtint de nouveaux priviléges pour le commerce français (2).

Malheureusement la tranquillité de l'Europe ne fut pas de

(1) Le Saint Charles, la Sainte-Élisabeth et cinq galiotes chargées de munitions.

(2) Peu de temps après la conclusion de la paix eut lieu un fait assez singulier, qui prouverait que certains parages de la mer Noire étaient alors peu fréquentés. — Le capitaine *Hasan*, dit l'historien *Soubhi*, fut assailli d'une violente tempête, non loin des côtes de Crimée, et jeté contre l'île des Serpents (ancienne Leucé), située en face des bouches du Danube. Les naufragés, au nombre de vingt-cinq se construisirent des huttes avec les débris du navire, et ayant bientôt épuisé leurs provisions n'eurent pour toute nourriture que les poissons qu'ils pouvaient prendre. — Au bout de quelques semaines, la plupart de ces infortunés moururent dans les angoisses de la faim. Hasan ainsi que trois intrépides matelots, anciens pirates, résistèrent seuls. et l'arrivée d'un bâtiment vint enfin les soustraire à tant d'infortunes. — Ils avaient passé plus d'un an sur cet îlot désert.

longue durée ; la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, arma contre sa fille Marie-Thérèse la Prusse, la Bavière, la France, avides de dépouiller l'auguste orpheline. — Fidèle à ses principes de modération, le sultan Mahmoud donna en cette circonstance l'exemple du désintéressement et de la foi jurée : loin de prendre part à la lutte, il s'efforça de ramener la concorde parmi les monarques chrétiens en leur offrant sa médiation (1), et resta spectateur neutre de la longue guerre que termina en 1748 le traité d'Aix-la-Chapelle.

Justement surnommé le *Béni*, Mahmoud fit de généreux efforts pour hâter la civilisation du peuple dont il sut mériter l'amour par sa bienfaisante administration. — Sous ce prince la marine ottomane fut plus florissante que jamais ; on augmenta considérablement le nombre des bâtiments de haut-bord, et les vaisseaux à trois ponts le *Peribahri* (l'Aile de la mer), le *Siweribahri* (Ornement de la mer), le *Nouseret-Nouma* (Contemplation de la mer), le *Buridez-Zafer* (Courrier de la victoire), témoignèrent, par l'élégance ainsi que par la solidité de leur construction, des progrès qu'avait faits l'architecture navale. — Mais la Porte ne donna pas seulement ses soins à l'amélioration du matériel de la flotte : de fortes escadres croisèrent presque sans cesse dans l'Archipel

(1) Voici quelques fragments de la lettre remarquable par laquelle le grand vizir tâche, au nom de son maître, de ramener les princes chrétiens aux sentiments de la justice et de l'humanité, en leur faisant le tableau des maux qu'entraîne la guerre. « Quelle âme sensible ne frémit pas de tous les maux qui accompagnent la guerre !.... Des ruisseaux de sang abreuvent les campagnes ; les « vainqueurs ne sont pas plus épargnés que les vaincus par l'ange de la mort ; « les maladies contagieuses suivent les pas des combattants, les attaquent, les « abattent jusque dans les bras de la victoire. L'affreux génie du mal, en poussant le cri de la guerre, tranche de sa flamboyante épée le lien des nations : « plus de commerce entre les frères ; le droit du plus fort redevient le code des « enfants d'Adam ; le sang ou les larmes des victimes attestent sur ses tables « d'airain que la faiblesse a retrouvé son bourreau, l'innocence son oppresseur et « la pudeur son sacrilége. — C'est pour prévenir le retour de tant de crimes et « de tant de malheurs, c'est pour remplir les vues de Dieu que mon sublime « empereur, qui n'est rien moins que l'ombre d'*Allah* sur la terre, invite les « princes chrétiens à se réconcilier et leur offre sa puissante médiation. »

afin de former les équipages aux manœuvres et de les habituer à braver les dangers de la mer (1).

Othman III. — Mustapha III. — Guerre malheureuse contre la Russie. — Constance inébranlable de Mustapha dans les revers. (1754-1774.) — Othman III ne se signala que par son impéritie, ses caprices et ses cruautés. — Rigide observateur de la loi religieuse, esprit juste, réformateur intelligent, Mustapha III s'efforça d'assurer par d'utiles mesures la sécurité de l'État. Malgré sa politique de conciliation, ce sage monarque se vit contraint de combattre la Russie pour s'opposer aux ambitieux desseins de Catherine II, et ses armes furent presque toujours malheureuses. Mais, ni les nombreux échecs qu'essuyèrent les troupes sous la conduite de chefs inhabiles, ni les désastres de Chio et de Tchesmé (voir MARINE RUSSE) ne purent abattre son courage, et les revers qu'il éprouva firent briller en lui la plus difficile de toutes les vertus, une constance inébranlable dans la fortune contraire.

Abdul-Hamid. — Révoltes dans les provinces. — Honteux traité de Kaïrnadji. — Guerre contre la Russie et l'Autriche. — Perte de plusieurs villes importantes. (1774-1789.) — Le trône d'Osman chancelait, ébranlé à la fois par la guerre étrangère et des divisions intestines; toutes les provinces septentrionales des bords du Danube étaient envahies; Catherine avait gagné à sa cause le prince de Géorgie; le gouverneur de Scutari levait l'étendard de la révolte; le pacha de Janina se déclarait indépendant, celui de Bagdad ne reconnaissait que de nom la suzeraineté du padischah. — D'un caractère faible et timide, Abdul-Hamid était au-dessous de la tâche difficile que lui imposait la gravité de telles circonstances. Au lieu de poursuivre énergiquement les hostilités, ainsi que l'avait recommandé son frère mourant, il conclut le

(1) Pendant une de ces croisières, le capitan-pacha *Emeksiz* captura la petite escadre du corsaire maltais Paulo, composée de quatre navires (un trois-mâts, deux schahties, une grande galère) et la conduisit triomphalement à Constantinople. (Izi.)

traité de *Kaïrnadji* (21 juillet 1774), par lequel la Porte reconnut l'indépendance des Tartares de la Crimée, du Budjak et du Kouban, accorda aux Russes la libre navigation dans toutes les mers de l'empire, leur céda les places d'Azof, de Kinburn, ainsi que quelques autres forteresses, et accepta le partage de la Pologne (1).

Cette paix honteuse ouvrait aux escadres moscovites la route de Constantinople; elle fut pourtant accueillie d'abord avec joie, tant on éprouvait le besoin du repos. — Cependant les exigences sans cesse croissantes de l'impérieuse czarine finirent par exciter dans la nation le plus vif mécontentement, et pour calmer l'effervescence populaire le divan, instruit d'ailleurs des nouveaux projets de conquête que méditaient l'impératrice et Joseph II son allié, leur déclara la guerre. Mais la lutte, commencée sous d'heureux auspices, ne tarda pas à devenir funeste à l'empire : les Autrichiens s'emparèrent de plusieurs villes en Moldavie; une attaque dirigée contre Kherson échoua complétement; la flotte fut défaite à l'embouchure du Dniéper (voir Marine russe); Otchakov, malgré son énergique résistance, tomba au pouvoir de Potemkin. — Ces échecs multipliés abreuvèrent de dégoût les derniers jours d'Abdul-Hamid qui succomba à ses chagrins le 7 avril 1789.

Sélim III. — Continuation de la guerre. — Succès des alliés. — Convention de Sistow. — Triomphes des Russes. — Perte d'Ismaïl. — Intervention de l'Angleterre et de la Prusse; traité d'Yassi. — Services importants rendus par le capitan-pacha Kutchuk-Huceïn; construction de plusieurs vaisseaux sur de meilleurs modèles; réorganisation de l'école de marine; règlements sévères pour réprimer la licence des lewends et des aïtakdjis. — Perfectionnements introduits dans la fonte des canons. — Construction de nouvelles casernes. — Alliance avec la Russie et la Grande-Bretagne contre le Directoire. — Mouvements des escadres ottomanes. — Paix avec la France. —

(1) Catherine, en compensation, restituait aux Ottomans la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et les îles que la Russie occupait dans l'Archipel.

Hostilités contre l'Angleterre et la Russie. — Combat naval de Ténédos — Déposition du sultan. (1789-1807.) — De joyeuses acclamations accueillirent l'avénement de Sélim III ; le peuple crut que sous un prince jeune et doué des plus brillantes qualités, l'empire allait enfin recouvrer son ancienne splendeur et reprendre sa prépondérance guerrière. Ces légitimes espérances ne se réalisèrent malheureusement pas. — Les alliés s'emparèrent successivement de Belgrade, de Bender, de la Valachie, de la Servie; la convention inattendue de Sistow (4 août 1791), par laquelle l'Autriche sépara ses intérêts de ceux de la Russie, délivra, il est vrai, la Porte d'un des puissants ennemis ligués contre elle ; mais Catherine, réduite à ses propres forces, n'en continua pas moins le cours de ses triomphes. Le terrible Souvarow prit d'assaut Ismaïl, dernier boulevard de la Turquie sur le Danube, passa ce fleuve et remporta près de Matchin une éclatante victoire. Il allait sans doute poursuivre ses succès, lorsque l'Angleterre et la Prusse intervinrent pour mettre fin aux hostilités, et les négociations entamées sous l'influence des deux puissances médiatrices amenèrent le traité d'Yassi (1).

Après la conclusion de la paix, Sélim donna le commandement supérieur de ses forces navales à Kutchuk-Huceïn, son favori, qui ne tarda pas à montrer de grands talents : il défit complétement l'escadre (forte de 16 voiles) du fameux corsaire grec Lambro-Cazziani, et contraignit ce redoutable forban à chercher un refuge sur les côtes de la Basse-Albanie. — Aussi intelligent que brave, le nouveau capitan-pacha rendit ensuite les plus importants services. Sur son avis, le sultan fit venir de France et de Suède des ingénieurs, sous la direction desquels on construisit plusieurs vaisseaux d'après la coupe et les proportions en usage dans les chantiers de Toulon ; — les magasins reçurent d'abondantes munitions de toutes sortes ; — l'École de marine fut réorganisée ; de nombreux professeurs y instruisirent plus de deux cents

(1) Par ce traité, signé le 9 janvier 1792, la Russie eut la Crimée, l'île de Taman, une partie du Kouban, la Bessarabie, la ville d'Otchakov et les pays situés entre le Boug et le Dniester, qui devint de ce côté la limite des deux empires.

élèves destinés à fournir des officiers de mer et des constructeurs de navires; — les *lewends* (soldats de marine), les *aïtakdjis* (marins spécialement chargés de la manœuvre), dont la licence et les excès pendant leur séjour à terre étaient une cause perpétuelle de désordres, furent contenus par des règlements sévères; — des coupes régulières se firent dans les belles forêts de la chaîne méridionale du Taurus; — enfin, on tira des riches mines de Toka et de Trébizonde le cuivre nécessaire au doublage des vaisseaux. L'armée de terre devint aussi l'objet de toute la sollicitude du gouvernement: d'habiles instructeurs exercèrent à l'européenne des compagnies de canonniers, de fusiliers et de bombardiers; on coula des pièces d'artillerie moins longues, et par conséquent plus faciles à manœuvrer; — des casernes s'élevèrent sur de nouveaux plans.

L'infatigable padischah s'occupait de ces sages réformes lorsque la nouvelle de la prise d'Alexandrie et du Caire par le général Bonaparte vint tout à coup causer à Constantinople le plus vif mécontentement. Malgré cette infraction du droit des gens, que ne justifiait aucun acte agressif de la Porte, le sultan ne voulut pourtant pas déclarer la guerre au Directoire, et ce ne fut qu'après le désastre d'Aboukir (voir MARINE FRANÇAISE) qu'il consentit à s'allier avec la Russie et la Grande-Bretagne. Dès lors, les forces navales ottomanes s'unirent à celles de ces puissances et concoururent activement soit au blocus des côtes du Delta, soit à la conquête des îles Ioniennes, soit au transport des troupes envoyées contre les envahisseurs de l'Égypte. — Enfin, en 1801, un rapprochement s'effectua entre la Turquie et la France, les relations diplomatiques se renouèrent, et le 25 juin 1802 Esseïd-Ali-Efendi signa un traité qui rétablit la bonne intelligence entre les deux États.

Trop d'éléments de discorde agitaient alors l'Europe pour que la paix durât longtemps. Bientôt les intrigues du cabinet de Saint-James suscitèrent de nouvelles et terribles luttes, auxquelles le sultan refusa de se mêler, et sa fidélité à l'alliance française lui attira l'inimitié de l'Angleterre et de la

Russie. — En 1806, lord Dukworth força l'entrée des Dardanelles, détruisit sans peine la flottille de Gallipoli, forte seulement de sept voiles, et vint menacer Constantinople; mais à la vue des formidables batteries dressées sur les remparts et des vaisseaux embossés devant le port, il renonça prudemment à tout projet d'attaque et se retira, dans la crainte que les vents contraires ne missent ses navires en danger (1).

Quelque temps après, Seïd livra non loin de Ténédos un combat acharné à l'escadre moscovite, sous les ordres de Siniavin, et se vit obligé de battre en retraite. — Malgré cet échec, on le considéra néanmoins comme un libérateur, parce que l'amiral russe, dont les navires avaient beaucoup souffert, se hâta de retourner à Corfou et ne reparut plus dans l'Archipel.

Cependant les tentatives de Sélim pour régénérer sa nation l'avaient depuis longtemps rendu odieux aux janissaires, toujours ennemis des innovations même les plus utiles; excités par les ulémas, ils le contraignirent d'abdiquer en faveur de Mustapha IV, que le fameux pacha Baïracdar précipita du trône l'année suivante (2).

Mahmoud II. — Guerre malheureuse contre la Russie. — Traité de Bucharest. — Tentative du sultan pour raffermir le pouvoir impérial. — Insurrection de la Grèce. — Forces navales des Hellènes. — Échec de la flotte ottomane près de Samos. — Ravitaillement des places de la Morée. — Capture de trente polacres dans le golfe de Lépante. — Combat de Zante. — Défaite des Grecs près de Patras. — Bataille de Cérigo. — Incendie du vaisseau amiral turc dans la rade de Chio; mort du capitan-pacha Ali. — Combat de Spezzia. — Défaite de la flotte turque non loin des Dardanelles. — Victoires navales des Turcs (commandés par Khosrew) dans les parages de Lemnos. — Prise d'Hydra. — Avantages remportés par les flot-

(1) En repassant l'Hellespont, les Anglais furent très-maltraités par le feu des batteries et des châteaux : deux corvettes coulèrent bas et plusieurs bâtiments de haut-bord éprouvèrent de grandes avaries.

(2) Sélim fut étranglé, par ordre de Mustapha, le 28 juillet 1808.

tilles grecques près du cap Paba, en vue de Samos, à l'entrée du golfe de Kolkoitia. — Destruction des janissaires. — Intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie en faveur des Hellènes. — Bataille de Navarin. — Guerre contre la Russie. — Traité de Kounkiar Iskèlessi. — Révolte du pacha d'Égypte. — Efforts de Mahmoud pour reconstituer sa flotte. (1808-1839.) — Doué d'une âme fortement trempée, d'une volonté ardente et impétueuse, que n'arrêtaient ni les difficultés, ni les périls, Mahmoud II voulut d'abord recouvrer les provinces qu'avaient conquises les Russes pendant les règnes précédents, mais la fortune ne seconda pas ses généreux efforts. — Des revers continuels affaiblirent ses armées, démoralisèrent ses peuples, anéantirent ses dernières ressources, et pour mettre fin à cette guerre désastreuse, il se vit contraint d'abandonner au czar, par le traité de Bucharest, les bouches du Danube ainsi que la Bessarabie (mai 1812).

L'infatigable sultan employa les années suivantes à recomposer le faisceau brisé de l'autorité souveraine : les janissaires, ces hardis fauteurs de désordres, furent soumis à une discipline sévère; de vigoureuses attaques habilement dirigées forcèrent les rebelles de Servie à subir de nouveau le joug; les redoutables Wahabites, défaits non loin des murs de la Mecque, durent poser les armes; d'énergiques mesures firent rentrer dans le devoir les gouverneurs de Widdin, de Damas et de Bagdad.

Le pouvoir impérial était ainsi presque partout raffermi et rien ne semblait devoir troubler désormais la tranquillité intérieure, quand le pacha de Janina, le fameux Ali-Tebelen, qui jusqu'alors avait caché ses vues ambitieuses sous de feintes apparences de soumission, leva le masque et appela les Grecs à la révolte.

Bientôt la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, la Béotie se soulevèrent; animés du même enthousiasme, les habitants des îles équipèrent cent quatre-vingts navires portant de douze à trente canons (1) et les forces navales de l'insurrec-

(1) Il y avait en outre près de quatre cents petits bâtiments armés de deux à cinq canons.

tion naissante formèrent trois escadres dont les navarques, Anargyre, Nicolas Apostolo et Cozia prirent le commandement. La première eut pour mission de garder les côtes, la seconde alla croiser dans l'Archipel, la troisième se rendit à Ténédos afin d'observer les mouvements de la flotte ottomane. — Celle-ci, forte de quatorze vaisseaux, six corvettes et trente-cinq bricks, sous les ordres de Kara-Ali, sortit des Dardanelles vers la fin du printemps (1821) et se dirigea vers Samos; mais, vigoureusement attaquée en vue de cette île par cent navires hellènes, elle fut obligée de s'éloigner après avoir perdu huit bâtiments, et gagna les ports de l'Asie Mineure.

Honteux de cet échec, le capitan-pacha que ne tarda pas à rallier l'escadre égyptienne (1), commandée par Ibrahim, se remit en mer au mois de septembre, ravitailla les places de la Morée qu'occupaient encore les musulmans, incendia la ville de Gallaxidi (2), s'empara d'une trentaine de polacres (3) dans le golfe de Lépante, et reprit la route de Constantinople. — Arrivé près de Zante, il rencontra les flottilles d'Hydra, d'Ipsara et de Spezzia, qui s'étaient réunies pour porter un grand coup. L'action s'engagea bientôt avec acharnement, et pendant neuf heures l'issue de la lutte resta indécise. — Enfin, par d'habiles manœuvres, les Grecs parvinrent à rompre les lignes de l'armée turque et la mirent en fuite. — Elle avait eu dix navires coulés ou jetés à la côte.

De nombreux événements maritimes signalèrent aussi la campagne de 1822: vaincus d'abord près de Patras, les Hellènes prirent une éclatante revanche à la bataille de Cérigo ; — le 22 juin, l'intrépide Canaris, profitant du moment où les Turcs mouillés devant Chio, qu'ils venaient de saccager, célé-

(1) Elle était composée de quatorze bâtiments, dont trois frégates et quatre corvettes.

(2) Située sur la côte nord du golfe de Lépante.

(3) Navires portant en général trois mats à pible et des voiles carrées. — Quelquefois cependant ils ont la voilure du *Chebek*, et leurs mâts d'un seul brin portent des voiles latines. — Le nom de *Polacre* a sans doute été donné à ce navire parce que son avant est très-pointu (πολὺ, beaucoup, et ἄκρα, pointe).

braient la fête du Beïram, incendia le vaisseau amiral et le fit sauter (1); — le 27 septembre, l'étroit canal de Spezzia devint le théâtre d'un combat sanglant; la flotte ottomane, forte de quatre-vingt-seize voiles, tenta vainement de forcer ce passage que défendaient cinquante petits navires; elle se retira fort maltraitée, fut entièrement défaite par Miaulis non loin des Dardanelles, le 10 novembre suivant, et se réfugia dans le port de Gallipoli.

Résolu de vaincre à tout prix, Mahmoud ordonna de nouveaux armements et plaça Khosrew à la tête de ses forces navales. Cet habile marin rendit les plus importants services : il débloqua Carystos, ravitailla Coron et Modon, débarqua des troupes à Patras, défit deux fois les Ipsariotes dans les parages de Lemnos, et se rendit maître d'Hydra, où environ cent navires de toute espèce tombèrent en son pouvoir (2). — Mais ces échecs, loin de décourager les insurgés, ne firent que stimuler leur ardeur belliqueuse : redoublant d'efforts, ils reprirent les îles qu'on leur avait enlevées, harcelèrent sans cesse les escadres ottomanes, les combattirent même avec avantage près du cap Papa, en vue de Samos, à l'entrée du golfe de Kolokitia, et brûlèrent devant Modon dix-huit navires égyptiens (1825-1826) (3).

La sûreté du commerce, indépendamment des motifs d'humanité, imposait à l'Europe le devoir de faire cesser cette lutte sanglante. — La France, l'Angleterre et la Russie offrirent à la Porte leur médiation pour la pacification de la

(1) Le brave Ali fut écrasé par la chute d'un mât.

(2) Peu de temps après, l'escadre égyptienne, forte de dix-sept voiles, s'empara de l'île de Caso.

(3) A cette époque, les janissaires, irrités des nombreuses innovations et des réformes qu'avait introduites le sultan, se soulevèrent et voulurent lui dicter des lois; mais plusieurs ortas fidèles à Mahmoud, auxquelles s'étaient jointes des troupes d'étudiants et des citoyens de toutes classes, les attaquèrent si vigoureusement qu'ils durent se réfugier dans leur caserne, où ils périrent par le fer et le feu. — Un khatti-chérif prononça l'abolition de la redoutable milice; des avis envoyés aussitôt aux gouverneurs des provinces assurèrent l'exécution de l'ordonnance impériale, et en quelques jours s'accomplit l'œuvre de destruction de ces insolents prétoriens, qui depuis plusieurs siècles faisaient trembler leurs maîtres et s'étaient arrogé le droit de les déposer.

Grèce, et sur son refus de mettre fin aux hostilités, ces trois puissances résolurent de l'y contraindre. — Le 20 octobre 1827 leurs escadres (1) entrèrent sans résistance (la guerre n'était pas encore déclarée) dans la rade de Navarin, où mouillait la flotte turco-égyptienne, formant une triple ligne disposée en croissant allongé (2).

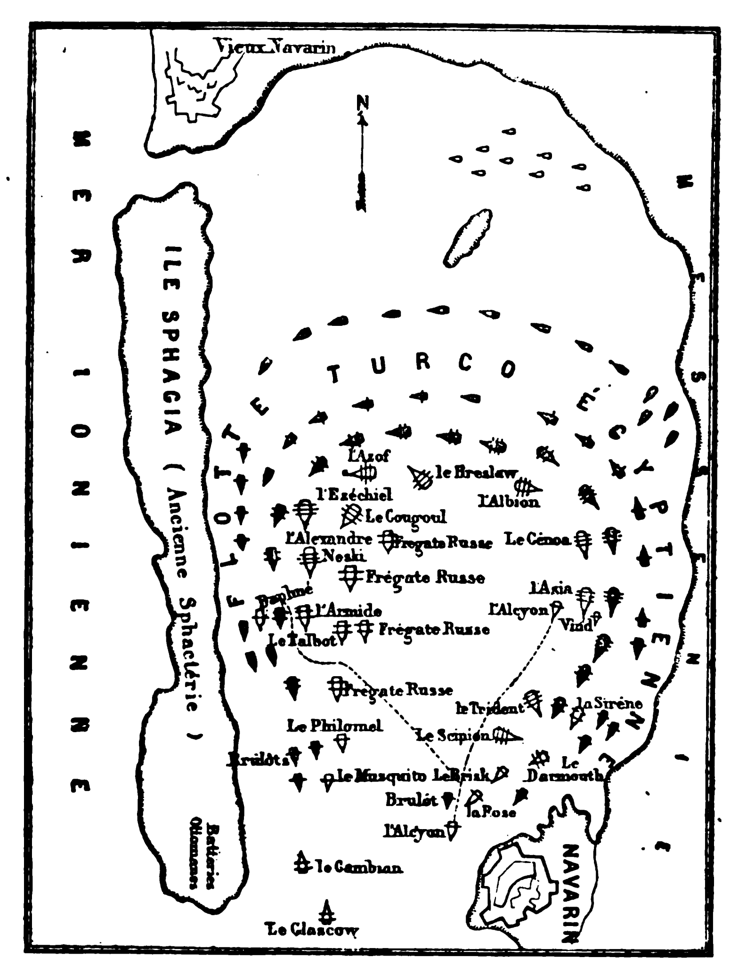
Les amiraux Codrington, de Rigny et Heyden voulaient seulement signifier à ces forces navales de se séparer immédiatement; mais les deux armées se trouvaient si rapprochées que le moindre incident devait avoir de graves conséquences. En effet, il suffit de quelques coups de fusils partis des vaisseaux turcs pour que la lutte s'engageât. Elle fut terrible : les musulmans, malgré leur stoïque intrépidité, ne purent opposer au brillant courage et à l'habileté des chrétiens une longue résistance ; en moins de quatre heures le feu supérieur des alliés détruisit quatre-vingt-dix navires; vingt briks ou corvettes, fort avariés, parvinrent seuls à gagner la côte, et les équipages les brûlèrent eux-mêmes après l'évacuation des blessés.

Les années suivantes ne furent pas moins fatales aux armes ottomanes : Ibraïl, Isaktché, Toultcha, Matchin, Hirsova, Kustendji, Varna, Silistrie, Bourgas, Semlin, Andrinople tombèrent successivement au pouvoir des Russes tandis que les escadres du czar, sous les ordres des amiraux Heyden et

(1) L'escadre anglaise se composait de trois vaisseaux (l'*Asia*, monté par le vice-amiral Codrington, commandant toutes les forces alliées, le *Genoa*, l'*Albion*); de quatre frégates (le *Darmouth*, le *Talbot*, le *Glascow*, le *Cambian*); d'une corvette (la *Rose*); de trois avisos (le *Philomel*, le *Musquito*, le *Brisk*) et d'une cutter (le *Nind*). — L'escadre française comptait trois vaisseaux (le *Scipion*, capitaine Milius, le *Trident*, capitaine Morice, le *Breslaw*, capitaine la Bretonnière); deux frégates (la *Sirène*, montée par le contre-amiral de Rigny, capitaine Robert, l'*Armide*, capitaine Hugon); une goëlette (la *Daphné*, capitaine Frézier) et un aviso, (l'*Alcion*, capitaine Turpin). — L'escadre russe était forte de quatre vaisseaux (l'*Azof*, monté par le contre-amiral Heyden, le *Congoul*, l'*Ezéchiel*, l'*Alexandre Neski*) et d'autant de frégates.

(2) Cette flotte consistait en trois vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, seize frégates, vingt-sept grandes corvettes, vingt-huit bricks, environ quarante bâtiments de transport armés de gros canons et six brûlots. Les extrémités des lignes étaient d'une part sur l'île Sphagia, de l'autre au pied de la citadelle de Navarin.

Greigh parcouraient en tous sens la mer Noire, inquiétaient les côtes, faisaient des prises importantes et s'emparaient de plusieurs places maritimes (1) (voir **Marine russe**).



(Fig. 6.)

(1) Cependant la flotte ottomane remporta sur les Russes un léger avantage près du cap *Baba* et leur prit une frégate (le *Raphaël*), qui fu remorquée en triomphe jusqu'à Constantinople.

Tant de revers vainquirent enfin la glorieuse obstination de la Porte : cédant aux instances des ministres étrangers, elle consentit à négocier, et la paix fut signée le 14 septembre 1829 (1).

Malheureusement le repos de l'empire ne fut pas de longue durée : en 1832, le pacha d'Egypte s'empara de la Syrie, et Mahmoud, impuissant à résister aux troupes victorieuses d'Ibrahim, se vit obligé de signer le honteux traité de Kounkiar Iskélessi, par lequel il aliéna son indépendance en consacrant l'intervention de la Russie dans les affaires intérieures de ses États (1833).

Depuis cette époque l'infortuné sultan, dévoré de chagrin, ne cessa cependant pas de poursuivre le cours des réformes entreprises dès le commencement de son règne et de faire des préparatifs pour se venger de Méhémet-Ali. — Il venait de jeter le gant à son redoutable vassal lorsque la mort le frappa, au commencement de la lutte, et lui épargna du moins la douleur qu'il eût ressentie de la défaite de Nézib (1839).

Les vertus privées de ce monarque, ses idées nobles et généreuses, l'invincible fermeté qu'il déploya dans les périls de toutes sortes qui l'entourèrent sans cesse, le placent au rang des plus grands princes de la dyrastie d'Osman. — Sans se laisser décourager par le désastre de Navarin, il fit les plus louables efforts pour créer une nouvelle marine.

De nombreux navires furent mis sur les chantiers, et l'on poussa les travaux avec tant d'activité qu'en 1837 douze vaisseaux (2), quatorze frégates de 36 à 60 canons, seize

(1) Par le traité d'Andrinople, le sultan reconnut l'indépendance de la Grèce; la Moldavie, la Valachie et la Servie se trouvèrent placées sous le protectorat du czar; l'ouverture des Dardanelles et du Bosphore fut stipulée pour toutes les nations; le territoire russe s'agrandit d'environ deux cents lieues de côtes sur la mer Noire, et comme compensation des frais de la guerre la Porte prit l'engagement de payer à l'empereur Nicolas dix millions de ducats de Hollande (cent dix millions de francs).

(2) Parmi lesquels on remarquait : le *Mahmoud*, de 120 canons; le *Sélim*, de 80; le *Féthié* (Triomphant), de 80; le *Makadémi Latr* (Prélude du Bonheur), de 74; le *Burdji Zafer* (Constellation de la Victoire), de 74; le *Bekbéri Nufret* (Guide de la Victoire), de 74; le *Mésoudié* (Heureux), de 76. — Le personnel

corvettes de 18 à 30, un brig de 12 et deux bateaux à vapeur étaient en état de prendre la mer. Ce matériel, déjà important, s'accrut encore sous le règne d'Abdul-Medjid, son successeur; et quand éclata la dernière guerre contre la Russie (1854) (voir MARINE FRANÇAISE) la flotte ottomane se composait de soixante-quatorze bâtiments de différentes grandeurs, presque tous de la meilleure construction.

devint aussi l'objet de toute la sollicitude du sultan : par son ordre, Tahir-Pacha forma un nouvau corps de marins, organisé suivant le système adopté pour les troupes de terre; institua sur chaque bâtiment une école de pilotage et de matelotage, et les Turcs, qui jusqu'alors n'avaient été chargés que du service des pièces, furent également employés à la manœuvre.

MARINES SCANDINAVES.

Notions des anciens (depuis Pythéas jusqu'à Ptolémée) sur les régions septentrionales de l'Europe et leurs premiers habitants. — Opinion des historiens du Nord. — Odin. — Piraterie. — Rois de mer. — Champions. — Fêtes d'Iol. — Navires des Northmans; connaissances astronomiques de ces audacieux navigateurs. — Princes qui se sont le plus distingués en Scandinavie pendant les sept premiers siècles de notre ère. — Sigurd et Harald Hildetant; bataille de Braavalla. —

Les terres comprises entre l'Elbe et l'Archipel Tromsen sont restées complétement inconnues jusqu'au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Pythéas, le premier qui ait visité la Baltique (1), parle de *Basilia* (l'île du roi), et lui donne une grande dimension. Il est difficile de décider quelle partie de ces vastes régions a voulu désigner le célèbre navigateur marseillais; cette appellation dénotait probablement le sud de la Suède, que longtemps après encore on considéra comme une île sous le nom de Scandia. — Pline fait mention des golfes Cypselus et Lagnus (2), des îles de Lathris (3) et de Dumnos (4). — Tacite dit que la mer borde au nord la Germanie (5), y forme des golfes profonds et y embrasse des îles d'un circuit immense; il croit les Germains indigènes, et ajoute que les vaisseaux des contrées méridionales visitent rarement leur Océan, qu'il faut remonter pour ainsi dire : *utque sic dixerim adversus Oceanus* (6). Après avoir nommé

(1) Les expéditions des Phéniciens dans ces parages mentionnées par quelques auteurs sont fort problématiques.

(2) La portion de mer qui s'étend entre le Holstein, le Slesvig et le Mecklembourg, au sud des îles danoises.

(3) L'île de Seeland.

(4) Vraisemblablement le Jutland.

(5) Les anciens comprenaient sous le nom de Germanie non-seulement les pays qui forment aujourd'hui l'Allemagne, la Russie Baltique, la Pologne occidentale, etc., mais encore le Danemark, la Suède et la Norvège.

(6) Les anciens étaient persuadés que le globe allait toujours en s'élevant vers

les différents peuples des bords du Rhin et du Danube ainsi que ceux des côtes, l'illustre écrivain latin cite les *Suiones*, puissants par leurs flottes et dont les navires ont deux proues; les *Finnois*, entièrement sauvages, et enfin les Hallusiens et les Oxiōnes, qu'il relègue parmi les êtres fabuleux, parce qu'avec *le visage humain ils sont du reste semblables aux bêtes* (1). — Ptolémée, postérieur à Tacite, indique d'une manière assez exacte la position de la Chersonèse Cimbrique, qu'habitaient les Cimbres, dont le nom dérive de Kiemper (guerrier) (2).

Selon la plupart des historiens du Nord, la Scandinavie ainsi que les îles voisines furent d'abord habitées par des tribus laponnes, que repoussèrent, à une époque qu'on ne saurait préciser, les Tchoudes ou Finnois proprement dits (les Jotnes des Sagas); puis vinrent les Celtes (Cimbres, Teutons, etc.) qui à leur tour durent faire place aux peuplades germaniques (Angles, Jutes, Goths, Suéars, etc.).

D'après Snorro Sturleson (3), Frigge, chef des Ases et prêtre du dieu Odin, dont il avait pris le nom, quitta l'an 70 avant notre ère le pays situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, marcha vers le nord-ouest, s'empara d'une grande partie de la Germanie, qu'il convertit à sa religion, s'avança ensuite dans la Scandinavie (4), et la soumit à son empire; mais, peu désireux de régner lui-même, il fit proclamer rois ses trois fils Schiold, Yngue et Sœmingue (5).

Séparés les uns des autres par des détroits, des baies, des fleuves, des lacs, les habitants de ces rudes contrées ne

le Nord, et qu'ainsi pour naviguer dans l'Océan septentrional il fallait remonter le fil de l'eau :

> Mundus ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
> Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
> (*Géorgiq. de* Virgile, liv. I.)

(1) Tacite veut sans doute parler des peuplades laponnes, qui vêtues de peaux de renne, d'ours ou de phoque, ressemblent plus à des bêtes qu'à des hommes.

(2) Ces Cimbres se distinguaient en effet par une bravoure extraordinaire.

(3) Historien islandais du treizième siècle.

(4) Il s'arrêta longtemps, dit-on, dans l'île de Fionie, et y bâtit la ville d'Odensée.

(5) Schiold eut le Danemark; Ingue, la Suède; Sœmingue, la Norvège.

pouvaient communiquer entre eux qu'au moyen de la navigation ; l'habitude de vivre sur mer devint donc nationale, et donna une grande importance à leur marine, obligée de lutter continuellement contre les autres peuples barbares contigus à la Baltique. Les Saxons, les Frisons, les Finnois, les Slaves, les Vénèdes portaient sans cesse la désolation sur les côtes du Danemark, de la Suède et de la Norvège. — Attaquer et vaincre ces audacieux forbans étaient autant d'actes de patriotisme qu'on jugeait dignes d'être chantés par les scaldes. Aussi les princes, la première noblesse exercèrent-ils la piraterie, parce que cette carrière était celle où l'on pouvait le mieux s'illustrer et que d'ailleurs elle était lucrative.

Les chefs qui se livraient à cette vie maritime sont désignés dans les Sagas sous le nom de *rois de mer*. « C'est avec « raison, dit Snorro, qu'on leur donne ce titre, puisqu'ils ne « cherchent jamais un refuge sous un toit et ne vident leur « cornet à boire auprès d'aucun foyer. » — Le roi de mer savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval, et à l'ascendant du courage et de l'habileté se joignait pour lui l'empire que donne la superstition : il était initié à la science des *runes* (1) ; il connaissait les caractères mystérieux qui, inscrits à la poupe et sur les rames, devaient préserver du naufrage. — Égaux sous un pareil chef, sup-

(1) Odin était considéré comme l'inventeur de l'alphabet runique, qui ne se composa d'abord que de seize caractères d'origine probablement phénicienne. Le mot rune semble venir d'un terme gothique signifiant couper, tailler. — Selon Grimm, il est formé de rûna, secret, ou de raunen, expression encore allemande aujourd'hui, dans le sens de murmurer, parler à voix basse, allusion aux choses secrètes qu'on révélait par les runes. — Toutes les anciennes inscriptions qu'on trouve sur les rochers ou sur les monuments en pierre dans les pays du Nord, principalement près de Sigtuna et autour d'Upsal, sont écrites en langue islandaise avec des caractères runiques. — Saxo grammaticus, historien du douzième siècle, dit que les Danois des premiers temps gravaient sur la pierre et le roc le récit des exploits de leurs ancêtres. — Les runes ne servaient pas seulement aux inscriptions, on les employait aussi sur les armes, les coupes, les amulettes, les instruments de toutes sortes, sur l'écorce des arbres et sur des tablettes de bois ; elles avaient encore, suivant la doctrine odinique et les Eddas, des vertus magiques ; elles pouvaient guérir une maladie, dissiper un orage, détourner une flèche, briser des chaînes, éteindre un incendie, inspirer la haine ou l'amour ; et même ranimer les morts.

portant légèrement leur soumission volontaire, les pirates scandinaves cheminaient gaiement sur la route des cygnes, comme disent leurs vieilles poésies nationales. Tantôt ils longeaient la terre et guettaient leur ennemi dans les détroits, les baies, les petits mouillages, ce qui leur fit donner le nom de *vikings,* ou enfants des anses; tantôt ils le poursuivaient à travers l'Océan, et chantaient en se riant de la fureur des flots : « La force de la tempête aide le bras de nos rameurs, « l'ouragan est à notre service; il nous jette où nous vou- « lions aller. »

Devenant en quelque sorte étrangers à la vie sociale, forcés de lutter sans cesse contre les éléments, accoutumés à franchir des espaces immenses, ces hardis marins eurent une grandeur sauvage, une énergie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

La singulière institution des champions (en islandais *kappar*) montre dans tout son jour le caractère des pirates scandinaves. C'étaient des guerriers qui, voués au service d'un maître, couraient tous les périls, toutes les chances de sa vie aventureuse, et se signalaient sous ses ordres par des exploits dont le récit allait ensuite charmer les loisirs du peuple. — Les champions formaient des associations, des fraternités d'armes, que l'on scellait avec le sang et que la mort seule pouvait rompre. — Quelquefois les chefs qu'ils servaient réglaient leur nombre, leurs droits et leurs devoirs. C'est ainsi que Half, dont le vaisseau portait soixante combattants, n'admettait que des hommes doués d'une force remarquable, leur défendait de chercher un abri pendant la tempête et de panser leurs blessures avant la fin du combat. Rolf-Krake, qui au sixième siècle était roi de Leire (un des rendez-vous des pirates danois), attirait à sa cour les principaux champions du temps. Les douze plus vaillants tenaient la mer une grande partie de l'année, afin d'acquérir de la gloire ainsi que du butin pour leur maître, et ils ne rentraient au port qu'aux fêtes d'Iol (1).

(1) L'Iol (ou Youl), grande solennité du solstice d'hiver, fête religieuse par laquelle s'ouvrait la nouvelle année, était en même temps pour les scandinaves

Le bateau était, selon l'expression des scaldes, la maison du marin; c'est par lui qu'il jurait; c'était son compagnon, le porteur de son butin. La mort même ne l'en séparait pas toujours, car quelquefois il servait à son bûcher funéraire (1). Sous le langage figuré des poëtes scandinaves les bateaux deviennent des *vitnir* (loups marins) ou des patins pour franchir rapidement les distances.

Les formes et la capacité des bâtiments variaient suivant leur destination. Le cabotage et la petite piraterie sur le littoral se servaient de barques légères; surpris par la nuit les *vikings* se retiraient avec elles dans l'anse la plus proche. — Les voyages à travers l'Océan nécessitaient l'emploi de navires munis ordinairement de vingt à trente bancs de rameurs (2). La figure d'un animal fantastique ou vrai que l'on représentait à la proue et à la poupe les avait fait nommer *snekkars* ou *drakars*, serpents ou dragons. (Voir tome I, chapitre préliminaire.)

De pareils navires, à têtes d'animaux hideux qui se dressaient sur leur cou allongé, se montrèrent plus d'une fois sur les côtes de France; aussi l'imagination effrayée d'un historien ecclésiastique a-t-elle vu dans l'apparition d'une

l'occasion de longues réjouissances de tous genres. Les audacieux marins qui durant plusieurs mois avaient bravé les périls de l'Océan et la vengeance des peuples étrangers se réunissaient alors dans les foyers paternels et au banquet de famille. Les salles de ces festins, qu'égayaient les instruments de musique, retentissaient du récit animé des courses, des combats, des aventures où l'on s'était trouvé, et rien n'égalait la gloire du conteur si l'on voyait étinceler entre ses mains les armes à forme étrange dont il s'était saisi, s'il parait sa compagne des bracelets d'or arrachés à la femme d'un Franc ou à la sainte image de la Vierge, s'il faisait passer à la ronde le cornet à boire bizarrement ciselé et rempli d'un vin généreux pris dans la cave d'une abbaye de France ou d'Angleterre. — A cette époque on traitait aussi en assemblée des affaires nationales; des foires s'ouvraient sur la glace des lacs ou des fleuves; les traîneaux y amenaient de très-loin et marchands et chalands. Ainsi, religion, politique, commerce, tout était intéressé dans ces fêtes d'hiver.

(1) Quand un chef distingué venait à décéder, on déposait son corps avec ses armes dans le bateau dont il se servait habituellement, et, après y avoir mis le feu, on lançait au milieu des flots l'embarcation enflammée, dont les débris disparaissaient bientôt dans les abîmes de la mer. (WERLAUF).

(2) Il y en avait, d'après Snorro Sturleson, de trente-quatre, de quarante et même de quarante-deux bancs.

flotte normande hérissée de mats « une troupe de bêtes sau- « vages au milieu d'une forêt : *dira Danorum manus latè* « *maris æquore contexit suis de navibus, adeo ut feræ sil-* « *vestres putarentur maleis sursùm porrectis.* » — Les chefs de corsaires faisaient gloire de monter un dragon de grande dimension, richement orné et inspirant la terreur par sa forme (1).

Certains bâtiments de guerre avaient à la poupe une espèce de tour d'où les guerriers tiraient des flèches, et renfermaient une chambre servant de retraite aux champions. — Tous ces vaisseaux étaient bien pourvus d'armes et quelques-uns lançaient une matière incendiaire non moins terrible que le feu grégeois.

Les Scandinaves se servaient aussi, dit Aulu-Gelle, de bâtiments armés sous la quille de scies tranchantes pour couper les chaînes (2) placées à l'entrée des ports, et lorsqu'ils voulaient percer sous l'eau les navires ennemis, ils s'en approchaient à l'aide de canots de cuir.

L'étude des astres, si nécessaire à des marins de profession, était en honneur chez ces peuples, qui connaissaient la plupart des constellations; mais les noms qu'ils leur donnaient n'avaient rien de commun avec ceux que les Grecs et les Romains ont imaginés; ils étaient fondés sur d'autres convenances, le plus souvent aussi bizarres. — Ainsi la grande Ourse se nommait le *Grand Chien;* la petite Ourse, le *Chariot de Charles;* Orion, la *Quenouille de Frigga;* le Cygne était appelé la *Croix*, la Voie lactée, *le chemin de l'hiver*, etc.

Une conformité de religion, de langage, d'habitudes et de goûts, unissait les habitants du Danemark, de la Norvège, de la Suède et des îles voisines; cependant les passions et la barbarie relâchaient fréquemment ces liens communs. — L'enlèvement de vivres ou de bestiaux, une contestation sur les pêches étaient suivis de conflits sanglants, dans lesquels les

(1) Selon la Saga de Rolf, le dragon *grimsnoth*, que ce prince enleva dans un combat, à un pirate célèbre, surpassait par sa beauté tous les autres navires.

(2) Les chaînes dont il est ici question se composaient de morceaux de bois, flottant à fleur d'eau, et liés les uns aux autres par de grosses cordes.

forces navales jouaient presque toujours un rôle important.

Le récit des événements qui se sont passés en Scandinavie pendant les sept premiers siècles de notre ère n'offre qu'un médiocre intérêt. — Parmi les princes que mentionnent les Sagas on doit pourtant citer, en Norvège : Nor, le véritable fondateur du royaume; Olaf; Halfdan; Eystein, pompeusement surnommé le Conquérant; Guthroth; Geirsthada Alfur; — en Suède : *Odder, Fioln, Sweigder, Wisbur, Sigurd Ring;* — en Danemark : Frothon le Pacifique (1), Vermont, le Sage, Olaüs le Débonnaire, Dan (2) Mikilati (le Magnanime), Ivar Vid-fadme (le voyageur ou le renommé) et Harald Hildetant. Déjà parvenu à un âge avancé ce dernier, résolu, selon les chroniques, de partir pour le Walhalla en compagnie d'un grand nombre de braves, fit dire à Sigurd de se préparer à la guerre. Dès que la nouvelle du défi parvint en Norvège et en d'autres pays maritimes, tous les vikings voulurent prendre part au combat, afin de signaler leur valeur. — Des Slaves, des Livoniens, des Saxons, le célèbre pirate *Ubbo* le Frison, et soixante *bersarkers* s'unirent aux Danois; quatre-vingt-seize guerriers, non moins renommés, vinrent sous les ordres du fameux Starkadder renforcer l'armée suédoise. Ce fut à Braavalla (ou Brovalla) (3) que les deux monarques dont les flottes couvraient au loin la mer se livrèrent bataille (770). L'engagement commença près du rivage, mais bientôt les champions descendirent à terre pour se battre corps à corps; les autres chefs ayant suivi leur exemple, l'action ne tarda pas à devenir générale et la lutte dura plusieurs heures. Enfin, les habiles archers norvégiens de Tellemark accablèrent les Danois sous une grêle de flèches et décidèrent la victoire. — Harald périt avec quinze

(1) Ce prince, selon Torfée, fit de si bons règlements contre le brigandage et veilla si bien à leur observation, qu'il exposait des objets précieux sur les grands chemins sans que personne osât les prendre.

(2) Dan aurait, d'après certains historiens, donné son nom au Danemark; mais cela n'est guère probable. Danemark, dit Mallet, signifie pays ou terrain uni et bas (*dann mark*), appellation qui convient également à la Scanie, aux îles, au Holstein.

(3) Sur les côtes de la Gothie orientale.

autres rois et trente mille soldats; le vainqueur, de son côté, perdit douze mille combattants d'élite. — Mais il faut se défier du nombre des morts indiqué par les scaldes. On ne voit pas en effet que la journée de Braavalla, représentée comme si meurtrière ait sensiblement diminué les forces maritimes des Scandinaves; peu d'années après, au contraire, ces redoutables forbans commencèrent les expéditions lointaines durant lesquelles ils exercèrent tant de ravages.

Expéditions des Danois et des Norvégiens en Angleterre. — Ragnard-Lodbrog, chant funèbre de ce célèbre roi de mer. — Débarquement des Scandinaves sur les côtes d'Est-Anglie. — Défaite d'Osbert et d'OElla sous les murs d'York. — Soumission des royaumes de Kent, de Sussex et de Mersey, bientôt reconquis, en partie, par Alfred le-Grand (787-900). — Déjà depuis plus d'un siècle et demi la partie méridionale de la Bretagne portait le nom de terre des Angles, lorsqu'en 787, des hommes inconnus abordèrent près de l'un des ports de la côte orientale, brûlèrent les habitations voisines et s'éloignèrent promptement. — Telle fut la première apparition des Scandinaves en Angleterre. — En 835, une grande armée de Danois et de Norvégiens envahit le littoral de la Cornouailles; mais elle fut repoussée malgré l'assistance que lui donnèrent les indigènes de ce pays qui souffraient impatiemment le joug des Saxons. — D'autres flottes abordèrent ensuite du côté de l'Est et amenèrent les pirates en si grand nombre que nulle force ne put leur résister. — D'abord, ils se contentèrent de remonter le cours des fleuves pour piller, et se retirèrent laissant derrière eux sur le rivage de petits camps retranchés destinés à protéger leur prochain retour; puis, ils s'établirent à demeure fixe comme maîtres du sol et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest (838 à 865). — Les chefs qui attachèrent leur nom aux événements de cette grande invasion sont Ragnard Lodbrog, Hubbo, Ingvar et Afdan. — Ragnard ayant perdu ses possessions territoriales arma de nombreuses barques, parcourut pendant plusieurs années, tantôt la Baltique, tantôt la mer du Nord,

livra de sanglants combats, et par d'importantes captures s'acquit d'immenses richesses. — Fier de ces brillants succès, il voulut essayer son habileté dans une navigation plus savante, et fit route pour l'Angleterre avec deux gros navires. Ces bâtiments, mal dirigés, se brisèrent près des côtes du Northumberland, et les pirates ne parvinrent que difficilement à gagner la terre, privés de tout moyen de retraite; mais, loin de perdre courage, ils s'avancèrent dans le pays, ravageant et pillant selon leur coutume.

A la nouvelle de ces dévastations, Œlla (roi des Saxons) marcha contre eux, et les attaqua vigoureusement. — Presque tous les valeureux compagnons de Lodbrog succombèrent; il tomba vivant au pouvoir du vainqueur, et fut enfermé dans un cachot rempli de vipères. — C'est au moment d'expirer sous les morsures de ces reptiles qu'il eut, selon la tradition, les élans d'enthousiasme belliqueux qu'exprime si bien le chant de guerre islandais de Krakumal (1), un des beaux morceaux de la poésie scandinave. — En voici les passages les plus remarquables :

« Nous avons combattu avec l'épée! Nous avons attaqué un énorme serpent dans la terre des Goths; Thora fut mon salaire, et les guerriers m'appelèrent Lodbrog, en souvenir de ma victoire. »

« Nous avons combattu avec l'épée! J'étais jeune encore quand à l'orient, dans le détroit d'Eirar, nous avons préparé aux corbeaux une abondante pâture; la mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir. »

« Nous avons combattu avec l'épée! Des torrents de sang pleuvaient de nos armes à Bartha-fyrth; l'arc résonnait et les flèches, en sifflant, allaient chercher les casques; la sueur coulait sur la lame des glaives. »

« Nous avons combattu avec l'épée! Je le vois maintenant, les hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des *nornes* (des fées). — Je ne pensais pas que ma vie ap-

(1) On attribue généralement à Lodbrog les vingt-trois premières strophes de ce chant qui est fort long, et l'on croit que les suivantes ont été composées, après sa mort, par sa femme, Aslauga.

partînt à Œlla quand je poussais mes navires sur les vagues dans les mers de Scotland. »

« Nous avons combattu avec l'épée! — Si les fils d'Aslauga savaient les angoisses que j'éprouve quand ces mille serpents me couvrent de morsures, ils frémiraient de colère et voudraient courir au combat. »

« Nous avons combattu avec l'épée! — Une vipère m'ouvre la poitrine et pénètre jusqu'à mon cœur : je suis vaincu; mais bientôt je serai vengé. »

« Nous avons combattu avec l'épée! — Cinquante et une fois j'ai planté ma bannière sur le champ de bataille; je doute qu'il y ait un roi plus fameux que moi. — Ma mort n'est pas à plaindre : voici les dysirs qu'Oddin m'envoie pour me conduire à son palais; je vais, avec les Ases, boire l'hydromel à la place d'honneur; les heures de ma vie sont écoulées, et mon sourire brave le trépas. »

Ce chant funèbre courut bientôt de bouche en bouche. En moins d'un an une foule d'aventuriers de tous les royaumes du Nord se joignirent aux fils, aux nombreux amis de Ragnard, et se rangèrent sous le commandement de huit rois de mer. Impatients de combattre, les forbans *lâchèrent la bride à leurs chevaux marins*, selon le poétique langage des scaldes, et arrivèrent peu de temps après sur les côtes d'Est-Anglie. Dans l'impuissance où ils se trouvaient de résister, les habitants firent un bon accueil aux envahisseurs; les Danois en profitèrent pour se procurer des vivres et se mettre en mesure d'assurer le succès de leur entreprise. Aussitôt que les préparatifs furent achevés, ils s'avancèrent vers York, et défirent complétement, sous les murs de cette ville, les forces réunies d'Osbert et d'Œlla. Ce dernier tomba vivant entre les mains des fils de Lodbrog, qui le livrèrent aux plus affreux tourments : ils lui séparèrent les côtes de l'épine dorsale, lui arrachèrent les entrailles et jetèrent du sel dans les plaies (867). Maîtres du pays au nord de l'Humber, les pirates résolurent de tenter la conquête de la partie méridionale de l'Angleterre. Ils employèrent trois années à préparer leurs moyens d'attaque; enfin, lorsque le moment parut opportun, l'armée,

conduite par ses huit chefs, descendit l'Humber jusqu'à Lindesey, où elle prit terre; marcha du nord au sud, et soumit rapidement les royaumes de Kent, de Sussex, d'Essex et de Mersey (870). — Mais les Danois eurent bientôt à combattre un redoutable adversaire. Alfred-le-Grand, roi de West-Sex (1), remporta sur eux plusieurs avantages et leur enleva une partie des États qu'ils avaient conquis.

Descentes des Scandinaves dans les îles de Noirmoutiers et de Ré. — Sac d'Anvers, de Witham et de Dorestad. — Destruction de Quentovic. — Hasting. — Invasions en Touraine, en Anjou, en Aquitaine, en Espagne, en Neustrie. — Pillage de Paris. — Généreuses tentatives de Robert le Fort, de Rainulfe, de Hugues le Clerc, de Geoffroi, de Wurfand, de Carloman, pour repousser les pirates. — Défense héroïque des Parisiens commandés par l'évêque Gozlin et le comte Eudes. (830-885.) — Par son énergie et de sages dispositions (voir marine française), Charlemagne avait protégé ses vastes États contre les attaques des Scandinaves; malheureusement son faible successeur ne continua pas ces soins vigilants, et les pirates affligèrent la Gaule d'invasions réitérées. Les îles de Noirmoutiers (2) et de Ré se virent les premières exposées à leurs dévastations (830); puis, regagnant le nord, ils allèrent ravager les côtes de Flandre et de Frise, brûlèrent Anvers, Witlam (3), Dorestad (4) ville commerçante située sur le Rhin à quelques lieues d'Utrecht, et répandirent la terreur dans l'île de Valcheren (837).

(1) Le royaume de West-Sex s'étendait de l'embouchure de la Tamise au golfe où se jette la Saverne.

(2) Comme les Normands ne descendaient dans cette île que durant leurs expéditions d'été, les moines de Saint-Philibert allaient chercher un refuge sur la côte voisine, et attendaient pour revenir que les tempêtes de l'hiver eussent forcé les pirates à s'éloigner. Mais dans la suite il n'y eut plus de sûreté à Noirmoutiers, même pendant la mauvaise saison, et les religieux durent émigrer.

(3) Cette ville était située dans l'île Gorée, à l'embouchure de la Meuse; les eaux, lorsqu'elles sont basses, laissent quelquefois apercevoir des ruines de vieux édifices. (Desroches, *Mém. de l'Acad. roy. de Bruxelles.*)

(4) Le *Vicus Batavorum* de Tacite; ce n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg, nommé Wyk-te-Duerstede.

Si Louis le Débonnaire n'avait pas su empêcher ces désastres, il avait du moins fait quelques efforts pour arrêter les pirates, et les avait plusieurs fois combattus avec avantage; mais après la sanglante bataille de Fontenay, où périrent tant d'illustres guerriers, l'ancien empire des Francs, affaibli par la perte de ses plus vaillants défenseurs, ne put opposer qu'une faible résistance :

« Là périt de France la flor,
Et des barons tuit li meillor.
Ainsi trovèrent païens terre
Vuide de gens, bonne à conquerre. »
(Wace, *Roman de Rou.*)

A l'embouchure de la Canche, là où se trouve aujourd'hui un obscur village appelé Saint-Josse, était alors le port de Quentovie (1), que visitaient un grand nombre de navires; les hommes du Nord y débarquèrent, en 842, et le ruinèrent entièrement. — Cette même année ils remontèrent la Loire jusqu'en Touraine, et portèrent la désolation sur les deux rives du fleuve; mais ils échouèrent complétement devant Tours, et se virent contraints de se retirer. C'est dans cette expédition que parut pour la première fois Hasting, dont le véritable nom était Eysten ou Oisten (2). — Selon la chronique de Saint-Florent, il ralliait sa troupe au son d'un cor d'ivoire, que les campagnards, effrayés, nommaient le *tonnerre*. — Ce terrible roi de mer fit le plus grand mal à la France; aussi les historiens ecclésiastiques l'ont-ils poursuivi de leurs imprécations :

« Hastenc li fels, li senechaus,
Li très-horribles, li crueaus,

(1) Il était éclairé par un phare d'une construction très-ancienne, et l'on s'y embarquait pour l'Angleterre.

(2) On ignore s'il était Danois, Suédois ou Norvégien. Raoul Glaber, chroniqueur du onzième siècle, le croit fils d'un paysan des environs de Troyes; mais il est peu probable que les pirates aient voulu obéir à un étranger. — Tout est obscur dans l'histoire de ce célèbre roi de mer, dont aucune saga du Nord ne célèbre les exploits. D'après les historiens francs (qui sans doute ont prêté à un seul les aventures de plusieurs chefs du même nom), il aurait fait durant une carrière de près d'un siècle de nombreuses expéditions en France, en Angleterre, en Portugal, en Espagne, et se serait emparé sur la côte d'Étrurie de la ville de Luna, qu'il prenait pour Rome.

Li plus mals hom que unc naquist
E qui al siècle plus mal fist. »
. . . .
« Des Judas fut li plus haiz.
Nu n'espandi unc tant cervèles,
Tant sanc de cors, tante bueles,
Tant a purchacie chevaliers.
(Benoit, *Chroniq. des ducs de Normandie.*)

En 843, les Normands pénétrèrent dans la Loire avec soixante-sept bateaux longs, mirent Nantes au pillage, ravagèrent Indret, et ne s'éloignèrent qu'après avoir incendié un grand nombre de bourgs et de monastères. — Le midi n'était pas plus épargné que l'ouest. — Les pirates remontèrent hardiment la Garonne jusqu'à Toulouse, et ruinèrent les villes des Hautes ainsi que des Basses-Pyrénées (1). — Au printemps de l'année 845, une nouvelle flottille scandinave, forte de vingt voiles, sous les ordres de Regnier, entra dans la Neustrie, par la Seine, sans rencontrer de résistance, et arriva devant Paris, qui fut pillé. — Charles-le-Chauve, impuissant à combattre les envahisseurs, leur donna sept mille livres pesant d'argent pour les déterminer à se retirer. Ils se rembarquèrent en effet, après avoir reçu cette somme importante, et regagnèrent la haute mer. — Mais les invasions recommencèrent bientôt. — Les barbares du Nord reparurent sur la côte d'Aquitaine, et s'avancèrent jusqu'à Bordeaux, qu'ils dévastèrent; Poitiers, Angoulême, Saintes, Périgueux, Limoges, éprouvèrent successivement le même sort, et pendant près de trente ans Paris (2) ainsi que les principales

(1) Vers cette même époque les pirates scandinaves se rendirent maîtres de La Corogne et dévastèrent les côtes de la Galice. Au bruit des excès que commettaient ces ennemis nouveaux, Ramire, roi des Asturies, marcha contre eux, en tua un grand nombre, et les contraignit à regagner leurs vaisseaux. — Peu de temps après, ils firent une descente à Cadix, remontèrent ensuite le Quadalquivir, et mirent Séville au pillage; mais bientôt, attaqués par des forces supérieures, qu'Abdéram II envoya de Cordoue, ils perdirent plusieurs navires, et s'éloignèrent prudemment, dans la crainte d'un nouvel échec. — Les écrivains arabes les désignent sous le nom de *madgious*, c'est-à-dire mécréants.

(2) Lorsqu'on songe aux nombreuses sinuosités de la Seine, on s'étonne que les pirates scandinaves aient pu la remonter si fréquemment. Sans doute à cette époque la navigation fluviale devait offrir des facilités qui n'existent plus. Les

villes de la France se virent exposées aux attaques de ces terribles forbans, conduits tantôt par Hasting, tantôt par Sydroc, tantôt par Bioern, Heriold ou Veland. — La faiblesse du gouvernement, l'effroi des populations favorisaient les entreprises des Scandinaves; cependant, ils rencontrèrent quelquefois d'intrépides adversaires, et si Robert le Fort (comte d'outre Maine), Rainulfe (comte d'Aquitaine), Hugues le Clerc, Geoffroy, Wurfand ne purent empêcher leurs déprédations, ils eurent du moins la gloire de les vaincre dans plusieurs rencontres.

En 882, les Scandinaves qui s'étaient établis à Gand infestèrent les Ardennes ainsi que le Laonnais et envahirent le diocèse de Reims. — Carloman remporta sur eux un avantage non loin d'Avaux, les attaqua ensuite dans la forêt de Vicogne, sur les instances du vaillant abbé Hugues, et les mit en fuite; mais bientôt après Arras et Saint-Quentin tombèrent en leur pouvoir, et tout le pays situé entre la somme et l'Oise fut impunément ravagé.

Sous Charles le Gros ils se rendirent maîtres de Rouen, s'avancèrent ensuite avec sept cents barques (1) jusqu'à Paris, alors tout entier dans l'île de la Cité (2), entourèrent de fossés le cloître de Saint-Germain le Rond (ou l'Auxerrois), dont ils firent un camp retranché, et ne tardèrent pas à commencer l'attaque (885). — Les habitants, sous la conduite de

fleuves recevaient alors des terres environnantes (couvertes d'épaisses forêts) plus d'eau qu'aujourd'hui, leur lit n'était pas encore encombré, surtout à leur embouchure, de cette quantité d'atterrissements qu'on y trouve maintenant. La marée montait plus haut dans la Seine, et y pénétrait avec tant de violence que le fracas des flots se faisait entendre à plusieurs milles à la ronde. « Tali cum « impetu tempôre malinæ accedunt, ut super millia V aut eo amplius et sonitu « murmuris ejus humanas repercutiunt aures. » (*Gesta abbat. Fontanell.*)

(1) Sigefroy était le chef de cette expédition.

(2) Des faubourgs ouverts comme des villages, avec des monastères et des églises, couvraient les deux rives de la Seine vis-à-vis de l'île; mais à l'approche des pirates, les habitants, les moines de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève, de Saint-Martin, de Saint-Laurent, s'étaient jetés dans la Cité ou réfugiés ailleurs. — Aux extrémités du pont de bois, qui fut plus tard remplacé par le pont au Change, s'élevaient deux tours destinées à défendre l'entrée de l'île ainsi que le passage de la rivière.

l'évêque Gozlin et du comte Eudes, opposèrent pendant dix mois la plus énergique résistance (1), et les forbans, privés d'ailleurs de tous moyens pour un siége, allaient sans doute être forcés de s'éloigner quand Charles le Gros, par un traité honteux, leur promit sept cents livres d'argent et leur abandonna la Bourgogne (2).

Conquêtes de Gorm en Danemark, d'Éric en Suède, d'Alfdan le Noir et d'Harald Harfager en Norvège. — Bataille navale de Hafursfiord. — Colonisation de l'Islande. — Soumission des archipels écossais. — Voyages d'Other et de Wulfstan. — Rollon, ses expéditions en France, son établissement en Neustrie. — Revers des Danois en Angleterre, bientôt suivis d'éclatants triomphes. — Durant les expéditions lointaines des pirates, les monarques de Scandinavie, débarrassés d'une foule de chefs redoutables, qui auraient pu s'opposer à leurs projets ambitieux, s'efforcèrent d'agrandir leurs États. — Gorm en Danemark, Éric en Suède, firent d'importantes conquêtes. — Halfdan le Noir, l'un des petits souverains auxquels obéissait alors la Norvège, s'empara de quelques principautés, jusque là indépendantes, et s'il n'alla pas plus loin, c'est que la mort l'arrêta au milieu de ses triomphes. Mais Harald, son fils (surnommé Harfager, ou aux beaux cheveux), continua l'œuvre commencée, et accrut rapidement sa puissance.

Résolus de tenter un suprême effort pour ressaisir le pouvoir, les princes qu'il avait dépouillés réunirent de nombreux bâtiments, et vinrent, en 885, livrer bataille à ses forces navales dans le Hafursfiord, maintenant golfe de Bukke.

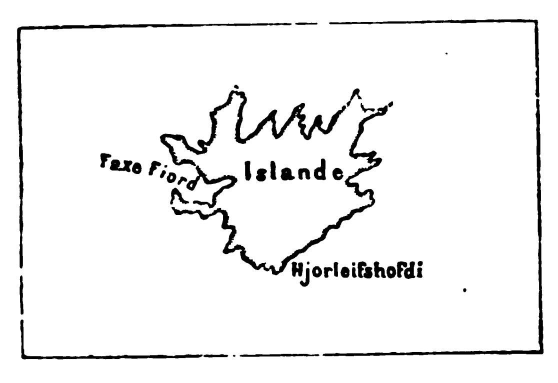
Les drakars, *avides de carnage, les flancs hérissés de boucliers sculptés,* selon l'expression du scalde Thorbjoern Hornklofe, s'attaquèrent avec acharnement; les pertes furent

(1) Abbon, moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, a chanté en vers ampoulés les événements de ce siége mémorable.

(2) Eudes, l'illustre défenseur de Paris, élevé au trône après la déposition de Charles, se montra l'adversaire redoutable des pirates dans leurs invasions; cependant, aucun succès définitif ne couronna ses efforts, et la France n'en fut pas moins exposée aux ravages des Northmans.

considérables de part et d'autre, et, pendant plusieurs heures l'issue de la lutte resta indécise. — Enfin, Harald envoya contre l'ennemi ses intrépides champions, qui escaladèrent les vaisseaux et y répandirent la terreur. Le roi de Hardolant, celui de Rogaland ainsi que son frère tombèrent mortellement frappés; leurs partisans prirent la fuite, et la victoire resta aux invincibles guerriers d'Harfager.

Dans le cours de l'année suivante, une multitude de familles nobles, fuyant la tyrannie du conquérant, se dirigèrent vers l'Islande (1). — L'expédition prit terre non loin d'un promontoire situé au sud-est de l'île, et peu de jours après la plupart des émigrants allèrent se fixer au fond d'une baie de la côte sud-ouest, nommée depuis Faxe-fiord (2); les autres, dirigés par Hjorleif, occupèrent un point de la côte méridionale, appelé encore aujourd'hui Hjorleifshofdi.



(Fig. 7.)

Pendant les dernières années du neuvième siècle et les premières années du dixième toute la partie habitable de l'île fut colonisée. — Sur chaque navire, un chef pontife et guerrier en même temps emmenait avec lui sa famille, ses esclaves, ses clients. Arrivé en Islande, il prenait un tison enflammé et parcourait le pays. La terre qu'il enfermait

(1) En 868, le pirate Naddod avait été poussé par la tempête vers cette île, et l'avait nommée Snowlande (terre couverte de neige); Floki Rafn s'y était rendu deux ans après, et l'avait appelée Terre de glace, ou Islande.

(2) C'est le lieu où se trouve Reykiavik.

dans ce cercle de feu lui appartenait; elle était distribuée à ceux qui l'avaient accompagné; puis il se retranchait dans son domaine et y vivait en seigneur suzerain avec le titre de Layman. — Malheureusement la discorde éclata bientôt entre ces nombreuses tribus, et la nécessité d'une organisation meilleure ne tarda pas à se faire sentir. — Ulflist composa donc un code que les colons acceptèrent en 928. — On divisa l'île en quatre grandes régions, comprenant elles-mêmes plusieurs districts; chaque région fut soumise à un gouverneur choisi par le peuple, et les propriétaires terriens des districts eurent voix dans l'assemblée générale (nommée Al-Thing), dont le président était élu pour la vie (1). (Frode, Islendin gabock).

Pendant que cette république se constituait sous le pôle, d'autres proscrits s'établissaient aux Orcades, aux Hébrides, aux Shetland, équipaient des flottilles, et opéraient des descentes sur les côtes de Norvége. — Il était urgent de punir l'audace de ces forbans. — Harald les attaqua vigoureusement, coula la plus grande partie de leurs barques, se rendit maître des archipels écossais et rentra triomphant dans ses États, où il prit d'énergiques mesures afin que rien ne troublât le repos et les possessions des habitants. Mais la violence habituelle des petits chefs ne céda que difficilement à ses ordres, et plusieurs fois il dut sévir contre des vassaux sur l'obéissance desquels il avait cru pouvoir le plus compter. — L'un des fils du yarl de Mœre, Hrolf ou Rollon, qui ne vivait que de rapines (2), osa même au retour d'une croisière, malgré les défenses récemment publiées, exercer le *strandhug* (presse des vivres) à Viggen, non loin de la résidence royale.

Irrité de ce mépris des lois, manifesté presque sous ses yeux, Harald traduisit le coupable devant l'assemblée judi-

(1) Ce gouvernement républicain dura près de trois siècles. — Les Norvégiens portèrent en Islande leurs mœurs ainsi que la langue scandinave, et avec elle les poëmes ou sagas, qui furent mieux conservés dans cette région solitaire que dans le pays où ces compositions avaient pris naissance.

(2) L'île de Vigeroe lui servait de retraite; on y montre encore l'anse dans laquelle il mettait à l'abri son navire.

ciaire du Thing, et le fit condamner au bannissement perpétuel (1).

Rollon, désormais sans patrie, mit à la voile vers le milieu du printemps avec une troupe nombreuse pour aller chercher fortune, et ne tarda pas à pénétrer en Gaule par l'Escaut. La contrée, naturellement pauvre et déjà plusieurs fois ravagée, n'offrait que peu de ressources; les pirates reprirent donc bientôt la mer, se dirigeant au sud, entrèrent dans la Seine, et s'avancèrent jusqu'à Jumiéges (895). Le bruit de leurs dévastations arriva promptement à Rouen, et y jeta la terreur. — Hors d'état de résister à une attaque, les habitants ouvrirent les portes de la ville, et les Scandinaves s'y arrêtèrent (2), bien résolus à en faire le chef-lieu de leur nouvel établissement. « Lors fist assember Rou les gens de la ville « et du pays, et leur dist qu'il entendoit et vouloit illec à de- « mourer et y faire sa maistre-ville. »

Peu de temps après cette prise de possession, Roll et ses compagnons formèrent un camp retranché à Pont-de-l'Arche et défirent complétement les forces que Charles-le-Simple envoya contre eux. — Libres dès lors de naviguer sur la Seine, les forbans vinrent assiéger Paris, sans pouvoir s'en emparer, et conclurent avec le roi une trêve de quelques mois, à l'expiration de laquelle ils enlevèrent d'assaut Bayeux. Évreux ainsi que d'autres villes voisines ne purent opposer

(1) Sous le règne d'Harald Harfager, un des plus riches propriétaires de l'Halgoland, nommé Other, doubla le cap Nord et s'avança dans la mer Blanche jusqu'aux côtes de Biarmie (aujourd'hui province d'Arkhangel). — A cette même époque, Wulfstan alla d'Idabia (dans le Sleswig) à Truse, près d'Elbing (Prusse). — D'après les itinéraires de ces deux voyageurs, qu'Alfred le-Grand a conservés dans sa traduction de Paul Orose, le nord de l'Europe était divisé en sept pays : la Suède, la Gothie, le Danemark, la Norvège, la Biarmie, le Finmark ou Laponie, et le Queenland, sur le golfe de Bothnie, contrée que nous nommons aujourd'hui Nordland, et qui passait alors pour habitée par les amazones.

(2) Ils amarrèrent leurs navires au port Morin, qui était près de Saint-Martin, église séparée du reste de la ville par un bras de la Seine. — Ce canal a été comblé, et l'emplacement de l'ancienne église se trouve à quelque distance du fleuve. — Rouen n'était pas alors la cité industrieuse que nous voyons aujourd'hui; cependant il s'y faisait depuis longtemps du commerce, car déjà sous les rois mérovingiens les bateaux d'outre-mer y venaient prendre des cargaisons de miel, de garance et d'autres productions du royaume.

qu'une faible résistance aux terribles pirates, et leur domination s'étendit promptement sur toute la Neustrie. — Reconnaissant alors la nécessité d'avoir un chef suprême investi d'une autorité permanente, ils élirent Rollon, et lui donnèrent le titre de duc.

Devenus puissance territoriale, les Normands firent la guerre avec plus de méthode; ils s'unirent aux Danois qui occupaient l'embouchure de la Loire (1) et convinrent de piller simultanément le territoire compris entre ce fleuve et la Seine. — Les ravages s'étendirent jusqu'en Bourgogne et en Auvergne. — Paris, attaqué de nouveau, résista, Chartres et Dijon se défendirent aussi avec succès; mais toutes les villes ouvertes furent détruites ou saccagées. Enfin, seize ans après la perte de Rouen, fatigués de ces luttes continuelles, les Francs demandèrent la cessation des hostilités, et le gouvernement eut le bon esprit d'écouter la voix du peuple. Par la convention de Saint-Clair sur Epte (911), Rollon prit l'engagement d'embrasser le christianisme, et le roi lui accorda, avec la main de sa fille Giselle, l'investiture de cette partie de la Neustrie que depuis on appela Normandie (2). Tandis que Charles, impuissant à repousser les exilés norvégiens, se voyait contraint de traiter avec eux et de leur céder une des plus belles provinces du royaume, Edward, digne fils d'Alfred le Grand combattait avec avantage les Danois établis en Angleterre, et reprenait toutes les côtes de l'Est depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'au golfe de Wash. Ces succès n'étaient que le prélude de plus éclatants triomphes. — Continuant vaillamment la lutte, Ethelstan s'empara d'York ainsi que du Northumberland, envahit le pays

(1) Dès le milieu du neuvième siècle les Normands avaient formé quatre stations. la première à l'Ile de Valcheren, la deuxième sur la Seine, la troisième sur la Loire, la quatrième dans la Camargue à l'embouchure du Rhône.

(2) Pendant les premières années du onzième siècle commencèrent les expéditions des Normands neustriens en Italie. — Maîtres d'abord de la Pouille et de la Calabre, ils soumirent successivement tout le sud de la Péninsule à leur domination, et soutinrent contre les Grecs de Byzance plusieurs guerres dans lesquelles leurs forces navales jouèrent un rôle important. (Voir *Marine des empereurs d'Orient*.)

des Pictes et des Scots, défit complétement non loin de Brunanburg (le bourg des fontaines) les forces réunies des Gals, des Cambriens, des Scandinaves venus des Orcades et de la Baltique au secours de leurs compatriotes, et, toujours heureux dans ses entreprises, soumit à sa puissance toutes les populations de races diverses qui habitaient l'île. « Primus « regum anglorum omnes nationes quæ Britanniam inco- « lunt sibi armis subegit. »

Obligés de subir le joug, les Danois ne désespérèrent pourtant pas de voir arriver des libérateurs de leur ancienne patrie, et leur attente ne fut pas longue. — Sous le règne d'Ethelred II les descentes des hommes du Nord en Bretagne recommencèrent, et ne tardèrent pas à prendre un caractère menaçant. En 991 ils ravagèrent le littoral de Kent, ainsi que les environs de Southampton, et occupèrent même plusieurs points de la côte orientale. — L'alarme se répandit jusqu'à Londres. — Trop faible pour oser recourir à d'énergiques mesures, le roi acheta la retraite des pirates au prix de dix mille livres. — Cette lâcheté ne pouvait avoir que de tristes résultats; en effet, les forbans revinrent bientôt en plus grand nombre, dans l'espoir d'obtenir une plus forte somme, remontèrent l'Humber, et en dévastèrent les deux rives.

En 994, Olaf, roi de Norvège (1), et Suenon ou Swen, roi de Danemark, parurent à l'entrée de la Tamise avec quatre-vingts bâtiments, débarquèrent des troupes et s'avancèrent, dit un vieil historien, escortés par le fer et le feu. « *Cum ducibus solitis, marte et vulcano.* » — Ethelred offrit encore de l'argent; ces redoutables ennemis reçurent vingt-quatre mille

(1) Ce prince, dont les aventures font le sujet de sagas intéressantes, avait dès sa jeunesse exercé la piraterie et s'était signalé par une foule d'exploits, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en France, aux Sorlingues : « Le jeune roi « fut impitoyable envers les Anglais, dit le scalde Halfrethur, il mit en fuite les « Northumbriens et troubla la sûreté des Écossais. » — « Le héros tua du monde « dans les îles; avide de gloire, il battit les Irlandais et remporta de nombreux « triomphes sur les Brettskrœr (Bretons). — Olaf Trygveson infecta pendant « quatre ans les mers depuis qu'il eut quitté le Viniland (France) jusqu'au mo- « ment où il arriva aux Syllinger (Sorlingues). » — Une autre saga par le moine islandais, Gumberg, contient à peu près les mêmes faits.

livres, et promirent de se retirer en paix. Mais ils ne s'éloignèrent pas, et leurs soldats commirent tant d'excès que les indigènes, irrités, les assaillirent tous le même jour et à la même heure et les tuèrent impitoyablement (1) (1003). Swen, échappé avec quelques-uns de ses compagnons au fer des assassins, rassembla une armée formidable, afin de tirer vengeance de ce massacre, et aborda de nouveau sur les côtes d'Angleterre l'année suivante. — Sa flotte, selon Snorro Sturleson, se composait de trois cents vaisseaux peints de différentes couleurs. Les uns avaient à la proue des figures de lion, de taureau, de dauphin en cuivre doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes; celui du roi présentait la forme d'un serpent, et se nommait le *grand dragon*. Le débarquement s'effectua sans opposition, et les Scandinaves conquirent en peu de temps presque toutes les provinces du sud-est. — Ethelred, qui n'était jamais prêt à combattre, n'imagina d'autre ressource que celle d'acheter de courtes trèves, et se mit ainsi dans la nécessité de charger ses sujets d'impôts toujours croissants. — Victime et des exigences incessantes du fisc et de l'insatiable avidité de l'ennemi, le peuple aima mieux subir tout d'un coup la domination étrangère que d'attendre au milieu des souffrances, sous un monarque sans courage et sans vertus, le moment d'un esclavage inévitable. — Plusieurs des provinces du centre se soumirent; Oxford et Winchester ouvrirent leurs portes, et Suénon, s'avançant vers l'ouest jusqu'au golfe de la Severn (canal de Bristol), se fit proclamer souverain de toute l'Angleterre. — Effrayé de cet abandon général, Ethelred s'enfuit dans l'île de Wight, et de là passa en Gaule. — Swen mourut peu de temps après; les Danois élevèrent au trône son fils Canut; les Anglais rappelèrent Ethelred, auquel succéda bientôt Edmond, et la guerre se poursuivit entre les

(1) Ce massacre, qui fit grand bruit, eut lieu le jour de la Saint-Brice. Il ne s'étendit point sur les provinces du nord et de l'est, où les Danois, anciennement établis et devenus cultivateurs ou bourgeois, formaient la majorité de la population; mais tous les nouveaux conquérants, à l'exception d'un très-petit nombre, périrent, et avec eux une des sœurs du roi de Danemark.

deux partis avec des chances diverses de succès et de revers. — Enfin (1017) Canut resta seul maître du pays, et sut si bien se gagner l'affection de tous par sa politique sage et généreuse, par son impartialité, qu'en 1028 il put sans craindre une insurrection de ses nouveaux sujets sortir de l'Angleterre pour aller vaincre les Suédois et conquérir la Norvège (1).

Découverte et colonisation du Groenland. — Éric le Rouge, disent les anciennes chroniques, obligé de quitter l'Islande parce qu'il s'était rendu coupable de meurtre, fit voile au sud-ouest, ne sachant trop où se réfugier, et découvrit quelques jours après une terre couverte de verdure qu'il nomma *Groenland* (2). — Instruits de l'heureuse issue de sa navigation, de nombreux aventuriers vinrent bientôt le rejoindre. — Vers 999, son fils (Leif) se rendit en Norvège, et décrivit la nouvelle colonie avec tant d'enthousiasme que le roi Olaf Tryggveson s'y intéressa et résolut d'y établir la religion chrétienne. — Les efforts des missionnaires envoyés dans ces régions lointaines eurent un plein succès; des églises, des couvents furent construits, et on érigea en évêché la petite ville de Garda, située sur la côte orientale, d'après Arngrinus et Torfée, historiens dignes de foi (3).

Les Scandinaves de ces régions glacées se livraient au

(1) Canut en mourant laissa trois fils, dont deux, Harold et Hardeknut, régnèrent successivement sur l'Angleterre et y firent détester la domination danoise; mais leur mort prématurée rendit le trône libre, et les Saxons revinrent au sang de leurs anciens rois (1041).

(2) Terre verte.

(3) Selon Thorhallesen, l'ancien Groenland oriental n'aurait été que la portion la plus méridionale de la côte d'ouest — C'est là seulement, dit-il, que pendant le mois de juin une brillante végétation, quelques bosquets de bouleaux et le parfum des fleurs justifient le nom par lequel les colons islandais désignèrent les premiers cette contrée; plus haut, les glaces ont de tout temps dû repousser même les pirates les plus hardis. D'ailleurs, ajoute le savant publiciste, c'est au sud-ouest de la presqu'île qu'on a découvert les restes de nombreux établissements norvégiens, et après un espace entièrement dépourvu de traces d'habitation on en a encore trouvé au nord du cap désolation, et il en conclut que ces deux séries de ruines indiquent les emplacements de deux colonies scandinaves. — Sans doute; mais cela ne prouve rien contre l'affirmation de Torfée, qui, ainsi que nous l'avons rapporté, met sur le littoral opposé Garda et Hrattalid.

commerce et à la navigation. — Tous les hommes un peu marquants possédaient des navires construits pour la chasse ou la pêche ; ils exploraient fréquemment le détroit auquel on a donné depuis le nom de *Lancastre*, et y prenaient un grand nombre d'ours marins. — Les terres qu'ils visitaient s'appelaient *Nordresetur* ; les principales stations nettement décrites dans les sagas étaient : *Greipar* et *Kroksfiardarheidi* (1).

Découverte de l'Amérique. — Il semble étonnant d'abord qu'à une époque où les gouvernements de l'Europe n'avaient pu songer encore qu'à se fortifier, un peuple regardé comme plus barbare que les autres se soit ouvert une route jusqu'au nouveau monde ; mais lorsqu'on jette un regard sur l'immense quantité de manuscrits originaux contenant l'histoire de la colonisation de l'Islande et qu'on remarque l'activité qui régnait alors dans cette île, la découverte de l'Amérique paraît une suite naturelle des courses aventureuses de ces hardis navigateurs scandinaves qu'aucun danger ne pouvait arrêter.

Biarne Heriulfson, dit Torfée, dont le récit est la reproduction textuelle des sagas, désireux d'aller rejoindre au Groenland son père Hériol, partit du Faxe-Fiord au printemps de l'année 998, se dirigeant par l'observation des étoiles et d'après les renseignements qu'on lui avait donnés. — Les trois premiers jours il fut porté vers l'Orient ; puis une forte brise du nord le força de gagner rapidement le sud, et il ne tarda pas à voir un pays très-boisé. Comme la configuration de cette contrée était évidemment contraire à celle du Groenland, il continua sa route, profita ensuite d'une saute de vent pour s'élever au nord, arriva enfin au lieu de sa destination, et s'empressa de décrire la nouvelle

(1) La colonie continua de prospérer pendant plus de trois siècles ; malheureusement la peste noire y fit de grands ravages, et une attaque des forces navales du prince Zichmni de Frislande acheva sa ruine, en 1418. — La Frislande (archipel Fœrœr, d'après M. Buache) aurait été en grande partie submergée, selon Delille, et la petite île de Bus ou de Bry, située au sud de l'Islande, en serait un reste.

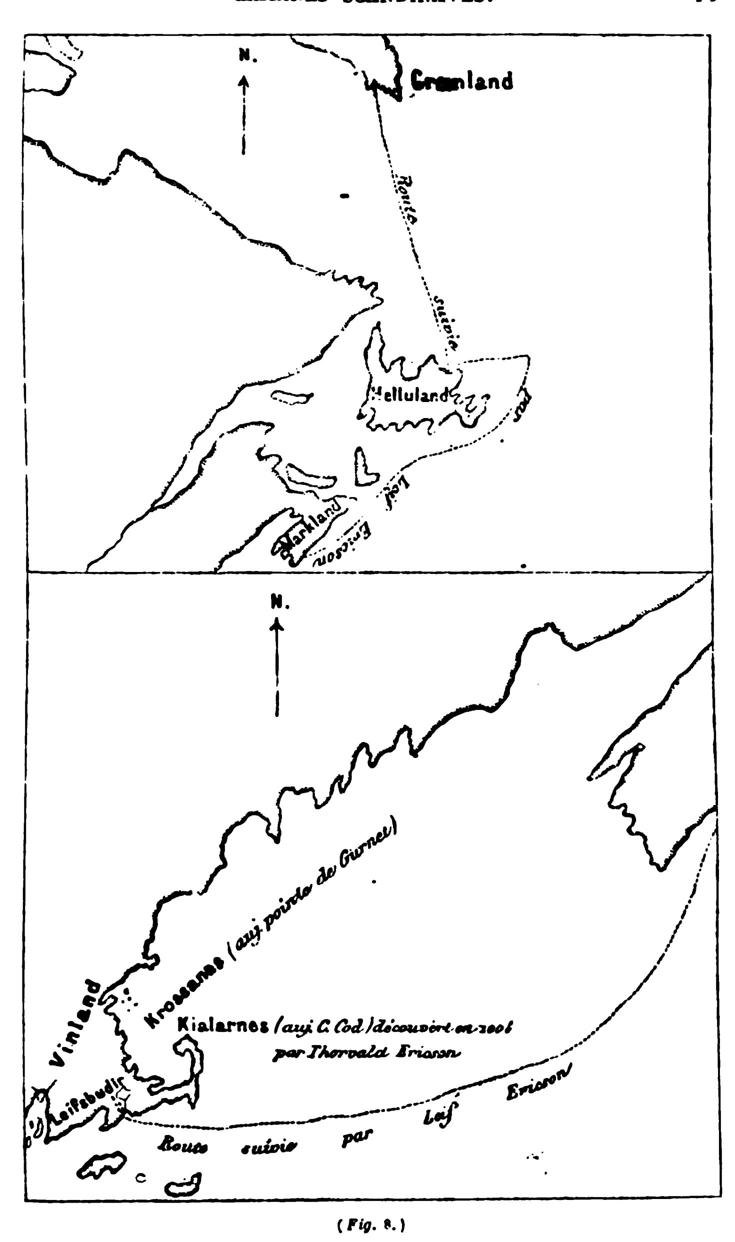
terre qu'il avait aperçue. — Le récit de Biarne enflamma l'ambition de Leif Ericson; cet audacieux marin lui acheta son navire, y embarqua trente-cinq hommes ainsi que d'abondantes provisions, et entreprit un voyage de découvertes (1000). — Il visita d'abord un pays aride, présentant depuis le rivage jusqu'aux glaciers de l'intérieur l'aspect d'un plateau rocailleux, et le nomma Helluland (1); s'étant ensuite remis en mer, l'intrépide chercheur alla toucher, après trois jours de navigation (80 à 90 milles) à une autre terre peu élevée, couverte de bois, environnée de rochers blancs et l'appela *Markland* (terre de bois) (2). — Puis, reprenant le large, il navigua par un bon vent de nord-est, aperçut au bout de quarante-huit heures une île (3), traversa, au milieu de nombreux bas-fonds, le détroit qui séparait cette île du continent, aborda au nord à un endroit du rivage où une rivière, sortie d'un lac, se jetait dans la mer, et fit élever en ce lieu des maisons de bois que plus tard on nomma Leifsbudir (maisons de Leif). — Ces constructions venaient d'être achevées, lorsqu'un matelot allemand (Tyrker) trouva dans les environs des vignes dont il enseigna l'usage aux Scandinaves, qui désignèrent ce pays sous la dénomination de *Vineland*. — Leif regagna l'Ericsfiord au printemps suivant. Thorwald (frère de Leif) fit voile pour Leifsbudir, en 1002, et entreprit dix-huit mois après un voyage d'exploration. — Il se dirigea d'abord vers l'est, puis au nord, doubla un cap remarquable situé à l'entrée d'un golfe, et le nomma Kialarnes (cap de quille) (4); longea ensuite la côte ouest,

(1) C'était Terre-Neuve. — Dans les descriptions modernes, cette île est représentée comme une terre composée en partie de rochers nus et aplatis plus ou moins étendus, où l'on ne trouve ni arbres ni arbrisseaux, et que pour cela on appelle *barrens*, dénomination qui s'accorde avec celle de Hellur d'après laquelle les Scandinaves ont nommé le pays.

(2) La description que font les modernes de la Nouvelle-Écosse est parfaitement d'accord avec celle que les sagas donnent du Markland. On aperçoit sur le rivage des rochers blancs, dit W. Norrie, et cette contrée est presque partout couverte d'immenses forêts.

(3) Nantuket, au nord de laquelle les navigateurs de nos jours ont en effet trouvé de nombreux bancs de sable.

(4) Sans doute à cause de la ressemblance que présente la configuration de ce promontoire (nommé aujourd'hui cap Cod) avec une quille de navire.



(Fig. 8.)

aborda, auprès d'un promontoire couvert d'arbres, et s'écria :

« Voici une belle contrée, j'y fixerai ma demeure. » — Mais bientôt il eut à soutenir contre les Skrellings (les Esquimaux) une lutte terrible, et ne parvint qu'avec peine à les disperser. Malheureusement une flèche l'avait atteint sous le bras gauche; sentant que sa blessure était mortelle, il dit à ses compagnons : « Vous m'enterrez sous ces ombrages, vous planterez des croix autour de ma tombe, et désormais vous appellerez ce lieu Krossanes (1) (le cap des Croix). — Il mourut le lendemain, et ses ordres furent exécutés. — Les Scandinaves, découragés, ne tardèrent pas à retourner au Groenland. En 1008, Thorfinn, surnommé Carlsefne (c'est-à-dire destiné à devenir un grand homme), partit du Lysufiord avec trois navires montés par cent soixante hommes (2), alla toucher à Helluland, puis au Markland et arriva heureusement à Kialarnes, où il aperçut des déserts, des dunes, de longues et étroites plages, qu'il appela Furdustrandir (3) (rivages merveilleux); se dirigeant ensuite vers le sud-ouest, il continua sa route jusqu'à une baie profonde, s'y engagea résolument malgré la rapidité des courants visita une île dans laquelle on voyait une immense quantité d'eiders, et alla prendre terre sur la côte voisine. La baie reçut le nom de *Straumfiordr* (4) (baie des courants), et l'île celui de *Straumey*

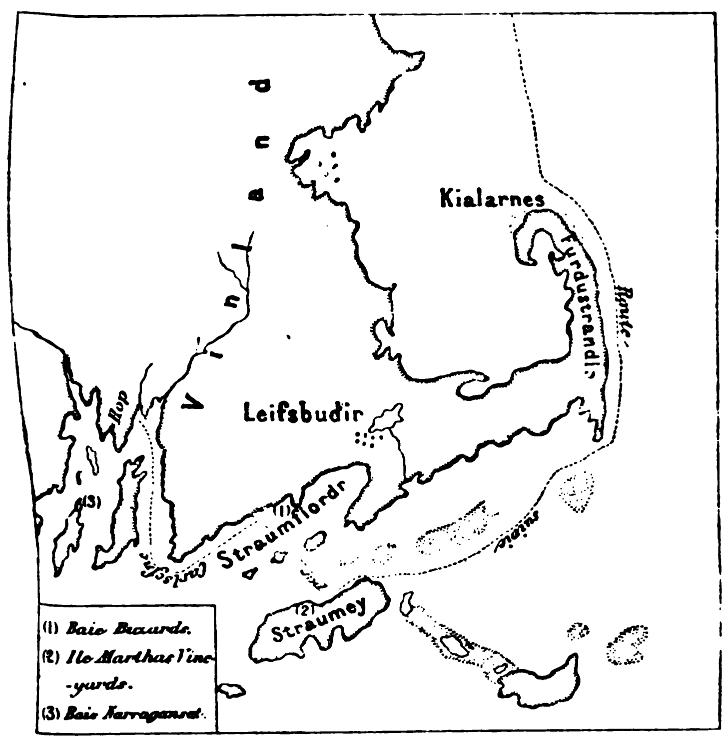
(1) Krossanes est probablement la pointe de Gurnet.

(2) Il avait embarqué des provisions de toutes espèces, ainsi que du bétail, car son intention était de s'établir au Vineland.

(3) La description de ce cap et de la presqu'île qui s'étend au sud concorde parfaitement avec celle qu'en a faite Hitchcock. « Des dunes en grande partie ou « tout à fait dépourvues de végétation, dit ce voyageur, attirent fortement les « regards par leur caractère particulier. Quand nous approchâmes de l'extrémité « de la péninsule, le sable et la stérilité du sol augmentaient encore. » — Un phénomène remarquable que l'on observe en ce lieu est sans doute la cause du nom que lui donnèrent les Scandinaves. — L'écrivain que nous venons de citer le décrit ainsi : « En traversant les déserts du cap j'ai remarqué un singulier effet de « mirage; il me semblait que nous montions par un angle de trois ou quatre degrés, « et je ne fus convaincu de mon erreur que lorsqu'en me retournant, je remar- « quai qu'une pareille ascension apparaissait sur la route que nous venions de « parcourir. Je n'essayerai point d'expliquer cette illusion d'optique, j'observerai « seulement que c'est là probablement un phénomène du même genre que celui « qui a frappé M. de Humbolt dans les pampas du Venezuela : autour de nous, « dit-il, toutes les plaines semblaient monter vers le ciel. »

(4) Le Gulfstream, qui autrefois était plus rapproché de la côte, produit de

(Ile des courants). — Quelques jours après, Carlsefne et ses compagnons naviguèrent à l'ouest, gagnèrent ensuite le nord d'un grand golfe, débarquèrent à l'embouchure d'un fleuve, se construisirent des maisons de bois, et appelèrent cette contrée *Hop*.



(*Fig.* 9.)

Les plaines environnantes étaient couvertes de froment sauvage, et, sur les collines, la vigne croissait sans culture (1). — Les nouveaux colons n'eurent d'abord qu'à se

grands courants précisément au sud de la péninsule de Barnstable; le Straumfiordr des sagas est donc probablement la baie de Buzzards, et Straumey, l'île Marth's Vineyard.

(1) C'est un fait constaté par Adam de Brême, qui vivait au onzième siècle. — Cet historien dit qu'il l'a appris, non par des conjectures, mais par le récit authentique des Danois : « Non fabulosa opinione, sed certa relatione Danorum. »

féliciter de leurs rapports avec les Skrellings, auxquels ils donnaient des morceaux de drap rouge et du lait en échange de magnifiques fourrures grises. Mais la bonne intelligence ne fut malheureusement pas de longue durée; vigoureusement attaqués par des forces supérieures, les Scandinaves essuyèrent des pertes nombreuses, et se virent contraints de s'éloigner (1010).

Le mauvais succès de cette expédition n'empêcha pas d'autres aventuriers de venir débarquer sur différents points de la côte, et, plus heureux que leurs prédécesseurs, ils parvinrent à former, surtout dans les contrées que plus tard on a nommées Massachuset et Rhode Island, des établissements fixes, de véritables colonies que visita l'évêque Éric, en 1121, ainsi que le constatent les meilleures annales de ce temps. — Les relations de la Norvège avec le nouveau monde continuèrent jusqu'au quatorzième siècle. — Depuis cette époque la perte du Groenland, la décadence de l'Islande, les dissentions intestines qui affaiblirent le nord, les ravages de la peste firent perdre entièrement le souvenir du Vineland, et les Norvégiens établis dans ces régions lointaines, n'ayant plus de rapports avec l'Europe, se mêlèrent avec les naturels du pays ou furent détruits par eux.

Diminution de la piraterie dans le Nord après l'établissement du Christianisme en Scandinavie. — Institution d'une espèce d'ordre militaire pour exterminer les forbans. — Guerres intérieures, bataille navale de Helgeness. — Descente en Angleterre. — Conquêtes de Magnus Barvod. — Expédition de Sigurd en Orient. (1020-1112.) — Lorsque la lumière de l'Évangile eut pénétré parmi les Scandinaves, leurs expéditions contre les peuples auxquels ils étaient unis par la même religion devinrent moins fréquentes; mais si la piraterie diminua, grâce aux mesures énergiques qu'on prit pour réprimer le brigandage (1), les guerres intérieures se multi-

(1) Il se forma une espèce d'ordre militaire dans le but d'exterminer les pirates. Avant leurs expéditions les confrères recevaient la communion; ensuite ils entraient en campagne, attaquaient et capturaient les navires des forbans, donnaient la

plièrent dans le nord, parce que les éléments de discorde s'y trouvèrent désormais concentrés. — En effet, peu de temps après la mort de Canut II, que ses hautes qualités et ses conquêtes firent surnommer le Grand, les conflits sanglants recommencèrent. — Magnus eut à combattre et les Vénèdes et Suénon, qui, comblé de ses bienfaits, ne craignit pourtant pas de lever l'étendard de la révolte; vainqueur des premiers à la journée de Lurskow, le valeureux monarque défit complétement près d'Aars (dans le Lymfiord) les forces maritimes de son rival et le contraignit à se réfugier en Suède. Puis, oubliant avec générosité ses griefs contre ce prince, il le désigna pour son successeur au trône de Danemark. Maître du pouvoir qu'il avait tant convoité, Suénon dut, à son tour, s'opposer aux projets ambitieux d'Harald, roi de Norvége. — Les hostilités se poursuivirent durant plusieurs années sans résultats décisifs (1). — En 1062, les armées navales se donnèrent rendez-vous (suivant l'usage du temps) près du cap Helgeness, sur les côtes du Halland.

La flotte danoise, forte de trois cents voiles, arriva au lieu indiqué dans l'après midi du 10 août. — Les Norvégiens étaient de beaucoup inférieurs en nombre; ils n'hésitèrent cependant pas à engager l'action. — Les trompettes donnèrent aussitôt le signal; les navires s'avancèrent à force de rames et bientôt la mêlée devint générale. Harald, dont le vaisseau, orné de têtes de serpents dorées, avait trente-cinq bancs de rameurs, dit Snorro Sturleson, fit des prodiges de bravoure, afin de ne pas se laisser envelopper. Le combat dura jusqu'au lendemain matin avec le plus grand acharnement; alors une manœuvre habile du comte Haquin obligea l'aile droite des Danois, presque entièrement composée de Jutlandais, à s'éloigner précipitamment et décida la victoire.

liberté aux chrétiens qu'ils y trouvaient, les vêtissaient et les renvoyaient chez eux. — Toute la Séelande prit part à cette généreuse entreprise par laquelle furent détruits, selon Saxo le grammairien, huit cents bâtiments d'écumeurs de mer.

(1) En 1054, Harald jeta les fondements d'Opslo (actuellement Christiania) afin de faciliter ses expéditions contre le Danemark.

Cet échec, loin d'abattre le courage de Suénon, sembla augmenter encore son ardeur belliqueuse : il réunit une nouvelle armée et ne tarda pas à reprendre l'offensive. — Enfin les deux rois, également fatigués de la lutte, s'abouchèrent près du Gotha et convinrent de mettre fin à cette guerre ruineuse.

La paix conclue, Harald alla opérer une descente en Angleterre, où, après quelques succès, il périt à la bataille de Stanfortbridge. — Ce triste exemple n'empêcha pas Suénon d'envoyer sur les côtes du Northumberland une flotte puissante commandée par son frère Biorn (1069). Celui-ci débarqua ses troupes, s'empara bientôt d'York, et vit accourir sous ses drapeaux tous les mécontents du pays. — Guillaume, craignant un soulèvement général, lui offrit une somme importante à condition qu'il s'éloignerait au printemps. — Biorn partit, en effet, et fut assailli d'une violente tempête qui dispersa ses navires et en détruisit le plus grand nombre (Orderic Vital).

Un nouveau danger menaça Guillaume en 1082. — Canut IV, résolu de tenter la conquête de l'Angleterre qu'il considérait comme une province révoltée, réunit dans le Lymfiord près de mille vaisseaux que rallièrent soixante bâtiments norvégiens et quarante-cinq navires flamands; mais la crainte d'une attaque des Slaves empêcha le monarque danois d'exécuter son dessein. — Plus audacieux, le roi de Norvége, Magnus Barvod, porta ses armes en Écosse, s'empara des Hébrides, des Orcades, d'Anglesey, de Man, dont il forma le royaume des Iles, entreprit plus tard une expédition contre l'Irlande et contraignit Dublin à capituler.

Cependant les ardentes prédications de Pierre l'Hermite avaient animé d'un pieux enthousiasme les peuples d'Occident; de nombreux et vaillants pèlerins, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, de Robert II, d'Étienne de Blois, de Bohémond, de Tancrède, étaient accourus en Palestine, et, maîtres de Jérusalem, poursuivaient leurs brillants succès. — La Suède et le Danemark, sans cesse déchirés par la guerre civile, ou obligés de combattre les Vénèdes, ne se

mêlèrent point à cette grande lutte de la chrétienté contre l'islamisme. — Seul, le roi de Norvége, Sigurd, prit part à la croisade. Il appareilla de Bergen avec soixante vaisseaux chargés de troupes, porta la désolation sur les côtes du Portugal (encore au pouvoir des Maures), ravagea les îles Baléares, alla ensuite débarquer à Joppé, visita Jérusalem et contribua à la prise de Sidon (1110) (1). — Puis, en reconnaissance de la magnifique réception qu'on lui fit à Constantinople, l'année suivante, il donna généreusement sa flotte à l'empereur Alexis Comnène, et autorisa ses soldats à entrer dans le corps des Varangues (2). — Le chant du barde Eynar Skulason, qui racontait cette grande expédition, est resté longtemps célèbre sur les bords de la Baltique :

« Le puissant roi de Norvége mit à la voile, et les vents « glacés du nord poussèrent ses navires loin des rives scan- « dinaves.

« Jérusalem était son glorieux but; la fureur des tempêtes « ne l'en détourna pas.

« Il sillonna les mers d'Orient et déposa ses guerriers sur « le rivage asiatique.

« Vit-on jamais sur la terre un plus illustre héros? Il « voulut; sa volonté ferme eut son effet, et il lava sa noble « sueur dans les eaux du Jourdain.

« Il battit et renversa les murs de Sidon. — Le fracas de « cet assaut retentit encore au loin.

« Le sang coule à torrents; les glaives s'en abreuvent, « les preux succombent, mais le fort reste debout; la vic- « toire est à lui. »

Valdemar I. — Guerres des Danois contre les Vénèdes. — Fondation de Copenhague. — L'évêque Absalon : prise d'Arcona. — Expédition contre les Esthoniens et les Courlandais, combat naval d'Œland. — Destruction de Julin, capitale de la

(1) Cette pieuse entreprise lui valut le surnom de Iorsalafarare ou pèlerin de Jérusalem.

(2) Ces étrangers, dit Anne Comnène, étaient de Thulé (c'est-à-dire de la Scandinavie).

Poméranie. — Fondation de Dantzick. — Canut VI : reprise des hostilités contre les Vénèdes, bataille navale de Bornholm, soumission du Mecklembourg, du Holstein, de la Livonie. — État florissant du Danemark à cette époque. — Valdemar II. — Nouvelle expédition contre les Esthoniens, conquête de la province de Revel. — Revers de Valdemar II; grand accroissement de la marine sous le règne de ce prince. — Discordes intestines pendant les règnes d'Éric XIV, d'Abel, de Christophe I. — Démembrement du royaume sous Christophe II; généreux efforts de Valdemar III pour le reconstituer. — Guerre contre les villes hanséatiques, la Suède, la Norvége, le Holstein et le Mecklembourg. — Combat naval du Sund. — Revers. — Traité de Stralsund. — Lutte de Marguerite et d'Albert de Mecklembourg. — Frères vitaliens; ruine du commerce dans la Baltique et dans la mer du Nord. — Traité de Linholm. — Union de Calmar (1157-1397). — Le Danemark, en proie aux discordes intestines, était presque continuellement exposé aux incursions des Vénèdes. Valdemar I, après avoir rétabli la tranquillité, attaqua ces forbans (1158), mais la fortune ne se montra pas d'abord favorable à ses armes : deux fois la tempête dispersa ses navires, et les habitants de Rugen lui opposèrent une résistance inattendue. — Plus heureux les années suivantes, il s'empara de Rostock, défit les Rugéniens dans plusieurs rencontres et les contraignit à demander la paix (1162). Une audacieuse agression de ces barbares força le roi à recommencer la guerre en 1165, et il les obligea de nouveau à implorer sa clémence. — Cependant les avantages que remportèrent les Danois sur ces turbulents voisins ne furent pas décisifs, puisque Valdemar dut envoyer contre eux plusieurs escadres et des troupes.

C'est à l'occasion d'une de ces petites expéditions qu'il est pour la première fois parlé de Copenhague. Ce lieu, peu remarquable jusqu'alors, offrait par sa position commode un abri aux navires et pour cette raison avait été nommé Kiöbenhaven, abréviation de Kiöbmœnshaven (port des marchands). — On y bâtit une forteresse afin de tenir les pirates en respect, et, bientôt, le grand nombre de négociants et de pê-

cheurs qui vinrent s'établir sous la protection du fort donna naissance à une ville considérable.

Quoique les peuples des environs de Volgast, à l'embouchure de l'Oder, eussent été vaincus et condamnés à fournir de grosses sommes d'argent, les pirates recommencèrent leurs brigandages (en 1168), toujours certains de trouver dans Arcona un refuge assuré (1).

Il était urgent d'anéantir ce repaire de pirates; Valdemar s'unit donc avec Henri le Lion (duc de Saxe), Pribizlas (prince des Obotrites), Bogislas (duc de Poméranie), et après un long siége força la place à capituler. Les habitants livrèrent leur principale idole avec les immenses trésors amassés dans son temple, mirent en liberté tous les esclaves chrétiens, et prirent l'engagement de payer un tribut annuel. — L'évêque Absalon (dont le véritable nom était Axel), général habile et grand homme de mer, avait puissamment contribué à la chute de ce dernier boulevard de l'idolâtrie dans le Nord. Apôtre zélé autant que guerrier intrépide, il prit aussitôt les plus sages mesures pour répandre, parmi les Vénèdes, les lumières ainsi que les bienfaits du christianisme, et ses pieux efforts ne tardèrent pas à être couronnés de quelques succès.

Malgré les triomphes des Danois, la sûreté n'était pourtant

(1) Située sur un cap à l'extrémité septentrionale de Rugen, cette ville, la plus importante de la Vénédie, était défendue à l'est, au sud et au nord par des roches escarpées; à l'ouest, par un solide rempart. — Vers le milieu du neuvième siècle, le christianisme avait été annoncé aux habitants de l'île, mais ils étaient depuis longtemps retombés dans l'idolâtrie. — Leur principale idole, nommée Svanto-Wit, avait quatre têtes; elle tenait de la main gauche un arc, de la droite une corne que l'on remplissait de vin au printemps pour juger de la fertilité de l'année par le plus ou le moins de lenteur de l'évaporation. — Après la coupe des blés on accourait de toutes parts offrir à cette divinité des sacrifices, et aucun ne lui plaisait autant que le sang d'un chrétien. — Son temple, le plus grand édifice d'Arcona, contenait d'immenses richesses; tous les Vénèdes dispersés sur les côtes méridionales de la Baltique devaient y déposer le tiers du butin fait dans leurs courses maritimes. — Le chef des prêtres était plus respecté que les princes mêmes; il nourrissait un cheval blanc que lui seul pouvait approcher et dont Swanto-Wit se servait pour aller combattre les ennemis de son culte. — Souvent, dès le matin, on voyait fumer la sueur du coursier et c'était une preuve que le dieu revenait de ses expéditions nocturnes. — Les contrées voisines étaient remplies du bruit de ces merveilles et regardaient les Rugéniens comme les plus heureux et les plus redoutables des Slaves.

pas encore rétablie sur la Baltique : les Esthoniens et les Courlandais continuaient à l'infester. — Christophe attaqua vigoureusement leur flotte près de l'île d'Œland, coula vingt-cinq navires et en prit cinquante chargés de butin (1169). — D'autres hordes slaves occupèrent longtemps encore l'infatigable Absalon. Enfin, en 1175, il détruisit Julin, ville d'une telle importance qu'Adam de Brême ne craint pas de dire que c'était la plus grande cité (1) qu'il y eût de son temps en Europe.

Les soins de la guerre n'empêchèrent pas Valdemar de s'occuper des réformes administratives; il fit rédiger l s codes appelés loi de Scanie et loi de Séelande, remarquables par leur sagesse et leur clarté. — Suivant Pontanus, il fonda Dantzick, d'abord nommée *Dankwig*, c'est-à-dire, le fort des Danois.

Canut VI continua vaillamment la lutte contre les Vénèdes. — Non loin de Bornholm, Absalon remporta une brillante victoire sur les forces navales de Bogislas : dix-huit gros bâtiments périrent dans les flots; deux cent cinquante de moindre grandeur tombèrent au pouvoir du valeureux prélat; trente-cinq seulement parvinrent à s'échapper. — Les Poméraniens, hors d'état de poursuivre les hostilités, se virent contraints de subir le joug. — Le Mecklembourg fut ensuite soumis et Canut prit le titre de roi de la Vénédie (2). — Il s'empara aussi du Holstein et de la Livonie, réunit à Lubeck tous les principaux seigneurs des contrées nouvellement conquises, et reçut dans une assemblée solennelle leur serment de fidélité. — La mort le surprit peu de temps après, au moment où tout semblait lui présager encore de longs et glorieux succès (1202).

Jamais le Danemark n'avait été aussi florissant qu'à cette époque, ainsi qu'on le voit par le naïf récit du moine Arnold.

(1) On ne voit plus aujourd'hui à sa place que Wollin, ville pauvre et obscure, occupant seulement une petite partie du sol que couvrait l'ancien repaire de pirates.

(2) C'est-à-dire de tout le pays situé entre l'extrémité orientale de la Poméranie et l'Elbe inférieur commençant à Hambourg.

« Les Danois, dit ce chroniqueur, ont adopté la manière de « se vêtir et de s'armer des autres nations. Le simple habit « de matelot leur suffisait autrefois; mais aujourd'hui, dé« daignant ce vêtement grossier, ils emploient des tissus de « diverses couleurs. En effet, la pêche abondante (1) qui « chaque année se fait sur les côtes de Scanie leur procure « d'immenses richesses. — De nombreux marchands, attirés « par cette pêche, leur portent de l'or, de l'argent, toutes « sortes de choses précieuses; et, après avoir acheté les « harengs que la bonté divine donne à ce peuple si libéra« lement et si gratuitement, ces étrangers lui laissent encore « ce qu'ils ont de meilleur. »

Les Esthoniens menaçaient et inquiétaient sans cesse la nouvelle église de Riga. Résolu de châtier ces redoutables ennemis des chrétiens, Valdemar II mit en mer, au printemps de l'année 1218, mille bâtiments de différentes grandeurs (2) sur lesquels s'embarquèrent un grand nombre de jeunes guerriers illustres par leurs familles ainsi qu'un corps de troupes slaves sous les ordres de Venceslas.

Les Esthoniens surpris ne cherchèrent même pas à empêcher le débarquement, puis, usant de ruse afin d'avoir le temps de réunir leurs forces, ils demandèrent la paix et le baptême. — Le roi, trop peu défiant, se rendit à leurs vœux sans prendre les précautions qu'exigeait la prudence. — Cette faute lui fit bientôt courir un grand danger : attaqués à l'improviste, ses soldats eurent d'abord le désavantage; cependant, à la voix des chefs, ils se rallièrent promptement et dispersèrent les barbares (3). Toute la province de Revel

(1) Saxo le grammairien, dont le style est toujours vif et élégant, parle de cette pêche en ces termes : « Opimam prædæ magnitudinem quotannis piscantium re« tibus adigere solet (pelagus). Tanta siquidem sinus omnium piscium frequentia « repleri consuevit, ut interdum impacta navigia vix remigii conamen eripiat : « nec jam præda artis instrumento, sed simplici manus officio capiatur. » Dans la suite ces grands troupeaux de harengs se sont retirés sur les côtes d'Écosse et de Norvége.

(2) D'après Huitfeld cet armement se composait de quatre cents barques destinées au transport des vivres ainsi que des munitions et de six cents navires de guerre.

(3) Suivant une ancienne tradition rapportée par Huitfeld et Pontanus, les Danois

fut ensuite soumise. Malheureusement de nombreux revers suivirent cet éclatant triomphe. — Victime de sa bonne foi, Valdemar tomba au pouvoir de l'astucieux comte de Schwérin (1223), et ne recouvra la liberté qu'en signant des traités honteux (1225). — Pour se venger, il reprit les armes en 1227 et conquit rapidement la Nordalbingie orientale ; mais, bientôt après, la trahison des Ditmarses lui fit essuyer une entière défaite à la journée de Bornhaved, et la flotte lubeckoise mit en fuite ses forces navales en vue des côtes du Mecklembourg. — Renonçant alors à la guerre, le monarque danois ne s'occupa plus que d'utiles réformes, et s'attira ainsi l'affection de ses sujets. — Par ses soins la marine acquit les plus grands développements. Les diverses provinces du royaume durent, selon leur importance, tenir toujours prêt un nombre déterminé de vaisseaux. Le Jutland et le Sleswig furent taxés à sept cents ; la Scanie, le Halland et le Bléking, à trois cents ; les îles, à quatre cents. — Quoique le document statistique intitulé *Liber census Daniæ* ne fasse mention que de navires montés par quatorze matelots sous les ordres de deux officiers, on sait d'une manière positive que Valdemar en eut beaucoup de cent vingt hommes d'équipage. Probablement les petits propriétaires fournissaient les premiers, et les seconds étaient construits et armés aux frais de l'État, des villes, ou de la haute aristocratie.

Les discordes intestines qui, pendant les règnes d'Éric IV, d'Abel, de Christophe I, d'Éric V, déchirèrent le Danemark, empêchèrent les heureux résultats qu'on était en droit d'attendre de cette forte organisation maritime : les escadres de Lubeck, après avoir impunément ravagé les côtes, remportèrent, en vue de Lange-Island, une victoire importante ; Haquin, roi de Norvége, vint avec trois cents bâtiments menacer Copenhague.

ayant perdu leur bannière au fort de la mêlée, il leur en tomba du ciel une autre de couleur rouge à la croix blanche. Cet étendard nommé Dannebrog, dont plusieurs historiens ont vainement cherché à expliquer la véritable origine, figure encore au milieu de l'écu du Danemark qu'il partage en quatre.

Éric VI rendit, il est vrai, au royaume une partie de son ancienne splendeur; mais, sous Christophe II, il se trouva de nouveau réduit à la plus cruelle extrémité. La Scanie, le Halland, la Blékingie, tombèrent au pouvoir des Suédois; le comte de Holstein se rendit maître du Jutland; Rugen recouvra son indépendance.

Valdemar III s'efforça de relever sa patrie et de raffermir le trône ébranlé. Son premier soin fut de rendre aux tribunaux leur autorité, depuis longtemps méconnue, et de rétablir la discipline dans l'armée. — Faisant un utile usage des sommes que lui procura la vente de l'Esthonie (1), il racheta les îles qu'avait imprudemment engagées son prédécesseur, afin de subvenir aux besoins du trésor épuisé; réduisit ensuite à l'obéissance les habitants de la petite Frise (partie occidentale du Sleswig); rentra en possession du Jutland par des arrangements avec le détenteur de cette province; réprima les révoltes de ses turbulents vassaux; recouvra le Halland, la Blékingie, la Scanie; s'empara des îles de Gothland et d'Aland. — Wisby, capitale de la première, l'une des plus importantes cités du Nord, à cette époque, était l'entrepôt du commerce des villes de la Hanse (2) dans

(1) Impuissant à défendre cette province contre les attaques incessantes des Lithuaniens idolâtres, il la vendit à l'ordre Teutonique pour 19,000 marcs d'argent.

(2) Le mot Hanse vient de l'allemand *am-see* (auprès de la mer, maritime), ou du celte *han* (demeure, réunion). — On ne saurait assigner une date précise à la naissance de cette association célèbre. — Ses premiers membres furent incontestablement Lubeck, Hambourg et Brême, auxquelles se joignirent successivement de nombreuses cités. — Lorsque la confédération eut pris de grands développements on sentit la nécessité de la diviser, d'après la situation géographique et la nature de ses éléments, en quatre cercles, savoir : le Vénède, ayant à sa tête Lubeck qui était en même temps capitale de toute la ligue; le Westphalien, présidé par Cologne; le Saxon, par Brunswick; le Prussien, par Danzig. — Le premier de ces quartiers comprenait : Brême, Hambourg, Stettin, Rostock, Stralsund, Golnow, Auklam, Cologne sur la Sprée (formant aujourd'hui l'un des quartiers de Berlin), Kolberg, Wisby, etc.; — le second comptait aussi un grand nombre de villes importantes, telles que Duisbourg, Amsterdam, Dortmund, Arnheim, Dordrecht, Emmerik, Deventer, Wesel, Middelbourg, Utrecht, Flessingue, Maëstricht, Osnabruck, Nimègue, etc; — dans le troisième se trouvaient Magdebourg, Halle, Halberstadt, Hanovre, Erfurt, Breslau, Francfort-sur-l'Oder, Salzwedel, etc.; — dans le quatrième, Thorn, Culm, Elbing, Kœnigsberg, Riga, Revel. Les Hanséates eurent aussi des factoreries importantes à Novogorod, à

la Baltique. — Le pillage de cette place attira au Danemark une guerre sanglante avec Lubeck, Hambourg, Wismar, Rostock, Stralsund, Stettin, Kolberg, auxquelles se joignirent bientôt la Suède, la Norvége, le Mecklembourg et le Holstein.

La flotte des alliés, sous le commandement en chef de Wittemberg (bourgmestre de Lubeck), remporta d'abord de brillants avantages; elle reprit Gothland et OEland, saccagea Copenhague et bloqua étroitement le port d'Helsinborg; mais Valdemar, que ces brusques attaques avaient surpris, ayant réuni toutes ses forces navales, livra bataille aux confédérés à l'entrée du Sund, leur enleva huit gros navires et dispersa les autres. — Une convention avantageuse mit fin aux hostilités l'année suivante (1363) (1). — Malheureusement la paix ne dura pas longtemps. — Les villes hanséatiques, de nouveau liguées avec le Mecklembourg, le Holstein, la Suède, armèrent de nombreuses escadres qui portèrent la désolation sur les côtes du royaume et prirent les villes maritimes les plus importantes. — Le traité de Stralsund (28 octobre 1370) (2) rendit enfin aux Danois le calme dont ils avaient besoin pour

Bergen, à Bruges, à Londres et dans plusieurs autres places. Ces comptoirs se composaient d'une série de bâtiments isolés et généralement construits sur le bord de la mer ou des fleuves, afin que les navires pussent aisément en approcher. Chaque corps de bâtiment avait une destination particulière. — Les surveillants, tous célibataires, logeaient à portée des marchandises qui étaient réparties, suivant leur nature, dans des greniers, des magasins, ou des caves; de vastes jardins servaient de dépôt supplémentaire et fournissaient les légumes nécessaires à la consommation des employés. La Hanse s'efforça toujours d'accaparer le commerce extérieur des États situés au nord de l'Europe; pour ce monopole, elle ne négligea aucun sacrifice et soutint même de longues guerres ainsi qu'on le verra dans le cours de ce récit.

(1) Valdemar donna la main de sa fille Marguerite au roi de Norvége Haguin VII. — Cette union, qui fait époque dans l'histoire du Nord, puisqu'elle prépara la réunion des trois royaumes de la Scandinavie sous un seul chef, se célébra le 9 avril à Copenhague, avec beaucoup de pompe. — La joie qu'elle causa fut quelques jours après mêlée de deuil par la mort de Christophe, seul fils du monarque danois.

(2) Outre divers priviléges favorables à leur commerce, les villes hanséatiques se firent céder pour quinze ans Malmo, Helsingborg et Falsterbo, comme indemnité du pillage de Wisby. — Elles stipulèrent, en outre, que dorénavant nul ne pourrait parvenir au trône de Danemark sans le consentement de la Hanse.

réparer les pertes qu'avait causées cette guerre désastreuse.

Après Valdemar, Marguerite (sa fille), successivement régente du Danemark (1376) et de la Norvége (1380), fut revêtue, à la mort de son fils Olaüs VI, de l'autorité suprême et prit la même année (1387) le titre de reine de Suède. — Albert de Mecklembourg réunit alors une armée composée en grande partie de mercenaires allemands pour défendre sa couronne; mais il essuya une entière défaite, près de Falkioping, et tomba au pouvoir des vainqueurs. — Cependant, à Stockholm et sur différents points de la côte, ses partisans, soutenus par les forces mecklembourgeoises, poursuivirent énergiquement la guerre. — Tout commerce cessa dès lors sur la Baltique, qu'envahirent d'innombrables pirates qu'on nomma *frères vitaliens* ou *victualiens*, parce qu'ils se chargeaient de ravitailler les places qu'assiégeaient les Danois. — Ces redoutables forbans infestèrent aussi le littoral norvégien, et livrèrent Bergen au pillage. Ainsi secourus, les défenseurs d'Albert purent longtemps encore se tenir sous les armes. — Enfin le traité de Linholm mit un terme à la lutte (1395).

Deux ans après, Marguerite, ne voyant plus autour d'elle que des peuples tranquilles, affectionnés ou soumis, jugea que le moment était venu d'exécuter le grand dessein qui devait perpétuer sa puissance et sa gloire. Dans une diète générale assemblée à Calmar, les députés, se rendant à ses vœux, jurèrent solennellement la fédération des trois royaumes scandinaves sous un seul monarque, et son petit-neveu, Éric, fut proclamé roi de Danemark, de Suède et de Norvége (1).

L'illustre fille de Valdemar III gouverna les États réunis par ses armes et par sa politique habile avec autant d'énergie que de sagesse. — Elle mourut subitement à bord d'un navire dans le port de Flensbourg, en 1412. — Douée d'un génie vaste, d'une volonté ferme et persévérante, cette princesse, justement surnommée la *Sémiramis du Nord*, unissait

(1) Il fut couronné par l'archevêque de Lund assisté de l'évêque d'Upsal, et la création de cent trente-trois chevaliers des trois nations releva la pompe de cette auguste cérémonie.

à la conception de grands projets la résolution et la prudence pour les faire réussir (1).

Lutte d'Éric VII contre le Holstein et les villes hanséatiques. — Revers de l'armée royale. — Échecs des forces navales de la ligue devant Flensbourg et Copenhague. — Capture d'un grand nombre de navires dans le port de Stralsund. — Défaite d'une flotte danoise en vue de Rugen. — Prise de Flensbourg par les alliés. — Révolte en Suède. — Traité de Vordingborg. — Déposition d'Éric. — Christophe III; sage gouvernement de ce prince; — armements maritimes en vue d'une attaque contre Lubeck. — Christian I: équipement de nombreux navires pour le transport des troupes envoyées en Suède; — nouvelle extension des priviléges de la Hanse; — importance du comptoir de Bergen. — Jean : guerre contre les pirates; — traité de commerce avec l'Angleterre; — droits du Sund; — lutte du Danemark contre la Suède et les villes hanséatiques; — batailles navales de Bornholm et de Danzig; — convention de Malmo. — Christian II : efforts de ce prince pour favoriser le commerce; — traité avec l'Angleterre; — établissement d'un comptoir à Novogorod; — abolition du droit de bris; — révoltes; — fuite de Christian. — Élévation au trône de Frédéric, duc de Sleswig-Holstein, en Danemark, de Gustave Vasa en Suède. — Fin de l'union de Calmar. — Frédéric I. — L'amiral Norby. — Tentatives de Christian II pour ressaisir le souverain pouvoir. — Interrègne anarchique. — Occupation des îles danoises par les forces de la Hanse. — Élection de Christian III, énergie et succès de ce monarque, — expulsion des envahisseurs. — Guerre contre les Pays-Bas. — Traité de Spire. — Mort de Christian et de Gustave Vasa; protection accordée par ce dernier au commerce et à la navigation (1412-1560). — Éric, devenu seul maître du pouvoir, engagea imprudemment la lutte contre le Holstein, auquel se joignit bientôt la ligue hanséatique, et n'éprouva d'abord que des revers. Son armée fut battue à

(1) C'est sous son règne qu'il est fait mention pour la dernière fois du Groenland. Ce pays ainsi que l'Islande était du domaine de la couronne de Norvége. (Mallet.)

Immervad (1419); une violente tempête dispersa ses vaisseaux non loin d'Alsen (1420); Tonderen et Dorning, assiégées par l'élite de ses troupes, opposèrent la plus vigoureuse résistance et repoussèrent tous les assauts. — La fortune cessa ensuite de se montrer favorable aux armes des alliés : leur flotte, sous les ordres de Gerhard, échoua complétement dans une tentative contre Flensbourg (1426), et un convoi de soixante-huit bâtiments, qu'escortait une forte escadre, tomba, près de l'entrée du Sund, au pouvoir des Danois (1427).

Résolue de s'emparer à tout prix de Copenhague, dont la prospérité croissante excitait sa jalousie, la Hanse (1) envoya contre cette place, en 1428, deux cent cinquante bâtiments munis des différentes machines à jet employées encore à cette époque. — La téméraire entreprise des confédérés eut un mauvais succès. — Animés par les discours et surtout par l'exemple de la reine (2), les défenseurs de la ville firent des prodiges de bravoure : ils attaquèrent, avec d'énormes radeaux, les navires des assiégeants et les mirent en fuite (3). Encouragée par cet avantage, l'héroïque princesse n'hésita pas à porter la guerre sur le territoire ennemi. Soixante-quinze vaisseaux équipés par son ordre allèrent surprendre Stralsund, brûlèrent une partie des nombreux bâtiments amarrés dans le port et capturèrent les autres ainsi qu'une grande quantité de marchandises. — Cette brillante expédition se termina malheureusement par un désastre. La flotte se retirait emportant son riche butin, lorsque des forces supérieures, sorties de Lubeck, de Wismar, de Rostock, l'attaquèrent en vue de Rugen, la détruisirent presque entièrement, et s'emparèrent peu de temps après d'un navire qui portait des sommes importantes.

(1) Une nouvelle ville, Œrekrog (nommée plus tard Helsingor ou Elsneur), qui, sous la protection du fort de Flyndenborg, s'élevait rapidement sur le Sund, donnait aussi de l'ombrage à la Ligue, et elle espérait bien pouvoir s'en emparer après avoir réduit Copenhague.

(2) Philippine, fille de Henri IV de Lancastre, roi d'Angleterre.

(3) Les Hanséates se vengèrent ailleurs de ce grave échec. Barthélemy Voet de Wismar, fameux chef de pirates (car la ligue en avait huit cents à son service) pilla Landscrona et Bergen.

Les hostilités continuèrent sans résultats décisifs jusqu'à 1435 ; alors la perte de Flensbourg, et des nouvelles alarmantes de la Suède, où la tyrannie et les exactions des gouverneurs avaient suscité une révolte générale, déterminèrent le roi à négocier. — Par le traité conclu à Vordingborg, le comte de Holstein fut confirmé dans la possession du Sleswig, les villes hanséatiques obtinrent le rétablissement de leurs anciens priviléges et spécialement la liberté de la pêche sur les côtes de Scanie. — Cette longue guerre n'avait produit que la désolation et la ruine.

Depuis longtemps Éric s'était aliéné l'affection du peuple et de la noblesse; déposé quatre ans après la conclusion de la paix, il gagna l'île de Gothland et ne rougit pas d'exercer l'infâme métier de pirate.

Christophe le Bavarois, proclamé chef de l'Union d'abord à Viborg (1430), puis à Calmar (1441), et à Opslo (1442), choisit pour résidence Copenhague, favorisa le commerce ainsi que l'industrie et employa tous ses soins à fonder des institutions utiles. — Persuadé qu'en se rendant maître de Lubeck, il parviendrait plus facilement à délivrer la Scandinavie du monopole commercial des villes hanséatiques, ce prince fit de grands armements maritimes, et prit de sages dispositions pour une prochaine attaque contre la capitale de la Ligue. — Tout semblait devoir concourir au succès de son entreprise, lorsque la mort le surprit en 1448 (1).

Sans cesse en lutte avec la Suède où il ne put maintenir son autorité, Christian d'Oldenbourg mit en mouvement de puissantes flottes ; mais elles n'eurent pas à combattre et ne servirent qu'au transport des troupes. Durant le règne de ce prince les villes hanséatiques obtinrent de nouveaux priviléges et augmentèrent considérablement leur commerce, surtout en Norvége, où le comptoir de Bergen acquit la plus grande importance. Bâti sur le bord même de la mer, il contenait vingt-deux cours entourées d'immenses magasins

(1) Sous son règne les navires d'Éric ne cessèrent de menacer les côtes de la Suède.

ainsi que de vastes corps de logis servant d'habitation aux employés. En outre, plusieurs milliers d'Allemands, établis dans la ville en qualité de trafiquants, de navigateurs ou d'artisans, habitaient un quartier à eux, celui du Pont, le plus commodément situé pour le négoce (1).

Jean sut conserver à la marine du Danemark la suprématie que jusqu'alors elle avait presque toujours eue dans la Baltique. — D'innombrables pirates qui infestaient les mers du Nord furent attaqués par ses escadres, poursuivis et contraints de cesser leurs brigandages. — Henri VII de Lancastre, jaloux de garder son alliance, conclut avec lui un traité dont la clause principale obligeait les bâtiments anglais à payer les droits du Sund (2), moyennant toutefois certains priviléges (3).

Résolu, en 1510, d'empêcher toute communication des États voisins avec la Suède révoltée, il donna l'ordre à de nombreux vaisseaux d'aller croiser près des côtes, et les capitaines déployèrent tant d'activité que bientôt aucun navire ne put se montrer sans courir le danger d'être pris.

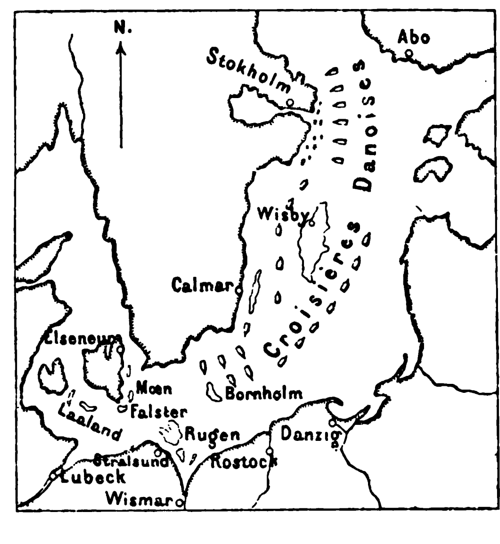
Ce blocus causait le plus grand préjudice aux villes hanséatiques (4); aussi ne tardèrent-elles pas à s'unir aux rebelles.

(1) Les importations des Hanséates consistaient en grains, farines, hydromel, bière, toiles de lin, étoffes de laines; les exportations comprenaient des peaux et fourrures, des matières grasses, telles que beurre, suif, huile de poisson, diverses sortes de bois, de la cendre, de la résine et surtout du poisson salé et fumé qui, à une époque où le nord était encore catholique, alimentait un commerce considérable.

(2) Ce péage, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, fut primitivement, d'après certains auteurs, une rançon exigée de chaque navire qui passait, et, selon d'autres, une juste rétribution payée par des bâtiments sans défense, pour qu'une escorte militaire les protégeât c ntre les attaques des forbans. Quoi qu'il en soit, cette entrave au commerce et à la navigation aurait dû disparaître lorsque des sociétés régulières se furent constituées dans ces contrées. Cependant le Danemark maintint le fait existant, l'érigea peu à peu en principe de droit public et ne consentit à transiger sur ce point qu'en 1857, ainsi que nous le verrons ailleurs.

(3) Tels que le droit de commerce en Irlande et le privilége de pêcher sur les côtes de cette île.

(4) Bien que les Hanséates n'eussent pas de comptoirs en Suède, ils jouissaient néanmoins dans ce royaume des plus grands priviléges, et la majeure partie des opérations commerciales s'y faisait avec leurs capitaux.



(*Fig.* 10.)

— La lutte se poursuivit alors avec un véritable acharnement. — Les forces navales de la Ligue portèrent la désolation dans les îles de Laaland, de Falster, de Mœn, de Gothland, et capturèrent plusieurs bâtiments à Elsneur, tandis que les Danois, sous les ordres de Séverin Norby, l'un des marins les plus distingués de cette époque, brûlaient Albo, s'emparaient de quinze navires richement chargés dans le port de Wismar, saccageaient Warnemunde, ravageaient la partie septentrionale de Rugen. — Deux grandes batailles navales livrées, l'une en vue de Bornholm, l'autre à la hauteur de Danzig, n'eurent pas de résultats importants.

Les Hanséates, ouvrant enfin les yeux sur le tort qui résultait pour eux de la prolongation des hostilités, se déterminèrent à négocier. — Par la convention de Malmo (23 avril 1512), ils s'obligèrent à suspendre tout commerce avec la Suède jusqu'à ce qu'elle eût reconnu l'autorité du roi, et prirent l'engagement de payer trente mille florins d'or pour les frais de la guerre.

Christian II, successeur de Jean, favorisa le commerce et la navigation (1). — Afin de soustraire les négociants danois aux vexations de tout genre que ne cessaient d'exercer les magistrats des cités maritimes de la Hanse, il fit de Copenhague l'entrepôt général des diverses marchandises destinées à l'exportation et y attira, par la promesse des priviléges les plus étendus, un grand nombre de trafiquants.

Jusqu'alors les possesseurs de fiefs avaient eu le droit de saisir les objets que les flots rejetaient sur le rivage et de dépouiller impitoyablement les naufragés. — L'ordonnance de 1521 abolit cette coutume barbare. Tout marin put désormais recueillir sa cargaison ou les débris de son navire, et les habitants des côtes durent, moyennant un salaire fixé d'avance, concourir au sauvetage.

De telles dispositions étaient fort équitables. Malheureusement le roi n'agit pas toujours sous l'inspiration d'aussi généreux sentiments, et sa violente politique unioniste ne tarda pas à causer sa perte. — Les Suédois prirent les armes pour venger l'affreux massacre de Stockholm; les nobles jutlandais, réunis à Viborg, offrirent la couronne de Danemark à Frédéric, duc de Sleswig-Holstein. — Au lieu de s'opposer à l'orage, Christian, frappé tout à coup de terreur, se hâta de gagner la Zélande, et, peu de temps après, une diète convoquée à Strengenœs déféra le trône de Suède à Gustave Wasa. — Ainsi se termina la fameuse union de Calmar qui, pendant plus d'un siècle, avait été pour le Nord une source d'oppression, de troubles sans cesse renaissants.

Les deux nouveaux monarques ne demeurèrent pas tranquilles possesseurs du souverain pouvoir. — L'amiral Norby soutint vaillamment la cause du prince fugitif. Avec une dizaine de bâtiments auxquels se joignirent quelques pirates, il tint hardiment la mer, captura de nombreux navires marchands, et remporta plusieurs avantages sur les escadres envoyées pour le combattre. Mais cette lutte inégale ne pou-

(1) Il conclut avec le roi d'Angleterre (Henri VIII) un traité avantageux et obtint du grand prince de Russie, Vasili IV, l'autorisation d'établir un comptoir à Novogorod.

vait être de longue durée : complétement défait dans un dernier combat qu'il n'avait pas craint d'engager, non loin d'Œland, contre des forces trop supérieures en nombre, l'intrépide marin dut aller chercher un refuge en Moscovie (1).

Christian, de son côté, ne resta pas inactif. Après avoir longtemps parcouru l'Angleterre et l'Allemagne, implorant en vain des secours, il parvint à réunir dix mille Brabançons ou Frisons, et obtint des villes néerlandaises de Campen, d'Enkuisen, d'Amsterdam, trente navires sur lesquels furent embarquées ces troupes. — Partie de Medenblick, le 26 octobre (1531), la flotte ne tarda pas à essuyer une violente tempête : dix bâtiments chargés de munitions périrent, neuf allèrent échouer sur les côtes. Le roi put cependant aborder à Hetteras avec les autres, et la Norvége s'empressa de reconnaître l'autorité de son ancien souverain. — Cette défection jeta l'alarme en Danemark. — Aussitôt Frédéric ordonna des levées d'hommes, équipa des vaisseaux, s'assura le concours des villes hanséatiques, et au mois de mai (1532) quarante navires de différentes grandeurs, sous le commandement de Canut Gyllenstiern, évêque d'Odensée, vinrent débarquer, près d'Opslo, une armée presque entièrement composée de volontaires.

Christian, menacé en même temps par les troupes de Gustave, se retira dans la ville, sans espoir toutefois d'y opposer une longue résistance. — En effet, l'incendie de ses vaisseaux et la perte de ses meilleurs soldats le contraignirent bientôt à négocier. — Muni d'un sauf-conduit, il se rendit à Copenhague, comptant sur la générosité de son rival; mais ce prince impitoyable le fit enfermer au château de Sondenborg (île d'Alsen) dans une tour dont la porte fut aussitôt murée et qui n'avait qu'une étroite fenêtre par laquelle les

(1) Ses efforts pour entraîner dans une guerre contre la Suède le tzar, qui venait de renouveler son alliance avec Gustave, lui attirèrent une longue détention. — Enfin, sorti de prison en 1529, à la recommandation de Charles-Quint, il entra au service de ce prince et fut tué l'année suivante devant Florence. Recommandable par son habileté peu commune, sa bravoure, son inaltérable fidélité envers Christian II, il ternit par d'inutiles violence, l'éclat de ses grandes qualités.

geôliers reçurent l'ordre de lui donner sa nourriture (1532). — Frédéric mourut l'année suivante.

Un interrègne anarchique réduisit ensuite le royaume à la plus déplorable situation. Secondés par les partisans nombreux encore du monarque prisonnier, les Lubeckois occupèrent Séeland, Fionie, Mæn, Falster, et leurs flottes, s'emparant des détroits, empêchèrent toute communication entre les îles et le continent. Dans cette extrémité, le patriotisme unit enfin les sénateurs jusqu'alors divisés; ils élevèrent au trône Christian, duc de Sleswig-Holstein (fils aîné de Frédéric), et ce prince prit aussitôt d'énergiques mesures pour chasser les audacieux étrangers qui étaient maîtres de la moitié du Danemark. — Aalborg, vigoureusement attaqué, fut enlevé d'assaut, et la soumission de la Fionie suivit bientôt ce premier succès. — Le roi ne pouvait sans navires poursuivre ses avantages. — Les seigneurs jutlandais lui en fournirent vingt-cinq, auxquels se joignirent une escadre prussienne et onze bâtiments suédois. — Ces forces, sous le commandement supérieur de Pierre Skram, capturèrent à l'entrée du grand Belt dix-sept vaisseaux lubeckois, effectuèrent le transport des troupes royales en Séelande, allèrent ensuite bloquer Copenhague et contribuèrent puissamment à la réduction de cette place (1536).

Les ambitieux projets de Charles-Quint forcèrent le roi à prendre de nouveau les armes en 1541. — Tandis qu'un corps d'armée couvrait la frontière du Holstein, quarante-cinq vaisseaux, sous la conduite de Gyllenstiern, menacèrent les côtes des Pays-Bas; mais ils causèrent plus d'effroi que de mal et le mauvais temps les contraignit à regagner la Baltique. — La campagne suivante n'eut pour résultat que la prise d'un grand nombre de navires marchands. — Enfin le traité de Spire (1) mit un terme à cette guerre si préjudiciable au commerce (1543).

(1) On stipula que l'empereur cesserait à l'avenir de troubler le Danemark; le roi, en retour de cette concession, promit de ne plus prendre de force à son service aucun bâtiment des Pays-Bas naviguant dans la Baltique, ainsi que l'y autorisait un ancien usage, et de n'exiger pour droits du Sund qu'un noble à la rose

Uniquement occupé désormais de la prospérité du royaume, Christian s'appliqua durant les dernières années de son règne à mériter, par la douceur de son gouvernement, l'affection du peuple et de la noblesse. — Il mourut à Colding en 1559, et Gustave Wasa ne tarda pas à le suivre dans la tombe. — Obligés de lutter contre les mêmes ennemis, de conjurer les mêmes dangers, ces deux princes eurent la sagesse d'agir presque toujours de concert, et cette union facilita leur triomphe. — A l'exemple du monarque danois, Gustave ne cessa de favoriser l'agriculture, l'industrie, le commerce et la navigation, sources fécondes de richesses et de grandeur pour les États. — Il créa l'administration des finances; améliora la culture; agrandit l'exploitation des mines; conclut avec les Pays-Bas, la Russie, la France, l'Écosse et l'Angleterre des traités avantageux; engagea les négociants suédois à envoyer des navires dans l'Atlantique, et donna lui-même l'exemple en expédiant pour son compte plusieurs cargaisons à Lisbonne; fit construire, sous la direction d'habiles ingénieurs vénitiens, un grand nombre de bâtiments d'une dimension jusqu'alors inconnue, et remplit les arsenaux d'approvisionnements de toutes sortes (1).

Éric XIV. — Frédéric II. — Jean III. — Guerre entre la Suède et le Danemark allié avec Lubeck. — Batailles navales d'OEland, de Buchow et de Bornholm. — Destruction par la tempête de dix-huit bâtiments danois sur les côtes de Gothland. — Prise du port de Revel par une escadre danoise sous les ordres de Munk. — Paix de Stettin. — Tranquillité du Danemark pendant les seize dernières années du règne de Frédéric II; — protection accordée par ce prince aux sciences et aux lettres; — établissement de l'observatoire d'Uranienborg dans l'île de Hueen (1560-1592). — Gustave Ier et Christian III

(envi. on 25 fr. 71 c.) par chaque navire. — Il fut aussi convenu que Christian II serait traité avec moins de rigueur.

(1) Il fonda Helsingfors dans le dessein d'attirer en Finlande le commerce de la Russie dont l'entrepôt était alors Revel. Mais ce projet fut abandonné lorsque l'Esthonie se soumit volontairement à la Suède.

s'étaient toujours efforcés, ainsi que nous l'avons déjà dit, de maintenir l'alliance de la Suède et du Danemark; sous Éric XIV et Frédéric, leurs successeurs, de futiles prétentions (1) portèrent bientôt atteinte à cette union si nécessaire aux deux États. — Cependant rien ne présageait encore une rupture; des négociations étaient même ouvertes, lorsqu'une question de prééminence, au sujet des honneurs du salut, amena près de Bornholm une lutte entre vingt et un bâtiments suédois, commandés par Bagge, et douze navires sous les ordres de Brokkenhaus. — Les Danois combattirent avec la plus grande bravoure; mais, trop inférieurs en nombre, ils durent s'éloigner laissant au pouvoir des vainqueurs leur chef illustre, qui fut conduit à Stockholm et lâchement exposé aux insultes de la populace (Chytræus, — de Thou). — Tout arrangement devenait désormais impossible; Lubeck, mécontente des entraves qu'Éric mettait à son commerce, se déclara pour Frédéric, et aussitôt les hostilités commencèrent. — Vingt-quatre mille hommes envahirent la Vestro-Gothie, et se rendirent maîtres d'Elfsbourg; la flotte, forte de quarante voiles (2), commandée par Pierre Skram, attaqua les forces navales ennemies à la hauteur d'Œland, et, après un combat acharné, les mit en fuite (1563). — Une seconde victoire remportée dans les mêmes parages signala glorieusement pour les alliés l'ouverture de la campagne suivante. — Herluff Trolle, avec trente-huit bâtiments (dont dix de Lubek), livra bataille à cinquante vaisseaux (3), parmi lesquels se faisait remarquer le *Makalœs* (Sans-Pareil), le plus grand navire qu'on eût encore vu dans les mers du Nord. — Pendant quarante-six heures les équipages, animés des deux côtés d'une égale ardeur de vaincre, rivalisèrent d'audace et d'habileté. — Enfin la destruction du Makalœs (4), bientôt

(1) Il s'agissait de savoir lequel des deux monarques porterait sur son écusson les trois couronnes de Danemark, de Suède et de Norvége.

(2) Vingt gros navires, quatorze de moindre grandeur, et six bâtiments lubeckois.

(3) Selon Chytræus et de Thou; trente-cinq seulement, d'après les historiens suédois.

(4) Il sauta au moment où les Danois tentaient l'abordage.

suivie de pertes nombreuses, obligea les Suédois à regagner leurs ports.

L'année 1565 ne fut pas moins féconde en événements maritimes. — Horn vint menacer Copenhague; captura dans le Sund dix-huit transports; alla ensuite en brûler plusieurs à Travemunde; soutint, non loin de Buchow, sur la côte du Mecklembourg, un glorieux combat dans lequel périt Herluff Trolle; battit, quelque temps après, Othon Rud, près de Bornholm, le fit prisonnier et s'empara de sept vaisseaux (1).

Éric ne laissa pas échapper cette occasion d'insulter encore aux vaincus. Les prisonniers, garrottés comme des criminels, durent passer devant lui deux à deux; irrité de la fière contenance de l'amiral, il voulut le poignarder, et les personnes de sa suite ne parvinrent que difficilement à l'empêcher de se souiller d'un tel forfait.

Rien n'annonçait la fin prochaine de la lutte; plusieurs princes essayèrent de réconcilier les cours rivales; mais leurs généreux efforts échouèrent devant l'obstination des deux monarques. — Les hostilités continuèrent donc avec un redoublement d'activité. — Soixante-huit bâtiments, commandés par Horn, allèrent porter la terreur sur les côtes de Séeland, parcoururent ensuite la Baltique en tous sens et firent d'importantes captures. — Le Danemark et Lubeck ne pouvaient opposer à de si redoutables adversaires que trente-six navires sous les ordres de Lorenzon et de Tinnapel. — Ces intrépides marins n'hésitèrent cependant pas à engager l'action en vue d'Œland. — La victoire, longtemps disputée, resta indécise, et une violente tempête sépara les combattants. — Les Suédois, poussés vers la pleine mer, gagnèrent heureusement Stockholm. Les alliés allèrent se jeter sur les écueils de Gothland; dix-huit bâtiments de haut-bord y périrent avec leurs équipages (formant environ 6,000 hommes); les autres éprouvèrent de fortes avaries.

(1) Les Suédois essuyèrent aussi des pertes considérables dans cette action; ils eurent quatre navires entièrement désemparés et neuf cents hommes tués ou blessés.

Tandis que les troupes de Frédéric remportaient l'année suivante de brillants avantages, la flotte, affaiblie par ce désastre, resta prudemment sur la défensive; mais, lorsqu'en 1569, Jean III (1), successeur d'Éric, rompant la convention honteuse de Roskild (2), recommença la guerre, elle tint en échec (sous les ordres de Munk) les forces navales ennemies commandées par Oxenstiern, s'empara du port de Revel et y prit trente navires richement chargés.

Enfin le traité de Stettin (1570) termina cette longue querelle des États scandinaves. — Frédéric renonça pour lui et pour ses successeurs à toute prétention au trône de Suède, restitua Elfsbourg et reçut à titre d'indemnité cent cinquante mille écus; — Jean, de son côté, rendit Gothland, le Jemtland, le Herjudal, ainsi que les vaisseaux pris aux Danois, et promit de payer à Lubeck sept cent soixante-quinze mille thalers pour la désintéresser de ses réclamations. — Le différend relatif aux armoiries fut ajourné, et, en attendant le règlement définitif de cette question, on stipula que les deux monarques auraient également le droit de porter les trois couronnes dans leurs armes.

La Suède se trouva ensuite obligée de combattre la Russie; le Danemark, plus heureux, jouit de seize années de paix durant lesquelles le roi ne cessa d'accorder aux sciences et aux lettres une protection aussi généreuse qu'éclairée. — Sturmius, Mélanchthon, Georges Major, eurent part à ses libéralités; il donna l'île de Hueen (ou Ween) (3) au célèbre astronome Tycho-Brahé, et lui fournit les moyens d'y établir l'observatoire d'Uranienborg. — Une mort prématurée l'enleva, en 1588, à l'affection de ses sujets (4).

(1) Depuis le commencement de son règne Éric avait eu à lutter contre ses deux frères Jean et Charles. Ceux-ci profitèrent pour le renverser du mécontentement général que causaient les revers de l'armée en Westro-Gothie. — Assiégé et pris dans Stockholm, il fut déposé par les États (qui proclamèrent Jean III), conduit de prison en prison et empoisonné le 26 février 1577.

(2) Les ambassadeurs suédois, afin de laisser au nouveau monarque le temps de s'affermir sur le trône, s'étaient hâtés de conclure à Roskild un traité désavantageux, bien persuadés que les clauses n'en seraient pas remplies.

(3) Située dans le Sund, entre Copenhague et Elsneur.

(4) Jean III mourut en 1592 et eut pour successeur Sigismond son fils, déjà

Christian IV. — Charles IX. — Gustave-Adolphe. — Christine. — Goût de Christian pour l'étude de l'astronomie et de l'architecture navale; sa générosité envers Tycho-Brahé; — disgrâce et exil volontaire de l'illustre savant. — Voyage du roi de Danemark dans l'Océan glacial arctique. — Institution de la compagnie d'Islande. — Fondation de Christianstadt. — Agrandissement de l'arsenal de Copenhague. — Expédition au Groenland. — Succès des Suédois en Livonie. — Fondation de Gothenbourg par Charles IX. — Lutte entre la Suède et le Danemark; combat naval d'Elfsbourg: — supériorité de la flotte danoise pendant cette guerre; — paix de Siared. — Création, par Christian IV, d'une compagnie des Indes orientales. — Acquisition de Tranquebar. — Recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest. — Fondation de Gluckstadt. — Période danoise de la guerre de Trente ans, partie maritime. — Démêlés du Danemark avec les Hambourgeois : combat naval de Neuwerk. — Rapides et brillants avantages de Gustave-Adolphe sur les impériaux, mort glorieuse de ce prince. — Le chancelier Abel Oxenstiern, importants services rendus par ce grand ministre. — Continuation de la lutte contre l'Autriche, succès et revers des Suédois. — Guerre entre le Danemark et la Suède. — Avantages remportés par la flotte danoise, près des côtes occidentales du Jutland. — Batailles navales de Femern. — Paix de Bromsebro. — Mort de Christian. — Traité de Westphalie. — Abdication volontaire de Christine (1592-1654).

— Dès le commencement de son règne, Christian IV justifia les hautes espérances qu'avaient fait naître ses brillantes qualités. Passionné pour l'étude à un âge où, d'ordinaire, le plaisir seul a de l'attrait, il alla s'instruire, sous l'habile direction de Tycho-Brahé, dans l'astronomie, les mathématiques, l'architecture navale, et combla de bienfaits l'illustre savant (1).

roi de Pologne. Ce prince n'occupa le trône de Suède que six ans; il fut renversé par son oncle Charles, qui d'abord ne prit que le titre de régent et finit enfin par se faire couronner à Upsal en 1604.

(1) Poursuivi, plus tard, par la haine du grand-maître Walkendorff, privé de ses pensions et réduit au revenu insuffisant de la petite île de Hueen, Tycho-

Afin de connaître par lui-même les besoins de ses sujets, le jeune monarque, accompagné d'une suite peu nombreuse, visita successivement les duchés, le Jutland, la Séelande, la Fionie, la Scanie, le Halland; longea ensuite, avec douze vaisseaux, sous les ordres de Trolle, les côtes septentrionales de la Norvége, examinant les baies, les îles, les groupes de rochers; doubla le cap Nord, et ne s'éloigna des rivages inhospitaliers de l'Océan glacial arctique qu'après avoir touché aux frontières de la Russie, près de la mer Blanche.

De retour dans la capitale, il donna tous ses soins à la grandeur et à la prospérité du royaume. — Une société composée de riches négociants eut le monopole du commerce avec l'Islande, au détriment de Lubeck et de Hambourg; — Christianstadt fut bâtie sur les confins de la Bleckingie, du côté de la Suède, et la nouvelle cité justifia bientôt, par de rapides accroissements, la sagesse des vues de son fondateur; — de vastes magasins, où les navires pouvaient venir facilement embarquer leurs vivres et leurs munitions, s'élevèrent dans l'arsenal de Copenhague considérablement agrandi.

Les expéditions lointaines attirèrent aussi l'attention de l'infatigable monarque. — Par son ordre, Godschalk Lindenow, Jean Koningham (Écossais) et Kninght (Anglais) se dirigèrent en 1605, vers le Groenland, que depuis le quatorzième siècle aucun bâtiment n'avait visité (1). — Après une pénible navigation, ces habiles marins abordèrent à la côte occidentale et se mirent en rapport avec les indigènes; mais ils ne purent obtenir aucun renseignement sur l'ancienne colonie dont les principaux établissements étaient sur le littoral opposé, ainsi que nous l'avons déjà dit. — Un second voyage, entrepris l'année suivante par Lindenow, n'eut pas de meilleur résultat.

Brahé quitta, non sans regret, sa patrie à laquelle il adressa de touchants adieux, et se retira dans la magnifique retraite que lui offrit, à Prague, la munificence impériale.

(1) Pendant le règne de Christian III, plusieurs navires avaient inutilement tenté de retrouver cette ancienne colonie. — Sous Frédéric II, Magnus Henningson était arrivé jusqu'à la vue des côtes; mais un incident, dont il ne rendit pas un compte vraisemblable, l'avait empêché d'y aborder.

Cependant la Suède augmentait aussi sa puissance et sa richesse. Elle éprouvait les heureux effets de l'acquisition de la Livonie : cette province lui fournissait des grains en abondance, et une partie des laboureurs, qu'occupait auparavant la culture d'un sol ingrat, pouvait se vouer au métier des armes. — Le commerce important qui se faisait par Revel contribuait au développement de la marine. — Gothenbourg, rapidement élevé à l'embouchure du Gotha, dans une situation avantageuse, défendait au sud-ouest la frontière du royaume et soutenait la concurrence avec les cités commerçantes de la Scanie.

Christian ne voyait pas sans jalousie (1) l'accroissement des forces maritimes de ses ambitieux voisins ; les empiétements de Charles IX en Laponie lui offrirent un prétexte plausible de déclarer la guerre à ce monarque.

Calmar, attaqué par quinze mille hommes, tandis que l'amiral Lindenow, avec neuf vaisseaux, dispersait l'escadre qui défendait l'entrée du détroit, ne tarda pas à succomber malgré l'énergique résistance de la garnison (2). — L'occupation de l'île d'OEland suivit ce premier avantage. — Christian livra ensuite aux Suédois retranchés à Risby un combat acharné de trois jours dont l'issue resta indécise, et regagna sa capitale laissant aux deux Rantzow le soin de garder ses conquêtes. — Lindenow continua de tenir la mer pendant quelque temps encore et termina la campagne par un brillant exploit. — Après une lutte de plusieurs heures il s'empara, non loin d'Elfsbourg, de sept navires de premier rang et les conduisit triomphalement à Copenhague (1611).

La mort de Charles IX (3) n'empêcha pas les hostilités de se poursuivre avec la plus grande ardeur. — Quinze navires, sous les ordres du vice-amiral Daa, bloquèrent le port d'Elfsbourg dont le siége fut poussé si vigoureusement que cette

(1) Il avait cependant alors soixante bâtiments, dont plusieurs *véritables citadelles de l'Océan*, dit Peleus, étaient armés de quatre vingts canons de fonte.

(2) Quatre navires de guerre qui se trouvaient dans le port et cent vingt-sept pièces de canon tombèrent au pouvoir des Danois.

(3) Il eut pour successeur son fils, Gustave-Adolphe.

place importante dut bientôt capituler (1); Gothenbourg eut le même sort, et la perte de cette riche cité entraîna celle de la Vestro-Gothie tout entière.

Christian prit ensuite le commandement de la flotte, chercha longtemps l'ennemi sur les côtes du Mecklembourg, de la Poméranie, de Gothland, et se dirigea enfin vers Stockholm. — Les forces navales suédoises s'étaient réfugiées à deux lieues environ de la ville, dans le canal qui unit la mer au lac Mélar. Protégées par le canon de Vaxholm, elles repoussèrent plusieurs attaques, et le roi, reconnaissant l'inutilité de nouvelles tentatives, s'éloigna prudemment à l'approche de la mauvaise saison.

Cette lutte sanglante était désavantageuse aux deux États; elle se termina heureusement par la paix de Siared, sous la médiation de Jacques I[er] d'Angleterre (26 janvier 1613). La Suède prit l'engagement de payer un million de rixdalers pour le rachat des villes qu'elle avait perdues, et abandonna ses prétentions sur l'île d'Œsel (2) ainsi que sur les côtes de Laponie, depuis Titisfiord jusqu'au golfe de Waranger (3).

Désireux de donner le plus grand essor au commerce et à la navigation, le roi de Danemark institua, l'année suivante, une compagnie à laquelle il accorda le privilége exclusif de trafiquer avec les Indes. — La nouvelle société, dont le capital ne dépassait pas deux cent cinquante mille thalers, montra, disent les historiens de l'époque, autant de sagesse que de prudence, et les nombreuses relations déjà publiées en Portugal, en Hollande, en Angleterre, lui fournirent de précieux renseignements sur les régions lointaines qu'allait à son tour visiter le pavillon danois.

Deux bâtiments se disposaient à entreprendre un premier voyage, lorsque Marcel Van Boshower, ancien négociant

(1) Une nombreuse artillerie, d'immenses quantités de vivres et six bâtiments de guerre devinrent la proie des vainqueurs.

(2) La possession d'Œsel était d'une grande importance; maître de cette île, le Danemark pouvait plus facilement empêcher les Suédois de s'emparer du commerce de la Livonie.

(3) Cette étendue était d'environ deux cents lieues.

d'Amsterdam, devenu prince de Mingone et favori de Cenawieraat Adaseyn, roi de Ceylan, vint à Copenhague accompagné d'une suite brillante. Le but principal de sa mission en Europe était d'obtenir des secours pour son nouveau maître contre les Portugais. — Christian accueillit favorablement cette demande, et, en 1618, l'envoyé du monarque indien partit d'Elsneur avec six navires (1), dont le plus gros, nommé l'*Éléphant*, était monté par trois cents matelots et quatre cent cinquante soldats.

La mort de Boshower, qui eut lieu pendant la traversée, trompa malheureusement les espérances qu'on avait fondées sur cette entreprise. La petite escadre fut assez mal reçue à Trinquemale, où elle arriva le 19 juillet 1620; mais son intrépide commandant, Over Giedde de Tommerup, loin de perdre courage, se remit bientôt en mer, aborda sur la côte de Coromandel, acheta du Naïk de Tanjaour la ville de Tranquebar, alors très-peu importante, construisit pour sa défense le fort de Dansbourg, et ne s'éloigna qu'après avoir pourvu à tous les besoins de la colonie naissante.

Vers la même époque le capitaine Jens-Munk reçut l'ordre de chercher un passage aux Indes par le nord-ouest. Cette tentative n'eut aucun succès : l'audacieux marin erra longtemps dans la mer polaire où le froid fit périr tout son équipage, à l'exception de deux hommes avec lesquels il parvint cependant à regagner Bergen.

Depuis longtemps Hambourg prétendait soumettre l'Elbe à son empire; afin d'assurer la libre navigation de ce fleuve sur lequel, comme duc de Holstein, il avait des droits incontestables, Christian fonda Gluckstadt un peu au-dessous de la riche ville hanséatique, et, malgré les obstacles qu'opposait un terrain fangeux sujet aux inondations, les travaux furent conduits si activement que la nouvelle cité ne tarda pas à devenir une place maritime importante.

Cependant Gustave-Adolphe s'était illustré par de glorieux exploits en Russie et en Pologne; jaloux d'acquérir la

(1) Quatre de ces navires appartenaient à l'État; les deux autres étaient ceux qu'avait équipés la nouvelle compagnie des Indes.

même renommée, le roi de Danemark prit, en 1625, la défense des princes de la Basse-Saxe contre l'Autriche, et n'essuya d'abord que des échecs. — Entièrement défait à Lutter, il se vit attaqué dans ses propres États, et bientôt la presqu'île cimbrique, de l'Elbe au Skager-Rack, devint la proie des vainqueurs.

Ferdinand II résolut alors d'achever la conquête du royaume, et, afin d'assurer l'exécution de cet ambitieux dessein, Valdstein, nommé grand amiral de la Baltique, fut chargé de préparer dans les ports de la Hanse d'importants armements maritimes. Le nouveau roi de mer s'empara donc de Rostock ainsi que de Wismar où il établit le siége de son empire et se mit activement à l'œuvre; mais les tentatives qu'il fit pour détruire la marine danoise tournèrent à sa confusion. — De nombreux vaisseaux sous le commandement d'habiles capitaines croisèrent sans cesse sur les côtes de Séeland et en défendirent les approches; — un officier distingué, Joseph Saxe, auquel avait été confiée la garde du Petit Belt coula tous les navires qui osèrent s'y montrer; — l'intrépide Rosmund incendia trente bâtiments à l'embouchure du Warnow et captura la plus grande partie de la flotte d'Apenrade que venait de disperser la tempête; — une escadre alla ravitailler Krempe et Gluckstadt, les seules places du Holstein que les armées de Tilly n'eussent pu réduire.

Christian profita du découragement que jetait parmi les impériaux les brillants succès de ses forces navales pour tenter un suprême effort et reprit les provinces qu'on lui avait enlevées. — A la nouvelle des avantages inattendus des Danois, l'empereur, abandonnant ses chimériques espérances, consentit enfin à négocier, et la paix se conclut à Lubeck, le 22 mai 1629.

L'établissement de quelques impôts sur l'Elbe amena, l'année suivante, des démêlés entre le Danemark et les Hambourgeois qui, sans déclaration de guerre, se saisirent de trois bâtiments devant Gluckstadt et firent une descente près de cette place. Mais Christian ne tarda pas à punir ces audacieux agresseurs. Avec vingt gros navires et dix frégates

il attaqua, près de la petite île de Neuwerk, leur flotte forte de trente-cinq voiles, la défit complétement, et, maître de l'embouchure du fleuve, empêcha toute communication entre la cité hanséatique et la mer.

Cependant Gustave-Adolphe, animé du désir de venger son honneur outragé au congrès de Lubeck (1), et d'assurer à sa patrie un rang honorable parmi les puissances du continent, avait ouvert les hostilités contre l'Autriche. — Bientôt Rugen, Wollin, Ussedom, Walgau, Stettin, tombèrent en son pouvoir. Marchant alors au secours de l'Électeur de Saxe, il passa l'Elbe, non loin de Torgau, rencontra les troupes de Ferdinand aux environs de Leipzig, et leur fit essuyer une entière défaite (7 septembre 1631).

Le héros suédois soumit ensuite les électorats ecclésiastiques; s'ouvrit l'entrée de la Bavière par la prise de Donawerth; força le passage du Lech; s'empara de Munich, et, peu de temps après, livra bataille à Waldstein, dans la plaine de Lutzen, où il périt au milieu du triomphe de ses intrépides légions (16 novembre 1632).

Christine, qui lui succédait, n'avait encore que sept ans, et le royaume eût couru les plus grands périls sans le patriotisme, la vaste capacité, la prudence consommée du chancelier Abel Oxenstiern. Ce grand ministre s'assura l'alliance de la Russie, obtint la neutralité du Danemark, conserva sagement l'amitié de l'Angleterre, de la Hollande, de la France surtout, et, jaloux de montrer une politique désintéressée, se hâta de rétablir dans ses États le fils de l'Électeur Palatin, Frédéric V, mort récemment. — Il prit aussi d'énergiques mesures pour continuer la lutte. Habilement conduits par des chefs justement renommés, les Suédois occupèrent tout le Bas-Palatinat, soumirent l'Alsace, chassèrent les impériaux des cercles de Westphalie et conquirent la plus grande partie de la Silésie; mais la fortune les trahit à la journée de Nordlingen (1634). — Dès lors la Suède perdit sa prépondérance dans la guerre, qu'elle poursuivit néan-

(1) L'orgueilleux Waldstein avait refusé d'admettre ses ambassadeurs.

moins avec la même ardeur, et d'illustres généraux ne cessèrent de soutenir glorieusement l'honneur de ses armes.

Durant ces événements, les dispositions hostiles du roi de Danemark, mal cachées sous le manteau du médiateur, inspiraient à la cour de Stockholm de sérieuses inquiétudes; en 1644, elle résolut d'agir. — Horn pénétra en Scanie et se rendit maître d'Helsingborg; — Torstenson, accouru du fond de la Moravie, conquit la Chersonèse cimbrique depuis l'Elbe jusqu'au Lymfiord; réunit de nombreuses barques et tenta l'invasion des îles; mais, deux fois repoussé par le roi, il dut ajourner l'exécution de son audacieux projet.

Prenant alors l'offensive, Christian se porta rapidement, avec dix-huit vaisseaux, à la rencontre de trente cinq bâtiments néerlandais (1) qui se dirigeaient vers la Baltique afin de se joindre à l'escadre de Calmar; les contraignit à se réfugier derrière les bas-fonds du golfe de Rinkiobing; dispersa vingt-quatre navires suédois envoyés pour les dégager; les canonna ensuite pendant trois jours, et leur fit éprouver de telles avaries qu'ils se trouvèrent trop heureux de pouvoir échapper à la faveur d'une tempête et de regagner les ports de la Hollande septentrionale.

Toujours en mouvement, l'infatigable monarque réunit, vers la fin de juin, toutes ses forces navales, et, le premier juillet, alla livrer bataille, non loin de Femern, à quarante-six vaisseaux commandés par Flemming. — Pendant dix heures les deux armées, divisées chacune en trois escadres, déployèrent une égale bravoure; mais, si les Danois ne purent s'emparer d'aucun navire, ils eurent du moins les honneurs de la journée, puisque l'ennemi fut obligé d'abandonner le champ de bataille et de se retirer sur la côte de Holstein.

Résolu de ne pas laisser aux Suédois un instant de repos, le roi donna aussitôt l'ordre à Galt de les tenir bloqués dans la baie de Kiel, où peu de temps après leurs vaisseaux, fou-

(1) Ils étaient sous les ordres de Thyessen et avaient été équipés par de riches négociants d'Amsterdam. On ne concoit pas comment les États-Généraux pouvaient permettre de tels armements, et l'on ne saurait trop blâmer leur conduite durant cette guerre.

droyés par deux batteries habilement dressées sur le rivage voisin, essuyèrent des pertes énormes et ne durent leur salut qu'à la courageuse initiative de Wrangel. Ce général, prenant le commandement à la place de Flemming, mortellement blessé dès l'ouverture du feu, opéra une descente à la tête de quelques compagnies d'élite, massacra ou mit en fuite les artilleurs ennemis et parvint, la nuit suivante, à sortir du havre sans être aperçu de Galt, qui paya de sa tête son impardonnable négligence.

Suspendues ensuite pendant deux mois, les hostilités recommencèrent vers la fin de septembre avec un nouvel acharnement. — Vingt-deux bâtiments hollandais ralliérent la flotte suédoise (1) que, par un prodige d'activité, Wrangel avait remise en état de combattre, et ces forces réunies surprirent, non loin de Femern, dix-sept navires presque tous de faible échantillon. — La lutte était trop inégale pour que la victoire restât longtemps indécise (2); les Danois opposèrent néanmoins la plus énergique résistance et ne succombèrent pas sans gloire, car leurs nombreux adversaires furent si maltraités qu'ils ne purent attaquer les îles et durent aller se réparer à Wismar.

Des tempêtes presque continuelles entravèrent, en 1645, les opérations des armées navales. Cependant Wrangel, après avoir perdu plusieurs navires, parvint à s'emparer de Bornholm, fit sa jonction avec l'escadre commandée par Rynning et vint se montrer devant Copenhague; mais le roi avait si bien pourvu à la sûreté de la place et des côtes voisines que les amiraux suédois n'osèrent tenter aucune attaque.

Cette guerre portait le plus grand préjudice au commerce des deux nations; elle se termina enfin sous la médiation et par les bons offices de la France. Le traité de Bromsebro (13 août) affranchit la Suède des droits du Sund; lui céda

(1) Elle était forte de trente-six voiles.

(2) Duquesne, qui était alors au service de la Suède, se distingua dans ce combat. — Avec deux navires il attaqua le vaisseau amiral danois et s'en empara après une lutte acharnée durant laquelle périt l'intrépide Pors-Mund.

Gothland, Œsel, le Jemtland ainsi que l'Herjedale en toute propriété, et la possession du Halland pendant trente ans.

La ville de Hambourg obtint l'exemption du péage de Gluckstadt et l'autorisation d'établir des balises sur l'Elbe. Ayant ainsi rempli l'objet de sa mission autant que les circonstances l'avaient permis, l'envoyé français (la Thuillerie) quitta le Danemark comblé des témoignages les plus flatteurs de la reconnaissance publique, douce récompense dont était bien digne ce négociateur intelligent, qui n'avait cessé de porter des vues aussi pures qu'élevées dans les nobles fonctions de son ministère de paix.

Christian, malgré ses infirmités, se voua désormais tout entier à l'administration du royaume que son héroïque bravoure venait de sauver encore d'un si grand danger. — Il réparait sa flotte, élevait de nouvelles forteresses, environnait sa capitale d'ouvrages construits d'après les principes modernes, réformait les lois, fondait des établissements utiles, lorsque la mort l'enleva, le 28 février 1648. — La magnanimité de ce prince, sa constance dans l'adversité, son inépuisable bonté lui avaient mérité l'estime de l'Europe et l'affection de ses sujets.

Quelques mois après, la paix de Westphalie mit fin à la guerre de Trente ans. — La Suède obtint la Poméranie, Wismar, Brême, Verden, trois voix à la diète de l'Empire et une gratification de cinq millions de thalers.

Appelée par ses talents et par les circonstances politiques à jouer le premier rôle dans le Nord, Christine se montra d'abord sensible à cette gloire. Mais bientôt les soins du gouvernement lui parurent tellement fastidieux qu'elle résolut de renoncer aux honneurs ainsi qu'aux charges de la royauté et de faire succéder à la vie monotone qui l'obsédait une existence aventureuse entièrement consacrée aux plaisirs, aux arts et aux sciences. Ce dessein, longtemps mûri, fut exécuté, malgré les représentations des grands de la cour, le 16 juin 1654. — La reine abdiqua en faveur de Charles Gustave, son cousin, et partit, prenant pour devise : *Fata viam invenient* (les destins me traceront la route).

Charles-Gustave et Frédéric III. — Lutte du roi de Suède contre la Pologne, la Russie et le Danemark. — Envahissement du Holstein, du Slesvig, du Jutland. — Passage du Petit-Belt sur la glace par une armée Suédoise. — Traité de Roskild. — Reprise des hostilités. — Siége de Copenhague. — Secours de la flotte hollandaise. — Bataille du Sund. — Revers de Charles-Gustave; mort de ce prince. — Traités de Copenhague, d'Oliva et de Kardis. — Établissement de la royauté absolue en Danemark. — Courte guerre avec la Grande-Bretagne. — Paix de Bréda. — Mort de Frédéric III (1654-1670). — L'état intérieur de la Suède pouvait offrir un vaste champ à l'activité du successeur de Christine; mais les féconds travaux de la paix ne suffisaient pas à satisfaire l'ambition de ce prince, avide de gloire militaire. — Au mois de juillet 1655, il pénétra dans la Pologne, trop affaiblie par ses troubles civils et religieux pour opposer quelque résistance, s'empara de Varsovie, de Cracovie, de Thorn, d'Elbing, de Posen, de Kalisch, et força l'infortuné Casimir à se réfugier en Silésie. — Cependant le belliqueux monarque ne resta pas tranquille possesseur de son importante conquête : les Russes firent une irruption en Livonie, les Polonais se soulevèrent bientôt et, sous la conduite du vaillant Czarniki, livrèrent à ses troupes, épuisées, de nombreux et sanglants combats.

De grands encouragements au commerce et à la navigation (1), deux traités conclus avec la Hollande (2), une courte guerre contre l'Angleterre avaient signalé les premières années du règne de Frédéric III. Jugeant le moment favorable pour relever le Danemark de l'abaissement où

(1) Désireux de profiter des priviléges que le gouvernement leur accordait, les marchands de Bergen, de Copenhague et d'Elsneur envoyèrent aux îles Caraïbes (petites Antilles) plusieurs navires, qui revinrent deux ans après richement chargés; encouragés par leur exemple, d'autres bâtiments se dirigèrent vers la Guinée, et bientôt se formèrent sur la côte d'Or des établissements d'une certaine importance, pour la défense desquels on éleva plus tard Friederichsborg et Christianborg.

(2) L'un déclarait alliées les deux puissances; l'autre (nommé *traité de rédemption*), moyennant une somme annuelle de 150,000 florins et une avance de 200,000 écus, exemptait les bâtiments hollandais des péages et de la visite du Sund.

l'avait réduit la paix de Bromsebro, il attaqua son turbulent voisin, et bientôt la flotte suédoise, fort maltraitée dans diverses rencontres, se vit obligée de chercher un refuge sur les côtes de Rugen.

Privé du secours de ses vaisseaux, Charles traversa rapidement la Poméranie et le Mecklembourg; occupa le Holstein, le Sleswig, le Jutland méridional, et fit prendre Frédéricia par les soldats de Vrangel. — Puis, confiant son salut ainsi que celui de son armée aux chances d'une température exceptionnelle, il passa le Petit-Belt sur la glace; envahit successivement Fionie, Lange-Island, Laland, Falster, Moen; arriva ainsi dans l'île de Seeland, après avoir mis en fuite les milices danoises, et vint jeter l'épouvante à Copenhague (1). « Il semblait, dit Holberg, que nous eussions perdu à la fois et le courage et la prudence : généraux, officiers, soldats étaient également méconnaissables; une terreur panique avait saisi toute la nation, comme si une espèce de prodige moral eût dû soumettre aux Suédois un royaume dont un prodige physique leur avait ouvert l'entrée. »

Frédéric, impuissant à continuer la lutte, recourut aux négociations, et signa le honteux traité de Roskild (7 mars 1658), par lequel la Suède acquit définitivement la Scanie, le Halland, le Bléking, l'île de Bornholm, le district de Drontheim et le Finmark. Charles se repentit bientôt d'avoir conclu la paix, et dès le mois d'août, recommençant les hostilités sans prétexte plausible, sans déclaration de guerre, il s'empara de Corsœr, marcha sur Copenhague et en forma le siége, bien résolu de la détruire de fond en comble et d'y laisser seulement un fort.

Dans ce péril extrême Frédéric déploya la plus grande bravoure; les habitants, animés par son exemple, jurèrent de périr tous plutôt que de se rendre, et de fréquentes sorties, exécutées avec autant d'habileté que de valeur, firent essuyer à l'ennemi des pertes importantes. Tandis que la

(1) Afin d'éterniser la mémoire de ce passage fameux, il fit frapper une médaille ayant pour inscription d'un côté : *transitus gloriosus maris Baltici, 7 Febr. 1658*, et de l'autre : *Natura hoc debuit uni.*

vaillante cité opposait au roi de Suède la plus énergique résistance, Christophe Gabel négociait à La Haye un emprunt de trois millions d'écus, et obtenait des États-Généraux la promesse d'un prompt secours. — En effet, le 21 octobre, une flotte de trente-sept voiles, sous les ordres d'Opdam, de Wite-Witsen, de Pierre Florisz, de Wasnaër, jeta l'ancre au Lappe, banc de sable situé près de l'entrée du Sund, pénétra huit jours après dans le détroit, à la faveur d'un vent favorable, et engagea l'action (à la hauteur d'Helsingborg), contre quarante bâtiments de haut bord, commandés par Vrangel, Gersson et Bielkenstiern. — Charles, d'une fenêtre du château de Kronborg, suivit avec anxiété les manœuvres diverses des combattants. — Des deux côtés l'ardeur de vaincre était égale ; aussi l'issue de la lutte resta-t-elle longtemps indécise. Le vaisseau de Vrangel, entouré par sept navires, éprouva de fortes avaries, et ne dut son salut qu'à une prompte retraite ; — Wasnaër, exposé au feu de dix adversaires, fit des prodiges de valeur. A la vue du danger que courait l'intrépide amiral, Van-Ves et Van-Kampen se portèrent rapidement à sa défense, et parvinrent à le dégager, en coulant à fond le Phosphore et le Pélican. Fiers de ce succès, les Hollandais redoublèrent d'audace, et quinze autres bâtiments, vigoureusement attaqués, furent pris ou brûlés. Affaiblis par ces pertes nombreuses, les Suédois se virent enfin contraints de gagner Landscrona, et les vainqueurs, après avoir débarqué des renforts à Copenhague, ne tardèrent pas à venir les bloquer (1). Dans la situation où se trouvaient les assiégés, cette journée équivalait à un triomphe. — Le roi de Suède voyait une fois encore s'évanouir ses projets de conquête. Il n'en continua pas moins le siége avec la plus grande vigueur ; mais tous les assauts furent repoussés, et dès lors la fortune se montra partout contraire à ses armes. Il dut abandonner le Sleswig, le Holstein, la province de Drontheim, l'île de Bornholm ; ses troupes essuyè-

(1) Les Hollandais n'avaient perdu qu'un vaisseau ; mais les amiraux Witte-Witzen et Florisz étaient tombés mortellement frappés dans la mêlée.

rent une entière défaite à Odensée, et la perte de Nyborg (1) lui coûta onze régiments d'excellents cavaliers. — Tant de revers ne purent cependant pas abattre son courage; il faisait d'importants préparatifs pour reprendre l'offensive, lorsqu'une épidémie l'emporta, le 11 février 1660.

La France et l'Angleterre offrirent alors leur médiation, et la paix ne tarda pas à se conclure. — Par le traité de Copenhague (27 juin 1660), la Suède fut maintenue dans la possession de la Scanie, du Halland, du Bléking, de l'île de Hueen; le Danemark garda Bornholm et recouvra la province de Drontheim. Les deux États se réservèrent en outre d'envoyer dans le Sund cinq bâtiments de guerre; mais si l'armement était plus considérable ils devaient s'avertir quelque temps d'avance (2). Cette même année Frédéric, s'étant fait de sûrs appuis du clergé et de la bourgeoisie, obtint une autorité absolue, et le trône, jusque-là électif, fut rendu héréditaire dans sa famille. — Libre désormais d'agir sans entraves, il s'efforça de réparer les désastres de l'invasion étrangère, et donna tous ses soins au développement de la marine et du commerce, auquel la dernière guerre avait porté le plus grand préjudice. — Malheureusement il ne fit pas toujours un aussi bon usage du pouvoir illimité dont l'avait investi la nation, et on lui reproche plusieurs actes de despotisme que rien ne saurait excuser.

Durant la lutte des Provinces-Unies et de l'Angleterre (1665), Frédéric s'allia d'abord avec cette dernière puissance. — Les États-Généraux, contre lesquels il avait de justes griefs (3), craignant que les forces navales danoises ne fissent

(1) La place, foudroyée du côté du port par l'escadre hollandaise sous les ordres de Ruyter, tandis que des forces nombreuses l'attaquaient vigoureusement par terre, fut obligée de capituler.

(2) Le traité d'Oliva conclu par la Suède à la même époque, avec la Pologne, l'empereur d'Allemagne et l'Électeur de Brandebourg, termina la longue et sanglante querelle des deux branches de la maison de Vasa; celui de Kardes (Esthonie), signé l'année suivante, mit fin à la guerre de Russie, et le czar restitua les places de Livonie qu'il occupait encore.

(3) Les Hollandais inquiétaient les Danois dans leur commerce sur les côtes de Guinée et refusaient de payer les droits du Sund.

pencher la balance en faveur de leurs ennemis, travaillèrent alors à un rapprochement. — Pendant qu'on négociait, un incident hâta la conclusion des conférences. Soixante bâtiments hollandais richement chargés, qui avaient jeté l'ancre à Bergen et s'étaient mis sous la protection du commandant de cette place, Nicolas d'Ahlefeld, furent attaqués dans le port même par dix-sept navires anglais, sous les ordres de Tiddiman, et ne parvinrent à les repousser qu'avec le secours des habitants et de la garnison. — Irrité de cette infraction au droit des gens, le roi prit aussitôt parti contre l'Angleterre, et renforça la flotte des États de dix vaisseaux commandés par Adeler (1), un des marins les plus renommés de cette époque. Mais l'amiral danois n'eut point d'occasions de combattre; son escadre captura seulement quelques transports, et la paix de Bréda mit fin aux hostilités (juillet 1667).

Frédéric passa les dernières années de sa vie à la recherche de la pierre philosophale, et dépensa pour la réalisation de ses chimériques espérances des sommes considérables. — Il mourut le 9 février 1670. — La bonté de ce monarque le rendit cher à ses peuples et lui mérita leurs regrets, quoique souvent la douceur de son caractère parût tenir à la faiblesse et le soumit trop aveuglément à l'ascendant de la reine, princesse absolue et ardente dans ses volontés.

Christian V et Charles XI. — Protection accordée par le roi de Danemark au commerce et à la navigation. — Diminution des droits de rivage. — Établissement d'une nouvelle Compagnie des Indes. — Occupation de saint Thomas. — Institution de la Compagnie des Indes occidentales. — Priviléges aux constructeurs des navires dits de défense. — Agrandissement du

(1) Sivertsen Adeler devait sa haute position à ses talents et à son courage. De retour dans sa patrie vers 1660, après s'être distingué sur les flottes de Hollande et de Venise, il avait perfectionné le matériel naval, amélioré le sort des marins, créé une escadre de galères à Bergen, et, en récompense de ces importants services, le roi l'avait nommé amiral général, président de l'amirauté, directeur de la Compagnie des Indes.

port de Copenhague. — Alliance de Christian avec la Hollande. — Guerre entre le Danemark et la Suède. — Invasion de la Poméranie. — Supériorité de la marine danoise. — Combats d'Ertholm et de Warnemunde. — Bataille du cap Falsterbo. — Conquête de Gothland. — Traités de Fontainebleau et de Lund. — Sages ordonnances de Christian. — Fondation d'un hôpital de la marine et d'une école pour les enfants des matelots. — Nouveaux encouragements au commerce maritime. — Généreux efforts du roi de Suède pour réparer les maux de la guerre. — Réorganisation de la flotte. — Création du port de Carlscrona. — Mort de Charles XI et de Christian V (1670-1699). — Sous la direction de Schumacher, son habile ministre, Christian V, fils et successeur de Frédéric III, donna tous ses soins au développement du commerce et de la navigation. — Il diminua de moitié les droits de rivage (1); créa une nouvelle Compagnie des Indes orientales, avec le privilége exclusif de naviguer dans les mers situées entre le cap de Bonne-Espérance et la Chine (2); fonda une autre société du même genre pour le trafic des Indes occidentales et lui accorda l'autorisation d'élever des établissements à Saint-Thomas, qu'il fit occuper (3); favorisa les voyages à la côte de Guinée; encouragea, par des exemptions d'impôts et de douane, la construction de navires assez grands pour être armés de canons, en cas de guerre, et mis à la disposition du gouvernement (4); agrandit le port de Copenhague,

(1) Droits que devaient payer tous ceux qui se livraient à la navigation.

(2) Faute d'un capital suffisant, cette compagnie ne put tenter aucune entreprise importante. Après quelques voyages, Tranquebar fut de nouveau abandonné à lui-même, et continua de subsister misérablement à l'aide du revenu de son petit territoire et du fret de deux navires chargés pour le compte de ses négociants.

(3) La production d'une si petite île, où la canne à sucre réussit d'ailleurs parfaitement, ne pouvait être que fort minime; mais le commerce intermédiaire, et surtout le commerce interlope, favorisés par sa situation géographique ainsi que par un excellent port, y acquirent de l'importance. Saint-Thomas, refuge des navires en détresse pendant la guerre, devint bientôt un grand entrepôt de marchandises de contrebande à destination des colonies espagnoles ou qui en provenaient.

(4) On les nommait pour cette raison *navires de défense.*

et institua une noblesse titrée, afin de consoler l'aristocratie de sa puissance perdue (1).

Des affaires d'un autre genre occupèrent ensuite le jeune monarque. Désireux de s'illustrer par des conquêtes, il s'allia contre la France avec la Hollande, déclara la guerre à Charles XI, et, poussant vivement les hostilités, chassa les Suédois de la Poméranie, tandis que l'Électeur de Brandebourg (Fréderic-Guillaume) leur faisait essuyer près de Fehrbellin une entière défaite et les forçait à s'éloigner de ses États (1675).

L'année suivante, les forces maritimes, qui jusque-là s'étaient contentées de croiser dans la Baltique, prirent une part active à la lutte. Juel s'empara de Gothland; rallia peu de temps après l'escadre hollandaise que commandait Corneille Tromp, et attaqua, en vue d'Ertholm (petite île située près des côtes de Scanie), la flotte ennemie, forte de quarante-quatre voiles, sous les ordres de Creuz et d'Ugla. — L'action était à peine commencée quand une horrible catastrophe frappa de stupeur les deux armées. Le vaisseau monté par Creuz, *les Trois Couronnes*, de 120 canons, sauta et couvrit au loin la mer de ses débris. — La perte de l'amiral jeta le désordre parmi les autres navires. L'intrépide Ugla parvint cependant à rétablir le combat, et soutint vaillamment le feu de ses redoutables adversaires; mais tous ses efforts échouèrent contre l'invincible bravoure des alliés : il allait être contraint d'amener son pavillon lorsqu'il fut abordé par un brûlot et périt comme son collègue. Cette seconde perte décida du sort de la journée. — Les Suédois se dispersèrent, et allèrent chercher un refuge dans leurs ports, laissant au pouvoir des vainqueurs cinq bâtiments ainsi qu'un grand nombre de prisonniers (2).

Ce brillant avantage fut suivi d'une descente en Scanie, et les dispositions des habitants, en général favorables à Chris-

(1) Schummacher fut créé comte de Griffenfeld.

(2) Quelque temps après, Jens Rothsteen se rendit maître de Carlshaven, où il trouva trois cents bouches à feu et deux bâtiments de guerre nouvellement construits.

tian, facilitèrent à ses troupes la prise des villes principales. — Alors la Hollande, qu'avaient cessé de menacer directement les armes de Louis XIV, montra moins d'ardeur à soutenir le Danemark, et bientôt ses escadres s'éloignèrent de la Baltique. — Obligés de supporter seuls tout le poids de la guerre maritime, les Danois n'en soutinrent qu'avec plus d'éclat leur ancienne réputation. — Le 11 juin 1677, Juel avec onze navires de différentes grandeurs combattit, non loin de Warnemunde, contre dix-huit bâtiments commandés par Siœbled, en prit six et mit les autres en fuite.

Quelques jours après, la grande flotte de Charles XI, conduite par Horn, Clerk et Wachtmester, parut sur les côtes de Scanie; elle se composait de trente-sept vaisseaux de ligne, dix frégates et deux brûlots. — Juel n'avait à lui opposer que vingt-quatre vaisseaux, cinq yachts et trois brûlots. Malgré l'énorme disproportion des forces, il n'hésita cependant pas à livrer bataille. L'action s'engagea en vue du cap Falsterbo, et fut des plus vives. L'Amiral danois, contre lequel étaient dirigés tous les efforts de l'ennemi, dut changer trois fois de navire et courut le plus grand danger; enfin, dégagé par deux de ses capitaines, *André Dreyer* et *Frédéric Gidde*, il parvint à rompre la ligne des Suédois, et leur prit ou coula vingt-deux bâtiments (1).

Le roi récompensa magnifiquement ces importants services. Non content d'élever au grade d'amiral général le vainqueur de Faltersbo, il fit encore frapper des médailles pour perpétuer le souvenir des exploits de cet illustre marin, et voulut les distribuer lui-même à tous les officiers qui avaient partagé ses périls et sa gloire.

Juel, animé d'une nouvelle ardeur, poursuivit activement les hostilités : le ravage des côtes voisines de Calmar, la conquête d'OEland, l'incendie de nombreux bâtiments à Westerwick jetèrent la consternation parmi les Suédois, que de puissantes escadres, sans cesse en mouvement dans le cours de

(1) Il força le lendemain l'entrée du port de Malmo, captura deux vaisseaux qui s'y étaient réfugiés, et en brûla un troisième.

l'année suivante (1678), forcèrent à rester prudemment retirés dans leurs ports.

Cependant des conférences s'étaient ouvertes à Nimègue, et Louis XIV exigeait que la Suède fût comprise dans la paix qu'on allait signer. — Le roi de Danemark, consultant plus sa valeur que ses forces, refusa d'abord d'accepter les conditions imposées par le monarque français ; mais, hors d'état de continuer seul une lutte inégale, il se vit contraint de céder à la nécessité et de rendre à son rival Landscrona, Helsingborg, Marskand, Wismar, Rugen et Gothland (traités de Fontainebleau et de Lund, septembre 1679) (1).

Tout le reste du règne de Christian fut utilement consacré aux soins intérieurs du royaume. — Il publia de sages ordonnances, fonda un hôpital pour la marine et une école pour les enfants des matelots; donna une vigoureuse impulsion au commerce de ses sujets avec les Indes occidentales, le Groenland et les côtes de Guinée, où s'éleva par son ordre le fort de Frédéricksborg ; fit construire dans l'île d'Ertholm, jusqu'alors inhabitée, le port et la citadelle de Christiansö.

Charles de son côté s'efforça de réparer les maux qu'avait causés la dernière guerre, et rendit en quelques années à la Suède son ancienne splendeur. — Il rétablit les finances, favorisa le commerce et l'industrie, améliora l'exploitation des mines, réorganisa la flotte et créa, dans l'île de Trossö, le port de Carlscrona. — La mort le frappa (15 Avril 1697) au moment où il recueillait le fruit de ses travaux et était appelé, par l'Europe presque entière, comme médiateur dans les négociations qui amenèrent la paix de Ryswick. — Christian ne lui survécut pas longtemps : il termina sa carrière le 26 août 1699.

Charles XII et Frédéric IV. — Ligue contre la Suède — Débarquement dans l'île de Seeland. — Convention de Tra-

(1) Résolu de contraindre Hambourg à lui rendre hommage, Christian, avant de congédier son armée, envoya contre cette place vingt-mille hommes et quatorze bâtiments de guerre destinés à en bloquer le port ; mais les habitants que protégeaient d'ailleurs Louis XIV et l'Électeur de Brunswick, conjurèrent l'orage en payant deux cent mille écus.

vendal. — Succès des armes suédoises en Pologne et en Russie. — Développement du commerce des Danois aux Indes. — Désastre de Pultava. — Fuite de Charles XII en Turquie. — Reprise des hostilités entre le Danemark et la Suède. — Retour de Charles. — Victoires de la flotte danoise : combats de Bulke et de Jasmund. — Expéditions de Norvège; destruction d'une escadre suédoise dans la baie de Dynekile. — Mort de Charles XII. — Pacification du Nord. — Protection accordée aux colonies par Frédéric IV. — Occupation de la petite île de Saint-Jean. — Établissement d'une mission et d'un comptoir au Groenland. — Traité de Moscou. — Christian VI; fondation du nouvel Herrnhuths au Groenland; prospérité de la Compagnie des Indes orientales; importance de Tranquebar; création de nouveaux établissements sur le Gange et aux îles Nicobar; acquisition de Sainte-Croix; augmentation de la flotte; construction de l'arsenal de Christianshafen. — Frédéric V: encouragements donnés par ce prince au commerce et à la navigation; traités avec les puissances barbaresques; envoi d'une escadre devant Saffi; injuste agression de la Russie; préparatifs de défense du Danemark. — Mort de Frédéric V. — Christian VII: continuation de la prospérité du Danemark malgré les honteux excès et la démence de ce monarque. — Triste état de la Suède; discordes intestines; intrigues des partis soudoyés par l'étranger. — Généreux efforts de Frédéric I pour raviver le commerce. — Guerre contre la Russie. — Traité d'Abo. — Adolphe-Frédéric : avilissement de la royauté; part peu glorieuse de la Suède à la guerre de sept ans. — Gustave III : rétablissement de l'autorité royale; encouragements à l'industrie et au commerce; accroissement des forces de terre et de mer; guerre contre Catherine II; envahissement de la Finlande russe; blocus de Viborg et de Frédéricksham; trahison d'un grand nombre d'officiers finlandais; retraite du roi; reprise des hostilités; luttes glorieuses des deux flottes; paix de Werela. — Assassinat de Gustave III. Minorité de Gustave IV. — Régence du duc de Sundermanie (1699-1798). — Déclaré majeur par les États à l'âge de quinze ans, Charles XII montra d'abord peu de disposition à s'occuper des affaires; les exercices violents et surtout la

chasse aux ours étaient son goût dominant. Ignorant lui-même les moyens de célébrité que lui donnaient un caractère inébranlable et un esprit élevé accompagnés d'une constitution à l'épreuve de toutes les fatigues, il n'avait pas encore eu l'occasion de s'apprécier et de commencer une carrière active ; mais elle ne tarda pas à se présenter.

L'ascendant que depuis longtemps la Suède avait pris dans le Nord excitait la jalousie des puissances voisines ; elles crurent que le moment était venu d'affaiblir cette humiliante suprématie, et un jeune monarque sans expérience leur parut facile à réduire. — Il se forma pour l'attaquer une coalition entre Frédéric IV (roi de Danemark), Auguste II (roi de Pologne) et Pierre I (czar de Russie). — Frédéric donna le signal de la guerre en occupant le territoire du duc de Holstein-Gottorp. — Charles, qui affectionnait beaucoup ce prince, son beau-frère, résolut de venger aussitôt cette injuste agression. — Quittant donc sa capitale, au mois de mai 1700, après avoir confié le gouvernement intérieur au sénat, il alla s'embarquer à Carlscrona sur le *Roi Charles*, magnifique vaisseau de 120 canons. — Poussée par un vent favorable, sa flotte, composée de quarante-trois navires de haut-bord, auxquels s'était réunie une escadre anglo-hollandaise, arriva bientôt devant l'île de Seeland, et le débarquement des troupes s'effectua sans résistance, à trois lieues de Copenhague. — Frédéric avait été surpris ; il se hâta de négocier, et signa (8 août) le honteux traité de Travendal (1).

Cette première expédition terminée, Charles avec dix mille hommes seulement alla livrer bataille à soixante mille Russes, sous les murs de Narva, et les défit complétement. — Puis il marcha contre le roi de Pologne, remporta sur lui plusieurs victoires importantes, et le contraignit à renoncer au trône en faveur de Stanislas Lesczinski (convention d'Alt-Randstadt, 1707). — Le héros suédois se dirigea ensuite vers Moscou ; mais, éprouvant enfin l'inconstance de la fortune, il fut battu

(1) Par ce traité, le roi de Danemark reconnaissait de nouveau la souveraineté du duc de Holstein-Gottorp, et s'engageait à lui payer la somme de deux cent soixante mille écus.

dans la nuit du 20 décembre, et arriva le lendemain à Carlscrona, après avoir couru les plus grands dangers (1).

Animé du désir de tirer vengeance du roi de Danemark, il leva des troupes, décréta des contributions extraordinaires, et ne tarda pas à pénétrer en Norvège; mais l'énergique défense des habitants et le manque de vivres le contraignirent de battre en retraite à l'approche de la mauvaise saison (1716). — Une seconde expédition, entreprise l'année suivante, n'eut pas un meilleur succès : Tordenskiold, avec deux frégates, trois galères et cinq prames, attaqua dans la baie de Dynekile l'escadre sur laquelle était embarquée l'artillerie suédoise, et après un combat furieux, qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, la détruisit presque entièrement.

En 1718, un corps d'armée, sous les ordres d'Armfeld, franchit au nord les monts Kiœllen, et Charles vint mettre le siége devant Frédérickshall. — Ce fut là que visitant les travaux, le 11 décembre, il périt assassiné (2) (telle est du moins de nos jours l'opinion généralement accréditée).

Le royaume, épuisé, ne pouvait plus longtemps continuer la guerre; des négociations s'ouvrirent bientôt, et amenèrent non sans difficulté la pacification du Nord. — (Traités de Stockholm et de Nystadt, 1720, 1721). — La Suède renonça pour toujours à l'exemption des droits du Sund et prit l'engagement de payer six cent mille thalers à Frédéric, qui céda ses conquêtes en Poméranie; — le roi de Prusse eut Stettin ainsi que les îles d'Usedom et de Wollin; — Auguste II fut reconnu comme légitime souverain de la Pologne, à l'exclusion de Stanislas; — le czar garda la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie, Viborg (en Finlande) Œsel et Dago.

Le roi de Danemark se livra désormais tout entier aux utiles travaux de la paix. — La petite île de Saint-Thomas

(1) Près des côtes de Rugen, le canon ennemi abattit le mât du petit navire qu'il montait et tua deux hommes de l'équipage.

(2) Une balle de pistolet le frappa un peu au-dessus de la tempe droite; on le trouva appuyé sur le parapet, la figure tournée du côté de la forteresse, la main sur la garde de son épée.

plus fertile que Saint-Thomas et Saint-Jean, cette île, approvisionnée d'esclaves par le comptoir de Christiansborg, fournit bientôt de sucre et la métropole et une partie du nord de l'Allemagne.

Non content de procurer à ses sujets de nouvelles sources de richesse, Christian voulut encore leur assurer les bienfaits d'une paix durable, et resserra dans ce but les liens d'amitié qui l'unissaient aux puissances voisines. — Cependant le noble désir dont il était animé d'éloigner de sa patrie le fléau de la guerre ne l'empêcha pas de se mettre en mesure de combattre si une juste agression le contraignait à prendre les armes. — Habilement secondé par Danneskiold Samsoë, il mit sur un pied important la marine militaire, principale force du royaume : la flotte fut portée de sept vaisseaux de ligne et huit frégates à trente vaisseaux de ligne, seize frégates, cinquante petits bâtiments, et le magnifique arsenal de Christianshafen s'éleva dans l'île d'Amak, réunie à Copenhague. — Une mort prématurée enleva ce bon prince à l'affection de ses peuples, le 6 août 1746.

Marchant sur les traces de son père, Frédéric V ne protégea pas avec moins d'ardeur les entreprises commerciales et la navigation. — Il fit de sa capitale un vaste entrepôt des diverses marchandises du Nord, que de nombreux navires portaient dans les ports de France, d'Espagne, de Portugal, d'Italie, de Turquie, et ouvrit de nouveaux débouchés au commerce en concluant avec les États barbaresques des traités avantageux, dont il sut exiger la fidèle observation. — Ainsi, en 1752 le souverain du Maroc, Sidi Mohamed, ayant ordonné l'arrestation des Danois établis à Saffi, une escadre parut dès le commencement de l'année suivante devant cette ville et y jeta une telle épouvante, que les prisonniers furent aussitôt mis en liberté et autorisés à trafiquer dans toute l'étendue de l'empire.

Trop sage pour tenter des aventures et porter inutilement atteinte à la prospérité du pays, Frédéric s'abstint de prendre part aux luttes qui agitaient alors l'Europe et fut plus d'une fois invoqué comme médiateur. Cependant, en

1762, les projets de vengeance de Pierre III (1) rendirent la guerre inévitable. Résolu d'enlever au roi toutes ses possessions d'Europe et de ne lui laisser pour refuge que Tranquebar, l'empereur de Russie donna l'ordre à Romanzof d'entrer dans le Mecklembourg avec des forces imposantes.

Le Danemark avait mis en mer une flotte de trente-six voiles, et ses meilleurs soldats, commandés par le comte de Saint-Germain, s'étaient établis sous les murs de Lubeck. — Quelques milles seulement séparaient les deux armées, et elles attendaient chaque jour le signal du combat, quand la déchéance et la mort violente du Czar changèrent tout à coup la situation. — Catherine II rappela les troupes moscovites, et un traité, chef-d'œuvre de la politique de Bernstorf, termina le différend qui depuis une cinquantaine d'années divisait les deux lignes de la maison de Holstein.

Frédéric mourut le 14 janvier 1766, en prononçant ces belles paroles : « *C'est une grande consolation pour moi, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains.* »

Livré aux plus honteux désordres, sujet à de fréquents accès de démence, Christian VII, son fils, ne s'occupa nullement des affaires. Toutefois, sous la bienfaisante administration d'hommes aussi habiles que dévoués à la patrie (de Molke, Schimmelman, les deux Bernstorf), et plus tard du prince royal, qui s'empara de la régence, en 1784, le royaume continua de se maintenir durant les dernières années du dix-huitième siècle dans l'état le plus florissant.

Tandis que la prospérité nationale prenait ainsi en Danemark de si heureux développements, la Suède, presque toujours en proie depuis 1721 aux divisions intestines, aux intrigues des partis (les Chapeaux et les Bonnets) ne parvenait pas à réparer les pertes qu'avaient causées les témé-

(1) Pierre III était fils d'Anne (fille de Pierre le Grand) et de Charles-Frédéric, duc de Holstein Gottorp que le Danemark avait dépouillé du Selswig.

raires entreprises de Charles XII. — Frédéric I[er] tenta il est vrai de raviver le commerce (1), l'industrie, la navigation, et ses généreux efforts furent en partie couronnés de succès. Mais le triomphe des partisans de la guerre interrompit malheureusement, en 1741, ses utiles travaux; entraîné dans une lutte inégale contre la Russie, il n'éprouva que des revers, et dut abandonner à la czarine Élisabeth la province de Kynémégord ainsi que les forteresses de Frédérickshamn, de Wilmanstrand et de Nyslot (traité d'Abo, 1743) (2). — Une attaque d'apoplexie l'emporta, le 25 mars 1751. — L'abaissement complet de la royauté et une part peu glorieuse à la guerre de Sept ans (3) marquèrent le règne d'Adolphe-Frédéric, son successeur. « *A nulle époque*, dit un écrivain du temps, *une plus grande confusion politique ne régna en Suède. — L'exaspération et la haine dominaient les partis, soudoyés par l'étranger; la fureur et la frénésie se manifestaient dans les diètes, divisées et corrompues. — Le clergé, la noblesse, les bourgeois, les paysans, tous voulaient gouverner et se persécutaient réciproquement.* »

Gustave III mit un terme à cette déplorable situation, et, sans employer la violence, sut habilement ressaisir les prérogatives dont le sénat avait dépouillé la couronne. Animé du noble désir de rendre au royaume affaibli son ancienne splendeur, le jeune monarque donna ensuite tous ses soins au développement de l'industrie, du commerce, des forces de terre et de mer. — Il accrut considérablement l'exploitation

(1) Il créa, en 1733, une compagnie pour le commerce des Indes orientales. Cette nouvelle société prospéra sous la direction de Henri Kœnig, et les actions ne tardèrent pas à rapporter de jolis bénéfices.

(2) La Russie restituait à la Suède les autres conquêtes faites pendant la guerre, c'est-à-dire la Finlande y compris Abo et Biornborg; les provinces d'Ostrobothnie, de Tawasthus, de Nyland; les îles d'Aland et la partie de la paroisse de Pyttis située à l'ouest du Kynéméné qui devint la limite des deux États.

(3) « *Les exploits des Suédois*, écrit Frédéric II lui-même, dans son Histoire de la guerre de Sept ans, *se bornèrent à pénétrer dans la plate campagne lorsqu'ils ne trouvaient pas de résistance; mais un faible détachement les forçait à se mettre sur la défensive, et ils se trouvaient trop heureux de pouvoir bivouaquer sous le canon de Stralsund.* »

des mines, l'une des principales sources de richesse du pays; déclara Marstrand (sur le Cattégat) port franc; promulgua de sages ordonnances sur la navigation; favorisa la pêche au Groënland et dans le détroit de Davis; exempta les marins de l'impôt personnel; obtint de Louis XVI la cession de l'île Saint-Barthélemy (1) aux Antilles; parvint malgré la pénurie du trésor public à doubler l'effectif de l'armée et fit construire vingt-deux bâtiments de haut-bord.

Catherine II n'avait pas vu sans dépit la Suède se relever de l'abaissement où l'avait réduite l'anarchie, et s'était exprimée plusieurs fois avec mépris sur le compte du *petit roi,* son voisin. — Celui-ci, pour venger ces insultes et occuper au dehors l'esprit inquiet de ses sujets, envahit tout à coup la Finlande russe, au mois de juin 1788, bloqua Vibord le 12 juillet, Frédérickshamn le 10 août, et jeta l'épouvante à Saint-Pétersbourg. Hors d'état de soutenir un siége, la czarine eut recours à la corruption : la plupart des officiers finlandais, gagnés par l'or moscovite, refusèrent de continuer la lutte, et le roi se vit contraint d'ordonner la retraite.

Cependant les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, la guerre maritime se poursuivit avec le plus grand acharnement, et les mémorables journées d'Œland, de Revel, de Frédérickshamn, de Borgo, de Svenk-Sund (voir MARINE RUSSE) signalèrent glorieusement pour les flottes les deux années suivantes. — Enfin, la paix se conclut à Werela (14 août 1790), et l'on prit pour base du traité le statu quo ante bellum. Mais la Suède avait perdu ses meilleurs vaisseaux, ses plus intrépides marins, et elle n'avait pas pour réparer de semblables désastres les moyens dont pouvait disposer la Russie. — Gustave ne survécut pas longtemps à la pacification; il fut assassiné dix-neuf mois après, au bal masqué de l'opéra, par Ankastrœm, ancien officier des gardes (mars 1792). Gustave IV n'étant âgé que de quatorze ans, la régence fut déférée au duc de Sundermanie, qui usa sage-

(1) Cette île, dans le cas d'une guerre entre la France et la Grande-Bretagne, pouvait devenir le centre d'un important commerce de contrebande.

ment du pouvoir et s'empressa de le remettre au jeune roi dès qu'il eut atteint sa majorité.

Ligue du Nord. — Combat de Copenhague. — Rupture de la ligue. — Entrée de la Suède dans la coalition formée contre la France par la Russie, l'Autriche et la Prusse. — Neutralité du Danemark. — Bombardement de Copenhague. — Alliance du Danemark avec l'empereur Napoléon. — Mort de Christian VII. — Couronnement du prince royal sous le nom de Fréderic VI. — Union de la Suède avec l'Angleterre. — Revers et déposition de Gustave IV. — Charles XIII. — Désignation du maréchal Bernadotte comme successeur à la couronne; — part active qu'il prit aux événements qui amenèrent la chute de l'empire français. — Annexion de la Norvége à la Suède. — Mort du roi. — Charles XIV : — protection accordée à l'industrie, au commerce, à la navigation; — achèvement du canal de Gotha; — reconstruction de l'ancien phare du cap Kullen; — le vieillard de Kulla; — travaux importants exécutés à Carlscrona. — Diminution de la flotte suédoise depuis la mort de Charles XIV. — Nécessité d'une réorganisation du système maritime. — Efforts du Danemark, après la perte de la plus grande partie de ses forces navales en 1808, pour se créer une nouvelle marine. — Vive impulsion donnée aux constructions par Frédéric VI et Christian VIII. — Services rendus par la flotte pendant la guerre des duchés; — importance de son effectif actuel (1800-1865). — Depuis longtemps le Danemark, nous l'avons déjà dit, s'abstenait sagement de se mêler aux guerres européennes; les violences toujours croissantes de la marine britannique (1), ses orgueilleuses prétentions à l'empire des mers, le contraignirent enfin à se départir de cette ligne de conduite, et vers la fin de l'année 1800, il s'unit avec la Suède, la Prusse et la Russie pour soutenir les droits des neutres, si injustement méconnus (convention de Saint-Pétersbourg).

(1) Au mois de décembre 1799 une frégate danoise ayant refusé de se laisser visiter non loin de Gibraltar par les navires anglais, un combat s'était engagé; un autre avait eu lieu peu de temps avant dans la Manche pour la même raison.

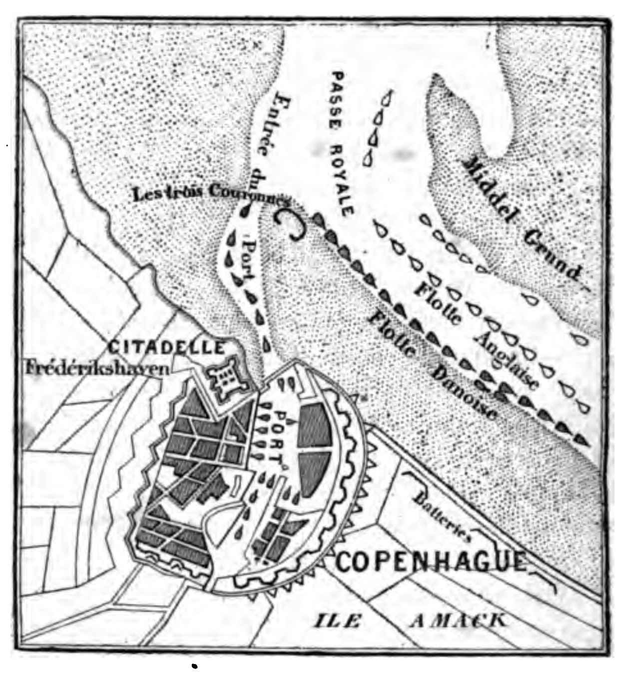
Les forces navales des alliés réunies auraient présenté un effectif redoutable (1); le cabinet de Saint-James résolut donc d'agir avant que le printemps, en dégageant les ports russes et suédois bloqués par les glaces, permit une jonction qu'il fallait éviter à tout prix, et dès le 26 mars 1801 la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Parker et de Nelson, vint mouiller près de la petite île de Hueen.

Une longue paix n'avait affaibli ni l'esprit militaire ni le patriotisme des Danois; s'attendant à une prochaine attaque, ils s'étaient hâtés de mettre leur capitale en état de défense. — Un ouvrage construit sur pilotis (nommé *les Trois couronnes*), armé de soixante-dix pièces de canon du plus gros calibre et liant ses feux avec ceux de la citadelle, défendait l'entrée du port où était abritée l'escadre ; — dix-huit bâtiments rasés, de différentes grandeurs, munis d'une puissante artillerie et solidement amarrés à 1,600 mètres du rivage, couvraient le front de la ville.

Le 2 avril, au matin, Nelson remonta hardiment la Passe royale (avec douze vaisseaux, quatre frégates, cinq brûlots) et s'embossa vis-à-vis des pontons, à une distance d'environ 350 mètres.

Le combat commença bientôt, et se poursuivit durant trois heures avec le plus grand acharnement. — Témoin de l'opiniâtre résistance des intrépides défenseurs de Copenhague, et craignant que les navires engagés ne pussent soutenir plus longtemps leur feu meurtrier, Parker, que le vent et le courant avaient empêché de prendre part à l'action, crut alors devoir donner le signal de la retraite; mais le bouillant Nelson n'en continua pas moins le combat, et parvint à rompre la ligne danoise. Plusieurs bâtiments dont les boulets avaient coupé les câbles allèrent à la dérive ; d'autres devinrent la proie des flammes ou se jetèrent à la côte ; un petit nombre coulant bas d'eau se virent contraints d'amener leur pavillon. — Cependant la lutte se poursuivait toujours, et les

(1) La Russie pouvait mettre en ligne vingt-deux vaisseaux ; la Suède, onze, et le Danemark, douze. — Ces trois puissances avaient en outre un assez grand nombre de frégates et de petits bâtiments.



(*Fig.* 11.)

Anglais, fort maltraités, se trouvaient aussi dans la situation la plus critique. — Près de succomber au milieu de ce triomphe si chèrement acheté, Nelson eut recours à un moyen extrême; il envoya dire au régent que si l'on n'arrêtait pas le feu il ferait sauter ses prises avec leurs équipages. Mu par un généreux sentiment d'humanité, Frédéric céda devant cette menace, que l'amiral anglais n'aurait certainement pas eu la cruauté d'exécuter. — Des négociations s'ouvrirent aussitôt et continuèrent durant cinq jours sans résultat. — Enfin, le prince royal, instruit de la mort de Paul Ier, âme de la coalition, consentit à traiter. — Le nouveau czar (Alexandre) entra en arrangement avec le cabinet de Saint-James; la Suède et la Prusse négocièrent moyennant quelques concessions, et la formidable ligue du Nord se trouva ainsi dissoute six mois à peine après sa formation (1).

(1) Les hostilités s'étaient aussi étendues en dehors de la Baltique; l'amiral

Les deux royaumes scandinaves, un instant alliés pour la défense des droits du pavillon, ne tardèrent pas à suivre chacun une politique différente. — La Suède s'unit aux ennemis de Napoléon, voulut continuer seule la lutte après la paix de Tilsitt, et par cette folle témérité perdit l'île de Rugen, ainsi que l'importante place de Stralsund. — Le Danemark s'efforça de garder une stricte neutralité; mais cette neutralité, qui favorisait les intérêts de la France, lui attira les hostilités de l'Angleterre. — Cette puissance somma le régent de livrer ses forces navales, et sur son refus d'obtempérer à une si outrageante demande, la flotte britannique (1), sans déclaration de guerre, bombarda Copenhague pendant trois jours, détruisit l'arsenal, réduisit une partie de la ville en cendres et s'empara de dix-huit vaisseaux de ligne, seize frégates et cinquante petits bâtiments.

L'indignation de l'Europe entière s'éleva contre une pareille violation du droit des gens. — Le gouvernement danois fit alliance avec Napoléon, et lança contre le commerce anglais de nombreux corsaires; la Russie, la Prusse, l'Autriche en revinrent aux principes de la neutralité armée. — Gustave IV, au contraire, s'unit plus étroitement à la Grande-Bretagne, et, se croyant invulnérable avec cet appui, ne craignit pas d'engager une lutte insensée, qui aurait sans doute amené le démembrement de la Suède si l'obstiné monarque n'eût enfin été contraint de déposer le pouvoir (13 mars 1809). — Le duc de Sundermanie, proclamé roi (2), s'empressa de traiter (3), et choisit pour successeur au trône Christian d'Augustenbourg, de la maison de Holstein; mais la mort de ce prince donna lieu, peu de temps après, à une nouvelle

Duckwort avait réduit les îles appartenant à la Suède et au Danemark dans les Indes occidentales.

(1) Elle était forte de 25 vaisseaux de ligne, de 40 frégates ainsi que d'un grand nombre de navires légers sous les ordres de l'amiral Gambier, et portait 27,000 hommes de débarquement, commandés par le lieutenant général Cathcart.

(2) Sous le nom de Charles XIII.

(3) Par le traité de Fredericksham (17 septembre 1809), la Suède céda en toute propriété et souveraineté à la Russie la Finlande (la chère *Snomi*), l'île d'Aland et ses dépendances, la Bothnie orientale et une partie de la Bothnie occidentale.

élection, et le maréchal Bernadotte, dont les Suédois avaient pu apprécier la sage modération (1) ainsi que la bravoure, fut jugé digne, par les États, de porter un jour la couronne de l'illustre vainqueur de Narva.

Investi du commandement supérieur de toutes les forces du royaume et chargé de la haute direction des affaires, le nouveau prince royal prit une part active aux événements qui amenèrent la chute de l'empire français (2); enleva la Norvége aux Danois, en 1814; montra pendant les années suivantes autant d'habileté que de prudence, et, reconnu à la mort du roi (5 février 1818), sous le nom de Charles XIV, s'efforça de réparer les maux qu'avaient causés au pays tant de guerres désastreuses. — Sous son intelligente impulsion l'ordre se rétablit dans les finances; le commerce et l'industrie prirent de notables développements; la flotte, l'un des principaux éléments de puissance des deux royaumes unis, s'accrut de plusieurs navires (3); l'effectif de la marine marchande s'éleva de douze cents bâtiments à deux mille; de nouvelles cités maritimes se fondèrent; les recherches hydrographiques pour la sûreté de la navigation se poursuivirent sans relâche; le magnifique canal de Gothie s'acheva (4); l'ancien phare du cap Kullen (5) fut reconstruit;

(1) Chargé de combattre les armées de Gustave IV, il avait suspendu les hostilités aussitôt après la chute de ce monarque et traité généreusement les prisonniers suédois.

(2) Irrité de l'invasion de la Poméranie par les troupes françaises, en 1812, il aborda l'année suivante à Stralsund; se mit à la tête des coalisés dans le nord de l'Allemagne; battit Oudinot à Gross-Beeren (le 22 avril), Ney à Dennewitz, et dirigea le plan de campagne qui aboutit à Leipzig.

(3) En 1837 le matériel naval se composait de douze vaisseaux de ligne, sept frégates, quinze bricks, treize goëlettes ou galères, trois cents chaloupes canonnières, en fort bon état et portant mille neuf cent soixante-six canons.

(4) Outre qu'il active le commerce intérieur, ce canal facilite aussi la défense de la Suède, puisqu'il permet aux escadres de Stockholm et de Gothenbourg de se réunir soit dans la Baltique, soit dans le Cattégat, sans avoir à craindre des accidents de navigation ou des obstacles de la part des flottes ennemies. — Ce fut le 26 septembre 1832 qu'eut lieu l'ouverture de cette importante voie de communication; des bâtiments de guerre venus des extrémités se rencontrèrent à Mem, et, en présence du roi, les salves de leur artillerie célébrèrent la jonction des deux mers.

(5) Lorsqu'un bâtiment double ce cap, il est d'usage de se livrer à bord à des

d'importants travaux s'exécutèrent à Carlscrona (1).

Charles XIV mourut le 8 mars 1844. — Depuis cette époque l'effectif de la flotte, loin de s'accroître, n'a cessé de diminuer; réduit aujourd'hui à sept vaisseaux de ligne (2) (dont deux, *le Stockholm*, de 70 canons, et *le Charles XIV Jean*, de 74, pourvus de machines auxiliaires), quatre frégates (une à hélice : le Wanadis), neuf corvettes (quatre à voiles, cinq à vapeur : *Orad, Gèfle, Thor, Sydow* et *Valkire*), trois bricks et environ cent vingt chaloupes canonnières (3), yoles ou bombardes, il serait tout à fait insuffisant si des événements imprévus mettaient la Suède dans la nécessité de soutenir une guerre. Aussi, le comte de Platen (MINISTRE DE LA MARINE), sentant la nécessité d'augmenter et d'améliorer le matériel naval, a-t-il cru devoir présenter un projet de réorganisation du système maritime, que le gouvernement ne manquera pas sans doute d'adopter.

Quant au Danemark, il employa tous ses efforts à réparer les pertes énormes que lui avait causées l'injuste agression de l'Angleterre en 1808 et à se créer une nouvelle marine,

réjouissances bouffonnes assez semblables à celles du baptême de la ligne. — Un matelot chargé de représenter le *vieillard de Kulla* paraît sur le pont armé du trident de Neptune, affublé de peaux de bêtes, le visage et les mains noircis, la tête couverte d'un bonnet de laine rouge, et vante le zèle qu'il met à protéger les navigateurs. — Son discours est suivi d'une quête, et les dons des voyageurs ou des marins qui pour la première fois passent devant le phare servent à régaler l'équipage. — Cette petite fête se nomme en suédois Hœnsa.

(1) Le port de Carlscrona est entouré de quais magnifiques. A l'entrée est un vaste bassin d'où chaque bâtiment entre dans sa loge ou *docka* par un canal. — Vingt de ces docks sont destinés à recevoir des vaisseaux de ligne, et dix des frégates. Chacune des loges est creusée dans le roc et maçonnée en pierres de taille jointes par un ciment composé de pouzzolane, terre volcanique qu'on a fait venir à grands frais de l'Italie centrale. Les murs qui séparent les docks ont vingt pieds d'épaisseur jusqu'à la hauteur du premier pont des plus gros bâtiments; ce sont de véritables plates-formes sur lesquelles on peut déposer l'artillerie. — La toiture est couverte en fer et construite de manière à pouvoir servir de point d'appui aux différents leviers qu'on emploie pour charger ou décharger le navire. — C'est au célèbre ingénieur Thunberg, qui vivait sous le règne d'Adolphe-Frédéric, qu'est due l'idée de ces admirables bassins; son fils, non moins habile que lui, les a achevés.

(2) Tous sont de vieux bâtiments, hors d'état de tenir longtemps la mer.

(3) Seize à hélice, dont deux (l'*Atride* et l'*Asloy*) en partie cuirassées.

dont le premier bâtiment, fait avec les débris de trois navires à demi détruits, fut nommé *le Phénix*. — Les constructions navales, poussées avec la plus grande activité par Frédéric VI, prirent encore de notables développements sous Christian VIII, et lorsque Frédéric VII eut à combattre la Prusse et les duchés, soulevés contre son autorité (1848), la flotte, nombreuse et bien équipée, rendit d'importants services (1). — Transformée, au moins en partie, pendant ces vingt dernières années, d'après les exigences modernes, elle se compose actuellement de : trois vaisseaux de ligne (1 à hélice, le *Skjold,* deux à voiles), six frégates (deux à voiles, quatre à vapeur : *Niels Juel, Sjaelland, Jylland, Tordeuskjold*), sept corvettes (deux à voiles, cinq à vapeur : *Heimdal, Thor, Dagmar, Peder Skram, Dannebrog,* ces deux dernières cuirassées), quatre chooners à vapeur (dont deux cuirassés; *Absalon, Esbern Snare*), sept bâtiments à aubes armés de pièces d'un fort calibre, une batterie flottante (*Rolf Krake*), cinquante-cinq chaloupes canonnières (dont six en fer), vingt-cinq transports, effectif très-considérable relativement au peu d'étendue du royaume et au petit nombre de ses colonies.

(1) L'embouchure de l'Elbe et les ports de la Baltique, Swinemunde, Volgast Camin, Stralsund, Kiel, Wismar, Danzig furent tenus étroitement bloqués; — au sanglant combat d'Eckenford (5 avril 1849) *le Christian VIII,* vaisseau de 84, bombarda pendant dix heures les batteries ennemies, et sauta après cette lutte héroïque; — durant l'action engagée devant Frédéricia, le 5 juillet suivant, une division navale jeta dans le port quelques milliers d'hommes, qui contribuèrent puissamment à la victoire.

taniens. — Les Ibériens se fractionnèrent en une foule de peuplades : les *Turdétans*, les *Béturiens*, les *Bastules*, les *Bastitans*, les *Contestans*, les *Edetans*, les *Lobétans*, les *Turdétans*, les *Suessetans*, les *Ilercavons*, les *Cosétans*, les *Ausétans*, les *Indigètes*, les *Cérétans*, les *Ilergètes*, etc. (1). — Les habitants du littoral, moins audacieux que les pirates du nord, ne s'éloignaient guère des côtes avec leurs frêles barques revêtues de cuir, que pour se livrer à la pêche (2).

Espagne phénicienne. — On ne peut donner de dates précises sur l'arrivée des Phéniciens en Espagne. Selon Ferreras, ce serait au dixième siècle avant Jésus-Christ. — Fixés d'abord au sud, ils s'étendirent peu à peu vers le nord et s'avancèrent jusqu'aux Pyrénées, dont ils exploitèrent les mines. — Après Gadir ou Gadès, que fonda, dit-on, le célèbre Melcarth (3), l'*Hercule tyrien*, leurs principales colonies étaient : Malaca (Malaga), Corduba (Cordoue), Isbilia (plus tard Hispalis et Séville), Tucci (aujourd'hui Martos); Carteya, au fond du golfe d'Algésiras (auj. Punta de Europa), Castulo (Cazlona), Onoba (Huelva), Nebrissa (Lebrija), Asta (Mesa de Asta), Menestea (Puerto de Santa-Maria), Abdera (Adra). — De nombreux navires sillonnant en tous sens la Méditerranée se rendaient à Tyr, à Sidon, ou dans les ports du littoral africain; d'autres visitaient les côtes occidentales de la Péninsule, et allaient à travers *le vaste Océan* chercher de l'étain aux îles Cassitérides (probablement les Sorlingues). — D'humeur peu belliqueuse bien que hardis navigateurs, les Phéniciens en s'établissant dans la presqu'île ne changèrent pas leurs pacifiques habitudes; cependant ils ne négligèrent

(1) Les mœurs de ces différents peuples ont été peintes par Strabon et Diodore; mais ces mœurs n'étaient plus celles des habitants primitifs, car la triple conquête phénicienne, carthaginoise et romaine avait passé sur eux.

(2) Ils auraient fait dans l'Océan une grande expédition, d'après certains écrivains, qui n'en déterminent, du reste, ni la date ni le but.

(3) Les voyages si renommés de Melcarth (l'Hercule tyrien) ne sont évidemment qu'une fiction poétique, fondée sur la réalité historique des premières expéditions phéniciennes. — Sous ce nom collectif d'Hercule, la reconnaissance des peuples a sans doute réuni dans un même culte les plus illustres des navigateurs qui dans ces temps reculés vinrent leur apporter les bienfaits du commerce et de la navigation.

impuissants à résister aux attaques continuelles des indigènes, ils implorèrent son assistance, et ne tardèrent pas à subir eux-mêmes le joug des dangereux alliés qu'ils avaient imprudemment appelés à leur aide. — Une fois maîtres de Gadès, les Carthaginois occupèrent facilement toutes les villes du littoral depuis l'embouchure du Bœtis (Guadalquivir) jusqu'au promontoire Charidème (cap de Gata); mais dans l'intérieur du pays la résistance fut opiniâtre. — Interrompue pendant la première guerre contre Rome, la lutte recommença aussitôt après. Amilcar Barca soumit le midi de la péninsule ainsi qu'une partie de l'ouest, et construisit Barcino (Barcelone), afin de tenir en respect les cités grecques de la côte orientale. — Asdrubal poursuivit activement l'exécution des desseins de son frère, mortellement frappé au passage de la Guadiana, et bâtit Carthago-Nova (Carthagène) sur le riant littoral du sud-est. — Centre commercial, maritime et militaire à la fois, avec son port immense, ses redoutables fortifications, ses vastes chantiers, la nouvelle Carthage ne tarda pas à atteindre un haut degré de prospérité.

Polybe a donné de cette ville une description dont on peut encore de nos jours apprécier l'exactitude. A cette époque les indigènes se livraient au commerce maritime. — Les Edetans armaient des galères et de gros bâtiments de transport, sur la poupe desquels s'élevait une tour à plusieurs étages; — les Sagontins rivalisaient d'activité avec le Valençais; — les Cantabres, les Gallaïciens, les Lusitaniens ne montraient pas moins d'ardeur; — les Ilercavoniens entretenaient un grand nombre de navires à deux ponts; — mais les Gaditains étaient ceux qui étendaient le plus loin leurs spéculations mercantiles.

Hannibal, revêtu après la mort violente d'Asdrubal du commandement de l'armée, réduisit Althea, Arbucala (Arevalo), Salamantica (Salamanque); revint ensuite vers le sud; défit au passage des monts qui séparent le Duero du Tage les forces réunies des Vaccéens, des Carpétains, des Olcades; alla donner son nom à un port (Portus Hanniba-

lis (1), près du Promontoire sacré (le cap Saint-Vincent), et après avoir fait de la Péninsule l'arsenal de sa puissance, tourna ses armes contre Rome. Accablée en Italie, la fière cité parvint à détruire en Espagne, où ses soldats furent accueillis par les indigènes comme des libérateurs, les sources mêmes de ses désastres. — Scipion vint plus tard affermir cette conquête un instant compromise, et bientôt il ne resta plus à Carthage un pouce de terre au delà du détroit. (Voir tome I, ***Marine romaine.***)

Espagne romaine. — Les Esgagnols, en soutenant les Romains, avaient cru recouvrer leur indépendance; ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient seulement changé de maîtres. — La Bétique, amollie par un climat trop doux, accepta docilement le joug; mais les Celtibériens et les Lusitaniens engagèrent contre les nouveaux dominateurs une lutte glorieuse, qui, se prolongeant, à divers intervalles, pendant plus de deux cents ans, ne se termina qu'à l'époque d'Auguste. — Sous la sage administration de ce prince les splendeurs de la civilisation romaine achevèrent l'œuvre de la politique, et les populations ne songèrent plus à résister. — Des cités exemptes d'impôts se fondèrent (2); des routes magnifiques rendirent faciles les communications et les transports; de somptueux aqueducs portèrent la fertilité dans les plaines; le commerce et la navigation prirent d'immenses développements (3); en un mot, l'Espagne devint une des plus florissantes provinces de l'empire, et cette prospérité dura presque sans interruption jusqu'au commencement du cinquième siècle.

Invasion des barbares. — Après avoir dévasté la Gaule, les Vandales, les Alains, les Suèves se jetèrent sur la Pénin-

(1) Aujourd'hui Villanova de Portimao.

(2) *Cæsar Augusta* (Saragosse); *Pax Augusta* (Badajoz); Gemina, située d'abord sur une colline, détruite plus tard par les habitants, reconstruite dans la plaine, et nommée Legio (Léon).

(3) De nombreux navires portaient à l'Italie et aux diverses provinces de l'empire les riches produits de la Péninsule; d'autres allaient trafiquer sur les côtes occidentales de l'Afrique, et retiraient de ces expéditions lointaines d'importants bénéfices.

sule, et y exercèrent d'affreux ravages; puis, las de leurs propres fureurs et craignant de ne régner que sur des déserts, les trois peuples tirèrent au sort les lots de la conquête. — La Bétique échut aux Vandales (1), la Lusitanie, aux Alains; les pays des Gallaïciens et des Astures furent attribués aux Suèves. — Le bassin de l'Èbre, les sources du Tage ainsi que celles de l'Anas (Guadiana) restèrent encore sous la domination romaine. — Mais bientôt le faible Honorius, saisi d'épouvante à l'approche des Goths, qui, sous la conduite d'Alaric, avaient envahi l'Italie, leur céda, pour les éloigner, ces dernières possessions, et les fit attaquer ensuite pendant que sans défiance ils repassaient les Alpes. — Une sanglante défaite punit cette perfide agression. — Alaric, vainqueur retourna sur ses pas, livra Rome au pillage, et, se dirigeant vers le sud, porta la désolation dans la Campanie (Terre de Labour), la Lucanie (Principauté Citérieure, Basilicate) et le Brutium (Calabre). — La mort le surprit à Cosenza (412) (2).

Espagne Gothique. — Ataulph : occupation des pays situés entre les Pyrénées et l'Èbre; construction de navires. — Sigerich, Wallia : Victoires remportées sur les Vandales et les Alains; dispersion, par la tempête, d'une forte escadre envoyée contre la Mauritanie. — Théodoric I, Théodoric II, Enrich : agrandissement du royaume. — Alaric II; Analric : guerres malheureuses contre les Francs. — Theudis : envoi de forces maritimes importantes en Afrique; revers. — Theodjisil. — Athanagilde : établissement des Gréco-Bysantins dans la Lusitanie et la Bétique. — Leugild : lutte glorieuse contre les Grecs; extermination des Suèves; avantages sur les Francs. — Reccared I : continuation de la lutte contre les Francs et les Byzantins. — Leuwa. — Witteric. — Gundemar. — Sisebut : expéditions

(1) La Bétique prit d'eux, dans la suite, le nom de Vandalicia, d'où s'est formé celui d'*Andaluzia* (Andalousie).

(2) Ses lieutenants l'ensevelirent au milieu du Buxentius (Busento), et les captifs qui avaient été employés à détourner le cours de la rivière furent massacrés après la cérémonie.

maritimes; prise de Ceuta et de Tanger. — Swinthila : expulsion des Grecs de la Péninsule. — Sisenand. — Chintilla. — Tulga. — Kinduswinth. — Rekeswint. — Vamba : augmentation du matériel naval; défaite, près des côtes de l'Andalousie, d'une flotte africaine de deux cent soixante-dix voiles. — Egiza : services importants rendus par la marine. — Vititza : affaiblissement de la puissance des Visigoths. — Rodrigue : bataille du Guadalete. — Rapide conquête de l'Espagne par les Arabes (412-715). — Ataulphe, élevé au rang suprême par les Visigoths après la mort d'Alaric, s'empara de la Gaule méridionale; mais il n'y séjourna pas longtemps, et passa en Espagne, où sa domination s'étendit rapidement sur la côte est depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. — Peuple guerrier et pasteur, les Goths n'étaient cependant pas étrangers à la navigation. — A peine établis dans la Tarraconaise, ils sentirent la nécessité de mettre le littoral à l'abri de toute attaque, et construisirent à cet effet un certain nombre de navires. — Ataulphe activait ces utiles travaux à Barcelone, lorsqu'il fut poignardé (416) par un nain, objet ordinaire de ses risées. —Sigerich, élu à sa place, tomba bientôt sous les coups d'un assassin, et eut pour successeur Wallia. — D'importantes victoires remportées sur les Vandales (1), l'anéantissement des Alains et la dispersion par la tempête, d'une flotte dirigée contre la Mauritanie, signalèrent le règne de ce prince (416-419). — Théodiric I, élevé au trône après lui, étendit ses possessions, prit part à la ligue contre les Huns, et tomba mortellement frappé à la bataille de Châlons (452). — Théodoric II, arrivé au souverain pouvoir par le meurtre de son frère Thorismond, contraignit les Suèves à reconnaître son autorité (453-466). — Enrich attaqua les Romains des deux côtés des Pyrénées à la fois, et les chassa définitivement de la Péninsule, qui, à l'exception d'une partie

(1) Les Vandales, obligés de chercher un asile chez les Suèves, ne tardèrent pas à dévaster la Galice, rentrèrent ensuite dans leurs anciennes possessions en Vandalicie, battirent les troupes envoyées pour les combattre et les contraignirent à regagner Tarragone. Puis, maîtres de la mer, ils ravagèrent les îles Baléares, détruisirent l'antique cité de Carthagène, et, s'embarquant sur leurs nombreux navires, quittèrent la Péninsule pour aller conquérir la Mauritanie.

de la Galice (qu'il laissa aux Suèves), demeura tout entière au pouvoir des Visigoths. — Alaric II, paisible possesseur de l'Espagne, eut à lutter en Gaule contre les Francs, et périt à la bataille de Vouillé (507). — Théodorich, roi des Ostrogoths (alors maîtres de l'Italie), gouverna l'Espagne pendant la minorité d'Amalric, et lui remit l'administration de ses États dès qu'il fut en âge de gouverner. Le jeune monarque, désireux de s'allier à la race puissante des fils de Clovis, demanda leur sœur Clotilde en mariage et l'obtint. Cette union, qui paraissait devoir être un gage de paix, ne tarda pas à devenir une source de haines et de discordes. La princesse franque, maltraitée par son époux, implora l'assistance de ses frères; Childebert passa les Pyrénées à la tête de forces imposantes, s'empara de Barcelone, et Amalric fut tué au moment où il cherchait à s'enfuir par mer avec ses trésors (531). — Theudis, résolu de rendre aux Vandales la Mauritanie que venait de conquérir Bélisaire, général de Justinien, arma de nombreux navires, et alla débarquer en Afrique; mais la fortune ne seconda pas ses courageux efforts, et il ne parvint que difficilement à ramener dans les ports de l'Andalousie les débris de son armée (531-548). — Théodjisil se rendit odieux par sa cruauté, son impiété, ses débauches effrénées; des nobles de sa cour l'assassinèrent dans un festin (549) et élurent Agila, l'un d'entre eux, auquel on opposa bientôt Athanagilde. Celui-ci, pour vaincre son rival et rester seul maître du pouvoir, ne craignit pas d'appeler à son aide les Gréco-Byzantins, redoutables auxiliaires qu'il ne put ensuite chasser de la Lusitanie et de la Bétique (554-568). — Leugild reprit aux Grecs Assidonia (Medina Sidonia), Malaca (Malaga), Beotia (Jaen) ainsi que plusieurs autres villes importantes, fit rentrer sous son obéissance les Cantabres révoltés, s'empara de la Galice, et mit fin à la domination des Suèves (1). Il remporta aussi sur les Francs de brillants avantages : ses troupes ravagèrent le Rouergue et l'Auvergne; une flotte envoyée par Gontran contre les côtes de

(1) Le royaume des Suèves avait duré cent soixante-quatorze ans.

la Galice y rencontra la plus vigoureuse résistance; la plupart des vaisseaux furent pris et les équipages massacrés (1). — Depuis que les Suèves avaient abjuré les erreurs d'Arius (2), le nombre des catholiques s'était considérablement accru en Espagne; Reccared Ier propagea leur croyance de tout son pouvoir, et après avoir préparé les esprits au changement qu'il méditait entra lui-même dans le sein de l'Église romaine. Le zèle pieux de ce prince ne l'empêcha cependant pas de combattre avec vigueur les Francs ainsi que les Byzantins, et la fortune ne cessa de se montrer favorable au succès de ses armes (3). — Triste victime du ressentiment des ariens, Leuwa porta le sceptre deux ans à peine : il fut renversé du trône et mis à mort par Witteriec, auquel Reccared, son père, avait fait grâce de la vie. Mais les mœurs dissolues, le caractère violent de Witteric, les efforts qu'il tenta pour rétablir l'arianisme lui attirèrent une fin prématurée. Le peuple se souleva, l'attaqua dans son palais, le massacra, et traîna dans les rues de Tolède sa dépouille sanglante (610). — Plusieurs avantages sur les Basques donnèrent quelque lustre au règne éphémère de Gundemar (610-612). — Sisebut, l'un des plus grands monarques des Goths, contraignit les Grecs à lui céder toutes leurs villes du littoral, sauf quelques-unes des Algarves. Sous les ordres de chefs habiles, ses escadres, bien équipées, firent aux pirates dans les mers voisines une guerre acharnée, allèrent ensuite ravager les côtes de la Mauritanie Tingitane, où elles effectuèrent le débarquement des troupes et prirent une part glorieuse à la conquête de Ceuta et de Tanger (612-621). Reccared II ne régna que quelques mois. — Swinthila re-

(1) Leogild est le premier souverain visigoth qui ait fait usage des insignes de la royauté : du manteau, du sceptre et de la couronne.

(2) C'est-à-dire depuis l'an 566 environ. — Théodemir, dit la chronique, avait fait vœu d'abandonner l'hérésie d'Arius si, par l'intercession de saint Martin, dont on lui vantait les miracles, sa fille, qui venait d'être frappée d'une maladie incurable, était rendue à la santé. La guérison ayant eu lieu, le roi suève ainsi que la plus grande partie de ses sujets embrassèrent le catholicisme.

(3) Reccared prit le titre de Flavius, et les historiens y ajoutèrent celui de catholique, qui appartint plus tard de droit à tous les rois d'Espagne.

poussa victorieusement les attaques des Vascons et des Basques, soumit les Cantabres rebelles et dépouilla les Byzantins du dernier vestige de souveraineté que leur avait laissé Sisebut; mais, étrange composé de vertus guerrières et de vices honteux, il se rendit méprisable par des excès de tous genres. Profitant du mécontentement général, Sisenand leva l'étendard de la révolte (631), et le roi se vit obligé d'abandonner le souverain pouvoir à cet usurpateur, qui ne sut pas, du reste, l'exercer dignement. — Chintilla et Tulga, son fils, n'occupèrent le trône que peu de temps (636-642). Kinsdawinth régna par la terreur : environ deux cents nobles et cinq cents personnages marquants, accusés de conspiration, subirent la peine de mort; un plus grand nombre encore furent bannis; d'autres, pour échapper à la vengeance de l'impitoyable monarque, allèrent en Afrique ou en Austrasie attendre des jours plus heureux (642-652). — Rekeswinth donna enfin à l'Espagne le repos dont elle avait besoin pour réparer les maux qu'avaient causés tant d'agitations : il diminua les impôts, rétablit partout l'ordre et acheva d'adoucir par les lettres et les arts de la paix l'humeur farouche des Goths (652-672). — Actif autant que brave, Wamba soumit les Vascons; replaça sous son autorité la Septimanie, révoltée à l'instigation du traître Paulus, et désormais, tranquille possesseur d'un pouvoir que d'abord sa modestie lui avait fait refuser, il se consacra tout entier au bonheur de ses peuples. — Vers 675 les forces navales du royaume, considérablement accrues, grâce à ses soins vigilants, s'illustrèrent par un éclatant triomphe (1) : elles attaquèrent non loin des côtes de l'Andalousie une flotte arabe forte de deux cent soixante-dix bâtiments de différentes grandeurs, qui avait cherché à s'emparer d'Algésiras (al. Djezirath), et la détruisirent complètement. « *CCLXX naves Sarracenorum, Hispaniæ littus aggressæ, occurrentibus regis exercitibus, omnes ibi deletæ sunt et ignibus concrematæ.* » (Lucas de Tuy.) — Victime d'une obscure intrigue de pa-

(1) Déjà elles avaient puissamment contribué à la prise de Narbonne.

les siens, laissa non loin des bords du Guadalète sa couronne, son manteau, ses bottines ornées de perles (1), traversa le fleuve sur son *bon cheval Orella*, et après avoir erré longtemps par les âpres sierras qui séparent l'Andalousie du Portugal, alla terminer ses jours dans un ermitage. — Les Visigoths échappés à ce désastre gagnèrent les cités voisines, où ils n'opposèrent qu'une faible résistance, et en moins de trois ans les Arabes se rendirent maîtres de toute l'Espagne.

L'Espagne sous les émirs. Ayoub ben Habib. — Alhorr. — Absamah. — Ambessa. — Abdelrahman. — Abdelmelek. — Okbah. — Exploits de Pélage (Pelayo) et de ses valeureux compagnons. — Fondation du royaume des Asturies. — Favila. — Alphonse I : conquêtes de ce prince. — Dissensions sans cesse renaissantes des Walis. — Ruine de l'émirat. — Mort d'Alphonse (715-757). — Devenue l'une des plus belles provinces du vaste khalifat de Damas, l'Espagne fut gouvernée par des émirs. — Le premier, Ayoub ben Habib el Lakmi, s'efforça de lui donner toute la somme de félicité qu'une terre conquise peut goûter. Il mit de l'ordre dans l'administration, releva les villes détruites et protégea les habitants contre les exactions des Walis. — Ce bonheur ne dura pas longtemps. — Au sage Ayoub succéda l'avide et cruel Alhorr ben Abdelrahman, et un odieux despotisme pesa sur les populations consternées. — Cependant la noble cause de l'indépendance de la patrie n'était pas de tous abandonnée; elle comptait aux monts Asturiens de valeureux défenseurs. — Après la fatale bataille du Guadalète, Pélage (Pelayo), parent de l'infortuné Rodrigue, avait cherché un refuge avec quelques compagnons fidèles dans la vallée de Cangas. — Autour de la caverne de Covadonga, unique asile d'abord de cette petite troupe, s'étaient bientôt réunis d'intrépides montagnards comme elle animés du désir de se soustraire au joug des envahisseurs, et le guerillero fu-

(1) Les monarques goths allaient ordinairement au combat revêtus des ornements de la royauté.

gitif n'avait pas tardé à grandir jusqu'aux proportions d'un roi. — L'inflexible Alhorr, habitué à voir toute résistance se courber devant lui, s'irrita de cette obscure tentative de soulèvement. Des forces importantes reçurent l'ordre de combattre les chrétiens qui avaient préféré une liberté périlleuse au honteux repos de la servitude; mais elles furent mises en fuite, et ne tentèrent pas d'autres attaques.

Les nombreux changements survenus ensuite dans les gouverneurs envoyés d'Afrique, les défaites sanglantes qu'essuyèrent en Gaule Absamah (1), Ambessa (2), Abdelrahman (3), Abdelmelek contribuèrent sans doute plus que la crainte, à assurer la tranquillité dont on laissa jouir le petit royaume de Pélage. — Ce prince mourut en 737, avec la gloire d'avoir jeté les premiers fondements de la monarchie espagnole. — Son fils Favila ne lui survécut que deux ans. — Alphonse Ier le Catholique (4), profitant de l'anarchie à laquelle était livrée la Péninsule durant l'absence de l'émir Okbah, appelé en Mauritanie pour combattre une révolte des Berbers, s'étendit à l'est jusqu'à la Biscaye, à l'ouest jusqu'au promontoire d'Artabre (cap Finistère), et parcourut en vainqueur tout le pays situé au nord de la Sierra Guadarrama. Mais dans l'impossibilité de garder un territoire si étendu, il se contenta de conserver les plaines les plus rapprochées des Asturies, et fit un désert de la vallée du Douro. Cependant les luttes continuelles suscitées par les haines de races (5), les dissensions sans cesse renaissantes des Walis,

(1) Absamah, successeur d'Alhor, ordonna la construction d'un assez grand nombre de navires de guerre, et mit à la tête de la flotte un chef suprême, auquel fut donné le titre d'*amir-al-ma* (prince de l'eau). — Il périt glorieusement à la bataille de Toulouse.

(2) Ambessa, animé du désir de venger la mort d'Absamah, ravagea la Septimanie, et s'avança jusqu'en Bourgogne; mais vaincu, à son tour, il reçut une grave blessure, et expira dans sa retraite.

(3) Abdelrahman (Abdérame) après avoir remporté de brillants avantages fut tué à la bataille de Poitiers (732).

(4) Les musulmans, frappés d'une terreur superstitieuse par le succès qui accompagna toujours ses armes, le surnommèrent *Ebn el saïf* (le fils de l'épée). — « *Ensuite vint Alfounsch, le terrible tueur de gens et fils de l'épée, et il conquit villes et châteaux, et nul n'osait lui faire face.* (El Laghi.)

(5) Les Berbers ou Maures et les aventuriers de tous pays que l'islamisme ainsi

avaient amené la ruine de l'émirat, et lorsqu'en 757 le vaillant et pieux Alphonse rendit le dernier soupir, à Cangas, après avoir fondé autant de couvents que de villes ou de forteresses (1), l'Espagne musulmane venait de se détacher du khalifat abbasside de Damas ; l'Ommiade Abdelrahman (2) régnait à Cordoue.

Califat de Cordoue. — Abdelrahman I : guerres intestines; victoires de Froïla, roi des Asturies ; protection accordée par le calife au commerce et à l'industrie ; accroissement considérable du matériel naval ; sages mesures pour mettre les côtes à l'abri de toute surprise. — Hischem, Alhakem I : guerres avec les Aquitains et les Asturiens ; nombreux succès des escadres musulmanes ; cruautés d'Alhakem. — Abdelrahman II : continuation de la guerre contre les chrétiens ; services importants rendus par la marine ; invasion des Normands énergiquement repoussée. — Mohammed : défaites des Arabes ; agrandissement du royaume des Asturies (vers l'ouest) par Ordono I et Alphonse III; première expédition navale entreprise par les chrétiens. — Almoudhir, Abdalla : discordes civiles. — Abdelrahman III : haut degré de splendeur du califat; avantages remportés sur les forces maritimes des Fatimites ; lutte glorieuse contre les rois de Léon et de Navarre (Alphonse III, Ordono II, Ramire II, Sanche I, Garcie II, Sanche) ; conquête de la Mauritanie. — Alhakem II : révolte et prompte soumission du Magreb. — Hischem II : guerre acharnée de l'hadjeb Mohammed contre les chrétiens ; journée de Calat Anozor. — Déclin et chute de la dynastie des Ommiades (757-1038). — Fatiguée de l'anarchie, l'Espagne désirait avant tout l'unité du pouvoir : aussi l'établissement de la royauté de Cordoue fut-il

que le désir du pillage avaient associés aux Arabes nourrissaient contre ces derniers la haine profonde du frère cadet contre l'aîné, de l'inférieur contre le supérieur.

(1) C'est de ces forteresses, *Castella*, que la Castille a tiré son nom, plus latin qu'espagnol.

(2) Abdelrahman, après avoir échappé au massacre de sa famille, ordonné par le cruel Aboul Abbas, s'était réfugié dans le Tahart (province du Magreb), où il avait trouvé un asile chez les Zénètes, tribu puissante des Berbers.

tint contre les Aquitains unis au roi des Asturies (Alphonse III) de longues guerres, presque toujours heureuses (1), durant lesquelles ses forces navales ne restèrent pas inactives. Sous les ordres de chefs audacieux, elles s'emparèrent des îles Baléares, mirent au pillage Nice et Civita-Vecchia, effectuèrent de nombreuses descentes en Sardaigne et en Corse (2). Dispersées près de cette dernière île par une flotte Franco-Aquitaine (3) (voir marine française), elles ne tardèrent pas à y revenir et restèrent enfin maîtresses de la partie méridionale. Alhakem souilla la gloire de ses armes par de honteuses débauches et d'horribles cruautés. Une révolte ayant éclaté dans la partie sud de Cordoue, l'impitoyable monarque fit clouer trois cents des rebelles à des poteaux rangés en file le long du Guadalquivir, abandonna le pillage du faubourg à ses troupes, et en ordonna la destruction complète. — Les habitants échappés au carnage (ils étaient au nombre d'environ quinze mille) furent transportés en Afrique. Huit mille d'entre eux trouvèrent un asile à Fez, que venait de bâtir Edris-ben-Abdallah; les autres, se dirigeant vers l'est, allèrent piller Alexandrie, gagnèrent ensuite l'île de Crète où ils formèrent des établissements, et devinrent, sous le nom d'*Andaloux*, de redoutables pirates. — Abdelrahman II, surnommé *Mouzaffer* (le Victorieux), combattit les chrétiens des Asturies avec des alternatives de succès et de revers; fit essuyer aux Aquitains de sanglantes défaites pendant que ses escadres, sans cesse en mouvement, portaient la désolation sur les côtes de la Gaule et de l'Italie; envahit

(1) Au commencement de cette lutte opiniâtre, le roi d'Aquitaine (Louis, fils de Charlemagne), qui avait des plans d'occupation permanente au sud des Pyrénées, y constitua une petite principauté sous le nom de marche de Gothie, divisée en huit comtés.

(2) La marine des Ommiades, puissante alors dans la Méditerranée, semblait redouter les dangers de l'Océan « *au delà duquel*, dit le géographe Edris, *on ne sait ce qu'il peut y avoir* ». Cependant, d'après une chronique franque citée par dom Bouquet, un navire arabe de Cadix, de fort échantillon, vint jusqu'à une île située non loin de l'embouchure de la Loire; mais il s'en retourna sans oser aborder.

(3) Elle était commandée par Burchart.

la marche de Gothie, et s'empara de Barcelone (1). — Un ennemi inattendu vint aussi occuper ce belliqueux monarque : les Normands, repoussés de la Galice par Ramire Ier, successeur d'Alphonse II (voir *Marines scandinaves*), ravagèrent le littoral, de Lisbonne à Cadix, remontèrent ensuite le Guadalquivir jusqu'à Hispalis (Séville), saccagèrent le faubourg de Triana, et ne s'éloignèrent qu'après avoir soutenu contre les troupes et les navires envoyés de Cordoue, une lutte acharnée de trois jours. — Afin d'empêcher le retour de ces hardis pirates, Abdelrahman augmenta considérablement le matériel naval, et nomma chef suprême de la flotte, Yakoub, l'un de ses fils. — Il mourut d'apoplexie, le 20 août 852. — Mohammed poursuivit activement la guerre sainte (Adjihed), mais il trouva dans Ordono Ier et Alphonse III de redoutables adversaires. Coria, Salamanque ainsi que d'autres cités importantes furent prises et saccagées (860); cent navires, commandés par le comte Pedro, allèrent rançonner Séville, Cadix, Algésiras (2) (865), et défirent complétement les forces dirigées l'année suivante vers les côtes de Galice pour tirer vengeance de cette audacieuse agression; de solides conquêtes en Lusitanie reculèrent jusqu'aux rives du Mondego les frontières du royaume des Asturies, qui jusqu'alors ne s'était pas étendu vers l'ouest au delà du Minho (3). — Des luttes intestines, sans cesse renaissantes, signalèrent tristement les règnes d'Almoudir et d'Abdallah (886-911). — Doué des plus heureuses qualités, Abdelrahman III éleva l'empire de Cordoue à un haut degré de splendeur. —De sages et énergiques mesures mirent enfin un terme aux discordes civiles; des flottes nombreuses, sillonnant en tous sens la Méditerranée, remportèrent de

(1) Peu de temps après (856), cette ville retomba au pouvoir des chrétiens; la marche de Gothie se sépara entièrement de la couronne franque, et se constitua en Etat indépendant sous le nom de comté de Barcelone.

(2) Ce fut la premièree xpédition navale entreprise par les chrétiens des Asturies.

(3) Malgré cet accroissement de territoire, la monarchie asturienne ne devint pas plus puissante, car elle perdit en même temps la Navarre, sur laquelle depuis 831 elle exerçait un droit de suzeraineté : le comte GarcieXimenès se rendit entièrement indépendant, et prit le titre de roi.

glorieux avantages sur les puissantes forces navales des Fatimites, et facilitèrent la conquête de la Mauritanie; — les armées de terre, soumises à une discipline rigoureuse, combattirent souvent avec succès, et les dignes successeurs d'Alphonse III (*Ordono II* (1), *Ramire II*), et leurs émules en bravoure, les valeureux rois de Navarre Sanche Ier, Garcie II et Sanche II. — Le commerce et l'industrie, efficacement protégés, prirent d'immenses développements; de magnifiques constructions embellirent les principales cités de la Péninsule. — Abdelrahman s'éteignit sans secousse et sans douleur : atteint d'une légère indisposition, il sentit peser sur lui la main de l'ange de la mort, *qui le transporta*, dit la chronique, *des jardins enchantés d'Azzarah aux demeures éternelles* (961). — Protecteur éclairé des lettres et des féconds travaux de la paix, Alhakem sut cependant montrer la plus grande énergie lorsqu'il fut obligé de combattre. Les Léonais et les Castillans éprouvèrent la supériorité de ses armes; le Magreb révolté se vit bientôt contraint de rentrer sous son obéissance (961-976). — Hischem II ne régna que de nom : l'hadjeb (premier ministre) Mohammed, maître absolu du souverain pouvoir, fit durant près d'un quart de siècle une guerre d'extermination aux monarques chrétiens, et mérita par ses exploits le surnom d'Almansour (l'Invincible); mais enfin, vaincu à la sanglante journée de Calat Anozor, il mourut peu de temps après, de ses blessures (9 août 1002). — La race des Ommiades ne tarda pas à le suivre au tombeau; trente-six années de luttes intestines, pendant lesquelles douze princes se succédèrent sur le trône, amenèrent la ruine de l'empire de Cordoue (1038).

Démembrement du califat. — Défaites des Arabes; demande de secours de ces derniers à Joussouf ben Taschfin. — Bataille de Zalaca. — Conquête Almoravide. — Lutte acharnée d'Ali contre les chrétiens; rôle important des forces maritimes. — Brillants avantages remportés par Alphonse Ier d'Aragon; dé-

(1) Ce prince transféra sa résidence dans la ville de Léon, située au centre de la monarchie qui depuis cette époque fut nommée royaume de Léon.

faite et mort de ce prince sous les murs de Fraga. — Succès d'Alphonse VI de Castille. — Prise d'Almeria. — Victoire des Almohades. — Fin de l'empire des Almoravides en Afrique et dans la Péninsule. — Sage administration d'Abdelmoumen. — Accroissement considérable du matériel naval (1038-1162). — Des débris du califat de Cordoue se formèrent dix-neuf petits émirats, dont les principaux furent ceux de Tolède, de Cordoue, de Séville et de Grenade. — Le premier ne tarda pas à tomber au pouvoir des chrétiens. Ferdinand le Grand, roi de Castille et de Léon, le contraignit à lui payer tribut, et en 1085 Alphonse VI le soumit à sa domination. Encouragé par ce succès, le monarque castillan ne mit désormais plus de bornes à ses prétentions, et voulut placer sous son vasselage Mohammed, émir de Séville. — Celui-ci, hors d'état de combattre avec avantage son redoutable voisin, convoqua une assemblée générale des divers princes arabes pour traiter des intérêts de l'Islam, et leur proposa d'implorer le secours de Joussouf ben Taschfin l'Almoravide (1), dont le nom glorieux avait déjà traversé le détroit. — Zagout, wali de Malaga, repoussa ce dangereux expédient; mais on ne tint aucun compte de ses sages représentations. — Invité à

(1) Les Lamptunes, bien qu'ils eussent accepté l'Islam, étaient restés presque entièrement étrangers à l'intelligence de sa morale et de ses dogmes. — En 1026, Abdallah ben Yasim, marabout de Souze, leur expliqua les préceptes du Coran, les poussa ensuite contre quelques tribus berbères des environs, qu'ils soumirent; les appela *hommes de Dieu* (*Al-Morabith*), en récompense du courage dont ils avaient fait preuve; passa plus tard l'Atlas avec les plus déterminés; s'empara de Sigilmesse ainsi que de tout le pays de Darah; occupa la petite ville d'Agmat, et mourut peu de temps après, chargeant Abou-Beker-ben-Omar de continuer l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée. Ce dernier assit solidement son pouvoir. Attirées par la réputation de justice des Almoravides, les populations affluèrent de tous côtés à Dagma, et le nombre des habitants s'accrut tellement qu'il fallut songer à fonder une nouvelle cité. — Abou-Becker choisit pour la bâtir la fertile plaine d'Eylana; mais au moment où les constructions allaient être commencées, les Lamptunes, qui étaient restés au delà de l'Atlas, ayant imploré son assistance contre d'ambitieux voisins, il reprit la route du désert, et laissa le commandement à Joussouf ben Taschfin. — Le nouveau chef, après avoir fondé Maroquech (Maroc), étendit sa domination dans l'est jusqu'aux frontières de l'Égypte, et se fit proclamer *prince des musulmans*. — Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite, et déjà il songeait à traverser le détroit quand les émirs d'Espagne demandèrent imprudemment son appui.

passer en Espagne, le puissant souverain du Magreb y arriva bientôt (août 1086) à la tête de troupes nombreuses, et se rendit à Séville, d'où il marcha rapidement à la rencontre des forces réunies de Raymond Bérenger (comte d'Urgel et de Barcelone), de Sanche Ramirez (roi de Navarre et d'Aragon) et d'Alphonse, dont l'autorité s'étendait sur la Castille, le Léon, les Asturies, la Biscaye et tout le nord du Portugal. — L'action s'engagea le 24 octobre, non loin de Zalaca (aujourd'hui Salaca), à quatre lieues de Badajoz, et après une lutte sanglante de plusieurs heures, les chrétiens essuyèrent une entière défaite. Cette terrible bataille, funeste pendant de celle du Guadalète, n'eut pas heureusement les mêmes résultats. — Les vaincus ne tardèrent pas à réparer leurs pertes, et combattirent vaillamment les années suivantes (1), sans toutefois pouvoir empêcher *Youssouf* de soumettre au joug almoravide les États qui avaient imploré son assistance (2). — L'Espagne musulmane, ramenée encore une fois à l'unité, remporta d'importants avantages. L'infatigable Ali (successeur d'Youssouf) multiplia les attaques, et de nombreux navires sans cesse en mouvement lui furent d'un puissant secours. Ses escadres rencontrèrent pourtant quelquefois de terribles adversaires. — Ainsi, don Diego Gelmirez, évêque de Compostelle, non-seulement chassa les maures de la Galice; il les poursuivit encore jusque sur les côtes de l'Andalousie, et rapporta un riche butin qui servit à l'achèvement de son église. — Les intrépides marins catalans pillèrent le port de Malaga, et sous les ordres

(1) Alphonse VI mourut le 30 juin 1109. — Ce monarque démembra le comté de Porto Cale de la couronne de Castille en faveur de Henri de Bourgogne, son gendre. N'ayant pas laissé d'enfants mâles, le roi d'Aragon (Alphonse Ier), qui venait d'épouser sa fille, fut quelque temps maître du royaume de Castille et de Léon, et il est considéré comme le septième roi de ce nom.

(2) A cette époque s'illustra le célèbre Rodrigue, plus connu sous le nom de Cid Campeador. Ce héros, qui a rempli du bruit de ces exploits tout le moyen âge espagnol, après avoir vaillamment combattu les infidèles, sous Ferdinand, Alphonse VI et Sanche II, s'empara de Valence avec le secours des Arabes, implacables ennemis de Maures, se débarrassa ensuite de ses alliées musulmans, et fit de la ville conquise une petite principauté, dont il sut maintenir l'indépendance. Il mourut en 1099, chargé de gloire et d'années.

Fraga, et tomba mortellement frappé dans la mêlée (1133).

Le roi de Castille, devenu par la mort du héros aragonais le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne (car la Navarre et l'Aragon, de nouveau séparés, formèrent deux royaumes, et reconnurent sa suzeraineté), prit le titre fastueux d'empereur, continua la lutte contre les Berbères, et remporta de brillants avantages (1136-1144). — En Afrique le sort des armes n'était pas moins contraire aux Almoravides : les troupes d'Ali avaient été plusieurs fois défaites par Abdelmoumen (successeur de Mahadi), et le nouveau conquérant s'était fait proclamer *Emir-al-Moumenim.* — Vainement Taschfin (fils d'Ali) voulut mettre un terme aux exploits de ce redoutable adversaire; il périt non loin d'Oran. — Les efforts d'Abou-Ishâk n'eurent pas un meilleur succès; Maroc fut emporté d'assaut, et le vainqueur, impitoyable, mit à mort ce prince ainsi que ses plus dévoués serviteurs (1146). — Déjà les habitants de l'Andalousie et des Algarves avaient secoué les années précédentes le joug oppresseur des Almoravides et les Almohades étaient accourus à l'appel des révoltés. — Alphonse avait jusque-là gardé la neutralité, se tenant prêt à profiter des chances que pourraient lui offrir les divisions des musulmans. L'arrivée d'une nombreuse armée africaine, en 1147, le décida enfin à sortir de son inaction et à convoquer tous ses vassaux à Tolède. Il n'avait pas encore fixé le but de l'expédition, lorsque des députés de Gênes vinrent l'engager à s'emparer d'Almeria. — Cette ville, érigée en État indépendant, était alors occupée par des pirates, qui ravageaient toutes les côtes voisines et portaient la désolation, dans l'Océan, sur le littoral de la Galice et des Asturies. — Une flotte, composée de navires génois, vénitiens, pisans, catalans, bloqua étroitement le port (voir *Marine génoise*), et la place, énergiquement attaquée par terre, ne tarda pas à succomber (17 octobre). — Assiégée par les Almohades en 1151, la vaillante cité opposa la plus énergique résistance, et ne se rendit qu'en 1157, l'année même de la mort d'Alphonse. — Les vainqueurs se dirigèrent ensuite vers Grenade, qu'ils prirent d'assaut, et les

Almoravides, chassés de leur dernier asile, allèrent chercher un refuge à Majorque.

Tandis que les lieutenants d'Abdelmoumen étendaient sa domination dans la Péninsule, l'infatigable émir achevait la conquête du Magreb. Sous, Safez, Tunis tombèrent bientôt en son pouvoir. L'antique capitale des Zéirites, Mahadia, opposa une énergique résistance. Le roi de Sicile, sous la suzeraineté duquel elle était placée, envoya à son secours deux cents bâtiments chargés de troupes; mais vigoureusement assaillis par la flotte musulmane, ils furent presque tous détruits, et la chute de Mahadia entraîna la soumission du reste de la côte jusqu'à l'Égypte.

Abdelmoumen consacra les dernières années de sa vie à l'administration de ses vastes États, où il établit un ordre rarement connu des souverains de l'Islam. — Il fonda partout des manufactures d'armes, agrandit les arsenaux maritimes, fit construire de nombreux navires, et donna à la marine africaine une importance qu'elle n'avait jamais eue. — Il mourut à Salé, le 16 mai 1162, laissant le trône à Youssouf, son fils.

Joussouf, Jakoub, Mahommed, Alphonse VIII de Castille, Pierre II d'Aragon : lutte des Almohades contre les chrétiens. — Youssouf Abou Yacoub, El Wahid, Abou Mohamed, Ali, Yahia : divisions intestines parmi les maures ; déclin et démembrement de l'empire Almohade. — Formation de l'émirat de Grenade (1162-1235). — Les Almohades, dont la domination en Espagne était plus étendue que solide, eurent à combattre et les chrétiens du nord et les Andaloux. En 1184, Youssouf, ayant rassemblé des forces imposantes, alla assiéger Santarem (1), et périt devant cette place. — Iakoub, son successeur, continua la guerre sans résultats décisifs jusqu'en 1195. Résolu alors de porter un grand coup, il passa le détroit, avec trois cent mille hommes, et marcha contre Al-

(1) Une flotte nombreuse, destinée à ravitailler l'armée, était mouillée à l'embouchure du Tage.

phonse VIII de Castille, qui essuya près d'Alarcos une entière défaite. Mais ce désastre, loin de décourager le monarque castillan, sembla augmenter encore son ardeur belliqueuse. Vaillamment secondé par Pierre II d'Aragon, il repoussa toutes les attaques des Maures, auxquels ne rougirent pas de se joindre les rois de Navarre et de Léon; contraignit ces derniers à demander la paix; s'unit ensuite à eux contre les infidèles, et vainquit sur les plateaux (*navas*) de Tolosa l'innombrable armée de Mohammed (1) (16 juillet 1212). — Dès lors le flot de l'invasion musulmane, qui montait depuis cinq siècles, cessa de couvrir la Péninsule; les monarchies chrétiennes trouvant dans leur union le secret de leurs forces, la scène changea bientôt : des champions de l'Islam l'offensive passa aux champions du Christ, et la Castille, placée au premier rang, recueillit enfin les avantages de sa position après en avoir si longtemps subi les dangers (2). — Youssouf Abou Yakoub, successeur de Mohammed, se souilla par les plus honteuses débauches (1213-1224). — Après sa mort les scheiks élevèrent au souverain pouvoir El-Walid que détrôna Abou-Mohammed. Ce dernier fut renversé à son tour (1227) par Ali, qui déploya autant d'activité que de bravoure et mourut en 1232, au moment où il allait reprendre Maroc tombé au pouvoir de Yahia, son rival (3). — En Espagne, l'Arabe ben Houd, descendant des derniers rois de Saragosse, fut proclamé émir de Murcie, et après sa mort Mohammed ben Alhamar (chef de la dynastie des Naserydes), déjà maître de Jaen, de Cadix, de Baeza, recueillit une partie de son héritage, et bientôt Grenade devint le siége d'un nouvel émirat.

(1) Successeur de *Yacoub*. — Peu de temps après sa défaite, Mohammed traversa presque seul le détroit, que quelques mois auparavant couvraient ses nombreux vaisseaux. A peine de retour à Maroc, il fit reconnaître son fils Youssouf; s'enferma ensuite dans son Alcazar, essayant de noyer dans la débauche le chagrin qui le minait, et fut empoisonné l'année suivante.

(2) Usé par les fatigues de ses guerres continuelles, Alphonse VIII ne survécut que deux ans à son triomphe. — Le roi d'Aragon Pierre II et celui de Léon (Alphonse IX) moururent le premier, en 1213, le second, en 1230.

(3) Pendant les années suivantes, la puissance des Almohades ne fit que décroître en Afrique, et enfin, en 1270, leur empire devint la proie des Mérinites.

Ferdinand III : réunion des couronnes de Léon et de Castille; prise de Cordoue, de Jaen, de Séville; résultats importants de ces conquêtes; victoires de la flotte sous les ordres de Raymond Boniface (1217-1252). — Brave, actif, politique habile, Ferdinand, héritier des couronnes de Léon (1217) et de Castille (1230), fit bientôt d'utiles conquêtes sur les musulmans divisés. Cordoue, pressée par des forces supérieures, capitula le 29 juin 1236; — Alicante, Elche, Orihuela, qui depuis le morcellement de l'émirat de Murcie, s'étaient constituées en principautés indépendantes, se soumirent volontairement à la domination castillane; — une armée nombreuse dévasta le bassin du Xénil, s'empara d'Alcala et de Zaïde, alla menacer Grenade, et revint, chargée de dépouilles, mettre le siége devant Jaen. — Alhamar tenta vainement de secourir cette importante cité, dernier rempart de ses États; vaincu, impuissant à continuer la guerre, il se remit entre les mains du vainqueur et se reconnut son vassal (1246). Une seule ville manquait encore à l'entière soumission de l'Andalousie; c'était la capitale, alors gouvernée par l'Almohade Cid Abou Abdallah. Ferdinand, résolu de se rendre maître à tout prix de Séville (1), l'investit au printemps de 1247, et sa flotte, composée de treize gros bâtiments ainsi que de quelques galères sous les ordres de Raymond Boniface, après avoir mis en fuite, près de San-Lucar, une escadre africaine, vint bloquer le port. — La place, vivement attaquée, opposa la plus énergique résistance, et les forces navales prirent une part active à la lutte. Presque chaque jour avaient lieu devant la *Tour de l'Or* des combats, dont l'issue était ordinairement favorable aux intrépides matelots basques. Les principaux efforts des assaillants portaient sur le faubourg de *Triana*, mais avec peu de succès, car les musul-

(1) Cette ville était alors très-florissante. « *La noble cité de Séville*, dit la chronique, *est la plus grande et la mieux fermée qui se soit vue.... Il y vient des navires de tous les coins de la terre : d'Afrique, d'Italie, d'Angleterre et de France. Sa beauté, sa richesse sont en renom de par tout le monde, car son district contient cent mille maisons de plaisance et les péages de ses portes lui fournissent des rentes sans mesure.*

mans y faisaient continuellement passer des renforts par un pont de bateaux que des chaînes fixaient aux rives du fleuve. — Afin d'empêcher ces communications, l'amiral Raymond Boniface, profitant d'un fort vent d'ouest, lança contre le pont deux grands navires pesamment chargés qui le rompirent, et Triana, dès lors isolé, ne tarda pas à succomber. Cet échec n'abattit cependant pas le courage des assiégés; ils prolongèrent longtemps encore la défense, et ne se rendirent que lorsque les munitions et les vivres leur manquèrent complétement (novembre 1248). — La possession de Séville consommait la conquête de l'Andalousie; l'Islam était enfin expulsé de ses deux capitales, et bientôt Xérès, Médina Sidonia, Velez Malaga, Sainte-Marie, San-Lucar, Arcos, Lebrexa, etc., ouvrirent leurs portes aux vaillantes milices castillanes.

Après avoir si glorieusement triomphé des Maures en Espagne, Ferdinand voulut les vaincre encore dans le Magreb. Une flotte nombreuse, commandée par Raymond Boniface, partit donc de l'embouchure du Guadalquivir (1251), livra un combat acharné aux forces navales de l'émir de Maroc envoyées à sa rencontre, et les contraignit à prendre la fuite. Cette victoire présageait de plus importants succès; malheureusement la mort du roi empêcha l'accomplissement de son hardi dessein. — Ce monarque, auquel l'histoire aurait décerné le titre de grand si l'Église ne l'eût appelé *le saint* « *rendit doucement son âme à Dieu,* dit la chronique, *le jeudi* 30 *mai* 1252 ». Sous son règne, la marine marchande s'accrut considérablement; le pavillon castillan prit une large part au commerce du nord.

Jacques Ier d'Aragon : conquête des îles Baléares; prise de Valence; encouragements au commerce maritime; autorisation accordée aux Barcelonais d'élire des consuls; décret de 1268; *le consulat de la mer; armement d'une flotte pour aller à la délivrance de la Terre-Sainte. — Prise de Ceuta. — Mort de Jacques* (1213-1276). — La réunion de la Catalogne à l'Aragon (1137) avait fait de ce royaume

une puissance maritime importante; mais pour dominer dans la Méditerranée il lui manquait les îles Baléares, toujours au pouvoir des musulmans, et dont les hardis corsaires portaient le plus grand préjudice au commerce. Résolu de soumettre ces îles, renommées pour la sécurité de leurs ports, Jacques I[er] (successeur de Pierre II) arma vingt-cinq gros navires, douze galères, dix-huit tarides (1), cent galiotes ou autres bâtiments de moindre grandeur; s'embarqua le 3 septembre 1229 à Salo; aborda le 6, malgré le mauvais temps, à la pointe est de Majorque, non loin de Palmera; effectua le débarquement des troupes sans rencontrer de résistance, et alla mettre le siége devant la capitale, qui fut emportée d'assaut le 31 décembre (2). — En 1232, une division de la flotte s'empara sans coup férir de Minorque, et deux ans après, la prise d'Iviça par le belliqueux évêque de Tarragone, Guillaume de Mongré, compléta la conquête des Baléares.

Désireux de se signaler par de nouveaux exploits, le roi d'Aragon se rendit ensuite maître des villes situées au nord de Valence, et s'établit, en mai 1238, sous les murs de cette place, qu'il attaqua vigoureusement. Quelques galères envoyées de Tunis tentèrent vainement de la ravitailler; un fort coup de vent les dispersa, et après une tentative manquée sur Peniscola, elles regagnèrent le littoral africain. Perdant dès lors tout espoir d'être secourus, les assiégés, en proie à la famine, tandis que l'armée aragonaise était abondamment pourvue de vivres par les navires catalans, capi-

(1) Les tarides servaient au transport des troupes, des chevaux, des munitions et des armes. Elles procédaient quelquefois des galères, et quelquefois elles subissaient dans leur construction certains changements qui les rapprochaient des *nefs*. — Ainsi, il y avait des *tarides-galères* et des *tarides à proue et à poupe de nef*.

(2) Les musulmans, forcés de retraite en retraite et affamés dans leurs retranchements, furent obligés de poser les armes. Jacques donna la seigneurie de l'île en fief de la couronne d'Aragon à l'infant don Pedro de Portugal, qui, banni de son pays, avait épousé la comtesse d'Urgel. — Les Catalans portèrent à un haut degré la prospérité de Majorque : le commerce prit la plus grande extension, les connaissances géographiques s'y répandirent rapidement, surtout pour les différentes contrées de l'Afrique, avec lesquelles ils avaient de fréquents rapports.

tulèrent le 12 septembre, et l'émir (Abou Djomaïl) dut abandonner tout le pays au nord du Xucar, c'est-à-dire les trois quarts de ses États.

Jacques favorisa de tout son pouvoir le commerce et la navigation : il conclut, en 1250, des traités avantageux avec le soudan d'Égypte et l'émir de Maroc; permit, en 1266, aux Barcelonais d'élire des consuls d'*outre mer*, ayant juridiction entière sur les navigateurs; promulgua, en 1268, un décret par lequel les navires étrangers ne furent autorisés à introduire dans les ports de la Catalogne que des produits ou des objets manufacturés provenant du pays même dont ils portaient le pavillon, et cette disposition, antérieure de trois cent quatre-vingt-trois ans à l'acte de navigation de l'Angleterre, contribua beaucoup au développement de la marine marchande. — Il paraîtrait que ce fut à cette époque qu'on commença la rédaction du fameux code maritime connu sous le nom de *Consulat de la mer*, et sur l'origine duquel les historiens et jurisconsultes sont fort peu d'accord. Capmany distribue le consulat sous quatorze titres : le premier traite des obligations respectives du patron, du constructeur et des actionnaires relativement à la construction et à la vente du navire; le second, des obligations du contre-maître, de l'écrivain et des autres employés du navire; le troisième, des obligations entre le patron et les matelots; le quatrième, des actes relatifs aux affrétements entre le patron et les chargeurs; le cinquième, du chargement, estivage et déchargement des marchandises et du dommage qui peut y être apporté de toutes manières; le sixième, des commandes de navires et de marchandises; le septième, de l'ancrage des navires en rade, en plage ou en port; le huitième, des obligations mutuelles entre les patrons, les chargeurs et les passagers; le neuvième, des causes qui peuvent s'opposer à ce qu'un patron commence ou continue un voyage; le dixième, des voyages de conserve et des conventions y relatives; le onzième, des échouements et autres accidents qui arrivent sur mer; le douzième, des dommages causés à un navire marchand par des ennemis ou des cor-

saires; le treizième, des obligations respectives entre le patron et les intéressés au navire; le quatorzième, de l'observation des conventions et de la bonne foi dans les ventes et achats.

En 1269, l'infatigable monarque aragonais, dont l'âge avancé n'avait pas refroidi l'ardeur guerrière, partit de Barcelone, le 4 septembre, avec trente grosses nefs et quelques galères, pour aller à la délivrance de la Terre-Sainte; mais une violente tempête, qui ne dura pas moins de dix-sept jours, dispersa la plupart de ses navires et empêcha l'exécution de ce pieux dessein. — Quatre ans après, une flotte, forte de vingt voiles, alla par son ordre s'emparer de Ceuta, et tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port furent ou pris ou brûlés. — Jacques employa les dernières années de son règne à réduire ses vassaux factieux, et mourut le 7 juillet 1276.

Alphonse X de Castille; tentatives de ce prince pour se faire élire empereur d'Allemagne. — Soulèvement et prompte soumission de l'Andalousie. — Révolte des nobles; leur réconciliation avec Alphonse par l'entremise de l'émir de Grenade (Mohammed), qui bientôt après appelle en Espagne le roi mérinite du Maroc, Yacob-abu-Youssouf. — Défaite des chrétiens près d'Ecija et de Martos. — Mesures énergiques de l'infant don Sanche. — Services rendus par les vaisseaux castillans. — Armistice. — Reprise des hostilités. — Armements maritimes. — Siége d'Algésiras; destruction de la plus grande partie de la flotte par Youssouf. — Conclusion de la paix. — Révolte de don Sanche. — Mort d'Alphonse. — Travaux scientifiques de ce monarque : ses tables astronomiques; sa chronique. — Les Partidas : détails intéressants sur la marine à cette époque. — Sanche IV : luttes intestines; guerre contre les musulmans; bataille navale de Tanger; siége et prise de Tarifa. — Mort de Sanche. — Ferdinand IV : minorité orageuse de ce prince; courage et habileté de la reine mère. — Majorité du roi : prise de Gibraltar; siége d'Algésiras. — Mort de Ferdinand (1252-1312). — Ferdinand III avait

presque affranchi la Péninsule du joug des infidèles; mais la Castille, à cette époque où la guerre était le seul moyen de gouvernement, avait encore besoin d'un monarque belliqueux, et elle n'eut dans Alphonse X qu'un savant couronné. Animé du désir insensé de se faire élire empereur d'Allemagne, ce prince ne s'occupa que du soin de réaliser son ambitieux projet, et pendant qu'il poursuivait au loin de vains honneurs, la désaffection gagna chaque jour ses sujets. — Un soulèvement populaire eut lieu en Andalousie, et fut bientôt comprimé : Pedro Martinez de la Fé, avec trente-cinq bâtiments bien armés, réduisit facilement Cadix, et Séville n'opposa que peu de résistance. Cette prompte répression n'empêcha malheureusement pas la haute aristocratie de lever à son tour le drapeau de l'insurrection. Un grand nombre de seigneurs mécontents se retirèrent à Grenade, et s'engagèrent à servir ben Alhamar, qui mourut peu de temps après, laissant le trône à son fils Mohammed. Celui-ci ménagea d'abord un rapprochement entre les rebelles et leur souverain; puis, irrité de la persistance que mettait Alphonse à soutenir les wallis de Malaga et de Gomarès, soulevés contre son autorité, il implora et obtint la puissante assistance de l'émir du Maroc, Yacob-Abu-Youssouf, de la dynastie des Mérinites. — Les wallis, effrayés, s'unirent alors au roi de Grenade, et tous les musulmans se liguèrent pour attaquer les chrétiens. — Accablés par le nombre, ces derniers essuyèrent près d'Ecija et de Martos de glorieuses défaites. Alphonse était en Italie; mais l'infant don Sanche prit d'énergiques mesures : il rassembla de nouvelles milices, et donna l'ordre à la flotte de croiser sans cesse dans le détroit afin d'empêcher tout secours d'arriver aux Africains. — Youssouf, sur le point d'être attaqué par des forces supérieures, s'empressa de signer un armistice de deux ans, et regagna ses États.

A l'expiration de la trêve, l'armée castillane investit Algésiras (que les musulmans occupaient toujours), tandis que quatre-vingts galères, vingt gros navires pourvus de machines, ainsi que trente-cinq bâtiments légers prenaient po-

sition devant le port (1), et le siége fut poussé avec vigueur. — La baie, ouverte aux vents de nord-est (par l'isthme étroit et plat qui relie Gibraltar à la terre ferme) offrait un mouillage peu sûr, et les équipages eurent beaucoup à souffrir. L'opiniâtre résistance des défenseurs de la ville fit éprouver aux troupes d'énormes pertes. Les chaleurs, la fatigue, le manque de vivres engendrèrent des maladies. La désertion se mit dans le camp; les marins, découragés, abandonnèrent les navires à l'ancre sans autre garde que quelques malades. — Instruit de la triste situation des assiégeants, Youssouf vint avec quatorze galères fondre sur les vaisseaux privés de défenseurs, en détruisit le plus grand nombre, et ravitailla la place. — Alphonse, voyant le triste succès de ses armes, conclut la paix après avoir ainsi échoué dans la seule entreprise militaire importante qu'il eût tentée (1278). La révolte de son fils (Sanche) remplit d'amertume ses vieux jours. Il mourut de chagrin, le 4 avril 1284. C'était le prince le plus instruit de son siècle. — Il dressa des tables astronomiques avec une rare exactitude; composa une chronique; ordonna que tous les actes publics fussent écrits en castillan vulgaire (2), et donna à ses peuples le recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *Las Partidas*. — Tous les jurisconsultes célèbres de l'époque concoururent à la rédaction de cette dernière œuvre. Les *Institutes* et les *Pandectes* de Justinien, les *Décrétales* du saint-siége, les anciennes coutumes gothiques leur fournirent les éléments de ce travail, où ils admirent aussi quelques extraits des *Fueros*. Les *Partidas* contiennent un code militaire complet, qui renferme d'intéressants détails sur la marine. On trouve *Partida II, tit.* 30 : « *La guerre par mer est une chose désespérée et de plus grand péril que la guerre de terre, et ceux qui la veulent faire doivent : 1° connaître la mer et les vents ; 2° avoir les navires suffisants bien pourvus d'hommes et de vivres;*

(1) C'était la flotte la plus nombreuse qu'eût encore armée la Castille. — Alphonse dès le commencement de son règne avait fait construire un arsenal à Séville et donné un développement considérable aux constructions navales.

(2) Il l'éleva ainsi du rang de patois à celui d'idiome national.

3° ne jamais remettre à plus tard ce qu'ils ont à faire, et profiter du temps et du vent, car la mer ne tarde ni n'attend; 4° être bien commandés et disciplinés : car si les troupes de terre le doivent être, à plus forte raison celles de mer, qui ont les vents pour frein et ne peuvent descendre de leur cheval de bois pour fuir. Que chacun sache donc ce qu'il doit faire, qu'on n'ait pas à le lui dire plus d'une fois, et que la peine de la désobéissance soit la mort. »

» *Il faut sur les vaisseaux des hommes de plusieurs sortes : l'amiral, qui est le guide de l'armée; des comitres, qui sont les capitaines de chaque galère; des pilotes (naucheres) qui connaissent les vents et les ports; des matelots pour leur obéir et des troupes d'abordage (sobre salientes).... L'amiral, lors de son élection, doit passer la nuit en veille dans l'église comme pour être reçu chevalier, et le matin suivant, vêtu de riches habits de soie, il doit venir devant le roi, qui lui met à la dextre un anneau et une épée en signe de pouvoir, et à la gauche un étendard aux armes royales, et il doit jurer d'affronter le trépas pour la défense de la foi et de son seigneur, et pour le bien du pays. — Les comitres doivent être nommés par le roi ou par son ordre, et l'amiral ne peut leur infliger de peines ni en leur corps, ni en leurs biens. Celui qui veut être élu doit venir trouver le roi et lui exposer ses titres; et le roi (ou l'amiral par son ordre) doit appeler douze hommes qui connaissent la mer, et leur faire jurer que celui-là est digne d'être élu. Ce témoignage donné, on doit le vêtir d'habits écarlates, et lui remettre à la main un pennon aux armes du roi, et le conduire dans sa galère au son des trompettes. Et alors il a le droit de commander et de juger les différends qui s'élèvent à son bord; et appel peut en être fait à l'amiral ou au roi s'il est sur la flotte.* »

On trouve encore dans la même loi les noms des diverses espèces de bâtiments alors en usage. Ce sont : les *carraques* (carracas), navires de charge portant un ou deux mâts; les *busses* (buzos), navires à larges flancs; les *tarides* (dont il a déjà été parlé); les *coques* (cocas), courtes, hautes sur l'eau, larges à l'avant et à l'arrière; les *haloques*. — On n'appelait

navios (navires) ou *galeas* (galères) (1) que les bâtiments de guerre. Les hommes qui les montaient devaient être pourvus de casques et de cuirasses, de harpons, de grappins avec chaînes, d'arbalètes à étrier (qu'on tendait avec le pied ou avec un tourniquet), de vases pleins de chaux pour aveugler l'ennemi, ou de savon pour le faire glisser, ou enfin de goudron en feu pour incendier ses vaisseaux.

Législateur éclairé, Alphonse X ne sut pas faire observer les lois, et son manque d'énergie, à cette époque où un gouvernement fort était si nécessaire, amena les plus tristes résultats. Aussi le règne effacé de ce monarque (doué d'ailleurs d'excellentes qualités) est-il considéré comme une date funeste pour la Castille.

L'infant don Sanche, nous l'avons déjà dit, n'avait pas craint de porter une main sacrilége sur la couronne de son père. Devenu enfin légitime possesseur du souverain pouvoir, ce prince recueillit dans la révolte de ses sujets le fruit ainsi que le juste châtiment de la sienne; mais plein d'énergie, d'activité, de bravoure, il sut contraindre à l'obéissance la noblesse rebelle, et fit oublier son odieuse conduite envers Alphonse par les avantages qu'il remporta sur les musulmans. A son approche, l'émir de Maroc, Abou Yakoub, que les discordes intestines des chrétiens avaient attiré en Andalousie, se hâta de regagner le littoral africain, où cent bâtiments de différentes grandeurs, sous la conduite de Benoît Zacharie, ne tardèrent pas à attaquer sa flotte. L'action s'engagea non loin de Tanger, et ne dura pas longtemps; après avoir perdu treize navires dès le premier choc, les Maures prirent la fuite, et, profitant de la terreur qu'avait jetée parmi les infidèles sa victoire, l'amiral castillan leur imposa un lourd tribut. Fier de ce brillant succès, Sanche assiégea ensuite Tarifa, qui ne se rendit qu'au bout de trois mois de résistance, et, afin de mieux assurer sa conquête, y établit le grand-maître de Calatrava avec ordre de tenir sans cesse en mer des galères armées pour garder le détroit.

(1) Les plus petites se nommaient Galeotas, Saetias, Zabras.

Malheureusement, les fatigues de ce long siége pendant les chaleurs de l'été, sous ce climat brûlant, avaient porté une grave atteinte à la santé du roi. Dès lors il s'affaiblit peu à peu, et mourut, à Tolède (le 25 avril 1295), trop tôt pour son fils et pour la Castille, qui se trouvèrent livrés aux hasards d'une minorité. — En effet, jamais prince n'était monté sur le trône dans des circonstances plus critiques que Ferdinand IV. — Les factions des Haro et des Lara; le puissant parti d'Alphonse de la Cerda, appuyé sur l'alliance de l'Aragon; le Portugal, l'émirat de Grenade, s'efforcèrent à l'envi de le dépouiller. Mais sa mère, dona Maria de Molina, veilla sur lui au milieu de tant de dangers, et, déployant autant d'habileté que de courage, parvint à triompher de ces nombreux ennemis. Arrivé à sa majorité, le jeune monarque, afin d'occuper les grands vassaux, toujours menaçants, eut recours à la politique de ses aïeux, c'est-à-dire à la guerre sainte. — Gibraltar tomba bientôt (par surprise) en son pouvoir; Algésiras, vivement attaquée par terre et par mer, eût certainement succombé si, pour obtenir la levée du siége, l'émir n'avait livré Quesada, Bedmar ainsi que trois autres places et reconnu la suzeraineté de la Castille. — Ferdinand fut trouvé mort sur son lit (le 7 septembre 1312), précisément le jour auquel deux gentilshommes, qu'il avait fait décapiter sans forme de procès, l'avaient cité à comparaître devant le tribunal de Dieu. De là le surnom d'*el Emplazado* (*l'Ajourné*), que lui ont donné les historiens espagnols.

Pierre III d'Aragon. — Guerre de Sicile : victoires des forces navales de Pierre devant Nicotera, en vue de Malte, près de Sorrente. — Mort de Charles d'Anjou. — Entrée de Philippe le Hardi en Catalogne. — Siége de Girone. — Roger dell' Oria : nouveaux succès de la flotte aragonaise non loin du cap San-Feliù et dans le golfe de Roses. — Retraite de l'armée française. — Mort de Pierre. — Alphonse III : continuation de la lutte ; exploits des marins catalans commandés par Bérenger de Vilaragut, Bernard de Sarra, Roger dell' Oria, sur les côtes de la Pouille, de la Provence et du Langue-

doc; bataille navale de Castellamare. — Traité de Tarascon. — Mort d'Alphonse. — Jacques II : reprise des hostilités en Italie; conquête de la Pouille; prise de Corfou, de Malvoisie, de Chio, de Modon; traité d'Agnani. — Élévation de l'infant Frédéric au trône de Sicile. — Guerre entre Frédéric et Jacques; batailles navales du cap Orlando et de Ponza. — Résistance opiniâtre et triomphe de Frédéric. — Conclusion de la paix. — Roger de Flor. — Brillants avantages de la marine aragonaise sur les forces navales musulmanes. — Expédition de Sardaigne : prise d'Iglesias et de Cagliari. — Défaite de la flotte des Pisans; soumission de l'île. — Alphonse IV : soulèvement en Sardaigne; guerre entre l'Aragon et la république de Gênes; lutte acharnée sur mer. — Mort d'Alphonse IV (1276-1336). — Jacques Ier avait agrandi l'Aragon et achevé la conquête au dedans; Pierre III (*le Grand*) la porta fièrement au dehors, afin d'occuper dans des guerres lointaines la turbulente ardeur de la noblesse, et tourna son ambition vers l'Italie. — Le moment était propice. — Étranger, assis par la violence sur le trône de Sicile, Charles d'Anjou avait soulevé contre lui de profonds ressentiments. Une seule pensée, celle de la vengeance, animait les Siciliens opprimés. Jean de Procida, assuré du concours de l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, se chargea du soin de délivrer sa patrie, et, au nom des principaux habitants, offrit la couronne au roi d'Aragon. C'était aller au-devant du plus ardent désir de ce prince. Il crut cependant devoir recourir à la ruse : il aborda d'abord à Colla, dans le but apparent de combattre les Sarrasins d'Afrique, et ce fut seulement après l'horrible massacre des Français, quand les Messinois, énergiquement attaqués, implorèrent son assistance, qu'il vint débarquer à Trapani et marcha contre Charles. A son approche, ce dernier, qu'on est étonné de trouver aussi prudent, se hâta de gagner la côte voisine, et donna l'ordre à sa flotte, forte de quatre-vingts voiles, de se diriger vers Naples; mais à la hauteur de Nicotera vingt-deux galères catalanes sous la conduite de Cortada lui firent essuyer une entière défaite (14 octobre 1282), et le lendemain matin rentrèrent triomphale-

ment dans le port de Messine, pavoisées, enseignes déployées, traînant à la remorque leurs nombreuses prises. « *Jamais*, dit Muntaner, *on ne vit telle allégresse : on eût dit que le ciel et la terre étaient confondus, et au milieu de tous ces cris on entendait les louanges de Dieu et de Madame sainte Marie.* » Charles était trop brave pour laisser en paix son redoutable ennemi. Il leva des troupes en Provence, et mit en mer de nombreux navires. — Inutiles efforts ! La fortune continua de se montrer contraire au succès de ses armes. L'habile et courageux dell'Oria détruisit presque entièrement en vue de Malte, après un combat acharné, une escadre de dix-neuf galères provençales que commandait Guillaume Cornut, et s'empara de l'île (juin 1284) (1). — L'amiral aragonais ravagea ensuite les côtes de la Calabre et vint se présenter devant Naples, dans l'espoir que son défi serait accepté. En effet, le jeune prince de Salerne, fils et lieutenant de Charles, emporté par sa bravoure et malgré les ordres de son père, qui lui avait enjoint de l'attendre, sortit bientôt du port avec quarante navires, engagea la lutte, au sud du golfe, non loin de Sorrente, fut battu et tomba au pouvoir des vainqueurs. — Le général de Busson, Reynaud Gallard, les comtes de Cherni, de Brena, de Monopoli, de Villagens, Guillaume Stendard et plusieurs autres des principaux seigneurs eurent le même sort. — Le lendemain de l'action, Charles débarqua deux mille chevaliers à Gaète. — Quand on lui apprit la capture de son fils, la colère l'emporta sur le regret : « *Que n'est-il mort* (s'écria-t-il), *puisqu'il a failli à notre commandement !* » — Aigri par l'adversité, ce malheureux prince sévit contre les Napolitains pour raffermir leur foi chancelante. Puis, accablé d'une série de revers sans exemple, il s'épuisa en vains préparatifs de vengeance, usa ainsi le reste de ses forces, et mourut le 7 janvier 1285. — Philippe le Hardi, résolu de le venger, envahit aussitôt le Roussillon avec une armée formidable (100,000 fantassins

(1) A cette époque fut rédigé à Valence un code de procédure en matière maritime, formant quarante-deux chapitres.

et 20,000 cavaliers) tandis que ses forces navales (cent quarante bâtiments de différentes grandeurs) jetaient la terreur sur les côtes. — Pierre n'avait à opposer au monarque français que quelques milliers d'hommes et une vingtaine de navires, car les Cortès lui refusaient tout concours, et le gros de sa flotte était encore en Sicile. Aussi se trouva-t-il impuissant à empêcher son redoutable adversaire de pénétrer en Catalogne, d'occuper Roses et d'investir Girone (Gerona). — La Loyauté aragonaise se réveilla bientôt en face du danger que courait le souverain : nobles, bourgeois, habitants des campagnes, ajournant leurs griefs, accoururent en foule à son secours, et la marine lui rendit les plus importants services. — Douze galères, sous les ordres de Raymond Marquet et de Bérenger Mallot, attaquèrent à l'improviste dans le golfe de Roses vingt-huit bâtiments que commandait Guilhem de Lodève (voir *Marine française*), en prirent seize et forcèrent les autres à gagner Palamos (1). Ce glorieux triomphe fut principalement dû, suivant Muntaner, aux arbalétriers du pont (ballesters de Tabla) qui chez les Catalans remplaçaient le troisième banc des rameurs. — « *Chacun d'eux* (dit l'historien espagnol), *savait fabriquer une arbalète, préparer un dard, une flèche, une corde et portait avec lui tout les outils nécessaires ; au besoin ces intrépides combattants prenaient la rame pour laisser reposer la chiourme* (2). »

Peu de temps après, Roger dell' Oria, arrivé enfin de Sicile, se porta résolument au-devant de cinquante-cinq bâtiments (génois, pisans et français) commandés par Jean Scot, les rencontra près du cap San-Feliù, et dans un combat de nuit, dont l'issue resta longtemps indécise, en captura ou en détruisit vingt-huit. Les autres cherchèrent un refuge à Roses ; mais l'infatigable Roger, profitant de la frayeur qu'a-

(1) Raymond Marquet se dirigea ensuite vers la côte de Barbarie avec quatorze galères, et s'empara de l'île de Gerbi.

(2) Souvent avant la bataille on liait les galères l'une à l'autre ; Muntaner recommande en outre d'attacher les rames à l'apostis, au moment de l'abordage ; pour pouvoir les abattre sans les rentrer.

vait répandue sa victoire, les assaillit le lendemain, s'en empara facilement ainsi que de cent cinquante transports, et fit prisonnier l'amiral Enguerrand de Bailleul (voir *Marine française*). — Il alla ensuite à Cadaquès, où le comte de Foix vint de la part de Philippe lui demander une suspension d'armes. Dell' Oria refusa durement. « *Vous êtes bien téméraire,* dit alors le comte, *car si jusqu'ici la fortune vous a été propice, il n'en sera pas toujours ainsi. Le puissant souverain dont je suis l'envoyé équipera, s'il le faut, trois cents galères, et châtiera votre orgueil.* » — *Je ne suis,* répliqua vivement l'inflexible marin, *ni vain ni présomptueux; je réponds simplement que je ne veux pas accorder de trêve à la France. Je rends grâces à Dieu des avantages que j'ai remportés, et j'espère qu'il me continuera sa protection pour défendre mon auguste maître et soutenir ses droits, injustement attaqués. Au reste vos menaces ne m'effrayent nullement. Je n'armerai que cent navires, et qu'il en vienne trois cents ou dix mille, peu m'importe; désormais aucune flotte ne pourra tenir la mer qu'avec un sauf-conduit du roi d'Aragon, et les poissons eux-mêmes n'oseront pas lever la tête hors de l'eau sans avoir un écusson à ses armes.* » Le comte de Foix sourit, et n'insista plus. (*Desclot.*)

Cependant, au lieu de frapper l'ennemi au cœur et de marcher sur Barcelone, les Français, décimés par les maladies, avaient, suivant la tactique absurde de l'époque, continué le siége de Girone, ville du second ordre, et ne s'en étaient emparés qu'après avoir essuyé des pertes énormes. La faute était irréparable. — Philippe ramena en Roussillon, par le col de Panissars, les débris de la plus noble armée qui se fût rangée autour de l'oriflamme. « *Ce fut à grand labeur,* dit Guillaume de Nangis, *qu'on arriva à Perpignan. Le roi s'y trouva si malade qu'il ne voulut pas attendre la perte de son sens et de son avisement; il fit son testament en bon chrétien; après quoi il reçut en grande dévotion les sacrements de sainte Église, et ne tarda guère à s'acquitter du tribut de nature* » (5 octobre 1285). — Pierre III ne lui survécut que peu de temps; il expira le 10 novembre, emportant avec lui

de grands desseins inachevés et la gloire d'avoir doté l'Aragon d'une couronne de plus. Le Dante (*Purgat.*) a dit en parlant de ce valeureux prince :

...... « Quel che par si membruto
D'ogni valor porto cinta la corda. »

Il laissa, par son testament, à don Alphonse, son fils aîné, les royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence avec la suzeraineté de Majorque, du Roussillon et de la Cerdagne; à Jacques, son second fils, le royaume de Sicile ainsi que toutes ses conquêtes d'Italie. — Les deux autres infants restèrent sans apanage.

Malgré les généreux efforts du roi d'Angleterre (Édouard Ier, de la dynastie normande) pour arriver à un arrangement, les hostilités se poursuivirent activement sous Alphonse III. Le comte d'Artois, que Charles d'Anjou mourant avait nommé lieutenant général du royaume, occupa Catane. — Vingt-huit galères, commandées par Bérenger de Vilaragut, effectuèrent un débarquement à Corfou, détruisirent ensuite ou capturèrent, sur le littoral de la Pouille, un grand nombre de navires et revinrent à Messine chargées de butin. — Bernard de Sarra, avec douze bâtiments, se rendit maître des îles de Capri et de Procida; saccagea Sorrente, Astura, Pasitano, et rapporta aussi de riches dépouilles. — L'infatigable Roger dell' Oria répandit l'épouvante sur les côtes de la Provence et du Languedoc; enleva tous les navires qui se trouvaient dans les ports de Marseille, d'Aigues-Mortes, d'Agde, et, avec quarante galères, alla offrir la bataille près de Castellamare à une flotte franco-napolitaine de quatre-vingts voiles sous les ordres d'Henri de Murs. La lutte s'engagea le 16 juin (1287) et fut des plus opiniâtres. — Gui de Montfort, les comtes d'Avellin, de Brenda, de Monopoli, de l'Aigle, vivement attaqués par les Siciliens et les Catalans, résistèrent pendant plusieurs heures au choc de ces terribles adversaires; les autres commandants montrèrent moins d'énergie, et l'habileté unie au courage finit par l'emporter sur le nombre. Trente-cinq navires et cinq mille prisonniers

[illegible]rent au pouvoir de Roger. — Continuant le cours de ses [illegible]ès, l'illustre amiral s'empara l'année suivante de Pto-[illegible]ta (Afrique) et livra la ville au pillage.

La guerre portait le plus grand préjudice au commerce; les populations épuisées réclamaient impérieusement la paix. Elle fut enfin conclue à Tarascon en février 1291 et l'Aragon renonça au fruit de tous ses exploits; mais la mort inopinée d'Alphonse anéantit bientôt ce traité. — Le roi de Sicile vint prendre possession de l'héritage qui lui était légitimement dévolu, et les hostilités recommencèrent. — Dell' Oria soumit la Pouille, s'empara ensuite de Corfou, de Malvoisie, de Chio, de Modon, et assura ainsi aux Aragonais l'empire de l'Archipel. — Malgré l'incontestable supériorité de sa marine, Jacques II, obligé de lutter et contre la France et contre Rome, n'en était pas moins dans une situation difficile. Désireux de voir lever l'interdit dont étaient frappés ses États, il consentit à négocier, et renonça par le traité d'Anagni à tous ses droits sur la Sicile. — Instruit de cet abandon, les habitants de l'île élevèrent au trône l'infant Frédéric, son frère. — Le couronnement de ce prince ne pouvait être que le signal d'une guerre acharnée. — Le roi d'Aragon échoua devant Syracuse où une partie de sa flotte se fit battre et regagna Barcelone; mais il revint bientôt avec cinquante-six galères que commandait Roger dell' Oria. Frédéric ne pouvait en opposer que quarante; il n'hésita cependant pas à engager l'action à la hauteur du cap Orlando. — Le 4 juillet (1299), dès le point du jour, les deux armées se rangèrent dans le même ordre ou à peu près : les bâtiments du plus fort échantillon et les capitanes au centre; les navires légers aux ailes. On se tint d'abord à distance, puis des engagements partiels eurent lieu, puis la mêlée devint générale, et jusqu'à midi l'issue de ce terrible combat resta indécise. Alors une habile manœuvre des Catalans mit le désordre au milieu de la ligne ennemie et décida de la victoire. — Dix-huit galères (parmi lesquelles se trouvait celle que montait Frédéric) parvinrent seules à gagner Messine; les autres furent ou capturées ou coulées à fond. — Dell' Oria souilla sa

gloire par d'atroces cruautés : il ne fit pas de prisonniers; chefs et matelots, tout fut égorgé, et l'acharnement des marins placés sous ses ordres était égal au sien, car, dans ce conflit sanglant de peuple à peuple, une rivalité commerciale envenimait les rivalités politiques. Du reste la part des vaincus était encore belle : ils avaient bravement combattu la première nation maritime de l'époque et n'avaient succombé, sous le nombre, qu'après une héroïque résistance.

Jacques II n'avait pas triomphé sans remords; il ne tarda pas à regagner ses États et la lutte changea de face. — Frédéric battit et prit à Falconara le prince de Tarente (un des fils du roi de Naples). — L'invincible dell' Oria dispersa, il est vrai, près de l'île de Ponza, une flotte plus faible que la sienne à laquelle il enleva dix-huit galères (1), et le duc de Calabre réduisit Messine aux dernières extrémités; mais Roger de Flor (2) sauva cette ville importante en y jetant des vivres à la faveur d'une tempête, et les assiégeants, exposés à leur tour aux horreurs de la famine, se virent obligés de s'éloigner. — Le comte de Valois, appelé de France pour réparer cet échec, n'obtint aucun résultat. — Enfin les deux

(1) Ce fut le dernier triomphe de l'illustre amiral : il mourut le 17 janvier 1305 et fut inhumé à Barcelone auprès du tombeau de Pierre III, qui avait eu pour lui une affection particulière.

(2) Nommé, à l'âge de vingt ans, au commandement du *Faucon*, gros navire de la flotte du Temple, Roger de Flor avait pris une part glorieuse à toutes les campagnes de Syrie et notamment à celle d'Acre. Puis, victime de l'envie et obligé de fuir, il s'était attaché au service du roi de Sicile. Après la conclusion de la paix, l'intrépide marin conduisit en Orient les aventuriers qui avaient défendu la cause de Frédéric, reçut d'Andronic le titre de Megaduc, et remporta sur les Ottomans d'éclatantes victoires. — Mais bientôt cette troupe indisciplinée, à laquelle s'était réuni un grand nombre de Catalans, causa plus de maux aux Grecs que l'inimitié des Turcs, et Roger, dont les ambitieux projets menaçaient le pouvoir impérial, fut égorgé avec une partie de ses redoutables compagnons. Quinze cents, échappés au massacre, se retirèrent à Gallipoli et dispersèrent les forces qu'on envoya pour les réduire à l'obéissance. Après ce succès, ayant grossi leurs rangs d'environ trois mille volontaires, la plupart forbans déterminés, ils dévastèrent les deux rives de l'Hellespont jusqu'aux portes de Constantinople, allèrent ensuite s'emparer de l'Attique ainsi que de la Béotie et devinrent la terreur de la Grèce. — Enfin leurs désordres toujours croissants les forcèrent de reconnaître la suzeraineté de la maison de Sicile. (Pachymer. — Gibbon. — Muntaner.)

partis, également épuisés, conclurent la paix le 19 août 1302, et Frédéric, reconnu roi de Trinacrie (nom antique ressuscité on ne sait trop pourquoi et qu'on abandonna bientôt), épousa Léonore, troisième fille de Charles II. — Tel fut le dénoûment de ce drame qui pendant si longtemps avait ensanglanté le sud de l'Europe.

La marine aragonaise se signala dans le cours des années suivantes par de brillants avantages sur les Maures : don Guillen de Moncada ravagea les côtes de la Tunisie, s'empara de plusieurs forteresses, et imposa un tribut de cinq mille doublons d'or au souverain du pays; — une flotte de trente-cinq voiles défit complétement celle de Bahamon, roi de Tremessen (Tlemcen), et captura ou détruisit plusieurs navires.

En 1323, Jacques II, résolu de se rendre maître de la Sardaigne que le pape Boniface VIII lui avait octroyée en fief, arma soixante galères, vingt-quatre gros navires et deux cents bâtiments de différentes grandeurs pour le transport des troupes, des munitions et des vivres. Ces importants préparatifs semèrent l'effroi dans toute l'Italie, « *car le monde tremblait chaque fois que l'aigle d'Aragon s'apprêtait à prendre son vol.* » (Muntaner.) — Tout du reste semblait devoir favoriser l'entreprise : Gênes était déchirée par des dissensions intestines; Pise, depuis la bataille de la Meloria, avait perdu son ancienne puissance; l'empereur, occupé de ses guerres en Allemagne, n'animait plus de sa présence le courage du parti gibelin.

Dix-huit mille hommes débarquèrent à Palma le 15 juin. Les Pisans, trop inférieurs en nombre, ne purent empêcher Iglesias, Cagliari, ainsi que d'autres villes, de tomber au pouvoir de l'ennemi (1324); leur flotte, forte de trente-neuf voiles (33 galères, 5 saëties, 1 nef) fut battue par l'armée navale aragonaise sous les ordres d'En Caroz (1325), et ils durent abandonner la Sardaigne. — Jacques mourut peu de temps après avoir ajouté ce nouveau fleuron à sa triple couronne (2 novembre 1327). Mais cette conquête était plus brillante que solide. En effet,

dès le commencement du règne d'Alphonse IV (1), les Sardes, impatients du joug, se soulevèrent. En Caroz confisqua les biens des principaux chefs de la révolte et les condamna au bannissement.—Gênes alors, prenant la défense des rebelles, envoya ses escadres inquiéter les côtes de la Catalogne; les Barcelonais justement irrités ravagèrent le littoral ligurien; divers combats sanglants se livrèrent, et, malgré les généreux efforts que fit le saint-siége pour rétablir la paix entre les deux peuples, ils continuèrent durant quatre ans les hostilités, avec un acharnement que peuvent seules expliquer leurs rivalités mercantiles. — Alphonse, fatigué de cette guerre ruineuse, venait d'ouvrir des négociations lorsque la mort l'enleva, le 24 janvier 1336.

Alphonse XI de Castille : guerres contre les infidèles; combat naval de San-Lucar; perte de Gibraltar. — Hostilités contre le Portugal : victoire de la flotte castillane près du cap Saint-Vincent.— Reprise de la lutte contre les musulmans. — Injustes accusations des ennemis de Jofre Tenorio; mort volontaire et glorieuse de cet amiral. — Mémorable journée du Rio-Salado. Bataille navale importante dans le détroit. — Siége et prise d'Algésiras; services rendus par les forces navales. — Siége de Gibraltar. — Mort d'Alphonse. — Pierre IV d'Aragon : conquête des iles Baléares, du Roussillon et de la Cerdagne; révoltes en Sardaigne; alliance de Pierre avec les Vénitiens contre les Génois; défaites de ces derniers sur mer; inutiles tentatives des Aragonais pour s'emparer d'Algheri. — Guerre entre l'Aragon et la Castille; bataille navale de Barcelone. — Lutte de Pierre le Cruel et du comte de Transtamare. — Henri II, Jean I, Henri III de Castille, et régence de l'infant don Ferdinand : brillants avantages remportés par la marine andalouse sur les Portugais, les Anglais et les Maures. — Conquête de trois des îles Canaries par Jean de Béthencourt. — Jean II : discordes civiles (1312-1454). —Pendant la lutte de l'Aragon contre Gênes, sous le règne d'Alphonse IV, le roi de Castille,

(1) Successeur de Jacques II.

Alphonse XI (successeur de Ferdinand IV), combattit vaillamment les infidèles. Sa flotte, conduite par Jofre de Tenorio, défit, non loin de San-Lucar, vingt-deux galères africaines envoyées au secours de l'émir de Grenade; il enleva lui-même à ce prince Teba ainsi que d'autres cités importantes, le battit dans plusieurs rencontres et le contraignit à poser les armes.

A cette époque, trop d'intérêts divers étaient en jeu pour que la tranquillité durât longtemps. — En 1333, Abd-el-Méleck, fils d'Aboul Hassan, se rendit maître de Gibraltar. Il était urgent de reprendre au plus tôt cette ville importante; aussi fut-elle bientôt investie par terre et par mer. — Tout le désavantage était du côté des assaillants, et l'insalubrité du climat ajoutait encore aux difficultés de l'entreprise. Vainement l'amiral Tenorio essaya de brûler l'arsenal ainsi que les navires mouillés dans le port; de nombreuses machines battirent inutilement les remparts de la place; les plus héroïques efforts échouèrent devant l'opiniâtre résistance des assiégés, et le valeureux monarque se décida enfin, non sans regret, à traiter. — Il réduisit ensuite à l'obéissance ses vassaux révoltés; et le roi du Portugal, qui, pour soutenir les rebelles, avait tenté un coup de main sur Badajoz, ne tarda pas à être puni de cette injuste agression. Tenorio attaqua (près du cap Saint-Vincent) la flotte de ce prince que commandait Emmanuel Pezano, coula ou prit quatorze galères, et mit les autres en fuite (1) (1337). — Les hostilités furent alors suspendues, et l'intervention d'un légat du saint-siége rétablit la bonne harmonie entre les deux monarques.

Informé peu de temps après des immenses préparatifs que faisait l'émir de Fez, don Alphonse donna l'ordre à Tenorio d'aller croiser dans le détroit et se rendit à San-Lucar, afin d'y hâter l'armement de tous les navires en état de tenir la mer. Ces derniers, malgré l'activité du prince, n'arrivèrent pas à

(1) Tenorio conduisit à Cadix son armée victorieuse et alla rejoindre le roi à Séville, où il entra triomphalement, précédé de l'amiral portugais (qui avait été fait prisonnier) ainsi que d'un grand nombre de capitaines, marchant la corde au cou.

temps. L'amiral de Castille, dont la flotte ne comptait qu'une trentaine de bâtiments, ne put s'opposer au passage de l'armée navale musulmane forte de deux cent cinquante voiles, et des troupes nombreuses furent débarquées à Gibraltar. — Les ennemis de Jofre Tenorio l'accusèrent alors d'avoir manqué de courage. — Justement indigné, ce brave marin ne voulut pas survivre à une semblable imputation. Avec deux ou trois de ses capitaines (les autres refusèrent de le suivre) il se jeta résolûment au milieu des galères africaines et y trouva ce qu'il cherchait, un glorieux trépas (3 août 1340). « *Les Maures*, dit la chronique, *causaient beaucoup de mal aux chrétiens, et le nombre de ceux qui étaient avec l'amiral diminuait sans cesse; or tous faisaient si grande estime de leur illustre chef que, quand l'un d'eux se sentait grièvement blessé, il allait lui baiser la main pour se donner cœur à la bataille et s'en retournait mourir à son poste. Et l'amiral, dès qu'il voyait les siens reculer, allait frapper les infidèles, les contraignait à s'éloigner et revenait se placer près de sa bannière. Mais enfin, lorsqu'il ne resta presque personne autour de lui, les Maures entrèrent en foule dans sa galère. Alors, entourant d'un bras le pennon de Castille, de l'autre il combattait, en exhortant ses matelots à l'imiter. Et, quand tous furent tués jusqu'au dernier, il combattit encore jusqu'à ce qu'on lui brisa la tête d'un coup de barre de fer.* »

Les Maures ayant mis le siége devant Tarifa, le prieur de Saint-Jean (Alphonse Ortez) reçut ausitôt l'ordre de louvoyer en vue de la place, afin d'y jeter au besoin des renforts. — Malheureusement une violente tempête dispersa les navires; quelques-uns allèrent à la côte et tombèrent au pouvoir des assiégeants (1), les autres durent se réfugier à Carthagène; mais ils ne tardèrent pas à reprendre la croisière, et la ville repoussa victorieusement tous les assauts des infidèles.

Cependant les rois de Castille et de Portugal avaient réuni cinquante-huit mille hommes. Avec des forces si peu impor-

(1) Tous les marins qui refusèrent d'abjurer leur religion, et ce fut le plus grand nombre, périrent dans les supplices.

tantes ils ne craignirent pas d'attaquer, près des rives du Rio-Salado, l'innombrable armée musulmane, et, vaillamment secondés par les équipages de la flotte (réunis à la garnison de Tarifa), lui firent essuyer une sanglante défaite (1) (30 octobre 1340). — L'émir de Fez s'enfuit à Gibraltar et, craignant que les vaisseaux chrétiens ne vinssent lui couper la retraite, se hâta de se rendre à Ceuta; — l'émir de Grenade s'embarqua pour Almunecar et regagna de là sa capitale.

Les hostilités, interrompues durant la mauvaise saison, recommencèrent dès le mois d'avril, et Moclin, Alcala, Priego, Rute, Ben Axemur, tombèrent au pouvoir des Castillans.

De brillants exploits de la marine andalouse signalèrent l'ouverture de la campagne de 1342. — Douze tarides africaines furent prises ou coulées à fond en vue de Bullones; — treize navires grenadins éprouvèrent le même sort; — peu de temps après, l'amiral Gilles de Bocanegra, qu'avait rallié l'escadre portugaise, sous la conduite de Pezano, livra bataille, dans le détroit, à la grande flotte d'*Abul-Hassen*, forte de quatre-vingt-trois voiles, et la défit complétement après une lutte opiniâtre de dix heures. « *Tel était l'acharnement des combattants,* dit la chronique, *que, poussés par le vent, ils arrivèrent jusqu'à Tarifa sans s'être même aperçus si les vaisseaux marchaient ou restaient immobiles.* » — Les Maures eurent vingt-six bâtiments capturés ou détruits; les chrétiens n'essuyèrent que des pertes insignifiantes. — Les Aragonais, arrivés trop tard pour prendre part à ce glorieux triomphe, cueillirent aussi quelques lauriers : ils attaquèrent, près de Stepona, quatorze galères, en prirent quatre chargées de vivres et dispersèrent les autres.

Ces succès déterminèrent le roi de Castille à faire le siége

(1) Douze galères aragonaises, arrivées la veille de la bataille, fournirent aussi plusieurs centaines de marins qui rivalisèrent de bravoure avec les Andaloux. — Deux cent mille Maures tombèrent dans la mêlée, d'après la chronique; et le nombre des prisonniers fut si grand qu'elle n'essaye même pas de l'évaluer.

d'Algésiras. — La ville, bien pourvue de vivres, de *tonnerres*(1), de machines, et défendue par vingt mille hommes, l'élite des Béni-Mérides, opposa la plus énergique résistance. Mais, ni les fréquentes sorties de la garnison, ni les rigueurs de l'hiver, ne purent ralentir l'ardeur des chrétiens. — Malgré toute sa vigilance, la flotte ne pouvait empêcher les Maures d'apporter, à la faveur de la nuit, des munitions et des vivres aux assiégés; afin de les priver de ces secours, on ferma le port avec de fortes chaînes liées entre elles, en sorte que la barque la plus légère ne put désormais y pénétrer.

Cependant soixante bâtiments de différentes grandeurs avaient été équipés à Ceuta; profitant du moment où une tempête avait contraint la flotte castillane à se tenir momentanément au large, ils allèrent débarquer des troupes à Gibraltar, et rallièrent l'escadre de Grenade (octobre 1343). — Tout semblait annoncer des opérations décisives; il n'y eut pourtant qu'une série de petits engagements sur terre et sur mer.

Général et soldat à la fois, tantôt au camp, tantôt au milieu de ses braves marins, Alphonse était toujours le premier à combattre, le dernier à se reposer. — La lutte dura encore tout l'hiver, et la ville ne capitula que le 22 mars 1344, après avoir souffert toutes les extrémités de la faim. — Une trêve de dix ans fut signée entre la Castille et les musulmans; mais elle n'en dura que cinq. L'infatigable Alphonse, qui croyait n'avoir pas rempli sa tâche de roi chrétien tant qu'il resterait aux Africains un pouce de terre dans la Péninsule, voyant, en 1349, Abul-Hassen occupé par la révolte d'un de ses fils, vint assiéger Gibraltar et mourut de la peste devant cette ville, le 26 mars 1350, jour du vendredi saint.

(1) C'est ainsi que sont nommés les canons, dans la chronique d'Alphonse; le passage suivant en peint les terribles effets. « Les chrétiens avaient grand effroi de ces balles de fer que lançaient les tonnerres; car, quelque membre qu'elles vinssent frapper, elles l'enlevaient. Et si peu que l'homme fût atteint, il était bientôt mort, et il n'y avait chirurgien qui le pût guérir, car elles venaient en brûlant comme du feu; et telle était leur force, qu'elles traversaient de part en part un chevalier avec son armure. »

Tandis que l'illustre monarque castillan combattait les infidèles, Pierre IV d'Aragon (1), dépouillant Jacques II son beau-frère, s'était emparé des îles Baléares, du Roussillon, de la Cerdagne; avait ensuite réduit à l'obéissance les nobles révoltés, et raffermi le pouvoir royal par l'abolition du privilége de l'Union (2). — L'année même de la mort d'Alphonse, il unit ses forces navales à celles de Venise contre la fière république de Gênes qui, peu scrupuleuse observatrice des traités, venait de faire en Sardaigne d'importantes conquêtes. — Une grande bataille navale, livrée près de Constantinople, demeura sans résultat; un second combat, engagé en vue de la Loiera, eut pour issue la défaite de la flotte génoise (voir *Marine vénitienne*, tome I, p. 450-452), et ne mit pas fin à la lutte.

Décidé de porter un coup décisif, Pierre IV appareilla de Roses le 15 juin 1354 avec quarante-cinq galères, trente-trois tarides, cinquante transports, débarqua vingt mille hommes près d'Algheri et assiégea cette place. Mais la vigueur de la défense égala celle de l'attaque. A l'approche de la mauvaise saison, les maladies décimèrent l'armée assiégeante et le roi fut contraint de regagner ses États (1355). — Quelque temps après son retour, un événement peu grave en lui-même (3) amena une rupture entre la Castille et l'Aragon. — Les hostilités commencées vers la fin de juillet 1356, puis suspendues à la sollicitation du saint-siége, recommencèrent en 1358, et la marine ne resta pas inactive. — Vingt navires équipés à Séville passèrent le détroit de Gibraltar et s'emparèrent, le 17 août, de Guardamar, ville assez importante située à l'embouchure de la Segura. — Encouragé par ce succès, Pierre le Cruel donna l'ordre à Martin Yagnez d'activer les armements maritimes dans les divers arsenaux de

(1) Successeur d'Alphonse IV.

(2) Antique droit qu'avaient les Aragonais de *s'unir* contre le souverain et de le combattre même, pour la défense de leurs lois.

(3) L'amiral catalan, François de Perellos, ayant saisi dans le port de San-Lucar deux bâtiments génois, Pierre le Cruel (successeur d'Alphonse XI) voulut que l'officier coupable de cette infraction au droit des neutres lui fût aussitôt livré, et, mécontent de la réponse évasive du roi d'Aragon, déclara la guerre à ce prince.

l'Andalousie, de la Galice, de la Biscaye, et au printemps suivant (1359) quatre-vingts bâtiments purent être réunis à San-Lucar. — Le plus grand, appelé *Uxel*, sur lequel flottait la bannière royale, avait trois châteaux et cinq cents hommes d'équipage; dix-neuf autres, de presque aussi forte dimensoin, étaient commandés par les principaux chevaliers de la cour et les marins les plus expérimentés (1). — La flotte mit à la voile au mois de mai, toucha successivement à Cadix, à Algésiras, à Carthagène; ravagea les côtes de Valence et alla menacer Barcelone. — Le gros de l'armée navale aragonaise était en Sardaigne; une vingtaine de galères, rangées à l'abri des bas-fonds, défendaient seules l'entrée du port. — La bataille s'engagea le 10 juin, et, malgré l'énorme disproportion des forces, les Catalans obligèrent leurs nombreux ennemis à s'éloigner.

La guerre se poursuivit sans résultat jusqu'en 1367. — Alors les grandes compagnies, sous les ordres de Bertrand du Guesclin, firent proclamer roi Henri de Transtamare (2). — L'année suivante le prince de Galles rétablit Pierre sur le trône; mais cet odieux tyran ne garda pas longtemps la souveraine autorité: il essuya près de Montiel une entière défaite et fut poignardé par son frère (3).

Obligé de combattre pour soutenir son pouvoir menacé au

(1) C'étaient : *Gil de Bocanegra, don Diego Gárcia de Padilla, Ferrand Alvarès de Tolède, Barthélemi de Bocanegra, Gacijufre Tenorio, Sanchez de Tovar, Pierre de Velasco, Diego Guttierez de Cevallos, Juan Fernandez de Tovar, Rodriguez de Villegas, Gonzalez Orejo, Ambroise Bocanegra, Gomez Perez de Porser, Pierre de Porres, Lopez de Cordoue, Diego Gonzalez, Suero Perez de Quinones, Ximenez de Cordoue.*

(2) Frère naturel de Pierre.

(3) La restauration de Henri II sur le trône de Castille fut suivie d'un rapprochement avec l'Aragon. Puis la discorde éclata encore et amena entre les deux États une assez longue guerre que termina heureusement le traité de 1375, par lequel Pierre IV renonça enfin à toutes ses prétentions sur le royaume de Murcie. — La mort de Ferdinand II (roi de Sicile) qui, à défaut d'enfant mâle, laissait héritière du trône Maria sa fille, vint plus tard ouvrir une nouvelle carrière à l'ambition du monarque aragonais. Il fit amener en Catalogne la jeune princesse, afin de la marier à un de ses petits-fils et d'assurer ainsi à ses descendants la couronne de Sicile; mais il n'eut pas le temps de voir ses vœux se réaliser; accablé de fatigues et d'inquiétudes, il mourut à Barcelone le 5 janvier 1387.

dedans (1) et contesté au dehors (2), Henri se montra digne de porter le sceptre. Tandis que ses escadres, sous les ordres d'Aguerro, de Bocanegra, de Tavar, mettaient en fuite les Portugais à l'entrée du Guadalquivir (1370), battaient en vue de la Rochelle la flotte d'Édouard III (voir *Marine française*); pénétraient dans le port de Lisbonne (1373); ravageaient l'île de Wight; brûlaient Yarmouth, Darmouth, Plymouth, Winchelsea, Lewes, cet infatigable monarque, toujours à la tête des braves milices castillanes, déploya autant d'activité que de bravoure, et, par une série de glorieux triomphes, imposa la paix à ses redoutables adversaires ou les réduisit à l'impuissance. — Il allait donner cours à de plus grands desseins lorsqu'une courte maladie l'enleva, le 29 mai 1379. — Sous Jean I, qui comme lui eut à lutter et contre le Portugal et contre l'Angleterre, les marins andaloux continuèrent de s'illustrer. — Quinze nefs envoyées au secours de Charles V (voir *Marine française*) rendirent d'importants services; — Tovar, remontant hardiment la Tamise, ravagea les deux rives du fleuve et jeta l'épouvante à Londres (1380); — l'année suivante, le même amiral, malgré l'infériorité numérique de ses forces, dispersa, près du cap Saint-Vincent, la flotte portugaise (3) commandée par Alphonse Teller; — les environs de Lisbonne furent ensuite dévastés, et Frielas, Villeneuve-la-Reine, Almada, Embregas, impitoyablement livrées aux flammes.

La fortune, jusque-là favorable aux armes de Jean, le trahit en 1385 à la journée d'Aljubarota, et peu de temps après le duc de Lancastre envahit la Galice. Mais la dyssenterie, triste fruit de l'intempérance, ne tarda pas à faire dans les

(1) Les nobles s'étaient ralliés à la cause d'Henri; mais la bourgeoisie s'était prononcée en faveur de Pierre; plusieurs villes demeuraient fidèles à ce dernier, même après sa mort, et appelaient l'étranger dans leurs murs.

(2) Le roi de Portugal (Ferdinand) et le duc de Lancastre avaient des prétentions à la couronne de Castille, le premier comme seul descendant légitime de Sanche IV, le second comme époux de doña Costanza, fille aînée de Pierre le Cruel, et que le testament de ce prince déclarait héritière du trône.

(3) Elle était forte de vingt-six voiles (vingt et une galères, quatre nefs, une tartane).

rangs anglais d'affreux ravages. Découragés, abandonnés de leur chef, ils eurent l'heureuse inspiration de recourir à la générosité du roi et obtinrent l'autorisation de s'éloigner sans être inquiétés (1). — Ce bon prince ne s'occupa plus que du soin de réparer les maux qu'avait causés la guerre. — Il périt d'une chûte de cheval (9 octobre 1390) au moment où ses nobles efforts commençaient à être couronnés de succès.

Des troubles intestins signalèrent la minorité de Henri III; mais, à peine arrivé à l'âge de quinze ans, ce jeune monarque, qu'une mort prématurée devait trop tôt ravir à l'affection de ses peuples, voulut gouverner lui-même, et, montrant autant d'énergie que de sagesse, obligea les factieux à rentrer dans le devoir. — Les ennemis du dehors furent combattus avec une égale vigueur, et par de brillants exploits la marine ajouta un nouveau lustre à la gloire qu'elle s'était acquise sous Henri II et Jean I. — Diego Hurtado de Mendoza attaqua une escadre portugaise non loin du détroit de Gibraltar, lui enleva quatre galères, et dispersa les autres (1397); — le même amiral s'empara de Tétouan, malgré la vive résistance de la garnison, et amena captifs en Espagne les principaux habitants (1400); — Pierre Nino donna la chasse aux corsaires qui infestaient la mer de Sardaigne et captura ou détruisit près du littoral africain, qu'il parcourut depuis Tunis jusqu'à Mers-el-Kébir, un grand nombre de bâtiments (1403-1404). — Chargé ensuite de la mission aussi honorable que périlleuse de secourir la France contre les Anglais, l'audacieux marin porta la terreur dans la Gironde; effectua des descentes sur différents points de la Cornouailles, du Devon, du Dorset; ravagea les îles de Wight et de Jersey; incendia plusieurs navires devant Calais et regagna heureusement Santander, après avoir essuyé dans le golfe de Gascogne plusieurs violentes tempêtes. — Justement fier de ses succès, Nino se rendit à Madrid où le roi l'arma chevalier, le fit comte de Buelna et lui donna en ma-

(1) Une trêve de dix ans fut conclue avec le Portugal.

riage doña Beatrix (1) (octobre 1406). — Depuis longtemps, atteint d'un mal que vainement on avait cherché à combattre, le jeune monarque succomba le 25 décembre suivant. — Ce fut sous son règne que Jean de Béthencourt s'empara de trois des Canaries et y forma des établissements (2). — Santa-Maria de Betancuria, chef-lieu de Fuertaventura, rappelle le nom du premier conquérant moderne de ces îles.

Henri laissait le trône à un enfant au berceau. — L'émir de Grenade, alors uni au roi de Tunis, crut le moment favorable pour commencer les hostilités; mais, à côté du trône de Jean II, veillait, comme un génie tutélaire, l'infant don Ferdinand, et, sous l'influence de ce prince actif et brave, la Castille vit renaître l'enthousiasme des glorieux jours de la croisade. — Alphonse Henriquez, avec treize galères, défit

(1) Fille de l'infant don Juan.

(2) Les Canaries étaient connues des anciens sous le nom de Fortunées. — Longtemps ignorées après la ruine de Carthage, elles furent visitées, au rapport de Pline l'Ancien, par les vaisseaux de Juba II (vers l'an 10 avant J.-C.), et ce prince, auquel est due la relation du voyage, les nomma : Junonia Major (auj. Gomère); Junonia Minor (auj. Fortaventure); Canaria (où l'on trouva de grands chiens d'une espèce particulière qui lui valurent ce nom); Nivaria (auj. Ténériffe); Capraria (auj. Palme); Purpuraria (auj. Lancerote); Pluvialia (auj. Fer). Parmi les singularités de cette dernière, Pomponius Méla cite deux fontaines dont l'une produisait, quand on s'y désaltérait, un rire inextinguible que ne tardait pas à suivre la mort si l'on ne se hâtait de boire les eaux de l'autre. — Le Tasse, qui a placé le palais enchanté de son Armide dans les îles Fortunées, n'a pas laissé échapper cette allégorie : « Une fontaine y coule, dit-il; son onde pure et limpide invite le voyageur à s'y désaltérer; mais, dans le froid cristal de ses eaux, elle cache des poisons secrets ; l'imprudent qui en a bu est surpris d'une ivresse soudaine; son âme nage dans une perfide joie; un rire insensé le tourmente et le conduit à la mort. » — Retrouvées en 1334, ces îles avaient été négligées et n'étaient guère fréquentées que par quelques marchands ou pirates espagnols, lorsque Henri III autorisa Jean de Béthencourt, gentilhomme cauchois, à les conquérir pour la Castille. — L'intrépide marin normand, que des expéditions hardies sur les côtes occidentales du Maroc avaient déjà fait connaître, partit de Cadix en 1402; aborda heureusement à Lancerote où il bâtit le fort Rubicon; alla ensuite en Espagne chercher des renforts; revint quelques mois après avec le titre de seigneur de toutes les Canaries, et soumit sans difficulté Fuertaventura ainsi que Palma; mais les diverses attaques dirigées contre les autres îles n'eurent aucun succès, et, à la fin de 1405, il laissa le gouvernement de la colonie naissante à son neveu (Maciot) pour se retirer dans ses terres du comté d'Eu.

complétement, en vue de Malaga, l'armée navale africaine composée de trente bâtiments, la plupart de haut bord; — Zahara, Sétenil, Ayamonté, puis Antequerra, vivement attaquées, tombèrent au pouvoir des Andaloux, et les musulmans, partout vaincus, furent contraints de demander une trêve (1406-1412).

Les soins de la guerre n'avaient pas empêché Ferdinand de procurer au royaume les bienfaits d'une sage administration; malheureusement, après son départ pour l'Aragon où l'appelaient de puissants intérêts (1), la discorde divisa les membres du conseil de régence, et des troubles continuels agitèrent le pays. — Devenu majeur en 1419, Jean prit les rênes de l'État sans améliorer la situation et ne cessa durant son long règne d'être le jouet des factions. — Ce faible monarque, honteux lui-même du triste emploi qu'il avait fait de la souveraine autorité, mourut, dit Ciudad Réal, en regrettant « *de n'avoir pas été le fils d'un obscur artisan, ou moine dans le couvent de l'Abrojo* ».

Jean I d'Aragon : guerre pour soutenir les droits de l'infant don Martin au trône de Sicile ; — prise de Trapani par l'amiral Bernaldo Cubrera ; — soulèvements en Sardaigne ; — envoi de fortes escadres contre les rebelles ; — mort de Jean. — Martin I : continuation de la guerre ; — services importants rendus par les forces navales ; — mort de Martin. — Élévation de Ferdinand de Castille au trône d'Aragon. — Alphonse V : soumission complète de la Sardaigne ; — succès en Corse, prise de Calvi et des autres villes de la côte occidentale ; — opiniâtre résistance de Bonifacio ; — secours donné à la reine de Naples (Jeanne II) ; — victoire sur l'escadre de Louis d'Anjou ; occupation de la terre de Labour ; — mésintelligence entre Alphonse et la reine, qui transfère ses droits à Louis ; — lutte des deux rivaux ; — retour d'Alphonse en Espagne ; — armements à Barcelone ; nouvelle expédition ; — conquête de l'île de Gerbi ; — siége de Gaëte ; — défaite de la flotte aragonaise à la hauteur de l'île

(1) Il allait appuyer son élection au trône d'Aragon.

de Ponza; — courte captivité du roi; — reprise des hostilités; — conquête du royaume de Naples; — mort d'Alphonse. — Tristes règnes de Jean II en Aragon et de Henri IV en Castille (1387-1479). Pierre IV d'Aragon était actif, rusé, ambitieux; Jean I, son successeur, préférait le repos à la guerre. Cependant il sut repousser victorieusement les attaques de Bernard d'Armagnac, et arma puissamment sur mer afin de soutenir les droits de l'infant don Martin (époux de doña Maria) (1) au trône de Sicile. — Bernaldo Cabrera (2) s'empara de Trapani, et bientôt après les troupes occupèrent Palerme; mais les barons siciliens continuèrent la lutte, et plusieurs fois on dut envoyer aux deux jeunes souverains des renforts. — Le soulèvement de la Sardaigne nécessita aussi l'équipement de plusieurs escadres que commandèrent Poncio de Senesterra, Gilbert de Centellas, Pierre de Maza, et ces forces rendirent de grands services. — Jean aimait passionnément la chasse; un jour qu'il se livrait à cet exercice dans le bois de Foja, son cheval, effrayé par une louve furieuse, le jeta si brusquement à terre qu'il fut tué sur le coup (1395). — Martin Ier, son successeur, poursuivit activement la guerre. Les amiraux Galceran de Castro, Cabrera, Gilbert de Centellas, secoururent Catane prête de succomber; s'emparèrent de Messine, d'Agosta, de Syracuse, et par ces avantages amenèrent à la soumission la plupart des Siciliens rebelles (3). — Les Sardes, énergiquement attaqués près de Cagliari, essuyèrent une sanglante défaite, et de nombreuses forces navales, sous la conduite de chefs expérimentés (Jean Deswals, Pierre Torellas, Antoine de Cardova, Guillen de Moncada), replacèrent sous la domination aragonaise plusieurs villes maritimes importantes. — Martin Ier mourut le 10 mai 1410, laissant l'Aragon en proie aux rivalités de cinq prétendants à la couronne; et ce ne fut qu'après de longues

(1) Fille de Frédéric III.

(2) Il avait sous ses ordres cent navires de différentes grandeurs.

(3) De leur côté Palma et Valence, agissant en cités souveraines, équipèrent à leurs frais une flotte de 70 voiles qui, sous la conduite de Rocaberti, alla dévaster le littoral africain et imposer aux émirs des traités de commerce.

dissensions intestines que neuf arbitres désignés par les Cortès élurent enfin à Caspe (1412) Ferdinand de Castille qui, durant un règne de quatre ans à peine, n'eut pas le temps de réaliser les espérances qu'avaient fait concevoir ses grandes qualités.

Jeune, plein de bravoure, avide de succès militaires, Alphonse V chercha au dehors une gloire que son royaume ne pouvait lui offrir. — Il se dirigea d'abord vers la Sardaigne avec soixante-dix bâtiments chargés de troupes; s'empara de Terranova, de Longosardo, de Sassari, et, afin d'ôter tout prétexte à la révolte, racheta cent mille florins, les droits du comte de Narbonne à la souveraineté de l'île, qui demeura enfin la possession incontestée de la maison d'Aragon.

La Corse devint ensuite le théâtre de la guerre, et Calvi, ainsi que plusieurs cités de la côte occidentale, ne tarda pas à succomber. — Défendue par des soldats d'élite et d'ailleurs mieux fortifiée, Bonifacio résista énergiquement. Tandis que de puissants moyens d'attaque étaient employés contre le port, Jeanne II, que tenaient assiégée dans Naples Sforza, son ancien favori, et Louis d'Anjou, implora l'assistance du roi, promettant de le reconnaître pour héritier. L'ambitieux monarque ne se fit pas longtemps attendre. L'escadre du prétendant angevin fut mise en fuite et le condottiere se vit obligé de s'éloigner de la Terre-de-Labour. Mais la bonne intelligence cessa bientôt de régner entre Alphonse et la reine. — Cette dernière, à l'instigation du grand sénéchal Carracioli, adopta le duc d'Anjou; les deux rivaux se combattirent sans résultats décisifs; et, en 1423, l'Aragonais se décida brusquement à regagner ses États (1). L'infant don Pedro, chargé de continuer la lutte, n'éprouva, les années suivantes, que des revers, et, chassé de la capitale, dut chercher un refuge au château dell' Ovo.

Cependant Alphonse, loin d'abandonner ses projets de conquête, avait pris les mesures les plus propres à en as-

(1) Avant de rentrer en Catalogne il pénétra dans le port de Marseille, s'empara de la ville, malgré la vive résistance des habitants, et la livra au pillage.

surer l'exécution. — Ses préparatifs achevés, il partit de Barcelone (1432) à la tête d'une nombreuse armée navale (trente galères, vingt nefs, onze tarides, soixante-quinze galiotes ou brigantins), alla enlever l'île de Gerbi à l'émir de Tunis et se rendit en Sicile, où il demeura inactif jusqu'à la mort de Jeanne (1435) (1). — Alors, décidé à tenter de nouveau le sort des armes, il débarqua près de Gaëte et en forma le siége. — Après deux mois d'héroïque défense, la place, réduite à la dernière extrémité se disposait à capituler, lorsque apparut (le 4 août) une flotte génoise (2) envoyée par le duc de Milan, Philippe Marie Visconti. — Vingt-cinq navires sous les ordres du roi, que voulurent accompagner les principaux seigneurs, sortirent du golfe, engagèrent l'action le lendemain à la hauteur de Ponza, et essuyèrent une entière défaite (voir Marine génoise, tome I, page 543). — Ce désastre qui semblait devoir ruiner les espérances d'Alphonse, n'eut au contraire, pour lui, que d'heureux résultats. — Prisonnier de Philippe il se concilia l'amitié de ce prince, reprit bientôt les hostilités et, persévérant autant que brave, resta enfin maître du trône que depuis si longtemps convoitait son ambition. — Tout entier dès lors aux soins de sa couronne italienne, il oublia complétement l'Espagne et mourut, comme il avait presque toujours vécu, sur la terre étrangère (1458) (3).

Des discordes civiles, sans cesse renaissantes, déchirèrent ensuite et l'Aragon et la Castille pendant les tristes règnes de Jean II et de Henri IV; mais l'union des deux royaumes sous Ferdinand et Isabelle ouvrit à la Péninsule affaiblie un nouvel avenir, et elle ne tarda pas à s'élever au plus haut degré de splendeur.

Ferdinand et Isabelle. — Lutte contre les partisans de Dona Juana, le Portugal et la France. — Reconstitution de la Sainte-

(1) Cette princesse laissait par son testament la couronne de Naples à René d'Anjou, frère de Louis, mort en 1434.

(2) Elle était commandée par Blaise Asscreto, marin renommé.

(3) Il laissa par testament ses États d'Aragon à son frère Jean et le royaume de Naples à son fils naturel Ferdinand.

Hermandad. — Meilleure organisation de l'armée et de la flotte. — Vive impulsion donnée aux expéditions lointaines. — Établissement de relations commerciales avec la Guinée. — Conquête des Canaries. — Guerre de Grenade. — Premier voyage de Christophe Colomb. — Traité conclu entre l'Espagne et le Portugal relativement à la possession des terres nouvellement découvertes. — Second voyage de Colomb. — Entrée de Ferdinand dans la ligue contre Charles VIII. — Prise de Melilla. — Troisième expédition de Christophe Colomb. — Voyages d'Ojeda et d'Améric Vespuce, des frères Pinçon, de Diego Lope. — Nomination d'Ovando au gouvernement d'Hispaniola. — Conquête du royaume de Naples. — Quatrième et dernier voyage de Colomb. — Mort d'Isabelle. — Mort de Colomb. — Agitation en Castille au sujet de la régence. — Importants services rendus par Ximenès. — Brillants succès en Afrique. — Extension des colonies du Nouveau-Monde. — Balboa. — Développement du commerce maritime. — Conquête de la haute Navarre. — Mort de Ferdinand le Catholique (1479-1516). — Ferdinand et Isabelle eurent d'abord à lutter et contre les nombreux partisans de dona Juana (fille de Henri IV), et contre Alphonse V de Portugal, fiancé de cette princesse, et contre la France; mais, aussi habiles qu'énergiques, ils surent triompher des rebelles, ainsi que du prétendant portugais à la couronne de Castille, et amenèrent Louis XI à traiter. — D'importantes mesures suivirent bientôt le rétablissement de la paix. — La reconstitution de la Sainte-Hermandad sur de nouvelles bases permit de réprimer les guerres entre les barons, et d'opposer à leur dangereuse turbulence le frein salutaire de la loi. — L'emploi de milices soldées et de mercenaires étrangers fit de l'armée un instrument docile et actif de la volonté du monarque; — la flotte mieux organisée et tenue prête à prendre la mer au premier signal devint un puissant moyen d'action au dehors (1). Une vive impulsion fut aussi donnée

(1) A la nouvelle de la prise d'Otrante par Mahomet II, soixante-dix bâtiments, sous les ordres d'Henriquez, se mirent aussitôt en mer, contraignirent

aux expéditions lointaines : des relations commerciales s'établirent avec la Guinée, et le prélèvement du cinquième sur l'or qu'apportèrent les navires venant de ces contrées produisit de grosses sommes au fisc. — Pierre de Vera, envoyé en 1480 à la grande Canarie, où deux ans auparavant Jean Rejon avait formé un établissement, acheva la conquête de l'île, malgré l'opiniâtre résistance des habitants, et y fonda une grande colonie dans l'administration de laquelle il montra beaucoup de talent (1).

Depuis longtemps résolus de bannir l'Islam de son dernier refuge, Ferdinand et Isabelle n'attendaient qu'une occasion pour rompre avec le royaume de Grenade; Aboul Hassan la leur fournit à la fin de 1481 en s'emparant de Zahara. Aussitôt les hostilités commencèrent et se poursuivirent activement, tandis qu'une flottille croisant sans relâche dans le détroit, empêchait les musulmans d'Afrique d'envoyer des renforts à leurs frères de la Péninsule. — Réduits à soutenir seuls cette lutte inégale, les Maures combattirent vaillamment; mais ils ne purent que retarder les progrès des Castillans, au pouvoir desquels tombèrent (de 1482 à 1486) Loya, Ronda, Marbella, Velez, ainsi qu'un grand nombre de petites places. — Vivement attaquée, en 1487, par l'élite des troupes et par une flotte de cinquante voiles sous les ordres de Trivento, Malaga repoussa durant trois mois tous les assauts, et ne se rendit que lorsqu'elle eut entièrement épuisé les munitions et les vivres. — Baza succomba en 1489, après une héroïque défense. L'année suivante, un corps de gastadores dévasta les coteaux d'Alpujarras, et en 1491 soixante mille hommes vinrent camper sous les murs de Grenade, qui ne tarda pas à être complétement investie.

les Ottomans à s'éloigner des côtes de l'Italie, et sauvèrent le royaume de Naples d'une ruine certaine.

(1) On ne saurait trop condamner toutefois les cruautés qu'il exerça envers les indigènes. — Fernandez de Lugo soumit Ténériffe, en 1498, et les habitants (les Guanches), qui comme ceux de la grande Canarie opposèrent la plus vigoureuse résistance, furent traités avec la même rigueur et impitoyablement exterminés.

Frappés du pressentiment de leur ruine prochaine, privés de toute espérance de secours, les Grenadins ne tentèrent aucun effort sérieux pour forcer l'armée chrétienne à s'éloigner; le siége traîna en longueur, et, le 2 janvier 1492, l'émir Abou-Abdallah-el-Zakir (Boabdil) se vit contraint de livrer la ville à Ferdinand (1). — La prise de cette riche cité termina glorieusement la dernière des croisades et causa dans toute l'Europe la plus vive allégresse.

Un grand événement, la découverte d'un nouveau monde par Christophe Colomb, rendit encore à jamais mémorable l'année 1492. — De brillants écrivains ont raconté en détail la vie de l'immortel navigateur génois; obligé de ne pas dépasser les limites que nous nous sommes tracées, nous ne rappellerons ici que ce qui se rapporte directement à notre sujet.

Fils premier né d'un cardeur de laines, Christophe Colomb, après avoir étudié à l'université de Pavie, la géométrie, l'astronomie, la géographie et la navigation, s'embarqua (âgé de quinze ans à peine) sous les ordres d'un de ses parents; parcourut longtemps la Méditerranée, tantôt se mêlant aux querelles de quelques-uns des États de l'Italie, tantôt guerroyant contre les infidèles; obtint ensuite le commandement d'un navire; franchit le détroit; s'avança hardiment au Nord jusqu'aux parages de l'Islande, et, de retour de cette expédition lointaine, alla fixer sa résidence à Lisbonne (1470) où il s'unit bientôt à une orpheline sans fortune, dona Felippa, fille de Mognes Perestrello, marin distingué.

Ce mariage, loin d'arracher Christophe à la carrière que jusqu'alors il avait suivie, augmenta encore sa passion pour les choses de la mer. Témoin du vif intérêt qu'il prenait aux découvertes récemment accomplies par les Portugais, Felippa lui raconta ce qu'elle savait des nombreux voyages

(1) Boabdil eut l'autorisation de garder, avec le titre de roi, un étroit district des Alpujarras, en fief de la Castille; mais bientôt, fatigué de sa souveraineté nominale, il passa en Afrique, et y périt misérablement au service de l'émir de Fez.

de son père, et lui remit les dessins, les cartes, les journaux qu'il avait laissés. — Colomb les lut, les étudia avec une ardeur extrême, et, afin d'en contrôler l'exactitude, alla plusieurs fois aux Açores, aux Canaries, aux îles du Cap-Vert, à la côte de Guinée. — Dans l'intervalle de ses campagnes, il dressait des cartes ou confectionnait des globes fort recherchés à cause de leur rare perfection.

Quatre années se passèrent ainsi à comparer les assertions des géographes anciens et modernes, à observer la direction et les progrès des navigateurs. — L'Asie! l'Inde! y arriver en tournant l'extrémité méridionale de l'Afrique, et portant ensuite à l'est, tel était le but vers lequel tendaient depuis cinquante ans les efforts, les recherches des Portugais. Colomb pensa que pour l'atteindre on devait naviguer droit à l'ouest (1), et bientôt, à l'appui de cette opinion aussi extraordinaire que nouvelle, il imagina toute une théorie, mélange de vrai et de faux. — Il posa comme principe fondamental que la terre étant un corps sphérique, on en pouvait faire le tour dans le sens de l'équateur, et que les hommes placés aux antipodes les uns des autres se tenaient debout pieds contre pieds. Jusque-là c'était bien; mais ensuite venaient deux erreurs capitales : l'étendue supposée de l'Asie vers l'est et la petitesse gratuitement admise du globe terrestre. — Diverses considérations accessoires corroboraient le système de Colomb. — La sagesse, la bienfaisance du Créateur ne permettaient pas de penser, disait-il, que les vastes espaces qui étaient demeurés jusque-là inexplorés fussent entièrement couverts par les eaux d'un stérile Océan. Ne semblait-il pas plus vraisemblable que le continent placé sur un des côtés du globe était balancé, dans l'hémisphère opposé, par une quantité de terres à peu près égale? Les témoignages des pilotes qui s'étaient le plus éloignés des Açores appuyaient du reste cette conjecture. Les uns

(1) Les idées du cardinal d'Ailly relativement à la proximité de l'Europe et de l'Inde du côté de l'ouest semblent avoir exercé sur Colomb une grande influence. (Voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de M. P. Margry intitulé : *Les navigations françaises et la révolution maritime du XIVe au XVIe siècle.*)

avaient vu flotter des branches d'arbres inconnus; les autres, des morceaux de bois grossièrement travaillés; ceux-là, des roseaux gigantesques; ceux-ci, des cadavres d'hommes blancs ou cuivrés dont les traits ne rappelaient en rien les races européennes ou africaines.

Malgré toutes ces présomptions en faveur de l'existence (à l'ouest) de régions habitées, le projet de Colomb n'en paraissait pas moins d'une folle témérité, car on ignorait l'étendue de l'Océan qu'il fallait traverser pour arriver à ces rivages lointains. — Les uns la croyaient incommensurable; les autres se la figuraient comme une espèce d'éther sans bornes; un grand nombre se représentaient la mer au delà d'un certain horizon comme une sorte de chaos liquide dont les vagues s'élevaient en montagnes inaccessibles, se creusaient en gouffres sans fond, se précipitaient du ciel en cataractes infranchissables qui engloutiraient les navires assez téméraires pour en approcher.

En 1474, Colomb, ne voulant pas s'en rapporter à ses seules lumières, soumit son plan à Paul Toscanelli, célèbre cosmographe florentin, qui s'en montra émerveillé. — Enflammé dès lors d'une nouvelle ardeur qu'augmentait encore un vif sentiment religieux, il s'occupa de compléter sa théorie, et s'y fixa, lorsque les diverses parties en furent bien concertées, avec une fermeté inébranlable.

Divers écrivains ont prétendu que la connaissance de terres dans l'occident a été donnée à Colomb par des navigateurs qu'y avait jetés la tempête. — Le père Fournier (Hydrographie) s'exprime ainsi : « Environ ce temps (1480) un « pilote basque que quelques-uns font basque français, « natif de Saint-Jean de Luz, d'autres, basque espagnol qu'ils « nomment Alonzo Sanchez de Hualva, trafiquant avec un « petit navire à Madère, fut battu d'une si grande tempête « que, n'y pouvant résister, il se vit contraint de se livrer à « la mer qui fut si grosse l'espace de vingt-neuf jours que « durant tout ce temps il ne put prendre hauteur par le so- « leil ni par les étoiles, voire que la tempête empêchait de « naviguer et de dormir tant elle était grande; mais enfin

« s'étant calmée par le changement de vent, il se trouva « auprès d'une île de laquelle on ne sait pas bien le nom ; « on croit toutefois que c'était celle que nous appelons Saint- « Domingue ; et, ce qui est étrange, est qu'il faut qu'il ait été « porté là par un vent qui, en cette navigation, calme plutôt « la mer qu'il ne l'irrite. Ce pilote aborda à terre, prit « aussitôt les élévations et ne manqua pas de faire de bons « mémoires de tout ce qui lui était arrivé, ensemble que « des choses qu'il avait vues ; et, s'en retournant, il en fit « un autre de celles qui lui arrivèrent depuis. Ayant fait ai- « guade et provision de bois, il se remit à la voile, et ayant « été plus longtemps qu'il ne pensait en cette navigation, « l'eau et les provisions lui manquant, de dix-sept hommes « qui étaient avec lui, il n'en arriva que cinq à la Tercière « (Terceire, l'une des Açores), du nombre desquels était le « pilote, qui s'en allèrent loger en la maison de Christophe « Coulon, Génois, qui s'occupait à faire des cartes pour na- « viguer. Cet excellent homme les reçut avec de grandes dé- « monstrations d'amitié et leur fit tout le bon accueil qu'il « lui fut possible afin de s'instruire d'eux des choses qu'ils « disaient leur être arrivées en un si long et étrange voyage ; « mais quelque bon traitement qu'il leur pût faire, ils mou- « rurent tous affaiblis par tant de maux qu'ils avaient souf- « ferts. Ce fut sur les relations de ce pilote que Coulon « forma, du depuis, le dessein qu'il exécuta en 68 jours, « lorsque, assisté des rois de Castille, il aborda aux Indes oc- « cidentales... » — Ledyard (*Histoire de la marine anglaise*), d'après Oviedo et Lopez de Gomara, raconte à peu près la même chose (sans cependant paraître y attacher grande importance) avec quelques variantes. — Ferreras, contre toute vraisemblance, attribue les aventures d'Alonzo Sanchez de Hualva au pilote florentin Améric Vespuce. — D'autres enfin, s'appuyant sur un passage des mémoires de la ville de Dieppe, semblent croire que l'un des frères Pinçon (Alphonse), certain de l'existence de terres au sud-ouest, a été le guide de Colomb. — Ces assertions, que n'accompagne d'ailleurs aucune preuve, ne sauraient diminuer ni le

mérite ni la gloire de ce grand homme, puisqu'à une époque antérieure aux faits cités il avait déjà conçu le plan de son audacieuse entreprise, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Pour l'exécution des vastes desseins de Colomb, le concours de l'un des États de l'Europe était nécessaire. Gênes, sa patrie, à laquelle il s'adressa d'abord, le traita d'insensé. Venise ne le comprit pas mieux (1). Usant d'une supercherie indigne d'un monarque, le roi de Portugal (Jean II) lui demanda — sous prétexte de les soumettre à l'examen de la junte maritime — ses cartes ainsi que ses notes et expédia secrètement un navire (sous la conduite de Covigliano et de Païva) pour tenter à son insu la route qu'il indiquait. Mais après quelques jours de navigation au delà des Açores, les pilotes revinrent, épouvantés de l'immensité de l'espace qu'ils avaient entrevu.

Justement irrité d'un tel manque de bonne foi, Colomb quitta Lisbonne, alla passer quelque temps à Gênes au logis paternel, gagna ensuite les côtes de l'Andalousie, et après un court séjour au couvent de la Rabida, où il se fit un ami du prieur (Jean Perez de Marchena), partit pour Cordoue avec l'espérance d'intéresser les rois catholiques à ses projets.

Le moment n'était pas propice : l'Espagne soutenait sa dernière lutte contre les Maures. — Ferdinand, sans méconnaître toutefois l'importance de ses offres, ne lui donna qu'une réponse évasive. — D'autres démarches n'eurent pas un meilleur succès. — De prétendus savants réunis à Salamanque trouvèrent absurde et impie la théorie du pilote génois. On lui opposa des citations de la Bible, des prophètes, des psaumes, de l'Évangile, de Lactance, de saint Chrysostome, de saint Augustin, de saint Grégoire. Vainement il s'efforça de réfuter les objections, d'éloigner les difficultés, de lever les doutes; malgré le secours que lui

(1) Bien qu'on ne puisse produire aucune preuve à l'appui de ce fait, il en reste cependant une tradition constante à Venise.

prêta un religieux dominicain, Diego de Deza, son éloquence perdit tous ses éclairs dans les ténèbres de ces esprits obstinés. — La cour, occupée d'autres soins, renvoya une nouvelle prise en considération de son projet à une époque plus favorable, et ce ne fut qu'après cinq années d'attente, lorsque la chute de Grenade eut mis fin à la guerre, qu'il put se diriger vers ces terres inconnues que depuis si longtemps il apercevait des yeux du génie et de la foi.

Le 19 avril 1492, se conclut un traité par lequel Colomb reçut le titre d'amiral et de vice-roi des îles ou continents qu'il découvrirait, avec droit à la dixième partie de tous les bénéfices que pourrait donner le produit des contrées placées sous sa juridiction (1).

Trois caravelles (voir tome I, chapitre préliminaire, page 48), destinées à effectuer le voyage, furent équipées au port de Palos. La plus grande, nommée la *Santa-Maria*, avait à peu près les dimensions d'un petit brick aviso actuel; l'amiral y arbora son pavillon. Les frères Alphonse et Vincent Pinçon eurent le commandement des deux autres, appelées la *Pinta* et la *Nina* (2).

Les derniers préparatifs achevés, la flottille appareilla le 3 août. — Une foule éplorée se pressait sur le rivage. Les mères, les femmes, les sœurs des matelots poussaient des cris lamentables et maudissaient le funeste étranger qui les avait séduits, disaient-elles, par de fallacieuses promesses et les conduisait à une mort certaine.

Favorisé d'une bonne brise de nord-nord-est, Colomb gagna bientôt le large, alla relâcher aux Canaries, où il fit réparer quelques avaries de la *Pinta*, et, le 6 septembre, prit son point de départ de Gomera, la plus occidentale de ces îles. Le premier jour, on n'avança que lentement; le second, la marche fut plus rapide, et le sommet des montagnes dis-

(1) Quoique Ferdinand signât le traité avec Isabelle, il refusa cependant de concourir, comme roi d'Aragon, à cette entreprise, qui se fit exclusivement pour la couronne de Castille.

(2) Le nombre d'hommes des trois équipages était de quatre-vingt-dix, selon quelques historiens; de cent vingt, selon d'autres.

parut à l'horizon. — Alors les équipages commencèrent à murmurer, à manifester hautement le regret de s'être aventurés si loin de la patrie. Colomb parvint d'abord à les calmer. Mais ensuite la direction constante des vents alizés qui semblait être un obstacle invincible au retour, les variations de l'aiguille (1), l'immensité du désert océanique, jetèrent dans la consternation ces hommes grossiers, superstitieux, ignorants, et durant cette longue traversée (36 jours) il fallut à l'intrépide amiral toute son habileté,

(1) L'amiral fit preuve en cette circonstance d'une grande habileté; il réunit les pilotes, et leur dit avec assurance que l'aiguille aimantée n'avait pas varié; que l'étoile polaire (comme le soleil, comme les autres corps célestes) avait des mouvements particuliers auxquels on devait attribuer ces différences, et non à une irrégularité de la boussole. Puis il les engagea à ne pas s'inquiéter, à s'en rapporter à lui (qui avait passé sa vie à étudier les phénomènes du ciel), et à rassurer les matelots. — Mais Garcia Fernandez (le docteur) était trop instruit pour être satisfait de cette explication, et il fit part à Colomb de ses doutes. « Non, digne ami, lui répondit celui-ci, ce n'est pas à des mouvements « particuliers des astres qu'il faut attribuer l'irrégularité de la boussole en ce « moment, c'est à la boussole elle-même, qui, à ce qu'il paraît, a une direction « différente selon le lieu où l'on se trouve, ce qu'il est facile de corriger en « l'observant avec soin. Mais il vaut mieux que nos marins croient qu'elle ne « chancelle pas dans ces parages infréquentés; il vaut mieux qu'ils demeurent « convaincus de son infaillibilité dont nul ne doutait, que de la fixité des as- « tres. Ainsi, cher Fernandez, nous naviguerons désormais avec autant de sécu- « rité que par le passé, et loin d'être découragés par la constatation des va- « riations de l'aiguille aimantée, nous devons nous réjouir d'avoir fait une « découverte qui agrandit le cercle des connaissances de l'esprit humain. » C'est donc à tort que certains auteurs (Livio Sanuto, entre autres) attribuent à Sébastien Cabot, qui ne partit pour son premier voyage qu'en 1496, la découverte de la déclinaison de l'aiguille aimantée. — On peut affirmer aussi que Colomb appliqua le premier à la navigation l'astrolabe, dont l'origine remonte au 2e siècle de notre ère. « Christophe Colomb, dit Oviedo, fut le premier « qui s'avisa de naviguer sur l'étendue de l'Océan en observant les degrés de « longitude et en faisant servir cette observation à ses manœuvres. » — Casoni (*Annales de Gênes*) s'exprime ainsi : « Colomb, familiarisé par l'étude de « l'astronomie, avec l'usage des instruments d'observation, conçut l'ingénieuse « pensée de transporter de la terre sur mer l'usage de l'astrolabe, et de le « prendre pour guide en pleine mer pendant le jour pour la déclinaison du so- « leil et pendant la nuit pour les étoiles fixes, invention profonde et qui « prouve encore plus de sagacité que d'avoir trouvé le Nouveau-Monde, car « elle ne profita pas seulement à l'Espagne, puisqu'elle fit naître ces nombreuses « découvertes qui se succédèrent si rapidement, puisqu'elle permit aux navi- « gateurs de sillonner l'Océan dans toute son étendue, et aux Portugais de « franchir le cap de Bonne-Espérance. »

toute son énergie, pour triompher de leurs folles terreurs, de leurs mutineries sans cesse renaissantes. On a écrit que Colomb, pressé par ses équipages de retourner en Espagne, se vit contraint de capituler avec les mutins, et promit de renoncer à son entreprise si dans trois jours on ne découvrait pas la terre. Les journaux de l'expédition, les mémoires de Garcia Fernandez, tous les documents de l'époque, prouvent formellement que cette faiblesse a été faussement attribuée au grand marin génois, qui, même aux heures d'incertitude les plus sombres, sut conserver l'exercice entier de son autorité. — Enfin le succès couronna tant de persévérants efforts. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, on vit briller au loin des feux; bientôt un coup de canon tiré à bord de la *Pinta*, qui était un peu en avant des autres navires, annonça la terre, et au lever de l'aurore on aperçut une île couverte de verdure. — Les caravelles jetèrent l'ancre à une demi-lieue de la côte; les canots furent aussitôt mis à la mer et le débarquement s'effectua avec toute la pompe dont était digne un acte aussi solennel. — Colomb, revêtu d'un riche costume en écarlate et tenant déployé l'étendard royal, était escorté par les personnes les plus notables de l'expédition et un certain nombre de matelots armés. Dès que le pieux navigateur eut touché le rivage, il se prosterna humblement, et rendit grâces à Dieu : « Toi, dit-il, qui par l'énergie de ta parole créatrice, as enfanté le firmament, la mer et la terre, sois partout glorifié! Que ta majesté et ta souveraineté universelle soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as permis que par le plus humble de tes esclaves, ton nom sacré soit connu et répandu dans cette partie, jusqu'ici cachée, de ton empire! » Puis il prit solennellement possession du pays au nom de la couronne de Castille et lui donna le nom de San Salvador (1). — Les habitants, saisis de crainte, s'étaient d'a-

(1) On apprit des naturels que leur île s'appelait Guanahani. — La plupart des nations maritimes lui ont conservé le nom qu'elle a reçu de l'illustre navigateur génois; cependant les Anglais ont eu le mauvais goût de la débaptiser : ils l'appellent Cat-Island, l'île du chat. — On apprit aussi des sauvages que

bord tenus à l'écart; mais ils ne tardèrent pas à se rassurer, et on leur distribua des bonnets de couleur, des grains de verre, des clochettes ou autres bagatelles qu'ils reçurent avec ivresse comme des dons précieux (1).

Le lendemain, les naturels, s'embarquant sur leurs pirogues (qu'ils nommaient canots), se rendirent à bord des navires espagnols, et y passèrent quelques heures. La plupart portaient, suspendues aux oreilles et aux narines, des plaques d'or; interrogés sur le lieu d'où leur venait ce métal, ils montrèrent le sud, et Colomb, persuadé qu'en suivant cette direction il trouverait d'opulentes contrées, remit à la voile le soir même après avoir décidé sept des insulaires à l'accompagner pour lui servir d'interprètes. Du 14 au 24 octobre il découvrit plusieurs îles, en visita trois des plus considérables et les nomma, la première, Sainte-Marie de la Conception; la seconde, Ferdinanda; la troisième, Isabelle. — Le 28, il arriva à une grande terre que les Indiens appelaient Cuba (2), en prit possession de la manière la plus solennelle et lui donna le nom de Juana, en l'honneur du prince Jean, héritier présomptif de la couronne de Castille; puis il longea la côte vers l'orient; débarqua souvent afin d'explorer l'intérieur du pays, et ayant appris des indigènes que dans Bohio (3), situé à l'est, l'or était abondant, il résolut de s'y rendre; mais les vents contraires retardèrent la marche de la *Santa-Maria* et de la *Nina* qui ne purent atterrir que le 6 décembre. — Le 21 novembre, la *Pinta*, que commandait Al-

non-seulement les habitants de Guanahani mais encore ceux de plusieurs autres îles voisines se nommaient Lucayos, et c'est de là qu'est venu le nom de Lucayes donné à tout cet archipel.

(1) Colomb, croyant que la terre qu'il avait découverte était un appendice avancé sur l'Océan des Indes, donna aux habitants le nom d'Indiens qui prévaut encore, bien qu'on ait appris depuis lors que cette île appartient non à l'Asie, mais à un continent interposé entre celle-ci et l'Europe; seulement aujourd'hui on distingue ces deux parties du monde par les désignations d'Indes orientales et d'Indes occidentales.

(2) Il jeta l'ancre un peu à l'ouest du lieu nommé aujourd'hui Nuevitas de Principe.

(3) Bohio n'était pas le nom d'un pays; mais voulait simplement dire une terre où il y avait un grand nombre de villages et de maisons.

phonse Pinçon s'était éloignée, malgré les signaux de ralliement que lui faisait l'amiral, et n'avait plus reparu.

Le havre au fond duquel les deux navires mouillèrent fut appelé port *Saint-Nicolas*, et le pays Hispaniola (1) parce qu'il avait quelque ressemblance avec les belles provinces de l'Espagne méridionale.

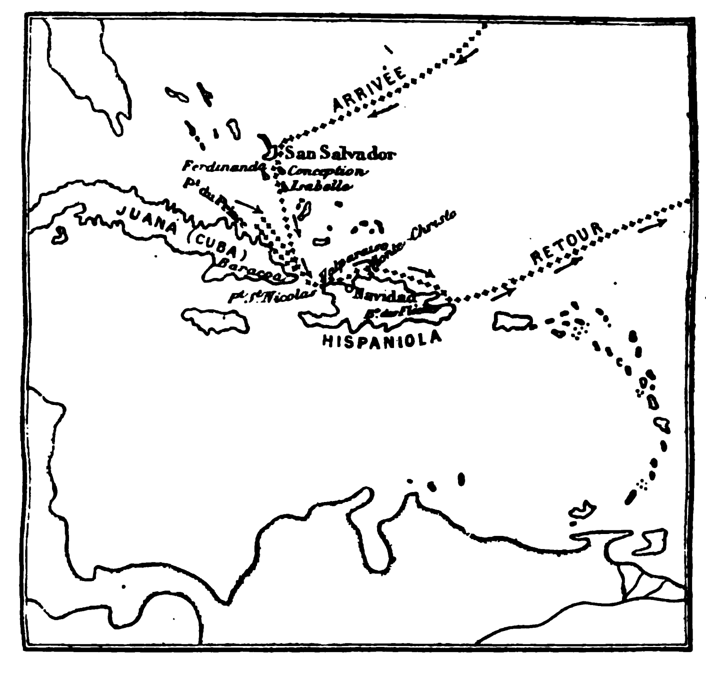
Différents autres ports du littoral visités les jours suivants reçurent les noms de *Conception* de *Valparaiso* (aujourd'hui port de la Paix), *de Saint-Thomas* (aujourdhui baie d'Acul). Dans ce dernier, des messagers d'un puissant cacique du voisinage (nommé Guacanagari) vinrent engager les Espagnols à s'avancer vers l'est jusqu'au point de la côte où se trouvait la demeure de leur souverain. — Une forte brise empêchait alors d'appareiller; toutefois, comme il était important de répondre sans délai à cette invitation, Rodrigue Sanchez, avec un canot monté par de vigoureux rameurs, alla porter les remercîments de l'amiral, et, le 24, ce dernier partit lui-même pour la résidence du chef indien.

Le ciel était pur; le vent, bien établi, soufflait faiblement de l'ouest. Colomb fatigué, recommanda de veiller à la route, de sonder fréquemment, et crut pouvoir sans danger prendre quelque repos. Malheureusement, au lieu de suivre ses sages prescriptions, le pilote s'éloigna bientôt à son tour, laissant le gouvernail à des mains inhabiles; la *Santa-Maria*, entraînée par un courant rapide, toucha sur un banc de sable avec tant de violence que la carène ne tarda pas à s'entr'ouvrir et l'équipage dut se réfugier à bord de la *Nina*.

A la nouvelle de ce désastre, Guacanagari s'empressa d'envoyer de nombreuses pirogues au secours des Espagnols; les débris du naufrage arrachés aux flots et déposés sur la grève y furent à l'abri de toute violation; des cabanes rapi-

(1) Les indigènes nommaient leur île Haïti. — On y voyait en assez grande abondance une plante que les habitants désignaient sous le nom de Cohiba et dont ils fumaient les feuilles enivrantes avec un instrument appelé dans leur langue tabaco. Telle est l'origine du mot tabac, et c'est une erreur que de l'attribuer à l'île de Tabago.

dement élevées offrirent un abri aux matelots, et les relations les plus amicales s'établirent entre les indigènes et leurs hôtes.



(Fig. 12.)

Cependant le moment était venu de songer au retour. — Ne pouvant embarquer tout son monde sur la *Nina*, Colomb éleva un petit fort (qu'il nomma *Navidad*) (1), en confia la garde à trente-neuf marins de bonne volonté, sous le commandement de Diego de Arana, et se mit en mer le 4 janvier 1493, sans toutefois s'éloigner de la côte. — Il doubla d'abord un promontoire assez élevé, et le nomma ***Monte-Christo*** (aujourd'hui cap Haïtien), visita, le 5, un port qui reçut le nom de ***Puerto di Gracia*** (aujourd'hui port de

(1) C'était une tour de bois établie solidement sur une voûte et entourée d'un fossé. — Les canons sauvés du naufrage de la *Santa-Maria*, des munitions, des provisions de toutes sortes y furent laissés.

Plata), retrouva le 6, la *Pinta,* dont le capitaine s'efforça de s'excuser; suivit avec lui, les jours suivants, les contours du rivage jusqu'à l'extrémité orientale de l'île et prit terre au fond d'une vaste baie. — Bientôt la plage se couvrit d'hommes à l'aspect féroce, armés d'arcs, de flèches, de massues, et une lutte ne tarda pas à s'engager. Mais les matelots étaient sur leurs gardes : la bruyante détonation des arquebuses se fit entendre accompagnée des sifflements de ses projectiles meurtriers; plusieurs Indiens tombèrent mortellement frappés, et les autres, saisis d'épouvante, s'enfuirent de tous côtés. — La baie, en mémoire de ce petit combat, fut appelée baie des flèches (1).

Le 16 janvier, les caravelles firent route pour l'Espagne en se dirigeant vers le nord-est, et voguèrent paisiblement d'abord à travers la bande septentrionale des vents alizés; mais lorsqu'elles se furent mises sur le parallèle des Açores, la navigation devint difficile. Le 14 février éclata une violente tempête, et à la faveur de la nuit la *Pinta* s'éloigna de nouveau.

Obligé de relâcher à Lisbonne, le 5 mars 1493, Colomb s'empressa d'envoyer à Raphaël Sanxis, trésorier du roi Ferdinand, la relation de son voyage et lui annonça son prochain retour en Espagne. Cette lettre, traduite la même année de l'espagnol en latin (par Aliander de Cosco) et imprimée à Rome, se trouve à la bibliothèque de Milan. Elle forme un petit volume composé de neuf feuillets, en tête duquel est placée une gravure exécutée, selon l'opinion de plusieurs écrivains sérieux, d'après un dessin de l'illustre marin génois. — Nous en reproduisons une fidèle copie.

Colomb, après avoir reçu du roi de Portugal (Jean II) le plus brillant accueil, reprit la mer le 13 mars et arriva le 15 à Palos, où des acclamations enthousiastes saluèrent son heureux retour (2).

(1) Elle est connue aujourd'hui sous le nom de Samana.

(2) Alphonse Pinçon qui ne s'était éloigné de l'amiral durant la tempête, qu'afin de le devancer et de lui dérober les prémices du triomphe, atteignit Palos le soir du même jour, se flattant d'être l'objet d'une brillante réception; mais trompé



Le roi et la reine étaient alors à Barcelone. Invité à se rendre aussitôt près d'eux, l'illustre navigateur se hâta d'obéir, et après avoir recueilli sur la route les témoignages les plus éclatants de l'admiration publique, il fit dans la capitale de la Catalogne une entrée triomphale. De jeunes cavaliers qui s'étaient joints à une députation de la cour et de la ville, allèrent à sa rencontre, le complimentèrent et l'escortèrent accompagnés d'une foule innombrable.

Les Indiens amenés des îles marchaient en tête du cor-

dans son attente, il éprouva un vif dépit, que vint augmenter encore la défense qu'on lui fit de paraître à la cour, et mourut de chagrin peu de temps après.

tége; ensuite s'avançaient les marins de la *Nina* portant les oiseaux, les plantes, l'or, les curiosités diverses qu'avait récueillis l'expédition; enfin paraissait le héros de la fête monté sur un magnifique cheval. — Ferdinand et Isabelle l'attendaient revêtus des ornements royaux. Frappés comme d'une sorte de respect, ils se levèrent spontanément à son approche; l'empêchèrent de la manière la plus gracieuse de se mettre à genoux pour leur adresser la parole, ainsi que le prescrivait l'étiquette de la cour; lui ordonnèrent de s'asseoir; voulurent entendre de sa bouche le récit du grand événement par lequel venait d'être immortalisé leur règne, et lui firent la promesse du prompt équipement d'une flotte destinée non-seulement à assurer la possession des pays déjà visités, mais encore à tenter de nouvelles découvertes.

Pendant le temps que séjourna l'amiral à Barcelone, les souverains ne cessèrent de lui donner des marques de leur considération, de l'entourer d'honneurs, et, afin de perpétuer le souvenir de son voyage, lui octroyèrent des armoiries dans lesquelles, outre le château et le lion castillans, se trouvait un groupe d'îles avec la devise suivante :

A Castilla y a Leon
Nuevo-Mundo dio Colon! (1).

Il s'était établi, pendant les croisades, une doctrine d'après laquelle le pape avait le pouvoir de donner en pleine souveraineté aux monarques chrétiens les pays habités par les infidèles qu'ils parvenaient à occuper, à la charge toutefois par eux de s'efforcer d'en convertir les habitants à la vraie foi. — Pour légitimer la propriété de ses nouvelles possessions ainsi que de celles qu'il espérait acquérir encore, Ferdinand s'adressa donc à la cour de Rome et la trouva très-disposée à seconder son désir; mais, comme déjà une bulle avait été promulguée en faveur du Portugal, le souverain pontife (Alexandre VI), par une décision prise le 2 mai (1493), investit les Espagnols, dans l'Occident, des mêmes droits

(1) Aux royaumes de Castille et de Léon
Un Nouveau-Monde donna Colomb!

que les Portugais possédaient dans l'Orient, et afin de prévenir tout conflit, une ligne géographique fut tracée d'un pôle à l'autre à cent lieues dans l'ouest des Açores (1).

Ces arrangements terminés, on s'occupa des préparatifs de la seconde expédition; mais ils ne se firent que lentement, à cause du mauvais vouloir ou de l'impéritie des chefs (2) d'une nouvelle administration créée précisément pour assurer la promptitude des opérations d'outre-mer. — Enfin, le 25 septembre, Colomb appareilla de Cadix avec dix-sept bâtiments (sur lesquels avaient été embarqués des missionnaires (3), des gentilshommes, des ouvriers de professions diverses (4), des aventuriers de toutes sortes), alla compléter aux Canaries son approvisionnement de vivres; reprit la mer le 12 octobre en se plaçant dans une latitude moins élevée qu'à son premier voyage, et, après vingt-deux jours de navigation, se trouva près d'un groupe d'îles situées à l'est des Lucayes. — La première qu'il aperçut fut appelée *Désirade* (Deseada) (5). — Il découvrit ensuite et nomma : la *Dominique* (6), *Marie-Galante* (7), la *Guadeloupe* (8), *Montserrat* (9), *Antigoa* (10), *Saint-Christophe*, *Sainte-Croix*, les *Vierges*, *Saint-Jean-Baptiste* (11) (aujourd'hui *Porto-Rico*) (12), longea

(1) L'année suivante, ces premières dispositions ayant été trouvées insuffisantes, une nouvelle ligne de partage fut déterminée à Tordésillas, par Ferdinand et Jean II, et confirmée par le pape. — En vertu de cette démarcation, tous les pays situés plus à l'occident que 370 lieues marines des îles du Cap-Vert devaient appartenir à la couronne de Castille et tous ceux situés à l'est, au Portugal.

(2) Jean Rodrigue de Fonseca, François Pinelo et Jean de Soria.

(3) L'un d'entre eux (Bernard Buyle), nommé par le Saint-Siége, avait le titre de vicaire apostolique dans le Nouveau-Monde.

(4) Le personnel de l'expédition ne s'élevait pas à moins de quinze cents hommes.

(5) A cause du désir que montraient les marins et les passagers de la flotte d'aborder à quelque partie du Nouveau-Monde.

(6) Parce qu'on la découvrit le dimanche, 3 novembre.

(7) Nom du navire que montait Colomb.

(8) En mémoire d'un temple de ce nom, célèbre en Catalogne.

(9) Notre-Dame de Mont-Serrat, pèlerinage très-fréquenté.

(10) Santa-Maria la Antigua (Notre-Dame l'Antique), église de Séville.

(11) Les habitants la nommaient Boriquen.

(12) On appela plus tard Antilles tout l'archipel qui s'étend de l'entrée du

la côte septentrionale d'Hispaniola, et arriva le 27 novembre devant Navidad. — Hélas! le fort était détruit, et des ossements épars sur le sable annonçaient que la garnison avait été massacrée. — En proie aux violences, aux cruautés des Espagnols, les insulaires s'étaient réunis pour attaquer leurs oppreseurs, et le nombre avait triomphé des armes à feu.

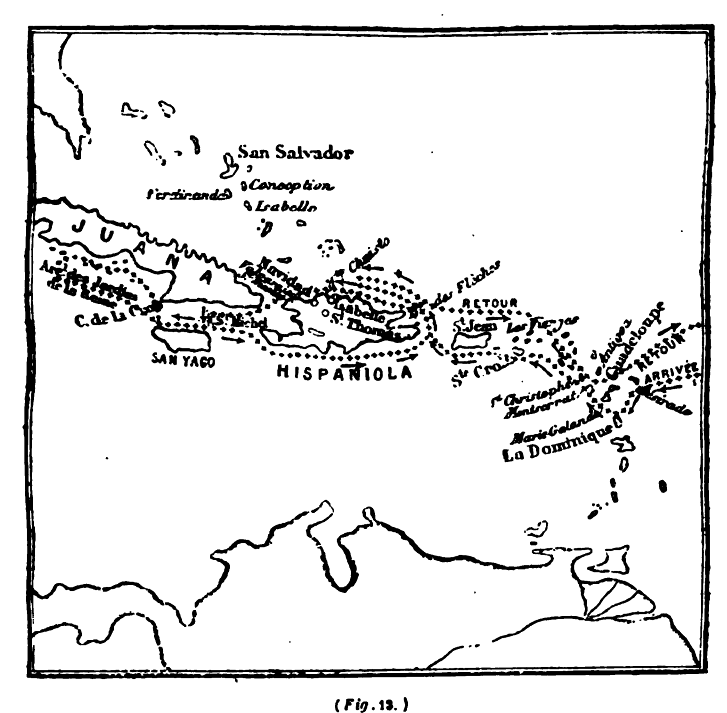
Le grand-amiral abandonna ce lieu funeste et alla fonder à trente milles au delà de Monte-Christo une ville à laquelle il donna le nom sympathique d'Isabelle.

Chacun d'abord se mit à l'œuvre avec autant de bonne volonté que d'ardeur; mais les rudes travaux de construction et de culture que nécessitait l'établissement d'une colonie fatiguèrent bientôt ces hommes, pour la plupart peu habitués à ce genre de vie; ils regrettèrent de s'être associés à cette pénible entreprise, et au découragement ne tarda pas à succéder l'insubordination.

Le vice-roi, toujours porté à la clémence, se contenta de renvoyer en Espagne les plus turbulents, sur les navires devenus inutiles; puis, afin d'opérer une diversion sur les esprits, il visita, suivi d'une troupe d'élite, les régions aurifères, et construisit près des montagnes de Cibao le fort de Saint-Thomas destiné à tenir en respect les peuplades voisines et à faire respecter son autorité dans l'intérieur du pays. — Cette expédition dura un mois à peine. — De retour à Isabelle vers le milieu d'avril, l'amiral en repartit le 24 avec trois bâtiments (la *Nina*, le *San Juan* et la *Cordera*). Après avoir exploré l'extrémité méridionale de Juana sur une étendue d'environ vingt lieues, il se dirigea vers le sud; découvrit, le 5 mai, une grande terre qui fut nommée

golfe du Mexique au golfe de Maracaibo entre 61° 30′ et 87° 20′ de longitude occidentale. — D'après Rochefort, ce nom signifierait îles opposées au continent (du grec ἀντί) et selon le père du Tertre, îles qu'on rencontre avant d'arriver à la terre ferme (du latin *ante*). — Antoiné Herrera croit qu'on a donné aux premières terres découvertes en Amérique le nom d'une île imaginaire (Antillia qu'indiquaient d'anciennes cartes et que les Portugais plaçaient à 200 lieues des Açores vers l'ouest.

San Yago (1); la prolongea par sa côte septentrionale et alla jeter l'ancre au fond d'une baie située à l'ouest. — Les naturels paraissaient plus ingénieux que ceux d'Hispaniola. Leurs pirogues étaient construites avec un certain art; des figures sculptées en ornaient la poupe ainsi que la proue, et quelques-unes, celles des chefs, n'avaient pas moins de quatre-vingt-seize pieds de long sur huit de large.



(Fig. 13.)

Colomb ne tarda pas à quitter ces parages pour regagner Juana, et y atterrit, le 18 mai, près d'un promontoire élevé qu'il appela cap de la Croix. Poursuivant de là sa route à l'occident, l'infatigable chercheur navigua au milieu de nombreux groupes d'îlots couverts d'arbustes verdoyants auxquels il donna le nom d'*Archipel du jardin de la Reine*; fit

(1) Cette île porte aujourd'hui le nom de Jamaïque.

ensuite une trentaine de lieues dans une mer libre ; rencontra de nouveaux attolons et s'avança jusqu'à l'île Pinos dont il détermina la longitude. — La traversée de retour offrait de plus grandes difficultés, à cause des courants et des vents contraires; l'habile navigateur acheva néanmoins l'exploration de San Yago, reconnut et nomma *Saint-Michel* la longue presqu'île qui s'étend au sud-ouest d'Hispaniola; côtoya le midi de l'île et revint le 15 septembre à Isabelle où l'attendait son frère Barthélemy qu'il n'avait pas vu depuis treize ans.

Durant l'absence du vice-roi, les Espagnols secouant toute discipline s'étaient par leurs excès rendus odieux aux insulaires. Bientôt une vaste conspiration éclata, et la colonie devint le théâtre des scènes les plus déplorables. Impuissants à soutenir la lutte, les Indiens essuyèrent de sanglantes défaites, et cinq cents de ces infortunés, tombés au pouvoir du vainqueur, furent envoyés à Séville pour y être vendus comme esclaves (1).

Cependant les ennemis de Colomb n'étaient pas demeurés inactifs, et leurs calomnies n'avaient trouvé auprès de Ferdinand qu'un trop facile accès. Chargé, avec le titre de commissaire royal, d'ouvrir une enquête sur ce qui se passait à Hispaniola, Jean Aguado arriva vers le milieu d'octobre (1495); mais, loin de se borner à la mission qu'on lui avait donnée, ce vaniteux personnage voulut s'arroger le commandement suprême et montra tant de haineuse arrogance que l'amiral résolut de retourner en Espagne afin de se justifier. — Laissant le gouvernement de l'île à son frère Barthélemy, il partit donc, le 10 mars (1496), et mit le cap à l'est au lieu d'aller au nord du tropique chercher des brises variables. — Cette faute (qui ne doit guère étonner, car la na-

(1) Certains historiens ont blâmé cette mesure trop sévèrement peut-être; pour bien la juger il faut se reporter à l'époque où elle fut prise et ne pas perdre de vue qu'alors rien n'était si commun et ne paraissait plus naturel que de vendre en Espagne les Maures captifs et de voir les chrétiens tomber en servitude lorsque le sort des armes les livrait entre les mains des musulmans ou qu'ils étaient pris par les pirates qui infestaient la Méditerranée et poussaient l'audace jusqu'à venir débarquer sur les côtes européennes pour y faire des prisonniers.

vigation transatlantique n'avait pas encore pu se perfectionner par la pratique) eut pour résultat de l'obliger à lutter sans cesse contre les vents alizés et de prolonger considérablement son voyage. — Arrivé enfin à Cadix, le 11 juin, il se rendit aussitôt à Burgos où était alors la cour, et n'eut pas de peine à confondre ses détracteurs. Il fut même reçu avec la faveur la plus marquée, et on lui promit une flottille pour continuer ses découvertes, sans toutefois préciser d'époque, car Ferdinand, uniquement occupé alors d'expéditions guerrières, semblait n'attacher aux colonies du Nouveau-Monde qu'une importance secondaire. Violant le traité de Narbonne, ce prince était entré (l'année précédente) dans la ligue de Venise, et, après la retraite de Charles VIII, ses forces de terre et de mer avaient puissamment contribué au rétablissement de la maison d'Aragon sur le trône de Naples. — L'Afrique attirait aussi l'attention de l'ambitieux monarque; instruit de l'état de faiblesse des rois de Tlemcen et de Fez qui depuis longtemps se disputaient la possession de Melilla, il trancha le différend en sa faveur. Une escadre commandée par le duc de Medina Sidonia s'empara de la place en litige, et quelques travaux de fortification rapidement exécutés mirent bientôt à l'abri de toute insulte la nouvelle conquête.

La persistante hostilité de Fonseca, président du conseil des Indes, entrava encore par mille délais l'armement des six navires destinés au troisième voyage de Colomb, qui ne put mettre à la voile (de San Lucar) que le 30 mai 1498. — Il toucha le 19 juin aux Canaries, d'où il expédia trois caravelles (1) chargées de vivres pour Hispaniola; atterrit à Santiago (la plus grande des îles du Cap-Vert) au commencement de juillet; continua sa route le 5, et cingla au sud-ouest, jusqu'à ce qu'il eût atteint le cinquième degré de latitude; mais là, le vent tomba soudain, et le calme tint pendant quelque temps les bâtiments immobiles. — La chaleur était

(1) Elles étaient commandées par Alphonse Sanchez de Carvajal, Pierre de Arana et Jean-Antoine Colomb, parent de l'amiral.

excessive; la braie fondait, le pont et les flancs des navires se sillonnaient de fentes profondes; les viandes salées se gâtaient; les pièces de vin éclataient. — Dès que le plus léger souffle se fit sentir, l'amiral gouverna vers le N.-O., et navigua durant trois jours à travers une zone brûlante, sous un ciel sombre; puis le soleil se montra dans toute sa splendeur, et une agréable brise rafraîchit l'atmosphère. Enfin le 31 juillet l'expédition arriva près d'une île qui fut appelée *Trinité* (1), et la partie orientale, à cause de la configuration qu'elle présentait à une certaine distance, reçut le nom de *Pointe de la Galère*. — Visitant ensuite la côte méridionale de l'île, Colomb aperçut au sud une terre basse sur laquelle se déversaient les embouchures d'un grand fleuve (l'Orénoque). — C'était le continent auquel Amérigo Vespucci n'aborda que l'année suivante (2) (ainsi que l'affirment tous les historiens espagnols), et si le savant cosmographe florentin a

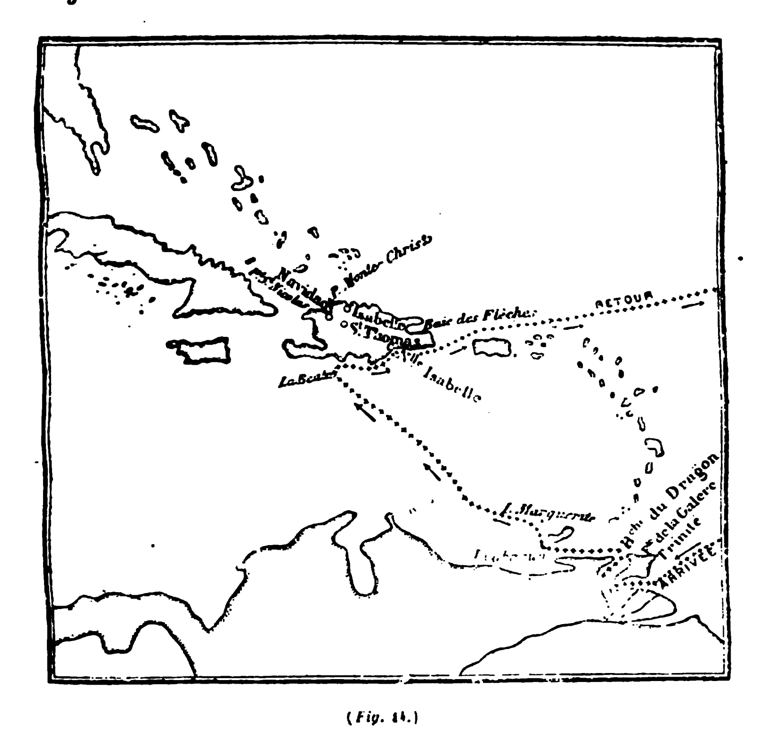
(1) Parce que d'une certaine distance elle avait l'aspect d'une montagne à trois sommets, ou, selon d'autres, parce que Colomb avait fait vœu de nommer ainsi la première terre qu'il découvrirait.

(2) Améric Vespus et Ojeda visitèrent, il est vrai, une beaucoup plus grande étendue de côtes que ne l'avait fait ou que n'avait pu le faire Colomb. — Partis du petit port de Sainte-Marie avec quatre navires, le 20 mai 1499, ces deux navigateurs allèrent atterrir à deux cents lieues à l'est de l'Orenoque; explorèrent le littoral jusqu'à l'embouchure de ce fleuve; passèrent au nord de la Trinité; reprirent ensuite leur route à l'ouest; pénétrèrent dans un golfe dont ils nommèrent les côtes Venezuela (petite Venise) parce qu'ils y trouvèrent plusieurs villages bâtis sur des îlots reliés entre eux par des ponts, et s'avancèrent jusqu'à un promontoire qui fut appelé le cap de la Vela.

Les frères Martin et Vincent Pinçon entreprirent à la fin de cette même année une expédition plus audacieuse que celle d'Amérigo. Après avoir dépassé les îles du Cap-Vert, ces intrépides marins se dirigèrent au sud, franchirent hardiment la ligne, s'approchèrent, le 26 janvier 1500, du cap nommé aujourd'hui Saint-Augustin (situé à l'extrémité orientale du Brésil), gouvernèrent ensuite au nord et explorèrent la côte jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones. — Peu de temps après eux, Diego Lope doubla le cap Saint-Augustin, et reconnut qu'au delà le littoral se prolongeait vers le sud-ouest. — Les Espagnols ne parvinrent que difficilement à se rendre maîtres des côtes qui s'étendent entre l'embouchure de la Magdalena et celle de l'Orénoque, car les indigènes leur opposèrent la plus énergique résistance; ils fondèrent cependant, durant les premières années du seizième siècle, Cumana, Caraque, Coro, Maracaïbo et Sainte-Marthe. — Il y avait des mines d'or sur différents points de ce vaste territoire; mais l'exploitation, mal dirigée, donna fort peu de bénéfice.

eu l'honneur de lui donner son nom, il le dut sans doute à l'empressement que mirent ses compatriotes à publier les lettres où il leur annonçait ses découvertes, tandis que Colomb, dépendant d'un gouvernement ombrageux, était obligé de cacher les siennes.

Le 14 août, la flottille s'étant engagée dans le détroit situé entre le promontoire de Paria et la Trinité, s'y trouva plusieurs fois en danger de périr; mais les talents nautiques de l'amiral triomphèrent de toutes les difficultés;il parvint à franchir ce passage dangereux, et le jugea assez redoutable pour le désigner sous la dénomination de *Bouches du Dragon*.



(*Fig.* 14.)

Plein d'enthousiasme, l'infatigable chercheur aurait voulu achever son importante découverte; le manque de vivres, le mauvais état de ses navires, la fatigue des équipages le

contraignirent à gagner Hispaniola. — Après avoir longé la côte à l'occident (sur une étendue d'environ trente lieues), il reconnut Cubagua, visita ensuite et nomma Marguerita une autre île à perles beaucoup plus grande, et, se dirigeant au nord-ouest, atterrit le 30 août à la *Nouvelle Isabelle* (1) qu'avait fondée don Barthélemy pendant son absence.

L'île entière était malheureusement livrée à l'anarchie. Divisés en deux partis, les colons en venaient presque chaque jour aux mains, et les indigènes, témoins des discordes de leurs oppresseurs, s'insurgeaient et refusaient le tribut. — Dans ces circonstances difficiles, le rétablissement de l'ordre était impossible sans l'emploi de forces imposantes ; ne pouvant compter que sur quelques amis dévoués, et impuissant à dompter les Espagnols rebelles, le vice-roi, au lieu de quitter une colonie où l'on méconnaissait si obstinément son autorité, eut le tort de céder aux exigences des factieux, de leur accorder même des terres, et d'obliger les caciques voisins à désigner un certain nombre d'Indiens pour les cultiver (2). — Un tel acte prêtait aux plus malveillantes interprétations. Les nombreux ennemis de l'amiral l'accusèrent, à l'instigation de Fonseca, d'usurper un droit qui n'appartenait qu'à la couronne, de faire des concessions contraires aux intérêts de la métropole, et leurs menées iniques trouvèrent encore une fois accès auprès de l'ombrageux Ferdinand.

Bobadilla, officier de la maison du monarque, fut envoyé à Hispaniola pour rechercher quelle était la véritable situa-

(1) La ville, qui n'était guère composée que de maisons de bois, s'élevait à l'embouchure de l'Ozema (rive gauche). — Christophe Colomb ne l'appela jamais que la Nouvelle-Isabelle; mais le nom de San Domingo a fini par prévaloir, et les historiens ne sont pas d'accord sur son origine. L'opinion la plus vraisemblable est que la première église ayant été placée sous l'invocation de Saint-Dominique, ce nom a été donné avec le temps à la ville, comme de cette dernière les Français l'ont étendu plus tard à toute l'île.

(2) Telle fut l'origine des *repartimientos* ou levées et distributions d'Indiens libres instituées afin d'aider les colons, et dont ceux-ci abusèrent tellement par la suite dans toutes les possessions transatlantiques, qu'elles eurent pour résultat l'extermination de la race indigène.

tion de l'île, et y prendre le commandement s'il le jugeait nécessaire. — Arrivé à la Nouvelle-Isabelle le 23 août 1500, le *haut commissaire* qu'avait désigné le président du conseil des Indes, et dont il était le servile instrument, occupa en maître la maison du vice-roi (alors en tournée d'inspection), s'empara de ses papiers et le fit sommer de comparaître devant lui dans le plus bref délai. — Colomb, indigné de pareils procédés, en appela au trône, et demanda, sans cependant se départir de sa modération habituelle, à retourner en Espagne. — Alors l'infâme acolyte de Fonseca le fit arrêter, enchaîner aux pieds et aux mains, et conduire à bord d'un navire (1), qui partit bientôt pour l'Europe (6 octobre).

Dès qu'on eut gagné le large, le capitaine (Alonzo de Villejo) voulut enlever les chaînes de l'amiral, mais celui-ci refusa obstinément, et dit avec fierté : « C'est au nom de Leurs « Majestés que Bobadilla m'a chargé de ces fers; je les « porterai jusqu'à ce qu'elles ordonnent qu'on m'en dé-« livre, et je les conserverai ensuite comme un souvenir de « mes services et de mes infortunes (2). »

La traversée fut courte : le bâtiment arriva le 25 novembre à Cadix. — La nouvelle que Colomb revenait captif et enchaîné, de ce monde qu'il avait découvert, se répandit rapidement, et excita dans toute l'Espagne une vive indignation. — Partout les cœurs éclatèrent contre Bobadilla, et de violents murmures sur le sort du grand amiral se firent entendre jusque dans l'Alhambra, résidence alors de la cour. — Mandé aussitôt à Grenade, l'illustre vieillard s'empressa de s'y rendre et reçut des rois catholiques le plus bienveillant accueil. Tous deux protestèrent qu'on avait agi contre leurs intentions, et lui jurèrent qu'à l'avenir, il trouverait toujours en eux d'ardents protecteurs. — Hélas! les actes répondirent peu aux paroles. — Ils destituèrent Bo-

(1) Les deux frères de Colomb, Barthélemy et Diégo, furent également chargés de fers et embarqués sur un autre navire.

(2) Fernand Colomb (fils de l'amiral) et Las Casas racontent que, fidèle à sa promesse, il garda toujours ces chaînes suspendues sous ses yeux dans sa demeure, et voulut qu'elles fussent ensevelies avec lui.

badilla, mais ne rendirent à Colomb ni les priviléges attachés au titre de vice-roi des Indes occidentales, ni même le gouvernement d'Hispaniola (1).

L'extension sans cesse croissante des possessions transatlantiques de la Castille ne suffisait pas à satisfaire l'ambitieux époux d'Isabelle; il voulait encore agrandir la domination de l'Espagne en Europe et le beau royaume de Naples était surtout l'objet de ses convoitises. — Obligé toutefois de tenir compte des prétentions de Louis XII, il conclut avec ce prince un traité secret de partage, feignit de vouloir secourir le monarque napolitain afin de pouvoir, sans combattre, occuper la Calabre, et, levant le masque lorsque la guerre eut commencé, unit ses troupes à celles du roi de France pour hâter la ruine de son infortuné parent. — Mais, la conquête achevée, les spoliateurs ne s'entendirent pas sur la part que devait avoir chacune des deux couronnes. Après de longs et inutiles pourparlers, ils en vinrent aux armes, et les Espagnols essuyèrent plusieurs échecs. — Ferdinand ne rougit pas alors de recourir à une nouvelle perfidie : tandis que Louis XII, trompé par de frauduleuses négociations, faisait cesser les hostilités, il envoya des renforts

(1) Ils donnèrent pour successeur à Bobadilla don Nicolas de Ovando; mais diverses causes retardèrent l'équipement des navires qu'on devait mettre à sa disposition, et pendant ces délais les plus fâcheuses nouvelles arrivèrent d'Hispaniola. — L'indiscipline, la licence, la révolte y demeuraient sans répression; les fermes et les domaines de la couronne se vendaient à vil prix; l'exploitation des mines était livrée à toutes les convoitises; le nombre des *repartimientos*, si préjudiciables aux intérêts et à la conservation de la population indigène, augmentait chaque jour; la tyrannie la plus oppressive était exercée contre les malheureux insulaires qu'à la moindre faute leurs maîtres accablaient impitoyablement de coups. — Ces affreux détails, parvenus aux oreilles d'Isabelle, affligèrent profondément cette généreuse princesse. Elle ordonna au nouveau gouverneur de mettre un terme, dès son arrivée, à de si criants abus; de diminuer les travaux exigés des Indiens; de s'occuper avec soin de leur instruction religieuse; de poursuivre les dilapidateurs, et de s'enquérir des pertes qu'avait subies Colomb, tant lors de son emprisonnement que pour les arriérés de solde ou autres émoluments qui lui étaient dus, afin qu'il pût en être complétement indemnisé. La flotte équipée pour Ovando, la plus considérable qu'on eût encore envoyée au Nouveau-Monde, appareilla le 13 février 1502. Elle se composait de trente bâtiments bien approvisionnés, portant 2,500 hommes, dont plusieurs d'un haut rang, et un assez grand nombre de femmes et d'enfants.

en Italie, avec ordre de n'avoir égard à aucune signification de traité. — Au printemps de 1503, Gonzalve de Cordoue, qui avait évité jusque là tout engagement sérieux, prit soudain l'offensive; déploya autant d'énergie que d'activité, et bientôt les victoires de Barlette, de Seminara, de Cerignoles, le rendirent maître de presque tout le pays. — Obligés de se retirer à Gaëte, les vaincus continuèrent néanmoins de soutenir vaillamment la lutte, et repoussèrent les attaques du *grand capitaine*, pendant qu'une escadre franco-génoise mettait en fuite huit galères aragonaises (commandées par Villa-Marino) qui bloquaient le port (1).

L'arrivée de puissants secours permit ensuite aux Français de passer le Garigliano à son embouchure, malgré l'opiniâtre résistance des Espagnols que prenaient en flanc de nombreuses chaloupes canonnières embossées près de la côte. Cet avantage pouvait avoir d'importants résultats; l'impéritie des chefs le rendit inutile. Au lieu de se diriger vers Naples, ils restèrent immobiles sur les rives du fleuve, se firent battre le 27 décembre, et hors d'état de défendre Gaëte acceptèrent, le 1er janvier 1504, une capitulation honorable. — Le 31 mars suivant, les deux monarques conclurent une trêve de trois ans.

Ce fut pendant cette guerre que Christophe Colomb effectua son quatrième voyage. — Persuadé qu'au delà du continent qu'il avait découvert en 1498 devait se trouver une mer s'étendant jusqu'aux Indes et communiquant vers l'ouest par un détroit avec l'ancien Océan, l'infatigable navigateur avait résolu de découvrir ce passage, de le traverser, de parcourir une route plus facile et plus directe que celle qu'avait suivie Vasco de Gama, et de terminer ainsi la longue série de ses expéditions lointaines et de ses travaux. Plein d'une ardeur toute juvénile, malgré son âge avancé, il appareilla de Cadix le 9 mai 1502 (2), avec quatre cara-

(1) Voir : *Marine française*.

(2) Son frère Barthélemy et son jeune fils Fernand l'accompagnaient dans ce voyage. — L'année précédente un seigneur du nom de Roderigo Bastidas, parti de Séville avec deux navires, avait reconnu l'embouchure de la Magdalena, visité en-

velles; toucha, le 20, à la grande Canarie; en partit le 25; fit une excellente traversée, et aborda le 15 juin à Mantinino (1), l'une des Caraïbes. — Son dessein primitif avait été de se rendre directement à San Yago (la Jamaïque), et d'aller ensuite à la recherche du détroit supposé; le mauvais état de l'un de ses navires le contraignit de gagner Hispaniola, où il comptait l'échanger contre un de ceux qu'avait amenés don Nicolas. Arrivé devant la Nouvelle-Isabelle le 29 juin, il envoya aussitôt à terre un officier pour expliquer au gouverneur le motif de sa relâche, lui annoncer qu'une violente tempête ne tarderait pas à éclater, et demander la permission de remonter un peu la rivière (dont l'embouchure formait en quelque sorte le port) afin de mettre ses caravelles à l'abri de tout danger. — Ovando ne répondit que par un grossier refus, et l'amiral, obligé de continuer sa route, trouva deux jours après un refuge dans la baie d'Axua (2), tandis qu'une flotte qui, au mépris de son pronostic, venait d'appareiller, éprouvait les plus grands désastres (3).

Dès que la tempête se fut apaisée, Colomb voulut gagner le continent; mais des calmes survinrent, les courants le portèrent au sud-ouest de Juana (Cuba), et il n'atteignit que difficilement, le 30 juillet, l'île de Guanaga. — Gouvernant au midi, il parvint bientôt à un cap qui reçut le nom de Caxinas (4) (parce qu'il était couvert d'arbres fruitiers).

La flottille eut ensuite à lutter contre le mauvais temps et ne put franchir, en quarante jours, qu'une distance d'envi-

suite et nommé Carthagène le port où s'éleva depuis la ville de ce nom, et s'était avancé, en longeant la côte de l'isthme de Panama, jusqu'au point où fut plus tard fondé *Nombre-de-Dios*.

(1) Elle est aujourd'hui appelée la Martinique.

(2) Située à quelques lieues dans l'ouest de la Nouvelle-Isabelle.

(3) Plusieurs bâtiments coulèrent, entre autres celui où se trouvaient Bobadilla, Roldan et les plus ardents ennemis de l'amiral. — Fernand Colomb et le vénérable Las Casas ont décrit ce terrible événement, et l'ont considéré comme un juste châtiment de la Providence. Le même ouragan détruisit presque entièrement la Nouvelle-Isabelle, et la ville, rebâtie sur la rive droite de l'Ozema, ne tarda pas à acquérir une très-grande importance.

(4) C'est celui qu'on nomme aujourd'hui cap Honduras.

ron soixante-dix lieues. Enfin, le 14 septembre, elle doubla un promontoire où le littoral prenait brusquement la direction du sud. — Aussitôt une légère brise se fit sentir ; on déploya les voiles, et ce lieu fut appelé *Gracias à Dios*. — Trois semaines encore se passèrent à naviguer le long des côtes, et, le 2 novembre, les caravelles mouillèrent dans un havre spacieux et commode que Colomb désigna sous le nom de *Puerto-Bello*. — Ayant remis à la voile, le 9, l'infatigable navigateur reconnut un autre port qu'il nomma *Puerto de Bastimentos*, et s'avança jusqu'à une baie étroite qui fut appelée *El Retrete* (le cabinet).

Malheureusement les navires étaient tellement avariés, les équipages dans une situation si fâcheuse de lassitude et de maladie, que l'amiral dut renoncer à poursuivre ses recherches (1). Il appareilla donc le 5 décembre, et se dirigea vers l'ouest sans beaucoup s'éloigner de la terre, car il se proposait de mieux explorer certains points du littoral qu'il avait découvert ; mais de fréquents orages suivis de calmes entravèrent la marche de la flottille ; elle mit un mois à faire trente lieues (2) et n'arriva que le 6 janvier à l'embouchure d'une rivière qui, en l'honneur de la fête du jour (l'Épiphanie), reçut le nom de Belem ou Bethléem (3).

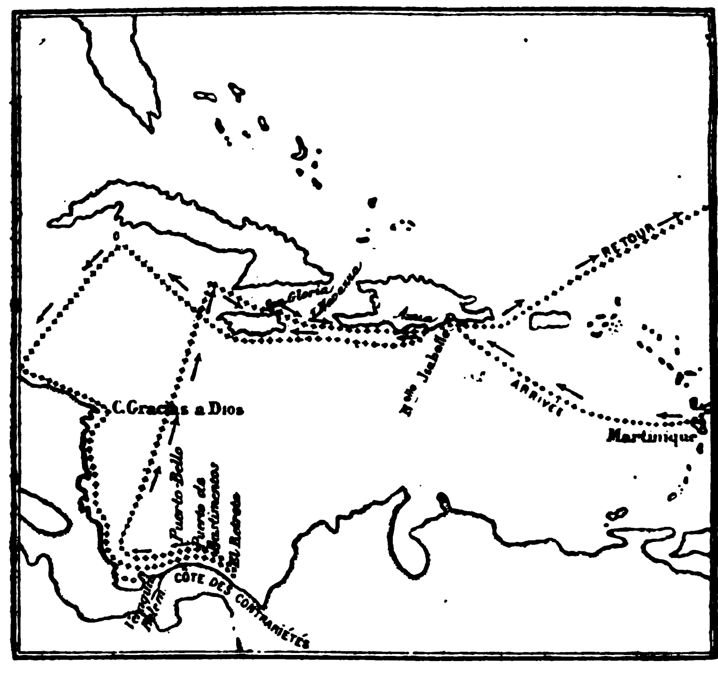
La beauté du climat, les mines d'or que renfermait le pays, donnèrent à Colomb l'idée d'y fonder une colonie destinée, selon lui, à promptement acquérir une grande importance. — On éleva des maisons de bois, des magasins ; on explora les terrains aurifères ; mais les hostilités incessantes des naturels irrités de la rapacité des Espagnols réduisirent bientôt ces derniers à la situation la plus critique, et Colomb se vit contraint, non sans regret, de quitter cette riche contrée à la fin du mois d'avril 1503. — Son voyage ne fut plus

(1) Le problème géographique que s'était posé Colomb ne put donc, malgré les persévérants efforts de l'habile navigateur, être résolu alors ; il ne le fut que plusieurs années après par Nugnez Balboa, ainsi qu'on le verra plus loin.

(2) Aussi Colomb donna-t-il au littoral le plus voisin de la route qu'il suivait le nom de *Costa de los Contrastes* (côte des Contrariétés).

(3) Il appela le pays *Veragua*, du nom d'un petit fleuve côtier dont l'embouchure se trouvait à une lieue environ de celle de la rivière de Belem

désormais qu'une suite de désastres ; les vents et la mer impitoyables semblaient avoir conjuré sa perte, et il ne parvint qu'avec beaucoup de peine, après cinquante-cinq jours de la navigation la plus périlleuse, à se réfugier (24 juin) dans une baie située à la côte nord de la Jamaïque (1), où il échoua ses bâtiments qui ne pouvaient plus tenir la mer.



(*Fig.* 15.)

Informé, le 17 juillet suivant, par deux intrépides marins (2) de la détresse de l'amiral, Ovando ne rougit pas de le laisser languir une année entière, dénué de ressources, couché sur son lit de douleur, exposé aux menaces de ses

(1) Cette baie reçut le nom de San Gloria.

(2) Diego Mendez et Barthélemy Fiescho, l'un Espagnol, l'autre Génois, avaient gagné, à grand'peine, avec deux pirogues assez mal armées, la pointe Saint-Michel (cap Tuburon), s'étaient rendus de là, d'abord à la Nouvelle-Isabelle, puis à Xeragua où se trouvait alors Ovando, et lui avaient fait connaître la triste situation de Colomb.

équipages mutinés. — Enfin, forcé par l'indignation publique de secourir l'illustre naufragé, il lui envoya un bâtiment qui le ramena à Hispaniola (13 août 1504).

Le rapide accroissement de la colonie témoignait de l'activité qu'avait déployée le gouverneur. — Par ses soins, San Domingo, Azua de Compostella, Villa-Nueva de Yaquimo (Aquin), Salva-Tierra de la Savana, s'étaient promptement élevées sur la côte méridionale de l'île; Santa-Maria de la Vera-Paz, sur celle de l'ouest; Puerto di Plata, Puerto-Real, Larez de Guahana, sur celle du nord; Sant-Yago, Bonas, el Cotuy, Buenaventura, la Concepcion de la Vega, Bonica, Gohava, près des mines et dans le milieu des terres. — La justice s'administrait avec exactitude; une police bien organisée maintenait partout la tranquillité. — Mais Ovando s'était montré implacable dans ses luttes contre les malheureux insulaires; les repartimientos avaient été maintenus, et les indigènes, traités avec la plus horrible cruauté, périssaient en grand nombre par l'excès des mauvais traitements auxquels les soumettaient leurs impitoyables oppresseurs. « Les « Indiens, dit Raynal, étaient accouplés au travail comme « des bêtes. On faisait relever à force de coups ceux qui « succombaient sous leurs fardeaux. Les hommes mouraient « dans les mines, les femmes dans les champs que culti- « vaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, in- « suffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fati- « gue. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expi- « raient de faim, de lassitude, pressant contre leurs ma- « melles desséchées leurs enfants morts ou mourants. Les « pères s'empoisonnaient. Quelques-uns se pendaient aux « arbres après y avoir pendu leurs filles et leurs épouses (1). »

(1) De semblables violences eurent malheureusement lieu dans toutes les contrées du Nouveau-Monde soumises à la domination castillane. Cependant elles ne s'accomplirent pas sans que des âmes généreuses réclamassent contre cet oubli des devoirs les plus saints du christianisme, et parmi les défenseurs des Américains brille au premier rang Barthélemy de Las Casas, qui traversa douze fois l'Océan pour aller plaider en Espagne la cause de ces malheureux, et obtint à force de persévérance un adoucissement à leurs maux. — Tant d'ardente charité, tant de pieux dévouement, ne l'ont pourtant pas mis à l'abri de la plus absurde accu-

Ému de compassion à la vue du triste état de ces infortunés, impuissant à soulager leurs maux, Colomb ne voulut pas prolonger son séjour à Hispaniola; il en partit le 12 septembre 1504, et, sans cesse battu par la tempête, ne parvint que difficilement à gagner San-Lucar le 7 novembre suivant. — Hélas! un dernier malheur l'attendait en Espagne. Peu de jours après son arrivée, Isabelle, frappée dans ses affections les plus chères, succomba sous le poids de sa douleur (26 novembre). — Profondément affligé de la perte de son auguste protectrice, l'illustre vieillard, malgré ses infirmités, se rendit l'année suivante à Ségovie où se trouvait la cour. — Ferdinand le reçut avec froideur, et aucune de ses réclamations ne fut favorablement accueillie. L'égoïste monarque espérait épuiser sa patience par des lenteurs, et l'amener à renoncer aux priviléges que lui garantissait un traité solennel; mais il persista à revendiquer ses droits et les légua par testament à son fils aîné Diego. — Sentant ensuite sa fin approcher, il reporta toutes ses pensées vers Dieu, et mourut dans les sentiments de la plus vive piété, le 20 mai 1506 (1).

sation. Herrera et, d'après cet historien, Raynal, Pauw, Roberston, Charlevoix, etc., ont avancé qu'il avait engagé le gouvernement de la métropole à substituer les nègres aux Indiens pour les rudes travaux des colonies. Ainsi, selon ces écrivains, le zelé missionnaire, le vénérable évêque de Chiapa, aurait été le promoteur de la *traite*. — Dans un remarquable mémoire intitulé : *Apologie de B. de Las Casas*, M. Grégoire réfute victorieusement cette calomnieuse imputation, et prouve, par des passages tirés des œuvres du saint prélat, qu'il déplorait vivement le sort des esclaves noirs.

(1) Après sa mort, l'envie et l'ingratitude dont il avait eu tant à souffrir durant sa vie, s'évanouirent tout-à-coup; son corps, déposé d'abord avec pompe au couvent de Saint-François à Valladolid, fut transféré, en 1513, au monastère de Las Cuevas de Séville. — Puis (1536) on voulut que la dépouille mortelle de l'illustre *descubridor* du Nouveau-Monde reposât à San-Domingo, et lorsqu'en 1795, la partie orientale de l'île passa, par le traité de Bâle, sous la domination française, l'Espagne, considérant le cercueil qui renfermait la cendre de Colomb comme une propriété nationale du plus grand prix, dont rien ne pouvait compenser la perte, s'en réserva la possession, et le fit transporter à la Havane, où il fut placé près du maître-autel de la cathédrale.

En 1508 Diego, grâce à la protection du puissant duc d'Albe, dont il avait épousé la nièce, obtint le gouvernement d'Hispaniola, et le garda jusqu'en 1523. Louis, son fils, jouit des honneurs attachés à la dignité d'amiral, mais n'exer-

Isabelle avait institué sa fille Jeanne (épouse de Philippe d'Autriche) héritière de ses royaumes, et, comme l'aliénation d'esprit de cette princesse la rendait incapable de s'occuper des affaires, elle avait voulu que Ferdinand en conservât la direction jusqu'à ce que son petit-fils, Charles de Luxembourg, eût atteint l'âge de vingt ans.

Ces dispositions sages déplurent aux grands. Dans l'espoir de ressaisir, au milieu des troubles, leur ancien pouvoir, ils donnèrent la régence au jeune archiduc, qu'une fièvre occasionnée par ses excès enleva neuf mois après son entrée en Espagne. La douleur que ressentit l'infortunée Jeanne acheva d'égarer sa raison, et, uniquement occupée dès lors à déplorer la perte de son époux, elle ne voulut ni entendre parler de gouvernement, ni remettre en d'autres mains les rênes de l'État. — Une telle situation ne pouvait se prolonger sans danger; tout le monde était d'accord sur ce point, mais on différait sur le parti qu'il fallait prendre, car chaque faction cherchait à faire triompher ses plans. — François Ximenès de Cisneros, que la faveur la plus méritée avait élevé au rang de premier ministre, mit heureusement un terme à l'anarchie. — L'énergique prélat, agissant au nom de la reine, s'empara des principales places fortes, et, lorsque le roi d'Aragon revint de Naples où l'avait appelé la crainte d'une trahison de Gonsalve de Cordoue, la Castille fut replacée sous son autorité.

Les intérêts qui divisèrent ensuite l'Europe (Ligue de Cambrai, Sainte-Ligue) et l'influence qu'il eut lui-même sur les événements n'empêchèrent pas Ferdinand d'étendre sa domination en Afrique. — Pierre Navarro alla débarquer

ça jamais aucune autorité à Saint-Domingue; impuissant à faire reconnaître ses droits à la vice-royauté des Indes, il les abandonna, et Charles-Quint (en lui accordant une riche dotation) le nomma duc de Veragua et marquis de la Vega. — Après sa mort, Isabelle (sa sœur aînée) hérita de tous les titres de la famille, et les porta dans une branche de la maison de Bragance par son mariage avec don Georges de Portugal. — Sans entrer dans de plus grands détails sur la postérité de Colomb, nous ajouterons seulement que les Veraguas, qui occupent aujourd'hui un rang élevé en Espagne et signent : COLON, duque de Veraguas, descendent en droite ligne de l'illustre marin génois.

14,000 hommes à Mers-el-Kébir (1), près d'Oran (2), et cette place importante, aussitôt attaquée par terre et par mer, se vit obligée de capituler (3) (1509). — L'année suivante, l'intrépide amiral, poursuivant le cours de ses succès, s'empara de Bougie ainsi que de Tripoli, et ces rapides conquêtes répandirent une si grande terreur parmi les musulmans, que les rois d'Alger, de Tunis, de Tlemcen, se reconnurent vassaux de l'Espagne. — A cette même époque les forces navales de Ferdinand reprirent toutes les places maritimes de la Pouille, qui jusque-là étaient restées au pouvoir des Vénitiens.

Les possessions d'Amérique s'accrurent aussi considérablement. — De nombreux colons s'établirent à Cubagua, où ils bâtirent, au fond d'une jolie baie, la Nouvelle-Cadix. La pêche des perles rapporta d'abord des sommes importantes (75,000 ducats par an d'après des historiens dignes de foi); mais les malheureux plongeurs, la plupart esclaves lucayens, qu'on ménagea moins encore que les mineurs d'Hispaniola, finirent par succomber; les perlières devinrent de plus en plus rares, et, comme l'île n'était pas cultivable, on l'abandonna pour passer à la Marguerita. — Jean Esquibel s'empara de la Jamaïque. — Ponce de Léon soumit Boriquen (Porto-Rico) (1509), et, dans un voyage entrepris trois ans après afin d'aller à la recherche de la fontaine merveilleuse de *Bimini* (une des Lucayes), dont les eaux avaient, suivant une croyance populaire, la vertu de rendre aux vieillards l'éclat et la vigueur de la jeunesse, ce navigateur découvrit la presqu'île qui s'étend au sud-est de l'Amérique septentrionale, et l'appela Floride parce qu'il y aborda le dimanche des Rameaux (4), selon certains auteurs,

(1) Mers-el-Kebir signifie grand port.

(2) Déjà l'année précédente (1508), Navarro, après avoir donné la chasse aux corsaires qui venaient insulter les côtes de l'Andalousie, leur avait enlevé Penon-de-Velez.

(3) Le cardinal Ximenès fit en partie les frais de cette expédition et voulut la diriger.

(4) Qu'on nomme aussi *Pâques fleuries*.

ou, selon d'autres, parce que le lieu où s'arrêtèrent les navires était environné de prairies en fleurs (1). — Vers la fin de décembre 1511, Diego Velasquez débarqua 500 hommes à l'extrémité orientale de Juana (Cuba) (2), défit une troupe d'Indiens que commandait le cacique Hatney, fugitif d'Haïti, et remporta bientôt après sur les insulaires, non loin de Coonao, une seconde victoire qui eut pour résultat la soumission de toute l'île. — Cette facile conquête achevée, Velasquez ordonna la fondation de la Ascencion (dans la province de Baracoa, sur l'emplacement du village indien du même nom) (3), de *Trinidad*, de *Santo-Espiritu*, de *San-Salvador*, de *Santiago*, de *Puerto Principe* et enfin de *Puerto de Carenas*, qu'on reconstruisit plus tard (dans une position plus favorable) à quelque distance de son premier emplacement, sous le nom de San-Christoval de la Havane (4). — En 1512, Diaz de Solis se dirigea vers la côte-

(1) Cette dernière opinion ne paraît pas vraisemblable ; car, sur les côtes, le sol de la Floride est sablonneux, presque stérile. — Ponce de Léon, pendant ce même voyage, reconnut encore et nomma les îles des Martyrs, ainsi que celles des Tortues.

(2) En 1514, cette île fut appelée Ferdinanda ; quelques cartographes l'ont désignée ensuite sous les noms d'*Isla de Santiago* et d'*Isla del Ave Maria* : mais sa dénomination indienne de Cuba a fini par prévaloir.

(3) Le pays, avant la conquête, était divisé en vingt-neuf provinces ayant chacune un village principal, chef-lieu de résidence du cacique ; on considérait comme capitale de l'île celui de Cuba, dans la province de Cubaniacan.

(4) Les colons se livrèrent, les uns à l'exploitation des mines dont les produits furent d'abord assez considérables, les autres à l'élevage des bestiaux, à la multiplication des abeilles apportées des Florides, à la culture du tabac, de la canne à sucre et du cafier. — Cependant, malgré tous les éléments de prospérité que réunissait un pays aussi favorisé par la nature, la population, durant un siècle et demi, ne prit que peu de développement, parce que la métropole réserva toute sa sollicitude pour ses possessions continentales. — Ainsi abandonnée, Cuba fut exposée sans défense aux attaques des boucaniers, qui ravagèrent plusieurs fois les côtes, pillant ou mettant à rançon les principales cités, et, plus tard, à celles des Anglais qui s'emparèrent de la capitale, en 1762, et l'occupèrent jusqu'à la conclusion de la paix. Mais cette dernière invasion eut un heureux résultat : elle fixa enfin l'attention de l'Espagne sur sa belle colonie. — La liberté du commerce, la protection accordée aux cultures, imprimèrent aussitôt un grand mouvement de progrès. — L'arrivée des réfugiés de Saint-Domingue, la hausse de prix des denrées coloniales pendant les longues guerres de la République et de l'Empire français vinrent ensuite contribuer à l'accroissement de la prospérité publique, que ne cessèrent de favoriser depuis les sages mesures de l'administration, et aujourd'hui

est de l'Amérique méridionale, reconnut successivement les caps Saint-Roch (San-Roque), Saint-Augustin, Frio; entra dans une magnifique baie (1), située par vingt-deux degrés cinquante minutes de lat. S. et quarante-cinq degrés de long. O., continua ensuite sa route au sud, aborda sur différents points; toucha à l'île Sainte-Catherine; doubla le cap Sainte-Marie; nomma *Mer Fraîche* le golfe dans lequel se jette le Rio de la Plata; prit possession (au nom du roi) de la côte septentrionale, et revint heureusement en Espagne (1513) (2).

L'occupation de la partie du continent (3) qu'avaient visitée Christophe Colomb et Améric Vespuce offrit d'abord de sérieuses difficultés. Les Indiens belliqueux de ces contrées repoussèrent les forces commandées par Ojeda et Nicuessa (4).

Cuba, devenue un des principaux centres du monde commerçant, étend ses relations dans tous les marchés du globe, et reçoit les produits des manufactures de l'Europe, qu'elle revend avec avantage, à la Vera-Cruz, à Carthagène, à la Guayra. — Tous les pavillons flottent dans ses ports; chaque année, plus de 2,000 bâtiments étrangers y abordent; les États-Unis lui en expédient au moins 1,500; l'Espagne à peu près 300; l'Angleterre près de 200, et la France environ 80.

(1) Cette baie était appelée *Ganahara* par les indigènes; les Portugais lui donnèrent le nom de *Rio de Janeiro* parce qu'ils la découvrirent le premier janvier, ainsi que nous le verrons ailleurs.

(2) Il repartit en 1516 avec trois bâtiments sur lesquels étaient embarqués 70 soldats, dans le dessein de mieux explorer le pays. Sans défiance, car lors de son premier voyage les habitants lui avaient fait un bon accueil, il débarqua suivi seulement de quelques hommes; mais à peine les Espagnols se furent-ils écartés du rivage, que les Indiens les assaillirent de toutes parts, les tuèrent, emportèrent précipitamment leurs corps, les firent cuire, et les mangèrent.

Cet affreux événement eut lieu entre Monte-Video et Maldonado près d'un ruisseau qui a conservé le nom de Rio de Solis. — Le frère de l'infortuné Diaz et François Torres, pilotes de l'expédition, se hâtèrent de faire route pour l'Espagne, et, en passant, chargèrent les navires de bois de Brésil au cap Saint-Augustin.

(3) On en forma deux gouvernements (*la Nouvelle-Andalousie* et *la Castille-d'Or*); le premier s'étendait depuis le cap Vela jusqu'à l'*Atrato;* le second de l'embouchure de ce fleuve au cap Gracias à Dios.

(4) Ojeda mourut dans le dénûment à Saint-Domingue, où il était allé chercher des secours. — Nicuessa, après avoir vainement tenté de s'établir sur divers points du littoral de la Castille d'Or, ayant trouvé le port que Colomb avait nommé Porto de Bastimentos, y entra en disant: *Paremos aqui en el nombre de Dios* (arrêtons-nous ici au nom de Dieu), et commença à élever une forteresse qui fut appellée *Nombre de Dios.* — Malheureusement la famine ne tarda pas à se faire sentir, car les Indiens refusaient de fournir des vivres, et la plupart des Espagnols succombèrent Obligé de se rembarquer avec quelques hommes, Nicuessa alla

Mais Balboa, plus énergique et mieux secondé, fit de rapides conquêtes, bâtit Sainte-Marie-l'Ancienne, au nord de l'isthme de Darien, et, après avoir répandu partout la terreur de son nom, établit habilement des relations d'amitié avec les principaux caciques. — L'un d'entre eux, voyant un jour les Espagnols prêts à en venir aux mains pour un peu d'or, témoigna une grande surprise, et leur dit : « Puis-« que vous attachez tant de prix à la possession de ce métal, « dirigez-vous au sud ; vous trouverez sur les bords d'une « mer immense un pays où l'or est si commun qu'il sert « aux usages les plus ordinaires. » — Sur cette indication Balboa partit quelque temps après à la tête de cent quatre-vingt-dix hommes déterminés et atteignit, au bout de vingt cinq jours de marche, le sommet d'une éminence, d'où il aperçut une vaste nappe liquide qu'aucune terre ne bornait. — Saisi d'admiration à la vue de cet admirable spectacle, et pressentant que l'Océan qui s'offrait à ses regards était celui qu'avait cherché le grand Colomb, il s'agenouilla et remercia le ciel de lui avoir réservé une si magnifique découverte. Puis il s'avança tout armé vers cet Océan, y entra jusqu'à la ceinture, et dit en présence des Espagnols et des Indiens : « Je prends possession de cette mer nouvelle au « nom de mon souverain ; mon épée saura lui en conserver « l'empire. » — Il fit ensuite armer une pirogue, et s'éloigna rapidement de la côte ; mais bientôt une violente tempête le mit en danger de périr, et sa frêle embarcation ne parvint que difficilement à regagner le rivage. — Échappé de ce péril, l'intrépide marin effectua son retour à Sainte-Marie, rapportant de cette expédition une grande quantité d'or et de perles (1).

chercher un refuge à Sainte-Marie l'Ancienne ; mais bientôt ses ennemis le forcèrent à s'éloigner et il périt en mer.

(1) Il s'empressa d'annoncer à Ferdinand son importante découverte ainsi que ses conquêtes dans l'isthme, et le pria de le nommer capitaine général ; mais l'ombrageux monarque donna le gouvernement de la province à Pedrarias Davila. — Cependant, mieux inspiré l'année suivante (1514), le roi catholique voulut réparer ses torts, et Balboa reçut le titre d'*adelantado* des pays situés sur la mer du Sud. — Cette juste récompense de tant d'éminents services ne tarda malheureuse-

Tandis que les colonies s'agrandissaient, le commerce maritime, puissamment protégé et encouragé (1), s'était considérablement développé. — La navigation hauturière employait environ mille navires. Deux cents appartenaient aux côtes des provinces basques, et se livraient à la pêche de la baleine ou au trafic avec le Nord; les autres se rattachaient presque tous à l'Andalousie, et particulièrement à Séville. Cette importante cité, point de départ des voyages pour les Canaries, ainsi que pour le Nouveau-Monde, était le centre de toutes les affaires d'importation et d'exportation, l'intermédiaire des échanges entre la Flandre et les républiques marchandes de l'Italie. — Le cabotage occupait quinze cents petits bâtiments.

La conquête de la Haute-Navarre fut le dernier événement de grande importance du règne de Ferdinand le Catholique. — Ce prince mourut le 23 janvier 1516, laissant le gouvernement de l'Espagne au cardinal Ximenès.

Charles I (2). — *Régence du cardinal Ximenès ; avantages remportés sur les pirates maures ; expédition contre Alger. — Arrivée de Charles en Espagne ; son prompt départ pour l'Allemagne, où il se fait élire empereur ; discordes intestines pendant son absence. — Expéditions (en Amérique) d'Hernandez de Cordoue et de Jean Grivalja. — Fernand Cortez : conquête du Mexique. — Voyage de Magellan. — Première guerre contre la France ; traité de Madrid. — Prise de possession des*

ment pas à lui être fatale. — Victime de la haine de l'infâme Pedrarias, il fut accusé de trahison, condamné à mort par des juges iniques, et décapité malgré les instantes prières de tous les colons, qui proclamaient son innocence. — Puissamment protégé par l'évêque de Burgos, Pedrarias échappa à la punition que méritait une telle violence, obtint bientôt après la permission de faire passer la colonie de Sainte-Marie sur la côte opposée de l'isthme, et y fonda Panama (1518), dont la situation commode contribua plus tard à faciliter la conquête du Pérou.

(1) Une prime, dont l'importance se réglait sur le tonnage, était allouée pour chaque navire construit en Espagne ; aucun bâtiment étranger ne pouvait prendre cargaison dans un port de la Péninsule tant qu'il en restait un du pays non chargé.

(2) Appelé aussi dans l'histoire *Charles-Quint*, parce qu'il fut le cinquième empereur d'Allemagne de ce nom.

rives du Rio de la Plata; extension de la domination espagnole dans cette partie du Nouveau-Monde. — Inutiles tentatives d'établissement à la Floride. — Seconde guerre contre la France; traité de Cambrai. — Cession du Venezuela à la famille des Welsers. — Pizarre : découverte et conquête du Pérou. — Exploration des pays situés à l'est et au sud-est de Quito. — Efforts de Charles pour s'opposer aux progrès du protestantisme. — Lutte contre les Turcs. — Prise de Tunis. — Troisième guerre contre la France ; trêve de Nice. — Révolte des Gantois. — Expédition d'Alger. — Valdivia; conquête du Chili. — Quatrième guerre contre la France; paix de Crépi. — Lutte contre les protestants. — Convention de Passau. — Organisation définitive des vice-royautés de la Nouvelle-Espagne et du Pérou; relations commerciales entre la métropole et ses vastes colonies; les galions; la flotte. — Cinquième guerre contre la France; revers de Charles; son abdication (1516-1556). — Des troubles suscités par la noblesse suivirent la mort de Ferdinand; mais le cardinal Ximenès sut contraindre les factieux à rentrer dans le devoir. — Il déploya aussi la plus grande énergie contre les Maures qui venaient insulter les côtes de l'Andalousie : de nombreux navires donnèrent la chasse à ces forbans, et en capturèrent quelques-uns. — Malheureusement une expédition dirigée contre Alger eut un résultat désastreux. Les troupes que Diego Vera était parvenu à débarquer près de la ville essuyèrent une entière défaite, et l'amiral eut beaucoup de peine à regagner les ports de l'Espagne.

Les populations étaient impatientes de voir leur nouveau souverain, que des affaires urgentes avaient jusque-là retenu en Flandre. Le jeune monarque se rendit enfin aux vœux des Castillans (1517) (1), et fut reçu avec enthousiasme; mais

(1) Charles aborda le 19 septembre à Villa-Viciosa (port des Asturies), et, après s'être reposé quelques jours dans cette ville des fatigues de la mer, il se mit en route pour Burgos. — En allant au-devant de lui, le cardinal Ximenès mourut à Roa. Certains auteurs prétendent que l'éminent prélat fut empoisonné par des personnes intéressées à ce que le jeune roi ne reçût pas ses conseils salutaires. — Mais ces écrivains n'apportent aucune preuve, et il n'est pas besoin de recourir à la supposition d'un crime pour expliquer la mort d'un vieillard de 81 ans.

bientôt l'élévation des étrangers aux premières charges de l'État, et l'envoi de sommes immenses dans les Pays-Bas, occasionnèrent un mécontentement général. — Charles, sourd aux plaintes de la nation, organisa un gouvernement de régence à la tête duquel était placé le cardinal Adrien (d'Utrecht), et partit pour l'Allemagne, où il ne devait pas tarder à ceindre la couronne impériale. — Aussitôt l'insurrection éclata de toutes parts, et ce fut seulement après deux années de luttes sanglantes, et grâce à la scission des communes et de la noblesse, que les troupes royales parvinrent à triompher des rebelles.

Pendant que l'Espagne était agitée de ces discordes intestines, d'audacieux aventuriers étendirent au Nouveau-Monde sa domination sur d'immenses contrées. — En 1517 Hernandez de Cordoue découvrit le Yucatan (1), débarqua sur divers points de la côte (à la pointe orientale de la péninsule, qu'il nomma Cabo de Catoche; puis non loin d'une grosse bourgade à laquelle les indigènes donnaient le nom de Kimpech, et où l'on a depuis bâti la ville de Campêche; puis enfin près d'un village appelé Pontachan), et en combattit avec avantage les belliqueux habitants. — L'année suivante, Jean de Grivalja, après avoir visité l'île de Cozumel et parcouru les mêmes lieux qu'Hernandez, continua l'exploration du littoral jusqu'au Rio Tampico, réunissant de nombreux et utiles documents sur ce beau pays (qu'il nomma Nouvelle-Espagne), employant son habileté à capter les indigènes, ou son courage à les vaincre lorsqu'ils se montraient hostiles, et regagna heureusement Santiago (15 novembre). — Ce dernier voyage venait de révéler aux Espagnols l'existence de l'empire du Mexique (2).

(1) On n'est pas d'accord sur l'origine de cette appellation ; il est probable qu'elle a été formée de quelque terme indien qu'on aura pris pour le nom du pays.

(2) Dès les temps les plus reculés le Mexique paraît avoir été habité par un grand nombre de races différentes, telles que les Olmèques, les Xilanques, les Cores, les Tapanèques, les Tarasques, les Mitzèques, les Tzapatèques et les Otomites, qui se regardaient comme autochthones. — Vers l'an 670 de notre ère, les Toltèques vinrent du Nord se mêler aux anciens possesseurs du sol qu'ils soumi-

Résolu d'en faire la conquête, malgré les sérieuses difficultés que présentait une tentative si téméraire, Velasquez (gouverneur de Cuba) s'occupa aussitôt des préparatifs d'une nouvelle expédition, et en remit le commandement à Fernand Cortez. — Celui-ci déploya la plus grande activité, et bientôt onze navires sur lesquels étaient embarqués six cents soldats, seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux furent prêts à prendre la mer. — Alors Velasquez, dans la crainte que son énergique lieutenant ne cherchât plus tard à lui enlever la gloire et la richesse que promettait cette entreprise, révoqua la commission qu'il lui avait donnée, et même ordonna son arrestation; mais Cortez, assuré du dévouement de ses troupes, se hâta de quitter la Havane, et alla atterrir non loin de Tabasco, le 14 mars 1519 (1). — Les Indiens, au nombre de douze mille, s'efforcèrent de repousser les envahisseurs; protégés par des barricades, par des ravins, par des broussailles, ils disputèrent

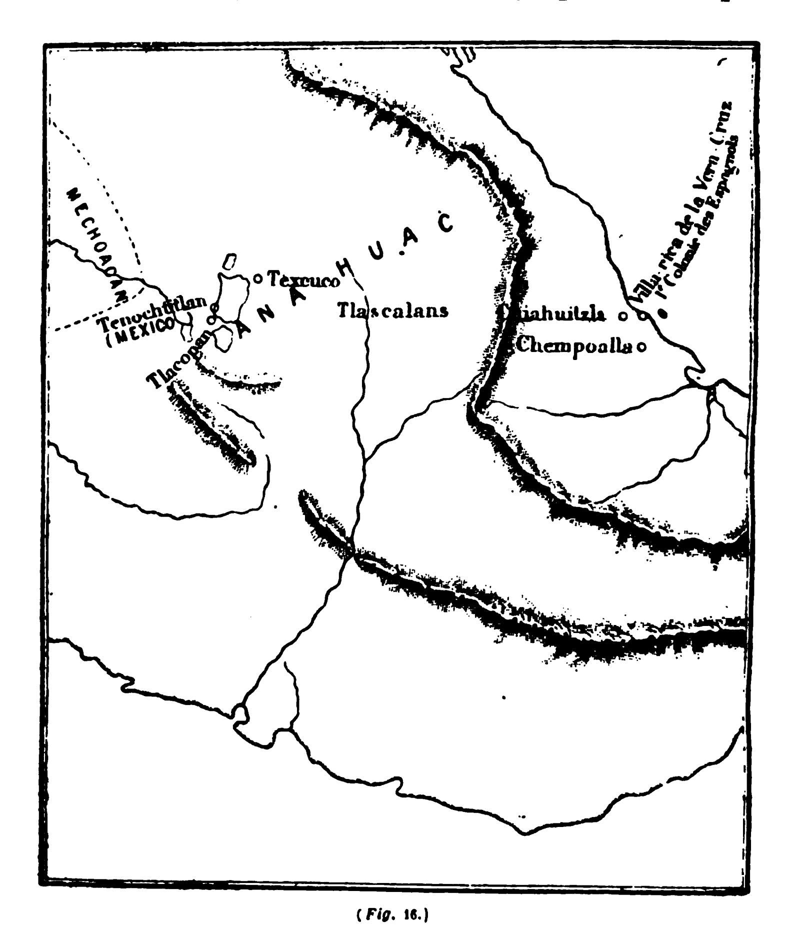
rent à leur domination, et fondèrent un royaume qui fleurit jusqu'à 1052. — A cette époque une épidémie fit d'affreux ravages dans l'Anahuac; la plupart des habitants périrent, et ce fut seulement un siècle plus tard que la contrée, demeurée déserte, fut repeuplée par les Chichimèques, les Xochilmèques, les Chalques, les Totonaques, les Colhues, les Tlahuiques, les Tlascaltèques et les Aztèques, originaires des régions septentrionales comme les Toltèques. — Constituées en autant d'États séparés, ces diverses peuplades ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence. Les Aztèques furent réduits en esclavage par les Colhues; puis, ayant puissamment aidé leurs vainqueurs à soumettre les Xochilmèques, ils obtinrent leur affranchissement, et allèrent fonder Tenochtitlan sur de petites île situées au sud-ouest du lac de Tezcuco (1325). — Les nobles, c'est-à-dire les plus habiles et les plus braves, exercèrent d'abord avec les prêtres le souverain pouvoir dans cette république; mais les rivalités incessantes de l'aristocratie firent sentir plus tard au peuple la nécessité d'adopter le gouvernement monarchique, et en 1352 il proclama roi *Acamapitzin*. — Après ce prince régnèrent : Huitzilihuitl, qui s'empara de quelques portions de territoire sur la terre-ferme (1389-1409); Chimalpopoca, qu'une victoire navale rendit maître de Chalco (1409-1423); Iscoalt, sous lequel s'accrut rapidement la puissance des Aztèques (1423-1436); Montezuma Ilhuicamina, surnommé le Grand (1436-1464); Axajacatl, dont les conquêtes s'étendirent jusqu'aux frontières du Mechoacan (1464-1477); Tizoc, méprisable tyran (1477-1482); Ahuitzotl, qui donna à l'empire ses dernières limites (1482-1502), et enfin Montezuma II, que Cortez dépouilla de son autorité ainsi qu'on le verra plus loin.

(1) La flottille s'était d'abord dirigée vers l'île de Cozumel, où elle s'était arrêtée plusieurs jours, et avait ensuite suivi la route de Grivalja.

le terrain pied à pied, livrèrent plusieurs combats, et ne déposèrent les armes qu'après avoir essuyé dans la plaine de Ceutla une sanglante défaite (1).

Le lendemain dix caciques, en habits de cérémonie, se présentèrent devant le général, et se reconnurent vassaux de la couronne de Castille.

Cortez s'avança ensuite vers l'ouest jusqu'à un îlot que



(*Fig.* 16.)

(1) Voulant perpétuer la mémoire de son premier triomphe, et en faire honneur à la mère de Dieu, Cortez changea le nom de Tabasco en celui de *Santa-Maria de la Victoria*.

Grivalja avait appelé *San-Juan d'Ullua;* jeta sur la côte voisine, à trois milles de Chiahuitzla, les fondements d'une ville qu'on nomme *Villa-Rica de la Vera-Cruz* (1); se fit élire commandant en chef de la colonie naissante; brûla ses navires (à l'exemple d'Agathocle) afin de ne laisser à ses compagnons d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir, et, malgré l'ordre formel que lui avaient signifié les ambassadeurs de Montezuma de s'éloigner des domaines de ce monarque, il pénétra hardiment dans l'intérieur des terres.

Bien que l'empire mexicain fût parvenu à l'apogée de sa puissance, diverses causes (le mécontement des peuples tributaires, le découragement qu'avaient jeté parmi les Aztèques plusieurs échecs essuyés dans une lutte contre Texcuco, la faveur rendue depuis quelque temps à une ancienne tradition qui promettait la conquête du pays à des hommes blancs et barbus), concouraient alors à faciliter le succès de l'audacieuse entreprise des Espagnols. — Bientôt, en effet, un grand nombre de chefs sollicitèrent leur alliance; plus de trente villages totonaques offrirent des hommes de guerre, et le cacique de Chempoalla en fournit six cents dont un tiers fut employé à porter les vivres ou à traîner l'artillerie. — La petite armée atteignit les hauteurs du plateau d'Anahuac, et s'avança résolûment vers l'ouest sans rencontrer de résistance. — Les Tlascalans (ou Tlascaltèques) seuls voulurent s'opposer à son passage; mais, vaincus dans trois combats sanglants, ils demandèrent la paix, et devinrent de puissants auxiliaires.

Après un séjour d'environ trois semaines à Tlascala, Cortez, suivi de ses soldats et de six mille Indiens, continua de mar-

(1) Villa-Rica, à cause de l'or qu'on trouva en ce lieu; Vera-Cruz parce qu'on avait débarqué le jour du vendredi-saint. — Plusieurs historiens ne reconnaissent que deux villes de ce nom; c'est une erreur, on en compte trois: la première, celle dont il s'agit ici et qui plus tard ne s'appela plus que Villa-Rica; la seconde, dite l'ancienne Vera-Cruz, bâtie en 1524; et la troisième, la nouvelle Vera-Cruz, celle qui porte aujourd'hui ce nom et qui fut élevée au commencement du dix-septième siècle.

cher en avant, se fit de nouveaux alliés des habitants de Cholula, de Texcuco, d'Itapalapan, et arriva enfin le 8 novembre devant Tenochtitlan (Mexico). — Montezuma, qui s'était efforcé de l'éloigner, le reçut avec pompe, et ses sujets, le prenant pour le fils du Soleil, se prosternèrent devant lui.

La fortune n'avait cessé jusque-là de favoriser l'heureux général, et les événements du passé justifiaient sa confiance dans de futurs succès. — Toutefois la position des Espagnols, établis dans un des palais de la cité aztèque, ne laissait pas d'être critique; car, si la masse du peuple ne s'occupait que d'affaires, de cérémonies religieuses ou de plaisirs, les nobles, moins insouciants, se sentaient blessés par la présence de l'étranger, s'expliquaient hautement sur les moyens de le chasser ou de l'anéantir, et un mot de Montezuma pouvait appeler aux armes toute la population de sa grande capitale. — Dans ce péril extrême, Cortez, sachant que personne n'agirait sans un ordre de l'empereur, conçut et exécuta le plus hardi projet : il se rendit au palais, suivi de quelques officiers, s'empara de la personne du monarque, et le contraignit à devenir un docile instrument de ses volontés. — Il s'applaudissait de son audace lorsqu'une dépêche de Sandoval (1) lui apprit que quatre-vingt-cinq cavaliers, huit cents fantassins, cinq cents matelots, douze pièces de canon avaient été débarqués non loin de Vera-Cruz, et que ces forces, sous la conduite de Pamphile Narvaez, étaient envoyées par Diego Velasquez pour le contraindre à renoncer au *généralat*. — La situation semblait désespérée; l'infatigable activité de Cortez, sa téméraire bravoure, triomphèrent encore de ce nouveau danger. — Laissant le prince captif à la garde de cent quarante hommes (2), il se porta rapidement avec le reste de sa petite troupe à la rencontre de son rival; le surprit à Chempoalla (ville ouverte), à la faveur d'une nuit obscure; le fit prisonnier; rangea sous ses

(1) Gouverneur de la Vera-Cruz.
(2) Sous le commandement d'Alvarado.

drapeaux les soldats qu'on avait envoyés pour le combattre, et revint à la capitale de l'Anahuac (24 juin 1520), où le massacre d'un grand nombre de nobles et de prêtres, ordonné par Alvarado (au milieu d'une fête), avait excité un soulèvement général. — Vainement Cortez s'efforca de comprimer la révolte : armés de piques, d'arcs, de frondes, les Indiens soutinrent une lutte acharnée de plusieurs jours, durant laquelle périt l'infortuné Montezuma (1), et les Espagnols, obligés de s'éloigner, ne parvinrent que difficilement à gagner la vallée d'Otumba. — Là, trente mille ennemis voulurent leur couper la retraite; par un suprême effort ils triomphèrent de cette multitude, et trouvèrent le lendemain (7 juillet) à Tlascala une généreuse hospitalité.

Assuré du dévouement sans bornes des fidèles Tlascalans, Cortez s'occupa aussitôt des moyens de ressaisir sa conquête si rapidement perdue. — Près de six mois se passèrent en préparatifs de tous genres; enfin, le 28 décembre, il se mit en marche, avec cinq cent cinquante fantassins, quarante cavaliers, neuf pièces de campagne, dix mille Tlascalans disciplinés à l'européenne, et entra, le dernier jour de l'année, à Texcuco, où arrivèrent bientôt, portés par huit mille Indiens esclaves, des bois équarris et dégrossis, des mâts, des cordages, des câbles, des voiles, des ancres (2), en un mot, tous les matériaux nécessaires à la construction d'une flottille.

Cortez s'empara d'abord des villes (3) situées aux environs de Tenochtitlan (Mexico), et dans cette brillante expédition le fougueux général paya de sa personne comme un soldat,

(1) Les historiens espagnols varient sur les causes et les circonstances de la mort de Montezuma. — Gomara l'attribue à un coup de pierre reçu à la tête; Bernal Diaz dit qu'il se laissa mourir de faim; Herrera assure qu'il succomba à un violent chagrin. — Ce monarque avait plusieurs fils, dont trois périrent pendant la retraite de Cortez. — Le plus remarquable des survivants fut Johualicahuatzin, ou don Pedro Montezuma, d'où descendent les comtes de Montezuma et Tula.

(2) Par ordre de Cortez, les bois avaient été coupés et préparés dans les montagnes voisines de Tlascala, et il avait fait venir de la Vera-Cruz le gréement de plusieurs navires qu'on avait coulés à fond après la défaite de Narvaez.

(3) Xaltocan, Tlacopan, Quanhuahuac, Xochimilco.

cher en avant, se fit de r … récompense était pro-
Cholula, de Texcuco
vembre devan' … avaient travaillé, depuis
s'était efforc' … construire et à gréer les navires.
jets, le pre' … la fin d'avril (1521) aux accla-
vant lui. … des Espagnols et des Indiens rangés

La fo' … temps après commencèrent les attaques
génér' … — La première eut lieu le 30 mai ; les
dan' … détruisirent un grand nombre de ca-
gr … pour les combattre, et restèrent maîtres du lac;
… n'abattit pas le courage des assiégés. Sous la
… de Quauhtemotzin ils se défendirent durant deux mois et demi avec une héroïque valeur, et ne cessèrent de lutter que lorsque leur roi, tombé au pouvoir des ennemis, leur eut donné l'ordre de poser les armes (13 août 1521). Alors, sortant de la capitale, ils couvrirent pendant trois jours les routes voisines et se dispersèrent ensuite sur tous les points de l'empire (1).

La chute de Tenochtitlan eut pour résultat immédiat la soumission du puissant royaume de Mechoacan; mais les autres nations de l'Anahuac ne se prêtèrent pas aussi facilement à la domination étrangère, et du nord au sud il fallut livrer encore de nombreux combats (2).

Les Espagnols, nous l'avons déjà dit, devaient avoir la

(1) Persuadés que de riches trésors étaient cachés sous les ruines de la capitale du Mexique, les soldats se mirent aussitôt à les chercher ; mais, n'ayant trouvé que des cadavres, ils dirent que Cortez s'entendait avec Quauhtemotzin pour les priver de la part du butin qui devait leur revenir, et le général, afin d'échapper aux suites d'une pareille accusation, se rendit coupable d'un crime odieux. Par son ordre, d'après les récits espagnols, l'infortuné monarque aztèque eut les pieds brûlés à petit feu, et cette horrible torture ne cessa que lorsqu'on reconnut l'impossibilité de lui arracher un aveu. — La relation de l'Indien Ixtlilxochitl ne fait pas mention du supplice de Quauhtemotzin; elle parle seulement d'un officier du roi.

(2) Les brillants succès de Cortez excitèrent l'admiration de ses compatriotes, et Charles-Quint le nomma capitaine-général du pays qu'il venait de soumettre. — Son premier soin fut de rebâtir sur les ruines de l'ancienne capitale de l'Anahuac une cité plus régulière. — Il affermit ensuite et étendit considérablement la conquête, malgré la vigoureuse résistance des Indiens de Panuco, de Colima, de Zacatollan, et ternit malheureusement sa gloire en condamnant au gibet

possession des pays qu'ils découvriraient à l'ouest de la ligne de démarcation déterminée par le traité de Tordecillas, et la couronne de Portugal ceux qui seraient découverts à l'est. Or, les Moluques (récemment occupées par les Portugais) se trouvaient dans la moitié du globe concédée à l'Espagne, et devaient lui appartenir. — Cette dernière puissance crut néanmoins que ses prétentions auraient plus de poids si elle envoyait chercher ces îles du côté de l'ouest; mais il fallait pour cela qu'on pût contourner la barrière qu'opposait le continent américain. — Magellan (1), que recommandait une grande expérience dans tout ce qui avait rapport à la navigation, s'y engagea, et produisit une carte (que quelque historiens attribuent à Martin Behaim) où l'on voyait un détroit entre le sud de l'Amérique et un groupe d'îles d'assez grande étendue.

L'indication de ce passage était le résultat de l'esprit de système; pourtant Magellan se montrait si convaincu de son existence qu'il parvint à persuader le conseil chargé de diriger les opérations d'outre-mer.

L'armement mis à la disposition de l'audacieux marin

l'infortuné Quauhtemotzin ainsi qu'un grand nombre de caciques injustement accusés d'avoir conspiré contre son pouvoir.

Le système établi en Espagne ne permettait pas de laisser le capitaine-général achever sans contrôle l'organisation de la colonie; des commissaires royaux, chargés du gouvernement civil, ne tardèrent donc pas à y être envoyés. — Cortez, humilié de voir son autorité amoindrie, se rendit à Madrid, où Charles le combla d'honneurs, et retourna au Mexique fort peu satisfait, car le monarque n'avait pas fait droit à ses réclamations, et ne lui avait laissé que le commandement militaire. Dissimulant toutefois son mécontentement, il ne resta pas inactif; il découvrit (1536) la presqu'île de Californie, visita une partie du golfe qui la sépare du continent, revint en Espagne à la fin de 1540, et prit part, l'année suivante, à l'expédition d'Alger. — Mais les dispositions de la cour étaient changées à son égard; les mérites du *vainqueur des Indes* étaient oubliés. — Après de nombreuses et inutiles démarches auprès des ministres et des favoris, il mourut du chagrin que lui causa l'ingratitude de Charles (le 2 décembre 1547) à l'âge de soixante-deux ans.

(1) Après s'être distingué aux *Indes Orientales* (particulièrement à la prise de Malacca) et en Afrique, Magellan (Magalhaens), gentilhomme portugais, de retour dans sa patrie, occupait un emploi à la cour; mais, n'ayant pu obtenir du roi (Emmanuel le Fortuné) certains avantages auxquels son mérite lui donnait droit, il se fit naturaliser Espagnol, et offrit ses services à la Castille.

consistait en cinq navires : la *Trinidad* qui jaugeait 120 tonèles (1); le *San-Antonio*, du même port; la *Conception* (de 90 ton.); la *Victoria* (de 85 ton.); le *Santiago* (de 75 ton.). Magellan arbora son pavillon sur la *Trinidad;* les autres bâtiments étaient sous les ordres de Juan de Carthagène, de Gaspard de Queseda, de Louis de Mendoza et de Juan Serrano, tous capitaines expérimentés. — Plusieurs officiers portugais, ainsi qu'un certain nombre de Français et de Flamands, faisaient partie de l'expédition; les équipages formaient un effectif d'environ deux cent soixante-six hommes. La flottille fit voile de San Lucar, le 21 septembre 1519; toucha aux Canaries pour prendre des vivres frais; se dirigea ensuite au sud-ouest; atteignit le Brésil par 23° 30' de latitude méridionale; visita une magnifique rade qui fut nommée port de Sainte-Lucie (Puerto de Santa-Lucia) (2); remit à la voile sans toutefois perdre de vue la terre; longea la côte, durant plusieurs jours, dans la direction du midi; remonta le vaste estuaire de la Plata, qu'elle ne quitta qu'après s'être assurée que le passage cherché n'était pas dans ces parages et alla atterrir plus au sud à une baie qu'on appela Saint-Julien. — Là les premiers Tehuelehts se présentèrent aux Espagnols qui, frappés de l'étrange chaussure que portaient ces sauvages, leur donnèrent le nom de *Patagons* (grands-pieds).

Malheureusement, le manque de vivres, les maladies qu'engendra le changement de climat, les privations de toutes sortes qu'il fallut endurer sur ce rivage inhospitalier, irritèrent les esprits. Une sédition éclata, et Magellan, obligé de sévir, usa dans la répression de la révolte, d'une rigueur extrême qu'on ne saurait trop condamner. Deux des principaux fauteurs de la rébellion, Louis de Mendoza et Gaspard

(1) Le tonèle, qu'on ne doit pas confondre avec la *tonelada* (en usage particulièrement à Séville et représentant un poids de 2,000 livres), était plus considérable que notre tonneau ; dix tonèles équivalaient à douze *toneladas*.

(2) C'était la baie sur laquelle fut depuis bâtie Rio-de-Janeiro, déjà visitée en 1512 par Diaz de Solis (ainsi que nous l'avons dit ailleurs) et en 1515 par Pero Lopez.

de Queseda, périrent par son ordre : le premier fut poignardé; le second écartelé. — Un autre triste événement signala encore cette longue relâche. Le *Santiago*, en explorant les côtes voisines, se brisa contre des rochers près de l'entrée d'une rivière (le Rio de Santa-Cruz), et l'équipage eut beaucoup de peine à retourner au campement général.

Le 15 octobre 1520 la flottille quitta le mouillage de Saint-Julien; s'avança vers le sud; aperçut le 21 un promontoire élevé (1) et se trouva bientôt à l'entrée d'un détroit. Le passage cherché depuis si longtemps était enfin trouvé! Magellan s'y engagea résolûment, et, après avoir franchi une cinquantaine de lieues, il expédia le *San-Antonio* pour une reconnaissance de cinq jours; mais, ce navire n'étant pas revenu (2), l'infatigable marin continua sa route (3) avec les trois autres; entra le 28 novembre dans une vaste mer; se dirigea au nord-ouest et arriva au bout de trois mois et demi d'heureuse navigation sur cet Océan que pour cette raison il nomma *Pacifique*, à un archipel situé entre 141° et 145° long. est, 12° 30′ et 20° 13′ lat. nord (4). — La flottille atteignit ensuite d'autres îles qu'on nomma Philippines, en l'honneur de l'infant don Philippe, et atterrit à l'une d'entre elles appelée Zébu.

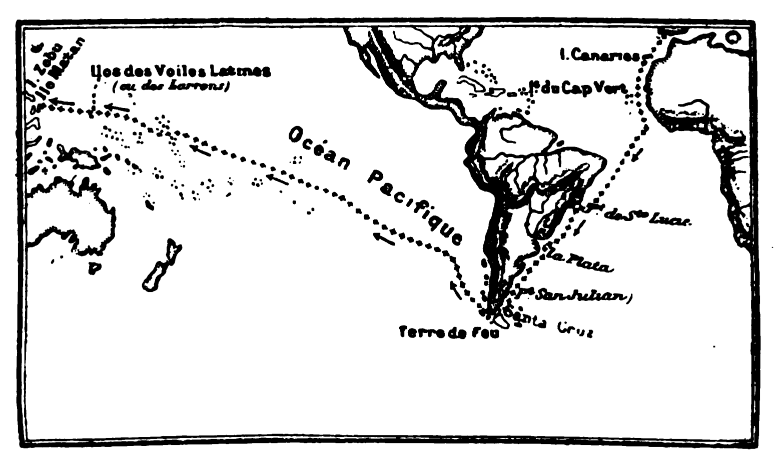
Les indigènes firent un bienveillant accueil aux Espagnols; ils consentirent dès les premières exhortations des missionnaires à embrasser la religion chrétienne, et Hamabar leur roi se déclara sans difficulté vassal de la couronne de

(1) On le nomma cap des Vierges parce que c'était le jour où l'Église célèbre le martyre de sainte Ursule et de ses compagnes.

(2) Le pilote du *San-Antonio*, après avoir ameuté l'équipage contre le capitaine, était parvenu à sortir du détroit et avait fait route pour l'Espagne.

(3) Durant ce trajet nul aborigène ne se présenta aux Espagnols; mais, comme les invisibles habitants de ces terres signalaient d'île en île, par des feux, le passage des navires, Magellan nomma cette région *Tierra del fuego* (terre du feu). — D'après une autre version elle aurait été ainsi appelée à cause de la fumée de ses volcans.

(4) Magellan donna à cet archipel le nom d'îles des Larrons à cause des soustractions nombreuses dont il fut victime de la part des indigènes. — En 1528 Saavedra prit possession de ces îles au nom du roi d'Espagne; mais ce ne fut qu'un siècle plus tard qu'on entreprit de les coloniser.



(Fig. 17).

Castille. Mais il n'en fut pas de même à Matan ; le chef de cette île (Calpullupo) voulut garder son indépendance ; Magellan irrité de sa résistance alla l'attaquer avec des forces trop peu nombreuses et périt victime de sa témérité. — Voici comment Pigafetta (1) raconte la mort de l'illustre navigateur. « Lors vindrent tant furieusement contre nous « qu'ils passèrent une flèche envenimée à travers la jambe « du capitaine, par quoi il commanda de nous retirer peu « à peu ; mais lui comme bon capitaine et chevalier tou- « jours se tenoit fort avecques aulcuns autres, plus d'une « heure ainsi combattant ; et ne se voulant plus retirer, ung « Indien lui gecta une lance de canne au visaige, et lui « soudain de sa lance le tua et la luy laissa dedans le corps. « Puis, voulant mestre la main à l'espée, ne la peut tirer « que à moitié, à cause d'une plaie de lance de canne qu'il « avoit au bras ; ce que ces genz voyant se gectèrent tous « vers luy dont l'un avecq un grand javelot, qui est comme

(1) Pigafetta (de Vicence), qui faisait partie de l'expédition, présenta à Charles-Quint le récit du voyage rédigé d'après un journal tenu sans interruption depuis le moment du départ jusqu'au retour. — Comme la relation de Marco-Polo, celle du gentilhomme Vicentin fut écrite en français ; les savantes investigations que M. Raymond Thomassy a consignées dans le Bulletin de la Société de géographie (1856) ne laissent pas de doute à ce sujet.

« une pertuisane, mais plus gros, luy donna ung coup en « la jambe gauche, par lequel il cheut le visage devant; « dont tous soudain se gectèrent sur luy, avecques lances « de fer et de cannes et avecq ces javelots. Tellement qu'ils « occirent le miroer, la lumière, le confort de tous et nostre « vraye guide. »

Un acte odieux du roi de Zébu suivit la mort de Magellan : quarante Espagnols furent lâchement assassinés dans un festin. — Ceux qui restaient, n'étant pas en nombre suffisant pour manœuvrer trois navires, en brûlèrent un (la *Conception*) et allèrent avec les deux autres à la recherche des Moluques. — Ils abordèrent sur plusieurs points de la côte orientale de Bornéo, passèrent au nord de Célèbes et arrivèrent enfin à Tidor (avril 1522) où peu de temps après la *Trinidad* fut capturée par les Portugais. La *Vittoria*, plus heureuse, reprit la mer sous les ordres de Sébastien de Cano, visita Gilolo, Ceram, Amboine, et revint par le cap de Bonne-Espérance à San-Lucar (septembre 1522) (1). Sur les soixante hommes d'équipage qu'elle avait encore aux Moluques, il n'en restait plus que dix-huit. — Un grand nombre de braves avaient succombé, mais un important changement se trouvait accompli dans les connaissances géographiques.

Del Cano se rendit immédiatement à Valladolid, alors résidence de la cour. Charles le combla d'honneurs et lui concéda des armoiries où figurait le globe terrestre avec cette glorieuse devise : *Primus circumdedisti me* (2).

(1) Vers cette même époque, Juan Bermudas découvrit un archipel éloigné d'environ 300 lieues de celui des Antilles, et lui donna son nom sans toutefois y aborder.

(2) Un second voyage de circumnavigation ne tarda pas à être entrepris par ordre de l'empereur. — L'expédition, placée sous les ordres de don Garcia de Loaisa et de l'infatigable del Cano, partit de la Corogne le 25 juillet 1525; mais d'horribles tempêtes l'assaillirent près des côtes du Brésil et jetèrent au large deux des cinq navires qui la composaient. Celui que montait Cano périt plus tard au milieu des tourmentes, non loin du cap des Vierges, et ce fut sur un autre bâtiment qu'il parvint, après avoir couru mille dangers, à franchir le détroit de Magellan (26 mai 1526). — Les maladies décimèrent ensuite les équipages; Loaisa succomba le 30 juillet, del Cano le 4 août suivant, et ses infortunés compagnons ne gagnèrent que difficilement les Moluques.

Cependant l'ambition de Charles, le nombre des États de ce prince, excitaient la défiance et la jalousie du roi de France (François Ier); aussi la lutte ne tarda-t-elle pas à s'engager entre les deux monarques. — La perte et la reprise de Fontarabie (1521); l'avantage remporté à la Bicoque (1); l'incendie de Cherbourg et de Morlaix par les forces navales de l'Espagne unies à celles de l'Angleterre (1522); la victoire de Biagrasso gagnée par Pescaire et Bourbon; l'invasion de la Provence; la prise de Toulon; le siége de Marseille; les pertes des impériaux devant cette ville; la défaite, près de Nice, d'une flotte espagnole sous les ordres de Hugues de Moncade (1524); le combat naval de Gènes (voir *Marine française*); la sanglante journée de Pavie (1525), signalèrent cette guerre que termina le traité de Madrid. — François renonça, pour recouvrer sa liberté, à toutes ses prétentions sur Gênes, Milan, Naples, ainsi qu'à ses droits de souveraineté sur la Bourgogne, la Flandre et l'Artois (1526) (2). —

(1) Par les impériaux.

(2) Au Nouveau-Monde les explorations et les conquêtes se poursuivirent sans relâche.— Alvare de Saavedra, parti en 1526 de Socamuse (Mexique) pour un voyage dans la mer du Sud, découvrit plusieurs îles et une terre australe que l'on conjecture être la Nouvelle-Guinée ou les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud. Arrivé aux Moluques, cet intrépide navigateur tenta de revenir au Mexique; mais les vents contraires le reportèrent aux lieux que venait de quitter son navire, et il mourut en essayant de nouveau de faire cette route. — Sébastien Cabot, après avoir reconnu le large estuaire que Diaz de Solis avait découvert en 1513 et appelé *mer Fraîche*, remonta les cours d'eau qui s'y jettent; prit possession du pays au nom de l'Espagne; jeta les premiers fondements d'une colonie et donna au fleuve principal le nom de Rio de la Plata (rivière d'argent) à cause de la grande quantité de ce métal que les indigènes recueillaient sur ses bords. — Mais, les espérances de fortune qu'avait conçues Cabot ne s'étant pas réalisées, il revint en Europe (1529); cent vingt hommes laissés à la garde du nouvel établissement furent bientôt attaqués par les sauvages et périrent presque tous; quelques-uns seulement parvinrent à gagner l'île Sainte-Catherine. En 1535, Mendoza occupa (avec 2,000 hommes) une partie de cet immense territoire et fonda Buenos-Ayres sur la rive droite de la Plata. — Don Alvarez, successeur de Mendoza, étendit la domination espagnole et fonda en 1538, sur les bords du Paraguay, l'Assomption qui devint la capitale de cette vaste contrée où l'on établit des commandes comme dans les autres colonies. Les commanditaires ne devaient avoir aucune juridiction sur les indigènes; ils n'avaient le droit d'en exiger que deux mois de travail par an et un léger tribut. Mais, malgré les règlements et les efforts des officiers chargés de leur exécution, on traita les Indiens en esclaves.

Ces stipulations imposées par la contrainte ne furent pas exécutées. Le roi d'Angleterre (Henri VIII), le Pape (Clément VII), le duc de Milan (François Sforce), les Suisses, Florence, Venise, effrayés de l'immense accroissement qu'avait pris la puissance de Charles, se liguèrent contre lui avec la France, et les hostilités recommencèrent bientôt. — La fortune se montra d'abord favorable aux alliés : l'armée navale espagnole éprouva des revers (voir *Marine française*); mais l'inexplicable inaction des troupes italiennes, commandées par le duc d'Urbin, permit aux impériaux de s'emparer de Milan et puis de Rome qu'ils livrèrent au pillage. A la nouvelle du sac de la capitale du monde chrétien, un cri général d'indignation s'éleva contre les nouveaux barbares. — Lautrec passa les Alpes, reconquit le Milanais, se rendit maître de Gênes. Naples fut ensuite attaqué par terre et par mer; la flotte espagnole essuya une entière défaite (voir *Marine française*), et les Napolitains, ne pouvant être secourus, allaient être réduits à capituler lorsque la défection d'André Doria changea tout à coup la face des choses. — La ville ravitaillée opposa une énergique résistance; les Français, affamés à leur tour et décimés par la maladie, durent lever le siége, et François perdit en peu de temps toutes ses conquêtes. — Les deux rivaux avaient besoin de la paix : l'un pour réparer les forces de son royaume; l'autre, pour se prémunir contre les dangers qui le menaçaient en Allemagne. Des négociations s'ouvrirent et amenèrent le

Ponce de Leon n'avait reconnu que la côte orientale de la Floride. En 1527, Luc Valasquez, parti de Cadix, se dirigea sur Cuba; prit ensuite sa route vers le nord, alla débarquer au fond de la baie de Pensacola (à la tête de 300 h.) et s'enfonça dans l'intérieur des terres. Mais, vigoureusement attaqué, il se vit bientôt contraint de s'éloigner. — En 1539, Fernand de Soto pénétra dans la presqu'île avec 900 fantassins, 350 cavaliers et un certain nombre de matelots. Cette expédition, malgré la valeur du chef, ne fut pas plus heureuse que la précédente : après deux mois d'efforts, de fatigues, de luttes continuelles contre les Indiens, Fernand succomba et la petite armée ne tarda pas à se disperser. Les tentatives que firent plus tard quelques religieux pour répandre les lumières de l'Évangile parmi les sauvages habitants de cette contrée restèrent aussi sans succès, et ces courageux missionnaires périrent victimes de leur dévouement.

traité de Cambrai (1529) (1). — François Ier abandonna ses prétentions sur Naples, reconnut Sforza comme duc de Milan, et céda Tournay avec la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois.

Le résultat de ces huit années de guerre était donc l'établissement de la prépondérance de Charles dans la péninsule italique et l'accroissement de sa domination dans les Pays-Bas; une importante conquête au Nouveau-Monde marqua encore pour l'Espagne cette période déjà si féconde en grands événements.

Trois habitants de Panama : François Pizarre, Diego Almagro et Fernand de Luque (les deux premiers soldats, le 3e ecclésiastique instituteur), tourmentés par un indomptable désir de s'enrichir, formèrent une association (1525) ayant pour but de reconnaître et d'explorer les pays situés au sud de l'isthme de Darien. Pizarre, muni de pleins pouvoirs par Pedrarias d'Avila (gouverneur de Panama), s'embarqua le premier, avec cent quatorze hommes, sur un navire équipé à la hâte, ne s'avança que difficilement le long des côtes (à cause des vents contraires) et se vit contraint, après une navigation de deux mois et demi durant laquelle il avait atterri en divers points et livré plusieurs combats aux Indiens, de se retirer à Chinchama où le rencontra bientôt Almagro, qui, parti quelques jours plus tard, avait eu à lutter contre les mêmes obstacles et s'était décidé à remonter vers le nord. — Se trouvant alors à la tête d'environ cent quatre-vingt-dix aventuriers, les deux amis ne tardèrent pas à se remettre en mer. — Cette seconde tentative n'eut pas non plus un heureux succès : les maladies décimèrent la vaillante troupe; il fallut aller chercher des renforts à Panama et quatre-vingts hommes seulement consentirent à courir la chance de l'entreprise. — Ce fut avec ce faible secours que

(1) Charles devait aux Welser, riches négociants d'Augsbourg, des sommes considérables; ne pouvant se libérer, il les autorisa (quelque temps avant la conclusion du traité de Cambrai) à former au Venezuela une compagnie commerciale allemande. Mais celle-ci, à peine établie, soumit les Indiens à un régime pire encore que celui des Espagnols, et bientôt même exerça contre eux de telles cruautés qu'on se vit obligé de lui retirer ses privilèges.

es audacieux capitaines continuèrent l'exploration interompue et allèrent débarquer au sud de la rivière des Émeraudes, à Tacames. Le pays, salubre, riche, fertile, était de nature à tenter la cupidité des Espagnols, et ils se déterminèrent à ne pas chercher ailleurs. — Toutefois, comme les habitants semblaient vouloir opposer une vigoureuse résistance, on ajourna toute attaque sérieuse, jusqu'au moment où l'on aurait recruté à Panama un nombre suffisant de combattants. En conséquence, tandis qu'Almagro cinglait vers le nord, Pizarre se retira sur la petite île de Gallo. — Malheureusement le gouverneur de Panama, Pedro de Los Rios, successeur de Davila, loin de favoriser ses efforts, lui expédia l'ordre de revenir aussitôt. Cette injonction ébranla le courage des matelots et des soldats, et tous, à l'exception de douze (1), gagnèrent le navire qui leur offrait un asile assuré. Il eût été imprudent de rester dans l'île de Gallo, trop voisine du continent; les douze braves gagnèrent, avec leur valeureux chef, la Gorgone, située à quelques lieues de la côte, et passèrent cinq mois entiers sur ce rocher désert, n'ayant pour nourriture que des coquillages et la chair des reptiles, pour étancher leur soif que de l'eau saumâtre et malsaine.

L'arrivée d'un bâtiment que conduisait Almagro permit enfin d'aller de nouveau à la découverte, et, le vingtième jour après le départ, les infatigables chercheurs jetèrent l'ancre devant Tumbez (2). — La grande quantité d'or et d'argent qu'ils virent dans la cité indienne les éblouit et leur donna les plus brillantes espérances; mais, trop peu nombreux pour entreprendre rien de décisif, ils durent ajourner encore les opérations sérieuses et retourner à Panama.

Trois années de souffrances, de fatigues, d'épreuves de toutes sortes n'avaient pu vaincre la constance de Pizarre.

(1) Les historiens espagnols ont conservé les noms de ces hommes courageux qu'aucun revers n'avait pu abattre. Voici ceux qui parvinrent à la connaissance de Zarate : Nicolas de Ribeira, Pierre de Candie, Jean de Torre, Alphonse Briseno, Christophe de Peralta, Alphonse de Truxillo, François de Cuellar, Alphonse de Molina, Barthélemy Ruiz.

(2) Ville située un peu au-delà du 3e degré de lat. sud.

Résolu d'invoquer l'intervention de la métropole, il se rendit en Espagne; y raconta ses entreprises; décrivit en termes pompeux la richesse de la contrée récemment découverte et fit briller aux yeux de Charles une perspective si éclatante que le monarque séduit le nomma capitaine général des pays qu'il pourrait soumettre, à la condition cependant que les frais de l'expédition seraient à sa charge (1).

De retour en Amérique le nouveau gouverneur ne craignit pas d'entreprendre avec moins de 200 hommes la conquête du vaste empire des Incas (2) (1531), et la fortune se-

(1) Vers cette même époque, Heredia jetait au nord-est du golfe de Darien, à seize lieues environ de la Magdalena, les fondements de Carthagène qui ne tarda pas à prendre une grande importance.

(2) Le nom de Pérou n'était pas en usage chez les aborigènes; il fut donné au pays par les Espagnols, lesquels l'empruntèrent, selon les historiens de la conquête, soit à un promontoire de *Pelou*, qui était voisin du point où aborda l'expédition, soit à une rivière de Berou, que Pizarre avait traversée quelques instants après avoir débarqué; soit enfin à un certain cacique Birou, qui gouvernait le district maritime sur le territoire duquel eut lieu le débarquement.

Les Péruviens, suivant plusieurs écrivains espagnols, vivaient dans la plus honteuse barbarie, lorsque, vers le milieu du douzième siècle de notre ère, un homme et une femme, dont l'origine est restée inconnue, entreprirent de les former à la vie sociale. — Cet homme était Manco Capac; cette femme s'appelait Manca Oello. — Profitant de la crédulité de ces peuples grossiers, ils se dirent enfants du Soleil et ne tardèrent pas à être entourés d'une superstitieuse vénération. Après avoir pourvu aux choses de première nécessité, c'est-à-dire à la nourriture, aux vêtements, à l'habitation de quelques peuplades, le couple réformateur s'occupa de leur donner les institutions les plus propres à consolider ces bienfaits, et bâtit la ville de Cuzco (nom qui répond à Ὀμφαλός; ou à l'*umbilicus terrarum* des anciens) afin de faciliter, par la réunion des tribus autour d'un centre commun, les développements de l'œuvre de régénération si heureusement commencée. — Ainsi se fonda l'empire des Incas ou seigneurs du Pérou, d'abord très-peu étendu puisqu'il n'embrassait qu'un espace de dix lieues autour de la nouvelle cité! Mais, au bout de sept ou huit ans de propagation et d'efforts couronnés de succès, Manco Capac vit le nombre de ses adeptes s'accroître au point de lui permettre de lever une armée pour réduire par la force ceux des indigènes qui ne voulaient pas céder à ses exhortations. — Il poussa ses conquêtes à l'est jusqu'à la rivière de Pancartempe, à l'ouest jusqu'à l'Apurimac, au sud jusqu'à Quequezona. — Sous les successeurs de Manco : Sinchi Roca, Lloque Yupanqui, Mayta Capac, Capac Yupanqui, Roca, Yahuarhuacac, Viracocha, Pachacutec, Yupanqui, Huayna Capac, l'empire prit de tels accroissements qu'à l'arrivée des Espagnols il s'étendait de l'équateur au quarantième degré de latitude sud, sur une largeur de 150 à 200 lieues. — Le Soleil était le principal objet du culte des Péruviens. Ils adoraient cet astre dans des temples magnifiques et célébraient en son honneur des fêtes splendides. Le temple de Cuzco (si bien décrit par Garcilasso

conda son audace. — Tous les districts du littoral, depuis Coaque jusqu'à trente lieues au sud de Tumbez, furent soumis en quelques mois. — Chargés de riches dépouilles, les envahisseurs se disposaient à s'avancer dans l'intérieur des terres, lorsqu'ils apprirent que la guerre civile déchirait l'empire partagé entre deux frères rivaux, Huascar et Atahualpa (1). — Ce dernier avait établi son camp près de Caxamarca. — Pizarre (2) marcha en toute hâte vers cette ville; obtint du monarque indien une entrevue; attaqua les troupes qui lui servaient d'escorte; les mit en fuite et s'empara de sa personne (1532). — Peu de temps après, Huascar, qu'avait vaincu et pris l'un des généraux du prince captif, périt assassiné par son ordre. — Tout favorisait donc les ambitieux projets des Espagnols. Les Péruviens, revenus de l'effroi que leur avaient d'abord causé les armes à feu, auraient certainement pu les accabler sous le nombre; ils préférèrent les ménager et donnèrent d'énormes quantités d'or et d'argent pour payer la rançon de l'Inca. — Inutile dévouement! Atahualpa ne devait plus recouvrer la liberté; sa mort était résolue. Accusé de trahison et de fratricide, il comparut devant un tribunal que présidait le capitaine général et fut condamné au supplice du feu. — On daigna toutefois lui accorder comme insigne faveur d'être simplement étranglé.

L'anarchie dans laquelle se trouva ensuite plongé le pays en facilita la conquête. Un seul combat heureux ouvrit à Pizarre les portes de Cuzco, et les Espagnols ne tardèrent pas à se rendre maîtres des autres villes importantes (3).

de la Vega) était le plus somptueux des édifices qu'on lui avait consacrés. — Bien que les Péruviens ne fussent pas navigateurs, ils s'aventuraient néanmoins avec intrépidité sur les fleuves et même sur la mer. Ils ne se servaient ni de pirogues, ni de canots; ils construisaient seulement des radeaux avec des fragments d'un bois excessivement léger et qui avaient à peu près la forme d'un losange.

(1) Fils de Huayna Capac, qui avait légué au premier le trône de Cuzco, au second la ville et la province de Quito.

(2) Il venait de fonder sur la côte un établissement qui avait reçu le nom de Saint-Michel.

(3) En 1535, tandis que Pizarre fondait Lima, sous le nom de Villa de Los

Charles, nous l'avons déjà dit, avait favorablement accueilli les propositions de paix de la France afin de pouvoir s'occuper uniquement du soin d'arrêter les progrès de la réforme. — Dès que le traité de Cambrai eut été signé, il se rendit en Allemagne et obtint de la diète d'Augsbourg un décret qui soumettait aux peines les plus rigoureuses les sectateurs de Luther. Les princes protestants formèrent alors la ligue de Smalkade contre les catholiques, et la lutte allait s'engager entre les deux partis lorsque Soliman II inonda la Hongrie et l'Autriche de 300,000 combattants. — Vienne était menacée. — Dans ce péril extrême, Charles se mit lui-même à la tête des troupes et força les Turcs à reculer, tandis que ses forces navales, sous les ordres d'André Doria, ravageaient les côtes du Péloponnèse. — Voulant ensuite frapper en Afrique le redoutable Padischah, il s'empara de Tunis (voir *Marine ottomane*), y rendit le souverain pouvoir à Moulaï Hasan, qu'avait détrôné Chérédin Barberousse, vassal du sultan, et ramena triomphalement en Europe 20,000 chrétiens délivrés de l'esclavage (1535). — A peine de retour, il eut à combattre encore la France, et, enflé de son récent succès sur les infidèles, se crut assez fort pour en faire la conquête.

Reyes, Diego Almagro entreprit la conquête du Chili avec une troupe de 200 aventuriers (c'est à tort que Roberston dit 570) et quelques milliers de Quichuas. Mais, l'expédition n'ayant pas eu de succès, il revint au Pérou (1537) où avait éclaté une insurrection; dispersa les révoltés; s'empara par surprise de Cuzco qu'occupaient les frères de Pizarre, les mit en arrestation et prit le titre de capitaine général. — Un tel acte devait nécessairement faire naître la discorde parmi les conquérants. — Les hostilités ne tardèrent pas en effet à commencer; après divers combats sans importance, une lutte acharnée s'engagea sous les murs de l'ancienne capitale des Incas; les partisans d'Almagro essuyèrent une entière défaite, et le chef vaincu, condamné à mort comme traître, fut étranglé, puis décapité en place publique. — La guerre civile terminée, Pizarre donna tous ses soins au gouvernement du pays. — Il régla l'administration, la perception des impôts, l'exploitation des mines, le traitement des Indiens, mais eut le tort de réserver toutes les faveurs pour ses amis et de se montrer hostile aux anciens compagnons d'Almagro. — Ces derniers, irrités de se voir écartés des emplois, privés de leurs droits au partage des terres, jurèrent la perte du gouverneur et exécutèrent bientôt leur sinistre projet. — Ils envahirent en plein jour son palais (à Lima), le tuèrent à coups d'épée, et proclamèrent dictateur le jeune fils de don Diego (26 juin 1541).

— L'événement prouva combien était insensé cet ambitieux projet. — La perte de la moitié de son armée devant Marseille le contraignit à une retraite désastreuse (1); les attaques dirigées contre Péronne n'eurent pas plus de succès; les incursions du côté du Languedoc furent repoussées par les gens du pays. — La trêve de Nice termina les hostilités en 1538 (2).

Cette guerre avait achevé de tarir les sources dont s'alimentait le trésor public. — La levée de nouveaux impôts occasionna en Flandre un mécontentement général et la ville de Gand se souleva; mais de sévères mesures forcèrent bientôt les rebelles à rentrer dans le devoir.

Les corsaires algériens ne cessaient de diriger leurs atta-

(1) Charles regagna Gênes où il s'embarqua pour Barcelone; une tempête fit périr en chemin plusieurs navires de l'escadre qui l'escortait.

(2) En Amérique eut lieu alors une expédition qui prouve de quelle infatigable activité la soif de l'or animait les découvreurs du seizième siècle. — Gonzalès Pizarre, gouverneur de Quito, informé qu'à l'est du territoire placé sous sa juridiction, et au-delà de la Cordilière, s'étendait une contrée riche en métaux précieux, forma le projet de l'explorer et de la soumettre. Il partit à cet effet, à la tête de 340 Espagnols et de 6,000 Indiens auxiliaires; franchit les montagnes; traversa des forêts immenses, des marais profonds; repoussa les attaques de nombreuses tribus de cannibales et arriva aux bords du Napo. — Là fut construit à grand'peine un petit navire sur lequel s'embarquèrent 50 hommes commandés par Orellana. Celui-ci devait descendre la rivière jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le Maragnon et attendre le reste de la troupe; mais le désir d'attacher son nom à quelque découverte importante lui fit enfreindre les ordres de son chef. Il s'abandonna donc au courant du fleuve; atteignit, après sept mois de navigation, son embouchure; s'aventura sur l'Océan, sans guide, sans instruments, presque sans provisions, et parvint à gagner l'île de Cubagua d'où il se rendit en Espagne. — Le récit fabuleux de ses aventures émerveilla les crédules Castillans. — Il dit avoir visité des peuples si opulents que leurs temples étaient couverts de métaux précieux; de là l'opinion que dans cette partie du Nouveau-Monde se trouvait un pays où l'or était en abondance et que pour cette raison on appela el Dorado. — Orellana prétendit aussi avoir rencontré des femmes belliqueuses vivant en république, d'où vint le nom d'Amazone donné au fleuve qu'avait parcouru le téméraire navigateur.

Gonzalès et ses compagnons se remirent en marche pour le Pérou dont quatre cents lieues les séparaient, et souffrirent durant ce long et pénible voyage toutes les extrémités de la faim. Ceux qui résistèrent à tant de fatigues et de privations arrivèrent à Quito dans un tel état d'épuisement et de nudité qu'on les prit tout d'abord pour des sauvages. — 4,000 Indiens et 210 Espagnols avaient payé de leur vie la folle ambition de Pizarre.

ques contre les côtes du royaume de Naples, de la Sicile, de l'Andalousie, et portaient le plus grand préjudice au commerce. Après avoir arrêté la révolte des Pays-Bas, Charles, résolu de châtier ces audacieux forbans, arma cinq cents navires (dont soixante-cinq galères) sur lesquels furent embarqués 24,000 hommes (1) et se mit en mer à l'approche de la mauvaise saison au lieu de suivre le sage conseil que lui donnait André Doria d'ajourner l'entreprise au printemps suivant. — La flotte mouilla sous le cap Matifou, le 19 octobre, et le débarquement s'effectua le 24 à l'ouest de l'embouchure de l'Arach; mais, dans la persuasion qu'Alger (assez mal fortifié d'ailleurs) se rendrait à la première sommation, on négligea de mettre à terre, en quantité suffisante, les vivres, les tentes, les munitions de guerre. — Le 25 au soir éclata une violente tempête qui se prolongea toute la nuit et la journée du lendemain. Profitant de la triste situation où se trouvaient les troupes demeurées sans abri sur la plage, les Maures, conduits par Hassan Aga, renégat sarde, les attaquèrent vigoureusement, et, bien que forcés de rentrer dans la ville, leur firent essuyer des pertes énormes. — Durant ce temps cent cinquante navires étaient submergés ou fracassés contre les rochers. — Charles, contrairement à l'opinion de Fernand Cortez, désespéra du succès de l'expédition; il se rembarqua bientôt avec les débris de son armée. Dans le trajet du mouillage de Matifou à Bougie une nouvelle tempête fit périr encore plusieurs transports chargés de soldats (1541) (2).

(1) La fleur de la noblesse espagnole et italienne se pressait autour de Charles; une galère de son cortége attirait surtout les regards: c'était celle de Fernand Cortez.

(2) Au commencement de cette même année, Pedro de Valdivia, qui avait pénétré dans le Chili avec 200 Espagnols et un corps de Péruviens, jeta sur les bords du Mapocho les fondements de Sant-Yago. Il s'avança ensuite vers le sud, cherchant de l'or, subjuguant les tribus sur son passage; bâtit la Conception, Villa-Rica, Villa-Impériale, Valdivia, et soumit une grande partie du pays. Mais la fortune le trahit en 1553 ; à la suite d'une rencontre où sa petite armée avait éprouvé un échec, il tomba entre les mains des Araucans et fut tué d'un coup de massue. — La guerre dura jusqu'en 1641. Alors un traité maintint les habitants de l'Araucanie dans leur territoire, et ils prirent l'engagement de n'y laisser péné-

Une nouvelle guerre contre la France suivit cette malheureuse expédition. — La campagne de 1542 n'eut aucun résultat (1). — Celle de 1543 (2) ne fut signalée que par le siége de Landrecies et la prise de Nice (voir *Marine ottomane*). — L'année suivante les impériaux essuyèrent une entière défaite à Cérisolles; mais, d'un autre côté, ils envahirent la Champagne, prirent Saint-Dizier et s'avancèrent jusqu'à Château-Thierry. Paris était menacé et déjà plusieurs des plus riches habitants songeaient à la fuite, lorsque s'ouvrirent inopinément des négociations qui amenèrent bientôt la paix de Crépy (18 septembre 1544).

Charles tourna ensuite ses armes contre les protestants et remporta la brillante victoire de Muhlberg (23 avril 1547). Puis, la défection de Maurice de Saxe (qui s'unit aux confé-

trer aucune nation étrangère. — Cet arrangement n'empêcha pas les hostilités d'éclater fréquemment encore; pendant plus d'un siècle les Espagnols et les Indiens se livrèrent de nombreux combats. Enfin, en 1773, également fatiguées de cette guerre désastreuse, les deux nations convinrent de régler désormais à l'amiable toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre elles.

(1) Ce fut à cette époque que Ruy Lopez de Villalobos partit du port de Juan Gallego (Nouvelle-Espagne), avec cinq bâtiments, pour une exploration dans la mer du Sud. — Ce hardi navigateur s'avança résolûment vers l'ouest; découvrit et nomma : Santo Tomé, Anubluda, Roca Partida; visita ensuite plusieurs groupes de l'archipel des Carolines qu'il appela : *las Islas del coral, los Jardines, los Matalotes, los Arracifes;* aborda le 2 février (1543) à une grande île qui reçut le nom de Cœsarea Caroli (c'était probablement Luçon); puis à une autre beaucoup plus petite (située au sud-est) qu'il nomma Saragan; atteignit enfin les Moluques, après avoir surmonté mille obstacles, et mourut à Amboine. — Trois de ses navires avaient été jetés sur les rochers par la tempête durant cette longue et pénible traversée; les deux autres, hors d'état de tenir plus longtemps la mer, furent contraints de se livrer aux Portugais.

(2) Le 17 juin de cette année, on essaya dans le port de Barcelone, sur un navire de deux cents tonneaux appelé la Trinité, une machine inventée par Blasco de Garay (capitaine de mer) et destinée à tenir lieu de rames et de voiles. Garay ne voulut pas faire connaître entièrement sa découverte. « Cependant, dit M. Thomas Gonzalès, on vit au moment de l'épreuve qu'elle consistait dans une grande chaudière et dans des roues de mouvement attachées a l'un et à l'autre bord du bâtiment. » L'expérience, à laquelle assistèrent don Henri de Tolède, don Pierre de Cardona, le trésorier Ravego, eut un plein succès; malgré l'opposition de ce dernier (il objectait que la machine était trop compliquée, trop coûteuse, que l'on serait exposé au péril que la chaudière éclatât), l'invention fut adoptée, et Charles l'aurait sans doute favorisée si la guerre n'avait alors attiré toute son attention.

dérés, conclut un traité secret avec la France et souleva contre lui toute l'Allemagne), le contraignit à signer la convention de Passau par laquelle fut accordé aux réformés le libre exercice de leur religion (1552).

Tant de luttes sanglantes, tant de soins divers, n'avaient pourtant point détourné l'attention de Charles de ses vastes possessions d'Amérique. — Le Mexique et le Pérou, abandonnés d'abord aux caprices des *Conquistadores*, avaient reçu une organisation définitive et formaient deux grandes vice-royautés (divisées en provinces) où l'autorité militaire se trouvait contre-balancée par le pouvoir des *cours d'audience*, dont le droit le plus important, en cas de conflit, était de mettre la matière sous les yeux du roi et du conseil des Indes, régulateur suprême de l'administration coloniale. — Des bâtiments de la marine castillane, réunis en nombre suffisant sur différents points des côtes, les protégeaient contre toute surprise. — Des relations régulières étaient établies entre la métropole et le Nouveau-Monde : chaque année deux convois escortés par des navires de guerre s'y rendaient de Séville et de Cadix (1) ; l'un, nommé *les Galions*, faisait le commerce du Chili et du Pérou ; l'autre, appelé *la Flotte*, celui de la Nouvelle-Espagne. — Peu de temps avant l'arrivée des *Galions*, on apportait par mer à Panama et de là, par terre, à Porto-Bello les produits des mines et d'autres articles précieux destinés à être échangés contre les objets manufacturés envoyés d'Espagne. Le marché restait ouvert quarante jours ; mais il n'était pas livré à la libre concurrence ; tout y était prévu et réglé d'avance. Les prix étaient fixés par les délégués des commerçants des deux hémisphères à bord du vaisseau-amiral en présence du gouverneur de Panama. — La Flotte allait à la Vera-Cruz pour procéder avec le Mexique aux mêmes opérations qu'à Porto-Bello et sous les mêmes conditions.

Cependant la puissance de Charles n'était plus alors, selon

(1) Le nombre des bâtiments qui les composaient n'était pas toujours le même ; il était ordinairement de quarante pour le Pérou et de soixante pour la Nouvelle-Espagne. — Ces navires jaugeaient de cinq cents à huit cents tonneaux.

l'expression de Voltaire, *qu'un amas de grandeurs et de dignités, entouré de précipices.* — En effet, l'œuvre politique et religieuse, dont depuis tant d'années il poursuivait l'accomplissement en Allemagne, avait été détruite par le traité de Passau : la Toscane, fatiguée de son joug tyrannique, se préparait à la révolte ; la Turquie se montrait plus que jamais menaçante ; la France, loin d'être abaissée, devenait plus redoutable : ses soldats occupaient Metz, Toul et Verdun. — Ayant reçu des renforts, Charles voulut reprendre la première de ces villes ; mais tous ses efforts échouèrent contre l'énergique résistance de la place, et il se vit contraint de s'éloigner après avoir perdu 30,000 hommes. — Le vieux monarque, naguère encore si actif, parut dès lors rassasié de guerre et désabusé des grandeurs de ce monde : la défaite de ses troupes près de Renty (Artois) acheva de le jeter dans le découragement. — De pénibles infirmités l'obligeaient d'ailleurs au repos. Il transmit donc à son fils les couronnes d'Espagne et d'Italie ainsi que la souveraineté des Pays-Bas ; résigna l'empire à son frère (1) et choisit pour retraite le monastère de Saint-Just (1556). — Avant de quitter la Flandre il eut la satisfaction de voir la guerre avec la France, sinon terminée, du moins suspendue par la trêve de Vaucelles, signée sous la médiation de l'Angleterre.

***Philippe II.** — Rupture de la trêve de Vaucelles : bataille de Saint-Quentin ; traité de Câteau-Cambrésis. — Départ du roi pour l'Espagne. — Soulèvement des Pays-Bas. — Expédition de Tripoli ; bataille navale de Gerbi. — Siége d'Oran par les*

(1) L'éclat et la pompe dont Charles entoura son abdication, l'espèce de panégyrique qu'il prononça en faveur de son règne, permettent de croire que le désir d'étonner encore une fois le monde entra pour quelque chose dans sa résolution d'abandonner le souverain pouvoir. — Du reste, il ne goûta que deux ans à peine les douceurs du repos. — Des idées bizarres et fantastiques signalèrent ses derniers jours. C'est ainsi qu'il assista, couché dans un cercueil, à ses propres funérailles, mêlant sa voix à celles des religieux qui priaient pour lui. — Soit que cette étrange cérémonie l'eût trop vivement frappé, soit que le dépérissement de sa santé eût atteint sa dernière période, il fut saisi de la fièvre le lendemain, et succomba peu de temps après (21 septembre 1558).

Turcs; secours envoyés à cette place. — Prise de Penon de Velez. — Commencement de colonisation aux Philippines. — Voyages de Mendana. — Révolte et soumission des Maurisques. — Alliance de l'Espagne avec le Pape et la république de Venise; bataille de Lépante. — Expédition contre Tunis. — Conquête du Portugal. — Guerre contre l'Angleterre : l'Invincible Armada; persistance de Philippe à continuer la lutte. — Destruction par la tempête d'une flotte dirigée sur l'Irlande. — Guerre contre Henri IV : bataille de Fontaine-Française; paix de Vervins. — Mort de Philippe (1556-1598).
Époux de Marie Tudor; maître de toutes les Espagnes, de Naples, de la Sicile, du Milanais, de la Franche-Comté, des Pays-Bas; possesseur d'immenses contrées au Nouveau-Monde, Philippe II, l'un des plus grands potentats de l'Europe, était plus propre à la politique qu'à la guerre; aussi le vit-on toujours laisser à ses généraux le soin de combattre. — Obligé, par la rupture imprévue de la trêve de Vaucelles, de poursuivre la lutte contre la France, il réunit promptement les troupes (1) qui vainquirent à Saint-Quentin (10 août 1557) (2), mais ne sut pas profiter de la victoire, et, pendant qu'il épuisait ses forces à une guerre inutile de siéges, Paris fut mis à l'abri de tout danger; Guise, rappelé d'Italie, s'empara de Calais et de Guines. — La campagne suivante n'eut pas de résultats plus décisifs : après s'être rendus maîtres de Thionville, de Dunkerque, de Bergues Saint-Vinok, les Français essuyèrent, près de Gravelines, une nouvelle défaite (3).

Ces vicissitudes de fortune déterminèrent les belligérants à ouvrir des négociations que firent traîner en longueur les

(1) 60,000 hommes (dont 10,000 Anglais) sous les ordres d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie.

(2) Dans l'enivrement que lui causa ce triomphe, Philippe fit vœu de bâtir un édifice dédié à Saint-Laurent, car c'était le jour même de la fête de ce martyr que ses troupes avaient remporté la victoire. Ainsi s'éleva l'Escurial qui est tout à la fois une église, un monastère et un palais.

(3) Assaillis de front par des forces très-supérieures, foudroyés en flanc par l'artillerie de dix navires anglais qui étaient entrés dans l'Aa, ils furent écrasés et impitoyablement massacrés.

prétentions des Anglais ; ceux-ci voulaient qu'on leur rendît Calais, et Henri II était fermement décidé à conserver cette place. — La mort de la reine Marie (novembre 1558) aplanit les difficultés. — Le roi d'Espagne ne conservait aucune autorité en Angleterre, et rien ne l'engageait à ménager les intérêts de ce royaume. Calais resta donc à la France, et la paix se conclut à Câteau-Cambrésis, le 3 avril 1559 (1).

Confiant alors le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme (Marguerite, sa sœur naturelle), Philippe revint dans la Péninsule (2) et ordonna bientôt une importante expédition maritime pour venger ses sujets des déprédations et des ravages de Dragut qui, depuis 1552, régnait à Tripoli sous le titre de Beglerbeg. — Deux cents bâtiments de différentes grandeurs (3), qu'un vent favorable poussa vers le littoral africain, abordèrent près du promontoire de Val Guerners (à l'est de l'île Gerbi) au commencement du mois de mars 1560 ; le débarquement des troupes s'effectua le 7, et la forteresse, énergiquement battue en brèche, ne tarda pas à succomber. Cette rapide conquête avait jeté la terreur parmi les habitants de la côte voisine. Au lieu d'aller attaquer aussitôt les Tripolitains, l'amiral espagnol resta près de six semaines dans l'inaction et laissa le temps à Piali d'arriver avec des forces supérieures. Assailli le 14 mai par l'armée navale ottomane, il ne put opposer au redoutable capitan pacha qu'une courte résistance, et prit

(1) Elle fut cimentée par l'union de Philippe avec Élisabeth, fille de Henri.

(2) Les mesures rigoureuses que prit Granvelle, pour établir dans les Pays-Bas et le pouvoir absolu et l'unité religieuse, causèrent un mécontentement général. — Les principaux seigneurs s'opposèrent ouvertement à l'exécution des édits promulgués contre le protestantisme et formèrent la confédération des *gueux* qui donna naissance aux plus grands désordres. — Cependant des forces nombreuses envoyées d'Espagne parvinrent à rétablir la tranquillité ; mais elle ne fut pas de longue durée : les cruautés d'Alexandre Farnèse, successeur de Marguerite, excitèrent bientôt un nouveau soulèvement ; les rebelles remportèrent sur terre et sur mer d'importants avantages et parvinrent, après une lutte héroïque, à constituer la république des *Provinces-Unies* (Voir *Marine hollandaise*)

(3) Le chef de l'expédition était le duc de Medina Celi. — Il avait sous ses ordres Guimeran, Don Sanzio de Leria et don Bérenger de Requencès.

honteusement la fuite. Vingt galères ainsi que vingt-sept transports furent coulés ou incendiés, et les autres navires eurent beaucoup de peine à gagner les ports d'Italie. — Fière de ce succès, la Porte ambitionna de plus importants avantages, et, résolue de dominer seule sur les côtes de Barbarie, fit assiéger Oran qu'elle croyait pouvoir réduire facilement (1563). — Averti aussitôt de cette agression, Philippe déploya la plus grande activité. Une flotte, promptement équipée à Carthagène, se porta bientôt au secours de la place, et, à son approche, les musulmans, frappés d'épouvante, s'éloignèrent si précipitamment qu'ils abandonnèrent toute leur artillerie. Trois gros navires et vingt-cinq galiotes, dont la marche n'avait pas été assez rapide, furent capturés par les Espagnols. Une seconde tentative faite contre la même ville, l'année suivante, tourna également à la confusion des infidèles : don Garcie de Tolède dispersa leurs escadres et reprit Penon de Velez (1) que des corsaires avaient enlevé en 1522.

Des expéditions envoyées aux Philippines n'eurent pas moins de succès : Lopez de Legaspi s'empara de Zebu; — Jean de Salcedo débarqua sur les côtes de Luçon (ainsi appelée de Lusong, nom donné par les naturels à des mortiers pendus à la porte de chaque case et qui servaient à écraser le riz), fit essuyer aux rajahs plusieurs défaites et bâtit Manille (2).

La domination espagnole s'étendit aussi alors considérablement dans les régions situées au N. et au N.-E. de l'Amérique méridionale, où s'élevèrent Ciudad real de Guayra,

(1) Ou Pinon de Velez (ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec une pomme de pin), situé sur une petite île séparée de Gomera par un canal étroit pouvant à peine contenir une dizaine de navires et qui lui sert de port.

(2) En 1603, les Chinois, qui étaient établis en grand nombre à Luçon, ayant formé un complot pour s'emparer de Manille et en expulser les Espagnols, furent battus et massacrés. — Une expédition dirigée par les Hollandais (1609) contre la capitale des Philippines n'eut pas plus de succès. — Manille repoussa aussi (en 1740) les attaques d'Anson; mais, prise en 1762, malgré la belle défense de Faller, elle essuya des pertes considérables et demeura au pouvoir des Anglais jusqu'à la paix de 1763.

Santa Cruz de la Sierra, Santa Fé, Xerès, Tucuman, etc. — Malheureusement les violences exercées contre les Indiens amenèrent de fréquentes révoltes, et le pays ne fut réellement soumis que quand les jésuites, appelés par l'évêque de Tucuman, eurent, par leurs prédications, converti les indigènes au christianisme.

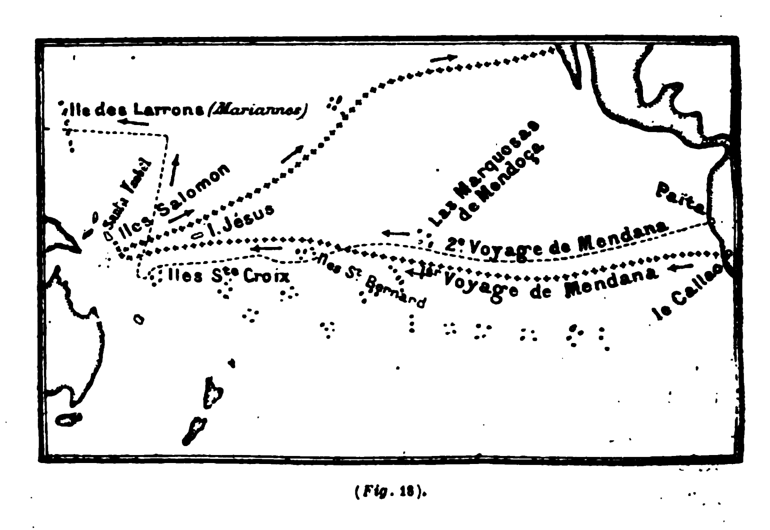
L'Espagne, si puissante au Nouveau-Monde, avait intérêt à fonder des établissements dans l'océan Pacifique; aussi le gouvernement s'empressa-t-il d'accepter l'offre que lui fit Alvaro Mendana de Neyra d'explorer ces vastes mers, afin d'y prendre possession, au nom de la couronne de Castille, des terres qu'il pourrait découvrir. — Deux bâtiments de moyenne grandeur, montés par cent vingt-cinq hommes, partirent du Callao, le 19 novembre 1567, pour ce périlleux voyage dont on attendait d'importants résultats. — La fortune ne sembla pas d'abord vouloir favoriser l'entreprise, car, à la fin de janvier 1568, après neuf semaines de navigation, un îlot seul avait été aperçu (1). Mais, loin de se décourager, Alvaro n'en mit que plus d'ardeur à poursuivre sa route vers l'ouest, malgré de fréquents orages, malgré les murmures des matelots, malgré le mécontentement des officiers, et le succès couronna enfin ses persévérants efforts. Le 7 février apparut à l'horizon une grande île qu'il appela *Santa Ysabel*, et, le 9, les navires jetèrent l'ancre dans une baie assez profonde, qui reçut le nom de *Puerto de la Estrella*, parce qu'en y entrant, en plein midi, on avait cru voir briller une étoile au firmament.

Quatre mois furent ensuite employés à visiter les îles voisines (2). Les habitants, mélange de plusieurs races, étaient, les uns bronzés, les autres blancs, quelques-uns noirs comme les nègres d'Afrique. — Il fallut les combattre pour se procurer des vivres, et leur bravoure coûta la vie à plusieurs arquebusiers. — Mendana aurait voulu poursuivre encore ses recherches vers l'occident; le mauvais état des bâti-

(1) On l'appela l'île de Jésus.

(2) On les nomma : *Malayta*, *Buenavista*, *Guadalcanar*, *San-Christoval*, *Santa-Anna*, *Sesarga*, *San-Dimas*, *San-Juan*.

ments, l'épuisement des équipages, le manque de munitions, le contraignirent à songer au retour. — Dans l'impossibilité de revenir directement au Pérou (à cause des vents contraires), il se dirigea sur le Mexique, essuya durant la traversée de violentes tempêtes et n'atteignit que le 25 février 1569 le port de la Natividad (1).



(*Fig.* 18).

Inutilement Mendana vanta le mérite de son voyage et nomma îles Salomon les terres qu'il avait découvertes, afin

(1) Mendana ne put exécuter une seconde expédition que vingt-six ans plus tard. — Parti de Paita, le 16 juin 1595, avec quatre navires (le Saint-Jérôme, la Sainte-Isabelle, le Saint-Philippe et la Sainte-Catherine), montés par quatre cents hommes, il fit route plus au nord qu'à son premier voyage; découvrit le 21 juillet et visita les jours suivants un groupe d'îles qui reçut le nom de *las Marquesas de Mendoça*, en l'honneur du marquis de Mendoce, vice-roi du Pérou; continua ensuite de se diriger vers l'ouest; aperçut, le 20 août, et nomma les îles Saint-Bernard; aborda enfin, en septembre, à une grande terre qu'il appela Santa Cruz (Sainte-Croix) et y forma un établissement que la prudence eût sans doute élevé à une prospérité rapide. Mais l'abus de la force amena bientôt un soulèvement général des indigènes; Mendana, voyant s'évanouir ses légitimes espérances de succès, mourut de chagrin le 18 octobre, et les Espagnols, impuissants à résister aux attaques continuelles des insulaires, furent obligés de se rembarquer. — La capitane, sous le commandement de Queiros, que d'importants travaux devaient illustrer plus tard, parvint seule à gagner Manille; le reste de l'expédition périt sur les récifs de l'Océan.

que les Espagnols (dit Hakhuyt), supposant que c'était celles d'où l'opulent roi des Juifs tirait ses trésors, conçussent un plus vif désir de s'y rendre; ses récits pompeux n'excitèrent aucun enthousiasme. — On n'était plus au temps où de simples promesses suffisaient pour enflammer le zèle des aventuriers; on voulait des faits : quelques lingots eussent produit plus d'impression que toute l'éloquence du navigateur.

Le despotisme, les injustes rigueurs de Philippe, occasionnèrent, à cette même époque, un soulèvement dans le royaume de Grenade. Les Maurisques (1) auxquels il ordonna d'adopter la langue, les habits, les usages des Castillans, prirent les armes pour la défense de leurs anciennes coutumes nationales et ne se soumirent qu'après une longue et vigoureuse résistance.

Cependant les Turcs avaient entrepris la conquête de l'île de Chypre, et déjà Nicosie et Famagouste étaient tombées en leur pouvoir. — Il importait de mettre un terme aux progrès sans cesse croissants de ces implacables ennemis de la chrétienté. Le roi d'Espagne et le pape Pie V s'unirent donc à la république de Venise, et, le 7 octobre 1571, les forces navales des confédérés, sous les ordres de don Juan d'Autriche, défirent complétement à l'entrée du golfe de Lépante la flotte ottomane commandée par Mouezinzade-Ali. (Voir *Marine vénitienne*, tome I, p. 478-481.) — En apprenant ce brillant succès, le souverain pontife laissa éclater sa joie et s'écria plein d'enthousiasme : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.* — Philippe, jaloux de la gloire de son frère, dit froidement : « Don Juan a beaucoup risqué ; il aurait pu « perdre la bataille; ce n'est donc pas à lui, c'est à Dieu, « que nous devons donner l'honneur d'un aussi mémorable « événement. »

Le triomphe des alliés n'eut pas de résultat : ils ne tombèrent pas d'accord sur les opérations à entreprendre, et la

(1) On nommait ainsi les musulmans qu'on avait forcés à recevoir le baptême. On appelait *Mudejares* ceux qui avaient volontairement embrassé le christianisme, qui étaient restés dans les lieux occupés par les chrétiens, qui avaient combattu avec eux et sous leurs bannières.

Seigneurie ne tarda pas à conclure la paix avec Sélim II (1572). Cette défection imprévue n'empêcha pas l'Espagne de continuer la lutte. Le vainqueur de Lépante se rendit maître (1573) de Tunis qui était tombée au pouvoir d'Ouloudy; mais l'année suivante des forces nombreuses (1), que commandait Sinan pacha, reprirent cette place, après avoir emporté d'assaut la Goulette, malgré l'héroïque défense de don Pedro de Porto Carrero.

Désireux d'accroître encore ses États déjà si étendus, Philippe, à la mort du cardinal Henri (1580), s'empressa d'appuyer par les armes les droits que lui avait légués sa mère à la couronne de Portugal; une armée, sous le commandement du duc d'Albe, occupa Lisbonne presque sans coup férir, tandis que soixante galères s'emparaient de tous les navires qui étaient mouillés dans le Tage, et la soumission de tout le royaume suivit bientôt celle de la capitale (2).

Non contente de soutenir la révolte des Pays-Bas, la reine Élisabeth avait fait ravager par ses escadres les colonies espagnoles de l'Amérique (voir *Marine anglaise*). Résolu de tirer vengeance de tant d'outrages et persuadé d'ailleurs que la conquête de l'Angleterre, livrée aux nouvelles hérésies, était une entreprise aussi méritoire qu'une croisade en terre sainte, Philippe fit équiper pour l'exécution de cet audacieux dessein la plus puissante armée navale qu'eût encore vue l'Océan, et, comptant sur un triomphe certain, lui donna le nom pompeux d'*Invincible Armada*. — Elle se composait de cent-cinquante navires (galions, ourques (3),

(1) La flotte était forte de deux cents voiles ; l'armée expéditionnaire ne comptait pas moins de quarante mille hommes.

(2) Don Antoine, prieur de Crato, auquel Philippe avait enlevé le pouvoir, voulut s'établir aux Açores afin d'y attendre une occasion favorable pour rentrer en Portugal, et vint, à cet effet, implorer l'appui de la France. Mais les forces navales chargées de favoriser l'exécution de son projet furent défaites près de l'île Saint-Michel, par une flotte espagnole sous les ordres du marquis de Sainte-Croix (voir *Marine française*), et l'infortuné prieur dut renoncer à tout espoir de ressaisir la couronne.

(3) Les ourques étaient des naves de moyenne grandeur; les pataches, de grandes barques armées de huit pièces, du port de soixante tonneaux et ayant à bord quatre-vingt-dix hommes. Naves de petite dimension, les pataches pou-

pataches, caravelles) montés par huit mille sept cent soixante-six matelots, vingt-deux mille sept cents soldats et mille volontaires des premières familles de la Péninsule. Les douze plus gros bâtiments avaient cinquante canons (1); les autres étaient armés de manières très-diverses et avec des pièces, pour la plupart, de fort petit calibre. — Don Alvaro de Bazan (marquis de Sainte-Croix) avait été nommé généralissime; mais ce marin expérimenté mourut peu de temps avant le départ de l'expédition et fut remplacé par Alphonse de Guzman, duc de Medina Sidonia (2).

Sortie du Tage au commencement de juin (1588), l'Armada fut bientôt assaillie de violentes tempêtes qui la forcèrent à aller chercher un refuge à la Corogne, et ne put reprendre la mer qu'en juillet. — Elle devait d'abord aller en Flandre pour embarquer des troupes qu'Alexandre Farnèse (duc de Parme) y tenait toutes préparées et dont le concours, sous un tel capitaine, devait puissamment contribuer au succès de l'entreprise. — Mais, au lieu de ranger la côte de France, comme il en avait reçu l'ordre, le duc de Medina Sidonia vint directement sur les îles Britanniques et ne tarda pas à se trouver en face d'ennemis aussi audacieux qu'habiles. — Dans divers engagements partiels (non loin de Plymouth, à la hauteur de Portland, en vue de l'île de Wight) les Espagnols eurent le désavantage; cependant, bien que réduits de quelques navires, ils atteignirent Calais en assez bon ordre, le 27 juillet, et jetèrent l'ancre devant cette ville. Les Anglais qui les avaient suivis, décidés

vaient armer des rames au besoin et remplissaient le même office que les ramberges anglaises.

(1) Ils portaient les noms des apôtres; d'autres, en grand nombre, se trouvaient distingués par les surnoms de la Sainte-Vierge, par les noms de ses fêtes et des églises où on l'honorait d'un culte particulier; en un mot, tout avait été mis en œuvre pour symboliser, dans la flotte, le catholicisme dont elle devait faire triompher la cause sur l'hérésie.

(2) Alphonse de Guzman n'avait aucun des talents nécessaires pour diriger une entreprise de cette importance; mais Philippe se vit en quelque sorte forcé de lui donner le commandement supérieur, parce que la plupart des nobles qui s'étaient embarqués comme volontaires n'auraient pas manqué de se retirer, s'ils avaient eu à servir sous un chef d'une naissance inférieure à la leur.

à obtenir enfin un résultat décisif, dirigèrent contre eux, deux jours après, huit brûlots enflammés, et la réussite de ce moyen dépassa toutes leurs espérances. Les Espagnols coupèrent leurs amarres, se laissèrent aller en dérive et, vigoureusement attaqués au milieu de cette confusion, perdirent, malgré de glorieuses défenses particulières (1), un assez grand nombre de bâtiments. — Un dernier échec, subi non loin de Gravelines, aggrava encore la situation de l'*Armada*, et le mauvais temps ne tarda pas à venir achever sa ruine. — Les vaisseaux dispersés se dirigèrent vers le nord : les uns passèrent par le canal d'Irlande; d'autres firent le tour des îles Britanniques, et, pendant cette difficile navigation, un grand nombre périrent sur les côtes de la Norwége ou sur celles de l'Écosse; soixante environ, désemparés, sans vivres, parvinrent à regagner les ports de la Péninsule. — A la nouvelle de ce grand désastre, Philippe ne laissa percer d'autre sentiment que la résignation et ordonna de nouveaux armements maritimes, afin de prendre une éclatante revanche; mais la fortune ne cessa, les années suivantes, de lui être contraire (2), et ses persistants efforts ne purent empêcher le triomphe des forces navales de la Grande-Bretagne (voir *Marine anglaise*). — Les tentatives de l'ambitieux monarque, pour placer sur la tête de sa fille (Claire-Eugénie) la couronne de France, n'eurent pas un meilleur résultat : Henri IV, vainqueur de la Ligue, tourna contre lui toutes ses forces et remporta la brillante victoire de Fontaine-Française, qui amena la paix de Vervins (2 mai 1598). — Philippe mourut (au milieu des plus horribles

(1) Le vice-amiral Recalde et le capitaine Alphonse de Leyde combattirent avec un succès partagé Drake, Hawkuis et Forbisher; — Tolède soutint aussi vaillamment la lutte et n'abandonna son galion qu'au moment où, faisant eau de toutes parts, il allait disparaître sous les flots ; — Moncade tomba mortellement frappé, après s'être énergiquement défendu contre de nombreux adversaires; — Pimentel tint en échec, durant six heures, toute une escadre.

(2) Une flotte dirigée vers l'Irlande, afin de favoriser, dans cette île, un soulèvement contre Elisabeth, fut presque entièrement détruite par la tempête et quelques navires seulement parvinrent à gagner le Ferrol.

souffrances), le 13 septembre suivant, de maladie pédiculaire (1).

Philippe III. — Envoi d'une flotte contre les forces navales britanniques. — Guerre dans les Pays-Bas. — Expédition contre Alger. — Débarquement en Irlande. — Conclusion de la paix avec l'Angleterre. — Voyage de Queiros. — Infériorité des escadres espagnoles dans la lutte contre les Provinces-Unies. — Traité d'Anvers. — Expulsion des Maurisques. — Zèle déployé par les Jésuites dans les missions du Paraguay; établissement des réductions. — Alliance de l'Espagne avec la France. — Guerre contre le duc de Savoie. — Lutte d'Ossuna contre Venise; impuissante rébellion de cet ambitieux seigneur; conjuration de Bedmar. — Commencement de la guerre de Trente ans. — Succès des armes espagnoles dans le Palatinat. — Mort de Philippe III (1598-1621).

Pour rendre la vigueur à la Péninsule affaiblie, il aurait fallu un prince sage, modéré, ferme, sachant allier l'esprit d'ordre à l'amour du bien public. — Philippe III n'était doué d'aucune de ces qualités. — Agé seulement de 21 ans, sans expérience des affaires, il abandonna le soin du gouvernement au duc de Lerme, et, sous l'administration de cet incapable ministre, l'Espagne, malgré son épuisement, n'abandonna rien de ses anciennes prétentions.

Une flotte de cinquante voiles, commandée par don Martin de Padilla, reçut l'ordre d'aller combattre les forces navales britanniques; mais, à peine en mer, le mauvais temps lui causa de telles avaries qu'elle se vit obligée de revenir au port (1599). — Dans les Pays-Bas, la lutte contre les provinces bataves se poursuivit en faveur de l'archiduc Albert, et cette guerre acharnée n'empêcha pas le gouvernement de s'engager dans d'autres entreprises non moins dispendieu-

(1) Ferdinand le Catholique avait ordinairement habité Valladolid; Charles-Quint, souvent éloigné de l'Espagne, ne s'y était pas choisi de résidence habituelle; Philippe II fixa la résidence du gouvernement à Madrid et demeura le plus souvent à l'Escurial.

ses. — Soixante-dix galères chargées (1) de troupes furent envoyées contre Alger dont les audacieux pirates ne cessaient d'entraver le commerce maritime, et cette expédition eut le même résultat que celle de 1541 : la tempête brisa sur la côte d'Afrique une partie des navires; ceux qui échappèrent au naufrage ne regagnèrent qu'à grand' peine le littoral sicilien. — Peu de temps après une escadre, sous la conduite de don Juan Guevara, débarqua quatre mille hommes à Kinsale. D'Aguilar, commandant de ces forces, devait favoriser la révolte du comte de Tyrone. — L'indécision que montrèrent les Irlandais, ordinairement si résolus, rendit cette tentative inutile : le vice-roi (Montjoie) triompha promptement des rebelles, et le général castillan s'estima heureux d'obtenir une capitulation honorable (1602). — Rien ne faisait présager une fin prochaine des hostilités, lorsque la mort d'Élisabeth changea tout à coup la face des choses. — A la nouvelle de l'avénement du fils de Marie-Stuart au trône d'Angleterre, la cour de Madrid ordonna de cesser toutes les attaques contre les Anglais; Jacques Ier, en retour de cette prévenance, révoqua les lettres de marque précédemment accordées contre les Espagnols; puis des négociations s'ouvrirent, et la paix se conclut à des conditions équitables le 19 août 1604.

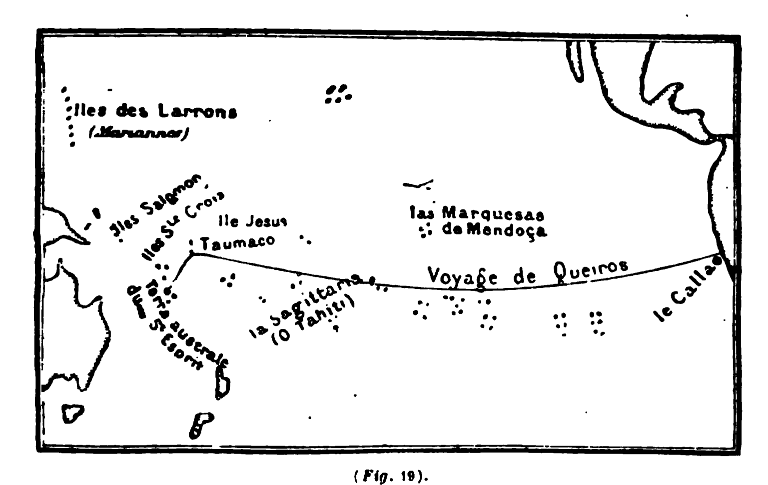
Une expédition importante, destinée à explorer le vaste océan situé entre les continents américain et asiatique, fut entreprise, l'année suivante, par Pedro Fernandez de Queiros, l'un des plus grands hommes de mer des temps modernes. Parti le 21 décembre du Callao, avec trois navires, cet intrépide chercheur parcourut environ mille lieues sans voir aucune terre. Enfin s'offrit à sa vue un îlot ou plutôt un plateau de sable sur lequel s'élevaient quelques arbres épars (2). Courant toujours à l'ouest, il aperçut ensuite et nomma : *San-Juan-Baptista, Sant-Elmo, las quatro Coronadas, san Miguel, la Conversion de san Pablo* et *la Dezana* (3).

(1) Elles étaient commandées par le célèbre Doria.

(2) On l'appela l'*Incarnacion*.

(3) Iles de l'*Archipel Pomotou*.

— Cette dernière a été depuis reconnue pour être la *Maitea de Cook*. — Queiros se trouvait donc à l'entrée de l'archipel de la Société. — Du 10 février au 2 mars 1606, il découvrit successivement *la Sagittaria* (1), *la Fugitiva*, *la isla del Pelegrino*, *la isla de San-Bernardo*, et *la Gente Hermosa*. — Le 9 mars, les navires abordèrent heureusement à Taumaco (une des îles de Duff, selon certains écrivains; l'île Matoulti, d'après Dumont d'Urville) où le cacique Tuman lui apprit qu'au sud se trouvait une grande terre fertile et peuplée (1).



(*Fig.* 19).

La recherche de la Santa-Cruz avait été jusqu'alors le but avoué du voyage. Les renseignements que venait d'obtenir Queiros le déterminèrent à changer sa route. Il se dirigea donc vers le sud-ouest, aperçut d'abord Tucopia, puis Nuestra Señora de la Luz (le Pic de l'Étoile de Bougainville), et alla jeter l'ancre le 30 avril, au fond d'une vaste baie si-

(1) Tout porte à croire que la Sagittaria de Queiros est la belle *O-Tahiti*, nommée depuis, par Bougainville, la *Nouvelle-Cythère*. — La *Fugitive*, l'île du Pèlerin, l'île Saint-Bernard (qu'il ne faut pas confondre avec le groupe découvert par Mendana en 1595 et que le commodore Byron a nommé Iles du Danger), et l'île de la *Belle Nation* (ainsi appelée à cause de la beauté des naturels), n'ont pas été retrouvées.

(2) Le cacique Tuman nommait cette terre Manicola.

tuée au nord d'une grande île qui reçut le nom de *Tierra austral del Espiritu Santo* (1).

Après avoir séjourné pendant un mois sur cette terre riche de toutes les productions des Moluques et qu'il regardait comme le lieu le plus propre à l'établissement d'une colonie, Queiros se mit en route pour le Mexique et y arriva le 3 octobre.

Louis Vaez de Torres (commandant de l'Almiranta, second bâtiment de la flottille) qu'une tempête avait séparé de la capitane, au sortir de la baie de San-Felipe, se dirigea vers l'ouest. — Il toucha dans sa route à plusieurs îles abondantes en or, en perles, en épiceries; longea ensuite la côte sud d'une grande terre, l'espace de huit cents lieues, et parvint enfin aux Philippines où il rendit compte de ses découvertes. — Or, Torres, dans ce voyage, ne put longer d'autre côte au sud, l'espace de 800 lieues, que la partie méridionale de la Papouasie, et il en résulte qu'il traversa, le premier, le détroit auquel la plupart des géographes donnent son nom et que Cook appela plus tard détroit de l'*Endeavour*.



Loin d'être découragé par les fatigues et les dangers de son voyage, Queiros alla solliciter à Madrid les moyens de continuer ses découvertes et y consuma plusieurs années en inutiles démarches. Enfin, indigné de l'indifférence du faible descendant de Charles-Quint, il résolut de retourner à Lima pour y tenter, sans le secours du gouvernement, une nouvelle expédition; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter son généreux dessein. Elle le surprit à Panama, en 1614, et avec lui s'éteignit l'esprit entreprenant qui depuis la fin du quinzième siècle avait conduit tant d'intrépides chercheurs.

Cependant la guerre continuait toujours contre les Provinces-Unies, au désavantage de Philippe dont les forces navales étaient impuissantes à tenir en échec les nombreuses

(1) La baie fut appelée San-Felipe y Sant-Yago, et le port où mouillèrent les navires, la Vera-Cruz. — Cette terre porte encore aujourd'hui le nom d'île du Saint Esprit; elle fait partie de l'archipel des Grandes Cyclades de Bougainville, des Nouvelles-Hébrides de Cook.

escadres qui ne cessaient de menacer les côtes de la Péninsule et de ravager le littoral des colonies (voir *Marine hollandaise*). — La paix était devenue indispensable. Albert fit le premier des propositions que combattit d'abord le prince d'Orange. Toutefois ce dernier finit par céder aux représentations de Barnevelt; des conférences commencèrent sous la médiation de la France à laquelle ne tarda pas à s'unir l'Angleterre, et, après de longs débats, une trêve de douze ans se conclut le 9 avril 1609 (1).

Ce traité fut bientôt suivi d'une mesure inique : l'expulsion des Maurisques. Dépouillés de leurs biens, ces infortunés, au nombre de huit cent mille, de tout âge, de toute condition, durent sortir de l'Espagne pour aller chercher une autre patrie (2), et, dès qu'ils eurent quitté la Péninsule, les manufactures tombèrent, le sol cessa d'être cultivé, le dénûment prit la place de la richesse.

En Amérique les rigueurs exercées contre les naturels du pays entretenaient parmi eux l'esprit de révolte et entravaient les progrès de la colonisation. Cependant, au Paraguay, nous l'avons déjà dit, les prédications des Jésuites avaient amené les meilleurs résultats. — Ayant obtenu du cabinet de Madrid l'autorisation et de gouverner eux-mêmes les Indiens et d'abolir l'esclavage ainsi que les commandites, dans les territoires où s'exerçait leur apostolat, ces zélés missionnaires travaillèrent avec une nouvelle ardeur à compléter l'œuvre civilisatrice si heureusement commencée. — De 1609 à 1610, ils fondèrent chez les Guaranis quatre *réductions* (ou bourgades) et instituèrent bientôt après une sorte de république chrétienne ainsi organisée. — Les indigènes reconnaissaient l'autorité de la couronne de Castille, lui payaient un tribut annuel et s'engageaient à combattre

(1) L'Espagne reconnaissait l'indépendance de la Hollande, lui concédait la liberté de trafiquer dans les deux Indes et accordait aux États la qualification d'*Illustres Seigneurs*.

(2) Une partie se dirigea du côté de la France; soixante galères et un grand nombre de navires de différentes grandeurs furent employés durant plusieurs mois au transport des autres en Afrique.

pour la défense de ses droits. Chaque bourgade avait un cacique (chef militaire), un corrégidor, des alcades. — Ces différentes autorités étaient sous la dépendance des Pères. — Il y avait des ateliers divers pour les hommes, les femmes, les enfants; ceux-ci devaient, en outre, aller aux écoles où ils apprenaient à lire, à écrire, à danser, à chanter, à jouer des instruments, et ce dernier enseignement obtenait un grand succès, car tous avaient une aptitude remarquable pour la musique. — D'abord on fut obligé de faire aux Indiens des distributions de vêtements et de vivres; mais, lorsqu'ils surent travailler, chaque famille reçut une portion de terre, qui, bien cultivée, suffisait à son entretien. — Les communes possédaient de vastes terrains dont les produits étaient déposés dans des magasins publics, pour l'entretien des églises, des veuves, des orphelins, des infirmes, pour suppléer aux mauvaises récoltes. Le surplus se mettait dans la masse du commerce sur les fonds duquel on payait le tribut, on achetait les métaux nécessaires à la fabrication des armes et des instruments aratoires, à la décoration des autels(1). — Il est inutile d'ajouter que rien n'était négligé pour conserver et développer le sentiment religieux chez ces hommes naguère adonnés à tous les vices. Les travaux de la vie journalière étaient comme encadrés dans de pieux exercices qui rappelaient sans cesse aux nouveaux convertis leurs devoirs envers Dieu et envers leurs frères. Au lever du soleil tous les habitants de la bourgade entendaient la messe; puis ils se rendaient au travail en chantant des cantiques à la Vierge, et, la journée finie, se réunissaient de nouveau à

(1) Le sage régime des réductions, dont le nombre s'éleva jusqu'à trente-trois avec 300,000 habit., modifia complétement les Indiens, et la civilisation fit parmi eux de grands progrès.

Sans cesse en butte aux attaques des colons, malgré tant d'importants services, les jésuites, grâce à la protection de la cour de Madrid, triomphèrent longtemps de leurs ennemis. — Enfin, accusés sous Charles III de vouloir se rendre indépendants, ils succombèrent, furent arrêtés, embarqués et conduits en Europe (1768). — On donna alors la direction des bourgades à des agents de l'autorité qui, par leur incapacité et leurs malversations, amenèrent peu à peu la ruine de ces utiles établissements.

l'église pour la prière du soir. — Les dimanches et les fêtes étaient célébrés avec un grand recueillement et beaucoup de pompe.

Depuis longtemps le cabinet de Madrid travaillait sans relâche à fomenter des troubles en France. — Pour mettre fin à toutes ces intrigues, Henri IV allait faire la guerre lorsqu'il périt sous les coups d'un vil assassin. Restée maîtresse du souverain pouvoir, Marie de Médicis, non-seulement abandonna les projets de son illustre époux, mais s'allia bientôt à l'Espagne (1) qui put combattre avec avantage le belliqueux duc de Savoie, Charles-Emmanuel.

La lutte d'Ossuna (vice-roi de Naples) contre Venise (voir tome I, p. 484-485); l'impuissante rébellion de cet ambitieux seigneur; la conjuration de Bedmar (2); les succès des armes espagnoles dans le Palatinat, marquèrent les dernières années du règne de Philippe. Ce prince mourut le 31 mars 1621, dans les sentiments de la plus fervente piété, en condamnant sa coupable indolence.

Philippe IV. — Ministère d'Olivarès. — Guerre contre les Provinces-Unies : Victoire remportée sur les Hollandais dans le détroit de Gibraltar bientôt suivie de revers en Europe et en Amérique ; traité de Munster. — Guerre contre la France; nombreuses défaites des escadres espagnoles. — Guerre contre l'Angleterre; perte de la Jamaïque. — Révolte du Portugal. — Chute d'Olivarès. — Ministère de don Louis de Haro ; continuation des hostilités. — Traité des Pyrénées. — Inutiles efforts pour soumettre le Portugal. — Défaite de Villa-Vi-

(1) Cette alliance fut cimentée par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche (fille de Philippe III), et celui d'Élisabeth (fille de Henri IV) avec le prince des Asturies.

(2) Le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise, trama contre cette république un des complots les plus hardis dont l'histoire ait gardé le souvenir. Les conjurés, au nombre d'environ deux mille, devaient d'abord mettre le feu à l'arsenal ; puis, à la faveur du désordre, massacrer les principaux sénateurs et s'emparer de la ville au nom de Philippe. Mais un des conspirateurs, vendu au conseil des dix, trahit le secret. Plus de cinq cents des agents du marquis furent noyés dans les lagunes ; les autres prirent la fuite, et la seigneurie, contente d'avoir échappé au danger, n'osa pas accuser l'Espagne de cet odieux attentat.

ciosa. — Mort de Philippe IV. — Charles II. — Triste situation de l'Espagne. — Reconnaissance de la souveraineté de la maison de Bragance. — Guerre contre la France. — Ravages des flibustiers sur les côtes de l'isthme de Darien, du Mexique, du Chili et du Pérou. — Paix de Ryswick. — Testament de Charles en faveur du jeune duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. — Mort de Charles II (1621-1700).

Philippe IV n'avait que 16 ans lorsqu'il monta sur le trône; trop jeune pour gouverner par lui-même, il se laissa conduire par Gaspard de Guzman, comte-duc d'Olivarès. — D'un caractère dur et violent, ce ministre, au lieu de chercher à vivre en bonne intelligence avec les nations voisines, ainsi que le conseillait le triste état des finances du royaume, crut pouvoir imposer sa volonté par la force des armes. — La trêve d'Anvers étant expirée, il donna l'ordre de recommencer aussitôt les hostilités contre les Provinces-Unies. La fortune se montra d'abord favorable au pavillon castillan : don Frédéric de Tolède attaqua non loin de Gibraltar (10 août 1621) trente et un bâtiments hollandais, en prit ou en coula vingt et mit les autres en fuite. Mais de nombreux échecs suivirent ce glorieux triomphe : dans les combats qui se livrèrent les années suivantes soit en Europe, soit en Amérique, près des côtes du Pérou et du Brésil, les Espagnols, malgré leur incontestable bravoure, furent presque toujours défaits (voir *Marine hollandaise*), et, lorsque le traité de Munster (1648) (1) mit un terme à cette lutte désastreuse, plus de trois cents navires avaient été détruits ou capturés par les flottes néerlandaises. — Dans la guerre avec la France les armées navales de Philippe n'eurent pas plus de succès : vaincues en vue de l'Ile Sainte-Marguerite, à Guetaria, près de Gênes, non loin de Cadix, sur les côtes de Catalogne, devant Carthagène, près d'Orbitello (voir *Marine française*), elles essuyèrent des pertes irréparables (2).

(1) L'Espagne y reconnut l'indépendance des Provinces-Unies.

(2) Dans la lutte contre la Grande-Bretagne (voir *Marine anglaise*), les Espagnols combattirent avec la plus grande valeur; mais ils ne purent empêcher leurs redoutables ennemis de s'emparer de la Jamaïque.

Bien que sur terre les avantages et les échecs eussent été à peu près partagés, l'Espagne se trouvait dans la position la plus difficile, car Naples, la Catalogne, l'Aragon avaient levé l'étendard de la révolte, et le Portugal, secouant le joug, s'était donné pour roi le duc de Bragance. — Ces déplorables résultats du gouvernement d'Olivarès amenèrent la disgrâce du ministre qui fut remplacé par son neveu, don Louis de Haro. — La souplesse du génie de ce dernier convenait mieux à son époque que l'entêtement romanesque du comte-duc. Toutefois la guerre se prolongea longtemps encore. — Enfin, des négociations s'ouvrirent dans l'île des Faisans, et, après trois mois de discussions, on signa la convention fameuse, connue sous le nom de traité des Pyrénées (1) (1659), par laquelle l'Espagne céda à la France la meilleure partie de l'Artois, le Roussillon et ses droits sur l'Alsace (2).

Les maladies et les chagrins avaient altéré la constitution de Philippe; l'importante victoire des Portugais, près de Villa-Viciosa (juin 1665), lui porta le coup fatal. Il mourut le 17 septembre suivant. — Sous Charles II, son successeur, la situation du pays ne fit que s'aggraver toujours davantage. — L'Espagne, impuissante à soumettre le Portugal, se vit contrainte d'en reconnaître l'indépendance. — Bientôt après une partie de la Flandre lui fut enlevée par Louis XIV, et, dans les luttes qu'elle soutint ensuite contre la France (avec l'Europe coalisée), elle n'essuya que des revers.

Au Nouveau-Monde, les flibustiers, redoutables pirates

(1) Ce fut vers cette époque que commença la colonisation des îles des Larrons, qu'on appela Mariannes en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, épouse de Philippe IV. — Les prédications du jésuite Sanvitores eurent d'abord du succès : les indigènes, d'un caractère doux et paisible, embrassèrent en assez grand nombre la foi chrétienne. Mais les violences des Espagnols ne tardèrent pas à produire de déplorables effets. Les insulaires prirent les armes pour soutenir leur indépendance et continuèrent la lutte jusqu'en 1699, époque à laquelle Jose de Quiroga y Lozada, gentilhomme originaire de la Galice, les soumit entièrement à l'autorité de l'Espagne.

(2) Ce traité fut cimenté par le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, qui renonça solennellement à tous les droits que sa naissance lui donnait à la couronne d'Espagne.

(Français, Anglais, Hollandais), dont les principaux repaires étaient l'île de la Tortue et la Jamaïque (voir *Marine française*), lui firent aussi éprouver des pertes énormes. — Après avoir capturé un grand nombre de navires richement chargés, ces audacieux aventuriers allèrent, sous la conduite de leurs chefs les plus renommés, porter la désolation sur le continent. — Nau l'Olonais et Michel le Basque se rendirent maîtres de Maracaïbo, qui ne se racheta du pillage qu'en payant une forte rançon ; — Porto Bello et Panama tombèrent au pouvoir de l'intrépide Morgan ; Montbars l'exterminateur, Vand-Horn, Godefroy, Jonqué, Laurent de Graff, s'emparèrent de la Vera-Cruz par surprise et y firent un immense butin. — Campêche, abandonné de ses habitants, devint la proie de Grammont. — Lécuyer, Gronier, Picard, David, Wilner, Suams, ruinèrent les villes maritimes les plus importantes du Chili et du Pérou. — Enfin, douze cents flibustiers secondèrent de Pointis dans son expédition contre Carthagène (voir *Marine française*) et contribuèrent puissamment à la prise de cette place.

La paix de Ryswick mit heureusement un terme aux maux que souffrait depuis si longtemps l'Espagne, et elle obtint, malgré ses défaites, des conditions assez avantageuses (1697).

Cependant Charles, dont les infirmités précoces annonçaient la fin prochaine, n'avait pas d'enfants, et d'avides prétendants convoitaient sa couronne. — Triste jouet de ses favoris, dominé tantôt par le parti autrichien, tantôt par le parti français, l'infortuné prince passa près de trois années dans la plus pénible indécision. — Enfin, cédant aux instances du conseil de Castille et de la cour de Rome, il choisit pour héritier Philippe, duc d'Anjou (second fils du Dauphin), languit un mois encore, et expira le 1er novembre 1700. — Avec lui s'éteignit la branche aînée de la maison d'Autriche qui régnait sur l'Espagne depuis deux siècles.

Philippe V. — Coalition contre la France et l'Espagne. — Traité d'Utrecht. — Efforts de Philippe pour rendre à la ma-

rine (qu'avait complétement négligée le dernier Hapsbourg) son ancienne importance. — Création de nombreuses écoles de navigation et de l'académie des gardes-marine. — Construction de navires. — Envoi d'une flotte contre les Turcs. — Ministère d'Albéroni. — Conquête de la Sardaigne et d'une partie de la Sicile. — Alliance de l'Angleterre, de la France et de la Hollande avec l'Autriche. — Défaite d'une escadre espagnole dans les eaux de Syracuse. — Continuation de la lutte en Sicile, services rendus par les forces navales. — Revers : entrée des Français en Navarre et en Catalogne; prise de Vigo par les Anglais; dispersion (par la tempête) d'une expédition destinée à soulever l'Écosse en faveur des Stuarts. — Disgrâce d'Albéroni. — Convention de La Haye. — Nouvelle guerre contre l'Angleterre. — Traité de Séville. — Prise d'Oran. — Autorisation accordée à des compagnies commerciales de trafiquer avec l'île de Cuba et la province de Caracas. — Remplacement des galions par les navires immatriculés. — Guerre de la succession de Pologne. — Conquête de Naples et de la Sicile. — Traité de Vienne. — Guerre contre l'Angleterre. — Guerre de la succession d'Autriche. — Mort de Philippe. — Ferdinand VI. — Continuation de la guerre. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Augmentation du matériel naval. — Protection accordée au commerce maritime, à l'industrie, aux arts et aux lettres. — Mort de Ferdinand (1700-1759).

L'acceptation par Louis XIV du testament de Charles causa une conflagration générale : l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, auxquelles se joignirent bientôt la Russie et le Portugal, s'armèrent contre l'Espagne et la France, qui malgré l'inégalité des forces soutinrent héroïquement la lutte. — Nous réservant d'indiquer ailleurs (voir *Marine française*) les principaux faits de cette guerre mémorable que terminèrent les traités d'Utrecht et de Bade (1), nous dirons

(1) Philippe fut reconnu, par ces traités, roi d'Espagne et des Indes ; mais il dut céder une bonne partie de l'héritage de Charles. — La Sicile fut donnée au duc de Savoie, Victor-Amédée II, qui prit le titre de roi; l'Autriche eut Milan, Naples, la Sardaigne et les Pays-Bas; les Anglais restèrent possesseurs de Gibraltar et de Minorque dont ils s'étaient emparés pendant la guerre, et obtinrent le privilége

seulement ici qu'au milieu des circonstances difficiles où se trouva Philippe V durant cette première période de son règne, il montra toujours tant d'énergie, tant d'intrépidité que les Castillans, si braves eux-mêmes, lui décernèrent le surnom de courageux qu'a justement confirmé l'histoire.

Après le rétablissement de la paix, le jeune monarque s'efforça de rendre à la monarchie le rang qu'elle avait perdu en Europe, et la marine, qu'avait complétement négligée le dernier Hapsbourg, devint particulièrement l'objet de ses soins. — Il fonda l'observatoire astronomique de Cadix; releva le collége de Saint-Telme à Séville; érigea celui de Malaga; institua la direction hydrographique, et dota les principales villes maritimes d'écoles de navigation destinées à former des marins instruits (1). — De nombreux bâtiments furent mis sur les chantiers dans les ports de l'Andalousie, de la Catalogne, de la Galice, et les travaux de construction se poursuivirent avec une telle activité qu'en 1717, cinquante navires purent prendre la mer et forcer les Ottomans à lever le siége de Corfou.

Philippe n'avait abandonné qu'à regret les possessions d'Italie; aussi son premier ministre le cardinal Albéroni n'eut-il pas de peine à lui persuader qu'il devait les replace sous l'autorité de la couronne de Castille. — 9,000 hommes, commandés par le marquis de Leyde, allèrent donc débarquer en Sardaigne, et chassèrent promptement les impériaux. Une expédition dirigée bientôt après contre la Sicile eut pour résultat immédiat la conquête de la moitié de l'île. — Alors la Grande-Bretagne, la France et la Hollande s'unirent à l'Autriche. L'amiral Byng attaqua les Espagnols dans les eaux de Syracuse (voir *Marine anglaise*), et leur fit

de *fournir d'esclaves noirs les colonies espagnoles*. — La compagnie chargée d'exécuter le marché reçut le nom de Compagnie *del Asiento de los negros* (du Contrat des nègres), et fut autorisée à envoyer chaque année à Porto-Bello un navire de cinq cents tonneaux, chargé de marchandises.

(1) En 1717, il créa dans le même but, spécialement pour la marine militaire, l'académie des gardes-marine et en donna la direction à don Pedro Manuel Cedillo, auteur du *Compendio del arte de navegar* et de divers autres ouvrages importants.

essuyer des pertes. Cet échec ne porta toutefois qu'une atteinte légère aux nombreuses forces navales qu'avait la Péninsule. Redoublant d'ardeur, elles contraignirent Messine à capituler; bloquèrent Syracuse, Melazzo, Catane ; donnèrent la chasse aux corsaires ; escortèrent les convois envoyés en Amérique, et y portèrent des secours (1718). — Malheureusement l'heure des revers ne tarda pas à sonner. — Les Français s'emparèrent de plusieurs places de la Catalogne, de la Navarre, du Guipuscoa (1) ; — la tempête dispersa une expédition destinée à soulever l'Écosse en faveur des Stuarts ; — les Anglais saccagèrent le port de Vigo ; — en Sicile, les troupes de l'empereur remportèrent des avantages décisifs (1719). — A la vue d'un semblable résultat, Philippe, regrettant d'avoir écouté les conseils d'Albéroni, lui ordonna de quitter le royaume, et signa le 17 février 1720 la convention de La Haye. — Victor-Amédée II reçut la Sardaigne en échange de la Sicile qu'on donna à la maison d'Autriche; la succession de Parme et de Plaisance fut assurée à l'infant don Carlos. — Rien ne semblait manquer à la paix. Cependant des difficultés s'élevèrent relativement à l'investiture des duchés, et les conférences qui eurent lieu à Cambrai se prolongèrent sans amener de solution. — Elles duraient depuis trois ans lorsque Philippe abdiqua en faveur de don Louis (2); mais, ce prince étant mort au bout de quelques mois, il quitta sa paisible retraite de Saint-Ildefonse, et, pressé par la reine, par les nobles, par la nation entière, consentit à reprendre les rênes du gouvernement (1724).

Trop d'intérêts divers étaient en jeu pour que la tranquillité durât longtemps. — Des changements d'alliances ne tardèrent pas à amener de nouvelles complications : une flotte anglaise alla bloquer Porto-Bello ; les Espagnols, de leur côté, assiégèrent Gibraltar; l'Empire, la Russie, le Danemark, se préparèrent à combattre. — Une guerre générale paraissait inévitable; la sagesse du cardinal Fleury (ministre de

(1) Ils brûlèrent à Fontarabie et à Saint-Sébastien seize bâtiments de guerre encore sur les chantiers.

(2) Son fils aîné.

Louis XV) parvint heureusement à la conjurer. — Le traité de Séville rétablit la bonne harmonie entre l'Espagne et l'Angleterre (1729), et la convention de Vienne (en vertu de laquelle l'infant don Carlos entra en possession de l'héritage d'Antoine Farnèse) mit un terme aux contestations de l'Espagne avec l'Autriche (1731).

Les musulmans d'Afrique éprouvèrent ensuite la supériorité des armes castillanes. — Une flotte nombreuse (douze vaisseaux de ligne, deux frégates, sept galères, dix-huit galiotes, quatre cent soixante transports) alla jeter l'ancre non loin d'Oran (1); le débarquement des troupes s'effectua malgré la vive opposition des Maures accourus sur le rivage, et la place vigoureusement attaquée se vit bientôt obligée de capituler (1732).

Afin de favoriser les opérations transatlantiques, Philippe à cette époque autorisa des compagnies à trafiquer avec l'île de Cuba et la province de Caracas, renonçant ainsi (du moins en partie) au privilége du commerce d'outre-mer, que depuis l'établissement des colonies s'était toujours réservé la couronne, et fit remplacer les *galions*, dont la pesanteur entravait la marche, par des navires fins voiliers, de construction légère, qu'on appela *navires immatriculés*. — Le nombre de ces bâtiments fut indéterminé et l'époque de leur arrivée incertaine, ce qui occasionna dans le cours des marchandises du Mexique et du Pérou des variations jusque-là inconnues.

Plusieurs années de paix auraient été nécessaires pour le développement de la prospérité nationale; la mort de Frédéric-Auguste (2) vint malheureusement ranimer de nouveau la discorde. — L'Autriche et la Russie opposèrent l'électeur de Saxe à Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, et triomphèrent, grâce à la timidité que montra d'abord le cardinal Fleury; mais bientôt, s'unissant avec la Sardaigne, les deux branches de la maison de Bourbon firent expier chèrement à Charles VI le stérile honneur d'avoir imposé un

(1) Les Maures, profitant de la situation critique où se trouvait l'Espagne pendant la guerre de succession, s'étaient emparés de cette place en 1707.

(2) Roi de Pologne.

roi à la Pologne. — Des forces importantes occupèrent la Lorraine ; Bervick se rendit maître de Kehl ; Belle-Ile, de Trèves ; le duc de Noailles, de Philisbourg ; Villars envahit le Milanais ; de Coigny gagna les victoires de Parme et de Guastalla, malgré l'expérience et la bravoure du comte de Meri ; les troupes espagnoles, secondées par de fortes escadres sorties des ports de Barcelone, de Cadix, d'Alicante, de Malaga, conquirent le royaume de Naples ainsi que la Sicile. — Tant de désastres accumulés contraignirent l'Empereur à entrer en négociations, et le traité de Vienne (1) ne tarda pas à mettre fin à la lutte (novembre 1738).

La guerre contre l'Empire était à peine terminée que des difficultés eurent lieu avec la Grande-Bretagne. Cette puissance avait profité du privilége que lui accordait le traité d'Utrecht d'envoyer chaque année à Porto-Bello un navire de cinq cents tonneaux, chargé de marchandises, pour organiser une vaste contrebande. Ce navire dit de *permission* ne se vidait jamais : sa cargaison, sans cesse renouvelée, était inépuisable ; c'était un véritable dépôt. — Le cabinet de Madrid protesta d'abord, se plaignit ensuite plus vivement, et, n'ayant obtenu aucune réponse satisfaisante, donna l'ordre d'empêcher les débarquements de contrebandiers, et de visiter en haute mer les bâtiments suspects. — Alors s'engagea entre les gardes-côtes et les interlopes anglais une lutte terrible à laquelle se mêlèrent bientôt les deux gouvernements. — Énergiquement attaqués par les flottes britanniques en Europe et au Nouveau-Monde (voir *Marine anglaise*), les Espagnols résistèrent presque partout avec avantage, et leurs nombreux corsaires sous les ordres d'habiles capitaines, croisant sans cesse à l'entrée de la Méditerranée, capturèrent en quelques mois quatre cents navires d'une valeur de plus d'un million de livres sterling, tandis que l'ennemi, non moins actif, faisait aussi de son côté des prises importantes.

(1) Par ce traité, dont nous indiquerons ailleurs les autres stipulations, l'infant don Carlos fut reconnu roi des Deux-Siciles ; l'empereur recouvra le Milanais, le Mantouan, Parme et Plaisance.

Ces hostilités portaient au commerce le plus grand préjudice ; tout semblait présager qu'un prochain arrangement allait les arrêter, quand l'ouverture de la succession d'Autriche suscita une guerre générale dont Philippe ne vit pas la fin (1). Il mourut le 11 juillet 1746, et fut regretté de ses sujets (2). Ce prince, animé des meilleures intentions, possédait plusieurs des hautes qualités nécessaires au rang suprême, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'Espagne a retrouvé sous son règne une partie de son ancienne splendeur

Naturellement porté à la paix, Ferdinand VI s'efforça de procurer au pays cet inappréciable bienfait; mais il ne put l'obtenir de suite; les hostilités continuèrent, et le soulèvement de Gênes contre les impériaux, les victoires des Français en Flandre, les avantages et les échecs des Austro-Sardes en Italie, la prise de Berg-op-Zoom, marquèrent les années 1747-1748. Enfin les puissances belligérantes, fatiguées d'une lutte qui avait coûté tant de sang, déposèrent les armes. — Par le traité d'Aix-la-Chapelle (dont nous indiquerons ailleurs les autres clauses), l'Autriche céda Parme et Plaisance à l'infant don Philippe, et l'*Asiento de los negros* fut renouvelé pour quatre ans avec l'Angleterre.

Ferdinand mit ensuite tous ses soins à augmenter le matériel naval, à étendre la navigation, à favoriser l'industrie, à faire fleurir les arts et les lettres. Lorsque la guerre se ralluma, en 1756, entre la France et la Grande-Bretagne, il re-

(1) Durant cette guerre le cabinet de Madrid agit toujours de concert avec celui de Versailles; pour ne pas répéter deux fois les mêmes choses, nous renvoyons le lecteur à la *Marine française*.

(2) Toujours occupé du soin d'étendre le commerce de la Péninsule, Philippe, malgré la lutte qu'il soutenait contre l'Angleterre, l'Autriche et la Sardaigne, chargea le père Quiroga de visiter la terre magellanique qui n'était encore qu'imparfaitement connue; de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer les points les plus propres à l'établissement de ports et de rades pour les navires marchands. Le savant missionnaire partit de Monte-Video, le 27 décembre 1745, sur le *Saint-Antoine;* accomplit sa mission avec autant de zèle que d'intelligence, et envoya à Madrid le récit de son voyage sur les côtes de la Patagonie, accompagné d'une carte nautique qu'on déposa aux archives de la marine.

fusa d'y prendre part, et, persévérant dans son système pacifique, n'employa ses escadres qu'à protéger le commerce. — Ce bon prince succomba le 27 août 1759, au chagrin que lui causa la perte de sa fidèle et bien-aimée compagne Barbe de Portugal.

Charles III. — Guerre contre le Portugal et l'Angleterre; revers aux colonies. — Traité de Paris. — Acquisition de la Louisiane. — Extension du commerce maritime. — Développement de l'agriculture et de l'industrie. — Voyages de découvertes. — Expédition contre Alger. — Seconde guerre contre la Grande-Bretagne. — Nouvelles expéditions contre Alger. — Mort de Charles III (1759-1788).

Devenu héritier de la couronne de Castille par la mort de Ferdinand VI, don Carlos laissa les Deux-Siciles à son troisième fils (1), et ceignit la couronne d'Espagne sous le nom de Charles III. — Depuis 1756, les hostilités entre la France et la Grande-Bretagne se poursuivaient avec acharnement. La marine de Louis XV avait essuyé de nombreux échecs; les colonies françaises d'Amérique étaient presque toutes tombées au pouvoir des Anglais, qui plus d'une fois, sous les prétextes les plus futiles, avaient visité et dépouillé les bâtiments espagnols. — Malgré tout le désir qu'il avait de garder la neutralité, le nouveau roi fut contraint de se mêler à la lutte (1761) pour venger l'honneur du pavillon castillan, et remporta d'abord quelques avantages sur les Portugais, unis aux Anglais; mais ces derniers lui firent bientôt essuyer des pertes importantes. — Ils s'emparèrent de la Havane, ainsi que d'une partie des Philippines, et capturèrent un gros navire chargé d'or et de denrées dont la valeur montait à trois millions de piastres fortes (voir *Marine anglaise*). — Le traité de Paris (1763) mit heureusement un terme aux hostilités (2).

(1) Ferdinand. — Son fils aîné don Philippe était réduit à un état complet d'idiotisme; le second, Carlos Antonio, devenait prince des Asturies et était appelé à porter un jour la couronne d'Espagne.

(2) L'Espagne recouvra Cuba et les Philippines; mais, comme elle perdait, au

Charles employa utilement les années suivantes. — Il établit une ligne de paquebots partant de la Corogne pour la Havane et San-Juan de Porto-Rico une fois par mois, et tous les quinze jours pour la Plata. — Cette mesure servit de prélude à l'ordonnance de 1765, qui permit aux douze principaux ports de trafiquer avec l'Amérique.

L'Andalousie devait exporter ses produits par Séville et Cadix; Grenade, par Malaga; la Galice, par la Corogne; les Asturies, par Gijon; Valence et Murcie devaient exporter les leurs par Alicante et Carthagène; la Catalogne et l'Aragon, par Barcelone; les Castilles, par Santander; les Canaries par Santa-Cruz; les Baléares, par Palma. — Sous ce régime relativement libéral, le nombre des navires expédiés au Nouveau-Monde s'accrut rapidement. Dans le courant de 1766, Cadix envoya aux colonies soixante-trois bâtiments; Malaga, trente-quatre; la Corogne, vingt-six; Santander, treize (1).

Tandis que les relations commerciales se multipliaient ainsi avec les possessions d'outre-mer, de vastes terrains laissés en friche depuis l'expulsion des Maurisques étaient rendus à la culture; des routes se traçaient; des canaux se creusaient; des manufactures s'élevaient; en un mot rien n'était négligé pour arracher la Péninsule au monopole marchand de la Grande-Bretagne.

Les voyages de découvertes furent aussi encouragés, et la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale qu'avaient déjà visitée Cabrillo (1543), Juan de Fuca (1592), Viscagno (1602), Barthélemy de Fuente (1640), ne tarda pas

profit de l'Angleterre; la Floride avec la baie de Pensacola, la France l'en dédommagea quelque temps après par la cession de la Louisiane.

(1) Le nombre des expéditions de navires ne cessa de s'accroître, et en 1780, malgré la guerre, on vit cent cinquante bâtiments de commerce dans le port de la Havane, où, sous le règne de Ferdinand VI, il n'avait paru que quatre navires immatriculés. — En 1784 se fonda aussi, par les soins de Charles, la compagnie des Philippines, qui obtint le privilége exclusif de faire le commerce de l'Asie et de le combiner avec celui de l'Amérique. — Les navires de cette compagnie devaient doubler le cap Horn, escaler dans un port du Pérou, se diriger ensuite vers les Indes orientales et rapporter directement de Manille à Cadix (par le cap de Bonne-Espérance) leur cargaison de retour.

à être de nouveau explorée. — Partis de San-Blas le 24 janvier 1774, deux hardis marins, Perez et Martinez, s'avancèrent résolûment au nord, et mouillèrent, le 9 août, dans la rade de Noutka qu'ils appelèrent Puerto de San Lorenzo. — Peu de temps après, Quadra, poussant plus loin encore, s'avança jusqu'au cinquante-huitième parallèle.

Cependant les pirates africains ne cessaient de menacer le littoral de la Catalogne et de l'Andalousie; Charles, résolu de châtier l'insolence de ces corsaires, envoya contre Alger, leur principal repaire, une puissante armée navale (soixante-douze navires de guerre et deux cents transports chargés de soldats); mais la fortune ne se montra pas favorable à ses armes. Assaillies sur la plage par des forces supérieures, les troupes expéditionnaires éprouvèrent des pertes énormes, et se virent obligées de se rembarquer. — En attendant que des circonstances plus favorables permissent de venger cette défaite, une escadre reçut l'ordre de croiser sur les côtes de Barbarie et de couler tous les forbans qui oseraient prendre la mer.

Forcé par les nouvelles insultes auxquelles le pavillon castillan était exposé de la part des Anglais, de s'unir contre eux avec Louis XVI (1779), Charles soutint vaillamment la lutte; et, si cette guerre glorieuse pour les deux alliés (voir *Marine française*) coûta vingt et un vaisseaux de ligne à l'Espagne, elle eut du moins pour heureux résultat de lui faire recouvrer la Floride et Minorque. D'ailleurs, contrairement à ce qu'ont avancé certains écrivains, la marine était loin d'être ruinée, puisque, l'année même de la conclusion du traité de Versailles et en 1784, des flottes nombreuses (1) (que le mauvais temps contraignit de s'éloigner) allèrent menacer Alger, qui, comprenant qu'elle ne pourrait résister plus longtemps à un ennemi toujours prêt à revenir et qu'aucun insuccès ne décourageait, consentit enfin à négocier sous la médiation de la Porte et de l'empereur du Maroc (2). —

(1) Commandées par l'amiral Antonio Barcelo.

(2) Ces négociations se prolongèrent, et la paix ne fut signée que dans le courant de 1789.

Charles mourut le 14 décembre 1788. Ce fut le plus grand des princes de la famille des Bourbons en Espagne, ou du moins celui qui fit le plus pour la prospérité de la monarchie.

Charles IV. — Différend avec l'Angleterre au sujet de la fondation d'un établissement dans la baie de Noutka. — Convention de l'Escurial. — Courte guerre contre l'empereur du Maroc. — Cession d'Oran et de Mers-el-Kébir au dey d'Alger. — Guerre contre la France. — Paix de Bâle. — Première convention de Saint-Ildefonse. — Guerre contre l'Angleterre. — Bataille navale du cap Saint-Vincent. — Deuxième convention de Saint-Ildefonse (cession de la Louisiane à la France). — Continuation de la guerre contre l'Angleterre. — Paix d'Amiens (perte de l'île de la Trinité). — Injustes agressions des Anglais; reprise des hostilités contre la Grande-Bretagne. — Armements maritimes. — Destruction de la flotte espagnole à la journée de Trafalgar. — Envoi de vingt mille hommes dans le nord. — Invasion du Portugal. — Dissensions dans la famille royale. — Abdication de Charles IV. — Joseph Bonaparte. — Soulèvement de la nation espagnole. — Succès et revers des troupes françaises. — Chute de Joseph (1788-1813). — Dès la première année de son règne, Charles IV, désireux d'assurer sa domination sur les côtes N.-O. de l'Amérique septentrionale, chargea Estevan-Martinez d'aller former un établissement stable à Puerto de San-Lorenzo (Noutkà). Mais, peu de temps après le commandant espagnol, entra dans la baie un bâtiment anglais dont le capitaine (Cornett) avait aussi l'ordre de fonder une colonie et d'empêcher toute autre nation de faire le commerce des pelleteries. — Un conflit ne pouvait manquer de s'élever entre ces officiers. — Martinez invoqua d'abord ses droits de priorité , s'irrita ensuite contre l'obstination de Cornett, le jeta en prison et s'empara plus tard de trois autres navires également envoyés par le gouvernement britannique. — Ces actes de violence causèrent un vif mécontentement à Londres. — Vainement le cabinet de Madrid tenta d'arriver à un arrangement amiable ; ses offres furent

repoussées et l'on se prépara de part et d'autre à combattre. — Bientôt la flotte de Portsmouth, commandée par Howe, se trouva prête à prendre la mer, et trente-deux vaisseaux de ligne, sous les ordres de l'amiral Solano, se réunirent à Cadix. La lutte semblait imminente quand une transaction régla le différend (1).

A cette même époque le nouvel empereur du Maroc, Muley-Mohammed-Mahdi-al-Yésid, prétendant que ses prédécesseurs avaient conclu des traités honteux et funestes à l'empire, exigeait la restitution de Melilla, de Penon de Velez, de Ceuta, et cherchait à se rendre maître de ces places. L'envoi d'une escadre avec quatre mille hommes suffit pour les mettre en état de forcer les Maures à s'éloigner. — L'année suivante (1791), à la suite de courtes hostilités, le cabinet de Madrid abandonna Oran et Mers-el-Kébir au dey d'Alger dans l'espérance d'avantages qui ne se réalisèrent jamais.

Cependant la révolution faisait en France de rapides progrès; elle ne tarda pas à triompher, et la tête de l'infortuné Louis XVI tomba sur l'échafaud. — A la nouvelle de cet attentat que par plusieurs démarches auprès de la Convention il s'était efforcé de conjurer, Charles, en proie à la plus vive douleur, ordonna un deuil général de trois mois, et, cédant à l'indignation du peuple espagnol, arma contre les régicides. — Les succès de Ricardas et l'entrée dans la rade de Toulon de dix-sept vaisseaux, sous les ordres de don Juan de Langara qui par sa conduite pleine de fermeté empêcha la destruction complète de la flotte française lors de la retraite des Anglais, signalèrent l'année 1793. — Mais bientôt la fortune changea. — L'impétueuse bravoure du comte de la Union se brisa contre l'habileté des généraux Dugommier et Pérignon; les armées republicaines ne cessèrent de s'avancer : ni Colmata ni Castel-Franco ne purent arrêter leur marche, et Moncey, après avoir conquis le Guipuscoa, la Biscaye et une partie de la Navarre, envahit la Vieille-Castille. — Des deux côtés

(1) Par la convention de l'Escurial (28 octobre 1790), l'Espagne abandonna ses prétentions sur Noutka et sur les îles voisines, mais se réserva le droit d'occuper seule différents autres points importants de la côte.

des Pyrénées la paix était également désirée ; elle se conclut à Bâle le 22 juillet 1795 (1).

Devenue ensuite l'alliée du Directoire par le traité de Saint-Ildefonse (28 août 1796) (2), l'Espagne se vit entraînée malgré elle dans une politique contraire à ses intérêts, car elle se mit en hostilité avec l'Angleterre qui ne tarda pas à venger près du cap Saint-Vincent la destruction de ses établissements dans les baies de Bulle et de Châteaux.

Partis de Carthagène le 1er février (1797), trente-sept bâtiments, sous la conduite de Cordova, avaient franchi, le 5, le détroit de Gibraltar, se dirigeant vers Cadix, mais un fort coup de vent d'est les avait jetés loin du port, et, le 13, dans la soirée, ils s'efforçaient de s'en rapprocher lorsqu'ils rencontrèrent une flotte anglaise commandée par Jervis. L'heure était trop avancée pour qu'on pût songer à com-

(1) L'Espagne recouvra les provinces qu'elle avait perdues et céda en retour à la France la portion de Saint-Domingue qui lui appartenait. Ce traité n'avait rien de glorieux, mais il était nécessaire, et le premier ministre Manuel Godoy reçut le titre de Prince de la Paix, distinction nouvelle, jusqu'alors sans exemple.

(2) Les quatre premiers articles de cette convention, qui a exercé une si grande influence sur les affaires de l'Espagne, sont ainsi conçus :

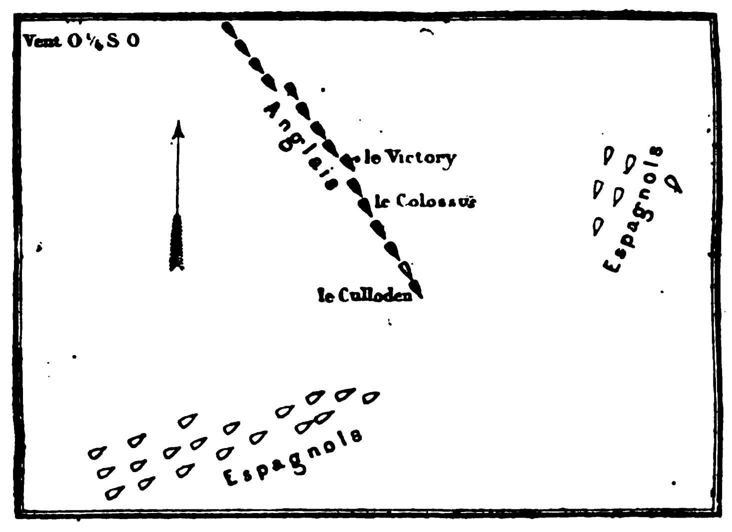
Art. 1. « Alliance offensive et défensive à perpétuité entre sa Majesté catholique « et la république française. »

Art. 2. « Les deux puissances contractantes se garantissent mutuellement, « et en la forme la plus authentique et absolue, les États, territoires, îles et « places qu'elles possèdent ou posséderont ; et, si l'une des deux était menacée « ou attaquée, sous quelque prétexte que ce fût, l'autre s'engage et s'oblige à « l'aider de ses bons offices et à la secourir aussitôt qu'elle en sera requise, ainsi « qu'il est stipulé dans les articles suivants. »

Art. 3 « Dans le terme des trois mois, à compter du moment où la demande « en aura été faite à l'une des deux puissances, celle-ci mettra à la disposition « de l'autre quinze vaisseaux de ligne dont trois à trois ponts, et douze de 70 « à 72 canons, six frégates de force correspondante, quatre corvettes ou bâ« timents légers, tout équipés, armés et pourvus de vivres pour six mois, et « d'effets et appareils pour un an. La puissance requise réunira cette force navale « dans tel port de ses États qu'aurait indiqué la puissance requérante. »

Art. 4. « Dans le cas où pour commencer les hostilités la puissance requérante « jugerait convenable de ne demander que la moitié de cette force due en vertu « de l'article précédent, cette même puissance pourrait à toute époque de la « campagne réclamer l'autre moitié, laquelle sera fournie de la manière et dans « les termes convenus, toujours à compter du moment où la réquisition en « aura été faite. »

battre ; l'action ne s'engagea donc que le lendemain quand le soleil eut dissipé la brume épaisse qui couvrait la mer. L'armée espagnole avait navigué pendant la nuit avec tant de négligence qu'elle se trouvait divisée en deux pelotons.



(Fig. 90.)

Jervis sut profiter de cette faute : par de rapides manœuvres l'habile amiral empêcha Cordova de rallier la division dont il était séparé, parvint ensuite à envelopper son arrière-garde et contraignit le *Salvador del Mundo*, le *San-Isidor*, le *San-Nicolas* et le *San-Josef* à amener leur pavillon. Les autres vaisseaux gagnèrent les uns Algésiras, les autres Cadix, et Jervis, après avoir réparé ses avaries à Lagos, alla mouiller à Lisbonne. — En Amérique les forces navales de la Grande-Bretagne remportèrent aussi d'importants avantages. Cependant il se passa dans le cours de cette lutte des faits glorieux pour les Espagnols. Les intrépides défenseurs de Ténériffe et du Ferrol repoussèrent toutes les attaques des escadres britanniques (voir *Marine anglaise*), et l'énergique attitude de don Thomas de Morla, gouverneur de Cadix, ravagé alors par la fièvre jaune, sauva cette place

que menaçaient quarante-huit navires sous les ordres de l'amiral Keith (1).

Le traité d'Amiens (25 mars 1802) rendit enfin à la Péninsule le repos dont elle avait tant besoin pour réparer ses forces épuisées (2). Mais d'injustes agressions de l'Angleterre ne l'obligèrent que trop tôt à reprendre les armes. — Le 30 septembre 1804, la Estremena, occupée sur la côte du Chili d'observations scientifiques et de travaux d'hydrographie, fut tout à coup criblée de mitraille par un brigantin anglais. Le commandant, sans moyens de défense, mit le feu à son bâtiment et se sauva à Capiapo, emportant les dessins, les papiers et les instruments qu'il put enlever à la hâte. Peu de temps après, en vue du cap Sainte-Marie, quatre frégates, sous les ordres de sir Graham Moore, assaillirent un nombre égal de bâtiments qui apportaient, de la Plata à Cadix, seize millions de piastres. Les capitaines, pris au dépourvu, tentèrent vainement de résister. L'un des navires (la Mercedes) sauta dès les premiers coups de canon, et bientôt les autres, fort maltraités, durent amener leur pavillon. De tels actes causèrent dans tout le royaume la plus vive indignation. D'importants armements maritimes se firent avec une grande activité, à Cadix, à Carthagène, à La Corogne, et de nombreux vaisseaux allèrent se joindre aux forces navales que commandait l'amiral Villeneuve. — Tant de généreux

(1) De Morla instruisit d'abord Keith du déplorable état où se trouvait Cadix, et le pria de ne pas troubler l'agonie de tant d'infortunés, qui chaque jour succombaient aux atteintes du terrible fléau; mais, n'ayant reçu pour réponse qu'une sommation accompagnée de menaces, de livrer sans délai tous les navires qui étaient dans le port, il écrivit de nouveau à l'amiral anglais en ces termes : « En vous exposant la triste situation de cette ville pour vous inspirer des sentiments d'humanité, il ne me vint point à l'esprit que vous pussiez jamais regarder cette démarche comme un acte de faiblesse ; ma pensée a été bien mal comprise. Soyez bien persuadé que si vous tentez une attaque, les troupes que j'ai l'honneur de commander soit dans cette ville, soit dans la province, et tous leurs généreux habitants sauront vous contraindre à la retraite. » — Cette réponse fit faire de sérieuses réflexions à l'ennemi, et il ne tarda pas à s'éloigner.

(2) L'Espagne abandonna aux Anglais l'île de la Trinité; déjà, par le traité de Saint-Ildefonse, du 1er octobre 1800, elle avait cédé la Louisiane à la France en échange du duché de Toscane, qui fut érigé en royaume d'Étrurie pour l'infant de Parme.

efforts ne devaient pas être couronnés de succès. L'Espagne succomba, non sans gloire, à la mémorable journée de Trafalgar (1805) (1).

Fidèle à l'alliance française, Charles IV envoya ensuite vingt mille hommes sur les rives de la Baltique, ferma ses ports aux navires suédois et concourut à l'invasion du Portugal. Puis la famille royale donna le triste spectacle de ses querelles domestiques. Le vieux monarque et le prince des Asturies (2) prirent Napoléon pour arbitre, et le château de Marac (près de Bayonne) ne tarda pas à devenir le théâtre des scènes les plus violentes. Enfin, après bien des hésitations, Ferdinand consentit à renoncer au trône que lui avait légué son père, et celui-ci, par une abdication nouvelle, céda la couronne à l'empereur, qui la fit décerner à son frère Joseph (3).

L'Espagne, bien qu'occupée déjà en partie par des forces imposantes, rejeta fièrement le souverain qu'on prétendait lui imposer, et engagea résolument la lutte en faveur de Ferdinand VII. — Attaqués de toutes parts, les Français, d'abord vainqueurs à *Medina-de-Rio-Seco* (Vieille-Castille), éprouvèrent bientôt des revers et la défaite de Baylen acheva de les placer dans la situation la plus critique. Humilié des échecs de ses généraux, Napoléon accourut alors pour les venger, et la fortune se montra de nouveau favorable aux armes de l'illustre capitaine (4); mais, lorsque la cinquième coalition l'eut contraint de s'éloigner, les Espagnols reprirent les hostilités, et, avec le secours des troupes de la Grande-

(1) Voir *Marine française*.

(2) Ferdinand.

(3) Le gouvernement français assigna pour résidence à Ferdinand et à ses deux frères (don Antonio et don Carlos) le château de Valencay. — Charles IV, après avoir séjourné quelque temps à Fontainebleau et à Compiègne, passa environ deux ans à Marseille, et alla enfin habiter Rome, où il mourut, en 1819.

(4) Les victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela lui ouvrirent le chemin de Madrid, et bientôt après, celle de Somma Sierra lui permit d'y entrer. — Battue près de La Corogne, l'armée anglaise, commandée par Moore (qui périt dans le combat), ne parvint que difficilement à se rembarquer et la vaillante capitale de l'Aragon se vit obligée de capituler.

Bretagne, ils ne cessèrent de combattre vaillamment les années suivantes pour recouvrer leur indépendance. — Enfin, la journée décisive de Vittoria porta le dernier coup à Joseph et marqua le terme de son règne éphémère, durant lequel il eut à peine le temps de goûter les joies et les pompes de la royauté.

Ferdinand VII. — Expéditions contre les colonies américaines. — Insurrection de l'île de Léon, bientôt suivie de soulèvements dans tout le royaume. — Intervention française. — Mesures réactionnaires — Perte des colonies d'Amérique (à l'exception de Cuba et de Porto-Rico). — Mort de Ferdinand; effectif de la flotte espagnole à cette époque (1813-1833). Reconnu, par le traité de Valencay (11 décembre 1813), roi d'Espagne et des Indes, Ferdinand VII revint dans la Péninsule au mois de mars suivant, et y reçut partout l'accueil le plus enthousiaste; mais les rigueurs qu'il exerça contre des hommes que recommandaient d'éminents services rendus à la cause de l'indépendance, portèrent bientôt atteinte à sa popularité. Un des premiers soins de ce monarque, après avoir pris les mesures les plus propres à réparer les maux qu'avait causés la guerre, fut d'envoyer en Amérique des troupes et des vaisseaux (1) pour replacer sous l'autorité de la couronne

(1) Un corps de dix mille hommes, réparti sur dix-huit vaisseaux, frégates et transports, partit de Cadix en 1814, sous la conduite de Morillo, et, après une relâche forcée à l'île Marguerite, alla débarquer, le 8 avril 1815, à Corrolitos. — Carthagène, aussitôt attaquée, opposa une énergique résistance, et ne succomba qu'au bout de quatre mois de siége. Le Venezuela sembla dès lors facile à purger des guérillas qui en parcouraient les plaines, et l'entrée de la Nouvelle-Grenade fut ouverte. La guerre se poursuivit donc activement, et le général espagnol remporta de grands avantages. Mais ses ressources s'épuisaient de jour en jour, tandis que Bolivar, son principal adversaire, puisait les siennes dans le pays même, dont la plupart des habitants étaient dévoués à sa cause. Morillo soutint néanmoins la lutte avec des alternatives de succès et de revers jusqu'à la fin de l'année 1820, conclut un armistice et revint en Europe. — Les hostilités recommencèrent l'année suivante; les royalistes, commandés par Latorre, essuyèrent de nombreux échecs, et la victoire décisive de Carabobo, remportée par les républicains, le 24 juin, anéantit à jamais la puissance de l'Espagne dans cette partie de l'Amérique. — Déjà le Paraguay, les provinces de la Plata, le Chili, le Pérou et le Mexique avaient proclamé leur indépendance. En 1829 Ferdinand fit un suprême effort pour ressaisir cette dernière colonie. Treize navires, sous les ordres

de Castille les colonies d'Amérique qui pendant l'invasion française s'étaient soulevées contre la métropole, et ces forces tinrent bientôt en échec la rébellion, jusque là victorieuse. Une expédition beaucoup plus importante, préparée à Cadix en 1819, allait peut-être la réprimer complétement lorsque la révolte éclata tout à coup parmi les soldats réunis dans l'île de Léon. Des officiers subalternes se mirent à leur tête, et l'insurrection se propagea rapidement. Assailli, menacé, Ferdinand fit des serments ou des promesses qu'il ne voulait pas tenir, et eut recours à de méprisables mensonges indignes d'un roi. De pareils moyens ne pouvaient du reste retarder sa ruine que de quelques jours, et de concession en concession il serait sans doute arrivé au même dénouement que l'infortuné Louis XVI, si une armée française n'était venue lui rendre le souverain pouvoir. Vainement alors on s'efforça de l'amener à transiger avec l'esprit du siècle : il ne comprit pas que c'est par la liberté que doit être combattue la licence et continua de gouverner en monarque absolu. Quoique travaillé par une fermentation sourde, que révélèrent plusieurs conspirations successives, le pays jouit néanmoins les années suivantes d'une certaine tranquillité. Ferdinand succomba, le 29 septembre 1833, à une attaque d'apoplexie, laissant le trône à sa fille Marie-Isabelle-Louise (sous la tutelle de la reine Marie-Christine, sa mère, qui avait la régence du royaume) au détriment de l'infant don Carlos. Les colonies du Nouveau-Monde (à l'exception de Cuba et Porto-Rico) avaient à cette époque assuré leur indépendance, et l'Espagne, dont les nombreuses flottes avaient fait si longtemps le légitime orgueil, et qui à la fin de 1804, malgré ses revers, armait encore en quelques se-

de l'amiral Laborde, débarquèrent (27 juillet) à Cabo-Roya quatre mille hommes qui s'emparèrent bientôt de Tampico. Plein de confiance, le chef de l'expédition, don Isidro Barradas, renvoya l'escadre, et crut qu'il allait soumettre le pays sans difficulté ; mais les Mexicains, qui ne voulaient à aucun prix retomber sous le joug de l'Espagne, combattirent avec la plus grande valeur. L'armée expéditionnaire fut décimée par la famine, par les maladies, par la misère, et se vit obligée d'accepter, le 11 septembre, une honteuse capitulation.

maines trois puissantes escadres, ne possédait plus que six vaisseaux de ligne, une douzaine de frégates et environ quatre-vingt-quatorze bâtiments de moindre grandeur.

Isabelle II. — Régence de Marie-Christine. — Guerre civile. — Régence d'Espartero. — Majorité de la reine. — Troubles intérieurs. — Attitude énergique du gouvernement au dehors. — Expédition de Cochinchine. — Guerre du Maroc. — Traité de Tétouan. — Expédition du Mexique. — Retour de la république dominicaine à la souveraineté de l'Espagne. — Conflit entre le gouvernement de Madrid et le président Geffrard. — Abandon de Saint-Domingue. — Expédition contre les pirates des îles Samales. — Différend entre l'Espagne et le Pérou. — Convention du Callao. — Guerre contre le Chili et le Pérou. — Bombardement de Valparaiso et du Callao. — Effectif de la flotte espagnole en 1866 (1833-1866).

De graves événements suivirent la mort de Ferdinand VII, Au testament de ce monarque, don Carlos opposa l'*Antoacordado* par lequel, avec l'approbation des Cortès, Philippe V, en 1713, avait exclu les femmes de la couronne. — La Biscaye, l'Alava, le Guipuscoa, la Navarre, se soulevèrent; aussitôt entre les partisans d'Isabelle II et les Carlistes s'engagea la lutte la plus acharnée, et la guerre civile se prolongea jusqu'en 1839. — Une insurrection donna, l'année suivante, la régence à Espartero; mais les exécutions sanglantes qu'ordonna ce général pour affermir son autorité le rendirent odieux; une nouvelle révolte le renversa, et fit anticiper d'un an la majorité de la reine. — Depuis cette époque ce sont presque toujours les mêmes hommes qui ont tour à tour dirigé les affaires, non sans rencontrer de grandes difficultés, car l'Espagne semble n'avoir pas encore compris que les principes d'ordre, de modération et de sage liberté peuvent seuls assurer la prospérité ainsi que la grandeur des nations.

Les embarras suscités à l'intérieur du royaume par les menées des partis n'ont cependant pas empêché le gouvernement de Madrid d'agir énergiquement au dehors toute

les fois que l'honneur ou les intérêts du pays l'ont exigé. En 1858 il s'unit à la France pour mettre un terme aux persécutions qu'exerçait contre les missionnaires le fanatique empereur Tu-Duk et venger en même temps une injure faite au pavillon de Castille. Deux bâtiments de guerre et un régiment indigène des Philippines se joignirent aux forces placées sous les ordres du vice-amiral Rigault de Genouilly, et bientôt Tourane, puis Saïgon, places maritimes de l'empire annamite, furent emportées (*voir* Marine française).

Les côtes de Barbarie devinrent ensuite le théâtre d'une glorieuse expédition. — Un traité, assurant autant que possible la défense de la place de Melilla et la répression de la piraterie des Maures du Riff, venait d'être conclu avec le Maroc, au mois d'août 1859, lorsque les Kabyles de l'Anghera, violant le territoire de Ceuta, détruisirent un petit ouvrage avancé et abattirent les armes de Castille placées à la frontière. Des satisfactions furent aussitôt demandées et des négociations s'ouvrirent à Tanger; mais le mauvais vouloir du gouvernement marocain les empêcha de réussir, et il fallut en appeler aux armes. — Il y eut alors dans la Péninsule un entraînement général de patriotisme : toutes les opinions oublièrent leurs griefs; les préparatifs de guerre se poursuivirent avec la plus grande activité, et bientôt trente mille hommes, soixante pièces d'artillerie et de nombreux navires (1) se trouvèrent réunis sur les côtes de l'Andalousie. Le maréchal O'Donnell, alors chef du cabinet, prit lui-même le commandement de l'armée expéditionnaire; celui des forces navales destinées et à transporter les troupes et à

(1) La flotte espagnole était composée d'un vaisseau (*la Reina Isabel II*), trois frégates (*la Perla, la Princesa des Asturas, la Blanca*), deux corvettes (*la Villa de Bilbao, l'Isabel II*), quatre goëlettes (*la Buenaventura, la Santa-Rosalia, la Circe, l'Edetana*), dix vapeurs à roues (*l'Isabel II, le Colon, le Vasco-Nunez de Balboa, le Léon, le Vulcano, la Santa-Isabel, le Piles, le Vigilante, l'Alerta, le Lepante*), sept transports (*le Marquis de la Victoire, le San-Quintin, le général Alava, le Patino, le Ferrol, le Velasco, le Gonde de Regla*), trois ourques (*la Nina, la Marigalante, l'Aulilla*), vingt-quatre canonnières et des embarcations de 1re et 2e classe des gardes-côtes.

favoriser la descente fut donné à l'amiral Segundo Herrera. — Le 19 novembre les débarquements commencèrent : le 1[er] corps, le 2[e], la réserve se succédèrent ; le 3[e] corps, retenu à Malaga par le mauvais temps, n'arriva que le 12 décembre. Le 1[er] janvier (1860), un brillant combat dans la vallée de Castillejas ouvrit aux Espagnols la route de Tétouan ; une importante victoire remportée, le 4 février, sur Muley-Abbas (frère du sultan), les rendit maîtres de la ville. Ils marchèrent ensuite sur Tanger, et firent essuyer à l'ennemi de telles pertes à la journée de Valdras (23 mars) qu'il demanda la paix.

Par le traité de Tétouan (20 avril) l'empereur Sidi-Mohamed céda un rayon territorial autour de Ceuta désormais à l'abri de toute agression ; abandonna sur le littoral de l'océan Atlantique (à Santa-Cruz-la-Paquena) une étendue de terrain suffisante pour la formation d'un établissement maritime ; ratifia la convention du 24 août 1859, relative aux places de Melilla, de Penon de Velez, d'Albucemas, et s'engagea à payer une indemnité de guerre de quatre cents millions de réaux (environ cent millions de francs) (1).

Depuis longtemps l'Espagne avait contre le Mexique de nombreux griefs ; elle s'allia, en 1861, avec la France et l'Angleterre afin d'obtenir par la force des armes les justes

(1) L'Espagne obtint aussi de grands avantages pour son commerce, ainsi que l'autorisation d'envoyer un représentant à Fez. — Mais des difficultés assez considérables s'opposèrent, dans le Maroc, à la pleine exécution du traité. — L'empereur Sidi-Mohamed, dont l'autorité n'était pas encore tout à fait reconnue, après avoir demandé des délais pour payer l'idemnité de guerre, finit par déclarer, au mois de mai 1861, qu'il était provisoirement dans l'impossibilité de l'acquitter. Le cabinet de Madrid eut d'abord la pensée de recommencer les hostilités ; puis il se décida à garder comme dédommagement la ville de Tétouan et à la fortifier. — Peu désireuse de voir les Espagnols s'établir en face de Gibraltar, l'Angleterre s'efforça alors d'amener un arrangement, et y réussit. — Par une nouvelle convention, il fut stipulé que Tétouan serait évacué aussitôt que le gouvernement maroquin aurait payé trois millions de dohlos, et que les dix millions restants seraient perçus sur la moitié de la recette des douanes de tous les ports de l'empire, par des agents espagnols. Pour faciliter au Maroc les moyens de se libérer, la Grande-Bretagne consentit bientôt à lui prêter une certaine somme, à la condition toutefois qu'elle occuperait, comme nantissement, quelques points du littoral.

satisfactions que refusait de lui accorder Juarez (*voir* Marine française). — Dans le cours de la même année, la république dominicaine se plaça sous l'autorité de la reine Isabelle II; mais bientôt une tentative d'insurrection, préparée sur le territoire d'Haïti, amena un conflit entre le cabinet de Madrid et le président Geffrard. Plusieurs navires de guerre furent envoyés devant Port-au-Prince, et l'amiral Rubalcava, qui les commandait, contraignit le gouvernement haïtien à faire saluer le pavillon espagnol comme un témoignage public de la reconnaissance de l'annexion de Santo-Domingo. Cet officier exigea en outre une idemnité de vingt mille piastres (1).

Les habitants des îles Samales (archipel de Soulou), voués à la piraterie, ne cessaient de se livrer au pillage sur les côtes de Mindanao et de Bohol. Le 17 février 1864, le capitaine de frégate Antonio Mora Cinguenegui partit de Zamboanga (petit port situé à l'extrémité occidentale de Mindanao) avec le brick *le Scipion*, la goëlette *Philomena* et cinq canonnières pour aller châtier ces audacieux forbans. — Énergiquement conduite, l'expédition eut un plein succès. Les habitations de Balanguingi, de Tonquil, de Bangao, de Tapul, de Caroudoug, furent livrées aux flammes, et trente petits navires ainsi qu'une grande quantité d'armes à feu tombèrent au pouvoir des Espagnols.

Un attentat commis à Talambo contre des résidents basques (2), et que l'autorité locale ne s'empressa pas suffisam-

(1) Les Dominicains ne tardèrent pas à regretter leur indépendance : au mois d'août 1863, ils levèrent l'étendard de la révolte, défirent les troupes royales et s'emparèrent de Santo-Domingo. Des renforts expédiés de Cuba permirent bientôt aux Espagnols de reprendre l'offensive avec succès ; mais les insurgés, bien que battus dans presque toutes les rencontres, n'en continuèrent pas moins la lutte jusqu'en 1865. Alors le cabinet, jugeant avec raison que la possession de Saint-Domingue n'était d'aucun avantage pour les intérêts commerciaux, politiques et économiques de l'Espagne, se rendit aux vœux des Cortès qui demandaient l'abandon de cette inutile colonie, et l'évacuation s'effectua dans le plus grand ordre sans qu'on ait eu à se plaindre du moindre acte d'hostilité de la part des indigènes.

(2) Ils furent attaqués à l'improviste par des sicaires; plusieurs d'entre eux périrent sous les coups de ces forcenés, et les tribunaux péruviens procédèrent

ment de punir, amena à cette même époque un désaccord entre l'Espagne et le Pérou. Puis l'affaire se compliqua d'une question de forme. Le gouvernement de Madrid ne voulant pas accréditer un ambassadeur auprès de la république péruvienne, qu'il n'avait jamais reconnue, M. Salazar y Mazzaredo se présenta, au mois de mars, à Lima, en qualité de *commissaire spécial extraordinaire*, chargé de régler les questions pendantes. Ce titre de *commissaire* froissa la susceptibilité du président Pezet, qui déclara à M. Salazar qu'il ne pourrait le recevoir que comme agent confidentiel. Ce dernier, blessé à son tour, s'éloigna brusquement et se dirigea vers les îles Chinchas, dont s'emparèrent aussitôt, à titre de gage, les forces navales commandées par le contre-amiral Louis Hernandez Pinzon. — Ayant de nouveau cherché à remplir sa mission, l'envoyé espagnol courut les plus grands dangers, et ne put que difficilement revenir en Europe. — Cependant, des négociations s'ouvrirent ultérieurement; mais elles se prolongèrent sans produire aucun résultat. Enfin l'amiral Pareja fut nommé commandant supérieur de l'escadre du Pacifique (qu'on avait renforcée de plusieurs navires) ainsi que plénipotentiaire de l'Espagne, et parvint à mettre un terme honorable à la question sans avoir besoin de recourir aux hostilités. Par la convention signée au Callao, le 27 janvier 1865, le Pérou désavoua les actes de violence commis et contre les colons de Talambo et contre M. Salazar; prit l'engagement d'indemniser l'Espagne des dépenses qu'avait nécessitées l'obligation où elle s'était trouvée de faire respecter le bon droit de ses réclamations ; promit, en outre, d'envoyer un ambassadeur à Madrid pour y conclure un traité d'amitié, de navigation et de commerce, et rentra en possession des Chinchas.

Lorsqu'au mois d'avril 1864, l'amiral Pinzon s'était emparé des îles à guano, les Chiliens avaient manifesté leur

contre les assassins avec tant de mollesse et de lenteur que la plupart échappèrent au châtiment qu'ils avaient mérité.

irritation contre l'Espagne par les injures les plus grossières, et depuis cette époque le gouvernement de Madrid demandait vainement satisfaction. Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, il envoya l'ordre à l'escadre d'agir avec vigueur, et les hostilités commencèrent au moment où le triomphe du parti révolutionnaire, au Pérou, forçait le président Pezet de chercher un refuge à Panama.

La première rencontre eut lieu le 26 novembre 1865, à cinq milles de Papudo. *La Esmeralda*, corvette chilienne de 18 canons (1) qu'on avait prévenue du prochain passage de *la Virgen de Covadonga* (petite goëlette armée seulement de 3 pièces), s'élança au-devant du navire espagnol, et pour le tromper, pour avoir le temps de mieux pointer, arbora les couleurs britanniques qu'elle n'amena qu'en ouvrant le feu. L'issue de cette lutte inégale ne pouvait être longtemps douteuse : après une heure de combat la goëlette fut capturée. Pareja, par une susceptibilité exagérée, ne voulut pas survivre à cet échec, qui ne portait cependant aucune atteinte à l'honneur des marins castillans : il se donna la mort, Mendez-Nuñez prit aussitôt le commandement de l'escadre.

Aucun événement important ne signala la fin de l'année. Au mois de janvier 1866 le nouveau gouvernement du Pérou fit alliance avec le Chili; les bâtiments de guerre des deux pays (2) se réunirent et se dirigèrent vers l'archipel de Chiloë. Le 7 février *la Villa de Madrid* et *la Blanca* les attaquèrent entre l'île d'Obtao et le continent; mais, ancrés en fer à cheval sur un fonds inaccessible aux frégates espagnoles, ils se contentèrent de répondre à leur feu et n'osèrent pas s'avancer pour engager plus sérieusement l'action. Le 17 du même mois on leur offrit de nou-

(1) Elle était commandée par un marin anglais, le capitaine John Williams; le second était un américain du nom de Thompson.

(2) L'escadre du Pérou se composait de deux frégates à hélice de quarante canons (*l'Apurimac* et *l'Amazonas*), et des corvettes de seize canons *America* et *Union*; celle du Chili, de la corvette *Esmeralda*, du steamer *Maipu* et de *la Covadonga*, armée de quatre bouches à feu.

veau le combat, et, bien que supérieurs en nombre, ils refusèrent de l'accepter. — Une pareille situation ne pouvait indéfiniment se prolonger. L'impossibilité d'atteindre un ennemi retranché derrière des insurmontables obstacles offerts par les localités et la persistance du gouvernement de Santiago à refuser la réparation qui lui était justement demandée, contraignirent Mendez Nuñez de recourir aux moyens extrêmes. En conséquence, le 27 mars, il fit connaître par un manifeste au corps diplomatique qu'il avait résolu de bombarder Valparaiso, et accorda quatre jours pour sauvegarder les intérêts des neutres dans ce port.

Le 31 mars, à huit heures du matin, la frégate *Numancia* en hissant le pavillon de commandement général de l'escadre, annonça par deux coups de canon que le bombardement ne tarderait pas à commencer. En effet, à neuf heures, *la Blanca* et *la Villa de Madrid* se placèrent devant les magasins de l'entrepôt, à cinq cents mètres de distance, et ouvrirent le feu. Peu d'instants après *la Berenguela* it position en face de l'embarcadère du chemin de fer, qu'elle canonna vivement, et vers dix heures *la Ven[illegible]do[illegible]a*, s'approchant de la plage, tira sur l'intendance, les magagasins de la rue de la Planchada et les magasins de la douane. — *La Numancia*, établie au centre du mouillage, dirigeait les opérations. — A onze heures moins un quart une colonne de fumée s'éleva au-dessus de la Planchada, et quelques édifices s'embrasèrent. A midi une partie de la ville était en ruines; les Espagnols se tinrent alors pour satisfaits, et cessèrent le feu. — Cet acte de rigueur a été blâmé à tort, ce nous semble, par certains organes de la presse; car, si l'on admettait comme principe l'inviolabilité des places désarmées, les nations faibles, pourraient sans responsabilité aucune, insulter les autres peuples et s'écarter impunément des devoirs les plus sacrés qu'impose la justice. Du reste, appelée à venger dans ces régions lointaines les outrages faits à la patrie, l'escadre du Pacifique montra bientôt que, loin de chercher seulement de faciles triomphes, elle savait, pour remplir sa noble mission, braver les plus

grands dangers. Le 2 mai elle attaqua résolument les formidables batteries de Callao ainsi que ses tours cuirassées, que défendaient quatre-vingt-dix canons de gros calibre, et ne regagna l'île de San-Lorenzo, après quatre heures de combat, que lorsqu'une partie de la ville fut détruite. Un assez grand nombre de braves étaient tombés, mortellement frappés pendant cette lutte terrible (1) et tous les navires avaient plus ou moins souffert. Mendez Nuñez fit aussitôt réparer les avaries; mais comme il manquait complétement de charbon et de projectiles, il se vit, à regret, forcé de s'éloigner, et se dirigea vers Rio-Janeiro.

A l'avénement d'Isabelle II au trône, la marine espagnole, nous l'avons dit plus haut, était presque entièrement déchue de son ancienne splendeur; grâce aux soins des hommes éclairés qui depuis cette époque ont tenu les rênes de l'État, elle occupe actuellement le cinquième rang en Europe. L'effectif de la flotte est de cent vingt-deux navires (la plupart de construction nouvelle), armés de 1264 canons. — Le personnel actif comprend 1,121 officiers de tous grades, 189 comptables, 136 mécaniciens, 14,680 matelots, 7,980 soldats de marine et 539 gardes des arsenaux (*Estado general de la armada para el ano de* 1866).

(1) Les Espagnols eurent trente-huit morts et quatre-vingt-deux blessés, parmi lesquels Mendez Nuñez et plusieurs officiers subalternes; les pertes des Péruviens furent plus considérables.

MARINE PORTUGAISE.

Premiers habitants du Portugal. — Luttes contre les Romains; soumission définitive du pays sous Auguste. — Période germanique. — Période arabe. — Création du comté de Porto-Cale. — Maison de Bourgogne; 1re période : le comte Henri; Alphonse Henriquez. Un grand nombre de hordes éparses formant presque toutes de petites républiques habitèrent primitivement la partie occidentale de la vaste péninsule par laquelle se termine au sud-ouest le continent européen. Sur les rives du Tage erraient les Lusitaniens (1), qui se déchiraient entre eux lorsqu'ils n'avaient pas d'ennemis à combattre, offraient au dieu de la guerre des victimes humaines choisies parmi les prisonniers, et tiraient des augures de l'inspection de leurs entrailles.

Peu commerçantes d'abord, ces tribus féroces ne se servaient que de bateaux recouverts de cuir pour naviguer le long des côtes; mais plus tard elles apprirent des Carthaginois l'art des constructions navales, et eurent comme les Edétans, les Cantabres, les Ilercavoniens, des navires de guerre et des transports.

Au sud des Lusitaniens se trouvaient les Celtiques et les Turditans, répandus à l'est et à l'ouest de l'Anas (Guadiana).

Au nord du Tage étaient établis les Pésurs (dans les montagnes du haut Beira), les Turdules (sur les bords du Douro) et enfin les Gallaïcs.

Jusqu'au commencement du deuxième siècle avant J.-C. la

(1) Les traditions locales faisaient remonter ce peuple au héros Lus, dont le nom se retrouve dans Lusippo (ou Olusippo), bourg principal du pays. — Certains étymologistes ont tiré son nom de Luz-tau, qui veut dire contrée des amandiers. — On a retrouvé chez les Lusitaniens beaucoup de monuments de la religion druidique, notamment des Dolmen, que les Portugais nomment Antas.

plupart de ces peuples gardèrent leur indépendance (1), et ce fut seulement pendant la seconde série des guerres entre les Romains et l'Hispanie qu'attaqués ou attaquants, ils participèrent à la lutte. Les Lusitaniens accompagnés des Pésurs pénétrèrent dans la Bétique, alors soumise à Rome, et essuyèrent une entière défaite à la bataille d'Ilipa (193). L'année suivante, unis aux Vettons, aux Celtibères, aux Vaccéens, ils éprouvèrent un nouvel échec à Tolete (Tolède). Loin de se décourager, ils reprirent les hostilités en 190, et remportèrent sur Paul-Emile une importante victoire, près de Lycon, chez les Bastitans. Puis la fortune ne cessa de leur être contraire, et ils durent subir la loi du vainqueur. Mais, trop fiers pour supporter longtemps le joug, ils se soulevèrent à plusieurs reprises contre leurs oppresseurs, les battirent en diverses rencontres, conduits par l'intrépide Viriath, que frappèrent de lâches assassins, opposèrent encore après la mort de ce chef illustre une énergique résistance, et ne cédèrent que devant la prudente valeur de Brutus.

Levant l'étendard de la révolte en 80, les Lusitaniens embrassèrent le parti de Sartorius, sans toutefois recouvrer leur indépendance; réunis cinquante-cinq ans après aux Cantabres, ils tentèrent un suprême effort pour la reconquérir, succombèrent encore, et leur soumission définitive compléta l'asservissement de la Péninsule, qu'Auguste divisa en trois provinces : la Bétique au sud, la Tarraconaise au nord, à l'est et au nord-ouest, la Lusitanie à l'ouest jusque près du centre (2).

Lors de l'invasion des barbares, au cinquième siècle, la Lusitanie appartint successivement aux Alains, aux Suèves,

(1) Les Phéniciens dans leurs navigations lointaines abordèrent, il est vrai, sur plusieurs points de la côte, mais ils ne firent qu'un trafic passager avec les habitants; Amilcar Barca, de 238 à 229 av. J.-C., n'étendit pas la domination carthaginoise jusqu'au pays habité par les Celtiques, il ne conquit que la partie sud de celui qu'occupaient les Turditans, et rien ne prouve qu'Annibal, dans sa mémorable campagne de 221, ait entamé la frontière des Gallaïcs. (ou Callaïcs).

(2) Sous la domination romaine, la civilisation, le commerce, l'industrie prirent de notables accroissements dans la Lusitanie.

aux Visigoths, et resta au pouvoir de ces derniers jusqu'à la chute de leur empire. Rapidement soumise alors par les Arabes, comme le reste de la Péninsule, elle fit partie du khalifat de Cordoue. Cette servitude, toutefois, ne fut pas de longue durée : trente-cinq ans s'étaient à peine écoulés que le royaume des Asturies avait reconquis la Galice, ainsi que le territoire circonscrit entre le Douro et le Minho. — Le pays situé au sud de ce dernier fleuve devint alors une sorte de marche, de terrain neutre et contesté, où musulmans et chrétiens se livrèrent perpétuellement bataille, et où les places, peu nombreuses, furent vingt fois prises et reprises. Vers la fin du onzième siècle, la partie septentrionale de l'ancienne Lusitanie, depuis le Minho jusqu'au Mondego, resta enfin au pouvoir de la couronne de Castille, et devint le comté de Porto-Cale (1), qu'Alphonse VI donna en souveraineté, avec la main de sa fille (1093), à Henri de Bourgogne (descendant de Hugues Capet) pour prix des importants services que lui avait rendus ce prince dans les luttes qu'il s'était vu obligé de soutenir contre les infidèles.

Aucun document authentique ne prouve que la cession faite à Henri ait entraîné quelque obligation féodale, ainsi que l'affirment les historiens espagnols, contrairement à l'opinion de Barbosa et des autres écrivains portugais. Il est probable, comme le dit très-judicieusement Schœffer, que le beau-père et le gendre « prirent plutôt pour règle de leurs relations leur parenté et leur affection, qu'une ligne de subordination exactement tracée ». Mais après la mort d'Alphonse et la conquête de Cintra sur les Arabes, la position politique du comte changea notablement, et il put garder,

(1) La dénomination de *Portus* ou *Porto Cale*, qui se changea bientôt en *Portucale*, qu'on étendit plus tard à tout le pays, fut primitivement donnée à un lieu situé au sud du Douro, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Gaya. Ce lieu, servant d'ancrage à de petits bâtiments, devait lui-même son nom à l'antique château de Cale, sous la protection duquel il était placé et dont parlent quelques écrivains romains. — Selon certains auteurs, le comte Henri pour conserver la trace de son origine française aurait joint au nom de Porto celui de Gallo (Porto-Gallo) ; mais les Portugais n'ont pas adopté cette étymologie, et s'en sont tenus à la première (Porto-Cale), qui paraît en effet la plus probable.

vis-à-vis de la Castille, une attitude réellement indépendante. — Henri mourut chargé de gloire et d'années, le 1er novembre 1112; il avait, au dire des chroniqueurs, gagné dix-sept batailles et accordé des privilèges (*foreas*) à Guimaraens, la capitale de son petit État, ainsi qu'à de nombreuses bourgades.

Alphonse Henriquez, justement surnommé le Grand, vainquit (1139) dans la plaine de Castro-Verde, près d'Ourique, cinq rois maures qui s'étaient unis pour le combattre (1); soumit à sa domination Evora, Santarem, Lisbonne (2), dont la population ne s'élevait pas à moins de 200,000 habitants, et, par ces importantes conquêtes, agrandit ses États d'une partie de l'Alemtejo, ainsi que des deux tiers de l'Estramadure (1147). Obligé plus tard (1173) de lutter contre l'émir almohade Ben Yousouf, le vaillant monarque portugais repoussa toutes les attaques de son redoutable adversaire, et le contraignit à s'éloigner; mais la fortune cessa de lui être favorable dans la guerre qu'il soutint contre Ferdinand II (son gendre) : après quelques avantages, il tomba au pouvoir du roi de Léon, et dut, pour recouvrer sa liberté, restituer les places dont s'étaient d'abord emparées ses intrépides milices. Alphonse réunissait toutes les qualités d'un chef de race, d'un fondateur de dynastie. Lorsque la mort le frappa (1187), sa vigueur, malgré son âge avancé, n'était point encore épuisée; le fardeau des ans, disent les historiens, n'avait pu courber l'attitude majestueuse de sa taille athlétique.

(1) Les soldats lui donnèrent le titre de roi avant la bataille d'Ourique; en 1143 les cortès de Lamego ratifièrent ce qu'avait fait l'armée et votèrent les lois fondamentales du royaume.

(2) La ville, énergiquement attaquée par terre, opposait une vive résistance, et les Portugais, faute de navires, se trouvaient dans l'impossibilité d'empêcher les Maures d'y faire entrer des renforts, lorsque le mauvais temps contraignit une flotte de deux cents voiles, qui portait des croisés flamands en Palestine, de chercher un refuge dans le Tage. Sur la demande d'Alphonse, les soldats du Christ, que commandaient Arnold d'Aerschot et Galeran de Meulan, se réunirent à ses forces et, avec le puissant concours de ces rudes combattants, il parvint, après cinq mois de siége, à emporter d'assaut Lisbonne, qui devint la capitale du royaume.

Deuxième période de la branche aînée de la maison de Bourgogne. — Sanche I. — Alphonse II. — Sanche II. — Alphonse III. (1185-1279.) — Sanche I, héritier des talents et des vertus de son père, mérita le glorieux surnom de Père de la Patrie par les soins judicieux qu'il mit à réparer les désastres que causèrent dans le royaume la peste et la famine. Forcé de combattre les Maures, ce prince s'empara de Sylves (1), avec le secours d'une armée de croisés frisons et danois que la tempête contraignit de chercher un abri à l'entrée du Tage, et se rendit maître, en 1203, d'Elvas, ainsi que de diverses autres places de l'Alemtejo. Il mourut à Coïmbre, le 27 mars 1211. Alphonse II, son successeur, prit, quelques mois après son avénement au trône, une part glorieuse à la mémorable victoire de Las Navas de Tolosa, qui porta un coup si funeste à la domination musulmane dans la Péninsule (1212). — Des dissensions de famille, des troubles de palais, marquèrent les quatre années suivantes. — En 1217, les troupes portugaises, aidées de nombreux croisés hollandais et frisons (2) venus à Lisbonne pour réparer leurs navires, chassèrent les infidèles d'Alcaçar do Sal, ville importante de l'Estramadure, qu'ils étaient parvenus à reprendre. L'obésité dont était affligé Alphonse II l'empêcha de multiplier les expéditions militaires contre les musulmans, mais il s'acquit un autre genre de gloire en promulguant des lois pleines de sagesse et d'humanité (3).

Sanche II, livré à toutes les voluptés, esclave de ses favoris, accabla le peuple d'impôts. La noblesse et le clergé, dont il excita la haine, obtinrent du souverain pontife Innocent IV une bulle qui lui ôtait l'administration du royaume (1246). L'indolent monarque, auquel ses habitudes oisives avaient fait donner le surnom de Capello, ne tenta que de

(1) Alors Sanche ajouta à son titre celui de roi du pays d'Algarve, mais il ne le porta pas longtemps, car Iousouf lui enleva bientôt sa nouvelle conquête.

(2) Commandés par Guillaume de Hollande, ils allaient au secours de Lusignan, roi de Jérusalem ; c'était toujours pour eux, selon l'expression de Camoens la guerre sacrée, *o Sancto Marte.*

(3) Alphonse II mourut à Coïmbre, le 25 mars 1223.

faibles efforts pour conserver le souverain pouvoir, et s'enfuit en Castille (1).

Alphonse III (2), frère et successeur de Sanche II, se montra digne du trône par sa bravoure sur le champ de bataille, par sa perspicacité dans les affaires. Il enleva aux Maures le beau pays connu sous le nom d'Algarves (3), et, en souvenir de cette importante acquisition, entoura le bouclier de Henriquez de sept tours d'argent, figurant les sept principales forteresses du pays conquis. Ce prince édifia des monuments publics; établit des foires exemptes de droits; raviva l'industrie, et détermina la valeur des espèces monétaires. Il mourut en 1279.

Troisième période de la branche aînée de la maison de Bourgogne. — Denys : encouragements donnés à l'agriculture, au commerce, aux sciences, aux lettres; — accroissement du matériel naval; — notables progrès dans la construction des navires pontés; — guerres intestines. — Alphonse IV : guerre contre la Castille; succès et revers de la marine naissante du Portugal. — Pierre Ier : protection accordée au commerce, à la navigation, aux pêcheries; excessive sévérité de ce monarque. — Ferdinand Ier : guerres contre la Castille; — échecs subis par les forces navales portugaises; — création, à Lisbonne et à Porto, de bourses maritimes; — développements considérables de la navigation au long cours (1279-1383). — Denys, que les contemporains et la postérité se sont plu à décorer des beaux surnoms de Libéral, de Juste, de Père de la Patrie, de Laboureur, donna une vive impulsion aux utiles et féconds travaux de la paix. Il protégea l'agriculture, le commerce (4), les sciences, les lettres, qu'il cultiva lui-même

(1) Il mourut à Tolède, en 1248.

(2) Il avait gouverné le royaume avec le titre de régent, depuis la fuite de Sanche II.

(3) Une escadre qui avait pour mission de suivre les mouvements de l'armée et de fermer tout accès aux secours, soit de l'Espagne, soit de l'Afrique, contribua au succès des milices portugaises.

(4) Il régla les relations commerciales du pays avec la Flandre, l'Angleterre et la France.

avec succès, et, pressentant la brillante destinée maritime du Portugal, encouragea de tout son pouvoir la navigation. Par ses soins, le matériel naval s'accrut considérablement et la construction des navires pontés fit de notables progrès.

Denys s'efforça aussi de favoriser l'essor des associations communales, et affranchit, dans ses propres domaines, à titre de récompense, les hommes les plus actifs et les plus industrieux.

Malheureusement des guerres intestines attristèrent cette époque de prospérité. Jaloux de l'affection que le roi témoignait à son fils naturel, dom Alphonse Sanchez, l'héritier du trône (1) leva l'étendard de la révolte, et livra bataille à son père non loin de Coïmbre (1322). L'intervention d'Élisabeth (2) ramena bientôt la paix; mais elle ne fut pas de longue durée; le retour de Sanchez à la cour causa de nouvelles révoltes que la sainte reine ne parvint que difficilement à apaiser. Denys, trop vieux pour continuer de telles luttes, céda enfin aux exigences de l'infant, et mourut peu de temps après (7 janvier 1325), universellement regretté (3).

Brave à la guerre, administrateur habile, Alphonse IV se montra meilleur roi qu'on ne devait l'attendre d'un mauvais fils. En 1328, il accorda la main de Dona Maria, sa fille, à Alphonse XI; mais la conduite blâmable du monarque castillan envers sa jeune épouse fit bientôt éclater une guerre acharnée durant laquelle la marine naissante du Portugal ne resta pas inactive. Vingt galères et quelques bâtiments à voile de moyenne grandeur, sous les ordres de

(1) Dom Alphonse.

(2) Denys avait épousé, en 1282, l'infante Isabel, plus connue sous le nom d'Élisabeth, fille du roi don Pedro d'Aragon. Au milieu de ces tristes dissensions entre son époux et son fils parurent dans tout leur éclat les vertus de cette pieuse reine que l'Église vénère justement comme une sainte.

(3) Fixé à Leiria, Denys avait fait planter de pins les dunes stériles du littoral qu'envahissaient les sables de la mer. Ces plantations immenses, dont on admire encore les magnifiques résultats, fournirent plus tard les bois nécessaires à la construction des flottes nationales. C'est pendant le règne de Denys que l'ordre des Templiers fut aboli; mais les biens des chevaliers du Temple formèrent la dotation d'un nouvel ordre militaire, celui du Christ, qu'il créa aussitôt et qui subsiste encore aujourd'hui.

Gonzales Camello, répandirent la terreur sur les côtes de l'Andalousie. Godefroi Tenorio vint, avec trente gros navires, leur offrir la bataille, et l'action commençait à s'engager lorsqu'une violente tempête dispersa les combattants. — Une expédition dirigée, vers la même époque, contre le littoral de la Galice, par Emmanuel Pezaro (1), eut un plein succès : de nombreuses descentes s'effectuèrent et l'escadre regagna Lisbonne emportant un riche butin. Pezaro ne savait malheureusement pas joindre la prudence à la valeur. Cet amiral attaqua peu de temps après (1337), en vue du cap Saint-Vincent (2), une armée navale espagnole (3) bien supérieure en nombre, et sa témérité eut le plus déplorable résultat : malgré le courage que déployèrent les marins portugais, quatre navires furent capturés ou coulés à fond ; les autres, à moitié désemparés, se virent contraints de s'éloigner, et il tomba lui-même au pouvoir des vainqueurs.

Sur terre, les hostilités continuèrent longtemps encore et la bonne harmonie ne se rétablit entre les deux États qu'en 1340. Alphonse s'unit alors au roi de Castille contre le mérinite Aboul-Hassan (souverain du Maroc) qui avait envahi la Péninsule, prit part à la célèbre bataille du Salado, et y mérita par sa bravoure le surnom d'Audacieux (*el Osado*).

Un affreux événement, dont l'épopée et la scène tragique se sont emparées avec succès, marqua la fin du règne de ce prince. — Après la mort de Constance (4), l'infant Pierre avait épousé secrètement Inès de Castro, dont il était vivement épris. Trois seigneurs de la cour, Alvaro Gonçalvez, Pero Coelho et Diego Lopez, animés de la haine la plus violente contre celle qu'on croyait la maîtresse de l'héritier du trône, persuadèrent au vieux monarque qu'elle ne manquerait pas un jour d'obtenir la succession pour ses fils au détri-

(1) Habile officier génois qu'Alphonse avait pris à son service et qu'il avait chargé de recruter des marins expérimentés dans son pays.

(2) Selon quelques historiens, non loin de l'entrée du Tage.

(3) Commandée par Godefroi Tenorio.

(4) Fille de dom Manuel, issu de la famille royale de Castille.

ment de Ferdinand (1) et le décidèrent à la faire mourir. Profitant d'un moment où Pierre était à la chasse, il alla à Coïmbre afin d'exécuter son cruel dessein, et, suivi d'une nombreuse escorte, se rendit au palais de Sainte-Claire qu'habitait la victime. Avertie du danger qui la menaçait, l'infortunée princesse s'avança au-devant du roi, l'attendrit par ses larmes et obtint la révocation de la fatale sentence. Mais bientôt les infâmes courtisans d'Alphonse arrachèrent à sa faiblesse un nouvel ordre de mort, et poignardèrent la malheureuse Inès, qu'ils laissèrent expirante entre les bras de ses femmes (1355). Pour venger cette atrocité l'infant leva l'étendard de la révolte et ne déposa les armes qu'à la sollicitation de l'archevêque de Braga. — Devenu maître du souverain pouvoir en 1357, il obtint du roi de Castille (2) l'extradition des assassins d'Inès, qui s'étaient réfugiés en Espagne. Conduits à Santarem, Gonçalvez et Coelho (3) y périrent au milieu des plus affreux tourments (4). Puis, ayant établi devant les cortès de Castanhede la légalité de son mariage, Pierre fit exhumer le corps de sa chère épouse. Revêtus des habits royaux, placés sur un trône, ces restes couronnés reçurent les hommages de la cour et furent ensuite déposés dans un tombeau de marbre blanc au monastère d'Alcobaça.

Après avoir ainsi cruellement vengé et magnifiquement honoré son Inez bien-aimée, le monarque portugais ne s'occupa plus que des soins du gouvernement. Il allégea le poids des impôts ; simplifia les rouages de la judicature et de l'administration ; imposa au luxe effréné de l'époque les bornes les plus étroites ; enrichit le trésor public par de sages économies ; favorisa le commerce, la navigation, les pêcheries. Son excessive sévérité contre les coupables, à quel-

(1) Fils de Pierre et de Constance.

(2) Pierre le Cruel.

(3) Pacheco, averti par un mendiant qu'on le cherchait, eut le temps de prendre la fuite.

(4) Après les avoir torturés de mille manières, on leur arracha le cœur, on brûla leurs corps et les cendres furent jetées au vent.

ır Henri de Transtamare, il revendiqua ses droits (1)
ıronne de Castille et occupa la Corogne que lui livra
re, Jean Fernandez Andeiro. Mais Henri ne tarda pas
ndre cette place, envahit ensuite la province d'Entre-
:t Douro, et s'empara de Braga. — Sur mer, la for-
se montra pas plus favorable aux armes portugaises.
lte de trente voiles, après avoir ravagé les côtes de
ousie, fut mise en fuite, non loin de l'embouchure
dalquivir, par les forces navales espagnoles sous les
l'Aguerro, et laissa entre les mains des vainqueurs un
chargé de l'argent destiné au paiement des troupes.
se conclut l'année suivante (1371) à Evora (2), grâce
rvention du pape Grégoire XI, et ne dura pas long-
Ferdinand s'étant allié avec le duc de Lancastre qui
lait à la couronne de Castille, du chef de son épouse
ıce (fille de Pierre le Cruel et de Marie de Padilla),
:nri recommença les hostilités; ravagea la province
a; pénétra ensuite jusqu'à Lisbonne, tandis que ses
ıavales brûlaient une partie de la flotte du Tage (3),
:aignit son déloyal adversaire à signer le honteux
le Santarem (1373) (4). D'utiles mesures mar-

ffet, comme arrière-petit-fils de Sanche IV, il avait des droits incontes-
trône de Castille.

dinand abandonna toutes ses prétentions et promit d'épouser la fille

ıiral portugais (Lancerotte), dont on ne saurait trop blâmer la conduite,

quèrent les années suivantes. — Les forêts plantées par Denys offraient à l'État, pour les constructions navales, de précieuses ressources; la marine marchande eut la permission d'y puiser gratuitement des matériaux et put ainsi, à peu de frais, accroître son matériel; la navigation au long cours, intelligemment favorisée par l'établissement à Lisbonne et à Porto de *bourses maritimes* (qui, moyennant le versement préalable de faibles sommes, remboursaient les valeurs des bâtiments perdus à leurs propriétaires), prit de notables développements.

Le mal, durant ce règne, l'emporte malheureusement toujours sur le bien. En 1381, Ferdinand, qui venait de contracter une alliance intime avec Jean Ier, successeur d'Henri Transtamare, arma de nouveau contre la Castille et ne craignit pas d'appeler à son aide les Anglais. Cette perfidie eut les plus déplorables résultats. Une flotte portugaise, forte de vingt-trois voiles, sous les ordres d'Alphonse Tellez, essuya une entière défaite (près du cap Saint-Vincent); les troupes castillanes envahirent le royaume et les bandes indisciplinées de Lancastre, accourues à son secours, commirent tant de ravages que le roi, pour éloigner ces dangereux auxiliaires, se hâta de traiter. Il accorda la main de sa fille, l'infante Béatrix, au roi Jean Ier (1), et mourut peu de temps après (22 octobre 1383), à Lisbonne, dans le palais du Limoiero.

Interrègne. — Deuxième branche de la maison de Bourgogne ou branche d'Aviz. — Jean Ier : guerre contre la Castille; — défaite d'une escadre portugaise ; — prise de Ceuta; — impulsion donnée par l'infant dom Henri aux explorations lointaines ; — découverte de Porto-Santo et de Madère par Gonçalvez Zarco et Tristam Vaz; — expédition aux Canaries;

(1) Il fut stipulé que l'infante Béatrix serait reconnue, par les cortès, héritière du royaume de Portugal ; que la couronne passerait au fils, et, à défaut d'un fils, à la fille qu'elle donnerait au roi de Castille ; que, jusqu'à la majorité de ce prince, ou de cette princesse, la reine Élénore (Lianor Tellez, de l'illustre famille des Menezès, que Ferdinand avait épousée en 1371) serait nommée régente.

— découverte de l'île Santa-Maria (l'une des Açores) par Gonçalo Velho Cabral; — le cap Bojador doublé par Gil Eannez; — mort du roi. — Édouard : expédition malheureuse contre Tanger; — continuation des découvertes au-delà du cap Bojador par Gil Eannez et Alphonse Gonçalvez Baldaya. — Alphonse V. — Régence de dom Pedro; — explorations nouvelles; — voyages d'Antoine Gonçalvez, de Nuno Tristam, de Gonçalo de Cintra, de Denis et d'Alvaro Fernandez; — suite des découvertes dans l'archipel des Açores; — majorité du roi; courte guerre civile; — mort du régent; — voyages d'Antoine Noli et de Cada-Mosto; — expédition d'Alcaçar Signer; — voyages de Pierre de Cintra et de Sucre da Costa; — construction d'un fort aux îles d'Arguin; — mort de l'infant dom Henri; — expédition d'Arzile; — occupation de Tanger; — exploration des côtes du golfe de Guinée; — découverte des îles Saint-Thomas, Hermosa, du Prince, Annobon. — Jean II : voyages de Diogo-Cam; — découverte du cap de Bonne-Espérance par Barthélemy Diaz; — traité de Tordésillias; — mort de Jean II (1383 — 1495). La reine Éléonore, conformément aux stipulations du contrat de mariage de sa fille, prit les rênes de l'État; mais elle avait à sa cour un redoutable adversaire; c'était le frère naturel de Ferdinand, dom Juan, grand-maître de l'ordre d'Aviz. Résolu de monter lui-même sur le trône, ce prince montra autant d'énergie que d'habileté : il poignarda de sa main le comte d'Ourem, ministre favori de la régente, et, fort de l'appui du peuple, se fit proclamer gouverneur du royaume (16 décembre 1383). A ces nouvelles, les Castillans vinrent assiéger Lisbonne, qui, secourue par une forte escadre, repoussa toutes leurs attaques jusqu'au moment où la peste les contraignit à s'éloigner (1384). Le pouvoir du grand maître d'Aviz s'accrut ensuite rapidement, et les cortès, convoquées à Coïmbre, le proclamèrent roi, malgré l'opposition de quelques nobles (6 avril 1385). La même année, le nouveau monarque remporta, près d'Aljubarota (1), avec des troupes bien inférieures en nombre,

(1) Aljubarota, sur la route de Coïmbre à Lisbonne. Le roi de Castille, après

une glorieuse victoire sur l'armée espagnole, et s'unit à Lancastre, compétiteur du roi de Castille. Les hostilités, plusieurs fois suspendues d'ailleurs, ne furent plus poursuivies que mollement et se terminèrent par la paix définitive de 1410. Aucune bataille navale importante ne signala cette guerre. Les chroniqueurs ne font mention que d'un seul combat, dans lequel cinq gros navires andalous défirent complétement sept petits bâtiments portugais qui revenaient de Gênes chargés de munitions et d'agrès.

Affranchi désormais de toute inquiétude du côté de la Castille, Jean I[er] ouvrit une ère nouvelle au Portugal en allant combattre sur le sol africain ces Maures dont les cohortes avaient si longtemps inondé la Péninsule. La flotte, composée de quarante transports, soixante-sept galères et quatre-vingt-dix barques pontées, sur lesquels étaient embarqués plus de trente mille hommes, appareilla de Lisbonne le 25 juillet 1415; toucha successivement à Lagos, à Faro, à Tarifa, à Algésiras; s'éloigna de ce dernier port le 12 août, et jeta l'ancre le 22 (après avoir essuyé deux violentes tempêtes) devant Ceuta (1), ville alors la plus importante de cette partie du Magreb.

Le débarquement s'effectua du côté d'Almine, malgré la vive résistance des Maures accourus en foule sur le rivage. Bientôt une des portes de la cité musulmane fut occupée par la vaillante troupe que commandait l'infant dom Henri; des renforts ne cessèrent ensuite d'arriver; une lutte terrible s'engagea dans les rues, et au coucher du soleil la place était

sa défaite, s'enfuit précipitamment à Santarem, d'où il alla bientôt rejoindre sa flotte qui était mouillée devant Lisbonne, et regagna Séville.

(1) Ceuta, capitale de la Mauritanie Tingitane, province de l'Afrique extérieure sous les Romains, était devenue si florissante que toute l'Europe la regardait comme le magasin des riches manufactures de l'Orient. On y allait chercher les denrées précieuses qu'elle tirait de la Syrie et de l'Égypte. Ses forces militaires étaient nombreuses; au goût des armes ses citoyens joignaient celui de l'étude des lettres qu'y avaient apporté les Arabes. Enfin, pour donner un nouveau lustre à sa grandeur, elle avait élevé de superbes édifices, servant les uns au luxe des particuliers, les autres à la pompe des cérémonies religieuses.

au pouvoir des Portugais (1). — Trois jours après, dans la grande mosquée purifiée et consacrée au culte chrétien, Jean arma chevaliers ses quatre fils; puis il prit les plus sages mesures afin d'assurer sa conquête, et remit à la voile (le 2 septembre), laissant pour la défendre contre les attaques des infidèles deux mille sept cents soldats d'élite, sous les ordres du valeureux comte Pedro de Menezès. Poussée par un vent favorable, la flotte arriva heureusement à Tavira, où elle ne s'arrêta que peu de temps, et regagna Lisbonne.

Ceuta fut le premier anneau de la longue chaîne que de hardis marins, sous l'impulsion de l'infant dom Henri (2), tendirent autour de l'Afrique, et dont le dernier, scellé d'or, selon l'expression de Schœffer, devait se rattacher au paradis de l'Inde. En effet, les voyages de découvertes ne tardèrent pas à commencer, et, après plusieurs tentatives infructueuses, un premier succès couronna les généreux efforts de l'infatigable duc de Viseu, qui, plein de zèle pour la gloire de son pays, employa en expéditions maritimes et ses propres revenus et ceux que lui donnait la grande-maîtrise de l'ordre du Christ.

Partis de Sagres, en 1418, dans le but d'explorer le littoral africain au-delà des pays que l'on connaissait, Gonçalvez

(1) D'après Mendez Sylva la ville aurait été prise le 15 août.

(2) L'infant dom Henri (duc de Viseu), quatrième fils de Jean I[er] et de Philippine de Lancastre, joignait à l'esprit guerrier la culture des sciences. Le zèle pour la gloire de son pays lui avait inspiré un vif désir d'envoyer à la découverte des côtes occidentales du vaste continent africain, alors encore inconnues. — Au retour de l'expédition de Ceuta, il se retira donc de la cour, et alla fixer sa résidence près de Sagres, qu'il venait de fonder et non loin de laquelle s'élevait son palais, où il établit une académie nautique sous la direction d'un Majorquin nommé Jacques. Là, entouré d'hommes instruits, l'illustre infant s'efforça de faire entrer dans le domaine de la réalité les théories encore confuses des géographes anciens. Sans cesse livré à la méditation des œuvres de Jean Müller (de Kœnigsberg) et de Georges Purbach, il réunit à grand'peine les notions éparses d'astronomie positive que pouvait offrir son siècle, et corrigea les cartes du savant Valseca en y représentant les méridiens par des droites parallèles, ce qui altérait sans doute la véritable grandeur ainsi que la position relative des terres, mais rendait ces cartes plus aptes à la fin qu'il voulait obtenir.

Zarco (1) et Tristam Vaz furent poussés par des vents contraires vers une petite île, ayant environ quinze milles de circonférence, qu'ils nommèrent Porto Santo (1418) (2). Ce point rocailleux, jeté au milieu de l'Océan, n'avait en réalité que fort peu d'importance comme accroissement de territoire. Dom Henri procura néanmoins au deux jeunes navigateurs les moyens de former un établissement sur cette terre lointaine; mais bientôt les lapins s'y multiplièrent d'une manière si prodigieuse (3), malgré les efforts tentés pour les détruire, et ravagèrent tellement les cultures, que plusieurs colons (parmi lesquels on cite Barthélemy Perestrello), las de se voir ainsi frustrés du fruit de leurs travaux, retournèrent en Portugal.

L'espoir d'acquérir un nouveau titre aux faveurs de l'infant, par quelque grande découverte, empêcha Gonçalvez Zarco et Tristam Vaz de s'éloigner. Toutes les fois que l'atmosphère était sereine ils distinguaient à l'horizon une ligne obscure, et toujours cette zone sombre se dessinait à la même place. Résolus de se diriger vers ces brumes immobiles, objet depuis longtemps de leurs préoccupations, les deux hardis chercheurs quittèrent Porto-Santo, le 2 juillet 1419, montés sur un frêle navire, et arrivèrent heureusement, le lendemain, à une terre (4) couverte de forêts, dont ils explo-

(1) Gonzalvez Zarco, selon Manuel Thomas, aurait le premier fait usage de la poudre à canon et de l'artillerie sur mer :

> Bem he verdade que este o Lusitano
> Primeyro foy no mar com nome eterno,
> Que usou da dura fruta de Vulcano
> E do salitrado aljofar do inferno.

(2) Porto-Santo est situé à 300 milles O. de la côte d'Afrique.

(3) La lignée d'une seule hase pleine qu'on avait transportée dans l'île suffit à produire en peu de temps cette funeste multiplication.

(4) D'après une ancienne légende que Vasconcellos a introduite dans son poëme *da Zargueida*, vers le milieu du 13e siècle, un petit bâtiment, sur lequel avaient pris passage un Anglais appelé Machim et Anna d'Arfet qu'il avait enlevée, fut poussé par la tempête jusqu'à cette terre et y aborda. Le navire s'étant ensuite éloigné laissa dans l'île les deux amants, et Anna d'Arfet ne tarda pas à mourir d'angoisse. — Machim, au désespoir, construisit à côté de sa tombe un ermitage, grava sur une pierre son nom ainsi que celui de son amie, et parvint plus

rèrent les côtes, imposant des noms aux lieux que certains faits signalèrent particulièrement à leur attention. Ils appelèrent Saint-Laurent (1) le premier promontoire qu'ils aperçurent; Porto do Seixo un point du littoral où sortait de la roche une source limpide; Santa-Cruz une autre partie de la plage, parce qu'un arbre abattu par le vent servit à y faire une croix; Funchal une baie (située au sud-ouest de l'île) autour de laquelle s'élevaient de nombreuses tiges de fenouil (2); Praia Formosa un site enchanteur; Camera de Lobos une grotte qui servait de retraite habituelle à d'innombrables loups marins (3), etc., etc.

La nouvelle de cette heureuse découverte causa le plus vif plaisir à l'infant dom Henri. L'île reçut le nom de Madeira (4) et fut divisée en deux gouvernements ; Zarco eut celui de Funchal, Tristam Vaz celui de Machico, et la colonisation commença dès l'année 1420 (5). Dans le but de faciliter les travaux de défrichement, des mains imprudentes mirent le feu aux bois qui s'étendaient presque jusqu'au bord de la mer. L'effet d'une pareille témérité ne se fit pas attendre : l'incendie déploya au loin ses tourbillons brûlants, malgré les énergiques efforts des colons pour l'arrêter, et dura, dit-on, sept ans (6).

tard, avec un tronc d'arbre creusé, à gagner la côte d'Afrique, d'où il se rendit en Espagne.

(1) C'était le nom du navire qu'ils montaient.

(2) Une cité ne devait pas tarder à s'élever sur ces charmants rivages.

(3) Voulant perpétuer le souvenir de sa découverte, le chef de l'expédition prit, selon l'usage du temps, un nom qui devait la rappeler : il voulut que dès ce jour on l'appelât Camara. Le roi confirma plus tard le nom qu'il venait d'adopter, et lui donna les armes que porte encore aujourd'hui la famille da Camara.

(4) Madeira signifie bois.

(5) La colonisation fit d'assez rapides progrès, car, dès le milieu du quinzième siècle, Madère avait 150 *moradores* (habitants établis à poste fixe), sans compter une population flottante composée de marchands ou de jeunes gens des deux sexes nés dans l'île, et les moines, dont le nombre était déjà considérable.

(6) Les cendres contribuèrent à fertiliser cette terre propice à toute culture et surtout à celle de la vigne. En 1445, on y apporta de l'île de Chypre et de la Bourgogne des ceps qui prospérèrent, acquirent même de nouvelles qualités, et procurèrent plus tard à Madère, devenue célèbre par ses vins, une source importante de richesses.

La possession des Canaries (connues des anciens et depuis longtemps retrouvées, ainsi que nous l'avons dit ailleurs) ne pouvait que favoriser puissamment les projets ultérieurs de dom Henri. En 1424, il envoya donc une escadre portant deux mille cinq cents hommes et deux cents chevaux pour soumettre cet archipel sur lequel il croyait avoir des droits. Ces forces, placées sous les ordres d'un chef habile, Fernand de Castro, n'étaient pas assez nombreuses : elles ne purent vaincre l'opiniâtre résistance des Guanches et durent s'éloigner, après avoir toutefois remporté quelques brillants avantages. Le duc de Viseu voulut tenter une seconde fois l'entreprise avec de plus puissants moyens d'action ; mais la Castille réclama énergiquement contre les prétentions portugaises et l'expédition n'eut pas lieu.

De nouveaux succès des explorateurs ne tardèrent pas à faire oublier l'échec éprouvé sur ce point. — Gonçalo Velho Cabral aborda heureusement (1432) à une île (située par 38°37′ lat. N., 29°41′ long. O.), qu'il nomma Santa Maria (1), et Gil Eannez doubla enfin le fameux cap Bojador (2) jusque là l'effroi des marins (1433). — Jean Ier mourut de la peste le 14 août de cette même année, et fut appelé par le peuple le *roi du bon souvenir*. — Il avait fixé sa résidence à Lisbonne. Outre les grands événements que nous avons signalés, deux choses sont encore remarquables : la tranquillité du pays à une époque où il était si difficile de gouverner, et le bonheur domestique que ne cessa de goûter le monarque portugais au milieu d'une nombreuse famille dont tous les membres n'avaient d'autre volonté que la sienne, ni d'autre ambition que celle de travailler à la gloire et au bien-être de la nation.

Doué d'excellentes qualités, Édouard, successeur de Jean Ier, ne sut malheureusement pas résister aux instances des in-

(1) C'était l'une des Açores, dont l'exploration se fit les années suivantes, ainsi qu'on le verra plus loin.

(2) Bojador veut dire *qui s'avance au dehors*. — Presque tous les historiens modernes, adoptant l'explication de Barros, font dériver ce nom, par onomatopée, du grondement des flots, qu'ils comparent au beuglement des bœufs.

fants dom Henri et dom Ferdinand qui le suppliaient de les laisser aller à la conquête de Tanger, téméraire entreprise dont il comprenait le péril, et sa faiblesse eut des suites désastreuses. Investis sous les murs de l'importante cité musulmane par une multitude de barbares que conduisait l'émir de Fez (Sala-ben-Sala), les Portugais, malgré leur héroïque bravoure, succombèrent sous le nombre et se virent contraints de se rembarquer (1437), laissant prisonnier dom Ferdinand que les Maures ne devaient rendre à la liberté que lorsqu'on les aurait remis en possession de Ceuta. Mais les Cortès, les ministres, les princes eux-mêmes, s'opposèrent à la restitution de cette place, et le roi, trop peu énergique pour oser suivre l'impulsion de son cœur, laissa son frère bien-aimé au pouvoir des infidèles (1). Selon quelques auteurs contemporains, la douloureuse préoccupation que lui causa cette captivité contribua plus que toute autre chose à sa mort; suivant d'autres historiens, il fut enlevé par la peste à Thomar, le 19 septembre 1438.

Durant le règne si court d'Édouard, les explorations continuèrent sur les côtes occidentales de l'Afrique. Gil Eannez et Alphonse Gonçalvez Baldaya s'avancèrent cinquante lieues au-delà du cap Bojador, et entrèrent dans une baie qu'il désignèrent sous le nom d'*angra dos Ruyvos* (baie des Rougets), à cause de la grande quantité de ces poissons qu'ils y trouvèrent (1434) (2). — En 1436, les mêmes navigateurs allèrent atterrir à soixante lieues plus loin. Ce fut là que pour la première fois furent aperçus les habitants de cette contrée,

(1) Ferdinand supporta son triste sort avec le dévouement d'un patriote et la résignation d'un chrétien. La mort le délivra enfin de ses souffrances, le 5 juin 1443. Par ordre du prince cruel qui commandait à Fez, son corps rempli de paille resta longtemps accroché au-dessus de la porte de la citadelle. Mais le cœur du saint captif avait été conservé; en 1471, il fut échangé contre les fils du roi de Maroc (Miley), tombés entre les mains des Portugais à la prise d'Arzile, et déposé par Jean Alvarez au monastère de Batalha. Ce triste et touchant épisode de l'histoire du Portugal a fourni au célèbre poëte espagnol, Calderon de la Barca, le sujet de la tragédie intitulée *le Prince Constant*, l'un de ses chefs-d'œuvre.

(2) Les deux navigateurs aperçurent sur le sable des traces d'hommes et de chevaux; ce furent les seuls renseignements qu'ils rapportèrent à Sagres.

et la rencontre n'eut malheureusement pas lieu sans effusion de sang. Deux jeunes cavaliers (Hector Homem et Diogo Lopez d'Almeida), qu'Eannez avait envoyés à la découverte, attaquèrent audacieusement à une assez grande distance de la plage dix-neuf Maures armés de zagayes et après plusieurs heures de lutte acharnée les obligèrent à s'éloigner (1).

Les explorateurs se dirigèrent ensuite vers le sud, arrivèrent à un point de la côte qu'ils nommèrent *o porto do Gallea*, parce qu'un rocher y affectait la forme d'une galère, s'emparèrent de quelques filets que les naturels avaient abandonnés sur la plage, et revinrent en Portugal fort contrariés de n'avoir pu atteindre le but de l'infant, qui leur avait surtout recommandé de se saisir d'un indigène, afin d'avoir des renseignements sur l'intérieur du pays.

Des troubles intérieurs marquèrent d'abord la minorité d'Alphonse V, successeur d'Édouard; mais, lorsque les États, tranchant la question de régence, eurent décidé que le pouvoir appartiendrait à dom Pedro, le royaume jouit de la plus grande prospérité sous la sage administration de ce prince. Les voyages lointains, un instant interrompus, recommencèrent bientôt. En 1441, Antoine Gonçalvez explora les côtes qu'avait reconnues Baldaya. Plus heureux que ce dernier, le hardi capitaine était parvenu à saisir deux indigènes quand il fut rejoint par Nuno Tristam auquel dom Henri avait enjoint d'aller au-delà du Port de la Galère. Les deux navigateurs réunirent leurs efforts, et dix autres naturels du pays tombèrent bientôt en leur pouvoir. Gonçalvez, dont la bouillante valeur avait excité durant le combat livré aux Maures l'admiration de ses valeureux compagnons, fut armé chevalier, et ce lieu reçut le nom de *Porto do Cavalleiro* (Port du Chevalier). — Tristam fit ensuite route au sud et nomma le cap Blanc (*cabo Branco*).

Les explorations se poursuivirent les années suivantes avec la même ardeur (2). Trois des Maures amenés en Portugal

(1) En mémoire de ce fait, la partie du rivage la plus voisine du lieu où s'était livré le combat fut appelée Baie des chevaux (Angra dos cavallos).

(2) Dom Henri obtint alors de Rome, pour la couronne de Portugal, la conces-

ayant demandé à se racheter, Gonçalvez entreprit un second voyage; débarqua heureusement à l'endroit où il avait si vaillamment combattu, et reçut en échange des captifs qu'il rendit à la liberté dix nègres et une certaine quantité de poudre d'or (1); — Nuno Tristam doubla le cap Blanc (1443); aborda à l'île Adagus (Arguin), puis à une autre îlot (2), également situé à une petite distance de la côte, et ne revint en Portugal que lorsqu'il eut fait de nombreux prisonniers; — Gil Eannez, Lançarote, Estevan Alphonse, Rodrigue Alvaro, Jean Diaz se dirigèrent (1444) vers les mêmes parages, et s'emparèrent d'environ deux cents indigènes, tandis que Vincent de Lagos découvrait la rivière de Gambra; — Gonçalo de Cintra, victime de son imprudence, tomba sous les coups des Maures (1445), et laissa son nom à la baie où, accablé par le nombre, il périt glorieusement; — vingt-six caravelles, sous les ordres de capitaines expérimentés (tels que Lançarote, chef de l'expédition, Alvaro de Freitas, Soiero da Costa, Laurent et Vincent Diaz, Travacos, Gomes Pires, Martin Vicente, Denis, Gil et Rodrigue Eannez), gagnèrent la baie d'Arguin, et se saisirent, tant dans les îles que sur le littoral voisin, d'une centaine de Maures, médiocre résultat relativement à l'importance de l'armement (3); — mu bien plus par le désir d'acquérir de la gloire que par l'amour du gain, Denis Fernandez, riche négociant de Lisbonne, prit (1446) le commandement d'un navire armé à

sion de toutes les terres déjà explorées ainsi que celles que les Portugais pourraient découvrir encore, et pour ceux qui prendraient part aux expéditions d'Afrique l'indulgence plénière.

(1) Ainsi commença la traite. — Le cours d'eau près duquel se fit pour la première fois cet odieux trafic fut appelé Rio do Ouro; il figure avec éclat sur les cartes de l'époque.

(2) Il reçut le nom d'île des Hérons (de las Garzas), à cause de la grande quantité d'oiseaux de cette espèce qu'y trouvèrent les Portugais.

(3) Les particuliers ayant alors obtenu l'autorisation d'armer des navires, les expéditions destinées à faire des captifs se multiplièrent, car les esclaves se vendaient avantageusement à Lagos. Cependant quelques écrivains se sont plu à en exagérer l'importance et ont parlé de flottes de cent voiles envoyées sur la côte occidentale de l'Afrique, tandis qu'il est certain que le chiffre des caravelles employées à ces sortes de voyages ne s'éleva pas au dessus de cinquante.

ses frais, cingla hardiment au sud, reconnut l'embouchure du Sénégal, s'empara de quelques yolofs, et poussant jusqu'au promontoire Arsenarium des anciens, qu'il nomma *cabo Verde* (cap Vert), parce que des arbres verdoyants le recouvraient, y planta la croix de l'ordre du Christ; — l'infatigable Nuno Tristam explora (1447) l'entrée d'un large cours d'eau (1), situé à environ 90 lieues au-delà du cap Vert et mourut des suites d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre les noirs (2); — enfin, Alvaro Fernandez s'avança de trente lieues plus au sud, et arriva à l'embouchure de la rivière qui plus tard fut appelée Tabête.

Tandis que les explorations continuaient ainsi le long de la côte occidentale de l'Afrique, Gonçalo Velho Cabral, qui (nous l'avons dit ailleurs) avait, en 1432, abordé à Santa Maria, reconnaissait San-Miguel, Terceira, Graciosa, et de nombreux colons allaient y former des établissements.

Secondant les généreux efforts du prince Henri, le Régent n'avait cessé de travailler et à la grandeur du pays et au bien-être du peuple; aussi lorsque le roi atteignit sa majorité, le pria-t-il de garder les rênes de l'État. Mais bientôt, jaloux de la puissance de D. Pedro, le connétable Jean et le duc de Bragance persuadèrent au jeune monarque que son oncle voulait le détrôner et l'infortuné prince, obligé de repousser les attaques des troupes d'Alphonse, tomba mortellement frappé, à quatre lieues de Lisbonne, près d'un ruisseau nommé Alfarrobeira. — Cette courte guerre civile ne ralentit pas le mouvement imprimé aux découvertes. Les autres îles de l'archipel des Açores (3), San-Jorge, Pico, Fayal, Flores, Corvo, furent visitées et rapidement colonisées. Ces terres étaient désertes, mais on affirma plus tard qu'à une

(1) Nuño Tristam l'avait appelé Rio Grande; mais après sa mort on changea ce nom en celui de Rio de Nuño; il se nomme aujourd'hui rivière de Geba.

(2) Tous les compagnons de Nuño Tristam, à l'exception de cinq, perdirent la vie dans cette fatale rencontre. — La nouvelle d'un tel désastre causa au duc de Viseu la plus vive douleur; il voulut servir désormais de père aux enfants des infortunés qui avaient si tristement péri, et combla de bienfaits leurs familles.

(3) Ou des Faucons; ainsi nommé à cause de la grande quantité de ces oiseaux qu'y trouvèrent les Portugais.

époque dont on ne pouvait préciser la date elles avaient été peuplées ou dumoins avaient servi d'asile à des navigateurs. Ainsi Barros raconte que les Portugais trouvèrent dans l'île de Corvo une statue équestre (placée au sommet d'une roche escarpée) portant à la partie inférieure de sa base une inscription qu'on ne sut déchiffrer. Le cavalier, à moitié vêtu, montrait du doigt le couchant, comme pour indiquer que de ce côté il y avait des régions habitées. D'autres écrivains du seizième siècle ont aussi parlé de ce curieux monument; mais ils n'ont été que l'écho d'anciennes traditions, qu'on doit ranger au nombre des récits fabuleux si facilement acceptés à cette époque. Comme, par exemple, la description de la contrée des *Sept villes* que des marins emportés par la tempête découvrirent on ne sait dans quels parages, et où ils recueillirent du sable contenant de l'or en grande quantité; — ou bien encore la légende de l'île (aux invisibles habitants) de la *mer Ténébreuse* (1) que visitèrent de hardis navigateurs, et où ils trouvèrent des habitations, souterraines remplies d'objets précieux, des plantations de vignes, de magnifiques jardins, etc., etc.

En 1450, Antoine Noli, noble Génois, que de justes griefs avaient éloigné de sa patrie, se rendit au cap Vert, gagna de ce point le large et découvrit à environ cent vingt-cinq lieues de la côte, trois îles qu'il nomma Boavista, Santiago, Mayo (2). — Cinq ans après, Cada Mosto, célèbre marin vénitien, au service de dom Henri, visita Porto-Santo, Madei-

(1) Voici comment l'historien arabe Al Drisi explique pourquoi l'Océan à une certaine distance des côtes fut désigné sous le nom de mer Ténébreuse. « Huit « habitants de Lisbonne, au temps où le pays appartenait aux Arabes, entre- « prirent un voyage pour connaître ce qui se trouvait à l'extrémité de l'Océan. « Après avoir navigué onze jours à l'ouest, puis douze jours au sud, ils virent « plusieurs îles et visitèrent l'une d'elles, couverte de moutons, dont la chair « était si amère qu'ils n'en purent manger. Ayant renouvelé leur provision d'eau, « ils abordèrent après douze nouveaux jours de route à une autre île, où ils appri- « rent que la mer était encore navigable trente journées plus loin, mais qu'au-delà « d'épaisses ténèbres empêchaient d'avancer. — Ces voyageurs à leur retour re- « çurent le meilleur accueil, et le souvenir de leur expédition s'est conservé de- « puis dans le nom d'une rue appelée Almagarine (rue des Aventuriers). »

(2) On les appela îles du Cap-Vert.

ra, Palma, l'embouchure du Sénégal et celle de la Gambra (Gambie). Pendant un second voyage, entrepris l'année suivante, ce même navigateur, accompagné d'Uso di Mare, acheva l'exploration des îles du cap Vert (1); puis il revint au littoral, entra dans un cours d'eau dont les deux rives étaient ombragées d'épaisses forêts, et le désigna sous la dénomination de Cazamansa, rivière (Mansa) du roi Caza, qu'il ne put voir, car ce chef, alors en expédition guerrière, campait à trente lieues de là. L'infatigable, voyageur continuant de se diriger vers le sud, doubla un promontoire que sa couleur fit appeler cabo Roxo (cap Rouge); nomma plus loin la Santa-Anna (aujourd'hui Rio Cacheo), ainsi que le San-Domingo (aujourd'hui Rio Santa-Catarina); s'avança ensuite jusqu'au Rio de Nuco (aujourd'hui Rio Grande ou Rio de Geba), et reconnut à son retour l'archipel des Bissagos.

Désireux d'arrêter les progrès de la puissance musulmane, Calixte III, dès son élévation au pontificat (1455), avait convié les princes chrétiens à combattre les Ottomans, maîtres de Constantinople; mais la mort ne lui avait pas laissé le temps de vaincre les obstacles que rencontrait l'exécution de son pieux dessein. Seul, Alphonse V s'était empressé de répondre à l'appel du pape; afin d'utiliser les forces qu'il avait réunies pour la croisade, le belliqueux monarque alla débarquer vingt-cinq mille hommes sur les plages d'Alcaçar Signer (1458), s'empara de la place, qui n'opposa qu'une courte résistance, et revint dans ses États, laissant comme gouverneur de la cité si rapidement conquise Édouard de Menezès, officier habile autant que brave. Dom Henri, bien que son âge lui commandât le repos, avait voulu prendre

(1) Le soin que mit Cada Mosto à visiter cet archipel et à décrire les îles qui le composent lui en a fait attribuer la découverte par quelques historiens. Cada Mosto, dans la relation de ses voyages, rend un compte exact de l'aspect des côtes, de la profondeur de la mer près de terre, mais n'indique ni longitude, ni latitude. La seule remarque de ce navigateur qui ait rapport à l'astronomie se trouve à la fin de son premier voyage : il dit qu'à l'embouchure de la Gambie on commençait à perdre de vue l'étoile polaire et que l'on apercevait au sud six belles étoiles très-peu élevées au-dessus de l'horizon: « Nous avions, ajoute-t-il, dans les premiers jours de juillet, les nuits de onze heures et demie et les jours de douze heures et demie. »

part à la lutte; de retour à Sagres, il donna de nouveau l'impulsion aux voyages lointains, et bientôt (1460) Pierre de Cintra et Sucro da Costa, envoyés pour continuer les découvertes, explorèrent le littoral africain, depuis l'extrémité méridionale de la Sénégambie jusqu'au cap Mesurado. Cette contrée d'environ 640 kilomètres de long, recevant le nom d'une chaîne de montagnes voisine, infestée de lions, fut appelée la côte de la Sierra Leone (1).

Encouragé par la prise d'Alcaçar, le gouvernement de Lisbonne crut pouvoir, en 1463, humilier de nouveau les Maures; mais cette seconde tentative n'eut pas de succès : Tanger repoussa toutes les attaques, et les Portugais, assaillis dans leurs retranchements, se virent contraints de se rembarquer (2).

Résolu de venger cet échec, Alphonse sortit du Tage, le 15 août 1471 (avec deux cents navires chargés de troupes) et le 24 Arzilla fut emportée d'assaut, malgré l'énergique défense de la garnison. Tanger, frappé de terreur à l'approche de l'armée victorieuse, ne tarda pas à ouvrir ses portes, et Alphonse, après avoir pris pour assurer se conquêtes, les mesures les plus sages, regagna sa capitale, où il recueillit les louanges et les acclamations du peuple.

De nouvelles découvertes signalèrent aussi l'année 1471 : Jean de Santarem et Pierre Escobar pénétrant dans le golfe de Guinée longèrent la côte jusqu'à un endroit où l'or se trouvait en abondance, et que pour cette raison ils appelèrent la Mina; — Fernando Pao aborda à une terre située par 6° 20′ long. E., 3° 28′ lat. N., qu'il désigna sous la dénomination d'Hermosa (la belle) (3); — Vasconcellos découvrit Saint-Thomas, qu'il nomma ainsi parce qu'il y arriva le

(1) A cette même époque on bâtit aux îles d'Arguin un fort destiné à protéger le commerce d'or et de nègres, qui commençait à devenir important.

(2) Dom Henri, dont la devise était *talent de bien faire*, expira le 23 novembre de cette même année. La dépouille mortelle du pieux infant, déposée d'abord près du maître autel de la principale église de Lagos, fut ensuite portée en grande pompe au monastère royal de Batalha, sépulture de ses augustes ancêtres, et placée à côté de celle de son frère dom Pedro.

(3) Elle porte aujourd'hui son nom.

jour de la fête de cet apôtre (1); — enfin d'autres navigateurs, dont les noms sont restés inconnus, explorèrent l'île du Prince et Annobon (2).

La glorieuse expédition du Magreb marqua le terme des prospérités d'Alphonse l'Africain. L'ambitieux projet que forma ce monarque de joindre à sa couronne celle de Castille l'engagea (1475) contre Ferdinand et Isabelle dans une lutte téméraire, dont l'issue lui fut défavorable et qui se termina par la paix d'Alcacebas (4 septembre 1479). — Il se retira ensuite à Cintra, et y mourut, de la peste, le 28 août 1481.

Jean II, successeur d'Alphonse, saisit d'une main ferme les rênes de l'État, et, résolu de rendre à la royauté la plénitude de sa puissance, enleva aux nobles les priviléges dont ils avaient joui sous les règnes précédents. Bientôt l'aristocratie, mécontente, conspira contre son autorité; mais l'énergique monarque fit condamner à mort, par le tribunal d'Evora, Ferdinand de Bragance, chef des séditieux, ainsi que plusieurs autres puissants seigneurs (1483), et poignarda de sa main, l'année suivante, le duc de Viseu (son cousin germain), qui s'était mis à la tête d'un nouveau complot, plus formidable encore (3).

Ces sanglantes catastrophes n'avaient pas ralenti le zèle pour les expéditions lointaines. Déjà, en 1482, Diégo d'Azambuja avait jeté les fondements de Saint-Georges de la Mine, et Jean s'était empressé d'ajouter à ses titres celui de Seigneur de Guinée (4). En 1484 il donna l'ordre à Diogo Cam d'aller planter sur les côtes occidentales de l'Afrique, encore non explorées, une de ces bornes (5) hautes d'à peu près

(1) La culture du sucre réussit parfaitement à Saint-Thomas. Un grand nombre de juifs espagnols, qui s'étaient réfugiés en Portugal, furent envoyés dans cette île où bientôt on employa des nègres esclaves aux travaux de la terre.

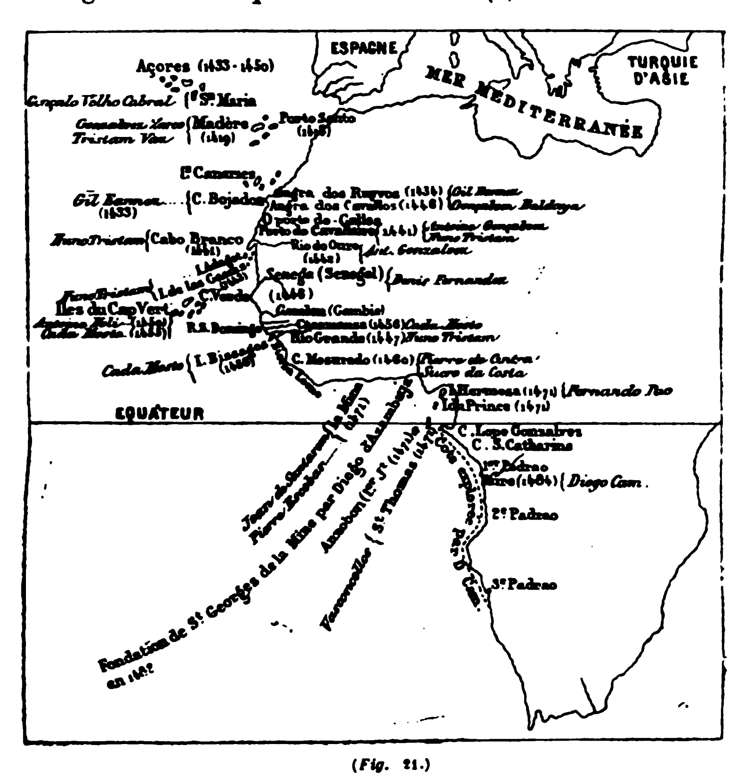
(2) Cette île, fut ainsi nommée, parce qu'on y arriva le I[er] janvier.

(3) Il ne s'agissait de rien moins que de tuer le roi, auquel devait succéder son fils mineur, et de donner la régence au duc.

(4) « Il prit la qualité de Seigneur, au lieu de celle de roi, dit Vasconcellos, « parce qu'il n'avait aucune juridiction sur les peuples de cette contrée, mais la « seule seigneurie du pays, comme l'ayant occupé du consentement des habi- « tants. »

(5) Sur ces énormes pierres, que surmontait une croix de fer soudée dans du

dix pieds, et que l'on désignait sous le nom de *padrao*. Diogo Cam franchit donc le cap Lopo Gonçalvez, puis celui de Sainte-Catherine', où s'arrêtaient les dernières découvertes, et alla poser le *padrao* qu'on lui avait donné sur la rive d'un grand fleuve qu'il nomma Zaïre (1).



(*Fig.* 21.)

Alors le Congo ouvrit ses vastes campagnes à d'importantes explorations. Cam remonta le large cours d'eau qu'il venait d'atteindre, reçut des indigènes l'accueil le plus amical, laissa parmi eux, comme otages, quelques-uns de ses com-

plomb, étaient gravées les armes du royaume. — Le padrao qu'on avait remis à Diogo Cam portait en outre deux inscriptions, l'une en portugais, l'autre en latin, et devait servir à attester les travaux exécutés depuis près d'un demi-siècle.

(1) Il le nomma ainsi, d'un mot employé par les indigènes pour désigner tous les cours d'eau importants.

pagnons, et amena sans violence en Portugal plusieurs nègres, auxquels était destiné l'emploi d'interprètes. Comblé d'éloges et de faveurs, l'infatigable marin repartit bientôt, longea cette fois la côte au delà du Zaïre, plaça un second *padrao* dans un lieu situé par 13° lat. sud, et, continuant sa route, s'avança jusqu'au vingt-deuxième degré. — Le souverain du Congo entoura Diogo Cam d'honneurs, à son retour, et les démonstrations d'amitié du prince noir ne tardèrent pas à porter leurs fruits. En effet, ce monarque voulut avoir des prêtres pour instruire ses sujets dans la foi chrétienne, et, par son ordre, un de ses officiers (appelé Caçuta) se rendit à Lisbonne, où, après avoir offert de riches présents, il fut solennellement baptisé (1). Bientôt le roi de Benin demanda aussi des missionnaires et fit alliance avec le Portugal. L'ambassadeur de ce souverain, selon la chronique de Guinée, ayant raconté qu'à deux cent cinquante lieues à l'est des possessions de son maître régnait un prince nommé Ogané qui consacrait la puissance des autres chefs du pays par l'envoi d'un bourdon et d'une croix qu'ils devaient porter sur la poitrine, Jean II crut reconnaître là le *preste Joam*, dont tout le moyen âge s'était occupé depuis les premières croisades, et, persuadé qu'avec le concours de ce roi chrétien on pourrait avoir entrée dans les Indes (2), il résolut d'envoyer à la re-

(1) Caçuta eut pour parrain et marraine Jean II et la Reine, et prit le nom de Joao de Sylva.

(2) Jean voulut que dans le même but on tentât aussi une expédition par terre, et chargea de cette importante mission Pierre de Covilham, auquel il adjoignit Alphonse Païva. — Partis de Santarem le 7 mai 1487, avec des lettres pour le Preste Joam (le Prêtre Jean), les deux voyageurs, après avoir visité ensemble Naples, Rhodes, Alexandrie, le Caire, prirent chacun une route différente. Alphonse se dirigea vers l'Éthiopie, Pierre de Covilham vers Aden. Celui-ci gagna de là Cananor, puis Calicut et Goa, alla de cette dernière ville à Sofala, revint au Caire, où il apprit que son compagnon était mort depuis peu de temps, et trouva deux Juifs nommés l'un Joseph, l'autre Abraham, qui lui portaient de nouvelles instructions. Il chargea alors le premier de remettre au roi le récit de ses aventures; fit voile avec l'autre pour Ormuz; le quitta bientôt en lui enjoignant de se rendre en Europe par les caravanes d'Alep; rentra dans la mer Rouge, et arriva enfin à la cour du Négous d'Abyssinie, qu'il décora du titre de Prêtre Jean. — Bien

cherche de ses États, et en même temps aussi de l'extrémité méridionale de l'Afrique (1).

Barthélemy Diaz, ayant sous ses ordres son frère (Pero), Joam Infante, Pero d'Alanquer, Leitao ainsi que plusieurs autres marins, *fort experts en leur art*, dit Barros, partit donc du Tage, le 2 août 1486, avec trois bâtiments (deux de 50 tonneaux, un de moindre grandeur portant des vivres); alla reconnaître l'embouchure du Zaïre, et suivit la côte jusqu'à l'*Angra do Salto* (la baie de l'Enlèvement), où il débarqua deux nègres qu'avait pris Diogo Cam et que le Roi renvoyait chargés de présents. — Quatre négresses furent ensuite laissées sur divers points du littoral : la première à l'*Angra dos Ilheos* (la baie des Iles), les autres à des distances plus ou moins considérables. Ces messagères de paix avaient pour mission de s'introduire dans les États voisins de ceux du Prêtre Jean et d'y proclamer la puissance du monarque portugais, car, d'après les idées cosmographiques de ce prince, la résidence du Pontife Souverain ne devait pas être éloignée des lieux que visitait l'expédition.

Malgré les difficultés du voyage, les intrépides chercheurs, après avoir laissé toutefois dans un endroit abrité le plus petit navire, poursuivirent hardiment leur route jusqu'au 24e degré de latitude sud (2); s'éloignèrent ensuite un peu du littoral sans cesser d'avancer, et arrivèrent enfin au 29e degré à un mouillage qui reçut le nom d'*Angra das Voltas* (baie des Détours). Puis gagnant résolument le large, ils naviguèrent durant treize jours (3), et sentirent un

accueilli d'abord, le brave chevalier portugais fut ensuite retenu de force et dut se résigner à ne plus revoir sa patrie. Mais là se borna son malheur : on lui donna des terres, il se maria ; et lorsqu'en 1515, Rodrigo de Lima, ambassadeur d'Emmanuel, vint (inutilement) demander sa délivrance, il vivait dans la situation la plus prospère, entouré d'une nombreuse famille.

(1) Tout souriait alors aux projets du monarque portugais : les habitants d'Azamore venaient de se soumettre au tribut qu'on exigeait d'eux, et d'autres villes africaines semblaient devoir imiter bientôt cet exemple.

(2) Ils y dressèrent une borne dans le lieu appelé Serra Parda, la montagne Jaune.

(3) En se dirigeant toujours vers le sud.

froid assez intense. Alors Diaz chercha la terre à l'est, persuadé qu'elle courait encore là nord-sud, mais ne la trouvant pas il fit porter au nord, et ne tarda pas à apercevoir une baie près de laquelle des pâtres gardaient de nombreux troupeaux, et que pour cette raison il appela *Angra dos Vaqueiros*. Les navires longèrent le rivage, vers l'orient, et atteignirent un cap situé par 33° 40' (lat. s.) — On dressa une borne aux armes du Portugal en ce lieu qu'on nomma *Ponta do Padrao;* une croix de bois fut solennellement plantée sur un îlot voisin (1), et les pieux navigateurs sanctifièrent cette touchante cérémonie par une dévote communion.

Animé d'une nouvelle ardeur, l'énergique chef de l'expédition aurait voulu continuer ses recherches; malheureusement les matelots, frappés d'épouvante au souvenir des mers immenses qu'ils avaient traversées, demandèrent à regagner l'Europe, et n'accordèrent à ses instances qu'un délai de trois jours. Diaz put ainsi arriver à un fleuve auquel il donna le nom de son digne compagnon, *Joam Infante* (2). — Les murmures des équipages recommencèrent alors, et le contraignirent enfin à rétrograder (3); mais bientôt l'illustre découvreur éprouva la plus vive satisfaction en apercevant au milieu d'une affreuse tourmente « *ce grand promontoire qui avait été caché pendant tant de centaines d'années*, dit *Barros*, et *qu'il désigna sous la dénomination de cabo Tormentoso* ».

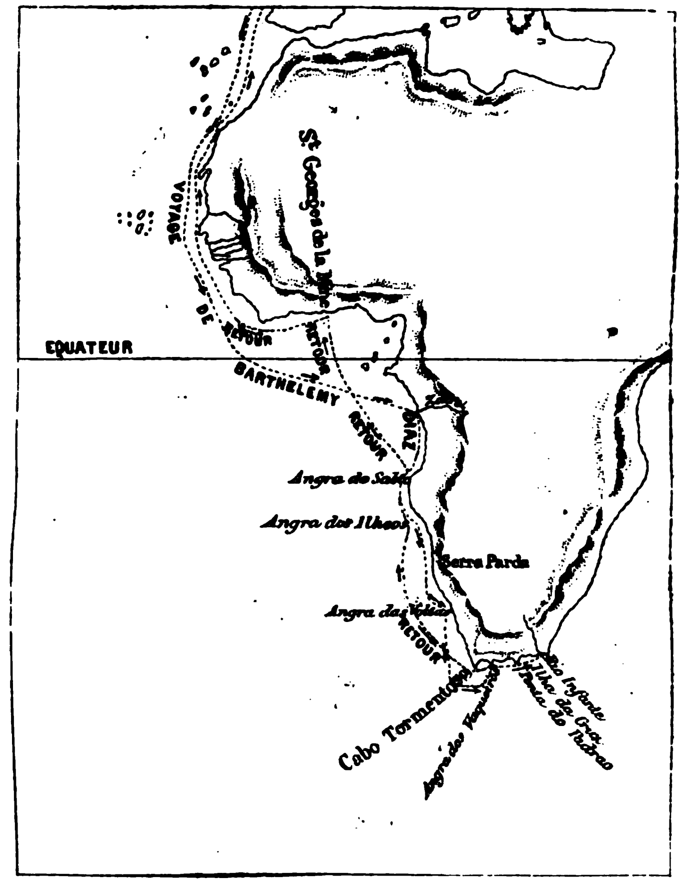
Un lugubre incident attrista les joies du retour : arrivés à la côte de Guinée, les Portugais ne retrouvèrent qu'un très-

(1) Il reçut le nom d'Ilha da Cruz.

(2) On l'appelle aujourd'hui la grande rivière des Poissons ou rivière du Grand Poisson.

(3) Les officiers des navires, réunis en conseil à la pointe du Padrao, ayant été d'avis qu'on devait satisfaire à la demande des équipages, Diaz ne voulut pas assumer sur lui la responsabilité des suites de cette décision, si contraire à ses désirs, et leur fit signer un acte constatant la résolution qu'ils avaient prise. « Lorsque le grand navigateur s'éloigna du pilier qu'il avait planté en ce lieu, « ajoute Barros, ce fut avec un tel sentiment d'amertume qu'on eût dit qu'il « laissait un fils à jamais exilé. »

petit nombre des marins qu'on avait laissés à la garde du navire chargé d'approvisionnements; les autres étaient tombés sous les coups des indigènes, qu'ils avaient eu l'imprudence



(Fig. 22.)

d'attaquer. Diaz visita ensuite Saint-Georges-de-la-Mine, y prit une assez grande quantité de poudre d'or, et, poursuivant sa route, revint à Lisbonne en décembre 1487 (1).

(1) Il avait employé à son exploration seize mois, dix-sept jours, et découvert, en une seule expédition, trois cent cinquante lieues de côtes. Parvenu jusqu'au fleuve auquel il donna le nom de son compagnon Infante, Barthélemy Diaz,

Lorsqu'il se présenta devant le roi, et lui signala le cabo Tormentoso comme le point le plus important de ses explorations, Jean, persuadé qu'une telle découverte devait ouvrir la route des Indes, voulut que ce vaste promontoire s'appelât le cap de Bonne-Espérance.

Pendant les expéditions maritimes dont l'heureux succès contribuait si puissamment à la gloire du pays, la guerre se soutint énergiquement dans le Magreb, devenu alors pour le Portugal une école guerrière, où allaient se former des soldats. Menezés, gouverneur de Tanger, se distingua durant ces luttes incessantes contre les musulmans, par de nombreux exploits; — Vasco Coutinho défendit valeureusement *Arzile;* — Diego Fernandez d'Almeida opéra une descente près d'Anafe, tua neuf cents Maures et fit quatre cents prisonniers. Moins heureux, il est vrai, à Ceuta, don Antonio de Noronha tomba, dans une sortie, au pouvoir de l'ennemi; mais les brillants avantages que remporta bientôt Ferdinand Martinez Mascarenhas compensèrent cet échec momentané des armes portugaises.

Des améliorations manifestes dans l'administration intérieure du royaume; des différends avec la France; l'établissement de relations amicales avec l'Angleterre; l'arrivée à la cour d'un chef *Yolof* nommé Behomi, qui embrassa la foi chrétienne et dont le baptême fut entouré de toutes les pompes ecclésiastiques (1); le mariage de l'infant dom

sans les craintes des marins placés sous ses ordres, eût certainement réalisé les vastes projets de Jean II et ravi à Gama la gloire que lui réservait l'heureux règne d'Emmanuel.

(1) Behomi donna sur les régions inconnues de l'Afrique de précieux renseignements, et fit alliance avec le roi de Portugal, qui lui promit de le remettre en possession des États dont l'avaient dépouillé ses ennemis. — Dix caravelles chargées de vivres, de munitions, ainsi que de tous les matériaux nécessaires pour la construction d'une forteresse reçurent donc l'ordre de se rendre à l'embouchure du Sénégal. Malheureusement l'inqualifiable conduite du commandant de la flottille, Pedro Vas d'Acunha, empêcha le succès de l'expédition : cet officier, peu de temps après le commencement des travaux, poignarda le roi nègre faussement accusé de trahison. Lorsque Jean II examina sérieusement cette affaire, il trouva tant de hauts personnages compromis dans ce meurtre abominable qu'il ne put se décider à sévir. (Vasconcellos.)

Alphonse (1) (avec Isabelle d'Aragon et de Castille) et la mort prématurée de ce jeune prince ; le débarquement à Lisbonne de Christophe Colomb, venant d'Hispaniola; la conclusion du célèbre traité de Tordesillas (*voir* MARINE ESPAGNOLE) marquèrent le reste du règne de Jean II. — Ce monarque, auquel l'histoire a décerné les titres de *Parfait* et de *Grand* montra à ses derniers moments autant de pieuse résignation que de noble fermeté. Après avoir reçu les sacrements de la main de l'évêque de Tanger, il demanda où en était la marée, et dit sur la réponse qu'on lui fit : « *Je vivrai encore deux heures* ». — Il ne cessa dès lors de prier, et lorsque les flots eurent achevé de se retirer de la plage, il expira doucement (27 octobre 1495). Animé, comme l'infant dom Henri, de l'esprit des découvertes, Jean II, habile mathématicien d'ailleurs, s'instruisit soigneusement des idées nouvelles qui avaient cours à son époque sur la cosmographie, acquit des connaissances pratiques dans l'art des constructions navales (2) et rechercha, non sans succès, comment l'artillerie pouvait être le plus avantageusement employée en mer. Prévoyant que le Portugal devait prochainement remplacer sur les marchés de l'Europe Venise et Gênes, il donna aussi son attention au commerce maritime, et le favorisa de tout son pouvoir.

Emmanuel le Fortuné. — Premier voyage de Vasco de Gama. — Découverte du Brésil par Pedro Alvarez Cabral. — Expédition de Juan de Nueva ; découverte des îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène. — Exploration d'une partie de la côte N. E. de l'Amérique septentrionale par Gaspard de Corte-real. — Second voyage de Gama. — Exploits d'Edouard Pacheco Fereira au Malabar. — Importantes victoires de Tristam da Cunha. — Brillants succès de François et de Laurent d'Almeida. — Prise d'Azamore, d'Almedim et de Hita. — Conquêtes

(1) Ce mariage donnait à Jean la perspective de réunir un jour les trois royaumes de Portugal, d'Aragon et de Castille.

(2) Par ses soins fut construit le plus grand navire qui eût encore paru dans les ports de l'Europe.

d'Alphonse d'Albuquerque. — Arrivée des Portugais aux Moluques; leur établissement dans ces îles. — Lopo Soarez d'Albergaria et Diégo Lopez Sequeira; envoi d'une escadre en Chine; expéditions malheureuses dans la mer Rouge; construction d'un fort dans l'île de Ceylan. — Habile politique d'Emmanuel; mort de ce prince (1495-1521).

Emmanuel dès son avénement au trône ordonna des réformes utiles à la magistrature, prit des dispositions favorables à l'administration, et rappela de leur exil les princes de la maison de Bragance. Désireux de réaliser les vastes projets qu'avait conçus son illustre prédécesseur, le jeune monarque fit construire une flottille destinée à se rendre aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. « Il ne convenait pas, « dit Pacheco, que pour ce voyage de découvertes il y eût « excès dans le nombre ni dans la grandeur des navires; « le roi notre seigneur ordonna donc que quatre petits bâ« timents seraient mis en construction, et que le plus consi« dérable ne dépasserait pas cent tonneaux....... Et on ne « négligea rien pour la solidité, du côté des bois et des fer« rements. Chaque navire eut trois jeux de voiles, et les « ancres, les cordages, tous les autres apparaux, furent « trois ou quatre fois doublés. Les barils renfermant le vin, « l'eau, le vinaigre et l'huile furent garnis de nombreux « cercles de fer afin que chaque pièce pût conserver ce « qu'elle contenait. On donna en aussi grande abondance « que l'exigeait la circonstance, et même au delà, les appro« visionnements de pain, de farine, de viandes, de légu« mes, de médicaments. Il en fut de même pour les « bombardes et les munitions....... Et il se fit au sujet de « ce voyage de si grosses dépenses, que la crainte d'exciter « l'incrédulité m'empêche d'entrer dans les menus dé« tails. »

Le commandement de l'expédition avec le titre de *capitam mòr* (chef d'escadre), fut donné à Vasco de Gama, officier d'une habileté éprouvée, d'une fore d'âme et d'une persévérance inébranlables. Les bâtiments placés sous les ordres de ce courageux marin, et que montaient cent soixante hommes

déterminés étaient : le *Saint-Gabriel* (1), sur lequel il arbora son pavillon (2) ; le *Saint-Raphael*, que commandait son frère Paul de Gama ; le *Berrio*, qui avait pour capitaine Nicolas Coelho, et une grande barque (pour les approvisionnements), que dirigeait Pedro Nunès.

A une petite distance de Lisbonne, en un lieu nommé le Rastello (voisin d'un excellent ancrage pour les navires), et sur l'emplacement même où l'on construisit, trois ans plus tard, le magnifique monastère de Belem, s'élevait alors une humble chapelle desservie par quelques religieux du couvent de Thomar. Gama et les autres chefs allèrent passer dévotement en prières dans cette espèce d'ermitage la nuit du 7 juillet (1497). Le lendemain matin, les moines, revêtus des habits sacerdotaux et portant des cierges, les accompagnèrent jusqu'à la plage, et lorsque les derniers préparatifs du départ furent achevés, le vicaire donna solennellemen l'absolution aux audacieux navigateurs. « Alors, dit Barros, « il se répandit tant de larmes parmi la foule accourue de « la capitale, qu'à dater de ce jour le rivage prit posses- « sion de ces douleurs immenses !..... Ah ! ce n'est pas sans « raison, ajoute l'auteur des *Décades*, que nous l'appelons « la rive des pleurs pour ceux qui s'en vont... la terre du « plaisir pour ceux qui reviennent. » — Mais on ne prévoyait pas alors les joies du retour, et les sanglots éclatèrent de nouveau quand les matelots larguèrent les voiles. C'est que, malgré les expéditions multipliées qui avaient eu lieu depuis près d'un siècle, l'entreprise de Gama inspirait la terreur, car à cette époque l'imposante magie des distances n'avait pas encore disparu devant la facilité des communications.

Favorisés par une bonne brise du nord, les navires arri-

(1) Il paraît certain que ce navire excédait un peu par son port les dimensions que lui donne Pacheco ; il était de cent vingt tonneaux. Le Saint-Raphael en jaugeait cent, et le Berrio cenquante seulement.

(2) Pero de Alemquer, qui avait accompagné Diaz dans son mémorable voyage, devait diriger la marche de la capitane ; les deux autres pilotes étaient Jean de Coïmbre et Pero Escolar.

vèrent heureusement à Santiago (1), l'île principale de l'archipel du cap Vert, reprirent leur route au sud après quelques jours de relâche; atterrirent le 4 novembre à la baie de Sainte-Hélène, qu'ils quittèrent le 16 du même mois, se dirigeant vers l'extrémité méridionale de l'Afrique, et se trouvèrent bientôt près du promontoire qu'avait doublé, dix ans auparavant, Barthélemy Diaz. — Camoens, qui, dans ses *Lusiades*, consacrées à célébrer les exploits et les découvertes des Portugais, joint au sérieux de l'histoire tous les charmes d'une poésie ravissante, orne son récit du premier voyage de Gama de la belle fiction d'*Adamastor*. Obligé de ne pas dépasser les limites que comporte ce résumé, à notre grand regret souvent trop succinct, nous nous contentons d'extraire de ce remarquable épisode le portrait et les sinistres prédictions du redoutable géant:

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que « nous avions quitté la terre des barbares. La nuit prome- « nait en silence son char étoilé; nos vaisseaux fendaient « paisiblement les ondes; assis sur la proue, nos guerriers « veillaient, lorsqu'un sombre nuage qui obscurcit les « airs se montre au dessus de nos têtes, et jette l'effroi dans « nos cœurs.

« La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit « semblable à celui des flots qui se brisent contre les ro- « chers. Dieu puissant! m'écriai-je, de quel malheur som- « mes-nous menacés? quel prodige effrayant vont nous of- « frir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête.

« Je finissais à peine : un spectre immense, épouvan- « table, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, « son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fan- « geuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier, ses

(1) Barthélemy Diaz, auquel avait été donné le commandement d'un bâtiment envoyé à Mina dans un intérêt commercial, avait jusque-là navigué de conserve avec la flottille; il la quitta alors pour aller à sa destination remplir une mission fructueuse, il est vrai, au point de vue pécuniaire, mais qui flattait peu son légitime orgueil. — On n'avait pas voulu, au dire de quelques historiens, l'adjoindre à l'expédition, car il aurait peut-être fait pâlir la gloire de Gama.

« lèvres sont livides, sous de noirs sourcils ses yeux rou-
« lent étincelants.

« Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse au-
« trefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers.
« Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres
« de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos che-
« veux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous
« glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les
« peuples! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête?
« Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous
« osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel
« gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne
« profana jamais! Vous arrachez à la nature des secrets
« que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ra-
« vir! Eh bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui
« vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres
« lointaines que vous soumettrez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos
« traces! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempêtes.
« Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, vien-
« dra braver mon pouvoir! A peine aura-t-elle paru sur
« les ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans
« les flots.

« Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course
« vagabonde, aperçut mon inviolable demeure, et vous
« révéla mon existence. Et ce terrible châtiment ne sera
« que le prélude des malheurs que l'avenir vous prépare.
« Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramè-
« nera pour vous de nouveaux désastres, la mort sera le
« moindre de vos maux.

« C'est ici qu'un guerrier longtemps couronné par la vic-
« toire trouvera une éternelle sépulture. C'est ici que, par
« un secret jugement du ciel, le destructeur des flottes ot-
« tomanes viendra déposer ses trophées et payer de son
« sang la ruine de Quiloa et de Mombaze. Un autre
« héros le suivra. Une jeune beauté l'accompagne. Quelle

« affreuse destinée les conduit sur ces bords! Ils survivront « à leur naufrage, mais pour éprouver d'inexprimables « douleurs, et leur lente agonie ne suffira point à ma ven- « geance.

« Leurs enfants, dévorés par la faim, expireront sous leurs « yeux... L'impitoyable solitude ensevelira les deux époux. « C'est là qu'ils mouilleront de larmes les rochers attendris, « c'est là que, réfugiés dans les bras l'un de l'autre, ils con- « fondront leur désespoir et leurs derniers soupirs. Les « tristes témoins de tant d'infortunes les rediront aux « rives du Tage.

« Il continuait ses horribles prédictions. — Qui es tu, « monstre? lui dis-je, en m'élançant vers lui, quel démon « vient de nous parler par ta bouche? — L'affreux géant « jette sur moi un regard sinistre; ses lèvres hideuses se « séparent avec effort, et laissent échapper un cri terrible; « il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée:

« Je suis le génie des tempêtes; j'aime ce vaste promon- « toire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et les Pom- « ponius ont ignoré, qu'aucune génération passée n'a « connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui « regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée « aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre « audace.

« Tu vois un des compagnons d'Encelade, d'Egéon et du « géant aux cent bras. Je m'appelle Adamastor. Comme « eux enfant de la terre, j'ai fait comme eux la guerre aux « dieux. Tandis que mes frères entassaient contre le ciel « montagne sur montagne, je combattais sur l'Océan......»

Le 22 novembre, à midi, la flottille doubla sans peine le cap de Bonne-Espérance, dit Barros, et arriva le 24 à l'aiguade de Saint-Braz, où elle demeura treize jours. D'après Osorio, les choses ne se passèrent pas si paisiblement: les navires eurent à lutter contre des vagues énormes que soulevait un vent impétueux; les matelots, effrayés, se mutinèrent, refusant d'aller plus loin, et Gama ne parvint qu'à force d'énergie à les faire rentrer dans le devoir. — Quoi

qu'il en soit, les explorateurs furent bien accueillis par une troupe assez nombreuse de naturels, durant leur première relâche au sud de l'Afrique (1); mais plus loin les habitants de la côte (les Guanaquas) se montrèrent hostiles, et l'on dut, pour les terrifier, recourir aux détonations de l'artillerie.

L'expédition dépassa enfin le Rio-Infante, limite extrême des découvertes qu'avait accomplies Diaz, arriva le 25 décembre devant une terre qu'on appela Natal, et, le jour de l'Épiphanie (1498), à l'entrée d'un cours d'eau qui fut désigné sous la dénomination de fleuve des Rois.

Il était urgent de gagner un port sûr pour réparer les navires; celui qu'atteignit l'expédition le 10 janvier se trouvait dans la région où dominent les Cafres, noirs redoutables armés d'arcs de grande dimension et de zagayes garnies d'une longue pointe de fer. Les Portugais n'eurent néanmoins qu'à se louer de ce peuple, et la contrée reçut le nom de Pays des Bonnes Gens (Terra da Boa Gente).

La flottille, continuant de naviguer à petite distance de la terre, passa durant la nuit devant un promontoire qu'on nomma *cabo dos Corrientes* (cap des Courants), et comme le littoral forme en cet endroit une courbe immense, elle prit le large afin d'éviter tout danger; s'avança ainsi, sans s'en douter, au delà de Sofala et alla aborder (le 22 janvier) près de l'embouchure d'un grand fleuve qui fut appelé *Rio dos Bons Sinaes* (fleuve des bons Indices), parce qu'on recueillit sur ce point d'utiles renseignements. En ce lieu, une affreuse maladie, dont les hommes de mer n'avaient probablement pas encore éprouvé les funestes atteintes, le scorbut, attaqua un grand nombre de matelots, et en enleva quelques-uns. L'auteur des *Lusiades* décrit ce mal et indique les moyens qui furent employés pour le combattre.

« Les gencives du malade se gonflaient tout à coup, et « dans sa bouche les chairs croissaient et se corrompaient

(1) Avant de quitter la baie de Saint-Braz, Gama fit brûler le petit bâtiment qui avait été joint à la flottille et planter sur la côte une croix de bois ainsi qu'un padrao aux armes du Portugal.

« à la fois : l'air en était infecté. — Nous n'avions ni sa-
« vants médecins, ni chirurgiens expérimentés; mais l'acier
« rigoureux supplée à tous les secours de l'art. Dirigé par
« des mains inhabiles, il coupe les chairs altérées et
« par de salutaires blessures arrache des victimes à la
« mort. Hélas! il ne peut les sauver toutes. Des braves qui
« si longtemps avaient partagé nos périls et nos travaux
« succombèrent sur cette plage ignorée. Ils y dorment d'un
« éternel sommeil. Oh! que l'homme aisément trouve
« ici-bas sa dernière demeure! »

Les navires appareillèrent le 24 février, et au bout de quatorze jours de navigation jetèrent l'ancre près de Mozambique (1). Les Portugais commencèrent alors à expérimenter la perfidie des Maures. « Ils tentèrent, dit Alvaro Velho, de s'emparer de nos personnes et de nous tuer par surprise. » La contenance ferme des équipages ayant empêché l'exécution des sinistres projets de ces implacables ennemis des chrétiens, ils cherchèrent, heureusement sans succès, à entraîner les bâtiments vers des endroits dangereux.

La flottille s'éloigna de cette terre inhospitalière le 29 mars, atteignit le 7 avril suivant Monbaza qu'elle quitta le 13, après avoir déjoué de nouvelles embûches des musulmans; rencontra sur sa route deux sambuques richement chargées; en prit une et, continuant de longer la côte, entra le 15 avril (jour de Pâques) dans la rade de Mélinde (2).

Toutes les difficultés s'aplanirent alors comme par enchantement. Les relations les plus amicales s'établirent entre les navigateurs et les habitants de la riche cité. Le roi, prince loyal autant que brave, reçut les chefs de l'expédition sur sa barque magnifiquement ornée; visita ensuite les

(1) Une mosquée, une maison couverte en tuiles (pour le chéick), quelques chaumières à toits de roseau, telle était alors Mozambique, qui s'accrut si rapidement.

(2) Mélinde, cité vaste et bien bâtie, habitée par des Maures d'Arabie, faisait alors un grand commerce avec Cambaye et le Guzerate.

bâtiments portugais; conclut un traité d'alliance avec le *capitam mòr* et lui donna pour le conduire vers les rivages indiens Malemo Canaco, habile pilote guzerate (1).

Le 18 avril on remit à la voile; malgré la saison contraire, le trajet s'effectua rapidement, et le 20 mai au soir les navires arrivèrent à Capocate, d'où ils s'éloignèrent aussitôt, remorqués par de nombreuses almadies (petites embarcations), pour aller mouiller près de Calicut (2), alors le plus riche entrepôt de ces contrées (3).

Calicut (en sanscrit Khalikodon, la terre des plantes chaudes) était gouverné par un prince hindou, appelé Samouri Radja (le roi du littoral); dénomination dont les Portugais firent bientôt Zamorin. Ce chef, le plus puissant du Malabar, avait pour tributaires les royaumes de Cananor, Granganor, Cochin, Perka, Kalan, Travancor; mais les souverains de ces petits États supportaient impatiemment le joug et prenaient souvent les armes contre leur suzerain.

Gama se tint prudemment à distance de la côte, et se contenta d'abord d'envoyer à terre un de ces bannis qui au quinzième siècle accompagnaient toutes les expéditions lointaines (4). Ce messager ayant rencontré dans la ville un

(1) Gama fut très-satisfait des connaissances géographiques de Malemo Canaco, qui lui montra une carte où était figurée toute la côte des Indes, orientée selon le système des Arabes. Barros, auquel nous empruntons ce détail, ajoute que Canaco ne manifesta aucune surprise à la vue de l'astrolabe : Il dit que les pilotes de la mer Rouge employaient des triangles de cuivre et des quarts de cercle pour observer la hauteur du soleil et que les navigateurs de l'Inde prenaient les distances ou mesuraient les angles avec un instrument à peu près semblable à l'arbalestrille.

(2) Malemo Canaco avait commis une légère erreur : croyant être devant Calicut il avait jeté l'ancre à deux lieues au sud de cette capitale.

(3) Calicut, aujourd'hui ville de 20,000 habitants, mais dont l'importance était plus grande avant les guerres d'Hyder-Aly et de Tipoo-Saheb, n'offrait de remarquable à l'époque de l'arrivée des Portugais qu'un certain nombre de pagodes assez vastes et le palais du souverain. Les rues ne se composaient guère que de maisons construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. — Les Arabes, qui, malgré l'imperfection de leurs navires, se rendaient facilement aux Indes orientales, avaient formé de nombreux établissements dans cette cité du Malabar.

(4) De tels hommes rendaient quelquefois de grands services, car ils n'avaient rien à perdre, et par un seul acte de courage pouvaient se réhabiliter.

Maure de Tunis nommé Bontaïbo (ou Moncaïde), admirateur passionné de la bravoure portugaise, n'eut pas de peine à captiver sa bienveillance, et le conduisit à bord de la capitane. « Estant entré en la nef, dit le traducteur (1) de Cas-
« tanheda, il commença de s'écrier .en Castillan : bonne
« aventure, bonne aventure; force rubis, force émerau-
« des; vous devez remercier Dieu de vous avoir conduitz
« en une contrée où il y a toute l'épicerie, pierrerie, et
« toute la richesse du monde! Et quand nos gens l'ouï-
« rent ainsi parler, ils demourèrent tous estonnez, parce
« qu'ils n'eussent jamais pensé qu'il y eust homme si loing
« de Portugal qui entendist leur langage, et rendirent
« grâces à Dieu, plorans de grande aise qu'ils avoyent. »

Les renseignements fournis par Moncaïde donnaient les plus belles espérances. Bientôt Fernand Martins (l'interprète de l'expédition) reçut l'ordre d'aller annoncer au Radja l'arrivée de la flottille, et le prince s'empressa de prévenir l'ambassadeur d'Emmanuel qu'une audience lui était accordée. Gama, malgré les touchantes remontrances de son frère (2) débarqua le 28 mai (1498), suivi de douze hommes déterminés. — Le *catoual* (premier ministre), qui l'attendait sur la plage à la tête de deux cents naïres (gentilshommes), le complimenta au nom de son maître; le cortége se dirigea ensuite vers Calicut, qu'il traversa lentement au milieu d'une foule immense, accourue pour voir les étrangers, et arriva le lendemain à Panderane, alors résidence du monarque hindou.

L'entrevue avec le samori (Zamorin) fut très-satisfaisante, et le *capitam mòr* put croire qu'il serait facile d'en obte-

(1) Nicolas de Grouchi.

(2) Vainement Paul de Gama, dont on devine à travers les digressions des historiens le généreux caractère, s'efforça de lui persuader de ne pas aller à Calicut, où de grands dangers pouvaient le menacer : Vasco, inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de se rendre à l'audience du Samori, donna l'ordre à son frère de commander la flottille durant son absence et lui enjoignit de ne tirer aucune vengeance de sa mort s'il périssait victime de quelque trahison, mais de retourner sans perdre de temps en Portugal pour annoncer au roi la découverte des Indes.

nir un traité de commerce. Mais les présents qu'offrit Gama, indignes de la majesté souveraine, ainsi que l'avoue ingénument Castanheda, jetèrent malheureusement du discrédit sur sa mission. Puis les funestes effets de la haine des nombreux musulmans établis dans la capitale ne tardèrent pas à se faire sentir. Représenté comme un dangereux chef de pirates, privé des objets qu'on accorde à l'hospitalité la plus vulgaire, Vasco courut de grands dangers et ne parvint à regagner la capitane qu'à force d'adresse et d'énergie, ce qui n'empêcha pourtant pas quelques transactions commerciales d'avoir lieu, les jours suivants, entre les Portugais et les indigènes.



(Fig. 23.)

Le but principal de l'expédition se trouvait rempli; la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance était enfin

trouvée! Gama s'éloigna donc de la côte le 28 août, signalant son départ par un acte de violence (1), s'arrêta aux Angedives pour faire de l'eau (2), et, désireux de revenir en Europe, cingla vers l'Afrique orientale.

Retardé par des calmes déplorables, attaqué par le scorbut, qui lui enleva un grand nombre de matelots, Vasco de Gama n'atteignit que difficilement Mélinde (3) qu'il quitta au bout de cinq jours de relâche; passa devant Monbaza; brûla (près des bas-fonds qu'on appela depuis roches de Saint-Raphaël) le navire de son frère parce qu'il ne restait pas assez d'hommes pour manœuvrer trois bâtiments; continua ensuite sa route au sud; aperçut successivement Zanzibar, Mozambique, le cap Corrientes et entra le 3 mars (1499) dans la baie de Saint-Braz. Sous cette latitude, la santé de ceux qui avaient résisté se fortifia, et vingt-sept jours d'heureuse navigation conduisirent les Portugais aux îles du cap Vert. Là une violente tempête sépara les deux navires. Nicolas Coelho, qui commandait le *Berrio*, cingla vers le Portugal, dès que le temps le permit, et atteignit l'entrée du Tage le 14 juillet. — Gama, que retinrent de tristes soins (4), n'arriva que le 29 août à Lisbonne; il fut élevé au grade d'amirante, et de brillantes fêtes signalèrent son retour (5). Emmanuel prit le titre de maître de la navigation

(1) Il retint à bord du Saint-Gabriel plusieurs Hindous que l'appât du gain y avait attirés, et foudroya de son artillerie les embarcations qu'envoyèrent pour les réclamer, leurs parents et leurs amis.

(2) Avant de quitter ces îles, il planta sur la principale un padrao en signe de prise de possession.

(3) Il avait, en passant, envoyé plusieurs coups de bombarde à Magadoxo. Les funestes souvenirs qu'avaient laissés aux Portugais Mozambique et Monbaza expliquent cet acte de gratuite agression. Mais si, au lieu d'agir ainsi, Gama se fût mis en rapport avec le cheick de l'importante cité dont il apercevait de loin les édifices de pierre surmontés de terrasses, les tours mauresques, les magnifiques palais, de nouveaux renseignements sur l'Afrique orientale lui eussent été fournis.

(4) Prévoyant la fin prochaine de Paul de Gama, que consumait une maladie de langueur, Vasco, après avoir remis le commandement de la capitane à Jean de Sa, s'était dirigé (avec une caravelle frétée à Santiago) vers Terceire pour rendre les derniers devoirs à son infortuné frère, au loyal compagnon de ses travaux.

(5) Pour perpétuer le souvenir de cette importante expédition, Emmanuel fit

ainsi que du commerce de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde. Les doutes, les préjugés qui subsistaient encore s'inclinèrent devant le fait accompli. Le pays tout entier se précipita dans la voie nouvelle, où chacun espérait recueillir gloire et richesse. L'Église favorisa cet élan, car elle voyait une œuvre sainte dans la lutte contre les infidèles, et une expédition importante ne tarda pas à suivre celle de Gama. La flottille commandée par Pedro Alvarez Cabral, ayant sous ses ordres Sancho de Tovar, Nicolas Coelho, Barthélemy Diaz ainsi que plusieurs autres marins célèbres, partit du Rastello (1), le 9 mars 1500; parvint le 22 à Santiago (2) (une des îles du cap Vert), se dirigea de là vers le S. O., afin d'éviter les calmes de la côte de Guinée, et se trouva le 24 avril en vue d'une terre fertile, qui reçut le nom de Santa-Cruz (3). Le 23 Nicolas Coelho explora le littoral, et le 24 les navires mouillèrent dans une anse située par 16° 30′ de latitude sud (4). Le lendemain, dimanche de Pâques, on célébra la messe dans un îlot, en présence d'un certain nombre d'indigènes, dont l'attitude respectueuse surprit autant qu'elle charma les Portugais. Le 1er mai Cabral prit possession de la contrée (5) qu'il explora les jours suivants, jusqu'à une assez grande dis-

construire près du Rastello une église magnifique ainsi qu'un vaste couvent, et voulut que ce lieu portât désormais le nom de Belem.

(1) Pendant la messe célébrée pour attirer la protection divine sur les officiers et les matelots, Cabral s'était toujours tenu auprès du roi, qui, malgré le concours des populations, avait voulu l'accompagner jusqu'au lieu de l'embarquement.

(2) Un des navires, celui que commandait Vasco d'Athayde, était resté en arrière, mais Cabral ne l'attendit que peu de temps, car il avait hâte de poursuivre sa route.

(3) C'était la partie de l'Amérique du Sud qui plus tard fut appelée Brésil, nom d'un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton, qu'on trouva en grande quantité dans le pays. — Depuis longtemps déjà on désignait sous les dénominations de Brésill, Bréasilly, Bresilji, Braxilis, Brazile, des bois ayant la même propriété qui venaient d'Afrique, et qu'on payait fort cher.

(4) Elle prit le nom de Porto-Seguro.

(5) Il ignorait complétement les découvertes accomplies quelques mois auparavant, beaucoup plus au nord, par les frères Pinzon et Diego Lope (voir Marine espagnole). Du reste, la sienne fut si bien acceptée que nulle contestation ne s'éleva à son sujet.

tance du rivage; chargea Gaspard de Lemos d'aller porter à Emmanuel la nouvelle de la découverte (1), et remit à la voile (22 mai), laissant dans le pays, pour en constater les ressources naturelles et en observer les usages, deux jeunes bannis choisis parmi ceux qu'on nommait *degradados*, et dont l'un, réconcilié plus tard avec la société, devint un agent actif et intelligent de la colonisation.

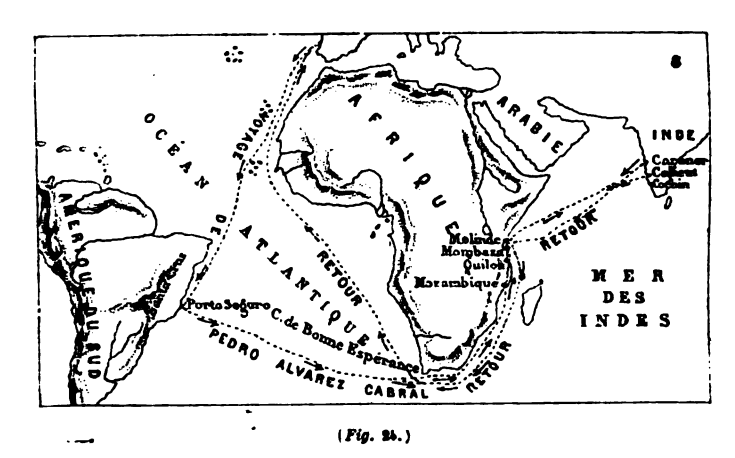
L'apparition d'une comète jeta peu de temps après l'épouvante parmi les équipages et une violente tempête durant laquelle sombrèrent quatre bâtiments (2), réalisa les craintes superstitieuses qu'avait fait naître le phénomène céleste. Cette lutte contre les éléments n'empêcha pourtant pas Pedro Alvarez de doubler le cap de Bonne-Espérance. Il toucha ensuite à Mozambique, déjoua l'astuce du souverain de Quiloa, embarqua deux pilotes guzerates à Mélinde, parcourut rapidement les sept cents lieues qui le séparaient du Malabar, et arriva le 13 septembre devant Calicut. Soit crainte, soit dissimulation. afin de mieux préparer sa défense, le samori accueillit cette fois les étrangers avec empressement. — Environné de toute la pompe orientale, paré des ornements les plus riches (3), il reçut solen-

(1) Une expédition dirigée cette même année vers Santa-Cruz demeura sans résultat; celle que, d'après Cazal et Pizarro, aurait entrepise Amerigo Vespucci, et durant laquelle le célèbre navigateur florentin aurait exploré le littoral brésilien sur une étendue d'environ 750 lieues, n'est nullement prouvée; M. de Santarem, dans un mémoire publié en 1842, la nie même complétement, et base son opinion sur des preuves qui paraissent irréfutables. En 1503 (selon Danien de Goez) Gonçalo Coelho ayant été envoyé à la terre de Sancta-Cruz, perdit quatre navires, dont les équipages formèrent, à Porto Seguro, le premier établissement portugais du pays — Puis apparurent dans ces mers Christovam Jacques, qui visita la vaste baie qu'on dédia plus tard à tous les saints; Albuquerque, Francois d'Almeïda, Tristam da Cunha, ainsi que divers autres hardis chercheurs; les naufrages servirent à la connaissance de la contrée; on amena des Brésiliens à Lisbonne, où déjà des interprètes pouvaient parler en leur nom.

(2) Le navire que montait Barthélemy Diaz était du nombre de ceux qu'engloutirent les flots.

(3) Tant de joyaux couvraient le radjah, dit Ramusio, qu'aucune somme n'aurait pu les payer. Son trône était d'argent massif; quinze à vingt trompettes du même métal, faisaient entendre de joyeuses fanfares; il y en avait aussi trois en or, dont (deux) d'une telle grandeur et d'un tel poids qu'il fallait quatre hommes

nellement le nouvel ambassadeur, qui lui remit de magnifiques présents; conclut un traité d'alliance, qu'on grava sur une lame d'airain, et autorisa l'établissement d'une factorerie que devait diriger Ayrès Correa, administrateur habile.



(*Fig.* 24.)

Le but principal du voyage paraissait atteint; rien ne semblait plus menacer la sûreté du commerce; mais cette tranquillité ne dura malheureusement pas longtemps. Les musulmans, craignant de se voir enlever par ces audacieux chrétiens les avantages dont ils jouissaient, ne tardèrent pas à soulever contre eux la multitude. Une populace furieuse envahit tout à coup le comptoir. Les Portugais, surpris, déployèrent inutilement la plus grande bravoure : Correa ainsi que cinquante de ses infortunés compagnons tombèrent mortellement frappés; vingt hommes seulement, couverts de blessures, parvinrent à regagner la flotte.

La saisie de dix bâtiments mouillés dans le port et le massacre de leurs équipages punirent aussitôt cette odieuse agression. Pedro Alvarez se rendit ensuite à Cochin (1), puis

pour les porter. A l'embouchure de ces instruments brillait un cercle de rubis.

(1) Quatre-vingt-cinq petits navires envoyés par le samori vinrent lui offrir le

à Cananor, établit des relations amicales avec les souverains de ces deux royaumes, et reprit la route de l'Europe (1).

Un seul événement fâcheux, la perte du navire (2) que commandait Sanche de Thovar, par la faute de l'imprudent capitaine, signala la traversée de retour. Cabral doubla sans peine le cap de Bonne-Espérance, atteignit heureusement les côtes de la Guinée septentrionale, eut la satisfaction de rencontrer près de Bézenègue une flottille qui se rendait à Santa-Cruz, et arriva le 23 juillet (1501) à Lisbonne (3).

Environ cinq mois avant son arrivée, une armada nouvelle, composée de quatre voiles, s'était dirigée vers les côtes du Malabar. Jean de Nueva, qui en avait le commandement, fit éprouver aux Indiens et aux Arabes la supériorité des armes portugaises : attaqué devant Cananor par les forces navales du radjah de Calicut, il les mit en fuite, après une lutte de courte durée, et revint triomphant à Lisbonne. — La découverte des îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène signala aussi cette expédition.

A cette même époque Gaspard Corte Real, désireux de s'illustrer dans la carrière des explorations, partit de Terceire avec deux bâtiments équipés à ses frais. Les contrées de l'ouest et du midi, ouvertes aux Européens, semblaient laisser peu de chances à tenter : mettant donc le cap au N.-O., Corte Real se rendit à Terre-Neuve, visita le golfe du Saint-Laurent, côtoya ensuite le continent américain (qu'il appela *Terra de Labrador*) jusqu'au 61° de lat. N.; désigna sous la dénomination d'Anian le détroit auquel

combat pendant son séjour à Cochin; mais il évita d'engager l'action, se souvenant sans doute que l'expédition avait pour but, non d'accomplir des exploits, mais de nouer avec l'Inde des relations commerciales qui détournassent, au profit du Portugal, les richesses que Venise allait chercher dans une partie de l'Orient.

(1) Tous ses navires étaient chargés d'épices.

(2) Il donna sur un bas-fond, près de Monbaza, et dut être abandonné.

(3) Cabral, dont les services furent généreusement récompensés, vécut après son retour en Portugal dans une complète obscurité. On suppose que l'heureux explorateur du Brésil mourut vers 1526. Sa tombe, longtemps ignorée, a été découverte il y a quelques années dans la sacristie du couvent da Graça, à Santarem.

Hudson devait, un siècle plus tard, laisser son nom, et croyant avoir trouvé dans ces régions glacées un passage pour aller aux Indes, se hâta d'aller annoncer en Portugal le résultat de son voyage (1).

Persuadé qu'on ne pouvait que par la force établir avec l'Inde des relations solides et avantageuses, Emmanuel fit armer, en 1502, une flotte de vingt navires, dont il donna le commandement à Vasco de Gama. Parti de Lisbonne, le 10 février, l'amirante atteignit heureusement la côte de l'Afrique, et fonda des établissements à Sofala, à Mozambique, à Quiloa. Un acte de sévérité cruelle, qu'on ne saurait cependant passer sous silence, suivit ces mesures si pleines de prévoyante sagesse. Le *Merii* (2), gros navire chargé de richesses immenses, fut impitoyablement livré aux flammes (dans l'océan Indien), et ceux qui le montaient périrent tous à l'exception d'une vingtaine d'enfants. — Ce terrible épisode fait assez comprendre de quels sentiments était animé Gama. — Arrivé à Cananor, il décida le roi du pays, malgré l'opposition des musulmans, toujours hostiles, à conclure un traité de commerce, et, remettant à la voile, rangea la côte jusqu'à Calicut.

Ce n'était pas seulement de la mauvaise foi du samori qu'avait à demander compte l'envoyé d'Emmanuel, la mort de Correa, lâchement assassiné avec ses infortunés compagnons, lui donnait encore le droit d'exiger le prix du sang. Aussi, vainement le radjah allégua-t-il que l'incendie du Merii était une représaille suffisante pour le meurtre des Portugais, et proposa-t-il divers arrangements, Gama refusa

(1) Une seconde expédition vers ces parages tentée par ce navigateur lui fut malheureusement fatale : il périt enfermé dans les glaces. — Son frère Michel, en allant à sa recherche, éprouva peu de temps après le même sort, et il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette valeureuse famille de se sacrifier à l'amitié fraternelle.

(2) Ce navire, sur lequel avaient pris passage de nombreuses familles musulmanes des régions les plus diverses de l'Asie qui étaient allées visisiter le tombeau du prophète, revenait de Djeddah. — Les enfants qu'on sauva par ordre de Gama, dit Barros, reçurent le baptême et servirent plus tard avec fidélité sur les bâtiments de l'État.

d'entrer en pourparlers, demandant avant tout l'entière expulsion des Arabes, et, sur le refus du prince hindou de se soumettre à cette exigence, il foudroya la ville de son artillerie (1).

Gama se dirigea ensuite vers Cochin, et trouva dans le roi Triumpara un ami sincère. Ce monarque non-seulement conclut avec lui des traités d'alliance et de commerce, mais se livra même entièrement à sa discrétion.

Après avoir ainsi montré son habileté, Vasco signala sa bravoure par deux victoires sur les nombreuses flottes de l'empereur de Calicut; puis, laissant à Cochin sept navires sous les ordres de Vincent Sodre, il revint en Europe, et rentra dans le port de Lisbonne le 1er septembre 1503.

D'importants résultats avaient été obtenus : la prépondérance des Portugais se faisait sentir en Orient; les souverains hindous étaient frappés de terreur; les musulmans semblaient reconnaître leur insuffisance à lutter contre les chrétiens. — On ne sut pourtant pas apprécier à leur juste valeur les services qu'avait rendus l'amirante (2) : il demeura longtemps dans l'oubli, et ne prit part à aucune autre expédition sous le règne d'Emmanuel.

L'escadre laissée à Cochin devait protéger à la fois les Portugais et leur allié; mais lorsque Gama eut quitté ces parages, Vincent Sodre alla croiser à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, afin de saisir quelques-uns de ces bâtiments richement chargés que les Arabes expédiaient chaque année pour l'Inde (3). Abandonné à ses seules ressources,

(1) Gama se souilla en ce jour par un acte de cruauté qu'on ne saurait trop blâmer. Avant d'ouvrir le feu contre la ville il fit pendre aux vergues des navires cinquante malheureux Indiens qui étaient tombés au pouvoir des Portugais. « Sur le soir, dit Barros, pour en finir, pour imprimer plus de terreur, il « ordonna de décapiter les gens qu'on avait pendus, et, à l'heure de la marée « montante, ces troncs mutilés furent lancés à la mer, afin qu'ils allassent échouer « sur le rivage. »

(2) Il fallut les sollicitations de dom Jaime (duc de Bragance) pour qu'il obtînt le titre de comte da Vidigueyra avec la grandesse.

(3) L'expédition fut malheureuse : Vincent Sodre alla se jeter sur des écueils, où il périt avec son frère Braz et nombre de Portugais. — François d'Albuquerque, se dirigeant vers Cochin, recueillit les débris du naufrage.

Triumpara courut bientôt les plus grands dangers : énergiquement attaqué par le samori, il se vit obligé de s'éloigner de Cochin et de se réfugier dans l'île de Vaïpin, où son puissant adversaire ne tarda pas à venir l'assiéger.

Cependant, trois divisions, composées chacune de trois navires, gagnaient l'Océan indien sous la conduite d'Antoine de Saldanha (1), d'Alphonse et de François d'Albuquerque. Celui-ci, arrivé le premier sur les côtes du Malabar, dispersa la flotte ennemie, rendit au fidèle Triumpara sa capitale, ravagea les terres de plusieurs vassaux rebelles, et obtint, en récompense de tant d'importants services, l'autorisation d'élever un fort près de Cochin (2). Les travaux étaient commencés lorsque Alphonse d'Albuquerque, rejoignant son cousin, contribua au prompt achèvement de cet ouvrage, à la construction duquel on n'employa d'ailleurs d'autre matière que le bois.

Les hostilités, un instant suspendues, se poursuivirent ensuite avec de nouveaux avantages; plusieurs villes du littoral furent livrées aux flammes et trente-cinq *caturs* (grandes barques) essuyèrent, en vue de Répelin, une entière défaite. Fiers de ces rapides succès, les Albuquerque ne tardèrent pas à reprendre la route de l'Europe. Alphonse, après avoir chargé ses navires à Coulan et fondé un comptoir dans cette place, revint comblé de gloire en Portugal (3); François, moins heureux, périt pendant la traversée de retour.

Loin d'être découragé, le radjah de Calicut nourrissait toujours l'espoir de triompher : aussi dès que ses préparatifs furent achevés s'empressa-t-il de donner l'ordre à cinquante mille hommes et à deux cent quatre-vingt-dix *paraos* (4) de s'avancer contre Cochin. Trois caravelles et en-

(1) Saldanha ne devait pas dépasser le golfe Arabique.

(2) Ce fort reçut le nom de San Yago.

(3) Il arriva le 16 juillet 1504, et fit présent au roi de deux chevaux de Perse, les premiers qu'on eût transportés en Portugal, ainsi que de quelques mesures de perles d'un grand prix.

(4) Petits navires de guerre.

viron huit cents marins et soldats, sous le commandement d'Édouard Pacheco Fereira, étaient restés pour la défense de cette place, qu'un canal peu profond séparait de la terre ferme. L'intrépide capitaine portugais, que Camoëns place au-dessus des héros de l'antiquité, engagea fièrement la lutte, malgré l'énorme disproportion des forces, et par son habileté à profiter de la situation des lieux, par sa bravoure, par son incessante activité, gagna sept batailles en moins de six mois.

Le samori avait perdu dix-huit mille hommes, ainsi qu'une centaine de navires; l'arrivée de Lopez Soarez avec treize gros bâtiments armés de pièces d'un fort calibre aggrava encore sa situation. Mais vainement il implora la paix : Calicut, impitoyablement canonné pendant deux jours, éprouva le plus grand dommage; Granganor ressentit bientôt à son tour les terribles effets de l'artillerie portugaise, et dix-sept transports richement chargés furent incendiés devant Pandérane. Ces actes de rigueur accomplis, Soarez et Pacheco (1) regagnèrent Lisbonne (1505).

Les expéditions se succédèrent ensuite rapidement, et toujours couronnées de succès. — François d'Almecida, revêtu du titre de gouverneur des Indes, partit de Belem, avec vingt-deux bâtiments, sur lesquels étaient embarqués quinze cents hommes (2); soumit, sur la côte orientale de l'Afrique, Quiloa, puis Monbaza (3); construi-

(1) Nommé plus tard gouverneur de Saint-Georges de la Mine (côte de Guinée), Pacheco fut indignement calomnié, et finit, après plusieurs années de captivité, par aller mourir misérablement à l'hôpital de Valence. Rien de plus touchant que le passage des Lusiades où la nymphe, qui vient de placer le marin portugais au-dessus des grands hommes de la Grèce et de Rome, baisse tout à coup la voix et déplore sa disgrâce : « O Bélisaire, dit-elle, toi qui seras toujours grand parmi « les filles de Mémoire, si l'impure calomnie a flétri tes lauriers, si ta gloire à « connu l'outrage, viens te consoler avec Pacheco. »

(2) De longs calmes interrompirent d'abord la navigation d'Almeida, qui, craignant ensuite les tempêtes que l'on essuie presque toujours près du cap de Bonne-Espérance, s'avança dans l'hémisphère austral à une hauteur telle que les froids les plus rigoureux se firent sentir et que même la neige couvrit les bâtiments.

(3) Pierre d'Almaya remporta peu de temps après sur les Cafres une importante victoire, et imposa au roi de Sofala l'alliance du Portugal.

sit des forts près de ces deux villes et cingla vers le Malabar, où (ainsi que nous le verrons plus loin) il ne tarda pas à s'illustrer par de nombreux exploits.

Emmanuel n'igorait pas que les Arabes, ses ennemis les plus acharnés, avaient dès l'origine excité la haine du samori ; il arma donc contre eux, et quatorze navires commandés par Tristam da Cunha, qui avait sous ses ordres Albuquerque (1) ainsi que plusieurs autres capitaines expérimentés, appareillèrent de Belem au mois d'avril 1506. La découverte d'une île déserte à laquelle Tristam donna son nom marqua seule le trajet de l'armada, du Tage au cap de Bonne-Espérance; mais sur la côte orientale de l'Afrique les Portugais firent d'importantes explorations, et remportèrent de brillants avantages. Après avoir visité, au sud et à l'ouest, le littoral de San-Lourenço (Madagascar, qu'avait aperçue peu de temps auparavant Soarez), ils relâchèrent à Quiloa, puis à Mélinde, prirent Haja, qu'ils livrèrent aux flammes, saccagèrent Braboa (2), que défendaient six mille Maures, s'emparèrent ensuite de Socotora (3), malgré l'énergique résistance d'Ibrahim, fils de Caxem roi du pays des Fartaques, et, afin de se ménager un point d'appui d'où leurs bâtiments pussent observer le commerce de la mer Rouge, élevèrent au nord de l'île le fort de Çoco, dont Alphonse de Noronha eut le commandement. Tristam da Cunha partit alors pour l'Inde, et Albuquerque, resté dans ces parages avec six navires, s'occupa de réaliser le projet que depuis longtemps il avait conçu de se rendre maître d'Ormuz. Muni de la carte marine d'Omar, l'habile navigateur s'éloigna, le 10 août 1507, de Socotora, se dirigea vers le N. E., et atteignit heureusement la presqu'île arabique. Calayate, aussitôt attaqué, tomba en son pouvoir;

(1) Bien qu'Albuquerque ne fût alors que commandant du *Cirné*, il était secrètement muni du titre de gouverneur des Indes, mais il ne devait le prendre qu'à l'expiration des pouvoirs d'Almeïda.

(2) Les Portugais commirent à Braboa des horreurs dignes des sauvages les plus féroces : ils égorgèrent les vieillards, les femmes, les enfants et jonchèrent les rues de leurs cadavres mutilés.

(3) Récemment découverte par Diego Fernando Pereira.

Curiate subit bientôt le même sort, l'importante ville de Mascate fut presque entièrement détruite (1), Sohar ne dut son salut qu'à sa prompte soumission, et si Orfacate ne se vit pas obligée de capituler, elle ne parvint néanmoins pas à empêcher son redoutable ennemi d'occuper près de ses murs une forte position. Mieux renseigné dès lors sur l'opulente cité qu'il cherchait, l'infatigable chef de l'expédition, ayant pris un nouveau pilote, ne tarda pas à se remettre en mer, et au bout de deux jours la flottille arriva devant Ormuz. — De nombreuses troupes couvraient le rivage; soixante navires se balançaient non loin de l'entrée du port; les remparts étaient garnis d'artillerie. A la vue de ces formidables apprêts, les compagnons d'Albuquerque demeurèrent frappés d'étonnement; lui seul ne montra aucune surprise (2), et lorsque les capitaines, peu disposés à attaquer la ville, lui adressèrent de prudentes remontrances, il se contenta de leur répondre que la tentative présentait sans doute de sérieuses difficultés, *mais qu'il était trop tard pour reculer, et qu'il avait plus besoin de détermination que de conseils.*

Ormuz (3), aujourd'hui presque inhabitée, était au seizième siècle la populeuse capitale d'un assez vaste royaume et l'échelle d'une grande partie du commerce de l'Orient. A l'époque où les trafiquants étrangers se rendaient dans ses ports, cette belle cité offrait le tableau le plus varié de la richesse et de la magnificence. Le pavé des rues était couvert de nattes et en quelques endroits de tapis;

(1) Comme à Braboa, les vainqueurs souillèrent leur triomphe par d'horribles cruautés.

(2) Le pilote d'Orfacate lui avait appris que, prévenus de son arrivée, les Ormusiens se tenaient sur leurs gardes, mais par son ordre le musulman n'avait rien révélé aux autres officiers, et, lui-même il avait gardé le secret afin de ne pas compromettre le succès d'une si audacieuse entreprise.

(3) Bâtie, vers 1273, sur un îlot stérile (nommé Djéroun) de huit à neuf lieues de circonférence, par Godrum shah, Ormuz, grâce à sa favorable situation, n'avait pas tardé à prendre une grande importance, et depuis longtemps déjà elle était justement considérée comme la plus opulente place commerciale de l'Asie, lorsque les Portugais y arrivèrent. — Les Orientaux disaient avec orgueil : « Le monde est un anneau; Ormuz en est la pierre précieuse. »

des toiles s'avançant du haut des maisons tempéraient les ardeurs du soleil; sur les places et au coin des principales voies de communication stationnaient des chameaux chargés d'outres remplies d'eau fraîche; dans les établissements publics le promeneur fatigué trouvait en abondance les vins de l'Iran, les parfums les plus exquis, les mets les plus délicats, enfin toutes les jouissances que procure un luxe ingénieux.

Le souverain d'Ormuz, Seif-ed-din, adolescent encore, laissait à Coge-Atar, ancien favori de son père, les soins du gouvernement. Instruit de la prochaine arrivée des *étrangers*, l'actif ministre avait promptement réuni des forces considérables. Outre les soixante transports armés (dont nous avons parlé plus haut), il pouvait mettre en mouvement deux cents embarcations à rames, ainsi qu'une multitude de *tarades* (navires de la grandeur de nos yachts modernes), et disposait de vingt mille soldats.

Albuquerque, cependant, formula hardiment ses exigences (1) et des négociations s'engagèrent; mais le quatrième jour, voyant qu'elles n'amenaient aucun résultat, l'impétueux marin recourut à la force, et ne craignit pas d'attaquer avec ses six navires, — parmi lesquels il est vrai se faisait remarquer la *Fleur-de-la-Mer*, l'un des plus magnifiques bâtiments de cette époque (2), — l'innombrable armée navale ennemie.

Les Portugais ne pouvaient remporter un rapide triomphe : aussi, l'issue de la bataille demeura-t-elle longtemps indécise, et ce ne fut qu'après huit heures de lutte acharnée qu'enfin la victoire couronna leurs héroïques efforts. Les *tarades*, qui sous la conduite de Coge-Atar lui-même s'étaient avancées les premières pour tenter l'abordage, avaient été presque toutes, ou brûlées, ou coulées à fond; de nombreux débris couvraient au loin les flots rougis par le sang; trente gros navires embrasés éclairaient le rivage.

(1) Il voulait qu'Ormuz reconnût la suzeraineté du roi de Portugal et s'engageât à lui payer un tribut.

(2) Jean de Nova en avait le commandement.

L'incendie des ports, la destruction d'un faubourg d'Ormuz achevèrent de jeter l'épouvante parmi les musulmans. Seif-ed-din, consterné, se hâta de conclure la paix (1) et autorisa les vainqueurs à élever sur la pointe de Morona (2) une forteresse qui reçut le nom de *Notre-Dame de la Victoire.*

La domination portugaise se trouvait ainsi établie dans le golfe Persique; malheureusement, l'odieuse conduite d'une partie des officiers de l'escadre fit bientôt perdre le fruit de cette brillante campagne. Oubliant tout sentiment du devoir, Jean de Nova et les capitaines de deux autres navires se dirigèrent vers l'Inde au moment où leur concours était le plus nécessaire. Impuissant dès lors à maintenir les Ormusiens sous son obéissance, Albuquerque fut obligé de s'éloigner sans garder même la citadelle dont la construction lui avait coûté tant de peines. La faible garnison laissée à Çoco réclamait d'ailleurs ses secours. Il se rendit donc à Socotora, puis revint devant Ormuz, et ne s'éloigna qu'après avoir décidé d'avance le lieu où viendraient un jour s'accumuler, avant d'aller à Lisbonne, toutes les richesses de l'Asie.

Cette époque si féconde en événements importants sur les rivages de l'Afrique orientale et sur les côtes de la presqu'île arabique ne fut pas moins glorieuse au Malabar pour les marins portugais. Arrivé aux Angedives le 30 septembre 1505, François d'Alméida se mit activement à l'œuvre et d'utiles mesures signalèrent les premiers mois de son administration. Il éleva deux forts (l'un sur l'île Angedive, l'autre près de Cananor) (3), conclut d'avantageux traités avec les radjahs d'Onor, de Narsingue, de Cananor, fit explorer les Maldives par son fils (Laurent) que les

(1) Il reconnut la suzeraineté du Portugal et prit l'engagement de payer chaque année à Emmanuel une somme de 15,000 xarafuis (environ 12,000 cruzades). — Les clauses du traité furent gravées en persan et en arabe sur deux lames d'or.

(2) Langue de terre qui séparait les deux ports.

(3) Il nomma gouverneur du premier Manuel Passagna, et confia la défense du second à Laurent de Britto.

courants entraînèrent jusqu'à l'île de Ceylan (1), et fixa sa résidence à Cochin dont le nouveau roi devint le feudataire d'Emmanuel.

Persuadé que l'érection de forteresses ou la fondation de colonies partielles toujours difficiles à garder, devaient moins favoriser les intérêts commerciaux de sa patrie que des courses en mer, le vice-roi équipa ensuite une petite escadre qui, sans cesse en mouvement, captura plusieurs transports, et alla incendier dans le port de Coulan vingt-quatre navires richement chargés. Tant de pertes jetèrent la consternation parmi les négociants arabes. A leur instigation, le samori ordonna de grands armements maritimes et bientôt une flotte de deux cents voiles, destinée à protéger les convois contre les attaques des Franguis (2), appareilla de Calicut. — Laurent d'Alméida ne pouvait opposer à des forces si nombreuses que trois galions, cinq caravelles, deux galères et un brigantin. Le téméraire capitaine n'hésita pourtant pas à engager l'action : il canonna d'abord de loin l'armée ennemie; puis s'approchant avec rapidité se rendit maître de trois des plus gros navires, et vaillamment secondé par Jean de L'Homme, Fernand Perez d'Andrade, Vincent Pereira, parvint à disperser les autres (3) (1506).

Le vice-roi, occupé d'autres soins, avait jusqu'alors laissé

(1) Laurent d'Alméida atterrit au sud de l'île à un port désigné par Damao de Goes sous le nom de Gabaliçao et que les Portugais appellent Calle. Le souverain du pays (Boenegabo-Pandare) accueillit le jeune capitaine en grande pompe; accepta la suzeraineté d'Emmanuel, et prit l'engagement de charger les navires portugais de 400 bahars (environ 2,000 quintaux) de cannelle.

Las de combattre, Triumpara s'était retiré dans la solitude, laissant le trône à Naubeadora, son neveu. François d'Alméida plaça sur la tête du jeune prince une couronne d'or, et l'autorisa à battre monnaie au nom d'Alphonse qui imposait ainsi sa suzeraineté au successeur de son fidèle allié.

François d'Almeida expédia peu de temps après de Cochin une flottille de huit navires chargés d'épices, qui, sous la conduite de Fernand Soares, atteignit heureusement Lisbonne.

(2) Nom qu'au Malabar on donnait aux Portugais.

(3) Les vainqueurs s'étaient emparés de neuf navires, et en avaient coulé plusieurs à fond. — D'après certains historiens, trois mille Hindous ou Maures auraient péri durant la lutte, qui ne dura pas moins de quinze heures.

à son fils l'honneur de combattre, désireux de vaincre à son tour, il prit le commandement l'année suivante, et après avoir remporté divers avantages, s'empara de Panane, cité maritime importante (1).

Dès l'origine, le soudan d'Égypte s'était ému des succès *d'une poignée d'Européens* dans l'Asie méridionale; son inquiétude s'accrut bien davantage lorsque les exploits des envoyés d'Emmanuel eurent retenti par tout l'Orient. Résolu d'arrêter les progrès des heureux conquérants qui lui ravissaient le commerce de ces contrées, il envoya contre eux douze navires de haut bord sous la conduite de l'émir Hossein, officier d'une grande habileté. Cette escadre, unie à celle du roi de Cambaye (2), assaillit, près de Chaul, une division portugaise commandée par Laurent d'Alméida, qui, malgré l'infériorité du nombre, soutint vaillamment la lutte, et disputa longtemps la victoire. Grièvement blessé à la cuisse, il se fit lier au pied du grand mât, et continua d'encourager ses valeureux compagnons jusqu'au moment où un boulet l'atteignit en pleine poitrine (1508) (3). Ce glorieux trépas excita l'admiration, et l'on partage l'enthousiasme de l'illustre auteur des *Lusiades* quand il s'écrie : « Va donc, âme héroïque, va recueillir au « sein d'une éternelle paix, le prix de ton généreux sacrifice. » François d'Alméida venait d'être ainsi frappé du coup le plus rude qui pût affliger sa vieillesse, lors qu'Albuquerque arriva aux Indes, et lui notifia les pouvoirs secrets dont il était muni (1508). Le vice-roi n'en pouvait nier la validité; refusant néanmoins d'abandonner le

(1) Seize navires qui se trouvaient dans le port furent livrés aux flammes et la ville essuya de très-grands dommages.

(2) Elle était sous les ordres de Melek Yaz, officier maure, qui s'était mis au service des Guzerates.

(3) A cette même époque, Emmanuel, ajoutant foi aux promesses de Zéjam, roi de Fez, qui s'était engagé à lui faciliter la prise d'Azamore, donna l'ordre à Jean de Menezès d'aller investir cette place; mais l'expédition n'eut pas un heureux succès. Attaqués par le perfide prince maure sur le concours duquel ils comptaient, les Portugais, trop inférieurs en nombre, ne purent soutenir la lutte et durent se rembarquer.

commandement avant d'avoir vengé la mort de son fils, il ne tarda pas à appareiller de Cochin avec dix-neuf navires montés par treize cents hommes, et bientôt l'opulente Daboul, emportée d'assaut, fut détruite de fond en comble (1).

Quelques semaines après, les forces combinées du soudan d'Égypte et du rajah de Calicut (2) étaient exterminées devant le port de Diu. La bataille avait duré depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil, et bien que leurs manœuvres eussent été criblées de projectiles, les Portugais n'avaient perdu que trente-deux hommes (3).

Cette journée mémorable (3 février 1509) portait un coup fatal au commerce des musulmans en Orient. Melek-yaz le comprit très-bien, et se hâta de conclure la paix (4). Quant à Hossein, il s'enfuit en toute hâte vers Cambaye, puis gagna l'intérieur des terres (5).

Enivré de son triomphe, le vainqueur de Diu fit charger de chaînes Albuquerque, et l'envoya sous bonne escorte à Cananor; mais l'illustre captif ne tarda pas à être délivré par le maréchal dom Fernand Coutinho, qui arriva au Malabar à la tête d'une flotte de quinze voiles, et François d'Alméida, obligé enfin de se démettre d'un pouvoir trop long-

(1) Les Portugais souillèrent leur victoire de tant de cruautés que dans l'Inde entière on disait longtemps après pour souhaiter à un ennemi les plus grands malheurs : « Puisse la colère des Franguis venir sur toi comme elle est venue sur Daboul! »

(2) Environ cent navires. — Il y avait à bord des bâtiments égyptiens huit cents mameluks, ainsi qu'un certain nombre de Slaves et de Vénitiens.

(3) Quinze cents Arabes ou Hindous et quatre cents mameluks périrent, selon des historiens dignes de foi, sous les coups des vainqueurs.

(4) Il abandonna au vice-roi les débris de la flotte du soudan.

(5) Le 19 août de cette même année, Diogo Lopez Sequeira partit de Cochin avec cinq navires; reconnut Ceylan le 22, traversa heureusement le golfe de Bengale, rangea en chemin les îles Nicobar, atterrit à Pédir sur la côte de Sumatra, où il ne s'arrêta que peu de temps, continua ensuite sa route à l'est, et arriva le 11 septembre à Malacca, riche cité dont le port était toujours rempli de navires, venus les uns du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, les autres de l'Hindoustan, de la Perse, de l'Arabie et de l'Afrique. — Bien accueillis d'abord, les Portugais ne tardèrent pas à courir les plus grands dangers : à l'instigation des négociants arabes le gouverneur de la ville s'efforça de les faire périr, et Diogo Lopez ne parvint que difficilement à s'éloigner, laissant au pouvoir des Malais une trentaine de marins et de soldats.

temps gardé, reprit la route de l'Europe, le 1[er] décembre 1509, avec trois navires richement chargés (1).

Un port commode et sûr avait semblé au premier vice-roi des Indes le seul établissement nécessaire. Plein de cette confiance qu'inspire ordinairement à un esprit élevé le sentiment de sa propre valeur, Albuquerque conçut de plus vastes projets. Résolu de créer un empire dans ces lointaines régions, il s'efforça de multiplier les colonies sur le littoral de l'Hindoustan, et d'en former des pépinières de marins et de soldats. Le sac de Calicut (2) ainsi que d'heureuses excursions le long de côtes commencèrent la série de ses nombreux exploits.

Bâtie sur une île d'environ six lieues de tour (3), formée par les deux bras du fleuve Mandova (et munie d'un port magnifique), Goa était alors livrée à toutes les horreurs de l'anarchie. Instruit par un prince hindou, nommé Timoia, de la triste situation politique de la riche cité musulmane, le vice-roi n'hésita pas à l'attaquer, et s'en rendit maître sans peine, le 17 février 1510; mais un prince mahométan appelé Adel-Schah (ou Heidal Khan) l'enleva bientôt à son tour, et ce fut seulement neuf mois après qu'assiégée de nouveau, elle tomba une seconde fois au pouvoir des Portugais qui en firent la métropole de leurs possessions aux Indes (4).

(1) François d'Alméida ne revit pas les rives du Tage : s'étant trouvé obligé de relâcher à la baie de Saldanha, il fut tué dans une rencontre avec les Cafres, le 1[er] mars 1510. — Les bâtiments remirent à la voile le jour suivant et, après une assez heureuse navigation, atteignirent Lisbonne, où la nouvelle qu'ils apportaient causa la plus vive douleur.

(2) Fernand Coutinho, emporté par son imprudente valeur, périt dans la mêlée.

(3) Au treizième siècle cette île, nommé Tissuary (ou Ticuarin) appartenait aux radjahs de Bisnagar; vers 1469, elle tomba sous la domination de l'empereur du Dekkan, et dix ans après, Oum fonda au nord de l'île la cité musulmane dont s'emparèrent les Portugais. — L'ancienne ville hindoue était située au sud.

(4) Bientôt Goa prit de notables accroissements : de magnifiques constructions, de riches églises, de vastes arsenaux s'y élevèrent, et l'on continua de pousser les travaux d'embellissement avec tant d'activité qu'en 1571, la ville était parvenue au plus haut degré de splendeur qu'elle pût atteindre.

Albuquerque se dirigea en 1511, avec dix-neuf navires (montés par 1400 hommes) vers Malacca, afin de venger l'échec qu'avait subi Diego Lopez; s'empara (le 11 août) de la ville malgré l'opiniâtre résistance de ses nombreux défenseurs (1), et y éleva une citadelle pour garantir la stabilité de sa conquête. Habile autant que brave, il se concilia, en établissant des chefs malais à côté des autorités portugaises, l'affection des indigènes et joignit ainsi une puissante colonie aux vastes conquêtes dont s'enorgueillissait à juste titre sa patrie. A la nouvelle de ces brillants succès, les rois de Siam, de Pégu et de Visapour recherchèrent l'alliance du vice-roi, qui regagna la côte du Malabar (2). Le samori consterné, consentit alors à laisser bâtir un fort près de Calicut, et livra aux Portugais l'artillerie de sa capitale.

Vers la fin de 1511, Antoine et François d'Abreu envoyés aux Moluques avec trois bâtiments montés par deux cent vingt hommes, longèrent Sumatra, puis Java; virent en passant Anjoam, Simbala, Solor, Galam, Mauluoa, Vitara, Rosolanguim, Arons; gagnèrent ensuite Amboine; brûlèrent, après avoir attaqué Guli-Guli, un des bâtiments qui était trop vieux pour continuer une navigation si périlleuse; allèrent débarquer à Banda où ils chargèrent leurs navires de girofle ainsi que de noix muscades, et reprirent la route de Malacca en 1512 (3).

(1) Trois mille pièces d'artillerie ainsi qu'un immense butin tombèrent entre les mains des vainqueurs. Toutes les richesses trouvées dans la ville furent distribuées aux marins et aux soldats; Albuquerque ne réserva pour lui que six lions de bronze destinés à orner son tombeau, et divers objets curieux qu'il voulait offrir à Emmanuel.

(2) Le magnifique navire nommé *Fleur-de-la-Mer*, dont il a déjà été parlé et qui portait la part du butin que s'était réservée le vice-roi, périt dans cette traversée.

(3) L'un des deux bâtiments, celui que commandait François Serrao se brisa contre une terre déserte. Les naufragés semblaient condamnés à périr de faim; mais s'étant saisis peu de temps après d'un navire que d'avides pirates, descendus sur la grève pour disputer à la mer les débris du naufrage, avaient laissé sans défenseurs, ils gagnèrent (sous la conduite de ces forbans) Amboine où ils prirent part à la lutte que soutenaient les indigènes contre les insulaires de Batochni, et les firent triompher. — Instruit de leurs exploits, le roi de Ternate (Boleiffa) les appela dans son île, et les autorisa à y bâtir une forteresse

Emmanuel, comme ses prédécesseurs, s'obstinait à vouloir étendre sa domination sur le littoral africain. Pour venger l'échec qu'avaient subi ses troupes (1508) par la trahison de Zéjam, il envoya, en 1513, contre Azamore, une flotte nombreuse. La ville, énergiquement attaquée, ne tarda pas à succomber ; le butin fut immense et la reddition de cette place importante entraîna celle d'Almedim et de Hita.

Aux Indes, la fortune continuait de se montrer favorable aux armes portugaises. Fernand Perez d'Andrade, avec dix-sept navires, auxquels s'étaient réunis quelques bâtiments malais sous les ordres de Ninachetu, remporta sur une flotte javanaise (1), commandée par Pate-Unuz qui espérait s'emparer de Malacca, une éclatante victoire. La lutte, engagée à l'entrée même du port, et poursuivie ensuite au large, fut des plus acharnées. Enfin, après deux jours de combat, Pate-Unuz se vit contraint de prendre la fuite ; il avait perdu presque toutes ses jonques.

Le monopole commercial avait été à peu près enlevé aux musulmans; Albuquerque voulut encore fermer les golfes Arabique et Persique, d'où partaient leurs navires, afin de les empêcher de se rendre aux Indes (2). Ayant réuni vingt-deux bâtiments que montaient deux mille cinq cents hommes (1700 Portugais, 800 Hindous), il partit donc

Telle fut l'origine de l'établissement des Portugais aux Moluques que la cour de Lisbonne ne tarda pas à compter au nombre de ses colonies. — Lorsque plus tard (1522) les compagnons de l'infortuné Magellan eurent visité Tidor, Gilolo, Ceram, Amboine (voir Marine espagnole), une contestation s'éleva entre l'Espagne et le Portugal au sujet de la possession de cet archipel, et la guerre se poursuivit dans ces lointains parages, tandis que différentes assemblées étaient tenues à Séville, puis à Saragosse, sans que les géographes chargés de résoudre la question parvinssent à s'entendre. — Enfin, Charles-Quint (qui avait besoin d'argent) abandonna ses prétentions, pour un million de ducats d'après certains écrivains, pour 360,000, selon Argensola (1529).

(1) Elle était composée de soixante jonques de forte dimension et d'un grand nombre de petits navires.

(2) D'après certains historiens, Albuquerque aurait aussi formé le projet d'aplanir une montagne de l'Abyssinie et de détourner le Nil de son cours pour détruire la fertilité de l'Égypte, dont le soudan était un des plus redoutables ennemis des Portugais.

plein d'ardeur (1513), fit une courte relâche à Socotora, et arriva heureusement devant Aden. Mais le succès ne couronna pas cette fois ses efforts : la ville, énergiquement attaquée opposa la plus vigoureuse résistance. Persuadé, au bout de quinze jours d'infructueuses tentatives, que, malgré le courage de ses *chevaliers* (1), la place ne pouvait être emportée d'assaut, il s'éloigna non sans éprouver un vif regret, pénétra dans la mer Rouge, où les difficultés de la navigation mirent les bâtiments en danger de périr, revint à Aden, qu'il canonna inutilement, et regagna les côtes du Malabar.

Toujours infatigable, Albuquerque pourvut à la sûreté de ses conquêtes, expédia des ambassadeurs aux plus puissants potentats de l'Orient, s'unit au fondateur de la dynastie des Sophi. Résolu ensuite de placer enfin Ormuz sous la suzeraineté d'Emmanuel, il appareilla le 20 février 1515 (2), alla toucher à Mascate et mouilla bientôt près de la riche cité qu'il avait dû abandonner six ans auparavant.

Les choses étaient bien changées depuis son premier voyage. Seif-ed-din avait péri par le poison; le successeur de l'infortuné prince, Nour-ed-din n'avait que l'ombre du pouvoir: Ras-Ahmed (son neveu) gouvernait en maître absolu. Les forces navales dont disposait le vice-roi (3) imposèrent à l'usurpateur qui s'empressa de restituer la forteresse commencée en 1507; mais, comme on redoutait sa trop grande puissance, il fut poignardé quelque temps après, dans le palais même du souverain. — Dès lors la domination des Portugais se trouva établie à Ormuz (4), et cette

(1) C'est ainsi qu'il aimait à nommer familièrement ses matelots.

(2) Ce fut alors, dit Pedro de Mariz, qu'Albuquerque, désireux de finir ses jours aux Indes, crut pouvoir demander à Emmanuel le titre de duc de Goa; mais l'ombrageux monarque répondit par un refus, et cette démarche du vice-roi ne fit qu'accréditer les prétentions d'indépendance que lui prêtaient ses ennemis.

(3) Sa flotte était forte de vingt-six voiles.

(4) Le sophi de Perse, Ismaël, ayant demandé le tribut qu'avait jusque-là payé Ormuz, Albuquerque lui envoya des boulets, des arbalètes, des lances, des épées, et lui fit dire que c'était la monnaie avec laquelle les capitaines du roi de Portugal soldaient les dettes de ce genre.

place importante ne tarda pas à devenir pour eux le siége d'un immense commerce.

En proie à un affaiblissement graduel, Albuquerque se vit obligé de renoncer à ses projets contre Aden, et s'embarqua pour retourner aux Indes (novembre 1515). Malheureusement un coup fatal vint bientôt aggraver son état. Non loin du détroit d'Ormuz on lui apprit que Lopo Soarez d'Albergaria et Diego Mendez, ses plus déclarés ennemis, avaient été investis l'un du gouvernement de Goa, l'autre du commandement de la place de Cochin. Profondément blessé (1), le grand homme reçut néanmoins cette nouvelle avec la plus admirable résignation. Levant les mains au ciel il se recueillit un moment et dit : « Je suis mal avec le « roi pour l'amour des hommes, mal avec les hommes pour « l'amour du roi. Vieillard tourne-toi vers l'Église, achève « de mourir, car il importe à ton honneur que tu meures et « jamais tu n'as négligé de faire ce qui importait à ton « honneur. » — Il adressa ensuite à Emmanuel la lettre suivante : « Seigneur, au moment où je vous écris, je sens un « tremblement, vrai signe de la mort! Au royaume j'ai un « fils; ce que je demande à votre Altesse, c'est qu'elle me « le fasse grand, comme mes services l'ont mérité, et selon « ce que j'ai pu faire eu égard à ma condition de servi- « teur. Je lui ordonne, au prix de ma bénédiction, de vous « le demander. Quant aux choses de l'Inde, je n'en dis « rien; elles vous parleront pour elles et pour moi! »

Arrivé le samedi 15 décembre devant la brillante métropole dont ses soins vigilants avaient assuré la prospérité, l'illustre vieillard, qui sentait approcher l'heure suprême, voulut que son confesseur lui lût la passion de Notre Seigneur selon saint Jean; puis il revêtit l'habit de l'ordre de Saint-Jacques (2), continua de prier avec ferveur, et rendit doucement son âme à Dieu, le dimanche, une heure

(1) Ces deux hommes que venait d'élever ainsi la faveur du monarque, Albuquerque les avait envoyés comme prisonniers en Portugal, et leurs fautes dit un contemporain, méritaient cette rigueur.

(2) Dont il était commandeur.

avant l'aurore. — Lorsque, le même jour, on déposa sa dépouille sur le quai de Goa « il sortit du peuple, accouru en foule, une si lugubre clameur, dit Barbosa Machado, que les prêtres interrompirent les chants funèbres pour ne plus laisser entendre que gémissements et soupirs. » — Le corps fut porté, à visage découvert, dans le dernier asile que s'était choisi (1) le vice-roi; sa longue barbe blanche, agitée par le vent, flottait sur sa poitrine; ses yeux ne s'étaient point fermés. Les Hindous ne pouvaient croire à son trépas. « Il n'est pas mort, s'écriaient-ils naïvement, il est allé commander les milices célestes (2). »

Pacheco s'était illustré par d'importantes victoires; François d'Alméida avait détruit les Roumes; Albuquerque, étendit son action sur tous les points, et c'est principalement à lui qu'est dû l'éclat prodigieux que jeta sa patrie dès les premières années du seizième siècle. Grand capitaine, administrateur habile, il fut encore honnête et désintéressé : aussi ne devint-il pas l'objet de l'exécration que la population de l'Inde voua plus tard aux Portugais; au contraire, les habitants de Goa, opprimés par les maîtres impitoyables qui lui succédèrent allaient au tombeau de cet homme généreux prier ses mânes de les protéger contre tant d'injustices.

Le nouveau gouverneur eut d'abord à déjouer des complots, à réprimer des soulèvements. Informé, l'année suivante, que les musulmans faisaient à Suez d'importants ar-

(1) L'église de Nossa-Senhora-da-Serra, qu'il avait fait élever en reconnaissance de l'heureuse conquête de Malacca. En 1566, ses cendres furent portées en Portugal et déposées dans le couvent de Nossa-Senhora-da-Graça, des religieux Augustins de Lisbonne.

(2) Albuquerque s'était mépris sur les intentions d'Emmanuel, que ce monarque tarda malheureusement trop à faire connaître, et le chagrin avait hâté sa mort. En effet, dans une lettre datée du 11 mars 1516 et retrouvée il y a quelques années seulement, le roi félicitait le grand capitaine de ses derniers succès, lui disait que l'autorité de Lopo Soarez était très-limitée, qu'il pouvait toujours se regarder comme le chef suprême depuis la côte de Cambaye jusqu'à celle de Mozambique, que toutes les troupes transportées par la flotte devaient servir sous ses ordres, et l'engageait à établir son siége le plus près possible du détroit de Bab-el-Mandeb parce qu'il importait, pour la conservation des Indes, d'assurer la domination portugaise sur la mer Rouge.

mements maritimes, il se dirigea vers le golfe Arabique avec quarante-sept bâtiments de différentes grandeurs, mouilla devant Aden, et, continuant sa route malgré le mauvais temps qui mit la flotte en danger de périr, alla jeter l'ancre près de Djedda. Mais le port lui ayant paru d'un trop difficile accès, il ne tarda pas à s'éloigner (au grand mécontentement des officiers placés sous ses ordres), prit des vivres à Camaran, doubla non sans peine, le cap Guardafui, détruisit Zeïla sur le littoral africain, gagna de là Aden, puis Ormuz, et revint à Cochin. — Cette triste expédition (1) avait produit le plus mauvais effet; Lopo Soarez en effaça bientôt la honte par quelques avantages : il s'empara de Granganor, ainsi que de Panane, rendit le roi de Colombo (Ceylan) tributaire d'Emmanuel, et construisit une forteresse près de sa capitale (2). Diego Lopez Sequeira, successeur de Soarez, déploya beaucoup d'activité. Il établit des croisières sur les côtes de l'Arabie, de Dabul et de Diu, fit bâtir un comptoir aux Maldives, éleva une forteresse à Coulan, conclut un traité de commerce avec le roi de Pégu et envoya en Chine cinq navires sous les ordres de Simon d'Andrade (3). Malheureusement, ce dernier montra autant d'imprudence que d'inhabileté : il construisit sans autorisation un fort dans l'île de Taman, pilla ou rançonna les bâtiments qui sortaient des ports voisins ou qui voulaient y entrer, permit aux matelots de commettre les plus odieux excès. Cette conduite insensée amena un fâcheux résultat : l'empereur arma une

(1) Durant cette expédition Lopo Soarez, non-seulement montra peu d'énergie, mais il commit une faute très-grave avant d'entrer dans la mer Rouge, en remettant à l'époque de son retour l'acceptation de l'offre que lui fit le roi d'Aden de reconnaître la suzeraineté du Portugal et de mettre la ville en son pouvoir, car lorsqu'il revint, la place était en état de défense et le prince avait complétement changé de résolution.

(2) Lopo Soarez laissa peu de temps après le commandement à son successeur et fit voile pour Lisbonne, où il arriva dans le courant du mois de janvier 1519.

(3) Déjà, en 1517, Emmanuel avait envoyé en Chine une escadre sous les ordres de Fernand Perez d'Andrade, qui, par sa conduite pleine de sagesse et de modération, était parvenu à établir d'amicales et utiles relations avec les habitants du céleste Empire.

grande quantité de jonques et les Portugais énergiquement attaqués furent chassés de ces parages.

Résolu d'agir dans la mer Rouge, Sequeira partit de Cochin au mois de février (1520) à la tête de vingt-quatre navires (montés par 3,000 hommes de troupes dont 1800 Portugais), se rapprocha d'abord de l'Afrique à la hauteur du cap Orfui, cingla ensuite vers l'Arabie, franchit enfin le détroit de Bab-el-Mandeb, et mit le cap sur Djedda (1). Mais les vents contraires l'ayant empêché de poursuivre sa route, il atterrit le 10 avril à Massouah, fit alliance quelques jours après, au nom d'Emmanuel, avec le souverain de l'Abyssinie, si longtemps désigné sous le nom de Prêtre Jean, rejoignit Georges d'Albuquerque (2) à Calayate, et gagna de là Ormuz, qu'il ne quitta qu'au mois d'août pour retourner aux Indes, où ne devait pas tarder à arriver son successeur, don Édouard de Ménezès (3). Tandis que tant de vaillants capitaines étendaient au loin sa domination, Emmanuel n'était pas demeuré inactif. Grâce à ses soins éclairés, la marine, le commerce, l'industrie, l'agriculture avaient pris en Portugal d'immenses développements, et, politique habile, il avait su, en évitant de se mêler aux querelles des États voisins (alors essentiellement divisés), assurer le maintien de son pouvoir dans les autres parties du monde. — Ce prince, justement surnommé le *Grand* et l'*Heureux*, mourut le 13 décembre 1521. — On grava sur sa tombe cette épitaphe :

Littore ab occiduo, qui primi ad lumina Solis
Extendit cultum notitiamque Dei;

(1) Il avait appris que six galères ottomanes venaient d'arriver dans ce port.

(2) En 1519 Georges d'Albuquerque avait été envoyé aux Indes avec une flotte de quatorze voiles ; mais la tempête ayant dispersé les navires, quatre seulement étaient arrivés à leur destination. Des dix autres, l'un avait regagné Lisbonne, deux s'étaient perdus, et sept avaient hiverné à Mozambique, d'où ils s'étaient rendus à Calayate.

(3) Quelques faits d'une certaine importance marquèrent le reste de la dernière année d'exercice de Sequeira : Lopez de Britto remporta sur les troupes du roi de Colombo une brillante victoire ; — Correa, par des prodiges de valeur, fit rentrer dans l'obéissance les îles de Bahreing qu'avait soulevées Mocrin, gendre du scheick de la Mecque ; — une citadelle fut construite à Chaul.

Tot reges domiti cui submisere tiaras
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

Jean III. Luttes contre les souverains de l'Asie, sous l'administration d'Édouard de Ménezès. — Importance du commerce en Orient. — Envoi de Vasco da Gama aux Indes avec le titre de vice-roi; sages réformes introduites dans les différentes branches du service par ce grand homme. — Gouvernement d'Henri de Ménezès, de Nuno da Cunha, de Garcie de Noronha, d'Estevan de Gama, d'Alphonse de Souza. — Jean de Castro; ses exploits, son triomphe, sa mort. — Abandon de plusieurs places au nord de l'Afrique. — Division du Brésil en capitaineries; tentatives de colonisation couronnées de succès. — Continuation (aux Indes) de la lutte contre les indigènes : Garcie de Sà, Georges Cabral, Alphonse de Noronha, François Barretto. Mort de Jean III (1521-1557). — Le successeur d'Emmanuel, Jean III, porta tous ses soins vers les conquêtes de l'Asie, où, cent fois vaincus, les princes, revenant toujours au combat, ne laissaient pas aux Portugais les douceurs d'une tranquille possession. En effet, sous l'administration d'Édouard Ménezès ces derniers eurent à soumettre les Ormusiens révoltés, à repousser les attaques du roi de Bentam (1), à sévir contre les souverains de Pam et de Patane. Aux Moluques, à Sumatra (2), il leur fallut aussi recourir aux armes, et une escadre (3) envoyée en Chine pour rétablir avec les habitants des relations commerciales, fut assaillie, non loin de Canton, par des forces de beaucoup supérieures qui la contraignirent à s'éloigner.

(1) Ile située à l'extrémité du détroit de Singapour, et séparée de la terre ferme par un étroit bras de mer sur lequel était construit un pont. Le souverain du pays (Mahmud) fit assiéger Malacca par terre et par mer; mais la place opposa la plus énergique résistance, et Martin Alphonse de Souza, qui vint à son secours avec sept navires, força l'ennemi à prendre la fuite. Continuant ses succès, Souza punit ensuite la perfidie du roi de Pam en brûlant toutes les jonques qu'avait armées ce monarque, et détruisit peu de temps après Patane, dont le souverain n'avait cessé de se montrer hostile aux Portugais.

(2) Vaincus par le roi d'Achem, les Portugais se virent contraints d'abandonner le fort qu'ils avaient construit dans l'île de Sumatra.

(3) Elle était forte de six voiles et commandée par Martin Alphonse Coutinho, ayant sous ses ordres Édouard Coelho et Ambroise de Rego.

Malgré ces luttes continuelles le commerce de l'Orient prenait sans cesse de nouveaux accroissements. Des convois plus ou moins nombreux composés de caravelles, de caraques appartenant au gouvernement, et protégés par une escorte, partaient chaque année en février et mars de Lisbonne pour Goa. Ces convois suivaient d'assez près la côte occidentale de l'Afrique, et, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, reprenaient à l'est le littoral africain jusqu'à la terre de Natal, d'où le plus souvent ils allaient relâcher à Mozambique; mais quand la saison était trop avancée ils passaient à l'est de Madagascar afin d'attendre les moussons, qui les portaient rapidement dans les ports de l'Hindoustan. — Le retour s'effectuait par Sainte-Hélène et les Açores. — Les négociants chargaient des marchandises sur les transports de l'État en payant une taxe de 30 p. 100 de la valeur. Leurs opérations pouvaient embrasser généralement tous les produits, excepté le poivre, dont la couronne s'attribuait le monopole. De temps en temps aussi elle se réservait d'autres épices : à cet effet chaque caraque était obligée de tenir 500 tonneaux à sa disposition.

Depuis longtemps Vasco de Gama vivait dans la retraite. Envoyé aux Indes, en 1524, pour y prendre le pouvoir, l'illustre amiral partit (avec quatorze navires) le 9 avril, plein d'ardeur malgré son grand âge. La traversée s'effectua sans incident fâcheux, et déjà on apercevait les côtes du Malabar lorsqu'une agitation inaccoutumée se manifesta tout à coup au sein des eaux; les flots se soulevèrent, des chocs violents heurtèrent le navire. Ces sinistres présages frappèrent également d'épouvante les officiers et les matelots; Gama seul ne s'émut pas et se contenta de dire : « Qu'avons-nous donc à craindre ici? C'est la mer qui tremble devant nous. » L'intrépide marin aborda heureusement à Goa, et se rendit bientôt à Cochin, où il mourut (25 décembre) avant d'avoir pu réaliser les espérances que faisaient concevoir ses hautes capacités (1).

(1) Il n'avait exercé le pouvoir que trois mois et vingt jours, et cependant déjà

Henri de Ménezès suivit les traces de Gama : la répression de la piraterie, la destruction de Chaul, de Panane, de Gio, de Coulette; d'importantes victoires remportées sur les forces du radjah de Calicut signalèrent sa glorieuse administration. Non moins redoutable aux Européens qu'aux indigènes rebelles, le jeune gouverneur s'efforça de rétablir dans l'Hindoustan le règne de la justice et de la probité. Il préparait à Cacanor une grande expédition maritime, dont le but est resté inconnu, lorsque la mort l'enleva, trop tôt, à l'affection des matelots et des soldats (février 1526) (1).

A peine Henri avait-il expiré que ses principaux officiers eurent recours aux lettres d'investiture tenues en réserve (2). Pierre Mascarenhas se trouva désigné le premier, et comme ce brave capitaine était alors aux extrémités de l'Asie orientale l'*intérim* fut confié à Lopez Vaz de Sampajo qui jura de ne pas retenir le pouvoir au-delà des limites prescrites. Un tel serment semblait devoir obvier à toute espèce de dissension, aussi Mascarenhas ne voulut-il pas s'éloigner de Malacca, où de graves intérêts avaient jusqu'alors nécessité sa présence, avant de s'être illustré par un brillant exploit. Avec vingt et un navires il alla attaquer Bentam, détruisit trente lanchares envoyées au secours de Mahmud par le roi de Pam, s'empara de l'île après un combat acharné, et la

par ses soins aussi éclairés que vigilants, d'importantes réformes avaient été introduites dans les différentes branches du service.

(1) Au mois d'août de cette même année, Georges de Ménezès, parti de Malacca (avec deux petits navires), parvint, à travers mille dangers, jusqu'à Bornéo, reconnut ensuite la terre des Papous, qu'il nomma île de dom Georges, et atterrit à Ternate (1557) après huit mois de voyage. Mais sa conduite cruelle le fit bientôt renvoyer à Lisbonne, où il fut condamné au bannissement perpétuel.

(2) Les vice-rois ou les gouverneurs des Indes n'étaient alors investis du pouvoir que pour une période de trois ans. Tout nouveau titulaire emportait avec les pièces officielles constatant sa nomination, les provisions (c'était le terme consacré) qui pourvoyaient à son remplacement en cas de mort ou de retour en Europe. Plusieurs successeurs étaient ainsi nommés, afin que si un événement imprévu enlevait le premier désigné, l'Orient ne restât pas un seul jour sans chef. -- Les lettres closes destinées à parer ainsi à toute éventualité étaient tenues secrètes, et ne devaient être ouvertes qu'en grande solennité.

rendit à son premier maître (1), qu'il plaça sous la suzeraineté du Portugal.

Justement fier de son triomphe, le gouverneur vint réclamer son titre; mais Sampajo refusa de lui remettre le pouvoir, et le fit jeter en prison à Cananor. — Cette scandaleuse usurpation souleva et divisa les esprits. — Les deux chefs avaient chacun de nombreux partisans et la guerre civile semblait prête à éclater (2) quand le vainqueur du puissant souverain de Bentam, sacrifiant noblement ses droits (3) aux intérêts de la patrie, partit pour Lisbonne (4).

L'usurpateur, habile général et intrépide marin, se contenta d'abord de faire agir ses lieutenants : Jean de Sa s'empara, près de la côte du Malabar, de plus de cinquante navires; brûla Mangalor, ainsi que plusieurs autres ports, et remporta sur soixante paraos commandées par le célèbre China-Cutial, une brillante victoire; — Alphonse de Mello secourut le roi de Cota, allié des Portugais, dans l'île de Ceylan, et imposa un tribut au prince de Calecare (5); — Antoine de Miranda captura non loin du détroit de Bab-el-Mandeb plusieurs transports richement chargés (1528).

Résolu de vaincre à son tour, Lopo Vaz attaqua en vue de Cananor (avec treize bâtiments) l'armée navale du samori,

(1) Mahmud avait dépossédé ce prince.

(2) Mascarenhas avait été rendu à la liberté, peu de temps après son incarcération, par Simon de Ménezès commandant de la citadelle de Cananor.

(3) Au lieu d'agir, ainsi que le désiraient un grand nombre d'officiers qui lui étaient entièrement dévoués, il se laissa condamner par un tribunal composé de treize juges tous amis de Sampajo. Le roi pour récompenser sa modération le nomma, peu de temps après son retour, gouverneur d'Azamore.

(4) A cette même époque les Portugais donnèrent aux Moluques, le triste spectacle de leurs divisions et des horribles cruautés qu'ils exercèrent sur les malheureux habitants de ces îles.

(5) La fortune cessa ensuite de lui être propice : séparé de son escadre par la tempête et jeté à la côte, il tomba (avec soixante-quatre marins) au pouvoir d'un nabab qui se servit de ses vaillants prisonniers pour vaincre un de ses voisins. Puis, l'infortuné capitaine ayant cherché à s'évader, fut repris et il en coûta la vie à son neveu que les brahmanes sacrifièrent à leurs idoles. — Plus tard Sampajo racheta les malheureux captifs. — Vers la même époque, Souza, que la tourmente poussa dans la baie d'Achem, fut livré par les habitants du pays aux plus affreux supplices et tous les matelots qui avaient échapppé au naufrage subirent bientôt après le même sort.

forte de cent cinquante voiles et la défit entièrement. Il avait coulé dix-huit paraos pendant l'action, et vingt-deux (portant cinquante canons) étaient tombées en son pouvoir. La destruction de Porka (1) suivit cet important succès. Ayant ensuite réuni cinquante-deux navires, le belliqueux gouverneur livra bataille, en vue de Bombay, à quatre-vingts fustes (2), qu'il mit habilement entre deux feux et dispersa bientôt. Sept des bâtiments ennemis échappèrent seuls au vainqueur; les autres furent ou capturés ou brûlés.

Toujours en lutte, Sampajo ne négligea pourtant pas d'augmenter les moyens de défense : il agrandit les citadelles d'Ormuz, de Chaul, de Cananor, entoura Goa de fortes murailles et tint continuellement armés cent trente bâtiments de différentes grandeurs (3). Tant d'importants services n'avaient cependant pas effacé le souvenir de l'odieuse conduite de Sampajo envers Mascarenhas. Frappé de révocation, il dut remettre le pouvoir à Nuno da Cunha (4), en 1529, et fut envoyé à Lisbonne chargé de chaînes.

Le nouveau gouverneur laissa d'abord à ses officiers le soin de combattre : Diego de Sylveira canonna Calicut, et mit en fuite soixante paraos commandées par Pate-Marcar amiral du samori; — avec cinquante trois bâtiments, la plupart à rames, Antoine de Sylveira détruisit Surate, Agacin, Reyner (où il incendia une trentaine de navires) et contraignit le roi de Tana, frappé de terreur, à prendre l'engagement de payer tribut; — Hector de Sylveira força Mustapha et Sofar à s'éloigner d'Aden qu'ils tenaient étroitement bloqué (1530).

Nuno, qui depuis son arrivée aux Indes n'avait cessé de

(1) Treize bâtiments à rames qui se trouvaient dans le port furent livrés aux flammes.

(2) Ces forces étaient sous les ordres d'Hali Scha, amiral de Bahdour roi de Cambaie un des plus puissants souverains de l'Asie.

(3) Cette flotte comptait quatorze bâtiments de haut bord et dix grandes galères; le reste consistait en fustes, galiotes, brigantins, demi-galères.

(4) Nuno da Cunha avant de se rendre à sa destination avait visité la côte orientale de l'Afrique et détruit Mombaza dont le souverain inquiétait les chefs alliés des Portugais.

porter ses regards vers les côtes de Guzzerat, mit en mer, l'année suivante, quatre cents navires de différentes grandeurs et alla jeter l'ancre devant Diu qu'il attaqua le 16 février; mais, reconnaissant l'impossibilité d'emporter d'assaut la place, il revint à Goa..

Cet échec ne porta qu'une légère atteinte au prestige des armes portugaises qu'illustrèrent bientôt de brillants exploits : Antoine de Saldanha (1531) livra aux flammes Madrefaba, Goga, Tarapour, Bella, riches cités maritimes et incendia un grand nombre de navires; — Diego de Sylveira (1532) ravagea la côte de Cambaie ; — Martin Alphonse de Souza (1533) (1) se rendit maître de Daman. Très-sensible à cette dernière perte, Bahdour (2), qui avait à lutter en même temps contre l'empereur des Mogols céda Bacaïm aux Portugais (1535), et afin de s'assurer leur concours contre son redoutable ennemi, les autorisa, l'année suivante, à bâtir une forteresse aux portes de Diu (3).

Les vœux les plus ardents de Jean III se trouvaient enfin accomplis! Un hardi marin, Diego Botelho Pereira qu'un injuste soupçon avait fait exiler aux Indes, voulut porter au monarque la bonne nouvelle espérant rentrer ainsi en grâce auprès de lui, et ne craignit pas d'effectuer le plus périlleux voyage : avec une barque de vingt-deux palmes de long sur douze de large, il partit de Dabul (accompagné de sept hommes), doubla le cap de Bonne-Espérance, lutta ensuite énergiquement contre ses compagnons qui, tourmentés par la faim, voulurent le mettre à mort pour se nourrir de sa chair, et à travers mille dangers atteignit Lisbonne. La cour était alors à Almeria; parvenu en présence

(1) Après avoir été pendant assez longtemps repoussés des rivages du Céleste Empire pour les causes que nous avons indiquées ailleurs, les Portugais, depuis une époque qu'on ne saurait préciser, faisaient le commerce dans l'île de Sancian, lorsque, vers la fin de cette même année (1533), l'empereur Khang-hi, reconnaissant du service qu'ils lui rendirent en détruisant les forces navales que commandait le redoutable pirate Tchang-si-Lao, leur donna la presqu'île de Macao, où ils fondèrent une ville qui ne tarda pas à devenir florissante.

(2) Roi de Cambaie.

(3) Les travaux aussitôt commencés se poursuivirent activement et furent rapidement achevés.

du souverain, Botelho n'eut pas de peine à regagner sa faveur, et obtint comme récompense de son zèle et de sa bravoure la capitainerie de Saint-Thomas d'où il passa plus tard à Cananor.

Délivré de l'invasion des Mogols, le roi de Cambaie regretta d'avoir aliéné son indépendance et chercha, sous main, à soulever contre ses trop puissants alliés les princes de l'Inde et de l'Arabie. Instruit de cette trahison, da Cunha conduisit devant Diu des forces navales imposantes (trente gros bâtiments et un grand nombre de barques armées en guerre), sans toutefois manifester son mécontentement. Bahdour croyant que ses perfides projets étaient ignorés, vint témérairement à bord du navire que montait le gouverneur, suivi seulement de quelques seigneurs; mais bientôt, s'étant éloigné précipitamment, de peur d'être retenu prisonnier, il fut poursuivi, et périt d'un coup de lance dans la lutte qui s'engagea entre sa faible escorte et les officiers de Nuno (1).

Maître de l'Égypte, de l'Asie antérieure, ainsi que de la plus grande partie des rivages de l'Afrique septentrionale, le sultan des Turcs, Soliman le Magnifique, ne pouvait consentir à laisser aux Portugais la tranquille jouissance du commerce de l'Orient. Sur l'ordre du padischah, Soleiman partit de Suez avec soixante-dix navires (portant douze mille janissaires, seize mille hommes d'autres troupes et une formidable artillerie), prit et livra au pillage Aden, après avoir lâchement assassiné le prince qui y régnait, et, continuant sa route à l'est, alla jeter l'ancre devant Diu, le 14 septembre 1538. Énergiquement attaquée, d'un côté par la flotte ottomane, de l'autre, par l'armée de Mahmud (le nouveau roi de Cambaie), la place (2), que défendait Antoine de Sylveira, repoussa durant trois mois tous les assauts, et fit essuyer à l'ennemi des pertes nombreuses. Étonné de cette héroïque résistance et alarmé d'ailleurs de la prochaine ar-

(1) La mort de Bahdour irrita les habitants de Diu qui élevèrent au trône Mahmud, ennemi déclaré des Portugais.

(2) La garnison n'était forte que de six cents hommes.

rivée d'une escadre portugaise, Soléiman s'éloigna rapidement, s'arrêta peu de temps à Djeddah, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs (voir *Marine ottomane*), et se hâta d'aller à Constantinople où vainement il s'efforça de conjurer la colère du sultan (1).

Tandis qu'Antoine de Sylveira s'illustrait à Diu, Nuno da Cunha, victime d'infâmes calomnies recevait l'ordre de remettre le commandement à Garcie de Noronha et de venir à Lisbonne justifier sa conduite. Tel était le prix de dix années de glorieux travaux. Mais l'infortuné gouverneur ne devait pas revoir sa patrie : le chagrin et la maladie ne lui permirent pas d'achever le voyage. Sentant (non loin du cap de Bonne-Espérance) approcher l'heure suprême, il répondit à son chapelain qui lui demandait s'il ne souhaitait pas qu'on ramenât ses restes en Portugal : « Puisque Dieu « m'a conduit ici, que l'Océan soit mon tombeau, la terre a « si mal récompensé mes services, que je ne dois pas lui « laisser mes os ». Il expira quelques instants après, et lorsqu'on lui eût rendu les derniers devoirs son corps fut jeté à la mer (2).

Garcie de Noronha, dont les rigueurs avaient hâté la fin de Nuno, conclut avec le roi de Cambaie un traité peu honorable et fit réparer la citadelle de Diu, tandis qu'Hector de Sylveira détruisait les corsaires qui ravageaient les côtes du Guzzerat. — Il mourut en 1540. Estevan de Gama, son successeur, se dirigea vers la mer Rouge dans le but de surprendre Suez; mais au lieu de s'avancer rapidement, ainsi que l'exigeait la circonstance, l'imprévoyant capitaine

(1) Tombé en disgrâce, le gouverneur n'attendit pas son arrêt de mort; il s'empoisonna.

(2) Quelque temps avant sa révocation, Nuno da Cunha avait envoyé Antoine Galvam aux Moluques dont les habitants, irrités des violences de Tristam d'Altaïde, s'étaient soulevés pour recouvrer leur indépendance. Tour à tour énergique et bienveillant le nouveau chef ne tarda pas à triompher de la rébellion, et se concilia par ses éminentes qualités l'affection des indigènes, qui l'appelèrent le Père des peuples et lui offrirent plusieurs fois la royauté. — Les importants services de cet homme de bien ne furent payés que d'ingratitude : de retour à Lisbonne en 1545, il n'y eut d'autre asile que l'hopital del Rey.

perdit un temps précieux sur divers points du littoral et trouvant ensuite les Turcs prêts à combattre, se hâta de regagner Goa, où Martin Alphonse de Souza vint bientôt prendre possession du pouvoir (1542) (1). — Le nouveau gouverneur ne soutint pas la réputation que lui avaient valu les exploits de sa jeunesse : il souilla son triomphe à Batecale, en permettant à ses soldats d'exercer d'horribles cruautés et, le pillage de la riche pagode de Tebilicare, excita l'indignation des Hindous qui l'attaquèrent énergiquement, lui firent essuyer des pertes importantes et le contraignirent à s'éloigner.

Les mœurs des Portugais, dit un historien, étaient devenues un mélange d'avarice, de débauche, de dévotion et de cruauté. Chacun, en Asie, cherchait à s'enrichir par des voies iniques; les tributs que payaient plus de cent-cinquante princes, le produit des douanes et les impôts ne suffisaient pas pour l'entretien de quelques citadelles et l'équipement des navires. L'Inde appelait un régénérateur; le successeur d'Emmanuel le comprit, et, en dépit de ses préventions personnelles, y envoya Jean de Castro. Parti de Lisbonne le 17 mars 1545, le nouveau gouverneur arriva le 10 septembre suivant à Goa, après une navigation périlleuse et déclara aussitôt la guerre à Hidal Khan, qui venait d'enlever à Meale le royaume de Balagate, mais il ne daigna pas aller combattre le chef musulman, et laissa ce soin à son fils aîné, don Alvaro. Le jeune capitaine (2) s'empara de plusieurs navires, ruina complétement la puissante ville de Cambre, et contraignit l'usurpateur, étonné d'un si rapide triomphe, à implorer la paix.

Les réformes étaient désormais plus nécessaires que les victoires: Jean de Castro s'efforça donc de détruire les abus et eut le bonheur de réussir. Confiant dans la tranquillité

(1) A cette époque des commerçants (Antoine de Mota, François Zaïmoto, Antoine Peïxoto), poussés par la tempête sur l'île de Ximo, y trouvèrent l'accueil le plus bienveillant, et des relations commerciales, qui prirent bientôt un grand développement, s'établirent entre les Portugais et le Japon.

(2) Il n'avait sous ses ordres que six navires portant treize cents hommes.

qu'avait si promptement ramené son énergique et sage administration, il se préparait à diriger une puissante escadre vers les Moluques, quand un renégat albanais, Khodja Sofar, favori du roi de Cambaie osa remettre en question la suprématie des Portugais et se jeta dans Diu avec des forces imposantes (1). Le commandant de la citadelle, Jean de Mascarenhas, n'avait à opposer à l'ennemi que trois cents hommes; il repoussa néanmoins les insolentes demandes du lieutenant de Mahmud et les hostilités commencèrent. — Bientôt s'approcha des remparts, du côté de la mer, un gros navire surmonté d'une tour, destiné à forcer l'entrée du port; mais Jacques Leyte ne lui en laissa pas le temps : suivi de trente matelots déterminés, il prit à l'abordage l'énorme machine, parvint, non sans peine, à l'entraîner jusqu'à la grève et la livra aux flammes.

Retenu au siége du gouvernement par d'importantes affaires, Jean de Castro s'empressa d'envoyer à Mascarenhas neuf caturs portant deux cents hommes, et don Fernand son second fils, auquel, au moment du départ, il adressa ces mâles paroles : « ..... Souvenez-vous de ceux dont vous « sortez; faites tout pour vous rendre digne du nom que vous « portez. Rappelez-vous que vous devez savoir mourir glo- « rieusement pour la loi, pour la patrie, pour le roi..... Je « vous mets sur le chemin de l'honneur, suivez-le. »

Cependant les travaux des ennemis se poursuivaient activement; les attaques contre la citadelle se renouvelaient sans cesse et les assiégés commençaient à désespérer d'être secourus quand la flottille expédiée de Goa vint ranimer leur ardeur. Dès ce moment Diu fut le théâtre d'une série d'actions merveilleuses. Mais vainement Khodja Sofar tomba-t-il mortellement frappé; vainement les héroïques défenseurs de la place firent-ils des prodiges de valeur. Les assiégeants, sous la conduite de Roume Khan (2), multiplièrent les assauts, et la perte du jeune Fernand ainsi que d'un

(1) Huit mille Hindous, mille janissaires, soixante pièces de canon.
(2) Fils de Khodja-Sofar.

grand nombre d'officiers distingués, la disette, l'incendie réduisirent les défenseurs de la citadelle à une telle extrémité, que l'arrivée inattendue d'Alvaro (1) avec quarante navires ne put leur rendre l'avantage. Une imprudente sortie opérée peu de temps après malgré les sages remontrances de Mascarenhas, eut le plus déplorable résultat : les téméraires qu'il avait été impuissant à retenir essuyèrent de grandes pertes et la nouvelle de cette défaite se répandit aussitôt dans toutes les villes de l'Inde.

Il fallait, en frappant rapidement un coup décisif, prouver que le succès de Roume-Khan n'avait nullement amoindri la puissance portugaise. Jean de Castro ne tarda pas en effet à paraître devant Diu avec douze gros galions et soixante bâtiments à rames. Trois nuits furent employées à transporter secrètement les troupes à terre, et le 11 novembre, Jean sortit fièrement de la forteresse à la tête de quatre mille braves, tandis que les embarcations de la flotte simulant un débarquement sur la plage voisine, obligeaient le général ennemi à diviser ses forces pour garder la côte.

L'action, vivement engagée, dura plusieurs heures; deux fois les Portugais se virent sur le point de succomber à la supériorité du nombre (2); mais, redoublant d'énergie à la vue d'une image vénérée de Jésus-Christ que portait dans leurs rangs le religieux cordelier Antoine de Casale, ils triomphèrent enfin de leurs redoutables adversaires (3).

Jean de Castro avait bien mérité durant cette glorieuse journée le surnom de Fort (Castro Forte) que lui donna plus tard l'immortel auteur des Lusiades. La citadelle de Diu n'était plus qu'un vaste monceau de ruines; afin de pouvoir la rebâtir sans délai, il pria les riches habitants de Goa de lui prêter l'argent nécessaire (4) et leur envoya ses moustaches

(1) Le fils aîné de Jean de Castro.

(2) Les forces de l'ennemi s'élevaient à plus de quarante mille hommes, selon Freyre d'Andrade.

(3) Roume-Khan et ses janissaires périrent dans la mêlée, ainsi qu'un grand nombre d'Hindous, et quarante pièces de canon tombèrent au pouvoir des vainqueurs. — La ville de Diu fut livrée au pillage.

(4) Il leur écrivit en ces termes : « J'ai fait ouvrir la tombe de dom Fernando,

en garantie de la somme demandée. Ce frêle gage parut suffisant tant inspirait de confiance un tel homme ; les constructions militaires furent aussitôt commencées; puis, tandis que par ses ordres on les poursuivait activement, il retourna dans la métropole des Indes et y fit une entrée triomphale (1547). « Le gouverneur, dit Barros, remonta le fleuve sur « une galiote tendue de brocart, pavoisée de bannières de « soie aux mille couleurs, à la suite de quatre-vingts em- « barcations chargées de musiciens et dès qu'il mit pied à « terre, tous les forts le saluèrent. — Vêtu d'une robe à la « française de satin cramoisi entièrement brodée d'or, il « s'avança majestueusement entouré de ses officiers et suivi « des équipages de la flotte. A la porte de la cité il fut reçu « sous un riche dais par les vereadors et couronné de lau- « riers. Précédé de plus de six cents captifs, des drapeaux « pris à l'ennemi, des trains d'artillerie ainsi que de nom- « breux chariots remplis de dépouilles guerrières, il con- « tinua ensuite sa marche jusqu'à la cour du palais où « avait été élevée une forteresse armée qui commença aus- « sitôt à faire feu de son artillerie, à lancer des bombes, des « fusées, des pots à feu. — De là le cortége suivit la rue « Droite dont l'aspect était des plus brillants : une multitude « de dames richement parées jetaient, des fenêtres, sur le « vainqueur de Diu, des fleurs de toutes sortes, des essences « parfumées. A l'église de la Miséricorde le pieux capitaine « pria dévotement; puis se dirigeant vers la cathédrale, au « seuil de laquelle l'attendait l'évêque, revêtu de ses habits « pontificaux, il baisa la très-sainte relique de vrai bois de « la croix, alla se prosterner au pied du maître-autel « pour rendre grâces à Dieu et gagna sa demeure au milieu « des acclamations du peuple. »

« mon fils, que les maures ont tué dans cette forteresse, alors qu'il combattait « pour le service de Dieu et du roi notre maître. Je voulais vous envoyer ses « ossements comme gage; mais ils se sont trouvés dans un tel état qu'on ne pou- « vait encore les tirer de la terre. Il ne me restait donc autre chose que mes « propres moustaches, et je vous les envoie par Diego Rodriguez de Azevedo. — « Vous devez déjà le savoir, je n'ai ni argent, ni meubles; je ne possède « aucuns fonds sur lesquels je puisse assurer mon emprunt...... »

Jean de Castro n'avait pas cédé à un sentiment de mesquine vanité en acceptant de tels honneurs; il n'avait eu d'autre pensée que d'accroître l'ardeur de son armée et de frapper l'esprit des radjahs vaincus. En effet, l'infatigable gouverneur ne se reposa pas après son triomphe; pendant que Georges de Ménezès s'emparait de Baroutch, que Moniz s'agrandissait à Ceylan, que François de Sa mettait en fuite (1) soixante navires achenois, il défit lui-même le puissant Hidal-Khan II, sauva une seconde fois Diu que menaçaient les innombrables troupes de Mahmud, incendia Dabul, et remporta, non loin de Goa, la grande victoire de Santo-Thomè.

Fatigué de gloire et de triomphes, désireux de revoir sa fraîche solitude de Cintra, Castro demanda son rappel en Europe; mais Jean III ne voulut pas satisfaire à son désir et la mort seule le délivra de ses travaux. Il expira doucement, le 6 juin 1548, entre les bras du saint missionnaire François Xavier (2), peu de temps après avoir reçu le titre de vice-roi. Son effigie fut placée au-dessus de la principale porte de la métropole des Indes et devint l'objet de la vénération du peuple. Naguère encore les esclaves, les malheureux Canarins accouraient les mains jointes pour lui demander justice contre l'oppression et la cruauté de leurs impitoyables maîtres.

Grand capitaine, administrateur habile, Jean de Castro doit aussi être placé au rang des navigateurs et des géographes les plus éminents du seizième siècle. Son *Routier de la mer Rouge*, qu'il explora en 1540, dénote les connais-

(1) François de Sa n'avait sous ses ordres que sept fustes.

(2) Arrivé à Goa en 1542, avec le titre de nonce apostolique, François Xavier fit d'abord entendre sa parole réformatrice dans la capitale des Indes; puis il visita Ceylan, Malacca, la côte de la Pêcherie, les Moluques, Meliapour, les îles du Japon, et partout sa prédication féconde obtint les plus heureux résultats. — La mort le surprit en 1552 au moment où son zèle l'appelait en Chine. — Les successeurs du saint missionnaire navarrais furent innombrables, et allèrent plus loin encore que les vaillants soldats des Albuquerque et des Jean de Castro : la Guinée, le Congo, le Monomotapa, le Matto-Grosso, le Para les virent aussi bien que les États florissants du golfe Arabique, de l'océan Indien et des mers de la Chine.

sances les plus positives ainsi que les plus variées, et une sagacité peu commune. On lui doit encore deux autres routiers intitulés, l'un *Voyage de Lisbonne à Goa* (*Viagem de Lisboa ate Goa*); l'autre, *Voyage de Goa à Diu* (*Viagem de Goa a Dio*).

Depuis que le pavillon portugais flottait souverainement sur toutes les mers de l'Orient, les petites possessions d'Afrique autour desquelles il fallait combattre sans cesse avaient considérablement perdu de leur valeur; aussi, en 1549, Jean III crut-il devoir abandonner Alcaçar-Signer, Arzila, Saff, Azamor, pour concentrer ses forces dans les importantes villes de Ceuta, de Tanger, de Tétouan, et se délivrer ainsi d'une guerre importune.

A cette même époque, le Brésil, où pendant longtemps on n'avait envoyé que le rebut de la société, fut érigé en gouvernement, sous l'autorité supérieure d'Alphonse de Souza, et divisé en capitaineries qu'obtinrent, à titre de récompense, des hommes dont le roi avait à reconnaître les services. Bientôt plusieurs villes (1) s'élevèrent sur le littoral dans d'excellentes situations et grâce au zèle infatigable des jésuites, qui, non-seulement convertirent au christianisme les tribus indigènes (jusqu'alors ennemies implacables des Européens), mais encore les formèrent aux travaux agricoles, la colonisation fit en quelques années de rapides progrès.

Aux Indes, les successeurs de Jean de Castro, obligés de lutter toujours, déployèrent la plus grande activité : Garcie de Sa contraignit le roi de Cambaie à demander la paix et accrut les fortifications des principales colonies; — Georges Cabral ayant mis en mer une flotte de cent voiles (galions, caravelles, galères, fustes, brigantins), brûla Capocate, Turacolle, Coulete, Panane (2), et alla menacer l'île de Gardelle,

(1) San Salvador ou Bahia, Fernambouc, Porto-Seguro. Saint-Vincent, Itamaraca, Ilheos.

(2) Pendant que le gouverneur luttait énergiquement contre le radjah de Calicut, Georges de Castro remportait à Ceylan de glorieux avantages.

qu'occupaient les forces du samori (1); — Alphonse de Noronha défit les troupes de Madune, le plus puissant souverain de Ceylan, et celles du roi de chambé, l'un des princes confédérés de la côte du Malabar (2); — François Barreto fit à Hidal-Khan une guerre heureuse, s'empara des forteresses d'Asserim et de Manora tandis que par son ordre Peixoto détruisait Suaquem, obligea le samori à traiter, et prit de sages mesures pour la défense de Malacca sans cesse exposée à de nouvelles attaques.

Malgré ces nombreux succès la décadence de l'empire portugais en Asie, un instant interrompue sous l'administration de Castro, continuait de suivre son cours, et elle était devenue presque irrémédiable quand mourut Jean III (11 juillet 1557). Le commerce portugais avait alors atteint les plus grands développements. L'Afrique envoyait à Lisbonne de l'ivoire, de l'ébène, des cuirs de bœuf, des maroquins, des nattes tissées de filioles de palmier; le Brésil lui expédiait son bois de teinture, ses merveilleux manteaux en plume, son sucre excellent; l'Orient ses riches et nombreux produits. — Le trafic intermédiaire dans l'Inde et le sud-est de l'Asie avai aussi une importance considérable. Les navires partaient de Goa, au commencement d'octobre; abordaient à Cochin pour prendre des pierres précieuses et des épices, puis à Malacca, où ils chargeaient les produits des îles de la Sonde, en échange de divers articles de l'Europe et poursuivaient ensuite sans interruption leur voyage jusqu'à Macao. Leur retour se faisait de la même manière. Les cargaisons de la Chine se composaient d'ouvrages en bois fin (dorés et laqués), en écaille, en noix de coco,

(1) Cabral allait attaquer l'ennemi et remporter sans doute une importante victoire, lorsqu'Alphonse de Noronha, son successeur, lui envoya de Coulan, où il venait d'arriver, l'ordre de suspendre les hostilités.

(2) Sous l'administration de Noronha, deux audacieux marins, don Garcie et et don Fernand de Ménézès s'illustrèrent par de brillants triomphes : le premier mit en fuite devant Malacca cinquante lanchares, sous les ordres de Laczamana, amiral d'Aladin roi d'Ujentane; le second, détruisit presque entièrement, avec six navires, une escadre de vingt-cinq galères turques (commandée par un redoutable corsaire nommé Alechelubi), que Soliman II envoyait contre Ormuz.

de soie brute, d'étoffes de soie, de musc, de civette, de porcelaine. Le trajet entre Macao et le Japon s'effectuait aisément à la faveur des moussons.

De sages mesures assuraient, du reste, la sécurité de la navigation : chaque année deux flottes de soixante voiles (cinq galères et cinquante-cinq galiotes) se dirigeaient l'une vers Ormuz, l'autre vers le cap Comorin, avec la mission de nettoyer la mer de pirates, tandis que des escadres parties de Malacca, des îles de la Sonde, de Mozambique, longeaient les côtes et visitaient les ports amis.

Don Sébastien : gouvernement de la reine Catherine et de l'infant don Henri. — Nouveaux succès des Portugais en Asie; — Coalition des princes de l'Orient; — Exploits de Louis de Taïde. — Nouvelle coalition; — Revers; — Expédition en Afrique; — Bataille d'Alcazar Kébir; — Mort du roi. — Règne éphémère du cardinal Henri. — Vains efforts de don Antoine, prieur de Crato, pour repousser l'invasion étrangère. — Les soixante ans de captivité : décadence du Portugal et de ses colonies pendant la domination espagnole. — Révolution de 1640. *— Renaissance du royaume sous Jean IV; — Perte de Malacca, de Negapatam, de Bornéo, des Célèbes, de Colombo; — Expulsion des Hollandais du Brésil. — Alphonse VI : régence de la reine mère* (*Dona Louise*)*; — Alliance avec l'Angleterre; — Honteuse conduite d'Alphonse; son mariage bientôt suivi de scandaleux débats; sa renonciation forcée au trône. — Pierre II : avantages remportés sur les Espagnols; — Funeste traité de Méthuen. — Jean V: revers; — Traités de* 1713 *et de* 1715 *avec la France et l'Espagne; — Triste état de la marine, des colonies, de l'armée, de l'administration; — Abandon de tout le commerce aux Anglais — Joseph Ier : despotisme et fautes de Pombal; importants services rendus par cet énergique ministre* (1557-1777). — Pendant la minorité de don Sébastien, petit-fils et successeur de Jean III, tandis que le royaume, grâce au sage gouvernement de la reine mère (Catherine) (1) et de l'infant don Henri, continuait de goû-

(1) Cette princesse ordonna, en 1567, qu'on fondât sur les bords de la baie de

ter en Europe les bienfaits de la paix, la grandeur coloniale des Portugais se maintint en Asie sous les successeurs de Barreto, habilement secondés par d'énergiques lieutenants. Mello détruisit, non loin de Calicut, une escadre de treize voiles que commandait un officier turc de grande réputation, et défit devant Cananor une nombreuse armée musulmane après un combat acharné de douze heures; — Don Constantin de Bragance s'empara de Daman, puis de Jafanapatam (1); éleva une forteresse dans l'île de Manar et, en Afrique, jeta les fondements de la citadelle de Mozambique (2); — don Antoine de Noronha contraignit le roi de Cananor à implorer la paix, livra de sanglants combats dans l'île de Ceylan, s'approcha ensuite de Mangalor (3), débarqua trois mille hommes, et s'empara de la place; — Paul de Lima Pereira soutint, avec un seul navire, une lutte glorieuse contre sept paraos; — Pierre de Sylva Ménezès attaqua dix-sept fustes (près des Maldives), en prit cinq et mit les autres en fuite (1558-1568).

Ces succès et la tyrannie des vainqueurs n'avaient fait qu'accroître le mécontentement des princes de l'Orient, et, depuis Malacca jusqu'à Diu, ils tramaient secrètement une coalition décisive. Averti du danger, don Sébastien qui venait d'entrer en possession du trône, envoya aux Indes don Louis de Taïde et quelque temps après l'arrivée du nouveau vice-roi les Portugais furent attaqués de tous les côtés à la fois. Hidal-Khan vint assiéger Goa (4); le samori attaqua Mangalor, Cochin, Cananor; le souverain de Cambaie se jeta

Ganabara une cité qu'on nomma Saint-Sébastien de Rio-de-Janeiro. Le nouvel établissement fit d'abord de très-faibles progrès, et ne prit une certaine importance que vers la fin du dix-septième siècle, quand les paulistes eurent découvert les abondantes mines de Geraes et que la renommée de ces richesses attira de Lisbonne une multitude de colons qui vinrent s'établir à Rio.

(1) Ile de Ceylan.

(2) Les Hindous, à cette époque, remportèrent aussi quelques avantages; ils restèrent maîtres de Punicale (à la côte de la Pêcherie), de Balsar, ville située dans la circonscription de Daman, et battirent les Portugais à Baharem.

(3) Avec sept galères, deux galions et cinquante bâtiments légers.

(4) Avec quatre-vingt-dix mille soldats.

sur Chaul, Baçaïm et Daman (1); celui d'Achem sur Malacca; le roi de Ternate souleva les Moluques. — Dans ce pressant danger, Louis de Taïde déploya autant d'habileté que de bravoure. Il pourvut à la défense de Goa, secourut les autres places menacées (2), et poussa même l'audace jusqu'à autoriser le départ des navires qui portaient à Lisbonne les tributs de l'Hindoustan. Le succès couronna tant d'héroïques efforts : après dix mois d'inutiles tentatives, voyant son armée presque détruite, Hidal-Khan se retira la honte et le désespoir dans le cœur. Délivré de ce puissant adversaire, le vice-roi fit lever le siége de Chaul, s'avança ensuite contre le samori, le battit, et lui imposa un traité par lequel il prit l'engagement de ne plus avoir de bâtiments de guerre. — L'escadre de Malacca avait pendant ce temps dispersé la flotte achenoise. — Alors l'Orient, découragé, rentra dans l'obéissance; mais le prestige de ces glorieux succès ne tarda malheureusement pas à s'effacer. Ni Antoine de Noronha, ni Monniz Barreto, ni Diego Ménezès ne surent lutter avec avantage contre les souverains de l'Asie, armés de nouveau contre les Portugais, et Louis de Taïde, auquel on recourut une seconde fois, en 1578, ne réussit qu'à rétablir un peu de tranquillité.

Cependant le roi, qui se plaisait à dompter les chevaux, à braver inutilement la fureur des éléments, à s'aventurer sur une frêle barque au milieu de la tempête, à faire preuve, en toute circonstance, d'une témérité insensée (3), avait formé le projet de renouveler contre l'Afrique septentrionale les grandes expéditions de Jean Ier et d'Alphonse V. Débarqué une première fois, en 1574, auprès de Tanger,

(1) Il avait sous ses ordres cent cinquante mille hommes.

(2) Louis de Taïde envoya treize navires à Malacca, cinq à Surate, d'autres à Cochin, à Ceylan, aux Moluques et tint sans cesse en mouvement plusieurs escadres qui firent essuyer aux forces navales ennemies de nombreux échecs.

(3) Les garnisons de Belem et de Saint-Julien avaient ordre de ne laisser passer aucun navire portugais ou étranger sans le visiter, et de couler à fond celui qui refuserait de s'arrêter. — Sébastien pour s'assurer si l'on observait bien cet ordre se jeta dans un brigantin avec plusieurs jeunes seigneurs, força le passage sous une pluie de boulets, et vint aborder au palais, s'applaudissant de sa folle audace.

après avoir montré durant la traversée que la science pratique de la navigation ne lui était pas étrangère (1), don Sébastien s'était contenté de chasser dans les montagnes voisines, de repousser les Maures et d'en enlever quelques uns. Mais, avide de gloire et enivré de ce facile succès, le jeune monarque ne songea plus qu'à la guerre sainte, et, malgré les sages avis de la reine Catherine, de l'infant don Henri, de Philippe II (2), du vénérable Mascarenhas, il résolut d'envahir le Maroc afin de rendre l'empire à Muley-Hamed qui avait imploré son assistance et s'était engagé à lui livrer les ports les plus importants du territoire dont s'était emparé Muley-abd-el-Meleck. — La flotte composée d'environ neuf cents navires de différentes grandeurs portant dix-huit mille soldats (3), était sous les ordres d'un chef expérimenté, Diégo de Souza. Le débarquement des troupes s'effectua sans difficultés, près d'Arzile, au commencement de juillet (1578). Abd-el-Meleck, bien qu'atteint d'une grave maladie n'hésita pas à se porter au devant des envahisseurs avec une nombreuse armée (150,000 h.). L'action s'engagea au milieu de l'immense plaine d'Alcazar (4 août 1578), et le roi, s'élançant impétueusement à la tête de l'avant-garde, remporta un premier avantage; mais le nombre finit par l'emporter sur la bravoure; les chrétiens succombèrent, et don Sébastien périt dans la mêlée. Muley-abd-el-Meleck, épuisé par la fatigue et la souffrance, avait rendu le dernier soupir au commencement de la bataille. Muley-Hamed, après avoir vaillamment combattu, s'enfuit avec quelques centaines de cavaliers et se noya au passage du Makhzen; la plupart des officiers et des soldats furent tués ou faits prisonniers; la flotte, qui, sans ordres précis, croisait devant Arzile, ne put recueillir qu'un petit nombre de fuyards.

(1) Dans les moments difficiles il avait dirigé lui-même l'escadre.

(2) Philippe II ne poussa pas son neveu dans sa téméraire entreprise, ainsi que l'ont affirmé certains historiens; il s'efforça même de l'en dissuader, et refusa de lui accorder le moindre subside.

(3) Neuf mille Portugais; les autres allemands, castillans, italiens.

Le royaume du Portugal, né de la victoire d'Ourique, fut mortellement blessé à la fatale journée d'Alcazar-Kébir et ne tarda pas à tomber dans la servitude (1) (voir *Marine espagnole*), malgré les patriotiques efforts que tenta don Antoine, prieur de Crato, pour repousser l'invasion étrangère.

Maîtres du trafic colonial, les Portugais dont la marine était encore l'une des plus puissantes de l'Europe, prenaient alors part à la pêche de Terre-Neuve, et envoyaient chaque année de nombreux navires porter à Londres et à Anvers des cargaisons de l'Inde; mais cette situation prospère changea complétement lorsqu'ils subirent les dures lois de la cour de Madrid et se trouvèrent contraints de lutter contre les ennemis de l'Espagne.

Durant cette funeste période que les historiens nationaux désignent sous le nom des Soixante ans de captivité, le royaume fut plusieurs fois envahi et perdit successivement ses plus belles possessions en Amérique, en Afrique, en Asie. — Nous allons indiquer seulement ici les principaux événements de cette déplorable époque, nous réservant de donner ailleurs (2) les détails nécessaires. — Les Anglais s'emparèrent de Cascaes, de Peniche (Estramadure), de Pernambouc (Brésil), d'Arguin (Afrique), enlevèrent Faro et Sagres (Algarves), détruisirent Buarcos, occupèrent les îles de San-Miguel, de Fayol, du Pic (Açores), incendièrent la ville de Saint-Vincent (Brésil), prirent Quixane aux Indes (1594-1597). Sous Philippe III et Philippe IV, la décadence augmenta encore : des pirates maures livrèrent aux flammes Santa-Maria (Açores) et Porto-Santo (îles Madère); — les Français pillèrent les sucreries de Bahia et de San-Jorge das Ilheos; — les Hollandais saccagèrent Santiago ainsi que les principaux établissements de la terre ferme, et se rendi-

(1) Le cardinal Henri (oncle de don Sébastien) lui succéda. Le nouveau prince dont le grand âge et les infirmités faisaient présumer la fin prochaine, ne parut sur le trône que pour s'occuper du choix de son successeur, et mourut le 31 janvier 1580, sans l'avoir désigné. — Don Antoine, prieur de Crato (fils naturel du duc de Beja, frère aîné du cardinal) reçut alors, à Santarem, les insignes du pouvoir suprême qu'il ne garda que deux mois.

(2) Voir *Marine anglaise* et *Marine hollandaise*.

rent en peu de temps maîtres d'une partie de Ceylan, des comptoirs du Japon, de Saint-Georges de la Mine et de la moitié du Brésil (1).

« Tous ces peuples, dit un écrivain portugais, vinrent « ainsi vendanger en notre vigne parce qu'ils trouvaient « les portes et les murs renversés...... Le pouvoir de cette « monarchie résidait dans notre puissance navale qui se fai- « sait sentir sur toute l'étendue des mers et qui assurait nos « flottes contre les déprédations des corsaires. Pour ce ser- « vice nos rois avaient affecté certains droits et certains re- « venus. On savait à quoi s'en tenir sur les dépenses et on « apportait aux accidents fâcheux un remède immédiat. « Pour parer à ce service, l'île de Madère donnait la cin- « quième partie de ses récoltes en sucre. La Castille employa « à ses propres dépenses les droits et les revenus que nous « venons de signaler et les choses en vinrent à ce point « qu'il n'y eut pas une seule frégate dans le royaume pour « mettre à la voile dans un cas urgent. L'Océan s'ouvrit « alors, sur toute son étendue, à chaque pirate qui voulait « courir sus à notre marine affaiblie..... C'est ainsi que s'en « allaient le nom et la réputation des Portugais par tout « l'univers ». En effet, les deux tiers à peu près de la flotte avaient péri dans les guerres de l'Espagne; beaucoup de navires marchands revenant des Indes avaient été capturés; il n'en avait pas été construit de nouveaux, et les Portugais, à qui la mer était jadis si familière, étaient devenus presque étrangers à cet élément.

Cependant la haine contre les oppresseurs grandissait chaque jour. Dès 1627 quelques nobles avaient voulu tenter de secouer ce joug humiliant et s'étaient adressés au duc de Bragance, qui, d'un caractère timide et irrésolu, avait craint de s'engager dans une si difficile entreprise; dix ans après, les mêmes patriotes avaient fait, sans mieux réussir que la

(1) La facilité de cette dernière conquête fut telle que les villes les plus importantes tombèrent presque sans résistance au pouvoir de ces nouveaux souverains de l'Océan. — Les Anglais s'étaient emparés, en 1623, de la riche cité d'Ormuz.

première fois, de nouvelles démarches. Enfin, en 1640, un complot habilement ourdi (1), avec le concours du prince cette fois mieux inspiré (2), amena la délivrance de la patrie. Le premier décembre, les conjurés, qu'un hardi coup de main rendit maîtres du palais (3), soulevèrent le peuple au cri de *mort aux tyrans*. La vice-reine (4), effrayée, n'essaya même pas de comprimer le mouvement, et un gouvernement provisoire s'installa. — Renfermée d'abord dans l'enceinte de la capitale, la révolution se propagea rapidement à toutes les provinces et le duc de Bragance, qui, aussitôt informé du succès de la conjuration, avait quitté Villa-Viçosa pour gagner Lisbonne, fut couronné sous le nom de Jean IV.

Bientôt les villes de la côte de Barbarie (à l'exception de Ceuta), Madère, les Açores, Goa, le Brésil (dont les Hollandais occupaient les plus riches provinces, ainsi que nous l'avons dit plus haut) suivirent l'impulsion que venait de donner la métropole. A Macao, non-seulement les négociants portugais célébrèrent par des fêtes magnifiques l'heureux événement, mais un cadeau de deux cents canons en bronze accompagna leur adhésion et ils offrirent une somme considérable au nouveau monarque comme preuve d'un dévouement que n'affaiblissait pas la distance.

Reconnu par les principaux États de l'Europe, Jean IV combattit avec avantage les troupes castillanes (victoire de Montijo, 26 mai 1644); réforma l'administration, corrigea les abus, et sut montrer contre l'Angleterre une louable énergie (5). — Malheureusement il ne put gouverner aussi bien ses affaires maritimes : les Hollandais enlevèrent Malacca, Negapatam,

(1) Par Pinto Ribeira.

(2) L'heureux changement du prince était en grande partie le fruit des exhortations de la duchesse de Bragance (de la famille des Guzman, ducs de Medina Sidonia).

(3) Michel Vasconcellos, l'exécuteur de la tyrannie espagnole, qui s'était blotti dans une armoire fut tué d'un coup de pistolet.

(4) Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, proche parente du roi catholique.

(5) Il refusa de livrer à l'amiral Blake la flotte de Charles II, qui était venue chercher un asile dans le port de Lisbonne.

Borneo, les Célèbes, Colombo (que défendit vaillamment Antoine Coutinho), s'établirent en Afrique dans quelques-unes des places où se faisait l'odieux trafic des noirs, et s'assurèrent la possession du Cap. Mais, au Brésil, ces redoutables adversaires des Portugais essuyèrent de nombreux échecs et durent quitter le pays (1). Jean s'occupa dès lors, avec une sollicitude toute particulière de cette importante colonie (2). Déjà en 1648, durant la lutte héroïque que soutenaient contre les forces bataves Ferdinand de Vieira et ses intrépides compagnons, le commerce du Brésil avait été placé entre les mains d'une *junte* sur le modèle de la compagnie hollandaise des Indes occidentales. Aussitôt que les circonstances le permirent, cette société fit partir chaque année, au mois de mars, des ports de Lisbonne et de Porto, un convoi de quatre-vingt-sept voiles. Trente navires se rendaient à Bahia (3), autant à Pernambouc, vingt à Rio-de-Janeiro et sept à Belem (4). Au mois de septembre de l'année suivante, tous ces bâtiments se réunissaient à Bahia pour retourner dans la métropole; six navires de guerre les escortaient. — Jean IV mourut le 6 novembre 1656; l'histoire lui a décerné le titre d'heureux.

Alphonse, l'héritier du trône, n'avait encore que treize ans; la reine mère, tutrice du jeune prince, imprima pendant sa minorité une nouvelle vigueur à la guerre contre l'Espagne, s'unit à l'Angleterre (lors de la conclusion du

(1) La paix ne fut décidément rétablie que pendant le règne suivant. Par le premier traité de la Haye, le Portugal prit l'engagement de payer pour le Brésil une somme de trois millions de florins; par le second, la valeur d'un million de florins en sel.

(2) A cette époque, Pero Texeira se dirigea vers l'embouchure de l'Amazone; remonta ce fleuve gigantesque; parvint tant par ses affluents que par terre jusqu'à Quito, et pendant ce long voyage, prit des mesures pour mettre les Portugais à même de s'établir dans le voisinage des factoreries espagnoles qu'il rencontra sur sa route. — En 1679, une expédition se rendit sur les rives de la Plata et fonda l'année suivante, vis-à-vis de Buenos-Ayres, la colonie du Saint-Sacrement.

(3) Alors, capitale du Brésil.

(4) Le tonnage de ces bâtiments dont la cargaison était de sucre et de bois, était notablement supérieur à celui des navires qu'on expédiait précédemment dans l'Inde et qui ne chargeaient que des épices et des soieries.

traité des Pyrénées) en mariant sa fille Catherine à Charles II, et eut le tort d'abandonner à la Grande-Bretagne les deux belles positions de Tanger en Afrique et de Bombay aux Indes, où les Hollandais étendaient leurs conquêtes (1). Disgraciée par son fils, en 1662, elle ne fit pas difficulté de quitter le pouvoir, et alla quelque temps après chercher le repos dans un monastère.

Le jeune monarque qui n'avait jusque là montré que de honteux penchants continua de soulever contre lui l'animadversion publique par ses ignobles débauches; néanmoins, grâce à la louable activité du comte de Castelmelhor, le royaume vit se consolider son influence en Europe, et les glorieuses victoires d'Ameixial et de Villa-Viçosa, dues en grande partie à l'énergie du comte de Schomberg (2) contraignirent l'Espagne épuisée à reconnaître son indépendance.

Alphonse s'unit, au commencement du mois d'août 1666, à Marie Françoise Élisabeth de Savoie, fille du duc de Nemours; mais bientôt, éprise de son beau-frère, cette princesse, aussi intrigante que belle, renversa Castelmelhor dont l'influence pouvait empêcher l'exécution de ses projets, et, à la suite de scandaleux débats, obtint la dissolution de son mariage. Le pauvre roi, abandonné de tous, se vit contraint de renoncer à la couronne (3) et l'infant don Pedro (son frère) gouverna en son nom avec le titre de régent (4).

Le Portugal, depuis 1661, subissait l'influence de l'Angleterre; animé d'un généreux patriotisme, le comte d'Ericeira réussit, il est vrai, à réveilller un instant l'activité de la nation; mais, après la mort de cet habile ministre, lorsque

(1) Ils s'emparèrent, le long de la côte du Malabar (de 1661 à 1663) de Coulan, Granganor, Cochin, Cananor et Porca.

(2) A la suite d'habiles négociations du comte de Souza auprès du cardinal Mazarin, Schomberg s'était rendu en Portugal (1660) avec six cents officiers français.

(3) Alphonse d'abord relégué à Terceira (Açores), fut ensuite enfermé au château de Cintra où il vécut neuf ans dans la plus étroite captivité. Il mourut en 1683 et alors seulement don Pedro, prit le titre de roi.

(4) Sans égard pour les convenances les plus vulgaires, Élisabeth de Savoie épouse le régent le 2 août 1668.

Pierre II entra dans la coalition contre la France et signa la convention de Méthuen (1), le pays devenu l'humble tributaire de la Grande Bretagne, combattit avec elle (en Espagne) le petit-fils de Louis XIV.

Cette dernière période du règne de Pierre II brilla d'un certain éclat : « Deux fois les quinas portugaises allèrent venger dans Madrid le long outrage qu'elles avaient reçu du drapeau castillan, lorsqu'il avait flotté soixante ans sur les tours de Lisbonne. » — Le roi mourut au milieu de ces succès, laissant le trône à Jean V son fils. — Le jeune monarque, dépourvu d'expérience, continua de prendre part à la guerre de succession au seul profit des alliés, éprouva de nombreux revers, et eut la douleur de voir Rio-de-Janeiro tomber au pouvoir de Duguay-Trouin (voir *Marine française*) (2). Les traités de 1712 et 1715 mirent heureusement fin à la lutte : par le premier, la France abandonna toute prétention sur le Brésil ; par le second, l'Espagne rendit au Portugal la colonie du Saint-Sacrement, fondée près des rives de la Plata, ainsi que nous l'avons déjà dit (3).

Tranquille en Europe, patronné par l'Angleterre, Jean laissa désormais dépérir la marine, l'armée, l'administration. Au lieu d'employer au moins une partie des richesses que produisaient les mines d'or et de diamant du Brésil à maintenir les quelques colonies qui lui restaient encore aux Indes, il laissa les Marahtes chasser les Portuguais de Sandomir, de Salsette, de Tana, de Bacaïm, de Karanja, de Sarapour, et Goa (qu'abandonnèrent les gouverneurs pour se réfugier dans la bourgade de Paugy), Calicut, Diu naguère si florissantes, ne furent bientôt que des ruines. Le royaume, malgré le faste du monarque et de ses courtisans, n'offrait pas un moins triste spectacle. Des maisons anglai-

(1) Ainsi appelé du nom de l'ambassadeur anglais qui la négocia.

(2) Les Portugais furent obligés de payer 600,000 cruzados (1,500,000 fr.) et perdirent quatre vaisseaux, deux frégates, cent soixante navires de commerce.

(3) Peu de temps après la conclusion de la paix Jean envoya le comte de Rio Grande, marin distingué, et quelques bâtiments au secours des Vénitiens alors en guerre avec les Ottomans.

ses établies à Lisbonne s'étaient emparées de tout le commerce; les flottes marchandes qui se rendaient en Amérique leur appartenaient (1). Livré ainsi à l'insatiable avidité britannique, le Portugal se consumait dans une lente agonie quand mourut Jean V (1750) (2). Sous son successeur, Joseph Ier, prince médiocre, Carvalho Mello (3) exerça la toute-puissance. Résolu de régénérer l'État, de libérer sa patrie de la dépendance étrangère l'omnipotent ministre employa pour atteindre ce but généreux les formes les plus violentes. Sa volonté décida quel usage chacun devait faire ou ne pas faire de ses forces, de ses capitaux, des produits de son travail. Des décrets ordonnèrent l'établissement de cités nouvelles qu'on peupla en y transportant des malheureux arrachés de vive force à leurs foyers. Une loi détermina la quantité de terrain qu'il était permis d'affecter au jardinage, une autre interdit la culture du tabac. Des ordonnances limitèrent la durée des baux, fixèrent les prix des marchandises. En matière de commerce le système du monopole le plus exorbitant fut adopté : ainsi la compagnie de la Chine et celle de l'Amazone et du Para (4), instituées, la première en 1754 (5), la seconde en 1755, ne comptèrent qu'un très petit nombre de membres; — la société des marchands de vin de Porto (6), création inique, obtint le privilége incroyable d'accaparer les récoltes de tous les propriétaires de vignobles du haut Douro, et il s'ensuivit que beaucoup de famil-

(1) Des richesses immenses passaient par le Portugal sans pour ainsi dire y laisser de trace, car les neuf dixièmes à peu près des valeurs qu'envoyait le Brésil allaient à l'Angleterre soit en échanges des marchandises qu'elle fournissait, soit comme prix du transport des métaux précieux qu'elle avait su s'attribuer.

(2) Au commencement de cette année le Portugal avait cédé à la couronne d'Espagne (traité de Madrid) la colonie du Saint-Sacrement, et reçu en compensation le pays situé entre l'Ybiari et l'Uruguay, c'est-à-dire sept des réductions que les jésuites avaient fondées au Paraguay.

(3) Il fut créé comte d'Oieras en 1759, et marquis de Pombal en 1770.

(4) Elle avait le privilége de la traite des noirs.

(5) Cette prétendue compagnie ne consistait, selon certains historiens, qu'en un seul individu nommé Félicien Velho d'Oldenbourg.

(6) Carvalho s'en fit nommer protecteur avec une part dans le produit de la vente de chaque barrique.

les, obligées de livrer leurs vins à vil prix, tombèrent dans la misère, que plusieurs, prévoyant le même sort, arrachèrent leurs vignes. — Disciple de Voltaire et imbu des idées françaises de l'époque, l'ardent ministre poursuivit de sa haine les jésuites, qu'il fit chasser du Portugal (1), et eut avec Rome des difficultés qui interrompirent dix ans les bonnes relations entre les deux cours.

Malgré ses fautes et ses témérités, Carvalho rendit au Portugal, dont il secoua la torpeur léthargique, de nombreux et importants services. Il porta remède à la mauvaise répartition de l'impôt, trouva pour l'État une nouvelle source de revenu dans la reprise des terres considérables, aliénées autrefois en Amérique au profit de quelques seigneurs (2), augmenta encore les finances en prévenant la sortie de l'or du royaume (3), replaça l'inquisition dans les limites d'une juridiction purement de discipline ecclésiastique, diminua le pouvoir des grands; régla la police intérieure, abrogea des lois inutiles et en créa de nécessaires, répara les places fortes, établit des foires, encouragea la navigation, fonda une académie de commerce, rendit un peu d'activité aux colonies de l'Orient ainsi qu'au Brésil dont Rio-de-Janeiro devint la capitale, réforma la justice, régénéra l'armée en plaçant à sa tête le comte de Lippe Buckebourg qui la réorganisa entièrement et la mit en état de combattre avec avantage les Espagnols lorsqu'en 1761 ils pénétrèrent sur le territoire du royaume (4), contraignit les

(1) Il leur attribua la révolte du Paraguay, qu'avaient causée les vexations portugaises, et les impliqua dans la conspiration d'Aveiro à laquelle ils demeurèrent complétement étrangers.

(2) Il eut le tort de s'investir lui-même de quelques-uns de ces domaines.

(3) Il prohiba d'abord l'exportation du numéraire, afin d'affranchir le Portugal des funestes conséquences du traite de Methuen; mais c'était porter un trop rude coup à la domination commerciale de l'Angleterre. Le cabinet de Saint-James se hâta d'envoyer à Lisbonne lord Tirawelay et les intrigues du négociateur secondées par le honteux égoïsme de quelques mauvais citoyens obligèrent Carvalho de renoncer, en partie, à cette importante mesure. Il diminua du moins le mal, ne pouvant le détruire.

(4) Le refus que fit le comte d'Oieras d'entrer dans l'alliance de la France et de l'Espagne contre la Grande-Bretagne fut la cause de cette guerre, qui se ter-

Barbaresques à respecter le pavillon portugais, conclut avec l'empereur du Maroc un traité avantageux, donna tous ses soins à la marine militaire, qu'avait complétement négligée Jean V, et employa plus de trois cents ouvriers étrangers à la construction des bâtiments de guerre, dont il voulait porter le nombre à trente. — On ne saurait trop louer la noble fierté avec laquelle l'énergique ministre soutint l'indépendance nationale (1) quand, durant la guerre de Sept ans (en 1759), les Anglais violèrent la neutralité du royaume en brûlant trois vaisseaux français près de Lagos dans une petite baie où ils étaient venus se réfugier, après avoir vaillamment soutenu contre des forces de beaucoup supérieures en nombre une lutte inégale (voir *Marine française*). — Joseph Ier mourut le 23 février 1777. — La conclusion des traités de Ildephonse (1777) (2) et du Pardo (1778), la fondation de l'académie de Lisbonne, la canalisation du Mondego, la création d'écoles pour l'enseignement des arts libéraux et mécaniques marquèrent les premières années du règne de Marie Ire (3). Malheureusement les querelles des ministres, qui ne cherchaient qu'à se renverser, paralysèrent ensuite le bon vouloir de la reine, et ces conflits incessants d'autorité eurent pour effet de faire tomber le pays dans l'état le plus déplorable. Atteinte d'aliénation mentale, l'infortunée Marie cessa complétement, en 1792, de participer aux affaires, et le pouvoir passa, l'année suivante, entre les mains de don Juan, son fils (4). — Ce prince, dont la

mina en 1763. En vertu de l'article 21 du traité de Paris, l'Espagne rendit au Portugal la colonie du Saint-Sacrement dont elle s'était emparée.

(1) Le langage peu diplomatique, téméraire même, que ne craignit pas de tenir en cette circonstance le comte d'Oieras, eut un plein succès. Lord Knowles fut envoyé à Lisbonne, et, au nom de l'Angleterre, donna au roi de Portugal la satisfaction à laquelle il avait droit.

(2) Par ce traité dont celui du Pardo ne fut que la confirmation, le Portugal cédait définitivement à l'Espagne (avec laquelle il faisait alliance offensive et défensive) la colonie du Saint-Sacrement, ainsi que les îles d'Annobon et de Fernando-Pô, et rentrait en possession de Sainte-Catherine.

(3) En 1760, elle avait épousé son oncle; mais ce prince qui prit le titre de roi sous le nom de Pierre III, n'eut aucune part au gouvernement. — Il mourut en 1786.

(4) Il ne prit le titre de régent qu'en 1799.

ferme et sage administration procura au royaume une véritable prospérité, augmenta le matériel naval, fonda une académie nautique (*Academia dos guardas marinhas*) (1), institua le tribunal de l'amirauté, créa un corps de Marine (*Brigada real*), encouragea la navigation, le commerce et l'industrie. Sa sollicitude s'étendit aussi aux colonies, et surtout au Brésil où il fonda treize villes nouvelles avec de nombreux établissements dans l'intérêt des sciences géographiques. Lorsque la Convention, après la mort de Louis XVI, entra en guerre contre tous les rois, il unit ses armes à celles de l'Angleterre (2) et de l'Espagne. — Attaqué en 1801 par les troupes castillanes, sous les ordres de Godoï (3), il se vit obligé de négocier, et dut céder aux Espagnols Olivenza (traité de Badajoz), à la France (traité de Madrid) un territoire de soixante milles en Guyane (4). Lors de la rupture du traité d'Amiens (1803), trop faible pour se mêler à la lutte, il obtint de Bonaparte, au prix de seize millions, le droit de rester neutre. — Mais cette avantageuse situation ne fut pas de longue durée. — Résolu de ranger sous ses lois toute la Péninsule, l'empereur Napoléon commença par rayer la monarchie d'Henriquez de la liste des nations (traité de Fontainebleau 1807) et bientôt Junot reçut l'ordre de marcher sur Lisbonne.

A l'approche des troupes françaises le régent, frappé de terreur, se hâta de partir pour le Nouveau-Monde. La flotte sur laquelle s'embarquèrent le prince et sa famille, ainsi qu'un grand nombre de sujets dévoués (environ 15,000), était composée de huit vaisseaux de premier rang, quatre frégates, deux brigs, soixante transports. Elle leva l'ancre le 27 novembre, sortit du Tage le 29 (5), atteignit Bahia le

(1) Il établit aussi à Porto une académie de marine et de commerce.

(2) Ses vaisseaux rejoignirent les escadres anglaises dans la Méditerranée, et ne revinrent dans les ports qu'après la paix de Bâle.

(3) Un corps d'armée commandé par Gouvion-Saint-Cyr devait, au besoin, soutenir les troupes espagnoles.

(4) Il prit en outre l'engagement de payer à la France 25,000,000 fr., de recevoir toutes les marchandises françaises sur le même pied que celles de la Grande-Bretagne, et de fermer ses ports aux bâtiments de guerre anglais.

(5) Junot entra le lendemain dans Lisbonne.

21 janvier 1808 (après avoir essuyé durant la traversée deux violentes tempêtes), en repartit le 26 février, et arriva le 7 mars à Rio-de-Janeiro (1).

Jean se dévoua entièrement à la prospérité du Brésil. Il ouvrit les ports à toutes les nations (2), permit l'importation des marchandises étrangères (moyennant un faible droit), ainsi que la libre exportation de la plupart des produits de la colonie, améliora les différentes branches de l'administration, fonda un grand nombre d'institutions utiles et donna une forte impulsion aux communications intérieures en faisant explorer de nouveau les importantes rivières Madeira, Tapajoz, Xingu, Arinoz (3).

Cependant les provinces de l'antique royaume du Portugal, envahies successivement par les armées de la France et de la Grande-Bretagne, étaient livrées à toutes les calamités de la guerre sans que le régent pût les secourir ni communiquer avec elles.

Après la chute de Napoléon, le Portugal, compris dans la paix générale signée le 30 mai 1814, ne jouit que d'une tranquillité passagère. Bientôt les idées de liberté qu'avait enfantées la révolution française se répandirent dans le pays; l'armée réunie à Porto proclama de nouveaux principes constitutionnels (20 août 1820); un congrès national fut convoqué (26 janvier 1821) et une régence exerça le pouvoir en attendant l'arrivée du roi (4), qui se décida enfin à revenir en Europe.

Obligé d'abord de subir les conditions des cortès de Lis-

(1) Elle était accompagnée du vaisseau anglais *le Bedfort*.

(2) Il avait été jusqu'alors expressément défendu aux navires étrangers d'entrer dans les ports, à moins qu'ils n'eussent besoin de vivres, d'eau ou de réparation. Pour prévenir toute possibilité de commerce, des douaniers se rendaient à bord de chaque bâtiment à son arrivée; puis un administrateur, accompagné d'un charpentier, s'enquérait de la cause qui l'avait fait entrer, et enfin l'autorité supérieure fixait le temps qui lui était accordé pour réparer ses avaries (de quatre à vingt jours, selon leur importance.)

(3) Ces dispositions eurent pour résultat l'ouverture de la navigation depuis Villa-Bella, par les rivières Guaporé, Mamore, Madeira, jusqu'à l'Amazone et par ce grand fleuve jusqu'au Para.

(4) Jean avait pris le titre de roi à la mort de sa mère (20 mars 1816).

bonne et réduit à une impuissance presque complète, Jean VI recouvra par une contre-révolution, en 1823, ses anciennes prérogatives; mais en 1825, il se vit contraint de reconnaître l'indépendance et la séparation du Brésil, devenu empire (1) entre les mains de son fils don Pedro.

La mort de Jean, la promulgation d'une charte libérale par don Pedro qui lui succédait et cédait la couronne à sa fille dona Maria, furent, en 1826, le signal de luttes violentes entre les partisans de la jeune reine et don Miguel (2), qu'un mouvement populaire habilement préparé porta au trône, le 25 avril 1828. Peu de temps après, la riche cité de Porto se souleva en faveur de dona Maria et la guerre ne tarda pas à se répandre au loin. Mais les libéraux manquèrent d'ensemble dans leurs tentatives et les troupes constitutionnelles, partout dispersées, durent se réfugier en Espagne.

Don Miguel, resté maître du pouvoir, exerça la plus odieuse tyrannie et n'épargna même pas les étrangers. L'inique condamnation de MM. Sauvinet et Bonhomme, et le refus de l'usurpateur d'accorder les satisfactions demandées, obligèrent la France à sévir : le contre-amiral Roussin força l'entrée du Tage (11 juillet 1831), s'empara de l'escadre portugaise, composée d'un vaisseau (le *Jean VI*), trois frégates (*Diane, Perle, Amazone*), trois corvettes (*Jean I, Lealdad, don Pedro*), un brig (*Infant Sébastien*), une goëlette (*Memoria*), et obtint la juste réparation qu'exigeait le cabinet des Tuileries (voir *Marine française*) (3).

De son côté, le fondateur de la monarchie brésilienne que ses sujets avaient mis dans la nécessité d'abdiquer en faveur de son fils, encore enfant, ne demeura pas inactif. Il réunit à Belle-Isle deux frégates, une corvette, deux brigs,

(1) Il avait été érigé en royaume en 1815.

(2) Frère puîné de don Pedro.

(3) Ne laissant dans la Tage que deux navires, le baron Roussin (nommé vice-amiral) mit à la voile le 14 août avec son escadre et les bâtiments de guerre capturés (à l'exception du *Jean VI*, hors d'état de tenir la mer) et vint mouiller à Brest le 4 septembre.

quatre goëlettes, quarante transports (1) sur lesquels s'embarquèrent trois cents Anglais, six cents Français, six mille quatre cents Portugais expatriés, se dirigea vers Terceira, siége alors de la régence, qui lui remit le pouvoir, visita ensuite San-Miguel, vint enfin atterrir non loin de Porto (2) (8 juillet 1832) et entra peu de temps après dans cette place, où, bientôt assiégé, il resta pendant plusieurs mois emprisonné. Mais au commencement de 1833, l'arrivée de secours considérables expédiés de Londres et de Paris lui permirent de prendre l'offensive, et le succès couronna ses efforts. Sa petite escadre, commandée par l'amiral anglais Napier, défit complétement, à la hauteur du cap Saint-Vincent (5 juillet), les forces maritimes de don Miguel (3), et bientôt après le duc de Terceira (4), vainqueur de Freitas près de Sétubal, de Telles Jordao devant Cacilhas, fut reçu à Lisbonne comme un libérateur. Dès lors don Miguel n'essuya que des défaites, et, impuissant à continuer la lutte, il consentit à s'expatrier, s'engageant par la convention d'Evora à ne jamais se mêler des affaires politiques du royaume (mai 1834) (5). Don Pedro ne jouit pas longtemps du triomphe de sa fille : attaqué d'une maladie organique, il rendit le dernier soupir le 24 septembre de la même année.

De continuelles agitations causées par les divisions des radicaux et des chartistes troublèrent le règne de dona Maria. En 1851, sous la sage administration du comte de Thomar (Costa Cabral), l'ordre se rétablissait enfin, la prospérité re-

(1) L'escadre était sous les ordres du capitaine anglais Sartorius.

(2) Le débarquement s'effectua sur la plage de Mendelo, entre Villa-Conde et Porto.

(3) L'escadre constitutionnelle se composait du *Don-Pedro*, de la *Dona-Maria*, du *Portuense*, de *la Villa*; celle de *Don-Miguel*, du *Don-Juan VI*, de la *Rainha*, du *Freicas* et de la *Princea-Real*. La lutte, très-énergique, ne dura guère que trois quarts d'heure. Le *Don-Juan*, la *Rainha* et la *Princesa* tombèrent au pouvoir du vainqueur.

(4) Débarqué près de Lagos un peu avant le combat naval du cap Saint-Vincent, le duc de Terceira avait rapidement traversé les Algarves sans rencontrer de résistance.

(5) Il s'embarqua au port de Sines pour se rendre à Gênes.

naissait, lorsqu'à la suite d'une révolution militaire excitée par le maréchal de Saldanha, la constitution (de 1826) fut modifiée dans un sens plus démocratique et la reine se vit contrainte de signer l'acte additionnel qui sanctionnait cette modification. Dona Maria ne survécut que deux ans à l'échec que venait de recevoir sa puissance : elle mourut en 1853. Pedro V lui succéda sous la tutelle de don Fernand (1), prit les rênes de l'État en 1855, et gouverna en souverain constitutionnel. Enlevé par une fièvre maligne en 1861, il eut pour successeur son frère don Louis.

Le Portugal n'a conservé de ses anciennes colonies que les Açores, Madère, l'Archipel du Cap-Vert, Cacheo, les îles de Saint-Thomas et du Prince, le Congo, la capitainerie générale de Mozambique, Daman, Goa, Diu, une partie de Timor, les îles de Sabrao et Solor. — Le commerce est presque tout entier entre les mains des Anglais. — La flotte, autrefois si nombreuse, ne se compose aujourd'hui que de trente-six bâtiments (2), dont dix-huit à voiles et dix-huit à vapeur, armés de trois cent soixante-quatre canons.

(1) Dona Maria s'était unie en 1835 au duc de Leuchtemberg; mais cet hymen ayant été bientôt brisé par la mort du jeune époux, elle avait contracté, l'année suivante, une nouvelle alliance avec le prince Ferdinand-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha.

(2) Un vaisseau, une frégate, douze corvettes, un brig, huit schooners et cutters, cinq transports, huit vapeurs. — Le personnel se compose d'un vice-amiral, d'un contre-amiral (chef d'escadre), de quatre chefs de division, de dix capitaines de vaisseau, vingt capitaines de frégate, trente capitaines lieutenants, cinquante lieutenants de première classe, cent lieutenants de deuxième classe, trois mille trois cents maîtres et matelots.

MARINE FRANÇAISE.

Gaulois. — On suppose que les premiers habitants de la Gaule lui vinrent des migrations de l'Orient, qu'elle fut très-anciennement habitée et même civilisée ; mais ces conjectures ne sont basées sur aucun document historique. Ce qu'on sait de positif, c'est que l'unité nationale n'existait pas dans les Gaules avant la conquête romaine. César y reconnut trois races, les Belges, les Celtes, les Aquitains, qui sous le nom générique de *Gallas*, formaient des tribus isolées ou réunies en confédérations locales. La contrée qu'elles habitaient comprenait tout le pays renfermé entre l'Océan et la Méditerranée, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Cet immense territoire était renommé par la douceur de son climat, la bravoure de ses habitants, l'abondance et la variété de ses produits agricoles.

Vers l'an 600 avant l'ère chrétienne, deux chefs unis par les liens du sang, Bellovèse et Sigovèse, partirent du pays des Bituriges (Bourges) et se jetèrent, l'un sur l'Italie, l'autre vers le nord, entraînant avec eux de grandes migrations qui furent plusieurs fois renouvelées.

L'an 278 avant Jésus-Christ, des bandes gauloises envahirent l'Illyrie, la Macédoine, la Thessalie ; mais ayant voulu s'emparer des trésors du temple de Delphes, elles furent saisies d'une frayeur religieuse et dispersées par les populations soulevées contre elles. Une de ces bandes étant parvenue à capturer quelques navires, passa l'Hellespont, plaça Nicomède sur le trône de Bithynie, conquit en partie le littoral de la mer Égée, et fonda, sur les frontières du Pont, la Galatie ou Gallo-Grèce.

Les Gaulois ne se montraient pas moins entreprenants et audacieux sur mer que sur terre. Leurs premiers navires connus étaient faits d'un bois très-léger et d'un entrelace-

ment de scions d'osier, recouvert de cuir. *Naves vitiles corio circumsutæ in Britannico Oceano* (Pline, *Hist. Nat.*); sur de si frêles embarcations, ils ne craignaient pas de s'aventurer au loin.

Parmi les populations de l'Armorique (qui comprenait outre la Bretagne toute la Normandie), les Vénètes étaient les plus habiles navigateurs, aussi leur avait-on départi l'honneur de commander les flottes gauloises combinées en temps de guerre. Ils entretenaient des relations commerciales avec les îles Britanniques et en rapportaient de l'étain, du cuivre, des pelleteries, dans leurs entrepôts qui ont été l'origine de presque toutes les villes maritimes ou fluviales de l'ancienne province de Bretagne.

D'autres populations se livraient aussi au commerce maritime. C'étaient les Bajogasses (du pays de Bayeux), les Veliocasses (fondateurs de Rouen), les Calètes (du pays de Caux), les Ambiens (habitants des bords de la Somme), les Morins (sur les bords du détroit gallique). Au sud, les Santons, les Tarbelles et particulièrement les Bituriges Vivisques (qui avaient créé une marine imposante à l'embouchure de la Gironde et fait de Bordeaux un riche entrepôt entre les deux mers) jouaient un rôle important sur l'Océan.

Les Massaliotes, dont nous avons déjà parlé (voir tome I, p. 300-302), entretenaient de nombreux navires et partageaient le commerce de la Méditerranée avec les Carthaginois. Attaqués par les Ibères et par les Liguriens, ils eurent l'imprudence (153 av. J.-C.) d'implorer le secours des Romains, qui se contentèrent de vaincre pour le compte de leurs alliés; mais, à la suite d'une seconde expédition, ils fondèrent Aix (123), puis Narbonne (118), dont ils firent un port au moyen d'une dérivation de l'Aude, et enfin prirent Toulouse (106); ils possédèrent alors dans la Gaule une vaste province qu'ils appelèrent la Narbonnaise (1). Bientôt l'invasion des Cimbres et des Teutons menaça de la leur enlever,

(1) Massalia continua de former un État libre jusqu'à l'époque où elle fut prise par les troupes de César. (Voir *Marine romaine*.)

et il fallut toute l'habileté, toute l'énergie de Marius, pour vaincre ces redoutables ennemis (102-101).

Les Gaulois, après la destruction de ces hordes barbares, subirent l'oppression des Romains. Sylla tint la Narbonnaise sous un joug de fer. Puis vint César qui soumit toute la Gaule et pénétra jusque dans la Bretagne. Sous l'entière domination romaine, le nombre des positions maritimes s'augmenta; sur la Méditerranée : le Forum Julii, marché de Jules (Fréjus), commencé par Jules César et terminé par Auguste, devint en peu de temps un des grands entrepôts de la Gaule. Ce port (d'après le curé Girardin, qui vers 1729 put encore en mesurer l'étendue) avait deux mille quatre cent quatre-vingts pas de circuit, était creusé dans l'intérieur des terres sous les murs de la ville et communiquait à la mer par un canal sinueux de deux mille mètres de longueur; une dérivation de la rivière d'Argens formait une espèce d'écluse de chasse qui entretenait l'entrée continuellement libre (1). Arles prit l'aspect d'un arsenal militaire où l'on construisit des galères. Narbonne s'accrut considérablement. Cervaria (Cervera) et Portus Veneris (Port-Vendres) furent construits au pied des Pyrénées. Non loin de l'embouchure de l'Adour, s'éleva Lampurdum (origine de Bayonne), et sur la rive droite de la Gironde s'établirent quatre stations : Navioregum (Royan), Tamnum (Talemont), Blavia (Blaye), Burgus (Bourg).

Sur l'océan Britannique (la Manche) se fondèrent Maclovium (Saint-Malo), Grannorum (Granville), Coriallum puis Caroburgus (Cherbourg), Carocotinum (Crétuie), Gessoriacum nommée depuis Bononia (Boulogne), où Caligula fit construire la tour d'Ordre.

Le progrès ne fut pas moins grand dans l'intérieur de la Gaule que sur le littoral.

Par suite de cette transformation, la Gaule subit natu-

(1) Malgré la ruine de l'ancienne Fréjus par les Sarrasins, vers 940, l'entrée du port était encore libre à la fin du dixième siècle; mais plus tard le canal se combla et se transforma en un marais qui a été desséché, il y a une trentaine d'années, et livré à l'agriculture.

rellement toutes les vicissitudes de l'empire, comme lui elle ressentit les atteintes d'une décadence fatale. Heureusement, le christianisme apparaissait avec ses dogmes et ses divins préceptes qui devaient régénérer le monde antique. Ce ne fut, il est vrai, qu'à la fin du deuxième siècle qu'il pénétra dans les Gaules, mais il fit de rapides progrès, et, au quatrième siècle (malgré une administration toute païenne), le triomphe de l'Église y était assuré.

Les Francs. — Les Francs étaient connus et redoutés sur mer avant qu'il fût question des Danois et autres hommes du Nord. Sur leurs petits navires, exactement semblables à ceux des Gaulois, ils affrontaient les dangers de l'Océan, se livraient audacieusement à la course, allaient à l'abordage avec une effrayante décision et sautaient dans les navires ennemis avant que leurs défenseurs eussent le temps de se reconnaître. Ou bien, comme le firent plus tard les Normands, ils entraient dans les fleuves, les remontaient jusqu'à plus de quarante lieues, débarquaient sur les rives des troupes nombreuses et rançonnaient tout le pays.

Dès le règne de Gordien, les Francs menacèrent la frontière du Rhin; mais Aurélien, qui plus tard devint empereur, les vainquit près de Mayence.

Quelques années après, ils se vengèrent de cet échec. Sous le règne de Valérien, ils traversèrent le Rhin (253), dévastèrent la Gaule, franchirent les Pyrénées, et, pénétrant en Espagne, y commirent de telles dévastations, qu'on en voyait encore les traces au cinquième siècle. Les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) n'arrêtèrent pas leurs invasions; ils franchirent ce bras de mer, passèrent en Mauritanie et ravagèrent la côte d'Afrique.

L'empereur Probus (277) remporta sur les Francs d'importants avantages et les refoula dans les marais des bords du Rhin; mais sous Dioclétien ils reprirent leurs courses vers le gouvernement armorique ou maritime (1) et il fallut

(1) Le gouvernement armorique embrassait tout le littoral de la Gaule, de l'embouchure de l'Adour à celle du Rhin. Les Gallo-Romains entretenaient pour la garde

déployer contre eux toutes les forces navales dont on pouvait disposer de ce côté. Durant tout le quatrième siècle, les Francs tinrent en échec la puissance romaine sur le Rhin; au cinquième, ils recommencèrent la série de leurs dévastations, ravagèrent Trèves ainsi que Mayence, et conservèrent Cologne pour leur servir d'asile.

A cette époque on divisait les Francs en Saliens et Ripuaires.

Race mérovingienne (420-752). — Les quatre premiers chefs des Saliens furent Pharamond (420-428), dont l'existence n'est attestée que par Roper Tyro; — Clodion le Chevelu (428-448), qui parvint à se maintenir dans la Gaule-Belgique et s'empara de Tournai; — Mérovée (448-458), qui s'unit à Aétius et concourut, avec les Wisigoths, à la défaite d'Attila dans les plaines catalauniques; — Childéric (458-481), qui battit sur mer les Saxons, les poursuivit et s'empara de trois îles qu'ils occupaient à l'embouchure de l'Elbe.

Clovis (481-511). — Clovis, le véritable créateur de la monarchie des Francs, anéantit les faibles restes de la puissance romaine dans les Gaules, triompha des Allemands, conquit une partie de la Germanie, acheva de s'unir aux populations gallo-romaines en se faisant chrétien, rendit les Bourguignons tributaires, défit les Wisigoths et poussa ses conquêtes jusqu'aux Pyrénées. Du côté de l'Océan, il régna sur tout le littoral de la Flandre, de la Picardie et de la Normandie.

Après la mort de Clovis, ses quatre fils se partagèrent le territoire qu'il avait conquis, et des querelles perpétuelles marquèrent les règnes de ces princes. En 687, l'Austrasie prit l'ascendant sur la Neustrie, la Bourgogne fut soumise à son obéissance, et l'Aquitaine, en proie à l'invasion arabe, trouva un libérateur dans Charles Martel (732), dont le fils s'empara (vingt ans après) de la couronne

des côtes des navires ronds ainsi que des galères, et avaient à l'embouchure des fleuves un grand nombre de petits bâtiments destinés à mettre obstacle à l'entrée et aux descentes des pirates.

par la déposition de Childéric III, le dernier roi mérovingien.

La marine ne joua que deux ou trois fois un rôle d'une certaine importance pendant cette longue période de deux cent soixante et onze ans. Sous le règne de Théodoric, des pirates Danois ayant remonté la Meuse et livré au pillage le pays des Hatervares, les Francs, sous la conduite de Théodebert, fils de Théodoric, livrèrent bataille aux envahisseurs au moment où ils allaient reprendre le large, tuèrent leur chef, nommé Cochilaïco, ainsi que ses plus braves compagnons et s'emparèrent de leurs navires. — En 735, Charles Martel, résolu d'attaquer du côté de l'Océan les Frisons qu'il n'avait encore combattus que par terre, équipa un grand nombre de bâtiments, s'embarqua avec l'élite de ses guerriers, effectua une descente dans les îles de Westrachie et d'Austrachie, défit le duc Poppe près de la Burde, et ravagea le pays dans tous les sens. Quatre ans après, il alla délivrer la Corse du joug des Sarrasins, et, du consentement des habitants, annexa l'île à la monarchie franque. Mais si les Mérovingiens n'eurent pas à lutter sur mer pour constituer et étendre leur empire, le commerce maritime ne cessa pas de fleurir sous leur domination. De nombreux navires, chargés des plus beaux produits agricoles et industriels, partaient continuellement des ports de la Neustrie, de l'Aquitaine, de la Novempopulanie et rapportaient en échange du fer, de l'étain, du plomb, de l'ambre, des toiles et des pelleteries. Du littoral de la Provence se dirigeaient, vers la Syrie et l'Égypte, un grand nombre de bâtiments qui revenaient avec des épiceries, des perles, des pierres précieuses.

Dynastie carlovingienne. — Proclamé roi au champ de mars de Soissons, Pépin fut sacré d'abord par saint Boniface, archevêque de Mayence, et, peu de temps après, par le pape Etienne II, qui était venu implorer son secours contre les Lombards. Il passa les Alpes en 754, battit Astolphe, le força d'abandonner aux Francs une partie de l'exarchat de Ravenne, donna ses terres au souverain pontife et fonda ainsi la puissance temporelle du saint-siége, qu'il confirma

et augmenta l'année suivante. Pépin enleva ensuite la Septimanie aux Arabes et fit aux Aquitains une guerre d'extermination (760-768). — Il mourut en 768.

Charlemagne partagea le royaume avec son frère Carloman ; mais il en resta seul possesseur à la mort de ce dernier (771) et ne tarda pas à étendre au loin ses conquêtes. Il soumit les Saxons, malgré les efforts opiniâtres de Witikind, leur chef, s'empara des États de Didier, roi des Lombards, remporta en Espagne d'importantes victoires sur les Sarrasins, dompta entièrement les Awares (1), et fonda, par ces importantes conquêtes, un empire presque aussi vaste que celui des anciens Césars. Il ne manquait à l'illustre roi franc que le nom d'empereur; le pape lui donna ce titre aux fêtes de Noël de l'année 800. Pendant que Charles était agenouillé au tombeau des apôtres, Léon III vint poser sur sa tête la couronne impériale, et le peuple de Rome le salua d'acclamations enthousiastes.

La seconde partie du règne de Charlemagne (800-814) fut surtout consacrée à l'administration. Il s'occupa aussi activement de la création d'une marine assez puissante pour repousser les attaques des Sarrasins et des Normands. Par ses ordres, des tours s'élevèrent à l'embouchure des principaux fleuves, l'ancien phare romain de Boulogne fut restauré, de nombreux bâtiments de différentes grandeurs se construisirent sur la Meuse, l'Escaut, la Garonne et le Rhône ; des escadres croisèrent non loin des côtes, afin d'en interdire l'approche aux pirates.

Ces forces navales, organisées en vue de la défense du littoral, prirent aussi quelquefois l'offensive. Ainsi, en 808, le connétable Burchard (*Buchardus*, *comes stabuli*) attaqua les Sarrasins, à l'improviste, avec une flotte puissante, leur prit ou coula à fond treize navires, débarqua dans l'île de Corse, fit périr tous les musulmans qui s'y trouvaient, et reçut, en mémoire de ce brillant succès, le surnom de Moresque (*Morenicus*). Ce surnom se communiqua à

(1) Peuple établi sur les bords du Danube et de la Theiss.

la terre dont Burchard était seigneur : on l'appela le mont Moresque (mons Morencius), d'où est venu plus tard Montmorency.

En 813, Ermengard, comte d'Ampurias, s'empara de huit bâtiments sarrasins, après un combat acharné, et délivra un grand nombre de captifs chrétiens qui s'y trouvaient entassés.

Charlemagne, dont l'activité était infatigable, parcourut plusieurs fois les côtes de son empire pour s'assurer si ses ordres étaient ponctuellement exécutés et ses instructions bien suivies. Il termina sa glorieuse carrière le 28 janvier 814.

Louis Ier, dit le Débonnaire (814-840). — Le fils de Charlemagne ne sut inspirer ni la crainte ni l'amour; d'un caractère faible et irrésolu, il fut sans cesse dominé soit par ses fils, soit par sa femme. Sous son règne, dont quatre révoltes forment l'histoire, les pirates s'enhardirent et donnèrent à leurs courses le caractère de guerres sérieuses. La Sicile et les îles Baléares tombèrent au pouvoir des Sarrasins, qui remportèrent près de la Sardaigne (820) une importante victoire sur les forces navales envoyées pour les combattre, s'avancèrent audacieusement (828) jusqu'à l'embouchure de la Loire, opérèrent, dix ans après, une descente sur la côte de Provence, pénétrèrent dans les faubourgs de Marseille et traînèrent en esclavage tous les hommes en état de porter les armes.

Charles le Chauve (840-877). — Les trois fils de Louis le Débonnaire se disputèrent l'héritage paternel. Lothaire, qui portait le titre d'empereur, voulut envahir les États de ses deux frères, Charles le Chauve et Louis le Germanique; mais ceux-ci se liguèrent contre lui et le battirent à Fontenai (ou Fontanet) près d'Auxerre (841). — L'année suivante, Louis et Charles se réunirent à Strasbourg et resserrèrent leur alliance par un serment célèbre, premier monument de la langue romane. Par le traité que les trois frères conclurent à Verdun (843), Lothaire eut l'Italie avec les provinces comprises entre le Rhin, l'Escaut et la Meuse, les

Vosges, la Saône, le Rhône et les Alpes; Louis obtint la Germanie, et Charles le pays compris entre l'Océan, la Meuse, l'Escaut, la Saône, le Rhône et la Méditerranée. C'est à cette époque que commence réellement le royaume de France, jusqu'alors il y avait eu un empire franc où la race germanique dominait les populations gallo-romaines.

De 843 à 859, le règne de Charles le Chauve ne fut qu'un tissu de guerres, de soulèvements et de malheurs; de 859 à 877, il fut plus heureux; mais les accroissements de territoire qu'il obtint ne le rendirent pas plus puissant. Il mourut en 877. Il venait, par le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, de proclamer l'hérédité des offices royaux et des bénéfices (1).

Louis II le Bègue, Louis III et Carloman (877-883). — Louis II, qui ne régna que deux ans, dut en quelque sorte acheter le trône aux enchères en gagnant les seigneurs à force de largesses. Il ne sut conserver ni l'Italie ni la Bourgogne cisjurane, où Boson fonda un État indépendant. Louis III et Carloman remportèrent quelques avantages sur les Normands, mais ne purent les chasser des positions qu'ils occupaient. Le premier mourut en 882, le second l'année suivante.

Charles le Gros (884-887). — Le troisième fils de Louis le Bègue, Charles le Simple, n'avait que six ans; on l'écarta du trône et l'on choisit pour roi Charles le Gros (fils de Louis le Germanique), déjà souverain de l'Italie et de l'Allemagne. On espérait que cet empereur saurait protéger les vastes États réunis sous sa domination; malheureusement cet espoir ne tarda pas à être déçu; au lieu de livrer bataille aux Normands sous les murs de Paris, que défendaient vaillamment l'évêque Gozlin et le comte Eudes, Charles paya tribut aux pirates et les laissa ravager la Bourgogne (voir

(1) Dès cette époque, les grands propriétaires s'emparèrent du droit de rendre la justice, de faire la guerre, de percevoir l'impôt, de battre monnaie. Les gouvernements devinrent des patrimoines, et les biens patrimoniaux formèrent des principautés indépendantes. La propriété et la souveraineté se confondirent; c'est là le caractère essentiel de la féodalité.

Marines scandinaves). Cette indigne conduite le fit déposer en 887.

Eudes, Charles III le Simple, Robert, Raoul, Louis IV d'Outre-mer, Lothaire, Louis V le Fainéant.—Élevé au trône par les grands vassaux et les évêques, en 888, le valeureux défenseur de Paris eut à lutter contre le fils de Louis le Bègue et fut contraint (893) de partager le royaume avec ce prince. Le règne d'Eudes fut rempli de perpétuelles révoltes. A sa mort (898), Charles le Simple resta seul maître du pouvoir. Incapable de résister aux Normands, il leur céda une partie de la Neustrie, qui prit le nom de Normandie. C'était l'unique moyen de mettre un terme aux ravages que Roll (ou Rollon) portait d'Anvers à Tours, le long de la Seine et de la Saône (voir *Marines scandinaves*). Le traité de Saint-Clair-sur-Epte (912) et la main de Gisèle (1), fille de Charles, attachèrent ce chef barbare à la suzeraineté du roi, à la religion, et ses aventurier au sol d'une riche province.

Irrités du traité de Saint-Clair-sur-Epte, les seigneurs se révoltèrent (922) et élevèrent au trône Robert, frère d'Eudes. Une bataille se livra près de Reims et Robert y fut tué; mais son fils, Hugues le Grand, rétablit le combat et remporta la victoire. Raoul, duc de Bourgogne, fut alors opposé, à Charles, qui, trompé par le comte de Vermandois, se laissa enfermer dans Péronne. Trois fois, suivant les vicissitudes des partis, l'infortuné monarque fut retiré des murs de sa prison et emprisonné de nouveau. Il mourut en 928, et Raoul sept ans après. Alors Hugues le Grand donna la couronne au fils de Charles le Simple, Louis IV, que sa mère avait emmené en Angleterre pour le soustraire aux factieux. Le jeune roi montra plus de bravoure que de prudence; il tenta vainement de s'emparer de la Lorraine et de la Normandie, et Hugues continua d'être le véritable souverain du

(1) Gisèle, fille naturelle de Charles, était âgée d'une douzaine d'années. Il résulte du récit de Dudon de Saint-Quentin qu'elle n'exerça aucune influence sur Rollon. Cela s'expliquerait par sa jeunesse et par la grande disproportion d'âge entre les deux époux.

duché de France. Lothaire succéda à son père Louis IV. Une longue guerre contre Othon II (roi de Germanie) signala le règne de ce prince. Son fils, Louis V le Fainéant (*qui nihil fecit*), n'occupa le trône qu'un an. Avec lui finit la dynastie carlovingienne en France. Il restait, il est vrai, un frère de Lothaire (nommé Charles de Lorraine), mais les seigneurs et les évêques, qui se réservaient le droit de choisir le roi en dehors de la famille carlovingienne (1), lui préférèrent Hugues Capet. Dans l'assemblée des grands qui se réunit à Senlis, l'archevêque de Reims ouvrit le débat par un discours très-remarquable. « Carle, dit-il, a ses fauteurs qui le prétendent digne du royaume à cause de son extraction; mais le royaume ne s'acquiert pas par droit héréditaire, et l'on ne doit élever à la royauté que celui qu'illustre non-seulement la noblesse de race, mais encore la sagesse de l'esprit, celui que soutiennent la foi et la grandeur d'âme. Si vous voulez le malheur de l'État, choisissez Carle; si vous voulez son bien, couronnez Hugues, le duc illustre par ses actions, par sa puissance; vous trouverez en lui un protecteur et de la chose publique et de la chose de chacun. » Tous applaudirent, et le duc fut proclamé roi. Puis l'assemblée se transporta de Senlis à Noyon, où le métropolitain ainsi que les autres évêques sanctionnèrent par l'onction du sacre le choix qu'elle avait fait et l'irrévocable déchéance de la race carlovingienne.

Hugues Capet ne fut donc pas un usurpateur. Dès lors s'établit un droit royal d'une nature toute différente. Les descendants de Hugues Capet portèrent la couronne en vertu de leur naissance qui les faisait héritiers du droit royal de leurs prédécesseurs.

Charles de Lorraine tenta vainement le sort des armes : après quelques avantages, il fut pris dans la ville de Laon (991) par la trahison de l'évêque Ascelin, et renfermé dans la tour d'Orléans. Il mourut en 993. Hugues s'efforça de se

(1) Trois fois déjà ils avaient usé de ce droit : en 887, par l'élection d'Eudes; en 922, par l'élection de Robert, et l'année suivante par celle de Raoul.

maintenir au rang où la fortune l'avait placé et s'appuya principalement sur le clergé, pour lequel il montra toujours beaucoup de déférence. Il mourut en 996. Il avait fait de Paris sa résidence habituelle. Son surnom paraît avoir signifié *homme de tête, d'énergie.*

Robert (996-1031). — Robert, fils de Hugues Capet, était savant pour son temps. Profondément religieux, il se laissait dépouiller par les pauvres, dont son excessive indulgence autorisait la hardiesse. Après la mort de son oncle, Henri, il réunit à ses domaines le duché de Bourgogne et en fit l'apanage de son second fils. Il intervint plusieurs fois entre ses vassaux pour maintenir la paix. Des chagrins domestiques attristèrent ses dernières années. Henri Ier (1031-1060), justement appelé roitelet par un chroniqueur, ne put résister à la ligue formée contre lui, par sa mère Constance, qu'avec le secours du duc de Normandie et du comte de Flandre. Passant de tutelle en tutelle, il fut ensuite appuyé par le comte d'Anjou et se tourna contre la Normandie, où régnait un nouveau prince; mais une suite de défaites le contraignit de demander la paix (1059). Les évêques suppléèrent la royauté sous Henri Ier : ils nourrirent la nation durant une horrible famine et établirent la trêve de Dieu (1) (1041), afin de rendre moins désastreuses les guerres privées qui désolaient la France.

Philippe Ier, qui occupa le trône pendant quarante-huit ans (1060-1108), ne fit guère que continuer le rôle obscur de son père; jamais prince ne fut plus effacé au milieu d'une époque glorieuse et vraiment brillante. Il n'avait que treize ans lorsque le duc de Normandie, Guillaume le Conquérant, vint lui proposer de s'associer aux périls et aux profits de la conquête de l'Angleterre. Le jeune roi (ou plutôt son tuteur le comte de Flandre) refusa; mais un grand nombre de gens de guerre des domaines royaux, comme du reste

(1) En mémoire de la passion du Sauveur, la trêve de Dieu interdit, sous peine d'excommunication, toute espèce d'hostilité depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Les jours de grande fête ainsi que les temps de l'avent et du carême furent compris dans la pacification publique.

de la France, vinrent se ranger sous les drapeaux du duc ambitieux, qui fondait ses droits à la succession d'Édouard le Confesseur sur un prétendu testament de ce monarque et sur une promesse que lui avait faite Harold (auquel les seigneurs saxons venaient de déférer la couronne) de lui faciliter les moyens de monter sur le trône.

Entreprendre de traverser la mer et de jeter sur les côtes britanniques assez d'hommes pour renverser le nouveau roi était un projet d'une rare hardiesse; Guillaume montra dans son exécution autant d'habileté que d'audace. Il obtint du saint-siége l'approbation de son entreprise, fit appel à l'enthousiasme, se procura des sommes importantes en promettant aux uns une ville, aux autres un château, un domaine, et s'occupa activement des préparatifs de l'expédition.

Pendant le printemps et l'été de l'année 1066, un grand nombre de bâtiments furent équipés et une armée nombreuse reçut l'ordre de se rapprocher des côtes (1). Le rendez-vous des navires et des troupes avait été fixé à l'embouchure de la Dive. Les vents contraires retinrent la flotte dans le port pendant un mois, soufflèrent de nouveau avec violence, peu de temps après qu'elle eut appareillé, et la forcèrent de relâcher à Saint-Valery-sur-Somme, où elle demeura plusieurs jours. Enfin, le temps étant devenu favorable le 27 septembre, quatre cents bâtiments à voiles et plus de mille bateaux de transport quittèrent ensemble la rive. Le

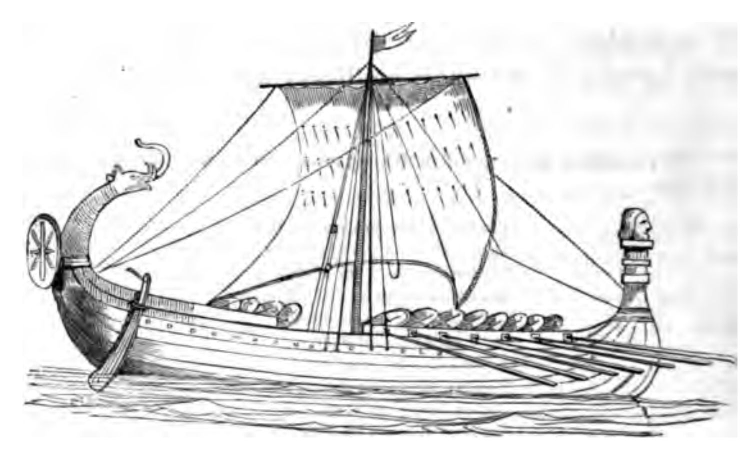
(1) Les préparatifs de l'expédition de Guillaume sont vivement décrits par Robert Wace :

Fevres et charpentiers manda.
Dunc veissiez à grans esforz
Par Normandie à toz li porz
Merrien attraire et fust porter,
Chevilles faire e bois doler,
Nez e esquiz appareillier,
Veiles estendre, mast drecier.
A grant entente et grand cost.
Tot un été et un aost
Mistrent al navie attornar
Et as mesmies assembler.

navire de Guillaume voguait en tête; au haut du grand mât se déployait une bannière blanche bordée d'azur et ornée d'une croix d'or qu'avait envoyée le pape; à la proue était sculptée une figure d'enfant tenant un arc tendu avec la flèche prête à partir. Ce navire, plus fin voilier que les autres, les précédait tous durant le jour et les laissa en arrière pendant la nuit. Le lendemain matin, le duc de Normandie attendit sa flotte qui ne tarda pas à le rejoindre, arriva bientôt aux côtes de Sussex et effectua le débarquement sans obstacle (à Pavensy), car la flotte saxonne chargée de garder la Manche était rentrée dans les ports, faute de vivres.

Quinze jours après, une lutte terrible s'engagea près d'Hastings. Harold périt dans l'action; Guillaume vainqueur prit possession de Douvres et bientôt de Londres, où il se fit couronner par l'évêque d'York.

Les navires dont se composait la flotte de Guillaume étaient à une seule voile. En voici un modèle, tiré de la tapisserie de la cathédrale de Bayeux, faite, à ce que l'on présume, par les mains de Mathilde, femme de *Guillaume*, et par celles de ses compagnes, pour retracer la conquête de l'Angleterre.



(*Fig.* 25.)

Louis VI (1108-1137) affermit son autorité dans ses domaines, tenta inutilement d'enlever la Normandie à Henri I[er] pour la donner à Guillaume Cliton, fils de Robert Courte-Heuse, opposa (1125) une armée nombreuse à l'empereur d'Allemagne (Henri V), qui menaçait d'envahir la France, et, par ce déploiement de forces, le contraignit à reculer; encouragea l'affranchissement des villes et accorda à plusieurs des chartes communales.

Louis VII (1137-1180) n'eut ni la capacité ni l'activité de son père, et ne suivit pas les sages conseils de Suger, son habile ministre. Le jeune roi partit pour la Terre-Sainte en 1147, avec quatre-vingt mille hommes, et déploya dans cette expédition une très-grande valeur; mais la fortune ne se montra pas favorable à ses armes. Il perdit une partie de son armée devant Antioche, ne put s'emparer de Damas et fut obligé (1149) de revenir en France, où le retour des croisés mécontents agitait les esprits. Ne consultant que son honneur, il répudia (1152) sa femme Éléonore, qui épousa presque immédiatement Henri Plantagenet, duc d'Anjou et de Normandie, comte du Maine et de Touraine, et lui apporta en dot les riches provinces de l'Aquitaine. Appelé au trône d'Angleterre deux ans après, le vassal devint plus puissant que son suzerain, et, depuis ce moment, le règne de Louis ne fut rempli que des tentatives qu'il fit pour troubler son redoutable rival dans la possession de ses vastes États.

Sous le règne de ce prince, se fit la compilation des rôles ou jugements d'Oléron, qui devinrent pour le pays entier, ainsi que pour l'Angleterre et la Castille, ce qu'avaient été les lois maritimes de Rhodes pour les Romains.

Philippe-Auguste (1180-1223) s'unit au sang de Charlemagne par son mariage avec Isabelle de Hainaut qui lui apporta en dot le comté d'Artois (1), obtint, en 1182, du comte de Flandre, la réunion de l'Amienois à la couronne de France, et força (1185), trois ans après, son puissant vas-

(1) Le comté d'Artois avait été réuni à la couronne, en 1192, après la mort du comte de Flandre.

sal à lui céder la plus grande partie du Vermandois. A la mort de Henri II, il s'unit étroitement avec Richard Cœur-de-Lion et entreprit avec lui la troisième croisade dans le but de reprendre Jérusalem sur Saladin (1). Arrivés en Sicile, les deux rois eurent de violents démêlés. Philippe-Auguste se rendit néanmoins en Asie et concourut glorieusement à la prise de Saint-Jean-d'Acre; mais, atteint de la fièvre, il revint en France, laissant au duc de Bourgogne le commandement des Français de la croisade, envahit bientôt après le territoire de Richard, favorisa l'usurpation de Jean-sans-Terre, combattit plus tard ce prince (quand, après avoir été élu roi d'Angleterre, il eut la cruauté d'assassiner son neveu, Arthur de Bretagne) et lui enleva la Normandie, le Maine, l'Anjou, ainsi qu'une partie du Poitou.

Chargé, en 1212, d'exécuter sur Jean la sentence d'excommunication que venait de prononcer le souverain pontife, Philippe assembla une armée formidable et arma dix-sept cents bâtiments ou barques pour opérer une descente en Angleterre; mais, le monarque anglais s'étant reconnu vassal du saint-siége, il dut renoncer à son entreprise et tourna sa colère contre le comte de Flandre, qui avait refusé de prendre part à l'expédition contre l'Angleterre. Il mit le siége devant la ville de Gand, tandis que ses navires, sous les ordres de Savari de Mauléon, allaient mouiller près de l'entrée du canal de Damme. Malheureusement, cette nombreuse armée navale, qu'un naïf chroniqueur du temps met au-dessus de la flotte des Grecs au siége de Troie, fut surprise et en grande partie détruite par les Anglais et les Flamands réunis (voir *Marine anglaise*). L'année suivante (1214), la mémorable bataille de Bouvines, à laquelle les milices des communes prirent une part glorieuse, vengea cet échec. Philippe vainqueur fit rentrer dans le devoir les seigneurs du Poitou, accorda une trêve à Jean, refusa ensuite de s'engager dans les expéditions contre les Albi-

(1) La république de Marseille et celle de Gênes fournirent aux deux monarques les bâtiments nécessaires au transport de leur chevalerie.

geois et employa le reste de son règne à consolider ses conquêtes. Lorsqu'en 1215 les barons anglais offrirent le trône à son fils Louis qui l'accepta, il feignit de rester complétement étranger à l'expédition. Le jeune prince partit de Calais (1216) avec six cents navires chargés de troupes, arriva heureusement en Angleterre, entra dans Londres honoré du titre de libérateur du peuple et y fut couronné. Tout lui était donc favorable, quand la mort de son compétiteur changea la face des choses. La plupart des seigneurs proclamèrent le fils aîné de Jean et se tournèrent contre Louis. Celui-ci, espérant bientôt recevoir des renforts, défendit énergiquement le droit qu'on lui avait donné. En effet, trois cents chevaliers, ainsi qu'une foule de sergents d'armes, ayant à leur tête Robert de Courtenai (seigneur de race capétienne), s'embarquèrent sur quatre-vingts gros bâtiments, et beaucoup de petits, que commandait Eustache le Moine, célèbre pirate. Les forces navales des cinq ports (Douvres, Sandwich, Romaney, Hastings et Hythe) vinrent à la rencontre de la flotte française avec une quarantaine de navires qui portaient, outre les matelots, tous marins éprouvés, l'élite des chevaliers anglais. L'action s'engagea le 27 août 1217. Assaillis par des galères armées d'éperons de fer à la manière des anciens, criblés de dards lancés par les balistes dont les Anglais avaient garni le pont de leurs vaisseaux, aveuglés par la chaux vive qu'on leur jetait du haut des hunes ennemies, les Français, malgré leur bravoure, ne purent soutenir longtemps la lutte et essuyèrent une entière défaite. Robert de Courtenai et Eustache le Moine (1) furent pris, et les navires qui échappèrent aux vainqueurs durent chercher un asile sur les côtes de France.

Louis, « voyant qu'il n'avait plus de secours à attendre ni par terre ni par mer, » se décida enfin à traiter avec le légat Gualo et le maréchal d'Angleterre.

Louis VIII (1223-1226) prit aux Anglais la Rochelle, Saint-

(1) Eustache le Moine fut mis à mort; Robert devint, en 1219, empereur de Constantinople.

Jean-d'Angely, Limoges, Périgueux, dirigea contre le Midi hérétique une expédition formidable et dépouilla le comte de Toulouse d'une partie de ses domaines. Moins bien inspiré que son père, il détacha du royaume des provinces pour constituer des apanages à ses enfants. Tel fut le sort de l'Artois, du Poitou, de l'Auvergne, de l'Anjou et du Maine.

Louis IX (1226-1270). — Pendant les dix premières années du règne de Louis IX, la reine Blanche de Castille, sa mère, secondée par le cardinal Romain de Saint-Ange, gouverna avec autant de prudence que de fermeté, usant, selon les circonstances, tantôt des voies de la politique, tantôt de celles des armes. Par son habileté, le domaine royal fut agrandi; en 1234, Thibaut, comte de Champagne, qui était appelé au trône de Navarre, céda à la couronne de France, au prix de 40,000 livres tournois (800,000 fr.), sa suzeraineté sur les comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre et sur la vicomté de Châteaudun.

Louis se rendit, au mois de juin 1248, dans la basilique de Saint-Denis où il reçut des mains du légat du pape, avec l'oriflamme qui deux fois déjà avait paru en Orient, le bourdon et la panetière, attributs de tous les pèlerins. Après avoir confié la régence de ses États à sa mère, il se rendit à Lyon, descendit le Rhône, et fut bientôt arrivé en un lieu où la vie et l'activité avaient été reconstituées depuis environ deux ans, et comme par enchantement, grâce à ses soins. Ne possédant jusque-là aucun port sur la Méditerranée, où Marseille continuait à se gouverner en république, il avait fait, en vue de sa croisade, l'acquisition d'un territoire abandonné, désert, où se découvrait pourtant la trace d'un ancien port encombré par les sables; ce port, il l'avait fait déblayer, et une ville s'était élevée auprès, assez vaste pour recevoir la foule des pèlerins. C'était Aigues-Mortes (1).

(1) La question du port d'Aigues-Mortes et de l'embarquement de Louis IX a été longtemps débattue par les géographes et les antiquaires. M. Jal pense que les nefs et galères, réunies par le roi de France à Aigues-Mortes, restèrent mouillées

Louis, en arrivant à Aigues-Mortes, y trouva une flotte déjà considérable qui devait encore se grossir dans les mouillages de l'île de Chypre, assignée pour rendez-vous général. Quoiqu'un assez bon nombre de nefs et de galères de l'expédition eussent été tirées de Marseille et des petits ports de Provence et de Languedoc, plusieurs même présumablement des ports français sur l'Océan, c'était de Gênes qu'on en avait nolisé la majeure partie. Aussi furent-elles commandées par deux Génois, bien que du règne de Louis IX date la création du premier amiral de France. Toute cette flotte, les nefs, bonnes au transport plus qu'au combat, avec leurs voiles et point de rames, leurs deux hauts mâts, leur château de bois sur l'avant, leurs bords couronnés de remparts crénelés, leurs trois ponts, dont un coupé, leurs larges flancs, leurs joues, leur poupe, leur ventre arrondis; les galées ou galères, bonnes au combat plus qu'au transport, famille variée à l'infini dans sa grandeur et son aspect, longue, dégagée, alerte, s'aidant de rames et de voiles

à la rade, en avant des graus, où l'on compléta leur armement, et que Louis IX et ses chevaliers s'embarquèrent à l'étang du Roi, non sur des galères ou des navires de quelque importance, mais sur les barges de Cantier (chaloupes avec deux ancres, un davier et une chaudière, douze avirons de chaque bord, qui ne s'embarquaient pas, mais restaient à la traîne, derrière la nef, à la remorque). Joinville dit qu'on y mettait les malfaiteurs pendant la navigation. On regardait les condamnés à la barge de Cantier comme des bannis: il y avait à bord de cette barge une chaudière pour leur cuisine. C'était une peine vraiment grave que ce séjour à bord d'une embarcation non pontée, souvent envahie par la lame, qu'il fallait vider sans cesse et qui ne communiquait avec le navire que dans les moments où le service de la chaloupe était nécessaire au vaisseau. On se servit aussi pour l'embarquement des croisés de polyscalmes qui avaient, dit Jal, beaucoup de scalmes ou tolets, c'est-à-dire beaucoup d'avirons. Au quatorzième siècle, en Espagne, cette embarcation était la plus grande du navire; elle remplaçait la barge de Cantier. On se servit aussi pour l'embarquement de gondoles ou canots pouvant armer douze avirons. Près de cent ans durant, depuis Louis IX, le port d'Aigues-Mortes fut un des plus florissants de toute la France; mais, vers le milieu du quatorzième siècle, les sables en encombrèrent tellement l'entrée, qu'il devint impossible aux navires d'y pénétrer. Sous les rois Jean, Charles VI, François Ier, Henri IV et Louis XIII, on essaya, sans résultats bien profitables, de rétablir le port d'Aigues-Mortes. Napoléon, en dernier lieu, avait entrepris de rendre la vie maritime à cette ville, par des travaux évalués à près de 700,000 fr, et qui devaient être terminés en 1817; mais ils furent interrompus par la chute de l'empire. Aigues-Mortes n'eut à profiter que de l'achèvement du canal de Beaucaire, en 1811.

ensemble; les nefs, fortes filles de l'Océan houleux et mères des vaisseaux de haut bord nos contemporains; les galères, vives et capricieuses sirènes, héritage des plus anciennes populations du littoral méditerranéen, accepté d'âge en âge, depuis même l'usage du canon sur mer, jusqu'au siècle dernier qui le refusa enfin; toute cette flotte, au premier vent favorable, s'anima de mouvements et de bruits sublimes.

Le roi, son épouse la reine Marguerite, deux de ses frères, et toute l'armée des croisés étaient déjà embarqués; et, à un signal donné, un immense *Veni, Creator,* entonné, entre le ciel et l'onde, par des milliers de bouches, annonça qu'en Dieu seul il fallait placer son espoir : car lui seul savait ce qu'allait devenir cette belle et grande expédition qui s'ébranlait à l'heure même, et se confiait aux hasards de la mer pour la gloire de son nom.

Quelque temps encore, de la terre, on fut témoin de cet imposant tableau; quelque temps encore on entendit les chants harmonieux et mourants des matelots italiens, catalans et provençaux, se mêlant au bruit cadencé de la multitude des rames qui frappaient l'onde; puis on n'ouït plus rien, on ne vit plus rien; la France tout entière était au loin, sur les flots, dans la personne de son roi.

Parti le 25 août 1248 d'Aigues-Mortes, Louis parvint, le 21 septembre, à l'île de Chypre, érigée en royaume au profit d'un héritier de la famille de Lusignan et des anciens rois chrétiens de Jérusalem. Mais comme presque tous les navires de Gênes, sur lesquels on s'était embarqué à Aigues-Mortes, avaient quitté les mouillages de Chypre, on fut obligé d'en rassembler d'autres de toutes parts; Louis IX s'adressa aux Génois et aux Vénitiens établis sur les côtes de Syrie, qui mirent un prix excessif à leurs services. Il fit construire un grand nombre de bateaux pour le débarquement. De nouveaux croisés arrivaient sans cesse des ports d'Occident. Louis, quand il eut terminé tous ses préparatifs, se disposa à partir du port de Limisso pour l'Égypte, contre laquelle il dirigeait d'abord son expédition, comme étant alors la plus formidable ennemie des chrétiens. Le

soudan Negmeddin était en effet à cette époque le fléau de la Palestine et de toute la Syrie. Louis donna le signal du départ le vendredi d'avant la Pentecôte de l'année 1249; et déjà toute la mer, autant que l'œil pouvait en embrasser, était couverte de voiles, de bâtiments, au nombre de dix-huit cents tant grands que petits, quand un vent soufflant des côtes d'Égypte souleva une violente tempête qui les dispersa; la moitié d'entre eux furent entraînés sur les côtes de Syrie; Louis put rentrer dans le port de Limisso avec le reste. Des renforts inattendus, qui lui arrivèrent dans ce moment-là même, lui rendirent l'espérance, et, sans rallier les vaisseaux que la tempête avait dispersés, il profita d'un vent favorable pour faire voile de nouveau vers l'Égypte. Il y avait quatre jours qu'on était en mer, quand le pilote du navire qui voguait en tête s'écria : « Dieu nous aide! Dieu nous aide! Nous sommes devant Damiette! » Ces paroles furent aussitôt répétées de bâtiment en bâtiment, et toute la flotte entoura la nef la *Monnaie*, que montait le roi. Les principaux chefs passèrent à son bord, et reçurent ses encouragements et ses ordres. La flotte chrétienne avait été aperçue du haut des remparts de Damiette, qui n'était alors située qu'à une demi-lieue de la mer, sur un des bras du Nil (1). Quatre galères musulmanes, qui portaient d'habiles pirates, furent envoyées pour reconnaître les forces des croisés. Lorsqu'elles se furent assez approchées pour distinguer les vaisseaux du roi, elles hésitèrent et ralentirent leur course; et comme si ceux qui les montaient étaient sûrs des nouvelles qu'ils avaient à rapporter, ils se disposèrent à rentrer dans le Nil; mais les galères chrétiennes les serraient déjà de près. Le roi donna ordre qu'on se préparât à un combat naval avec elles et avec toutes celles qui viendraient à leur secours. Aussitôt on se mit à la mer; on lança contre elles des traits enflammés, des pierres, des vases remplis de chaux, au moyen de machines appelées *mangonneaux*. Les traits per-

(1) Damiette, embrasée et démolie, quelques années après l'expédition de Louis IX, par les mameluks, qui craignaient une nouvelle invasion, fut reconstruite à une lieue et demie plus avant dans les terres, où elle est encore.

çaient les pirates et leurs vaisseaux; les pierres les accablaient, la chaux brûlait tout ce qu'elle touchait. Trois des galères ennemies furent ainsi coulées à fond. La quatrième s'éloigna fort délabrée, et alla raconter aux musulmans, rassemblés sur le rivage, que le roi de France arrivait avec une armée considérable.

La flotte chrétienne, toute couverte d'étendards au signe de la croix, s'avançait pendant ce temps en ordre de bataille, et vint, au milieu du jour, jeter les ancres à un quart de lieue de la côte. La flotte égyptienne, chargée de soldats et de machines de guerre, défendait l'entrée du Nil, et, au milieu de ceux qui la montaient, resplendissait comme un soleil radieux le chef de l'armée musulmane tout couvert d'or et de pierreries. Le roi faisant valoir que l'on n'avait ni rade ni port pour se mettre à l'abri des vents et des attaques imprévues, faisant valoir surtout le désordre et le saisissement des ennemis, entraîna tout le monde à son avis, qui fut d'opérer la descente dès le lendemain. Toute la nuit on se tint en garde; la flotte fut illuminée de flambeaux, quelques galères s'avancèrent par l'embouchure du Nil pour surveiller les mouvements des Égyptiens. Dès le point du jour les ancres furent levées. Les musulmans, infanterie et cavalerie, se tenaient sous les armes sur le rivage, au lieu où ils pensaient que la descente serait tentée. Les vaisseaux s'étant approchés de la côte, les croisés descendirent dans les barques et bateaux plats, et se rangèrent sur deux lignes. Le roi se plaça à la pointe de droite avec ses deux frères et l'élite des chevaliers; le cardinal légat se tenait à ses côtés avec la croix dans ses mains; une barque les précédait où flottait l'étendard de France. A la pointe de gauche, vers l'embouchure du Nil, sur une galère toute dorée et des plus légères qui étalait à la poupe et à la proue d'illustres armoiries, qui déployait autour de son pavillon des banderoles de mille couleurs, et que trois cents rameurs faisaient voler sur l'onde, se distinguait le comte de Jaffa, Érard de Brienne, entouré d'une troupe choisie dans laquelle était le sire de Joinville, historien de Louis IX,

Princes, barons et chevaliers étaient debout sur les bateaux, l'œil fixé sur le rivage, la lance en main et leurs chevaux à côté d'eux. Sur le front et sur les ailes de l'armée, une foule d'arbalétriers avaient été placés dans des barques pour écarter les ennemis. Dès qu'on fut à portée de l'arc, il partit à la fois, du rivage et de la ligne des croisés, une nuée de pierres, de traits et de javelots. Les croisés parurent un moment ébranlés; mais le roi, pour leur donner l'exemple, s'élance tout armé au milieu des vagues qui l'enveloppent jusqu'aux épaules. A cette vue, toute l'armée l'imite et se précipite à travers les eaux en criant *Mont-joie saint Denis!* Les bataillons sarrasins ne peuvent arrêter cet élan. Joinville et Beaudouin de Reims touchent la rive des premiers. A mesure que les croisés abordent, ils se rangent en bataille sous les traits mêmes des musulmans, ils pressent leurs rangs et présentent la pointe de leurs lances. L'oriflamme, arborée sur la côte, annonce que le roi est proche. Tout se range autour du monarque qui, dans un premier mouvement, s'est jeté à genoux pour remercier Dieu, et qui bientôt fait déployer sa tente, d'un rouge éclatant, en face de l'ennemi. Sur tous les points de la côte, un combat acharné s'engage, tandis que les deux flottes sont aux prises vers l'embouchure du Nil. La reine Marguerite et l'épouse de Charles, frère du roi et chef d'une nouvelle maison d'Anjou, sont à l'écart sur leur nef, attendant avec anxiété l'issue de cet engagement général, et levant vers le ciel des mains suppliantes. Des prêtres, qui les entourent, entonnent des chants pieux pour obtenir la protection du Très-Haut. Leurs vœux sont exaucés; la flotte du soudan est dispersée; plusieurs des vaisseaux qui la composaient sont coulés à fond; les autres remontent le fleuve le plus hâtivement possible. Dans le même moment les musulmans du rivage sont, de toutes parts, contraints de lâcher pied; ils abandonnent leur camp: c'est parmi eux un sauve-qui-peut général, et les croisés restent maîtres des bords de la mer et des deux rives du Nil. Une si éclatante victoire n'avait coûté aux chrétiens que peu de monde; la côte était

jonchée de cadavres ennemis. Les habitants de Damiette, à l'aspect des débris de l'armée musulmane, furent saisis d'une telle épouvante, qu'ils abandonnèrent aussitôt leur ville, mettant le feu aux édifices et emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Louis IX prit possession le lendemain de ce qui restait de Damiette. Si les croisés avaient continué à mettre à profit la confusion et la terreur dans lesquelles ils avaient jeté les Égyptiens, ils auraient pu arriver promptement à Mansourah, traverser le canal d'Aschmoun à sec, dans ce moment des plus basses eaux du Nil, s'emparer du Caire, et se rendre maîtres de toute la basse Égypte dans le mois de leur débarquement. Mais, au lieu de poursuivre leurs succès, ils perdirent cinq mois et demi dans Damiette à épuiser leurs forces en détail dans de vaines sorties contre les Égyptiens, qui commençaient à revenir de leur effroi, et contre les Arabes Bédouins, accourus du désert pour se livrer à leur guerre de surprises et d'escarmouches contre les chrétiens. Ce fut seulement quand les croisés eurent vu arriver un autre frère du roi, le comte de Poitiers, avec un nouveau corps d'armée, qu'ils se décidèrent à reprendre les opérations. Mais alors il était trop tard. Ils n'entrèrent un moment victorieux dans Mansourah que pour y éprouver presque aussitôt une sanglante défaite. La famine et le scorbut décimaient, en outre, leurs rangs encombrés de blessés. Dans cette extrémité on n'eut plus qu'à songer à la retraite. On essaya de la faire par terre et par eau à la fois; mais les Égyptiens avaient, à force de bras, traîné à terre plusieurs des galères qui s'étaient retirées au-dessus de Mansourah, et les avaient remises dans le Nil à une lieue au-dessous du camp des croisés; elles s'étaient déjà emparées de presque tous les bâtiments qui avaient tenté de remonter le Nil, depuis Damiette, pour apporter des vivres et des secours aux chrétiens; elles barrèrent également la route aux navires qui faisaient retraite emportant les malades de l'armée; alors eut lieu un affreux pillage, suivi d'un plus horrible massacre. Il n'échappa des malheureux chrétiens qui essayaient de rega-

gner Damiette en descendant le Nil, que ceux que l'on jugea d'assez hauts personnages pour qu'on espérât d'eux une grosse rançon. Le roi, demi-mort, se trouvait avec le reste de l'armée, qui suivait le bord du fleuve et que les ennemis poursuivaient sans relâche. Enfin on fut obligé de se rendre pour sauver la vie du roi, qui, à chaque instant, courait risque d'être tué.

Louis, qui, tout malade qu'il était, ne voulait pas retourner en Europe sans avoir touché à la Terre-Sainte, avait donné rendez-vous à la reine, son épouse, à Saint-Jean-d'Acre; il se sépara en pleine mer d'une partie de ses barons, qui, malgré ses sollicitations, regagnèrent immédiatement la France. Louis entra dans le port d'Acre le 14 mai 1250; ses récents malheurs ne lui avaient fait perdre rien de sa considération, même auprès de ses ennemis. Les mameluks d'Égypte et les possesseurs musulmans d'Alep et de Damas recherchèrent tour à tour son alliance. Il rendit en Syrie de grands services aux chrétiens, fit travailler aux fortifications de Césarée, Jaffa, Sidon et Acre, portant lui-même sur son dos la hotte des matériaux nécessaires à ces œuvres qu'il regardait comme saintes. Il était à Sidon quand il reçut la nouvelle de la mort de la reine Blanche, sa mère, régente du royaume en son absence, comme elle l'avait été pendant sa minorité. Il partit aussitôt de cette ville, et alla prendre sa femme à Tyr et trois enfants qu'il avait eus d'elle en Orient; il se rendit ensuite à Saint-Jean-d'Acre, où il fit équiper treize galères et d'autres navires pour son retour et celui des siens. Louis mit à la voile d'Acre le 25 avril 1254, jour anniversaire de sa naissance. A la hauteur de l'île de Chypre, sa nef, dans laquelle le saint sacrement était continuellement exposé sur un autel, toucha sur un banc de sable; tout le monde se crut perdu; la reine et ses enfants poussaient des cris lamentables. Le roi, seul calme et résigné au milieu du danger, se prosterna au pied de l'autel, adressant à Dieu ses ferventes prières pour sa famille éplorée et tous ceux qui l'entouraient. Une vague secourable remit le navire à flot; mais on reconnut alors que la quille était fort endommagée,

et les matelots pressèrent le roi de passer avec sa famille sur une autre galère, pendant que les cinq cents passagers qui l'accompagnaient descendraient dans l'île de Chypre. Louis s'y refusa, remettant sa personne, sa femme et ses enfants aux mains de Dieu, plutôt que d'abandonner en route tant de braves gens. A cette paternelle et charitable résolution, chacun sentit renaître son courage; on répara le mieux possible l'avarie et l'on continua la traversée avec le reste de la flotte. On passa devant Lampédouse, puis devant Pantellarie. Cette dernière île était alors habitée par des Sarrasins, tributaires de la Sicile. La reine, qui désirait des fruits et des provisions fraîches pour ses enfants, obtint du roi qu'on détachât quelques navires légers pour en aller prendre à terre. Au bout d'un et de deux jours, ces navires n'étant pas de retour, on crut que leurs équipages avaient été massacrés ou pris par les Sarrasins, et Louis voulut aller lui-même avec toute sa flotte les venger ou les retirer de captivité. Ils n'étaient ni morts ni captifs; seulement on n'avait pu arracher les Parisiens qui se trouvaient parmi ces équipages, aux fruits délicieux qui abondaient dans cette île. On les rencontra sortant enfin du port; leur sensualité avait fait perdre à la flotte huit jours de navigation. Ce ne fut qu'après plus de deux mois, depuis le départ d'Acre, que, le 10 juillet 1254, on aperçut la rade d'Hyères. La reine et tout le conseil étaient d'avis que le roi prît terre sur le rivage voisin; mais il insista pour ne débarquer que sur son propre domaine d'Aigues-Mortes, quoique le comté de Provence appartînt à son frère Charles. Louis se maintint deux jours dans cette résolution, restant obstinément assis sur sa nef marseillaise à deux gouvernails, que deux pièces de bois permettaient de faire évoluer avec une rapidité merveilleuse, ce que remarque Joinville avec une sorte d'étonnement et d'admiration. — Le roi, à la grande satisfaction de sa famille, entra dans la rade d'Hyères et débarqua enfin. Paris le revit, après une absence de six années, au mois de septembre 1254.

Quelques années après, Louis, quoique sa santé fût

déjà fort affaiblie, prit de nouveau la croix. L'époque du départ avait été fixée au mois de mai 1270. Le roi arriva à Aigues-Mortes avec ses trois fils qui devaient l'accompagner, avant la flotte génoise elle-même. Entraînés pourtant par ses exhortations réitérées et son exemple, les croisés se mirent en marche dans toutes les provinces, se dirigeant vers Aigues-Mortes et la ville de Marseille, soumise, dans l'intervalle des deux croisades, au comte de Provence, de même qu'Arles, et qui dut mettre ses navires à la disposition de son peu facile seigneur, Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles. Arrivèrent alors Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, avec un grand nombre de ses vassaux, beaucoup de seigneurs avec l'élite de leurs chevaliers et de leurs soldats, et les bataillons de plusieurs cités, tels que ceux de Beaucaire, Carcassonne, Châlons, et ayant chacun le nom du lieu d'où ils venaient inscrit sur leurs bannières. Des croisés de différents royaumes d'Espagne, et cinq cents guerriers de la Frise, qui disaient que leur nation avait toujours été fière d'obéir aux rois de France, furent à peu près les seuls secours étrangers que Louis reçut avant son départ. Sa flotte, une fois placée sous les ordres de Florent de Varennes, premier amiral français (1), mit à la voile le 4 juillet 1270. Elle entra, le 8 du même mois, dans la rade de Cagliari; aucun bâtiment ne fut admis dans le port, et l'on eut besoin de négocier pour obtenir la permission de débarquer les malades, de renouveler l'eau et d'acheter des provisions, à cause de la rivalité qui existait en ce temps entre les Génois et les Pisans, maîtres ou alliés de l'île de Sardaigne. Ce fut dans la rade de Cagliari que l'on tint un dernier conseil pour savoir sur quel point des

(1) Quelques auteurs associent à Florent de Varennes, dans le commandement de la flotte de Louis IX, Hugues de Lartaire et Jacques de Levant. Le titre d'amiral fut donné, dit-on, en Sicile, sous le roi normand Roger, dès l'an 1142; les Européens l'empruntèrent, selon toute apparence, aux Arabes, qui ont encore le mot émir, chef, personnage revêtu d'un commandement. Le titre d'amiral, qui a fini par s'appliquer uniquement aux commandants des vaisseaux, paraît avoir longtemps été donné indifféremment à ceux qui étaient investis de commandements sur terre aussi bien qu'à ceux qui commandaient sur mer, témoin le titre d'amiral des arbalestriers, dont il est fait mention dans la *Chronique* de Monstrelet, liv. I, chap. 4.

rivages musulmans serait dirigée l'expédition; car, chose étrange, la question était encore pendante ; il n'y avait peut-être qu'un seul personnage qui en connût la fin, et ce personnage n'était pas le roi de France, c'était son frère, le roi des Deux-Siciles, qui avait su tenir cette question longtemps indécise, et qui maintenant employait les derniers raisonnements de ses dévoués à en pousser la solution dans l'intérêt de son ambitieuse puissance. Il voulait rendre tributaire de son royaume la côte septentrionale d'Afrique, sans trop s'éloigner de ses nouveaux États, où il était encore mal affermi. Tunis était justement à sa portée, en face même de la Sicile; il y avait par là, disait-il, un prince disposé à se convertir, tout un vaste pays à conquérir à la foi chrétienne. Des motifs aussi pieux en apparence devaient finir par déterminer Louis IX. Des germes de maladie pris à Aigues-Mortes même, les premières souffrances des croisés, entassés sur des navires durant les ardeurs de l'été, et la crainte de voir l'expédition se consumer sans avoir rendu aucun service, purent aussi entrer dans les raisons qui entraînèrent soudainement la flotte du côté de Tunis, quand chacun croyait que son but était la Syrie, ou tout au moins l'Égypte. Le 15 juillet 1270, après avoir rallié plusieurs bâtiments dispersés par les vents, on cingla donc vers l'État et la ville de Tunis, située à cinq lieues des rares débris de Carthage, un peu au delà du golfe de son nom et du lac de la Goulette, qui communique au golfe par un canal. Tunis, longtemps réunie au royaume de Maroc, s'en était séparée sous un prince belliqueux, dont le troisième successeur régnait à cette époque. Le 17 juillet, à trois heures après midi, la flotte arriva en vue du port de Carthage. L'amiral Florent de Varennes, envoyé par Louis pour le reconnaître, s'empara de plusieurs navires abandonnés qu'il y trouva, manda au roi qu'il n'y avait point de temps à perdre et qu'il fallait profiter de la consternation des ennemis. Malgré cet avis, le débarquement fut remis au lendemain. La côte, au point du jour, parut couverte de Tunisiens. Les croisés ne se mirent pas moins en mesure d'aborder, et leur seul aspect mit en fuite les fantassins et les

cavaliers du rivage. L'armée française, ayant opéré son débarquement, se rangea en bataille, et l'on prit possession du territoire au nom de Jésus-Christ et de Louis, roi de France, son sergent. Bientôt l'étendard fleurdelisé flotta sur le château de Carthage, et l'on occupa quelques points fortifiés des alentours. Mais tout cela ne donnait pas de quartiers convenables à l'armée, qui campait, par une chaleur étouffante, au milieu des évaporations putrides d'eaux funestes à approcher, plus funestes encore à boire, et des tourbillonnements d'un sable brûlant que soulevait et que chassait au loin le vent du désert. C'était à Tunis qu'il fallait marcher sur l'heure; mais le roi avait promis à ce fatal Charles d'Anjou qu'il l'attendrait avant d'attaquer la ville. L'inaction des croisés rendit la confiance aux Tunisiens. Leur souverain en personne, qui, par crainte, sans doute, plus que par bienveillance naturelle, avait montré, en plusieurs circonstances, des dispositions favorables à Louis, dirigea lui-même des escarmouches contre le camp français, escarmouches dans lesquelles les Africains se montrèrent fidèles à leur ancien usage de fuir, en combattant, sur de petits coursiers noirs aussi prompts que l'éclair. Leurs coups de main furent de peu d'importance d'ailleurs; mais Charles d'Anjou n'arrivait point; et la peste, précédée de la dyssenterie, s'avançait à pas de géant sur les cadavres d'hommes et de chevaux en corruption qui déjà couvraient les abords du camp. Neuf des plus grands seigneurs de France comptèrent parmi les premières victimes du fléau. Les enfants du roi étaient déjà atteints; l'un mourut, puis ce fut le tour du roi lui-même. Quand enfin, le 25 août 1270, la flotte de Sicile et de Provence entra dans le port de Carthage, Charles d'Anjou trouva le roi de France, son illustre et saint frère, étendu mort sur la cendre où il s'était fait coucher, et il lui sembla, non sans raison, que les visages consternés se tournaient vers lui avec l'air de la plainte et du reproche.

Le successeur de Louis IX, Philippe III, dit *le Hardi*, était loin encore d'être sauvé; et le comte de Toulouse, oncle de celui-ci, et le roi de Navarre, son beau-frère, portaient déjà

en eux les germes du mal auquel ils devaient succomber. Le canal de Tunis recevait journellement tant de cadavres, qu'on se demandait s'il n'en serait pas bientôt comblé; et les survivants n'avaient plus même la force de soulever leurs armes. Les troupes seules nouvellement débarquées, sous les ordres de Charles d'Anjou, étaient en état de continuer la guerre. Mais les motifs qui avaient engagé ce prince à pousser son frère vers la côte de Tunis l'avaient aussi engagé à faire suspendre toute attaque sérieuse en son absence contre le maître du pays; il négociait sous main avec lui. On apprit donc bientôt que le souverain tunisien s'était engagé à payer les frais de la guerre, à ouvrir son port à tous les marchands chrétiens, à modérer les droits d'entrée sur les marchandises, à permettre l'exercice public du culte chrétien dans ses États, et surtout à payer annuellement au roi de Sicile un tribut de 20,000 roubles d'or, toute cause d'hostilité ayant cessé, et que la croisade devait chercher un autre but. La paix fut jurée, le 29 octobre 1270, au moment où les croisés d'Angleterre et d'Écosse, commandés par le prince Édouard, venaient prendre les ordres du roi de France. On parla bien encore, parmi les Français et les Siciliens, de se rendre à la Terre-Sainte ou d'aller attaquer Constantinople, sur laquelle l'insatiable Charles d'Anjou avait des vues personnelles, mais le retour fut néanmoins résolu : on fit voile vers le port de Trapani en Sicile, désigné comme rendez-vous, pour le cas où l'on continuerait la croisade. Mais c'était là que l'attendait son dénoûment, non moins terrible et désastreux que les actes précédents. L'impatience était si vive pour le départ, qu'à l'instant du signal, une immense confusion régna dans l'armée, et tout le rivage retentit des cris désespérés des malades qui avaient peur d'être oubliés, ou que les navires ne fussent pas assez nombreux pour les emporter. On eût dit qu'ils disputaient la place aux cadavres des plus puissants d'entre les seigneurs morts sur cette plage, et que la piété filiale ou fraternelle voulait rendre à la terre natale. Charles d'Anjou et le connétable de France présidèrent à l'embarquement et

se mirent les derniers en mer. Philippe III, définitivement échappé au fléau, accompagné de sa femme et emmenant avec lui de tristes et chères dépouilles, était monté sur une galère à la vitesse de laquelle il dut son salut. La lugubre flotte, semblable à un vaste convoi funéraire, s'éloigna, le 17 novembre, de la côte de Carthage. Charles, quoiqu'il se fût embarqué le dernier, entra dès le lendemain dans le port de Trapani; Philippe III et la reine le suivirent de près; enfin le reste de la flotte était déjà en vue, quand une tempête s'éleva au coucher du soleil et alla croissant jusqu'au 22, ne permettant pas l'accès du port aux nombreux bâtiments demeurés en arrière. Mais un sort meilleur n'était pas réservé à ceux qui étaient déjà entrés dans le havre prochain. Heurtés les uns contre les autres avec un horrible fracas, soulevés, remués, tirés en tout sens par la fureur des vagues, ils eurent leurs câbles rompus, et on les vit, rejetés en la pleine mer, aller se joindre au commun désastre. Alors ce fut un inexprimable pêle-mêle de galères, de nefs, de navires de toutes sortes, poussés à la merci des flots et des vents déchaînés, de mâts brisés, de gouvernails perdus, de vaisseaux sombrant, et d'hommes cherchant à se rattraper à quelque débris. La grande galère royale, la *Porte-joie*, qui avait déjà donné un bien cruel démenti à son nom en ramenant le nouveau roi de France entre les restes d'un père et d'un frère, se distinguait surtout par les ravages qu'elle causait; on eût dit un écueil flottant qui courait au-devant de tous les bâtiments en détresse pour en déterminer la catastrophe. Dix-huit des plus forts et des meilleurs, sans compter une quantité d'autres moins importants, furent abîmés au fond de la mer comme une pierre, dit un auteur contemporain, et près de cinq mille personnes disparurent. L'évêque de Langres échappa, lui deuxième, de tout son navire qui contenait plus de mille personnes, à l'aide d'une frêle barque, et après avoir noué sa tunique autour de son corps, pour se jeter à la nage, si besoin était. Ce désastre acheva d'enlever aux croisés tout désir de s'exposer, au moins pour l'instant, à d'autres périls. Leurs malheurs n'étaient

pas finis pourtant; de nouveaux cadavres à chaque moment étaient comme les jalons du retour. Le roi de Navarre mourut peu de temps après son débarquement à Trapani; sa femme ne lui survécut que de quelques jours. La nouvelle reine de France périt des suites d'un accident, en Calabre. Philippe III, désespéré, apprit, en continuant sa route, que le comte et la comtesse de Poitiers venaient d'expirer de leur côté, en retournant en Languedoc. Enfin, après avoir traversé le mont Cenis, la Bourgogne et la Champagne, il put arriver dans sa capitale, suivi des dépouilles mortelles de son épouse et de son frère, et portant lui-même sur ses épaules celles de son père. C'est ainsi que finirent les grandes croisades outre-mer. Un grand mouvement naval fut opéré par ces expéditions lointaines; et quoique la France ait emprunté à l'Italie une large part des navires dont elle eut besoin durant cette période, on ne saurait douter de l'impulsion maritime qu'elle dut elle-même ressentir. La marine militaire, qui ne se composait alors et ne se composa encore longtemps après, en général, que de navires empruntés au commerce, devint une source de spéculations et de fortune pour les armateurs; elle excita leur zèle, leur inspira des idées plus larges, les poussa de côte en côte à de lointains établissements.

Entre les provinces qui forment la France actuelle, la Provence et le Languedoc furent surtout tenus dans un continuel éveil par les départs et les retours des croisés; on rechercha, sur ce littoral particulièrement, tous les lieux susceptibles de former de bons et utiles ports. La situation de Toulon fut remarquée; quelques forts, dit-on, y furent pour la première fois construits au temps de Louis IX, et marquèrent déjà la place d'un port destiné à devenir célèbre.

Le commerce, qui devait à la fin transformer la guerre de religion en une querelle d'intérêts, humanisa quelque peu, dès les premiers temps, les relations entre des peuples ennemis par principe; et quand les croisés furent rejetés des pays qu'ils étaient allés conquérir, lui seul y resta encore:

les négociants français conservèrent des comptoirs en Syrie, sur la côte d'Afrique depuis les embouchures du Nil, en Égypte, jusque vers celles de l'Adouse, en Algérie; Stamboul même ne le repoussa pas de son sein. Marseille y puisa une nouvelle source de grandeur et de prospérité, et devint comme un grand bazar où l'Orient versa incessamment sur l'Occident ses plus brillants produits. Narbonne, cette plus ancienne des colonies romaines dans les Gaules, sur lesquelles elle exerça longtemps sa primatie, Narbonne, qui des Romains était successivement passée aux Wisigoths, aux Bourguignons, aux Sarrasins, aux Francs, et qui, en dernier lieu, était gouvernée par des vicomtes particuliers, reprit, par sa marine, une grande importance pendant l'époque des croisades. Elle fut en état de construire, d'équiper et d'armer des flottes de plus de vingt galères (1). Montpellier, ville nouvelle, ou plutôt le port qui en était voisin, emprunta des croisades, presque dès sa naissance, une prodigieuse activité navale. Bientôt ce port osa disputer à Marseille même pour le commerce du Levant. Montpellier se mit à la tête d'une ligue maritime, dans laquelle entra Narbonne, pour imposer un frein aux envahissements de l'antique cité provençale, qui, non contente de balancer presque la grandeur de Gênes et de Pise, voulait réduire sous son consulat toutes les villes commerciales du midi de la France. Une lutte ouverte s'ensuivit de 1254 à 1257, année où Charles d'Anjou amena un arrangement par lequel les habitants de Montpellier durent payer 60,000 sous royaux à ceux de Marseille, en dédommagement des pertes

(1) Le port de Narbonne, qui a joué un rôle si puissant sous la domination romaine, et depuis encore, tant que les galères furent plus en usage dans la Méditerranée que les vaisseaux de haut bord, fut formé d'une dérivation de la rivière d'Aude. Cette dérivation, qui commence à une assez grande distance au-dessus de Narbonne, fut conduite dans cette ville, pour aller de là traverser en partie l'étang de Bages et de Sigeau, dans un canal qui date, croit-on, du règne d'Antonin le Pieux, et tomber ensuite dans la Méditerranée à la Nouvelle: c'est par ce canal que les bâtiments romains entraient dans l'étang, et remontaient ensuite, par le bras artificiel de la rivière d'Aude, jusqu'à la capitale de la Gaule narbonnaise.

qu'ils avaient causées à leur commerce. Béziers aussi, et d'autres villes à ports fluviaux, durent une grande prospérité aux croisades, à une époque où l'usage des navires tirant peu d'eau était le plus général sur la Méditerranée. Mais, par-dessus tout, deux grands événements pour la marine se rattachent à l'époque des croisades. C'est au temps du roi Louis VII, ainsi que nous l'avons déjà dit, que fut faite la compilation des rôles ou jugements d'Oléron, qui devinrent, pour le pays entier et pour d'autres encore, tels que l'Angleterre et la Castille, ce qu'avaient été les lois de Rhodes pour les Romains. Une petite île française, située en face de la Saintonge, eut la gloire d'attacher son nom à ce recueil d'usages depuis longtemps déjà en vigueur sur le littoral voisin, mais qui manquaient encore d'ordre et de suite. Le second événement, celui qui, par ses résultats certains, n'a point de rivaux dans toute cette époque, c'est le commencement de la boussole en Europe. De proche en proche, arriva-t-elle, très-informe encore d'ailleurs, des Chinois aux Arabes, et des Arabes jusqu'à nous? Les Occidentaux la trouvèrent-ils sans le secours des Orientaux? Enfin, quel peuple de l'Europe lui donna son perfectionnement? Ce sont des points fort débattus et auxquels les plus savants sont loin encore d'avoir donné une solution bien précise. Ce qu'on sait seulement avec certitude, c'est que sous le règne de Philippe-Auguste, époque où l'université de Paris brillait d'un lustre européen et tournait ses études vers les sciences aussi bien que vers les belles-lettres, on parlait déjà d'une aiguille aimantée, qui servait à diriger les navigateurs, même dans les temps les plus obscurs, quand ils perdaient de vue l'étoile polaire, leur seul guide précédemment; ce qu'on sait, c'est que cette aiguille appelée *marinette*, en raison de son utilité nautique, et *calamite*, parce qu'avant qu'on eût imaginé de suspendre et de balancer sur un pivot l'aiguille aimantée, on l'enfermait dans une fiole à demi remplie d'eau, pour y faire flotter, sur un corps léger, sur une paille ordinairement, comme une calamite ou grenouille; ce qu'on sait enfin, c'est que dans la pre-

mière moitié du quatorzième siècle, quand la marinette se perfectionna, passa de l'eau dans une simple boîte, sur un pivot, et prit le nom de *boussole* (1); la fleur de lis des armes de France, pour tous les peuples indistinctement, servit, dans cette boîte, à désigner le nord, et fut la base de tous les raisonnements de ceux qui ont attribué cette grande et féconde invention aux Français.

Philippe III agrandit considérablement le royaume par des successions. De son frère mort à la croisade, il hérita le comté de Valois; d'Alphonse de Poitiers et de Jeanne de Toulouse, il reçut le Toulousain, le Quercy, le Rouergue, l'Agénois, l'Aunis, une partie de l'Angoumois et de la Saintonge, l'Auvergne, le Poitou, le marquisat de Provence. Il céda aux réclamations du roi d'Angleterre l'Agénois, et à celles du pape une partie du marquisat de Provence (comtat Venaissin), part promise au saint-siége dans les dépouilles de la guerre des Albigeois.

Après le massacre des Français en Sicile, Philippe le Hardi lutta contre l'Espagne. Charles de Valois, son fils, reçut l'investiture du royaume d'Aragon. Le roi entra en Espagne par le Roussillon, avec une puissante armée, tandis qu'une flotte nombreuse suivait les côtes pour le seconder. Pierre n'avait à opposer au monarque français que quelques milliers d'hommes et une vingtaine de navires. La loyauté aragonaise se réveilla bientôt en face du danger que courait

(1) Guyot de Provins, dans sa *Bible* (XII siècle), fait une longue opposition du pape avec l'aiguille aimantée qui, allant toujours de sa pointe chercher la *tramontàne*, est un guide sûr pour le navigateur. Ce curieux passage prouve que la boussole était connue et d'un usage général dès le douzième siècle. On ne peut donc attribuer l'importation de la boussole en Europe au Vénitien Marco Polo, qui ne voyageait qu'au treizième siècle, ni son invention au Napolitain Flavio Gioia, qui ne naquit qu'en 1300. La boussole décrite par le poëte Guyot était sans doute bien imparfaite; elle ne pouvait même être employée que très-rarement, car il fallait que la mer fût bien calme pour qu'une aiguille, soutenue sur l'eau dans un vase par un brin de paille, ne fût pas détournée de sa direction naturelle vers le pôle. « Ce n'était qu'une invention naissante, mais le plus grand pas était fait; il n'était plus très-difficile de trouver un moyen de suspendre l'aiguille aimantée sur un pivot solide, de la renfermer dans une boîte; et c'est là tout au plus la part que peuvent s'attribuer les Italiens dans cette grande découverte. (Amaury Duval, *Histoire littéraire de France*, tome XVIII.)

le souverain ; nobles, bourgeois, habitants des campagnes, ajournant leurs griefs, accoururent en foule à son secours et la marine lui rendit les plus importants services. Douze galères, sous les ordres de Raymond de Marquet et de Bérenger Mallol, attaquèrent à l'improviste, dans le golfe de Roses, vingt-huit bâtiments que commandait Guillaume de Lodève, en prirent treize et forcèrent les autres à gagner Palamos. Ce glorieux triomphe fut principalement dû, suivant Montaner, aux arbalétriers du pont (ballesters de tabla), qui chez les Catalans remplaçaient le troisième banc des rameurs. « Chacun d'eux, dit l'historien espagnol, savait fabriquer une arbalète, préparer un dard, une flèche, une corde et portait avec lui tous les outils nécessaires ; au besoin, ces intrépides combattants prenaient la rame pour laisser reposer la chiourme. » — L'amiral aragonais, Roger de Loria, empêcha le succès de l'expédition : il détruisit en partie notre flotte, intercepta nos convois, fit la guerre avec une cruauté digne des temps barbares et nous renvoya nos prisonniers, les yeux crevés. Peu de temps après, Roger se porta résolûment au-devant de cinquante-cinq bâtiments (génois, pisans et français) commandés par Jean Scott, les rencontra près du cap San-Felici et, dans un combat de nuit dont l'issue resta longtemps indécise, en captura ou en détruisit vingt-huit. Les autres cherchèrent un refuge à Roses ; mais l'infatigable Roger, profitant de la frayeur qu'avait répandue sa victoire, les assaillit le lendemain, s'en empara facilement, ainsi que de cent cinquante transports. Il alla ensuite à Cadaquès, où le comte de Foix vint de la part de Philippe lui demander une suspension d'armes. De Loria refusa durement.

« Vous êtes bien téméraire, dit le comte, car si jus-
« qu'ici la fortune vous a été propice, il n'en sera pas tou-
« jours ainsi. Le puissant souverain dont je suis l'envoyé
« équipera, s'il le faut, trois cents galères et châtiera votre
« orgueil. — Je ne suis, répliqua vivement l'inflexible
« marin, ni vain ni présomptueux ; je réponds simplement
« que je ne veux pas accorder de trêve à la France. Je
« rends grâce à Dieu des avantages que j'ai remportés, et

« j'espère qu'il me continuera sa protection pour défendre « mon auguste maître et soutenir ses droits injustement atta- « qués. Au reste, vos menaces ne m'effraient nullement. Je « n'armerai que cent navires, et qu'il en vienne trois cents « ou dix mille, peu m'importe; désormais aucune flotte ne « pourra tenir la mer qu'avec un sauf-conduit du roi d'A- « ragon, et les poissons eux-mêmes n'oseront pas lever la « tête hors de l'eau sans avoir un écusson à ses armes. » Le comte de Foix sourit et n'insista plus. (Desclot.)

Cependant, au lieu de marcher sur Barcelone, les Français avaient continué le siége de Girone et ne s'étaient emparés de cette place qu'après avoir essuyé des pertes énormes. La faute était irréparable. Philippe ramena en Roussillon les débris de la plus noble armée qui se fût rangée autour de l'oriflamme. « Ce fut à grand'labeur, dit Guillaume de Nangis, qu'on arriva à Perpignan. Le roi s'y trouva si malade qu'il ne voulut pas attendre la perte de son sens et de son avisement; il fit son testament en bon chrétien; après quoi il reçut en grande dévotion les sacrements de sainte Église et ne tarda guère à s'acquitter du tribut de nature (5 octobre 1285). » — Au moment où elle allait mettre à la voile, la flotte française fut attaquée par Marquet, amiral de Barcelone, qui prit ou coula une trentaine de bâtiments. Quelques-uns, qui étaient restés sur la rade de Roses furent défaits par Roger de Loria, et Enguerrand de Bailleul fut fait prisonnier.

Philippe IV le Bel (1285-1314). — Philippe IV eut d'abord à lutter contre les deux fils de Pierre III, Alphonse et Jayme, l'un roi d'Aragon, l'autre de Sicile. Roger de Loria s'approcha des côtes du Languedoc, et effectua une descente auprès de Sérignan, dont il brûla le château, se remit bientôt en mer, opéra un nouveau débarquement près d'Agde, s'empara de cette ville par surprise, en fit impitoyablement passer les habitants au fil de l'épée, s'empara des bâtiments qui se trouvaient dans le port d'Aigues-Mortes, captura ensuite vingt navires à Leucate, et revint à Barcelone emmenant à sa suite un riche butin.

L'année suivante, les Franco-Napolitains occupèrent plusieurs points sur la côte de Sicile; ils préparaient une nouvelle expédition, quand Roger de Loria vint les attirer au combat, non loin de Castellamare, avant que leur flotte fût entièrement prête, et les défit complétement.

La lutte continua obscurément dans les vallons des Pyrénées, sans combats importants, jusqu'en 1291. Alors, à la sollicitation d'Edouard d'Angleterre, se signa (19 février) un traité que la mort inopinée d'Alphonse (18 juin) anéantit avant qu'il eût été mis à exécution. Toutefois Philippe le Bel prolongea plutôt les hostilités que l'état de guerre. Il finit par accéder (1295) au traité d'Agnani, qui fut conclu sous la médiation du pape Boniface VIII. La Sicile restait à l'Aragon, le royaume de Naples à la maison d'Anjou; Charles de Valois, frère du roi de France, renonçait à ses prétentions royales, et recevait le Maine et l'Anjou. Reprenant les desseins de Philippe-Auguste avec plus d'habileté et moins de scrupules, Philippe le Bel voulait encore sur le continent enlever et soumettre la Flandre.

La rivalité du commerce avait amené de fréquentes querelles entre les marins anglais et les matelots normands; les rixes s'envenimaient d'année en année et accusaient une antipathie nationale croissante. En 1292, le port de Bayonne (1) fut le théâtre d'une lutte acharnée de ces implacables adversaires dans laquelle les Normands, moins nombreux, eurent le dessous. De retour en France, ils portèrent plainte à Philippe le Bel qui les accueillit avec bienveillance et les autorisa à user de représailles. Aussitôt ils se mirent en mer, attaquèrent le premier navire anglais qu'ils rencontrèrent, le prirent à l'abordage et pendirent le pilote au grand mât avec un chien à ses côtés. Ce fut le signal d'une véritable guerre maritime faite par les habitants des côtes sans le concours des gouvernements. Deux cents petits na-

(1) Bayonne, qui ne remonte pas comme ville maritime importante au delà du onzième siècle, avait suivi le sort de la Guienne et de la Gascogne; elle dépendait des rois d'Angleterre. Cependant son port était port libre et chacun y pouvait entrer pour son commerce.

vires normands, qui allaient chercher des vins en Guienne, capturèrent tous les bâtiments anglais qu'ils rencontrèrent sur leur route; mais attaqués, à leur tour, par une flotte anglaise de soixante voiles, ils ne purent opposer qu'une faible résistance et furent tous pris ou coulés. Fiers de cet avantage, les Anglais, renforcés d'aventuriers gascons, allèrent insulter quelques points du littoral de la Saintonge et de l'Aunis, entrèrent par surprise dans la Rochelle, et tuèrent plusieurs bourgeois. Les hostilités devinrent alors plus sérieuses, et, après quelques négociations infructueuses, les deux rois entrèrent en lutte ouverte. Philippe cita le roi d'Angleterre à comparaître devant la cour des pairs, et, sur son refus, il confisqua la Guienne.

Malgré l'alliance de la Bretagne et de la Flandre, Edouard n'éprouva que des revers. Mathieu de Montmorency et Jean d'Harcourt s'approchèrent de la côte de Kent avec une flotte nombreuse, opérèrent un débarquement près de Douvres et brûlèrent cette ville (1296). Peu de temps après, à la suite de violences commises par les marins anglais au Conquet et à Brest, les Bretons obligèrent leur duc à s'unir au roi de France, et les Flamands essuyèrent une entière défaite : de Dampierre fut vaincu à la bataille de Furnes (1297). Édouard, voyant son impuissance à arrêter les succès de son redoutable adversaire, signa le traité de Montreuil (1299). Philippe donna sa fille Isabelle en mariage (avec la Guienne pour dot) au fils du monarque anglais, qui se reconnut vassal de la France.

L'année 1300, Charles de Valois s'empara de Douai, de Béthune, de Dam, menaça Gand, dernier refuge du comte de Flandre. Bientôt celui-ci, impuissant à résister et comptant sur la bonne foi de Philippe, qui promettait de lui rendre ses domaines, s'il se livrait à sa discrétion, ouvrit les portes de Gand au frère du roi et se remit, lui, ses deux fils aînés ainsi que ses principaux barons, entre les mains de ce prince qui le retint prisonnier, au moment où le roi réunissait le comté de Flandre à la couronne. Nommé gouverneur de la province, Jacques de Châtillon se condui-

sit avec une si odieuse tyrannie, que les Flamands se soulevèrent en 1302. — De nouvelles Vêpres siciliennes eurent lieu dans Bruges : les habitants massacrèrent impitoyablement douze cents hommes d'armes, ainsi que deux mille sergents à pied, et toutes les autres villes, à l'exception de Gand, se liguèrent contre leurs oppresseurs. Bientôt Robert d'Artois et le connétable Raoul de Nesle arrivèrent à la tête de quarante-sept mille hommes. La lutte s'engagea près de Courtrai sur la Lys; la cavalerie féodale se précipita en aveugle, sans faire reconnaître le terrain, et alla s'engloutir dans un large fossé qui couvrait le camp des Flamands. Ceux-ci n'eurent que la peine de tuer; ils suspendirent dans la cathédrale de Courtrai quatre mille éperons dorés comme trophée de leur victoire.

Philippe le Bel réunit, en deux mois, dix mille hommes d'armes, ainsi que soixante mille fantassins, et s'avança jusqu'à deux milles de Douai; mais la fortune lui fut contraire : les rivières et les canaux débordèrent, les chemins devinrent presque impraticables, et, dit le continuateur de Guillaume de Nangis, « n'ayant attaqué ni le camp des ennemis, ni aucune de leurs villes, il licencia cette armée et revint en France sans gloire. »

En 1304, la fortune cessa de se montrer favorable aux Flamands; dirigés par Gui de Namur, ils assiégeaient Zirikzée (île de Schouven), où s'était enfermé le comte de Hainaut (protégé de Philippe le Bel), et allaient s'en rendre maîtres, quand une flotte française, partie de Calais, vint au secours de la place. L'un des plus habiles marins de ce temps, Régnier de Grimaldi, avait le commandement de cette flotte qui se composait de onze galères génoises, de trente nefs armées et crénelées, équipées en Normandie et en Artois, et de huit gros navires espagnols qu'on avait affrétés par ordre du roi. — Gui de Namur avait sous ses ordres quatre-vingts nefs, ainsi qu'un grand nombre de coques (1).

(1) Les coques étaient presque aussi grosses que les naves; il y en avait de vingt mille cantares ou quinze cents tonneaux; elles portaient de sept à huit cents hommes et même davantage. (Statuts de Gazarie.)

Les bâtiments français, liés ensemble par des câbles, étaient rangés sur une seule ligne derrière laquelle se tenaient les galères prêtes à les soutenir. Les Flamands, profitant de leur position au vent, lancèrent d'abord sur les Français une hourque remplie de matières inflammables; mais, le vent ayant tout à coup changé de direction, ce brûlot revint sur leurs propres navires et en incendia quelques-uns.

Combat naval de Zirikzée. — L'action s'engagea bientôt, on combattit de part et d'autre avec un égal avantage jusqu'à la tombée de la nuit, et le lendemain, au point du jour, la lutte recommença plus acharnée encore que la veille. « Le choc des deux armées fut terrible, dit Villani, historien de Florence, contemporain des faits, et Grimaldi eut beaucoup à souffrir à cause de la grande élévation des coques au-dessus des navires à rames. Le Génois usa alors d'adresse; il feignit de s'éloigner et laissa les nefs calaisiennes seules aux prises avec les nombreux bâtiments ennemis, qui en capturèrent plusieurs; déjà Gui se croyait vainqueur; mais, au moment où la mer commença à se retirer, l'intrépide Génois revint à force de rames avec ses galères rapides comme des chevaux au galop (come cavalli correnti), assaillit les Flamands, qu'un premier combat avait fatigués, prit à l'abordage la nef montée par Gui de Namur et mit en fuite cette formidable armée. » — Encouragé par cet important succès, Philippe marcha contre les rebelles, qu'il trouva campés près de Mons-en-Puelle (dans la châtellenie de Lille), et les battit. On croyait la guerre terminée; mais bientôt soixante mille hommes des communes vinrent présenter la bataille au roi, qui, ne se souciant nullement de jouer par point d'honneur sa vie et celle de toute sa noblesse contre le désespoir héroïque d'un ennemi dont il avait éprouvé l'intrépide courage, accueillit avec empressement l'offre de médiation que lui firent le duc de Brabant et le comte de Savoie, et consentit à traiter. Il reconnut l'indépendance de la Flandre et remit en liberté Robert de Béthune, héritier du vieux comte Gui. Les Flamands lui cédè-

[illegible] Lille, Orchies, Béthune, et s'engagèrent à payer [illegible] livres pour les frais de la guerre.

La fin du règne si agité de Philippe le Bel fut assombrie par des malheurs publics et privés. Il semblait que le roi finit péniblement sa carrière sous le poids des anathèmes de Boniface VIII, qu'il avait fait outrager, et des malédictions des templiers, qu'il avait livrés au bûcher. Il mourut d'une chute de cheval (1314). Appuyé sur ses légistes, dont il était accompagné partout, ce monarque avait organisé une administration plus régulière et porté plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs l'autorité royale, mais ses violences la compromirent et la réaction éclata presque aussitôt après sa mort (1).

Louis le Hutin, Philippe V, Charles IV le Bel (1314-1328). — Le fils aîné de Philippe le Bel, Louis X, accorda aux nobles de Bretagne, de Bourgogne, de Champagne, la confirmation de leurs priviléges, octroya la charte aux Normands et affranchit les serfs du domaine royal. — Appelé au trône en vertu de la loi salique, Philippe V persécuta cruellement les juifs et les lépreux. — Charles IV le Bel, dernier roi de la descendance directe de Hugues Capet, donna à sa sœur Isabelle, femme d'Edouard II, d'importants secours dont elle se servit pour détrôner ce prince.

Philippe de Valois (1328-1350). — Élevé au trône en vertu de la loi salique, Philippe VI inaugura son règne par la victoire de Cassel, reçut, l'année suivante, l'hommage du roi d'Angleterre, Edouard III, pour la Guienne, prit la croix un an après et ordonna l'armement de nombreux navires destinés à porter les croisés en Orient. « Il fit, dit Froissart, le plus grand et le plus bel appareil que oncques eût été fait pour aller outre mer, ni du temps de Godefroy de Bouillon, ni d'aucun autre; et avoit retenu et mis en certains ports, c'est à savoir de Marseille, d'Aigues-Mortes,

(1) L'importance d'une imposante marine pour la France et les nombreux armements qu'il fit dans les ports ne contribuèrent pas peu à imprimer aux nations, et à l'Angleterre particulièrement, le respect de son nom et la crainte de sa puissance.

de Lattes (1), de Narbonne et d'environ Montpellier telle quantité de vaisseaux, de nefs, de caraques, de hus, de cogues, de buissards, de galées et de barges comme pour passer et porter soixante mille hommes d'armes et leurs pouvéances, et les fit pourvoir de biscuits, de vins, de chairs salées et de toutes autres choses nécessaires pour gens d'armes et pour vivre, et si grand planté, comme pour durer trois ans s'il étoit besoin. »

D'importants événements empêchèrent l'exécution du projet qu'avait formé Philippe VI de combattre les musulmans.

Cependant, excité par Robert d'Artois que la cour des pairs avait condamné au bannissement perpétuel, et après s'être assuré du concours des communes de Flandre, Édouard III résolut de faire valoir par les armes les droits qu'il prétendait avoir à la couronne de France. Il arma donc de nombreux navires pour les opposer aux « Gennevois (Génois), Normands, Bretons, Picards, Espagnols, que le roi Philippe faisait nager sur mer à ses gages pour les Anglois grever dont messire Huc Kieret (Hugues Quiéret, amiral de France), messire Pierre Bahucet (Nicolas Béhuchet, trésorier et conseiller du roi et associé à Hugues Quiéret dans le commandement des navires normands et picards qui croisaient contre les Anglais) et Barbevire (Barbavara, qui commandait les Génois) étoient amiraux et conduiser pour garder les détroit et les passages contre les Anglois, qu'ils ne passassent d'Angleterre par de ça la mer pour venir en France. » (Froissart.)

La lutte entre la France et l'Angleterre ne tarda pas à commencer, et ce furent les Normands (2) qui dirigèrent les premières attaques. Ils allèrent menacer Hastings, prirent et brûlèrent de nombreux navires dans les ports d'Angle-

(1) Village du bas Languedoc situé à une demi-lieue de Montpellier, sur un étang qui communique à la mer.

(2) Les Normands désiraient avec tant d'ardeur porter la guerre en Angleterre, qu'ils envoyèrent proposer au roi d'en faire la conquête à leurs frais, s'il voulait mettre à leur tête son fils aîné.

terre, débarquèrent à Plymouth et mirent le feu à cette place. Peu de temps après, Southampton éprouva le même sort. « Hugues Quiéret et ses compagnons vinrent un dimanche au matin au havre de Hantome (Southampton) pendant que les gens étoient à la messe, dit Froissart, et entrèrent les dits Normands et Genevois en la ville, et la prirent, et la pillèrent, et robèrent tout entièrement, et y tuèrent moult de gens, et chargèrent leurs nefs et leurs vaisseaux de grand pillage qu'ils trouvèrent en la ville qui étoit pleine drue et bien garnie, et puis entrèrent en leurs nefs. »

Les Normands vinrent déposer leur butin à Dieppe et reprirent aussitôt la mer. L'hiver même n'arrêtait point leurs expéditions, et nul bâtiment ne sortait des ports anglais qu'il ne fût attaqué et pris. Dans une de ces rencontres, nos marins capturèrent les nefs que l'on appelait l'une *Edouarde*, en l'honneur du roi d'Angleterre, et l'autre *Christophe* (1). « Les François, dit Froissart, conquirent la belle grosse nef qui s'appeloit Christophe toute chargée d'ivoire et de laines que les Anglois amenoient en Flandre, laquelle nef avoit coûté moult d'avoir au roi anglois à faire faire. »

Peu de temps après, la ville et les environs de Portsmouth furent extrêmement maltraités. Les îles de Guernesey et de Jersey furent aussi attaquées avec avantage, et les Français y firent plusieurs descentes.

En France et en Angleterre, les armements maritimes se multipliaient sans cesse et les navires des deux pays s'attaquaient avec un égal acharnement. « Philippe, dit Froissart, fit durement renforcer sa grosse navie qu'il tenoit sur mer dont messire Huc Kiéret et Bahuchet et Barbevoire étoient capitaines et souverains; et tenoient ces trois maîtres écumeurs grand foison de soudoyers Genevois, Normands, Picards et Bretons, et firent en cet hiver plusieurs dommages aux Anglois, et venoient souvent courir à Douvres, à Zandvick, à Wincesée, à Rie, et cils étoient si forts

(1) Le continuateur de Guillaume de Nangis dit que les Français prirent deux nefs appartenant à Édouard, nommées l'une *Edouarde*, l'autre *Christophe*.

sur mer que plus de quarante mille soudoyers étoient en leur compagnie, et ne pouvoit nul issir ni partir d'Angleterre qu'il ne fût vu et scu, et puis pillé et robé.

« Philippe manda à messire Hue Kiéret et à Barbevoire et aux autres capitaines qu'ils fussent soigneux d'eux tenir sur les mettes de Flandre et que nullement ils ne laissassent le roi d'Angleterre repasser ni prendre port en Flandre, et si par leur coulpe en demeuroit il les feroit tous mourir de male mort. »

Le milieu de l'année 1340 marqua la fin des prospérités de Philippe de Valois. Édouard, résolu de venger tant de défaites, se mit en mer le 22 juin 1340, veille de la fête de saint Jean-Baptiste, avec cent vingt bâtiments (deux cent soixante d'après certains chroniqueurs), et se dirigea vers l'Écluse. La flotte française de cent cinquante voiles et composée de navires normands commandés par Hugues Quiéret, d'un nombre à peu près égal de bâtiments picards, sous les ordres de Nicolas Behuchet et de quelques galères génoises que conduisait Barbavara, marin de haute réputation, était mouillée dans une anse étroite entourée de bancs de sable. Barbavara avait engagé ses collègues à ne pas rester dans cette mauvaise position, à combattre au large, et, sur leur refus de suivre ses sages conseils, il s'était retiré.

Édouard manœuvra quelque temps pour prendre ses avantages; il fit placer en avant et de front ses plus gros navires; de deux en deux nefs remplies d'archers, il en mit une qui portait des gens d'armes; il organisa une seconde ligne de ses nefs de deuxième ordre, et un corps de réserve avec ses navires les plus légers, qui prirent place au côté de l'armée qu'on allait engager, et un peu au large, afin d'être prêts à porter secours où et quand besoin serait. Pour achever d'aussi bonnes dispositions, la flotte anglaise gagna le vent sur celle des Français et mit à ceux-ci le soleil devant les yeux. — Les Français avaient pris les manœuvres d'Édouard pour de l'hésitation; mais ils furent bientôt détrompés, quand ils virent sa flotte donner tout à coup sur eux à pleines voiles. Nonobstant l'incapacité dont

leurs chefs venaient de faire preuve, ils soutinrent vaillamment le choc. Un des vaisseaux d'Édouard, tout chargé d'écuyers qui voulaient en ce jour gagner les honneurs de la chevalerie, vint s'engager le premier contre la nef la *Riche*, de l'ancien port normand de Leure, et qui avait pour maître et seigneur un vaillant homme du nom de Guillaume de Grosménil. On en vint sur-le-champ à l'abordage, et le navire anglais fut pris avec tous ceux qui le montaient. Le roi d'Angleterre, après cette espèce d'affaire d'avant-garde qui lui avait été si peu favorable, engagea toute sa flotte, et la bataille devint générale.

Bataille navale de l'Écluse. — L'action commença à huit heures du matin. Les archers et les arbalétriers engagèrent le combat à distance; puis on en vint aux mains par l'abordage. Les Français soutinrent vaillamment le choc et la victoire resta longtemps indécise; enfin les navires flamands, s'étant joints aux Anglais, décidèrent du sort de la journée. Les Français, après neuf heures de lutte acharnée, furent entièrement défaits. Les trois quarts de la flotte française étaient détruits, et plus de vingt mille hommes avaient péri dans les flots ou par le fer. La perte des Anglais avait été aussi très-grande; Édouard III lui-même s'était vu blessé à la cuisse. Hugues Quiéret avait été assassiné (après avoir été fait prisonnier) et Béhuchet pendu au mât de son navire. La défaite de la flotte de Philippe doit être attribuée à la division des chefs et au peu de talent de Béhuchet.

Cette importante victoire d'Édouard fut bientôt suivie d'un armistice, pendant lequel le roi d'Angleterre alla combattre les Écossais. La Bretagne devint ensuite le théâtre de la lutte des deux souverains et leurs armées se trouvèrent en présence non loin de Malestroit (Morbihan); mais, au moment où elles allaient engager l'action, les légats du pape intervinrent et obtinrent la cessation des hostilités, qui recommencèrent l'année suivante.

Vers cette époque, de nombreux seigneurs anglais et la comtesse de Montfort, qui se dirigeaient vers la Bretagne avec quarante navires de différentes grandeurs (quarante

vaisseaux que grands que petits, dit Froissart), rencontrèrent près de Guernesey une flotte génoise dont Louis d'Espagne et Aithon Doria étaient chefs. Cette dernière était composée de neuf gros navires, dont trois galères plus grandes que les autres.

Combat naval de Guernesey. — Le combat, commencé dans l'après-midi, dura jusqu'à la nuit et fut acharné. Les arbalétriers des deux armées commencèrent l'action « et quand les seigneurs, barons, chevaliers et écuyers s'approchèrent, dit Froissart, et qu'ils purent des lances et des épées venir ensemble, a donc y eut dure bataille et crueuse, et la comtesse de Montfort qui armée valoit bien un homme, car elle avoit cœur de lion, et tenoit un glaive moult roide et bien tranchant et trop bien se combattoit et de grand courage. » A la nuit le combat cessa; un peu avant minuit, s'éleva une forte tempête; les navires en danger se heurtèrent les uns contre les autres. Des deux côtés, on leva l'ancre. Les Génois s'emparèrent de quatre nefs anglaises chargées de vivres. Le lendemain matin, la flotte de la comtesse de Monfort et de Robert d'Artois aborda près de Vannes; la tempête les avait éloignés de l'ennemi. La flotte génoise courut les plus grands dangers et perdit deux navires. Lorsque la tempête cessa, les Génois étaient à cent vingt lieues des côtes de Bretagne, près de la Navarre. Ils jetèrent l'ancre, attendirent la marée, se dirigèrent ensuite vers la Rochelle, rencontrèrent quatre nefs bayonnaises qui venaient de Flandre, les capturèrent et arrivèrent peu de temps après à Guérande, où ils attérirent.

Pendant que le roi d'Angleterre guerroyait en Bretagne, Louis d'Espagne et Aithon Doria, qui avaient sous leurs ordres huit galères, treize barges et trente nefs chargées de Génois et d'Espagnols, tenaient la mer entre la Bretagne et l'Angleterre, et causaient de grands dommages aux navires anglais qui apportaient des vivres aux troupes campées devant Vannes. Ils attaquèrent la flotte d'Angleterre, qui était à l'ancre non loin de Vannes, s'emparèrent de quatre nefs chargées de vivres et en détruisirent trois. Édouard en-

voya alors une partie de ses forces navales à Brest et l'autre à Hennebon. Une trêve fut ensuite conclue à la sollicitation du légat du pape, mais elle ne fut pas de longue durée. Plusieurs seigneurs de Normandie et de Bretagne ayant été accusés de trahison, le roi d'Angleterre prit hautement leur parti et les reçut avec empressement. — La trêve fut rompue en 1345, et Édouard appareilla de Southampton, avec une puissante flotte, dans le but de seconder le comte de Derby, que le duc de Normandie tenait enfermé dans Bordeaux. Mais un vent contraire contraignit .e monarque anglais à s'éloigner des côtes de Guienne, où il aurait trouvé des troupes prêtes à repousser ses attaques, et le força de regagner le littoral du Cornwall. — Il remit quelque temps après à la voile, se dirigea vers la Normandie, prit terre, le 12 juillet 1346, à la Hougue et débarqua trente mille hommes sans éprouver de résistance sérieuse. Bientôt Valognes, Carentan, Saint-Lô, Caen, tombèrent en son pouvoir; puis, suivant la rive gauche de la Seine, il s'avança vers Paris qu'il menaçait déjà, quand Philippe l'obligea de rétrograder jusqu'à Crécy, où la chevalerie française éprouva, par sa propre faute, une de ses plus terribles défaites.

Édouard III ne tarda pas à tirer parti de sa victoire : il bloqua le port de Calais avec de nombreux bâtiments sept cent trente navires de toutes grandeurs) et mit le siége devant la ville. Philippe envoya au secours des Calaisiens soixante-douze navires que la flotte anglaise, de beaucoup supérieure en nombre, défit complétement. Il s'avança ensuite lui-même avec soixante mille hommes et ne put amener Édouard à sortir de ses retranchements. Enfin, après avoir résisté pendant plus d'une année, l'héroïque cité, en proie à la famine, et sans espoir de secours, se vit obligée d'ouvrir ses portes au vainqueur (1347). Les deux adversaires, également fatigués de la lutte, acceptèrent la médiation du pape Clément VI, conclurent une trêve de dix mois, qui fut plusieurs fois renouvelée et se prolongea jusqu'à l'année 1355.

Aux calamités de la guerre vint se joindre un fléau plus terrible encore : la peste noire, après avoir ravagé la plus grande partie de l'Europe, pénétra en France et y fit des milliers de victimes.

En 1349, Philippe VI agrandit les domaines de sa maison de deux provinces. Le Dauphiné de Viennois lui fut vendu par Humbert II, et le comté de Montpellier par Jayme d'Aragon, roi de Majorque.

Jean II (1350-1364). — Des discordes intestines troublèrent les premières années du règne de Jean II, surnommé le Bon (le brave). Complétement battu par le prince de Galles à la journée de Poitiers (1356), il fut fait prisonnier et conduit à Londres. Pendant sa captivité, la France, malgré les efforts du dauphin Charles, tomba dans la plus déplorable anarchie. Le roi de Navarre (Charles le Mauvais) aspira ouvertement à la couronne; Étienne Marcel, prévôt des marchands, remplit la capitale de massacres, tandis que la faction dite de *la Jacquerie* désolait les campagnes. Enfin, en 1360, le désastreux traité de Brétigny rendit la liberté au roi moyennant une forte rançon et la cession de plusieurs provinces.

Une occasion se présenta bientôt de réparer une partie de ces pertes douloureuses. La première maison ducale de Bourgogne s'éteignit (1361) dans la personne de Philippe de Rouvres; mais Jean, au lieu de réunir ce grand fief à la couronne, l'aliéna (1363) en faveur de son quatrième fils (Philippe). Peu de temps après, le duc d'Anjou, l'un des otages qu'on avait livrés à Édouard, ayant, au mépris des lois de l'honneur, abandonné son poste, Jean partit pour l'Angleterre, et répondit à ceux qui voulaient le retenir : « Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois. » Il mourut à Londres en 1364.

Charles V (1364-1380). — La brillante victoire de Cocherel, remportée par du Guesclin sur Jean de Grailly, lieutenant du roi de Navarre; les traités de Pampelune et d'Auray, qui terminèrent les guerres civiles de Normandie et de

Bretagne ; l'envoi des grandes compagnies en Espagne où, sous la conduite de Duguesclin, elles contribuèrent à établir Henri de Transtamare sur le trône de Castille, marquèrent les premières années du règne de Charles V le Sage. Comprenant la nécessité d'avoir une marine capable de lutter avec avantage contre l'Angleterre, ce prince fit construire à Harfleur et à Honfleur de nombreux navires, et alla plusieurs fois lui-même visiter les chantiers pour activer les travaux. Résolu, en 1369, de reprendre les hostilités contre l'Angleterre, il somma le prince de Galles de se rendre à Paris pour y répondre aux griefs que portaient contre lui les seigneurs de Gascogne. « J'irai, répondit le vainqueur de Poitiers, mais le casque en tête et suivi de soixante mille hommes. » En effet, les Anglais débarquèrent à Calais ; mais, par ordre du roi, les troupes françaises, commandées par le duc de Bourgogne, refusèrent tout engagement, et, comme les villes étaient défendues par de fortes garnisons, leur expédition se borna à d'inutiles ravages dans les campagnes. Ils revinrent l'année suivante sans plus de succès. Charles, fidèle à son système de temporisation, laissa les envahisseurs s'affaiblir dans un pays complétement dévasté, et ne prit l'offensive que quand ils se trouvèrent suffisamment épuisés. Du Guesclin reçut alors, avec l'épée de connétable, le commandement général des troupes et, au moment où une langueur incurable forçait le prince de Galles à la retraite, le héros breton battit Robert Knolles à Pont-Valain (Sarthe), le poursuivit jusqu'en Poitou, et marcha à pas lents, mais sûrs, à la conquête des provinces que le traité de Brétigny avait livrées à l'Angleterre.

Les forces maritimes concoururent glorieusement à ces importants succès de nos armes. Quarante gros navires (1), sous les ordres d'Yvain de Galles et d'Ambroise Boccanegra,

(1) La plupart étaient espagnols, mais ils avaient reçu des équipages français. On avait placé sur ces navires les machines de guerre dont on se servait à cette époque, telles que balistes, scorpions, mangonneaux, catapultes, etc. Daniel dit qu'il y avait des naves armées de canons.

bloquèrent le port de la Rochelle, que le connétable tenait assiégée. Édouard III envoya au secours de cette place, que défendait une garnison anglaise, le comte de Pembroke, et, afin d'exciter son zèle, le nomma, avant son départ, gouverneur du Poitou. L'amiral anglais mit à la voile de Southampton avec de nombreux bâtiments, et arriva le 23 juin 1372 en vue de la Rochelle. Aussitôt, les Français gagnèrent le vent, fondirent sur leurs redoutables adversaires et couvrirent leurs vaisseaux de pierres énormes lancées par les machines à jet. Les Anglais, fort maltraités, combattirent vaillamment jusqu'à la nuit et ne perdirent que deux transports chargés de vivres. Le lendemain, à la marée montante, à l'heure du flot, la lutte recommença et fut plus acharnée encore que la veille. Enfin, après un combat de plusieurs heures, les Français coulèrent à fond ou prirent à l'abordage tous les navires ennemis. Pembroke et soixante-dix chevaliers à *éperons* tombèrent au pouvoir des vainqueurs (1). Cette victoire eut pour conséquence la soumission de la Saintonge et du Poitou.

L'année suivante, une armée de trente mille hommes, partie de Calais, parvint, il est vrai, à gagner Bordeaux, mais réduite des quatre cinquièmes par les maladies et les privations.

Dégoûtés d'une telle guerre, les Anglais ne revinrent pas en 1374 et obtinrent (grâce aux instances du pape Grégoire XI) une trêve d'un an qui se prolongea jusqu'à la mort d'Édouard III (1377). Alors Charles reprit les hostilités et précipita ses coups. Le duc de Bourgogne entra en Picardie; Olivier de Clisson occupa la Bretagne; le duc d'Anjou et le connétable du Guesclin s'emparèrent en Guienne d'un grand nombre de villes et de châteaux fortifiés. Une flotte franco-espagnole, forte de cent vingt voiles, sous les ordres de Jean de Vienne (le vaillant défenseur de Calais)

(1) A cette même époque, quelques bâtiments sortis d'Harfleur opérèrent dans l'île de Guernesey un débarquement de troupes sous les ordres d'Owen, le prétendant du pays de Galles.

et de Ferraud Sanche de Tomar, porta la désolation sur les côtes méridionales de l'Angleterre. L'île de Wight, Plymouth, Darmouth, Portsmouth, Rye, Pool, Lewes, devinrent la proie des flammes.

En 1378, le connétable enleva au roi de Navarre, devenu l'allié de l'Angleterre, la plupart des places qu'il possédait encore en Normandie, et les forces navales concoururent aux siéges de Cherbourg, de Brest, de Bayonne et de Mortagne. Du Guesclin mourut au siége de Châteauneuf-de-Randon (1379), près de Mende, et Charles ne lui survécut que d'un an. Ce sage monarque fit exécuter de nombreux travaux d'utilité et d'art, favorisa le commerce et encouragea les Castillans, les Portugais, les Italiens à fréquenter les ports de France par les exemptions de droits qu'il leur accorda. Charles V encouragea de tout son pouvoir les expéditions lointaines des navigateurs normands. D'après de nombreux documents cités par des historiens dignes de foi, des marins normands explorèrent pendant le règne de Charles V les côtes occidentales de l'Afrique et y formèrent des établissements. Deux navires, partis de Dieppe en 1364, se dirigèrent vers les Canaries, arrivèrent au cap Vert à la fin de décembre, parcoururent ensuite la côte connue aujourd'hui sous le nom de Sierra-Leone, s'arrêtèrent à la côte des Graines, à l'embouchure d'une petite rivière où était un village qu'ils nommèrent Petit-Dieppe, parce que sa situation avait quelque ressemblance avec celle de leur ville natale, et ne s'en éloignèrent qu'avec le projet d'y revenir. En effet, l'année suivante, des négociants de Rouen, s'étant associés à ces premiers découvreurs, armèrent en compagnie quatre navires. L'un de ces navires s'arrêta au grand Sestre (à la côte des Graines), qu'il nomma Paris, et y prit une charge considérable de poivre; l'autre trafiqua à la côte des Dents et poussa jusqu'à la côte d'Or, d'où il rapporta beaucoup d'ivoire et un peu d'or. Pendant tout le règne de Charles V, les Normands continuèrent à fréquenter ces parages.

Charles VI. — Charles VI et Richard II continuèrent les

hostilités, mais sans entreprendre d'abord aucune expédition importante, parce que leurs royaumes étaient également déchirés par des divisions intestines. Cependant, en 1386, le roi de France, résolu d'opérer un débarquement sur les côtes d'Angleterre, réunit à l'Écluse douze cents quatre-vingt-sept bâtiments, d'après Froissart, quinze cents selon d'autres chroniqueurs. Le connétable de Clisson avait reçu l'ordre de rallier cette flotte (dont le commandement fut donné à l'amiral Jean de Vienne) avec soixante navires de Bretagne sur lesquels on devait embarquer une sorte de ville de bois composée de pièces de rapport qu'on pouvait facilement réunir (1). Mais cette entreprise avait été combinée contre l'avis du duc de Berry, qui la fit échouer par la lenteur qu'il mit à réunir les troupes. Le temps favorable à la navigation se passa, et, lorsque le connétable se dirigea vers l'Écluse, la saison était trop avancée pour que la traversée ne fût pas contrariée. En effet, quelques-uns des navires bretons firent côte, d'autres sombrèrent, et ceux qui arrivèrent avaient de telles avaries, qu'ils ne pouvaient rendre de bons services.

Les dépenses que nécessitait la réunion de tant de bâtiments étaient une trop lourde charge pour le trésor public. Les étrangers, et en particulier les Hollandais et les Zélandais, qui ne marchaient jamais «sans être payés tout sec, autrement n'alloient nulle part,» ne tardèrent pas à se retirer.

L'Angleterre avait d'ailleurs fait de grands préparatifs et se trouvait en mesure de repousser l'invasion : il fallut donc y renoncer.

Charles VI, qui n'avait pas abandonné son dessein, voulut, l'année suivante, le mettre à exécution; mais, évitant l'embarras des grands armements, dont il avait reconnu l'abus, il donna l'ordre d'équiper deux escadres : l'une à Tréguier, sous le commandement du connétable Olivier de Clisson; l'autre à Harfleur, sous celui de Jean de

(1) « C'était, dit Lediard, une machine longue de trois cents pas, haute de vingt pieds, qui avait de douze en douze pieds une tour assez grande pour contenir dix hommes. »

Vienne. Elles devaient porter quatorze mille hommes et prendre pour cinq mois de vivres. On était prêt à partir, lorsque ce projet fut abandonné, parce que le duc de Bretagne fit arrêter Clisson. L'escadre de Normandie sortit seule, battit une flotte anglaise commandée par Hugues Spencer et lui prit six bâtiments.

Cette même année (1387), un convoi de navires flamands qu'escortait Jean de Buch, amiral de Bourgogne, fut attaqué devant l'embouchure de la Tamise par une escadre que commandait le comte d'Arundel. L'action s'engagea aussitôt et dura jusqu'à la nuit avec des pertes égales de part et d'autre, et les petits navires flamands purent se réfugier à la côte au milieu des bas-fonds. Le combat recommença le lendemain à la hauteur de l'Écluse; mais le bâtiment que montait Jean de Buch et qui, selon Froissart (1), avait trois canons, ayant été pris, sa perte décida le sort des autres. Peu de temps après, les Anglais effectuèrent une descente près de la Rochelle, mais quelques vigoureuses sorties des habitants les forcèrent à se rembarquer.

Les oncles du roi avaient jusqu'alors conservé la direction des affaires; en 1388, Charles VI prit en main les rênes de l'État et, pendant quatre ans, la France, sagement gouvernée par les anciens ministres de Charles V, fut tranquille au dedans et puissante au dehors. Une tentative de meurtre sur la personne du connétable vint interrompre cette trop courte période de prospérité et plonger la France dans un abîme de malheurs. Clisson fut assailli, au moment où il sortait de l'hôtel Saint-Paul, par Pierre de Craon, qui commandait une bande d'assassins à cheval, et laissé pour mort sur la place; mais il n'était que dangereusement blessé, et les soins qu'on lui donna le rappelèrent à la vie. Charles, résolu de punir le coupable, qui s'était réfugié en Bretagne,

(1) L'année précédente, les sires Guillaume du Chatel et de Penhoët père et fils livrèrent, auprès de Saint-Mathieu, un combat où ils prirent aux Anglais quarante navires et firent mille prisonniers. En 1405, Jean de Penhoët, amiral de Bretagne, attaqua de nouveau les Anglais, leur prit ou coula un grand nombre de navires et fit deux mille prisonniers.

somma Jean de Montfort de le lui livrer, et, sur son refus, s'avança contre lui avec des forces nombreuses. Malheureusement, une rencontre mystérieuse dans la forêt du Mans vint troubler sa raison, et l'expédition n'eut pas de suite (1392). Les oncles du roi s'emparèrent de nouveau du gouvernement, à l'exclusion de Louis d'Orléans, que ses prodigalités, le scandale de sa conduite et surtout une accusation fort dangereuse à cette époque, celle de sorcellerie, avaient rendu odieux au peuple.

Tant que vécut Philippe le Hardi, sa prudence maintint le bon accord entre les princes de la famille royale; mais, après sa mort (1404), son fils, Jean-sans-Peur, se porta aux derniers excès, fit assassiner le duc d'Orléans (1407), et l'horrible lutte des Armagnacs (partisans de la maison d'Orléans) et des Bourguignons ne tarda pas à commencer. En 1413, les deux partis s'adressèrent à Henri V et implorèrent son appui. Le monarque anglais ne se déclara ni pour l'un ni pour l'autre et demanda, l'année suivante, l'exécution du traité de Brétigny, c'est-à-dire la cession de la moitié de la France. Sur le refus du conseil de Charles VI, il débarqua trente mille hommes près d'Harfleur, s'empara de cette place, non sans peine, et ravagea la Normandie. Les Armagnacs, alors maîtres de Paris, envoyèrent contre lui cinquante mille hommes sous les ordres du connétable d'Albret. La noblesse féodale, qui composait cette armée, montra la même incapacité qu'à Crécy et à Poitiers : elle laissa le roi d'Angleterre effectuer sa retraite vers l'Artois, engagea imprudemment la bataille près d'Azincourt (village situé à dix kilomètres d'Hesdin), dans un terrain fangeux, et essuya une entière défaite (1415). L'année suivante, le comte d'Armagnac alla mettre le siége devant Harfleur, tandis que le comte de Narbonne bloquait étroitement le port avec de nombreux navires qu'avaient ralliés neuf caraques génoises à trois couvertes ou ponts. Mais cette entreprise n'eut pas un heureux succès. Quatre cents bâtiments amenés par le duc de Bedfort au secours de la place défirent complétement la flotte française, et cinq des neuf caraques

génoises furent prises. « Ces bâtiments, nouvelle espèce de naves dont on commençait à faire usage dans la Méditerranée, dit un historien, servirent de modèle aux Anglais pour construire des navires d'une forme et d'une grandeur jusqu'alors inconnues dans l'Océan.

En 1418, les Bourguignons, introduits dans Paris par Perrinet-Leclerc, s'y livrèrent, pendant deux ans, aux plus horribles excès. Le connétable d'Armagnac, le chancelier, six évêques, les magistrats les plus honorables, les citoyens les plus vertueux furent impitoyablement égorgés. — En 1419, le dauphin Charles, sauvé des mains des Bourguignons par le dévouement de Tanneguy-Duchâtel, se rendit de l'autre côté de la Loire et prit le titre de régent.

Cependant le roi d'Angleterre, maître de Rouen, s'était avancé jusqu'à Meulan. Jean-sans-Peur, dont la position devenait chaque jour plus critique, voulut traiter avec les Anglais; mais, révolté de la hauteur de Henri V, il saisit avec empressement les ouvertures des Armagnacs qui s'étaient ralliés autour du dauphin Charles. Une entrevue entre les deux princes fut fixée au pont de Montereau; et à peine le duc de Bourgogne eut-il pénétré dans la loge étroite où l'attendait le chef du parti d'Orléans, qu'il fut assailli par les Armagnacs et tomba sous leurs coups. — Ce meurtre rendit les haines implacables. Philippe II (fils de Jean-sans-Peur) s'unit à Isabeau et au roi d'Angleterre. Par le honteux traité de Troyes (1420), Charles VI et Isabeau donnèrent au roi d'Angleterre, avec la main de Catherine leur fille, le titre de régent et d'héritier présomptif de la couronne. Le dauphin, dépouillé de ses droits par un père en démence, un prince étranger et une mère dénaturée, en appela à Dieu et à son épée.

Henri V mourut en 1422, au milieu de ses triomphes, et Charles VI ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

Pendant les premières années du règne de l'infortuné fils de Charles le Sage, les Normands continuèrent à fréquenter les côtes occidentales de l'Afrique. En 1380, un navire de cent cinquante tonneaux, appelé la *Notre-Dame-de-bon-*

Voyage, partit pour l'Afrique au mois de septembre, atteignit la côte d'Or (1) à la fin de décembre, et, neuf mois après, revint à Dieppe richement chargé. Encouragés par ce succès, les marchands de Normandie envoyèrent à la côte de Guinée la *Vierge*, le *Saint-Nicolas* et l'*Espérance*.

« La *Vierge*, dit Villant de Bellefonds, s'arrêta au premier lieu qu'on avoit découvert, qu'ils appelèrent la *Mine*, pour la grande quantité d'or qui s'y apportoit des environs. — Le *Saint-Nicolas* traita à cap Corse et à Mouré, au-dessous de la Mine, et l'*Espérance* alla jusqu'en Akara, ayant traité à Fautin, Sabouc et Cormentin. — Dix mois après, nos marins retournèrent et sceurent si bien persuader les marchands, leur vantant le pays, la douceur des habitants et la quantité d'or qu'on en pouvoit tirer, qu'enfin ils résolurent de s'y établir et d'abandonner plutost tout le reste. »

« En mil trois cent quatre-vingt-trois, ils y envoyèrent trois bâtiments, deux grands et un petit, qui devoient passer au delà d'Akara pour découvrir le reste des costes. Les deux grands etant lestez de matériaux propres à bâtires s'arrêtèrent à la Mine, ils firent une petite loge où ils laissèrent dix à douze hommes, et s'en revinrent encore richement chargés dix mois après leur départ. Mais le petit vaisseau, qui vouloit passer Cormentin et Akara, ayant esté emporté par les marées, fut contraint de retourner et arriva, trois mois avant les autres, avec la moitié de sa cargaison. On le fit partir dans l'instant que les autres furent venus pour porter des rafraîchissements à ceux qui estoient demeurez dans la nouvelle habitation de la Mine, qui en quatre ans, s'augmenta si fort par la grande colonie qui s'y alla établir, qu'ils y bâtirent une église que l'on voit encore aujourd'hui. »

La prétention qu'ont les Portuguais d'avoir visité la côte occidentale de l'Afrique avant les Normands serait donc mal fondée.

(1) Au lieu même où, seize ans auparavant, le premier navire avait trouvé de l'or.

Un savant auteur de la première moitié du dix-septième siècle, le père Fournier, n'hésite pas à donner la priorité aux Normands et parle des établissements des Français à la côte de Guinée comme de faits connus de tout le monde de son temps et qui n'exigeaient pas même la moindre discussion pour être admis. « Le siècle précédent, dit-il, avant que les Portugais nous eussent enlevé le château de la Mine, toute la Guinée était remplie de nos colonies qui portaient les noms des villes de France dont elles étaient sorties. » (*Hydrographie*). Les comptoirs que les Dieppois et les Rouennais avaient établis sur la côte occidentale de l'Afrique furent en partie abandonnés pendant la seconde moitié du règne de Charles VI; mais plus tard, les expéditions aux côtes occidentales de l'Afrique recommencèrent, et les établissements fondés primitivement au Sénégal prirent une plus grande importance. En 1664, l'association des marchands de Dieppe et de Rouen qui, depuis 1620, exploitait des comptoirs au Sénégal, céda ses établissements, moyennant 150,000 livres tournois, à la compagnie des Indes occidentales. En 1672, une nouvelle compagnie fut créée et substituée à la compagnie des Indes occidentales. En 1677, l'île de Gorée, les comptoirs de Rufisque, Portudal et Joal furent enlevés aux Hollandais par la France. La compagnie créée en 1672 prit en 1679 le titre de *Compagnie du Sénégal*. Cette compagnie céda, en 1681, tous ses droits et priviléges, moyennant une indemnité de 1,010,015 livres tournois, à une société nouvelle, la compagnie du Sénégal, côte de Guinée et d'Afrique. L'étendue de la concession fut établie par un arrêt du roi, entre le cap Blanc et Sierra-Leone. — En 1694 se forma une nouvelle compagnie qui éleva, cinq ans après, le fort Saint-Joseph, près de Dramané. — En 1702, le fort Saint-Joseph fut brûlé par les indigènes, et en 1709 se constitua une société nouvelle qui acquit les priviléges de la précédente pour 240,000 livres. — En 1717, les Maures du Sénégal cédèrent Portendik à la France. — En 1743 fut construit le fort de Podor. — En 1758, les Anglais s'emparèrent

du Sénégal et de Gorée, mais en 1763 Gorée fut restituée à la France, et en 1779 le Sénégal fut reconquis par le duc de Lauzun. — Le privilége de la traite de la gomme, qui avait été accordé à la compagnie de la Guyanne en 1784, fut cédé par elle, l'année suivante, à une association de négociants qui s'intitula tour à tour *Compagnie de la Gomme* et *Compagnie du Sénégal*. Enfin, en 1791, la constituante décréta la dissolution de la compagnie du Sénégal; le commerce fut déclaré libre au Sénégal pour tous les citoyens français.

Charles VII. — Quand Charles VII succéda à son père 1422), il avait déjà réuni le parlement à Poitiers, les officiers de la couronne et le trésor des chartes à Bourges. Il fut couronné à Poitiers, et dut se mettre à conquérir ses États. Battus à Crevant (1423), à Verneuil (1424), vainqueurs à la Gravelle, et parvenus à sauver Montargis, ses capitaines, Dunois, Lahire et Xaintrailles, voyaient se resserrer autour d'eux le cercle où le duc de Bedford, commandant les armées anglaises, et gouvernant au nom du roi enfant d'Angleterre, les enfermait peu à peu. Charles VII, ne prenant plus de part à la défense de sa cause depuis la bataille de Verneuil, menait une vie nomade, cherchant le plaisir et délaissant ses serviteurs pour ses favoris. — Orléans était assiégé depuis le 12 octobre 1428. Dans cette ville s'était concentrée la résistance suprême de la patrie abandonnée, trahie. Mais ce petit nombre de défenseurs succombaient sous les efforts d'un ennemi trop puissant. La *journée des Harengs* (12 février 1429) vint leur ôter toute espérance raisonnable.

A ce moment, un événement merveilleux vint sauver la France, en réveillant en elle le génie de la nationalité endormi. Une fille, appelée Jeanne d'Arc, de Domrémy en Lorraine, provoquée par des visions où le patriotisme s'exaltait jusqu'à la révélation divine, vint trouver à Vaucouleurs le capitaine du roi, Baudricourt, et lui dit qu'elle avait mission de Dieu pour sauver le pays. Amenée devant le roi, il l'accueillit avec froideur, et accepta ses services sans

enthousiasme; elle arriva sous les murs d'Orléans qu'enfermait une armée victorieuse et en fit lever le siége au bout de huit jours (8 mai 1429). — Elle s'était engagée à faire sacrer le roi à Reims; elle y mena Charles VII, à travers un pays qui appartenait à l'ennemi, et ce voyage fut une suite de victoires. Meung, Jargeau, Beaugency, Janville, furent emportés à la suite d'autant de combats. La victoire de Patay détruisit l'armée anglaise commandée par Talbot et Bedfort. Les soldats victorieux de la Pucelle rejoignirent à Gien le roi, qui s'y rendait avec ses courtisans. Elle l'entraîna presque de force dans la direction de Reims, où il fut sacré le 17 juillet.

Suivant les uns, Jeanne d'Arc n'avait pas limité sa mission à la délivrance d'Orléans et rien n'empêchait qu'elle poussât jusqu'à la délivrance entière du sol français. Suivant les autres, la mission de Jeanne était bornée, temporaire, et le sacre de Reims en était le couronnement.

Quoi qu'il en soit, les intrigues, les jalousies, les résistances se coalisèrent, dans la cour du roi et dans l'armée, contre la merveilleuse héroïne de la France renaissante à l'indépendance. Négligée par le roi, dénigrée par ses ministres, elle perdit toute autorité, quand elle eut pris part à une tentative sur Paris, qui fut sans succès par la faute de ses ennemis. Combattant encore sans commandement, comme pour aller jusqu'au bout de sa destinée, mais prévoyant la fin prochaine de sa carrière et l'annonçant avec non moins de lucidité qu'elle en avait prophétisé les merveilles, elle fut prise devant Compiègne (23 mai 1430). Elle était prisonnière de Jean de Luxembourg, comte de Ligny, capitaine de routiers au service du duc de Bourgogne. Les Anglais décidèrent cet homme de guerre à leur vendre la courageuse fille qui les avait battus en tant de rencontres. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, digne instrument de la vengeance de Bedford, la fit condamner à être brûlée vive comme hérétique, et la sentence fut exécutée à Rouen (30 mai 1431).

Le supplice odieux de Jeanne ne porta pas bonheur aux

envahisseurs. La division se mit parmi les Anglais, tandis que le traité d'Arras réconciliait le duc de Bourgogne avec le roi. Sortant de l'indolence où il languissait depuis la défaite de Verneuil, Charles combattit vaillamment à Montereau, où une trêve fut signée en 1444.

Bedford mourut en 1436; cet étranger n'emporta dans la tombe que la haine de la France; Isabeau de Bavière y descendit la même année, chargée de mépris et d'exécration. — Peu de temps après, les Parisiens ouvrirent les portes de la capitale à Richemont et aussitôt tous les seigneurs, armagnacs et bourguignons, y entrèrent confondus sous les drapeaux du roi. — Les Anglais, réfugiés à la Bastille, la rendirent par capitulation et se retirèrent en toute hâte vers Rouen.

L'épuisement des provinces et les divisions des princes français ralentirent malheureusement les succès de Charles VII. Ces divisions qui avaient pour cause ou pour prétexte le despotisme du connétable donnèrent lieu à la sédition connue sous le nom de Praguerie (1440). Le dauphin Louis, excité par la Trémoille et soutenu par les ducs de Bourbon et d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Dunois, se mit en pleine révolte contre son père.

Le roi déploya en cette occasion une grande activité; il marcha lui-même contre les rebelles, fit rentrer le Poitou dans l'obéissance, força les plus audacieux à demander grâce, et leur pardonna généreusement ainsi qu'à son fils. — L'année suivante, les hostilités recommencèrent avec les Anglais qui perdirent Creil, Pontoise et plusieurs autres places voisines de Paris. Charles porta ensuite la guerre en Guienne et en Gascogne où il se rendit maître d'un grand nombre de villes; mais le siége de Dieppe par Talbot l'obligea de consentir à une trêve qui fut conclue à Tours pour un an (1443).

Les Anglais ayant violé la trêve, en 1448, par la surprise de Fougères, Charles se mit en devoir de reconquérir la Normandie. Rouen lui ouvrit ses portes; Harfleur se défendit et succomba. La bataille de Formigny, gagnée par

Richemont sur Thomas Kiriel, anéantit l'armée ennemie, et la prise de Cherbourg (1) acheva la conquête de la Normandie, qui fut pour toujours réunie à la couronne (1450).

En 1457, une flotte, commandée par Pierre de Brézé, partit de Honfleur le 20 août, cingla vers les côtes d'Angleterre et alla faire une descente à Sandwick, dans le comté de Kent. De Brézé se rendit maître du port, où il prit trois navires, s'empara de la ville et la pilla.

Les dernières années de Charles VII furent troublées par l'ambition du dauphin; frappé de la crainte d'être empoisonné par ce fils dénaturé, il se laissa, dit-on, mourir de faim.

Louis XI (1461-1483). — Louis XI n'avait ni les qualités brillantes des Valois, ni leurs vices. Habile à persuader, à flatter ceux dont il avait besoin, à les dominer même par leurs défauts, il était aussi sans scrupule, sans respect pour la bonne foi, et la dureté du cœur égalait chez lui la supériorité de l'esprit. Mais il se proposa un grand but, la destruction des apanages, et sut l'atteindre à force d'énergie, de patience, de ruse et d'habileté. En effet, le constant travail de la vie de ce monarque fut l'abaissement de la haute aristocratie et la concentration du pouvoir dans sa personne. Il réduisit à l'impuissance les maisons d'Orléans et de Bourgogne, écrasa les Armagnacs, s'empara, en 1477, d'une partie des États de Charles le Téméraire qui venait de périr au siége de Nancy, soutint contre Maximilien, époux de la fille de ce prince, une courte guerre que signalèrent la bataille indécise de Guinegate et la capture de quatre-vingts navires hollandais par une escadre sous les ordres du vice-amiral Coulon de Cassenoves (1479), se fit léguer le Maine, l'Anjou et la Provence (1481), incorpora (après la mort de Marie de Bourgogne) au domaine royal la Bourgogne ainsi que le Boulonnais, et obtint, par le traité d'Arras (1482), la cession de l'Artois et de la Franche-Comté.

(1) Pendant le siége, auquel concoururent les forces navales, l'amiral de France, Coëtiviet de Retz, fut tué d'un coup de canon en donnant vaillamment ses ordres.

Il expira le 24 août 1483 au château de Plessis-lez-Tours, entre les bras du saint ermite François de Paule, qui était parvenu à calmer les terreurs que lui causait l'approche de la mort.

Charles VIII (1483-1498). — Charles VIII, qui n'avait que treize ans à son avénement, demeura jusqu'en 1490 sous la tutelle de sa sœur Anne de Beaujeu. Louis XI avait écarté tous les princes du sang de la régence, de peur qu'après avoir commandé, ils ne devinssent incapables d'obéir. Anne de Beaujeu se montra digne de son père. Elle opposa une barrière à l'ambition de Maximilien d'Autriche en soutenant contre lui les états de Flandre indociles à son autorité, retint dans son royaume Richard III en donnant des secours d'hommes et d'argent à son compétiteur Henri de Richemont, et affermit son pouvoir en réduisant à l'obéissance le duc d'Orléans, les comtes de Foix, d'Angoulême, de Comminges, le prince d'Orange, le sire d'Albret, qui avaient levé l'étendard de la révolte. Anne de Beaujeu encouragea le commerce par ce qu'on appelait des foires franches (ou marchés sans droits de douane), par des traités contre la piraterie, par l'établissement de fabriques, et augmenta le matériel de la flotte. La France n'avait pas encore de galères en 1487. Pierre d'Urfé, sénéchal de Beaucaire, reçut l'ordre d'en faire construire quelques-unes à Marseille (1). Le nombre de ces navires ne tarda pas à s'accroître, et la marine des galères resta complétement séparée de la marine de haut bord (2).

(1) C'est donc dans le port de Marseille que naquit la galère française vers la fin du quinzième siècle ; c'est sur le chantier du plan Fourmiguier qu'elle fut construite, tout porte à le croire. En 1533, le port de Marseille, lors du mariage du fils de François I[er] avec Catherine de Médicis, vit, sur ses eaux, dix-huit galères royales. En 1544, vingt-cinq galères passèrent du port de Marseille dans l'Océan pour prendre part à l'expédition de Boulogne que François I[er] voulait reprendre aux Anglais. En 1621, dix galères passèrent aussi de Marseille en Ponant et se rangèrent sous les ordres du duc de Guise, pour combattre avec les soixante-quinze vaisseaux de Louis XIII la flotte des Rochelois. Enfin, quand Louis XIV obtint l'empire de la mer, il entretenait dans le port de Marseille une flotte nombreuse de galères.

(2) Elle ne fut réunie à la marine de haut bord qu'en 1748.

Le corps des galères, dont l'importance augmenta considérablement, était composé d'officiers d'épée et d'officiers de plume (intendants, commissaires, trésoriers, écrivains) (1), tous subordonnés au général des galères, qui prenait aussi le titre de lieutenant général ès mers du Levant. Cette charge qu'eut, le premier (1497), Prégent de Bidoult, fut toujours occupée par des personnages de haute distinction et d'un mérite éminent.

Le général (2) des galères portait comme marque de sa dignité un grappin posé en pal derrière son écusson, et, vers le milieu du seizième siècle, la galère qu'il montait s'appela la *réale* (3); le lieutenant général montait la *patronne*, la seconde en rang.

La réale était richement ornée; elle portait, au bout d'une lance plantée sur le côté droit de la poupe, l'étendard royal, pavillon en damas blanc semé de fleurs de lis d'or avec les armes du roi au milieu, et était peinte en blanc, tandis que les autres galères étaient peintes en rouge. Ses dimensions étaient plus considérables que celles des autres galères; on y comptait trente bancs de rameurs au lieu de vingt-cinq, et deux hommes de plus à chaque rame.

Quand le général des galères se rendait à Marseille, la garnison de chaque ville qu'il traversait lui fournissait un poste d'honneur de cinquante hommes avec le drapeau. A son arrivée à Marseille, les échevins, en chaperon, allaient le recevoir aux portes de la cité. Dès qu'il était entré dans l'arsenal, où se trouvait son logement, il y était salué par cent coups de boîte, et les autorités venaient le haranguer. Enfin, les échevins lui envoyaient le présent extraordinaire

(1) Par suite d'une ordonnance du 23 mars 1762, les officiers de plume furent nommés officiers d'administration de la marine.

(2) Il devait le salut à l'amiral, mais était complétement indépendant de celui-ci.

(3) Ce fut le baron de la Garde (septième général des galères) qui eut l'idée de la *réale* et en donna le plan. Dans les autres pays, la galère que montait le général s'appelait la *capitane*. Ainsi, il y avait la capitane d'Espagne, la capitane de Malte, la capitane de Venise, etc.

qui se composait de douze bouteilles de vin, douze pots de confitures, six douzaines de bougies.

Le général des galères touchait 48,000 livres de traitement par an, plus 3,000 livres par mois pour sa table. Indépendamment de la compagnie des *gardes de l'étendard* qui le suivait sur la réale, il avait une garde particulière attachée à sa personne, dont la solde était à la charge de l'État, mais dont lui-même payait l'uniforme qui était très-beau : bas d'étamine écarlate, culotte de drap écarlate, just au corps de même avec des boutonnières de fil d'or, des boutons de cuivre doré à ses armes et des manches couvertes de galons d'or; les bandoulières étaient de velours bleu bordé d'un galon d'or.

Au jour fixé pour la réception du général sur la *Réale*, cette galère et toutes les autres (parées de leurs ornements de fête) venaient se ranger en face de l'hôtel de ville. Dès que le général était en vue, les soldats, rangés le long des filarets, présentaient les armes, les chiourmes abattaient les tentes et saluaient de la voix à trois reprises. Au moment où il mettait le pied sur la réale, celle-ci et les autres galères faisaient une décharge de leur artillerie et de leur mousqueterie. Le général s'avançait vers l'étendard royal, l'embrassait, puis faisait la visite de la flotte.

A la nuit, les galères étaient illuminées au moyen de lanternes de papier disposées sur toutes les manœuvres, et cette illumination, disent les documents de l'époque, formait un magnifique spectacle.

Lorsqu'une escadre de galères quittait le port, la réale tirait un coup de canon et arborait à la pène de maëstre (c'est-à-dire à la partie la plus élevée de l'antenne du grand mât) la *bandière de partance*, qui était de liza blanc et représentait la sainte Vierge. Ainsi on mettait le succès du voyage qu'on allait entreprendre sous la protection de la Mère de Dieu, patronne spéciale des marins. Presque toujours, à cette époque de foi, avant le départ d'une flotte, l'évêque de l'endroit ou, à son défaut, le prêtre le plus considérable; lui donnait sa bénédiction. A la sortie du port, la réale pre-

nait la tête de l'escadre et la gardait. Lorsqu'il y avait de la brume, on faisait battre les tambours et sonner les trompettes (1). Les galères, toujours suivies dans leurs expéditions d'un convoi de transports, pouvaient tenir la mer pendant quatre mois. Elles avaient trois ordres de marche : sur une, deux ou trois lignes. L'ordre de marche sur trois lignes s'exécutait en formant trois divisions de toutes les galères. La réale, au centre de la sienne, formait la première ligne; la patronne et la galère du premier chef d'escadre formaient la seconde et la troisième. Pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, la seconde ligne faisait un demi-tour à droite, la troisième un demi-tour à gauche; elles s'avançaient ensuite à la file jusqu'à ce qu'elles eussent doublé la division de la réale; après quoi, se remettant sur une seule ligne, elles se rangeaient l'une et l'autre à côté de la première. — Dans la ligne de bataille, la réale conservait sa place au centre; la patronne, au contraire, quittait le centre de sa ligne et prenait la tête de l'aile droite; il en était de même pour la galère montée par le premier chef d'escadre, qui prenait la tête de l'aile gauche.

Au signal donné, les tentes étaient abattues, les voiles amenées, les antennes bossées; puis les galères s'approchaient à la rame, faisaient feu de leur artillerie, et chacune abordait, par la proue, celle qui lui était opposée (les galères portaient à la proue leur artillerie).

Quant aux forçats, enchaînés aux bancs de la vogue, leur position était affreuse. « Uniquement soumis à une force mécanique, mais qui, bien qu'horriblement fatigante, leur laissait la tranquillité d'esprit nécessaire pour envisager le péril, ils ne pouvaient même pas, dit Eugène Sue, au milieu d'un combat sans merci, assouvir cette ardeur

(1) Ces instruments à bord des galères étaient une réminiscence de l'antiquité. On sait que chez les anciens les sons d'un luth donnaient à la vogue des bâtiments à rame la régularité nécessaire. Au moyen âge, les trompettes et les timbales remplacèrent la flûte et la cithare, et les timbales, furent à leur tour, remplacées par les tambours.

animale et féroce que l'instinct de la conservation éveille toujours chez l'homme, à la vue du carnage, et qui fait rendre coup pour coup, ou tuer pour n'être pas tué. Ils ne pouvaient pas même s'exalter par un cri nationale (1) ; on ne leur permettait même pas le cri de la douleur. Le tape (2) devait l'étouffer. Victoire ou défaite pour eux, c'était tout un ; car vainqueurs, ramer pour le roi de France, ou vaincus, pour une puissance étrangère, c'était aussi tout un pour eux. L'abnégation désespérée avec laquelle ces misérables se laissaient sacrifier pour des causes qui leur importaient si peu, procédait de ce dilemme pressant : le comite (3) ou l'argousin va te tuer, si tu ne veux pas t'exposer à te faire tuer. En effet, un coup de nerf de bœuf était le premier avertissement, le coup de sabre la réprimande sérieuse, et le coup de pistolet la dernière semonce. La chiourme voguait donc toujours, souvent, il est vrai, avec mollesse et lâcheté, mais enfin elle voguait. » — Dans le cas d'une révolte générale, les deux pierriers qui étaient dressés à l'avant de la poupe, pour battre le long de la galère, auraient bientôt fait rentrer les mutins dans le silence de la soumission ou de la mort.

En 1492, Charles VIII se disposa à revendiquer par les armes l'héritage de Naples et de Sicile, qui avait été légué en titre, sinon en fait, à son père en même temps que l'Anjou et la Provence. Ce projet n'était pour lui qu'un acheminement à des conquêtes plus lointaines; il mettait au rang de ses plus beaux droits ceux dont il avait hérité sur l'ancien royaume de Jérusalem, et, de l'Italie, il devait passer à une

(1) Il était expressément défendu à la chiourme de crier *Vive le roi !* On respectait trop ce cri pour le permettre à des forçats ; ils ne pouvaient crier autre chose que *Hou !* comme appel de la voix.

(2) Bâillon fait d'un morceau de liége que les forçats en mer portaient suspendu au cou. Dans les occasions dangereuses, le comite criait : « Le tape en bouche ! »

(3) Les comites étaient principalement chargés de la manœuvre de la galère ; leurs fonctions avaient beaucoup d'analogie avec celles des maîtres d'équipage de notre marine moderne. Les argousins étaient préposés à la police de la galère. Il y avait dans chaque escadre un argousin réal qui avait autorité sur les argousins de toutes les galères et touchait de forts appointements.

croisade contre les Turcs. Le sentiment religieux contribuait ainsi à exciter son ardeur guerrière.

Tandis que des ambassadeurs de Charles VIII étaient envoyés aux différents États d'Italie pour préparer l'invasion par les Alpes et les Apennins, et trouvaient la Lombardie et l'État de Gênes favorablement disposés, des ordres étaient donnés pour qu'une flotte assurât, au besoin, le passage des Français par mer. Les conseillers de Charles VIII, un moment effrayés, en effet, de la longueur et de la difficulté des chemins par terre, avertis aussi des obstacles d'un autre genre que l'armée aurait à rencontrer dans la Romagne, songèrent à opérer le transport du roi et de ses troupes sur des navires jusqu'à Naples. On arma en conséquence dans les ports de Provence et à Gênes. Dix-huit galères, huit galéasses, colosses de la famille des bâtiments à rames du quinzième et du seizième siècle, et neuf autres navires, furent préparés pour le transport de quinze cents chevaux et d'une infanterie considérable. Une galère royale, dont la poupe étincelait d'or, et qu'une riche tenture de soie surmontait, comme un dais, dans toute sa longueur, était destinée à recevoir le jeune souverain, au cas où il passerait par mer en Italie. Le commandement de la flotte française fut confié au duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom paternel de Louis XII.

De son côté, Alphonse II, prince de race aragonaise, alors en possession du royaume de Naples, mit son frère, don Frédéric, à la tête d'une flotte de trente-cinq galères, dix-huit grands bâtiments et douze de moindre grandeur. Elle se rendit à Livourne, dans le dessein de prendre les Français à la traverse, s'ils arrivaient par mer.

Le duc d'Orléans était venu par terre à Gênes, pour y surveiller l'achèvement des armements maritimes; il n'y avait pas encore un mois qu'il s'y trouvait, quand il reçu avis que don Frédéric se montrait sur les côtes orientales du grand golfe de Gênes, et opérait à Rapallo un débarquement de trois mille hommes d'infanterie. Aussitôt le duc fit monter des troupes sur ses navires pour aller chasser

les Napolitains de leurs positions. Don Frédéric, malgré ses forces supérieures, n'osa pas attendre la flotte française dans le golfe de Rapallo; il laissa le passage libre à son adversaire et abandonna à eux-mêmes les trois mille soldats qu'il avait mis à terre. Le duc d'Orléans fit le siége de Rapallo; incommoda beaucoup les assiégés avec l'artillerie de son bâtiment, armé de canons d'un très-gros calibre qui lançaient des boulets de fer et non de pierre, comme on s'en servait encore chez les autres nations, et comme les Français eux-mêmes en employaient peu auparavant. Les trois mille Napolitains laissés par don Frédéric à Rapallo furent défaits, et leur position fut emportée et occupée. La flotte, ramenée à Gênes, ne fut plus, durant le reste de la campagne, que d'un usage secondaire. Le duc d'Orléans alla rejoindre Charles VIII, qui passa le mont Genèvre avec son armée, et qui, entrant successivement dans Turin, dans Rome, dans Naples, forçant le successeur d'Alphonse II, Ferdinand II, à se retirer dans la petite Ischia, illumina comme un météore, à la fin de 1494 et au commencement de 1495, l'Italie tout entière du fantasmagorique éclat de son rapide mais éphémère triomphe. Charles VIII avait à peine quitté Naples pour aller étaler ses trophées en France, que sa conquête était déjà perdue. Il mourut avant d'avoir pu donner un commencement d'exécution aux nouveaux projets belliqueux qu'il avait formés sur l'Italie. L'avant-dernière année de son règne avait été témoin d'un traité signé par le roi anglais Henri VII et lui, contre la piraterie. Ce traité obligeait les armateurs de France et d'Angleterre à fournir, avant de faire sortir des navires de leurs ports respectifs, bonne et valable caution qu'ils observeraient fidèlement la paix, tant qu'elle existerait entre les deux nations. Jusqu'alors les traités entre les couronnes n'avaient été que fort peu reconnus entre particuliers; le commerce maritime avait été un véritable métier de corsaire : les temps à demi sauvages allaient enfin avoir un terme. A mesure que les navigateurs voyaient l'espace s'élargir autour d'eux, ils sentaient le besoin d'élargir aussi leur intelligence. C'était bien à la mer, à la vaste mer, cette profonde

et infinie pensée de Dieu, qu'il convenait d'ouvrir au progrès toutes ses voies.

Louis XII (1498-1515). — Charles VIII n'ayant pas laissé d'enfant, la couronne revenait de droit au duc d'Orléans, alors âgé de trente-six ans, petit-fils d'un frère de Charles VI. Louis, sans qualités supérieures, se distinguait par un grand fonds de débonnaireté. Il commença son règne en diminuant la taille et il refusa le don de joyeux avénement, qui s'élevait à 300,000 livres. Pour empêcher la veuve de Charles (Anne de Bretagne) de porter la Bretagne dans une autre maison, il l'épousa. Malheureusement, après quelques soins donnés à l'administration du pays, il recommença la fatale expédition de son prédécesseur. Héritier des droits de Charles VIII sur Naples, il tenait encore de sa grand'mère, Valentine Visconti, des prétentions sur le Milanais, usurpé par les Sforza. Il se résolut à les faire valoir, promit à Venise Crémone et la Ghiara, à Florence la soumission de Pise révoltée. Trivulce, Italien passé au service de Louis XII, n'eut qu'à se présenter dans le Milanais à la tête de huit mille chevaux et de douze mille fantassins; Ludovic, repoussé de tout le monde, s'enfuit dans le Tyrol. La mauvaise administration de Trivulce rendit à Ludovic l'espoir de recouvrer ce qu'il avait perdu. Il revint avec un ramas d'aventuriers suisses et allemands, surprit Milan et en chassa les Français. Mais Louis XII descendit les Alpes avec une nouvelle armée et rencontra son compétiteur près de Novarre. Les Suisses de Ludovic refusèrent de se battre contre leurs compatriotes qui étaient dans l'armée française. Ludovic le More espérait au moins sauver sa personne. Vendu par un Suisse du canton d'Ury, au moment où il voulait s'échapper sous un déguisement de cordelier ou de soldat, il fut envoyé en France, enfermé dans un cachot du château de Loches, et mourut de joie en apprenant, douze ans après, la fin de sa captivité.

Le Milanais conquis, Louis songea à Naples. Il s'assura d'abord de la neutralité et de l'appui des États de l'Italie centrale. Les Florentins reçurent de lui des secours contre

Pise révoltée. Alexandre VI voulait faire à son fils, César Borgia, une principauté dans la Romagne, aux dépens de mille petits tyrans qui changeaient ce pays en un repaire de brigands. Quelques troupes françaises lui permirent de balayer cette petite et sanguinaire féodalité romagnole.

Enfin, pour prendre le royaume de Naples sans coup férir, Louis le partagea d'avance avec Ferdinand le Catholique. Il se réservait le titre de roi avec la capitale, les Abruzzes et la Terre de Labour. Ferdinand ne demandait que la Pouille et la Calabre avec le titre de duc. Le malheureux roi de Naples, alors Frédéric, prince tout populaire, avait ouvert ses forteresses au général même du roi d'Espagne, Gonzalve de Cordoue. Quand il demanda des secours à celui-ci contre les Français, déjà sur la frontière, il s'aperçut qu'il était trahi. Plus irrité contre un traître que contre un ennemi, il livra aux Français Naples ainsi que le Château-Neuf, et se remit entre les mains de Louis XII, qui lui offrit une retraite sur les bords de la Loire.

La conquête faite, le partage ne s'opéra pas aussi à l'amiable. Les Français et les Espagnols se disputèrent plusieurs cantons. Le duc de Nemours, qui était en forces, resserra Gonzalve dans la ville de Barletta. Mais Ferdinand le Catholique laissa négocier, par son gendre Philippe le Beau, un traité qui suspendit les hostilités et lui permit de faire passer des renforts à Gonzalve; puis, désavouant le négociateur, il continua la guerre. Nemours ne put tenir; son lieutenant d'Aubigny, battu à Seminara, perdit la Calabre et fut tué dans un nouveau combat près de Cérignoles. — Venouse et Gaëte restèrent seules aux Français. Un traité, dont il avait déjà été question à la fin du règne de Charles VIII, fut ratifié par Louis XII et les ambassadeurs des souverains d'Espagne Ferdinand et Isabelle, pour la conquête et le partage entre les deux couronnes du royaume de Naples.

Tandis que tout était en mouvement sur terre pour mettre ce traité à exécution, Louis XII armait avec une activité égale sur les deux mers. Plusieurs grosses nefs ou navires de la même famille, parmi lesquelles se trouvait la caraque

la *Charente* qui portait à elle seule douze cents soldats, sans compter les matelots, et deux cents pièces d'artillerie, sortirent des ports français de l'Océan pour aller se joindre à des galères que Philippe de Clèves-Ravestein avait fait venir des ports de Provence ou équipées à Gênes, dont il était gouverneur pour Louis XII. La flotte française, forte en totalité de neuf voiles portant six mille cinq cents hommes de débarquement, ne paraissait pas toutefois avoir autant pour but d'aider à la conquête du royaume de Naples, que de secourir les Vénitiens contre les Turcs, qui leur avaient enlevé Salonique en Macédoine, l'île de Négrepont, une partie de la Morée et de l'Albanie, et maintenant, sous les ordres du sultan Bajazet II, s'emparaient de plusieurs des îles Ioniennes. La flotte que commandait Philippe de Ravestein eut seulement avis, avant d'aller se joindre à celle de Venise, de passer dans le golfe de Naples, pour voir si on n'aurait pas besoin passagèrement de ses services.

Quand elle y arriva, au commencement d'août 1501, l'armée française de terre était déjà maîtresse de tout le pays, qu'elle avait réclamé au nom de Louis XII, y compris la ville de Naples. Ce même don Frédéric, qui n'avait pas osé attendre, du temps de Charles VIII, le duc d'Orléans dans le golfe de Rapallo, après être ensuite devenu souverain du royaume qu'on se disputait, avait sollicité et obtenu des vainqueurs un armistice de six mois pour l'île d'Ischia seulement, dans laquelle on lui permettait de vivre en sûreté. Philippe de Ravestein, qui trouva que c'était laisser les Français en danger que de donner six mois à leur ennemi pour se reconnaître, former de nouvelles ligues contre eux ou soulever les populations, déclara qu'il ne ratifierait point l'armistice et fit savoir à don Frédéric que s'il ne vidait pas au plus tôt l'île d'Ischia, il l'irait sur l'heure assiéger et prendre. Don Frédéric, contraint d'accepter le sauf-conduit qui lui était offert, s'embarqua sur ses propres galères et se rendit en France, où Louis XII lui assura une pension honorable et où il mourut trois ans après.

La flotte de Philippe de Ravestein quitta le mouillage de

Naples le 16 août de cette année (1501) pour aller combattre les Turcs dans la mer Ionienne. Après avoir traversé le détroit de Messine et séjourné quelque temps à Reggio, elle arriva le 20 septembre à Zanthe, en partit le 3 octobre et fut rejointe le 13 à Mélos, par la flotte vénitienne, forte de trente galères. Le 23, les Français et les Vénitiens, très-fatigués les uns et les autres de la mer, où la tempête les avait déjà plusieurs fois maltraités, opérèrent ensemble leur descente à l'ancienne Lesbos, et combinèrent leurs forces pour assiéger la ville. Un grand courage, rendu inutile par l'indisposition de plusieurs seigneurs qui étaient embarqués comme volontaires sur la flotte de Philippe de Ravestein, et surtout par le désaccord qui régnait entre les Français et les Vénitiens, fut déployé dans les assauts qu'on livra à la ville de Mételin. Des personnages de marque furent atteints mortellement; d'autres furent mis hors de combat. Philippe de Ravestein décida qu'il ferait rembarquer ses troupes, et déjà la chose était faite, quand arrivèrent huit galères vénitiennes qui le pressèrent de ne pas quitter la partie et de tenter un dernier effort. Philippe de Ravestein se laissa persuader, débarqua de nouveau ses troupes et livra un troisième assaut qui ne fut pas plus heureux que les précédents. La saison était avancée; le désaccord continuait à régner entre les flottes combinées; les Français remontèrent sur leurs navires, ayant hâte de gagner un des ports du royaume de Naples pour s'y mettre à l'abri des temps contraires. Une furieuse tempête n'en dispersa pas moins leur flotte de laquelle on avait seulement détaché, pour venir en aide aux Vénitiens, quatre galères sous les ordres d'un brave et habile marin qui devait illustrer le nom de Prégent de Bidoult. La *Lomelline*, montée par Philippe de Ravestein, échoua sur les côtes de Cérigo avec un autre navire; les deux tiers des équipages périrent; les habitants de l'île dépouillèrent et traitèrent le reste sans pitié. Les Français rentrèrent ensuite dans les ports de Naples avec les débris de la flotte. L'honneur du nom français contre les mahométans resta enfin à Prégent de Bidoult. Bientôt la si-

tuation des Français en Italie se compliqua de la trahison des Vénitiens. En 1503, non-seulement Louis XII perdit ses conquêtes de 1502 sur les Espagnols, mais encore le royaume de Naples.

Le brave Prégent, dont l'unique élément était la mer, vint se joindre avec deux galères et sept caraques à une flotte qui se formait dans le port de Marseille et qui comptait déjà deux nefs et quatorze galères. Ces forces navales, après avoir touché à Gênes, cinglèrent vers Naples dans les premiers jours de juillet 1505. Leur but était de porter secours aux troupes françaises assiégées, par mer et par terre, dans le Château-Neuf; mais celles-ci n'avaient pu tenir jusqu'à l'arrivée de la flotte. Prégent qui, assurent quelques auteurs, avait reçu à cette époque le titre de général des galères, lequel emportait avec lui comme équivalent le titre d'amiral des mers du Levant, ne voulant pas être venu inutilement, se tint quelque temps dans ces parages avec l'intention d'essayer quelque coup de main contre la flotte d'Espagne. Mais Villa-Marino, qui la commandait, savait à quel redoutable ennemi il avait affaire; ne se croyant pas en *sûreté dans* le port de Naples, il prit le large et alla se cacher dans un port de l'île d'Ischia, où il échoua quelques bâtiments pour encombrer et fermer le passage. Villa-Marino ne fut pas plus empressé d'accepter le combat avec Prégent devant *Gaëte*. Une trêve de trois ans fut signée le 25 février 1504, entre les Français et les Espagnols, et peu après Louis XII, en mariant Germaine de Foix, sa nièce, au roi d'Aragon, céda à la nouvelle épouse tous ses droits sur le royaume de Naples, sous condition, toutefois, que s'il ne naissait point d'enfants de cette union, la France reprendrait tous ses titres.

Gênes s'était révoltée dès l'an 1506; Louis XII s'avança par terre, l'année suivante, avec une armée, tandis qu'une flotte française composée de sept à huit galères, de quelques brigantins et de quelques galions, genre de bâtiments dont la coupe, svelte et robuste à la fois, tenait de la nef pour la force et de la galère pour la vitesse, se présentait devant le port, sous le commandement de Prégent de Bidoult, et s'en

emparait. Les Génois se rendirent à discrétion; Prégent alla chercher à Porto-Venere la flotte ennemie qui s'y était réfugiée, la força à la soumission, et rentra victorieux dans le port de Marseille.

Bientôt un troisième personnage à tête couronnée et une troisième nation vinrent se jeter avec les Français et les Espagnols au milieu des affaires d'Italie, et les embrouiller de plus en plus, ou, pour mieux dire, s'y trouvèrent imprudemment engagés par Louis XII lui-même : c'étaient l'empereur Maximilien et les Allemands, que le roi de France appela, par le traité ou ligue de Cambrai, en 1508, ainsi que Ferdinand le Catholique, à participer à la destruction de la république de Venise, dont il avait fortement à se plaindre. Les confédérés laissèrent d'abord aux Français presque tout le soin de la campagne de 1509, qui vit la célèbre bataille d'Agnadel. Les Allemands arrivèrent les derniers et, malgré la présence de l'empereur Maximilien, n'éprouvèrent que des défaites. La marine française ne paraît avoir joué aucun rôle marquant dans la première année de cette guerre contre un des plus puissants États maritimes de l'Europe.

Il y avait trop de causes de prochaines divisions dans la ligue de Cambrai pour qu'elle ne fût pas avant peu rompue. Le pape Jules II, qui en était un des instigateurs, y fit tous ses efforts, se rejeta du côté des Vénitiens aussitôt que les Français lui eurent conquis les places qu'il prétendait être du domaine pontifical, et trouva moyen d'intéresser, quoique indirectement, dans la querelle d'Italie, le roi Henri VIII d'Angleterre; de plus, il entraîna les Suisses mercenaires. A l'ouverture de la campagne de 1510, tout était disposé pour que chacune des parties, naguère contractantes dans la ligue de Cambrai, travaillât bientôt pour son propre compte. Comme les Français remportaient toujours des succès par terre, Jules II voulut faire par mer une tentative contre Gênes, dont ils étaient maîtres; il envoya à cet effet dans le golfes de Chiavari et de Rapallo onze galères vénitiennes et une à lui, qui portaient un corps d'émigrés, sur lesquels il comptait pour soulever un puissant parti en sa faveur.

Mais six galères provençales, conduites par Prégent, entrèrent dans le port, et la flotte vénitienne et pontificale, quoique du double plus nombreuse, dut se retirer avec honte. Jules II, n'ayant pu réussir par les armes, fulmina alors des excommunications contre les principaux chefs de l'armée française.

Henri VIII, ayant ouvertement déclaré la guerre à Louis XII (1512), envoya, sous les ordres de son amiral Édouard Howard, le gros de sa flotte contre les côtes de Normandie et de Bretagne, tandis qu'une escadre, commandée par Thomas Gray, marquis de Dorset, avait eu mission d'opérer, conjointement avec les Espagnols, contre Bayonne et la Guienne. Flotte et escadre furent obligées, cette année, de se retirer sans avoir rien entrepris d'honorable; deux ou trois misérables hameaux brûlés sur la côte de Bretagne, par le grand amiral de Henri VIII, paraissent avoir été tous les exploits des Anglais. Quelques navires rassemblés à la hâte, et commandés par l'amiral de Bretagne, Jean de Thénouënel, avaient suffi pour rendre bientôt les ennemis au respect et les forcer à rentrer dans leurs ports.

La division ayant commencé à se mettre dans la nouvelle ligue, et le pape Jules II étant mort, Louis XII entreprit, au printemps de l'année 1513, de recouvrer le Milanais et l'État de Gênes. L'arrivée de Jean de la Trémouille en Lombardie, et de Prégent, avec neuf galères provençales, devant Gênes, décidèrent les habitants de cette ville à ouvrir leurs portes aux Français et à leurs partisans. Toute la flotte de Gênes ne s'était pas soumise, et, à l'approche de celle de Prégent, s'était retirée dans le golfe de la Spezzia; la flotte française l'y poursuivit et saccagea la ville, dont le golfe porte le nom. Après cette expédition, on alla mouiller à Porto-Venere, d'où cinq galères françaises regagnèrent les ports de Provence; les autres restèrent à Gênes avec Prégent, jusqu'à ce qu'une nouvelle évacuation de l'Italie par les Français, après la désastreuse bataille de Novarre, et les menaces incessantes des Anglais du côté de la Picardie, rendissent leur présence plus utile dans l'Océan que dans la Méditerranée. Cette fois il ne

resta plus aux Français, de toutes leurs conquêtes en Italie, que la citadelle de Milan, celle de Crémone et la lanterne de Gênes.

Prégent, sur l'ordre qu'il en reçut, abandonna donc les côtes de Gênes, et, sortant du détroit de Gibraltar, entra dans l'Atlantique avec les quatre galères qui lui restaient, pour s'opposer aux opérations des Anglais, qui menaçaient de nouveau les côtes de Guienne, de Normandie, de Picardie et de Bretagne. Le grand amiral d'Angleterre, Édouard Howard, ayant aperçu les galères de Prégent, leur donna la chasse avec tous ses bâtiments, et les joignit le 25 avril 1513. Prégent n'avait semblé fuir le combat que pour prendre une position qui lui permît de le soutenir avec quelque chance favorable. L'anse du Conquet, non loin de Brest, lui avait procuré cette position, en ne permettant pas aux gros navires des ennemis de s'approcher de ses galères. L'amiral Édouard Howard cependant, qui avait deux galères dans sa flotte, confia l'une à lord Ferrers, passa de sa personne sur l'autre, et, se faisant accompagner de plusieurs grandes chaloupes armées, n'en poursuivit pas moins les Français dans l'anse. Prégent tourna soudain la proue et fit tête à l'ennemi. Édouard Howard crut encore que c'était une proie qui lui appartenait, ordonna de forcer de rames vers la galère de Prégent, de la presser vivement et de s'élancer à l'abordage. Il s'élança en effet des premiers, l'épée à la main, suivi de plusieurs seigneurs qu'un si noble exemple enflammait. Mais Prégent fut aussitôt en face de lui, et, en un clin d'œil, Édouard Howard et ses Anglais furent entourés d'une ceinture de piques françaises qui leur ferma toute issue pour la retraite; lui-même il alla droit à la personne du grand amiral, le prit corps à corps, et ne s'en sépara qu'après l'avoir étendu à ses pieds. D'attaqué, Prégent se fit attaquant, coula bas la galère que montait naguère Édouard Howard, força à une fuite précipitée celle de lord Ferrers, et dispersa toutes les chaloupes armées d'Angleterre. Bientôt il aperçut un navire qui s'était détaché du gros de la flotte ennemie, et qui, non pas menaçant,

mais silencieux et morne, vogua vers lui, déployant de loin le drapeau blanc en signe de pacification. Ce bâtiment portait trois médiateurs de rang illustre, qui venaient demander des nouvelles du grand amiral d'Angleterre et de ses compagnons. Prégent ne put répondre aux envoyés anglais qu'en leur montrant la mer et des cadavres encore flottants; dans la chaleur du combat, on n'avait point fait de prisonniers. La flotte anglaise, après avoir acquis la certitude de la mort de son grand amiral, ne songea plus qu'à retourner dans ses ports annoncer cette perte à Henri VIII. Mais Prégent sur l'heure mit à profit la démoralisation des ennemis, les poursuivit, et, sachant les côtes de France pour quelque temps mises en sûreté par ses soins, il alla attaquer celles d'Angleterre. Une tempête sépara la galère qu'il montait des trois autres, mais ne le força pas de renoncer à son dessein. Avec la seule galère qu'il eût encore à sa disposition, il jeta le trouble sur la côte du comté de Sussex, où il débarqua heureusement et où il recueillit un grand butin. Ce ne fut qu'après avoir perdu un œil, et devant des forces considérables aux ordres du nouvel amiral d'Angleterre, Thomas Howard, frère d'Édouard, tué dans le combat du 25 avril, que Prégent se décida à rentrer glorieusement dans le port de Brest.

Cette même année, la flotte d'Angleterre, jalouse de venger la mort d'Édouard Howard, parut, le 10 août, à la hauteur de Saint-Mahé (depuis Saint-Mathieu), à la pointe de la presqu'île de Bretagne. La flotte française, qui se composait particulièrement de navires normands et bretons, était deux fois inférieure en nombre, et en outre, croyant l'ennemi tout occupé de la Picardie, se trouva presque prise au dépourvu. La présence d'esprit des chefs répara l'inopportunité du moment, leur courage et celui de leurs soldats tinrent lieu du nombre. La flotte française, à laquelle Prégent de Bidoult était accouru se joindre avec ses galères, eut soin de conserver l'avantage du vent; puis elle se décida franchement à l'abordage.

Combat naval de Saint-Mathieu.— Dans cette lutte achar-

née de plusieurs heures, la moitié des bâtiments anglais furent fracassés ou coulés à fond. Au milieu de cette attaque générale faite par les Français, on remarquait surtout une grande et belle caraque richement ornée; elle avait déjà coulé à fond, à elle seule, presque autant de navires ennemis que le reste de la flotte ensemble, et maintenant elle se voyait entourée de douze des principaux bâtiments anglais. C'étai la *Belle Cordelière*, que la reine de France avait fait construire (1) à Morlaix et dont elle avait confié le commandement au vaillant Portsmoguer. Ainsi menacé de toutes parts, l'intrépide marin breton, redoublant d'ardeur, contraignit le *Souverain* (l'un des plus forts bâtiments de la flotte ennemie) à s'éloigner et continua la lutte avec le *Régent*. Son triomphe allait être complet, quand des artifices jetés à son bord y mirent le feu. Portsmoguer, se voyant perdu, ne voulut pas périr sans vengeance : il laissa porter sur le *Régent* et lui communiqua l'incendie. Les deux navires brûlèrent ensemble (2). Les armées, frappées de stupeur par ce grand désastre, discontinuèrent le combat. La flotte anglaise, privée, comme au 25 avril, de son chef, prit la fuite et fut chassée jusque sur les côtes d'Angleterre, où l'illustre Prégent opéra une nouvelle descente aussi glorieuse que la première. Louis XII mourut deux ans après.

Voyage de Gonneville. — Dès 1488, un capitaine dieppois, du nom de Cousin, fréquentait les côtes de Guinée, et, six ans après le premier voyage de Vasco de Gama aux Indes, un navigateur normand, Binot-Paulmier de Gonneville, partit de Honfleur pour suivre la trace du célèbre Portugais. Il doubla, comme lui, le cap de Bonne-Espérance; mais, assailli d'une des grandes tempêtes ordinaires à ces parages, il perdit sa route, et se trouva ensuite dans un calme plat, au milieu d'une mer inconnue. Ayant aperçu plusieurs oiseaux

(1) Ce navire avait été construit par l'ingénieur Descharges, inventeur des sabords.

(2) Près de deux mille hommes furent victimes de ce généreux désespoir ; Portsmoguer tomba à la mer, et, entraîné par le poids de son armure, il fut englouti sans qu'on pût lui porter secours.

qui semblaient aller et venir du côté du sud, il en augura qu'il y trouverait une terre, et la trouva en effet. Il y resta six mois entiers, occupé à remettre en état son navire tout délabré, et nomma la contrée qu'il venait de découvrir les *Indes méridionales*. Mais quelle était la terre inconnue qu'avait découverte Gonneville? Quelques écrivains ont pensé que c'était la grande île de Madagascar. De moins timides en conjectures ont écrit que c'était l'Australie ou Nouvelle-Hollande, où les Français seraient ainsi allés, sans s'en douter, plus d'un siècle avant les Hollandais; mais en n'admettant même que la plus probable opinion sur la terre inconnue à laquelle aborda Gonneville, les Français auraient donc précédé les Portugais à Madagascar, car ceux-ci n'y abordèrent pour la première fois que le 10 août 1506.

François Ier (1515-1547). Jeune, ardent, avide de gloire, le successeur de Louis XII, François Ier ne renouvela pas la trêve d'Orléans, qui n'avait été conclue que pour un an, et entreprit de recouvrer le Milanais. Les Vénitiens, ses alliés, tenaient en échec les troupes austro-espagnoles; il n'avait donc à combattre que les Suisses, seul appui de *Sforza*. Tandis que ces derniers, trompés par de fausses démonstrations, couraient au mont Cenis et au mont Genèvre l'armée française, forte de trente-cinq mille hommes traversa les Alpes au col de l'Argentière, entra dans le Milanais et prit position près de Marignan. Ce fut sur la chaussée voisine que s'engagea cette terrible lutte de deux jours, ce combat de géants comme l'appela Trivulce, dans lequel les Suisses perdirent douze mille hommes et la réputation d'invincibles qu'ils avaient eue jusqu'alors. Dès le commencement de son règne, François Ier attacha une haute importance à la marine, et, mettant de l'amour-propre à ne rester sur quoi que ce fût en rarière des plus puissants rois de son temps, il songea à créer en France une marine royale, ce dont Henri VIII commençait, dans le même temps, à doter quelque peu l'Angleterre. L'état de ses ports l'occupa particulièrement. Chaque année, le mouvement de la mer faisait perdre au port d'Harfleur de son importance, et on sentait le besoin de le remplacer. Dans

le cours de l'année 1516, François Ier envoya son amiral, Gouffier, seigneur de Bonnivet, visiter, à l'embouchure de la Seine, un havre réputé d'excellente retraite pour le cabotage; quelques cabanes de pêcheurs, une pauvre chapelle dédiée à Notre-Dame de Grâce, entouraient ce havre, que recherchait souvent, sans pouvoir l'atteindre, le nautonier luttant avec les lames et les brisants de la Manche, si féconde en naufrages. Trois grands quartiers s'élevèrent comme par enchantement en ce lieu, avec une tour à l'occident pour les protéger, et protéger en même temps la Normandie contre les descentes futures des Anglais. L'amiral Bonnivet, en habile courtisan d'un maître qui aimait la flatterie, surtout quand elle savait se revêtir d'un certain cachet de grandeur, voulut imposer à ce lieu si pompeusement établi le nom de François-Ville; mais les humbles pêcheurs, accoutumés dans la détresse à tourner leurs regards suppliants vers leur ancienne patronne, continuèrent à le nommer le Havre de Grâce, et ce nom est le seul que les siècles aient adopté. Le Havre de Grâce prit en peu d'années un accroissement prodigieux; il suffisait que l'on sût que c'était le port de prédilection du roi, sur la Manche, pour qu'on le fréquentât activement. François Ier accorda à sa ville favorite des exemptions et des priviléges et y attira ainsi en foule les commerçants et les capitalistes; de plus, il en désigna le port pour la construction des vaisseaux de l'État et pour le rendez-vous principal de ses flottes sur l'Océan : car l'État commençait à construire sérieusement pour son propre compte, et à posséder des flottes qui ne relevaient plus du commerce ni de l'étranger.

François Ier se maintint sans difficulté sérieuse dans ses conquêtes au delà des Alpes jusqu'en 1521. Mais à cette époque il eut à lutter contre Charles-Quint. La guerre éclata donc sur plusieurs points à la fois dès le mois d'août 1521. En 1525, une ligue européenne se forma contre la France. Les provinces maritimes se signalèrent dans la défense du pays contre cette coalition. Les Espagnols échouèrent devant Bayonne, le 6 septembre, tandis que quinze mille An-

glais débarqués à Calais, et qui s'étaient réunis à un corps d'armée de l'empereur, battaient en retraite devant quelques troupes rassemblées à la hâte par le brave Louis de la Trémouille, amiral de Bretagne et de Guienne, et se rembarquaient honteusement au mois de novembre de la même année.

Depuis l'expulsion des Anglais sous Charles VII, le sentiment national avait acquis une énergie capable de s'élever aux plus sublimes efforts; la France pouvait bien consentir, à la dernière extrémité, à reculer devant le nombre, mais jamais à se laisser entamer. On le vit bien quand, dans l'été de 1524, les armées de terre et de mer de Charles-Quint entreprirent, sous la direction du connétable de Bourbon, la conquête de la Provence et des provinces du Midi. Bourbon, qui était entré en France avec le marquis de Pescara, par le comté de Nice, alla mettre, le 10 août, le siége devant Marseille, dont le port était bloqué par une flotte de dix-huit galères commandées par Hugues de Moncade, amiral de Charles-Quint. Les ennemis trouvèrent à Marseille une belle et valeureuse résistance que le connétable n'avait pas prévue. Le 25 septembre au soir, il fit donner l'assaut; mais la brèche fut si vaillamment défendue, qu'il rappela ses troupes, et, dès le lendemain, fit retirer une partie de son artillerie pour la charger sur la flotte de Moncade. Le 28 septembre, à l'approche d'une armée française commandée par le maréchal de Chabannes, il leva le siége de Marseille.

Une flotte de dix galères, conduite par un célèbre marin génois, André Doria, engagé alors au service de François Ier comme général de ses galères, et par le vice-amiral de la Fayette, avait été d'un grand secours aux Marseillais en inquiétant sans cesse la marine de l'ennemi. Dès le 9 juillet, cette petite armée avait capturé, après un combat, deux navires qui venaient de Barcelone avec un personnage important, Philippe d'Orange, prince de sang français, qui s'était associé à la trahison du connétable de Bourbon.

Le 7 du même mois, les galères françaises avaient attaqué, vers l'embouchure du Var, la flotte bien supérieure

en nombre de Hugues de Moncade, avaient coulé à fond trois de ses bâtiments, et en auraient pris plusieurs, s'ils ne se fussent promptement retirés à Nice, où le marquis de Pescara les fit incendier, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir des Français. L'armée impériale vida précipitamment la Provence et fit de grandes pertes dans sa retraite, inquiétée à la fois par terre et par mer.

Tout semblait aller à souhait aux Français, quand la présomption de l'amiral Bonnivet fit perdre, le 24 février 1525, la bataille continentale de Pavie, dans laquelle François Ier fut fait prisonnier. Pendant que les Français assiégeaient Pavie, la marine avait eu l'occasion de se signaler. Michel Antoine, marquis de Saluces, qui commandait de la part du roi de France dans Savone, avait envoyé deux mille hommes dans Viareggio, petite ville située sur la côte de Lucques. Hugues de Moncade, gouverneur de Gênes pour l'empereur, avait aussitôt mis en mer toutes les galères qui étaient dans son port, à dessein d'enlever les deux mille hommes renfermés dans Viareggio. Appelant la ruse à son aide pour faciliter l'exécution de son projet, il s'était mis en embuscade entre cette ville et Savone, dans la pensée que les deux mille hommes qu'il voulait enlever ne manqueraient pas de se sauver par là, dès que le canon de ses galères aurait enfoncé les portes de la place. Mais le marquis de Saluces, réveillé par le bruit de l'artillerie de la flotte génoise, et devinant ce qui se passait à Viareggio, avait repris courage et relevé ses portes déjà brisées. Alors la flotte ennemie, qui croyait les deux galères du marquis de Saluces seules et sans appui, s'était retournée contre elles; mais la soudaine apparition des navires de Doria et de la Fayette l'avait bientôt obligée à prendre le large et à se retirer sous la protection du canon de Gênes. Le projet de Moncade se trouvait ainsi dérouté, et, par suite, ce personnage, ayant été forcé à opérer par terre sa retraite sur Gênes, s'était vu attaquer en queue par des troupes de débarquement sous les ordres de la Meilleraye et par les deux mille hommes de Viareggio, pendant que l'artillerie de la flotte française le

battait en flanc. Les soldats, au nombre de quatre mille, qu'il commandait, avaient été ainsi taillés en pièces, et lui-même, grand amiral de l'empereur, avait été pris. Le marquis de Saluces, à la suite de ce succès, était allé, avec Doria et la Fayette, attaquer la flotte ennemie jusque dans le port de Gênes, s'était rendu maître, après un long combat, de trois galères, parmi lesquelles la capitane de la république, et avait dispersé le reste. Cette victoire navale, remportée à la vue même de Gênes, ne devait être toutefois qu'une bien faible et inutile compensation à la catastrophe de Pavie, après laquelle la flotte française n'eut d'autre soin que d'aller recueillir, à l'embouchure du Tibre, une partie des débris de l'armée du roi captif.

Après bien des intrigues, Charles-Quint obtint enfin de François Ier, en vertu d'un traité signé à Madrid, qu'il lui fît l'abandon en toute souveraineté du duché de Bourgogne et de quelques autres territoires moins importants. Mais le roi n'avait pas plutôt recouvré la liberté, que les grands de Bourgogne et les députés des états firent savoir qu'ils résisteraient au besoin par les armes à toute tentative que l'on ferait pour les aliéner du corps de la nation.

Charles-Quint reprit aussitôt les hostilités; mais une ligue venait de se former contre lui à son tour. En exécution des engagements pris par les confédérés entre eux, leur armée navale se composait de quatre galions, seize galères et quatre navires ronds du roi de France, de treize galères vénitiennes et de onze galères papales. La part de la France, qui était la plus forte, fut armée à Marseille et mise sous les ordres de don Pedro Navarro, vaillant aventurier espagnol, qui était au service de François Ier. En faisant route pour Livourne, afin de se joindre aux galères du pape et des Vénitiens qui l'attendaient, la flotte française s'empara de Savone et de plusieurs bâtiments chargés de grains destinés à Gênes.

Charles-Quint, de son côté, avait mis en mer, sous les ordres de Lannoi, vice-roi de Naples, une flotte de quarante voiles. Une tempête qui l'assaillit réduisit presque aussitôt

celle-ci à vingt-cinq navires, et ce fut en cet état qu'elle rencontra, à la hauteur de Sestri, seize galères des confédérés, dont six françaises et dix papales et vénitiennes.

Combat naval de Sestri. — Les deux flottes, se trouvant en présence, se disposèrent aussitôt au combat; l'action s'engagea avec beaucoup d'ardeur de part et d'autre, et dura jusqu'au soir; les navires du vice-roi furent tous très-maltraités; l'un d'eux fut coulé à fond avec les trois cents hommes qu'il avait à bord. La nuit et le gros temps qui suivirent ce combat obligèrent les confédérés à relâcher à Porto-Fino et à Porto-Venere, avec la résolution cependant de renouveler l'attaque le lendemain. Mais le vice-roi de Naples, qui n'était pas d'humeur à hasarder de nouveau le combat, mit de grand matin à la voile, et se retira; les confédérés le poursuivirent jusqu'à Livourne sans réussir à l'atteindre. S'il leur échappa, il ne put éviter dans sa fuite une nouvelle tempête qui jeta sur les côtes de Sicile une partie de ses bâtiments. Le résultat de cet engagement et de la dispersion de la flotte ennemie fut de rendre les confédérés maîtres de la mer, qu'ils parcoururent sans obstacle, s'emparant de plusieurs navires de l'empereur et de quelques petites places sur les côtes du royaume de Naples.

L'année suivante (1527), pendant que l'armée de terre de François Ier vengeait la défaite de Pavie, en prenant d'assaut la ville de ce nom et en envahissant le royaume de Naples, une flotte française de dix-sept galères, qui était sortie de Marseille sous les ordres d'André Doria, revêtu de nouveau du titre de général des galères de France, faisait le blocus de Gênes, enlevant tous les bâtiments qui osaient s'en approcher, et interceptant toute communication avec les habitants. Ceux-ci, réduits à la dernière extrémité, risquèrent quelques navires pour se procurer des vivres; mais ils furent capturés par les galères françaises lorsque déjà ils avaient leur chargement de grains. Quatre autres bâtiments remplis de blé et une grosse caraque, qui revenait du Levant avec une riche cargaison, ayant jeté l'ancre à Porto-Fino, neuf galères sortirent du port de

Gênes pour les escorter pendant le reste de leur route; mais la flotte française enveloppa l'arrivage et l'escorte ensemble, et se rendit maîtresse du tout, moins un navire qui fut brûlé. Ce succès décida du sort de Gênes, qui retourna encore sous la domination de la France. La flotte combinée des confédérés se remit bientôt en mer pour aller tenter une descente en Sicile et essayer de s'emparer de cette île, que l'on disait lasse du joug espagnol. L'armée navale était composée de huit galères appartenant en propre à André Doria, de quatorze galères françaises et de seize vénitiennes. Doria commandait les galères, et Renzo de Céri, autre Italien, les troupes de débarquement. On partit du port de Livourne le 13 novembre 1527; mais ce fut contre les vents déchaînés et les vagues soulevées que la flotte eut à soutenir sa première lutte; elle fut dispersée; quelques galères regagnèrent Livourne; la plupart furent obligées de cingler vers l'île de Corse, d'où elles firent route pour la Sardaigne, qui appartenait à Charles-Quint. Renzo de Céri désirait que la flotte reprît sa première destination, la Sicile; mais André Doria voulait qu'il en fût autrement, et l'on débarqua dans l'île de Sardaigne, avec environ trois mille soldats que le vice-roi du pays vint sur-le-champ attaquer avec cinq mille hommes et quatre cents chevaux. Il fut reçu par les Français avec une rage de désespérés, et sa défaite fut l'affaire d'un instant. — La mésintelligence d'André Doria et de Renzo de Céri, s'envenimant de plus en plus, fit manquer l'entreprise de Sicile et abandonner celle de Sardaigne. Les restes de cette armée victorieuse, mais ruinée sans défaite, furent amenés à Gênes, où André Doria resta dans une inaction qui n'était que le prélude de sa prochaine défection. Ce fameux Génois, qui passait pour être le plus habile homme de mer de son temps, ne pardonnait pas surtout à François I[er] de ne pas consentir à rétablir à Gênes le gouvernement républicain, et il ne l'avait aidé à reconquérir cette ville que dans le but même de la rendre à ses formes de liberté. André Doria laissa toutefois son neveu, Philippin Doria, prendre,

l'année suivante (1528), le commandement des galères des confédérés qui devaient bloquer le port de Naples pour seconder l'armée de terre des Français, commandée par Lautrec, qui resserrait et fermait cette capitale d'un autre côté. Philippin Doria n'était pas un personnage moins actif ni moins habile que son oncle. Il empêcha qu'aucun bâtiment n'entrât dans le port; il prit, à la vue même des Napolitains et de la flotte espagnole, trois navires chargés de grains que les assiégés attendaient impatiemment; il se servit avec bonheur de l'artillerie de marine pour déloger les impériaux d'un poste qu'ils occupaient, et d'où ils l'incommodaient lorsqu'il s'en approchait de trop près. Hugues de Moncade, qui avait été investi de la vice-royauté de Naples après la mort de Lannoi, pour échapper au danger imminent dont les courses de Philippin Doria le menaçaient, résolut ou d'enlever sa flotte par surprise, ou d'en avoir raison à force ouverte. Il fit armer le plus secrètement qu'il put six galères, quatre fustes, espèces de navires à rames, et deux brigantins; instruit par ses espions que les galères de Philippin Doria s'étaient retirées dans le golfe de Salerne pour se radouber, et que les gens des équipages descendaient fréquemment à terre pour aller visiter leurs compatriotes du camp français, il crut le moment venu de mettre son projet à exécution et le succès indubitable. Il embarqua aussitôt mille arquebusiers espagnols, tous soldats d'élite, monta lui-même sur la galère capitane avec les seigneurs les plus distingués qui se trouvaient à Naples, et donna la conduite de sa petite flotte à un capitaine expérimenté, nommé Gobbo. Moncade rassembla au cap Pausilippe tout ce qu'il put trouver de bateaux pêcheurs, et s'en fit suivre, dans le but d'imposer de loin à ses ennemis par l'appareil d'une multitude de navires. Il alla mouiller de là à l'île de Capri, y reçut, dit-on, d'un grand prophète du pays l'assurance d'un triomphe aussi complet que prochain, leva l'ancre, remit à la voile, prit le large et tourna tout à coup le cap vers Salerne, après avoir fait prendre les devants à deux galères qui avaient ordre de s'approcher

de ses adversaires et de fuir ensuite pour attirer ceux-ci en pleine mer. Mais le général de l'armée française de terre, qui n'était pas moins bien servi par ses espions que le vice-roi de Naples, prévit son dessein, en informa le chef de la flotte alliée, et lui envoya un renfort de quatre cents arquebusiers, sous les ordres du capitaine du Croc. Alors Philippin Doria, profitant en habile homme et de l'avis et du renfort, imagina une contre-ruse. Il fit démarrer trois galères, et leur ordonna de gagner le large en manœuvrant de manière à laisser croire qu'elles voulaient échapper aux ennemis; il alla en même temps, avec cinq autres galères, au-devant du vice-roi de Naples. L'étalage des innombrables voiles de la flotte de Moncade ébranla d'abord un peu Philippin; mais, comme cette fantastique multitude se dissipait d'elle-même à mesure qu'elle approchait, après le premier mouvement de surprise et de crainte qu'elle avait fait naître, il ne fut pas difficile de se rassurer promptement et de se risquer contre elle. Quelques coups de canon suffirent pour écarter toutes les voiles impuissantes, et la flotte de Moncade resta réduite à ce qu'elle était en effet, six galères et les quelques autres bâtiments secondaires armés avant le départ. Un gros canon, de ceux qu'on appelait basilics, ayant été pointé sur la capitane espagnole, que montait le vice-roi, tua d'un seul coup quarante hommes, entre lesquels étaient le capitaine et plusieurs officiers. Philippin, de son côté, perdit le capitaine de sa galère dans la décharge qu'il eut à essuyer de toute l'artillerie ennemie. Ces deux principales galères, celle qui portait Doria et celle qui portait le vice-roi de Naples, s'approchèrent ensuite jusqu'à portée de l'arquebuse, et, pendant qu'elles étaient aux prises ensemble, trois galères napolitaines engagèrent vivement l'attaque contre deux autres de Doria. De tous côtés on déployait une fureur égale; les Français commandés par du Croc et les mille Espagnols d'élite s'acharnaient les uns contre les autres; c'était, parmi les ennemis, à qui défendrait à son tour l'étendard du dernier porte-enseigne succombant, et ils se relevèrent ainsi

successivement jusqu'à ce qu'il en fût tombé plus de cinq cents; c'était, entre les Français, à qui vaincrait ou périrait le plus héroïquement, et de quatre cents qu'ils étaient, il n'allait bientôt plus en rester que soixante.

Le résultat, si courageusement disputé, était encore incertain, quand les trois galères auxquelles Philippin Doria avait donné l'ordre de simuler la fuite, ayant gagné le vent, fondirent soudainement sur les galères du vice-roi, donnèrent de l'éperon dans les flancs de la capitane espagnole qu'il montait, la désemparèrent, et décidèrent du sort du combat. Moncade, qui n'avait jamais montré tant de valeur que dans cette journée, après avoir fait mille efforts désespérés, malgré une cruelle blessure qu'il avait déjà reçue au bras, périt sous une grêle d'arquebusades. Des chefs de la flotte de Charles-Quint, qui étaient pour la plupart de grands et illustres personnages, pas un seul n'échappa; ceux qui ne furent pas tués ou noyés furent faits prisonniers. Sept cents Espagnols d'élite succombèrent ainsi. Deux galères ennemies furent coulées à fond; deux autres furent enveloppées et prises; tout ce qui restait de la flotte du vice-roi de Naples tomba également au pouvoir du vainqueur avant ou après la sanglante bataille navale de Salerne. La ville de Naples elle-même se crut de nouveau tombée entre les mains des Français. La défection d'André Doria, et, par suite, de son neveu Philippin, qui passèrent l'un et l'autre au service de l'empereur Charles-Quint, en décida autrement. — Le siége, devenant impossible par terre, s'il n'était secondé par mer, tarda d'autant moins à être levé, que la peste était venue décimer le camp français, et que Lautrec, le général en chef de l'armée, avait lui-même succombé. La défection des Doria amena immédiatement la perte de Gênes. Barbezieux, qui commandait une flotte française, craignant de se voir bloqué dans le port, se sauva précipitamment à Savone, dès qu'il aperçut les galères d'André, tandis que celui dont il était le peu capable successeur dans la charge de général des galères fut reçu dans sa patrie comme un libérateur. — Bientôt le Mi-

lanais fut de nouveau évacué, et une paix de peu de franchise fut conclue à Cambrai, le 15 août 1529.

Le traité de Cambrai venait à peine d'être signé, que déjà François Ier trouvait, dans la politique à double face de Charles-Quint, des motifs de protestation contre ses principaux articles, particulièrement en ce qui concernait l'État de Gênes, que l'empereur plaçait sous sa tutelle, le duché de Milan, dont il remettait en possession la famille de Sforza, et le comté d'Asti, qu'il donnait au duc de Savoie : tout cela aux dépens du roi de France.

Quatre ans plus tard, Charles-Quint traversa le Piémont avec une armée formidable sans s'occuper des places qu'il laissait derrière lui au pouvoir des Français; le 25 juillet 1536, il passa le Var à Saint-Laurent, et entreprit l'envahissement des provinces du Midi, pendant que le comte de Nassau, son lieutenant, envahissait celles du Nord pour se réunir bientôt à lui au centre du royaume à conquérir. André Doria n'était pas étranger à ce plan plus facile à rêver qu'à exécuter; l'habile marin, pris cette fois en défaut, s'était même fait fort de pénétrer avec ses galères dans le lit du Rhône, et de se rendre maître des deux rives du fleuve. La flotte impériale, chargée de vivres et de munitions, après avoir suivi la côte, s'empara sans coup férir de Toulon, qui, à cette époque, était encore un point très-secondaire, mais dont André Doria, en venant s'y installer avec sa flotte, servit peut-être à faire comprendre la prochaine importance. Toute la Provence avait été ravagée, ruinée, abandonnée, sauf Marseille et Arles, par ordre exprès du grand maître et bientôt connétable de France Anne de Montmorency, pour affamer les troupes ennemies et les laisser sans appui derrière elles. Charles-Quint, n'ayant trouvé à Aix qu'une ville désertée par le clergé, par toutes les autorités, par la bourgeoisie, commença à réfléchir. Cependant, le 15 août, après avoir poussé une forte reconnaissance jusqu'aux portes de Marseille, il annonça qu'il allait mettre le siége devant cette ville. En même temps, un de ses plus habiles généraux, le marquis de Guasto, avait

reconnu la ville d'Arles. Mais c'était de la part de l'un et de l'autre plutôt grand désir que possibilité d'attaquer. Le 25 août, un convoi considérable, qui leur arrivait de Toulon, fut assailli par des paysans embusqués qui le pillèrent et qui tuèrent toutes les bêtes de somme. André Doria, comprenant combien grande avait été son erreur, trouva moyen de s'éloigner le premier d'un pays où il n'y avait plus que des désastres à attendre, en faisant savoir à l'empereur qu'il importait que sa flotte se rendît devant la ville de Gênes, près de laquelle un parti français s'était montré. — Bientôt après, l'empereur quitta la Provence. La lutte recommença, à la fois, du côté de l'Italie et du côté des Pays-Bas, au printemps de 1537. — Durant toutes ces guerres, la marine des particuliers rendit de grands services à sa manière. Plusieurs habitants des côtes de Normandie, et particulièrement de Dieppe, qui avaient armé en corsaires, avec le consentement de l'État, attaquaient, avec une témérité souvent couronnée du plus grand succès, les convois maritimes qui apportaient en Espagne les trésors encore à peine exploités de l'Amérique, et faisaient, à leurs risques et périls, les plus brillantes captures. Dans une de leurs rencontres avec des navires chargés d'or pour l'empereur, les Normands ne lui avaient pas enlevé une valeur moindre de 200,000 écus, somme énorme pour le temps.

Devenu l'allié de Soliman le Magnifique, François Ier, en attendant l'arrivée de la flotte turque, prenait un soin tout particulier de sa propre marine. Le baron de la Garde, à qui il venait de confier le soin de la flotte des galères, apporta un zèle extrême à la régler, à y établir l'ordre et l'habitude d'un commandement, d'une direction unique.

La Garde fit construire des galères plus solides et en même temps plus faciles à mouvoir qu'on n'en avait encore vu, et les rendit propres à lutter, au besoin, contre les lames de l'Océan. Pendant que le général des galères, amiral du Levant, s'acquittait de sa charge avec cette conscience et ce talent, François Ier rendait un édit, en date du mois de juillet 1543, pour fixer les droits, la juridiction et

les devoirs de l'amirauté de France, qui, depuis qu'on lui avait associé les amirautés de Guienne et de Bretagne, était déjà tenue pour l'amirauté du Ponant. L'amiral de France, et en son absence, le vice-amiral, était reconnu chef naturel de toutes expéditions et armées navales; il avait la surintendance des constructions, des équipages, des armements et de l'artillerie de mer, ainsi que celle des vivres à bord des navires. Tous navires de l'obéissance du roi, quels que fussent leurs propriétaires, étaient tenus de porter les bannières, étendards et enseignes de l'amiral qui pouvait, au besoin, se servir de ces navires et y transporter son pavillon.

Un traité de commerce avait déjà préludé à l'alliance militaire entre la France et la Turquie et, peu de temps après, le baron de Saint-Blancard s'était joint avec douze galères françaises à la flotte de Soliman, commandée par le célèbre corsaire Cheir-Eddyn, surnommé Barberousse, devenu roi d'Alger et amiral du sultan. Saint-Blancard et les douze galères de France avaient puissamment secondé Barberousse dans sa guerre de 1536, contre les côtes de la Sicile et de la Pouille. En 1537, l'alliance turque prit un caractère plus effrayant encore pour l'ennemi de la France. Soliman était accouru jusqu'à la pointe de l'Albanie la plus rapprochée de l'Italie, où il avait donné rendez-vous à toute sa flotte, quand François I[er], qui, d'un autre côté, faisait forcer le pas de Suse par Anne de Montmorency à la tête de cinquante mille hommes, eut la satisfaction d'apprendre que l'empereur sollicitait de lui, par l'entremise du pape, une trêve de dix ans. Cette trêve, conclue à Nice, était glorieuse pour François I[er]. Bien que Soliman se fût d'abord montré mécontent de la trêve de Nice, qui avait rendu sa flotte inutile, les relations amicales de la France avec la Turquie continuèrent et prirent plus tard un caractère encore plus intime. Au mois de juillet 1543, Barberousse arriva à Marseille avec la flotte du sultan, composée de cent douze galères, quarante navires de guerre d'un rang inférieur, et beaucoup de bâtiments de transport; elle était montée par

quatorze mille hommes de débarquement. La flotte française était forte de vingt-deux galères et de dix-huit bâtiments de transport.

L'ordre fut expédié aux deux flottes combinées d'attaquer la seule ville qui fût restée au duc de Savoie, allié de l'empereur : Nice, à l'embouchure du Var. Elles se réunirent à Villafranca, port de la principauté de Monaco, et, le 22 août 1543, sept mille Français, joints à sept mille Turcs, emportèrent la ville de Nice après un siége de douze jours. Le château néanmoins tenait encore ; l'insistance que mit Barberousse à le faire occuper par ses Turcs fut une des principales causes qui déterminèrent les Français à se retirer. Leur flotte revint à Marseille, tandis que Barberousse allait faire mouiller la sienne à Antibes ou à Toulon. Cette guerre impitoyable commençait à n'être plus dans les mœurs de l'Europe chrétienne. Barberousse, mécontent d'avoir dans les Français des surveillants et des modérateurs au lieu de compagnons de pillage et d'incendie sur lesquels il avait compté, ne tarda pas à se séparer d'eux définitivement, mais non sans faire trembler encore, en ramenant sa flotte à Constantinople, les côtes de l'Italie et les îles que, dans la Méditerranée, Charles-Quint avait pour dépendances ou pour alliées.

Le 18 septembre 1544, l'empereur jugea à propos de faire à Crépi, près Laon, sa paix particulière avec François Ier, et d'abandonner à ses propres forces son allié le roi d'Angleterre, qui, lorsque les négociations duraient encore, était occupé en personne au siége de Boulogne.

Quand la campagne de 1545 s'ouvrit, François Ier n'avait donc plus à combattre que Henri VIII. On résolut d'aller chercher pour la combattre la flotte ennemie, et d'opérer une descente sur les côtes d'Angleterre. Le baron de la Garde fut chargé de faire passer dans l'Océan vingt-cinq galères qui étaient à Marseille, et il s'en acquitta à l'admiration de tous les hommes du métier. On n'avait pas vu sans étonnement, sous le règne précédent, Prégent de Bidoult en amener quatre par le détroit, au milieu des mêmes mers, et

les auteurs contemporains parlent de l'une et de l'autre de ces expéditions comme des merveilles de l'art naval à ces époques. D'Annebaut, en attendant les galères du baron, s'était occupé de son côté à rassembler, de Bayonne à Montreuil, tous les bâtiments de commerce et tous les corsaires qu'il avait pu trouver; en les joignant aux navires du roi, il était parvenu à composer une flotte si importante, qu'elle était le sujet de toutes les préoccupations. Le rendez-vous général était au Havre de Grâce, et François Ier s'y rendit pour voir l'embarquement, qui se fit le 6 juillet. Plusieurs dames de la cour avaient accompagné le roi, pour voir ce spectacle rare et nouveau alors. François Ier leur avait fait préparer un festin magnifique sur le vaisseau amiral, le plus beau de la flotte, nommé le *Caraquon;* il était de huit cents tonneaux, portait cent pièces de grosse artillerie, et n'en était pas moins bon voilier. Un auteur du temps dit qu'il était dans la flotte comme une citadelle qui défendait les autres navires, et qu'il n'avait à craindre que les rochers et le feu. Ce fut le feu qui l'atteignit, par la négligence des cuisiniers chargés du repas que l'on devait servir à bord au roi et à sa cour. Il fut impossible d'éteindre l'incendie. Tout l'argent destiné à l'entretien de la flotte et au paiement des troupes était sur le *Caraquon*. Les galères n'eurent que le temps de s'en approcher pour en tirer le trésor. Le feu, qui gagnait déjà l'artillerie, les obligea de forcer de rames pour prendre le large, sans quoi elles eussent coulé à fond par l'effet de l'explosion terrible de cette artillerie embrasée.

Malgré cette catastrophe de mauvais augure, la flotte ne tarda pas à mettre en mer, sous les ordres de l'amiral d'Annebaut, du vice-amiral de la Meilleraye et du général des galères, le baron de la Garde, dont la haute expérience et les capacités reconnues avaient le plus grand poids dans le conseil. Le 18 juillet, les navires français parurent devant l'île de Wight. L'armée navale d'Angleterre était rassemblée à Portsmouth; elle n'était que de soixante gros navires, mais tous très-bien équipés et très-bons voiliers; on y voyait des

ramberges, espèce de bâtiments à voiles et à rames, plus longs, plus étroits, plus propres à fendre les flots que les autres, et dont la vitesse égalait, si elle ne la surpassait pas, celle des plus agiles galères. Le baron de la Garde alla les reconnaître avec quatre galères; il s'avança jusqu'à l'entrée du canal qui sépare l'île de Wight de l'Angleterre et des bords sur lesquels la ville de Portsmouth s'élève. Quatorze navires anglais sortirent à l'instant pour environner les quatre galères françaises, qui n'eurent que le temps de se retirer à toutes voiles et à toutes rames. Bientôt la flotte anglaise en masse se présenta hors du canal. C'était ce que souhaitait l'amiral d'Annebaut : il s'avança aussi avec toute sa flotte. On se canonna de part et d'autre, mais sans résultat. Les Anglais, qui espéraient plus de la ruse que de la force, se retirèrent sur la gauche et allèrent se mettre sou l'abri de quelques forts, dans une rade défendue par des rochers à fleur d'eau, où les navires avaient peine à pénétrer, même un à un. L'ennemi se flattait que les Français viendraient se briser sur les écueils, en voulant le suivre; mais d'Annebaut ne donna pas dans le piége; il se proposa seulement de faire tous ses efforts, le lendemain, pour attirer les Anglais au large.

La flotte de France s'étant retirée vers la nuit à la pointe de la baie de Sainte-Hélène, entre l'île de Wight et le comté de Southampton, l'amiral eut avis que la *Maîtresse,* le plus grand de ses vaisseaux depuis la perte du *Caraquon*, faisait eau de toutes parts. D'Annebaut, plein d'inquiétude sur le sort de ce navire et sur l'argent de l'expédition, arriva en hâte pour donner ses ordres et sauver au moins l'équipage et le trésor; il trouva qu'heureusement il avait été prévenu par le vice-amiral la Meilleraye, qui avait déjà opéré le sauvetage, et envoyé la *Maîtresse* au Havre pour être radoubée. Le lendemain, l'amiral d'Annebaut, avec l'avis du baron de la Garde, rangea toute son armée navale en bataille; il divisa ses gros navires en trois escadres; il se mit au centre, donna la droite au sieur de Boutière, et la gauche au baron de Curton; quant aux galères, commandée

par la Garde, elles furent provisoirement chargées d'aller canonner la flotte anglaise, dans l'espérance de l'attirer au large. Cette première attaque fut si vive et si heureuse, que la *Marie-Rose*, une des plus grandes caraques ennemies, fut coulée bas; des cinq à six cents hommes qui la montaient, il ne s'en échappa que trente-cinq. Le *Grand-Henri*, qui portait l'amiral d'Angleterre, allait aussi périr, s'il n'eût été promptement secouru.

Mais comme sur la mer la fortune dépend souvent de l'inconstance des vents, les Anglais, profitant de la marée et d'une forte brise qui s'éleva, appareillèrent et arrivèrent à pleines voiles sur les galères françaises, qu'ils auraient enfoncées, si, par le jeu des rames et l'habileté de ceux qui les dirigeaient, elles n'eussent trouvé le moyen d'échapper au choc. Les Anglais néanmoins les poursuivaient toujours avec leurs ramberges, et les pressaient vivement du côté de la poupe, où elles n'avaient point d'artillerie pour se défendre. La perte de quelques-unes semblait imminente, quand le Florentin Léon de Strozzi, qui était chargé de l'arrière-garde, et qui eut le commandement des galères sous Henri II, tourna promptement celle qu'il montait de la poupe à la proue, et fit face à la plus avancée des ramberges anglaises; l'ennemi, surpris par ce retour d'audace, s'arrêta et ne voulut pas tenter la fortune d'un combat. Léon Strozzi couvrit par cette manœuvre la retraite des galères françaises, et les rejoignit avec un bonheur égal à la bravoure qu'il avait montrée. D'Annebaut s'avança pour le soutenir et repousser les ramberges anglaises, si elles étaient tentées de revenir à la charge; mais déjà elles s'étaient hâtées de rentrer dans le canal et dans les bancs. D'Annebaut, voyant qu'il ne pouvait tirer les Anglais du poste avantageux qu'ils occupaient, fit faire trois descentes pour ravager la côte, se flattant que le roi d'Angleterre, qui s'était rendu de sa personne à Portsmouth, ne resterait pas spectateur impassible des ravages apportés sur son territoire, et qu'il enverrait ordre à sa flotte de se mettre en mer pour faire diversion à la descente des Français. Mais

rien n'ébranla les Anglais; ils virent porter le fer et le feu sur leurs côtes sans sortir de leur poste, espérant toujours que les Français se laisseraient entraîner, par leur ardeur impatiente, sur les bancs et les rochers du canal.

D'Annebaut tint un conseil à bord du vaisseau amiral, pour savoir à quel parti il devait s'arrêter. L'avis général fut qu'il était impossible, sans courir à une perte certaine, d'attaquer les ennemis dans la position environnée d'écueils où ils s'étaient retranchés. On se résigna à la retraite; mais on eut le tort de ne pas garder l'île de Wight, dont on s'était emparé, et de ne pas s'y fortifier, comme c'était l'avis du baron de la Garde. L'île de Wight aurait pu servir bientôt à prendre Portsmouth même et à rendre la France maîtresse d'une des clefs de l'Angleterre, comme celle-ci était maîtresse alors de deux des clefs de la France : Calais et Boulogne. Le départ étant résolu, il fallut faire, sur les côtes d'Angleterre, les provisions d'eau nécessaires pour la traversée; on ne les obtint pas sans livrer quelques combats. On regagna ensuite la France, et l'on prit terre à peu de distance de Boulogne. L'amiral, en arrivant, jeta quatre mille soldats et trois mille pionniers en un fort que l'on élevait dans le voisinage de cette ville, dont François Ier se proposait de faire le siége. La flotte, s'étant rafraîchie et ayant pourvu à la sûreté du fort construit près de Boulogne, se remit en mer pour observer la flotte des Anglais et se porter partout où il serait nécessaire; mais à peine avait-elle laissé en arrière le rivage de France, qu'une tempête la reporta, malgré elle, vers ces mêmes côtes d'Angleterre dont elle s'était naguère éloignée. Henri VIII, pour profiter d'une si belle occasion offerte par la fortune, envoya ordre à son armée navale, grossie jusqu'au nombre de cent vaisseaux tels qu'on les faisait alors, d'aller attaquer celle de France. Elle avait le vent sur celle-ci, qui, en outre, était dégarnie de soldats. La victoire paraissait certaine à l'ennemi, car il comptait que si les Français mettaient à la voile, la violence du vent les jetterait à la côte; ou que s'ils restaient à l'ancre, étant trop écartés les uns des au-

tres pour se secourir, leur perte serait également inévitable; il comptait encore sur l'inutilité des galères françaises dans la grosse mer. Mais l'amiral d'Annebaut, aidé de son conseil, se mit en état d'empêcher les Anglais de profiter du désavantage de sa position; et, sur ces entrefaites, le temps ayant changé, les choses changèrent aussi de face. Les galères de France, étant allées à la découverte, se virent bientôt en présence des Anglais, et furent suivies de près par le reste des navires de d'Annebaut.

Les deux flottes passèrent presque toute la journée à se disputer le vent. Les Anglais ne cessèrent de présenter l'avant, pour donner à croire qu'ils voulaient combattre; mais ils avaient soin pourtant de ne pas trop s'éloigner de leurs côtes, et de ne jamais perdre leurs ports de vue. La flotte française ayant à la fin gagné le vent sur eux, ils commencèrent à faire voile vers l'île de Wight. Aussitôt le brave et habile baron de la Garde, s'apercevant de leur retraite, fit force de rames avec ses galères pour tomber sur quelques bâtiments de l'arrière-garde ennemie qui gouvernaient mal. Il était tout près de réussir, quand, le vent ayant fraîchi, les galères perdirent leur avantage et ne purent s'opposer, avec le succès qu'on avait espéré, à la retraite des Anglais. La canonnade avait été néanmoins très-vive, et avait duré bien avant dans la nuit; on s'aperçut le lendemain matin qu'elle n'avait pas été sans effet : la flotte anglaise avait disparu, mais on voyait surnager grand nombre de cadavres et de débris de navires; les galères françaises n'avaient presque point souffert du feu de l'artillerie ennemie; leur peu de hauteur les avait préservées; les coups de canon avaient passé par-dessus. La flotte française, désespérant encore une fois de pouvoir engager celle d'Angleterre à une bataille sérieuse, fit voile pour le Havre de Grâce, et son rôle fut terminé. La paix fut signée bientôt après à Ardres, et Henri VIII s'engagea à rendre Boulogne, au bout de huit années à partir du traité, contre la somme qu'il réclamait. Alors d'Annebaut partit de Dieppe sur le vaisseau le *Sacre*, remonta la Tamise jusqu'à Londres et y débarqua, avec une suite de

deux cents gentilshommes, pour remettre au roi d'Angleterre le traité ratifié. — François Ier mourut le 15 mars 1547.

Voyages des navires de Jean Ango aux Indes orientales et en Amérique. — Jean Ango, le plus riche armateur normand de cette époque, armait et expédiait au loin de nombreux navires. Il tenait sous ses ordres de véritables flottes avec lesquelles il aurait pu faire la guerre pour son propre compte. Il est de tradition qu'il en usa de la sorte contre le roi de Portugal, avec qui le roi de France était en paix. Selon cette tradition, ses navires ayant été insultés par une escadre portugaise, Ango équipa dix vaisseaux qui se trouvaient dans le port de Dieppe, les fit accompagner de six ou sept autres de moindre grandeur, ajouta aux équipages ordinaires huit cents volontaires, gens de résolution, et envoya le tout opérer des descentes jusque sur les côtes du Portugal et les rives du Tage.

L'incendie de plusieurs villages sur ces côtes et la capture d'un grand nombre de bâtiments, sortant du Tage ou revenant des Indes, donnant à penser que ce ne pouvait être un armateur français, mais bien le roi de France lui-même qui faisait cette guerre improvisée, le roi de Portugal, toujours selon la tradition, aurait dépêché en toute hâte auprès de François Ier deux de ses conseillers pour demander raison de cette violation de la paix, et François Ier aurait répondu : *Messieurs, ce n'est pas moi qui fais la guerre ; allez trouver Ango, et arrangez-vous avec lui.* Les deux envoyés se seraient en effet rendus auprès de l'armateur dieppois, qui, en considération du roi de France, son maître, aurait daigné leur promettre d'expédier sur l'heure un bon voilier pour rappeler ses navires. Quoi qu'il en soit des derniers détails de cette tradition dieppoise, dans laquelle il y a certainement un fond de vérité, Jean Ango, par les bâtiments qu'il équipait, fut un des plus actifs soutiens de l'honneur du pavillon français ; les services qu'il rendit à François Ier furent si grands, que ce monarque le nomma vicomte et capitaine commandant de la ville et du château de Dieppe.

La mort de son royal protecteur atteignit Ango dans ses grandeurs et sa fortune. On lui reprochait dès longtemps de s'être laissé enorgueillir, jusqu'à l'insolence, de sa prodigieuse prospérité; mais combien peu auraient su se contenir arrivés à un tel faîte! Toutes les jalousies, toutes les haines s'exercèrent contre lui, quand la main de François I[er] ne s'étendit plus sur sa tête. On conjura sa ruine, et on l'obtint pleine et entière : son bien fut confisqué, et, dans les dernières années de sa vie, languissant, dévoré de regrets et d'amertume, cet homme, ce commerçant, qui avait été riche et puissant à l'égal des princes, en était réduit à ne plus oser sortir du château de Dieppe, dont, par un reste de reconnaissance, on lui avait laissé le commandement.

François I[er] favorisa aussi de tout son pouvoir les voyages de découvertes et les établissements coloniaux. L'an 1523, il donna commission au capitaine Jean Verazzani, Florentin, pour que, suivant les traces de Christophe Colomb, qui avait découvert l'Amérique, en 1492, il allât découvrir les terres de la partie septentrionale du Nouveau-Monde. Ces terres n'étaient point totalement inconnues des Français. Elles étaient fréquentées depuis près de vingt ans par les Normands, les Bretons et des marins des environs de Bayonne. On suppose même que ces derniers, du nom de Cap-Breton dans les Landes, ou les Bretons, de leur propre nom, avaient déjà nommé l'île du Cap-Breton, appelée aussi île Royale, et l'on a des indications assez précises pour être certain qu'un navire de Honfleur, capitaine Jean Denis, avait abordé, en 1056, à l'île de Terre-Neuve. On a aussi des témoignages non douteux que l'armateur Ango, père du célèbre capitaine vicomte de Dieppe, y avait envoyé, en 1508, un navire sous la conduite du capitaine Thomas Aubert, avec l'intention d'y créer un établissement.

Verazzani fit donc voile pour l'Amérique du Nord ; mais on n'a point de détails sur son premier voyage; on l'ignorerait même totalement sans une lettre de ce naviga-

teur à François Ier, datée de Dieppe, lettre dans laquelle il suppose que le roi était au courant du succès de sa première tentative.

Dans l'intervalle de ce voyage au second, Verazzani fit la course avec deux navires dieppois, la *Dauphine* et la *Normande*, contre les Espagnols. Il appartenait à une de ces familles de Toscane, amies de la liberté de leur pays, qui avaient suivi l'exemple des Strozzi dans leur haine contre Charles-Quint et contre ceux qui s'étaient mis à sa discrétion. Vers la fin de l'année 1524, ou au commencement de la suivante, Verazzani arma la *Dauphine* pour un nouveau voyage de découvertes. Il se rendit d'abord à Madère; il en partit, le 17 janvier 1525, avec un petit vent d'est qui dura jusqu'au 20 février, et qui lui fit faire plus de cinq cents lieues à l'ouest. Une tempête le mit à deux doigts de sa perte, et le poussa vers des terres auxquelles il donna le nom de Terres-Neuves, qui ne leur fut pas conservé, mais que l'on reporta à une grande île plus septentrionale, à laquelle on suppose d'ailleurs qu'il l'avait appliqué pareillement. Les premières terres qu'aperçut Verazzani lui semblèrent fort basses en arrivant; s'en étant néanmoins approché jusqu'à un quart de lieue, il reconnut, à de grands feux allumés sur le rivage, qu'elles étaient habitées. Il envoya sa chaloupe à la côte; les habitants suivaient des yeux avec une curiosité mêlée d'inquiétude tous les mouvements de cet esquif, et, quand on fut près d'eux, ils s'enfuirent, mais non sans jeter de fréquents regards en arrière pour admirer ce qu'ils n'avaient encore jamais vu, des Européens. On sait, à n'en pas douter, que Verazzani aperçut une partie des Florides, qui, dès l'an 1512, avaient été, en certains endroits, reconnues par l'Espagnol Jean Ponce de Léon. Mais on n'a pas pu préciser, d'une manière satisfaisante, par quelle hauteur le navigateur florentin découvrit d'abord la terre, et jusqu'où il s'éleva au nord. Seulement il termina son mémoire au roi en disant qu'il s'était avancé jusque fort près d'une île que les Bretons avaient découverte. De retour en France de ce second voyage en

Amérique, il en entreprit presque immédiatement un troisième, dans le but d'établir une colonie française sur les terres qu'il avait découvertes. De cette dernière entreprise de Verazzani, tout ce qu'on sait, c'est qu'elle fut désastreuse; car ni de lui ni des siens on n'entendit plus parler.

Voyages des frères Parmentier dans la mer des Indes et à Sumatra (1529-1530). — Les Français, qui avaient suivi de si près les Portugais à la côte occidentale d'Afrique, ne furent pas moins prompts à parcourir la mer des Indes. Il paraît hors de doute qu'ils y allèrent les seconds d'entre les Européens. Les frères Jean et Raoul Parmentier firent dans cette mer un mémorable voyage avec deux navires, le *Sacre* et la *Pensée*, équipés par le célèbre vicomte capitaine Ango. Ils mirent à la voile de Dieppe le 2 avril 1529; le 25, ils mouillèrent à l'une des îles du Cap-Vert; le 11 mai, ils firent célébrer la messe et festoyèrent pour le passage sous l'équateur; cinquante de leurs gens environ reçurent à cette occasion l'accolade et furent faits chevaliers. Le 29, les navigateurs découvrirent à leur nord-est une île haute et élevée, d'environ six lieues de tour, qu'ils nommèrent l'*île Française*, et que l'on a crue, d'après les calculs faits sur leur journal, être l'île de la Trinité ou celle de l'Ascension, l'un de ces rochers perdus, comme Sainte-Hélène, au milieu de l'océan Atlantique, entre les continents d'Afrique et d'Amérique; peut-être était-ce le fameux rocher de Sainte-Hélène lui-même. Le 1er juillet, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, une épouvantable tempête ballotta tellement les deux navires, dit, en style curieux, le journal de la navigation des frères Parmentier, que l'on eût cru « que le dieu Eolus, accompagné de Favorinus et d'Africus Libo, faisaient les noces de lui et de Téthys, fort délibéré de la faire bien danser, et que même les nefs et tous ceux qui étaient dedans dansaient d'une haute sorte. » Le cap était doublé; on aperçut, vers la fin du même mois de juillet, l'île de Madagascar, et, s'en étant approché, on eut quelques relations fort malheureuses avec les indigènes, car trois des gens d'un des navires furent massacrés. On continua en-

suite le voyage; mais, depuis que les navires dieppois avaient commencé à doubler le cap de Bonne-Espérance, le scorbut, cette terrible maladie si commune aux gens de mer, s'était mis dans les équipages et enlevait les hommes les uns après les autres. C'est en ce désolant état, et continuant à donner chaque jour la mer pour tombe à un nouveau cadavre, que le *Sacre* et la *Pensée*, se trouvèrent, au mois de septembre 1529, au milieu des îles parfumées de l'archipel indien. Les frères Parmentier voulurent imposer à plusieurs d'entre elles des noms qui n'ont point prévalu, et, entre autres, ils en avaient nommé une la *Parmentière*. Ils mouillèrent, au mois de novembre, à la grande île de Sumatra et y furent parfaitement accueillis par les habitants d'une ville appelée *Ticou*, « tant qu'ils disaient tous : *Ticou! France! France! Ticou!* » Les frères Parmentier louèrent une maison pour y mettre leurs marchandises et la fortifièrent. Ils firent beaucoup de commerce dans le pays, dont ils étudièrent les mœurs et les coutumes. Quelques difficultés survinrent seulement au moment du départ; mais ce n'était qu'un malentendu qui fut bientôt terminé, et l'on se quitta de part et d'autre en s'embrassant et en disant toujours : « *Ticou! France! France! Ticou!* et adieu. » Mais pour les deux frères Parmentier l'adieu devait être éternel. Avant même qu'on se fût éloigné de Sumatra, le capitaine Jean mourut, et, peu de jours après, ce fut le tour de Raoul. Une nouvelle maladie s'était mise dans les équipages qui ne les rendit qu'horriblement décimés en France, où le *Sacre* et la *Pensée* revinrent dans le cours de l'année suivante. On peut considérer ce voyage comme ayant établi les premières relations commerciales de la France avec l'archipel indien.

Voyages de Jacques Cartier et de Roberval (1539-1549). — *Découverte du Canada.* — L'absence indéfinie de Verazzani et de tous ses compagnons de voyage avait sans doute momentanément découragé les Français d'autres tentatives vers l'Amérique septentrionale, car ce ne fut qu'en 1533 qu'un excellent pilote de Saint-Malo, nommé Jacques Car-

tier, mû par le désir de perpétuer glorieusement son nom, offrit de renouveler l'entreprise du navigateur florentin. Il s'adressa à l'amiral de France, Brion-Chabot, qui se fit son intermédiaire auprès de François Ier. Ce roi, passionné pour tout ce qui était grand et aventureux, agréa avec empressement le projet de Jacques Cartier, et autorisa l'amiral à lui donner la conduite de deux navires de soixante tonneaux chacun, portant ensemble cent vingt-deux hommes. Cartier, muni d'instructions, partit de Saint-Malo le 20 avril 1534. Il prit sa route à l'ouest, tirant un peu sur le nord, et il eut les vents si favorables, que le 10 mai, il aborda au cap de Bonne-Viste en l'île de Terre-Neuve; mais, le sol y étant encore couvert de neige, il ne s'y arrêta pas. Descendant ensuite six degrés au sud-est, il entra dans un port auquel il donna le nom de Sainte-Catherine. De là il remonta au nord, et gagna des îles qu'il nomma *îles des Oiseaux*. Elles étaient éloignées d'environ quatorze lieues de Terre-Neuve. Cartier revint à la grande île de Terre-Neuve dont il côtoya toute la partie nord, qu'il a décrite lui-même en ces deux mots : qu'on ne voit nulle part de meilleurs ports ni de pires pays. Le navigateur ne prévoyait sans doute pas le riche parti que l'on en pourrait tirer au moyen de la pêche. Il y trouva des hommes bien faits, qui avaient les cheveux liés en chignon au haut de la tête avec quelques plumes d'oiseaux entrelacées sans art. Après avoir fait presque tout le tour de Terre-Neuve, mais sans être arrivé encore à se convaincre que c'était une île et non une partie du continent d'Amérique, il fit route au sud, traversa un golfe, s'approcha du continent, et pénétra dans une baie fort profonde, qu'il nomma *baie de la Chaleur,* en raison de la chaleur extrême dont il y avait souffert. Au sortir de cette baie, Cartier visita une grande partie des côtes qui environnent le golfe et prit possession du pays au nom de François Ier; puis il revint en France rendre compte de ce premier voyage. Sur son rapport, on jugea qu'il serait utile d'avoir un établissement dans la partie de l'Amérique qu'il avait reconnue. Le vice-amiral Charles de Mouy, sieur

de la Meilleraye, fut, de tous les hauts personnages du temps, celui qui prit le plus à cœur cette affaire. Il obtint pour Cartier une nouvelle commission plus large que la première, et lui fit donner trois navires et de bons équipages. Le navigateur malouin mit de nouveau à la voile le 19 mai 1535. Il montait personnellement un navire de cent vingt tonneaux, nommé la *Grande Hermine*, et avait à son bord plusieurs gentilshommes empressés de l'accompagner comme volontaires. Peu après le départ, une tempête sépara les trois navires, qui, dans l'impuissance de gouverner, furent obligés de s'abandonner au caprice tumultueux du vent et des flots. La *Grande Hermine* fut portée au nord de Terre-Neuve; le 19 juillet, Cartier fit voile avec elle pour le golfe où il était déjà entré à son premier voyage, et qu'il avait assigné pour rendez-vous, en cas de séparation. Il y arriva le 25, et, le jour suivant, il fut rejoint par ses deux autres navires. Le 1er août, un gros temps le contraignit de se réfugier dans un havre situé à l'embouchure d'un fleuve immense, du côté du nord; il donna à ce havre le nom de port Saint-Nicolas, nom qu'il a conservé, et y planta une croix avec les armes de France. Le 10 août, les trois navires rentrèrent dans le golfe, et, en l'honneur du saint dont on chômait la fête ce jour-là, Cartier lui donna le nom, depuis si fameux, de *golfe Saint-Laurent*. Le même nom s'étendit par la suite au fleuve superbe qui a son embouchure dans le golfe. Le 15, il approcha d'une île à laquelle il donna le nom de l'Assomption, mais qui a pris celui d'Anti-Costi. Les trois navires ayant remonté le fleuve Saint-Laurent, Cartier reconnut l'embouchure de la rivière de Saguenai, et, après avoir poursuivi sa route l'espace de quinze lieues, il mouilla auprès d'une île qu'on nomma l'île aux Coudres, à cause des nombreux coudriers qui s'y trouvaient. Cartier, se voyant alors engagé fort avant dans un pays inconnu, s'occupa de chercher un port où ses navires pussent hiverner en sécurité. Huit lieues au delà de l'île aux Coudres, Cartier en trouva une beaucoup plus belle et plus grande, toute verdoyante de bois et de vignes,

ce qui l'engagea à lui donner le nom mythologique du dieu des buveurs : il l'appela l'*île de Bacchus;* mais elle prit par la suite le nom d'*île d'Orléans.* De cette île, Cartier se rendit dans une petite rivière qui n'est éloignée que de dix lieues, et qui vient du nord. C'est celle que l'on appela depuis, en son honneur, *rivière de Jacques-Cartier,* mais qu'il avait nommée lui-même *rivière de Sainte-Croix.* Le lendemain de son arrivée, il y reçut à son bord la visite d'un chef du pays, nommé Donnacono. Il traita avec lui par l'entremise de deux Indiens qu'il avait conduits en France l'année précédente, et qui y avaient appris quelques mots de français. Ceux-ci dirent à Donnacono que les étrangers voulaient aller à l'île où se trouvait la bourgade d'Hochelaga, qu'ils avaient entendu nommer. Le chef indien paraissant, dans un intérêt de lucre et de commerce, préférer que les étrangers restassent dans son propre pays, chercha à dissuader Cartier de se rendre plus loin. Le navigateur n'y fut point pris, et, laissant deux de ses navires dans la rivière qui a emprunté son nom, et où la *Grande Hermine* n'avait pu entrer, il partit avec celle-ci, accompagné de deux chaloupes seulement. Mais bientôt arrêté par un lac, celui de Saint-Pierre, que la *Grande Hermine* ne put passer, parce qu'apparemment elle n'avait pas bien enfilé le canal, Cartier prit le courageux parti d'armer ses deux chaloupes, et de s'en contenter pour atteindre son but. Il parvint enfin à Hochelaga, le 2 octobre, avec trois de ses volontaires nommés de Pontbriand, de la Pommeraye et de Goyelle. Il trouva une bourgade de forme arrondie, et ayant trois enceintes de palissades qui renfermaient environ cinquante cabanes, de plus de cinquante pas chacune, larges de quatorze à quinze. On entrait à Hochelaga par une seule porte, au-dessus de laquelle régnait, ainsi que tout le long de la première enceinte, une espèce de galerie à laquelle on montait avec des échelles, et qui était abondamment pourvue de pierres pour la défense de la place. Tel était le lieu qui devait devenir célèbre sous le nom de Montréal, nom qui s'étendit par la suite à toute l'île. Cartier le commença en

appelant la montagne au pied de laquelle était située Hochelaga, le Mont-Royal. Les habitants d'Hochelaga parlaient la langue huronne; leur étonnement fut inexprimable à la vue des étrangers; ils avaient un désir immodéré de toucher aux trompettes, aux armes à feu, aux habits et même aux longues barbes des Français, qui, du reste, n'en furent pas moins bien reçus par eux. S'étant élevé sur le Mont-Royal, Cartier découvrit de ce point une vaste étendue de merveilleux pays, et en descendit avec mille idées d'importants établissements pour la France. Il revint ensuite à la rivière de Jacques-Cartier, sur les bords de laquelle il trouva que son monde s'était construit des baraques et des retranchements pour l'hivernage. Tout se passait bien jusqu'ici; mais une espèce de scorbut vint malheureusement attaquer les Français avec leur brave et habile capitaine. Déjà vingt-cinq avaient péri sous le fléau, et tous infailliblement allaient succomber, quand les sauvages enseignèrent à Cartier un remède souverain tiré d'un des arbres de leur pays. Dès qu'il fut à demi revenu à la santé avec ses gens, Cartier fit voile pour la France et remit à François Ier un mémoire détaillé de son second voyage. Le *Canada*, nom qui fut emprunté à la langue même du pays, le Canada était découvert.

Dans ce temps-là, on ne demandait guère à l'Amérique que des mines d'or et d'argent; ces deux métaux étaient le principal mobile de tous les voyages que l'on y faisait sur la trace de Colomb. Cartier avait donc eu beau vanter les avantages du pays d'où il était revenu, du moment qu'il n'en avait rapporté aucune indication des mines si désirées, on avait tout d'abord dédaigné sa découverte. Cependant un gentilhomme de Picardie nommé François de la Roque, seigneur de Roberval, fort accrédité dans sa province, et que François Ier appelait quelquefois le petit roi de Vimeu, demanda et obtint pour sa propre personne la permission de poursuivre les découvertes dans l'Amérique du Nord. François Ier le déclara même son vice-roi et lieutenant général en Canada, Terre-Neuve, etc., et lui con-

féra le pouvoir auquel il prétendait pour lui-même en Amérique. Roberval partit en 1541 avec cinq navires, ayant sous lui, chose inconcevable (si l'on ne savait combien on répugnait encore à cette époque à investir de hautes dignités militaires tout ce qui n'était pas noblesse), ayant sous lui Jacques Cartier en qualité de premier pilote. La navigation fut heureuse, grâce à l'expérience de cet habile marin. Roberval bâtit un fort, les uns ont dit sur le fleuve Saint-Laurent, les autres, dans l'île du Cap-Breton ou île Royale, et y laissa Cartier en qualité de commandant, avec une garnison, des provisions et un de ses navires. Après quoi il retourna en France pour y prendre de plus grands secours. Ces secours tardèrent à venir au fort; les compagnons de Cartier s'en ennuyèrent, le menacèrent, et firent tant qu'il fut obligé de se rembarquer avec eux. Mais, comme ils venaient de se mettre en route, ils rencontrèrent, près de Terre-Neuve, le vice-roi Roberval qui leur amenait un grand convoi, et qui, tant par douceur que par menace, leur fit rebrousser chemin. Dès que Roberval eut remis les choses en état dans le fort, il y laissa de nouveau Jacques Cartier, avec la meilleure partie de ses gens, puis il remonta le fleuve Saint-Laurent, entra même dans la rivière de Saguenai, tandis qu'il envoyait au-dessus de Terre-Neuve un de ses pilotes, Portugais ou Espagnol de nation, à la recherche d'une route maritime, si longtemps cherchée et encore à trouver, pour aller aux Indes orientales par le nord de l'Amérique. Ce pilote s'éleva jusqu'au 52e degré de latitude et ne s'aventura pas plus loin. Roberval, selon toute apparence, était parti du Canada pour la France avant le retour du pilote étranger, car ce fut à Jacques Cartier que celui-ci fit son rapport. Le redoublement des guerres entre François Ier et Charles-Quint retint Roberval en Europe pendant plusieurs années; il paraît même qu'il joua un rôle dans les expéditions d'Italie. Le malheur voulut qu'il périt, sans doute par naufrage, avec son frère et tout son monde, dans un nouveau voyage qu'il fit vers l'Amérique septentrionale, en 1549,

car on n'eut plus jamais de ses nouvelles. C'est aussi à compter de cette époque que disparaît d'une manière soudaine, pour l'histoire, l'auteur de la découverte du Canada. Était-il revenu en France, et y jouissait-il de la prospérité et de la gloire dues à ses travaux, à ses périlleuses navigations ? Cela est peu probable. Était-il resté dans le fort dont Roberval avait jeté les fondements, et y périt-il misérablement dans la révolte des siens, exaspérés de ne pouvoir recevoir des nouvelles de France, ou sous les coups des naturels du pays? L'une ou l'autre de ces dernières hypothèses est malheureusement moins douteuse que la première. Quoi qu'il en soit, un voile épais, qu'on ne peut essayer de lever sans y soupçonner un dénouement tragique, enveloppa les derniers jours de Jacques Cartier, l'un des plus grands navigateurs dont la France ait droit de s'enorgueillir. Avec Cartier et Roberval, toute tentative, sinon toute pensée de colonisation au Canada, fut abandonnée pour un assez long temps. On ne savait qu'augurer de ces mers, de ces terres lointaines de l'Amérique du Nord, desquelles on revenait si rarement.

Henri II (1547-1549). — Henri II eut pendant les premières années de son règne à comprimer la révolte de la Guienne, que Montmorency réprima avec une dureté impitoyable, et à sauver l'Écosse que menaçait l'ambition du régent anglais Sommers, qui voulait profiter des troubles du royaume pour l'unir à l'Angleterre, en forçant la régente, Marie de Lorraine (sœur des Guises), à marier sa fille Marie Stuart au jeune roi d'Angleterre Édouard VI. Déjà les Écossais avaient essuyé une défaite (1547). Marie de Lorraine offrit la main de la jeune reine au dauphin François, fils aîné du roi de France. Alors une escadre française, conduite par Durand de Villagnon, débarqua en Écosse six mille hommes que commandait d'Essé de Montalembert. Du consentement des seigneurs écossais, Marie Stuart s'embarqua sur la flotte à Dumbarton, et, malgré les vaisseaux anglais qui couvraient la mer, arriva heureusement en Bretagne. Marie Stuart, qui n'avait que six ans, dut être élevée à

la cour de France avec les enfants du roi, sous les yeux de Catherine de Médicis. L'alliance de la France et de l'Écosse semblait à jamais cimentée (1).

Tournant ensuite ses armes contre Charles-Quint, qui étendait sans cesse sa domination en Allemagne ainsi qu'en Italie, Henri II donna l'ordre à Brissac de secourir le duc de Parme, s'unit aux princes protestants et s'empara sans obstacle des villes de Metz, Toul et Verdun, trois évêchés souverains au milieu du duché de Lorraine (1551-1552). Vainement Charles s'efforça, l'année suivante, de reprendre Metz que défendait le duc de Guise; il se vit contraint de se retirer après avoir perdu quatre mille hommes. L'invasion des Pays-Bas, la victoire des Français à Renty (vingt-deux kilomètres de Saint-Omer), l'occupation de la Corse, la belle défense de Brissac en Piémont, signalèrent l'année 1554. Saisi alors d'un profond découragement, l'empereur signa la paix d'Augsbourg avec les protestants (1555) (2), puis il transmit à son fils Philippe II qui venait d'épouser Marie Tudor, reine d'Angleterre, la couronne d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas, résigna l'empire à son frère Ferdinand, l'année suivante (1556), et alla se confiner dans la délicieuse retraite de Saint-Just, où il mourut en 1558. Cette même année, fut conclue à Vaucelles, entre Philippe et Henri II, une trêve de cinq ans qui dura cinq mois à peine. Une armée se dirigea vers les Pays-Bas, une autre vers l'Italie. Mais bientôt cinquante mille Espagnols et Anglais, commandés par Philippe II et le duc de Savoie (Philibert), entrèrent en Picardie et investirent Saint-Quentin, qui n'avait qu'une faible garnison sous les ordres de l'amiral Coligny. Montmorency, envoyé au secours de la place avec des forces trop peu nombreuses, fut battu et fait prisonnier. L'ennemi ne sut pas, heureusement, profiter de sa victoire; il s'épuisa inutilement à une guerre de siéges;

(1) A cette époque, Strozzi battit une escadre anglaise devant Boulogne.

(2) Cette même année, le baron de la Garde défit une escadre espagnole au nord de la Corse.

Henri II eut le temps de réunir de nouvelles troupes, et le duc de Guise en prit le commandement. Cet habile capitaine frappa un grand coup : il s'empara, en plein hiver, de Calais, et la honte de Saint-Quentin se perdit dans la gloire de ce succès. La paix fut signée à Cateau-Cambrésis. La France, en cédant des conquêtes éloignées et difficiles à défendre, s'assura des avantages plus solides : elle garda Metz, Toul et Verdun. Henri II mourut, le 10 juillet 1559, d'une blessure que lui fit dans un tournoi le comte de Montgomery, son capitaine des gardes.

Voyages de Villegagnon, de Bois-le-Comte et de Jean de Léri. Essais d'établissements français au Brésil (1555-1559). — On se tourna alors vers l'Amérique du Sud. Par là étaient l'or, l'argent, les diamants, toutes les pierres éblouissantes; tout ce qui séduisait à la fois l'œil et l'active passion du gain; c'était là, disait-on, le vrai Nouveau-Monde, celui où l'on n'avait qu'à se baisser pour en ramener des trésors à pleins galions. Les Français allaient, dès l'an 1505, au Brésil, que le Portugais Cabral avait dû au hasard de découvrir, au mois de mars de l'an 1500, par suite d'une tempête qui l'y avait jeté, alors qu'il voulait se rendre aux Indes orientales. En 1555, la puissance portugaise était encore fort mal assise en Amérique, et, sauf les droits de donation anticipée que se permettait le pape, elle était très-contestable sur une infinité de points inoccupés et à peine reconnus, quand l'amiral Gaspard de Coligny, voulant préparer un asile aux protestants, que l'on commençait déjà à persécuter en France, engagea le roi Henri II à faire un établissement au Brésil et à partager ce riche pays avec le roi de Portugal. Coligny s'était d'avance entendu à l'égard de ce projet avec un personnage qui le lui avait en partie suggéré; c'était Nicolas Durand de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, chevalier de Malte, que l'on avait vu briller de quelque éclat tant dans les guerres maritimes de France que dans celles de l'ordre auquel il appartenait. En 1555, Villegagnon partit du Havre de Grâce avec deux beaux navires équipés et ar-

més en guerre aux frais du roi ; il emportait 10,000 francs, monnaie du temps, pour son voyage. Les vents contraires ramenèrent deux fois l'expédition en France ; on eût dit que ces difficultés du début voulaient faire pressentir les malheurs de la fin. Pourtant un troisième et définitif embarquement eut lieu, le 14 août, au Havre. Quand on passa aux Canaries, les Espagnols de Ténériffe déployèrent une enseigne rouge au moment où l'on se disposait à mouiller l'ancre, et tirèrent deux ou trois coups de coulevrine de l'un desquels fut atteint le vice-amiral. On arrêta que cette attaque inattendue aurait sa réponse, et l'artillerie des deux navires de Villegagnon causa de si grands dégâts dans Ténériffe, qu'il s'en fallut peu, dit la chronique, que les Français ne fissent de cette île enchanteresse leur Brésil. Le 10 novembre, Villegagnon arriva dans la baie de Rio-Janeiro, que les Français avaient découverte et nommée, mais dans laquelle ils n'avaient encore aucune trace d'établissement. Il essaya d'abord de se loger sur un rocher vers l'entrée de la baie, mais les flots l'en empêchèrent. Il prit alors le parti de pénétrer une lieue plus avant, et trouva une île inhabitée où il débarqua son monde et son artillerie, et où il jeta les fondements d'un fort qui reçut le nom de fort Coligny.

Depuis peu de temps encore, Villegagnon avait commencé son établissement, quand il envoya demander des secours à la fois au roi Henri II et aux calvinistes de Genève ; il invoquait, auprès de l'un, l'intérêt politique et commercial de la France, auprès des autres, l'intérêt du protestantisme, persécuté presque par toute l'Europe chrétienne et à qui la nouvelle colonie offrirait un refuge assuré. De l'un et de l'autre côté, on répondit à l'appel de Villegagnon.

Au mois de novembre 1556, de Bois-le-Comte, son neveu, élu vice-amiral, fit voile d'Honfleur avec trois beaux navires équipés et armés en guerre, comme ceux de la première expédition, aux dépens du roi ; l'un se nommait la *Petite Roberge*, et portait, outre le vice-amiral Bois-le-

Comte, quatre-vingts personnes; le second, nommé la *Rosée*, du nom de son capitaine, emmenait un monde à peu près égal, dans lequel on remarquait cinq jeunes filles et une femme d'âge pour les gouverner, qui furent les premières femmes françaises que l'on vit au Brésil; le troisième enfin, nommé la *Grande Roberge*, capitaine de Sainte-Marie dit l'Épée, avait à bord cent vingt hommes, au nombre desquels se trouvait Jean de Léri, natif de Margelle en Bourgogne, zélé calviniste et narrateur plein d'intérêt de cette seconde expédition au Brésil. La navigation fut pleine de traverses, causées surtout par des tempêtes qui faillirent perdre plusieurs fois les trois navires; elle fut signalée aussi par des rencontres de bâtiments étrangers que l'on attaqua souvent et que l'on pilla d'une manière très-déloyale et malheureusement fort en usage alors entre les navigateurs de toutes les nations, qu'elles fussent amies ou ennemies. Quand on se sentait le plus fort, dit Léri, et qu'on faisait rencontre de quelques navires marchands, on feignait d'être dans un grand besoin de vivres, à cause de l'impossibilité où l'on avait été mis par les tempêtes et les calmes plats d'aborder en quelque lieu secourable, et l'on demandait un partage de subsistance que l'on s'offrait de payer; mais, sous ce prétexte, on n'était pas plutôt parvenu à poser le pied sur le navire avec lequel on s'était abouché, que celui-ci était dépouillé de tout ce qui y semblait beau et bon aux pillards. Les bâtiments espagnols et portugais, qui d'ordinaire étaient de riches proies, couraient surtout les plus grands risques, et étaient traités avec d'autant moins de pitié que, lorsqu'ils avaient le dessus, ils n'en montraient eux-mêmes aucune. Les capitaines, maîtres, soldats et matelots des navires commandés par Bois-le-Comte étaient pour la plupart Normands, et comme ceux de cette province ne le cèdent à personne sur mer, dit encore Léri, ils mettaient tout en fuite devant eux, et auraient osé, s'ils l'eussent rencontrée, livrer combat à l'armée navale du roi de Portugal. L'expédition passa la ligne au mois de février 1557, et découvrit bientôt la

terre du Brésil, ainsi nommée, par les Français, du bois qu'ils en tiraient, nom qui a prévalu sur celui de Santa-Cruz que les Portugais lui avaient donné. Quelques coups de canon furent tirés pour avertir les habitants de l'arrivée des étrangers, et l'on vit aussitôt un grand nombre de naturels accourir sur le rivage. Les Français ne savaient ce qui devait le plus les étonner, ou de ces naturels entièrement nus, peints et noircis par tout le corps, ayant tous la lèvre inférieure trouée pour s'y accrocher une grande et ronde parure verte, ou de la nature géante et si profondément fournie de cette terre dont les herbes étaient hautes comme des arbres de l'Europe, dont les forêts, vierges comme à la naissance du monde, produisaient sans culture les plus énormes végétaux. Cependant, comme quelques hommes des équipages, qui déjà étaient venus de ce côté, reconnurent les habitants de cette partie du Brésil pour alliés des Portugais et ennemis des Français, on ne se risqua pas au milieu d'eux, malgré tous les signes amis qu'ils faisaient, de peur d'être assommé, mis en pièces et mangé à belles dents. On se dirigea vers un lieu plus hospitalier, et on ne tarda pas à le trouver au cap Frio, où les Français furent parfaitement accueillis par les indigènes, leurs alliés et confédérés; ceux-ci donnèrent des nouvelles de Villegagnon, qu'ils nommaient *Paycolas*. On ne fit qu'un court séjour au cap Frio, et dans la première quinzaine de mars, les trois navires partis d'Honfleur entrèrent dans la baie de Rio-Janeiro, où on les laissa en sûreté dans un havre; puis chacun mit son petit bagage dans les chaloupes, et s'en alla descendre en l'île et fort de Coligny.

Dans les premiers moments, tout le monde se prêta assez volontiers à l'œuvre de colonisation. Chacun croyait porter sa pierre de fondation à une espèce de temple de Jérusalem calviniste à l'abri des atteintes du catholicisme romain. Ces atteintes devaient pourtant arriver jusque-là; bientôt Villegagnon, sur de pressants avis que lui avait fait, dit-on, parvenir le cardinal de Lorraine, tourna tout à coup ses antipathies du pape à Calvin. Les huguenots s'étant

plaints de son changement de religion, Villegagnon leur intima, pour toute réponse, l'ordre de sortir du fort et de l'île Coligny. Ces infortunés, parmi lesquels était Jean de Léri, restèrent là deux mois entiers au milieu des sauvages, qu'ils trouvèrent plus humains que Villegagnon à leur égard. Enfin ils partirent du Brésil au mois de janvier 1558, avec le regret de n'avoir rien accompli et la persuasion que, si la division ne se fût point mise entre eux et le chef de la colonie, on aurait bientôt régné sur toute cette belle contrée de l'Amérique méridionale que déjà on avait saluée du nom de France *antarctique*. Les traverses qu'ils avaient éprouvées en arrivant n'étaient rien comparativement à celles qu'ils eurent à essuyer au retour. La soif la plus dévorante, la plus cruelle famine, poursuivirent ces infortunés. Enfin on aperçut les côtes de la basse Bretagne, où l'on se procura des vivres, et on alla débarquer, à la fin de mai, au Blavet.

Peu de temps après, Villegagnon, qui ne recevait plus de secours de France, et que les Portugais commençaient à menacer et à serrer de près, repassa en France, laissant à quelques soldats la garde désormais impossible du fort Coligny. Ces malheureux ne tardèrent pas à être surpris et attaqués par les Portugais, qui en tuèrent une partie et en réduisirent une autre à l'esclavage. Telle fut l'issue d'une entreprise qui, avec un peu de conduite, aurait pu procurer à la France, au détriment du Portugal, la plus belle de ses colonies.

François II (1559-1560). — L'aîné des fils de Henri II, François II, était marié depuis quinze mois à la reine d'Écosse, qu'il aimait tendrement, et était disposé à lui laisser prendre la plus grande autorité sur lui. Autour du jeune roi se pressaient, comme candidats au pouvoir qu'il devait déléguer, sa mère, les parents de sa femme, les ministres du feu roi et les princes du sang. Le seul événement de son règne fut la conjuration d'Amboise, qu'étouffa le cardinal de Lorraine.

Charles IX (1560-1574). — Dans le trop court intervalle

des guerres civiles de la France sous Charles IX, l'année 1565 fut témoin de la belle défense de Malte contre les Turcs par le grand maître Parizot de la Valette, de Toulouse. Bien que dans sa soixante-douxième année et ne disposant que d'une poignée d'hommes, il força une innombrable armée musulmane à lever le siége qu'elle avait entrepris et durant lequel le fameux corsaire Dragut-Rays trouva la mort.

Deux ans plus tard, en 1567, la guerre éclata avec une nouvelle force entre les catholiques et les huguenots. Quelque temps après la bataille de Saint-Denis, où fut blessé mortellement le connétable de Montmorency, et dans laquelle l'amiral de Coligny faillit être pris, la Rochelle se donna aux huguenots et devint la place d'armes du parti dans tout l'ouest de la France. Aux mois d'août et de septembre 1568, l'amiral de Coligny, le prince de Condé et la reine Jeanne d'Albret, avec son jeune fils Henri de Navarre, y cherchèrent un refuge. La mort de Louis Ier de Condé à la bataille de Jarnac, 13 mars 1569, plaça de nouveau l'amiral de Coligny à la tête des huguenots. Jeanne d'Albret mit son fils et son neveu sous sa direction. Il obtint, le 8 août 1570, une paix favorable à son parti. Mais cette paix était un mensonge; bientôt Charles IX lui-même autorisa secrètement les Guises à faire tuer Coligny. Le 20 août 1572, l'amiral, comme préliminaire, était atteint de deux balles, l'une à la main droite, l'autre au coude gauche, et, le 24 suivant, à une heure et demie du matin, la cloche du palais donnait le signal du massacre des protestants.

Expéditions de Jean Ribaut, de René de Laudonnière et du chevalier Dominique de Gourgues. Essais d'établissements des Français dans les Florides, les Carolines, la Géorgie, etc. (1562-1567). — Sous le règne de Charles IX, les expéditions lointaines ne furent pas complétement abandonnées. Jean Ribaut partit de Dieppe le 18 février 1562, avec deux bâtiments; ses équipages étaient choisis et il emmenait plusieurs gentilshommes de distinction à titre de volontaires. La première terre qu'il reconnut fut une pointe assez basse, bien boisée, et située par les 50 degrés nord, à laquelle il

donna le nom, changé depuis, de *cap Français;* mais il ne s'y arrêta point, et, ayant tourné à droite, il aperçut, quelque temps après, un grand cours d'eau qu'il nomma *rivière des Dauphins,* et qui est maintenant appelée *rivière de Saint-Jean,* dans la Floride proprement dite; il n'y entra pas; mais, continuant à longer les côtes, il en trouva un autre éloigné d'environ quinze lieues du premier; il y pénétra le 1er mai; c'est à présent le fleuve de Saint-Marys, aux limites de la Floride proprement dite et de la Géorgie. Il vit, sur les bords, des naturels en assez grand nombre, débarqua, et fit construire sur un monticule une petite colonne de pierre aux armes de France. Après avoir pris possession du pays au nom du roi et de l'amiral de France, il se rembarqua et continua sa route au nord, rangeant la côte à vue à quatorze lieues du fleuve de Saint-Marys, et reconnut celui d'Alatamaha, qu'il nomma la *rivière de Seine.* Il donna ensuite à tous les autres grands cours d'eau qu'il crut apercevoir, dans l'espace de soixante lieues, les noms des principales rivières de France, comme la *Charente,* la *Loire,* la *Garonne,* etc.; mais on reconnut par la suite qu'il avait pris plusieurs anses pour des embouchures de fleuves. Il crut avoir rencontré la rivière Santée, qu'on appelait alors le *Jourdain;* mais c'était une erreur; la rivière Santée lui restait encore au nord, et celle où il entra et où il jeta l'ancre, près d'une petite île, était l'Edisto ou Poupon, que les Espagnols avaient nommée *Santa-Cruz.* Ribaut imposa à l'endroit où il avait mouillé le nom de *Port-Royal;* il arbora les armes de France dans l'île, et y fit construire un premier établissement de défense, qu'il nomma *Charles-Fort,* en l'honneur du roi Charles IX. Une rivière poissonneuse, un terrain fertile, des bois remplis de gibier, les balsamiques senteurs des lauriers, des sassafras et des lentisques, jointes aux ombrages des lataniers, des cèdres et des palmiers, une population environnante qui faisait bon accueil, tout se réunissait pour rendre des plus propices la situation choisie par les Français. A peine Jean de Ribaut eut-il jeté les premiers fondements de sa colonie, qu'il lui

donna pour chef un de ses capitaines nommé Albert, et retourna en France pour y chercher du renfort; il arriva à Dieppe le 20 de juillet 1563. Pendant son absence, Charles-Fort fut détruit par un incendie.

Charles IX, résolu de favoriser ces essais d'établissement en Amérique, accorda trois navires bien équipés à René de Laudonnière, officier de marine expérimenté et lui fit compter 50,000 écus pour le voyage. Les trois navires firent voile du Havre de Grâce le 22 avril 1564. Deux d'entre eux avaient pour pilotes les frères Michel et Thomas le Vasseur. Laudonnière prit sa route par les Canaries, côtoya la plupart des petites Antilles, et aborda, le 22 juin, à la côte orientale de l'Amérique du Nord. Quelques jours après, il mouilla à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean, dans laquelle les naturels cherchèrent à le retenir; de là, il passa à la rivière de Saint-Marys, débarqua sur les bords et fut reconnu par les habitants de la contrée, qui lui firent toutes sortes d'amitiés et le conduisirent au monticule où Jean Ribaut avait précédemment fait graver les armes de France sur une colonne de pierre. Laudonnière fit élever à deux lieues à peu près de la mer, entre la rivière de Saint-Marys, alors rivière de Mai, et celle de Saint-Jean, mais plus rapprochée de la première, une forteresse triangulaire qu'il nomma la *Caroline*, en l'honneur du roi de France Charles IX. Dès qu'elle fut achevée, Laudonnière envoya en France un de ses navires, pour y demander des secours. Il fit dans le même temps construire deux grands bateaux qu'il destinait à aller chercher des vivres dans les rivières voisines. Il chargea son lieutenant, nommé d'Ottigni, de remonter le plus avant qu'il pourrait la rivière de Saint-Marys, et de s'assurer de la vérité de ce que les naturels lui avaient dit au sujet des mines d'or que devaient renfermer leurs montagnes. D'Ottigni s'acquitta avec exactitude de sa commission; mais, à mesure qu'il avançait, les mines reculaient, et toujours les indigènes lui indiquaient un pays plus éloigné dans les terres comme les renfermant. On s'aperçut alors que les Indiens n'avaient pas d'autre but, en flattant

ses étrangers de ce trompeur espoir, que de les attirer à eux et de leur faire livrer peu à peu toutes leurs marchandises. La grande, la féconde, la véritable mine, le défrichement et la culture des terres, continuait à être mise en oubli à la Caroline comme elle l'avait été à Charles-Fort. Laudonnière fut obligé de prendre parti dans les guerres des populations indigènes entre elles. Dans une de ces guerres, l'enseigne d'Erlach, avec cinq Français, fit gagner une victoire importante à un chef ou paraousti du pays, qui faisait sa demeure ordinaire à quatre-vingts lieues du fort de la Caroline. Quand il revint, Laudonnière venait de découvrir un complot que tramaient les siens. Laudonnière était à la fois un homme éclairé, ferme et prudent. Après avoir fait justice d'un misérable qui abusait de sa confiance, il profita d'un navire marchand, récemment arrivé à la Caroline, pour renvoyer en France les plus mutins. Il n'avait pourtant pas encore assez épuré ses rangs; peu de jours après le départ des révoltés, les deux bateaux que l'on avait construits pour aller chercher des vivres en remontant les rivières furent enlevés par des matelots et des charpentiers qui disparurent. Le capitaine en faisait construire de nouveaux, et ils n'étaient pas encore achevés, quand une révolte ouverte se déclara. Laudonnière, saisi par ses soldats, fut transporté dans un de ses navires. Les révoltés armèrent les deux nouveaux bateaux et mirent à la voile au mois de décembre 1564, avec le dessein d'aller droit à Saint-Domingue pour y surprendre et piller une ville réputée des plus riches de cette île. L'un de ces bateaux fit naufrage. L'autre, manquant complétement de vivres, fut obligé de venir mouiller à l'embouchure de la rivière de Saint-Marys. Laudonnière, qui en eut avis, envoya ordre au pilote de s'approcher du fort, et quatre des principaux meneurs furent, après jugement, passés par les armes. Malgré ces événements, on était en pleine voie de découvertes et de relations nouvelles. Malheureusement, on éprouvait chaque jour plus de difficulté à se procurer des vivres. Quelques provisions furent apportées, il est vrai, par un des deux pilotes qui avaient

remonté un des cours d'eau voisins; mais l'infortuné capitaine, n'osant plus rien espérer de la France, et ne voyant d'autre perspective pour lui et pour les siens, si on restait à la Caroline, qu'une mort prochaine et assurée, résolut de profiter de ce secours pour ramener son monde en Europe. Il acheta un navire d'un capitaine anglais pour retourner en France. Au moment où l'on se disposait à lever l'ancre, on découvrit plusieurs voiles. C'étaient des navires français commandés par Jean de Ribaut, qui ne fut pas plutôt descendu à terre qu'il exposa à Laudonnière plusieurs chefs d'accusation contre sa personne. Le caractère digne et noble de Laudonnière en imposa à de Ribaut, qui se vit obligé de reconnaître que toutes les accusations dirigées contre le capitaine étaient autant de calomnies. Laudonnière, malgré les instances de Ribaut, n'en décida pas moins qu'il retournerait en France.

Les navires français étaient arrivés le 28 août 1565; le 4 septembre, une escadre espagnole, commandée par don Pedro Menendez, vint mouiller dans la même rade qu'eux, et Menendez demanda avec une sorte d'intérêt *amical* des nouvelles de Jean Ribaut. Mais il n'eut pas plutôt sondé les forces des navires français, dont plus de la moitié des équipages était à terre, qu'il se démasqua et cria à ses gens d'aborder. Heureusement les câbles de ses vaisseaux s'étant embarrassés dans les ancres, les Français eurent le temps de prendre le large; Menendez les poursuivit, en leur tirant quelques volées de canon qui ne les atteignirent pas. Alors, désespérant de les pouvoir joindre, il se rapprocha de la rivière de Saint-Marys, à dessein d'y entrer. Cinq bâtiments qu'il aperçut à l'ancre, et deux bataillons qui, rangés en bon ordre sur la pointe de la barre naturelle de cette rivière, firent feu sur ses navires, changèrent bientôt sa résolution. Menendez se retira du côté de la rivière de Saint-Jean. Les quatre navires français qu'il avait précédemment poursuivis sans succès, et qui ne l'avaient point perdu de vue, dès qu'ils eurent remarqué sa retraite, revirèrent de bord et retournèrent à leur premier mouillage, les vents s'opposant à ce qu'ils

s'approchassent davantage de la rivière de Saint-Marys. Le capitaine Cosset, qui les commandait, écrivit à Ribaut pour achever de l'instruire des événements ; un conseil fut immédiatement assemblé à la Caroline, et toutes les voix, moins une seule, furent d'avis qu'on travaillât sans relâche à se fortifier, pendant qu'on enverrait par terre un gros détachement dans la rivière Saint-Jean, pour tomber sur les Espagnols avant qu'ils eussent eu le loisir de se retrancher. Mais la voix qui manquait était celle de Ribaut ; le nouveau chef de la colonie, malgré les prières et les remontrances de Laudonnière, et contre l'avis de tout le conseil, qu'il n'avait assemblé que pour la forme, décida qu'il irait avec ses quatre plus grands bâtiments fondre sur trois de ceux d'Espagne que Cosset lui avait mandé être restés au large. En vain on lui fit observer que cette côte était sujette à des ouragans qui duraient quelquefois plusieurs jours, et que si par malheur il en survenait un tandis que presque toutes les forces de la colonie seraient en mer, rien n'empêcherait les Espagnols, qui étaient dans la rivière de Saint-Jean, de s'emparer de la Caroline. Ribaut persista ; il obligea même Laudonnière, qui était alors malade, et à qui il laissa le commandement du fort, à lui donner toute sa garnison et presque tous ses vivres, et partit. La colonie conserva pour toute défense un chef brave, mais alité, un ingénieur nommé du Lys, deux gentilshommes du nom de la Vigne et Saint-Clair, et de cinquante à quatre-vingts personnes dont vingt seulement étaient assez valides pour tirer un coup de mousquet. L'imprudence de Ribaut fut pourtant sur le point d'être justifiée par le succès. Menendez, ayant eu avis que les Français s'approchaient pour combattre son escadre, donna ordre à deux de ses navires d'appareiller à minuit, pour Saint-Domingue, s'embarqua lui-même dans un grand bateau, mit cent cinquante soldats sur un navire de cent tonneaux, puis avec ses deux bâtiments alla mouiller sur la barre du fleuve. Il n'y avait pas longtemps qu'il y était, quand les navires français parurent, et quand l'un d'eux s'avança vers la barre avec trois chaloupes. Menendez se crut perdu ;

son bonheur le sauva. Il fallut que les Français attendissent deux heures entières le retour de la marée pour entrer sur la barre, et en ce moment la mer, qui tout à l'heure était fort belle, s'agita d'un vent du nord si violent, que Ribaut fut contraint de s'éloigner de la côte et d'abandonner la proie qu'il était près de saisir. Menendez, tirant aussitôt parti de cet orage, montra aux siens le ciel qui combattait pour eux et contre les huguenots, puis il donna le signal pour qu'on redescendît à terre et pour qu'à travers bois et marais cinq cents soldats d'élite allassent attaquer les Français dans leur colonie dégarnie, avant que l'escadre de Ribaut eût pu rentrer au port. Menendez domina les menaces et les séditions de ses gens qui s'opposaient à son hardi projet, et lui-même par une pluie abondante, ayant souvent dans les marais de l'eau jusqu'à la ceinture, et se faisant jour, la hache à la main, dans les forêts, il les conduisit jusqu'au fort de la Caroline. Vaincu par le nombre, Laudonnière conduisit les débris de la colonie au bord de la rivière de Saint-Marys où il trouva trois navires français. Un neveu de Jean Ribaut, qui les commandait, lui en donna un avec lequel il atteignit la France. On ne sait ce que devint le neveu de Jean de Ribaut. Quant à lui, jeté du côté du canal de Bahama, par la tempête, il vit ses bâtiments brisés sur les rochers. Hors un seul, tous ses hommes parvinrent à gagner la côte à la nage; mais ne sachant que devenir, sans armes, sans munitions, Jean Ribaut et les siens entreprirent, pour leur plus horrible perte, de rejoindre, à travers les terres, le fort de la Caroline qu'ils atteignirent après des peines et des fatigues inouïes, et gagnèrent de là l'embouchure de la rivière de Saint-Marys, où ils aperçurent une chaloupe abandonnée. Ribaut y fit embarquer le pilote Michel le Vasseur, pour qu'il allât observer en quel état était la Caroline. Déjà elle ne portait plus ce nom; Menendez lui avait donné celui de San-Matheo. Ne sachant à quel parti se résoudre, Jean de Ribaut envoya demander quel traitement on pouvait espérer des Espagnols. Menendez répondit que l'on n'avait qu'à venir à lui avec confiance, qu'il agirait comme

un bon père fait pour ses enfants. Les Français, au nombre de huit cents, se fièrent à la parole de Menendez. A mesure qu'ils se livraient, le monstre, se signant le front, leur fit enfoncer un poignard dans le cœur. Puis les Espagnols firent rassembler tous les cadavres de leurs victimes et les pendirent à des arbres avec cette inscription : « Ceux-ci n'ont pas été traités de la sorte comme Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu. » — A la cour de Charles IX, on ne fut pas même effleuré à l'épiderme par le dénoûment tragique qu'avait eu l'essai d'établissement français à la Caroline. Ce fut un simple gentilhomme gascon, nommé Dominique de Gourgues, qui se chargea d'aller laver dans le sang espagnol l'injure faite à la France. Il partit de Bordeaux, le 2 août 1567, pour l'ancien fort français de la Caroline, avec trois navires susceptibles d'aller à la rame et tirant assez peu d'eau pour entrer dans la plupart des rivières de la partie de l'Amérique qu'il avait en vue. Il lia quelques rapports avec les Indiens et apprit d'eux qu'il n'y avait que quatre cents Espagnols à l'ancien fort de la Caroline. Il descendit aussitôt à terre et s'avança avec ses gens jusqu'à peu de distance d'un des deux ouvrages qui couvraient le fort principal, et s'en empara. Le second fortin eut bientôt le même sort et deux jours après, tous les Espagnols qui occupaient le fort principal furent massacrés ou pris. De Gourgues leur rappela leur perfidie, leur cruauté, leur infamie, et les fit pendre à ces arbres de sombre mémoire dont les rameaux avaient naguère plié sous les restes mutilés des malheureux compagnons de Ribaut, et, à la place de l'ancienne inscription de Menendez, il attacha celle-ci au-dessus des nouveaux suppliciés : « Je ne fais ceci comme à Espagnols, mais comme à traîtres, voleurs et meurtriers. » — De Gourgues ne pouvait entreprendre de relever le fort de la Caroline ; il le fit raser, mit à la voile le 3 mai 1567, et arriva à la Rochelle le 6 juin suivant.

Henri III (1574-1589). — Après la mort de Charles IX, son frère Henri s'enfuit de Varsovie, la nuit, comme un malfai-

teur, et revint à Paris. Il s'était alors aliéné le parti des politiques, qui voulaient le rétablissement de la tranquillité par la tolérance religieuse. Le duc d'Alençon, frère du roi, était le chef de ce nouveau parti, qui ne put empêcher la continuation des hostilités. Damville, dans le Languedoc, réunit quinze mille hommes, et Condé envoya d'Allemagne cinq mille soldats, que le duc de Guise battit à Dormans (11 octobre 1575). Blessé au visage dans ce combat, Guise reçut le nom de *Balafré*. Condé passa néanmoins, avec dix-huit mille hommes, à travers la Champagne et la Bourgogne, franchit la Loire et rejoignit le duc d'Alençon à Moulins. Henri III négocia alors; le duc d'Alençon s'offrit comme médiateur et ménagea, à Beaulieu, la paix qui porte son nom. Ce traité stipulait, entre autres clauses, la réhabilitation de la mémoire de Coligny et des victimes de la Saint-Barthélemy. Les catholiques, irrités de ces concessions, formèrent un parti puissant auquel on donna le nom de sainte Ligue; Henri III s'en déclara le chef, mais ce fut Henri de Guise qui le dirigea.

La violation de la paix de Monsieur occasionna une nouvelle guerre; mais Henri III, après quelques légers avantages remportés sur les calvinistes, négocia lui-même et conclut le traité de Bergerac, par lequel il accordait aux protestants une liberté entière de conscience, des juges particuliers dans les huit parlements et huit places de sûreté (17 septembre 1577).

En 1580, une nouvelle guerre éclata sans cause et finit sans raison. Le roi de Navarre s'empara de Cahors; le maréchal de Biron battit ailleurs les Navarrois, et l'on rétablit la paix à Fleix, village de la Dordogne à dix-huit kilomètres de Bergerac. Il fallait alors faire la guerre étrangère pour n'avoir point la guerre civile. Henri le comprit : il donna une armée à son frère le duc d'Anjou que les Flamands appelaient, et, lorsqu'il eut été proclamé comte de Flandre, il le laissa sans argent ce qui le contraignit à évacuer le pays. Henri agit encore contre l'Espagne, qui venait de s'emparer du Portugal, en soutenant les droits de don Antoine, prieur de Crato,

légitime successeur de don Sébastien. Une flotte composée de soixante navires, commandée par Strozzi, se rendit à Terceire, l'une des Açores, où s'était retiré don Antoine.

Combat naval des Açores. — Une flotte espagnole de cinquante gros navires, cinq petits et douze galères, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, ne tarda pas à être signalée. Le 26 juillet, après plusieurs jours d'hésitation, les deux flottes engagèrent l'action. On se canonna d'abord vigoureusement; mais le vent, qui était très-variable, contrariant constamment les combattants, ils en vinrent à l'abordage. Le succès du combat fut longtemps douteux. En accrochant un galion qui ne put être enlevé, Strozzi fut mortellement blessé. Le bâtiment que montait le vice-amiral Brissac eut promptement des avaries telles, qu'il se vit dans la nécessité de porter son pavillon sur un autre; le premier coula peu de temps après. La grosse artillerie des Espagnols finit par avoir raison des bâtiments français; huit furent pris ou détruits. Les pertes de ces derniers s'élevèrent à deux mille hommes, y compris six cents prisonniers que Santa-Cruz fit mettre à mort, sur l'ordre qu'il prétendit avoir reçu du roi d'Espagne de traiter les Français comme des pirates. On fut unanime à attribuer cette défaite à la mésintelligence et à l'indiscipline qui régnèrent à bord des bâtiments français, dont un fort petit nombre prirent part au combat.

Brissac ramena en France cinquante-deux navires.

Le duc d'Anjou mourut au mois de juin 1584, et, comme Henri III n'avait pas d'enfants, Henri de Navarre devint l'héritier du trône. Alors la sainte Ligue, qui depuis quelque temps était en désarroi, se ranima et s'étendit rapidement de Paris dans les provinces. Henri III, se voyant impuissant à soutenir la lutte, s'unit au roi de Navarre et vint avec lui assiéger Paris; ils étaient sur le point de s'en rendre maîtres, lorsqu'un jeune religieux dominicain, nommé Jacques Clément, excité par la duchesse de Montpensier (sœur des Guises), tua Henri III d'un coup de couteau (1er août 1589). Avec lui

s'éteignit la race des Valois. Les ligueurs proclamèrent alors le cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X.

L'avant-dernière année du règne si déplorable de Henri III fut pourtant témoin de la reprise de quelques projets de colonisation en Amérique. Les neveux et héritiers de Jacques Cartier, la Jaunaye, Chaton et Jacques Noël, voulurent continuer, à leurs dépens, ce que leur oncle avait commencé au Canada, et obtinrent de l'État, non des navires, non de l'argent, mais seulement une commission pour trafiquer, à l'exclusion de tous autres, dans les pays découverts sous le règne de François I[er]. Ce monopole, octroyé par un prince faible, duquel, avec de l'argent en main pour payer ses plaisirs, le dernier entendu avait toujours raison, n'eut pas l'approbation des négociants armateurs de Saint-Malo, qui vinrent à bout de faire révoquer la commission.

Henri IV (1589-1610). — Après l'assassinat de Henri III, le roi de Navarre se fit proclamer roi de France au camp de Saint-Cloud; mais, abandonné par beaucoup de catholiques, il ne put continuer le siége de Paris, se retira en Normandie où devaient lui arriver des renforts d'Angleterre, repoussa, dans plusieurs rencontres qu'on a appelées les *combats d'Arques*, le duc de Mayenne qui était venu l'attaquer avec vingt-cinq mille hommes; le vainquit de nouveau, l'année suivante, à Ivry, et alla reprendre le siége de Paris, qui allait être obligé de capituler, lorsqu'à l'approche du duc de Parme il leva le blocus, pour se porter au-devant de ce nouvel ennemi qu'il ne put attirer au combat.

Cependant la désunion se mettait parmi les ligueurs. Les Seize, tout-puissants à Paris, y exerçaient la plus odieuse tyrannie; Mayenne, effrayé, fit décapiter quatre de ces chefs, proscrivit les autres et confia les fonctions municipales à des politiques. Il réunit ensuite les états généraux pour procéder à l'élection d'un roi (celui que la Ligue avait reconnu était mort dès 1590).

Bientôt, par son abjuration, Henri augmenta considérablement le nombre de ses partisans. Sacré à Chartres, le

27 février 1594, il entra dans Paris le 22 mars suivant, et la soumission des provinces suivit de près celle de la capitale. En 1599, le mariage de Henri avec Marguerite de Valois fut déclaré nul, et, en 1600, il épousa Marie de Médicis.

Secondé par Sully, Henri IV s'efforça d'effacer les maux causés par les guerres civiles. La sollicitude du monarque pour la prospérité de la France lui acquit une légitime popularité.

Lorsqu'il eut cicatrisé les plaies du pays, Henri donna tous ses soins à la marine, qui était dans le plus déplorable état. Tout le matériel naval se réduisait à quelques galères, absolument impuissantes à soutenir l'honneur du pavillon national. Aussi la France se trouva-t-elle exposée, sur mer, aux insultes de ses voisins. Le sire de Vic, vice-amiral et gouverneur de Calais, qui accompagnait le baron de Rosny, ambassadeur de France en Angleterre, fut obligé de baisser le pavillon français devant l'amiral anglais. Le duc de Toscane s'empara des îles et du château d'If, sous prétexte d'empêcher qu'ils ne tombassent au pouvoir des huguenots, et refusa de les rendre. Sous Henri IV commença le système de canalisation de la France par le canal de Briare. Les traités de François I[er] avec la Porte furent renouvelés; l'enceinte de Toulon fut agrandie, et l'on creusa la vieille darse.

Quelques essais de colonisation furent tentés en Amérique. En 1591, un navigateur français, nommé de la Court-Précourt-Ravillon, partit sur le navire la *Bonaventure* pour le Canada, reconnut les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, près de Terre-Neuve, et une partie de celles qui composent l'archipel de la Madeleine, dans le golfe de Saint-Laurent. En 1595, on entreprit aussi de faire un nouvel essai de colonisation française au Brésil. Un capitaine rochelais, nommé Rifaut, s'y rendit avec trois navires; mais la division, qui s'introduisit aussitôt entre les gens qui faisaient partie de l'expédition, le força bientôt de revenir sans avoir jeté le moindre fondement d'établissement.

En 1598, une entreprise de quelque éclat, par le personnage qui la commandait, fut faite vers le Canada. Henri IV donna commission à cet effet au sieur de Mesgouet, marquis de la Roche, gentilhomme breton, et le nomma son lieutenant général dans les pays de l'Amérique du Nord sur lesquels la France élevait des prétentions depuis la découverte de Verazzani et de Jacques Cartier. Les pouvoirs conférés au marquis de la Roche étaient tout semblables à ceux dont François Ier avait précédemment revêtu Roberval. Il arma un navire, sur lequel il s'embarqua avec un habile pilote normand, nommé Chedotel. La première terre où la Roche aborda fut l'île de Sable, située par les 40 degrés 18 minutes nord environ, et qui, inhabitable, sans ports, complétement improductive, renfermant dans son étendue de dix lieues un lac qui en a lui-même cinq, n'offrait pas les plus petites chances à la colonisation. Le marquis de la Roche y débarqua quarante malheureux qu'il avait tirés des prisons de France, et qui ne tardèrent pas à y regretter jusqu'à leurs cachots. Par les mérites de son excellent pilote Chedotel, de la Roche alla ensuite reconnaître les côtes du continent les plus proches, qui sont celles de l'Acadie, et, après y avoir recueilli toutes les connaissances qui lui semblaient nécessaires pour une nouvelle et plus importante expédition, il appareilla pour retourner en France. De la Roche avait, dit-on, le projet de repasser par l'île de Sable, afin d'y reprendre ceux qu'il y avait déposés, mais il paraît que les vents contraires l'empêchèrent d'aborder. Divers contre-temps l'arrêtèrent en France les années suivantes, et la mort l'atteignit avant qu'il eût pu donner suite à son entreprise. On s'accorde à dire qu'il avait commis une faute énorme en ne commençant pas un établissement en Acadie, où une pêche sédentaire, qui ne lui aurait pas coûté beaucoup, aurait pu éviter la ruine qui le frappa.

Sept ans après le retour de la Roche, le roi chargea le pilote Chedotel d'aller chercher les quarante malheureux qu'il avait laissés dans l'île de Sable. Chedotel n'en trouva

que douze, qu'il ramena; les autres étaient morts de misère. Henri IV voulut voir ceux qui étaient revenus; on les lui présenta avec leurs peaux d'animaux marins, leurs longs cheveux, leur longue barbe, et on leur trouva dans ce bizarre accoutrement quelque ressemblance avec les dieux mythologiques des fleuves; Henri IV leur fit compter à chacun cinquante écus, et les déchargea de toutes poursuites de justice.

L'insuccès de la tentative du marquis de la Roche n'empêcha pas qu'après sa mort on ne sollicitât vivement la commission qu'il avait eue du roi. Un des principaux négociants de Saint-Malo, du nom de Pontgravé, qui avait fait personnellement plusieurs voyages à Tadousac, au confluent de la Saguenai et du Saint-Laurent, dans le bas Canada, comprit que la traite des pelleteries du nord de l'Amérique pourrait devenir le fond d'un grand commerce, et conseilla au capitaine Chauvin d'en demander le privilége exclusif avec toutes les prérogatives attachées à la commission du marquis de la Roche. Chauvin, ayant goûté cet avis et obtenu ce qu'il désirait du roi, équipa aussitôt quelques bâtiments de peu de port et les conduisit lui-même à Tadousac. Pontgravé, qui l'accompagnait, voulait monter jusqu'aux *Trois-Rivières*, parce que ce lieu, qu'il avait précédemment visité avec soin, lui paraissait plus propre qu'aucun à un établissement; mais le capitaine Chauvin ne montra aucune volonté de coloniser, et, quand il eut rempli ses navires de peaux de castors et de pelleteries de toutes sortes, il revint à Saint-Malo. Un second voyage qu'il fit l'année suivante fut aussi stérile pour la France.

Voyages, découvertes et fondations de Samuel Champlain et autres, en Acadie ou Canada, etc. — Aymard de Chastes, succéda à Chauvin; il forma, en 1605, une compagnie de marchands rouennais auxquels s'associèrent plusieurs personnes de haut rang, et fit un armement dont il remit la conduite à Pontgravé. Dans le même temps, un gentilhomme de la ville de Brouage, qui devait illustrer le nom de Samuel Champlain, arriva de l'Amérique, où il avait

passé deux ans et demi. Il accepta avec empressement la proposition qui lui fut faite par Aimard de Chastes, d'entreprendre, avec Pontgravé, le voyage de Canada. Partis dans la même année 1605, il s'arrêtèrent peu à Toudousac, où ils laissèrent leurs navires, et, étant entrés dans un bateau léger, ils remontèrent le Saint-Laurent jusqu'au saut de Saint-Louis, point où s'était arrêté Jacques Cartier. Quand Samuel Champlain et Pontgravé revinrent en France, Aymard de Chastes était mort, et un calviniste, Pierre du Guast, sieur de Monts, l'avait remplacé comme lieutenant général pour le roi dans l'Amérique du Nord. De Monts conserva la compagnie formée par son prédécesseur, et l'augmenta même de plusieurs négociants des principaux ports de France, et surtout de celui de la Rochelle. Il vint à bout de faire un armement plus considérable que n'en avait obtenu aucun de ses prédécesseurs; Dieppe et le Havre-de-Grâce le lui fournirent particulièrement. Il se mit lui-même à la tête, ayant sous ses ordres Samuel Champlain, de Pontgravé et Jean de Biencourt, sieur de Poutrincourt. De Monts, parti du Havre-de-Grâce le 7 mars 1604 (1), entra le 6 mai dans un port de cette même Acadie que la Roche avait reconnu et le nomma port Rossignol. Samuel Champlain visita une grande partie de la côte dans une chaloupe, et en prit possession au nom du roi de France. On avait d'abord fait le choix d'un îlot d'une demi-lieue de tour, dans le but de s'y établir; mais on l'abandonna presque aussitôt pour aller chercher un lieu plus avantageux. On le trouva à l'embouchure d'une rivière de la presqu'île d'Acadie, dans la baie française; la rivière et l'établissement reçurent le nom de Port-Royal. Pontgravé fut nommé par de Monts lieutenant de la nouvelle colonie. En 1605, quand de Monts revint en France, ce fut pour y entendre les plaintes des pêcheurs de tous les ports du royaume,

(1) Cette même année, la Revardière fut chargé par Henri IV d'examiner s'il était possible d'établir une colonie à la Guyane. La Revardière se rendit dans le pays, examina sérieusement les choses, et répondit affirmativement. La mort du roi empêcha qu'il ne fût donné suite au projet.

réclamant avec force contre les priviléges de la compagnie d'Amérique, qui, sous prétexte de les empêcher de traiter avec les indigènes de cette partie du monde, les privait des choses les plus nécessaires à leur commerce, auquel ils allaient, disaient-ils, être obligés de renoncer. Le conseil du roi comprit le tort immense qui résulterait de l'interruption de la pêche, et le privilége exclusif de de Monts et de sa compagnie fut révoqué. De Monts ne perdit pourtant pas courage; il fit un nouveau traité avec Poutrincourt, par qui il avait été suivi en France, et qu'il engagea à retourner en Acadie. Poutrincourt remit à la voile de la Rochelle, avec un seul navire, le 15 mars 1606. Le voyage fut long, ce qui donna lieu de croire aux colons de Port-Royal qu'on les abandonnait. Pontgravé, après avoir employé en vain tous ses raisonnements pour les rassurer, venait de se voir contraint de se rembarquer avec tout son monde, et se trouvait encore presque à la vue de la baie française, quand il apprit, par une barque, l'arrivée de Poutrincourt en Acadie. A cette nouvelle, il rebroussa chemin, et rentra dans le Port-Royal, où il trouva Poutrincourt qui déjà y était débarqué, sans qu'ils se fussent rencontrés. De Monts avait fait précédemment à celui-ci la concession de Port-Royal; Pontgravé, homme sage, habile et d'une haute expérience, loin d'en être jaloux, l'aida à s'y fortifier. Un autre personnage, nommé Marc Lescarbot, avocat de Paris, dont les relations de voyages sont le fondement de tant d'autres qui ont vu le jour depuis, s'était aussi embarqué pour Port-Royal et y rendait de signalés services, employant les ressources d'un esprit des plus féconds à inventer chaque jour quelque chose de nouveau pour le bien et l'utilité de la colonie. Pendant ce temps, Samuel Champlain continuait à explorer les côtes. En 1607, de Monts eut le crédit de se faire rétablir, pour une année, dans son privilége, mais à la condition expresse qu'il ferait un établissement sur le fleuve Saint-Laurent. Sa compagnie, dans laquelle les Malouins avaient fini par être en majorité, ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce; mais il paraît qu'elle n'avait

en vue que le commerce des pelleteries, et cet objet lui fit prendre le change et délaisser l'Acadie, où Poutrincourt, confirmé par le roi dans sa concession, resta seul pour coloniser. Les associés de de Monts équipèrent deux navires à Honfleur, et les confièrent à Samuel Champlain et à Pontgravé, qui furent chargés de se rendre à Tadousac. L'année suivante, 1608, de Monts envoya encore des navires dans le fleuve Saint-Laurent. Mais il n'avait pas seulement des ennemis parce qu'on l'avait voulu faire privilégié, il en avait plus encore et de plus dangereux comme calviniste. Ceux-ci firent si bien, qu'après lui avoir fait perdre définitivement son privilége, ils le forcèrent même à s'effacer de l'association qu'il avait fondée; et alors, pour qu'on sût mieux que c'était à sa personne qu'on en voulait, et non aux abus, le privilége fut immédiatement rendu à la compagnie. Henri IV avait beau vouloir, il lui fallait souvent encore céder aux sourdes menées de l'intolérance religieuse. La compagnie créée par de Monts se composait presque entièrement de marchands à vues égoïstes et étroites, qui n'avaient d'autre objet que de remplir leurs coffres; elle n'aurait, malgré son privilége, rien accompli d'honorable et qui valut d'être rappelé, sans l'illustre Samuel Champlain, qui, n'envisageant le commerce qu'en seconde ligne, et pensant d'abord en citoyen, étudia avec soin le lieu le plus propice pour faire un grand établissement au Canada. Champlain fonda, en 1608, à cent vingt lieues de la mer, sur la rive droite du Saint-Laurent, une ville destinée à un grand avenir, et à laquelle il donna un nom qui, en langue algonquine, signifiait rétrécissement; car en ce lieu, en effet, le fleuve se rétrécit considérablement. La capitale future du Canada fut appelée *Québec*.

Henri IV méditait, selon certains historiens, le remaniement de la carte de l'Europe, d'après un système de fédération dirigé contre la maison d'Autriche, et comptait, pour l'exécution de son projet, sur le concours de l'Angleterre, des Provinces-Unies et de la Savoie. Il avait fait d'importants préparatifs de guerre, lorsqu'un fanatique, nommé Ravail-

lac, l'assassina le 14 mai 1610, dans la rue de la Ferronnerie.

Louis XIII (1610-1643). — Le successeur de Henri IV n'avait que neuf ans. Sur la sommation menaçante du duc d'Epernon, le parlement déféra la régence à la reine mère, Marie de Médicis. Maîtresse du pouvoir, Marie laissa toute l'autorité à un aventurier italien, nommé Concini, qu'elle avait amené avec elle de Florence. Devenu marquis d'Ancre, puis maréchal de France, le protégé de la régente amassa en peu de temps une fortune de huit millions.

Irrités de l'orgueilleux despotisme de cet étranger, les chefs de l'aristocratie se soulevèrent contre la régente, la contraignirent à négocier et obtinrent par le traité de Sainte-Menehould des places et de l'argent. Quelque temps après, les grands se révoltèrent de nouveau, et le traité de Loudun leur valut de nouvelles dignités et 6,000,000 de livres.

Condé, qui s'était fait catholique, était devenu si puissant, que Concini, conseillé par Richelieu, aumônier de la reine, le fit mettre à la Bastille. Cette mesure provoqua de la part des grands une nouvelle révolte, et le jeune roi, faisant acte d'autorité, donna l'ordre à son capitaine des gardes, de Vitry, de tuer Concini. — De Luynes devint alors premier ministre, et Marie de Médicis fut enfermée au château de Blois; mais, deux ans après, la reine mère fut rendue à la liberté et obtint le gouvernement de l'Anjou. En 1624, elle fit entrer dans le ministère Richelieu, pour lequel, sur sa recommandation, le roi avait obtenu le chapeau de cardinal, et, dès qu'il parut au conseil, il exerça le plus grand ascendant sur Louis XIII. Maître du souverain pouvoir, Richelieu se proposa trois buts principaux : la destruction du parti protestant comme corps politique, la soumission de la noblesse et des gouverneurs de provinces, l'abaissement de la maison d'Autriche. Le grand ministre s'occupa d'abord des affaires étrangères. Les habitants de la Valteline, sujets de la république protestante des Grisons, mais catholiques, s'étaient révoltés à l'instigation de la cour de

Madrid. Les Grisons avaient réclamé, et le pape, choisi pour médiateur, hésitait; Richelieu trancha la difficulté au détriment de l'Espagne. Le marquis de Cœuvres chassa les Espagnols du canton des Grisons, auquel la Valteline fut rendue.

Richelieu eut ensuite à sévir contre les protestants, qui avaient repris les armes, et contre les grands, qui menaçaient son pouvoir et sa vie. Après avoir épouvanté ses ennemis par ses rigueurs, il se tourna de nouveau contre les huguenots de la Rochelle, qui avaient rompu la trêve de Montpellier et levé l'étendard de la révolte. Forts d'une marine de commerce bien organisée, sous les ordres d'un de leurs concitoyens, nommé Guiton, homme habile et brave, qu'ils avaient choisi pour amiral, les Rochelois entraient incessamment dans la Gironde, en ravageaient les rives jusqu'aux portes de Bordeaux, et, le long des côtes, poussaient leurs courses jusqu'à Bayonne. En 1621, on avait entrepris de les bloquer avec quelques navires hollandais montés par des marins dieppois; mais cette première tentative n'avait pas eu de succès. On se vit donc obligé de faire un armement plus considérable à la tête duquel devait être placé le gouverneur de Provence, Charles de Guise, fils du Balafré.

L'amiral Guiton, sur l'avis du maire et du conseil de la Rochelle, se mit en mer pour empêcher la jonction des bâtiments que l'on armait dans la Méditerranée et dans l'Océan. Ayant laissé à son vice-amiral, nommé Macquin, le soin de garder la côte, il fit route pour la Bretagne avec vingt-deux voiles; mais sur la nouvelle que dix galères de Marseille, commandées par Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères de France, venait d'entrer dans la Gironde, il revira de bord pour les recevoir à leur sortie du fleuve. Les galères de Marseille parvinrent à l'éviter, et l'escadre rocheloise, battue d'une violente tourmente, rentra toute délabrée dans la rade de Saint-Martin de Ré. Les galères revinrent peu après dans la Gironde, y coulèrent bas deux navires protestants, et reprirent, avec le secours des garnisons de Royan et de Blaye, l'île

d'Argenton, dont les Rochelois s'étaient précédemment emparés. Le Blavet, ou Port-Louis, était le rendez-vous général de la flotte de Charles de Guise. Quand elle mit à la voile, vers la mi-octobre 1622, elle se composait du galion du duc, portant pavillon amiral; du grand galion de Malte, ayant à bord trois cents illustres chevaliers de l'ordre; des dix galères de Marseille, de dix-huit autres navires de Saint-Malo; enfin de huit navires équipés dans les ports de Guienne et qui étaient commandés par un marin de la province, nommé Barault. Le 26, Charles de Guise divisa son armée navale en trois escadres. Il donna l'escadre d'avant-garde à Timoléon d'Epinai de Saint-Luc, qui par la suite devint maréchal de France, l'arrière-garde au sieur de Manti, et se réserva pour lui-même le corps de bataille. Ces trois escadres devaient combattre sur trois lignes, à deux encablures les unes des autres, et les galères du comte de Joigny avaient ordre de se trouver à la tête de l'armée navale avec un grand nombre de pataches, espèces de grandes barques armées qui se conduisaient à l'aviron. Un calme qui survint fit différer l'attaque. Le lendemain, la flotte de Guise s'ébranla par un vent doux. Les galères, placées de front et soutenues par l'escadre d'avant-garde, se mirent en devoir d'attaquer la flotte rocheloise, qui, à la vue de l'armée navale de Guise, avait appareillé de la rade de Saint-Martin de Ré. Elle se composait de trente-neuf navires, inférieurs en grandeur à ceux de Guise, et ne portait que cinq mille hommes.

On crut d'abord qu'elle se disposait à fuir; mais elle prit le dessus du vent, se partagea aussi en trois divisions, et accepta nettement la bataille qui commença sur les trois heures de l'après-midi.

Combat naval de Saint-Martin de Ré. — Un terrible feu d'artillerie fit tout d'abord de part et d'autre de grands ravages. Le navire le *Postillon rochelois*, monté de deux cents hommes, et commandé par Jacques Arnault d'Orléans, fut coulé bas d'un coup de canon qui brisa la pièce principale de son avant. Nombre de personnes de marque du parti

huguenot périrent avec lui. De leur côté, quatre capitaines protestants, Daniel Braigneau, Hélie Thomas, Jaumier et Jean Arnault de la Tremblade, s'étaient en revanche attachés au grand navire la *Marguerite*, l'avaient accroché et y avaient fait entrer leurs équipages. La *Marguerite* allait infailliblement se rendre, quand elle fut secourue par le galion de Malte, dont la grosse artillerie changea la face des choses. Les équipages rochelois qui étaient entrés dans la *Marguerite* furent taillés en pièces. Le capitaine Braigneau, à qui cet événement ne laissait plus, sur son navire, que vingt hommes de cent soixante qu'il avait auparavant, fit couper les grappins, déborda et envoya demander des hommes à la Rochelle, où tout citoyen était soldat et marin. Le navire de Braigneau reçut bientôt tous les volontaires dont il avait besoin. Cependant l'avant-garde de Saint-Luc, qui soutenait depuis longtemps le choc presque à elle seule, était dans le pire état et semblait menacée d'une perte totale. Charles de Guise voulut aller lui-même à son secours. On lui représenta en vain que, pour sauver Saint-Luc, il allait se perdre, parce qu'il ne pouvait être suivi de son corps de bataille qui était sous le vent. Mais l'imminent péril de son avant-garde émouvait trop le duc; il ne prit conseil que d'une générosité téméraire et ordonna à ses pilotes d'arriver sur les Rochelois. Aussitôt ceux-ci, au comble de leurs vœux, abandonnent l'avant-garde et enveloppent en bon ordre le galion amiral dans son isolement. C'est alors que commença l'un des combats les plus furieux et opiniâtres dont on ait conservé la mémoire. Le feu du canon et celui de la mousqueterie, combinés ensemble et alternativement ménagés, produisaient l'effet d'un tonnerre continu. Les Rochelois jetèrent les grappins de deux de leurs brûlots, qu'ils embrasèrent à l'instant, dans les haubans du galion, et y fixèrent l'implacable incendie. Charles de Guise sembla retrouver son sang-froid dans le désespoir de la défense. D'un côté, il fit éteindre le feu; de l'autre, il fit repousser les assaillants qui le foudroyaient de toute leur artillerie. Il plaça Tavannes à la proue, Corse à la poupe, la Roche-

foucauld au grand mât, et lui-même, se trouvant partout, il ordonna et combattit, ayant le feu sur sa tête, et sous les pieds la mer prête à l'engloutir. Les amarres des grappins ayant été coupées, il fit prendre le large aux deux brûlots; mais, par une fatalité terrible, le vent les jeta, aux cris de joie des huguenots, sous la poupe du galion qui venait à peine de s'en débarrasser. Le feu devint alors un embrasement presque sans gradation. Rapide comme un serpent, il se glissa, monta ou descendit le long des cordages, s'engouffra dans les voiles, en ressortit plus furieux après les avoir partagées, déchirées. Guise, malgré les instances des siens, refusa de se jeter dans sa chaloupe et de se retirer. De nouveau il combattit d'un côté ses adversaires, de l'autre les flammes. Enfin, quelques volées de canon tirées à fleur d'eau écartèrent une seconde fois les brûlots, et le galion amiral, après une lutte de plus de deux heures, rebuta par une si indomptable résistance ses adversaires, qu'ils se retirèrent. Guise profita de cette retraite pour éteindre entièrement le feu et réparer à la hâte ses plus indispensables agrès. Sa flotte l'avait cru perdu; elle le revit avec transport. D'un autre côté, la bataille s'était engagée d'une manière plus générale entre les deux partis et il y avait eu une mêlée des plus sanglantes. On ne se sépara qu'avec la nuit. Guiton, dont le navire avait été horriblement maltraité, s'était vu obligé de se retirer avant la fin de l'action. Quoique les huguenots eussent fait des pertes considérables, le résultat de la bataille du 27 octobre n'avait pas donné une entière victoire à Charles de Guise. Dès le lendemain, la mer étant calme, il donna ordre au général des galères d'arriver sur la flotte rocheloise dans la retraite qu'elle avait choisie. Macquin, vice-amiral huguenot, perdit la vie dans l'engagement qui eut lieu. Le soir du même jour, le marquis de Rouillac amena du Brouage huit navires de renfort au duc de Guise, qui arrêta une nouvelle et décisive attaque pour le 30 octobre; mais une grande tempête, qui dura jusqu'au 6 novembre, l'empêcha d'exécuter son projet et donna le temps d'arriver à la nouvelle paix conclue avec

les protestants, qui ne devait pas être plus longue que les précédentes.

Pour donner à son administration une autorité plus respectable, Richelieu fit convoquer une assemblée de notables, que le roi ouvrit le 2 décembre 1626 et qui dura deux mois et demi. L'armée congédiée, le cardinal fit faire de grands préparatifs, armer des navires, lever des soldats; tout annonçait une guerre prochaine. Elle ne tarda pas en effet à éclater. Le 11 juillet 1627, une flotte anglaise de quatre-vingt-dix voiles, commandée par le duc de Buckingham, accompagné du prince de Soubise, parut devant l'île de Ré. Soubise se jeta dans une chaloupe pour aller à la Rochelle savoir quelles étaient les intentions des habitants. La ville était divisée en deux factions : l'une d'elles ne voyait pas sans amertume l'Angleterre se mêler de nouveau des querelles intestines de la France. Cependant la faction adverse finit par l'emporter. Pendant ce temps, Buckingham faisait une attaque contre l'île de Ré, défendue par le brave Saint-Bonnet de Toiras, qui ne put empêcher les Anglais, bien supérieurs en nombre, d'opérer une descente. Aussitôt Richelieu fit équiper à Bayonne quinze pinasses qui eurent l'ordre de se rendre aux Sables-d'Olonne, où l'on faisait de grands amas de munitions pour être transportées à la citadelle de Saint-Martin, dans laquelle s'était retiré de Toiras. — En même temps, le cardinal faisait armer au Brouage, à Bordeaux, à Dieppe, à Saint-Malo et au Blavet, qui venait de changer son nom en celui de *Port-Louis*. Des forces furent aussi envoyées à l'île d'Oléron. La citadelle de Saint-Martin reçut des secours, et, dès le lendemain, sept barques, expédiées du continent, ravitaillèrent le fort la Prée. L'armée royale s'approcha, au commencement d'août, de la Rochelle, et resserra cette place du côté de la terre. Richelieu offrit des conditions de soumission aux Rochelois, mais elles ne furent pas acceptées.

Le 12 octobre, Louis en personne arriva au camp devant la Rochelle, accompagné du cardinal, qui donna des ordres

pour qu'on tînt la ville bloquée pendant qu'on irait chasser les Anglais de Ré. Une descente, confiée au général de Schomberg, fut en effet opérée dans cette île, et les Anglais se virent obligés de se rembarquer. Le duc de Buckingham, à qui son pays ne pardonna jamais la honte qu'il lui avait fait essuyer en cette circonstance, ramena sa flotte en Angleterre au mois de novembre. Alors Richelieu, tout entier aux travaux du siége de la Rochelle, fit tracer autour de son enceinte des lignes de contrevallation, et, pour empêcher la communication avec les secours qui pourraient venir d'outre-mer, il résolut, en attendant mieux, de tenir continuellement une flotte dans les rades voisines, sous le commandement de Charles de Guise; puis il se décida pour un projet gigantesque.

Le port de la Rochelle ne possédait pas encore son bassin à flot, qui ne date que de 1770; mais la nature, avant cette troisième division, œuvre de l'art, l'avait déjà partagé en havre et avant-port. C'est cet avant-port, espèce de petit golfe précédant le havre qui s'allonge jusqu'au sein de la ville, que Richelieu ne recula point à barrer par une digue infranchissable, pour enfermer d'un côté les navires rochelois dans leur havre, et de l'autre défendre l'accès de la ville aux navires anglais. En un mot, il résolut d'emprisonner la Rochelle, malgré la fureur des flots, et sous les yeux mêmes des habitants. Cette digue fut commencée le 30 novembre 1627, et bientôt après renversée par une tempête. L'ouvrage fut bientôt repris sous la forme d'un plan incliné, pour mieux résister aux coups impétueux des vagues. La prodigieuse masse qui devait former la digue ne fut pas uniforme. On y employa des pilotis, de la maçonnerie, et des bâtiments chargés de matières pesantes. D'énormes quartiers de pierres de taille servirent d'assise au mur qui s'appuyait aux deux extrémités, et dont le milieu fut rempli de blocage et de gros moellons. Une file de pilotis de retenue assurait la fondation. Lorsque la profondeur des eaux ne permit plus de pousser le mur plus avant, cinquante-neuf navires, forte-

ment attachés par des liens de fer et remplis de matériaux bien cimentés, furent coulés bas, puis mis au niveau du mur et couverts d'une immense quantité de pierres. Les deux branches de la digue, dans leur prolongement, laissaient place à un goulet ou petit passage de trente toises. Enfin la digue était protégée par une nombreuse artillerie et flanquée de deux forts à ses extrémités. Tel était ce fameux travail, qui mura chez eux les habitants d'une puissante ville maritime.

Quand l'hiver fit sentir ses rigueurs, Louis XIII quitta l'armée, et Richelieu en prit lui-même le commandement général, ayant pour lieutenants le duc d'Angoulême et les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. L'armée était forte de trente mille hommes. Chaque jour pourtant le blocus se resserrait davantage. La disette se faisait cruellement sentir dans la place, où l'on attendait avec impatience qu'une nouvelle armée navale d'Angleterre vînt laver l'affront souffert par Buckingham à l'île de Ré, et apportât des secours de plus en plus pressants. Enfin le comte de Denbigh fit voile de Plymouth, avec une flotte de cinquante navires, et vingt barques chargées de vivres et de munitions, qui tiraient assez peu d'eau pour qu'on se flattât de leur faire passer le goulet. Au commencement de mai 1628, la nouvelle flotte d'Angleterre se présenta devant l'île de Ré. Le hardi capitaine Braigneau, celui-là même qui s'était signalé dans les dernières batailles navales des Rochelois, se trouvait sur l'un des bâtiments anglais; il mit à profit le vent et la marée, se confia à une petite chaloupe, évita tous les obstacles accumulés en avant de la digue, traversa le terrible goulet, et vint annoncer à ses compatriotes la nouvelle du puissant renfort qui leur arrivait. Les Rochelois parurent en ce moment oublier tous leurs maux; ils s'embrassaient : c'était un transport immense. Transport décevant! Denbigh n'eut pas le courage d'affronter, avec ses cinquante voiles, trente-huit navires français, ni les batteries disposées sur les deux rives par les ordres de Richelieu. Après avoir tiré, le 18 mai, quelques volées de

canon contre l'estacade, il remit à la voile pour l'Angleterre, laissant les malheureux Rochelois dans la stupeur d'une telle déception et d'une lâcheté qui excita par toute l'Angleterre un long cri d'indignation. Les Rochelois ne parlaient pourtant pas de se rendre. Leur disette se changea en famine.

Pendant ce temps, Soubise ne se lassait pas de solliciter en Angleterre le départ d'une troisième flotte. Le duc de Buckingham se disposait à partir, quand il fut assassiné. Ce fut le comte de Lindsey qui eut le commandement du dernier armement que firent les Anglais pour essayer de secourir les Rochelois. Sa flotte, composée de cent quarante voiles, et portant six mille hommes de troupes de débarquement, parut en vue de la Rochelle le 28 septembre 1628. Le prince de Soubise et le comte de Laval étaient à bord avec un grand nombre de réfugiés français. Le 29, l'amiral d'Angleterre vint échanger quelques canonnades avec les batteries françaises; le 30, il essaya, sans succès, de diriger des machines incendiaires contre la flotte du duc de Guise; le 5 octobre, il abandonna au vent et à la marée un bâtiment chargé d'une lourde maçonnerie, sous laquelle étaient placés douze milliers de poudre, espérant qu'il ferait explosion tout contre l'estacade et la renverserait; mais ce bâtiment éclata sans causer de dommage. La flotte anglaise suivait cependant par un vent favorable; elle arriva jusqu'à l'estacade, contre laquelle son artillerie se perdit durant trois heures en impuissants efforts. Les Rochelois, spectateurs, du haut de leurs murailles, de ces infructueuses tentatives, attendaient avec d'inexprimables serrements de cœur l'instant où quelque trouée serait faite à la digue. Cet instant ne vint pas. La flotte anglaise tourna ses bordées contre la flotte française, qui lui riposta de manière à la dégoûter. Quoique les Anglais eussent l'avantage du vent, ils n'osèrent pas aborder les navires de Charles de Guise. Le lendemain ils revinrent bien encore à la charge, mais avec moins de vigueur et d'ensemble. Après avoir fait jouer leur artillerie pendant quatre heures, ils lancèrent

contre la flotte française neuf brûlots que suivaient plusieurs de leurs navires pour en seconder l'effet; ces brûlots furent habilement détournés par des barques qui les accrochèrent. Enfin les Anglais, malgré les instances de Soubise et de Laval qui voulaient qu'on fît une nouvelle tentative, se retirèrent définitivement et regagnèrent leurs ports, n'emportant de leurs trois expéditions navales que de la honte et des malédictions. Les Rochelois, dans l'impossibilité de soutenir plus longtemps la lutte, implorèrent la clémence du roi. — Le siége avait duré plus d'un an. Le cardinal entra dans la Rochelle le 30 octobre 1628. Les habitants reçurent leur pardon et la permission d'exercer librement leur culte. Les priviléges de la ville furent anéantis, le maire eut l'ordre de s'éloigner, l'hôtel de ville fut réuni au domaine, les fortifications furent rasées; on démolit aussi celles de l'île de Ré.

Richelieu, ayant ainsi réduit à l'impuissance le parti protestant, donna tous ses soins à la marine. Henri II de Montmorency, alors amiral de France, était jeune, ardent, et servait bien le roi. Il avait pris une part glorieuse à la victoire remportée, le 25 septembre 1625, par la flotte royale sur les Rochelois. Richelieu reconnaissait les mérites de l'amiral; mais, pour commencer à mettre à exécution son projet de ruiner les hautes prétentions de la noblesse, il résolut de lui enlever une des grandes charges du royaume et de s'attribuer à lui-même les pouvoirs de l'amiral: par ses conseils, le roi racheta donc à Henri de Montmorency son amiralat, au prix de douze cent mille livres, et le cardinal fut nommé (1) *grand maître et surintendant de la navigation et du commerce*, en octobre 1626. Cet acte hardi était du reste fort sage, car, le *grand maître* pouvant agir librement, aucun contrôle ne devait le contrarier, aucun mauvais vouloir ne venait paralyser son action. Richelieu voulut d'ailleurs que la grande maîtrise fût sans traitement annuel, mais il ne montra pas autant de modestie que de désintéressement,

(1) L'enregistrement des lettres données par le roi pour ce nouvel établissement n'eut lieu que le 18 mars 1627.

comme on en voit la preuve dans l'inventaire du navire le *Saint-Louis* (1).

Avant que le titre de grand maître lui eût donné un pouvoir absolu sur les choses de la marine, Richelieu, afin de s'affranchir plus tard de l'obligation de recourir aux puissances maritimes étrangères pour se composer des escadres au besoin, et en attendant la création et l'organisation des chantiers dans les ports de France, avait conseillé au roi de faire construire en Hollande un certain nombre de bâtiments solides et bons voiliers. Au mois de novembre 1626, cinq de ces bâtiments arrivèrent au Havre-de-Grâce. Les autres n'eurent pas le même bonheur; ils furent brûlés au Texel par les Anglais, avec lesquels on était alors brouillé parce qu'ils traitaient fort mal les catholiques au sujet de la composition de la maison de Henriette, femme du roi d'Angleterre. Un fait plus grave, la capture de plusieurs navires français par une flotte anglaise qui revenait d'Espagne, fit presser les constructions, et le cardinal accorda aux capitaines la permission d'armer en course et de courir sus au commerce anglais. Ces armements en course offraient en outre l'avantage de retenir les matelots dans les ports français, et permettaient aux armateurs protestants (modérés dans leur opposition ou ralliés au gouvernement du roi) de continuer leur négoce tout en faisant la guerre aux ennemis de l'État.

Le 2 décembre de cette même année (1626), Richelieu fit accueillir par l'assemblée des notables la proposition d'entretenir toujours sur l'Océan quarante-cinq bâtiments de guerre et d'augmenter dans la Méditerranée le nombre des galères. L'assemblée ayant été unanime pour la réalisation de ce projet (2), il reçut la sanction du roi.

(1) Ce navire avait vingt-huit pièces d'artillerie de fonte verte, vingt-six de vingt-quatre livres de balle, deux de douze livres et six pièces de canon de fonte verte marquées aux armes du roi et de *Monsieur le Cardinal*, tirant trente-six livres de balle.

(2) L'évêque de Chartres, interprète de l'assemblée auprès de Louis XIII, résuma son opinion sur ce chapitre important en disant : « On ne peut, sans la mer, ni profiter de la paix, ni soutenir la guerre. »

Ordonnance de 1634. — La flotte n'avait pas de code écrit. La marine militaire, comme la marine marchande, était régie par des coutumes anciennes dont la tradition faisait toute l'autorité. En même temps qu'il s'occupa à tirer de l'oubli l'art des constructions navales, si négligé en France depuis plus d'un demi-siècle, Richelieu voulut aussi organiser l'armée navale et régler les choses de la discipline.

Lorsqu'il s'était attribué la charge de *grand maître surintendant de la navigation*, il avait nommé *intendant général du commerce et navigation* de France messire Amador de la Porte, son oncle maternel, et l'avait chargé de tirer des lois maritimes de tous les pays et de tous les temps un règlement qui serait soumis au grand maître, et qui, approuvé par lui, deviendrait la règle qu'observeraient sur les navires de guerre les gens de mer, du capitaine au dernier des mousses. La compétence de messire Amador de la Porte étant moins grande en ce qui concernait les navires ronds qu'en ce qui touchait les galères, il chargea à son tour M. de Mantin, chef d'escadre de Guienne, d'emprunter aux législations anciennes, ainsi qu'à celles qui étaient alors en vigueur à l'étranger, des préceptes, des dispositions applicables au service des navires français. M. de Mantin remplit sa mission avec intelligence; messire de la Porte assembla au Brouage le conseil de marine, auquel il appela les principaux capitaines et officiers pour entendre la lecture du travail du chef d'escadre, et, après un mûr examen du mémoire, il en fit dresser des articles en forme de règlement, qu'il porta à l'éminentissime cardinal, le priant de l'autoriser de son approbation. Ce règlement arrêté au Brouage, le 15 novembre 1634, s'introduisit dans le recueil des lois maritimes sous le titre d'*ordonnance de* 1634.

Le besoin de réduire à l'obéissance « *des hommes de diverses humeurs, pour la plupart incivils et brutaux,* » avait en quelque sorte forcé l'auteur du règlement à emprunter aux coutumes étrangères des pénalités terribles. Ainsi, le matelot qui au moment du départ du navire n'était pas

rendu à bord, encourait la peine de la cale (1), trois fois répétée. La même peine était édictée quinze fois pour des délits de différentes sortes, et quelquefois elle était accompagnée d'une autre peine. Par exemple, l'homme de l'équipage qui touchait à tout, sans permission, devait être calé trois fois et battu de coups de corde par l'équipage; c'est ce qu'on a appelé depuis être condamné *à courir la bouline* (2). — L'homme qui, envoyé à terre par son capitaine, y demeurait plus qu'il ne devait, était calé trois fois et battu à coups de corde par une escouade de l'équipage du navire. Celui qui prenait de force des vivres dans la bouteillerie était puni des mêmes peines. Celui qui frappait de colère, avec le poing, le bâton ou une corde, subissait, outre les trois coups de cale, la fustigation à coups de corde par une escouade des hommes de quart. Celui qui avait *petuné* (fumé du tabac) après le coucher du soleil était calé trois fois et battu à coups de corde par tout l'équipage. La crainte de l'incendie avait dicté cet article du règlement, et, lorsqu'en 1688 le marquis de Seignelay fit reviser l'ordonnance de 1634 pour en faire l'élément principal de celle de 1689, la prescription relative au tabac fumé la nuit fut maintenue, ce qui prouve qu'elle avait inspiré peu de crainte aux matelots. Un supplice dont la tradition est restée vivante dans les marines européennes fut admis par le commandant de la Porte et ne révolta pas

(1) La cale était une immersion subie par le coupable, qui, hissé au bout d'une basse vergue, tombait dans la mer, d'où on le retirait bien vite pour éviter la suffocation. La cale (du grec χαλάω, lâcher, faire descendre, faire tomber) était fort ancienne. En 1190, dit Mathieu Paris, Richard, avant d'aller en Palestine, publia une ordonnance dans laquelle se lisait un article condamnant à trois coups de cale celui qui aurait frappé de la main une personne embarquée avec lui. Au treizième siècle, la cale était donnée à celui qui jurait le nom de Dieu, même par plaisanterie. Les Hollandais avaient une loi maritime qui condamnait à la cale extraordinaire dans un grand nombre de cas. La cale extraordinaire faisait passer le coupable sous la quille du navire.

(2) La peine de la bouline était ancienne ; on la trouve mentionnée dans une ordonnance catalane du quatorzième siècle en ces termes : « Correr la nau, » c'est-à-dire courir tout le long du navire entre deux haies de matelots frappant avec des cordes.

le cardinal. Voici l'article dans lequel il est mentionné : « S'il advenoit que quelqu'un tueroit son compagnon, ou qu'il le blessât de telle sorte qu'il en mourust, on attachera le mort avec le vivant dos à dos et seront jetés à la mer, et s'il est à terre sera exécuté à mort. »

Le 1er novembre 1634, Louis XIII, renouvelant les ordres qu'avait donnés Henri IV, enjoignit à tous « les justiciers et officiers qu'il appartenait » de condamner à la peine des galères tous les malfaiteurs, si l'on jugeait que pour leur crime ils l'eussent méritée, sans ordonner la peine de mort sinon contre ceux qui seraient convaincus de crimes atroces, comme assassinats, fausse monnaie et autres semblables qui ne sont réparables que par mort.

L'année suivante, Richelieu acheta au duc de Retz (moyennant la somme de 500,000 livres) le généralat des galères et la lieutenance générale « pour le roy dans les mers du Levant qui y était attachée, ainsi que la capitainerie et la propriété de la galère nommée *Contine*, » et en fit présent à François de Vignerot, sieur du Pont de Courlay, son neveu.— Il donna aussi à son neveu le marquisat des *isles d'Or*, vulgairement appelées les îles d'Hyères, que le duc de Retz lui avait cédé (en même temps que le généralat des galères) moyennant une somme de soixante mille livres. Après avoir réduit le parti huguenot à l'impuissance et humilié les grands, Richelieu, résolu d'abaisser la maison d'Autriche, s'unit aux protestants d'Allemagne, et les hostilités commencèrent en 1635. Chatillon et Brezé remportèrent d'importants avantages dans les Pays-Bas. Louis XIII rejeta hors des frontières les Espagnols, qui s'étaient emparés de Corbies; une autre invasion de l'ennemi en Bourgogne n'eut pas un meilleur succès. L'acquisition de l'Alsace et du Roussillon, les brillantes victoires du comte d'Harcourt à Casal, à Turin, à Ivrée, les succès en Allemagne de Banner de Torstenson, de Guébriand, signalèrent glorieusement les campagnes suivantes, pendant lesquelles les armées navales prirent une grande part à cette lutte acharnée contre l'Espagne et l'Autriche.

Prise des îles de Lérins par les Espagnols. — Une flotte espagnole, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, s'était réunie à l'île d'Elbe, d'où elle alla mouiller, le 3 septembre, dans la baie de Savone. Le commandant de l'armada était décidé à diriger une attaque soit contre les îles de Lérins, soit contre les îles d'Hyères, suivant les circonstances de temps ou de résistance. Le 12, il mit à la voile avec vingt-deux galères, cinq navires ronds ainsi que quelques chaloupes, et débarqua ses troupes, le 13, sur l'île de Sainte-Marguerite. La place, qui n'était pas fortifiée et n'avait que cent vingt défenseurs, se rendit presque sans résistance. Saint-Honorat, que les Espagnols attaquèrent ensuite et dont la garnison était de huit cents hommes, se défendit mieux; mais, le 15 au matin, il tomba au pouvoir de l'ennemi, et le marquis de Santa-Cruz prit possession des îles au nom du roi d'Espagne (1). Cet événement produisit en France un douloureux effet. Richelieu, justement irrité, aurait fait payer au maréchal de Vitry (gouverneur de Provence) son inconcevable négligence, si Louis XIII ne l'eût soutenu. Mais, pour dégager autant que possible sa responsabilité, il ordonna qu'une enquête fût poursuivie et chargea M. François Dumas, conseiller du roi et lieutenant en la maréchaussée de Provence, de recueillir les dépositions. L'enquête accusa les commandants de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat, sans toutefois justifier de Vitry, qui conserva néanmoins son commandement. La France ne pouvait rester sur l'affront du 14 septembre; le cardinal lui prépara une revanche, mais les ordres qu'il envoya dans les ports pour un prochain armement rencontrèrent bien des obstacles. Mal servi, trahi, le grand ministre ne se déconcerta pas. Il avait besoin d'auxiliaires intelligents et dévoués; il en avait déjà trouvé dans l'Église, il en prit

(1) Dans les derniers jours d'août, douze galères parties de Barcelone, sous le commandement du duc de Ferandine, avaient pu, impunément, passer entre l'île de Porquerolles et Port-Gros, et suivre la côte de Provence presque à portée de mousquet. Les forts étaient restés muets et les galères n'avaient pas bougé de leur mouillage.

un nouveau dans l'épiscopat. Gabriel de Rivarennes, prévôt de l'église de Nîmes, fut nommé évêque de Nantes et eut pour mission de s'entendre avec le maréchal de Vitry, ainsi qu'avec les sieurs de Bezançon et Guérapin (chargés des fortifications), et de visiter toutes les places de la côte de Provence pour hâter l'achèvement des travaux qui y restaient à faire. On donnait à de Vitry non pas un collaborateur, mais un mentor, et ce mentor était un homme d'Église. Il se résigna et se courba humblement sous la main du cardinal.

Résolu de reprendre aux Espagnols les îles de Lérins, Richelieu mit à la tête de l'armée navale le comte d'Harcourt et lui donna comme coadjuteur Henri d'Escoubleau de Sourdis, qui avait fait ses preuves au siége de la Rochelle. — L'autorité de l'archevêque était grande; il en usa à la satisfaction du cardinal, sans toutefois faire aller les choses aussi vite qu'ils l'auraient désiré l'un et l'autre. Enfin les navires arrivèrent les uns après les autres à la rade de Saint-Martin de Ré, d'où le comte d'Harcourt appareilla, le 10 juin, avec quarante navires. De Sourdis attendit l'arrivée du sieur de la Bouillerie et des trains de terre, conduisit ensuite son escadre à la rade de Belle-Isle et se rangea, le 16, sous le pavillon du comte d'Harcourt (1). Philippe des Gouttes, grand prieur d'Auvergne, un des plus illustres chevaliers de cette milice catholique qui luttait avec tant de dévouement et de gloire contre les pirates de la Méditerranée, montait le vaisseau amiral, qui portait le comte d'Harcourt et l'archevêque de Bordeaux. La flotte, divisée en trois escadres (Bretagne, Guyenne, Normandie), selon les ordres du cardinal, portait quatorze mille hommes et devait trouver un renfort en Provence. Elle appareilla le 23 au point du jour, fit

(1) L'armée était composée de cinquante bâtiments (grands ou petits). L'armement en canons de ces navires était de quatre cent dix pièces de fonte verte. Le vaisseau amiral, qui portait deux cent quatre-vingt-quinze hommes d'équipage, avait quarante-six pièces. Les navires de cinq cents tonneaux, avec deux cents hommes d'équipage, avaient de trente-six à trente-quatre bouches à feu, et ainsi de suite en diminuant à proportion du tonnage.

bonne route vers le détroit de Gibraltar, et aucun incident sérieux ne marqua le voyage (un navire anglais qui passait à portée de la flotte, ayant refusé de saluer le pavillon du roi, fut canonné et pris). — Arrivé au détroit, que les Espagnols avaient laissé libre, le comte d'Harcourt renvoya trois navires pour renforcer la garde-côte du Ponant et atteignit Toulon dans les premiers jours du mois d'août. Le 18, l'armée navale, repoussée par un vent contraire, tenta de s'approcher des îles de Lérins. Quelques jours après, elle laissa tomber l'ancre sur la rade de Gourjou, où M. de Beauveau, évêque de Nantes, la rallia avec douze autres bâtiments et une galère. Le 6 septembre, l'amiral fit remorquer vingt-cinq navires qui, sous les ordres du vice-amiral Manty, devaient attaquer les galères espagnoles retirées dans le port de Morgues (Monaco). Celles-ci sortirent dès qu'elles aperçurent les bâtiments français. Il n'y eut toutefois pas d'engagement; une tempête obligea le vice-amiral à gagner Villefranche d'où, plus tard, il rallia le reste de l'armée à Menton. Le 19, vers 6 heures du matin, trente-deux galères d'Espagne et d'Italie se dirigèrent vers ce port, croyant probablement surprendre les Français; mais bientôt douze gros navires, remorqués par les galères, se portèrent à leur rencontre, les forcèrent à prendre chasse et les canonnèrent pendant deux heures sans cependant pouvoir les empêcher de se réfugier à Saint-Rémi. Le lendemain, menacées d'une attaque, elles s'enfuirent dans le plus grand désordre et ne furent pas poursuivies. Le comte d'Harcourt fit alors voile pour Villefranche, et le défaut de vivres fit renvoyer les galères à Toulon.

Malheureusement, les dissensions fâcheuses qui divisèrent les chefs appelés à prendre part aux opérations, retinrent l'armée navale dans l'inaction la plus complète depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de l'année 1636. Enfin, au commencement de l'année suivante, le rappel du maréchal de Vitry, qui fut provisoirement remplacé dans le gouvernement de Provence par Henri II,

prince de Condé, fit cesser tout désaccord. Le comte d'Harcourt et l'archevêque de Bordeaux prirent avec le général des galères, le baron d'Allemagne et l'évêque de Nantes, toutes les dispositions pour l'attaque des îles. Le 28 mars, on effectua le débarquement des troupes à l'île Sainte-Marguerite sous le feu de l'ennemi. Le comte d'Harcourt, suivi de neuf cents hommes d'élite et, bientôt après, des enfants perdus que conduisait le commandeur de Guitaut, ainsi que d'un grand nombre d'officiers volontaires, combattit avec la plus grande vigueur et contraignit les Espagnols à se retirer dans le fort de Monterrey. Il s'établit lui-même avec l'archevêque de Bordeaux (qui avait été légèrement blessé) dans un fortin évacué par ses défenseurs. Il fallut ensuite avancer pied à pied, et ce ne fut qu'au bout de quarante-trois jours de travaux et de combats que, le 12 mai, le gouverneur espagnol, don Miguel Perez y d'Exea, se vit contraint de capituler. M. de Guitaut, qui avait été désigné par le roi pour commander les îles de Lérins, lorsqu'on en aurait chassé les envahisseurs, entra aussitôt en fonctions.

Le 13 mai, le commandant de Saint-Honorat, sommé de se rendre, ayant répondu qu'il ne pouvait traiter, M. de Manti, avec son escadre, alla mouiller vers la pointe est de l'île; le commandeur de Gouttes avec le reste de la flotte et les galères se posta à l'ouest, à portée de mousquet. Bientôt le feu commença et fut si vif, qu'après une résistance des plus honorables, les Espagnols demandèrent à capituler.

La flotte française se porta promptement sur les côtes du Languedoc et vint en aide à M. Charles de Schomberg (1), qui délivra Leucate assiégée et battit les Espagnols le 29 septembre.

Richelieu décida alors qu'une partie des forces réunies dans le Levant ferait une démonstration vigoureuse con-

(1) Ce succès valut à Schomberg le bâton de maréchal, et à l'archevêque de Bordeaux une lettre de félicitation écrite par Louis XIII le 11 octobre.

tre Alger et Tunis, et que l'autre, composée de dix-huit vaisseaux, trois brûlots et cinq flûtes, retournerait dans les ports de l'Océan, afin de se réparer et d'entrer dans la composition d'une nouvelle flotte armée pour la campagne de 1638.

Cependant le maréchal de Vitry, qui était retourné à son gouvernement après la prise des îles de Lérins, était mal avec tout le monde. L'archevêque de Bordeaux ne pouvait le voir; le comte d'Harcourt l'estimait et l'aimait encore moins; le roi ne le défendait plus guère contre le cardinal. Arrêté le 27 octobre, il fut conduit à la Bastille et n'en sortit qu'après la mort de Richelieu.

L'année 1638 fut heureuse pour la marine française. Destinée à coopérer à la prise de Fontarabie, dont le prince de Condé avait entrepris le siége, l'armée navale que commandait l'archevêque de Bordeaux appareilla de l'île de Ré le 29 juillet, et mouilla devant Fontarabie le 2 août. Le 7, le sieur de Cangé la rallia avec une division qui était allée détruire quelques navires dans le port du Passage, et, bientôt après, l'arrivée de onze nouveaux bâtiments la porta à soixante-quatre voiles dont quarante-quatre galions (les autres étaient des frégates, des flûtes et des brûlots). Le 17, vers 8 heures du matin, le chevalier de Montigny, qui croisait au large, ayant signalé quatorze galions espagnols et quatre frégates, le conseil de guerre, aussitôt réuni, émit l'avis que le commandant en chef devait sortir avec dix-neuf galions et cinq brûlots, tandis que le vice-amiral Delaunay-Bazilly resterait au mouillage avec le reste de l'armée. L'amiral appareilla donc à onze heures du soir; mais, la brise de terre ayant manqué quelque temps après, il se vit contraint de laisser tomber l'ancre, afin de n'être pas entraîné à la côte, et les bâtiments espagnols purent se réfugier sous les batteries de Gattary (Guetaria). Pendant trois jours, le calme retint l'armée française dans l'inaction. Le 22, à midi, la *Licorne*, de 39 canons, capitaine de Montigny; le *Cygne*, de 30 canons, capitaine de Cangé; la *Marguerite*, de 16 canons, capitaine Chastelux; la *Madeleine*, de 24 canons, capitaine

Dumay; la *Salamandre,* de 24 canons, capitaine Cazenac; le *Griffon*, de 16 canons, capitaine Lachesnaye, mirent à la voile. Le peu de profondeur de la rade empêcha l'emploi d'un plus grand nombre de navires; mais ceux qui purent prendre place dans la ligne étaient accompagnés chacun par un brûlot, et ces brûlots eux-mêmes étaient soutenus par l'*Aigle,* capitaine de Senantes; le *Neptune,* de 16 canons, capitaine Duquesne; la *Perle,* de 24 canons, capitaine de Boisjoly, et trois autres bâtiments dont le nom n'est pas donné.

Combat naval de Guetaria, 22 *août* 1638. — Après une lutte acharnée, l'artillerie des Français eut le dessus et les brûlots complétèrent la victoire. Tout ce qui ne fut pas coulé devint la proie des flammes. M. de Sourdis attribua justement au commandeur des Gouttes le succès de cette affaire. Le comte d'Harcourt, qui avait toujours le commandement de l'armée du Levant avec mission de défendre la côte de Nice contre toute attaque des Espagnols, aperçut, au commencement d'août, vingt-cinq galères ennemies qu'il poursuivit inutilement; quelque temps après il tenta encore de les atteindre, mais le vent tomba et pendant la nuit elles lui échappèrent à la faveur de leurs rames.

Les galères de France n'étaient pas avec le comte d'Harcourt dans ces deux chasses sans résultat. M. du Pont de Courlay, leur général, qui n'avait aucun ordre, était allé passer la saison chaude à la tour d'Aigues. Une lettre du roi lui enjoignit d'aller presser le départ de ses navires. Le 12 août, il partit de Marseille avec quinze galères munies de pierriers (les meilleures armes pour les combats à courte distance) et rejoignit le lendemain à Toulon, le comte d'Harcourt, qui avait sous ses ordres dix-huit bâtiments de différentes grandeurs et trois brûlots. Les deux généraux reconnurent que la saison ne permettait pas d'entreprendre une campagne où navires à rames et vaisseaux navigueraient de conserve. M. du Pont de Courlay se décida à prendre seul la mer et à courir le long des côtes de Provence et d'Italie

pour en éloigner les Espagnols. Il mit à la voile le 28 août vers minuit, mais au point du jour un coup de vent le contraignit de relâcher à Villefranche. Ayant appris là qu'une quinzaine de galères d'Espagne débarquaient de l'infanterie à Final, il partit le 31 août, bien que le vent fût contraire à sa navigation, et arriva le soir en vue des bâtiments ennemis, qui se hâtèrent d'appareiller et de se mettre en bataille.

Combat naval de Gênes, 1er septembre 1638. — De part et d'autre on s'observa en se préparant à la lutte. Le 1er septembre du Pont du Courlay mit à la voile, le cap au N.-N.-E. et chercha à gagner le vent sur l'ennemi, qui, de son côté, longeait la terre de très-près, afin de se réfugier dans le, port de Gênes; mais lorsqu'il en approcha, nos galères, par un suprême effort de la chiourme, parvinrent à se présenter en travers de la route qu'il suivait, et l'action ne tarda pas à s'engager.

Les forces n'étaient pas tout à fait égales. Les arbalétrières (1) des galères espagnoles étaient garnies d'un plus grand nombre de combattants que celles des galères françaises; mais, dès le premier choc, l'ardeur, le désir de vaincre, l'entrain particulier à notre nation, suppléèrent au nombre. La capitane de France aborda résolûment celle d'Espagne et, conformément aux ordres qu'avait donnés le général, chaque galère se dirigea rapidement sur celle qui lui correspondait dans la ligne ennemie. La lutte fut terble et dura deux heures (2), car des deux côtés on déployait la plus grande bravoure; enfin la victoire resta aux Français, qui s'emparèrent de six galères (la capitane et la patronne d'Espagne, la patronne de Sicile, la *Bassiane*, la *Saint-Francisque* et la *Sainte-Marie*) et en perdirent trois :

(1) Chemins extérieurs régnant le long des galères au-dessus du sillon (emplacement des bancs des rameurs). On y postait pour le combat les soldats qui combattaient avec l'arbalète.

(2) Il périt 6,000 hommes; aussi une relation qui parut à Lyon, à l'époque, sans nom d'auteur, portait-elle ce titre : *Le Furieux Combat des galères de France et d'Espagne près de Gênes.*

la *Maréchale*, la *Vabelle* et la *Servienne*. Pendant ce combat, frère Antoine Marguillet, chevalier de Malte, qu'un arrêt du parlement d'Aix avait condamné à ramer sa vie durant, fut déchaîné pour combattre, et eut sur la *Cardinale*, où il subissait sa peine, le commandement du côté gauche de la rembate (petit château élevé sur la proue). Il en repoussa plusieurs fois l'ennemi qui tentait de l'envahir; et, le capitaine de la *Cardinale* (le chevalier des Roches) ayant été tué ainsi que son lieutenant, son pilote, ses comites, ses canonniers et une partie de ses soldats, Marguillet prit le commandement du navire, qu'il sauva malgré la rébellion de la chiourme (toute napolitaine) et les efforts des Espagnols qui s'y étaient introduits à l'abordage. Cet acte de vigueur méritait bien une récompense. Le roi fit grâce au chevalier et le restitua « en sa bonne fame, renommée et biens non d'ailleurs confisqués, satisfaction faite à la partie civile. »

Le combat du 1er septembre 1638 est le dernier qui ait eu lieu entre des escadres exclusivement composées de navires à rames. Les Marseillais s'y distinguèrent d'une manière particulière et plusieurs payèrent la victoire au prix de leur vie. « Ils furent extrêmement regrettés, dit le père Fournier. Aussi, la joie ne fut-elle pas sans mélange lorsque le 13 octobre, sur les deux heures de l'après midi, la réale entra la première dans notre port, belle à voir pour ses bannières et ses autres agreils, mais beaucoup plus pour la capitane d'Espagne qu'elle tirait après elle par la poupe, l'étendard traînant en mer; les autres traînant pareillement celle que chacune avait remise (1); toute la ville les reçut avec grand applaudissement et tous allèrent à l'église Majour en rendre grâces à Dieu et chanter le *Te Deum*. »

Le 1er juin 1639, l'archevêque de Bordeaux partit de Belle-Isle avec la flotte du Ponant et parut le 8 devant la

(1) Remise.., vaincue, c'est le mot employé dans toutes les relations : « *La Cardinale attaqua si courageusement qu'elle remit d'abord la galère qu'elle aborda.* »

Corogne. A son approche, trente-cinq navires espagnols chargés de troupes, qui se disposaient à faire voile pour les Flandres, se retirèrent prudemment dans le port sous la protection de deux batteries et d'une estacade. De Sourdis, après avoir vainement cherché à les attirer au combat (il jugeait la position trop forte pour être attaquée), prit le parti de s'éloigner et d'aller les attendre sur le chemin de Dunkerque; mais bientôt assailli d'une violente tempête, pendant laquelle la plupart des bâtiments coururent de sérieux dangers, il ne parvint que difficilement à gagner Belle-Isle qui, selon son expression, était « le rendez-vous de tourmente. » Il avait eu la douleur de voir périr, sans pouvoir les secourir, vingt doubles pinasses ou frégates de Calais, pontées et montées, par les meilleurs hommes désignés pour les descentes.

Le 7 août, l'archevêque de Bordeaux reprit la mer, et se portant de nouveau sur la côte d'Espagne avec quarante vaisseaux ou frégates, vingt et un brûlots et douze flûtes, détruisit les forts de Larédo, qui fut livrée au pillage (14 et 15 août). — Le lendemain, une énergique attaque fut dirigée contre Saint-Oigne (Santona), où s'étaient réfugiés deux galions espagnols que leurs capitaines abandonnèrent en les livrant aux flammes. On sauta à leur bord, mais un seul put être préservé d'une destruction complète.

Après l'affaire de Santona, l'armée navale resta quelque temps dans les parages où elle espérait faire des prises; mais elle ne tenta rien contre les villes d'Espagne et revint en France à la fin du mois de septembre. L'année suivante (1640), de Sourdis se rendit sur les côtes d'Italie et s'empara, au fond du golfe de Naples, de trois vaisseaux ennemis et d'un gros galion. Le 21 juillet de cette même année, le marquis de Brezé, qui avait sous ses ordres vingt et un bâtiments de différentes grandeurs et neuf brûlots, aperçut trente-six galions espagnols (qui se disposaient à partir pour le Mexique) à environ neuf milles de Cadix et les attaqua à trois heures de l'après-midi. Lorsque la nuit vint suspendre l'action, le vaisseau amiral

espagnol et quatre galions richement chargés avaient été coulés. La flotte française avait perdu sept brûlots, quelques bons officiers et un certain nombre de matelots et de soldats. Le lendemain matin, de Brezé émit l'avis d'entrer dans la baie de Cadix où s'étaient réfugiés les navires ennemis, mais le conseil de guerre pensa qu'il était imprudent d'engager un second combat.

L'année suivante (1643), tandis que le général de la Mothe-Houdancourt faisait le siége de Tarragone, de Sourdis bloqua cette ville par mer avec douze vaisseaux, six pataches, une frégate, cinq brûlots et douze galères. Pendant le blocus de Tarragone il y eut plusieurs engagements partiels dans lesquels nos marins eurent l'avantage : le 4 juillet, quarante et une galères (de Gênes, de Naples et d'Espagne) ayant tenté de s'approcher du port, une d'elle, la *San-Felipe*, fut prise, vingt-neuf se virent obligées de virer de bord, et les onze autres, qui étaient parvenues à atteindre le port, furent aussitôt attaquées; elles allaient être prises, quand la brise, en fraîchissant du large, força les vaisseaux à s'éloigner au moment où elles allaient être complétement détruites; mais le lendemain Duquesne, malgré le feu des batteries de la côte, incendia celles qui avaient résisté à la canonnade de la veille. Le 19 août, l'amiral don Antonio d'Oguedo parut devant Tarragone avec soixante navires, et le 20 ses galères ainsi que quelques barques tentèrent, sans réussir, de forcer le blocus tandis que ses vaisseaux canonnaient l'armée française. Après quatre heures d'engagement, que la nuit vint interrompre, les Espagnols se retirèrent fort maltraités. Pendant la journée du 21, le calme maintint les deux flottes en vue; le 22, les Français étaient à grande distance sous le vent : la supériorité numérique de l'ennemi ainsi que le manque de vivres et d'eau, les obligeait à regagner Toulon. Cet insuccès causa la disgrâce de l'archevêque de Bordeaux.

Le 30 juin (1642), deux galères espagnoles furent brûlées à Vinaroz, et le 1er juillet la flotte française, sous les ordres du duc de Brezé, livra aux forces navales espagnoles deux

combats acharnés dont l'issue resta indécise et dans lesquels les pertes furent égales de part et d'autre (1).

Le cardinal de Richelieu mourut le 4 décembre de cette même année et, cédant au désir qu'avait manifesté l'illustre ministre, le roi donna au duc de Brezé la *grande maîtrise de la navigation et du commerce*. Le 7 janvier (1643), le nouveau *grand maître*, qui n'avait que vingt-trois ans, prêta serment entre les mains du roi, que la mort frappa quelques mois après.

Sous le règne de Louis XIII, les Normands firent de nombreux voyages aux Indes orientales. En 1616, une compagnie, qui avait pour chef Girard le Flamand, fit partir de Normandie quelques navires pour l'île de Java. Le 2 octobre 1619, Augustin de Beaulieu, natif de Rouen, prenant le titre de général, mit à la voile de Honfleur, avec le *Montmorency*, qu'il commandait en personne, et qui avait cent vingt-six hommes d'équipage, vingt-deux canons (dont six en bronze), deux fauconneaux et vingt pierriers; l'*Espérance*, capitaine Gravé, portant cent dix-sept hommes, vingt-six pièces de canon, vingt pierriers, et la patache l'*Hermitage*, capitaine Redel, portant trente hommes d'équipage, huit pièces de canon et huit pierriers. L'expédition emportait des vivres pour deux ans. Le 2 novembre, elle doubla le cap Vert; elle eut quelques relations avec les habitants de la côte occidentale d'Afrique, que Beaulieu connaissait déjà pour avoir fait, en 1612, de concert avec le chevalier de Bricqueville, un essai de colonisation sur la rivière de Gambie. Le 6 janvier 1620, on passa la ligne. Le 15 mars suivant, on jeta l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance; les équipages descendirent, en partie, à terre et nouèrent quelques relations avec les naturels; on fit même une assez longue excursion dans le pays. Les temps contraires ne permirent pas de lever l'ancre avant le 5 avril. Le 26 du même mois, une tempête affreuse mit le *Montmorency* en un tel désarroi, que force fut à Beaulieu

(1) Les Espagnols perdirent un galion, et les Français un gros navire.

de laisser prendre les devants à l'*Espérance*, et d'aller, avec la patache l'*Hermitage*, se réparer à Madagascar, dans la baie de Saint-Augustin. Beaulieu et Gravé s'étaient préalablement donné le mot pour se rejoindre à Bantam, en l'île de Java, avant la fin de l'année. Le général de l'expédition, qui, pendant le cours de son long voyage, s'occupa activement, soir et matin, d'étudier les variations de l'aimant, ne négligea pas non plus de s'enquérir des mœurs, usages et richesses des pays qu'il rencontrait. L'île de Madagascar fut l'objet de son attention pendant le temps qu'il y séjourna, et quand il la quitta, le 3 juin 1620, ce fut pour aller prendre connaissance des Comores. La grande Comore, qui est, dit-il, la plus proche de la terre ferme de Mozambique, lui parut attirer, en raison de sa hauteur, beaucoup de nuages autour d'elle, qui la rendent extrêmement froide et humide. Le roi de la grande Comore envoya à Beaulieu un de ses gens pour lui témoigner le plaisir que lui faisait éprouver l'arrivée des Français dans ses terres. Beaulieu remarqua d'une manière particulière l'île Mayotte, qu'une expédition récente a rendue française; il l'a trouva d'un excellent mouillage, moins haute, plus habitable que les autres Comores, et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Le 28 juin, le *Montmorency* repassa la ligne, et le 27 septembre on aperçut, après bien des difficultés, la côte de Malabar. Beaulieu détacha une embarcation avec vingt-trois hommes, pour aller s'informer, auprès d'un bâtiment qu'on découvrait au loin, de l'inconvénient qu'il y aurait peut-être à essayer de doubler le cap Comorin, dans une saison si avancée. Beaulieu attendait depuis longtemps le retour de ce canot, quand un bruit de mousqueterie vint lui présager quelque malheur. En effet, on vit revenir l'embarcation avec cinq hommes seulement des vingt-trois qui avaient été envoyés à la découverte, et encore ces cinq infortunés étaient-ils horriblement mutilés. Le bâtiment audevant duquel on était allé appartenait à des pirates maures qui, après avoir attiré à eux les Français, en avaient fait

un affreux massacre. Le 2 octobre, pourtant, le *Montmorency* était en travers du cap Comorin avec la patache l'*Hermitage*, où les maladies ne laissèrent bientôt plus que trois hommes vivants. Beaulieu n'arriva à l'île de Sumatra, le 1er décembre 1620, que pour y ouïr les bruits précurseurs d'un malheur bien plus grand que tous ceux qui avaient précédé; ces bruits concernaient le navire l'*Espérance* et son équipage. Aussitôt on envoya de Ticou, où l'on se trouvait, à Achem et à Bantam pour avoir de plus amples informations. Beaulieu se rendit même de sa personne à Achem, où il fut reçu avec une pompe tout asiatique par le souverain du pays. Là, les Français eurent fort à se plaindre des Anglais, à ce point qu'ils eurent besoin de beaucoup de précautions pour se garantir d'être assassinés par eux. Beaulieu honora son expédition par le rachat de plusieurs esclaves chrétiens, Portugais de nation, qui étaient esclaves du souverain d'Achem. Cependant le général, restant toujours sans nouvelles positives de l'*Espérance*, et n'en ayant plus même de la patache l'*Hermitage*, dernièrement envoyée pour découvrir ce bâtiment, prit le parti d'aller lui-même à la recherche. Après avoir un moment fait voile du côté de Bantam, il revenait vers la rade d'Achem, sur l'avis qu'un petit navire français s'y trouvait, quand un bâtiment, portant pavillon anglais, détacha sa chaloupe vers le *Montmorency* et lui envoya une personne qui avait appartenu à l'*Espérance*. Beaulieu apprit alors d'une manière certaine que ce navire avait été arrêté, puis brûlé, la nuit, par les Hollandais, à Jacatra, et que, s'il n'y prenait garde, on préparait au *Montmorency* un sort pareil; il apprit aussi que le capitaine Gravé, après être parvenu, non sans beaucoup de peine, à s'échapper des mains des Hollandais, se trouvait très-gravement malade sur le bâtiment même d'où venaient ces tristes détails. Peu de jours après, Gravé mourut à bord du *Montmorency*, où on l'avait déposé. Beaulieu retourna à Achem, en l'île de Sumatra, où il fit un nouveau séjour, et se rendit de là pour la seconde fois à Ticou, d'où il appareilla pour la France le 1er fé

vrier 1621. Il arriva au Havre-de-Grâce le 1er décembre de la même année, après trente-huit mois d'une navigation qui, malgré bien des mésaventures, des catastrophes même, n'avait pas été infructueuse, puisque le *Montmorency* rapportait une charge plus que suffisante pour en couvrir les frais. Il y eut encore plusieurs expéditions des Normands aux Indes orientales durant la première moitié du dix-septième siècle.

L'Afrique fut aussi à cette époque le but des expéditions des infatigables navigateurs normands. Le Sénégal, découvert en 1457 par les Portugais, attirait surtout l'attention des négociants de Dieppe et de Rouen, qui, dès la fin du seizième siècle, y faisaient un commerce assez suivi. En 1619, Jean le Tellier, Dieppois, auteur d'un traité de navigation, fit voile pour l'Afrique et en releva à son tour les côtes occidentales. Enfin, de 1621 à 1626, une compagnie française se forma, sous le haut patronage de Richelieu, pour y faire le commerce; et, en preuve de la protection qu'il était disposé à lui accorder, le cardinal-ministre envoya, sous les ordres du vice-amiral Razilli, une escadre dans ces parages. La compagnie de 1626 jeta les fondements du premier établissement français au Sénégal à quatre lieues dans le fleuve du même nom, sur une île qui fut appelée Saint-Louis.

Mais on se souvint de cette grande île située au delà du cap de Bonne-Espérance, à l'entrée de la mer des Indes et que le canal de Mozambique sépare seul de la côte orientale du continent africain; on se souvint de l'île à laquelle les Européens avaient voulu imposer le nom de Saint-Laurent, mais qui n'en conserva pas moins celui de Madagascar. Quoique le refoulement des sables ait formé sur une grande partie du littoral de Madagascar de nombreux marais, les Français avaient rapporté de cette contrée insulaire les idées les plus avantageuses. Elles donnèrent naissance à une compagnie dont Richelieu protégea les commencements dans la dernière année de sa vie, et qui fut organisée par lettres patentes du 24 juin 1642. Le capitaine Ricault en était le

chef. Le but de la compagnie était de coloniser Madagascar et les îles adjacentes, pour s'assurer une large part dans le commerce des Indes orientales. Ce fut en mars 1643 qu'elle envoya, pour cet effet, son premier navire, nommé le *Saint-Louis*, capitaine Cocquet, qui déposa dans l'île, au mois de septembre, douze ou quinze Français entre lesquels étaient Pronis et Foucquimbourg, deux de ses agents. Ceux-ci s'établirent, avec le consentement du chef de la province, à la baie de Sainte-Luce, sur la côte sud-est.

Sous le règne de Louis XIII les Français prirent possession de plusieurs points importants sur les côtes de l'Amérique et de quelques îles. De 1626 à 1633, des marchands de Rouen fondèrent à la Guyane plusieurs colonies composées chacune d'un petit nombre d'hommes. En 1633, des négociants de Rouen obtinrent le privilége du commerce et de la navigation des pays entre l'Orénoque et l'Amazone, mais cette tentative ne réussit pas. Une autre compagnie, celle du Cap-Nord, se forma sur les ruines de la première en 1643; elle n'aboutit pas davantage. Un des associés, le sieur Poncet de Brétigny, parti de Dieppe avec trois cents hommes, se conduisit avec une telle barbarie et vis-à-vis de ceux-ci et vis-à-vis des indigènes, qu'on le massacra. Les indigènes (Galibis) n'eurent point de repos qu'ils n'eussent tué ou chassé tous les Français.

En novembre 1493, lors de son second voyage en Amérique, Christophe Colomb, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (voir *Marine espagnole*), découvrit le groupe d'îles qui se compose de la Guadeloupe, de Marie-Galante, des Saintes et de la Désirade. Plus d'un siècle s'écoula avant qu'on songeât à tirer parti de ces îles. On les abandonnait aux Caraïbes. Enfin, en 1635, Charles Liénard, sieur de l'Olive, lieutenant gouverneur de Saint-Christophe, et Jean Duplessis, sieur d'Ossonville, représentant la compagnie des îles d'Amérique, se rendirent à la Guadeloupe et en prirent possession. Duplessis sut se concilier les Caraïbes par son esprit de modération; mais il mourut, et l'Olive, moins prudent, déclara la guerre aux indigènes et les hostilités du-

rèrent jusqu'en 1660. A cette date, un traité de paix fut conclu entre les belligérants, et les Caraïbes se retirèrent, les uns à la Dominique, les autres à Saint-Vincent.

La Martinique, découverte par Christophe Colomb en 1493 (ainsi que nous l'avons déjà dit), se rattache au groupe des Antilles qu'on désigne sous le nom d'*îles du Vent*. Les Espagnols dédaignèrent ces îles, qui pour eux n'étaient que des *cayes* (rochers), et les Caraïbes en demeurèrent paisibles possesseurs. — En 1625, deux bâtiments, l'un anglais, l'autre français, abordèrent à Saint-Christophe, et, sans résistance de la part des indigènes, s'établirent dans l'île. Mais bientôt ceux-ci, excités par un de leurs *boyés* (sorciers), résolurent de se débarrasser des nouveaux venus. Anglais et Français, ayant eu vent de la trame, s'entendirent et d'un commun accord égorgèrent une partie des naturels. L'île entière passa sous leur domination. Un marin hardi, Pierre Belain, sieur d'Esnambuc, commandait alors les Français. Ses exploits sur mer lui avaient valu, lors de son départ, le titre de *capitaine du Roy sur les mers du Ponant*. La colonie fondée, il avisa le gouvernement français de l'état des choses, et, sous le patronage de Richelieu, il se forma une compagnie des Iles d'Amérique. Belain ne devait pas s'en tenir là. L'un de ses lieutenants à Saint-Christophe, Charles Liénard, s'était associé à Jean Duplessis et avait obtenu de la compagnie une commission pour fonder une colonie soit à la Dominique, soit à la Martinique, soit à la Guadeloupe. Ils quittèrent Dieppe le 25 mai 1635, emmenant cinq cent cinquante hommes. Un mois après, ils débarquèrent à la Martinique, y arborèrent les premiers le drapeau français; mais, trouvant l'île trop montagneuse, ils se transportèrent à la Guadeloupe. Belain, laissant sa colonie de Saint-Christophe, se porta sur la Martinique avec cent cinquante hommes et en prit solennellement possession le 15 septembre 1635, au nom de la compagnie, après avoir traité avec les sauvages. Les fondements de la nouvelle colonie établis, il nomma commandant Jean Dupont et retourna à Saint-Domingue. Dupont eut à lutter contre les Caraïbes,

qui étaient venus attaquer le petit fort en palissade bâti par Belain, les battit, et prit à son tour la route de Saint-Christophe. La colonie était fondée. En 1637, on envoya de France, pour remplacer Dupont à la Martinique, un neveu de Belain d'Esnambuc, nommé Duparquet. Celui-ci, peu après son arrivée, prit possession de Sainte-Lucie, de la Grenade et des Grenadilles, au nom de la compagnie.

Découverte vers 1505 par le Portugais Mascarenhas, la Réunion a successivement porté les noms de Mascareigne, de Bourbon, de Bonaparte. Le drapeau de la France y fut arboré pour la première fois par le capitaine Gobert, de Dieppe, en 1638. Ce fut en 1643 seulement qu'il en fut pris possession au nom de Louis XIII, par le sieur de Pronis, agent de la compagnie des Indes orientales à Madagascar.

Louis XIV (1643-1715). ***Régence d'Anne d'Autriche; Mazarin.*** — Anne d'Autriche se fit déférer la régence sans condition par le parlement, malgré le testament de Louis XIII qui lui adjoignait un conseil, et nomma Mazarin premier ministre.

La mort de Richelieu avait enhardi les Espagnols; ils avaient repris l'offensive et assiégé Rocroy, espérant, après s'être emparés de cette place, arriver à Paris sans obstacle, car ils n'avaient devant eux que des forces inférieures en nombre, sous les ordres d'un général de vingt et un ans, Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien (plus tard le grand Condé). Les deux armées, enfermées dans une plaine resserrée, « comme deux braves en champ clos, » dit Bossuet, s'attaquèrent le 16 mai 1643. Les deux ailes, formées de cavalerie, commencèrent la lutte avant que le centre pût combattre. Condé, à la tête de sa droite, culbuta la cavalerie qui lui était opposée; apprenant que sa gauche était battue par Mellos, il passa derrière la droite de l'ennemi victorieuse, pour la prendre à dos, et la dispersa; revint ensuite sur l'infanterie espagnole, qui était restée immobile, l'entoura, l'attaqua trois fois et la rompit.

Condé, qui pendant la bataille avait reçu cinq coups de mousquet dans ses armes, poursuivit ses succès avec au-

dace ; il s'empara de Thionville (août 1643), se tourna ensuite contre l'Autriche et ses alliés d'Allemagne, livra (uni à Turenne) trois combats sanglants au général bavarois Mercy, sous les murs de Fribourg (1644), et le contraignit à s'éloigner; enleva Worms et Mayence et revint à Paris jouir des acclamations populaires.

Cependant l'armée navale n'était pas restée inactive. Six vaisseaux, détachés de la flotte que commandait le duc de Brezé, avaient capturé, non loin de Barcelone, après un combat acharné, cinq navires espagnols (1) qui allaient de Majorque à Roses. Dix jours après cet avantage, le duc de Brezé avait repris la mer avec vingt vaisseaux, deux frégates, douze brûlots, et s'était dirigé vers Cadix, où se trouvait une armada forte de vingt-cinq voiles; mais il s'était arrêté le 30 août au soir devant Carthagène, dans le but de s'emparer de quatre vaisseaux, six galères, quelques flûtes et de plusieurs navires marchands qui étaient mouillés près du port. Résolus d'opposer une énergique résistance malgré l'inégalité des forces, les Espagnols s'étaient placés sur deux rangs devant leurs vaisseaux ; ils avaient rapproché le plus possible de la terre leurs flûtes ainsi que leurs navires marchands, et avaient fait, au large de cette triple ligne, une estacade flottante de barques, de vergues, de mâts reliés par des chaînes. Le lendemain matin, la flotte française avait appareillé pour commencer l'attaque, mais bientôt s'était élevé un fort vent d'ouest qui l'avait empêchée de se porter en avant; et comme elle ne pouvait s'approcher de la côte, en louvoyant, sans risquer de se perdre, elle avait continué sa route au sud-ouest et était allée jeter l'ancre au cap de Gata, où elle avait eu à combattre, le 4 septembre, vingt grands navires et six galères. L'action s'était engagée vers sept heures du matin, et, après douze heures de lutte acharnée, la victoire s'était

(1) C'étaient trois vaisseaux bien pourvus d'artillerie, une patache armée et un gros transport qui pouvait recevoir du canon. Ces cinq navires, aussitôt réparés, regréés et réarmés, avaient pris rang parmi les vaisseaux de la flotte du Levant.

déclarée pour les Français, qui n'avaient eu que deux vaisseaux très-maltraités, tandis que l'ennemi avait essuyé des pertes importantes (1). Les Espagnols avaient gagné en désordre Carthagène, et le duc de Brezé avait été contraint par le vent d'aller chercher l'abri de l'île de Formentera. Il s'était rendu ensuite à Alger, où il n'avait pu s'entendre avec le dey pour un échange de prisonniers, avait essuyé, en reprenant la route de Provence, une violente tempête qui l'avait contraint à se réfugier dans la baie de Palma, et était parvenu enfin à rejoindre Toulon (2).

En 1645, Turenne, qui s'était engagé avec trop de confiance dans l'Empire, ayant été vaincu à Marienthal par Mercy, le vainqueur de Rocroy accourut avec des renforts, fit reculer l'ennemi, pénétra jusqu'en Bavière et acheva la déroute de l'armée impériale dans la sanglante affaire de Nordlingen, où Mercy fut tué. En 1646, il enleva Dunkerque, assiégea vainement Lérida en 1647, mais répara cet échec sur un autre théâtre, le 10 août 1649, en battant, près de Lens (Artois), l'archiduc Léopold, frère de l'Empereur. Pendant ces triomphes, Turenne, qui opérait en Allemagne avec les Suédois sous les ordres de Wrangel, gagnait les batailles de Lavingen (novembre 1647) et de Susmarshausen (non loin d'Augsbourg), forçait le passage du Lech à Rain, et contraignait l'électeur de Bavière à sortir de ses États.

Au commencement de 1644, la France avait trente navires de mille à deux mille tonneaux, treize brûlots, quatre flûtes, treize bâtiments destinés à garder les côtes et vingt-sept galères dont une, la réale, restait presque toujours au port. Ce navire, très-orné de sculptures, tout couvert de riches dorures et de peintures véritables objets d'art, ne quittait la cale couverte sous laquelle le gardait Marseille que dans

(1) *L'amiral de Naples* et un vaisseau de Dunkerque avaient été incendiés ; le *vice-amiral d'Espagne* ainsi qu'un galion étaient tombés au pouvoir de nos marins.

(2) Il y trouva M. de Montigny, qui avait pris dix galères sur la côte d'Italie.

les grands jours d'embarras. Aucun fait maritime important ne marqua cette année. M. de Montade ainsi que M. de Marsac, qui avaient armé en course, et une escadre placée sous les ordres du chevalier Garnier, pourchassèrent les ennemis dans la Méditerranée. M. de Montade prit trois navires hollandais chargés de blé qu'ils portaient aux Espagnols. Le chevalier Garnier attaqua et brûla, près de Valence, quatre bâtiments espagnols (10 juin 1644). M. de Brezé bloqua Tarragone qu'assiégeait le maréchal de la Mothe-Houdancourt; mais ce blocus fut sans conséquence, le maréchal ayant été obligé de quitter Tarragone pour courir à Barcelone.

En 1645, l'action de la flotte, sous les ordres du duc de Brezé, se borna au blocus de Roses que prit le duc de Plessis-Praslin, par capitulation, le 29 mai. Bien que cette flotte (qui comptait vingt-quatre vaisseaux, six brûlots, quinze barques et brigantins, quatorze galères) n'ait pas eu à combattre, elle ne fut cependant pas inutile, car sa présence devant Roses en éloigna les secours qu'on y attendait.

En 1646, le cardinal Mazarin, résolu de porter la guerre en Italie, voulut qu'on commençât les opérations par la prise d'Orbitello, place maritime importante située entre la Toscane et les États du pape. Le duc de Brezé se dirigea donc vers la côte d'Italie avec vingt-cinq vaisseaux, vingt galères, dix brûlots et quatre flûtes, et vint débarquer six mille hommes au sud de la province de Sienne (10 juin). Le prince Thomas de Savoie, sous les ordres duquel étaient placées les troupes, mit le siége devant Orbitello, tandis que la flotte complétait l'investissement en bloquant le port. La place opposa une vigoureuse résistance. Le 14 juin, vingt-cinq galions espagnols, trente galères, huit brûlots et quatre frégates, sous les ordres de don Francisco Diaz Pimienta, furent signalés au large. Le duc de Brezé alla aussitôt les attaquer et eut sur eux un avantage marqué, bien que ses forces fussent inférieures en nombre; mais après trois heures de combat, alors qu'il

pouvait concevoir l'espoir de rendre leur déroute complète, il fut emporté par un boulet. Sa mort ralentit l'ardeur des Français. Le vice-amiral, comte du Daugnon, qui prit le commandement de l'armée, ne sut pas profiter des avantages qu'avait obtenus le vaillant grand maître de la navigation; au lieu de poursuivre l'ennemi afin d'engager une seconde affaire, et jugeant ne pas pouvoir tenir la mer plus longtemps, il revint en Provence. Peu de temps après son départ, le prince Thomas de Savoie, à l'approche d'une armée espagnole, se vit contraint de lever le siége d'Orbitello.

Ensuite le duc de Richelieu, général des galères, après un mois de brillantes mais vaines tentatives, se rendit au siége de Lérida, que Condé dut abandonner, et ne trouva plus tard aucune occasion de combattre.

La conduite du comte du Daugnon ayant déplu à la cour, le commandement de la flotte lui fut retiré et donné au commandeur des Gouttes, grand prieur d'Auvergne.

Il y avait de nombreux aspirants à la grande maîtrise de la navigation; tous les grands du royaume s'y croyaient des droits. Mazarin mit à néant toutes les espérances en priant la régente de s'en charger (4 juillet 1646). L'acte par lequel la surintendance générale de la navigation et du commerce était confiée à la reine mère ne lui infligeait pas, du reste, le ridicule du commandement des flottes françaises, qui, en temps de guerre, devait être donné aux officiers les plus capables de l'exercer; il en faisait un ministre, un administrateur de tout ce qui touchait au commerce maritime, à l'entretien et au mouvement des escadres, à la sûreté des ports et des côtes (1).

(1) Tous les grands officiers de la couronne, comme les princes, avaient des gardes; la reine, en sa qualité de grande maîtresse de la navigation, en eut, ainsi qu'en avait eu le cardinal de Richelieu. Les archives de la marine des années 1647, 1648, 1649, 1650 font connaître à combien revenait l'entretien de cette petite troupe. M. de Lunas, capitaine, avait par mois 2,000 livres; M. de Villeneuve, lieutenant, 150 livres; M. de la Brosse, enseigne, 120 livres; un maréchal de logis, 81 livres; trois brigadiers touchaient chacun 54 livres; quatre-vingt-treize soldats avaient pour solde et nourriture, 27 livres par homme. La compagnie coûtait donc par mois 3,274 livres, et par an, 39,232 livres.

La retraite précipitée du prince Thomas ne modifia en rien les desseins du cardinal. De nouvelles troupes, destinées à agir sous les ordres des maréchaux de la Meilleraye et du Plessis-Praslin, furent embarquées à Toulon, et la flotte, sous les ordres du commandeur des Gouttes, se dirigea vers Piombino, qui tomba au pouvoir des Français le 11 octobre; quelques jours après, Porto-Longone (île d'Elbe), énergiquement attaqué, eut le même sort.

Le chevalier Paul (1), brave officier dont le nom eut de l'éclat au dix-septième siècle, fut envoyé à Piombino. Le 1er avril, il quitta son mouillage avec six vaisseaux et six brûlots, arriva le 2 dans la baie de Naples, et y attaqua le lendemain, avec vigueur, six vaisseaux et plusieurs galères qu'il contraignit à s'éloigner; le 4 et le 6, s'engagèrent de nouveaux combats dont l'issue resta indécise. Enfin, le 7, les Napolitains ayant porté à treize le nombre de leurs vaisseaux, le chevalier Paul ne crut pas devoir lutter contre des forces si supérieures en nombre, et se retira à la faveur de la nuit.

L'année suivante (1647), Anne d'Autriche et son ministre firent un voyage en Normandie, afin de montrer à la province le roi, qui n'avait pas encore dix ans. Arrivés à Dieppe le 3 août, Leurs Majestés et le cardinal Mazarin, qu'accompagnait une suite nombreuse, eurent le lendemain le spectacle d'une naumachie. D'abord deux escadrilles, portant l'une le pavillon blanc de France, l'autre les couleurs de l'Espagne, exécutèrent d'habiles manœuvres en se canonnant à distance, en vinrent ensuite à l'abordage, et (comme il devait arriver) le pavillon de Philippe IV s'abaissa devant celui de Louis XIV. Puis la scène changea. Deux navires (2), armés chacun de dix-huit pièces de canon,

(1) Le chevalier commandeur Paul, dont l'origine est restée inconnue, entra dans l'ordre de Malte, ce qui semble prouver qu'il était de famille noble, ou du moins qu'une famille noble l'avait adopté. Après avoir fait ses caravanes, comme tous les chevaliers de l'ordre, il prit du service dans la flotte française et devint successivement capitaine de vaisseau (1640), chef d'escadre (1649), et lieutenant général (1654). On croit qu'il mourut en 1657.

(2) L'un était commandé par Étienne Duquesne (frère puîné d'Abraham), l'autre par un capitaine nommé de Senne.

attaquèrent, sous voile, le vaisseau le *Berger* (1), qui se défendit noblement. La lutte fut longue et opiniâtre; on brûla beaucoup de poudre et on finit par incendier deux barques, dont les équipages gagnèrent la terre à la nage.

Le lendemain (5 août) arrivèrent quatre vaisseaux (le *Jupiter*, le *Lion de Smalande*, la *Regina*, et le *Chasseur*) que la reine Christine avait vendus à la France. Le cardinal Mazarin, impatient de voir de près son acquisition, se fit conduire en rade et monta à bord du *Jupiter*, qui le salua de toute son artillerie.

Écrasés d'impôts par la cour d'Espagne, les Napolitains s'étaient révoltés; le pêcheur Masaniello, un instant maître du pouvoir, avait été assassiné par ordre du duc d'Arcos, mais cette mort n'avait pas produit l'effet qu'en attendait le vice-roi; les insurgés, sous la conduite d'un autre chef, avaient repoussé les troupes envoyées pour les soumettre, et, résolus de défendre énergiquement la ville, que les soldats de Philippe IV tenaient étroitement bloquée, ils s'étaient adressés au duc de Guise, qui était venu se mettre à leur tête en leur faisant espérer l'aide de la France. Après de longs retards occasionnés par le mauvais temps, le secours qu'avait promis Mazarin arriva enfin. Le duc de Richelieu entra dans la baie de Naples avec vingt-neuf vaisseaux et cinq galères le 18 décembre, engagea la lutte le 22, près de Castellamare, contre la flotte espagnole forte de vingt vaisseaux et de vingt galères, et, après un combat de six heures, la contraignit à s'éloigner (2). Quelques munitions furent laissées aux Napolitains, qu'on aurait pu secourir d'une manière plus efficace, et l'armée navale de France se dirigea vers l'île d'Elbe, d'où elle gagna Toulon (3) vers le milieu du mois de janvier (1648).

(1) Il avait trente-quatre pièces de canon.

(2) Trois vaisseaux espagnols avaient été coulés.

(3) Peu de temps après, quelques nobles de Naples ayant ouvert les portes de la ville à l'armée espagnole commandée par don Juan d'Autriche (fils naturel de Philippe), le duc de Guise fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il resta jusqu'en 1652.

Au retour de la belle saison, on fit d'importants préparatifs pour une nouvelle expédition contre Naples, qui était tombée au pouvoir de don Juan d'Autriche, et au mois de juin une flotte composée de soixante-dix navires de différentes grandeurs, sous les ordres du général des galères, entra dans la baie ; mais, ne trouvant point l'occasion d'agir utilement, elle cingla vers les côtes de Catalogne. Là son concours fut de la plus grande utilité. Elle mouilla aux bouches de l'Èbre, dont elle interdit l'entrée aux navires espagnols, donna à l'armée du maréchal Schomberg des munitions ainsi que des canons, et contribua ainsi à la prise de Tortose. Le maréchal eût souhaité qu'elle restât aux Alfagues, maîtresse de l'Èbre; mais, par ordre de Mazarin, elle alla faire sur Naples une nouvelle tentative qui fut aussi inutile que la précédente. A l'approche de l'hiver, Richelieu rentra à Toulon et l'on s'occupa du désarmement des navires. Cependant la brillante victoire de Condé à Lens et les succès en Allemagne de Turenne, réuni au Suédois Wrangel, avaient mis l'Autriche dans l'impossibilité de continuer la lutte. Enfin la paix de Westphalie rendit la paix à l'Allemagne et à l'Europe.

Malheureusement, une guerre civile (la Fronde) retarda le triomphe définitif de nos armes sur celles d'Espagne. Pendant cette guerre des parlements et d'une partie de la noblesse contre la cour, la marine souffrit beaucoup de l'abandon où Mazarin dut à regret la laisser, à cause de la pénurie (1) du trésor public et de la défection d'un certain nombre d'officiers (2) qui embrassèrent le parti de Condé. Toutefois elle ne resta pas complétement inactive. En 1649, le comte du Daugnon (il n'avait pas encore

(1) La dépense pour la marine des galères, qui avait atteint près de cinq millions en 1647, fut réduite à quatre cent trente sept mille livres et tomba ensuite à trois cent mille.

(2) Tels que le général des galères Richelieu, et le vice-amiral de France, le comte du Daugnon. Ce dernier, chassé de la Rochelle (1651) par les habitants, indignés de sa félonie, conduisit l'escadre qu'il commandait au Brouage, et ne rougit pas de s'unir aux ennemis de la France pour combattre les vaisseaux du roi.

trahi) fut envoyé à Bordeaux avec quatre vaisseaux, quelques navires de moindre grandeur, trois brûlots et treize traversiers, et contribua à la soumission de la ville en mettant en fuite les navires que les séditieux avaient réunis et armés à la hâte (1). L'année suivante, lorsque après l'arrestation de Condé, la rébellion éclata de nouveau à l'instigation des ducs de la Rochefoucauld et de Bouillon, qui avaient conduit à Bordeaux la jeune épouse du prince, vingt-six vaisseaux ainsi que quelques brûlots furent réunis dans les eaux de la Gironde, et la présence de ces forces, destinées surtout à empêcher les Espagnols de secourir les rebelles, hâta l'heureux résultat des négociations que vinrent engager la régente et son habile ministre. Les Bordelais reçurent une amnistie ; la princesse de Condé et ses défenseurs eurent l'autorisation de s'éloigner, mais on ne rendit pas à ces derniers les charges ou emplois dont ils avaient été privés au commencement de la révolte.

En 1652, redoutant l'issue du siége de Barcelone, que don Juan poussait énergiquement, Mazarin donna l'ordre au chevalier de la Ferrière d'aller concourir, avec huit vaisseaux, à la défense de cette place; mais que pouvait faire un si petit nombre de navires, du reste assez mal pourvus d'artillerie, contre l'importante armada (seize vaisseaux, vingt-trois galères, cent brigantins) qui croisait sur la côte de Catalogne (30 juillet)? A la même époque, treize vaisseaux, trois frégates, quatre galiotes et quatorze brûlots, sous la conduite du duc de Vendôme, firent route de Brest vers Dunkerque. Le grand maître de la navigation embarqua des troupes aux Sables-d'Olonne, puis à l'île de Ré, contraignit à s'éloigner les escadres combinées d'Espagne, de Dunkerque, d'Italie et du comte du Daugnon qui bloquaient la Rochelle, les attaqua vigoureusement le 9 août, non loin d'Oléron, et les mit en fuite après un combat de deux heures pendant lequel un grand navire espagnol fut incen-

(1) Le parlement de Bordeaux avait mis l'embargo sur tous les navires marchands qui étaient dans la rivière et en avait formé une escadre.

dié et l'amiral napolitain pris à l'abordage. Le comte du Daugnon avait jugé prudent de ne pas attendre l'issue de la lutte et s'était hâté de regagner le Brouage. Le 28 août, l'armée navale partit de la Rochelle et arriva à Dieppe le 11 septembre au matin. Un coup de vent avait causé de graves avaries à plusieurs navires qu'il fallut remettre en état. Pendant qu'on s'occupait activement de ces travaux, des envoyés du maréchal d'Aumont ayant fait savoir que si la flotte n'était pas devant Dunkerque avant le 16 du mois, la ville serait obligée de capituler, le duc de Vendôme donna aussitôt l'ordre à M. de Ménillet de prendre la mer avec sept vaisseaux, une frégate et un brûlot; mais, bien que la France et l'Angleterre fussent en paix et que leurs rapports n'eussent donné aucun prétexte d'agression, cette escadre, attaquée par des forces de beaucoup supérieures en nombre, sous les ordres de l'amiral Blake, fut capturée et conduite à Douvres. Un seul vaisseau, le *Berger*, s'échappa et alla s'abriter au Havre. Le 16 septembre, Dunkerque tomba au pouvoir des Espagnols, et le 15 octobre Barcelone eut le même sort.

Cependant un nouveau soulèvement avait éclaté en Guyenne, et les rebelles opposaient la plus énergique résistance. Une forte escadre, commandée par le duc de Vendôme, vint appuyer les opérations du duc de Candale (fils du duc d'Épernon) et contribua puissamment à la réduction de Bordeaux, qui reconnut l'autorité du roi (30 juillet 1653). Périgueux se rendit le 13 septembre. C'était, heureusement, la fin des luttes intestines. Les grands s'inclinèrent devant la toute-puissance du ministre; Condé resta seul avec les Espagnols, et les hostilités se poursuivirent activement. Une tentative fut dirigée contre le royaume des Deux-Siciles, où de nouveaux mécontentements s'étaient manifestés. Le chevalier Paul, sorti de Toulon au mois de septembre, avec vingt vaisseaux, six galères et six barques, arriva vers la fin d'octobre dans la baie de Naples, après avoir été longtemps arrêté par les vents contraires, mit en fuite, devant Castellamare, quatorze galères espagnoles

qui voulurent empêcher le débarquement d'un petit corps d'armée placé sous les ordres du duc de Guise, et contribua puissamment à la prise de la place. Mais ce succès n'eut pas le résultat favorable qu'on en attendait. Le concours des populations, sur lequel on avait compté, fit complétement défaut et le manque de vivres contraignit les Français à se rembarquer. La flotte, à son retour, fut dispersée par la tempête.

L'année suivante, quelques efforts furent tentés pour reprendre la Catalogne. Le prince de Conti s'empara de Quiers ainsi que de Solsona. Le 29 septembre, le duc de Vendôme, vaillamment secondé par le chevalier Paul et par les capitaines de Foran et de Gabaret, battit complétement une flotte espagnole, près de Barcelone, après un combat de quelques heures.

Des siéges de places sur la frontière, d'habiles manœuvres de Turenne et de Condé signalèrent l'année 1656. Enfin, en 1657, Mazarin s'allia avec Cromwell et dès lors les Espagnols n'éprouvèrent que des revers. Les Anglais leur enlevèrent la Jamaïque, brûlèrent les galions de Cadix; Turenne leur fit essuyer, non loin de Dunkerque (bataille des Dunes), une entière défaite (14 juillet 1658).

Impuissant à continuer la lutte, Charles IV demanda et obtint la paix. Le traité des Pyrénées, conclu le 7 novembre 1659, assura à la France la Cerdagne, le Roussillon ainsi que plusieurs villes du Luxembourg, du Hainaut, de la Flandre, et donna pour épouse à Louis XIV l'infante Marie-Thérèse. Condé fut reçu en grâce et rétabli dans ses principales charges.

La marine, que l'épuisement des finances l'avait obligé de négliger, attira ensuite l'attention du cardinal-ministre. De nombreux matelots s'étaient engagés au service de la Hollande et de l'Angleterre; il prit de sages mesures pour les faire revenir dans les ports et ordonna la formation d'une flotte destinée à réprimer la piraterie dans la Méditerranée. Seize vaisseaux furent placés sous le commandement du chevalier Paul, qui, après avoir débarqué aux

îles Ioniennes les troupes envoyées aux Vénitiens pour concourir à la défense de Candie, se dirigea vers Alger dans le but d'obtenir du dey la liberté des esclaves français qu'il retenait sur ses galères contre la foi des traités; mais cette tentative n'eut pas de succès et la flotte, dont l'approvisionnement n'était plus suffisant, revint à Toulon.

Mazarin mourut le 9 mars 1661. Sentant sa fin approcher, il avait dit au roi : « Je vous dois tout, Sire; mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté en lui donnant Colbert. » En effet, de tous les hommes d'État que le cardinal avait devinés, élevés et formés, Jean-Baptiste Colbert (né à Reims le 29 août 1619) (1) était le plus remarquable.

Après la mort de Mazarin, Louis XIV prit la direction des affaires et la garda toute sa vie. Ce monarque eut la bonne fortune de rencontrer et le bon sens de choisir pour ses conseillers des hommes supérieurs.

Colbert dirigea plusieurs ministères : les finances, l'agriculture (avec le commerce et les travaux publics), la marine et les beaux-arts. Les finances étaient retombées dans le chaos d'où Sully les avait tirées; on dépensait au hasard sans consulter les recettes du trésor. Colbert fut le véritable créateur du budget; il dressa chaque année un état de prévoyance où les revenus et les dépenses probables étaient marqués à l'avance. Les taxes sur le café, le tabac, le vin, les cartes, la loterie, etc., furent augmentées ou créées. Colbert ne sacrifia pas l'agriculture à l'industrie, comme on l'a souvent dit. Il exempta de la taille les familles nombreuses; il interdit la saisie des instruments de labour et des bestiaux; il rétablit les haras, fit venir des bestiaux de l'Allemagne et de la Suisse pour améliorer les nôtres, accorda des primes d'encouragement aux meilleurs éleveurs, ordonna le desséchement des marais et enfin publia un code des eaux et forêts. Il donna aussi à la France un code marchand. Colbert prit encore d'autres mesures aussi utiles

(1) Il était fils d'un négociant en draps et en vins, selon les uns; d'un conseiller d'État, selon d'autres.

qu'importantes : il réduisit les péages établis sur les chemins ainsi que les rivières, supprima dans douze provinces les douanes intérieures, déclara Dunkerque, Bayonne, Marseille ports francs, créa des entrepôts, favorisa le transit par la France des marchandises étrangères, répara les grandes routes devenues impraticables et en construisit de nouvelles, projeta le canal de Bourgogne, fit décréter celui d'Orléans et creuser celui du Languedoc (1). Le commerce, ainsi secondé, prit un développement rapide. Le commerce extérieur n'occupa pas moins Colbert que le commerce intérieur. Il comprit le premier toute l'importance des colonies et voulut qu'on les fortifiât. En 1664, il créa deux grandes compagnies des Indes dans lesquelles vinrent se fondre toutes les petites compagnies qui s'étaient formées sous le patronage de Richelieu, et leur accorda le privilége de faire le négoce en Amérique. Toutes les Antilles alors françaises, Saint-Christophe, la Martinique, la Guadeloupe et leurs dépendances, furent rachetées de leurs divers propriétaires pour être données à la compagnie des Indes occidentales. Une nouvelle colonie partit de la Rochelle pour la Guyane, et l'établissement de Saint-Louis au Sénégal commença à prendre de l'importance. Un vice-roi, le marquis de Traci, fut envoyé spécialement en Amérique pour installer la compagnie des Indes occidentales et lui donner plus d'importance. La compagnie des Indes orientales eut dans son domaine le commerce avec les contrées de l'est de l'Afrique et de l'Asie. Madagascar, à qui l'on donna le nom d'île Dauphine, en l'honneur du Dauphin, fils de Louis XIV, fut achetée des héritiers du maréchal de la Meilleraye, et destinée à devenir le berceau de la nouvelle association.

Colbert ne se contenta pas de constituer et de réorganiser des compagnies commerciales ; il leur prêta des millions

(1) Ce travail, commencé en 1664 et continué sans interruption jusqu'en 1681, fut exécuté par le célèbre Riquet (d'une ancienne famille de Florence) sur les dessins d'un ingénieur français, Andréossy. Il coûta 34,000,000 de livres et employa chaque année dix à douze mille ouvriers.

et alla jusqu'à promettre aux associés cinq pour cent d'intérêt dans les premières années. Il offrit des honneurs et des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueraient à leur service, et concéda, comme appât, des droits considérables à quiconque y entrerait, fût-il étranger.

Colbert garantit au commerce, et particulièrement à celui des compagnies, l'appui des forces navales de l'État, et s'engagea à en faire escorter les convois et les retours par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeraient. Ce solennel engagement le conduisit nécessairement à donner une extension jusqu'alors inconnue à la marine militaire de France.

Les compagnies des Indes remuèrent tout le littoral de la France; et n'eussent-elles produit que l'élan maritime dont on fut témoin à cette époque, elles auraient encore été un bienfait. Tout le long des côtes, ce n'étaient que hangars, bâtiments qu'on élevait pour servir d'entrepôts; dans les moindres ports ce n'étaient que navires en construction que l'on avait hâte de lancer pour qu'ils allassent chercher la fortune à travers les océans. Grands, riches et pauvres, chacun voulait courir les hasards de la mer, chacun tirait vanité de se faire marin. Jamais mouvement si magnifique n'avait été imprimé au littoral français, et ce mouvement un seul homme l'avait produit. Mais Colbert était merveilleusement secondé par l'énergique volonté d'un roi à qui aucune idée de puissance et de gloire ne restait étrangère, et qui, n'admettant jamais l'obstacle à toute proposition utile et grande, répondait : *Que cela soit, je le veux!* C'est ainsi qu'en moins de cinq années on vit déjà la France posséder une marine de trente vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient jusqu'à cent dix, cent vingt et cent trente canons, et de nombre d'autres bâtiments de rang inférieur; laquelle, en 1672, s'éleva à soixante vaisseaux de ligne et quarante frégates, et qui, continuant son mouvement ascendant, devait compter, en 1681, cent quatre-vingt-dix-huit navires et cent soixante-dix mille hommes de mer.

Des essais furent aussi faits par Colbert pour donner à la France un nouveau grand port de guerre sur l'Océan, celui du Havre-de-Grâce ne satisfaisant plus aux exigences nouvelles des vaisseaux de haut bord, et celui de Brest ne suffisant pas, à beaucoup près, pour toute l'étendue de la côte. On avait tenté successivement d'en établir un à l'embouchure de la Seudre, à Brouage, à Soubise et à Tonnay-Charente; mais nulle part on n'avait réussi, lorsque, en 1664, Colbert jeta les yeux sur Rochefort, qui n'était encore qu'une petite seigneurie sans importance. La profondeur de la Charente en cet endroit, la situation dans un vaste golfe, où les escadres pouvaient avoir besoin de trouver une retraite, le mouillage de plusieurs belles rades voisines, d'autres avantages encore que ne balancèrent pas quelques inconvénients résultant des sinuosités du fleuve et de l'insalubrité dont on accusait le lieu, décidèrent le ministre. Par ses ordres, l'ingénieur Blondel donna le plan du port, et les travaux commencèrent en 1666. Peu de mois après, des chantiers étaient construits, une grande ville était sortie d'un marais et une grande flotte désarmait dans l'arsenal de Rochefort.

Louis XIV, heureusement inspiré par Colbert, voulut aussi que le Languedoc eût son port sur la Méditerranée. En 1667, on creusa l'étang de Thau de manière à lui donner trente pieds environ de profondeur et on se servit de ses eaux pour remplir un port capable de recevoir des bâtiments de cinq à six cents tonneaux. Cette devint l'entrepôt de tout le commerce du Languedoc.

Le grand ministre pensa sagement que ce serait peu de fonder en quelque sorte un nouvel État maritime, s'il ne l'appuyait, pour le maintenir, sur de belles et solides institutions. C'est alors que l'on vit commencer toute cette admirable série d'ordonnances et de règlements sur la marine qui, pour tous les peuples indistinctement, sont devenus et resteront en principe, à quelques variantes près, le modèle à suivre.

Pour recruter le personnel de l'armée de mer, Colbert

substitua le système des *classes* au régime violent de la presse, et cette belle institution ne tarda pas à être complétée par la fondation de la caisse des ***Invalides de la marine***. Après avoir ainsi assuré le recrutement des matelots, il fallait encore former des officiers; Colbert créa donc une compagnie de deux cents gardes de la marine, dont les trois quarts étaient gentilshommes. L'administration fut aussi puissamment organisée et tout à fait séparée du commandement militaire.

Depuis longtemps les corsaires barbaresques parcouraient impunément la Méditerranée, pillaient les bâtiments marchands et portaient le plus grand préjudice au commerce. Louis XIV, résolu de mettre un terme à ces brigandages, ordonna deux expéditions. La première, sous les ordres du commandant Paul, fit des prises nombreuses. Le duc de Beaufort, commandant de la seconde, effectua sur la côte de Djidjelli une descente dont les résultats ne furent pas heureux; mais l'année suivante, vaillamment secondé par le commandant Paul, il attaqua les forbans près de Tunis et leur coula plusieurs navires. Les pirates, qu'aucun échec ne pouvait abattre, armèrent bientôt une flotte plus considérable et vinrent offrir la bataille au duc non loin d'Alger. On combattit avec le plus grand acharnement; électrisés à la vue de leurs compatriotes qui bordaient le rivage, pleins d'une haine farouche contre les chrétiens, les Algériens firent des prodiges de valeur. Cependant leurs trois amiraux se virent obligés de se rendre, et plusieurs autres navires éprouvèrent le même sort ou coulèrent sans amener. En 1669, le duc de Beaufort conduisit des secours aux Vénitiens contre les Turcs et se distingua au siége de Candie; mais il fut tué dans une sortie.

La mort de Philippe IV fut l'occasion de la première guerre de Louis XIV. Il réclama les Pays-Bas à l'exclusion de Charles II, en vertu du droit de dévolution, et appuya ses prétentions de trois armées qui s'emparèrent rapidement du territoire contesté et de la Franche-Comté. Mais la crainte que lui inspirait la convention conclue à la Haye

(connue sous le nom de triple alliance) entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède l'arrêta, et il signa le traité d'Aix-la-Chapelle par lequel il rendit la Franche-Comté et retint douze villes de la Flandre (1668).

Louis avait gardé une profonde rancune contre les Hollandais; il résolut donc d'envahir les Pays-Bas et les isola en rompant la triple alliance.

Le commencement des hostilités fut désastreux pour les Hollandais (1672). Pendant que l'armée française envahissait leur pays, les forces navales de la France sous les ordres du vice-amiral d'Estrées s'unirent à celles de l'Angleterre commandées par le duc d'York.

Combat naval de Soutwold. — Ruyter, qui était à la tête des Hollandais, évita d'abord les flottes combinées, puis il les surprit à Soutwold, leur livra bataille, et, s'il se trouva dans la nécessité d'éviter un second combat, il rendit néanmoins d'importants services à sa patrie en empêchant le débarquement de l'ennemi, qu'il força, quelques jours après, à s'éloigner du Texel.

Nouveaux combats indécis. — L'année suivante, les armées navales se mirent en mouvement au mois de mai et se rencontrèrent le 7 juin (1). On combattit tout le jour, et la nuit mit fin à la lutte sans que la victoire se fût déclarée ni pour les alliés, ni pour leurs redoutables adversaires : deux nouvelles batailles engagées avec le même acharnement, l'une le 14 du même mois, l'autre vers la fin d'août, n'eurent pas de résultats plus décisifs. Les Français, privés du concours de la flotte, abandonnèrent les provinces qu'ils avaient conquises.

Bientôt, à l'instigation de Guillaume d'Orange, se forma contre la France une ligue formidable dans laquelle entrèrent l'Autriche, l'Espagne, l'Allemagne, le Brandebourg, le Danemark, tandis que l'Angleterre faisait sa paix avec les Pays-Bas. Dans ce pressant danger, Louis déploya la plus grande

(1) Les Hollandais étaient commandés par Ruyter, les Français par le comte d'Estrées, les Anglais par le prince Robert (Rupert).

activité. Nos armées se concentrèrent sur le Rhin, les Pyrénées et les Alpes. Condé fut opposé à Guillaume, Turenne avec vingt mille vieux soldats défendit l'Alsace, Schomberg à la tête de dix mille hommes protégea le Roussillon, enfin vingt-cinq mille soldats commandés par le roi en personne se disposèrent à entrer en Franche-Comté. Des escadres furent équipées à grands frais; celles de Brest devaient défendre nos colonies des atteintes des Hollandais, celles de Toulon étaient réservées pour des entreprises éventuelles. Au printemps et en six semaines, la Franche-Comté fut conquise; Turenne dans une campagne dispersa et anéantit la grande armée allemande; la victoire de Senef rehaussa la gloire de nos armes et fit échouer le projet des alliés sur Paris. Tromp, qui croisait avec une flotte considérable sur les côtes de Bretagne et de Normandie, fut partout repoussé. Ruyter attaqua inutilement la Martinique. Au midi les Espagnols, après avoir pris Bellegarde, furent battus par Schomberg. Sur ces entrefaites, l'insurrection de Messine obligea l'Espagne à distraire de son armée des Pyrénées une partie de ses troupes pour les envoyer au vice-roi de Sicile. Les rebelles implorèrent l'assistance de Louis XIV et ce monarque résolut de leur envoyer d'importants secours. En septembre, trois vaisseaux, trois brûlots et une tartane chargée de blé, sous les ordres du chevalier de Valbelle, ravitaillèrent Messine; mais, après le départ de ces forces, elle fut attaquée vigoureusement et bientôt réduite à la plus affreuse détresse. Les habitants parlaient de se rendre, quand le chevalier de Valbelle, expédié à la hâte de Toulon, avec deux mille cinq cents hommes de troupes, parut à la vue du phare. Son escadre, composée de sept bâtiments, avait à traverser la flotte espagnole, forte de vingt-trois vaisseaux et dix-neuf galères. Plein de confiance dans la valeur de ses capitaines, de Valbelle ne s'effraya pas de la difficulté de son entreprise. Dans la nuit du 2 au 3 janvier 1675, il pénétra hardiment dans le canal, détruisit en peu de temps les forts qui en défendent le passage, et arriva heureusement au port.

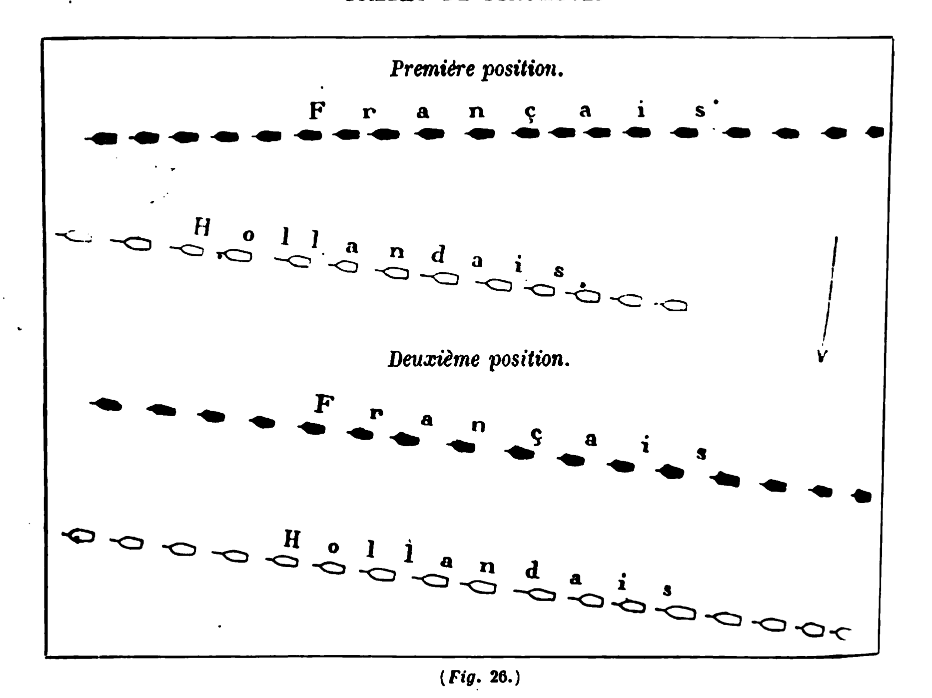
Le marquis de Villavoire, qui fut chargé du gouvernement de la ville, était plutôt soldat qu'administrateur. Sous son administration, les excès de la soldatesque n'eurent plus de bornes. Les Messinois menaçaient; le souvenir des Vêpres siciliennes n'était pas effacé. Pour éviter de pareils malheurs, la cour nomma un nouveau vice-roi. Le 29 janvier, de Vivonne appareilla de Toulon avec huit vaisseaux et un convoi de blé et arriva le 11 février en vue des côtes de Sicile. Aussitôt que don Melchior de la Cueva, qui commandait la flotte espagnole, eut connaissance de son approche, il fit ses préparatifs et se porta rapidement à sa rencontre. Le combat s'engagea bientôt, et, malgré l'infériorité numérique de leurs forces, les Français eurent l'avantage et contraignirent l'ennemi à s'éloigner de ces parages. Si de Vivonne avait su profiter de sa victoire, il aurait pu chasser les Espagnols de la Sicile; mais il s'endormit à Messine au sein des plaisirs jusqu'au moment où un grand danger lui rendit son activité. Ruyter (1) vint mouiller à Cagliari le 29 novembre, gagna le 14 décembre suivant Melazzo, où il trouva quatorze galères d'Espagne et un vaisseau qui se joignirent à lui, et alla établir sa croisière près de l'île Stromboli. Interrogé par un capitaine anglais sur ce qu'il faisait dans ces parages, il répondit : « J'attends le brave Duquesne. » — Il ne l'attendit pas longtemps.

Bataille navale de Stromboli (1676). — Parti de Toulon avec vingt-trois vaisseaux et six brûlots, Duquesne reconnut le 1er janvier au soir les terres de Sicile. Toute la nuit, les flottes, leurs feux allumés, coururent en vue l'une de l'autre; vers deux heures, un fort grain d'O.-S.-O. donna aux Français l'avantage du vent qu'ils surent conserver. Le lendemain, l'action s'engagea et l'on combattit des deux côtés avec la plus grande ardeur. Vigoureusement attaqué par le chevalier de Valbelle, Ruyter ne se trouva que longtemps après le commencement de la lutte en face de Du-

(1) Par un traité conclu entre les Provinces-Unies et l'Espagne, les parties contractantes s'étaient engagées à se soutenir mutuellement tant sur terre que sur mer.

quesne et ne put résister à ce redoutable adversaire. La retraite de l'illustre amiral jeta le découragement parmi ses capitaines; bientôt ils cédèrent partout et, au coucher du soleil, ils abandonnèrent le champ de bataille pour faire voile au sud.

COMBAT DE STROMBOLI.

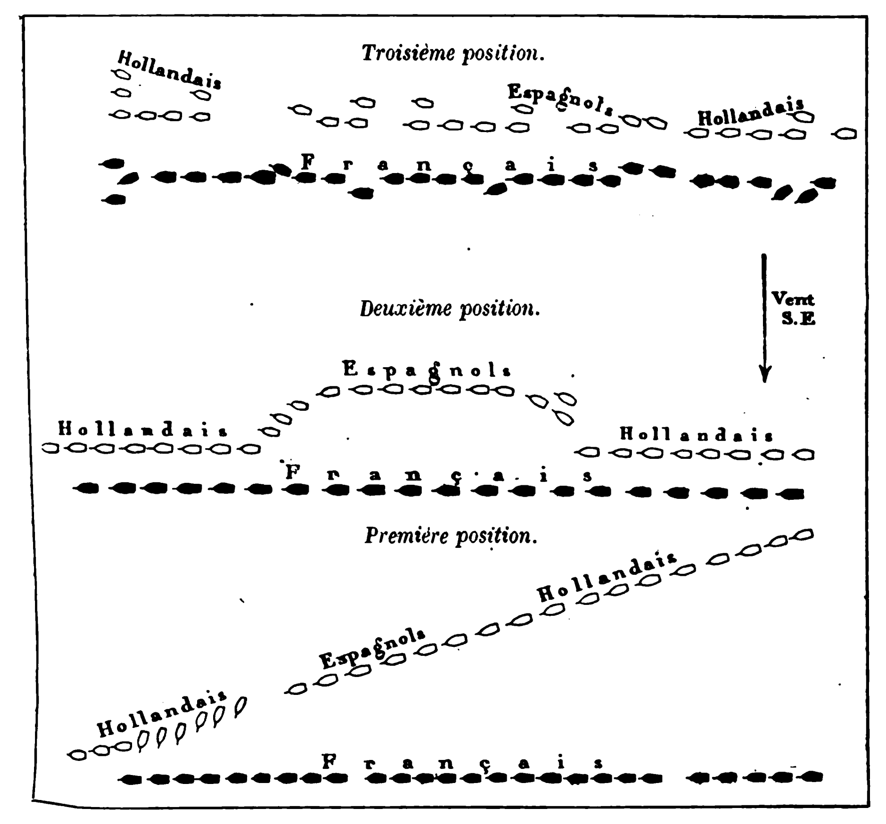


(Fig. 26.)

Bataille navale d'Agosta (1676). — Les alliés brûlaient du désir de prendre une éclatante revanche; repoussés de devant Messine où s'était retirée la flotte française, ils cinglèrent vers le sud de la Sicile et se trouvèrent en vue d'Agosta le 20 avril. Aussitôt Duquesne appareilla pour se porter au secours de la place, et le 22, au point du jour, il aperçut l'ennemi. L'armée française, forte de vingt-huit vaisseaux (le marquis d'Almeiras commandant l'avant-garde, Duquesne le corps de bataille, Gabaret l'arrière-garde) et

ainsi formée, attendit les alliés, qui, poussés par une légère brise de S.-S.-E., arrivèrent à trois heures beaupré sur poupe. A quatre heures, Ruyter avec les Hollandais attaqua d'Almeiras; le marquis de la Cerda, qui menait le corps de

COMBAT D'AGOSTA.



(*Fig.* 27.)

bataille, tous Espagnols, mânœuvra avec moins de vigueur et se tint à distance de Duquesne; l'arrière-garde, Espagnols et Hollandais, sous les ordres de Duhaan, ne put combattre qu'assez longtemps après le commencement de l'action.

Le choc des deux avant-gardes fut terrible; au centre et à l'arrière-garde les Français firent de vains efforts pour s'approcher des ennemis; ceux-ci s'obstinèrent à canonner de loin. Cependant, vers cinq heures et demie, Duhaan se mit en bataille à portée de pistolet du contre-amiral de Gabaret; mais bientôt il fut obligé de se retirer. Le vaisseau-amiral hollandais (la *Concorde*), s'étant alors approché, tomba en travers du *Saint-Esprit*, monté par Duquesne. Les deux héros se trouvèrent donc en présence au moment suprême de la journée. Ruyter sur sa dunette encourageait son équipage, quand un boulet lui enleva le pied et la violence du coup le jeta sur le pont.

L'issue de la lutte était restée jusqu'alors indécise; un suprême effort des Français leur donna enfin la victoire, et les alliés, s'éloignant à la faveur de la nuit, allèrent chercher un refuge à Syracuse. Duquesne vint deux fois leur offrir le combat, mais en ce moment, ils étaient en proie à la plus vive douleur : le bon père des matelots, Ruyter, se mourait.

Bataille navale de Palerme. — Bientôt Vivonne, excité par les succès de son lieutenant, voulut tenter en personne une action éclatante. Il appareilla de Messine (1) le 2 mai, attaqua vigoureusement le 3 juin la flotte hispano-hollandaise, à l'entrée du port de Palerme, et la défit entièrement après un combat acharné de plusieurs heures. Sept vaisseaux, huit galères et six mille hommes périrent du côté de l'ennemi; nous perdîmes un vaisseau, quelques galères et tous les brûlots.

N'ayant plus rien à redouter du côté de la Méditerranée, Louis XIV tourna ses armes contre les Antilles hollandaises. Le comte d'Estrées appareilla de Brest le 6 octobre 1676, mouilla le 17 décembre devant Cayenne, reprit cette ville qui était tombée au pouvoir de l'ennemi quelque temps auparavant, et se rendit au printemps suivant à Tabago que défendaient dix vaisseaux, trois frégates et un brûlot, sous

(1) Il avait sous ses ordres Gabaret, Tourville et Duquesne.

les ordres de l'amiral Binkes. D'habiles dispositions avaient été prises pour la défense de la place. Cependant les bâtiments français franchirent hardiment l'entrée de la rade, et livrèrent à l'escadre hollandaise un combat acharné dans lequel elle perdit plusieurs navires; mais, fort maltraités eux-mêmes, ils durent se retirer pour aller se radouber à la Martinique et revinrent en France au mois de juin (1677). — Peu de temps après, des forces plus nombreuses furent envoyées contre Tabago. Parti de Brest le 1er octobre, le vice-amiral d'Estrées s'empara en chemin d'Arguin et de Gorée, rançonna ou détruisit les comptoirs de Portudal, de Rufisque, de Joal, et donna ainsi le commerce presque exclusif du Sénégal à la France, au détriment des Hollandais. Enfin il arriva le 7 décembre devant Tabago, effectua sa descente sans obstacle, et se rendit maître de cette place le 12 du même mois.

Cette conquête décida le comte d'Estrées à diriger une attaque contre Curaçao, et il se remit en mer au mois de mai. A quelques lieues des îles d'Aves, qui sont environnées de rochers, il fit gouverner sur une aire de vent qui le portait sur les écueils. Dubreuil, son premier pilote, lui montra les périls qu'on courait en suivant cette direction; son capitaine de pavillon le prévint aussi du danger; mais, sourd à toute considération, il fit continuer la route, et, à minuit, dix-huit navires de guerre et de transport, qui couraient sur une ligne de front, touchèrent presque en même temps et s'ouvrirent. Le *Bourbon,* le *Dromadaire* et quelques autres bâtiments eurent le temps de changer de route, et parvinrent le lendemain à sauver les équipages, moins trois cents hommes.

L'année suivante, le comte de Chateaurenault battit sur les côtes d'Espagne le vice-amiral hollandais Everstzen. Peu de temps après ce nouveau triomphe, fut signé le glorieux traité de Nimègue par lequel l'Espagne nous céda la Franche-Comté ainsi qu'une partie de la Flandre (1678). — La France offrait à cette époque un magnifique spectacle de force et de grandeur; elle était l'arbitre des peuples, l'ob-

jet de toutes leurs craintes et de toutes leurs espérances.

Ce fut lorsque l'Europe semblait s'incliner devant Louis XIV que les barbaresques osèrent braver sa toute-puissance. Au mois d'octobre 1681 (1), le dey d'Alger, ayant fait appeler notre consul (le père Lavacher), lui déclara brusquement que la paix était rompue et qu'il venait de donner des ordres pour la sortie de douze vaisseaux. En même temps les corsaires tunisiens et tripolitains attaquaient et pillaient nos navires de commerce. Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre. Tunis et Tripoli supportèrent les premiers coups; leurs fiers pachas se soumirent aux conditions que leur imposa l'envoyé français. Alger donna plus de peine. Duquesne proposa d'attaquer les forts de la marine et de porter jusque dans la darse le fer et le feu. Ce projet, qui offrait de grands dangers, ne fut pas accueilli, et il est probable que l'invasion du pays eût été tentée, si un nouveau plan n'avait pas été présenté.

Un pauvre gentilhomme de Gascogne, Bernard Renau d'Eliçagarey, proposa de bombarder la ville d'Alger de dessus les vaisseaux. Cette proposition, qui blessait toutes les opinions reçues sur les mortiers et les moyens de s'en servir, fut d'abord repoussée à l'unanimité par le conseil du roi. Renau ne se découragea pas; sa fermeté et cette éloquence, heureux privilége des hommes vivement frappés de leurs idées, parlèrent à l'esprit juste de Louis XIV, et l'essai fut résolu. Muni d'une permission du ministre de la marine, Renau fit construire cinq navires à fond plat, de moyenne grandeur et d'un fort échantillon pour résister à la réaction des bombes. Chacun des navires, appelés *galiotes*, embarqua deux mortiers et quatre canons. Les premiers reposaient sur une charpente solide supportée par des lits de madriers et des cordes. Les canons armaient la batterie, en cas d'une attaque imprévue; et comme la galiote devait présenter l'avant pendant le combat, elle n'eut que deux mâts derrière.

(1) Cette même année parut l'admirable code maritime qui descend par tous les degrés de la hiérarchie de l'amiral au calfat et dicte les devoirs de chacun.

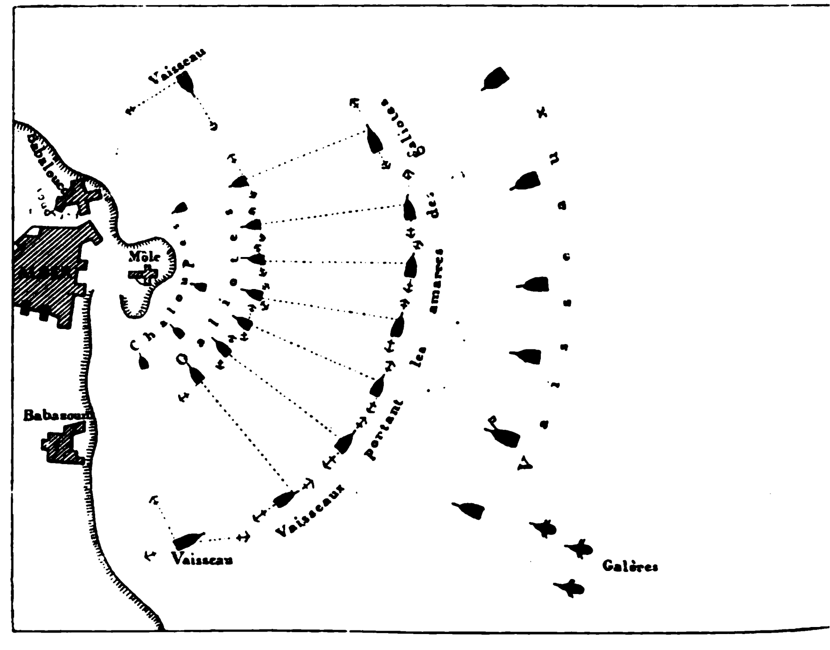
Pendant que le succès couronnait l'expérience du chevalier Renau, Tourville alla bloquer Alger, et Duquesne reçut le commandement de l'escadre qu'on armait à Toulon.

Bombardements d'Alger (1682, 1683, 1688). — Le 23 juillet 1682, onze vaisseaux, quinze galères, cinq galiotes, deux brûlots et quelques tartanes mouillèrent en rade d'Alger. Le mauvais temps les obligea bientôt de s'éloigner pendant quelques jours, et les mesures mal prises firent échouer la première attaque, qui n'eut lieu que le 17 août. Mais le 30 du même mois on profita de la triste expérience qui avait été faite; la ligne d'embossage fut mieux ordonnée et plus rapprochée de la place. Au point du jour, Tourville fit filer les câbles des galiotes, ayant soin de se tenir à distance convenable des batteries de la ville ; le bombardement commença et eut un plein succès. Dès ce moment, le sort des galiotes fut assuré ; l'art de la guerre maritime venait de faire un pas en avant, sous la direction créatrice d'un officier de la marine française. Le 3 septembre, Duquesne commanda un nouveau bombardement. Les barbaresques passèrent alors de la fureur à l'abattement et dépêchèrent le père Lavacher pour traiter de la paix. Mais comme les Algériens ne voulaient pas accepter toutes les conditions imposées par la France, il fallut de nouveau recourir à la force des armes. Dans la nuit, une centaine de bombes furent lancées sur la ville et sur le port.

Le lendemain, une tempête obligea l'escadre à s'éloigner, et les dangers de ces parages à l'époque de l'équinoxe déterminèrent Duquesne à faire voile pour Toulon. Si les Algériens n'étaient pas soumis, Louis XIV ne se lassait pas de les combattre. L'année suivante (1) (1683), Duquesne quitta Toulon au mois de juin et parut le 20 devant Alger, où il trouva quelques navires sous les ordres du marquis d'Amfreville. Une attaque immédiate fut aussitôt résolue. Sept ancres furent portées à six cents toises du môle; deux

(1) Cette année mourut Colbert.

autres ancres, servant à deux vaisseaux destinés à flanquer les galiotes et à les protéger contre les attaques des ennemis, furent mouillées à trois cents toises, la première vis-à-vis de l'extrémité nord du môle, la seconde à l'extrémité sud. A chacune des extrémités des chaînes qui servaient aux galiotes se trouvait amarré un vaisseau en dehors de la



(*Fig.* 28.)

portée du canon. Une distance convenable entre les ancres assurait la facilité des mouvements des vaisseaux et des galiotes. Cette opération, faite avec habileté, fut exécutée en présence de l'ennemi, qui n'essaya pas de la contrarier. Dans la nuit du 26 au 27, les galiotes se halèrent sur leurs câbles, quatre chaloupes armées chacune d'un gros canon se placèrent entre les galiotes et les forts, puis on commença le bombardement, qui dura une partie de la journée du 27 et reprit le soir avec une puissance extraordinaire.

Les mosquées, le palais du dey furent renversés, des milliers de personnes périrent. Une seule bombe démonta plusieurs pièces de canon et tua cinquante canonniers. Une autre coula un navire et causa la mort de quatre cents matelots. Le peuple, ne trouvant aucune place sûre, se livrait à un paroxysme de fureur. Alors le dey implora la clémence de Duquesne et l'on entra en pourparlers. Mais dans ce moment une révolution changea la face des choses à Alger. Mezzo-Morto fit assassiner Bab-Assan, et, proclamé à sa place, se prépara à une résistance désespérée. Aussitôt le bombardement recommença et dura jusqu'au 18 août. Alors l'escadre manqua de projectiles; Duquesne, forcé de retourner à Toulon, laissa le chevalier de Tourville en croisière devant la ville, et fit annoncer au dey par un transfuge qu'il reviendrait bientôt. Cette menace eut l'effet qu'il en attendait. Les Algériens, craignant de voir recommencer ces terribles bombardements et ce blocus qui dévastaient leur ville et ruinaient leur commerce, parlèrent de se soumettre. L'obstiné Mezzo-Morto put se soustraire à la vengeance populaire, et la paix fut signée le 24 avril 1684.

Les barbaresques, oubliant bientôt le terrible châtiment qui leur avait été infligé, infestèrent de nouveau la Méditerranée dans le cours des années suivantes et portèrent la désolation sur les côtes d'Italie, de France et d'Espagne. Louis XIV résolut alors d'en finir avec ces audacieux forbans : Tunis, Tripoli, Alger, furent bombardées avec succès par le maréchal d'Estrées (1688) et se virent obligées d'implorer la clémence du roi.

Bombardement de Gênes. — Gènes avait vendu des munitions de guerre aux Algériens et faisait construire des bâtiments de guerre pour l'Espagne. Louis XIV la somma de renoncer à ces travaux, et, sur le refus de la fière république d'obéir à cet ordre, quatorze vaisseaux, deux galères et plusieurs galiotes, sous la conduite de Duquesne, vinrent mouiller devant le port. Le ministre de la marine, le marquis de Seignelay, fils du grand Colbert, était lui-même

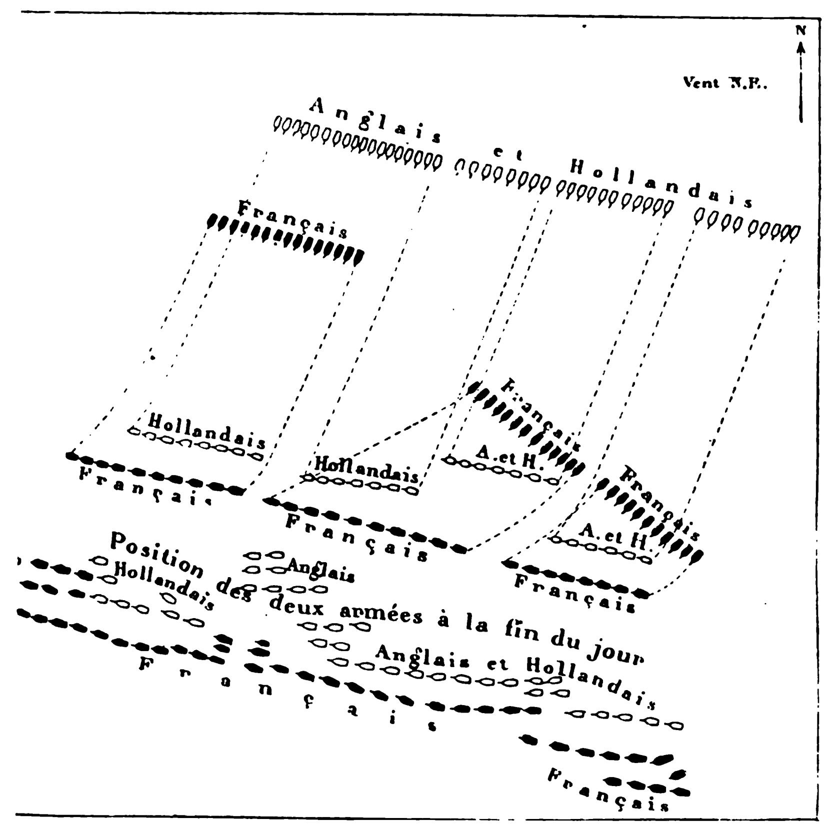
sur la flotte. Quatorze mille bombes lancées dans l'espace de quelques jours détruisirent une partie de la ville, et le doge, Impériale Lescaro, se vit contraint de paraître en suppliant à Versailles.

Cependant un terrible orage s'amassait de tous côtés contre la France; il ne tarda pas à éclater. Guillaume de Nassau, Charles II d'Espagne, l'empereur Léopold et les petits princes d'Allemagne se liguèrent contre Louis. Celui-ci, étroitement uni avec le roi d'Angleterre, redoutait peu ces nombreux ennemis, mais la chute de Jacques II (1688) vint considérablement augmenter les dangers de la lutte. Néanmoins le grand roi ne recula pas. Commencées sur terre en Allemagne, en 1688, les hostilités se poursuivirent activement. Les Français passèrent le Rhin, prirent Philippsbourg, Manheim, Worms, et, l'année suivante, incendièrent le Palatinat. La guerre s'étendit alors depuis les Alpes jusqu'à l'embouchure du Rhin; mais ce fut surtout contre la Savoie, l'Espagne et l'Angleterre que Louis frappa les coups les plus forts. Le duc de Luxembourg (François de Montmorency) battit à Fleurus (Hainaut) les alliés commandés par le prince de Waldeck (1690), puis à Steinkerque (Hainaut) les alliés et le prince d'Orange (1692), et enfin à Nerwinde (Liége) les Hollandais sous les ordres de Guillaume III (1693). Luxembourg s'empara aussi de Mons, de Namur et de Charleroi (Hainaut). De son côté, Catinat vainquit le duc de Savoie, en 1690, à Staffarde (village à 6 kilomètres de Saluces), envahit le Piémont et par la victoire de la Marsaille (bourg situé entre Pignerolle et Turin) s'en assura la plus grande partie (1693).

Sur mer, la lutte ne fut pas moins énergique. Une escadre, commandée par Gabaret, conduisit Jacques II en Irlande avec sept mille hommes. — Deux mois après, une flotte, sous la conduite de Chateaurenault, contraignit l'armée navale anglaise, sous les ordres d'Herbert, à s'éloigner de la baie de Bantry. L'année suivante (1690), Tourville battit à la hauteur du cap Bévéziers (Beachy Head) les Anglais et les Hollandais réunis; mais le lendemain Jacques II perdit

la bataille de la Boyne et se hâta de revenir en France.

Désespérant de triompher à forces égales, les coalisés résolurent, en 1691, de nous accabler sous le nombre. Ils



(*Fig.* 29.)

mirent donc en mer cent vaisseaux ainsi que plusieurs frégates. Dans ces circonstances, un homme supérieur était nécessaire au ministère de la marine. Seignelay mourut malheureusement au moment où la fougue de son génie, tempérée par l'expérience, promettait au pays de nouvelles merveilles, et eut pour successeur Pontchartrain. Par les ordres du nouveau ministre, soixante-cinq vaisseaux furent

équipés, et, sous la conduite de Tourville, allèrent croiser à l'entrée de la Manche. Aussitôt Russel, qui commandait la nombreuse armée des alliés, accourut pour attaquer l'amiral français. Mais celui-ci l'attira au large, le joua par de fausses routes, conserva l'avantage du vent et pendant cinquante jours ne lui fournit aucune occasion de combattre. Enfin Russel, désespéré de l'inutilité de ses efforts pour attirer son habile adversaire à un engagement, cingla vers l'Irlande, et Tourville rentra heureusement à Brest. Cette campagne, toute de tactique, dite *campagne du large,* lui valut les plus justes éloges. En 1692 se firent des préparatifs de descente en Angleterre; vingt mille hommes reçurent l'ordre de se réunir sur les côtes de la Manche, tandis qu'à Brest se tenaient prêts à prendre la mer trois cents navires destinés au transport des troupes et que Tourville devait escorter, après avoir été rallié par la flotte de Toulon que conduisait d'Estrées; mais les vents contraires empêchèrent ce dernier d'arriver à temps, et le vainqueur de Bévéziers, obligé d'engager la lutte (non loin du cap de la Hague) avec quarante-quatre vaisseaux contre l'armée navale anglo-hollandaise forte de quatre-vingt-dix-neuf voiles, se vit contraint de céder au nombre après un glorieux combat de douze heures. Nos équipages dans cette lutte inégale firent des prodiges de valeur. Tourville se surpassa. Deux fois il attaqua le premier l'amiral anglais, et deux fois il fut sur le point de le prendre. Souvent il se vit environné par plusieurs bâtiments, mais son courage, secondé par celui de ses officiers, le mit hors d'atteinte. Forcé de céder au nombre, il se battit bien avant dans la nuit, et se retira en bon ordre sans avoir perdu un seul navire. Le lendemain, la flotte, contrariée par les vents, fut obligée de se disperser; alors seulement les Anglais la poursuivirent et brûlèrent treize vaisseaux sur la côte de Normandie, à la Hougue, qui n'était pas encore fortifié (1).

(1) A cette même époque les mers du nouveau monde étaient le théâtre d'actions moins importantes peut-être, mais aussi glorieuses pour la France. Au Canada, le comte de Frontenac, malgré l'infériorité numérique de ses forces, contraignit l'amiral Phips à s'éloigner de Québec, laissant en son pouvoir neuf bâtiments, dont quatre de guerre.

Le désastre de la Hougue eut un retentissement d'autant plus grand que c'était le seul échec que nos forces navales eussent éprouvé depuis le commencement du règne de Louis XIV. Sur des données inexactes, on exagéra les pertes de cette journée, et les historiens les plus graves n'ont pas craint de faire dater de ce revers la décadence de notre marine. Cependant, dès l'année suivante, les ports, les arsenaux, que l'opinion en France considérait comme déserts, s'encombraient de vaisseaux et d'approvisionnements. Tourville, qui s'était établi à Brest afin d'exciter le zèle des marins et des ouvriers, en sortit bientôt pour aller croiser entre le cap Saint-Vincent et la pointe de Lagos, attaqua le 27 juin le vice-amiral Rook, qui escortait le convoi de Smyrne, lui brûla huit bâtiments de guerre, prit ou coula quatre-vingts navires chargés de marchandises et se rendit ensuite tranquillement à Toulon, tandis que les Anglais se hâtaient de gagner Chatam et Portsmouth.

A partir de cette époque, des idées nouvelles et l'épuisement du trésor apportèrent des modifications importantes dans la guerre maritime; aux grandes flottes succédèrent de petites escadres; sous la conduite de chefs aussi habiles que braves sortirent des ports des divisions nombreuses qui firent d'importantes captures, et bientôt Dieppe, Bayonne, le Havre, Dunkerque, Saint-Malo, se remplirent de riches dépouilles. Cette dernière ville surtout était illustre entre toutes; elle avait fait le plus grand mal aux négociants de Londres. Les Anglais résolurent donc de la détruire et l'attaquèrent avec des forces nombreuses sous les ordres de l'amiral Showel; mais l'héroïque défense des habitants, commandés par Chateaurenault, de Coëtlogon, d'Amfreville, les força bientôt à cesser le feu et à évacuer la Conchée ainsi que la petite île de Sézambre dont ils s'étaient d'abord emparés.

Cependant un grand danger menaçait encore la vaillante cité. A la faveur de la nuit, Showel fit approcher des murailles une galiote du port de 350 tonneaux, maçonnée en dedans avec de la brique et remplie de poudre, de goudron,

de résine, d'étoupes, de grenades, de chaînes; déjà cette machine infernale était à quelques mètres des remparts et allait y être fixée par des matelots intrépides, lorsqu'une légère variation dans le vent la poussa contre une roche où elle s'échoua. Le navire s'ouvrit aussitôt; les Anglais en s'éloignant y mirent le feu, et l'explosion fut si terrible que trois cents maisons s'écroulèrent (1).

En 1694, les Anglais firent une descente à Camaret, mais ils furent bientôt contraints de se rembarquer avec précipitation. Diverses attaques dirigées, pendant le cours des années 1695 et 1696, contre le Havre, Saint-Malo, Dunkerque, Calais, Saint-Martin de Ré, les Sables-d'Olonne, n'eurent pas un meilleur succès. Dieppe seule, alors construite en bois, ne put résister au bombardement et fut réduite en cendres.

Pendant ce temps nos marins bravaient l'impuissante colère des alliés et remportaient sur eux de nombreux avantages. Jean Bart prenait plusieurs bâtiments de guerre, capturait ou brûlait quatre-vingts navires marchands, et causait le plus grand mal à la Hollande en empêchant presque entièrement la pêche du hareng; — Duguay-Trouin forçait le *Nassau*, monté par l'amiral Varsnaër, à se rendre après un combat acharné; — du Casse, gouverneur de Saint-Domingue, ravageait les Antilles espagnoles; — le marquis de Nesmond faisait d'un seul coup de main pour dix millions de prises; — d'Iberville s'emparait des établissements anglais de la baie d'Hudson. — Depuis la campagne de 1694, la guerre se faisait sur terre avec mollesse; de part et d'autre, les nations, écrasées d'impôts, réduites à la misère, décimées par les combats, soupiraient après la paix. Pour vaincre l'obstination des princes confédérés, Louis XIV résolut de les diviser.

Le duc de Savoie était le lien de la coalition ; on l'en dé-

(1) Tandis que les Anglais tentaient contre nos côtes d'inutiles attaques, Tourville s'emparait, dans le port de Malaga, de 24 navires marchands, après avoir brûlé plusieurs bâtiments de guerre, et du Casse se rendait maître d'une partie de la Jamaïque.

tacha par des concessions; mais il restait encore de grands obstacles à la paix générale. L'empereur d'Allemagne élevait de grandes prétentions et Guillaume mettait, pour condition du traité, sa reconnaissance au trône d'Angleterre. Malgré ces difficultés, un conseil rassemblé au château de Ryswik, en Hollande, entreprit les premières négociations sous la médiation de la Suède. L'Espagne entravait les affaires dans l'espérance d'un avenir meilleur. Pour la déterminer, le gouvernement français entreprit une expédition contre les colonies espagnoles. M. de Pontchartrain ayant consulté plusieurs officiers de marine sur les résultats probables d'une attaque contre Carthagène (Amérique), tous jugèrent le projet impraticable ou du moins rempli d'immenses difficultés. M. de Pointis, chef d'escadre, crut seul au succès. Sa bouillante ardeur, l'assurance de sa parole, ébranlèrent jusqu'aux adversaires de l'entreprise et déterminèrent le ministre à lui en confier la direction. Il partit de France au mois de février avec six vaisseaux, cinq frégates et plusieurs bombardes, portant à leur bord six mille hommes de troupes, aux ordres du marquis de Coëtlogon, lieutenant général. Cette escadre, fortifiée en route par la jonction de quelques navires de guerre et de plusieurs détachements de flibustiers (1), mouilla le 12 avril devant Carthagène, débarqua les troupes et attaqua vivement la place, qui ne se rendit qu'après avoir opposé une énergique résistance. Dans les premiers jours de juin, de Pointis s'éloigna du littoral américain, évita une escadre de vingt-deux vaisseaux anglais qui venaient à sa rencontre et arriva heureusement à l'atterrissage d'Ouessant. Là il combattit la division du commodore Harlow, la mit en fuite, et vint à Brest, où il trouva deux vaisseaux qui s'étaient séparés de lui près de Bahama.

Ce nouveau triomphe de nos armes exerça une grande

(1) On a donné le nom de flibustiers (de *flyboat*, vaisseau qui vole ou plutôt de l'allemand *fice beoter*, franc butineur) à des pirates des Antilles qui se sont fait un nom dans le dix-septième siècle par leur audace et leur acharnement contre le gouvernement espagnol.

influence sur les cabinets, notamment sur celui de Madrid. Enfin la reddition de Barcelone au duc de Vendôme acheva de hâter le dénouement des conférences, et la paix fut signée le 20 septembre 1697.

La branche aînée de la maison d'Autriche allait s'éteindre en Espagne avec Charles II, et depuis longtemps ce prince, triste jouet des intrigues de ses courtisans, ne savait à qui léguer sa couronne, que convoitaient de nombreux prétendants (l'empereur d'Autriche, l'électeur de Bavière, le duc de Savoie Victor-Amédée). Enfin, un mois avant sa mort, cédant aux instances du conseil de Castille et du pape, il choisit pour héritier le duc d'Anjou, second fils du Dauphin, en stipulant seulement que l'Espagne formerait toujours une monarchie indépendante et ne serait pas démembrée. Louis XIV, après une longue hésitation, accepta le testament de son beau-frère et viola le traité de Ryswik en reconnaissant, à la mort de Jacques II (1701), son fils Jacques III. C'était jeter un défi à l'Europe. Aussi toutes les puissances se préparèrent-elles à la guerre. Un traité d'alliance se conclut à la Haye entre l'Angleterre, la Hollande, l'Empire, la Prusse; le Portugal et la Savoie ne tardèrent pas à y accéder. L'Autriche commença les hostilités en Italie. Le prince Eugène vainquit Catinat près de Carpi (1701), entra ensuite à Crémone par surprise et fut battu à Luzzara (duché de Parme) par le duc de Vendôme, en 1702. Cette même année, Villars gagna son bâton de maréchal à Friedlingen (Bade), où il vainquit le prince de Bade, et, par la victoire de Hochstedt (Bavière) remportée sur les Impériaux, s'ouvrit la route de Vienne où notre allié, l'électeur de Bavière, n'eut pas la résolution de marcher (1703). Mais déjà Marlborough était débarqué dans les Pays-Bas, l'archiduc Charles en Portugal, le duc de Savoie entrait dans la ligue, et les camisards (protestants) se soulevaient dans les Cévennes. La défaite de Tallard et de Marsin à Hochstedt (par Marlborough) rejeta les Français hors de l'Allemagne (1704), celle de Marsin à Turin (par le prince Eugène) livra aux Autrichiens le Milanais, le Piémont et, par

contre-coup, le royaume de Naples; celle de Villeroi à Ramillies (par Marlborough) donna aux alliés les Pays-Bas.

Tandis que dans cette lutte inégale nos armées déployaient une valeur que ne couronnait pas toujours le succès, notre marine ne resta pas inactive. Quatre points importants demandaient une protection efficace : l'Amérique, l'Espagne, le Portugal et l'Italie. Les ennemis menaçaient surtout les colonies espagnoles. Le marquis de Coëtlogon porta des troupes et des munitions de guerre au Mexique. Le comte de Chateaurenault vint à Lisbonne, afin de raffermir le Portugal dans l'alliance française; il partit bientôt pour les Antilles avec vingt-huit vaisseaux, alla toucher à la Martinique et à Cuba qu'aucun danger ne menaçait, se rendit ensuite à la Vera-Cruz où le convoi espagnol se trouvait sans escorte et le conduisit en Europe.

Le comte d'Estrées appareilla de Toulon avec six vaisseaux, en rallia vingt autres à Barcelone et à Cadix et amena treize mille hommes au secours du roi de Naples. De son côté, le comte de Forbin alla croiser avec deux frégates dans le golfe Adriatique. Il avait pour mission d'affamer l'armée autrichienne obligée de s'approvisionner par Venise, Trieste et Boucarie. Sa vigilance, son audace, répandirent la terreur sur tout le littoral et les Autrichiens en souffrirent beaucoup.

Un grand revers signala tristement l'année 1702. Attaqué dans le port de Vigo par des forces écrasantes, Chateaurenault, après avoir opposé une résistance héroïque, voyant que tout était perdu, brûla ou échoua dix de ses vaisseaux; les cinq autres et le riche convoi des Indes tombèrent au pouvoir des alliés. Ce fut un véritable désastre, que ne purent faire oublier ni la victoire de du Casse à Saint-Domingue sur la flotte de l'amiral Bembow, ni les avantages remportés par Duguay-Trouin et Saint-Pol, qui recommencèrent la guerre de course avec les mêmes succès que précédemment.

L'année suivante, Rook, après s'être vainement présenté devant Barcelone, enleva par un heureux coup de main

Gibraltar, dont la garnison n'était que de cent hommes. Le feu des vingt-deux vaisseaux placés sous les ordres de l'amiral anglais fit taire les batteries du môle; les chaloupes y opérèrent une descente et bientôt la ville se vit obligée de capituler. L'Angleterre garda pour elle cette conquête.

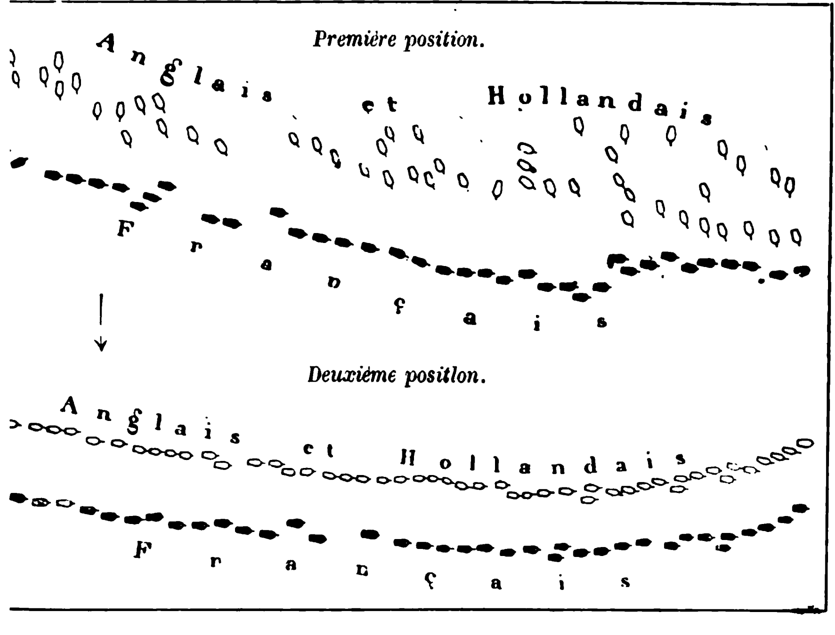
Philippe V faisait en Portugal une guerre heureuse à l'archiduc, quand il apprit la prise de Gibraltar. Il résolut aussitôt de reconquérir une place si importante. Le marquis de Villadarias vint l'investir avec huit mille hommes et le comte de Toulouse reçut l'ordre de seconder par mer les opérations du général espagnol. Notre armée navale, forte de quarante-neuf vaisseaux, dix-neuf galères, huit galiotes à bombes et six brûlots, toucha le 22 août à Velez-Malaga, appareilla le lendemain pour se porter au-devant des alliés et les attaqua le 24.

Bataille navale de Velez-Malaga (24 août 1704). — Pendant tout le jour on déploya de part et d'autre la plus grande valeur; au corps de bataille, Rook et le comte de Toulouse se combattirent de près; l'engagement ne fut pas moins terrible à l'avant-garde, où le marquis de Villette et du Casse eurent affaire à Showel; l'arrière-garde commandée par le marquis de Langeron montra la même intrépidité. Enfin le succès couronna les efforts de nos équipages et vers neuf heures du soir les deux flottes se séparèrent fort maltraitées. Deux jours après, elles se trouvèrent encore en présence. Chacun s'attendait à une action décisive, le jeune comte de Toulouse insistait pour recommencer la lutte, mais il rencontra dans son état-major des résistances obstinées, et l'enemi, qui n'aurait pu soutenir un second combat, se hâta de gagner Lisbonne, tandis que nos vaisseaux allaient mouiller à Malaga.

Pendant les années qui suivirent, les hostilités continuèrent avec le même acharnement, et, dans les nombreuses rencontres de nos navires avec les confédérés, ils eurent presque toujours l'avantage. En 1705, Duguay-Trouin s'empara du vaisseau anglais l'*Elisabeth* ainsi que de plusieurs frégates; — de Saint-Pol prit huit navires de guerre aux Provinces-Unies. En 1707, le chevalier de Forbin fit d'im-

portantes captures : six vaisseaux (deux hollandais et quatre anglais) et un riche convoi tombèrent en son pouvoir. Malheureusement, ces succès ne décidèrent rien, et nos forces

BATAILLE DE MALAGA.



(*Fig.* 30.)

navales trop divisées ne purent empêcher les Anglais de prendre Barcelone et Mahon.

La France, que l'Europe croyait épuisée, envoya en 1708 aux Pays-Bas une armée de cent mille hommes, qui fut mise en déroute à Oudenarde (Flandre orientale) par les Impériaux sous les ordres du prince Eugène et de Marlborough. Lille dut capituler, malgré l'héroïque résistance de Boufflers.

Au Midi, la situation n'était pas meilleure. L'archiduc Charles était entré à Madrid et, malgré la victoire de Ber-

wick à Almanza (Murcie), pouvait se croire maître de la Péninsule.

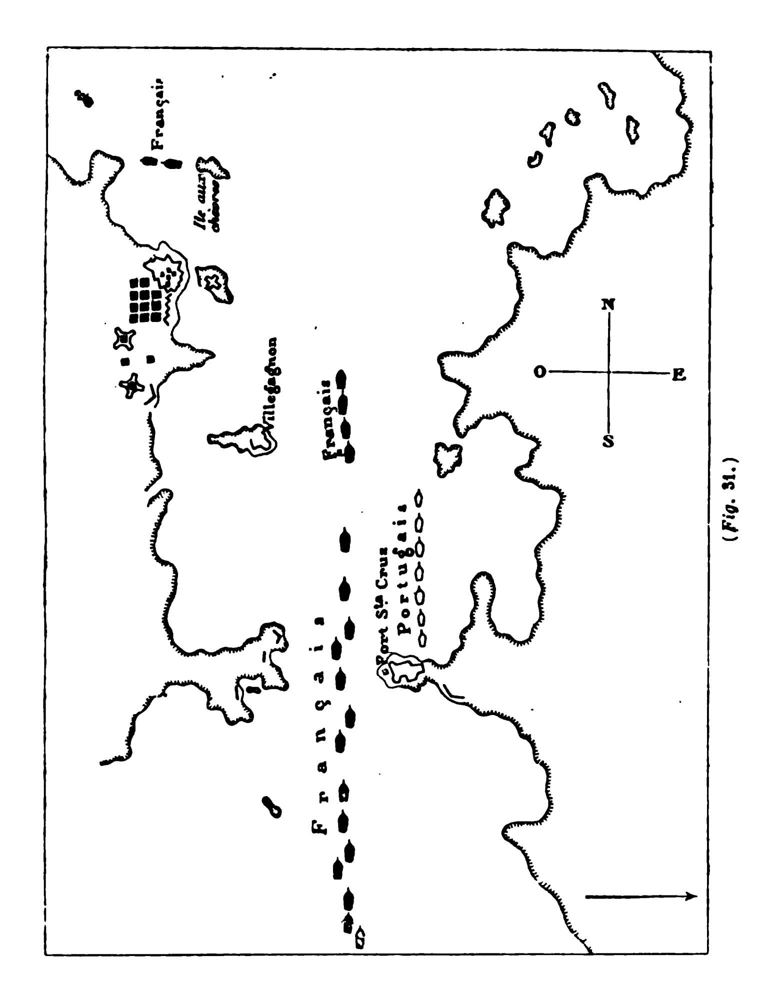
Enfin le terrible hiver de 1709 mit le comble aux malheurs publics; pendant quatre mois la famine désola le royaume. Dans cette extrémité, le roi proposa la paix. Mais les alliés exigèrent que Louis s'engageât à chasser lui-même Philippe V d'Espagne, qu'il cédât aux Hollandais dix villes de la Flandre et renonçât à la souveraineté de l'Alsace. Le roi indigné rejeta des conditions aussi déshonorantes. « *Puisqu'il faut faire la guerre,* répondit-il, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants.* » Un nouvel élan de patriotisme triompha de l'abattement général; les riches se dépouillèrent; tout le monde voulut combattre, et bientôt cent mille hommes, la plupart mal équipés, allèrent, sous les ordres de Villars, attaquer le prince Eugène et Marlborough près du village de Malplaquet (septembre). On combattit des deux côtés avec la plus grande ardeur. Enfin l'ennemi resta maître du champ de bataille; mais cet avantage lui coûta vingt mille de ses meilleurs soldats; nous n'avions eu que huit mille morts ou blessés.

En 1710, Vendôme assura le trône d'Espagne à Philippe V par la victoire de Villaviciosa (Vieille-Castille) et cette même année l'archiduc Charles, le protégé des alliés, devint empereur d'Allemagne et maître de l'Autriche par la mort de son frère Joseph Ier.

Dès lors l'Angleterre, qui ne voulait pas contribuer à faire régner le même prince à Madrid, à Naples, à Milan, à Bruxelles, à Vienne, entama des négociations avec la France. Alors Duguay-Trouin proposa au ministre de la marine une expédition contre Rio-Janeiro; mais les arsenaux étaient si dépourvus d'approvisionnements que M. de Pontchartrain lui conseilla d'attendre un moment plus favorable.

Duguay-Trouin ne se découragea pas : il fit un appel au commerce et son grand nom lui procura bientôt de l'argent, des navires et des hommes. Le 9 juin 1711, il mit à la voile de la Rochelle avec dix-sept bâtiments de différentes grandeurs, traversa le golfe de Gascogne, alla jeter l'ancre à Saint-

Vincent du Cap-Vert, reconnut ensuite l'île de l'Ascension, et arriva enfin le 12 septembre en vue de la capitale du Brésil.



(Fig. 31.)

Pour le succès de l'entreprise, il fallait se donner toutes les chances de l'imprévu par la rapidité de l'expédition. Duguay-Trouin brusqua donc l'attaque et sut la diriger avec tant d'énergie et d'habileté qu'en peu de jours il se rendit maître de Rio.

Ce beau fait d'armes excita une admiration générale en Europe. On s'étonnait avec raison qu'avec de si faibles moyens les Français eussent forcé une ville défendue d'une manière si formidable. Le Portugal fut atterré de cette perte. La victoire importante de Denain (Hainaut), que Villars remporta, l'année suivante, sur les Impériaux et les Hollandais commandés par le prince Eugène, hâta la conclusion de la paix.

Le traité d'Utrecht fut signé le 4 mai 1713. La France reconnut l'ordre de succession établi en Angleterre par la révolution de 1688, céda l'île de Terre-Neuve, la baie d'Hudson, l'Acadie, et prit l'engagement de démolir les fortifications de Dunkerque. L'Espagne laissa les Anglais en possession de Gibraltar ainsi que de Minorque, et il fut stipulé que les couronnes de France et d'Espagne ne pourraient jamais être réunies sur la même tête. Le duc de Savoie reçut la Sicile avec le titre de roi.

L'empereur Charles VI, resté seul, continua la guerre; mais la perte de Landau (Bavière) et de Fribourg (Bade), que lui enleva Villars, le détermina à négocier. Par le traité de Rastadt (1714), il obtint les Pays-Bas, Naples, la Sardaigne, le Milanais. L'électeur de Bavière fut rétabli dans ses États.

Louis XIV mourut le 1er septembre 1715; les dernières années de son long règne (soixante-douze ans) furent aussi tristes que les premières avaient été brillantes, et, aux malheurs nationaux vinrent se joindre de cruelles afflictions domestiques (1).

État des colonies françaises pendant la partie brillante du règne de Louis XIV. — L'île de la Tortue, ce berceau avec Saint-Christophe des colonisations françaises aux Antilles, fut en partie abandonnée; mais les colons allèrent s'établir sur la côte française de Saint-Domingue dont les principaux établissements étaient le Cap-Français et le *Port-de-Paix.*

(1) Il avait perdu son fils unique en 1711, la seconde Dauphine, ainsi que son mari le duc de Bourgogne, et leur fils aîné le duc de Bretagne, en 1712; le duc de Berri, fils du grand Dauphin, en 1714.

Le Cap, situé dans le meilleur air de toute l'île, présentait un port admirablement bien placé pour recevoir les navires venant d'Europe. On y comptait environ mille habitants. Le *Port-de-Paix*, où l'on venait de faire bâtir un fort, n'avait que quatre-vingts habitants sédentaires. On voyait aux environs un assez grand nombre de volontaires vivant de chasse et logeant sous des huttes; tout compris ce poste était de cinq cents personnes. Les autres postes, dispersés en général le long du grand golfe qui s'étend sur la côte occidentale de Saint-Domingue, donnaient au total une population de sept cents âmes, dont deux cents pour le seul quartier de Léogone, situé dans une plaine d'environ quatre lieues de long sur une demie de large, bordée d'un côté par la mer, et de l'autre par une chaîne de montagnes. Enfin l'*Ile-à-Vache*, bien plus petite encore que la Tortue, ne comptait, y compris la côte sud dont elle est voisine, que quelques habitants et quatre-vingts individus portant les armes. Saint-Domingue, dans sa partie française, avait, comme aujourd'hui l'Algérie, ses partisans d'occupation générale et ses partisans d'occupation restreinte. Dans ce temps-là même, on proposait de réduire la colonie à deux quartiers : celui du Cap et celui de l'*Ile-à-Vache*. Le motif qu'on en donnait, c'est qu'outre la bonté et la commodité de leur port, ils semblaient les seuls capables de recevoir une population assez forte pour opposer, dans l'occasion, une grande résistance à l'ennemi, et que, par cette raison-là même, il n'était point à craindre que les Espagnols s'établissent puissamment dans les quartiers qu'on abandonnerait. Mais cet avis prévalut d'autant moins, que bientôt la côte française de Saint-Domingue allait avoir pour gouverneur un homme fameux entre tous par son audace, et qui, loin de céder un pied de territoire, tendrait à en envahir de plus en plus et à expulser, s'il était possible, les Espagnols de tout le reste de l'île, où ils comptaient les postes de San-Yago, la Veiga, Seibo et surtout San-Domingo, la célèbre capitale dont le nom, étendu à toute cette grande Antille, avait détrôné celui d'Haïti. Quant au gouverneur à venir de la partie fran-

çaise de Saint-Domingue, parler de l'énergie de ses plans, c'est avoir déjà nommé le capitaine de vaisseau du Casse, successeur prochain de l'infortuné Cussi.

Dans le demi-cercle que forment les petites Antilles, on trouvait, appartenant à la France, l'île Sainte-Croix, qui a de quatorze à dix-huit lieues de long sur trois à quatre de large, et dont un vaste incendie, allumé à dessein, avait purifié et fécondé le sol. Malgré cela, l'influence des fermiers de l'État poussait vivement à l'abandonner, en raison du commerce nuisible à leurs intérêts que les habitants faisaient avec l'île danoise de Saint-Thomas, et cet abandon eut lieu, dans le cours de la guerre, par le transport qui fut fait des colons de Sainte-Croix à Saint-Domingue, mais sans autoriser toutefois aucune puissance européenne à venir les remplacer. Ce ne devait être que plus de quarante ans après qu'on céderait la propriété de cette île au Danemark, moyennant 738,000 livres.

Saint-Martin, petite île de dix-sept à dix-huit lieues de circonférence, était partagée entre les Français et les Hollandais, qui vivaient en parfaite intelligence et qui même maintenaient la neutralité pendant la guerre. Les Français y avaient un bourg, près d'une rade d'une lieue environ de circuit, capable de recevoir des navires de tous rangs.

Saint-Barthélemy, île qui depuis est devenue suédoise, n'était, pour les Français qui la possédaient à cette époque, qu'un rocher à peu près stérile et dont les habitants avaient une telle renommée de misère, qu'un forban même se serait fait un cas de conscience de rien accepter d'eux sans les payer.

Saint-Christophe, île très-inégalement étroite, qui peut avoir une surface de vingt à vingt-cinq lieues carrées, et qui est coupée, dans presque toute sa longueur, par de hautes montagnes d'où découlent une infinité de sources, était encore partagée entre les Français et les Anglais. Elle avait été le siége des gouverneurs généraux des deux nations aux Antilles. Un des gouverneurs français, nommé de Poinci, naguère y avait fait bâtir un superbe château moderne, dont

les jardins étaient entourés d'une double enceinte, de redoutes et de pièces de canon en batterie. Quatre petits forts protégeaient la partie française de Saint-Christophe, et deux seulement la partie anglaise.

La *Guadeloupe*, qu'un détroit très-peu large et très-peu profond, connu sous le nom de *Rivière-Salée*, divise en deux parties, la *Guadeloupe* proprement dite et la *Grande-Terre*, était dès lors, dans ses soixante lieues de circonférence, l'une des plus belles possessions coloniales de la France. La partie qui a donné son nom à l'île entière, et qui domine, par-dessus des montagnes volcaniques, la cime toujours fumante de la *Soufrière*, cette partie était divisée en plusieurs quartiers parmi lesquels on distinguait celui de la *Basse-Terre*, qui toutefois n'offrait qu'un port peu sûr et une rade exposée à tous les vents. Il y avait une batterie à la pointe dite du *Vieux-Port*, pour défendre le bourg et la rade de la *Basse-Terre*. L'habitation du gouverneur était à peu de distance de là, dans la campagne. C'était un édifice à quatre faces, solidement bâti, et dont les angles étaient munis de redans soutenus par des éperons d'une maçonnerie assez forte pour supporter le poids de plusieurs pièces de canon qui y étaient posées en batterie. Comme un peu au delà de ce château il y avait une hauteur d'où on aurait pu l'incommoder, on avait fait transporter du canon sur le plateau qui la couronne et on l'avait même transformée en une espèce de citadelle toujours pourvue de vivres et de munitions, avec des logements occupés par des soldats, et qui pouvait, au besoin, servir de retraite aux habitants de la *Basse-Terre*. La *Capesterre*, ou côte orientale de l'île, dans la même partie de la Guadeloupe, était défendue par le fort de Sainte-Marie. La *Grande-Terre*, alors moins recherchée et moins habitée que la Guadeloupe proprement dite, quoiqu'elle offrît au sud-ouest un des plus beaux ports des Antilles, celui de la *Pointe-à-Pitre*, n'avait pour garantir sa vaste plaine que le fort Louis, qui présentait un carré long de cent mètres sur vingt-quatre, entouré d'un double rang de palissades avec quel-

ques angles saillants sur lesquels on avait mis des canons. Du reste, comme le plus grand nombre des forts des colonies à cette époque, ceux de la Guadeloupe ne présentaient guère, en fait de maçonnerie, que les jambages de leurs portes et leurs magasins à poudre.

La *Désirade*, ainsi nommée parce que Colomb l'avait découverte la première des Antilles, lors de son second voyage en Amérique, était encore déserte ou à peu près, malgré son voisinage de la Guadeloupe; mais la France ne l'en tenait pas moins pour sienne, et n'autorisait aucun étranger à venir prendre possession de cette petite terre de quatre à cinq lieues de circuit, qui ne promettait d'ailleurs qu'une rebelle culture.

Marie-Galante était, en revanche, dans sa circonférence d'environ quinze lieues, tout près aussi de la Guadeloupe, le plus délicieux bouquet qui se pût imaginer. Aussi, comme on la soupçonnait d'être un continuel objet de tentation pour tous les navigateurs étrangers qui venaient dans ces parages, y avait-on fait bâtir un fort, dans le temps, encore très-récent, où on y avait détaché, pour la peupler, quelques habitants de la Guadeloupe.

Les *Saintes*, qui avaient pris leur nom de la découverte qu'on en avait faite quelques jours après la Toussaint, formaient, à trois lieues de la Guadeloupe, deux petites possessions françaises qu'environnaient quelques moindres îlots dépendants. Comme personne ne pouvait espérer de se maintenir aux Saintes sans la protection de la *Guadeloupe*, on n'y avait établi aucun poste militaire. Les colons s'y gardaient eux-mêmes.

La *Dominique*, cette île qui coupe aujourd'hui d'une manière si déplorable et si dangereuse la série des possessions françaises aux Antilles, n'avait point encore reçu d'Anglais. Une centaine de Français y occupaient une partie de la côte; le reste était habité par les débris de cette population caraïbe que les Européens avaient trouvée dans les petites Antilles lors de la découverte, et qu'ils avaient presque entièrement exterminée.

La *Martinique* venait ensuite, souveraine des Antilles françaises, et devenue, tout de suite, après Saint-Christophe, le siége du gouvernement général des îles d'Amérique. On vantait les belles plaines et les agréables vallons de cette île, qui a environ quarante-cinq lieues de circonférence, sans y comprendre les caps, dont quelques-uns s'avancent jusqu'à deux ou trois lieues dans la mer; mais les montagnes, ceintes de forêts presque impénétrables, qui forment le centre de l'île et couvrent à peu près le quart d'un sol plein de feux mal éteints et féconds en tremblements de terre, ces montagnes passaient, malgré la majestueuse beauté de leurs crêtes ombreuses, comme des lieux qu'on devait fuir, comme des repaires de bêtes sauvages et de funestes reptiles. On comptait à la *Martinique* six quartiers nommés : la *Case-du-Pilote*, la *Case-Capot*, le *Carbet*, qui avait retenu le nom des Caraïbes, le *Prêcheur*, le *Fort-Saint-Pierre* et le *Fort-Royal*. En chacun d'eux il y avait une église ou une chapelle, un corps de garde et une place d'armes, autour de laquelle on avait bâti de grands magasins pour les marchandises qui venaient d'Europe ou qu'on y expédiait. La population de la *Martinique* s'élevait alors à six mille six cents blancs et à quatorze mille cinq cents esclaves cultivant le cacao, le tabac, le coton, l'indigo et la canne à sucre, comme on faisait en général, mais sur une moindre échelle peut-être encore, dans les autres Antilles françaises. Le fort et la ville de Saint-Pierre, sur la côte occidentale, étaient les postes les plus anciennement occupés de l'île, et le gouverneur en avait longtemps fait son séjour. La ville était venue se grouper à l'abri du fort, qui protégeait aussi une rade, exposée d'ailleurs à tous les ouragans et d'un mouillage très-circonscrit. Ce fort présentait un carré long percé de plusieurs embrasures pour y recevoir des canons, et flanqué de deux tours rondes. A peu de distance de là, et aux abords d'une rivière, les jésuites avaient une maison importante, dont au besoin on aurait pu, dit-on, se servir comme d'une citadelle, tant elle était solidement bâtie, chose peu commune à cette époque dans les îles fran-

çaises d'Amérique. Le Fort-Royal protégeait un des meilleurs ports des Antilles, au fond d'une grande baie parfaitement abritée de la mer et des vents. Il y avait là deux demi-bastions et quelques autres ouvrages, avec un fossé qui recevait l'eau de la mer. La garnison du fort était de trois à quatre cents hommes; la ville de Fort-Royal commençait à s'élever, à environ deux cents mètres de ce poste, pour devenir la capitale de la Martinique.

Sainte-Lucie était aussi une possession des Français, qui, en 1650, y avaient formé un établissement, sous la conduite d'un nommé Rousselau, homme brave, actif, prudent, et singulièrement aimé des sauvages pour avoir épousé une femme de leur race. Les Anglais, que les Caraïbes avaient par deux fois massacrés à Sainte-Lucie, élevaient, de leur côté, des prétentions sur cette île. Après l'avoir un moment occupée en 1664, ils l'avaient évacuée en 1666, et les Français y étaient aussitôt revenus, mais en petit nombre. *Sainte-Lucie*, dans sa circonférence de quarante lieues, présentait deux ports excellents, dont l'un pouvait contenir de vingt à trente vaisseaux de ligne; mais ils n'étaient protégés par aucune fortification. Quoiqu'on eût fait à l'île Sainte-Lucie une fâcheuse réputation de stérilité et d'insalubrité, elle n'en devait pas moins être, pendant plus d'un demi-siècle, un sujet continuel de discussion entre les deux couronnes de France et d'Angleterre.

Lorsque les Anglais et les Français avaient voulu, en 1660, donner de la consistance à des établissements lointains que les uns et les autres n'avaient encore qu'ébauchés, ils étaient convenus que la Dominique et l'île Saint-Vincent resteraient en propre aux Caraïbes; mais ces arrangements étaient bientôt tombés en désuétude, et les Caraïbes, qui déjà avaient admis les Français à la Dominique, commençaient à les appeler à Saint-Vincent. Toutefois ceux-ci ne se rendirent à l'invitation d'une manière sérieuse qu'une trentaine d'années plus tard.

Les *Grenadilles*, petit groupe d'îlots, et la Grenade, île de sept lieues de longueur sur une largeur inégale,

et pourvue d'assez bons mouillages, étaient sans conteste des possessions toutes françaises; il y avait, tant à la Grenade qu'aux Grenadilles, quatre à cinq cents hommes toujours prêts à défendre leurs cultures les armes à la main. Quoique la conquête de Tabago eût coûté cher à la France, et qu'on eût donné à la victoire de l'amiral Jean d'Estrées un retentissement immense, on laissait dans l'abandon cette île d'environ trente lieues de circuit, qui présentait, à l'est et au nord, des havres et des mouillages favorables; on n'y avait pas envoyé un seul homme, sans doute en raison de son éloignement des principaux établissements français aux Antilles, et aussi peut-être pour ne point causer de jalousie à ceux-ci en divisant de plus en plus les ressources que la métropole leur fournissait. On se bornait à interdire à toute puissance étrangère de venir s'établir sur un sol que la France semblait dédaigner.

Ainsi les Français, maîtres à cette époque, par une série pour ainsi dire non interrompue, de presque toutes les petites Antilles, et ayant le pied sur les grandes par Saint-Domingue, pouvaient le disputer, dans ces parages, en relations commerciales, en influence, en puissance enfin, à l'Espagne et à l'Angleterre, séparément ou même réunies. A défaut d'importantes fortifications, des escadres tenaient les colons, les cultures et le commerce en sécurité, dans la mer des Antilles, tandis que la France s'avançait, par l'immense cours du Mississipi, dans le golfe du Mexique, pour lier ses possessions septentrionales à ses possessions centrales; tandis encore que sur la côte orientale de l'Amérique du Sud elle s'affermissait et faisait valoir, pour l'avenir, des prétentions si lointaines, si indéfinies dans leurs bornes, qu'elles en devenaient presque chimériques. Il s'agissait de la Guyane, à laquelle on donnait toujours le nom de *France équinoxiale*.

La *France équinoxiale*, quoique bien déchue des rêves tout d'or que l'imagination des premiers voyageurs avait fait naître, n'était pas encore tombée dans ce discrédit

sans examen que des entreprises mal conduites devaient lui faire éprouver plus tard. Loin d'exagérer les difficultés, on vantait bien plutôt les facilités de colonisation dans la *France équinoxiale*; l'absence, sur sa côte, des ouragans qui désolent les plus belles Antilles, la magnificence des bois de luxe, de construction et de commerce de toutes sortes du pays, ses nombreux cours d'eau, et bien d'autres avantages encore. C'est pourquoi, en attendant qu'à l'exemple des Hollandais établis à Surinam, on prit des mesures pour le défrichement, le desséchement et la salubrité d'une partie du littoral, on refusait de reconnaître à aucun peuple européen le droit de tracer des limites à la *France équinoxiale* et l'on s'y maintenait dans plusieurs postes armés dont le principal était celui de Cayenne, île moins importante par ses douzes lieues de circonférence que par sa situation à l'embouchure d'une rivière qui offre aux navires du commerce la meilleure rade de la côte.

Mais les Français avaient surtout un nom puissant (et près de s'y répandre à l'égal de celui des premiers conquérants espagnols eux-mêmes) par la Nouvelle-France, qui traversait l'Amérique septentrionale dans toute sa longueur habitable, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique. La *Nouvelle-France* embrassait le Canada, qui en était le fondement et le point de départ, l'*Acadie*, le *Labrador*, la côte méridionale de l'île de *Terre-Neuve*, les îles *Saint-Pierre et Miquelon*, l'île *Royale*, l'île *Saint-Jean*, l'île *Anticosti*, et toutes celles qu'enserre le grand golfe Saint-Laurent; enfin toutes les rives du Mississipi et de ses superbes affluents.

Le Canada proprement dit était borné au nord par la baie d'Hudson, à l'est par la mer, au sud par les colonies anglaises, au sud-est par les terres de la Louisiane, et à l'ouest par des pays desquels on n'avait pas encore une notion bien certaine, et qui allaient se confondre avec les possessions espagnoles de l'Amérique du Nord. L'espace pour ainsi dire illimité du Canada offrait aux premiers regards des forêts sombres, épaisses et profondes, dont la seule hauteur attestait la vétusté. De nombreux lacs, com-

muniquant pour la plupart entre eux, et, semblables à des mers intérieures, coupaient certaines régions, et grossissaient énormement de grandes rivières, s'ils ne leur donnaient absolument naissance. Le fleuve Saint-Laurent à lui seul en voyait six (les lacs *Supérieur*, *Michigan*, *Huron*, *Sainte-Claire*, *Erié* et *Ontario*) descendre par son lit jusqu'à l'Océan; le lac Champlain venait s'y répandre aussi par la rivière de Sorel qui le traverse. Outre ces masses d'eau douce, les plus imposantes du globe, sur lesquelles devait se débattre un jour, par les vaisseaux, le sort de l'Amérique septentrionale, le fleuve Saint-Laurent avait encore de beaux affluents, entre autres les rivières des Outaouas, de Saguenai, et celle de Sorel que nous venons de nommer. Tout dans ces contrées portait l'empreinte du grand et du sublime, et l'on se complaisait dans l'aspect de leur majesté sauvage. La rigueur d'un froid long et violent n'enlevait rien à leur luxe de fécondité, à leur munificence, que peu d'autres pays surpassaient ou seulement égalaient. Les habitants primitifs du pays se divisaient d'abord en trois langues, l'algonquine, la huronne et la siouse, qui était celle des tribus les plus enfoncées vers les bords du Mississipi et avec lesquelles on avait le moins de communication. La langue algonquine surtout avait une étendue immense; elle commençait à l'Acadie et au golfe de Saint-Laurent, et faisait un circuit d'environ douze cents lieues. La langue huronne, qui était celle de nations moins errantes que les nations algonquines, s'étendait au sud du fleuve Saint-Laurent, depuis la rivière Sorel jusqu'à l'extrémité du lac Erié, et même assez proche de la Virginie. En remontant le fleuve Saint-Laurent, on ne rencontrait plus aucune nation indienne jusqu'au Saguenai; elles avaient été refoulées à quelque distance dans les terres ou aux bords des lacs. Quand Champlain était venu dans le Canada, il avait trouvé la guerre fort allumée entre les Iroquois d'une part, les Hurons proprement dits et les Algonquins d'autre part, et peut-être ce grand homme, en s'y engageant plus qu'il ne convenait aux intérêts de la colo-

nie, avait-il commencé les embarras de ses successeurs, car les Iroquois étaient restés peu favorables aux Français. On était sans cesse en guerre avec eux. Mais les colons, quoique très-peu nombreux, car on en comptait à peine encore onze à douze mille, n'étaient point gens à se laisser abattre par les circonstances les plus difficiles; à défaut de solides bastions, ils avaient dans leur cœur la plus forte des citadelles. Les femmes françaises du Canada elles-mêmes se signalaient par une énergie, un héroïsme qui tenait du sang de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette.

Généralement les forts du Canada n'étaient que de grands enclos palissadés et soutenus de quelques redoutes. Québec et Montréal offraient cependant deux points un peu plus sérieusement garantis. La première de ces villes, capitale de toute la *Nouvelle-France*, était défendue par un fort et une enceinte de pierres, munis d'une artillerie assez considérable. Pendant le cours des deux dernières guerres de Louis XIV, on travailla beaucoup aux fortifications de Québec, qui devinrent, la nature s'y joignant, assez difficiles à enlever. Le port de Québec, très-vaste et très-sûr, et pouvant recevoir jusqu'à cent vaisseaux de ligne, fut flanqué de deux bastions; et tout le long de la rade, jusqu'à la rivière Saint-Charles, on plaça des batteries de canons et quelques mortiers. La ville de Montréal, l'ancienne Hochelaga des naturels du pays, avait une enceinte crénelée; quelques ouvrages gardaient en outre les points les plus exposés de l'île du même nom. Le port de Montréal, quoique à soixante lieues au-dessus de Québec, voyait arriver jusqu'à lui des navires de 500 tonneaux.

L'Acadie, dont on ne comprenait peut-être pas assez toute l'importance, n'était guère défendue que par les mauvais travaux, consistant à peu de chose près en palissades, que l'on avait faits au Port-Royal, à Pentagoët et dans un ou deux autres endroits. L'Acadie, péninsule d'un circuit de plus de deux cent cinquante lieues, était pourtant la tête de l'Amérique septentrionale, et des hommes aptes à en juger disaient que c'était à la fois l'entrepôt le plus proche,

le plus sûr et le plus commode pour le commerce des Indes occidentales.

L'île Royale, d'abord appelée île du Cap-Breton, quoiqu'elle pût devenir la clef du golfe Saint-Laurent et la porte du Canada, n'avait, de même que celles de Saint-Jean, d'Anticosti, de Saint-Pierre, de la grande et petite Miquelon, aucune espèce de défense, n'ayant point alors d'habitants sédentaires. L'établissement français de la baie de Plaisance, sur la côte méridionale de Terre-Neuve, avait pris un développement qui donnait les plus belles espérances et qui inspirait aux Anglais la plus grande jalousie. Mais l'impardonnable négligence et l'indigne conduite du gouverneur, Parat, devaient lui porter bientôt un coup terrible. La grande île de Terre-Neuve, qui offre un développement de côtes de plus de six cents lieues, et dont les Français possédaient la côte du sud en fait et la côte ouest en titre, n'offrait, par son sol, rien de bien séduisant : des rochers escarpés, des montagnes couvertes de mauvais bois, des vallées étroites et sablonneuses que fréquentaient, au temps des chasses, quelques Esquimaux venus du Labrador, voilà quel était son aspect général. Mais le navigateur trouvait un vaste intérêt dans la perspective de ses côtes, partout découpées en anses, en rades et en ports des plus commodes. L'armateur qui envoyait ses navires aux pêches lointaines n'était pas moins satisfait des eaux poissonneuses de l'île de Terre-Neuve, et de son peu de distance du grand banc que les morues semblent affectionner pardessus tous les autres parages du globe.

Le *Labrador*, qui fait partie du continent Américain au nord du Canada, et qui n'est séparé de l'île de Terre-Neuve que par un détroit de médiocre largeur, ne pouvait guère être considéré que comme une dépendance purement nominale de la Nouvelle-France. Cependant, pour la sécurité de la pêche sur ces côtes poissonneuses, on avait bâti le fort Pontchartrain.

Il nous reste à parler encore de l'étendue de terre, longue d'environ cinq cents lieues, large de près de deux cents, à

laquelle la Sale avait donné le nom de Louisiane, lorsqu'il en avait pris possession au nom de Louis XIV. Quoiqu'elle parût, dès cette époque, d'un grand intérêt, la Louisiane ne présentait pas et ne pouvait présenter l'ébauche informe d'une colonie; les trois ou quatre forts construits par la Sale et de Tonti, depuis le saut du Niagara jusque chez les Illinois et les Natchez, n'avaient droit de compter que comme des échelles pour poursuivre la découverte des deux côtés du Mississipi, en attendant la colonisation. Pour atteindre ce but promptement, le meilleur moyen était de reconnaître, non plus par terre, mais par mer, les bouches du fleuve que la Sale avait si intrépidement descendu en 1682. C'était là qu'avaient tendu, depuis, les efforts incessants de cet intrépide Rouennais; dans son violent désir de ne pas laisser à un autre l'honneur d'achever d'un côté ce qu'il avait si bien commencé de l'autre, il était allé en France pour faire part à Seignelai de ses intentions et lui demander les moyens non-seulement de chercher par mer l'embouchure du Mississipi, mais encore d'y faire un établissement. Le ministre avait compris la Sale et lui avait donné une frégate de 40 canons, sous les ordres du capitaine de Beaujeu, pour la joindre à trois autres bâtiments de moindre grandeur; le tout était chargé de cinq cents soldats et colonisateurs, dont le choix n'avait pas été d'ailleurs assez sévèrement fait. Parti de la Rochelle le 1er août 1684, la Sale n'avait eu que des contrariétés à éprouver avec Beaujeu; il en était tombé malade de chagrin, durant le trajet jusqu'à Saint-Domingue. Près de cette île, Beaujeu avait même laissé enlever un des bâtiments de la petite escadre par les Espagnols et s'était obstiné à ne pas aborder au *Port-de-Paix*, où se trouvait alors le gouverneur français. Tout s'était réuni pour faire présager les tristes résultats de cette expédition. Ayant fait voile de Saint-Domingue, la Sale avait reconnu, le 28 décembre 1684, les côtes de la Floride; mais comme on lui avait affirmé que dans le golfe du Mexique les courants portaient à l'est, il s'était tenu pour assuré d'avoir l'embouchure du Mississipi très-

loin à l'ouest. Tournant en conséquence de ce côté, il avait, malheureusement, passé, le 10 janvier 1685, devant le Missisipi, qu'il ne supposait pas si proche. Quelques jours après, sur des indications venues des sauvages, il avait voulu retourner vers cet endroit, mais le capitaine Beaujeu s'y était obstinément refusé. On avait continué la route à l'ouest et l'on était arrivé à la baie Saint-Bernard, dans ce qu'on nomme aujourd'hui le Texas, à cent lieues de l'embouchure du Mississipi. La Sale, désespérant dès lors de rien obtenir de Beaujeu, avait pris la résolution extrême de mettre son monde à terre dans ce lieu, et d'y planter sa colonie, en attendant qu'il allât de nouveau à la recherche du Mississipi. Sur ces entrefaites, un de ses bâtiments avait échoué par l'incapacité de ceux qui le conduisaient, et Beaujeu s'était montré assez infâme pour se diriger vers la France avec sa frégate. Néanmoins la Sale, obligé de puiser des ressources en lui seul désormais, avait commencé à construire deux forts. Malheureusement, ce hardi explorateur était trop sévère et mécontentait les hommes qui étaient restés à la baie de Saint-Bernard. Il y avait deux ans que la colonie française du Texas se traînait dans la discorde intestine, quand la Sale, qui avait perdu depuis peu le dernier de ses navires, résolut, quoique malade, d'aller par terre jusqu'aux Illinois, pour se mettre de là en communication avec le Canada. Il partit le 12 janvier 1687, laissant à un de ses lieutenants, en son absence, le commandement de son principal fort, qu'il avait nommé Saint-Louis, et emmenant avec lui son frère, deux de ses neveux et une petite troupe. Il eut presque aussitôt à déplorer le meurtre d'un de ses neveux par ses propres gens. Les assassins s'arrachèrent la vie les uns aux autres. Plusieurs des Français de Saint-Bernard s'incorporèrent aux tribus indiennes. Les sauvages enlevèrent les forts dont la Sale avait jeté les fondements et immolèrent tous ceux qui s'y trouvaient. C'était à d'Iberville que la fortune, jointe à la science et au courage, réservait d'accomplir, avant la fin du siècle, le projet du malheureux la Sale.

Quant au commerce français dans le nouveau monde, il avait été déclaré libre en 1669, pour la Nouvelle-France; une compagnie, dite *Compagnie du Nord,* s'était formée à Québec en 1685, dans les plans de laquelle il entrait particulièrement de fermer définitivement la baie d'Hudson aux Anglais. On tirait du Canada et de la baie d'Hudson de précieuses pelleteries, et entre autres des peaux de castor; Seignelai, de même qu'avait fait son père, songeait sérieusement à utiliser pour la marine les superbes bois de ce pays et de l'Acadie. On a vu de quel intérêt Terre-Neuve était pour la grande pêche; les côtes de l'Acadie, du Labrador, le fleuve Saint-Laurent, étaient aussi d'un grand prix à cet égard. Le commerce des Antilles, consistant en produits des cultures, tels que le sucre, le café, le tabac, etc., était affermé par l'État à des traitants.

Le but des établissements coloniaux était alors, comme à présent, de procurer aux produits du sol et de l'industrie du royaume des débouchés qui pussent leur être constamment ouverts et qui ne dépendissent pas de la mobilité des dispositions des autres peuples vis-à-vis de la France, d'assurer à ces mêmes produits des marchés à l'abri de toute concurrence étrangère, d'obtenir, par voie d'échange et sans exportation de numéraire, des denrées que la France ne donnait pas par elle-même, de soustraire ainsi le commerce du pays à l'obligation d'avoir recours à l'étranger pour se procurer ces denrées, et enfin de donner de l'emploi, de l'encouragement à la marine des nationaux ainsi qu'aux industries qui s'y rattachaient.

En Afrique, on augmentait les fortifications de la petite île de Gorée, dont la rade spacieuse et belle, le port d'un excellent mouillage, étaient du plus grand intérêt dans ces parages. On donnait aussi de l'accroissement au premier établissement des Français au Sénégal, à celui que la compagnie créée par Richelieu avait formé dès l'an 1626 dans l'île de Saint-Louis, sur le fleuve dont le pays empruntait son nom. De l'autre côté de l'Afrique, dans la mer des Indes, Louis XIV, quoique ne faisan plus occuper le *Fort-Dauphin*,

n'avait pas cessé de considérer l'île de Madagascar comme dépendant de sa couronne, et l'avait annexée à son domaine (1686).

L'île Bourbon ne présentait encore que cinq ou six habitations que rien ne protégeait, et, loin de songer alors à s'y établir d'une manière solide, on ne parlait que de sa côte battue des ouragans, des tourbillons impétueux qui y abîmaient les navires, y déracinaient les arbres et y ruinaient les précaires demeures des quelques Français qu'on y voyait. Il n'était pas encore question de l'île que les Hollandais avaient nommée Maurice et qui devait un jour porter le nom d'île de France.

Mais à l'autre extrémité de la mer des Indes, dans ce riche Indoustan où devait se transporter au siècle suivant le plus rude effort de la rivalité française et anglaise, commençait à se faire sentir, non loin des Portugais et des Hollandais, l'influence de la France et de sa compagnie des Indes orientales. Le négociant Martin s'occupait, dans ce temps-là même, à garantir Pondichéry en lui donnant une enceinte; et désormais, quel que fût le sort de la compagnie, quel que fût même le sort des armes, le nom français ne pouvait plus périr dans l'Indoustan, où l'on venait encore d'obtenir du Grand Mogol Aureng-Zeb la cession de Chandernagor, sur les rives du Gange, le fleuve sacré des brames et de leurs adeptes.

Louis XV (1715-1774). *Régence du duc d'Orléans.* — La paix qui régna pendant la régence avec les principales puissances maritimes inspira de la confiance aux entreprises commerciales. La compagnie d'Orient, malgré les dettes dont elle était surchargée, demanda et obtint la faculté de faire l'acquisition des terrains sur lesquels étaient depuis plusieurs années ses hangars et ses principaux magasins, au fond de l'ancienne baie du Blavet; on lui céda en outre le privilége exclusif de la baie et celui de retour obligé en cet endroit de tous les navires de commerce arrivant des Indes orientales. Ce fut alors que l'humble village qui s'abritait sous la tour de Roch-Yan commença

à se transformer en ville de quelque importance. La compagnie des Indes orientales, qui lui communiqua un moment de prodigieuse prospérité, nomma la nouvelle cité maritime Lorient. Les ingénieurs les plus distingués de l'époque vinrent de Paris pour faire le tracé du port; les travaux furent poussés avec activité; on sonda, on creusa, on balisa les passages; toutefois, en 1726, la nouvelle ville ne comptait encore que neuf cents habitants, et ce ne fut que vers le milieu du siècle qu'elle atteignit un haut degré de splendeur et que s'élevèrent les fortifications qui la défendent. Cinq ans avant la fondation de Lorient, Jean Law avait créé une banque d'escompte et formé la compagnie d'Occident, à laquelle le duc d'Orléans avait concédé d'immenses terrains en Amérique. Accueilli d'abord avec une certaine défiance, Law avait enthousiasmé la France par les mines imaginaires de la Louisiane qu'il donnait comme reconnues et positives. Pour revêtir son mensonge des apparences de la vérité, il avait fait partir des ouvriers destinés à mettre promptement en valeur ces précieuses sources de richesses. Le Mississipi, que l'on nommait alors le fleuve Saint-Louis, devint bientôt le but de tous les vœux, de toutes les combinaisons commerciales. Des hommes riches et puissants ne se contentèrent pas de participer au gain général de la compagnie d'Occident, ils voulurent avoir des propriétés particulières dans une contrée qui passait pour le paradis terrestre. Le régent créa pour eux à la Louisiane des duchés, des marquisats, des comtés.

L'exploitation de ces nouveaux domaines exigeait des bras, et durant l'accès de cette fièvre ardente on envoya un nombre considérable de travailleurs à la Louisiane. Le port de l'île Dauphin venait d'être comblé par des monceaux de sable ; Mobile avait également perdu le sien; c'est au Biloxi que les colons furent incessamment débarqués pour y périr presque aussitôt par milliers de misère et de chagrin. Enfin on se souvint qu'on était à proximité d'un des plus beaux fleuves du monde, et l'on jeta, à trente-cinq lieues de l'Océan, sur la rive gauche du Mississipi, dans une île lon-

gue de soixante lieues sur une largeur médiocre, les fondements de la Nouvelle-Orléans pour en faire, en 1722, le chef-lieu et l'entrepôt de toute la Louisiane. Mais à cette époque trop tardive le charme était rompu, les mines avaient disparu; il ne restait que la confusion d'avoir embrassé des chimères.

Malgré le mauvais vouloir des Anglais, le port de Louisbourg fut creusé à cette époque, au S.-E. de l'île Royale ou du Cap-Breton, et nous dédommagea un peu de la perte de Terre-Neuve.

Vers la même époque, quelques colons de la Martinique, sur l'invitation qui leur en fut faite par la population caraïbe qui s'y était fixée, allèrent s'établir dans l'île de Saint-Vincent qu'ils rendirent peu à peu colonie française.

Dans la mer des Indes, Bourbon fut dotée d'une culture nouvelle qui ne tarda pas à lui donner quelque lustre commercial. Des caféiers, élevés par un Français sur le territoire de Moka, furent transplantés dans cette île, y prospérèrent et devinrent non-seulement pour Bourbon, mais pour d'autres colonies françaises qui ne tardèrent pas à en profiter, une source de grandes richesses.

Le capitaine Dufresne, qui en 1715 avait pris possession de la seconde des Mascareignes, à laquelle il avait donné le nom d'Ile de France, n'avait pas ajouté à sa prise de possession un commencement d'établissement. Le capitaine Garnier du Fougerai y revint en 1721, sur le navire le *Triton* de Saint-Malo, et, avec l'aide du gouverneur de Bourbon, y déposa quelques éléments de civilisation.

Majorité du roi. — Au commencement de 1723, Louis XV fut déclaré majeur, et le duc d'Orléans continua de diriger les affaires comme premier ministre, mais il mourut le 2 décembre de la même année.

Le duc de Bourbon, qui lui succéda au pouvoir, ne signala son ministère de deux ans que par un édit impolitique qui proscrivait de nouveau les protestants, et par le mariage du jeune roi avec Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski.

Appelé à la direction des affaires après la disgrâce de

Bourbon, le cardinal Fleury remit de l'ordre dans les finances; mais il sacrifia, malheureusement, l'établissement maritime fondé au prix de tant d'efforts par Richelieu, à un système d'économie aussi exagéré dans son principe que funeste dans ses résultats, de sorte que le budget de la marine se trouvait réduit à neuf millions et le nombre des bâtiments de la flotte fixé à cinquante-quatre (sans comprendre les flûtes, barques ou galiotes à bombes), tandis que l'Angleterre possédait deux cent trente-huit navires, dont cent soixante-dix-huit du premier au sixième rang. Malheureusement, en 1733, la mort du roi de Pologne, Auguste II, rendit un conflit inévitable. Un grand nombre de Polonais proclamèrent Stanislas Leczinski; le parti russe nomma l'électeur de Saxe (Auguste III). Louis XV ne pouvait sans honte abandonner la cause de son beau-père assiégé dans Dantzig; mais le secours insignifiant qu'on lui envoya (quinze cents hommes) ne pouvait être d'aucune utilité, et ce prince se vit contraint de revenir en France. Le cardinal avait agi timidement contre la Russie; fort de l'alliance de l'Espagne et de la Savoie, il agit contre l'Autriche avec plus de décision. Des forces nombreuses occupèrent la Lorraine; Berwick s'empara de Kehl; Villars envahit le Milanais; le maréchal de Coigny gagna les victoires de Parme et de Guastalla; la victoire du duc de Mortemart à Bitonto (Terre de Bari) valut à l'infant don Carlos le royaume de Naples (1734). L'empereur Charles VI, hors d'état de se défendre, ouvrit des négociations avec la France (1735), et la Sardaigne ainsi que l'Espagne entrèrent dans la même voie; mais la paix ne fut signée qu'en 1738. Par le traité de Vienne, Stanislas reçut, en dédommagement du trône de Pologne, le duché de Lorraine, qui à sa mort devait passer à la France, et conserva le titre de roi. On donna la Toscane au duc de Lorraine comme indemnité. L'infant don Carlos eut la Sicile ainsi que le royaume de Naples; l'empereur, Parme et Plaisance; le roi de Sardaigne, quelques cantons du Milanais.

En 1740, la mort de l'empereur Charles VI causa une

guerre générale. Cinq prétendants (l'électeur de Bavière, l'électeur de Saxe, le roi de Sardaigne, le roi d'Espagne, qui revendiquèrent tout son héritage, et le roi de Prusse qui réclama la Silésie) prirent les armes. La France, qui ne demandait rien, soutint les prétentions de la Bavière et y envoya quarante mille hommes. Ces forces remportèrent plusieurs avantages sur les Autrichiens et s'emparèrent de Lintz. L'électeur de Bavière conquit ensuite la Bohême avec le concours de l'armée française, et se fit couronner à Francfort sous le nom de Charles VII.

Le roi de Prusse se rendit maître des trois quarts de la Silésie.

Dans cette extrémité, Marie-Thérèse déploya autant d'énergie que d'habileté. Elle ranima l'ardeur de ses troupes, qui entrèrent à Munich, et abandonna la Silésie à Frédéric à condition qu'il se retirerait de la lutte.

La France, restée seule, dut alors supporter tout le poids de la guerre. Alors l'Angleterre, qui jusque-là s'était contentée de combattre l'Espagne, se prononça ouvertement contre la France, sans pourtant lui déclarer la guerre, et les escadres britanniques jouèrent d'abord le plus triste rôle. Aux Antilles, l'amiral Ogle, feignant de prendre les Français pour des Espagnols, attaqua (à dix heures du soir) la division du chevalier d'Épinay, fut repoussé avec pertes, et envoya (lorsque le jour parut) un officier à bord du commandant français pour s'excuser de sa prétendue méprise. La même scène se renouvela non loin de Cadix : le comte de Cheylus fut attaqué par des forces supérieures, mais sa belle résistance obligea son déloyal ennemi à abandonner le champ de bataille. De tels procédés ne pouvaient être tolérés plus longtemps, le mauvais vouloir de la Grande-Bretagne était trop manifeste; le cabinet français se vit contraint de déclarer la guerre (1743). Bientôt cinquante mille Anglo-Allemands arrivèrent dans la vallée du Mein. Le maréchal de Noailles, habile tacticien, parvint à les cerner entre Dettingen et Achaffenbourg (Bavière), et les aurait sans doute forcés à mettre bas les armes sans l'imprévoyante témérité

du duc de Grammont, qui, en quittant son poste, leur laissa le moyen de sortir du défilé. Au lieu d'un triomphe, ce ne fut qu'une sanglante affaire. De Broglie, qui commandait sur le Danube, ayant reculé jusqu'au Rhin devant les Autrichiens, Noailles dut suivre ce mouvement de retraite. L'année suivante, Louis XV vint se montrer aux troupes; il entra dans les Pays-Bas et vit le maréchal de Saxe y prendre plusieurs villes; puis, à la nouvelle que les Autrichiens menaçaient l'Alsace, il y courut avec Noailles et cinquante mille hommes, mais une maladie grave l'arrêta à Metz.

La mort de Charles VII, en 1745, et la renonciation de son fils Maximilien-Joseph à la couronne impériale en faveur de Marie-Thérèse, semblaient devoir mettre un terme à la guerre; cependant elle se poursuivit avec plus d'acharnement encore. Obligée de combattre, la France le fit avec gloire. Au printemps, deux armées fondirent sur les Pays-Bas et se rendirent maîtresses des places fortes; le roi de Prusse (Frédéric) avec quatre-vingt mille hommes s'empara de Prague et menaça Vienne; le prince de Conti franchit les Alpes et se réunit aux Espagnols. Pendant ce temps, les armées navales britanniques, parcourant toutes les mers du globe, où elles avaient la prépondérance sur les marines de l'Espagne et de la France, laissaient l'Angleterre réduite à des forces peu considérables pour la sûreté de ses côtes. Cette faute du ministère anglais fut comprise par le comte de Maurepas (*ministre de la marine*), il voulut tenter non-seulement la délivrance de la Méditerranée, mais encore la conquête de la Grande-Bretagne. Ces projets, qui annonçaient de la vigueur, firent hâter l'armement de tous les bâtiments disponibles dans les différents ports du royaume.

Combat naval de Toulon (22 février 1744). — Dix-sept vaisseaux commandés par M. de Court, énergique vieillard de quatre-vingts ans, appareillèrent de Toulon avec douze vaisseaux espagnols (sous les ordres de don Navarro), attaquèrent (1), le 22, à cinq lieues S.-O. du cap Sicié, les forces

(1) L'armée combinée était ainsi rangée : avant-garde, Français, de Gabaret commandant ; corps de bataille, Français et Espagnols, amiral de Court ; arrière-garde,

britanniques, et, après une lutte acharnée de plusieurs heures, les contraignirent à se retirer à Mahon.

Ce combat eut un grand retentissement en Europe et nous procura des avantages importants : don Carlos de Naples et la république de Gênes, que la flotte anglaise forçait à la neutralité, entrèrent dans notre alliance; nos navires ainsi que ceux de l'Espagne, délivrés de la présence de l'ennemi, portèrent des renforts au prince de Conti et à don Philippe, qui obtinrent de glorieux succès.

En 1745, le maréchal de Saxe ayant investi Tournay, cinquante-cinq mille Anglo-Hollandais vinrent au secours de cette place, sous la conduite du duc de Cumberland (fils du roi d'Angleterre, Georges II). Le maréchal prit une forte position à Fontenoy, entre deux villages et un bois garnis de cent pièces de canon, et d'où il brava d'abord tous les efforts des assaillants. Mais l'infanterie anglaise, s'étant déployée en une épaisse colonne, perça le centre de la ligne française, repoussa dix régiments successivement lancés contre elle, et déborda Fontenoy. La bataille était compromise, et déjà le maréchal, qui avait à garder le roi et le Dauphin, disposait tout pour la retraite, lorsque les Anglais, étonnés de se trouver seuls, sans cavalerie, au milieu des Français, s'arrêtèrent incertains. Alors, sur l'avis de Richelieu, quelques pièces mises promptement en batterie, foudroyèrent cette masse compacte, tandis que le maréchal ordonnait une attaque générale sur les flancs, et en dix minutes elle fut dispersée. (Les ennemis perdirent quatorze mille hommes et les Français sept mille.)

Cette victoire eut des suites considérables : Tournay, Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde et Ostende capitulèrent. L'année suivante, le maréchal de Saxe recommença les hostilités et remporta (11 octobre) la brillante victoire de Raucoux (Liége), où les Anglais et les Impériaux perdirent huit mille hommes et cinquante canons; mais en Italie nos armes

Espagnols, aux ordres de don Navarro. L'amiral Mathews dirigeait le corps de bataille de l'armée anglaise; le contre-amiral Rowley l'avant-garde, et le vice-amiral Lestock l'arrière-garde.

éprouvèrent un grave échec : attaqué par quarante-cinq mille Autrichiens, le maréchal de Maillebois, qui n'avait à opposer que vingt-huit mille hommes, essuya, après un glorieux combat, une sanglante défaite.

Entraînée par l'Angleterre, la czarine Élisabeth conclut un traité de subsides et envoya sur le Rhin trente-cinq mille hommes. Le maréchal de Saxe battit (2 juillet) à Lawfeld (Limbourg) les Anglais et les Hollandais; le comte de Lowendal s'empare de Berg-op-Zoom, et le vainqueur de Lawfeld fit, par d'habiles manœuvres, l'investissement de Maëstricht.

En 1746, les Anglais prirent Louisbourg et menacèrent le Canada. Le duc d'Enville partit aussitôt de Brest avec une escadre et quelques navires chargés de troupes pour aller secourir cette importante colonie; mais il éprouva de longs retards ainsi que des pertes considérables dans sa traversée, et mourut de désespoir en voyant le but de l'expédition manqué.

Ces revers, loin d'abattre l'énergie de nos marins, ne fit qu'augmenter leur ardeur guerrière, et si, accablés par .e nombre, ils succombèrent l'année suivante, sous les ordres de la Galissonnière, de Dubois, de la Mothe, de l'Étenduère, ce fut glorieusement, car ils firent essuyer à l'ennemi des pertes considérables et favorisèrent l'arrivée de riches convois envoyés d'Amérique.

Tandis que notre marine soutenait héroïquement dans les mers de l'Europe une lutte inégale, de Labourdonnais s'emparait de Madras et préparait notre prépondérance en Asie.

Tout concourait alors à une pacification générale. Les derniers avantages remportés par le maréchal de Saxe forcèrent la Hollande à négocier; le cabinet de Saint-James permit à ses autres alliés de suivre le mouvement des Provinces-Unies; on ouvrit des conférences à Aix-la-Chapelle, et la paix fut conclue le 18 octobre 1748 (1).

(1) Cette même année, de Maurepas supprima la charge de général des galères, dont Barras de la Penne fut le dernier titulaire, et ordonna le désarmement de tous les bâtiments à rames. A la suite de cette mesure, on fonda successivement les bagnes de Toulon (1748), de Brest (1750) et de Rochefort (1767).

Les années qui suivirent la paix d'Aix-la-Chapelle furent la plus belle époque, au dix-huitième siècle, du commerce français. Lorient prit de notables accroissements; — Bourbon devint une grande colonie agricole; — la Guadeloupe, la Martinique, arrivèrent à une prospérité qui rejaillit sur Nantes, sur Bordeaux, sur Marseille; — la Louisiane, si longtemps languissante, trouva dans la liberté du commerce une fortune que le monopole n'avait pu lui donner.

Cependant les hostilités se poursuivaient dans l'Inde (malgré la conclusion de la paix) avec le plus grand acharnement. Boscawen, secondé par une armée de huit mille hommes, attaqua Pondichéry avec vingt et un vaisseaux. Le siége commença le 18 août; mais les Français, sous les ordres de Dupleix, se défendirent avec tant de valeur et firent des sorties si vigoureuses, que le 5 octobre l'amiral fut contraint de se retirer, après avoir perdu plus de douze cents marins ou soldats et plusieurs bâtiments. La lutte continua sur la côte de Coromandel jusqu'en 1752; enfin la mort violente d'un prince hindou, notre allié, affaiblit beaucoup le parti qui nous était dévoué, et le rappel de Dupleix donna lieu à une trêve dont les Anglais profitèrent pour consolider leur puissance dans le Bengale.

Pendant les années qui suivirent la paix d'Aix-la-Chapelle la France prit rang parmi les grandes puissances coloniales. Aux deux Indes, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue, à la Louisiane, au Canada par suite d'une liberté bien entendue, le commerce se développa dans d'immenses proportions. De Machault, de Rouillé firent de louables efforts pour rétablir la flotte, et, en 1754, soixante vaisseaux, trente et une frégates et quarante-quatre autres bâtiments témoignèrent de l'activité qui avait été déployée. L'Angleterre, dont les forces navales étaient de beaucoup supérieures en nombre, eût pu ne pas être jalouse de cette marine renaissante; elle s'effraya néanmoins et trouva facilement une cause de rupture. Les délimitations posées au Canada par le dernier traité, mal déterminées à dessein, lui fournirent un plan d'agression. D'abord elle voulut porter les établissements

qu'elle se hâtait de fonder en Acadie jusqu'au fleuve Saint-Laurent; ceux qu'elle résolut de former soit du côté de la baie d'Hudson, soit au delà des Apalaches, n'eurent plus aucunes limites. Ces projets tendaient évidemment à l'anéantissement de notre colonie. La cour de Versailles fit des réclamations, et l'on convint de régler les difficultés à l'amiable; mais à peine la convention eut-elle été signée qu'elle fut indignement violée, et bientôt, tandis que notre ambassadeur se laissait prendre aux protestations du cabinet de Saint-James, nos divisions, dispersées dans les mers d'Amérique, se virent attaquer par des escadres nombreuses et plus de trois cents navires marchands furent capturés en six mois. Il fallut bien venger notre honneur outragé : la guerre fut déclarée à l'Angleterre. Comme nos forces navales étaient très-inférieures à celles de l'ennemi, le comte de Machault y suppléa par l'habileté de ses combinaisons. M. d'Aubigny appareilla de l'île d'Aix pour la Martinique; M. de Beaussier fit voile vers le Canada, emportant des troupes; une armée réunie sur les côtes de l'Océan inquiéta singulièrement les Anglais et retint toutes leurs forces, qu'ils craignirent d'éloigner en cas de descente de notre part. Enfin, le 10 avril 1756, douze vaisseaux et cinq frégates, sous les ordres du marquis de la Galissonnière, partirent de Toulon. Ils convoyaient cent cinquante navires portant quinze mille hommes commandés par le duc de Richelieu. Le but de l'expédition était la conquête de Minorque. La flotte y arriva en effet le 17. L'armée débarqua sans obstacle, se rendit maîtresse de la ville de Ciudadela et marcha de là sur Mahon qu'elle trouva abandonnée. Les Anglais s'étaient retirés dans le fort Saint-Philippe, qu'ils considéraient comme imprenable. Le maréchal de Richelieu, ayant fait ses dispositions, s'approcha des remparts, parut d'abord indécis sur les moyens de commencer l'attaque, et enfin entreprit le siége de la forteresse. L'amiral Byng venait de mouiller à Gibraltar quand il apprit la nouvelle du débarquement des Français. Il se hâta d'accourir, et le 19 mai il parut en vue de l'île. Aussitôt de la Galissonnière, se croyant au

moment d'une action générale, donna l'ordre de bataille. Une brume fort épaisse, qui dura plusieurs heures, ajourna la rencontre, et l'action n'eut lieu que le lendemain.

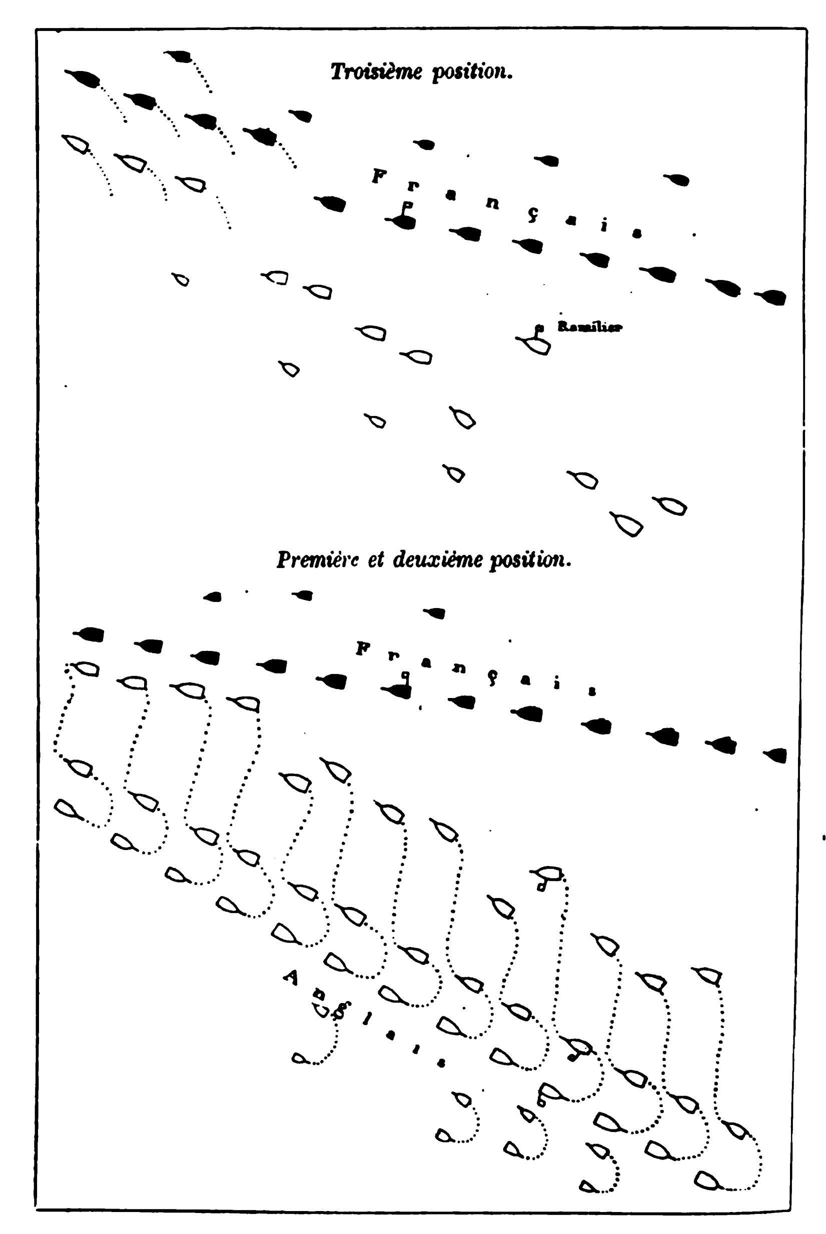
Combat naval de Mahon (20 mai 1756). — A midi et demi, Byng, en gouvernant au S.-S.-E., prolongea lentement notre ligne, et à deux heures il fit signal à son armée de virer de bord toute à la fois, pour arriver sur la tête de notre colonne. Ce mouvement s'exécuta mal : plusieurs navires s'embarrassèrent, d'autres laissèrent culer, de sorte qu'au moment d'engager le combat, l'avant-garde anglaise se trouva seule parallèlement, à la nôtre tandis que le gros de la flotte formait un angle avec notre corps de bataille et notre arrière-garde. La lutte commença néanmoins et l'on déploya des deux côtés beaucoup de valeur; mais deux manœuvres téméraires de West et de Mathews permirent bientôt à la Galissonnière de les serrer de si près, que plusieurs de leurs vaisseaux furent sur le point de se rendre. Byng, dans cette extrémité, donna l'ordre de la retraite et se hâta de regagner Gibraltar.

La Galissonnière resta en croisière devant le fort Philippe et par sa présence inspira une nouvelle ardeur aux troupes, qui peu de temps après enlevèrent cinq redoutes. Le gouverneur Blackney, ne pouvant plus résister, demanda et obtint une capitulation honorable.

Tandis qu'on célébrait par des fêtes la victoire de notre escadre, les Anglais se livraient au découragement. Byng, traduit devant une cour martiale, fut condamné à mort et exécuté.

Marie-Thérèse, qui ne désespérait pas de reprendre la Silésie au roi de Prusse et qui, dans ce but, s'était assuré le concours de la Russie et de l'électeur de Saxe, rechercha l'alliance de Louis XV, et l'obtint au grand étonnement de l'Europe (1). Attaqué de toutes parts, Frédéric combattit vail-

(1) Un billet amical de Marie-Thérèse à madame de Pompadour, alors toute-puissante, décida le renversement de la politique deux fois séculaire de la France. Par le traité de Versailles (1756), l'Autriche devint l'amie de la France, qui l'avait si longtemps combattue, et l'ennemie de l'Angleterre, sa vieille alliée. La czarine Éli-


Troisième position.
Français
Ramilies
Première et deuxième position.
Français
Anglais

(Fig. 32.)

lamment, gagna la sanglante bataille de Prague (1757); puis, vaincu près de cette ville, à Kollin, et menacé par une armée française, il demanda la paix, qu'on lui refusa, et se décida à mourir en roi, comme il l'écrivit à Voltaire; mais l'incapacité de ses adversaires le dispensa de tenir parole.

Soubise, le protégé de Mme de Pompadour, ayant rallié les Autrichiens commandés par Hildburghausen, se mit sous les ordres de ce général; tous deux marchèrent sur la Saxe avec cinquante mille hommes. Frédéric, qui n'avait que vingt-cinq mille hommes, accourut aussitôt et défit complétement les alliés, peu de temps après, à Rosbach.

Incapable de résister aux armes prussiennes, le comte de Clermont repassa successivement le Weser, l'Ems, le Rhin et se fit battre à Crevelt.

Quelques brillants avantages effacèrent en partie la honte de ces défaites. Le duc de Broglie repoussa les troupes de Ferdinand de Brunswick à Lutterberg et eut l'année suivante un plus important succès à Bergen (sur la Nidda), ville de la Hesse-Electorale; mais, placé sous les ordres de Contades, il le servit mal et causa la défaite de Minden. Puis, resté en possession du commandement supérieur après le rappel de Contades, il se contenta d'occuper quelques villes, laissant à ses lieutenants la gloire de vaincre à Corbach et à Clostercamp.

Ces succès furent, malheureusement, suivis de nombreux revers. Repoussés, il est vrai, des côtes de Bretagne et de Normandie où ils effectuèrent plusieurs descentes, les Anglais s'emparèrent de nos plus belles colonies et firent essuyer à nos forces navales d'irréparables échecs. La reddition de Chandernagor (1757), la capitulation de Louisbourg (1758), la défaite, près du cap Sainte-Marie, de l'escadre commandée par M. de la Clue (1759), la déroute de Qui-

sabeth, blessée des épigrammes de Frédéric II; la Suède, qui regrettait la Poméranie; la Saxe, qui voulait s'agrandir, accédèrent au traité de Versailles, de sorte que tout le système des alliances européennes se trouva changé.

beron, que l'indignation générale flétrit justement du nom de *Journée du maréchal de Conflans* (1), la perte du Canada (1760), malgré l'héroïque résistance de MM. de Montcalm et Vaudreuil, la destruction de Pondichéry, la prise de Mahé, l'occupation de la citadelle de Belle-Isle, signalèrent douloureusement les années suivantes.

Choiseul, ministre des affaires étrangères, réunit alors comme un faisceau toutes les branches de la maison de Bourbon ; c'était réaliser le vœu de Louis XIV. Ce traité, connu sous le nom de *Pacte de famille*, fut signé le 15 août 1761. Les puissances contractantes se garantissaient mutuellement leurs États, mais l'Espagne, entrée trop tard dans la lice, n'essuya que des pertes : elle se vit enlever la Havane ainsi qu'une partie des Philippines, et une invasion en Portugal (allié de l'Angleterre) fut sans résultat.

Les puissances étaient fatiguées d'une guerre qui les ruinait toutes et qui avait fait périr plus d'un million d'hommes. La France et l'Angleterre signèrent, le 3 novembre 1762, des préliminaires qui aboutirent, le 10 février 1763, au traité de Paris entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal. Par ce traité, l'Angleterre acquit le Canada, l'Acadie, le Cap-Breton, la Grenade, les Grenadilles, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Tabago et le Sénégal. La France conserva le droit de pêche sur les côtes de Terre-Neuve et dans le golfe Saint-Laurent avec les îlots de Saint-Pierre et Miquelon; elle recouvra la Guadeloupe, Marie-Galande, la Désirade, la Martinique, et obtint Sainte-Lucie; Gorée lui fut

(1) L'armée navale de l'Océan, retenue sur la rade de Brest par l'indécision du vice-amiral de Conflans, était bloquée par 25 vaisseaux anglais aux ordres de l'amiral Hawke ; elle appareilla néanmoins le 14 novembre à onze heures du matin, et parvint à gagner la côte du Morbihan. Attaqué peu de temps après par la flotte anglaise, de Conflans ne tenta même pas de soutenir la lutte et perdit un grand nombre de navires. L'indiscipline, l'inexpérience, le découragement de certains chefs à cette triste époque inspirent sans doute un bien douloureux sentiment ; mais est-il juste de faire retomber le blâme sur le noble corps de la marine tout entier, tandis que tant d'officiers, malgré l'abandon du gouvernement et la presque certitude de la défaite, combattirent toujours avec la plus grande valeur et acquirent assez de gloire, en succombant sous le nombre, pour couvrir les défaillances de quelques compagnons d'armes mal inspirés ?

rendue au Sénégal et Belle-Isle sur la côte de Bretagne; Pondichéry, Mahé, ainsi que trois petits comptoirs, lui restèrent au Bengale, et elle céda peu de temps après la Louisiane à l'Espagne, qui, tout en recouvrant Minorque, Cuba et Manille, perdait, au profit de l'Angleterre, la Floride et la baie de Pensacola.

Afin de réparer les ruines qu'avait causées la guerre de Sept Ans, de Choiseul construisit soixante-quatre vaisseaux et cinquante frégates ou corvettes, s'empara de la Corse, effectua la réunion de la Lorraine à la France (à la mort du roi Stanislas), acheta de la compagnie des Indes, tombée en dissolution, Lorient, qui devint notre quatrième port militaire, favorisa le développement du commerce aux *Mascareignes* et rendit Saint-Domingue la plus florissante colonie du globe. L'exil fut, malheureusement, le prix de ces importants services ; le roi sacrifia son habile ministre à l'insolent orgueil de la du Barry et mourut quatre ans après, laissant à son jeune successeur le soin de conjurer l'orage qu'avaient préparé contre la monarchie son insouciance et ses honteuses faiblesses.

Ce fut par ordre de Choiseul que Bougainville exécuta, de 1766 à 1769, un voyage autour du monde dans lequel il explora les *îles Basses*, les *îles de la Société*, les *îles Hamoa*, les *Nouvelles-Hébrides*, l'archipel de Salomon, enfin quelques points de la *Nouvelle-Irlande* et de la *Papouasie*.

Louis XVI (1774-1793). — Parvenu au trône à l'âge de vingt ans, Louis XVI, petit-fils de Louis XV, se rendit d'abord populaire par la remise du don de joyeux avénement, par le rappel du parlement qu'avait exilé son prédécesseur, par l'affranchissement des serfs de son domaine et par la diminution des tailles. Désireux d'accomplir d'utiles réformes, le jeune monarque s'entoura d'hommes zélés et capables de le seconder dans l'exécution de son généreux dessein.

Cependant la France n'aspirait qu'à venger la honte de ses derniers revers; aussi, lorsque les colonies américaines se soulevèrent contre la domination anglaise, l'opinion pu-

blique força-t-elle bientôt Louis XVI, que des scrupules exagérés et peut-être un sinistre pressentiment avaient arrêté d'abord, à conclure avec elles un traité d'alliance et de commerce qu'il fit notifier le 13 mars suivant au cabinet de Saint-James. Aussitôt l'ambassadeur auprès de la cour de France fut rappelé; les escadres des amiraux Keppel et Byron sortirent des ports d'Angleterre et les hostilités, commencées au mois de juin, se poursuivirent avec activité.

Combat de la Belle-Poule et de l'Aréthuse. — La campagne s'ouvrit par un brillant succès de nos marins. Expédiées de Brest pour observer les mouvements des Anglais à l'entrée de la Manche, les frégates la *Belle-Poule* (de 30 canons), capitaine Chadeau de la Clocheterie, et la *Licorne* (26 canons), capitaine Belizal, aperçurent, le 17 juin, quatorze vaisseaux anglais réunis en escadre sous le commandement de l'amiral Keppel, qui leur fit donner la chasse. Vers six heures du soir, la *Licorne*, sommée par la frégate *Midlefort* de passer à la poupe du vaisseau amiral, se rendit à cette invitation; mais de la Clocheterie, auquel le capitaine de l'*Aréthuse* (28 canons), Marshall, transmettait le même ordre, refusa d'y obtempérer et, après un glorieux combat de cinq heures, contraignit la frégate ennemie à s'éloigner. La *Belle-Poule* alla chercher un abri près de Plouescat, dans la baie de Kervin, où elle reçut un renfort d'équipage qui lui permit de rentrer à Brest.

Bataille navale d'Ouessant (27 juillet 1778). — Une armée navale de trente-deux vaisseaux et seize frégates, sortie de Brest le 8 juillet, sous les ordres du lieutenant général comte d'Orvilliers, aperçut le 23 à Gomilles, au N.-O. de l'île d'Ouessant, la flotte de l'amiral Keppel, forte de trente vaisseaux, six frégates, deux cutters et deux brûlots. D'Orvilliers, qui ne croyait rencontrer que vingt vaisseaux, ne voulut pas engager l'action et vira de bord à l'entrée de la nuit; mais ayant reçu du gouvernement des instructions nouvelles par lesquelles on lui faisait savoir que le roi lui laissait le soin d'agir selon les circonstances, il résolut (après avoir pris toutefois l'avis des lieutenants généraux comte du Chaf-

faut et duc de Chartres) de ne pas se retirer de la présence d'un ennemi d'égale force sans l'avoir combattu.

Le temps fut orageux et à grains pendant les trois jours suivants et les deux commandants en chef ne songèrent qu'à tenir leurs vaisseaux ralliés et à profiter des changements de brise pour s'élever au vent. Enfin, le 27 juillet, les flottes s'étant rapprochées, le combat commença à onze heures du matin (1). « L'avant-garde anglaise (dit le commandant Troude) attaqua l'arrière-garde des Français; celle-ci était très-bien formée, et tellement compacte, que les vaisseaux ennemis, qui avaient probablement l'intention de la traverser, furent obligés de laisser arriver et de l'élonger sous le vent. Le feu continua ainsi, chaque vaisseau échangeant (sans s'arrêter) sa bordée avec celui qui passait par son travers. Cette canonnade donna un avantage marqué aux Français, dont les navires, très-serrés, pouvaient réunir leur feu sur ceux de l'armée anglaise, qui leur présentaient l'avant, jusqu'au moment où ils laissaient arriver. A deux heures, d'Orvilliers, entrevoyant la possibilité d'envelopper l'arrière-garde anglaise, fit signal aux vaisseaux de tête d'arriver par un mouvement successif, puis à toute l'armée de se former en bataille, à l'autre bord. Ce mouvement, pour réussir, demandait une exécution immédiate; il ne fut pas compris par le duc de Chartres, qui, avant de le faire, passa à poupe du commandant en chef pour lui demander ses intentions. Ce retard dans l'exécution de ses ordres détermina d'Orvilliers à prendre lui-même la tête de son escadre afin de diriger l'évolution; mais, exécutée trop tard, elle n'eut pas l'effet qu'il en attendait. Cependant l'amiral Keppel avait profité de l'hésitation du duc de Chartres et viré vent devant par la contre-marche pour se porter sur la queue de la ligne française. Mais, s'apercevant bientôt que plusieurs de ses vaisseaux avaient trop d'avaries pour faire cette évolution et le suivre, il reprit les amures à tribord, rallia

(1) Le duc de Chartres, Louis-Philippe d'Orléans, plus tard Philippe-Égalité, commandait l'avant-garde française; d'Orvilliers, le corps de bataille; du Chaffaut, l'arrière-garde.

ses vaisseaux, et, laissant arriver, fit cesser le feu à 2 heures et demie de l'après-midi. L'armée française chassa la flotte ennemie toute la nuit; le lendemain celle-ci n'était plus en vue. Alors d'Orvilliers fit route pour Brest, où il arriva le 29 (1).

En Amérique, la lutte n'eut pas non plus de résultat décisif. Arrivé le 8 juillet (1778) à l'embouchure de la Delaware, le comte d'Estaing remit à la voile le lendemain, se dirigeant vers New-York, dans l'intention d'attaquer l'amiral Howe avant que celui-ci eût reçu les renforts que lui amenait le commodore Byron; mais son projet ne put être exécuté, parce que les vaisseaux français calaient trop d'eau pour entrer dans la rade. Dès lors une expédition fut préparée contre Rhode-Island, et le 3 août, pendant que les Américains débarquaient dans la partie nord de l'île, le *Zélé*, le *Tonnant*, le *Vaillant*, l'*Hector*, le *Languedoc*, le *Marseillais*, le *César*, le *Guerrier*, forcèrent l'entrée de la rade de New-Port sous le feu des batteries. Malheureusement, au moment où s'achevaient les préparatifs pour l'attaque de la place, on signala l'escadre anglaise. Alors d'Estaing traversa de nouveau les passes, se dirigea le lendemain matin vers l'ennemi, qu'il eut le regret de voir s'éloigner, le poursuivit et parvint à l'atteindre le 12 à quatre heures de l'après-midi. Enfin l'action allait s'engager, quand une violente tempête sépara les deux escadres et fit éprouver aux navires de telles avaries qu'elles furent obligées d'aller, quelques jours après, se réparer, l'une à Boston, l'autre à New-York.

Au commencement de novembre le vice-amiral d'Estaing se rendit à la Martinique, où il apprit que le contre-amiral Barrington venait de s'emparer de Sainte-Lucie. Aussitôt il se dirigea sur cette île, trouva dans le port six vaisseaux

(1) Bien que la lutte n'eût pas eu de résultat décisif, le gouvernement anglais ne dissimula pas son mécontentement et fit passer en jugement l'amiral Keppel. Le duc de Chartres, accusé d'avoir privé l'armée d'une victoire qu'elle devait espérer s'il avait exécuté la manœuvre ordonnée par d'Orvilliers, fut éloigné du service de mer.

anglais embossés d'une manière inabordable, débarqua alors ses troupes dans l'anse du Cha, tenta contre le *Morne-Fortuné* une attaque qui ne réussit pas, et revint à la Martinique pour attendre les renforts que lui amenait le comte de Grasse (1).

Dans l'Inde, pendant cette année 1778, les Anglais, supérieurs en nombre, nous enlevèrent tous nos comptoirs. Chandernagor et Karikal se rendirent sans résistance; la division commandée par le capitaine Troujoly livra un combat indécis à l'escadre du commodore Vernon et fit voile ensuite pour l'île de France, abandonnant Pondichéry que l'héroïque bravoure de Belle-Combe ne put empêcher de succomber quelque temps après (18 octobre). Mahé, qui n'avait pas de défense, tomba plus tard au pouvoir des Anglais.

En 1779, l'Espagne se déclara pour nous et se hâta de réparer par une prompte coopération la faute de son intervention tardive dans la guerre précédente. Selon la promesse faite à la cour de Madrid, le double projet d'une descente en Angleterre et de la conquête de Gibraltar ne tarda pas à être mis en cours d'exécution. Don Barcello fit le blocus de la place qu'il importait tant à l'honneur espagnol de reprendre et quarante mille hommes furent échelonnés sur les côtes de Bretagne et de Normandie, tandis que d'immenses armements étaient faits dans les ports de France et d'Espagne. Le comte d'Orvilliers, nommé commandant en chef des forces navales réunies pour cette importante entreprise (qui jeta la terreur parmi les habitants du littoral britannique et n'eut malheureusement pas d'autre effet), avait reçu l'ordre de combattre d'abord l'armée anglaise et de convoyer ensuite les transports sur lesquels devaient être embarquées les troupes. Il partit donc de Brest le 3 juin et gagna les côtes de la Galice, où il croyait trouver les na-

(1) Plus heureux que d'Estaing, le marquis de Bouillé s'était emparé, le 7 septembre (sans perdre un seul homme), de l'île de la Dominique, et par cet exploit avait jeté la terreur parmi les négociants anglais, qui craignirent pour toutes leurs autres possessions aux Antilles.

vires espagnols; mais y il croisa pendant un mois sans en voir apparaître un seul. Enfin, le 2 juillet, huit vaisseaux et deux frégates (sortis de la Corogne) rallièrent la flotte française, que rejoignirent le 22 du mois vingt-huit vaisseaux, deux frégates, deux corvettes et trois brûlots partis de Cadix. L'armée combinée, alors forte de soixante-six vaisseaux et quatorze frégates, se dirigea sur Torbay que les vents contraires l'empêchèrent d'atteindre, eut ensuite à lutter contre le mauvais temps et fut obligée de se rapprocher des Sorlingues. Le 31 août elle aperçut la flotte ennemie et la chassa aussitôt; mais, le vent ayant repris à l'est, elle dut cesser la poursuite, et, après avoir continué sa croisière pendant quelques jours encore, elle vint mouiller dans la rade de Brest, le 14 septembre. Une maladie épidémique avait décimé les équipages. Injustement accusé, d'Orvilliers quitta le service.

Quelques jours après, eut lieu à l'entrée de la Manche la lutte de la *Surveillante* et du *Québec*. Les forces, la valeur, l'habileté des deux commandants, étaient égales; la fortune décida en notre faveur. La frégate anglaise s'abîma dans les flots, et quarante-trois hommes seulement parvinrent à gagner le navire français, où ils furent traités en frères. Le brave Farmer avait glorieusement péri; le commandant de la *Surveillante*, du Couédic, ne lui survécut que peu de temps; il mourut de ses blessures à Brest le 9 janvier de l'année suivante, léguant ses enfants à la patrie.

En Amérique, pendant cette année (1779), les Anglais essuyèrent plusieurs échecs : le capitaine Trolong Durumain (par ordre du comte d'Estaing) leur enleva Saint-Martin le 16 février, Saint-Vincent au mois de juin, et, au commencement de juillet, l'amiral français, après s'être lui-même rendu maître de la Grenade, remporta, devant cette dernière île, un important avantage sur vingt et un vaisseaux commandés par Byron. D'Estaing, sollicité par les Américains, alla ensuite concourir au siége de Savannah (octobre); mais il ne put s'emparer de cette place, et, confiant peu de temps après son armée, divisée en trois escadres, à

de Grasse, de Lamotte-Picquet et de Vaudreuil (1), il revint en France avec le *Languedoc* et la *Provence*, qui arrivèrent à Brest le 7 décembre. Après le départ du comte d'Estaing, Lamotte-Picquet ne craignit pas de s'engager avec trois vaisseaux contre quatorze pour protéger une flottille marchande, dont il sauva la moitié (selon certains historiens, les forces étaient égales des deux côtés et tout le convoi fut sauvé). En 1780, l'Angleterre tenta de nouveaux efforts afin de combattre plus avantageusement les forces combinées de la France et de l'Espagne. Rodney, que le maréchal de Biron avait rendu à la liberté (en payant ses dettes), attaqua avec vingt-deux vaisseaux de ligne et enleva un convoi espagnol, accabla, près des côtes de l'Andalousie, l'escadre commandée par don Juan de Langara, ravitailla Gibraltar, repassa ensuite triomphalement le détroit et cingla vers les Antilles. Il y trouva le comte de Guichen, qui avait remplacé d'Estaing. Deux combats livrés successivement dans l'espace d'un mois, l'un dans les eaux de la Dominique, l'autre entre Sainte-Lucie et la Martinique, attestèrent l'égale habileté des chefs et des équipages, mais n'eurent pas de résultats décisifs. Rodney ne réussit pas davantage à empêcher douze vaisseaux de ligne, que le chef d'escadre don Solano conduisait à la Havane, de rallier la flotte française. Cette jonction permettait quelques tentatives heureuses contre les îles anglaises; malheureusement, le désaccord des deux amiraux et surtout les maladies, qui firent périr un grand nombre de matelots, eurent pour fâcheuse conséquence d'empêcher toute entreprise. Aux approches de l'hiver, Guichen revint en Europe.

Cependant l'Angleterre, sous prétexte que les neutres transportaient chez ses ennemis des munitions prohibées, ou qu'ils se rendaient dans des ports qu'elle déclarait bloqués sans qu'ils le fussent réellement, s'arrogeait le droit de visiter leurs bâtiments et le plus souvent de les confisquer.

(1) Peu de temps auparavant, de Vaudreuil avait ravagé sur la côte d'Afrique les établissements anglais, laissant au commandant de Pontevès le soin d'en achever la conquête.

Fatiguées de ces vexations, les puissances du Nord résolurent enfin de s'en affranchir. Elles formèrent, sous le nom de *Neutralité armée*, une ligue pacifique destinée à protéger leur commerce, et armèrent en effet, afin de repousser par la force les perquisitions insolentes que les obligeaient à subir les moindres bâtiments de guerre.

Cette coalition des marines secondaires était des plus menaçantes. Le cabinet de Saint-James espéra la déjouer en frappant des coups rapides. La Hollande fut attaquée la première; Parker détruisit en partie son armée navale sur le Doggers-bank; Saint-Eustache et la Guyane tombèrent bientôt au pouvoir de la flotte des Antilles. Aux Indes orientales, Johston reçut l'ordre de prendre Négapatam et Trinquemalé; mais la France vint au secours de sa nouvelle alliée, et une escadre confiée à Suffren partit pour l'Hindoustan, tandis que le comte de Grasse se dirigeait vers l'Amérique.

Necker était parvenu à subvenir aux frais de la guerre. Dans les premiers jours de janvier 1781 il publia un *Compte rendu* qui mettait sous les yeux du public la situation financière, dévoilait les profusions de la cour et demandait la suppression d'une foule d'emplois inutiles.

Le 19 octobre de cette année, un brillant avantage remporté sur les forces britanniques fit pressentir le prochain triomphe de l'indépendance américaine. De Grasse, après avoir battu à la Martinique la flotte de l'amiral Hood, repris Saint-Eustache et enlevé Tabago, traversa le canal de Bahama et se porta rapidement à l'entrée de l'immense baie de Chesapeake, afin de concourir à l'exécution du plan que Washington et Rochambeau avaient conçu de cerner les forces que commandait Cornwalis dans la presqu'île d'York-Town. Cette audacieuse entreprise s'exécuta bientôt avec autant d'habileté que de vigueur. Le gros de l'armée américaine fut rapidement transporté dans la péninsule; vingt mille hommes attaquèrent York-Town où s'était enfermé le général anglais et le contraignirent à capituler. Sept mille prisonniers, six navires de guerre et cinquante bâtiments marchands tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Les An-

glais perdirent ensuite plusieurs des îles qu'ils possédaient dans la mer des Antilles. L'Espagne reprit Minorque ainsi que la Floride et s'empara des Lucayes.

Combat naval des Saintes (1782). — De Grasse, voulant enlever aux Anglais la Jamaïque, se dirigea vers cette île; mais ayant rencontré Rodney et Hood près des Saintes, il leur livra bataille avec des forces trop inférieures en nombre et fut entièrement défait, après une lutte acharnée pendant laquelle nos marins firent des prodiges de valeur (1).

Gibraltar, bloquée depuis trois ans, avait huit mille hommes de garnison. On réunit contre cette place quarante mille hommes, quarante-six vaisseaux, cent petits bâtiments et dix batteries flottantes (invention de l'ingénieur français d'Arçon), gros navires rasés, blindés d'énormes pièces de bois que revêtaient du liége et des cuirs verts, munis de réservoirs d'eau à l'intérieur et portant chacun quinze pièces de canon. Ce grand appareil devint inutile; la flotte, contrariée par les vents, ne put combattre; les batteries flottantes, mal postées, touchèrent ou furent incendiées par l'ennemi, et le siége continua sans succès.

Le bailli de Suffren, qui en se rendant en Orient avait combattu et fort maltraité à l'entrée de la baie de Praya (au sud de Santiago du Cap-Vert) l'escadre du commodore Johston et mis en défense la colonie hollandaise du Cap, fit sa jonction dans l'Inde avec le comte d'Orves, prit le commandement après la mort de ce dernier, et remporta, dans le golfe du Bengale, de brillants avantages. Le 17 février 1782, il força l'amiral Hugues à s'éloigner de Madras, le combattit avec succès près de Sadras (à 7 lieues de Pondichéry), lui livra le 12 avril suivant un second et terrible combat, en vue de l'île de Provédien, près de la côte de Ceylan, le vainquit pour la troisième fois le 6 juillet, devant Negapatam (2) et alla s'emparer de Trinquemalay. Hu-

(1) De Grasse fut fait prisonnier et conduit en Angleterre.

(2) Dans ce glorieux combat le commandant de Cuverville, que Suffren appelait son *fidèle*, soutint victorieusement, avec un bâtiment de 50 canons, le feu de deux vaisseaux.

gues, arrivé trop tard pour sauver la ville, livra une quatrième bataille le 3 septembre, et fut repoussé. Enfin, une cinquième victoire remportée par Suffren, à Gondelour, achevait de relever le prestige de nos armes dans l'Inde, lorsqu'on y apprit la fin de la guerre.

Par le traité de Versailles (1783), les puissances reconnurent l'indépendance des États-Unis d'Amérique; l'Espagne garda Minorque ainsi que les deux Florides et rendit à l'Angleterre les Lucayes. La Hollande céda Negapatam aux Anglais et vit abolir le privilége de sa compagnie. La France accorda à l'Angleterre une extension de pêche sur le banc de Terre-Neuve, restitua la Grenade, les Grenadilles, la Dominique, Saint-Vincent, Saint-Christophe, mais elle acquit Saint-Pierre, Miquelon, Sainte-Lucie et Tabago. Aux Indes orientales, elle rentra en possession de Pondichéry, de Karikal et de tous ses établissements dans le Bengale. Des concessions importantes lui furent encore faites à l'égard de son commerce et de celui des autres peuples; elle fit reconnaître le principe de la liberté de la navigation et obtint l'annulation des honteuses stipulations dont le port de Dunkerque avait été l'objet.

Louis XVI profita des loisirs de la paix pour maintenir la supériorité navale que la France venait d'acquérir. Il encouragea le mathématicien Borda, fit exécuter le canal du Centre, réparer le port d'Agde et agrandir celui de Port-Vendres, qui fut mis en état de recevoir de gros navires. Des écluses de chasse furent établies au Tréport ainsi qu'à Dieppe, et des travaux entrepris au Havre, à la Rochelle, à Rochefort, à Brest, à Cherbourg (1).

Louis XVI chargea la Pérouse de faire de nouvelles découvertes et d'étendre au loin les relations de la France (2). Ce navigateur partit de Brest en 1785, avec les frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, doubla le cap Horn, toucha à l'île de Pâques, puis aux Sandwick, visita la côte N.-O. de l'Amé-

(1) Le roi avait dressé lui-même le plan du port de Cherbourg.

(2) Entouré dans son cabinet de globes et de mappemondes, Louis XVI avait écrit de sa main les instructions relatives au voyage.

ique septentrionale, mouilla aux Philippines et à Macao, alla de là reconnaître les mers et les îles du Japon, franchit le détroit qui a gardé son nom, traversa les Kouriles où il nomma le détroit de la Boussole, relâcha à Petropolowski, fit ensuite route au sud en passant par les îles des *Navigateurs* et des *Amis*, et arriva le 26 janvier 1788 à *Botany-Bay*, première colonie des Anglais dans l'Océanie. Depuis cette époque on ne reçut plus de ses nouvelles, et ce fut seulement en 1827 que le capitaine anglais Dillon trouva les débris de ses navires à Vanikoro (1).

Le ministre de la marine, dans une série d'ordonnances qui portent le nom de *Code Castries*, refondit les édits et les règlements des deux Colbert, en améliorant le régime des classes, en introduisant dans la marine royale les capitaines au long cours, en élevant les ingénieurs au rang d'officiers, en créant un corps de canonniers-matelots, en régularisant les écoles d'hydrographie, de pilotage et de navigation, en supprimant les gardes de marine et créant, pour les remplacer, les colléges de *Vannes* et d'*Alais*.

Nommé contrôleur des finances en 1783, Calonne avait fait pour 500 millions d'emprunts depuis la conclusion de la paix et augmenté considérablement la dette publique. Dans l'impossibilité de combler le déficit énorme des finances, il provoqua, en 1787, la convocation d'une *assemblée de notables* à laquelle il proposa de soumettre les privilégiés à l'impôt et à une subvention territoriale, de diminuer la taille, d'établir des *assemblées provinciales*, de donner la liberté au commerce des grains; mais les plans du ministre ne furent pas favorablement accueillis, et il tomba.

De Brienne, archevêque de Toulouse, successeur de Calonne, convoqua de nouveau (1788) l'*assemblée des notables*, qui lui accorda une partie des innovations qu'elle avait refusées à son prédécesseur. Mais lorsqu'il porta à l'enre-

(1) Le chevalier d'Entrecasteaux, envoyé (avec Huon de Kermadec) à la recherche de la Pérouse, en 1796, reconnut la plupart des archipels déjà visités par Bougainville et Cook, et mourut en mer avant d'avoir pu recueillir aucun indice.

gistrement l'impôt du timbre et une subvention territoriale, qui soumettaient les privilégiés à une égale répartition de l'impôt, le *Parlement* proclama que seule la représentation nationale avait le droit de voter des impôts perpétuels. Alors Louis XVI, dont le plus ardent désir était la suppression de tout ce qu'il y avait de vicieux dans l'État, rappela Necker (24 août 1788), et demanda aux *états généraux* les réformes que les *notables* et les *magistrats* ne lui avaient pas permis d'effectuer.

Animé d'intentions pures et conciliantes, Louis attendit avec sécurité la décision suprême des *états généraux*. Il comptait sur le concert patriotique de cette assemblée et faisait tout pour l'obtenir. Sa bienfaisance s'appliquait à soulager toutes les souffrances, à susciter tous les progrès. Économe et simple dans ses habitudes, il aimait le travail et son travail avait pour objet le bien du pays.

L'ouverture des *états généraux* se fit le 5 mai 1789 avec toute la pompe d'une fête. Louis XVI, au milieu d'un profond silence, prononça un discours plein d'une noble simplicité qui faisait appel à tous les bons sentiments et surtout à l'esprit de concorde et de dévouement pour le bien public. Mais dès le premier jour le tiers état souleva une question des plus graves en demandant qu'on votât désormais par tête et non par ordre. Le clergé et la noblesse opposèrent pendant plusieurs semaines une énergique résistance. Enfin les députés du tiers, encouragés par l'opinion publique et par la défection de quelques membres des deux premiers ordres qui vinrent se réunir à eux, tinrent le 17 juin une séance nocturne dans laquelle ils se déclarèrent *Assemblée nationale*, investis par conséquent des droits de la souveraineté, comme si le trône était vacant. Pour arrêter cette marche séditieuse, on annonça une séance royale dont les préparatifs obligèrent de fermer la salle pendant quelques jours. Les députés, sur la proposition du médecin Guillotin (1), se réunirent au Jeu de paume (20 juin) et là,

(1) Ce député proposa plus tard l'abolition du genre de mort usité jusqu'a-

debout, les mains levées, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France.

Le 23 juin eut lieu la séance royale. Louis XVI y fit lire une charte connue dans l'histoire sous le nom de *déclaration du 23 juin*. Cette charte accordait la convocation périodique des états généraux et leur participation aux actes de l'autorité législative, l'égalité des Français devant la loi, la suppression des priviléges en matière d'impôts, la liberté du commerce et de l'industrie, la liberté individuelle et la garantie de la dette publique. C'était à peu près ce qu'avaient demandé les colléges électoraux dans les *cahiers* qui constituaient le mandat des députés.

Après la lecture de la *déclaration*, on enjoignit aux députés de se séparer, et de se réunir le lendemain dans les chambres respectives destinées à chaque ordre, qui devait délibérer séparément.

Le clergé et la noblesse obéirent, mais le tiers état demeura dans la salle en se déclarant inviolable.

Le 24 juin, cinquante et un ecclésiastiques se réunirent au tiers, et, le 25, quarante-cinq membres de la noblesse suivirent leur exemple. Au lieu de prendre des mesures sévères, le roi, qui ne voulait pas qu'un seul homme pérît pour sa querelle, légitima les entreprises des factieux en ordonnant aux membres du clergé et de la noblesse restés fidèles de se réunir à eux le 27 juin, et le 9 juillet suivant cette assemblée se proclama constituante.

L'agitation ne tarda pas à se répandre partout. La populace délivra plusieurs gardes-françaises qu'on avait emprisonnés. Le roi demanda sa démission à Necker, qui ne voulait pas compromettre sa popularité en luttant contre la révolution, et le remplaça aux finances par Foulon.

A Versailles, l'Assemblée, au lieu de prêter main-forte à l'autorité contre l'anarchie, déclara que Necker avait son

lors (la pendaison) et recommanda la recherche d'un supplice prompt et uniforme. L'instrument imaginé d'après cette proposition reçut le nom de *guillotine*.

estime et ses regrets. C'était sanctionner l'insurrection, et les révolutionnaires le comprirent bien.

Le 14 juillet, la populace armée se dirigea vers la Bastille. Le gouverneur (de Launay), après une faible résistance, offrit d'évacuer la place pourvu qu'on le laissât sortir, lui et ses compagnons, avec les honneurs de la guerre. La proposition fut acceptée, mais à peine les portes étaient-elles ouvertes que des forcenés se jetèrent sur lui et le massacrèrent. La prise de la Bastille, triste victoire remportée par soixante mille rebelles sur une faible garnison composée d'un petit nombre de Suisses et quelques invalides, marqua la date de la révolution sanglante.

Deux jours après la prise de la Bastille se forma, avec une rapidité étonnante, la *milice parisienne* (*garde nationale*) dont la Fayette eut le commandement en chef.

A la nouvelle de la prise de la Bastille, Louis XVI se rendit au sein de l'Assemblée, où ses paroles excitèrent l'enthousiasme, et, deux jours après, il alla à Paris, annonça le rappel de Necker, attacha à son chapeau la cocarde tricolore aux cris de *Vive la nation!* qui dominaient ceux de *Vive le roi!* et revint à Versailles (17 juillet).

De nouveaux crimes signalèrent les jours suivants. Le 22, Foulon et son gendre, Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, furent massacrés par la populace. Les mêmes scènes se reproduisirent dans les provinces.

Une clameur universelle s'élevait contre les abus; leur destruction fut l'œuvre d'une seule nuit. Le vicomte de Noailles donna le signal, et, cédant à un entraînement généreux, l'Assemblée entière abolit tous les priviléges, les titres, les dîmes, les droits seigneuriaux de la noblesse et du clergé. Les deux premiers ordres se dépouillèrent en faveur du salut commun.

L'Assemblée s'occupa ensuite de la constitution et, après une discussion animée de plusieurs jours, vota la *déclaration des droits de l'homme,* qui contient ce qu'on appelle les principes de 1789.

Cependant, soudoyée par le duc d'Orléans, poussée par

les meneurs, la populace se livrait aux plus odieux excès et l'on entendait partout répéter ce refrain : *Ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne!* — Bientôt le repas que les *gardes du corps* offrirent aux officiers du régiment de Flandre, la prétendue distribution aux convives de cocardes blanches, la rareté des subsistances de première nécessité, augmentèrent l'irritation et amenèrent les tristes journées des 5 et 6 octobre, après lesquelles le roi, cédant aux exigences des factieux, vint se fixer à Paris, et l'Assemblée, qui le suivit, s'établit dans la salle du Manége près des Tuileries.

A cette époque, un grand nombre de Français allèrent chercher un asile à l'étranger. Les uns ne voulaient que se mettre en sûreté; d'autres, moins pacifiques, prétendirent soulever les puissances voisines en leur faveur contre la France. Ces derniers commirent sans doute une faute, car il eût beaucoup mieux valu combattre à l'intérieur les ennemis de l'ordre et de l'autorité; mais l'histoire impartiale peut-elle faire un crime à ces hommes d'avoir cherché à délivrer leurs compatriotes d'un régime qui mettait tout au pillage, qui persécutait la religion, qui faisait tomber sur l'échafaud les plus nobles têtes?

La liberté des opinions, débarrassée de toute entrave (1), arrivait à la licence. Entraînée par ce mouvement des esprits, l'Assemblée prit une marche plus hardie. Le 2 novembre, elle déclara que les domaines de l'Église deviendraient biens nationaux et que l'État se chargerait de pourvoir aux dépenses du culte; le 17 décembre, elle créa les assignats (qui plus tard représentèrent une valeur nominative de 45 milliards), papier-monnaie destiné à faciliter la vente de ces biens; le 22, elle menaça de confiscation les propriétés des émigrés. Le 15 janvier de l'année suivante parut un décret qui divisait le territoire de la France en 83 départements, chaque département en districts (arrondis-

(1) Vers la fin du mois d'août l'Assemblée avait décrété la liberté de la presse.

sements), les districts en cantons, les cantons en municipalités (communes). Les noms des départements étaient pris des rivières ou des montagnes qui les traversaient ou de leur position géographique.

Le 13 février, un décret abolit les ordres religieux.

Jusque-là le commerce intérieur avait été soumis à la loi des communautés (1), le commerce extérieur à celle des priviléges. Au mois d'avril, l'Assemblée supprima toutes les entraves.

Le 22 mai, un décret attribua à la nation le droit de paix et de guerre qui avait été jusqu'alors réservé au souverain. Le 19 juin, un autre décret abolit les titres de noblesse, les ordres militaires, les livrées, les armoiries.

Le clergé avait été dépouillé; on voulut aussi lui enlever ce qui fait sa force morale, son union avec Rome. *Avant toutes choses*, disait Mirabeau, *il faut commencer par décatholiser la France*, et le 12 juillet, l'Assemblée vota la *constitution civile du clergé*, qui était l'établissement d'un véritable schisme. Cette constitution (supprimant 52 diocèses) établissait un siége épiscopal par département et dix archevêques pour la France entière. Elle remettait au peuple l'élection des évêques et des curés. La cour de Rome rejeta cette organisation nouvelle faite sans son concours et contre son autorité (2).

Malgré les inquiétudes qu'inspirait aux esprits sages la marche de l'Assemblée nationale, les illusions restaient les mêmes; on attribuait à une effervescence passagère les révoltes qui éclataient dans diverses parties du royaume et l'on espérait toujours que l'ordre ne tarderait pas à se rétablir. Cette confiance presque générale dans un meilleur

(1) Les marchands étaient divisés en six corps qui comprenaient toutes les espèces de commerce. L'esprit d'exclusion s'y faisait sentir comme dans les corps d'arts et métiers et tendait à rendre le commerce héréditaire dans les familles.

(2) Louis XVI refusa d'abord de sanctionner la constitution civile du clergé; puis il céda sous la pression d'une émeute et donna sa signature le 21 décembre, pour éviter de plus grands maux; mais sa conscience lui reprocha toujours cette faiblesse.

avenir amena, le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille, la manifestation d'enthousiasme nommée *fête de la Fédération*. Le roi y parut avec sa famille.

Louis XVI, ayant donné la sanction à la nouvelle organisation du clergé, les ecclésiastiques de l'Assemblée furent invités à prêter serment à cette constitution schismatique. Grégoire, curé d'Embermeuil (Lorraine) et quelques prêtres obéirent aussitôt; mais le nombre des adhésions fut si petit ce jour-là, qu'on fixa le 4 janvier suivant (1791) comme le dernier délai à la prestation du serment exigé. Il y eut alors une scène digne des plus beaux temps de l'Église. Malgré les cris de mort qui retentissaient au dehors, les évêques et les prêtres restèrent fidèles à leur devoir. Des cent trente-cinq prélats, cinq seulement s'enrôlèrent sous les étendards du schisme. Parmi les curés et les vicaires de provinces, la grande majorité, au moins 50,000 sur 60,000 refusèrent tout serment. Pour remplacer la juridiction des jurés et syndics des corporations qui avaient été supprimées, des tribunaux de commerce furent établis dans les principales villes de France.

Les revenus de l'État provenaient de sources multiples; l'Assemblée proclama l'égalité de tous les citoyens devant l'impôt, auquel elle donna le nom de *contribution*.

L'Assemblée confia à l'Académie des sciences la mission d'établir l'unité des poids et mesures. Cependant la position de Louis XVI n'était plus tenable; résolu de s'éloigner de Paris pour se soustraire à ses oppresseurs, il sortit des Tuileries pendant la nuit du 21 juin, accompagné de sa famille. Son intention était de gagner Montmédy; mais il ne put y arriver. Ayant eu l'imprudence de se montrer à la portière du carrosse, il fut reconnu à Sainte-Menehould par Drouet, fils du maître de poste, qui, le devançant à Varennes, l'y fit arrêter à onze heures du soir. Ramené à Paris, avec sa famille, l'infortuné monarque resta comme prisonnier dans son palais, et bientôt l'Assemblée déclara qu'il était suspendu de ses fonctions jusqu'à la présentation de l'acte constitutionnel.

Effrayés des progrès de la révolution, l'empereur Léopold et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume s'engagèrent, par une convention conclue à Pilnitz, à envahir la France, si tous les actes de la révolution n'étaient abrogés. L'Assemblée répondit à ce défi en ordonnant la levée de cent mille hommes, et acheva, peu de temps après, la constitution dite de 1791, à laquelle le roi prêta un serment solennel (14 septembre). Cette constitution établissait une monarchie représentative.

Les papes possédaient, depuis le milieu du quatorzième siècle, la ville d'Avignon, et, depuis la fin du seizième, le comtat Venaissin. Les agitations de la France eurent leur retentissement dans le Comtat, où il se forma un parti qui voulait le réunir au territoire français. L'Assemblée, prétextant que le peuple souverain d'Avignon et du Comtat avait demandé son annexion à la France, fit du domaine pontifical un nouveau département qui prit le nom de Vaucluse.

L'Assemblée commençait à se fatiguer de ses travaux et le peuple désirait une nouvelle représentation nationale; la convocation des colléges électoraux fut donc désignée pour le 25 septembre et l'Assemblée se sépara le 30 du même mois.

L'Assemblée législative ouvrit ses séances le 1er octobre 1791 et se partagea bientôt en trois fractions : la droite, amie de la constitution ; le centre, composé d'hommes timorés et sans idée fixe; la gauche, fraction la plus considérable et dont les principaux députés reçurent le nom de girondins, parce que leurs brillants orateurs (Vergniaud, Guadet, Gensonné, etc.) venaient du département de la Gironde. Chabot (ex-capucin), Barrère et Merlin représentaient la révolution avancée et étaient les organes de Robespierre (chef reconnu des jacobins), de Danton, de Camille Desmoulins, de Fabre d'Églantine, et enfin de Santerre, qui était le chef actif de la force populaire.

La nouvelle assemblée abolit les qualifications de Sire et de Majesté, prononça la peine de mort contre tout émigré qui ne serait pas rentré en France avant la fin de l'année et

priva de leurs traitements les prêtres non assermentés. L'indignation rendit au roi son énergie; usant du droit de *veto* que lui donnait la constitution, il refusa de sanctionner les deux décrets. Il continua néanmoins à faire toutes les concessions compatibles avec sa conscience et subit un ministère composé de Dumouriez, Roland, Clavière, Lacoste et Servan. En avril, Louis déclara la guerre à l'Autriche et, quelques jours après, les hostilités commencèrent. Mais l'armée du Nord, sous les ordres de Rochambeau, éprouva plusieurs échecs qui augmentèrent la désunion entre les constitutionnels absolus et les girondins. L'Assemblée prit des mesures sévères : elle ordonna la formation sous Paris d'un camp de vingt mille hommes, licencia la garde du roi et décréta la déportation de tout ecclésiastique qui refuserait le serment civique. Louis XVI, mécontent, opposa son veto à ces décrets, se sépara des girondins en renvoyant le ministère, et choisit ses nouveaux ministres parmi les feuillants.

Le 20 juin, anniversaire du serment du Jeu de paume, la populace des faubourgs, excitée par Danton, Marat, Santerre, Camille Desmoulins, envahit les Tuileries. Jamais Louis XVI ne montra plus de courage et de véritable grandeur que dans cette déplorable journée; entouré de gardes nationaux, assis sur une chaise qu'on avait placée sur une table afin qu'il pût être vu du peuple, il garda une contenance calme et ferme, et répondit à ceux qui demandaient à grands cris la sanction des décrets : *Ce n'est ni la forme, ni le moment de l'obtenir de moi*. Mais il ne crut pas devoir repousser un signe, vain pour lui, et qui, aux yeux de la multitude, était celui de la liberté; il mit sur sa tête un bonnet rouge qui lui fut présenté au bout d'une pique. La foule se montra très-satisfaite de cette condescendance. Peu d'instants après, elle le couvrit d'applaudissements, lorsque, étouffant de chaud et de soif, il but sans hésiter dans un verre que lui présenta un ouvrier à moitié ivre.

Le parti des constitutionnels était abattu; le pouvoir, avec la popularité, passa aux jacobins et aux cordeliers les plus exaltés. Ces hommes se réunissaient dans des conci-

liabules secrets et maintenaient l'agitation, lorsqu'une troupe nombreuse d'aventuriers, qu'on nommait Marseillais (parce qu'ils chantaient la *Marseillaise*), arrivèrent à Paris, le 30 juillet, avec deux cents gardes nationaux. La révolution avait trouvé ses plus dévoués instruments, et bientôt éclata l'insurrection du 10 août. La populace envahit les Tuileries, massacra les Suisses, et le roi se vit obligé d'aller avec sa famille chercher un asile au sein de l'Assemblée, qui les fit enfermer au Temple.

On apprit, peu de temps après, la prise de Longwy par les Prussiens et l'investissement de Verdun. A ces nouvelles, les révolutionnaires, sous prétexte d'assurer la tranquillité de l'intérieur pendant qu'ils marchaient contre l'ennemi du dehors, enfermèrent dans diverses prisons des milliers de nobles et un grand nombre de prêtres insermentés. Ils les réunissaient ainsi pour les massacrer plus facilement, et l'exécution suivit de près. Le 2 septembre, le massacre commença aux Carmes, où plusieurs centaines de prêtres étaient détenus; puis il continua à Saint-Firmin et à la Force, à l'Abbaye, à la Conciergerie, au Châtelet, à Bicêtre. Les assassins s'encourageaient par des chants sanguinaires et par d'horribles libations.

Cependant les Prussiens menaçaient la Champagne; par la victoire de Valmy, Dumouriez et Kellermann les forcèrent à reculer. — Le jour même du triomphe de nos soldats l'Assemblée législative se sépara, et le lendemain la Convention se réunit. Un grand nombre des membres de cette nouvelle assemblée étaient amis des massacres; ils se placèrent sur les bancs les plus élevés de la salle et reçurent le nom de *montagnards*. La droite était occupée par les girondins, qui allaient essayer d'enrayer le mouvement pour constituer une république modérée. Le reste des députés formait la *Plaine* ou le *Marais*. Robespierre et Marat dominaient la Montagne; les chefs de la Gironde étaient Vergniaud, Barbaroux, Lanjuinais, Brissot Roland, etc.

Dès la première séance de la Convention, la royauté fut

abolie en France, et, peu de jours après, la république française fut déclarée une et indivisible.

Aux hontes du dedans répondaient les gloires du dehors; le 6 novembre, Dumouriez faisait essuyer aux Autrichiens, à Jemmapes, une entière défaite.

La Convention, qui avait établi la république, cita Louis XVI à sa barre, et, malgré l'éloquent plaidoyer de de Sèze, condamna à mort l'infortuné monarque, à une majorité de 13 voix.

Louis entendit avec un grand calme la lecture du jugement porté contre lui, et fut décapité le 21 janvier (1793) sur la place de la Révolution. — Puis les crimes se succédèrent avec une effrayante rapidité. La malheureuse veuve de Louis XVI monta sur l'échafaud le 5 juillet, et les plus nobles victimes furent impitoyablement frappées.



L'année suivante, la marine, qui depuis longtemps était restée inactive, eut à combattre pour favoriser l'arrivée d'un convoi de cent trente navires (chargés de farine) que la Convention faisait venir d'Amérique.

Combats du 10 *et du* 13 *prairial an* II (1794). — Villaret de Joyeuse, parti de Brest le 1er prairial, aperçut le 9 du même mois la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Howe. Le lendemain eut lieu un engagement dans lequel le *Révolutionnaire* lutta glorieusement contre cinq vaisseaux. — Les deux jours suivants, une brume épaisse empêcha les armées de se voir. Le 13, dès 9 heures du matin, l'action s'engagea. Les Anglais, divisés en quatre colonnes d'attaque, obliquèrent sur la ligne française, parvinrent, non sans peine, à couper le centre, qui opposa une énergique résistance, se portèrent ensuite en grand nombre sur la gauche qu'ils écrasèrent, tandis que la droite, contrainte de demeurer à distance, ne pouvait prendre part à la lutte, et, trop maltraités eux-mêmes pour poursuivre leurs succès, s'éloignèrent à la tombée de la nuit, emmenant cinq vaisseaux tombés en leur pouvoir.

Le *Vengeur,* aux prises avec trois adversaires redoutables, avait coulé pendant la bataille ; le vaisseau la *Montagne,*

monté par Villaret de Joyeuse, avait noblement combattu : il comptait trois cents hommes tués ou grièvement blessés; mais tous ne s'étaient pas aussi bien montrés, d'après le rapport de l'amiral lui-même. C'est qu'une grande confiance ne pouvait exister entre les équipages et les chefs de récente fabrique qu'on venait de leur donner. Peu de jours après cette action, le convoi de Saint-Domingue entra dans Brest, et la république fut sauvée de la disette, grâce aux vaisseaux que lui avait légués la monarchie.

Cependant la Convention, obligée de combattre presque toute l'Europe, poussait la guerre avec une énergie désespérée, décrétait les lois les plus tyranniques pour tenir en respect les mécontents, envoyait au supplice les girondins qui avaient échappé à la proscription et traitait avec la plus odieuse cruauté les insurgés des provinces. Puis elle tourna contre elle-même sa fureur sanguinaire.

Depuis le commencement de la guerre, plusieurs divisions anglaises étaient arrivées devant Toulon, et, à la fin de mai 1793, il y avait déjà dix-neuf vaisseaux et neuf frégates sous le commandement du vice-amiral Hood, dont le pavillon flottait à bord du *Victory*, de 120 canons.

A la même époque, le vice-amiral espagnol Langara tenait la mer avec vingt-quatre vaisseaux.

Trogoff, se tenant prêt à défendre l'entrée de la rade, embossa ses navires et ordonna de faire les préparatifs nécessaires. Nous avions en rade et armés vingt vaisseaux et six frégates; dans le port et désarmés, neuf vaisseaux et deux frégates.

Ces forces étaient certainement suffisantes pour opposer aux ennemis une résistance sérieuse; mais les royalistes étaient tellement exaspérés des excès de toutes sortes ainsi que des cruautés des révolutionnaires, que, pour échapper au joug tyrannique de la populace, ils livrèrent Toulon aux Anglais au nom du successeur de Louis XVI. La place était assiégée par le général Dugommier d'après un plan donné par le comité de salut public; mais la ville serrée de près ne cédait pas. Un jeune officier, nommé Bonaparte,

qui commandait l'artillerie en l'absence du chef de cette arme, montra, dans un conseil de guerre, que la clef de la place était au fort de l'Éguillette, surnommé le *Petit-Gibraltar*. Toutes les attaques furent donc dirigées de ce côté, et, après plusieurs assauts hardis, le fort tomba au pouvoir des assaillants. Les Anglais et les Espagnols coururent à leurs vaisseaux, emmenant un certain nombre de Toulonnais (1). Les républicains entrèrent le lendemain dans la ville et n'épargnèrent aucun des royalistes qu'ils purent atteindre. La mitraille et la fusillade, substituées à la guillotine, les immolèrent par centaines. La ville de Toulon fut à peu près détruite, comme Lyon, et reçut le nom de *Port de la Montagne*.

Le 10 mai, la sœur de Louis fut conduite au supplice. On guillotinait chaque jour un nombre immense de prisonniers. Paris n'était pas le seul théâtre de ces horreurs. Arras, Marseille, Orange, Avignon, Nantes, la plupart des grandes villes offraient les mêmes scènes de carnage et de désolation.

C'est au milieu de ces événements lugubres que s'éteignit l'infortuné fils de Louis XVI. Toute la famille du malheureux monarque avait péri, à l'exception de sa fille (Madame Royale, Marie-Thérèse-Charlotte. Les régicides consentirent à l'échanger contre cinq commissaires de la Convention qui avaient été livrés aux Autrichiens.

Les Vendéens, malgré les revers qu'ils avaient essuyés, n'avaient pas déposé les armes. Ils recommencèrent sans plus de succès en 1795. L'événement le plus triste de cette nouvelle guerre fut l'expédition de Quiberon, à la suite de laquelle furent fusillés un grand nombre d'officiers de l'ancienne marine. Le 22 août 1795, la Convention acheva la constitution dite *de l'an III*, par laquelle le pouvoir législatif se partageait entre deux conseils : celui des *Cinq-Cents* et celui des *Anciens*. Le pouvoir exécutif appartenait à un

(1) Hood, avant de s'éloigner, fit incendier une partie des vaisseaux français, et tous eussent certainement été détruits de la même manière sans l'énergique opposition de don Juan de Langara.

directoire de cinq membres, délibérant à la majorité, se renouvelant tous les ans par cinquième, nommant des ministres responsables, promulguant les lois et les faisant exécuter, ayant les relations extérieures ainsi que la disposition des forces de terre et de mer.

Le peuple accepta sans opposition la nouvelle constitution; il n'en fut pas de même du décret par lequel l'Assemblée, pour empêcher l'introduction d'une majorité royaliste, déclarait que les deux tiers de ses membres feraient nécessairement partie du corps législatif. De tous les points de la France, où la réaction en faveur de la royauté était devenue puissante, on s'éleva contre une disposition qui mettait la Convention en droit de se survivre à elle-même. A Paris surtout le mécontentement éclata. Sur quarante-huit sections, quarante-six résolurent de s'insurger et prirent les armes le 5 octobre. Dépourvues de canon, elles furent écrasées et laissèrent le champ de bataille couvert de cadavres.

Cette époque, que souillèrent tant de crimes, qu'attristèrent tant de jours néfastes, fut glorieuse pour les armées françaises. Mais la fortune ne nous fut pas aussi favorable sur mer. La flotte de la Méditerranée, sous les ordres de Martin, appareilla de Toulon le 3 mars. — L'amiral Hotham était alors à Livourne; ses éclaireurs lui ayant annoncé la sortie de l'escadre française, qui avait pour mission de jeter en Corse un corps de six mille hommes, il se porta immédiatement au-devant d'elle, avec quatorze vaisseaux, et la rencontra, le 12 mars, à l'entrée du golfe de Gênes. Aussitôt Martin laissa résolûment arriver sur la ligne de bataille, bien décidé à en venir immédiatement aux mains; mais la vue de quatre trois-ponts, rangés sous le pavillon de l'amiral Hotham, ébranla sa résolution, et, encore incertain s'il se retirerait ou s'il prendrait l'offensive, il passa la nuit du 12 au 13 à une petite distance de la ligne ennemie. Le 13, au point du jour, Hotham signala à ses vaisseaux de chasser en avant et d'augmenter de voiles. A huit heures, le *Ça ira*, ayant perdu ses deux mâts

de hune, se trouvait dans une position dangereuse, et déjà une des frégates commençait à le canonner, quand la *Vestale* alla rapidement à son secours et le prit à la remorque, malgré l'approche de l'*Agamemnon* qui s'avançait sous toutes voiles. Alors plusieurs vaisseaux français virèrent de bord, menaçant de couper l'*Agamemnon* de la flotte anglaise, [et Hotham rappela prudemment son avant-garde, afin de ne pas la compromettre dans un engagement partiel avec des forces supérieures. A deux heures de l'après-midi le feu cessa de part et d'autre. Le *Censeur* remplaça la *Vestale*, qui jusque-là avait remorqué le *Ça ira;* les deux escadres reformèrent leur ligne de bataille et passèrent encore cette nuit en vue l'une de l'autre.

Au lever du soleil, il faisait presque calme. Le *Censeur* et le *Ça ira* étaient sous le vent à une distance considérable des autres navires; mais il s'éleva une petite brise du nord et les Anglais en profitèrent pour se porter sur ces deux bâtiments ainsi isolés. Le *Captain* et le *Bedfort*, arrivés les premiers, commencèrent vivement l'attaque, et les quatre vaisseaux échangèrent de nombreuses bordées en présence des deux flottes rendues immobiles par le calme plat qui succéda tout à coup à la brise. Au bout d'une heure le *Captain* s'éloigna en faisant à l'amiral Hotham le signal de détresse; le *Bedfort*, quoique moins maltraité, fut également obligé de se faire remorquer par ses canots hors de la portée de ses redoutables adversaires. Alors quatre nouveaux vaisseaux, aidés par un souffle de vent, s'avancèrent pour remplacer ceux que le *Censeur* et le *Ça ira* avaient désemparés. De son côté, l'amiral Martin, profitant de la brise qui venait de s'élever du N.-O., fit signe à son escadre de virer vent arrière et de suivre, par un mouvement successif, en se repliant vers la queue de la ligne, le *Duquesne*, chef de file auquel était confié le soin de conduire nos vaisseaux entre la flotte anglaise et les deux bâtiments qu'elle s'apprêtait à accabler. Les ordres de l'amiral ne furent pas exécutés. Le *Duquesne* vint au vent, et gouvernant parallèlement à la flotte ennemie, la canonna du côté opposé à celui où se

trouvaient les navires engagés. Placée pendant quelque temps entre deux feux, l'avant-garde anglaise eut beaucoup à souffrir; mais la nôtre ne poursuivit pas ses avantages. Entraînant par son exemple le reste de l'armée, elle s'éloigna et abandonna sur le champ de bataille le *Censeur* et le *Ça ira* (1).

Le gouvernement français n'avait pourtant pas renoncé à envoyer des renforts dans la Méditerranée. Parti de Brest avec six vaisseaux et trois frégates, le contre-amiral Renaudin se rendit à Toulon. De son côté, Hotham fut rejoint, à la hauteur de Minorque, par une escadre de neuf vaisseaux et revint mouiller à Saint-Florent. L'amiral Martin manœuvrait déjà à l'entrée du golfe de Gênes avec dix-sept vaisseaux. Ayant rencontré l'*Agamemnon*, il le poursuivit jusque vers la baie de Saint-Florent. Persuadé que la flotte française rallierait les côtes de Provence, Hotham appareilla et se dirigea vers les îles d'Hyères. Le 12 juillet, il apprit que notre armée était peu éloignée et qu'elle faisait voile pour gagner la terre. Pendant la nuit, un coup de vent du N.-O. occasionna de nombreuses avaries à ses vaisseaux; six d'entre eux déchirèrent leur grand hunier. Le lendemain la flotte française fut aperçue à quelques lieues sous le vent; mais Hotham, avant de l'attaquer, voulut laisser à ses navires le temps de remplacer les voiles qu'ils avaient perdues, et manqua ainsi l'occasion d'engager, avec vingt-trois bâtiments de haut bord contre dix-sept, un combat qui pouvait se terminer par la destruction de notre flotte. L'amiral Martin, profitant habilement de cette faute, s'empressa de réunir ses forces et de les diriger vers le golfe Juan; mais le vent mollissait à mesure qu'il se rapprochait de la côte, tandis que l'avant-garde ennemie s'avançait rapidement à la faveur de la brise qui régnait au large. Trois vaisseaux se portèrent sur l'*Alcide*, qui bientôt dégréé, se trouva sé-

(1) Ces deux navires ne se laissèrent amariner qu'après avoir perdu 400 hommes et la plus grande partie de leur mâture. Ils avaient désemparé quatre vaisseaux ennemis, dont l'un, l'*Illustration*, se jeta à la côte, le lendemain, par suite de ses avaries.

paré du reste de la ligne. Enfin la frégate l'*Alceste* vint se jeter au plus fort de la canonnade et fit d'héroïques efforts pour lui donner la remorque; elle dut s'éloigner, car un effroyable incendie venait de se déclarer à bord de ce malheureux navire. Sept vaisseaux anglais étaient alors engagés avec notre arrière-garde. Soudain la brise passa du N.-O. à l'est. Ce brusque changement donnait à l'amiral Martin l'avantage du vent, mais ne lui permettait plus d'atteindre le golfe de Juan. Il se dirigeait donc vers Fréjus, quand tout à coup les vaisseaux qui le poursuivaient cessèrent le feu et s'efforcèrent de rallier l'amiral Hotham qui, avec le reste de son escadre, se trouvait à 8 ou 9 milles en arrière. Le seul avantage que les Anglais retirèrent de cette rencontre fut la destruction de l'*Alcide*. Une heure et demie après que l'incendie se fut déclaré à bord de ce navire, une explosion terrible en dispersa les débris et engloutit dans les flots plus de la moitié de son équipage; trois cents hommes seulement purent être recueillis par les embarcations anglaises.

Notre flotte éprouva cette même année un échec dans le combat que Villaret-Joyeuse soutint, non loin de Groix, contre lord Bridport; quatre vaisseaux tombèrent au pouvoir des Anglais. Le *Censeur* fut repris, il est vrai, sous le cap Saint-Vincent, l'*Alexandre* fut enlevé par le contre-amiral Nielly, et le *Berwick* capturé par les frégates de l'amiral Martin; mais depuis le commencement des hostilités nous avions perdu trente-trois vaisseaux.

Impuissantes à soutenir plus longtemps la lutte, la Prusse et l'Espagne demandèrent à négocier. Par le traité de Bâle, la première céda ses provinces sur la rive gauche du Rhin; la seconde, ses possessions à Saint-Domingue.

Les cinq membres du Directoire exécutif, *Larévellière-Lépaux, Barras, Rewbell, Letourneur* et *Carnot*, s'établirent au Luxembourg le 5 novembre, et l'existence du Directoire ne fut qu'une suite de tiraillements entre les deux conseils, entre le Directoire et les conseils, entre le gouvernement et les factions qui s'agitaient autour de lui.

Cependant au dehors le Directoire agissait vigoureuse-

ment. D'après un plan conçu par Carnot, trois armées, celle de Sambre-et-Meuse et celle d'Italie, confiée au jeune Bonaparte, devaient se réunir sous les murs de Vienne. Jourdan s'avança jusqu'à Wurtzbourg (Bavière), essuya une défaite près de cette ville et dut se replier vers le Rhin; Moreau, qui avait aussi envahi la Bavière, se vit contraint de rétrograder et exécuta une admirable retraite. Mais en Italie la fortune demeura constamment fidèle à nos armes. Bonaparte enfonça le centre autrichien à Montenotte, battit la droite à Millesimo, la gauche à Dégo, acheva de séparer Beaulieu de Colli, poursuivit ce dernier, le vainquit à Mondovi, imposa au roi de Sardaigne l'armistice de Cherasco, battit de nouveau Beaulieu à Lodi, passa le Mincio, s'empara de Vérone, remporta sur Wurmser les victoires de Lonato, de Castiglione, de Roveredo, de Bassano, repoussa près d'Arcole les troupes commandées par Alvinzi, les écrasa à Rivoli, reçut, le 2 février, la capitulation de Mantoue, franchit, malgré le prince Charles, les défilés du Tyrol et déboucha en Allemagne. Alors, le cabinet de Vienne effrayé conclut avec la France l'armistice de Léoben.

Les succès de Bonaparte, le soulèvement de la Corse contre les Anglais, encouragèrent l'amiral Truguet, ministre de la marine, à tenter une descente sur les côtes d'Irlande. Dix-sept vaisseaux, quatorze frégates et vingt transports, portant dix-huit mille hommes sous les ordres du général Hoche, appareillèrent de Brest le 15 décembre 1796. A la sortie de la rade, le vice-amiral Morard de Galles, qui avait le commandement de l'expédition, fut séparé de la flotte par un coup de vent. La plupart des bâtiments parvinrent cependant à se rallier sous les ordres du contre-amiral Bouvet et gagnèrent la baie de Bantry; mais une nouvelle tempête les dispersa et les croiseurs anglais capturèrent plusieurs de ceux qui échappèrent au naufrage. Les autres revinrent à Brest. L'année suivante, l'amiral Jervis défit, non loin du cap Saint-Vincent, la flotte espagnole commandée par Cordova. Nelson décida la victoire des Anglais par ses habiles évolutions.

Tous les gouvernements d'Italie avaient adhéré à la coalition. Bonaparte les en punit : il transforma le Milanais en république cisalpine, affaiblit, par des contributions, les princes de Parme, de Modène, de Toscane, et exigea du pape la cession de la Romagne, du Bolonais et du Ferrarais, qui furent joints à la république cisalpine. Gênes et Venise virent leur gouvernement changé. La première devint république ligurienne.

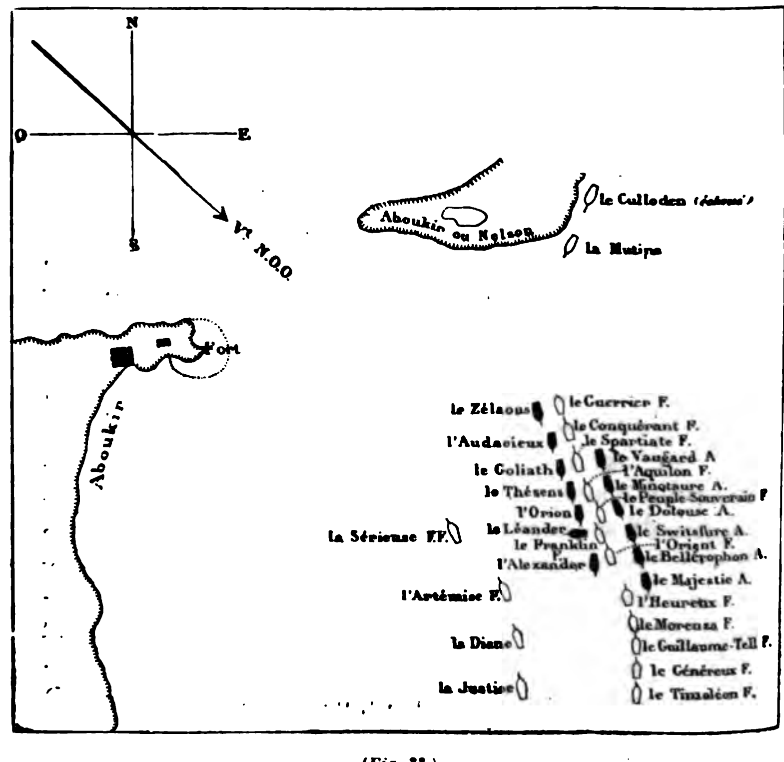
Tandis qu'au dehors nos armées se couvraient de gloire, au dedans la situation empirait tous les jours. Les clubs étaient rouverts; la persécution avait recommencé contre le clergé, le mécontentement et la misère régnaient partout, le trésor public était dans une complète pénurie. Cette société si malade ne songeait du reste qu'à s'amuser. Sortie de l'étreinte sanglante de la terreur, elle s'était précipitée avec une véritable fureur dans tous les plaisirs et dans toutes les hontes. Les mœurs païennes, les modes païennes allaient de pair avec une littérature cynique dont l'immoral Parny était le représentant. Résolu de continuer la guerre, le Directoire rompit les négociations entamées avec l'Angleterre; mais Bonaparte, malgré le gouvernement, signa le traité de Campo-Formio par lequel l'empereur cédait la Belgique, reconnaissait à la France la possession du Rhin et des îles Ioniennes, acceptait l'établissement de la république cisalpine et recevait Venise, l'Istrie, le Frioul et la Dalmatie. Bonaparte, nommé plénipotentiaire au congrès de Rastadt, se rendit dans cette ville et revint peu de temps après à Paris, où son retour fut un triomphe. Inquiet de l'ascendant que prenait le jeune vainqueur de l'Italie, le Directoire lui confia, l'année suivante (1798), le commandement d'une expédition dirigée contre l'Égypte dans le but d'attaquer en Orient l'Angleterre, qui seule n'avait point pris part à la paix générale.

La flotte, commandée par Brueys et composée de quatorze vaisseaux ainsi que d'un grand nombre de transports, partit le 19 mai, emmenant une armée de trente-six mille hommes, traversa lentement la Méditerranée, prit en pas-

sant Malte, et débarqua les troupes sans obstacle le 1er juillet, dans l'anse du Marabout, près d'Alexandrie, qui fut enlevée d'assaut.

Marchant ensuite vers le sud, Bonaparte défit à la bataille des Pyramides (21 juillet) l'héroïque Mourad-Bey, et cette importante victoire eut pour résultat l'occupation du Caire et la soumission de la basse Égypte.

Bataille navale d'Aboukir. — Un grand désastre suivit malheureusement ces brillants succès. Brueys, mal embossé près d'Aboukir, se laissa surprendre le 1er août, vers six



(*Fig.* 33.)

heures du soir, par Nelson, qui s'était acharné à la recherche de notre flotte depuis son départ de Toulon. La manœuvre

de l'amiral anglais fut aussi audacieuse que rapide. Il prescrivit à sept de ses bâtiments d'aller mouiller entre la terre et la première moitié des vaisseaux français, et, avec les six autres restants, il vint se placer au large de ces mêmes navires qu'il mit ainsi entre deux feux. Il s'engagea bientôt un combat terrible dans lequel se signala l'héroïsme de Dupetit-Thouars, de Duchayla, de Casabianca, de Brueys, dont le vaisseau (*Lorient*) sauta. L'issue de cette lutte ne pouvait être douteuse que si l'arrière-garde, sous les ordres de Villeneuve, avait mis ou pu mettre sous voiles (car ce point historique n'a jamais été bien éclairci) pour mouiller au large et par le travers des six vaisseaux de Nelson qu'elle eût peut-être écrasés à son tour. Villeneuve resta immobile et appareilla le lendemain matin, à onze heures, avec l'arrière-garde, pour la dérober à l'ennemi. Onze vaisseaux et deux frégates, pris ou détruits, furent pour les Anglais le prix de ce combat.

Bonaparte, sans se préoccuper de ce désastre, continua le cours de ses triomphes. Il pénétra en Syrie, emporta Gaza et Jaffa, défit avec quatre mille hommes trente-cinq mille Turcs près du mont Thabor, échoua devant Saint-Jean d'Acre faute de moyens matériels suffisants, revint en Égypte (20 mai 1799), jeta à la mer (25 juillet) une seconde armée ottomane qui avait osé débarquer dans la presqu'île d'Aboukir, et par cet éclatant succès resta tranquille maître de sa conquête.

Cependant le Directoire, persistant dans son dessein d'attaquer l'Angleterre chez elle, arma deux escadres destinées à opérer sur les côtes d'Irlande. Celle de Rochefort, sous les ordres du capitaine de vaisseau Savary, débarqua douze cents hommes; celle de Brest, commandée par Bompard, rencontra en chemin des forces supérieures et essuya une entière défaite après une lutte acharnée de quatre heures. Le *Hoche* tomba au pouvoir des vainqueurs avec trois frégates; trois autres furent successivement capturées. L'une de ces dernières, la *Loire*, capitaine Second, soutint jusqu'à cinq combats avant d'amener ses couleurs.

Campagne navale de Bruix (1799). — Pour contre-balancer l'effet moral de la triste journée d'Aboukir et rétablir les communications avec l'armée d'Égypte, Bruix, ministre de la marine, se rendit à Brest, y arma vingt-cinq vaisseaux et onze frégates, prit seize mille hommes de débarquement et parvint à gagner le large en trompant la flotte anglaise (commandée par l'amiral Bridport), dont l'avant-garde avait pénétré jusque dans l'Iroise. Arrivé à la hauteur du cap Spartel, il aperçut une seconde flotte de quinze vaisseaux, sous les ordres de lord Keith, la contraignit à s'éloigner, franchit le détroit de Gibraltar, alla mouiller à Toulon, parcourut ensuite les côtes d'Italie, ravitailla Gênes, où Masséna était assiégé, et rejoignit à Carthagène quinze bâtiments espagnols que commandait Mazzaredo; mais le roi d'Espagne (Charles IV) n'ayant pas voulu risquer ses vaisseaux contre les Anglais, devenus trop supérieurs en nombre, il revint à Brest, après trois mois d'une course peut-être sans exemple dans les fastes maritimes, mais sans avoir pu atteindre l'Égypte.

Bientôt se forma contre la France une seconde coalition. La fortune se montra d'abord favorable à nos armes, mais elle devint contraire lorsque les Autrichiens et les Russes entrèrent en ligne. Les revers de nos troupes causèrent un mécontentement général et les partis devinrent menaçants. Instruit de la triste situation du pays, Bonaparte se hâta de s'embarquer sur la frégate la *Muiron* (1), aborda heureusement à Fréjus, le 15 vendémiaire, et arriva le 24 à Paris. L'accueil enthousiaste qu'on lui fit le décida bientôt à renverser le gouvernement. Assuré de la coopération des généraux et de l'armée, il força les directeurs à se démettre de leurs fonctions le 18 brumaire (9 novembre 1799), se rendit le lendemain à l'orangerie de Saint-Cloud et dispersa le conseil des Cinq-Cents. Le conseil des Anciens, resté seul en séance, supprima le Directoire et déféra provisoi-

(1) Il laissait le commandement de son armée victorieuse à Kléber, qui peu de temps après remporta sur les Turcs et les Arabes la victoire d'Héliopolis, et fut assassiné au Caire l'année suivante (14 juin).

rement le pouvoir exécutif à Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos.

Le nouveau gouvernement prit des mesures réparatrices et présenta à l'adoption du peuple français la constitution dite de l'an VIII. Elle établissait trois consuls chargés du pouvoir exécutif et partageait le pouvoir législatif entre trois assemblées : le *Tribunat,* qui préparait les lois; le *Corps législatif*, qui les votait; le *Sénat*, qui veillait à leur observation. Bonaparte, nommé premier consul pour dix ans, s'adjoignit Cambacérès et Lebrun.

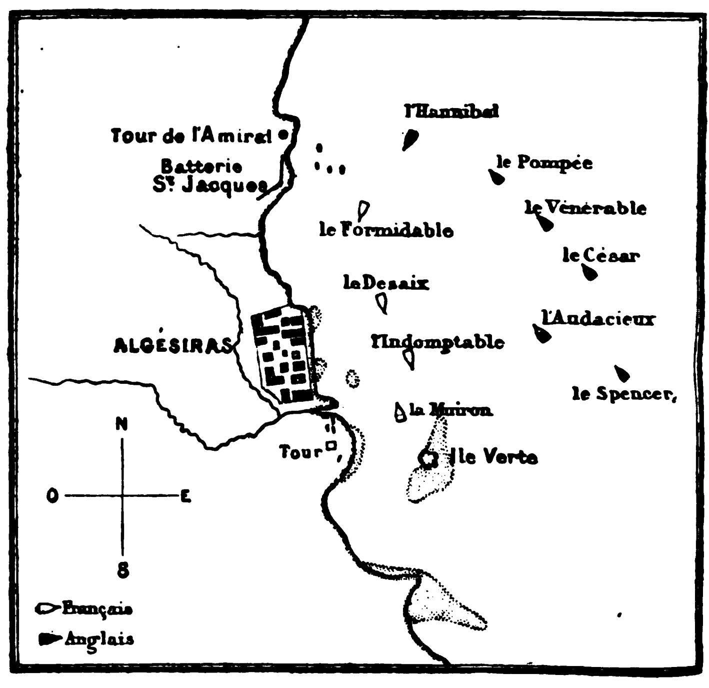
Bonaparte tourna d'abord ses armes contre l'Autriche. Il franchit le grand Saint-Bernard avec quarante mille hommes, et la brillante victoire de Marengo contraignit l'empereur d'Autriche à demander la paix. Par le traité de Lunéville, les stipulations de Campo-Formio furent maintenues : l'infant de Parme reçut la Toscane érigée en royaume d'Étrurie; le Rhin jusqu'au territoire hollandais devint la limite de la France, et l'Empire reconnut les républiques batave, helvétique, ligurienne et cisalpine.

Sans cesse préoccupé du sort de l'armée d'Égypte, le premier consul s'efforçait de lui envoyer des secours. Il fit partir de Brest sept vaisseaux portant cinq mille hommes; Ganteaume, chef de cette expédition, passa six mois à courir la Méditerranée et n'osa pas tenter le débarquement des troupes sur la côte d'Égypte.

Combat naval d'Algésiras. — Un second renfort de quatre bâtiments, sorti de Toulon le 13 juin pour rallier six vaisseaux espagnols à Cadix, fut attaqué dans la baie d'Algésiras par huit navires anglais sous les ordres de sir James Saumarez. Le contre-amiral Linois, qui commandait la division française, déploya autant d'habileté que de bravoure et força les ennemis à s'éloigner laissant l'*Annibal* en son pouvoir; mais ses navires, fort avariés eux-mêmes, ne purent faire route vers l'Afrique, et Menou, privé de secours, se vit bientôt obligé d'abandonner l'Égypte.

Bonaparte revint alors à son projet de descente en Angleterre. Les rivages de la Manche se couvrirent de sol-

dats qu'une flottille réunie à Boulogne, sous le commandement de Latouche-Tréville, menaçait de porter en quelques heures sur la côte opposée. L'Angleterre confia le soin de sa défense au vainqueur d'Aboukir, qui essaya vainement d'incendier Boulogne et de forcer la ligne d'embossage formée devant le port par l'amiral français. Une seconde tentative ne réussit pas mieux; cette flottille dont on s'était moqué d'abord parut dès lors formidable; le cabinet de Saint-James eut recours aux négociations et le traité d'A-

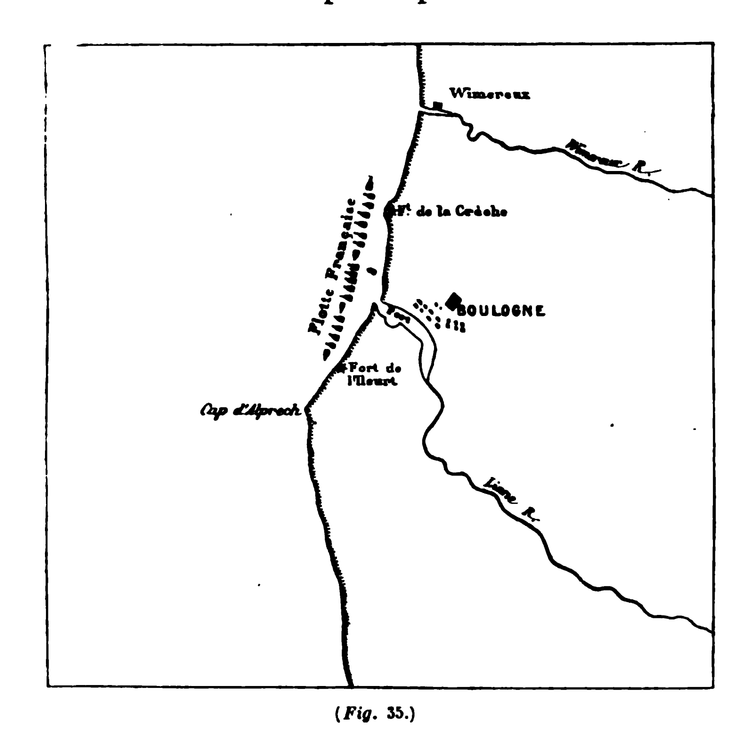


(*Fig.* 34.)

miens mit fin aux hostilités (25 mars 1802). L'Angleterre reconnut toutes les conquêtes de la France ainsi que les républiques fondées par ses armes, rendit Malte aux chevaliers, le Cap aux Hollandais, et ne garda que l'île espagnole de la Trinité et Ceylan.

Cette même année, Bonaparte (auquel le peuple venait

de donner le consulat à vie) voulut faire rentrer sous la dépendance de la France Saint-Domingue qui s'était révoltée en 1793. Trente-trois vaisseaux, vingt et une frégates et un grand nombre de bâtiments de moindre grandeur, commandés par Villaret-Joyeuse, transportèrent dans l'île trente-cinq mille hommes sous les ordres du général Leclerc ; mais l'expédition n'eut pas un heureux succès. La fièvre jaune décima l'armée, qui ne lutta qu'avec peine contre les noirs (dirigés par Christophe et Dessalines), et Haïti fut définitivement perdue pour nous.



(*Fig.* 35.)

Pendant les instants de repos que lui laissaient les États de l'Europe, Bonaparte s'occupa activement de la prospérité intérieure de la France. Il pacifia la Vendée, rétablit la religion catholique, commença un code approprié aux nouveaux besoins du pays, reconstitua la magistrature,

fonda la Banque de France, répara les routes, les ports, les arsenaux, encouragea l'industrie, le commerce, les lettres, les arts, et institua pour récompenser tous les mérites l'ordre militaire et civil de la Légion d'honneur. — Tant de travaux ne détournèrent pas son attention des explorations lointaines. Il voulut que les commandants Baudin et Hamelin, ayant sous leurs ordres les frères Freycinet, allassent reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande. Partis du Havre (en 1800) avec le *Géographe* et le *Naturaliste,* ces deux hardis navigateurs visitèrent la vaste baie des Chiens-Marins et nommèrent les deux havres Hamelin et Freycinet, séparés par la péninsule Pérou, la baie du Géographe, le cap Naturaliste et la terre Bonaparte, qui fait aujourd'hui partie de la province d'Adélaïde. Ils reconnurent aussi le détroit qu'avait récemment découvert l'Anglais Bass. Baudin s'occupa principalement d'hydrographie et d'histoire naturelle. Mais, malheureusement pour le succès de l'expédition, des divisions éclatèrent entre le commandant et les officiers placés sous ses ordres, et la maladie força Baudin à relâcher à l'île de France où il mourut le 16 septembre 1803. Son bâtiment ne revint que l'année suivante à Lorient, après quarante et un mois de campagne.

La paix avec la Grande-Bretagne ne fut pas de longue durée. En 1803, les Anglais, contrairement au droit des gens, attaquèrent nos bâtiments sur toutes les mers et enlevèrent dans leurs ports douze mille navires français et hollandais. Bonaparte répondit à cette odieuse provocation par l'occupation de Naples ainsi que du Hanovre et resserra sa défense maritime. Il envoya des renforts à la Guadeloupe et à la Martinique, céda la Louisiane aux États-Unis, pour 60 millions, et reprit ses projets de descente en Angleterre.

Bientôt la France parut prête à s'élancer tout entière sur le sol de la Grande-Bretagne. Les ports, les rivières navigables se couvrirent de cales où les travaux furent poussés avec une incroyable activité, et comme l'état des finances ne permettait pas au gouvernement de faire les frais de cette dépense extraordinaire, les dons patriotiques vinrent

généreusement au secours du trésor épuisé. Le Sénat, le Tribunat, le Corps législatif, prirent l'initiative et votèrent des sommes considérables destinées à la construction des navires. Paris, les principales villes de la république, les citoyens de toutes les classes, imitèrent cet exemple, et Bruix reçut l'ordre d'organiser la flottille tandis que six camps, chacun de vingt-cinq mille hommes, se formaient à Utrecht, Gand, Saint-Omer, Compiègne, Brest et Bayonne. Les Anglais, de leur côté, garnirent de troupes et de batteries les bouches de leurs fleuves et toutes les baies, fermèrent l'entrée de la Tamise par une ligne de frégates liées avec des chaînes de fer, établirent un camp de soixante-cinq mille hommes dans les comtés du Midi et bloquèrent nos côtes avec soixante vaisseaux de ligne.

Cependant le gouvernement consulaire tendait de plus en plus à la monarchie et se fortifiait en dépit des complots. La découverte d'une nouvelle conspiration hâta le dénoûment. Les principaux chefs étaient Georges Cadoudal et Pichegru. Le premier périt sur l'échafaud, le second s'étrangla dans sa prison (1). Bonaparte, qui n'attendait plus pour monter sur le trône que l'initiative des grands corps de l'État, vit enfin ses vœux se réaliser; il fut élu empereur et proclamé à Saint-Cloud, le 18 mai 1804, sous le nom de Napoléon Ier.

L'hérédité fut rétablie sur l'ancienne base de la loi salique et Napoléon tint à relever l'éclat du trône en l'entourant d'une hiérarchie de grands dignitaires. Pour rappeler les traditions de la royauté et revêtir aux yeux du peuple un caractère plus imposant, il voulut se faire sacrer; le pape se décida à venir à Paris, et le 2 décembre eut lieu à Notre-Dame la cérémonie du sacre et du couronnement.

La république française s'était entourée de républiques faites à son image et placées sous sa dépendance; l'empire

(1) Le jeune duc d'Enghien, petit-fils du prince de Condé, fut impliqué dans ce complot, enlevé sur le territoire badois, conduit à Vincennes, jugé par une commission militaire et fusillé dans les fossés du château, dans la nuit du 20 au 21 mars.

s'entoura de royaumes et de principautés dont Napoléon se fit le suzerain.

A peine les fêtes du sacre étaient-elles terminées qu'il reçut une députation de la république cisalpine qui le priait d'ajouter à la couronne de France l'ancienne couronne de fer des rois lombards qu'avait autrefois portée Charlemagne. Napoléon répondit à la députation : « La séparation des couronnes de France et d'Italie, qui peut être utile pour assurer l'indépendance de vos descendants, serait en ce moment funeste à votre sécurité. Je la garderai cette couronne, mais seulement le temps que vos intérêts l'exigeront. » Il partit pour Milan (avec l'impératrice Joséphine), y fit une entrée solennelle, et le 26 mars 1805 fut sacré roi d'Italie par le cardinal Caprara.

Campagne maritime de 1805. — Après la rupture de la paix d'Amiens (1803), on avait fait (ainsi que nous l'avons dit) d'immenses préparatifs pour une descente en Angleterre; mais la flottille réunie sur nos côtes ne pouvait livrer bataille aux nombreux bâtiments de haut bord que possédait notre redoutable ennemie. Le seul moyen de la combattre avec chance de succès était donc de l'obliger à disséminer ses forces. Dans ce but, Napoléon rassembla trois flottes et leur donna l'ordre de se rendre aux Antilles et d'y attendre des instructions pour se réunir et revenir en Europe. La première, armée à Toulon (sous Villeneuve), de onze vaisseaux et huit frégates, portait huit mille hommes; la seconde, armée à Rochefort (sous Missiessy), de six vaisseaux et quatre frégates, portait six mille hommes; la troisième, armée à Brest (sous Ganteaume), de vingt vaisseaux et quinze bâtiments inférieurs, portait vingt-deux mille hommes.

Malheureusement, les amiraux français ne purent se concerter. Missiessy, parti le premier à la faveur d'un coup de vent, débarqua des renforts à la Martinique, ravagea Névis, Saint-Christophe, Montserrat, et, ne recevant aucune nouvelle de ses deux collègues, revint à Rochefort au mois de mai. Ganteaume, qui ne prit la mer qu'au commencement

de mars, rencontra la flotte de Cornwallis et se vit contraint de regagner la rade de Brest. Villeneuve, plus heureux, trompa la vigilance de Nelson, alla rallier sept vaisseaux espagnols à Cadix et après bien des lenteurs arriva aux Antilles, où il apprit que Missiessy était reparti et que Ganteaume ne pouvait le rejoindre. Alors l'empereur lui envoya ses instructions définitives. Il devait grossir ses forces des vaisseaux qui se trouvaient sur la côte d'Espagne, s'unir à Missiessy pour débloquer Ganteaume, entrer ensuite dans la Manche avec soixante navires de haut bord et appuyer la descente.

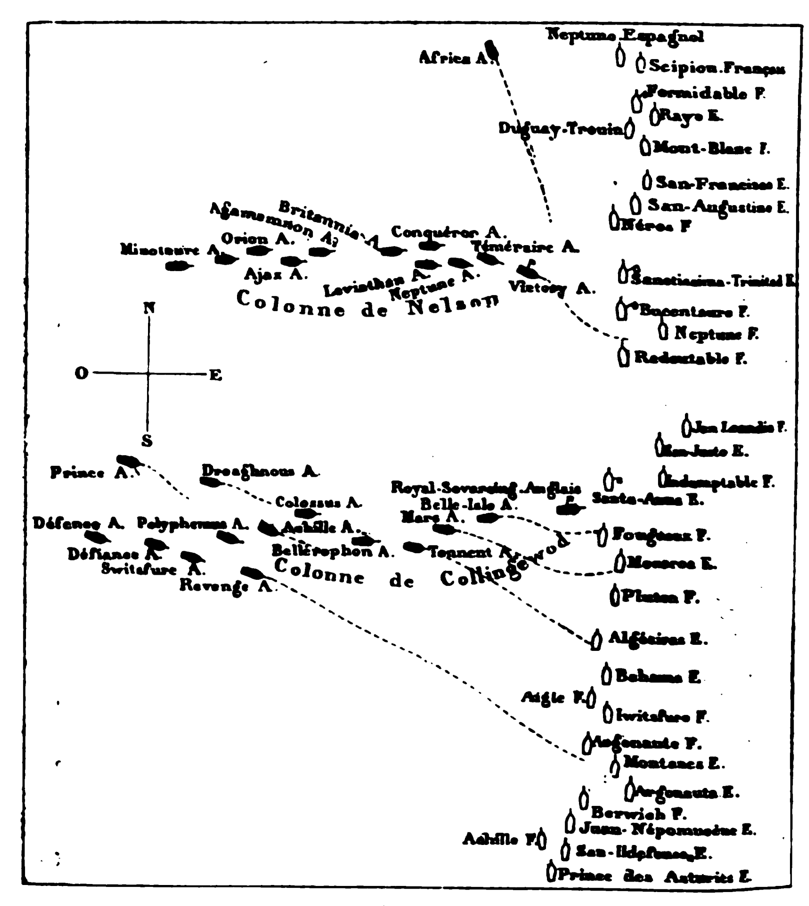
Combat naval du Ferrol. — Pour accomplir ce plan, il eût fallu plus d'audace et d'activité que n'en avait l'amiral français. Il se dirigea lentement vers les côtes de la Galice, livra non loin du cap Finistère un combat indécis, rallia seize vaisseaux à la Corogne, alla s'enfermer au Ferrol, au lieu de se porter au-devant de l'escadre de Rochefort, et se réfugia quelque temps après à Cadix. L'Autriche et la Russie, à l'instigation de l'Angleterre, formèrent alors la troisième coalition. Napoléon, renonçant aussitôt à son grand projet de descente, leva le camp de Boulogne le 27 août (1805) et entra en Allemagne le 6 octobre.

Les Autrichiens, enveloppés de toutes parts, essayèrent vainement de rompre le cercle de fer que forma rapidement autour d'eux l'armée française; ils furent battus à Wertingen et à Elchingen, et se virent contraints de capituler à Ulm.

Les hésitations de Villeneuve avaient jusque-là empêché le succès de la campagne maritime; la détermination qu'il prit ensuite de combattre à tout prix, pour dissiper l'injuste soupçon qui ternissait son honneur, causa un irréparable désastre.

Bataille navale de Trafalgar (21 *octobre* 1805). — Les deux armées navales se rencontrèrent à la hauteur du cap Trafalgar. La flotte anglaise était partagée en deux escadres: le *Victory*, monté par Nelson, conduisait la première, composée de douze vaisseaux; le *Royal-Sovering*, commandé par Collingwood, marchait en tête de la seconde, formant

quinze vaisseaux. La flotte combinée comptait dix-huit vaisseaux français et quinze espagnols (sous les ordres de Gravina). Villeneuve avait développé sa ligne de bataille sur une étendue de cinq à six milles; mais elle laissait un vide, à peu près à son milieu, parce que plusieurs navires tombés sous le vent n'avaient pu arriver à leur poste.



(*Fig.* 36.)

L'action s'engagea vers midi. Nelson porta droit à l'ennemi avec ses deux colonnes, par ordre de vitesse, et coupa

bientôt le centre ainsi que la gauche des alliés. Dans ce magnifique combat, le *Pluton* résista seul à un peloton de vaisseaux acharnés à sa perte ; le *Neptune* se défendit avec énergie contre le *Spartiate* et le *Minautore;* l'*Intrépide* (commandé par le capitaine de vaisseau Infernet), entouré par cinq adversaires, ne se rendit qu'après les avoir longtemps tenus en échec ; l'*Achille* combattit audacieusement le *Belle-Isle*, le *Switsfure* et le *Prince;* le *Redoutable*, commandé par l'intrépide Lucas, soutint contre le *Victory* et le *Téméraire* une lutte héroïque, tandis que le *Bucentaure* et la *Santissima-Trinidad*, attaqués par toute une escadre, succombaient non moins glorieusement. Ce fut alors seulement que le contre-amiral Dumanoir, auquel déjà plusieurs fois Villeneuve avait fait signal de venir à son secours, arriva enfin sur le champ de bataille, avec six vaisseaux. Mais il ne trouva plus que des pontons à secourir, et c'est à peine s'il échangea quelques coups de canon avant de faire route au large de ce théâtre sanglant.

Tandis que cette victoire rendait définitivement l'Angleterre maîtresse unique de l'Océan, Napoléon s'illustrait par de nouveaux exploits. D'Ulm il se porta sur Vienne et marcha bientôt en Moravie à la rencontre des Russes et des Autrichiens. On en vint aux mains près du village d'Austerlitz, le matin du 2 décembre, et les alliés essuyèrent une entière défaite. Cette bataille leur coûta trente-cinq mille hommes et cent quatre-vingts bouches à feu. Un tel coup de foudre brisa la coalition. Les Russes obtinrent de se retirer sans être inquiétés. L'empereur François II demanda la paix, et l'obtint au prix d'un sixième de son territoire.

Par le traité de Presbourg, les États vénitiens furent réunis au royaume d'Italie. Napoléon garda pour lui l'Istrie et la Dalmatie, donna le Tyrol ainsi que le Vorarlberg à la Bavière, la Souabe autrichienne aux princes de Wurtemberg et de Bade. Les ducs de Bavière et de Wurtemberg prirent les titres de rois, l'électeur de Bade celui de grand-duc.

L'empereur, après le désastre de Trafalgar, renonça aux batailles navales pour concentrer ses escadres dans les

grands ports, et ne permit plus que des croisières divisées et lointaines. Celles de Linois dans les mers de l'Inde sont dignes d'être mentionnées. L'infatigable vainqueur d'Algésiras, sans cesse en mouvement, fit durant plus de deux ans des prises nombreuses, qui causèrent le plus grand préjudice au commerce anglais, et s'illustra par le glorieux combat qu'il soutint, avec quatre bâtiments, contre seize navires de la compagnie des Indes. Moins heureux dans la lutte qu'il ne craignit pas d'engager, en 1806, près de Madère, contre l'escadre de Warren, trop supérieure en nombre, l'intrépide amiral tomba au pouvoir des Anglais et demeura prisonnier jusqu'en 1814.

Afin de s'entourer d'États feudataires, l'empereur donna la couronne de Naples à son frère Joseph, érigea la république Batave en royaume pour son autre frère Louis, créa Murat (époux de sa sœur Caroline) grand-duc de Clèves et de Berg, donna le duché de Guastalla au prince Borghèse (époux de sa sœur Pauline), la principauté de Neuchâtel au maréchal Berthier, celle de Ponte-Corvo au maréchal Bernadotte, celle de Bénévent à Talleyrand, substitua à l'ancienne organisation politique de l'Allemagne la confédération du Rhin, dont il se déclara le protecteur, et força François II à échanger son titre d'empereur d'Allemagne contre celui d'empereur héréditaire d'Autriche.

Un agrandissement si rapide fit naître une quatrième coalition entre la Prusse, restée neutre depuis le traité de Bâle, et la Russie, désireuse de se relever de l'humiliation d'Austerlitz.

Napoléon, dans cette circonstance, prévint encore ses ennemis par la rapidité et l'audace de ses coups. Il battit Hohenlohe à Iéna, pendant que Davoust écrasait à Auerstadt le corps du duc de Brunswick, et onze jours après entra triomphant à Berlin, où il promulgua le décret qui constituait le blocus continental.

La grande armée s'étant avancée jusqu'au delà de la Vistule, soixante-douze mille hommes essayèrent de la surprendre; arrêtés à Mohrungen, repoussés à Valtersdorf et

Hoff, ils essuyèrent une entière défaite à la sanglante journée d'Eylau. Alexandre venait d'arriver avec ses renforts. Napoléon, de son côté, avait fait venir de nouvelles troupes. La victoire de Friedland signala cette reprise d'armes et ne fut ni moins complète ni moins décisive que celle d'Iéna. Les Russes s'enfuirent de l'autre côté du Prégel, et Kœnisberg abandonné tomba au pouvoir des Français. Ces deux belles campagnes amenèrent le traité de Tilsitt, par lequel la Prusse fut réduite de moitié. Alexandre et Frédéric-Guillaume III s'engagèrent à fermer leurs ports aux marchandises anglaises.

Le Portugal était soumis à l'influence du cabinet de Saint-James; Napoléon le fit envahir par Junot et décida que la maison de Bragance avait cessé de régner. Profitant ensuite des dissensions survenues entre le roi d'Espagne, Charles IV, et son fils Ferdinand, prince des Asturies, il les appela tous deux à Bayonne pour régler leur différend, relégua le fils au château de Valençay, obligea le père à signer un acte d'abdication et donna le royaume à son frère Joseph, qu'il remplaça par Murat sur le trône de Naples.

Les Espagnols se soulevèrent bientôt contre le monarque qu'on venait de leur imposer. Le général Dupont, enveloppé par l'insurrection, signa la honteuse capitulation de Baylen. Junot attaqua Wellington, qui succomba sous les forces supérieures de ce général et par la convention de Cintra évacua le Portugal. Les victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela, de Somo-Sierra, nous permirent de rentrer à Madrid. L'armée anglaise fut obligée de se rembarquer; Barcelone et Saragosse se rendirent (1808).

Tout annonçait une prochaine soumission de la Péninsule entière, lorsqu'à l'instigation de la Grande-Bretagne, l'Autriche reprit les armes. L'empereur partit aussitôt pour la Bavière, gagna trois batailles en trois jours, à Abensberg, à Eckmühl, à Ratisbonne, et entra une seconde fois à Vienne. Peu de temps après, les sanglantes victoires d'Essling et de Wagram contraignirent François II à signer la paix.

Au milieu de cette grande lutte des armées de terre, l'his-

toire maritime doit recueillir le glorieux combat que soutinrent, non loin des Sables, trois frégates françaises, sous les ordres du commandant Jurien, contre trois vaisseaux et trois frégates commandés par Stopford. Un désastre suivit, malheureusement, ce beau fait d'armes. Onze vaisseaux et trois frégates étaient mouillés à l'embouchure de la Charente. L'amiral Gambier convertit en brûlots une trentaine de navires et les lança de nuit contre la ligne française. A l'approche de ces masses embrasées, chaque commandant, pour sauver son navire, coupa les câbles et alla s'échouer à la côte. Les Anglais détruisirent trois vaisseaux; un quatrième, le *Tonnerre*, périt dans les flots.

Au commencement d'octobre, soixante-dix bâtiments de guerre et quatre cents transports, chargés de troupes, abordèrent à l'île de Walcheren et s'emparèrent de Flessingue. Dans ce pressant danger, Bessières et l'amiral Missiessy prirent d'énergiques mesures. Quand les Anglais voulurent remonter l'Escaut, le fleuve était bordé de batteries, l'escadre en sûreté à Anvers; tous leurs efforts échouèrent contre l'héroïque résistance des gardes nationales du Nord, que vint commander Bernadotte; repoussés de toutes parts, décimés par la fièvre paludéenne des polders, ils durent se rembarquer le 21 novembre.

Unis aux Espagnols, les Anglais nous enlevèrent, peu de temps après, nos principales colonies. La Martinique tomba la première, après une vigoureuse résistance de Villaret-Joyeuse; le Sénégal, Saint-Domingue, Cayenne, ne tardèrent pas à éprouver le même sort (1809), et, l'année suivante, Decaen, gouverneur de l'île de France, attaqué par soixante-dix vaisseaux et dix mille hommes, se vit contraint de capituler (1).

(1) Quelques mois auparavant, les Anglais s'étaient déjà emparés de l'île de la Passe; mais, après un glorieux combat, les commandants Duperré et Bouvet avaient détruit quatre des frégates qui tenaient bloqué le grand port et contraint la cinquième (l'*Iphigénie*), que montait le commodore Rawley, à amener son pavillon.

Malgré ces pertes, Napoléon était au faîte de la puissance. Saisi d'une sorte de vertige, et désireux de donner un héritier à l'empire, il répudia la gracieuse et dévouée compagne de sa merveilleuse fortune, Joséphine Beauharnais, pour épouser Marie-Louise, fille de François II (avril 1810).

Le czar Alexandre, qui voyait le commerce de son empire entravé par le blocus continental, avait ouvert ses ports aux Anglais; Napoléon déclara aussitôt la guerre à la Russie. Laissant les Espagnols aux prises avec ses lieutenants, il partit, au mois de mai 1812, à la tête de cinq cent mille hommes, franchit le Niémen au mois de juin, entra à Vilna, où il eut le tort de s'arrêter dix-sept jours, s'empara de Smolensk le 17 août, gagna le 14 septembre la bataille de la Moskova, où les Russes perdirent quarante-cinq mille hommes, et entra le lendemain dans Moscou. Mais bientôt un vaste incendie, allumé par les ordres même du gouverneur Rostopchin, anéantit cette capitale, et, après un mois d'hésitation, il fallut songer à s'éloigner de ces ruines, car l'hiver approchait. L'armée commença sa retraite le 23 octobre. Dès le 7 novembre un froid glacial sema la route de cadavres; le désordre se mit alors dans les rangs; la retraite devint une véritable déroute et trente mille hommes périrent au passage de la Bérésina. Napoléon quitta ses infortunés compagnons d'armes à Smorgoni, le 5 décembre, pour revenir en France, et arriva le 18 du même mois à Paris.

Au premier signal des revers de Napoléon, l'Europe entière se tourna contre lui. Loin de perdre courage, il conduisit en Saxe une nouvelle armée, défit les alliés (Russes et Prussiens) à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, soutint à Leipzig, avec cent quarante mille hommes, une lutte héroïque de trois jours contre trois cent mille combattants et se vit contraint de se replier vers la France. Ses ennemis, dont le nombre grossissait sans cesse, ne tardèrent pas à l'y suivre. Les Suédois et les Allemands pénétrèrent au nord, les Russes, les Autrichiens, les Prussiens à l'est, les Anglais, sous les ordres de Wellington, au sud.

Dans ce péril extrême, Napoléon se multiplia et trouva de

soudaines inspirations. Il battit Blücher à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierry, à Vauchamps, vainquit ensuite Schwartzemberg à Guignes, à Mormans, à Nangis, à Montereau, à Méry-sur-Seine. Mais partout où il n'était pas l'ennemi reprenait l'avantage. Après avoir vainement cherché à empêcher la jonction des alliés, il se porta sur Saint-Dizier pour réunir de nouvelles troupes, puis revenir aussitôt attaquer ses nombreux ennemis et leur couper la retraite; mais ceux-ci, un moment ébranlés, n'en continuèrent pas moins leur marche et arrivèrent le 31 mars sous les murs de Paris. La capitale, vaillamment défendue par un petit nombre de soldats auxquels s'étaient joints la garde nationale et les élèves de l'Ecole polytechnique, ne put opposer qu'une courte résistance aux cent quatre-vingt mille combattants de la coalition; elle fut réduite à capituler dès le lendemain. Les monarques étrangers y entrèrent aussitôt et le Sénat, abandonnant le maître qu'il avait tant adulé, prononça sa déchéance et appela au trône le comte de Provence, frère de Louis XVI.

L'empereur, retiré à Fontainebleau avec des forces imposantes, aurait pu prolonger la guerre; mais, abandonné par Marmont, par Ney, par Berthier lui-même, il abdiqua le 11 avril, après avoir fait à ses soldats de touchants adieux, et partit pour l'île d'Elbe (dont la souveraineté lui fut accordée), accompagné des généraux Bertrand, Drouot, Cambronne, et de quelques centaines d'hommes de sa garde.

Louis XVIII (1814-1824). — Louis XVIII quitta Douvres le 25 avril, se rendit d'abord à Saint-Ouen, où il donna le 2 mai une célèbre déclaration qui contenait les principes de la charte future, et le lendemain fit son entrée solennelle à Paris.

Louis XVIII se hâta de travailler à la guérison des plaies faites à la France par la révolution et par la guerre. Le 20 mai, il conclut, avec les souverains alliés d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse et de Russie, un traité qu'il faut juger non en lui-même, mais d'après les circonstances où l'on se trouvait.

Par ce traité, la France renonçait à ses conquêtes et rentrait dans ses anciennes limites, auxquelles elle ajoutait cependant la possession d'Avignon et du comtat Venaissin, du comté de Montbéliard, des enclaves de l'Allemagne en Alsace, et de la moitié du département du Mont-Blanc comprenant la ville d'Annecy.

Le 4 juin suivant, Louis XVIII octroya une charte imitée de la constitution anglaise. Cette charte établissait une chambre des pairs héréditaire, une chambre des députés des départements élus par les propriétaires payant au moins 300 fr. d'impôts. Le roi était irresponsable; il gouvernait par des ministres responsables. Le pouvoir exécutif appartenait au roi; le pouvoir législatif était partagé entre le roi et les chambres; celle des députés votait annuellement l'impôt. Tous les Français étaient égaux devant la loi et admissibles aux fonctions publiques. Les cultes reconnus par la loi étaient libres, mais la religion catholique était déclarée religion de l'État.

La France venait de reprendre sa place dans la grande famille de l'Europe et tout semblait lui garantir une prospérité durable. Malheureusement, des fautes furent commises qui froissèrent les classes moyennes, et les vieux soldats regrettaient Napoléon. Instruit de l'état des esprits, l'ex-empereur quitta l'île d'Elbe le 26 février, avec une petite flottille et quatorze cents serviteurs dévoués, parut le 1er mars sur les côtes de Provence, débarqua près de Cannes, traversa le Midi et rentra le 19 mars à Paris, que venait de quitter Louis XVIII.

Bientôt la coalition fut reformée et onze cent mille hommes s'avancèrent contre la France. Napoléon, forcé de faire la guerre, réunit cinq cent cinquante mille hommes qu'il dirigea sur les points les plus menacés, et, quittant lui-même Paris le 12 juin, il marcha contre les Anglais et les Prussiens dont les troupes couvraient les plaines des Pays-Bas. Le 15, l'armée française passa la Sambre et le lendemain elle battit à Ligny les Prussiens commandés par Blücher. Alors, détachant le maréchal Grouchy avec

trente mille hommes (pour surveiller les mouvements de l'armée qu'il avait vaincue), Napoléon se porta lui-même avec soixante-dix mille hommes au-devant de Wellington posté à l'entrée de la forêt de Soignies, en avant du plateau du Mont-Saint-Jean qu'il avait fortifié d'une manière formidable. Le 18, la bataille s'engagea par une canonnade; puis vinrent les charges des cuirassiers de Milhaud et de Kellermann qui firent de profondes trouées dans les rangs de l'ennemi. Le plateau du Mont-Saint-Jean, enlevé à la baïonnette et garni d'artillerie, envoyait aux Anglais de meurtrières décharges. A sept heures du soir, l'empereur venait d'ordonner une charge qui paraissait décisive, lorsqu'un corps nombreux parut au loin sur le flanc droit de l'armée française et suspendit l'attaque. Napoléon crut que c'était Grouchy qui arrivait; mais l'on reconnut bientôt que c'était un renfort de trente mille Prussiens, amené par Blücher. Alors la fortune changea. En vain nos troupes firent des prodiges de valeur : enveloppées par le nombre, elles furent enfoncées. Cette triste journée coûta à la France dix-huit mille hommes tués et sept à huit mille prisonniers, avec un matériel considérable. Les alliés y souffrirent encore plus; ils eurent trente-trois mille hommes hors de combat.

De retour à Paris, l'empereur, n'ayant pu obtenir de nouvelles levées, abdiqua en faveur de son fils Napoléon; mais le nouveau gouvernement provisoire qui fut immédiatement établi ne tint pas compte de ces dispositions et rappela Louis XVIII.

L'empereur alla se mettre, à Rochefort, au pouvoir des Anglais, qui le firent conduire à Sainte-Hélène.

Les alliés, qui avaient été généreux en 1814, furent implacables en 1815. Ils prirent possession de Paris comme d'une ville conquise, y restèrent même après le retour de Louis XVIII, montrèrent autant d'insolence que d'avidité, ne mirent point de bornes à leurs réquisitions, exigèrent le licenciement de l'armée de la Loire et osèrent proposer à M. de Talleyrand un projet qui nous enlevait une partie de la Franche-Comté, de la Lorraine, de l'Alsace, de la

Flandre et de l'Artois. Louis XVIII protesta noblement. « Je croyais, dit-il à Wellington, en entrant en France, régner sur le royaume de mes pères; il paraît que je me suis trompé. » Le czar Alexandre nous obtint des conditions plus équitables, mais la situation que nous fit le second traité de Paris n'en fut pas moins très-onéreuse.

Des actes de justice étaient dus à la sécurité publique, et trop d'indulgence aurait encouragé la trahison. Les administrations et la magistrature furent donc soigneusement épurées; une ordonnance du roi exclut de la chambre des pairs ceux de ses membres qui s'étaient ralliés à Napoléon pendant les Cent-jours; une autre ordonnance traduisit devant un conseil de guerre ou exila de Paris les officiers et les fonctionnaires civils qui avaient reconnu le gouvernement tombé.

En 1815 les électeurs n'avaient nommé que des députés ardents royalistes. Cette assemblée approuva la loi qui rétablit les cours prévôtales (tribunaux exceptionnels composés de cinq juges civils et d'un prévôt choisi parmi les officiers ayant au moins le grade de colonel), et, allant bien plus loin que la royauté, provoqua les mesures les plus rigoureuses. Elle fut dissoute le 5 septembre 1816, année que signala le mariage du duc de Berry (fils du comte d'Artois) avec la princesse Caroline, fille du roi des Deux-Siciles.

Dans la nouvelle assemblée, qui devait avoir cinq ans d'existence et était renouvelable par cinquièmes, les partis se dessinèrent. Il y avait les royalistes et les indépendants. Louis XVIII ouvrit la session par un discours qui montrait sa résolution de s'en tenir à la charte et de contenir les écarts d'un zèle trop ardent.

La révolution, chassée du monde officiel, n'avait pas abdiqué; elle s'était réfugiée dans les sociétés secrètes, d'où elle épiait l'occasion de reparaître au grand jour et de reprendre le pouvoir. Le 13 février 1820, un de ses adeptes, nommé Louvel, ouvrier sellier, frappa d'un poignard, à la sortie de l'Opéra, le duc de Berry, qui expira sept heures

après, au milieu de la famille royale désolée et en demandant la grâce de l'assassin. Louvel prétendit n'avoir pas de complices et on ne lui en trouva pas; mais l'indignation publique s'en prit à M. Decazes, dont on accusait les tendances libérales. Louis XVIII, obligé de sacrifier ce ministre, auquel il était fort attaché, le remplaça par le duc de Richelieu. Le 29 septembre suivant, la naissance du duc de Bordeaux, Henri de France, combla de joie la famille royale et les royalistes. Le duc de Richelieu, trop modéré pour les *ultra*, ne tarda pas à quitter le ministère, et le comte de Villèle, l'un des financiers les plus remarquables qu'ait produits la France, arriva à la présidence du conseil, qu'il devait garder pendant près de sept ans (1821).

Reconstitution de la flotte. — Expéditions scientifiques. — Dès que la situation financière le permit, Louis XVIII s'efforça de reconstituer la flotte, qu'avaient considérablement réduite les traités de 1815. Il donna aussi une puissante impulsion aux expéditions scientifiques, depuis longtemps interrompues. Freycinet partit sur l'*Uranie* de Toulon pour un voyage de circumnavigation. Après d'intéressantes observations sur le pendule et les boussoles, faites à Rio, au Cap et à l'île de France, il atteignit la baie des Chiens-Marins. Là Freycinet retrouva deux inscriptions attestant : l'une, que le navire *Andracht*, capitaine Dirck Hartigs d'Amsterdam, avait mouillé en ce lieu en 1816 ; l'autre, que le *Gerwing*, capitaine Vlaming, autre Hollandais, était arrivé au même point, l'année suivante. Après avoir complété le travail que l'expédition Baudin avait fait trop à la hâte, Freycinet se dirigea vers Timor, visita les terres voisines de la Papouasie, recueillant partout des renseignements de géographie, d'ethnographie et d'histoire, aussi bien que de physique et d'histoire naturelle. Il fit les mêmes travaux aux Mariannes et aux Sandwick. Entré le 7 septembre 1819 dans l'hémisphère sud, il détermina la position des îles du Danger, et découvrit, à l'est des Samoa, un îlot qu'il appela *Rose*, du nom de sa femme, qui l'accompagnait dans son expédition. Le 18 novembre, Freycinet arriva à Sidney

où il fit d'importantes observations sur la pesanteur et le magnétisme. Un mois après, considérant sa mission comme accomplie, il fit voile pour retourner en France par le cap Horn. Arrivé dans le détroit de Lemaire, il fut poussé par un coup de vent sur les Malouines. Il en prit connaissance dès le 12 février 1820; mais les cartes qu'il avait entre les mains étaient tellement inexactes, qu'en cherchant la baie Française pour y relâcher, son bâtiment, en dépit des sondes et des vigies, toucha violemment contre une roche sous-marine. La corvette avait une voie d'eau si considérable, qu'il dut chercher un endroit pour faire côte et sauver du moins, avec l'équipage, les travaux de l'expédition. Ce fut l'enseigne Duperrey qui, avec un canot, dirigea le navire dans un endroit convenable où il échoua sans effort. Freycinet revint avec les siens sur une corvette américaine achetée à cet effet. Traduit, conformément aux lois militaires, devant un conseil de guerre, il fut non-seulement acquitté de la manière la plus honorable, mais encore élevé au grade de capitaine de vaisseau.

L'année suivante, une expédition fut envoyée à Madagascar pour reprendre le fort Dauphin que nous avaient enlevé les indigènes, aidés des Anglais; mais la mortalité fit parmi les troupes de tels ravages qu'il fallut bientôt renoncer à l'occupation de Tintingue et se contenter de la petite île de Sainte-Marie, que nous avons encore. Dumont d'Urville partit de Toulon sur la *Coquille* (1822), coupa sept fois l'équateur dans l'espace de trente-deux mois et parcourut vingt-cinq mille lieues sans avoir perdu un seul homme ni éprouvé d'avaries majeures. Ce voyage fut encore recommandable par quelques découvertes géographiques, telles que les îles Clermont-Tonnerre, Lostanges, Duperrey, d'Urville, ainsi que par une riche collection d'insectes et de plantes, entre autres plusieurs flores océaniennes dont il ne nous est resté, malheureusement, que celle des Malouines. Nommé capitaine de frégate à son retour, Dumont d'Urville fut bientôt chargé d'explorer divers points de l'Océanie et en même temps de chercher le lieu où avait

péri Lapérouse. C'est ce qu'indique le nom d'*Astrolabe* qui fut donné à la *Coquille.* Dans ce second voyage, il doubla le cap de Bonne-Espérance, passa entre les îles Amsterdam et Saint-Paul poussé par une tempête, traversa le détroit de Bass, releva avec soin les côtes de la Nouvelle-Zélande, alla aux archipels Tonga et Viti, où il détermina la position de quantité d'îles; puis, reliant ses opérations avec celles d'Entrecasteaux, il prit connaissance des îles les plus méridionales des Nouvelles-Hébrides, confirma l'existence du groupe Loyalty que venaient de découvrir les Anglais et que la France a réuni à la Nouvelle-Calédonie, longea la partie sud de la Nouvelle-Bretagne que Dampier n'avait vue que de très-loin, reconnut les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée depuis le détroit de Dampier jusqu'à la baie Geelwinck, relâcha à Amboine, se dirigea de là vers Van-Diémen et vint mouiller dans le canal d'Entrecasteaux, près d'Hobart-Town, où il apprit que le capitaine anglais Peter Dillon avait trouvé des traces de Lapérouse à l'île Vanikoro. Dumont d'Urville y alla et découvrit en effet les carcasses de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*, sur des bancs de coraux. Il fit élever dans l'île un modeste monument à la mémoire de l'illustre navigateur et recueillit une foule de débris qu'il déposa plus tard au musée naval de Paris. Le retour fut pénible : la majeure partie de l'état-major et de l'équipage avait été atteinte des fièvres de l'Archipel. Il reconnut encore, chemin faisant, plusieurs des Carolines et quelques parages peu connus des Célèbes. Enfin l'*Astrolabe* revint en Europe par Batavia, l'île de France, le Cap, et jeta l'ancre dans le port de Marseille, rapportant soixante-cinq cartes et plans, ainsi que plusieurs milliers de planches anatomiques, de dessins et de productions des trois règnes.

En 1823, le roi, voyant dans les troubles de l'Espagne une occasion de replacer la France au rang des puissances militaires, résolut de délivrer Ferdinand VII, que ses sujets révoltés tenaient prisonnier, et envoya dans la Péninsule cent mille hommes sous le commandement en chef du duc

d'Angoulême, que secondaient le général Guilleminot et le général Molitor.

Aux combats de Tallaveyra, de Castel Torsal, de Campillo-di-Arenas, comme à ceux de l'île de Léon, nos jeunes soldats déployèrent la plus grande bravoure. L'escadre de blocus, composée d'une soixantaine de bâtiments dont trois vaisseaux et treize frégates, ne resta pas inactive. La *Guerrière* et la *Galatée* canonnèrent et réduisirent les batteries de l'île Verte, clef d'Algésiras; peu après, le fort de Santi-Petri, cette autre clef de la rivière du même nom, tomba sous les coups de la division du contre-amiral des Rotours. Cadix, de plus en plus resserrée, fut, trois jours après, bombardée, sous la direction de l'amiral Duperré, par la flottille de l'escadre, qui lança trois cents bombes ou obus dans la ville. Enfin, cinq mille hommes embarqués sur les divers bâtiments de cette escadre étaient prêts à opérer un débarquement dans l'île de Léon, lorsque la place se décida à capituler, le 1er octobre. La délivrance de Ferdinand mit fin à la guerre, mais fut malheureusement suivie d'une réaction sanglante.

Les élections générales de 1824 n'envoyèrent à la chambre que dix-neuf libéraux. Le gouvernement profita des bonnes dispositions de cette assemblée pour achever l'affermissement des institutions. Une loi étendit à sept ans la durée du mandat des députés et décida qu'à l'avenir l'assemblée élective, au lieu d'être modifiée par cinquièmes, serait intégralement renouvelée.

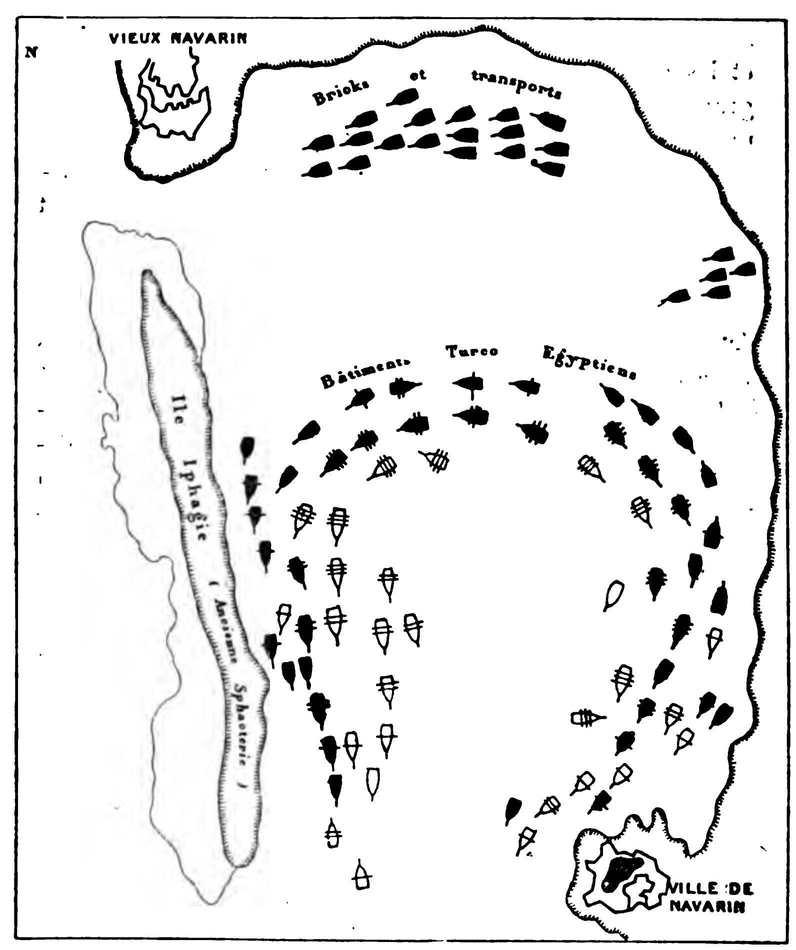
Souffrant depuis longtemps, Louis XVIII avait refusé de s'aliter, disant « qu'un roi de France n'est jamais malade. » — Il mourut le 16 septembre (1824) sans consoler sa famille par le spectacle d'une mort chrétienne, d'après certains historiens, et, selon d'autres, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Église.

Charles X (1824-1830). — Bon, affable, généreux, Charles X, dès son avénement au trône, abolit la censure de la presse, promit l'observation de la charte et proclama une amnistie générale de tous les délits politiques; mais

ces mesures libérales n'empêchèrent pas la bourgeoisie de persister dans son opposition, et, secrètement favorisée par le duc d'Orléans, conduite par des orateurs habiles et des écrivains de talent, soutenue par de riches banquiers, elle ne manqua pas une occasion de se montrer hostile au gouvernement et à la religion. Dans ces circonstances difficiles le ministère manqua, malheureusement, de modération et de fermeté : après avoir fait adopter une loi sur la presse, trop rigoureuse, il se hâta de la retirer, et son indécision accrut l'audace de ses ennemis, dont il augmenta bientôt le mécontentement par la dissolution de la garde nationale.

Bataille navale de Navarin (20 octobre 1827). — Depuis dix ans, les Grecs faisaient d'héroïques efforts pour se soustraire au joug humiliant des Turcs, et l'Europe, témoin de cette lutte sanglante, n'y avait point pris part. Enfin, en 1827, la France, l'Angleterre et la Russie unirent leurs forces en faveur des Hellènes, et leurs escadres combinées, après avoir inutilement tenté d'obtenir une prolongation de l'armistice violé par Ibrahim Pacha, pénétrèrent dans la rade de Navarin. Les alliés avaient soixante-cinq bâtiments de guerre de différentes grandeurs et un grand nombre de transports. L'escadre anglaise, composée de trois vaisseaux, quatre frégates, une corvette et quatre petits navires, était commandée par l'amiral Codrington ; de Rigny avait le commandement de l'escadre française, forte de trois vaisseaux, deux frégates et deux navires ; l'escadre russe, sous les ordres d'Heiden, comptait quatre vaisseaux et quatre frégates. Ces forces livrèrent un combat acharné à la flotte turco-égyptienne, qui était rangée en fer à cheval, sur deux lignes, derrière l'île de Sphagie. L'issue de la lutte ne pouvait rester longtemps indécise : la science militaire et la discipline européenne devaient promptement triompher de la fougue ottomane. En effet, en moins de trois heures, le feu supérieur des alliés détruisit une trentaine de bâtiments et jeta les autres à la côte, où le lendemain ils furent incendiés par les Turcs.

Quinze jours après cette bataille, l'enseigne de vaisseau Bisson (de Guéménée), attaqué, près de Stampali, par de nombreux pirates, fit sauter son navire plutôt que de se rendre.



(*Fig.* 37.)

Afin de consolider son ministère, M. de Villèle avait rétabli la censure le 24 juin; le 5 novembre il créa soixante-six nouveaux pairs pour changer la majorité et

renvoya la chambre des députés. Alors l'opposition redoubla d'efforts, et sa victoire fut complète. Le ministère de Martignac (1828-1829) s'efforça par des concessions successives de se concilier l'opinion libérale sans pouvoir y réussir.

Pour assurer l'indépendance des Grecs, un corps d'armée, sous les ordres du général Maison, fut envoyé en Morée, et les opérations militaires se poursuivirent avec la plus grande rapidité. Le fort de Navarin tomba le 6 octobre au pouvoir du général Higouet; le 7, le général Durrieu prit Modon; le 9, Coron ouvrit ses portes au général Sébastiani. Ces succès et le concert des puissances amenèrent enfin l'affranchissement de la Grèce.

Cependant M. de Martignac, malgré ses efforts pour se tenir à égale distance des royalistes *ultra* et des libéraux, déplaisait à la fois aux deux partis; il succomba sous cette double opposition le 8 août 1829.

La nomination du ministère Polignac provoqua des manifestations hostiles. M. de Chateaubriand donna sa démission d'ambassadeur à Rome, plusieurs membres du conseil d'État suivirent cet exemple, entre autres MM. Villemain et de Salvandy; le *Journal des Débats*, qui était alors royaliste, déclara ouvertement la guerre au pouvoir; la Fayette fit un voyage dans l'Est et reçut partout des ovations; de nouveaux journaux d'opposition se fondèrent.

L'année 1830 commença sous ces tristes auspices; un hiver long et rigoureux augmenta le mécontentement en multipliant les souffrances; on vit dans quelques paroles de Charles X, lors de l'ouverture de la session parlementaire, la menace de supprimer les garanties de la charte; l'adresse (en réponse au discours du trône), votée par 221 députés contre 184, dit au roi que la chambre ne marchait plus d'accord avec le gouvernement.

Conquête d'Alger. — Depuis 1814, la France et la régence d'Alger étaient en querelle. Une grave injure faite à notre consul en 1827 était restée sans réparation, et un blocus de trois ans n'avait amené aucun résultat. Résolu (1830) de venger enfin l'honneur national, Charles X refusa le

concours que lui offraient la Sardaigne et l'Espagne, ne voulut prendre vis-à-vis de l'Angleterre aucun engagement sur le sort réservé à la régence, et, l'ambassadeur anglais ayant remis à M. de Polignac une note qui représentait le débarquement des Français en Algérie comme pouvant amener un cas de guerre, le prince lui dit : « Répondez que vous m'avez présenté cette note, mais que je ne l'ai pas lue. »

Ce fier langage était digne de la France; les faits y répondirent. Cent trois bâtiments de guerre et cinq cents navires marchands, portant trente-sept mille hommes ainsi qu'un immense matériel de campement, partirent de Toulon le 25 mai. Ces forces navales étaient sous les ordres de l'amiral Duperré; le général de Bourmont commandait l'armée expéditionnaire. Poussée par un vent favorable, la flotte arriva le 28 en vue du littoral africain; mais une violente tempête, qui sévit tout à coup, la contraignit de s'éloigner et d'aller chercher un refuge à Palma. Elle reprit la mer le 10 juin, jeta l'ancre le 13 dans la baie de Sidi-Ferruch et opéra le débarquement des troupes (1). Celles-ci, pleines d'ardeur, s'emparèrent aussitôt de quatorze bouches à feu de gros calibre que l'ennemi avait mises en batterie sur les hauteurs voisines, et une ligne de fortifications de campagne, promptement établie à la gorge de la presqu'île, mit le camp à l'abri de toute surprise. Le 19 eut lieu, près de Staouëli, un combat acharné dans lequel les Algériens essuyèrent une entière défaite. Bientôt ralliés, ils revinrent à la charge sans plus de succès. Le 28, le fort de l'Empereur, criblé de boulets, sauta, et le 5 juillet nos soldats entrèrent victorieux à Alger, où le riche trésor trouvé dans la Casbah fut plus que

(1) Le 17, pendant que les chalands finissaient de porter à terre le matériel et les chevaux, un violent coup de vent du nord-ouest s'éleva presque subitement; les lames devinrent énormes et causèrent un ressac qui cassa les câbles d'un grand nombre de navires et en jeta plusieurs à la côte. Heureusement, le gros temps ne dura pas; mais le 23 et le 27 de nouvelles bourrasques, à peu près semblables, obligèrent l'amiral Duperré à donner l'ordre aux vaisseaux et aux frégates de tenir la mer.

suffisant pour payer les frais de l'expédition. La chrétienté tout entière, à l'exception de l'Angleterre, applaudit à ce magnifique triomphe; la France apprit avec orgueil le succès de ses soldats, mais cette gloire ne put désarmer les partis.

Les élections faites au mois de juillet renvoyèrent à la chambre les 221 députés de l'opposition qui avaient voté l'adresse, et le nombre des opposants se trouva porté à 272. C'était une guerre ouverte déclarée au gouvernement. Les ministres offrirent leur démission. Charles X la refusa, et au *Moniteur* du 26 juillet parurent les ordonnances qui devaient amener la chute du trône. La liberté de la presse était suspendue, la chambre était dissoute avant de s'être réunie; une nouvelle loi diminuait le nombre des électeurs et instituait des élections à deux degrés; les prochaines élections devaient avoir lieu au mois de septembre suivant. Les ordonnances excitèrent à Paris une indignation générale; quarante et un journalistes signèrent dans les bureaux du *National* une protestation rédigée par M. Thiers. — Le 27 juillet, des groupes nombreux parcoururent les rues en criant : *Vive la charte! à bas les ministres! à bas les ordonnances!* Il y eut des pierres lancées, des coups de feu tirés, des blessés et des morts. — Le 28, le cri de *A bas les Bourbons!* se mêla à celui de *Vive la charte!* Des combats sanglants eurent lieu à l'hôtel de ville, dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin, au marché des Innocents. Le 29, le 53ᵉ et le 5ᵉ de ligne firent défection; d'autres régiments suivirent cet exemple; les insurgés, qui n'étaient plus combattus, s'emparèrent du Louvre, où les Suisses ne purent résister, puis des Tuileries, et le pavillon tricolore flotta sur le pavillon de l'Horloge. Le 1ᵉʳ août, le roi, espérant encore désarmer la révolution, abdiqua et fit abdiquer son fils en faveur du duc de Bordeaux; il était trop tard. Déjà le duc d'Orléans avait été nommé lieutenant général du royaume et présenté au peuple, par la Fayette, comme *la meilleure des républiques;* le 7 août, la chambre des députés l'appela au trône avec le titre de roi des Français. Charles X, voyant

que tout était perdu, se résigna à l'exil. Protégé par l'escorte de ses gardes du corps et par quatre commissaires qu'avait envoyés auprès de lui la réunion des députés, il traversa, avec une noble tristesse, les campagnes de la Normandie, se sépara de ses gardes du corps à Valogne et se rendit à Cherbourg, où il s'embarqua pour l'Angleterre (1).

Louis-Philippe Ier, roi des Français (1830-1848). — Louis-Philippe eut d'abord à se faire reconnaître des puissances; il y parvint en flattant l'Angleterre, en s'humiliant devant la Russie, en montrant à l'Autriche qu'il restait en France la seule barrière opposée à l'explosion de l'esprit républicain.

L'entrée dans le Tage d'une escadre, sous les ordres du contre-amiral Roussin, qui s'empara de la moitié des forces navales miguellistes, l'expédition de Belgique dite *Campagne des dix jours,* l'insurrection de Lyon, que réprimèrent le maréchal Soult et le duc d'Orléans, le complot des tours Notre-Dame et celui de la rue des Prouvaires, signalèrent l'année 1831 et le commencement de 1832. Persuadée que les hostilités auxquelles le gouvernement de Louis-Philippe était en butte lui fournissaient une belle occasion de tenter un coup hardi en faveur de son fils, la duchesse de Berry vint débarquer près de Marseille et attendit le résultat d'un mouvement préparé par ses amis; mais elle ne tarda pas à savoir que les troupes étaient restées fidèles au gouvernement de Juillet et que plusieurs des chefs de son parti avaient été arrêtés. Sans se laisser décourager par ces mauvaises nouvelles, l'audacieuse princesse se dirigea aussitôt sur Toulouse, remonta par la Saintonge jusqu'en Vendée et atteignit la métairie des Mesliers, où elle apprit que rien n'était prêt et qu'il ne serait pas possible de soutenir la guerre pendant quinze jours. Malgré ces avis, Marie-Caroline ordonna pour le 24 mai une prise d'armes que le maréchal de Bourmont crut devoir reporter au 3 juin. Ce retard donna aux autorités le temps de prendre

(1) Charles X se rendit d'abord à Holy-Rood en Écosse, puis à Hradschine en Hongrie, et enfin à Gœritz (Illyrie), où il mourut du choléra, le 6 novembre 1836

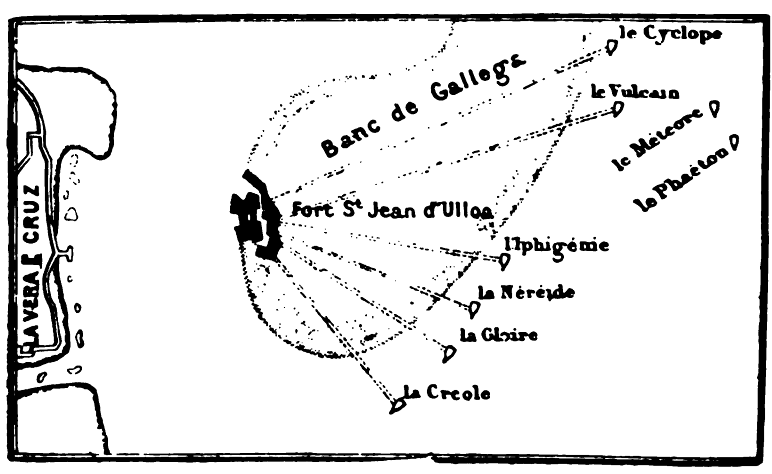
des mesures. Les Vendéens opérèrent dans la nuit du 3 au 4 juin leur mouvement insurrectionnel, mais ce mouvement privé d'ensemble ne produisit que des bandes qui furent successivement dispersées. Le combat sanglant de la Pénissière marqua la fin de cette courte guerre. La duchesse de Berry, déguisée en paysanne, se trouva réduite à fuir de ferme en ferme et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à gagner Nantes. Elle y était cachée depuis cinq mois lorsque, trahie par un juif converti nommé Deutz (qu'avait acheté M. Thiers), elle fut arrêtée, et emprisonnée peu de temps après à la citadelle de Blaye. Plus tard, on la conduisit à Palerme.

Le 25 mars, Oran tomba au pouvoir de nos soldats, qui, dans le cours des années suivantes, achevèrent la conquête de l'Algérie. Pendant que notre armée s'illustrait en Afrique, les émeutes se succédaient en France, menaçant sans cesse le gouvernement de Juillet, dont les sociétés secrètes s'efforçaient de saper la base, et plusieurs fois les conjurés ne craignirent pas d'attenter à la vie du roi. Ce fut seulement sous l'administration du comte Molé que le pays jouit d'un peu de calme. Louis-Philippe, qui n'avait pas perdu de vue les expéditions scientifiques, si intelligemment favorisées par la Restauration, profita du moment de répit que lui donnait la révolution pour favoriser les explorations lointaines. Par son ordre, Dumont d'Urville partit de Toulon avec l'*Astrolabe* et la *Zélée* le 7 septembre 1837, parcourut le détroit de Magellan depuis le cap des Vierges jusqu'au port Gallaad et se dirigea vers les régions australes. Le 15 janvier 1838 il se trouva en vue des premières montagnes de glace, par le 58° parallèle. Sept jours plus tard, par 64° lat., 30° long. O., il fut arrêté par une banquise infranchissable. Les corvettes la prolongèrent sur une étendue de 240 milles, et, ramenées du 64e parallèle au 61e près des Orkney, elles furent bloquées par les glaces durant cinq jours. Un coup de vent du sud les tira de cette position critique. Elles rangèrent encore la banquise sur une étendue de 300 milles de l'O. à l'E. sans trouver le

moindre indice de passage. Le 15 février (1838), par 62° de lat., Dumont d'Urville, voyant la barrière reprendre la direction du nord vers les Sandwick, revint à l'O., fit l'hydrographie des Orkney et de la partie est des Shetland, puis piquant dans le sud, entre le 63ᵉ et le 64ᵉ parallèle, sur un espace de 120 milles, reconnut plusieurs terres dont les deux principales reçurent les noms de Louis-Philippe et de Joinville. De graves avaries et le scorbut, qui sévissait sur les équipages, le forcèrent de songer au retour. Il alla mouiller à Talcahuano au Chili. Après quelques semaines de repos, il repartit pour l'Océanie, où il visita successivement Taïti, les archipels Hamoa et Viti, Vanikoro, les îles Salomon, les Carolines, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, les îles de la Sonde, Bornéo dont il fit le tour, et relâcha à Hobart-Town. Dumont d'Urville retourna ensuite au pôle sud avec l'espoir d'y être plus heureux que dans l'hémisphère ouest. En effet, après vingt et un jours de navigation, il découvrit, sous le cercle polaire, non loin du pôle magnétique, par 138° de long., une immense terre qu'il appela, du nom de sa femme, *Adélie*, puis, un peu plus au nord, une côte de glace qu'il nomma *Clarie*, du nom de la femme du commandant de la *Zélée* (Jacquinot). De retour à Hobart-Town, il remit une dernière fois à la voile pour reconnaître les îles Aukland et faire l'hydrographie des côtes orientales de la Nouvelle-Zélande; puis il releva les innombrables dangers du détroit de Torrès, se dirigea enfin vers Timor et de là à Toulon, où il arriva le 6 novembre 1840, ayant traversé sept fois la ligne et parcouru la moitié des mers du globe. A son retour, il fut élevé au grade de contre-amiral et périt deux ans après d'une mort affreuse, dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles (8 mai).

Affaire de Saint-Jean d'Ulloa. — De nombreuses violences commises contre nos nationaux nécessitèrent l'envoi d'une expédition contre le Mexique. Avec trois frégates (la *Néréide*, la *Gloire*, l'*Iphigénie*), une corvette (la *Créole*), montée par le prince de Joinville, et deux bombardes (le *Cyclope*,

le *Vulcain*), le contre-amiral Baudin ruina le fort de Saint-Jean d'Ulloa et obligea la Véra-Cruz à capituler.



(*Fig.* 38.)

Blocus des côtes Argentines. — Cette même année, les injustices du gouvernement Argentin donnèrent lieu au blocus de Buénos-Ayres. Mais ni la prise de l'île Martin-Garcia, ni le bombardement de Rosario (dans le Parana) ne purent vaincre l'obstination de Rosas, et ce fut seulement lorsque le vice-amiral Mackau vint renforcer l'escadre, pour porter un coup décisif, qu'il offrit de négocier.

Cession de Mayotte à la France. — Prise de possession des Marquises. — Protectorat de Taïti. — La Grande-Bretagne prenait partout des positions pour son commerce. Le gouvernement français, voulant l'imiter, ordonna l'occupation de Nossi-Bé et obtint, peu de temps après, la cession de Mayotte, que suivit bientôt la prise de possession des Marquises. Comme cet archipel stérile ne pouvait être que de bien peu d'utilité, Dupetit-Thouars résolut de former des établissements à Taïti, et une convention conclue avec la reine Pomaré plaça les îles de la Société sous notre protection. Les missionnaires marchands anglais, menacés de perdre l'influence que depuis longtemps ils exerçaient sur

les indigènes, excitèrent la reine contre nous, et, à la suite de quelques actes d'hostilité, Dupetit-Thouars se crut en droit de s'emparer de Taïti. Mais aussitôt les sociétés bibliques d'Angleterre élevèrent la voix en faveur de Pritchard, principal instigateur des troubles et qu'on avait, avec raison, violemment expulsé. Louis-Philippe, dans la crainte de porter atteinte à l'*entente cordiale*, eut la faiblesse de



(*Fig.* 39.)

céder aux injustes réclamations du cabinet de Saint-James : il désavoua le brave amiral qui avait si énergiquement soutenu les intérêts de la France et s'en tint à l'exécution de la convention d'abord conclue avec Pomaré.

Établissement de nouveaux comptoirs en Guinée. — Vers la même époque, le commandant Bouët-Willaumez fonda sur les côtes de Guinée les comptoirs de Grand-Bassam, Assinie et du Gabon.

Bombardement de Tanger et de Mogador. — Cependant la guerre d'Algérie se poursuivait activement, Abd-el-Kader, ne se sentant pas suffisamment protégé par le désert, se réfugia dans le Maroc et demanda l'assistance de l'empereur Abd-el-Rhaman, qui ne tarda pas à violer notre territoire. Un double châtiment punit bientôt cette audace. Le maréchal Bugeaud défit l'armée marocaine sur les bords de l'Isly, et le prince de Joinville, avec une escadre composée de trois vaisseaux, une frégate, quatre bricks et cinq bâtiments à vapeur, qui avaient déjà foudroyé les batteries de Tanger, réduisit l'île, la ville et l'arsenal de Mogador.

Intervention anglo-française dans la Plata. — En 1845, la république Argentine ayant voulu s'emparer de l'Uruguay, État reconnu par la France et l'Angleterre, une escadrille combinée, sous les ordres du capitaine de vaisseau Tréhouart, remonta le Parana, força une estacade établie à Punta d'Obligado et rétablit la libre navigation du fleuve.

Affaire de Tamatave. — Destruction de cinq frégates cochinchinoises dans la baie de Tourane. — En 1846, des violences commises par le gouvernement de Ranavolo sur les négociants français et britanniques amenèrent une démonstration contre Tamatave ; mais, faute de moyens suffisants, les commandants de la station des côtes orientales d'Afrique (Romain-Desfossés et William Kelly) durent renoncer à toute opération sérieuse et ordonner le rembarquement.

En 1847, la France ayant inutilement demandé à l'empereur annamite Thientry la mise en liberté d'un de ses missionnaires, le commandant Lapierre, avec une frégate et une corvette, pénétra dans la baie de Tourane et détruisit les cinq bâtiments de guerre qui s'y trouvaient.

Dès le commencement de l'année suivante, les sociétés secrètes redoublèrent leurs attaques contre le gouverne-

ment, qu'avaient beaucoup discrédité quelques procès scandaleux; l'interdiction des banquets et la résistance obstinée du ministère aux demandes de réforme contribuèrent puissamment à augmenter l'agitation. Le 22 février un certain nombre de jeunes gens se mirent à parcourir les rues de Paris en criant : *Vive la réforme!* Des charges de cavalerie les dispersèrent. Un poste de gardes municipaux fut incendié aux Champs-Élysées; il y eut aussi quelques essais de barricades, mais rien de sérieusement grave. Dans la chambre, M. Odilon Barrot avait, sans exciter grande attention, déposé un acte d'accusation contre le ministère. Somme toute, l'autorité restait partout maîtresse. Le 23, une députation de la quatrième légion de la garde nationale porta à la chambre une pétition demandant le renvoi du cabinet. Le roi, reconnaissant alors que la situation devenait grave, accepta la démission de ses ministres et chargea M. Molé de former un nouveau ministère. Aussitôt les esprits s'apaisèrent et de nombreux promeneurs parcoururent les boulevards sans s'inquiéter de la présence de quelques bandes armées qui faisaient retentir l'air de chants plus ou moins patriotiques. Malheureusement, au coin de la rue des Capucines, une de ces bandes, que conduisait le conspirateur Lagrange, se trouva arrêtée par deux cents hommes du 14e de ligne qui avaient la garde du ministère des affaires étrangères. Un coup de feu partit, on ne sait de quelle main, et un soldat tomba. Se croyant attaquée, la troupe abaissa ses fusils et la décharge renversa cinquante-deux personnes, dont vingt-trois tuées. Aussitôt les émeutiers s'emparèrent de tombereaux, y entassèrent les cadavres de manière à produire une lugubre mise en scène et promenèrent ce convoi par toute la ville en criant : « On assassine nos frères, vengeance! » Les faubourgs coururent aux armes, le tocsin sonna, de nombreuses barricades s'élevèrent; ce n'était plus une émeute, c'était une révolution.

Aux Tuileries, toute la nuit se passa à former et à abandonner des projets. M. Molé ne paraissant pas assez avancé

pour satisfaire l'opposition, Louis-Philippe appela M. Thiers, qui se fit adjoindre M. Odilon Barrot. De son côté, le maréchal Bugeaud (commandant de l'armée) ne dissimula pas au roi qu'il fallait agir avec une grande énergie. Mais M. Thiers insista pour que la troupe gardât une attitude passive, et, le 24 au matin, apprenant les progrès de l'insurrection, il demanda et obtint la révocation du commandement confié au maréchal. Dès lors tout était perdu pour la monarchie de Juillet. A midi, les soldats fraternisèrent avec le peuple. L'émeute, maîtresse de toutes les mairies, approchait des Tuileries; il n'y avait pas de temps à perdre. Louis-Philippe abandonna précipitamment le palais et gagna Saint-Cloud, puis Eu, où il fut forcé de se cacher (1).

Ainsi tomba cet usurpateur; une révolution l'avait poussé sur le trône, une autre révolution le renversa.

Seconde république (1848-1852). — Afin de calmer la multitude enivrée de sa victoire, les membres du gouvernement provisoire proclamèrent la république, en réservant toutefois à l'Assemblée nationale, dont ils annoncèrent la convocation prochaine, de ratifier ou d'annuler cette proclamation, et s'efforcèrent de rassurer les esprits. Mais le gouvernement provisoire n'avait ni communauté de vues ni unité d'action; aussi ne put-il parvenir à calmer l'effervescence populaire. Les troubles de la rue, le ralentissement du commerce, le manque de confiance, les banqueroutes, avaient arrêté le travail sur presque tous les points à la fois. Le gouvernement provisoire, pour venir en aide aux foules affamées, essaya de remplacer par des travaux publics les travaux privés qui faisaient défaut, et créa des *ateliers nationaux*. Sept à huit mille ouvriers se présentèrent d'abord; on les organisa militairement et ils se donnèrent des chefs élus par eux. Occupés ou non, ils touchaient une solde journalière. Cet avantage en attira d'autres en si grand nombre qu'on ne put les employer.

(1) Il se rendit ensuite au Havre et s'embarqua pour l'Angleterre, où il habita Claremont sous le nom de comte de Neuilly. Il mourut le 25 août 1850.

Cependant la situation s'aggravait de plus en plus : les finances étaient dans un déplorable état, les affaires ne reprenaient pas ; M. de Falloux proposa la dissolution des ateliers nationaux et l'Assemblée l'adopta. Alors les ouvriers, que ne manquèrent pas d'exciter les agitateurs, résolurent de vaincre ou de mourir pour la république démocratique et sociale. Le 22 juin il n'y eut encore que des rassemblements tumultueux; le 23, les quartiers Saint-Denis, Saint-Martin et Saint-Jacques, le faubourg du Temple, le faubourg Saint-Antoine, le faubourg Poissonnière, la place du Panthéon, la Cité, se couvrirent de barricades. Les généraux Damesme et Lamoricière en emportèrent plusieurs; le général Cavaignac dirigea lui-même l'attaque contre celle de la rue Saint-Maur et ne s'en empara qu'après un combat de cinq heures.

Le 24, l'Assemblée délégua tous les pouvoirs exécutifs au général Cavaignac, qu'elle investit de la dictature. L'état de siége fut proclamé et la lutte prit d'énormes proportions.

Le 25, elle continua avec le même acharnement. La consternation était générale. Alors l'archevêque de Paris, Mgr Affre, alla trouver le général Cavaignac et lui témoigna son intention de se rendre parmi les insurgés afin d'arrêter l'effusion du sang, s'il était possible, par de conciliantes paroles. Le général admira et approuva le courageux dévouement du prélat. Aux représentations qu'on lui fit sur le danger qu'il allait courir, Mgr Affre répondit simplement : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, » et, accompagné de deux de ses prêtres, il s'avança dans les rues, consolant les blessés, donnant l'absolution aux mourants. Arrivé au faubourg Saint-Antoine, il demanda une trêve; le feu s'arrêta; il franchit la barricade et s'efforça de calmer l'irritation des insurgés. Mais bientôt un coup de fusil partit, la lutte recommença, et l'archevêque tomba atteint d'une balle dans les reins.

Le 26, dans l'après-midi, la grande barricade du faubourg Saint-Antoine fut enlevée et la guerre civile s'arrêta enfin.

Le 4 novembre, l'Assemblée vota la constitution qui déclarait la république une et indivisible, sur la base de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Le pouvoir législatif, le droit de déclarer la guerre et de modifier les traités, étaient confiés à une assemblée unique, élue par tous les Français âgés de vingt et un ans et jouissant de leurs droits civils et politiques.

On s'occupa ensuite de l'élection présidentielle, qui eut lieu le 10 décembre : 5,562,834 suffrages se portèrent sur le prince Louis-Napoléon, qui fut proclamé président de la république.

Le prince prêta serment à la constitution et fut installé au palais de l'Élysée. L'expédition de Rome lui concilia, peu de temps après, les sympathies des catholiques et contribua puissamment à affermir son pouvoir.

La Constituante se retira le 27 mai (1849), et dès le lendemain la Législative commença ses séances.

Pendant l'année 1850, l'Assemblée et le président ne marchèrent pas, il est vrai, toujours d'accord, mais ils évitèrent des collisions directes, et plusieurs lois, entre autres celle sur l'enseignement, auquel fut accordée une liberté relative, furent le résultat de cette entente momentanée.

Attaque de Salé. — Un brick de commerce français, échoué devant Salé, avait été pillé sous les yeux des autorités du pays, et Abd-el-Rhaman s'était obstiné à refuser toute réparation. Il ne restait plus dès lors qu'à obtenir par les armes ce que l'empereur du Maroc n'avait pas voulu accorder à la diplomatie. Le 26 décembre 1851, un vaisseau (le *Henri IV*) et deux frégates (le *Gomer* et le *Sané*), sous les ordres du contre-amiral Dubourdieu, ouvrirent le feu contre la place, et pendant sept heures consécutives jetèrent l'effroi dans la population. A cinq heures du soir la punition était complète, les fortifications étaient entièrement démolies. Cette opération coûta la vie à quelques marins, et les avaries qu'éprouvèrent le vaisseau ainsi que les deux frégates constatèrent la précision des canonniers saletains.

Malheureusement, la mésintelligence entre le président de la république et la Législative croissait chaque jour davantage. La situation devenait de plus en plus intolérable; Louis-Napoléon résolut d'en sortir par un coup d'État.

Le 2 décembre (1851), au matin, on lut sur tous les murs de la capitale, à côté de différents décrets, une proclamation qui annonçait la dissolution de l'Assemblée nationale et faisait appel au peuple en lui soumettant les bases fondamentales d'une nouvelle constitution. Toutes les précautions avaient été habilement prises pour le succès de ce coup d'État. Les personnes qui auraient pu vouloir résister, les principaux personnages de l'Assemblée, avaient été mis en état d'arrestation avec tous les égards convenables, et la plupart se félicitaient de l'impuissance où on les réduisait. Les autres représentants, voyant le palais de l'Assemblée entouré de troupes, se dispersèrent, à l'exception de 220 qui se réunirent à la mairie du 10[e] arrondissement pour protester contre la violation de la constitution et proclamer la déchéance du président: on les somma de se disperser; sur leur refus, ils furent arrêtés et restèrent emprisonnés pendant quelques jours.

Le 20 et le 21 décembre, les électeurs furent appelés à se prononcer par *oui* et par *non* sur le coup d'État; 7,439,216 *oui* approuvèrent le président; il n'y eut que 540,773 votes négatifs. La présidence décennale qu'avait demandée le prince s'appuyait donc sur un plus grand nombre de voix encore que la présidence quadriennale.

Après l'élection du 20 décembre, Louis-Napoléon prit le titre de prince-président, et l'un de ses premiers soins fut de promulguer la constitution dont il avait indiqué les bases dans sa proclamation du 2 décembre. Cette constitution reproduisit en grande partie celle de l'an VIII.

L'empire était fait dans les institutions; il ne restait plus qu'à en rétablir le nom. Tout se prépara pour ce grand acte. L'aigle impériale fut replacée sur les drapeaux et sur la croix de la Légion d'honneur; à chaque revue

des troupes, on entendait retentir le cri de *Vive l'empereur!* Un voyage du prince-président à Strasbourg, dans le Midi et dans le Centre précipita le mouvement. Enfin le 4 novembre (1852) le Sénat, convoqué par le prince, reçut communication d'un message qui l'invitait à rédiger un sénatus-consulte pour le rétablissement de l'empire. Le sénatus-consulte fut voté le 7 novembre et ratifié par le peuple, appelé à se prononcer par *oui* et par *non*, les 21 et 22 du même mois. Ce nouveau plébiscite réunit un plus grand nombre de suffrages encore que les précédents : 8,157,752 voix se prononcèrent pour l'empire; 254,501 seulement, contre.

Dans la soirée du 1er décembre, les trois grands corps de l'État allèrent à Saint-Cloud présenter au prince ce résultat, et le lendemain 2 décembre, anniversaire de la bataille d'Austerlitz (et du coup d'État), l'empereur fit son entrée solennelle à Paris au milieu des acclamations de toute la population.

Second empire (1852-1870). — Louis-Napoléon prit le nom de Napoléon III, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français.

Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie (septembre 1858). — Découverte par Cook le 4 septembre 1774, explorée plus tard (1792) lors de l'expédition de d'Entrecasteaux, la Nouvelle-Calédonie (l'une des îles les plus considérables de la Mélanésie) resta complétement oubliée jusqu'en 1843. A cette époque, une corvette, le *Bucéphale*, commandée par M. Jurrieu de la Ferrière, vint mouiller à Balade et y déposa Mgr Donarre, évêque d'Amata, les révérends pères Viard et Rougeyron et deux frères laïques.

En septembre 1845, M. Bérard, lieutenant de vaisseau, commandant du *Rhin*, se rendit à Balade; l'année suivante, la *Seine* (commandant Lecomte) se perdit sur la côte, entre le cap Colnett et Balade. Dans l'impossibilité de partir, M. Lecomte et ses officiers visitèrent le pays, qu'ils ne quittèrent que deux mois après leur naufrage.

Au mois d'août 1847, les naturels attaquèrent les mis-

sionnaires, qui furent contraints momentanément de se retirer. La *Brillante*, commandant du Bouzet, les recueillit. Au commencement de 1851, le comte d'Harcourt, commandant l'*Alcmène*, vint mouiller à Balade. Pendant le séjour de ce bâtiment, deux aspirants, MM. de Devarenne et de Saint-Phalle (que le commandant avait chargés de faire une reconnaissance hydrographique), et douze matelots furent massacrés par les indigènes. Après avoir vengé d'une manière éclatante et rapide nos malheureux compatriotes, le comte d'Harcourt rendit compte au gouvernement de ce qui s'était passé et on résolut de s'emparer de la Nouvelle-Calédonie. Le 24 septembre 1853, le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef les forces navales dans le Pacifique, vint donc à Balade et prit immédiatement possession, au nom de la France, de la Nouvelle-Calédonie et dépendances. Le 29 du même mois, l'amiral se rendit à l'île des Pins, et les naturels, éclairés par les missionnaires, s'empressèrent de se soumettre.

Guerre de Russie. — Depuis Pierre le Grand, la conquête de Constantinople avait toujours été le rêve des czars. L'affaiblissement de plus en plus marqué de la Turquie semblait enfin en promettre la prochaine réalisation. Le 3 juillet (1853) les troupes russes franchirent le Pruth. Aussitôt les flottes alliées allèrent jeter l'ancre sur la rade de Besika, en face de l'île de Ténédos et de l'emplacement qu'occupait la ville de Troie sur la côte d'Asie. A la fin du mois de juillet, la flotte française, sous les ordres de l'amiral Hamelin, était composée comme suit :

VAISSEAUX.

Friedland, 116 canons; capitaine Chaigneau.
Valmy, 116 canons; capitaine Serval.
Ville-de-Paris, 112 canons; capitaine Pénaud; vice-amiral Hamelin.
Napoléon, 92 canons; capitaine Dupouy.
Henri IV, 92 canons; capitaine Jehenne.
Bayard, 84 canons; capitaine Borius.
Charlemagne, 80 canons; capitaine v[te] de Chabannes-Curton.
Jupiter, 80 canons; capitaine Lugeol.
Iéna, 80 canons; capitaine Rapatel.

FRÉGATES.

Mogador, 650 chevaux; capitaine Varnier de Wailly.
Gomer, 450 chevaux; capitaine Dubouzet; contre-amiral Desfossés.
Sané, 450 chevaux; capitaine Mallet.
Magellan, 450 chevaux; capitaine Magré.

CORVETTES.

Chaptal, 220 chevaux; capitaine Ponthier.
Caton, 200 chevaux; capitaine Pothuau.
Héron, 200 chevaux; capitaine le Bègue de Germiny.
Narval, 160 chevaux; capitaine Lefebvre.

De leur côté, les Anglais avaient réuni à Besika sept vaisseaux et huit frégates.

Cependant les affaires se compliquaient. Le 22 septembre, sur l'invitation qui en fut faite par les ambassadeurs de la France et de l'Angleterre à Constantinople, les flottes se dirigèrent vers les Dardanelles, et, malgré la force du vent et la violence du courant, contraires tous les deux, elles s'engagèrent dans ce détroit. On comprend les obstacles qu'eurent à surmonter des vaisseaux à voiles, remorqués il est vrai, mais par des bâtiments à vapeur d'une puissance généralement trop peu considérable. Aussi le canal des Dardanelles ne put-il être franchi dans la journée par toute la flotte; quatre vaisseaux seuls atteignirent le mouillage de Lampsaki, à son extrémité orientale et sur la côte d'Asie; les autres jetèrent l'ancre à l'entrée du détroit. Ce fut le 29 seulement que la flotte française se trouva en entier dans la mer de Marmara. Les difficultés qu'il fallut vaincre dans cette courte traversée firent de suite pressentir combien grands et pénibles allaient être les travaux de la marine, s'il devenait nécessaire de transporter et d'approvisionner une armée par delà les Dardanelles. Dans les premiers jours de novembre on apprit que les hostilités étaient commencées entre les Russes et les Turcs. Les deux amiraux en chef reçurent de suite l'invitation de remonter jusqu'à Constantinople. A quelques jours de là on apprit qu'une escadre turque venait d'être

détruite par les Russes à Sinope. Il était urgent d'empêcher le pavillon ottoman d'être en butte à une attaque nouvelle.

Les projets ambitieux de la Russie menaçaient l'équilibre et la sécurité de l'Europe. La France et l'Angleterre (auxquelles s'unit plus tard le roi de Sardaigne) conclurent donc une alliance offensive et défensive pour protéger l'intégrité de l'empire ottoman. Le 3 janvier 1854, les forces navales anglo-françaises entrèrent dans la mer Noire. Le 20 avril, huit frégates bombardèrent le port militaire d'Odessa dont le gouverneur, Osten-Saken (1), avait reçu à coups de canon une embarcation portant le pavillon parlementaire, et peu de temps après les flottes croisaient devant Sébastopol, tandis qu'une escadre légère allait détruire les établissements russes du littoral caucasien. Aucune opération importante ne signala les quatre mois suivants, durant lesquels se firent les préparatifs de descente en Crimée. Le débarquement des troupes s'effectua heureusement dans la baie d'Eupatoria le 14 septembre, et le 20 l'armée combinée, sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud et de lord Raglan, défit complétement sur les bords de l'Alma cinquante mille Russes commandés par Menschikoff. Le maréchal de Saint-Arnaud ne survécut que peu de jours à son triomphe. Miné par la maladie, il se vit obligé le 26 septembre de remettre le commandement au général Canrobert, s'embarqua le 27, et mourut le 29 en mer. — Le siége de Sébas-

(1) Au mois d'août de cette même année, une expédition envoyée dans la Baltique (l'escadre était commandée par l'amiral Deschênes, l'armée expéditionnaire par le général Baraguay d'Hilliers) réduisit la forteresse de Bomarsund, vaste établissement militaire de l'archipel d'Aland, pendant que le contre-amiral Febvrier-Despointes et le commodore Price échouaient complétement au Kamtchatka dans une attaque contre Pétropolowski et que le capitaine Lyons détruisait la petite ville de Kola, capitale de la Laponie russe. Une division anglo-française envoyée dans la mer Blanche, l'année suivante, arrêta le mouvement commercial d'Arkangel et revint, le 9 octobre, au moment où les glaces se chargeaient de continuer le blocus. — Les 9 et 10 août (1855), les forces navales alliées bombardèrent Sveaborg et causèrent à la place de grands désastres. (Le contre-amiral Penaud commandait la division française ; le contre-amiral Dundas, la division anglaise.)

topol commença bientôt et fut poussé avec la plus grande vigueur (1). Le 15 octobre les amiraux décidèrent une attaque générale contre les batteries de mer de Sébastopol et contre les vaisseaux russes mouillés dans le port, et prirent aussi les mesures que nécessitait l'exécution immédiate de ce hardi projet que devaient seconder les armées alliées. L'attaque des batteries du sud avait été confiée aux vaisseaux français; celle des batteries du nord aux Anglais; deux vaisseaux turcs, en se plaçant au milieu, réunirent les extrémités de cette ligne interrompue et légèrement courbée vers le N.-E. Bientôt les bombes de l'ennemi éclatèrent dans l'espace et ses boulets ricochèrent au loin. Sans prendre garde au feu des Russes, les vaisseaux se développèrent avec calme sous une grêle de projectiles et prirent le poste qui leur avait été désigné, avec une précision d'autant plus remarquable que les bancs, qui forment comme un barrage naturel d'une rive à l'autre, rendaient cette manœuvre excessivement délicate. La bombarde le *Vautour*, capitaine Causse, mouillée dans la baie de Streletz-ka, seule riposta. Le *Charlemagne*, capitaine de Chabannes, précédé par la corvette le *Pluton*, capitaine Fisquet, alla jeter l'ancre aussi près de la côte du sud que son tirant d'eau put le lui permettre, et à 1,400 mètres de la batterie de la Quarantaine. Le *Montebello*, capitaine Bassière, au mât de misaine duquel flottait le pavillon du vice-amiral Bruat; le *Friedland*, capitaine Baudin, accouplé au *Vauban*, capitaine d'Herbinghem, prirent successivement position à côté de lui. Tous trois répondirent alors au feu de l'ennemi. Il était une heure. Le vaisseau amiral la *Ville-de-Paris*, capitaine d'Hornoy, remorqué à couple par la corvette le *Primauguet*, capitaine Reynaud, mouilla ensuite. Puis le vaisseau le *Valmy*, capitaine Lecomte, sur lequel le contre-amiral Lugeol était embarqué, avec la frégate le *Des-*

(1) Ni les fréquentes sorties de la garnison, ni les attaques de l'armée de secours, qui fut défaite à Balaclava (25 octobre) et à Inkerman (6 novembre), ni les sinistres qu'occasionna la tempête, ne purent diminuer l'ardeur des assiégeants.

cartes, capitaine Darrican; le *Napoléon*, capitaine Dupouy, vaisseau qui portait le pavillon du contre-amiral Charner, et le *Henri IV*, capitaine Jehenne, accouplé au *Canada*, capitaine Maissin, joignirent leur canonnade à celle des premiers arrivés, à mesure que leurs ancres touchaient le fond. Les autres vaisseaux formèrent une seconde ligne endentée avec la première dans l'ordre suivant : le *Suffren*, la *Ville-de-Marseille*, capitaines Fabre-Lamourelle et Laffon de Ladébat; le *Marengo*, l'*Alger*, capitaines Martin et de Saisset; le *Jean-Bart*, le *Bayard*, le *Jupiter*, capitaines Touchard, Borius et Lugeol. La frégate la *Pomone*, capitaine Bouët, favorisée par son moindre tirant d'eau, alla se placer à la droite de la ligne, à terre du *Charlemagne*. Gênés par la faiblesse de la brise qui s'était élevée au sud et par l'intensité de la fumée, les deux derniers vaisseaux et le *Valmy* ne purent prendre que tardivement leur poste. Lorsque les Anglais et les Turcs eurent occupé la position qui leur avait été réservée, les premiers à 1,000 mètres de l'ouvrage le plus avancé, la canonnade devint effrayante. Français, Anglais et Turcs, rivalisèrent d'ardeur et tirèrent en quelque sorte sans intermittence jusqu'à 4 heures du soir. Les vaisseaux français du large appareillèrent alors l'un après l'autre, et ceux de la ligne intérieure mirent ensuite successivement à la voile; deux heures plus tard, tous regagnaient le mouillage qu'ils occupaient le matin. Dès 3 heures, le vaisseau anglais *Albion* et la frégate *Retribution* s'étaient retirés, dématés de leurs grands mâts et ayant le feu à bord. Le vaisseau amiral *Britannia* avait dû également prendre le large. Les autres vaisseaux anglais et les turcs s'éloignèrent aussi à la nuit.

Matériellement, le résultat de cette attaque fut sans importance notable. Ce n'est pas à une si grande distance que celle à laquelle les vaisseaux avaient dû se placer qu'on peut dégarnir des fortifications en granit comme celles de Sébastopol. Et quoique les forts russes portassent des traces irrécusables de la justesse du coup d'œil des canonniers marins, ils n'éprouvèrent que des dommages peu

considérables. Mais, ainsi qu'on se l'était proposé, cette diversion fut utile aux assiégeants, car les artilleurs russes employés aux batteries de la marine entrèrent naturellement en déduction de ceux qui auraient pu être utilisés sur les remparts.

Le tir beaucoup plus facile de l'ennemi avait produit des effets plus positifs que celui des alliés. Un obus était tombé sur la dunette de la *Ville-de-Paris*, auprès du commandant en chef, alors entouré de son état-major, avait tué un des officiers qui en faisaient partie et en avait blessé quatre autres. Le *Montebello* avait eu deux fois le feu à bord. Une bombe avait traversé tous les ponts du *Charlemagne* et avait éclaté dans sa machine en faisant des ravages d'autant plus regrettables que l'armée navale n'avait plus qu'un vaisseau à vapeur et deux mixtes. Un boulet qui avait frappé au-dessous de la flottaison avait occasionné au *Napoléon* une voie d'eau, qu'on put par bonheur étancher. Les autres vaisseaux portaient également dans le corps et dans la mâture des marques non équivoques de la précision des coups de l'ennemi. Les pertes en hommes ne montèrent pas aussi haut qu'on avait pu le craindre.

Au retour du printemps, la lutte se poursuivit plus énergiquement encore. Bientôt se succédèrent l'occupation de Kertch et d'Iénikalé (25 mai), le bombardement de Taganrog (3 juin), la destruction de presque tous les magasins établis sur les bords de la mer d'Azof, la prise du mamelon Vert, de la redoute du Carénage, de l'ouvrage dit *des Carrières* (7 juin), le combat de Traktir où l'ennemi, criblé de boulets par notre artillerie et celle des Sardes, essuya des pertes énormes, et enfin la prise d'assaut de la tour Malakof (8 septembre), qui contraignit les Russes à quitter la ville et à se retirer au nord de la rade.

Sébastopol appartenait dès lors aux alliés; ils dirigèrent néanmoins une expédition contre Kinburn, situé à l'embouchure du Dniéper. Vivement attaquée par les escadres et les troupes débarquées sur la presqu'île, la forteresse se

vit obligée de capituler. La mauvaise saison suspendit ensuite les opérations, et au commencement du printemps la paix fut signée (30 mars).

Le traité de Paris enleva à la Russie les bouches du Danube, dont la navigation fut proclamée libre; il stipula, en outre, l'admission de l'empire ottoman dans le concert européen, la neutralisation de la mer Noire, l'interdiction de toute fortification dans les îles d'Aland, l'abolition de la course, et posa des principes relativement au droit des neutres et aux conditions du blocus.

Après la guerre de Russie, on cessa de faire des navires de combat à voiles; on appliqua l'hélice à tous ceux qui étaient susceptibles de la recevoir et l'on commença à construire des bâtiments cuirassés. Des sommes relativement importantes furent consacrées chaque année, depuis cette époque, à la transformation du matériel naval.

Expédition franco-espagnole en Cochinchine. — En 1857, l'empereur s'unit à la reine d'Espagne, Isabelle, afin de faire cesser la persécution que Tu-Duc ne cessait d'exerce sur les chrétiens et les missionnaires de Cochinchine. Le contre-amiral Rigault de Genouilly, avec une petite escadre et un régiment indigène des Philippines, occupa la baie de Tourane en 1858, et prit Saïgon au commencement de l'année suivante; mais n'ayant pas assez de forces pour marcher sur Hué, il dut borner là ses succès.

L'empereur tourna ensuite ses armes contre l'Autriche, qui venait d'envahir le Piémont, et envoya une armée nombreuse, dont il alla prendre le commandement, au secours du roi de Sardaigne. Les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Marignan, rejetèrent les Autrichiens au delà de Mantoue; mais le 24 juin, ayant repassé le Mincio, ils engagèrent en même temps l'action à Solférino, à Cavriana, à San-Martino, dans la plaine de Médole, et essuyèrent une entière défaite.

Cependant une flotte composée de dix vaisseaux, deux frégates à hélice, quatre à roues, ainsi que d'un assez grand nombre de canonnières et de batteries flottantes, sous les

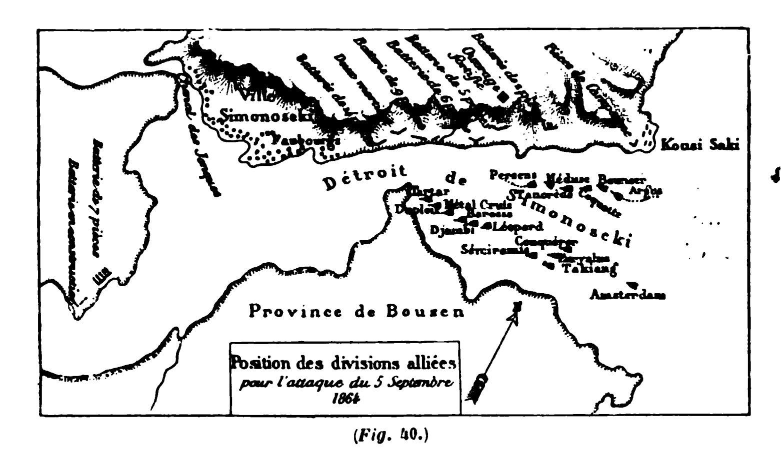
ordres du vice-amiral Romain-Desfossés, avait formé le blocus de Venise. Elle se disposait à le resserrer davantage, et, sur le lac de Garde, une flottille de chaloupes canonnières allait ouvrir le feu sur Peschiera, quand la paix de Villafranca mit fin à la lutte.

Expédition de Chine (1860). — Au mois de juin 1858, lord Elgin et le baron Gros avaient signé à Tien-Tsin, avec les commissaires chinois, des traités dont la ratification devait avoir lieu dans le délai d'un an. Mais lorsqu'en 1859 les ambassadeurs se présentèrent à l'embouchure du Peï-ho, ils furent reçus à coups de canon, et l'amiral Hop dut se retirer, après avoir vainement tenté de forcer l'entrée du fleuve. Le châtiment que méritait cette audacieuse conduite ne se fit pas longtemps attendre. Au mois d'août 1860, un corps expéditionnaire anglo-français, fort de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres des généraux Grant et Cousin-Montauban, vaillamment secondé par les canonnières des escadres, s'empara des forts de Takou. S'avançant ensuite dans l'intérieur du pays, les alliés défirent quarante mille Tartares à Tchang-Kin (le 18 septembre), remportèrent un nouveau triomphe à Palikao le 21, arrivèrent sous les murs de Pékin le 8 octobre et dressèrent les batteries de siége devant la ville. Le prince Kong, frère puîné de l'empereur, consentit alors à livrer quelques portes et signa une convention par laquelle le gouvernement chinois prit l'engagement d'ouvrir un certain nombre de ports au commerce européen, de révoquer les édits de proscription contre les missionnaires et de payer les frais de la guerre.

Intervention française en Syrie (1860-1861). — Vers la fin de mai 1860, les Druses ayant massacré un grand nombre de Maronites, il fut décidé par une convention conclue entre les puissances, le 3 août, que six mille hommes seraient envoyés en Syrie. Les Druses épouvantés s'enfuirent à l'approche de nos soldats et la sûreté ne tarda pas à reparaître. Cependant comme on avait lieu de craindre une nouvelle explosion après le départ de nos troupes, le temps de l'occupation, fixé d'abord à six mois, fut prolongé

jusqu'au 5 juin 1861, et pendant qu'une commission s'occupait de la réorganisation politique du Liban, notre flotte, qui pendant tout le cours de l'expédition avait rendu les plus importants services, croisa en vue des côtes, continuant ainsi de montrer aux populations chrétiennes le drapeau français, pour elles véritable signe de salut.

Reprise des hostilités en Cochinchine (1861). — La guerre de Chine terminée, on envoya des renforts à Saïgon. Trois mille Français sous les ordres de l'amiral Charner et du général Vassoigne, deux cents Espagnols commandés par le colonel Gutticrez, arrivèrent au commencement de 1861, et aussitôt les opérations contre les Annamites se poursuivirent avec vigueur. Le 25 février, les forts de Ki-hoa, énergiquement défendus, furent emportés d'assaut, et le 25 avril la ville de Mitho, située sur le Cambodge, tomba en notre pouvoir. L'année suivante, le contre-amiral Bonard (successeur de l'amiral Charner) s'empara de Bien-hoa le 15 décembre, de Vinlong le 22 mars 1862, et par le blocus des rivières qui portent le riz à Hué força enfin l'empereur Tu-Duc à la paix. Un traité signé le 5 juin accorda une



(*Fig.* 40.)

indemnité de guerre, stipula pour les missionnaires et les chrétiens la liberté du culte, céda en toute propriété à la France les trois provinces de Saïgon, de Bien-hoa et de

Mitho (1862). Deux autres provinces ont été conquises depuis cette époque : celle de Kanka et celle de Hatien. En 1864, à la suite d'une odieuse agression dirigée contre des navires européens qui longeaient la côte de la province de Tchô, la France et l'Angleterre, auxquelles s'unirent les États-Unis d'Amérique, la Hollande et la Russie, envoyèrent dans le détroit de Simonoseki des forces navales importantes qui infligèrent au gouvernement de Yeddo le juste châtiment qu'il méritait; tandis que le feu des bâtiments détruisait les batteries japonaises de la côte ainsi qu'un grand nombre de navires, les compagnies de débarquement que les chaloupes avaient portées à terre incendièrent plusieurs villages et ravagèrent tout le littoral.

Expédition du Mexique. — Résolues, en 1861, de mettre un terme aux violences exercées par le gouvernement mexicain contre les étrangers, la France, l'Angleterre et l'Espagne se concertèrent pour une action commune et signèrent à cet effet, le 30 octobre, un traité dit *convention de Londres*. Le 17 décembre, les Espagnols occupèrent la Véra-Cruz, ainsi que Saint-Jean d'Ulloa; au mois de janvier 1862, une frégate à roues (le *Magellan*), deux corvettes (le *Duchayla* et le *Phlégéton*), sept avisos à vapeur (la *Mégère*, le *Lutin*, le *Tartare*, l'*Achéron*, le *Brandon*, le *Bouvet*, l'*Adonis*), quatre canonnières (la *Tactique*, la *Diligente*, la *Pique* et la *Tourmente*), sous les ordres du vice-amiral Jurien de la Gravière, débarquèrent cinq mille cinq cents hommes, et l'escadre anglaise fut chargée de surveiller la côte avec mille soldats de marine. Dans ce pressant danger, Juarez, sans négliger toutefois de faire appel au patriotisme des Mexicains, s'empressa de négocier (1). Mais bientôt la mésintelligence éclata entre les alliés, ils ne purent s'entendre sur l'interprétation du traité de Londres; une rupture s'ensuivit, et, abandonnés des Anglais et des Espagnols, nous dûmes seuls poursuivre la lutte. Le général

(1) Par une convention dite *de Soledad*, les alliés furent autorisés à monter dans les terres hautes pour y attendre, à l'abri de la fièvre jaune, les négociations qui devaient s'ouvrir à Orizaba le 15 avril.

de Lorencez, qui venait d'amener des renforts et remplacer l'amiral Jurien de la Gravière, n'avait que cinq mille hommes. N'écoutant que son courage, il se mit en marche vers le milieu d'avril, se rendit maître (28), par un brillant combat, des défilés des Cumbrès, descendit de l'autre côté de la Cordillère et se dirigea sur Puebla, où Juarez avait accumulé d'importants moyens de défense et concentré des forces nombreuses. Cette audacieuse entreprise ne fut malheureusement pas couronnée de succès. Notre petit corps d'armée, foudroyé par l'artillerie de la place, se vit contraint de gagner Orizaba et ne parvint à s'y maintenir, durant la saison des pluies, qu'en déployant la plus grande énergie. Enfin les troupes envoyées de France arrivèrent avec un nouveau chef, le général Forey, et la glorieuse campagne de 1863 fit oublier le douloureux échec de l'année précédente. Puebla, vivement attaqué, fut forcé de se rendre à discrétion, après avoir opposé pendant deux mois la plus vigoureuse résistance, et le 10 juin nos soldats entrèrent à Mexico, que Juarez avait été obligé d'abandonner quelques jours auparavant. — Une assemblée de notables réunie par le général Forey se prononça bientôt pour le retour à la monarchie et déféra la couronne impériale à l'archiduc Maximilien, qui signa avec Napoléon III, le 10 avril 1864, la convention de Miramon, stipulant le remboursement à la France des frais de la guerre ainsi que le paiement des indemnités dues à nos nationaux, et débarqua à la Véra-Cruz le 28 mai. Obligé de lutter sans cesse contre Juarez, que soutenaient indirectement les États-Unis, le nouvel empereur ne put faire triompher sa cause (malgré l'appui du maréchal Bazaine), finit par tomber au pouvoir de ses implacables ennemis à Queretaro, et fut passé par les armes le 12 juin 1867. — La marine, dont le concours était indispensable pour le transport des troupes, n'eut à combattre qu'une seule fois pendant cette guerre. Quatre navires, sous les ordres de l'amiral Bouët-Willaumez, bombardèrent Acapulco pendant trois jours et firent cesser le feu de la place. Cent matelots furent débarqués et enclouèrent les

canons. L'escadrille reprit ensuite le large. Vingt transports (l'*Ardèche*, le *Calvados*, l'*Yonne*, le *Tarn*, l'*Aveyron*, le *Jura*, l'*Aube*, le *Rhône*, l'*Allier*, l'*Eure*, le *Var*, la *Garonne*, la *Meuse*, la *Charente*, le *Cher*, la *Nièvre*, la *Saône*, la *Durance*, la *Seine*, la *Gironde*), escortés par neuf navires de guerre (le *Souverain*, l'*Intrépide*, la *Ville-de-Lyon*, la *Ville-de-Bordeaux*, le *Navarin*, le *Fontenoy*, le *Napoléon*, le *Castiglione*, le *Masséna*), ramenèrent en France les troupes françaises.

Derniers événements. — Depuis longtemps la Prusse voulait étendre sa puissance en Allemagne au détriment de l'Autriche; assurée du concours de l'Italie, elle remporta à Sadova une victoire décisive, tandis que son alliée se faisait battre à Custozza sur terre, à Lissa sur mer, et, en vertu du traité de Prague, obtint la dissolution de la confédération germanique. Cet agrandissement de la Prusse ne pouvait qu'être fatal à la France, qui, pour empêcher l'élévation au trône d'Espagne d'un Hohenzollern, déclara la guerre, malgré l'insuffisance de ses forces. Dans cette lutte inégale, nos soldats, écrasés par le nombre à Vissembourg, à Reischoffen, à Forbach, à Borny, à Rezonville, à Gravelotte, à Saint-Privat, et enfin à Sedan, ne succombèrent qu'après avoir fait des prodiges de valeur. Jamais la France n'avait éprouvé pareil désastre; le parti républicain profita de la situation pour s'emparer du pouvoir, et son incapacité causa de nouveaux malheurs qui obligèrent la chambre, tardivement réunie, à conclure le triste traité de Francfort.

La marine française pendant la guerre de 1870-1871. — Le gouvernement avait décidé, dès le début des hostilités, qu'une escadre de combat (dont l'amiral Rigault de Genouilly se réservait le commandement) et une flotte de transport iraient jeter quarante mille hommes sur le littoral de la Baltique; la journée de Reischoffen fit renoncer à tout projet de débarquement. L'escadre de la Manche (composée de sept cuirassés) fut seule envoyée dans la Baltique sous la conduite du vice-amiral Bouët-Willaumez, et l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, commandée par le vice-amiral

Fourichon, que remplaça bientôt le vice-amiral de Gueydon, reçut l'ordre de croiser dans la mer du Nord. Sauf vers l'équinoxe, ces deux escadres ne cessèrent de tenir la mer jusqu'en février 1871. Privées de petits bâtiments ainsi que d'une partie de leur personnel, et limitées d'ailleurs dans leurs moyens d'action par les instructions ministérielles, elles ne purent tenter aucune opération offensive; mais elles contraignirent les forces navales prussiennes de rester dans leurs ports, firent de nombreuses prises, et arrêtèrent le mouvement commercial allemand tout en laissant la mer libre à nos nationaux et en empêchant l'ennemi de se ravitailler par Fécamp et Dieppe.

En même temps, les marins demeurés disponibles dans les ports, jaloux de venir en aide aux armées épuisées, dans les rangs desquelles on voyait déjà l'artillerie et l'infanterie de marine, combattirent à Strasbourg, à Paris, dont ils défendirent si énergiquement les forts, avec l'armée de la Loire, avec celle du Nord, enfin partout où il y avait une œuvre d'honneur, de courage ou de dévouement à accomplir.

Il serait injuste de ne pas mentionner aussi les services d'une autre nature, mais certainement bien précieux, qu'ont rendus les ateliers des arsenaux maritimes, dirigés, suivant leur spécialité, par des officiers de vaisseau, par des officiers d'artillerie ou par des ingénieurs des constructions navales. Quoi qu'en aient dit certains détracteurs ignorants, l'activité déployée dans les ports a été surprenante. Ce n'était pas seulement, en effet, dans les ateliers où se fabriquaient, où se transformaient les armes, les projectiles, les ustensiles et les munitions, que se rencontrait cette activité; c'était dans toutes les parties des ports. Il fallait emmagasiner provisoirement, outre les produits de l'industrie maritime, les armes, les poudres, les vivres, qui arrivaient des États-Unis et des autres pays. A défaut de magasins d'une capacité suffisante, tous ces objets étaient placés sur des bâtiments désarmés, et leur transbordement des ateliers et des paquebots qui les apportaient dans ces dépôts provi-

soires, et de ces magasins flottants aux wagons des chemins de fer, donnait lieu du matin au soir à un mouvement continuel. On peut dire que pendant sept mois le travail n'a pas été interrompu dans les arsenaux de la marine; la nuit même n'y mettait pas un terme.

Malgré les pertes qu'elle a subies, la marine française occupe le second rang. D'après le rapport fait au nom de la commission du budget sur les dépenses de l'exercice 1878, le nombre des bâtiments de guerre (au 1er janvier 1877) était de deux cent vingt et un, savoir : dix-neuf cuirassés de premier rang, dix cuirassés de deuxième rang, six gardes-côtes cuirassés, dix-huit canonnières, vingt-neuf croiseurs de première, deuxième et troisième classe, seize avisos de stations, quinze grands transports, douze transports de matériel et avisos, vingt-quatre avisos de flottille, sept torpilleurs, soixante bâtiments à voile. En construction : six cuirassés de premier rang, quatre cuirassés de deuxième rang, six gardes-côtes cuirassés, deux canonnières, quatorze croiseurs, six avisos de stations, quatre grands transports, six transports de matériel et avisos et six torpilleurs. — Personnel : deux amiraux, seize vice-amiraux, trente et un contre-amiraux, cent capitaines de vaisseau, deux cents capitaines de frégate, six cent quarante lieutenants de vaisseau, mille vingt-huit autres officiers de marine, cinq cents enseignes et quarante-six mille cinq cents hommes.

La forme actuelle du gouvernement est essentiellement provisoire. D'après la constitution maintenant en vigueur, le président de la république doit exercer le pouvoir exécutif jusqu'en 1880 et le pouvoir législatif appartient au sénat ainsi qu'à la chambre des députés; mais la France aura à se prononcer sur la forme définitive du gouvernement quand elle le jugera opportun. En attendant, tous les bons citoyens doivent se préoccuper surtout de panser les plaies de la patrie. Il ne nous appartient d'indiquer ici ni nos prévisions, ni nos préférences entre les différents partis qui, malheureusement, divisent notre infortuné pays; tout ce qu'il nous convient de dire, c'est que la France, nation profondé-

ment catholique, ne retrouvera la véritable paix et la véritable grandeur, que lorsqu'elle reviendra aux traditions de la politique chrétienne et mettra ses institutions en accord avec les lois du christianisme. Puisse-t-elle arriver à ce résultat désiré sans avoir besoin de nouvelles et cruelles leçons !

MARINE ANGLAISE.

Tant que les habitants de l'Angleterre furent sous la domination des Romains, ils ne cherchèrent nullement à se créer une marine nationale. Cette incurie leur fut fatale, car ils se trouvèrent sans défense contre les attaques des diverses nations qui entreprirent de les soumettre. En effet, les Pictes, les Saxons, les Danois surtout, firent de nombreuses irruptions en Angleterre, la ravagèrent au neuvième siècle et en conquirent plus de la moitié. Alors Alfred le Grand se ménagea (à la faveur des traités) un peu de repos qu'il employa utilement. Pour se mettre à l'abri d'aussi terribles invasions, il équipa une flotte et remporta plusieurs avantages sur les Danois. Alfred voulut encore que sa marine fît fleurir le commerce : de nombreux bâtiments marchands furent construits par ses ordres et il ramena ainsi dans ses États l'abondance et la richesse.

Les successeurs d'Alfred négligèrent entièrement le matériel naval, et dès lors les Danois purent renouveler leurs incursions sur les côtes d'Angleterre.

Lorsque la victoire d'Hastings eut mis fin au règne des Saxons et mérité à Guillaume le nom de Conquérant, il fut attaqué par une flotte de trois cents bâtiments danois, mais il remporta une victoire complète; ce fait prouve qu'il n'avait pas fait brûler ses navires après le débarquement des troupes, ainsi que l'ont dit certains historiens, et qu'au contraire il en avait augmenté le nombre.

Sous les règnes de Guillaume le Roux, d'Henri de Beauclerc, d'Étienne de Blois, premiers successeurs de Guillaume, la marine ne prit part à aucun événement important. En 1171, de nombreux navires équipés par ordre de Henri II (de la maison d'Anjou) transportèrent sur les côtes de l'Irlande l'armée qui fit la conquête de cette île.

Richard Cœur-de-Lion n'arma que pour les expéditions de

la Terre Sainte. Sa flotte, composée de navires anglais, normands, bretons, poitevins, eut ordre de doubler le détroit de Gibraltar et d'aller attendre Richard à Marseille. Quant à lui, il se rendit à Saint-Martin de Tours, où il prit le bourdon; mais ayant voulu s'appuyer dessus, il le rompit, ce qui fut considéré comme de mauvais augure. Il trouva Philippe-Auguste à Vézelay en Bourgogne, vers la fin de juin 1190. Les deux monarques s'avancèrent ensemble jusqu'à Lyon. Là ils se séparèrent pour gagner, le roi de France, Gênes, le roi d'Angleterre, Marseille. La flotte de Richard n'étant pas encore arrivée dans ce port, il ne voulut pas l'attendre et loua dix-neuf bâtiments avec lesquels il côtoya l'Italie et entra le 23 septembre dans le port de Messine, où Philippe-Auguste l'avait précédé de neuf jours. Au printemps suivant, les deux rois firent voile pour la Terre Sainte. La flotte anglaise comprenait treize bâtiments de haut bord, cinquante galères à trois rangs de rames et cent navires de charge. Après vingt jours de navigation, Richard toucha à Rhodes, et dix jours plus tard il arrivait en vue de l'île de Chypre. Là il apprit que cette île gémissait sous la tyrannie d'un Grec, nommé Isaac Comnène, qui y avait pris le titre d'empereur, et qui pillait tout navire abordant sur ses côtes. Plusieurs bâtiments anglais avaient été ainsi traités. Richard débarqua aussitôt, battit Isaac, le chargea de chaînes d'argent, prit possession de l'île, qu'il devait bientôt donner à Guy de Lusignan, et y célébra ses noces avec Bérangère de Navarre. Les habitants durent payer une taxe égale à la moitié de leurs biens.

Le roi d'Angleterre débarqua enfin, le 10 juin 1190, sous les murs de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, que les chrétiens assiégeaient depuis plus d'un an. Sa bravoure incomparable ranima les courages, et la ville fut forcée de capituler au moment où Saladin se disposait à une attaque décisive contre l'armée chrétienne (12 juillet). Philippe-Auguste crut avoir assez fait en contribuant à ce résultat et repartit pour la France. Richard, resté seul, ne fit que batailler pendant tout le temps qu'il passa encore en Palestine,

mais sans rien exécuter de grand. Le 9 octobre 1192, il s'embarqua pour l'Europe après avoir conclu avec Saladin une trêve de trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours et trois heures. Sa flotte avait fait voile quelques jours auparavant. Il la suivit avec un seul navire, qui fut jeté par les vents contraires vers l'île de Corfou. Là il fréta trois bâtiments côtiers pour le transporter lui et sa suite d'abord à Raguse, puis à Zara, et, peu de temps après, le duc d'Autriche, Léopold, dont il avait jeté la bannière dans les fossés de Saint-Jean d'Acre, le fit arrêter.

Pendant la captivité de Richard, Jean sans Terre, son frère, avait usurpé le trône d'Angleterre; à son retour, il triompha de l'usurpateur, et périt en 1199 devant le petit château de Chalus en Limousin.

Jean sans Terre avait un compétiteur au trône de la Grande-Bretagne; c'était Arthur de Bretagne, son neveu, qu'il fit lâchement assassiner. Aussitôt le roi de France le cita à comparaître devant la cour des pairs, et, sur son refus, confisqua ses domaines. Jean attira ensuite sur lui l'anathème du pape Innocent III. Philippe-Auguste, chargé d'exécuter la sentence d'excommunication, réunit une flotte nombreuse, et Jean perdit bientôt la moitié de ses provinces en France. Dans cette extrémité, il se réconcilia avec la cour de Rome, dont il reconnut la suzeraineté, et le pape défendit au roi de France de l'attaquer; mais les barons anglais se soulevèrent contre lui, le forcèrent à signer la grande charte, fondement des libertés de la Grande-Bretagne, et offrirent la couronne à Philippe-Auguste.

Les hostilités commencèrent par le siége de Château-Gaillard, forteresse bâtie sur les bords de la Seine, à sept lieues au-dessus de Rouen. Richard, qui l'avait regardée comme le meilleur rempart de la Normandie, n'avait rien négligé pour la rendre inexpugnable. Le roi Jean, sentant combien la conservation de cette place lui était avantageuse, fit tous ses efforts pour la secourir. Il réunit une flotte composée de soixante-dix bâtiments assez forts pour soutenir la mer, et en même temps assez légers pour remonter le fleuve.

Cette flotte entra dans la Seine, afin d'aller rompre le pont dont l'ennemi se servait pour faire passer les troupes d'une rive à l'autre. Les premiers navires qui arrivèrent au pont s'y accrochèrent à une poutre fort longue et d'une grosseur prodigieuse qui fut entraînée pendant le combat, brisa deux navires et mit le désordre parmi les autres. Les Normands se retirèrent alors en se laissant aller au courant du fleuve; mais Philippe-Auguste les fit suivre par quatre bâtiments légers et bien armés qui enlevèrent deux navires chargés de vivres. Peu de temps après, les Français s'emparèrent de la place.

Philippe-Auguste, tournant ses armes contre les Flamands, qui avaient abandonné son alliance, entra bientôt en Flandre et sa flotte suivit l'armée en longeant les côtes. Après avoir pris quelques places, il mit le siége devant la ville de Gand et ses navires allèrent mouiller dans la rade, dans le canal et dans le port de Damme (1).

Le roi d'Angleterre, voyant ses États menacés et son nouvel allié attaqué, envoya contre les Français cinq cents navires montés par un grand nombre de seigneurs.

Combat naval de Damme. — Le comte de Salisbury, qui commandait la flotte anglaise, fit reconnaître celle de France par des soldats déguisés en pêcheurs, et, apprenant à leur retour qu'une partie des équipages français était à terre, soit pour chercher des vivres, soit pour courir au pillage, il fondit sur ces navires, qui ne purent opposer qu'une faible résistance, et en prit trois cents. Cent autres furent brûlés et les Anglais firent un débarquement pour mettre le feu à ceux qui étaient bloqués dans le port de Damme. Le bruit de ce désastre parvint bientôt aux oreilles de Philippe; il quitta aussitôt le siége de Gand et vint tomber sur les Anglais, qui se rembarquèrent avec préci-

(1) De Gand partent deux grands canaux : l'un, au nord, fait communiquer Gand avec la bouche occidentale de l'Escaut par le Sas-de-Gand et Terneuse; l'autre se dirige vers l'ouest sur Bruges, où il se partage en plusieurs branches, sur Ostende, Damme, l'Écluse. Nous disons rade de Damme, comme on dit rade d'Hyères, bien que cette ville soit à une certaine distance de la côte.

pitation, après avoir perdu plus de deux mille hommes.

Jean sans Terre n'avait signé la grande charte qu'en frémissant; dès qu'il crut son autorité suffisamment affermie, il la viola. Les barons reprirent alors les armes et appelèrent le fils de Philippe-Auguste, le prince Louis, qui partit aussitôt de Calais avec six cents navires et aborda bientôt en Angleterre. Tout paraissait lui être favorable; les peuples s'étaient déclarés pour lui, les grands l'appuyaient, et il était déjà maître d'une grande partie du royaume, lorsque la mort de son compétiteur changea la face des choses. Henri, fils de Jean sans Terre, fut couronné, les Anglais se tournèrent contre Louis et le tinrent bloqué dans le port de Londres. Une nouvelle flotte partit de France pour venir à son secours, mais cette expédition ne fut pas heureuse; la flotte anglaise s'empara d'un grand nombre de navires qu'elle emmena en triomphe à Douvres (voir *Marine française*), et entra dans la Tamise pour empêcher la retraite de Louis, qui ne sortit de Londres qu'à la faveur d'un traité.

Henri III (1216-1272) n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda à son père. La régence fut confiée au comte de Pembroke, et ce ne fut qu'en 1219 qu'Henri III prit les rênes de l'État. Il voulut d'abord recouvrer ses domaines de France, que Philippe-Auguste avait enlevés à Jean sans Terre; mais il fut battu à Taillebourg et à Saintes en 1242, et ne dut qu'à la piété de saint Louis d'être rétabli dans une partie des anciennes possessions de sa famille. Il tenta aussi vainement la conquête de la Sicile. Ce monarque mourut en 1272.

Édouard Ier (1272-1307) s'empara du pays de Galles, chercha vainement à soumettre l'Écosse, et n'éprouva que des revers dans la lutte qu'il eut à soutenir contre le roi de France Philippe le Bel. Ce prince fit de sages réformes dans l'administration de la justice et des finances. Il mourut en 1307.

Édouard II (1307-1327) se laissa gouverner par ses favoris, n'essuya que des défaites dans une guerre contre les

Écossais, et eut la douleur de voir son épouse même, Isabelle de France, se déclarer contre lui. Il fut jeté dans un cachot et, bientôt après, mis à mort.

Édouard III (1327-1377) eut à lutter contre Philippe, qu'il vainquit à Crécy et à Poitiers. Il fit essuyer à la flotte française, près de l'Écluse, une entière défaite qui porta un coup fatal à notre marine naissante. Mais il ne put garder ses conquêtes; il les perdit peu à peu. Il ne possédait que quelques places maritimes en France lorsqu'il mourut en 1377.

Richard II (1377-1399) se montra faible, inappliqué, prodigue. S'étant rendu en Irlande pour y apaiser une insurrection, il laissa le champ libre à son cousin, le duc d'Hereford, qui se fit couronner et prit le nom d'Henri IV. Richard périt en prison, assassiné, dit-on, par ordre de son cousin.

Henri IV (1399-1413) réprima plusieurs révoltes qui furent suivies de cruelles vengeances. Après avoir fait la guerre à l'Écosse et à la France, il mourut détesté.

Henri V (1413-1422) profita des dissensions qui déchiraient la France pour lui déclarer la guerre, et remporta en 1415 la célèbre victoire d'Azincourt. Il conclut alors une trêve de deux ans; mais il recommença les hostilités en 1418, lorsqu'il se fut allié à la reine de France, Isabeau de Bavière, et au duc de Bourgogne. Le traité de Troyes, signé en 1420, lui donna pour femme Catherine, fille de Charles VI, avec le titre de régent du royaume, et le désigna pour héritier du trône au préjudice du Dauphin. Il se rendit maître de presque toute la France et mourut au milieu de ses succès, à l'âge de 34 ans.

Henri VI (1422-1461) épousa une princesse française, Marguerite d'Anjou, qui exerça toute l'autorité. — C'est alors que commença la lutte célèbre dite *des Deux Roses*, parce que les deux partis avaient sur leurs armes l'un (celui d'York) une rose blanche, l'autre (celui de Lancastre) une rose rouge. Henri fut battu par le duc d'York à Saint-Albans et tomba entre les mains de son ennemi. Il revint au pouvoir

avec l'aide de la reine, après la victoire remportée par cette princesse à Wakefield et dans laquelle périt le duc d'York; mais défait lui-même à Towton, puis à Hexham, il tomba encore une fois entre les mains de ses ennemis, à la tête desquels s'était mis le fils du duc d'York, Édouard. Cette fois Henri fut détrôné par son rival, qui régna sous le nom d'Édouard IV. En 1470, il fut rétabli un instant par le caprice de Warvick; mais Édouard, rentré dans Londres, s'empara de sa personne, battit Warvick à Barnet, Marguerite à Tewksbury, et fit la reine prisonnière ainsi que son fils. Henri VI mourut peu de jours après.

Édouard IV (1461-1483), débarrassé de tous ses ennemis intérieurs, voulut faire une invasion en France et débarqua à Calais (1475). Louis XI réussit à l'éloigner à force d'or. Il passa le reste de son règne dans les plaisirs et la débauche.

Édouard V (1483) fut assassiné dans la tour de Londres par ordre de Glocester.

Richard III (1483-1485), devenu l'objet de l'horreur publique malgré son habileté, fut presque abandonné quand en 1485 Henri de Richemond vint l'attaquer; il fut vaincu et tué à Bosworth.

Henri VII (1485-1509) régna paisiblement; il était fort avare et amassa un immense trésor. — Par son ordre, deux navigateurs vénitiens, les Cabot, qui s'étaient établis à Bristol, tentèrent d'aller aux Indes orientales par le nord de l'Amérique, mais ils furent bientôt arrêtés par les glaces. Néanmoins leur expédition ne fut pas inutile : ils découvrirent le Labrador (Terre-Neuve) et quelques autres contrées. Les Anglais ont quelquefois voulu opposer leurs découvertes à celles de Christophe Colomb. On ignore la date de leur naissance et celle de leur mort.

Henri VIII (1509-1547) rompit avec l'Église catholique, parce que le pape ne voulut pas prononcer son divorce avec Catherine d'Aragon, et épousa Anne Boleyn, qu'il fit décapiter quatre ans après sous prétexte d'adultère. Il épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en cou-

che ; Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur ; Catherine Howard, qu'il mit à mort pour adultère, et enfin Catherine Parr, qui lui survécut. Ce prince trouva toujours dans son parlement un instrument servile de ses folies et de ses extravagances.

Édouard VI (1547) fit faire à la réforme de très-grands progrès ; mais la mort, qui le surprit en 1453, ne lui laissa pas le temps de lui donner par lui-même de grands développements.

Marie (1553-1558) rétablit en Angleterre le catholicisme, poursuivit les réformateurs et en fit périr un grand nombre sur les échafauds et les bûchers. Elle avait épousé en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint ; mais elle fut délaissée par ce prince dès qu'il fut monté sur le trône d'Espagne.

Élisabeth (1558-1603) souilla son règne par son acharnement contre le catholicisme et par sa conduite barbare envers la reine d'Écosse, Marie Stuart, qu'elle fit décapiter. Philippe II, roi d'Espagne, pour venger sa mort, arma contre l'Angleterre une flotte formidable, l'*Invincible Armada ;* mais cette flotte fut en peu de temps détruite par la tempête et par les efforts de Drake et des autres marins anglais (voir *Marine espagnole*). Sous le règne d'Élisabeth, la marine anglaise s'illustra par les victoires qu'elle remporta sur les Espagnols et acquit une grande importance.

Les efforts que tenta Philippe II après la destruction de l'*Armada* furent infructueux. L'amiral Howard (uni aux Hollandais) défit complétement sa flotte devant Cadix, assiégea cette ville et s'en empara. L'Angleterre victorieuse ne cessa d'accroître sa puissance au dehors ; mais elle perdit ses libertés publiques. Élisabeth mourut le 3 avril 1603. D'importantes découvertes et de nombreux voyages contribuèrent au développement du commerce maritime et marquèrent le règne de cette princesse.

Voyage de Forbischer. — Forbischer chercha, mais sans succès, le passage du N.-O.

Voyage de Walter Ralegh. — Walter Ralegh reconnut la

côte américaine du Saint-Laurent à la Floride et l'appela *Virginie* en l'honneur de la reine.

Voyage de Davis. — Davis visita le Groënland, découvrit le détroit qui porte son nom et l'île de Cumberland, mais ne put trouver le passage cherché. Il fit ensuite plusieurs voyages pour la compagnie des Indes et fut tué près de Patani par des pirates japonais.

Voyage de Jenkinson. — Antoine Jenkinson, qui avait déjà été à Moscou, partit de Gravesende le 14 mai 1561, avec l'*Hirondelle* et deux autres navires équipés par la compagnie des marchands aventuriers. Il arriva le 14 juillet à la baie de Saint-Nicolas en Russie. Après y avoir laissé ses bâtiments, il se mit en chemin par terre le 26, et le 8 août il était à Vologda, où il attendit pendant quelques jours l'arrivée d'une de ses chaloupes qui venait par eau, et qui apportait une caisse de bijoux et les présents que la compagnie envoyait au czar. Aussitôt sa chaloupe arrivée, il partit et se rendit le 20 à Moscou. Les difficultés qu'il eut à obtenir audience le retinrent dans cette ville jusqu'au 27 avril de l'année suivante. Il continua le voyage qu'il avait projeté et descendit le Volga pour se rendre à Astracan, où il arriva le 10 juin. Il s'y embarqua le 15 juillet, et, croisant la mer Caspienne, il fit voile pour Derbent, ville appartenant au sophi de Perse. De là il gouverna au S.-E. et au S.-O. l'espace de quatre-vingts milles, et arriva le 6 août, suivant ses intentions, au port de Shabran, dans le royaume d'Hircanie. Il y débarqua et mit ses marchandises en sûreté sous une tente, jusqu'à ce que le gouverneur, qui le reçut avec beaucoup d'amitié, eût envoyé un messager au roi, qui était à Shirwan. Le 12, le roi lui envoya quarante-cinq chameaux pour transporter ses marchandises, et des chevaux pour lui et les gens de son équipage. Ce prince le reçut avec bonté et lui accorda toutes les faveurs et les priviléges qu'il désirait. Ayant obtenu de ce prince son audience de congé, il revint à Shirwan pour se pourvoir de chameaux, de chevaux et des objets dont il avait besoin pour le voyage qu'il avait résolu de faire à Tauris et à

Casbin en Perse. Il passa par la première de ces deux places et arriva le second jour de novembre à la dernière, où le sophi de Perse tenait alors sa cour. Il fut admis à l'audience et présenta au sophi les lettres de la reine d'Angleterre et les présents qu'il avait apportés. Il fut assez mal accueilli, et s'il ne fut point fait esclave avec les personnes de sa suite, il en eut l'obligation au roi d'Hircanie et à son fils, qui se trouvèrent fort à propos à la cour de Casbin. Les difficultés que Jenkinson rencontra dans ce pays l'obligèrent d'y passer l'hiver. Il en partit le 20 mars 1563. Il arriva à Ardouil le 30, et le 15 avril à Zavat, où le roi d'Hircanie tenait encore sa cour. Ce prince affable lui fit non-seulement une réception gracieuse, mais lui accorda encore un privilége à l'avantage de la compagnie. Le 30 mai, il arriva à Astracan, y séjourna jusqu'au 10 juin, remonta le Volga, vint à Casan le 15 juillet, et le 20 août à Moscou.

Indépendamment de ses négociations pour l'Angleterre et en particulier pour la compagnie des marchands aventuriers au service de laquelle il était principalement attaché, Jenkinson était encore chargé, dans le voyage qu'il fit en Perse, de trafiquer pour le compte du czar de Moscovie, et il sut si bien s'insinuer dans ses bonnes grâces qu'il en obtint de nouveaux priviléges. Il partit de Moscou le 28 juin de l'année 1564, s'embarqua le 9 juillet à bord de l'*Hirondelle* à Colmogro, et arriva le 28 septembre à Londres.

Voyages de Hawkin. — Jean Hawkin avait fait plusieurs voyages aux îles Canaries. Là il s'était procuré toutes les instructions nécessaires sur l'état des Indes occidentales. Il savait, entre autres choses, que les nègres étaient d'un très-bon rapport à Hispaniola et qu'il était facile de s'en pourvoir sur les côtes de la Guinée. Il fit part de son dessein à ses amis et trouva bientôt des gens résolus à entrer dans son entreprise. On équipa trois navires pour ce voyage : le *Salomon*, du port de 120 tonneaux, commandé en chef par Hawkin; l'*Hirondelle*, de 100 tonneaux, et le *Jonas*, de 40 tonneaux. — Ces trois bâtiments quittèrent le côtes d'Angleterre au mois d'octobre 1562 et firent voile

pour Ténériffe, où ils prirent des rafraîchissements. De là ils allèrent à Sierra-Leone, sur la côte de Guinée, où ils s'arrêtèrent pendant quelque temps. Hawkin y enleva, tant par force que par adresse, trois cents nègres, outre une grande quantité de denrées et de marchandises que fournit cette contrée. Il partit avec ce butin pour Isabella, port d'Hispaniola, où il se défit très-avantageusement des marchandises qu'il avait apportées d'Angleterre et de quelques-uns de ses nègres; mais il fut obligé de se tenir perpétuellement en garde contre les embûches des Espagnols.

D'Isabella il passa à Puerto de Plata, où il commerça avec le même avantage et le même danger. Il fit voile de Puerto pour Monte-Christi, autre port d'Hispaniola vers le nord de cette île, où on lui permit de vendre passablement ses marchandises et où il se défit du reste de ses nègres. Il reprit alors la route d'Angleterre; ses trois navires étaient chargés de peaux, de gingembre, de sucre et d'une assez grande quantité de perles; mais il emmenait encore à sa suite deux hourques pleines de marchandises qu'il envoya en Espagne. Au mois de septembre 1563, il rentra dans les ports d'Angleterre. Son voyage fut très-heureux et très-lucratif, tant pour lui que pour ses associés.

Le succès de ce premier voyage détermina Jean Hawkin à en entreprendre un second aux côtes de Guinée, et de là aux Indes occidentales avec des nègres.

Il équipa pour cette expédition deux navires et deux hourques, le *Jésus*, de Lubeck, de 700 tonneaux, le *Salomon*, de 140 tonneaux, le *Tigre*, de 50, et l'*Hirondelle*, de 30. Il partit de Plymouth le 18 octobre, rencontra le même jour, à cinq myriamètres en mer, un des bâtiments de la reine, appelé le *Mignon*, et le *Saint-Jean-Baptiste*, de Londres, qui allaient aussi en Guinée. Le *Mignon* laissa au *Jean-Baptiste* le soin d'aller à la découverte du *Merlin*, de Londres, qui s'était séparé d'eux, et se joignit aux navires d'Hawkin. Ils essuyèrent le 21 une tempête violente qui dura vingt-quatre heures, les sépara du *Jean-Baptiste* et de l'*Hirondelle*, et endommagea considérable-

ment les trois autres bâtiments. Ils firent voile tous ensemble, arrivèrent le 4 novembre à la vue de Madère, et le 6 à la hauteur de Ténériffe. Ils s'arrêtèrent là jusqu'au 20 et arrivèrent le 25 au cap Blanc, sur la côte d'Afrique. Ils y prirent différents rafraîchissements, surtout du poisson, mirent à la voile le 26 et arrivèrent le 29 au cap Vert. Ils se proposaient d'enlever quelques nègres, mais le *Mignon* prévint et fit avorter leur dessein. Ils s'éloignèrent donc du cap Vert le 7 décembre, arrivèrent le même jour dans l'île d'Alcatrarsa, et y laissèrent les deux navires à l'ancre, tandis que les deux hourques s'approchaient de l'île de Sapres, appelée la Formio. Ils descendirent à terre, en armes, au nombre de quatre-vingts; mais ils se trouvèrent trop peu pour exécuter leur dessein, qui était de saisir quelques nègres, que leur agilité sauva. Arrivés à Sambula le 14, ils s'y arrêtèrent plusieurs jours, firent quelques prisonniers et pillèrent la ville. Ils menèrent à bord leurs nègres et atteignirent le lendemain l'embouchure de la rivière de Callowsa, où les deux navires jetèrent l'ancre, tandis que les hourques avec la pinasse du *Jean-Baptiste* et la chaloupe du *Salomon* remontaient la rivière et revenaient bientôt avec deux caravelles chargées de nègres. Les Portugais leur ayant donné connaissance d'une ville de nègres, appelée Bymba, où on leur assura qu'ils trouveraient beaucoup d'or, s'ils avaient le courage d'en faire l'attaque, Hawkin s'y détermina; mais le défaut d'intelligence et l'avarice de ses gens, qui se séparèrent pour faire du butin, le privèrent des avantages qu'il pouvait se promettre du succès de cette entreprise. Il perdit sept de ses plus braves compagnons, du nombre desquels fut le capitaine du *Salomon;* vingt-sept furent blessés, et il ne prit que dix nègres. Le 1er janvier 1565, les barques et les chaloupes parvinrent à une rivière appelée Casseroës et rejoignirent le 6 les navires qui étaient à l'ancre à Taggarin. Ils suivirent les côtes jusqu'au 29. Le nombre des nègres dont ils avaient besoin se trouvant complet, ils firent voile pour les Indes occidentales. Un calme les arrêta dix-huit

jours en mer et ils n'arrivèrent à l'île Dominica que le 9 mars; là l'eau leur manqua. Cet accident les mit au désespoir; cependant ils descendirent à terre, au hasard d'être mis en pièces par les cannibales, et recueillirent un peu d'eau de pluie qui était descendue des montagnes. Ils partirent le 10, arrivèrent le 15 à la vue de Testigoës, et le 16 dans l'île de Margarita, où l'alcade les accueillit avec humanité et leur fournit du bœuf ainsi que du mouton, tandis que le gouverneur leur refusa non-seulement la permission de trafiquer, mais leur retint même un pilote qu'ils avaient gagé. Ils dépêchèrent une caravelle au gouverneur de Saint-Domingue pour l'informer de leur arrivée. Aussitôt il y eut défense sur toutes les côtes, aux Espagnols, de trafiquer avec les Anglais.

Hawkin, s'apercevant qu'il n'y avait rien à faire à Saint-Domingue, partit le 20 et parvint le 22 à Santa-Fé, où ses gens trouvèrent des eaux excellentes. Il s'en éloigna le 28, et le 3 avril arriva à Barboroata. Hawkin y mit à l'ancre et il n'obtint la liberté de trafiquer qu'après l'avoir sollicitée pendant quatorze jours; encore ne lui *fut-elle* accordée qu'à des conditions si onéreuses qu'elle lui enlevait la moitié de son gain au profit de l'Espagnol. Irrité de ce procédé, et convaincu qu'il n'y avait rien à gagner par les voies ordinaires, il descendit à terre le 16 avec cent hommes bien armés et marcha droit à la ville. La crainte mit l'Espagnol à la raison et Hawkin obtint la permission de trafiquer, en payant un impôt raisonnable.

Après s'être défaits à Barboroata d'une partie de leurs marchandises, les Anglais s'en éloignèrent le 4 mai, et arrivèrent le 6 à l'île de Curaçao, où ils trafiquèrent avec beaucoup d'avantage, prirent des peaux et obtinrent toutes les provisions qu'ils demandèrent. Ils partirent le 15 de Curaçao, passèrent à côté d'une île appelée Aruba et jetèrent l'ancre le 17 à l'extrémité occidentale de Cabo de Vela. Ils arrivèrent le 18 à Rancheria, où les Espagnols faisaient la pêche des perles, et de la Rancheria, le 19, à l'île de la Hacha. Le résident aux Indes, en qualité de trésorier

du roi d'Espagne, leur accorda la permission de trafiquer, mais aux mêmes conditions qu'à Barboroata; ils usèrent des mêmes moyens pour lever cette difficulté. Ils partirent de Rio de la Hacha le 21 mai dans le dessein d'aller à Hispaniola, mais des courants les portèrent loin de leur route et leur firent manquer le vent, au point qu'ils se trouvèrent à la Jamaïque le 4 juin. Hawkin, à qui la force des courants était inconnue, prit la Jamaïque pour Hispaniola, continua sa route et passa Santa-Cruz, dans l'île de Cuba, à son grand désavantage. Il mouilla le 16 à l'île Pynas, d'où il partit le 17, et se trouva le 20 à l'extrémité orientale de Cuba, qu'on appelle le cap Saint-Antoine. Mais les vents l'écartèrent du rivage le 24 et le portèrent au nord-ouest. Il arriva le 5 juillet à l'île de la Tortue, partit de là pour la Havane, qu'il manqua, par trop de confiance en un Français qui se piquait de connaître ces parages, et où il ne put revenir. Il suivit les côtes de la Floride jusqu'au 28, et, ayant pris les provisions nécessaires pour son retour, il cingla vers l'Angleterre. Il toucha le 23 août aux côtes de Newfoundlant, où il pêcha beaucoup de merlus. Le vent lui étant devenu favorable, il arriva le 20 septembre à Padstow en Cornouaille, chargé d'or, d'argent, de perles, de pierreries et autres richesses.

En 1568, le capitaine Jean Hawkin entreprit un troisième voyage en Guinée et aux Indes occidentales. Il monta lui-même, en qualité de capitaine général, le *Jésus* de Lubeck, un des vaisseaux de la reine, de 700 tonneaux, et qui avait été son amiral dans les voyages précédents. Il commandait encore cinq autres navires, le *Mignon*, le *Guillaume et Jean,* la *Judith,* l'*Ange* et l'*Hirondelle.* Il partit de Plymouth le 2 octobre; le vent lui fut assez favorable pendant les cinq premiers jours; mais, à vingt myriamètres au nord du cap Finistère, il s'éleva une tempête si violente que les navires furent séparés, leurs chaloupes perdues et le *Jésus* mis presque hors d'état de continuer la route.

Il arriva sans autre accident sur la côte de Guinée et y prit environ cinq cents nègres; mais ce ne fut pas sans

peine et sans pertes : plusieurs de ses matelots furent tués. Le 15 février 1568, il quitta la côte de Guinée, arriva, le 27 mars en vue de la Dominique, suivit la côte, passa de Margarita à Carthagène, de Carthagène au cap de la Vela, et de ce cap en d'autres endroits situés sur la même route. Il y commerça avec assez d'avantage, après avoir eu quelques difficultés à surmonter. Le trafic lui fut absolument interdit à Rio de la Hacha, mais il descendit à terre avec deux cents hommes, prit la ville d'assaut et obtint la permission de trafiquer secrètement pendant la nuit; il ne perdit dans cette action que deux hommes. Hawkin se rencontra avec la flotte espagnole le 16 février, à l'entrée du port de Saint-Jean d'Ulloa, dans la baie de Mexico. Il pouvait aisément fermer ce port aux Espagnols, et faire périr par la tempête tous leurs navires, dont la cargaison était évaluée à 800,000 livres. Rien ne l'empêchait d'ailleurs de s'emparer de douze autres bâtiments qu'il trouva dans le port, et qui portaient en or et en argent la valeur de 200,000 livres; mais, loin d'écouter en cette occasion ce que l'intérêt pouvait lui dicter, Hawkin suivit la ferme résolution qu'il avait prise de ne rien tenter qu'on pût regarder comme une rupture de la paix. Il n'exigea des Espagnols que ce qui convenait à sa sûreté : des vivres pour de l'argent, la liberté de commerce, la possession de l'île pendant le séjour qu'il y ferait, et onze pièces de canon de bronze pour sa défense. Les Espagnols trouvèrent d'abord ces propositions dures; cependant elles furent acceptées et signées, et les Anglais reçurent dix personnes en otage.

Cet accommodement à l'amiable n'empêcha pas les Espagnols, qui s'étaient renforcés secrètement de troupes qu'ils avaient rassemblées sur le continent, de tomber sur les Anglais et de leur tuer un grand nombre de soldats. Le 3 septembre, ils prirent, pillèrent et brûlèrent trois navires, firent un grand nombre de prisonniers et forcèrent le reste de l'équipage à se jeter dans les chaloupes et à fuir. La suite de cet événement est assez intéressante pour que nous en rapportions les circonstances; les voici telles qu'on les

trouve dans un mémoire écrit de la propre main de Hawkin :

« Tandis que nous nous disposions à placer, derrière le « *Jésus,* le *Mignon* à l'abri de l'artillerie de l'ennemi, les « Espagnols mirent le feu à deux grands bâtiments et les « dirigèrent vers nous. La frayeur saisit ceux qui étaient à « bord de ce navire et ils s'éloignèrent sans ordre de capi- « taine ni de pilote, en si grande hâte et avec une telle « confusion que ce ne fut pas sans peine que j'y entrai.

« Les hommes qui étaient restés à bord du *Jésus* des- « cendirent dans une petite chaloupe et tâchèrent de nous « suivre. Ceux qui ne purent profiter de la chaloupe demeu- « rèrent abandonnés à la merci de l'Espagnol. Il n'y eut « que le *Mignon,* avec une petite barque de 50 tonneaux, « et la *Judith* qui échappèrent, encore la *Judith* nous aban- « donna-t-elle pendant la nuit. Nous voilà donc seuls avec « deux ancres et deux câbles dans un navire si maltraité « qu'à peine se soutenait-il sur les eaux, avec peu de pro- « visions et beaucoup de bouches, et, qui pis est, divisés « entre nous d'opinions. Les uns voulaient qu'on se rendît « aux Espagnols; d'autres préféraient se jeter entre les « mains des sauvages; le plus grand nombre l'emporta et « nous nous déterminâmes à mettre à la voile avec une si « petite quantité de provisions, qu'elle suffisait à peine « pour nous faire vivre.

« Nous nous abandonnâmes dans cet état déplorable à « une mer inconnue que nous tînmes pendant quatorze « jours, au bout desquels la famine nous contraignit de « chercher la terre ferme. Nous mangeâmes jusqu'aux rats, « aux chats, aux souris et aux chiens; un perroquet, un « singe était un régal pour nous. Enfin, nous atteignîmes « la terre, le 8 octobre, au fond de la baie du Mexique. « Nous comptions trouver des habitations d'Espagnols, des « provisions et les moyens de radouber notre navire. Vaine « espérance! il n'y avait ni port, ni habitations, ni vivres; « cependant une partie de mes gens, pressés par la faim, « demandèrent qu'on les descendît à terre, et j'y consentis. « De deux cents que nous étions, la moitié m'abandonna

« et aima mieux errer sur le continent que de s'exposer « avec moi sur les flots. Je fis de l'eau et je remis à la voile « le 16 octobre. »

Quelques-uns des compagnons d'Hawkiu furent tués, d'autres pris et mis à la question ; tous eurent à souffrir. On coula leurs navires ou on les brûla ; la *Judith* et le *Mignon* seuls échappèrent, pour être exposés sur les eaux à la famine qui contraignit Hawkin de mettre à terre cent quatorze hommes de son équipage et de les abandonner à la cruauté des Espagnols et des sauvages. La barque qui les portait s'étant perdue avant d'atteindre le rivage, il y eut deux matelots de noyés, le reste eut un mille à nager avant d'arriver au continent, où quelques-uns expirèrent au bout de deux heures. Pour surcroît de peines, il survint un orage accompagné d'une pluie affreuse. Les Chichenicicns, sauvages indiens, vinrent ensuite les attaquer et en tuèrent huit. Le courage et les armes leur manquant, ils s'abandonnèrent à ces nouveaux ennemis, qui les avaient pris pour des Espagnols, et qui, détrompés, les dirigèrent vers le port de Panuco. Ils se partagèrent en deux bandes : l'une prit sa route vers l'occident, sous la conduite d'un nommé Miles Philips ; l'autre vers le nord, à la suite d'un certain David Ingram. Ces deux hommes revinrent en Angleterre, et c'est d'eux qu'on apprit la plus grande partie des détails que nous venons de rapporter.

Ceux qui marchèrent vers l'occident arrivèrent à Panuco, après avoir cruellement souffert de la faim, de la soif, des moucherons et des sauvages indiens. Le gouverneur de Panuco les dépouilla du peu qui leur restait et les jeta dans les fers, les appelant dogues anglais, luthériens, hérétiques. Comme il y en avait parmi eux quelques-uns qui avaient été blessés par les sauvages, ils demandèrent des chirurgiens et on leur répondit que le bourreau était le seul qu'on eût à leur donner. Après quatre mois de prison, on les en tira ; ils furent garrottés et envoyés sous une garde nombreuse à Mexico, qui est éloignée de Panuco d'environ quarante-cinq myriamètres. Quelques-uns de ces satellites

leur donnaient en route des marques d'humanité, mais les autres les frappaient rudement et leur criaient : *Marche, dogue anglais, luthérien maudit, ennemi de Dieu!* Il en mourut un grand nombre en arrivant à Mexico. Ceux qui restèrent furent assez bien traités dans les hôpitaux; on les transféra de Mexico à Texuco; ils eurent le bonheur de rencontrer dans cette ville Robert Sweeting, dont le père était Anglais et la mère Espagnole. Cet homme se souvint de son origine et obtint pour ces malheureux de la compassion et des secours, sans lesquels ils auraient tous péri.

Ils tombèrent entre les mains des Espagnols, qui les employèrent à divers travaux et leur accordèrent quelques profits; mais ils en furent presque aussitôt dépouillés par les inquisiteurs, qui se saisirent en même temps de leurs personnes et les précipitèrent dans les cachots pour un an et demi. Ils subirent dans cet intervalle de captivité plusieurs interrogatoires; on leur fit des questions sur la religion; mais comme ce n'était pas ce que ces marins entendaient le mieux et qu'ils prévirent le piége qu'on leur tendait, ils s'accordèrent tous à répondre que la tempête les avait jetés dans ces contrées et qu'ils imploraient la compassion de l'inquisition; on les mit à la question et quelques-uns périrent entre les mains des bourreaux. Les autres, en habit de fou, la corde au cou et la torche à la main, furent conduits sur l'échafaud; tous les habitants furent invités à ce spectacle par un cri public.

Trois de ces malheureux furent brûlés. Le reste fut condamné à recevoir sur le chevalet deux à trois cents coups de longs fouets ou à servir dans les monastères à San-Benito pendant plusieurs années; Philips eut ce triste sort. Cette dernière exécution se fit un jeudi; les patients étaient précédés de crieurs qui disaient à haute voix : *Ce sont des luthériens anglais, des chiens, des ennemis de Dieu!* Les inquisiteurs même et leurs adhérents criaient aux exécuteurs : « Frappez, n'épargnez pas ces hérétiques anglais, ces luthériens, ces ennemis de Dieu. » Ils furent mis en pièces et on les ramena dans les prisons tout couverts de sang. On les transféra

dans la suite en Espagne pour y achever leur martyre. Philips et ses compagnons firent leur temps, au bout duquel ils quittèrent leur habit de fou qu'on suspendit à la voûte de l'église principale. Philips prit la fuite, erra longtemps en Espagne, courut tous les dangers d'être pris, et revint en Angleterre en 1582.

Quant à Hawkin et sa troupe, ils essuyèrent d'abord une tempête violente dont ils échappèrent pour être exposés à la famine. Leur nombre diminuait de jour en jour; enfin, il en périt une si grande quantité que le reste ne suffisait pas pour la manœuvre du navire. Les vents devenant contraires, ils furent obligés de relâcher à Pontevedra, près de Vigo en Espagne, et d'y chercher des provisions. Plusieurs tombèrent malades et moururent. Ils coururent aussi les risques d'être livrés aux Espagnols et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils leur échappèrent. Ils arrivèrent enfin en Angleterre le 20 janvier de l'année 1596.

Ces cruautés ne furent pas plutôt parvenues à la connaissance de la nation que tous les gens de mer se récrièrent, les marchands se plaignirent hautement, et toute l'Angleterre respira la vengeance et la guerre. Cependant la reine ne jugea pas à propos de céder aux vœux de ses sujets; elle craignit que son ressentiment ne la poussât plus loin qu'il ne convenait à ses affaires et aux conjonctures actuelles; mais il n'en fut pas moins vif dans son cœur.

Il survint sur la fin de 1568 un événement qui brouilla la reine avec l'Espagne et le duc d'Albe. Quelques bâtiments biscayens, qui portaient d'Espagne dans les Pays-Bas une somme considérable avec un passeport du roi, pour y établir, disait-on, un banque, furent attaqués par des corsaires français et contraints de se jeter dans les ports de Plymouth, de Falmouth et de Southampton. La reine les protégea d'abord et permit qu'on descendît l'argent à terre; mais informée que le duc d'Albe avait dessein de prendre cet argent pour soutenir la guerre, elle le prévint et garda le trésor en dépôt, donnant caution pour le remboursement qu'elle ferait lorsqu'on lui prouverait qu'il appartenait au

roi d'Espagne. Les Espagnols et le duc usèrent de représailles; les Anglais firent à leur tour des prises sur les Espagnols et se jetèrent en plusieurs occasions sur les navires flamands. Le duc d'Albe défendit tout commerce avec les Anglais, et Philippe, roi d'Espagne, fit proposer au duc de Norfolk de soulever l'Angleterre, tandis que le comte d'Ormond soulèverait l'Irlande. Mais ces deux seigneurs découvrirent à la reine ce complot; tous les Anglais s'armèrent avec une ardeur incroyable, mirent à la voile et tombèrent sur les bâtiments marchands espagnols. Les pertes de ces derniers étaient si considérables que la reine, craignant de s'attirer une guerre réelle, crut devoir arrêter la fureur de ses sujets, en défendant par un édit l'achat des marchandises et autres effets qui auraient été pris.

Le commerce de la Grande-Bretagne venait d'être suspendu, comme nous venons de le dire, entre l'Espagne et les Pays-Bas, lorsque l'avarice des marchands anglais leur attira la disgrâce du czar et fit cesser entièrement le commerce de Moscovie. Il commençait alors et il continua depuis à être fort considérable. Le czar avait accordé à la compagnie de Moscovie une exemption de tous droits, la permission de vendre ses marchandises dans ses États et de les transporter en Perse et en Médie par la voie de la mer Caspienne, au lieu qu'il était défendu aux autres nations de trafiquer au delà de Moscou. Encouragés par ce privilége, les Anglais osèrent exposer leurs effets dans des espèces de canots faits d'un seul arbre, et remonter la Dwina jusqu'à Vologda. Ils arrivaient de là en sept jours par terre à Jeroslaw, et de Jeroslaw, en descendant la rivière et suivant le Volga, en trente jours à Astracan, où ils avaient coutume de se construire des navires. Ils firent voile d'Astracan, croisèrent la mer Caspienne, traversèrent les vastes déserts de l'Hircanie et de la Bactriane, et atteignirent Casbin, ville de Perse, d'où ils comptaient passer au Cathay; mais la guerre qui était allumée entre les Turcs et les Persans, et le danger que l'on courait d'être pillé par les barbares, empêchèrent les marchands de Londres de suivre leur glorieuse entre-

prise. La reine envoya Thomas Randolph à Moscou, pour terminer les différends de la cour de Russie et de la compagnie anglaise. Cette attention calma le czar et il accorda de nouveaux droits aux commerçants anglais; il ne dédaigna pas de faire avec eux une alliance personnelle qui fut conclue par un ambassadeur envoyé exprès à la reine.

Les échanges que les Anglais faisaient avec de grands avantages, depuis 1559, de nègres qu'ils allaient chercher sur la côte de Guinée, contre de l'or qu'ils recevaient des Espagnols, avaient excité la jalousie des Portugais, qui prétendaient avoir découvert les premiers cette contrée. Sous ce prétexte, ils troublaient souvent les marchands anglais dans ce commerce. Enfin, on conclut un traité qui termina tout différend entre les deux nations.

Campagnes et voyages de François Drak. — Né à Devonshire de parents assez obscurs, François Drak était fort jeune lorsque son père se fit protestant sous le règne de Henri VIII; il abandonna son pays et la maison qu'il avait aux environs de Souhtaviscock, se retira dans le comté de Kent et habita le fond d'un navire. Ce fut le lieu de la naissance de ses douze fils. Il gagna sa vie, sous le règne d'Édouard VI, à faire la prière aux matelots; il fut ensuite ordonné diacre et nommé vicaire de l'église d'Upnoré, sur la rivière de Medway. Son extrême pauvreté le contraignit de mettre son fils François sous le maître d'une barque, qui était son voisin. L'intelligence de François lui concilia la bienveillance de son maître, au point qu'il lui laissa sa barque en mourant. Voilà donc Drake devenu commerçant et en état de faire valoir ses talents; il eut bientôt amassé quelque argent. Ce fut alors qu'il entendit parler de l'expédition que le capitaine Hawkin préparait pour l'Amérique. Il avait été maltraité quelque temps auparavant, à Rio de la Hacha, par les Espagnols. Pressé par la vengeance et par l'espoir du gain, il vendit sa barque, abandonna le Kent avec quelques autres marins intrépides et se vint enrôler sous Hawkin.

Il perdit dans cette expédition tout ce qu'il s'était pro-

curé à force de peine et d'industrie. Il travailla d'abord à en recouvrer une partie, en sollicitant à la cour d'Espagne; mais ce fut en vain, on ne l'écouta pas et on n'eut aucun égard aux lettres de recommandation de la reine. Il se détermina donc à se faire justice lui-même et à obtenir par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par les voies ordinaires.

Pour mettre plus facilement à exécution ses desseins, il fit deux voyages aux Indes occidentales : l'un en 1570, avec deux navires, le *Dragon* et le *Cygne*, et l'autre en 1571, avec le *Cygne* seul.

Environ cinq ans après son voyage malheureux sous Hawkin, il résolut de tenter la fortune encore une fois, avec quelque argent qu'il avait amassé au service des marchands et en croisant dans les détroits contre les Espagnols. Pour cet effet il se pourvut d'un bon bâtiment, bien armé, appelé le *Dragon*, de 70 tonneaux, qu'il commanda lui-même, et du *Cygne*, du même port, de 25 tonneaux, dont il fit capitaine son frère, Jean Drak. L'équipage de ces deux navires se montait à soixante-trois hommes, tant mousses que matelots. Il prit des provisions et toutes les choses nécessaires pour un an, de l'artillerie ainsi que des munitions, et trois pinasses faites de manière qu'on pouvait les monter et les mettre en mer à l'occasion. Ce fut avec cette petite flottille qu'il se flatta d'avoir bientôt raison des Espagnols, et de réparer les pertes qu'il avait faites aux Indes occidentales. Il n'avait pas de lettre de commission pour justifier sa conduite; mais il y avait alors peu d'union entre l'Angleterre et l'Espagne, et il se crut assez excusé par les troubles et la licence générale des temps.

Il partit de Plymouth le 24 mai 1572, n'ayant communiqué son projet qu'à ses compagnons. La navigation fut si heureuse qu'il arriva le 28 juin en vue de la Guadeloupe; et, laissant cette île d'un côté et le continent de l'autre, il s'avança vers une baie qu'il avait appelée dans son premier voyage le port Phaisant, y entra et y amarra ses navires le 12 juillet. La première chose qu'il fit fut d'employer ses charpentiers à monter les pinasses. Le jour

suivant, une barque anglaise, de l'île de Wight, commandée par le capitaine Jacques Rawse, suivie d'une caravelle et d'une chaloupe, entra dans la même baie. Rawse avait à son bord plusieurs hommes qui avaient servi sous Drak; informé de ses vues, il s'offrit à travailler avec lui à leur exécution. Drak proposa certaines conditions que Rawse accepta.

Les pinasses furent prêtes le 20 juillet, et ils firent voile pour l'isthme de Darien, où ils s'emparèrent de la ville de Nombre-de-Dios qu'on leur reprit ensuite. Voici, d'après un Portugais qui fut fait prisonnier par un navire du duc de Cumberland, les circonstances de cette action : « Drak mit « à terre cent cinquante hommes et en laissa soixante-dix « avec un trompette dans un fort; il s'avança pendant la « nuit avec le reste sur la place publique, fit une décharge « de mousqueterie et sonna de la trompette. On lui ré- « pondit du fort, ce bruit extraordinaire réveilla les habi- « tants et mit toute la ville en alarme. L'effroi fut si grand « que la plupart se sauvèrent dans les montagnes; quatorze « ou quinze de ces fuyards, revenus de leur épouvante, « prirent leurs arquebuses, se joignirent et s'approchèrent; « ils aperçurent les Anglais dans un coin de la place pu- « blique, et comme il leur parut qu'ils étaient en petit « nombre, ils ne balancèrent pas à faire feu sur eux et « tuèrent leur trompette. Le bruit des arquebuses fut en- « tendu du fort, et, la trompette ne répondant plus, on sup- « posa que tous ceux qui étaient entrés dans la ville avaient « été tués, et on l'abandonna pour regagner les navires. « Quelle fut donc la surprise de Drak lorsqu'il y retourna « et n'y trouva plus personne! La crainte qui le saisit ne « l'empêcha pas de prendre le seul parti qui convenait « alors. Il laissa son butin, se jeta à la nage, gagna ses « pinasses et s'éloigna du port sans avoir fait autre chose « dans la ville que de tuer une femme qui mit la tête à la « fenêtre, pour voir quelle était la cause du tumulte qui « l'avait éveillée. »

Drak partit le 20 juillet du port Phaisant, abandonnant une riche proie.

Quelque temps après, Drak et ses compagnons trouvèrent sur le Chagro un magasin espagnol appelé Venta-Cruz, ou la Maison des Croix ; il n'y avait là ni or ni argent, mais une si grande quantité de marchandises, que, dans l'impossibilité de les emporter, ils prirent le parti de les brûler. Ils mirent le feu au magasin, après avoir tué six ou sept marchands qui le défendaient, et regagnèrent leurs navires. La perte que souffrirent les Espagnols à cette occasion fut estimée à 200,000 ducats. Il n'y avait pas une heure que Drak s'était embarqué lorsque les Espagnols, furieux, accoururent en armes vers le rivage au nombre de trois cents. Les navires de Drak étaient encore en vue, mais hors de leur portée, et ils s'éloignèrent chargés du trésor de l'ennemi, sans éprouver de sa part le moindre dommage.

Drak se dirigea vers San-Francisco et en repartit bientôt pour regagner Plymouth, où il arriva le 9 août 1573. — Il repartit de Plymouth le 15 novembre 1577, fut assailli, le jour suivant, d'une violente tempête qui le contraignit à revenir au port pour se refaire, et ne remit à la voile que le 13 décembre. L'infatigable marin allait alors à la découverte de la mer du Sud. Il avait sous ses ordres cinq bâtiments abondamment pourvus de toutes les provisions nécessaires pour un voyage si long et si dangereux.

Il s'était adjoint cent soixante-trois matelots intelligents, courageux, mais qui presque tous ignoraient ses desseins. Vers la fin de décembre, il prit quelques pêcheurs espagnols, tomba peu de temps après sur trois caravelles dont il s'empara, et arriva le 17 janvier au cap Blanc. Il trouva un navire avec deux matelots seulement, qui le conduisirent dans le port, où il demeura quatre jours qu'il employa à haranguer et à exercer son monde. Il partit le 31 janvier pour Santiago, la plus grande des îles du Cap-Vert, prit un bâtiment portugais chargé de vin, en confia le commandement à un nommé Dougthy, longea les îles Fuogo, cingla vers Brama, la plus méridionale de ces îles, et, traversant la ligne équinoxiale le 13 mars, il arriva à la vue du Brésil, après avoir été vingt-cinq jours en pleine mer. Ces climats

lui parurent fertiles; il en trouva l'air doux, les campagnes agréables et les bois peuplés d'une espèce de daims d'une grosseur prodigieuse; mais il n'aperçut point d'habitants, malgré les traces qu'ils avaient laissées de leurs pieds. Le 26, il atteignit à l'embouchure du Rio de la Plata, où il vit une grande quantité de veaux marins. Il fit ensuite voile vers le sud, arriva le 20 juin au port de Saint-Julien, en partit le 17 août, atteignit le 21 au détroit de Magellan qu'il franchit, et, après une navigation pénible de seize jours, se trouva dans la grande mer du Sud, autrement appelée océan Pacifique. Il trouva, au cinquante-septième degré de latitude méridionale, une baie habitée par un peuple nu qui passait d'une île à une autre dans des canots. Il partit de cette baie le 3 octobre, fit voile au nord, rencontra trois îles dans l'une desquelles il y avait une multitude incroyable d'oiseaux, fut jeté à cinquante-cinq degrés de latitude méridionale, et eut beaucoup de peine à regagner la hauteur du détroit. De retour à cette hauteur, il s'avança au N.-O., dans la supposition que la côte du Chili était située sur le globe comme sur les cartes, mais il s'aperçut que cette partie du continent américain n'avait jamais été bien connue. Ayant appris d'un pêcheur indien qu'il y avait à Valparaiso un grand navire espagnol qui venait du Pérou, il alla l'attaquer et s'en empara facilement, car il n'y avait à bord que huit hommes d'équipage et trois nègres.

Drak s'empara d'une petite ville voisine, descendit le 19 décembre à Coquimbo, sur la fin de janvier à Tarapaxa, et arriva le 13 février à Callao, port de Lima, capitale du Pérou. Il y trouva douze navires à l'ancre, fit couper leurs câbles, les abandonna aux vents et aux flots, poursuivit à toutes voiles le *Caco-Fogo*, bâtiment qui était parti le 2 février pour Panama, rencontra en chemin un brigantin à qui il enleva quatre-vingts livres pesant d'or, un crucifix du même métal, quelques émeraudes ainsi que des cordages, s'empara du *Caco-Fogo* aux environs du cap Saint-François (à 70 myriamètres de Panama), et y trouva une grande

quantité de perles et de pierres précieuses, quatre-vingts livres pesant d'or, treize caisses d'argent monnayé, et un si grand poids d'autre argent qu'il aurait suffi seul pour le lester. Drak avait à peine fait cette prise qu'il rencontra, à l'occident, vers le milieu du mois de mars, un navire chargé de toile, de soie et de porcelaine de Chine; il en tira autant de marchandises qu'il jugea à propos, dirigea ensuite sa course au nord, rangea la côte du Mexique et atteignit Canno, où il hala à terre son navire, le déchargea, le répara et en suiffa la carène.

Après s'être ainsi suffisamment vengé des Espagnols et dédommagé de ses premières pertes, il crut devoir hâter son retour en Angleterre et arriva heureusement le 3 novembre à Plymouth, d'où il était parti il y avait moins de trois ans, pendant lesquels il avait fait le tour du globe.

La reine fit à Drak l'accueil qu'il en attendait; son navire fut conduit à Deptfort et placé dans un bassin où on le laissa comme un monument élevé à la gloire de la nation et de ce capitaine. Élisabeth ne dédaigna pas de monter sur son bord et d'y manger. Ce fut là qu'elle conféra à Drak la dignité de chevalier.

Les Hollandais, ayant secoué le joug de la domination espagnole, cherchèrent un appui en Angleterre. La reine les reçut favorablement, trouvant occasion par leurs forces maritimes, qu'elle avait d'ailleurs intérêt à ménager, d'affaiblir les Espagnols, dont elle redoutait la puissance. Elle leur envoya un gouverneur qui fut accueilli avec les marques de joie les plus éclatantes. Philippe II, roi d'Espagne, piqué d'une alliance qui laissait la révolte de ses sujets sans espérance de retour, et aussi pour se venger, fit confisquer tous les bâtiments anglais qui étaient dans ses ports. Les Anglais, par représailles, se saisirent de ce qu'ils purent des navires espagnols qui couraient les mers, et François Drak, qui était devenu vice-amiral d'Angleterre, exerça de grands ravages en Amérique, sur les terres de Sa Majesté Catholique. Il s'empara de la ville de Saint-Domingue, où il trouva un palais magnifique, séjour ordi-

naire des gouverneurs de la colonie. Au-dessus d'un portail étaient deux chevaux en relief, dressés sur les jambes de derrière, et appuyant celles de devant sur un globe comme s'ils avaient voulu sauter par-dessus ; de leur bouche sortait cette inscription : *Orbis non sufficit,* et auprès étaient les armoiries du roi d'Espagne avec la devise : *Nec spe, nec metu.* Drak pilla le palais et chargea ses navires de toute l'artillerie ainsi que des plus riches effets qu'il trouva dans la place. Informé de ses progrès, le roi d'Espagne envoya contre lui le marquis de Sainte-Croix avec une flotte de plus de soixante-dix navires, mais celui-ci arriva trop tard. L'amiral anglais, qui prévoyait bien que les Espagnols ne recevraient pas tranquillement les nouvelles de son expédition, s'était retiré, et arrivait heureusement en Angleterre.

Drak eut, quelque temps après, le commandement des forces navales qui furent dirigées contre l'*Armada* de Philippe II. La reine l'envoya ensuite avec une flotte importante pour tenter contre Porto-Rico une expédition ; mais elle ne réussit pas au gré de cette princesse, parce que les Espagnols, avertis, retirèrent en terre ferme les richesses immenses qui avaient excité son avidité. Drak ne put que se jeter sur Nombre-de-Dios, et y mourut du chagrin que lui causa le malheureux succès de cette entreprise.

Voyage de Guillaume Michelson. — Au mois de mai 1539, Guillaume Michelson partit de la côte d'Angleterre pour aller aux Indes occidentales avec un navire appelé le *Chien,* aborda heureusement à la baie de Mexico, y rencontra plusieurs bâtiments espagnols et en prit trois. Ce fut le seul résultat de l'expédition : Michelson revint à Plymouth le 10 septembre de la même année.

Voyages de Jean Chidley, de Paul Wheel et du capitaine André Mérick. — Le 5 août 1540, Jean Chidley, Paul Wheel et le capitaine André Mérick partirent de Plymouth avec trois gros navires : le *Sauvage*, de 300 tonneaux, commandé par Chidley, avec cent quatre-vingts hommes d'équipage ; le *Lion-Blanc*, capitaine Wheel, avec cent qua-

rante matelots; le *Plaisir* (de Bristol), commandé par André Mérick, avec quatre-vingt-onze matelots et mousses, et deux pinasses de 15 tonneaux chacune.

Le but de ce voyage était d'aller par le détroit de Magellan à la mer du Sud, et principalement à Aranco sur la côte du Chili. Ils naviguèrent de conserve jusqu'aux Canaries et de là au cap Blanc, sur la côte de Barbarie. Douze jours après leur départ de ce lieu, le *Plaisir* se sépara des deux autres bâtiments et des pinasses. Il continua sa route, suivant les instructions qu'on lui avait données, le long de la côte du Brésil, et par la rivière de la Plata, sans relâcher en aucun endroit, jusqu'à ce qu'il arrivât au port Désir, où il attendit vainement les deux autres navires. De là il fit voile vers le détroit de Magellan, jeta l'ancre à la hauteur de l'île des Pingouins, pénétra ensuite dans le détroit, alla sept ou huit fois jusqu'à cinq myriamètres au delà du cap Froward, mais les vents du N.-O. et les courants le repoussèrent avec tant de force, qu'il recula souvent en deux heures plus qu'il ne pouvait avancer en huit.

Après avoir passé six semaines dans le détroit, il parvint enfin à en sortir, se dirigea vers la Plata, longea la côte du Brésil, gagna les îles du Cap-Vert, puis les Canaries, reconnut l'île d'Alderney, navigua environ huit milles à l'ouest de Cherbourg et fut jeté sur des rochers. Quatre hommes seulement se sauvèrent et retournèrent en Angleterre.

Jacques Ier (1603-1625). — Jacques Ier, successeur d'Élisabeth, favorisa les expéditions lointaines. La compagnie des Indes orientales entreprit, en 1607, son troisième voyage sous les ordres du capitaine Keeling, en qualité de commandant en chef, ayant sous ses ordres environ trois cent dix marins sur trois navires : le *Dragon*, l'*Hector* et le *Consentement*. Ce dernier bâtiment s'éloigna d'abord des autres, qui se séparèrent aussi à la rade Delisa, située sur le golfe Arabique (au nord de Socotora) : le capitaine Keeling, sur le *Dragon*, pour aller à Bantam, et le capitaine Hawkins, sur l'*Hector*, pour Surate. Le premier trouva à son arrivée

que les Hollandais avaient pris les devants, qu'ils avaient déjà deux navires chargés de clous de girofle et qu'ils se préparaient à en charger deux autres de poivre. Le capitaine Keeling obtint pourtant le chargement de son navire, et, après avoir pendant son séjour fait une triste expérience de l'ingratitude et de la supercherie des Hollandais, il revint en Angleterre. Le capitaine Hawkins débarqua à Surate, envoya son bâtiment à Banda, et se rendit par terre à la cour du Grand Mogol, à Agra, afin d'y négocier pour le bien de la compagnie ainsi que pour l'établissement du commerce dans différents cantons de l'Inde. Arrivé à son tour à Banda, qu'avait heureusement atteint l'*Hector*, il apprit que les Hollandais avaient formé le dessein d'y construire un fort. Aussitôt il résolut d'empêcher l'exécution de ce projet, mais les Hollandais achevèrent leur fort et, se croyant désormais tout permis, ils traitèrent les naturels ainsi que les Anglais avec insolence et dureté. Alors les Bandanois voulurent se venger. Ils attirèrent adroitement l'amiral hollandais avec les principaux de sa suite et de son conseil dans un lieu écarté et les passèrent tous au fil de l'épée. Ils formèrent aussi le complot de massacrer également tous les autres, et l'auraient exécuté sans l'intervention des Anglais. Ces troubles arrivèrent au mois de mai 1609, et dès le mois suivant les Hollandais imposèrent au commerce des Anglais des conditions déraisonnables auxquelles ces derniers furent forcés de se soumettre. Au mois de juillet, ils poussèrent l'insolence au point d'envoyer aux Anglais un ordre, signé de leur vice-amiral et des autres membres du conseil, de partir dans cinq jours; les Anglais furent obligés de composer avec eux pour avoir la liberté de rester plus longtemps et durent partir avant d'avoir complété leur cargaison. De là ils firent voile vers Bantam, où ils achetèrent environ quatre mille sacs de poivre, et, après y avoir établi un comptoir, ils revinrent en Angleterre au mois de mai 1610, sans avoir perdu un seul homme.

Le *Consentement*, commandé par le capitaine Middleton,

arriva à la baie de Soldania au mois de juillet, alla de là à Bantam, où il se défit de sa cargaison de fer et de plomb, chargea d'autres marchandises pour les Moluques, y resta assez longtemps, eut de grands obstacles à surmonter dans son commerce, et fut contraint par les Espagnols à s'éloigner de ces îles. — Il arriva en Angleterre au mois de juillet 1608.

Le quatrième voyage que la compagnie entreprit aux Indes orientales fut malheureux. Les deux navires, l'*Ascension* et l'*Union*, destinés à faire ce voyage, partirent de Woolwick sous les ordres du capitaine Sharpey, naviguèrent de conserve jusqu'à la baie de Soldania, où ils se séparèrent. L'*Ascension* prit la route de Comora, toucha à l'île de Bemba, reconnut au mois de janvier 1609 une quantité d'îles délicieuses et fertiles, mais désertes, et les nomma les îles Désolées. De là il vint à Aden, place de la domination du Grand Turc, y fut bien reçu du pacha et y laissa deux marchands pour former un établissement. Cette permission cependant lui coûta cher; car comme il n'avait pas de patentes du Grand Seigneur, et que le privilége de trafiquer qui lui avait été donné n'était, à ce qu'on prétendit, qu'une tolérance, le pacha eut la hardiesse d'exiger de lui pour cette faveur les étoffes qui lui plurent, et s'empara de la partie de marchandises qu'il avait fait porter au lieu de sa résidence. Sharpey alla de là à Moka, où il fut fort bien reçu. Il fit naufrage peu de temps après, à neuf myriamètres de la côte de Cambaye, et les gens de l'équipage regagnèrent l'Angleterre.

L'*Union*, qui eut le bonheur de résister à la tempête, alla toucher à Saint-Laurent, prit ensuite la route de Zanzibar, relâcha à Madagascar, se rendit de là à Priaman dans l'île de Sumatra, où elle prit une cargaison de poivre, et en partit pour l'Angleterre.

Au mois de juin 1614, Fotherby alla dans le détroit de Mandlin pour y arborer les armes du roi, enleva un morceau de terre, le fit porter à bord, et, en présence de l'équipage, prit possession en ces termes :

« Je prends ce morceau de terre en signe de la possession

« légitime du roi Jacques, et de cet endroit en particulier « que je nomme le Port de la Trinité, en faveur de la com« pagnie des marchands, des nouveaux trafics et décou« vertes pour le bien de notre souverain seigneur, Jac« ques, par la grâce de Dieu roi de la Grande-Bretagne, « dont les armes sont ici arborées afin que tous ceux qui « y aborderont puissent avoir connaissance du droit et de « la souveraineté du roi sur tout le pays et sur chacune de « ses parties. Dieu sauve le roi Jacques! »

Cette même année 1614, le roi, à la sollicitation pressante des Écossais, qui lui demandèrent quelques-uns de ses navires pour se venger des dégâts que les pirates commettaient sur leurs côtes, envoya les chevaliers Guillaume Monson et François Howart avec deux vaisseaux.

Le 1er juin, le chevalier Guillaume arriva au château de Sinclare, habitation du comte de Cathness et le promontoire le plus éloigné de la Grande-Bretagne. Il fut très surpris d'apprendre que, de vingt pirates qu'on lui avait dit être sur ces côtes, il n'entendait parler que de deux, dont un, qui avait été forcé de faire ce métier, avait profité de la première occasion pour le quitter. Il s'était rendu, lui et sa barque, au comte de Cathness, avec qui le chevalier Guillaume le trouva, et d'où il l'emmena.

L'autre pirate, nommé Clark, ayant eu avis de l'arrivée du chevalier Guillaume, s'était retiré à une île, parmi des pêcheurs. Le chevalier Guillaume visita les Orkney, les Shetland, les Hébrides, et, n'entendant point parler de Clark, ni qu'il y eût aucun pirate sur ces mers, dirigea sa course vers Broadhaven en Irlande. Ce port était fréquenté par les écumeurs de mer, à cause de sa sûreté et des secours qu'ils recevaient d'un gentilhomme, appelé Cormat, qui n'épargnait rien pour les bien traiter.

Le pirate qui s'était rendu de lui-même avec ses compagnons à Cathness fut d'une grande utilité au chevalier Guillaume. Sous prétexte qu'il était pirate, il fit tomber dans le filet le gentilhomme avec sa famille, ainsi que les principaux de leurs assistants et adhérents, parmi lesquels il

trouva un négociant de Londres, un maître d'école et un marchand de Galwey. Il s'empara de la bande, et fit dresser une potence pour les exécuter le lendemain matin ; mais, à la sollicitation de tout le pays, il leur pardonna, après leur avoir fait promettre de se corriger et déclarer toutes les fautes qu'ils avaient commises par le passé.

Le chevalier Guillaume suivit un pirate pendant huit jours, dans sa chaloupe, par un mauvais temps ; mais il lui échappa à la faveur d'un brouillard et gagna l'île d'Enescey, d'où il envoya au nouveau converti une lettre que celui-ci communiqua au chevalier. Ils concertèrent ensemble une réponse, et firent croire au pirate que le bâtiment du roi était de Londres, qu'il revenait des Indes fort délabré et qu'il ne lui restait que fort peu de monde accablé de maladie : ils l'attirèrent ainsi dans le piége. Le chevalier Guillaume, s'étant par ce moyen saisi du navire et de l'équipage, l'amena à Broadhaven. Il y fit exécuter quelques-uns des principaux et des plus coupables, pour inspirer de la terreur aux autres et à tout le pays, qui n'avait pris que trop de part à ces honteuses manœuvres.

Sous le règne de Jacques Ier, Henri Hudson fit plusieurs voyages, pour le compte d'une compagnie de négociants anglais, dans le but de découvrir un passage pour pénétrer en Amérique soit par le nord-ouest, soit par le nord-est. Il découvrit dans l'Amérique septentrionale d'abord le grand fleuve qui porte son nom, puis le détroit et la baie auxquels son nom est également resté, enfin une autre baie qu'il nomma baie Saint-Michel, du jour où il l'avait reconnue. Les vivres étant venus à manquer, l'équipage se révolta, et le malheureux Hudson fut déposé, avec son fils et quelques matelots, sur une chaloupe et abandonné (1611). Depuis on n'a plus entendu parler de ces infortunés. On a fait des recherches pour les retrouver, mais sans aucun succès.

C'est pendant le règne de Jacques Ier que fut fondée en Amérique la colonie de Massachussets. Elle dut sa naissance (1620) aux nombreuses sectes de dissidents opprimées

par l'Église anglicane. Dès 1663, elle résista au duc d'York, frère de Charles II, gouverneur de toutes les colonies, et brava les nouveaux règlements de commerce. Persécutés dans le vieux monde, les non-conformistes devenaient souvent, dans le nouveau, persécuteurs. Une minorité opprimée quitta l'établissement de Massachussets (1637) pour fonder ceux de Rhode-Island et de Connecticut.

Charles Ier (1625-1649). — Le caractère peu belliqueux du roi Jacques Ier avait fait cesser la lutte entre l'Espagne et l'Angleterre; elle recommença sous Charles Ier. L'alliance de ce monarque avec la France en fut la cause. Cent bâtiments de guerre partirent de Plymouth, le 3 octobre 1625, et allèrent débarquer des troupes près de Cadix; mais les Anglais furent repoussés jusqu'à leurs navires et laissèrent plus de huit cents hommes sur la place. Pour se dédommager de ce mauvais succès, ils se portèrent au-devant de la flotte des Indes qui leur échappa.

Après avoir mécontenté ses peuples par la violation de leurs priviléges, Charles Ier les irrita encore en voulant imposer dans tout le royaume une nouvelle liturgie. Les presbytériens se soulevèrent alors et rédigèrent le fameux *covenant*, acte par lequel ils s'engageaient à défendre leur religion jusqu'à la mort (1638). Charles, ne pouvant les réduire, se vit forcé de convoquer un nouveau parlement (1640); mais cette assemblée, connue sous le nom de *long parlement*, loin de prêter au roi son secours, s'érigea en juge et leva une armée à la tête de laquelle elle mit Essex et Cromwell. Les troupes royales furent battues en plusieurs rencontres, et Charles Ier, qui s'était réfugié en Écosse, fut livré aux révoltés, traduit devant le parlement, condamné à mort et exécuté (1649).

Sous Charles Ier, John Weelwrigt, exilé du gouvernement de Massachussets (1638) par suite d'une dispute religieuse, alla s'établir, avec ses partisans, dans le territoire qui forme maintenant l'État de New-Hampshire, qu'il avait acheté dès 1629 des Indiens qui le possédaient, ceux-ci se réservant le droit de chasse et de pêche. Situés tous les

quatre au nord du fleuve Hudson, le New-Hampshire, le Massachussets, le Rhode-Island et le Connecticut constituaient ce qu'on appelait la Nouvelle-Angleterre. C'est là que se conservait le culte sévère du puritanisme républicain. — En 1632, une charte de Charles Ier avait concédé à lord Baltimore une grande étendue de territoire au nord du Potomac. Baltimore donna à ce territoire le nom de Maryland. — C'est aussi pendant le règne de Charles Ier que les Anglais fondèrent aux Indes leur premier établissement; mais ils jouissaient seulement de l'avantage de faire le commerce, sans pouvoir élever de forteresse. — Vers la même époque Baffin pénétra jusqu'à la baie qui porte son nom.

République. — En 1651, Cromwell fut reconnu chef de l'État sous le nom de Protecteur, et depuis ce moment régna en maître absolu sur l'Angleterre. Peu de temps après l'élévation de Cromwell au souverain pouvoir, le long parlement vota le fameux *acte de navigation* qui a fait la grandeur de l'Angleterre et élevé sa marine au-dessus de celle de toutes les autres nations.

L'acte de navigation spécifiait qu'aucunes productions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique ne pourraient être importées en Angleterre que sur des bâtiments anglais commandés par des capitaines anglais et ayant les trois quarts de leurs équipages formés de matelots anglais; qu'aucuns produits ou matières travaillées, de quelque partie de l'Europe que ce fût, n'y pourraient être importés, sinon sur des navires appartenant à l'Angleterre ou au pays dans lequel ces marchandises seraient fournies soit par le sol, soit par les manufactures. — Exclusion absolue des bâtiments étrangers de tout le commerce de cabotage et de pêcherie. — Obligation pour les armateurs de n'équiper leurs navires qu'avec des matelots anglais. — On les força en outre à ne se servir que de bâtiments construits en Angleterre.

Jusque-là les Hollandais, ces rouliers des mers, n'avaient fait autre chose que de transporter d'un pays dans un autre des marchandises qui n'étaient le produit ni du sol

ni des manufactures de la Hollande. C'est ainsi qu'ils allaient chercher à Lisbonne le coton des Indes et revenaient le vendre dans le nord de l'Europe. Désormais les marchands anglais devaient tout importer sur navires anglais; c'était à la fois la plus énergique impulsion donnée à la marine marchande d'Angleterre et un coup sensible porté au commerce hollandais. — Le parlement voulut encore qu'au dehors tout pavillon s'abaissât devant celui de la nouvelle république.

Il était impossible que la Hollande, qui venait de fonder Batavia et de chasser les Anglais des Moluques, qui avait vu se former dans son sein de grandes compagnies marchandes, bien supérieures aux sociétés du même genre en Angleterre comme en France, se laissât déposséder sans résistance de l'empire des mers et humiliât ainsi son pavillon si longtemps victorieux. Aussi l'amiral Tromp refusa-t-il de subir les exigences de la Grande-Bretagne ; la guerre éclata en 1652, et l'on peut dire que les Hollandais dans leur résistance aux prétentions des Anglais contribuèrent puissamment à établir le fait de l'indépendance de la mer, qu'ils obtenaient par les armes tandis que Grotius (1) en démon-

(1) Ce fut en 1608 que Grotius, ayant à défendre pour les Hollandais le droit de navigation et de commerce dans les mers de l'Inde, publia l'immortelle dissertation intitulée *Mare liberum*, dont la dédicace *ad principes populosque liberos orbis christiani* est, à elle seule, un chef-d'œuvre.

Le *Mare liberum* est devenu assez rare, même dans les bibliothèques publiques. Une première traduction française en fut donnée, en 1703, par Ant. Courtin, résident général de Louis XIV auprès des princes et États du Nord. Elle fourmille de négligences, d'incorrections et de contre-sens. M. Guichon de Grandpont, sous-commissaire, devenu commissaire général de la marine (et actuellement en retraite), inséra une traduction meilleure dans les *Annales maritimes* de 1845, avec un petit tirage à part. « Le nouveau traducteur, dit M. Champagnac dans le *Moniteur* « du 26 août 1845, homme de théorie et de pratique, littérateur plein de savoir « et de goût, s'est attaché à rendre le sens de l'original dans toute son intégrité. « Il joint constamment à cette précieuse fidélité une élégante clarté de style qui « ne laisse même pas soupçonner les efforts de la traduction, et reflète avec « bonheur la beauté de l'ouvrage latin. »

Les odes latines (*Gloriæ navales*) du même auteur témoignent de la puissance des grandes scènes maritimes pour inspirer heureusement des hommes doués comme M. de Grandpont, de nobles sentiments et d'une singulière aptitude aux travaux les plus variés.

trait la nécessité par ses écrits. Cette lutte entreprise dans un si noble but fut féconde en grands événements.

Combat naval de Plymouth. — Les forces hollandaises, commandées par Tromp et par Ruyter, attaquèrent la flotte anglaise non loin de Plymouth; après un combat acharné de quatre heures, la victoire se déclara pour les Hollandais, qui prirent quatre gros navires, en brûlèrent deux et coulèrent à fond le vaisseau amiral. Le lendemain Ruyter voulut recommencer le combat, mais les Anglais l'évitèrent de crainte d'essuyer une nouvelle défaite. Cette première lutte ne fit qu'exciter l'ardeur des deux partis, et, quelque temps après, les Anglais remportèrent un petit avantage sur les Hollandais commandés par de Witt. Alors les Provinces-Unies augmentèrent leurs forces et équipèrent cent vingt navires qu'elles mirent sous les ordres de Tromp, de Witt et de Ruyter.

Combat naval des Dunes. — Cette flotte fit voile vers la baie des Dunes, où les bâtiments anglais étaient à l'ancre; Blake, qui les commandait, ne refusa pas le combat; l'action dura toute la journée, et les Hollandais eurent l'avantage, puisqu'ils coulèrent à fond trois navires, en brûlèrent un et en prirent deux, tandis que les Anglais ne purent s'emparer que d'un seul navire.

Combat naval de Portland. — L'année suivante (1653), la flotte de Tromp, de soixante-seize bâtiments, escortant un convoi de deux cents navires richement chargés, rencontra celle de Blake entre Portland et l'île de Wight. Les Anglais, qui avaient soixante-dix bâtiments, firent tous leurs efforts pour engager l'action. Les Hollandais étaient au vent et la prudence semblait leur conseiller de ne pas risquer la perte de leur convoi. Cependant Tromp, considérant que si le vent venait à changer, il se trouverait dans la nécessité de combattre avec moins d'avantage, mit son convoi au vent et arriva sur l'ennemi. L'armée hollandaise, divisée en trois escadres, attaqua vivement; mais les Anglais soutinrent le combat jusqu'à la nuit avec la plus grande valeur. Le lendemain matin, ils reçurent un renfort de seize

navires et eurent l'avantage du vent; Tromp prit alors le parti de la retraite. Il rangea son armée en demi-lune et mit son convoi au milieu. Ce fut en cet ordre qu'il fit vent arrière, foudroyant à droite et à gauche tous les Anglais qui s'approchaient pour insulter ses ailes. Il eût ainsi sauvé tout le convoi, si quelques-uns des siens n'eussent lâchement abandonné leur poste et ouvert des brèches par lesquelles pénétrèrent les frégates anglaises. Tromp se remit alors en bataille, combattit jusqu'au soir, et profita de la nuit pour se mettre en ordre de retraite. Le lendemain les Anglais le poursuivirent, mais il parvint à rentrer dans ses ports avec la gloire d'avoir conservé, par sa valeur et par son habileté, un riche convoi qui allait devenir la proie des ennemis.

Peu de temps après, les Hollandais remportèrent, non loin de Livourne, un avantage qui les rendit maîtres de la Méditerranée.

Nouveau combat naval des Dunes. — Au commencement de juin, Tromp partit du Texel avec cent quatre vaisseaux, neuf brûlots, douze galiotes, fit voile vers les Dunes, où était la flotte anglaise composée de quatre-vingts vaisseaux ainsi que de quarante petits navires, la rencontra le 12 du même mois et aussitôt lui livra bataille. La lutte dura jusqu'à la nuit, et recommença le lendemain pour ne finir qu'à midi. Les Anglais perdirent deux vaisseaux; mais la perte des Hollandais fut bien plus considérable : ils eurent quatre navires brûlés et un coulé à fond; leur vice-amiral, deux contre-amiraux et deux autres bâtiments tombèrent au pouvoir des ennemis.

Combat naval du Texel (1653). — Le 9 août, les deux flottes engagèrent de nouveau l'action non loin du Texel et combattirent avec le plus grand acharnement; le 10, au point du jour, la lutte recommença et dura jusqu'à deux heures de l'après-midi. Alors l'amiral Tromp ayant été tué d'un coup de mousquet, les Hollandais, déconcertés par la mort de leur illustre chef, s'éloignèrent précipitamment au moment où la victoire allait se déclarer pour eux. Les Anglais, surpris de cette retraite dont ils ignoraient la cause,

s'empressèrent de se retirer aussi; ils avaient déjà perdu quatorze gros navires.

Le 10 avril suivant, la paix fut signée à Londres.

Expédition contre Tunis (1654). — Peu de temps après la conclusion de la paix, Blake se dirigea vers Tunis, en fit battre le château par l'artillerie de treize frégates et, avec le reste de sa flotte, attaqua neuf gros bâtiments qui étaient en rade. En moins de cinq heures, tous ces navires furent brûlés et les pirates se virent contraints d'accorder toutes les satisfactions que demandait l'amiral.

Conquête de la Jamaïque. — Pendant cette heureuse expédition, Penn affermissait la domination anglaise aux Barbades et s'emparait de la Jamaïque ainsi que de dix-huit navires hollandais.

Olivier Cromwell mourut en 1658. — Il dut ses succès à une profonde hypocrisie autant qu'à son habile politique, à son courage et à son infatigable activité. Son fils, Richard Cromwell, fut reconnu pour son successeur au protectorat; mais, d'un caractère faible, il ne conserva l'autorité que pendant quelques mois. Il abdiqua lui-même en 1659 à la suite de quelques troubles et à l'approche de Charles II.

Charles II (1660-1685). — Charles II dut le trône au dévouement du général Monk. Profitant peu de l'exemple de son père, il cassa comme lui plusieurs parlements, voulut gouverner seul et s'entoura de ministres corrompus. Avide de plaisirs, il employa toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, vendit à Louis XIV Dunkerque et reçut pendant longtemps une pension de ce monarque.

Guerre contre l'Espagne. — Une injuste agression de l'Espagne força Charles II à prendre les armes. La guerre commença par plusieurs petits combats dans lesquels les Anglais, sous les ordres de Blake, eurent toujours l'avantage. Poursuivant ensuite le cours de leurs succès, ils capturèrent ou brûlèrent, non loin de Cadix, plusieurs navires chargés de marchandises précieuses, allèrent attaquer, en vue de Ténériffe, le convoi des Indes et le détruisirent complétement (1656), malgré l'énergique défense des bâtiments de

guerre qui l'escortaient. Le parlement décerna de grands honneurs à Blake; mais ce brave amiral n'en jouit pas longtemps; il mourut l'année suivante.

Nouvelle guerre contre la Hollande. — L'Angleterre eut ensuite à soutenir contre les Provinces-Unies une lutte acharnée. Les hostilités, commencées en 1664, se poursuivirent avec la plus grande activité et pendant trois ans les marins des deux nations rivalisèrent d'audace et d'habileté. Holms occupa d'abord cap Coast, en Guinée, et de là, faisant voile pour l'Amérique, prit possession de la Nouvelle-Belgique, tandis que les Hollandais s'emparaient de Surinam (Guyane).

Combat naval de Lowstof (1665). — Le 22 février, Jacques, duc d'York, frère de Charles II, et créé par lui lord grand amiral, fit voile pour les côtes de Hollande avec la flotte la plus formidable qui fût encore sortie des ports britanniques, avec quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de ligne et quatre brûlots. Ce prince, qui devait faire un si pauvre roi, se distingua comme marin. Il montra du courage et de l'habileté. Prenant sous ses ordres lord Sandwick, ainsi que le prince Rupert, ce neveu de Charles Ier dont la bouillante valeur avait été, il est vrai, aussi souvent nuisible qu'utile aux cavaliers, il écarta tous les seigneurs qui n'avaient d'autres recommandations que leur titre, et eut le bon esprit d'admettre dans les rangs les officiers républicains qui déjà, sous le long parlement, avaient vaincu la Hollande. Introduisant sur mer un ordre qu'on n'avait observé jusque-là que dans les armées de terre, et perfectionnant, ou plutôt même créant la science des signaux, il divisa sa flotte en trois escadres : la rouge, sous ses propres ordres, la blanche, sous ceux du prince Rupert (Robert), et la bleue, sous lord Sandwich. Il décida, en outre, qu'on formerait la ligne pour se préparer au combat, et qu'il serait enjoint aux différents capitaines de conserver les postes qui leur seraient assignés par leurs chefs respectifs.

La flotte hollandaise présentait, elle aussi, un spectacle

magnifique et imposant. Cent treize vaisseaux de ligne manœuvraient sous les ordres d'un de ces officiers formés dans la lutte héroïque soutenue par ce petit peuple pour son indépendance. Toutefois Opdam ne partageait pas toutes les espérances de ses compatriotes. L'incapacité de plusieurs de ses capitaines et la mauvaise composition de leurs équipages offraient à son œil expérimenté des motifs de douter de l'issue d'un combat, et il dit à quelques personnes qui possédaient sa confiance : « Je sais ce que « la prudence prescrirait; mais il faut que j'obéisse aux « ordres que j'ai reçus, et demain, à cette heure, vous me « verrez couronné de lauriers ou de cyprès. »

Les deux flottes s'abordèrent, le 13 juin 1665, en vue des côtes de Suffolk. Celle de Hollande était commandée par Opdam, ayant sous ses ordres Cortnaer, Evertzen et Corneille Tromp. Pendant quatre heures la victoire fut incertaine. Le comte de Falmouth, lord Muskerry et Bayle, fils du comte de Burlington, furent tués tous trois par le même boulet, aux côtés de Jacques, et leur sang rejaillit jusque sur lui. Les Hollandais commençaient alors à employer les *boulets à chaînes*, invention de Ruyter. Mais le prince fit redoubler le feu contre l'*Endracht*, que montait Opdam. Le vaisseau hollandais finit par sauter, et l'amiral, avec cinq cents hommes, périt dans l'explosion. Le contre-amiral Cortnaer avait à peine arboré le pavillon amiral qu'il fut tué sur le tillac de son navire; les Hollandais, intimidés, prirent la fuite. La mer engloutit dix-neuf de leurs navires, avec environ six mille hommes, et leur désastre eût été encore plus considérable si le duc d'York avait déployé dans la poursuite autant d'activité qu'il avait montré dans la bataille.

A toute autre époque, la nouvelle du plus beau succès naval que les Anglais eussent encore remporté aurait été reçue avec les démonstrations de la joie la plus vive; elle arriva dans un moment où l'esprit de la nation était accablé sous le poids du plus épouvantable fléau. Du mois de mai au mois de décembre 1665, la peste enleva cent

trente mille habitants de Londres. Heureusement le fléau borna ses ravages à la terre; la flotte demeura intacte, et aussitôt que les navires endommagés dans le dernier combat eurent été réparés, le duc d'York se prépara à de nouvelles luttes; mais son empressement fut arrêté par une prohibition du roi, qui avait été sollicité par la reine mère de ne plus exposer à de telles chances l'héritier présomptif. Il fut remplacé dans le commandement en chef, d'abord par le comte de Sandwich, puis par le prince Rupert et le fameux Monk, devenu duc d'Albemarle, qui se le partagèrent, mais la plupart du temps sans pouvoir s'entendre. Le restaurateur des Stuarts ne supportait que difficilement les hauteurs du fils de l'électeur palatin, du cousin germain du roi.

Bataille navale des quatre jours. — Destruction d'un grand nombre de navires dans la Tamise. — Après la victoire de Lowstof, la fortune cessa de se montrer favorable au pavillon britannique. Dans un combat qui dura quatre jours (11, 12, 13 et 14 juin 1666), les Anglais perdirent vingt-trois vaisseaux ainsi que divers autres bâtiments (1).

Louis XIV, qui voyait avec plaisir les deux marines rivales s'entre-détruire, et qui ne voulait pas laisser l'Angleterre écraser trop promptement la Hollande, déclara la guerre à Charles II, mais en protestant qu'il ne le faisait qu'à regret. On conçoit que ce n'était pas de gaieté de cœur que le grand roi prêtait son assistance à des républicains. Le Danemark également se montra hostile. L'Espagne était toujours mal disposée, surtout depuis l'alliance matrimoniale de Charles II avec la maison de Bragance. L'Angleterre ne comptait sur le continent qu'un allié, l'évêque de Munster, qui avait bien pris son argent, mais pour la trahir immédiatement.

Cependant le gouvernement britannique crut devoir détacher le prince Rupert, à la tête d'une forte escadre,

(1) L'année suivante, Ruyter alla se poster à l'entrée de la Tamise; dix-sept frégates remontèrent le fleuve jusqu'à Gravesend et brûlèrent un grand nombre de navires.

pour surveiller la flotte française commandée par le duc de Beaufort. Enfin la paix de Bréda mit fin à la guerre (1667). Charles II mourut en 1685.

Le pays situé entre les établissements de la compagnie de Londres et de celle de Plymouth, créées toutes deux en 1606 pour la colonisation et l'exploitation de la côte orientale de l'Amérique du Nord, avait été négligé par l'une et par l'autre. Des Suédois et des Irlandais l'occupèrent les premiers et se fixèrent sur la Delaware. Ensuite quelques Hollandais allèrent s'établir près de l'embouchure du fleuve Hudson. Leur nombre s'accrut insensiblement, et, durant la guerre entre le roi et le parlement, ils s'emparèrent de plusieurs territoires sur lesquels les Anglais avaient des prétentions, les appelèrent Nouveaux-Pays-Bas, et y bâtirent la *Nouvelle-Amsterdam*. Mais en 1664 une flotte anglaise débarqua des troupes qui soumirent les Nouveaux-Pays-Bas. Le nom de *Nouvelle-Amsterdam* fit place à celui de New-York. Charles II donna ce pays à son frère, qui, fidèle à son caractère, voulut le gouverner despotiquement et ne convoqua l'assemblée générale qu'en 1683. Le duc d'York avait cédé une partie du territoire que son frère lui avait abandonné au lord Berkley de Straton et au chevalier Georges Carteret. Ceux-ci y avaient formé des établissements qui furent appelés les Nouvelles-Jerseys, l'une orientale, l'autre occidentale. William Penn obtint, en 1681, par une charte de Charles II, la propriété et la souveraineté de tout le pays à l'occident du New-Jersey. Le 24 mars 1662, Charles II donna à huit seigneurs anglais une charte pour les terres situées entre le 31° et le 36° degré de latitude. Le pays fut appelé Caroline en l'honneur du roi. En 1669, il eut encore un autre avantage dont il se serait bien passé, celui de recevoir des mains mêmes du grand philosophe Locke une très-mauvaise constitution : servage d'une partie des colons, aucune liberté politique. Aussi devint-elle pendant vingt-quatre ans une cause de trouble et d'affaiblissement commercial, outre les dissensions religieuses.

En 1680, les Anglais ne se maintenaient aux Indes

qu'avec la plus grande difficulté; obligés de lutter sans cesse contre les souverains du pays, ils subissaient souvent des échecs. Enfin, vers 1698 (sous le règne du Guillaume III), le Grand Mogol céda à la factorerie anglaise, moyennant une redevance annuelle de 2,188 francs, les villages de Saotamuty, de Calcutta et de Govindpour. La factorerie du Bengale fut alors transportée à Calcutta, où l'on jeta les premiers fondements du fort William. Il n'était pas possible de choisir un plus mauvais emplacement; de riches négociants de toutes les nations vinrent néanmoins s'y fixer, et en moins d'un siècle cet établissement devint la plus belle ville de l'Inde et une des plus riches de l'Asie. — Dampier fit trois voyages autour du monde, sous le règne de Charles II; on ne sait pas la date de sa mort.

Jacques II (1685-1688). — Jacques II, successeur de Charles, ne tarda pas à exciter le mécontentement populaire par sa prédilection marquée pour la religion catholique. Guillaume de Nassau, son gendre, entretint les divisions intestines et devint ouvertement le chef des mécontents. Dans cette extrémité, le roi prit d'abord quelques mesures énergiques : il équipa quatre-vingts navires et donna le commandement de ces forces à deux officiers de mérite, Roger Striklaude et lord Darmouth, avec ordre de surveiller les mouvements des Hollandais et d'empêcher la descente du stathouder, qu'attendaient de nombreux partisans. La flotte des Provinces-Unies (composée de cinquante vaisseaux, vingt frégates et quatre cents transports) appareilla vers la fin d'octobre 1688, portant le pavillon blanc avec les armes du prince d'Orange, autour desquelles on lisait ces mots : *Pour la religion et la liberté.*

Cette armée fut d'abord dispersée par une violente tempête et dut retourner dans ses ports; mais elle reprit la mer au mois de novembre et vint aborder à Torbay, où elle débarqua les troupes expéditionnaires sans rencontrer la moindre résistance. Le roi Jacques, se voyant abandonné, s'enfuit sous un déguisement et se rendit à la

cour de Louis XIV, qui prit ses intérêts et arma pour le remettre sur le trône.

Guillaume III (1689-1702). — Seignelay, ministre de la marine de France, voulut que Louis XIV portât toutes ses forces sur la mer pour accabler la Hollande affaiblie et l'Angleterre divisée. La victoire de Château-Renault, près de la baie de Bantry, sur l'amiral Herbert (12 mai 1689), celle de Tourville à Beachy-Head (10 juillet 1690) (voir *Marine française*), prouvèrent la supériorité de nos forces navales. Sur terre, la fortune ne fut pas moins favorable aux armes du grand roi. Au printemps et en six semaines, la Franche-Comté fut conquise; — Turenne, dans une campagne, dispersa et anéantit la grande armée allemande; — la victoire de Senef fit échouer le projet des alliés sur Paris; — Tromp, qui croisait avec une flotte considérable sur les côtes de Bretagne et de Normandie, fut partout repoussé; — Ruyter attaqua inutilement la Martinique; — au midi, les Espagnols, après avoir pris Bellegarde, furent battus par Schomberg. — Sur ces entrefaites, l'insurrection de Messine obligea l'Espagne à distraire de son armée des Pyrénées une partie de ses troupes, pour les envoyer au secours du vice-roi de Sicile. Les rebelles implorèrent l'assistance de Louis XIV, et Messine fut ravitaillée.

En vertu d'un traité conclu entre l'Espagne et les Provinces-Unies, ces dernières envoyèrent dans la Méditerranée une flotte sous les ordres de Ruyter. Les victoires de Duquesne à Stromboli, à Agosta, à Palerme, et celle de Château-Renault près des côtes d'Espagne (voir *Marine française*) affaiblirent considérablement les forces navales hollandaises. Enfin le glorieux traité de Nimègue, par lequel l'Espagne nous céda la Franche-Comté, termina la guerre de 1678.

Anne (1702-1714). — Lorsque, après une longue hésitation, Louis XIV accepta pour son petit-fils la succession au trône d'Espagne, il eut à lutter contre une formidable coalition et la combattit énergiquement. — Les colonies

espagnoles, qui étaient surtout menacées, furent mises à l'abri de tout danger. — Le désastre de Vigo (voir *Marine française*) signala tristement l'année 1702. — En 1703, l'amiral Rook tenta vainement d'opérer un débarquement à Belle-Isle, et Saint-Pol s'empara de la moitié d'un convoi hollandais au nord de l'Écosse. — En 1704, la bataille navale de Malaga (voir *Marine française*) causa aux forces navales anglo-hollandaises des pertes importantes. La prise de Rio-Janeiro força le Portugal à abandonner la lutte.

Fatigués et mécontents de combattre pour la maison d'Autriche, les Anglais entrèrent en négociation. — Les succès de Vendôme en Espagne et la victoire de Denain, remportée par Villars sur le prince Eugène, décidèrent les alliés à négocier, et le traité d'Utrecht fut signé le 4 mai 1713.

Georges Ier (1714-1727). — Georges Ier conserva pendant tout son règne une sage neutralité dans les guerres du continent. Son principal ministre, Robert Walpole, réprima toutes les tentatives de désordre et rendit vaines, par son habileté, toutes les tentatives du prétendant Jacques III.

Georges II (1727-1760). — Georges II garda d'abord le ministre de son père, qui sut conserver la paix pendant les douze premières années de ce règne; mais ayant écarté cet habile ministre, Georges ne fit depuis que des expéditions désastreuses. Les hostilités (contre l'Espagne d'abord) commencèrent par l'expédition plus glorieuse qu'utile du commodore Anson autour du monde, et par un coup d'éclat, la prise, par l'amiral Vernon, de Porto-Bello, d'où partaient de l'isthme de Panama pour l'Espagne tous les trésors de nouveau monde. Mais un immense armement dirigé contre Carthagène, l'entrepôt en Amérique de toutes les marchandises que l'Espagne expédiait à ses colonies, échoua complétement.

Cependant, sur le continent, avait éclaté déjà depuis deux ans la guerre de succession d'Autriche, à laquelle toutes les puissances européennes prirent successivement part.

Dans sa lutte contre la France, Georges n'éprouva que des revers : ses forces navales éprouvèrent au combat naval de Toulon (voir *Marine française*) des pertes importantes, et ses troupes furent vaincues à Fontenoy, puis à Lawfeld.

Pendant le règne de Georges II, Byron détermina les îlots dont il enrichit la géographie. — Wallis découvrit la chaîne méridionale de l'archipel Dangereux et retrouva Otaïti (ou l'île Sagittaria de Quiros). — Carteret, après avoir touché à l'île de Santa-Cruz (de Mendana) et avoir été, sans s'en apercevoir, tout près des fameuses îles Salomon, passa le premier par le canal Saint-Georges entre la Nouvelle-Bretagne de Dampier et la terre qui reçut dès lors le nom de Nouvelle-Irlande. — Anson fut chargé d'une expédition contre les établissements espagnols de l'Amérique méridionale. Il y réussit complétement et fut comblé à son retour des faveurs du roi. Une victoire qu'il remporta en 1747 sur le chef d'escadre la Jonquère lui valut la pairie et le grade de contre-amiral; enfin il fut nommé amiral en 1761.

Georges III (1760-1820). — Pendant tout le long règne de Georges III, la Grande-Bretagne eut à lutter contre la France et la fortune fut presque toujours favorable à ses armes. Le combat de Mahon (voir *Marine française*) demeura, il est vrai, indécis, mais bientôt après toutes les colonies françaises tombèrent au pouvoir des Anglais, qui obligèrent le cabinet de Versailles à conclure le triste traité de Paris, qui fit perdre à la France le Canada, l'Acadie, l'île du Cap-Breton, la Grenade, les Grenadilles, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Tabago et le Sénégal. Mais dans le cours des années suivantes la France répara la honte de ses derniers échecs. La bataille navale d'Ouessant (voir *Marine française*) causa aux forces navales britanniques des pertes importantes, tandis qu'en Amérique aussi bien qu'aux Indes la marine française maintenait sa supériorité, et Georges III dut signer un traité désavantageux.

Le cabinet de Saint-James combattit ensuite énergiquement la révolution française et fut l'âme de toutes les coalitions qui menacèrent la république. — Il tourna encore ses armes contre la Suède, la Prusse, la Russie et le Danemark, qui s'étaient unies pour s'opposer aux prétentions qu'avait l'Angleterre de visiter les navires neutres convoyés par les bâtiments de l'État.

La Grande-Bretagne avait alors plus de huit cents navires de guerre, dont cent vingt-cinq vaisseaux de ligne et deux cent cinquante frégates, montés par plus de cent mille marins. Pendant qu'une armée britannique, portée sur les vaisseaux de l'amiral Keith, allait disputer l'Égypte aux Français, une flotte anglaise composée de dix-sept vaisseaux et trente frégates (sous les ordres de Nelson) parut dans le Cattégat le 20 mars 1801.

Le 21, une frégate anglaise apporta à Elseneur l'ultimatum de l'amiral anglais : il enjoignait aux Danois de rouvrir leurs ports et de se retirer de la coalition maritime. Le prince royal répondit avec fermeté que jamais il ne trahirait ses alliés; qu'il n'avait pas fait déclaration de guerre, mais un simple exposé des principes des confédérés en matière de droit maritime; que ceux-là étaient, au contraire, de mauvaise foi qui, en pleine paix, mettaient l'*embargo* sur tous les bâtiments qu'ils rencontraient; enfin, que si les Anglais employaient la violence, les Danois sauraient repousser la force par la force. Le peuple de Copenhague, après cette noble réponse de son chef, se tint sous les armes prêt à tout événement; les hostilités commencèrent.

Une fois le Sund franchi, Nelson se chargeait avec une douzaine de vaisseaux de donner la chasse aux flottes suédoise et russe, et de les exterminer pendant que le reste de l'escadre anglaise bombarderait Copenhague.

Le 30 mars, la flotte, que favorisait le vent, fut disposée de la manière suivante pour franchir la passe : Nelson à l'avant-garde, Parker au centre et l'amiral Graves à l'arrière-garde. Les vaisseaux de ligne étaient en colonne

serrée au milieu du canal, leur marche protégée par des bombardes à bords peu élevés et placées en flanqueurs le long de la côte danoise et suédoise, pour essuyer le feu de l'ennemi et y répondre. Dès que la flotte anglaise fut à la hauteur d'Elseneur, la forteresse danoise de Kroneborg ouvrit son feu; cent bouches de gros calibre vomirent sur elle des bombes et des boulets rouges; mais Nelson, ne voyant partir de la côte suédoise qu'un feu très-faible, s'en approcha, et les Anglais traversèrent le détroit en se raillant de l'artillerie danoise, dont les projectiles venaient mourir à deux cents toises de leurs vaisseaux. Les bombardes seules furent exposées, et encore eurent-elles à peine quelques blessures. Elles lancèrent de leur côté des bombes sur Elseneur, mais n'y endommagèrent qu'une seule maison; ce fut précisément celle qui servait de résidence au consul anglais. Les Danois n'eurent que deux hommes tués et deux blessés. A midi, le Sund était passé.

Les moyens des Danois pour défendre leur capitale consistaient en batteries fixes, situées à droite et à gauche du port, et en une ligne de batteries flottantes ou vaisseaux rasés, amarrés dans le milieu de la *Passe-Royale*, tout le long de Copenhague, de manière à éloigner de la place le feu de l'ennemi. En commençant par le nord de la position, se trouvait un ouvrage dit des *Trois-Couronnes*, construit en maçonnerie, presque complétement fermé à la gorge, commandant l'entrée même du port, et liant ses feux avec la citadelle de Copenhague; il était armé de soixante-dix pièces de canon du plus gros calibre. Quatre vaisseaux de ligne, dont deux à l'ancre, deux sous voiles, barraient le chenal qui conduit au port. Du fort des *Trois-Couronnes*, en descendant au sud, vingt carcasses de gros bâtiments, chargées de canons de siége et fortement amarrées, remplissaient le milieu de la *Passe-Royale* et venaient se lier à des batteries en terre placées sur l'île d'Amak. Ainsi la ligne de défense des Danois s'appuyait à gauche au fort des *Trois-Couronnes*, à droite à l'île d'Amak, occu-

pant dans sa longueur et interceptant absolument le milieu de la *Passe-Royale*. L'ouvrage des *Trois-Couronnes* ne pouvait être forcé, défendu qu'il était par soixante-dix bouches à feu et cinq bâtiments dont trois sous voiles. La ligne d'embossage, au contraire, composée de carcasses immobiles, était trop longue, pas assez serrée, privée de la ressource des manœuvres, et, dans le dessein qu'on avait eu d'obstruer le milieu de la passe, placée trop en avant du point d'appui de la droite, c'est-à-dire des batteries fixes de l'île d'Amak. Cette île n'est que la continuation de la côte sur laquelle Copenhague est assise. La ligne d'embossage pouvait donc être attaquée par la droite. Si elle eût été composée d'une division sous voiles, capable de se mouvoir, ou bien si elle eût été plus serrée, plus fortement appuyée au rivage, les Anglais ne seraient pas sortis sains et saufs de cette attaque. Mais les Danois, tenant beaucoup à leur escadre de guerre, qu'ils n'étaient pas assez riches pour remplacer si elle venait à être détruite, n'ayant pas d'ailleurs reçu tous leurs matelots de la Norvége pour l'équiper, l'avaient renfermée dans l'intérieur du port et avaient cru qu'il suffisait de vaisseaux hors de service pour remplir la fonction de batteries flottantes contre les Anglais. Leurs plus braves matelots, commandés par des officiers intrépides, servaient l'artillerie de ces vieux bâtiments amarrés.

Nelson fit adopter un plan de bataille absolument semblable à celui d'Aboukir. Parker en vit le danger, aussi ne l'accepta-t-il qu'avec sa réserve habituelle. Ce plan consistait à descendre le long du Middel-Grund par la passe des Hollandais, à le doubler ensuite pour remonter dans la *Passe-Royale* et venir s'embosser vaisseau contre vaisseau à demi-portée de la ligne danoise. Nelson se chargea lui-même de l'exécution. Parker devait rester en arrière pour rallier les bâtiments maltraités. Le 31 mars fut employé à reconnaître la ligne des Danois, à sonder les passes, à combiner les mouvements de la flotte; le 1er avril au soir Nelson mouillait à Drago, en un point de l'île d'Amak. Le

lendemain matin, comme il remontait vers la *Passe-Royale*, trois de ses vaisseaux sur douze échouèrent sur les bas-fonds du Middel-Grund. Cet accident, qui faillit plus tard lui faire perdre la victoire, ne le découragea pas. Il confia l'attaque des *Trois-Couronnes* à un intrépide marin, le capitaine Riou, et vint se poster presque à bout portant de l'artillerie ennemie. A dix heures du matin, les deux nations échangeaient déjà un feu épouvantable. De Copenhague huit cents canons tonnaient contre les Anglais. Les bombardes de ces derniers lançaient une grêle de bombes qui passaient par-dessus les deux escadres pour aller tomber sur la ville.

Les Danois montrèrent un courage héroïque. Le *Provesten*, batterie flottante montée par six cents artilleurs, soutint à lui seul l'effort de quatre vaisseaux anglais. Le commandant ne le quitta que lorsqu'il l'eut vu en flammes, et, après avoir fait tuer cinq cents de ses artilleurs, il se jeta à la nage avec les cent qui lui restaient pour aller combattre sur un autre navire. Pendant ce temps, le capitaine Riou, obligé, par suite de la perte des trois vaisseaux échoués, d'employer des frégates contre le fort des *Trois-Couronnes*, était cruellement maltraité et désespérait d'éteindre son feu. Parker, voyant l'attaque échouer de ce côté, trois vaisseaux hors de l'action et Nelson aux prises avec une artillerie quadruple de la sienne, donna l'ordre de cesser le combat; Nelson, apercevant ce signal au grand mât de Parker, laissa échapper un noble mouvement de colère. Il était privé de l'usage d'un œil; il saisit sa lunette, et, la plaçant sur son œil borgne, il dit froidement : « Je ne vois pas les signaux de Parker, » puis ordonna de continuer le combat à outrance. Ce fut là une sublime imprudence suivie, comme il arrive souvent au courage téméraire, d'un heureux succès. En effet, les batteries flottantes, sur lesquelles les Danois avaient tant compté, furent peu à peu détruites : le *Danebrog* sauta avec un fracas épouvantable; les autres, désemparées, s'en allèrent à la dérive, trop lourdes et d'ailleurs trop incapables de se mouvoir pour aller se mettre sous la protection des batteries de terre; Nelson, de son côté,

avait déjà trois de ses vaisseaux littéralement rasés. Riou, qu'il avait obligé à rester devant l'attaque des *Trois-Couronnes*, avec des forces inférieures, venait d'être coupé en deux par un boulet, et ses frégates s'éloignaient devant un feu de plus en plus meurtrier. Lui-même, en essayant d'aller amarrer les navires qui avaient amené leur pavillon, avait été reçu par un feu si violent, parti de la côte, qu'il avait dû reculer. Néanmoins il usa d'audace et envoya un parlementaire au prince royal, espérant obtenir par une négociation les avantages d'une victoire qu'il voyait lui échapper. Trois de ses vaisseaux venaient encore d'échouer sur le Middel-Grund; il avait perdu plus de douze cents hommes, la moitié de ses bâtiments était hors de combat ou à peu près. Il cacha soigneusement ces détails au prince royal, et lui fit dire, au contraire, en jouant la générosité, qu'il regardait les *Danois comme les frères des Anglais*, mais que si le feu des batteries de terre l'empêchait de prendre possession des navires qu'il avait capturés, il se verrait forcé de les faire sauter. Le prince, ébranlé, ordonna la suspension du feu pour éviter à la ville un bombardement. Nelson était sauvé, car nul doute que si l'action eût continué, la flotte anglaise n'eût été contrainte de se retirer battue.

Cette attaque avait été une odieuse violation du droit des gens; mais l'Angleterre ne voulait pas admettre qu'on restât neutre avec la France. A la mort de Paul Ier (qui périt assassiné), le prince royal consentit à traiter. Le nouveau czar ne tarda pas à entrer en arrangement avec le cabinet de Saint-James, et la ligue du Nord se trouva ainsi rompue.

Les exigences de l'Angleterre à l'égard des neutres, les prohibitions dont se trouvaient frappés par suite de ces exigences les produits des États-Unis, et particulièrement le droit de visite que les croiseurs anglais s'arrogeaient sur les navires américains, sous prétexte de rechercher des matelots déserteurs, amenèrent à plusieurs reprises de vives contestations entre les deux pays, et en 1812 une

guerre ouverte. Ne pouvant ressembler à celles de l'Europe, elle se fit avec de petits corps de troupes sur les frontières, particulièrement sur celles du Canada, vainement envahi deux fois par les Américains, et avec des bâtiments isolés. La marine américaine naissante s'y couvrit de gloire et ses corsaires firent subir au commerce anglais des pertes immenses; il n'en fut pas ainsi des forces de terre. La capitale même des États-Unis, Washington, fut prise par le général Ross, qui y incendia tous les édifices publics. Cette violence fut blâmée en Angleterre même; et le général Packenham attaqua sans succès la Nouvelle-Orléans, vaillamment défendue par le général Jackson. La paix avait été conclue peu de jours auparavant aux conditions suivantes : 1° fixation d'une ligne de démarcation du côté du Canada jusqu'au lac des Bois et aux îles dans la baie de Passamaquoddy, baie située entre le New-Brunswick et l'État du Maine; 2° restitution de toutes les conquêtes; 3° les deux parties s'engagent à faire tout leur possible pour l'abolition du commerce des esclaves.

Cette guerre, qui révéla le fort et le faible des États-Unis, augmenta leur dette publique, du reste ramenée bientôt à des proportions insignifiantes pour remonter plus tard à cinq milliards de francs; mais ils n'en recueillirent pas moins de grands avantages : d'abord l'affermissement de l'Union, principalement depuis l'incendie de Washington, qui confondit dans un même sentiment les opinions déjà divergentes du Nord et du Midi; ensuite, par l'effet de l'interruption de tout commerce extérieur, l'établissement de manufactures et de fabriques; enfin la création d'une marine militaire dont la nécessité se fit sentir, et qui devint l'objet des soins du gouvernement. L'Angleterre s'était donné elle-même en Amérique une rivale.

En Europe, la lutte contre la France continuait sans interruption. Lorsque Bonaparte se saisit du souverain pouvoir, ce fut encore la Grande-Bretagne qui lui opposa la plus énergique résistance, et si elle ne put arrêter la marche triomphante du redoutable conquérant, elle acquit du

moins l'empire des mers par les victoires d'Aboukir et de Trafalgar (voir *Marine française*) difficilement remportées après d'héroïques efforts.

Cependant la compagnie des Indes, si faible à l'époque de sa fondation, avait acquis par le rapide accroissement de ses possessions une grande importance, et était devenue assez puissante pour entretenir une armée nombreuse et faire construire dans ses ports des navires qui, armés en guerre, pouvaient cependant porter des marchandises, comme les galères vénitiennes au moyen âge. — Dès 1773 on était d'avis que cette société avait besoin d'une organisation nouvelle. Jusqu'alors la cour des vingt-quatre directeurs avait tout réglé dans l'Inde sans contrôle. A cette époque, le gouvernement de la métropole intervint; un gouverneur général fut envoyé au Bengale, on créa une cour de justice dont les membres furent nommés par le roi, et la cour des directeurs se trouva placée sous la surveillance de la couronne. Dix ans plus tard, on voulut faire davantage. Une proposition de Fox qui n'avait aucun égard pour les droits des actionnaires comme pour ceux du trône, et qui transférait tout le pouvoir aux communes, fut rejetée par la chambre haute; mais une loi rédigée par le second Pitt, dans un esprit différent, fut adoptée en 1784. Les actionnaires, propriétaires originels, conservèrent de grands priviléges. Il fut décidé que mille livres sterling (vingt-cinq mille francs) d'actions donneraient droit à une voix dans l'assemblée générale des actionnaires; trois mille livres sterling (soixante-quinze mille francs) à deux voix, six mille livres sterling (cent cinquante mille francs) à trois voix, dix mille livres sterling (deux cent cinquante mille francs) et au-dessus à quatre voix. Cette assemblée générale élisait vingt-quatre directeurs, dont six sortaient tous les ans; le gouvernement de l'Inde était confié à un gouverneur général, assisté de quatre conseillers, tous nommés par les directeurs, sauf l'approbation du roi; un grand juge et trois conseillers rendaient la justice; une autre autorité dirigeait le commerce, et une commission nommée par le gouvernement

métropolitain prenait connaissance des actes de l'administration coloniale, et les contrôlait d'une manière efficace. Ce bureau avait en tout temps le droit d'inspecter les registres, se faisait délivrer des copies de toutes les dispositions importantes, influait sur la fixation des dividendes, etc. Son président siégeait parmi les ministres et était le véritable gouverneur de l'Inde : toutes les dépêches échangées entre les directeurs et leurs agents passaient sous ses yeux; il pouvait modifier les ordres envoyés par les directeurs et en donner lui-même sans les prévenir. Le général en chef était choisi par la couronne seule et le gouverneur général lui-même pouvait être rappelé par elle. En 1788, il y avait douze cent quatre-vingt-cinq persomes autorisées à voter dans l'assemblée générale, parmi lesquelles quatorze jouissaient de quatre voix, vingt-trois de trois, cent neuf de deux et onze cent trente-neuf d'une seule; les femmes avaient comme les hommes voix délibérative; il en était de même des étrangers.

Le 21 juillet 1813, une nouvelle loi fut rendue sur la compagnie des Indes, dont voici les principales dispositions. Les possessions au nord de l'équateur demeuraient sous la domination de la compagnie, qui conservait exclusivement le droit de commercer avec la Chine et d'importer du thé. Personne ne pouvait s'établir aux Indes sans la permission des directeurs; la compagnie devait consacrer tous les ans au moins un lack de roupies (environ deux cent cinquante mille francs) à l'éducation des habitants, et ne pouvait nommer aux places que des personnes qui avaient reçu quelque instruction. Cette loi posait, en outre, des règles pour le partage des dividendes, qui ne devaient jamais dépasser dix pour cent.

Les plaintes contre le monopole dont jouissait la compagnie n'en continuèrent pas moins. Le 13 juin 1833 (sous le règne de la reine Victoria), M. Grant proposa de proclamer la liberté complète du commerce de l'Asie et vit sa demande convertie en loi. L'article qui avait rencontré le plus d'opposition, surtout de la part de quelques intérêts privés,

était celui qui accordait la liberté du commerce de la Chine. On assurait que les Chinois ne voudraient traiter qu'avec la compagnie des Indes, qu'ils prohiberaient en conséquence l'exportation du thé et que l'Angleterre mourrait de soif. Aucune de ces prédictions ne s'est vérifiée, et le thé, qui n'était en aucun pays aussi cher qu'en Angleterre, n'a cessé depuis de baisser de prix sans diminuer en qualité. Il est seulement à regretter que les Anglais n'aient témoigné leur reconnaissance aux Chinois qu'en les empoisonnant d'opium, et aient poussé le cynisme jusqu'à déclarer la guerre au Céleste Empire pour faire passer de force leur infernale drogue.

Il faut constater aussi dans la législation coloniale de l'Hindoustan un autre changement très-important. Autrefois il était défendu aux Européens d'acheter des terres dans l'Inde et de s'y établir. On craignait sans doute qu'il n'arrivât pour les Indes orientales, ce qui était arrivé pour les Indes occidentales où les colons, d'une part, avaient exterminé les indigènes, et, de l'autre, s'étaient émancipés du joug de la mère patrie. Dans le bill Grant on avait supprimé toute prohibition à cet égard.

Ce bill déterminait encore en substance :

Que les territoires possédés dans l'Inde par la Grande-Bretagne continueraient à être administrés par la compagnie jusqu'au 30 avril 1854 ;

Que les priviléges, droits, pouvoirs, immunités de la compagnie demeureraient en vigueur jusqu'à cette époque;

Que les revenus des propriétés de la compagnie seraient perçus par la couronne, et serviraient à l'acquittement des dépenses occasionnées par l'administration des Indes.

Conformément au système précédemment établi, le gouvernement de l'Inde demeurait confié à un gouverneur général qu'assistait un conseil composé de quatre membres. Les mesures jugées nécessaires par le gouverneur général devaient avoir la même force dans l'Inde que les actes du parlement. La cour des directeurs demeurait, toutefois, juge en dernier ressort de leur valeur et de leur opportunité.

Enfin, fait de fort peu d'importance si Napoléon n'avait agrandi tout ce qu'il a touché, Sainte-Hélène, antérieurement sous la domination de la compagnie des Indes, passait à la couronne.

Douze ans plus tard, le 2 février 1845, cette compagnie a acheté au Danemark, moyennant trois millions cent vingt-cinq mille francs : 1° la ville de Tranquebar, sur la côte de Coromandel, et tous les districts dépendant de cette ville; 2° la ville de Frédéricsnagore, ou Serampore, et son territoire dans le Bengale; 3° un territoire dans la province de Ballassore.

Voici, du reste, un résumé des accroissements successifs de la compagnie depuis le milieu du dix-septième siècle. En 1757, Mazulipatam avait été prise et le nabab du Bengale avait cédé près de Calcutta le territoire appelé les *vingt-quatre Pergunnahs;* quatre ans plus tard, celui de Carnatie avait abandonné Madras avec les sept magans, le fort Saint-David et quelques portions du pays des Circars du nord. En 1765, le Grand Mogol donna à la compagnie le droit de lever les tributs dans le Bengale, le Bahar et l'Orissa, c'est-à-dire la souveraineté de ces riches provinces. Mais l'abandon qu'il leur fit encore du pays des Circars septentrionaux faillit amener une guerre avec le Nizam du Dekkan, qui toutefois consentit, en1766, à ratifier la concession moyennant une pension annuelle de sept lacks de roupies (1,750,000 francs), pension rachetée en 1823 pour une somme de 41,750,000 fr. En 1775, cession de Bénarès; août 1778, conquête de Chandernagor, Mazulipatam, Karikal et Pondichéry sur les Français; en 1778, prise de possession d'Ahmedabad, capitale du Carnatic, et d'une grande partie du pays des Mahrattes. En 1782, cession de l'île de Salsette, près de Bombay; en 1786, de Pulo-Penang. En 1792, le rajah de Mysore est dépouillé par lord Cornwallis d'une partie de ses domaines; la compagnie s'adjuge le Malabar, Dindigul, Salem et Baramahal. Après la mort de Typpoo, sultan de Mysore, tué en défendant sa capitale, Seringapatam, son royaume est partagé entre les Anglais, le Nizam leur allié,

qui l'année suivante rendit ce qu'il avait reçu, et un rajah, qu'ils mettent sur le trône sans lui laisser même une ombre d'indépendance. — De 1800 à 1805, les Anglais renversent le vice-roi d'Oude, le roi de Tanjore et les nababs de Surate et d'Arcot. Wellington fait alors dans le Malva ses premières armes contre les chefs mahrattes Sindéa et Holcar. — Les acquisitions de ces cinq années sont : Rohilcund et le Dooab inférieur en 1801; Furuckabad en 1802; Alighur, Delhi, Agra, Ahmmednuggur, Boorhanpore, Gawilghur, Baroach, Powanghur, Manickpatam et Kuttach en *1803 et* en 1804; plusieurs portions du Guzzerate en 1805. De 1815 à 1818, les Indiens firent un grand effort pour rejeter les Anglais hors de la Péninsule. Cette coalition de tous les États indépendants était dirigée par les Mahrattes. Les Anglais furent vainqueurs; l'empire mahratte fut détruit, et tous les petits États que la compagnie laissa subsister n'eurent qu'une indépendance nominale. En 1815, la compagnie fit l'acquisition des provinces de Kumaon Guhrwahl et de la Terrasse, au pied des monts du Népaul; en 1817, celle de Saugurr, Huttah et Darwar; en 1818, celle des provinces de Kandeish, Ajmere, Poonah, Patna, du Konkun septentrional et du sud du pays des Mahrattes.

Voyages de Cook. — Sous le règne de Georges III, si fécond en grands événements, le célèbre navigateur Cook fit quatre voyages qui contribuèrent puissamment à étendre les connaissances géographiques. — Cook, dans sa première excursion, suivit les traces de Bougainville à Pomotou et Taïti, employa ensuite six mois à faire le tour de la Nouvelle-Zélande, étudia durant l'année 1770 plus de 2,500 kilomètres de côtes de l'Australie, à laquelle il donna le nom de Nouvelle-Galles du Sud, traversa le détroit de Torrès, longea la partie méridionale de la Papouasie, d'où il se rendit à Java, et regagna l'Europe en 1771. Il repartit bientôt pour vérifier l'existence des terres australes, séjourna pendant trois ans dans les régions antarctiques, où il pénétra jusqu'au delà du 70e parallèle, ne rencontrant que des îlots déserts, et visita à son retour les Marquises, les îles Mangia,

l'archipel de Tonga, la Nouvelle-Calédonie ainsi que plusieurs autres groupes de la Polynésie. Le troisième voyage de Cook (1776) eut pour but de trouver un passage au nord de l'Amérique. Il longea les côtes de la presqu'île d'Alaska, franchit le détroit de Behring, mais ne put guère dépasser le 70e degré de latitude. Obligé de s'éloigner de ces régions glacées, il compléta l'exploration des îles Hawaï, qu'il avait reconnues en passant et nommées Sandwich en l'honneur d'un lord de l'amirauté anglaise. C'est dans la plus grande de ces îles (Hawaï) qu'il fut tué par les naturels, en 1779.

Le règne de Georges III finit, à proprement parler, en 1811. Sa raison, depuis si longtemps chancelante, l'ayant tout à fait abandonné à la suite de la mort de sa fille, la princesse Amélie, un bill avait fait passer l'autorité royale entre les mains du prince de Galles, son fils aîné. Le vieux roi fut conduit à Windsor, où il resta jusqu'au jour de sa mort (29 janvier 1820). Il n'était point fou furieux et avait conservé la douceur de son caractère. Le peuple se découvrait avec respect lorsqu'il voyait passer ce vieillard chez qui, dans les dernières années, une cécité complète était venue s'ajouter à la démence. Quand Georges III descendit au tombeau, il atteignait sa quatre-vingt-deuxième année et en avait régné soixante.

Georges IV (1820-1830). — Georges IV fut méprisé comme homme privé et détesté comme roi. Il reconnut l'indépendance des républiques de l'Amérique méridionale, rendit de nombreuses lois contre la liberté de la presse et eut à réprimer des troubles incessants dans l'Irlande. En 1827, ses forces navales, unies à celles de la France et de la Russie, détruisirent complétement la flotte turco-égyptienne dans la baie de Navarin (voir *Marine française*).

Sous le règne de Georges IV, la compagnie des Indes agrandit encore son immense territoire. En 1820, elle acquit le Konkun méridional; en 1824-26 (après une guerre avec le roi d'Ava), Arracan, Assam, Martaban, Tarvy et Mergui, avec les îles de Cheduba et de Ramrée; en 1824, l'île de Singapore; en 1825, Malacca; en 1826, Tanoy, Ye, Tenasserim.

Guillaume IV (1830-1837). — Guillaume IV honora son règne par l'abolition de l'esclavage (1834) et donna à tous les propriétaires d'esclaves, comme indemnité, cinq cent millions de francs. Les croisières, surtout celle d'Afrique, coûtèrent aussi des sommes importantes. — Quoique blessé, comme Anglais, des conquêtes de la France en Algérie, Guillaume se montra disposé à s'unir étroitement à la maison d'Orléans, surtout après que Louis-Philippe eut renoncé pour l'un de ses fils au trône de Belgique, afin d'y laisser monter Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte.

Guillaume vit s'ouvrir à Londres la célèbre conférence où furent traitées les questions relatives à la Pologne et à l'Italie. C'est dans cette conférence que fut conclue l'alliance entre l'Angleterre et la France, désignée depuis sous le nom de *quadruple alliance* lorsque l'Espagne et le Portugal y furent associés; l'Angleterre et la France s'engageaient à maintenir sur le trône d'Espagne la reine Isabelle II et sur celui de Portugal la fille de don Pedro, dona Maria.

Sous le règne de Guillaume IV, la compagnie des Indes fit l'acquisition de Cachar (1832), de Coorg et de Lhoodiana (1834), de Igteeah (1835), et fut soumise à l'action directe du gouvernement.

Victoria (1837). — L'avénement de la reine Victoria amena la séparation de la couronne britannique de celle de Hanovre. Cette dernière contrée était réunie à l'Angleterre depuis l'élévation au trône d'Angleterre de Georges Ier, électeur de Hanovre et chef de la branche cadette dite de Brunswick-Lunebourg; mais en 1814, l'électorat de Hanovre ayant été érigé en royaume, il avait été décidé par le congrès de Vienne que cette principauté serait séparée de la Grande-Bretagne lorsqu'une princesse ceindrait le diadème du Royaume-Uni. La couronne de Hanovre revenait à Ernest, duc de Cumberland, oncle de la reine. Il l'accepta, et son départ excita une joie universelle parmi les membres des partis whig et radical. Toutefois le duc de Cumberland ne voulut point faire abandon de ses droits à la couronne

d'Angleterre; il prêta serment de fidélité à sa nièce et conserva par là le droit de siéger à la chambre haute.

Le couronnement de la reine Victoria se fit en 1838, à Westminster. Cette cérémonie eut le plus grand éclat; tous les États de l'Europe s'y trouvèrent représentés. — A la fin de cette même année 1838, il fut décidé que la jeune reine unirait sa destinée à celle du prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Le mariage fut célébré le 10 février 1839, dans la chapelle royale de Saint-James, avec la plus grande pompe et sans omission d'aucune des formalités religieuses qui, en Angleterre, prêtent un caractère si frappant à ces solennités officielles. — La population s'associa par des démonstrations enthousiastes au bonheur que cette union promettait à la famille royale.

Guerre de l'Afghanistan (1840-1843). — L'accroissement de la puissance des Russes en Asie portait ombrage à l'Angleterre, qui résolut d'attaquer les princes hindous partisans du czar.

Lord Auckland, dans une déclaration publique, s'efforça de justifier la guerre qu'il allait entreprendre : il commençait par rappeler l'intérêt qu'avait le commerce anglais à obtenir la libre navigation de l'Indus et à exercer une légitime influence dans l'Asie centrale; il signalait les actives intrigues poursuivies dans l'Afghanistan, afin d'étendre l'autorité de la Perse jusqu'aux bords de l'Indus et même au delà; le siége de Hérat, entrepris par l'armée persane, malgré les remontrances solennelles et réitérées d'un agent anglais; enfin la nécessité où se trouvait placée la Grande-Bretagne de regarder la marche des armées du roi de Perse dans l'Afghanistan comme un acte d'hostilité contre son propre territoire.

Le 17 février 1840, l'armée du Bengale traversa l'Indus, força l'entrée du Bolan le 19 mars, sans trouver de résistance, arriva le 8 mai à Kandahar, et, après un mois de repos, se remit en marche pour Caboul. Une énergique résistance lui fut opposée par les Afghans, et ce fut avec la plus grande difficulté qu'elle s'empara de Caboul. Des

symptômes de mécontentement ne tardèrent pas à se manifester, puis les populations prirent les armes, et l'armée anglaise, trop peu nombreuse pour pouvoir résister, fut en partie massacrée. — Lord Ellenborough répara peu à peu ce grave désastre et détruisit, par une série de combats brillants, l'effet moral que les malheurs du Caboul avaient produit sur les habitants du pays. Pendant le même temps, les Béloutchis, excités par la rébellion des Afghans, s'étaient aussi soulevés contre les Anglais; sir Ch. Napier anéantit leur puissance et transforma leurs districts en une province tributaire.

Guerre avec la Chine (1840-1842). — A l'époque même où les Anglais entraient en lutte avec les hordes guerrières de l'Afghanistan, ils se disposaient également à faire sentir l'effet de leurs armes aux paisibles habitants du Céleste Empire; voici à quelle occasion. — Depuis bien longtemps l'opium était importé en Chine non-seulement par les Anglais, mais encore par les Hollandais et par les Américains. Toutefois l'Angleterre, à cause de la proximité de ses immenses possessions de l'Inde, pouvait en introduire sur le territoire chinois une quantité beaucoup plus considérable qu'aucune autre puissance. En 1816 et 1817, les Anglais avaient infecté la Chine de trois mille deux cent dix caisses d'opium; en 1827, le nombre des caisses s'éleva à neuf mille neuf cent soixante-neuf; en 1832, à vingt-trois mille six cent soixante et dix; en 1837, à trente-quatre mille, avec un bénéfice de soixante-seize à quatre-vingts millions de francs. La culture des pavots pour la fabrication de l'opium se faisait sur une grande échelle dans différentes parties des Indes orientales, et particulièrement à Malwah, à Bénarès et à Bahar, à tel point que toute autre exploitation de la terre y était négligée.

Frappé des terribles effets produits par l'abus de l'opium, le gouvernement chinois en avait interdit le commerce; mais cette prohibition n'avait jamais été respectée, lorsque, au mois de février 1839, un Chinois, convaincu d'avoir pris part au trafic de l'opium, fut pendu devant les facto-

reries étrangères. Cet acte violent et parfaitement inattendu ne pouvait manquer d'être considéré comme une insulte pour les Européens, dont les factoreries amenèrent immédiatement leur pavillon. Le 18 mars suivant, le commissaire impérial Linn rendit deux décrets : l'un adressé aux marchands *hongs*, ceux auxquels seuls il est permis de trafiquer avec les marchands étrangers, l'autre à ces derniers, par lesquels il déclarait que l'opium chargé tant sur les navires qui se trouvaient dans l'intérieur des ports, que sur ceux qui étaient mouillés au dehors, devait être immédiatement remis au gouvernement chinois. Le capitaine Elliot, consul d'Angleterre, ainsi que les autres résidents européens de Canton, furent saisis et menacés de mort si, dans l'espace de trois jours, le décret n'avait pas reçu son exécution. Plus de vingt-deux mille caisses furent livrées aux autorités chinoises et leur contenu jeté à l'eau.

Le 18 juin 1840, une expédition, placée sous le commandement supérieur du contre-amiral George Elliot, quitta Singapore; le 28 juin, elle arriva à l'embouchure de la rivière de Canton, où elle prit à son bord le capitaine Elliot, et le 24 juillet elle jeta l'ancre devant la ville de Ting-Hae, dans l'île de Chousan, au sud-est de Nankin. Les forces navales anglaises se composaient de dix-sept navires de guerre et de quatre grands pyroscaphes portant six mille six cents Européens, deux mille cipayes ou lascars, cinq mille soldats et matelots amenés d'Angleterre, ce qui élevait l'ensemble du personnel à quinze mille hommes environ. Les Chinois essayèrent de s'opposer au débarquement; mais ne tardant pas à comprendre l'inutilité de leurs efforts, ils abandonnèrent précipitamment leurs jonques de guerre, les positions qui dominaient la ville, la ville elle-même, et lorsque le général Burrel, après avoir pris ses dispositions pour l'assaut, fit le lendemain reconnaître la place, il acquit la certitude que les troupes chinoises et la population s'étaient enfuies. La ville de Ting-Hae et ses faubourgs renfermaient plusieurs distilleries et un approvisionnement immense de *sam-chou*, boisson spiritueuse qui forme, pour

les îles de Chousan, une branche de commerce considérable. Les soldats européens, ayant découvert ces entrepôts de liqueurs fortes, puisèrent dans l'ivresse une exaltation terrible : la ville fut livrée au pillage, des excès sans nom eurent lieu, et la terreur causée aux habitants de Ting-Hae fut si profonde qu'ils ne se décidèrent que bien longtemps après à revenir dans leurs foyers.

Les Chinois sont passés maîtres dans l'art de négocier. Aux progrès des Anglais, aux prises des villes et points fortifiés, l'empereur répondit en destituant, en châtiant les fonctionnaires. — Enfin, le 29 août 1842, une nouvelle expédition conduite par l'amiral Parker ayant pénétré à l'embouchure du grand fleuve Yang-tsé-Kiang, et menacé le canal impérial, qui fait communiquer le Midi avec le Nord, on conclut et signa un traité dont les stipulations les plus importantes étaient : 1° paix et amitié durables entre les deux nations; 2° engagement pris par la Chine de payer vingt et un millions de dollars (cent seize millions sept cent soixante mille francs) pendant l'année courante et les trois années suivantes; 3° ouverture des ports de Canton, Amoy, Fou-Tchéou, Ning-Po et Shang-Haï au commerce étranger; autorisation à des agents consulaires de résider dans lesdits ports; 4° cession à Sa Majesté Britannique et à ses successeurs de l'île de Hong-Kong dans la baie de Canton.

Quant à l'opium, les malheureux Chinois en absorbèrent plus que jamais, et dès 1843 la contrebande anglaise leur en faisait parvenir quarante mille caisses qu'elle leur vendait plus de cent millions de francs.

Droit de visite. — Affaire Pritchard. — Des traités avaient été conclus (en 1831 et 1833) entre l'Angleterre et la France pour la répression de la traite des nègres; ces traités réglaient l'application d'un droit de visite mutuel et déterminaient les parages où les navires des deux nations devraient l'exercer. Le 20 décembre 1841, une convention nouvelle étendit les parages dans lesquels les bâtiments de commerce français pourraient être visités et diminua les garanties attachées au nombre des croiseurs; mais un pa-

ragraphe spécial ajouté à l'adresse de la chambre en empêcha la ratification.

L'opinion publique exigeait davantage encore. Le ministre dut négocier l'annulation de tous ces traités impopulaires, et la convention de 1845 substitua au droit de visite la vérification de la nationalité du pavillon.

La Grande-Bretagne prenait partout des positions pour son commerce. Le gouvernement français, voulant l'imiter, obtint en 1842 la cession des Marquises, et comme cet archipel stérile ne pouvait être que de bien peu d'utilité, l'amiral du Petit-Thouars résolut de former des établissements à Taïti, et une convention conclue le 29 septembre avec la reine Pomaré plaça les îles de la Société sous la protection de la France. Aussitôt les missionnaires-marchands anglais excitèrent la reine contre nous, et, à la suite de quelques actes d'hostilité, du Petit-Thouars se crut en droit de s'emparer de Taïti; mais les sociétés bibliques d'Angleterre, ainsi que nous l'avons déjà dit (voir *Marine française*), élevèrent la voix en faveur de Pritchard, principal instigateur des troubles, et Louis-Philippe, dans la crainte de porter atteinte à l'entente cordiale, désavoua du Petit-Thouars.

En 1845, l'Angleterre s'unit à la France pour intervenir dans la Plata; une escadrille força une estacade établie à Punta de Obligado, remonta le Parana et rétablit la libre navigation du fleuve (voir *Marine française*).

Vers la même époque, la Grande-Bretagne s'unit encore à la France contre la reine de Madagascar; mais, faute de moyens suffisants, l'expédition eut un mauvais succès (voir *Marine française*).

Guerre de Russie (1854-1856). — En 1854, l'Angleterre et la France (auxquelles s'unit plus tard le roi de Sardaigne) conclurent une alliance offensive et défensive pour protéger l'empire ottoman, que menaçait la Russie. Au commencement de janvier 1854, les forces de terre et de mer anglo-françaises se dirigèrent vers la Crimée, défirent complétement les Russes sur les bords de l'Alma, assiégèrent

Sébastopol, vainquirent de nouveau les troupes du czar à Inkermann, ainsi qu'à Balaclava, et s'emparèrent de cette place importante (voir *Marine française*).

Expédition de Chine (1860). — Une grave insulte faite aux envoyés de France et d'Angleterre nécessita en 1860 une expédition contre le Céleste Empire. Un corps expéditionnaire anglo-français, vaillamment secondé par les canonnières des escadres, s'empara des forts de Tacou, défit les Chinois à Tchang-Kin, puis à Palikao, s'avança jusque sous les murs de Pékin et força le frère de l'empereur à traiter (voir *Marine française*).

Expédition du Mexique. — Résolue de mettre un terme aux violences exercées par le gouvernement mexicain contre les étrangers, l'Angleterre s'unit à la France et à l'Espagne en 1861, pour une action commune, et ces trois puissances signèrent à cet effet un traité dit *convention de Londres*. Le 17 décembre, les Espagnols occupèrent la Vera-Cruz ainsi que Saint-Jean d'Ulloa; au mois de janvier 1862, l'amiral Jurien de la Gravière débarqua cinq mille cinq cents hommes, et l'escadre anglaise fut chargée de surveiller la côte avec mille soldats de marine. Mais bientôt la mésintelligence éclata entre les alliés; ils ne purent s'entendre sur l'interprétation du traité de Londres; une rupture s'ensuivit, et seule, abandonnée des Anglais et des Espagnols, la France dut poursuivre la lutte (voir *Marine française*).

Abolition de l'acte de navigation. — Autonomie accordée par l'Angleterre à ses colonies. — Les colonies anglaises, depuis longtemps placées sous un régime d'exception, avaient toujours été soumises à de nombreuses restrictions pour leur commerce comme pour leur navigation; il est vrai que, par une juste et naturelle compensation, elles avaient joui non pas sans doute d'un monopole absolu, mais au moins de priviléges très-importants pour l'introduction de leurs denrées sur les marchés de la métropole. Or, ces prérogatives, considérées comme des droits en présence des devoirs imposés aux colons, avaient reçu de sir Robert Peel et de lord John Russell les plus rudes atteintes. Les deux

coups les plus sensibles avaient été les dégrèvements effectués et sur les céréales et sur les sucres de provenance étrangère; les deux branches principales de la production coloniale se trouvaient ainsi menacées par une concurrence redoutable. Tout, d'ailleurs, semblait indiquer que le gouvernement britannique ne pourrait s'arrêter dans la voie de liberté commerciale où il était entré. Le maintien des droits différentiels en faveur de certaines provenances coloniales n'aurait été qu'une injustifiable anomalie, et le moment devait arriver où les produits étrangers seraient placés, à leur importation dans le Royaume-Uni, sur le même pied que les articles similaires de l'agriculture ou de l'industrie coloniales.

Les colonies n'avaient pas conçu l'espoir de lutter contre ce mouvement irrésistible; loin de là, elles poussaient l'Angleterre en avant dans la carrière des réformes, mais elles exigeaient leur part des libéralités de la loi. Confiantes dans ce principe d'évidente justice que le retrait de leurs prérogatives devait entraîner de droit le retrait des charges dont ces prérogatives étaient le prix, elles demandaient hautement à la métropole l'abolition immédiate des tarifs différentiels et des restrictions de toutes sortes qui leur étaient imposés tant pour le transport de leurs produits sous pavillon étranger que pour l'importation des objets nécessaires à leur consommation.

Lord John Russell était d'autant plus disposé à faire droit aux réclamations des colonies, qu'il comptait bien ne pas s'arrêter dans la voie du *free trade* ou *libre-échange*. Il obtint du parlement la révocation de ce fameux *acte de navigation* qui, en 1651, avait interdit à tout autre navire qu'à un navire anglais d'importer des produits de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et ne permettait à la marine des États européens que l'importation des produits du sol ou de l'industrie du pays auquel appartenait le navire. Cet acte, en forçant les Anglais à ne compter que sur leur marine pour se procurer les productions du monde entier, avait fait de cette marine la première du monde. Mainte-

nant la concurrence n'était plus à redouter, et il fut déclaré que désormais tous les navires étrangers seraient complétement assimilés aux navires anglais pour l'importation comme pour l'exportation de toute espèce de marchandises, soit coloniales, soit européennes. Ensuite lord John Russell présenta dans la chambre des communes le projet qui avait pour but de régler les destinées de l'immense empire colonial de la Grande-Bretagne. L'esprit fondamental de cette mesure pouvait être caractérisé en peu de mots : substitution dans le gouvernement colonial du système représentatif au système administratif; reconnaissance de ce qu'on peut très-bien appeler l'autonomie des colonies, et par conséquent, pour une époque plus ou moins rapprochée, signal de leur émancipation. La suprématie de la métropole est toujours maintenue en principe par la nomination directe des gouverneurs, par le droit de veto de la couronne; mais un temps viendra nécessairement où les olonies, prenant une personnalité, flotteront libres et indépendantes sur les grandes mers, comme les États-Unis d'Amérique.

Lord John Russell crut devoir protester contre toute pensée d'abandonner pour le moment les colonies à elles-mêmes; c'était néanmoins une idée qui faisait son chemin toute seule et qui avait de nombreux partisans jusqu'au sein de la métropole, notamment dans sir William Molesworth d'abord, le chef des radicaux philosophes, puis dans l'école de Manchester. Il s'était formé à Londres une association nouvelle sur le même plan et avec les mêmes éléments que la fameuse *anti-corn-law-league*, sous le nom de « Société pour la réforme coloniale. » Cette société, dans laquelle figuraient plusieurs pairs et un assez grand nombre de membres des communes, était en correspondance régulière avec toutes les colonies et avait déjà pris de très-grands développements. C'étaient, sans nul doute, l'activité et l'unité qu'elle avait imprimées aux réclamations des diverses colonies qui avaient forcé le gouvernement anglais à présenter un projet de loi. Du reste, le nouveau bill n'était

qu'une consécration de la réforme commerciale et un dernier coup porté aux protectionnistes. Sous ce rapport, les anciens chefs de la ligue avaient bien su ce qu'ils faisaient en se mettant encore à la tête de l'association coloniale. Les réformateurs ne demandaient pas immédiatement la séparation des colonies et de la métropole. Ils réclamaient pour toutes les colonies dont la population avait été formée principalement d'émigrants de la Grande-Bretagne la pleine liberté d'administrer leurs propres affaires, et dans cette catégorie ils rangeaient les colonies de l'Amérique du Nord, celle de l'Afrique méridionale, celle de l'Australie, la terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Zélande. La société, par l'organe de son bureau, avait déclaré *que, pour le moment, elle bornait là ses opérations.*

Ce qui prouverait, au besoin, que le mouvement de réforme avait pris de sérieuses proportions, c'est que lord John Russell avait adopté pour texte de son projet de loi les propositions mêmes de la nouvelle ligue. En ce qui concernait les colonies de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire le Canada, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, il y avait peu de chose à faire, car ces provinces jouissaient déjà du gouvernement représentatif presque dans sa plénitude. Pour le cap de Bonne-Espérance, il y a d'abord le gouverneur, comme représentant de la couronne, puis deux chambres dont la seule différence est dans le chiffre du cens électoral. La chambre représentative dure cinq ans, la chambre législative, nommée par les électeurs d'un degré beaucoup plus élevé, dure huit ans, mais est renouvelée par moitié tous les quatre ans. Dans les colonies de l'Australie, il n'y a qu'une seule chambre, dont deux tiers nommés par des électeurs, l'autre tiers par le gouverneur. Cette assemblée a elle-même le droit de décider si le système des deux chambres lui semble préférable, auquel cas la couronne ne ferait point usage de son veto. Pour la Nouvelle-Zélande le système représentatif n'a commencé qu'en 1853. Il faut rendre à l'Angleterre cette justice que partout où elle fonde des colonies, elle y porte avec elle les institutions libérales

de la mère patrie. Elle peut dire à bon droit qu'elle les prépare elle-même à l'indépendance : l'Amérique du Nord en est un exemple; et c'est un grand enseignement que ce passage si prompt de toute une nation, d'une révolution à un gouvernement régulier et libre. C'est que les chartes, sauf exceptions, accordées aux colonies d'Amérique par les rois d'Angleterre, leur avaient donné depuis longtemps l'éducation de la liberté; et aujourd'hui encore il y a telle partie de l'Union, le Rhode-Island par exemple, qui a gardé la constitution que lui avait octroyée Charles II.

Il n'est pas un homme politique en Angleterre qui ne soit préparé, dans un délai plus ou moins long, à la séparation des colonies et de la métropole, au détachement successif de ces pierres du diadème britannique. Ce n'est qu'une affaire de temps et c'est le résultat naturel du progrès même des colonies. Mais pour un peuple le temps est long et le monde est vaste; et, dans tous les cas, c'est un honneur pour un pays que son premier ministre puisse dire, comme l'a si noblement fait lord John Russell : « Le temps viendra où nos colonies auront tellement grandi en richesse et en population qu'elles pourront s'écrier : *Nous sommes assez fortes pour être libres, le temps est venu de revendiquer notre indépendance, en restant en paix avec l'Angleterre.* Nous n'en sommes pas encore là; mais rendons-les, autant que possible, capables de se gouverner elles-mêmes; faisons qu'elles grandissent en force et en prospérité, et, quoi qu'il arrive, nous aurons la consolation de pouvoir nous dire que nous avons contribué au bonheur de l'humanité. »

Si l'Angleterre a bien des taches dans son histoire, cette grande politique qu'elle suit, surtout depuis Canning, et que Fox avait déjà proclamée avec tant d'éclat lorsqu'il n'était guère possible d'entrevoir son triomphe, efface bien des fautes. L'affranchissement des noirs, la réforme électorale, la liberté commerciale, la liberté coloniale, sans compter l'assistance prêtée à la Grèce, à la Belgique, à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie, sont d'immenses bienfaits

qui jettent un voile glorieux sur la tragique histoire des temps passés, sur la corruption qui signala les commencements du régime parlementaire, sur les iniquités commises par l'esprit mercantile. Voilà comment un peuple grandit et légitime son empire, comment de sages réformes préviennent les révolutions. Ce sera l'éternel honneur du régime parlementaire anglais d'avoir ainsi progressivement et sans secousses, par la libre et publique discussion des affaires nationales, gagné toutes ces victoires qui ont profité à l'Angleterre sans doute, mais qui profiteront aussi au monde, car ce ne sera pas impunément qu'aura été donné l'exemple de la liberté adoptée et sauvée dans la triple sphère de la politique, de la religion et de l'économie sociale.

Révolte de l'Inde (1857-1858). — La guerre d'Orient avait eu dans toute l'Asie, surtout parmi les musulmans, un retentissement beaucoup plus profond, beaucoup plus étendu qu'on ne le soupçonna d'abord. Fort inexactement instruits de la vérité des faits, ignorant complétement et l'extrême détresse du sultan et les incomparables services que lui avaient rendus l'Angleterre ainsi que la France, ils ne voyaient que l'attaque sacrilége tentée par une nation étrangère (la Russie) contre le représentant de Mahomet, d'où pour eux un redoublement de haine à l'égard de tous les chrétiens, sans distinction de nation.

Quant aux Hindous, aux sectateurs du brahmanisme, infiniment plus nombreux sur les bords du Gange que les musulmans, ils partageaient sans doute leur haine du christianisme, mais la guerre d'Orient avait été pour eux, avant tout, un sujet de crainte. Le bruit était répandu que si elle se prolongeait, les Anglais se verraient forcés, vu le manque d'hommes, d'appeler à eux un certain nombre de cipayes. Or, on connaît la répugnance des brahmines pour l'*eau noire*, comme ils appellent la mer. Déjà, en 1782, trois régiments du Bengale s'étaient mutinés pour ne pas s'embarquer. Cependant on croyait pouvoir compter sur la fidélité des cipayes; on ne tarda pas à voir qu'on avait tort de compter sur ces troupes indigènes. Le 22 janvier 1856, des

symptômes de mécontentement commencèrent à se manifester : le roi d'Aoude venait d'être injustement dépouillé de ses États, et il y avait parmi les populations musulmanes et hindoues une tradition qui limitait à cent ans la domination anglaise dans l'Inde. Or, cette domination avait commencé en 1757. Une vaste conspiration militaire se forma, et l'on vit circuler dans les villages des gâteaux mystérieux qui servaient de signes de ralliement entre les conjurés. Tout à coup le bruit courut que les nouvelles cartouches fournies par les Anglais aux cipayes étaient enduites de graisse de vache, animal sacré pour les Hindous. A Mecrut, le 9 mai 1857, les cipayes d'une compagnie refusèrent de s'en servir; quatre-vingt-cinq d'entre eux furent condamnés à dix ans de prison. Mais le lendemain le régiment tout entier se souleva, délivra les condamnés, entraîna les autres régiments, et il se fit un affreux massacre d'officiers et de fonctionnaires européens. Le 12, les rebelles se rendirent maîtres de Delhi; ils mirent à leur tête le dernier Grand Mogol, qui languissait dans une honorable prison, et le proclamèrent roi de l'Inde. Bientôt tous les régiments cipayes des présidences d'Agra et du Bengale furent en pleine révolte; on put croire un moment que c'en était fait de la domination anglaise dans l'Inde. Il y eut des scènes horribles à Luknow, à Cawnpour, où se trouvait le principal chef des cipayes, Nana-Sahib, prince indigène autrefois dépossédé par la compagnie. La vie des Européens n'était en sûreté nulle part; la barbarie l'emportait, et la rage des rebelles s'assouvissait sur tout ce qui portait le nom de chrétien.

Les officiers et les soldats anglais firent preuve en cette circonstance d'une fermeté et d'un courage extraordinaires, dont l'éclat fut malheureusement terni par de sanglantes représailles. Le général Havelock, qui périt au milieu de la lutte, se distingua particulièrement par son habileté et par son énergie. La prise de Delhi (20 septembre) et les victoires répétées du général en chef, sir Colin-Campbell, rendirent enfin l'ascendant aux armes anglaises; il fallut

cependant une seconde campagne dans l'Aoude, en 1858, pour réduire complétement la rébellion. Nana-Sahib disparut, les autres chefs furent pris ou tués, et la tranquillité fut rétablie. Mais le gouvernement anglais sentit la nécessité de concentrer davantage l'autorité. La compagnie fut supprimée ; le gouvernement direct de l'Inde fut conféré à la couronne et la reine Victoria prit le titre d'impératrice de l'Hindoustan (1858). L'armée des Indes fut également supprimée et l'on n'employa plus dans la colonie que des troupes royales. En même temps on s'occupa d'améliorer le sort des Hindous; on pressa l'exécution des chemins de fer, on introduisit sur une vaste échelle la culture du coton, et l'on reconnut que, pour prévenir de nouveaux désastres, il importait de traiter les indigènes dans un esprit plus chrétien. L'Hindoustan anglais se compose de pays qui appartiennent à l'Angleterre et des possessions de princes qui sont vassaux. Il est partagé en trois grandes présidences : 1° la présidence du Bengale (au nord), dont la population est d'environ 55,000,000 d'habitants et la capitale Calcutta; 2° la présidence de Madras, capitale Madras, qui comprend le sud de l'Hindoustan, et dont la population est d'environ 22,500,000 habitants; 3° la présidence de Bombay (au N.-O.), dont la population est d'environ 12,000,000 d'habitants. De cette présidence dépendent : l'île de Ceylan; les Laquedives, qui appartiennent au souverain de Cananor, vassal des Anglais, et les Maldives, dont le sultan est également tributaire. Il y a un ministre secrétaire d'État pour les Indes, assisté d'un conseil consultatif de quinze membres. Un vice-roi, gouverneur général des Indes, réside à Calcutta; il y a, en outre, un lieutenant gouverneur pour la présidence du Bengale et des gouverneurs pour les présidences de Madras et de Bombay, assistés d'une sorte de ministère. Chaque présidence est divisée en districts dont le principal fonctionnaire est le collecteur des impôts, qui dirige également la justice, la police, les travaux publics, etc. Les États protégés sont gouvernés nominalement par des princes indigènes, surveillés par des résidents anglais, et

l'on peut mettre des garnisons anglaises dans leurs places fortes. L'armée s'élève à cent quatre-vingt-dix mille hommes dont soixante-dix mille soldats anglais. Le revenu est de plus de 1,100,000,000 francs.

Affaire du Brésil. — Le Brésil, généralement tranquille à l'intérieur, a eu avec l'Angleterre en 1863 une querelle qui a réveillé le sentiment national et rallié tous les partis à la couronne.

L'Angleterre se plaignait que la traite des noirs fût encore pratiquée par le Brésil et prétendit l'empêcher au détriment des droits souverains du pays, à qui, d'ailleurs, on ne pouvait reprocher un seul fait de traite depuis 1851. Les rapports étaient ainsi tendus, lorsque l'Angleterre crut pouvoir ajouter à ses griefs la manière dont avait été traité l'équipage d'un navire anglais qui avait fait naufrage sur la côte brésilienne, et l'arrestation, momentanée du reste, de quelques officiers d'un autre navire qui s'étaient trouvés compromis dans une querelle. Le gouvernement brésilien expliqua les faits d'une façon très-satisfaisante, mais l'Angleterre ne voulut d'abord rien entendre. C'était l'abus de la force. L'opinion au Brésil se déclara vivement en faveur du gouvernement, qui se montra résolu à braver la Grande-Bretagne plutôt que de se soumettre à d'injustes exigences. — Cette affaire ne se termina que dans les derniers jours de 1864, et à l'honneur du Brésil.

Guerre d'Abyssinie. — Pendant ces dernières années, un prince nommé Kassa s'était distingué dans une guerre contre les Égyptiens, avait pris peu à peu une grande influence et, détruisant l'un après l'autre ses rivaux, s'était fait couronner négus (roi des rois) d'Éthiopie, et sacrer par l'abouna, ou patriarche copte de l'Abyssinie, sous le nom de Théodoros. Un moment on put croire qu'il serait le régénérateur de ce pays; il accueillit favorablement les missionnaires, entra en rapport avec l'Europe et témoigna les meilleures dispositions à l'égard de la civilisation occidentale. Mais ses mœurs ne tardèrent pas à devenir féroces; il comprima par de sanglantes exécutions les révoltes contre

son autorité, incendia les villes et les villages qui osaient lui résister, et régna en vrai monarque africain. Des étrangers, missionnaires, commerçants, industriels, avaient été attirés à sa cour et parmi eux se trouvait le consul général anglais Cameron; Théodoros les retint prisonniers, et pendant plusieurs années l'Angleterre fit de vains efforts pour obtenir la liberté des captifs. Après de nombreuses et inutiles tentatives, l'honneur anglais se trouva engagé; et, en 1867, une expédition fut résolue. On fit de grands préparatifs et sir Robert Napier fut chargé du commandement en chef de l'expédition. Les derniers mois de 1867 furent employés aux préparatifs; au mois de décembre, les Anglais arrivèrent sur la côte et s'y établirent facilement. Le général Napier débarqua dans les premiers jours de janvier et se mit aussitôt en devoir d'aller délivrer les prisonniers retenus dans les forteresses de Magdala et de Dabra-Tabor, situées à une grande distance dans l'intérieur des terres. L'Angleterre proclama hautement qu'elle n'avait aucune idée de conquête et qu'elle ne voulait que venger la civilisation; Théodoros, de son côté, déclara qu'il combattrait à outrance, et, quoique entouré d'ennemis, même à l'intérieur, il pouvait espérer de venir à bout des étrangers, grâce aux difficultés naturelles que le pays présente à la marche d'une armée et aux ravages que les maladies feraient dans l'armée envahissante lorsque arriverait la saison des grandes pluies. Mais les Anglais avaient tout prévu et ils montrèrent autant de constance et d'activité que de prévoyance. Sir Robert Napier employa deux mois à tout préparer et à se procurer des intelligences parmi les princes du pays, qui étaient fatigués du joug de Théodoros. Le 12 mars, il partit d'Antalo et s'avança rapidement sur Magdala. Un mois de marche à travers un pays montagneux, entrecoupé de rivières, sans routes, amena les Anglais dans le voisinage de la ville.

Théodoros ne s'était pas endormi pendant ce temps; lui-même avait exécuté de Dabra-Tabor à Magdala une marche presque aussi difficile à cause de la lourde artillerie qu'il

traînait après lui et des mauvaises dispositions de plusieurs princes dont il traversait les territoires. Le 10 avril, jour du vendredi saint, les deux armées ennemies se trouvèrent en présence; il y eut un combat acharné; les Abyssins furent vaincus. Le 11, Théodoros envoya demander la paix; sir Robert Napier ne voulut l'accorder qu'à la condition que Théodoros relâcherait immédiatement tous ses prisonniers européens, qu'il livrerait Magdala et qu'il se rendrait lui-même à discrétion. Théodoros, furieux de cette réponse, jura qu'il ne serait jamais l'esclave d'aucun homme et tenta de se tuer d'un coup de pistolet. On l'en empêcha. Passant tout à coup à d'autres sentiments, il mit les prisonniers en liberté, et, le jour de Pâques, 12 avril, fit de nouvelles ouvertures pour la paix. Le général anglais refusa même de les entendre. Théodoros, désespéré, résolut de mourir en brave. Il congédia son armée, ne garda avec lui qu'un petit nombre de serviteurs dévoués et s'enferma dans la forteresse de Magdala. Les Anglais montèrent à l'assaut et la forteresse fut emportée. La poignée de braves qui entouraient Théodoros se défendit jusqu'à la fin. Quand il n'y eut plus moyen de résister, Théodoros s'éloigna jusqu'aux buttes qui couvrent le plateau où est établie la forteresse, renvoya ceux de ses compagnons qui pouvaient encore se tenir debout, disant au seul homme resté auprès de lui : « C'est fini! Je ne tomberai pas vivant entre leurs mains. » Il se mit le canon d'un pistolet dans la bouche, tira et tomba mort. C'était le lundi de Pâques, 13 avril.

La ville de Magdala fut livrée au pillage, puis on songea à la retraite. Le prince du Tigré, qui s'était montré l'ami des Anglais, est devenu le principal souverain de l'Abyssinie; mais depuis le départ de l'armée expéditionnaire l'anarchie règne dans cette vaste contrée. Un fils de Théodoros a été emmené en Angleterre. On ne sait s'il ne sera pas un jour un instrument dans la main du vainqueur. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre s'est retirée comme elle en avait montré l'intention, et l'on peut dire que, jusqu'à présent, les résultats de l'expédition n'ont pas répondu à ce

qu'on pouvait en attendre dans l'intérêt de la civilisation. Sir Robert Napier a été élevé à la pairie; l'honneur anglais a été vengé et la supériorité de la discipline militaire européenne a été une fois de plus constatée; mais on peut trouver que Théodoros, après qu'il eut renvoyé les prisonniers, eût dû être traité avec moins de rigueur, et que l'armée victorieuse n'aurait pas dû croire son œuvre achevée avant la complète pacification du pays.

La flotte britannique se compose actuellement de soixante navires blindés, trois cents navires à vapeur et cent vingt-cinq à voiles.

Le personnel forme un effectif de quatre-vingt-un mille cinq cents officiers, sous-officiers et soldats.

MARINE HOLLANDAISE.

La Hollande, dont le nom signifie *pays creux,* était désignée par les Romains sous le nom d'île des Bataves; elle fut longtemps inhabitable; les eaux couvraient sa surface six mois chaque année; le reste du temps, d'humides forêts en rendaient le séjour insalubre. Cependant les Bataves, que l'on regarde comme la plus ancienne tribu établie dans ces pays, formaient déjà une colonie considérable au temps de César. Ce conquérant fit avec eux un traité d'alliance lorsqu'il entreprit de soumettre la Gaule Belgique (54 ans avant Jésus-Christ). Le seul événement remarquable de leur histoire à cette époque est la guerre qu'ils entreprirent, sous la conduite de Civilis, dans les années 70-71 de notre ère, pour s'affranchir de la domination romaine. Trois peuplades distinctes occupaient alors la Hollande : les Bataves, les Bructères et les Frisons. Redevenues indépendantes un instant, après la décadence de l'empire romain, les tribus de la Hollande passèrent au pouvoir des Francs à la suite d'une victoire sanglante remportée par Charles Martel sur les Frisons. L'an 736, Charlemagne leur imposa le christianisme. Sous les faibles successeurs de ce prince, la Hollande se partagea en plusieurs États gouvernés par des souverains indépendants. Tels furent : les comtes de Hollande proprement dits (depuis 863), les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, les évêques d'Utrecht, etc. En 1304, les Hollandais, avec le concours des forces navales du roi de France, Philippe IV, défirent, non loin de Zirikzée, une flotte flamande commandée par Guy de Namur (voir *Marine française*).

Pendant les treizième et quatorzième siècles, la marine s'accrut progressivement, et au commencement du quinzième, lorsque les Hollandais se divisèrent à l'occasion des querelles survenues entre Jean IV, duc de Brabant, et son épouse Jac-

queline, les deux partis équipèrent de nombreux navires qui prirent une part active à cette guerre désastreuse. En 1483, Philippe de Bourgogne réunit cette contrée à ses vastes domaines et en confia le gouvernement à des lieutenants ou stathouders (elle portait alors le nom de Pays-Bas).

Après la mort de Charles le Téméraire, sa fille, Marie de Bourgogne, porta cet héritage dans la maison d'Autriche, et, après Charles-Quint, il devint la propriété de la branche espagnole de la même maison. C'est à cette époque que se développèrent dans la Hollande le commerce et l'industrie, que favorisèrent en outre la découverte du nouveau monde et celle du passage aux grandes Indes.

Guerre contre les villes hanséatiques. — Les Hollandais cherchaient par tous les moyens à étendre leur commerce maritime, et ils y réussirent si bien qu'ils excitèrent la jalousie de leurs voisins. Lubeck, Hambourg et d'autres villes commerçantes ordonnèrent à leurs navires d'attaquer ceux des Hollandais. Ces derniers souffrirent pendant quelque temps ces injustes agressions; mais enfin, justement irrités, ils se disposèrent à rendre hostilités pour hostilités : ils construisirent des bâtiments de guerre et formèrent une flotte bien armée, et bien équipée, qui défit celle des villes alliées dans plusieurs rencontres et resta maîtresse de la mer. Ils consacrèrent ce glorieux triomphe d'une manière assez singulière et conforme à la simplicité qui régnait parmi eux : ils mirent en haut de leurs mâts de petits balais, pour marquer qu'ils avaient balayé la mer de tyrans qui voulaient leur ôter la liberté du commerce. Ils conservèrent longtemps cet usage.

En 1510, les hostilités recommencèrent à l'occasion d'une guerre entre le roi de Danemark et les villes hanséatiques, qui voulurent forcer les Hollandais à y entrer et à rompre tout commerce avec les Danois; mais ceux-ci, qui n'y voyaient aucun intérêt, ne cherchant, au contraire, qu'à continuer et à étendre leur commerce, refusèrent de s'allier avec ces villes et continuèrent à faire voile vers le Nord. Ils

furent attaqués par les escadres de la Hanse et perdirent huit navires.

Cependant, avec le commerce, la puissance maritime de la Hollande prenait sans cesse de nouveaux développements. Lorsque Charles-Quint arma contre la France, neuf bâtiments hollandais entrèrent dans la rivière de Bordeaux et s'emparèrent des navires marchands qui s'y trouvaient.

Quelque temps après, des armateurs de Dieppe, avec dix-neuf navires, attaquèrent, à la hauteur de Douvres, une flotte hollandaise composée de vingt-deux hourques chargées de vins, de fruits et autres marchandises : elle venait d'Espagne ; les Français sautèrent bientôt à l'abordage et quinze de leurs navires accrochèrent un nombre égal de bâtiments hollandais. Alors la lutte fut terrible. Les Français, voyant qu'ils avaient le désavantage en combattant ainsi de côté, leurs navires étant moins hauts de bord, moins fournis d'artillerie, et pris en poupe par les hourques qui n'étaient point accrochées, firent tous leurs efforts pour se déborder ; mais n'en pouvant venir à bout, ils mirent le feu à leurs voiles afin de forcer les Hollandais à se dégager. Ceux-ci le firent en effet, mais un peu tard ; car, le feu s'étant communiqué des voiles aux bâtiments, les Hollandais en eurent six de brûlés et les Français autant. Les uns et les autres, pour ne pas périr par les flammes, se jetèrent à la mer et gagnèrent les premiers navires qu'ils purent, sans examiner s'ils étaient amis ou ennemis, car la confusion était alors si générale et le trouble si grand, que, sans examen aussi, on recevait dans les bâtiments tous ceux qui se présentaient. Cette inattention fut très-funeste aux Hollandais, car il se trouva parmi les personnes sauvées sur leurs navires un si grand nombre de Français que ceux-ci s'en rendirent maîtres. Ainsi, après un combat de six heures, les Français, dont la fortune était enfin venue seconder la valeur, se retirèrent triomphants, avec cinq bâtiments richement chargés qu'ils avaient enlevés à l'ennemi.

En 1523, la réforme de Luther s'établit en Hollande et y fit de rapides progrès. Sous le stathoudérat de Guillaume d'Orange, les principaux seigneurs, ayant à leur tête Henri de Bréderode, issu des comtes de Hollande, et Louis, comte de Nassau, vinrent réclamer de la gouvernante, Marguerite, l'abolition de l'inquisition. Celle-ci se montrant effrayée de cette démonstration, le comte de Barleymont lui dit pour la rassurer : « Ce ne sont que des gueux, » faisant allusion à la simplicité de leurs vêtements. Ce mot imprudent, ayant été entendu, devint le mot d'ordre d'une révolution, et les insurgés se firent honneur du nom de *gueux*. Les Espagnols appelèrent *gueux de mer* ceux qui cherchèrent un refuge sur les flots et armèrent contre eux des corsaires (1).

Le duc d'Albe mit en mer, l'année suivante, une escadre de douze navires qui remporta d'abord quelques avantages vers la rivière d'Ems. Glorieux et plein de confiance, le gouverneur crut que la guerre était finie et qu'il allait rétablir la tranquillité. Mais il ne savait pas encore ce que peut l'amour de la liberté. Les confédérés armèrent une flotte plus nombreuse, et se rendirent maîtres de deux bâtiments espagnols et de vingt-quatre barques de pêcheurs. Bréderode, qui commandait sur mer, enleva encore à l'Espagne une vingtaine de navires et rançonna ceux qu'il ne voulut pas emmener. Le duc d'Albe tenta d'inutiles efforts pour remédier à ces pertes. Il eut même le chagrin de voir plusieurs des navires qu'il avait équipés se ranger du côté des confédérés.

Au mois de mars 1571, les insurgés, avec trois bâtiments de guerre et vingt-trois autres navires beaucoup moins considérables, défirent une flotte espagnole composée de trente et une voiles. Cette défaite rendit les confédérés redoutables sur mer, et ils répandirent la terreur dans le pays par la dévastation qu'ils firent à Munickendam. L'an-

(1) Les exploits des gueux ont été chantés, au dix-huitième siècle, par Onno de Haren, descendant d'Adam de Haren, un des principaux chefs des gueux.

née 1572 fut encore moins favorable aux Espagnols. Le duc d'Albe, dont l'avarice égalait la cruauté, gouvernait despotiquement un peuple qu'on ne pouvait gagner que par la douceur.

Dès que les bâtiments des confédérés avaient fait quelque prise, ils se retiraient dans les ports d'Angleterre; le duc d'Albe se plaignit à la reine Élisabeth de la protection qu'elle donnait à ces corsaires (c'est ainsi qu'il traitait ces valeureux marins), et, sur les plaintes du gouverneur, Élisabeth leur ordonna de quitter ses États. Ils se retirèrent à Enkhuisen, sur la côte occidentale du Zuyderzée, dont ils se rendirent maîtres avec une flotte de quarante voiles. L'ayant encore grossie de trois bâtiments espagnols et d'une biscaïenne qu'ils avaient capturée, ils allèrent s'emparer de la Brille, place importante à l'embouchure de la Meuse. Maîtres de cette ville, qu'ils prirent au nom du prince d'Orange, gouverneur de la province, ils secouèrent hautement le joug de la domination espagnole. Ce fut là le tombeau de la souveraineté dont jouissaient les Espagnols dans les Pays-Bas. Ce fut même le premier fondement de la confédération des Provinces-Unies, car l'exemple de ceux qui avaient ainsi rompu leurs liens fut contagieux : plusieurs villes suivirent le même parti. A la première nouvelle de cette éclatante conspiration, l'esprit altier du duc d'Albe lui fit mépriser en apparence tous les progrès des confédérés; et, renfermant son chagrin au dedans de lui-même, il entreprit de soumettre par la force ceux qu'il avait révoltés par sa cruauté.

Il fit armer sur mer de toutes parts; mais que pouvaient faire des navires montés par des Espagnols peu habitués à la mer, contre des gens naturellement marins, défendus par leurs propres côtes, et soutenus par une multitude de Français, d'Anglais et de Hollandais accourus des lieux où ils s'étaient retirés? Les bâtiments envoyés par le duc d'Albe pour reprendre la Brille firent des efforts impuissants; la plupart furent saisis, pris, brûlés ou coulés; presque tous les marins qui les montaient périrent misérablement. Comme la

défection de tant de villes était causée par l'extrême dureté du duc d'Albe, le roi d'Espagne envoya dans les Pays-Bas Jean de la Cerda, duc de Médina-Cœli, pour le remplacer.

Ce nouveau gouverneur, que recommandait plutôt la naissance que les services, aurait été capable de calmer les esprits par sa douceur, et de rétablir les affaires si elles n'avaient pas été désespérées. Il partit avec une flotte de cinquante-quatre bâtiments, dont vingt-six vaisseaux de ligne, qui furent rejoints par d'autres navires marchands, et vint mouiller à Blackenberg, près d'Ostende. A la nouvelle de l'arrivée de ces forces, les confédérés firent sortir douze vaisseaux de Flessingue pour les observer. Le duc, ignorant encore la révolte de cette dernière ville, avait jeté l'ancre et fait entrer vingt-six de ses bâtiments dans le port de l'Écluse; mais quand il aperçut les navires flessinguois, il fut saisi de peur. Au lieu de les attaquer, il s'embarqua dans une chaloupe, et, comme s'il avait été poursuivi par quelque force supérieure, il se sauva dans le port, où il avait déjà introduit une partie de ses bâtiments. Les Flessinguois, devenus plus hardis par la frayeur des Espagnols, brûlèrent trois de leurs navires et en emmenèrent deux richement chargés. Le lendemain, les habitants de Flessingue joignirent leurs bâtiments aux douze qui avaient fait la veille un si riche butin. Cette escadre se dirigea vers l'Écluse, où elle trouva douze gros navires de guerre espagnols qui n'avaient pu pénétrer dans le port. Ceux-ci, se voyant menacés, se mirent en état de défense; mais un vent d'ouest, qui repoussait les Flessinguois, les obligea de se retirer.

Résolus de faire une nouvelle tentative, ils virent la mer couverte de bâtiments : c'était la flotte de Lisbonne, composée de vingt et un navires marchands; les Flessinguois l'attaquèrent et la prirent toute, à la réserve de trois bâtiments qui se sauvèrent à Anvers. Occupés à butiner, ils laissèrent le temps aux navires espagnols de gagner les côtes de Flandre, où ils se mirent en sûreté. Peu de temps après, les Flessinguois enlevèrent encore cinq autres grands bâtiments de la flotte du duc de Médina-Cœli.

Enflés de cet heureux succès, les Flessinguois s'en promirent de plus grands, et, pour donner de solides fondements à leurs espérances, ils s'unirent aux habitants de Zirikzée et de Veere. Toutes ces forces assemblées, on alla au-devant d'une flotte espagnole qui venait d'Anvers; elle était composée de quarante-deux navires de guerre et de plusieurs bâtiments chargés de vivres. On l'attaqua et le combat, qui dura deux jours, fut des plus sanglants. Les Espagnols y perdirent beaucoup de monde et s'en retournèrent à Anvers.

Cette flotte, s'étant radoubée, repartit aussitôt pour porter des vivres à Middelbourg. En sortant de la rivière, pour prendre la mer, elle aperçut les confédérés qui l'attendaient et étaient sous le vent. Elle jeta l'ancre, se croyant en sûreté; mais les Hollandais, plus habiles marins, l'allèrent attaquer avec de petits navires qui avaient un *faible* tirant d'eau et que soutenaient de plus considérables. On fit de part et d'autre un grand feu d'artillerie, et cette action fut encore très-désavantageuse aux Espagnols : il leur en coûta sept gros bâtiments, beaucoup d'artillerie et plus de huit cents hommes. Peu de temps après, les Zélandais et les Espagnols se livrèrent un nouveau combat. Ces derniers eurent plusieurs navires maltraités et perdirent beaucoup de monde. Ces différents échecs affaiblissaient extrêmement les Espagnols et les mettaient hors d'état de dompter par mer les provinces rebelles, quoique la fortune parût quelquefois les favoriser. Ainsi, pendant le siége de Harlem, leur flotte, forte de soixante-treize voiles, battit celle du prince d'Orange, qui perdit en cette occasion vingt et un navires.

Cet avantage réjouit les Espagnols, mais leur joie ne fut pas de longue durée : la même flotte qui avait ravitaillé Middelbourg faisait route du côté d'Anvers, lorsque les Zélandais, qui ne l'avaient point perdue de vue, l'enveloppèrent. On se battit avec une fureur égale et l'artillerie fut bien servie. L'amiral zélandais se trouva au milieu des bâtiments espagnols, qui, ne cherchant qu'à se sauver, ne firent aucun mouvement pour le combattre. Il s'accrocha

à un gros navire ennemi dont il s'empara. Le combat de ces deux bâtiments fut long, ce qui permit aux Espagnols de s'échapper. Cependant il leur en coûta cinq autres navires, et, de deux qui étaient restés, ils en perdirent un le jour suivant. Les bâtiments victorieux étant de retour à Flessingue, les soldats et les matelots demandèrent à être payés. On leur assigna leur solde sur les prises qu'ils pourraient faire. Ils se mirent aussitôt en mer et rentrèrent avec neuf navires chargés de sel.

La fierté du gouverneur était humiliée par toutes ces disgrâces. Pour satisfaire en même temps son honneur et sa vengeance, il fit équiper à Anvers une nouvelle flotte capable de soumettre la Zélande et de secourir Middelbourg. Elle était composée de soixante-quatre bâtiments de différentes grandeurs, et commandée par le sieur de Beauvoir. Elle parut à la hauteur de Flessingue, feignant de faire voile du côté de Middelbourg, afin d'attirer les Zélandais au combat. Ceux-ci avaient quatre gros navires et cinquante petits; ils pénétrèrent d'abord le dessein du sieur de Beauvoir, et, loin de donner dans le piége, ils se mirent prudemment à l'abri de leurs forts pour combattre avec avantage, s'ils étaient attaqués, et résolurent de ne point s'engager hors de là. Ils envoyèrent seulement leurs petits navires ranger la côte de Flandre, afin de prendre en queue la flotte espagnole; mais ces bâtiments furent eux-mêmes attaqués par les petits bâtiments ennemis. L'escarmouche dura longtemps; les Espagnols plièrent à la fin, et leurs navires, fort maltraités, furent obligés de regagner la flotte.

Le lendemain, le sieur de Beauvoir essaya encore vainement d'attirer les Zélandais au combat. Il appareilla à leur vue, fit quelques mouvements en leur présence, et feignit de vouloir insulter Flessingue; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Le lendemain et le surlendemain il fit la même manœuvre sans plus de succès. Enfin, désespérant de réussir, il fit voile par l'ouest et gagna la pointe septentrionale de l'île, où il débarqua ses munitions

pour les faire conduire par terre à Middelbourg; mais un vent de sud-ouest qui s'éleva excita une tempête qui fit périr trois de ses plus gros navires et une galère. Un autre bâtiment, jeté au milieu de la flotte zélandaise, fut pris; le vice-amiral espagnol fut en même temps abordé, enlevé avec le blé dont il était chargé et quatre-vingt-quatre matelots qui composaient l'équipage. Cette guerre était des plus cruelles. Les Zélandais jetaient à l'eau ou pendaient tous les Espagnols qui tombaient entre leurs mains.

Tant de pertes accumulées devaient mortifier le duc d'Albe, mais sa fierté ne fit que s'en irriter : il fit presser le siége de Harlem, auquel son fils, Frédéric de Tolède, était occupé. Il ordonna même de faire équiper quelques navires sur la mer de Harlem et en donna le commandement au comte de Bossu, avec ordre de couper entièrement les vivres à cette ville : c'était le dernier moyen qui lui restait pour la soumettre; mais il y trouva beaucoup de difficulté. Les assiégés n'avaient qu'un seul navire avec quelques barques; ils ne laissèrent pas néanmoins d'attaquer les Espagnols et de les mettre en fuite; ils brûlèrent même un de leurs bâtiments.

Le comte de Bossu chercha le moyen de réparer cet insuccès, et il n'en trouva pas d'autre que de percer une digue, qui est sur le chemin d'Amsterdam, pour faire entrer d'autres navires dans la mer de Harlem. La jeunesse de la ville, qui cherchait une occasion de se distinguer, attaqua cette nouvelle flotte avec plus d'ardeur que de prudence, ce qui faillit réduire la ville aux dernières extrémités. Un bâtiment des assiégés, long de plus de vingt-six mètres, s'étant trop écarté, fut entouré et assailli par quatre ou cinq navires espagnols et entraîné. Cependant le capitaine, Gérard de Jong, quoique dangereusement blessé, trouva moyen de sauter dans son canot et de se sauver. Les autres barques des assiégés ne perdirent pas courage et tombèrent sur l'escadre espagnole, dont elles enlevèrent deux navires; elles firent même des actions de tant de va-

leur, que le comte de Bossu fut obligé de quitter cette mer qu'il ne pouvait plus tenir qu'avec désavantage.

Irrité de tous ces échecs et voulant laver la honte qu'il venait de recevoir, ce seigneur obtint le commandement d'une flottille de soixante-dix barques ou petits navires pourvue de tout ce qui était nécessaire pour attaquer vigoureusement les confédérés; ceux-ci, au contraire, n'eurent le moyen que d'équiper un petit nombre de barques de médiocre grandeur sur lesquelles ils ne purent mettre que peu de troupes et encore moins de vivres. Ces fâcheuses extrémités n'abattirent pourtant pas leur courage, ils voulaient tout tenter pour sauver la ville de Harlem, qui était serrée de près et commençait à manquer de tout. Le comte de Bossu comptait avec raison sur le nombre et la force de ses navires.

Les commandants de la flotte confédérée ayant donné leurs ordres, le combat commença. Il dura longtemps; la victoire y fut vivement disputée; mais la supériorité numérique des Espagnols l'emporta sur la valeur des confédérés, qui perdirent vingt-deux bâtiments. Le reste se retira en désordre. La ville de Harlem fut obligée de se rendre, et le soldat espagnol y exerça toutes les cruautés imaginables. Ce fut un avertissement aux autres villes de souffrir les plus dures extrémités, plutôt que d'ouvrir leurs portes à des ennemis aussi implacables.

Le duc d'Albe, qui s'apercevait qu'il était plus difficile de soumettre la West-Frise ou Nord-Hollande par des troupes de terre que par des forces maritimes, fit armer à Amsterdam une puissante flotte qu'il mit sous les ordres du comte de Bossu, lequel partit pour les côtes de cette province et entra dans le Zuyderzée. L'*Inquisition*, son vaisseau amiral, était montée par cent cinquante hommes d'équipage et deux bataillons de troupes réglées; il avait trente-deux pièces de canon de bronze et d'autres de fer. Les villes de la West-Frise, que cet armement menaçait, avaient déjà pris leurs précautions : elles avaient comblé les embouchures de la rivière d'Ye avec des barques chargées de

grosses pierres. La flotte espagnole eut beaucoup de peine à franchir cet obstacle, et ce ne fut qu'à la faveur d'une forte marée qu'elle y parvint. Corneille Thierry, amiral de la flotte confédérée, fit venir à son bord tous les capitaines qui étaient sous ses ordres pour tenir conseil et décider si l'on attaquerait la flotte espagnole à l'embouchure de l'Ye, ou si l'on prendrait le large. Ce dernier parti fut trouvé le plus sage, et les navires des confédérés passèrent le Pampus pour entrer dans le Zuyderzée.

Le comte de Bossu regarda cette action comme une fuite et se saisit de quelques postes avantageux. Cependant les confédérés n'étaient pas oisifs : les villes de Hoorn et d'Enkhuysen armèrent quelques navires pour renforcer la flotte confédérée, qui s'éleva ainsi à quatre-vingt-quatre voiles. Le comte de Bossu, se croyant sûr de vaincre, se conduisait avec trop de confiance; il allait visiter les fortifications des villes, comme s'il n'y avait plus rien à craindre sur la mer; mais une horrible tempête assaillit sa flotte, et les soldats, peu accoutumés à la navigation, eurent beaucoup à souffrir.

Le 3 octobre 1573, la flotte leva l'ancre et passa le Pampus. Les confédérés s'étaient retirés sous l'île de Marken, au devant de Munickendam. On commença à se canonner, et les navires des confédérés, moins forts en artillerie que les Espagnols, tâchèrent d'en venir à l'abordage. C'était justement ce que voulait éviter le comte de Bossu; il prétendait détruire ses ennemis par le canon, croyant qu'il risquerait beaucoup moins. Le lendemain, les Espagnols perdirent deux navires dont les confédérés se rendirent maîtres : les capitaines et quelques soldats furent envoyés prisonniers à Hoorn, les autres furent tués ou périrent dans les flots.

L'amiral Corneille Thierry ayant été blessé, le comte de Bossu crut la victoire assurée pour les Espagnols, et, dans la vue d'intimider les confédérés, il ordonna au général qui faisait le siége d'Alcmar de mettre le feu à tous les villages situés aux environs de cette place. Par là, il espérait jeter le

désespoir dans l'âme des matelots de la flotte confédérée, tous habitants des endroits incendiés; mais, loin d'être découragés par ce désastre, ils reprirent de nouvelles forces. Le commandant de cette escadre avait reçu des dépêches de ses supérieurs qui lui disaient de temporiser; c'est aussi ce que souhaitaient les Espagnols; mais le chef des confédérés, craignant de trouver dans ces lettres quelque chose de contraire au désir qu'il avait d'attaquer les Espagnols, prit le parti de les brûler sans les ouvrir et attaqua le comte de Bossu le 11 octobre. Le combat commença vers midi et dura jusqu'au lendemain à pareille heure. Les Espagnols eurent d'abord quelque avantage, mais il fut de peu de durée : plusieurs de leurs navires furent coulés, quelques-uns même, pour fuir plus facilement, jetèrent leurs canons à la mer. Enfin le 12 le comte de Bossu, qui avait fait des prodiges de valeur pendant plus de vingt-quatre heures que dura la lutte, fut obligé de se rendre prisonnier, et conduit à Hoorn avec deux cents gentilshommes qui montaient son vaisseau.

Les Espagnols, voyant leur amiral entre les mains des ennemis et craignant un sort pareil, furent sur le point de faire sauter leurs navires, aimant mieux se donner une mort précipitée que d'en recevoir une plus cruelle; mais ayant appris que le comte avait capitulé pour eux, ils mirent bas les armes et se rendirent. Quelques-uns cependant s'échappèrent et allèrent à Amsterdam porter au duc d'Albe la nouvelle de leur défaite. Le comte de Bossu resta prisonnier pendant trois ans et ne fut mis en liberté que par la pacification de Gand, en 1576.

La flotte d'Anvers, commandée par le sieur de Beauvoir, ne fut pas plus heureuse que celle d'Amsterdam : après avoir été battue plusieurs fois par la tempête, elle fut obligée d'aller se mettre en sûreté à Berg-op-Zoom et perdit trois navires.

Le duc d'Albe, desservi par sa mauvaise fortune ou plutôt par sa mauvaise conduite, demanda son rappel, qui lui fut accordé. Réquesens, qui devait lui succéder, était arrivé le 17 novembre 1573. Le duc d'Albe partit le 2 dé-

cembre suivant. Il emmena avec lui son fils, qui souvent avait été le ministre de ses cruautés. Les Hollandais furent charmés de son départ. Don Louis Réquesens, grand commandeur de Castille, avait beaucoup plus de douceur que le duc d'Albe; la réputation de clémence et de modestie qu'il s'était acquise le rendait plus propre à ramener des peuples desquels on peut tout obtenir par de sages tempéraments. Il voulut, pour soutenir sa réputation, commencer son administration par un coup d'éclat. Il fit à Anvers un armement plus considérable encore que tous ceux qu'on y avait entrepris jusqu'alors; il n'était pas de moins de cent voiles. Avec cette flotte, don Louis espérait battre les Zélandais et ravitailler Middelbourg, assiégée depuis deux ans par les confédérés. Il se croyait si sûr de la victoire, qu'il se rendit à Berg-op-Zoom pour être témoin du combat et applaudir lui-même à ses triomphes.

Cette flotte, sur laquelle on avait embarqué quinze bataillons, partit d'Anvers le 24 janvier 1574. Réquesens, pour diviser les forces de la Zélande, partagea son armée navale en deux escadres dont la grande, qui était de soixante-dix voiles, entra dans l'Escaut occidental, et la seconde, composée de trente voiles, prit la route de l'Escaut oriental. D'abord, un des gros navires échoua et se perdit; un autre de même grandeur eut le même sort et trente hommes d'équipage furent tués par une pièce de canon qui creva. Si la flotte avait fait sa route sans s'arrêter, elle serait entrée sans obstacle dans le canal de Middelbourg; mais le 27 quelques navires envoyés à la découverte ayant paru à l'extrémité de Hondt, les Zélandais jugèrent que la flotte n'était pas loin et eurent le temps de se préparer à la recevoir. Quinze bâtiments espagnols parurent à la vue de Flessingue; les Zélandais allèrent les attaquer et les obligèrent à se retirer. D'autres navires zélandais entrèrent dans l'Escaut oriental et trouvèrent le reste de la flotte espagnole mouillé à Romerswael, vis-à-vis de Berg-op-Zoom.

Il ne laissa pas d'y avoir quelque contestation entre les chefs des confédérés; Louis Boisot, amiral de Zélande,

voulait attaquer les Espagnols et avait déjà envoyé huit barques légères pour les harceler et les attirer au combat : son avis l'emporta dans le conseil. Pour mieux réussir, il divisa en trois escadres sa flotte qui était de cinquante voiles. Les chefs des Espagnols eurent de pareilles discussions. Glimes voulait qu'on se retirât, et Romero, dont l'avis prévalut, était résolu d'aller à l'ennemi : ainsi le combat fut engagé de part et d'autre avec une pareille disposition et dura deux heures. Romero se retira vers Berg-op-Zoom, témoignant à Réquesens, du ton de voix d'un homme en colère, qu'étant accoutumé à combattre sur terre, il ne connaissait pas assez la manière de combattre sur mer; mais Glimes, plus courageux, se montra aussi brave soldat qu'habile officier; il fut tué à la fin de l'action. L'amiral espagnol, qui était monté par Glimes, brûla; on ne sait si le feu y fut mis par les confédérés ou par les Espagnols. Le vice-amiral d'Anvers et huit autres vaisseaux furent pris. Quelques transports chargés de vivres furent coulés. Les confédérés, outre ces vaisseaux, prirent trente pièces de bronze et plusieurs autres de fer, et firent environ sept cents prisonniers qu'ils tuèrent ou jetèrent à la mer.

La flotte espagnole qui était dans le Hondt se présenta le même jour devant le prince d'Orange, entre Flessingue et Terneuse. Ce prince, attentif aux mouvements des Espagnols, avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de bâtiments hollandais et zélandais, était parti de Delftshaven pour se rendre à Flessingue, et l'on ne saurait exprimer combien ce nouveau secours avait réveillé l'ardeur de la jeunesse confédérée qui était sur la flotte. Comme le vent et la marée étaient contraires aux Espagnols, ils se retirèrent après une légère escarmouche. Dix navires de ceux qui venaient de vaincre accoururent au secours de leurs compatriotes et obligèrent les bâtiments espagnols à précipiter leur départ pour Anvers. Ces insuccès occasionnèrent la prise de Middelbourg, que les Zélandais assiégeaint depuis longtemps. Un nouvel incident fut encore très-désavantageux aux Espagnols. Les troupes, n'étant pas payées, se mu-

tinèrent et se choisirent des chefs. Tout était à craindre pour Anvers où ils étaient; on appréhendait un pillage de cette riche cité; mais enfin on parvint à les satisfaire. Boïsot, amiral de Zélande, saisit cette occasion et remonta l'Escaut. Il se rendit maître, non sans peine, de deux bâtiments qui s'étaient éloignés du corps de la flotte espagnole et apprit que le reste s'était arrêté entre les forts Callo et Lillo, qui sont à moins de quinze kilomètres d'Anvers. Boïsot fit force de voiles pour les joindre et les attaquer avant qu'ils fussent avertis de sa venue. Les Espagnols, qui l'aperçurent, ne tardèrent pas à lever l'ancre pour se retirer sous Anvers, et furent suivis par l'escadre des confédérés, dont les navires étaient meilleurs voiliers. Les Espagnols furent atteints, et Boïsot leur prit trois bâtiments, dont deux de guerre, et leur en brûla quatre autres.

Anvers ne fut pas sans alarme; mais heureusement la prudence des magistrats avait rétabli la tranquillité en payant les soldats, qui ne firent pas difficulté de se disposer à une vigoureuse défense, et la flotte des confédérés se retira vers la Zélande avec les navires qu'elle avait enlevés. Réquesens voulut jeter quelque soupçon de trahison sur Arnstède, qui commandait un vaisseau; il fit même saisir les biens de cet officier, qui fut reconnu innocent et qui ne sortit des prisons de Zirikzée, où les confédérés l'avaient enfermé, qu'après avoir beaucoup souffert.

Réquesens, honteux de tous les échecs qu'il avait essuyés, fit presser le siége de Leyde, que le duc d'Albe avait commencé l'année précédente. Le prince, voyant que la ville était réduite aux dernières extrémités, s'efforça de la secourir; il fit couper les digues élevées pour empêcher le débordement des eaux, et à l'instant la campagne ainsi que le camp des Espagnols se trouvèrent inondés. Alors le prince fit entrer dans cette nouvelle mer cent soixante barques plates, commandées par l'amiral Boïsot, homme d'expérience et de courage, capable de conduire les plus difficiles entreprises. Ces barques, munies de vivres, portaient plus de douze cents soldats et huit cents matelots

zélandais, tous résolus à périr, s'il le fallait, pour secourir leurs compatriotes. Cette flottille passa au travers des arbres, des bourgs, des villages et conduisit jusque dans la ville assiégée un secours de cent bateaux chargés de blé.

Les Espagnols cherchèrent à lutter contre cet océan imprévu; mais ils ne purent résister aux grandes marées de la pleine lune, car c'était vers la mi-septembre. Un vent impétueux poussait encore les eaux, favorisant les assiégés, et les Espagnols se virent obligés de s'éloigner, après avoir jeté dans les fossés leur grosse artillerie; les Hollandais les suivirent, jetèrent sur eux des crocs, des mains de fer attachées à des perches ou à des cordes qu'ils lançaient de loin, et par cette manœuvre les blessaient cruellement ou les attiraient à eux. De dix mille hommes qu'il y avait à ce siége, il en fut tué plus de deux mille, et deux cent cinquante prisonniers furent jetés dans les prisons de Hoorn.

Les Espagnols rétablirent leur réputation par quelques expéditions plus heureuses : ils s'emparèrent de plusieurs bourgs, châteaux et petites places dont les habitants se réfugièrent dans les îles de Zélande, ce qui détermina Réquesens à y porter la guerre. Comme ces îles sont entrecoupées de bras de mer d'une profondeur inégale, il fit entrer des bateaux plats, des barques, des pontons et des navires proportionnés à la hauteur de l'eau. Il y fit en même temps conduire une armée qui déploya la plus grande valeur, s'empara des îles de Duveland et Schowen, et assiégea Zirikzée. — La mort de don Louis Réquesens, survenue pendant le siége de cette place, le 5 mars 1576, mit fin aux violents projets qu'il méditait contre les Hollandais, mais ne termina pas les troubles des Pays-Bas. Don Juan d'Autriche, qui n'arriva dans ces provinces que plus de deux mois après la mort de Réquesens, ne fit rien de remarquable sur mer, non plus que les gouverneurs qui lui succédèrent, car on ne peut regarder comme une expédition maritime la construction du pont d'Anvers, faite par le prince Alexandre de Parme, qui succéda à don Juan, mort le 2 octobre 1578.

Le roi d'Espagne, sollicité par toutesles puissances voisines de se relâcher en faveur des peuples des Pays-Bas, resta toujours inflexible. Mais sept de ces provinces, connues ensuite sous le nom de Provinces-Unies, se lièrent par l'union d'Utrecht, en 1579, déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, défendirent à tous les habitants d'obéir à d'autres qu'aux états des Provinces-Unies, et firent une espèce d'abjuration de l'autorité espagnole par un serment dont le modèle fut envoyé dans toutes les provinces. Tel fut l'établissement de la république de Hollande. Dès lors elle étendit son commerce maritime dans toutes les parties du monde et se rendit redoutable sur terre et sur mer.

En 1588, lorsque Philippe arma cette fameuse *Armada* qu'il croyait invincible et avec laquelle il projetait de faire la conquête de l'Angleterre, le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, ne put envoyer les renforts que lui demandait le duc de Medina-Sidonia, parce qu'il était bloqué lui-même dans le port de Dunkerque par les navires des Provinces-Unies, qui pendant le cours de cette expédition concoururent à la destruction de l'Armada (voir *Marine anglaise*).

Bataille navale de Cadix. — En 1596, la reine d'Angleterre et les états généraux s'unirent contre le roi Philippe, qui n'avait pas abandonné le projet de les attaquer. Les forces navales de la Grande-Bretagne et de la Hollande formèrent une flotte de cent cinquante voiles, dont dix-huit vaisseaux hollandais commandés par Jean Duvenvorde, seigneur de Warmond. Les flottes combinées arrivèrent à la vue de Cadix le dernier jour de juin. Le roi d'Espagne avait dans ce port vingt et un bâtiments de guerre ainsi qu'un nombre égal de transports, et quatre galions d'un fort gabarit. L'escadre des Indes occidentales n'attendait qu'un vent favorable pour mettre à la voile et devait escorter cinquante navires chargés pour le compte des négociants. — La flotte du roi reçut l'ordre d'attaquer les Anglais et les Hollandais; mais l'action ne dura pas longtemps, la

peur s'empara des commandants espagnols, qui rentrèrent dans le port. Le comte d'Essex et Jean Duvenvorde étaient d'avis de profiter, avant la chute du jour, de la consternation qui régnait dans la ville pour la soumettre; mais l'amiral Howart, soit par jalousie, soit par des ordres secrets de la reine, prétexta des raisons pour s'opposer à cette résolution.

Le lendemain 1er juillet, les Espagnols se présentèrent à l'entrée du port afin d'en défendre l'accès et engagèrent le combat. — Dans le fort de l'action, le feu prit à un vaisseau hollandais qui sauta avec tout son équipage. Un des galions d'Espagne eut le même sort; les Anglais perdirent aussi un vaisseau. Les Hollandais ne se distinguèrent pas moins par leur bravoure que par leur prudence : le prince de Nassau se signala plus que les autres et parvint, en repoussant les Espagnols, à forcer l'entrée de la ville, qu'il livra au pillage ainsi que l'arsenal de la marine. Si l'on avait suivi le conseil du comte d'Essex, on aurait capturé le convoi des Indes, estimé plus de cent millions. Néanmoins ce seigneur, pour ne pas avoir de nouvelles contestations avec ses nationaux, accepta les offres de deux millions de ducats que firent les commerçants de la ville.

L'année suivante, le roi Philippe voulut venger l'affront qu'il avait reçu, dans l'expédition de Cadix, de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies. Il fit donc équiper cent vingt-huit vaisseaux, y embarqua quatorze mille hommes de troupes réglées et donna le commandement de ces forces à don Martin Padilla. Cette flotte sortit des ports d'Espagne au mois de novembre, saison dangereuse pour tenir la mer; mais le désir de la vengeance ne permit pas au roi d'attendre jusqu'au printemps. On prétend qu'il comptait sur une révolte des catholiques d'Angleterre et d'Irlande. Ce qui est vrai, c'est qu'il se croyait si sûr de la victoire, qu'il avait donné pour dot à l'infante Isabelle, sa fille, le royaume d'Angleterre. — Une tempête maltraita encore sa flotte et, en une seule nuit, il perdit quarante vaisseaux et cinq mille hommes. Elle aurait même

péri tout entière sur les côtes des îles de la Hollande et de la Zélande, sans l'attention d'un habile pilote hollandais qui était au service de Philippe II.

Les Anglais et les Hollandais voulurent, l'année suivante, rendre la pareille au roi d'Espagne, mais il s'en fallut de beaucoup que leur entreprise fût aussi heureuse que celle de 1596. La flotte combinée était de trente-six vaisseaux de ligne, dont vingt appartenaient aux états généraux. Le comte d'Essex avait le commandement en chef et Duvenvorde, chef de l'escadre hollandaise, servait sous lui, en qualité de vice-amiral. Cette flotte alla se poster aux îles Açores, où elle comptait arrêter le convoi qui devait revenir de l'Amérique; mais cette armée navale eut le même sort que celle de Philippe II : une furieuse tempête l'assaillit et l'obligea de regagner en désordre les ports d'Angleterre et de Hollande.

Jusqu'en 1595 les Hollandais n'avaient navigué que sur les mers voisines de l'Europe, du Sund au détroit de Gibraltar; mais leur liberté naissante et l'appât des richesses leur firent hasarder de plus longs voyages. Ils furent encore excités à ces entreprises par les grands avantages que les Portugais tiraient des nouvelles découvertes qu'ils avaient faites, depuis plus d'un siècle, en Afrique et aux Indes, aussi bien que par les voyages des Castillans, des Français et des Anglais en Amérique. Ces nouveaux établissements fondés par des peuples voisins leur donnèrent de l'émulation : ils entreprirent de les imiter, puis les surpassèrent, et firent sur mer un commerce si étendu, que leurs différentes compagnies entretinrent ordinairement soixante mille hommes, et construisirent tous les ans plus de deux mille navires. Ils commencèrent en 1595 leurs voyages de long cours et furent inquiétés par les Portugais, qui étaient sujets du roi d'Espagne; mais ils les inquiétèrent à leur tour et affaiblirent leur commerce. Pour être moins exposés aux courses des Espagnols, quelques-uns de leurs navires avaient cherché, dès l'an 1594, du côté du nord, une route par laquelle ils pussent se rendre aux Indes orientales.

Cette première tentative et celles qui se firent les années suivantes ne réussirent pas, à cause des obstacles invincibles qu'ils rencontrèrent vers le détroit de Waïgatz. Arrêtés dans les glaces, ils furent obligés d'y passer un hiver très-rude. — Ils poussèrent néanmoins, en 1596, jusqu'en Guinée, à l'île Saint-Thomas et au delà de la ligne, et l'année suivante quatre de leurs navires arrivèrent des Indes après un voyage de trois ans. — Encouragés par ces premiers succès, les négociants d'Amsterdam formèrent une association sous le nom de *compagnie des pays lointains*, et équipèrent quatre navires pour aller aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Houtman fut embarqué sur un de ces navires en qualité de facteur. L'expédition appareilla du Texel. L'objet principal du voyage était d'étudier les côtes, les mœurs des nations, les productions, les différents commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il serait possible, les établissements des Portugais. Elle reconnut les côtes de l'Afrique et du Brésil, s'arrêta à Madagascar, où elle eut quelques différends avec les habitants, relâcha aux Maldives et se rendit aux îles de la Sonde. La récolte du poivre ayant été très-abondante cette année, les Hollandais en achetèrent à bas prix ainsi que d'autres épiceries. La sagesse d'Houtman, qui avait pris le titre de *capitaine major*, lui procura l'alliance du principal souverain de Java; mais les Portugais, quoique haïs et sans établissement dans l'île, lui suscitèrent des ennemis. L'escadre sortit victorieuse de quelques petits combats qu'elle fut obligée de livrer, et repartit pour la Hollande avec peu de richesses, mais apportant beaucoup d'espérances. Parmi les individus pris dans les différents pays où elle avait relâché, elle amenait un pilote de Guzzerate, fort habile et qui connaissait parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

Blocus de la Corogne. — Expédition aux Canaries. — Philippe III ayant fait saisir tous les navires hollandais qui se trouvaient dans ses ports, la république des Provinces-Unies mit aussitôt en mer soixante-treize bâtiments de guerre. Cette armée navale, commandée par Vander Doez, se di-

rigea d'abord vers les côtes de la Galice et vint bloquer la flotte espagnole dans le port de la Corogne, mais elle ne put l'attaquer.

Vander Doez prit ensuite la route des Canaries, arriva vers la fin de l'été devant la plus importante de ces îles, assaillit les bâtiments qui s'y trouvaient, en brûla deux, porta la désolation sur le littoral et se retira chargé d'un riche butin qu'il envoya en Hollande.

Descente à Saint-Thomas. — Vander Doez ravagea ensuite la côte de Guinée, fit en passant une descente à Saint-Thomas, pilla la ville de Panousa et s'empara de la forteresse, malgré la résistance du gouverneur espagnol. Le séjour des Hollandais dans cette île leur devint funeste; l'intempérance à laquelle ils se livrèrent, le mauvais air, les chaleurs excessives, causèrent des maladies épidémiques qui décimèrent les équipages; Vander Doez fut une des premières victimes, et les Hollandais, découragés par la perte de leur chef, s'éloignèrent de ces parages.

Voyage de Van Neck. — La relation d'Houtman avait fait naître les plus belles espérances. Des négociants d'Amsterdam formèrent donc la résolution de fonder à Java un établissement destiné à leur donner le commerce du poivre, à les rapprocher des îles où croissent des épiceries plus précieuses, à leur faciliter l'entrée de la Chine et du Japon. Van Neck, chargé, avec huit navires, d'une opération si importante, arriva devant l'île de Java, où il trouva les habitants irrités contre sa nation. On combattit, puis on négocia. La haine qu'on avait contre les Portugais servit utilement les Hollandais. On laissa ces derniers faire le commerce, et bientôt ils expédièrent quatre bâtiments chargés d'épiceries et de toiles. Van Neck, avec le reste de l'escadre, fit voile vers les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avaient chassé les Portugais de quelques endroits et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces îles, fit des traités avec quelques souverains et revint en Europe chargé de richesses. Son retour causa

une joie extrême; le succès de son voyage excita une nouvelle émulation, et il se forma des sociétés commerciales dans la plupart des villes maritimes des Provinces-Unies.

Continuation de la lutte contre l'Espagne. — Cependant la lutte contre l'Espagne se poursuivait avec la plus grande activité et la marine y prenait une part glorieuse. Cette guerre n'empêcha cependant pas les Hollandais d'entreprendre de nouvelles expéditions lointaines.

Voyage d'Olivier de Noort (1600). — Olivier de Noort, citoyen de Rotterdam, passa par le détroit de Magellan, parcourut les mers du Sud, se rendit dans l'île de Bornéo, doubla le cap de Bonne-Espérance et revint en Hollande, où il fit part de ses découvertes qui servirent à étendre les connaissances géographiques.

Combat naval de Bantam. — En 1601, une escadre hollandaise, conduite par Harmini, se rendit aux Indes orientales. Lorsqu'elle arriva, les Portugais, qui étaient alors maîtres du commerce, assiégeaient la ville de Bantam, capitale de l'île de Java, avec des forces navales importantes. Harmini les attaqua, leur prit cinq navires et les contraignit à s'éloigner.

Vers cette même époque, Georges Spilberg se rendit aussi aux Indes et y fit fleurir le commerce de sa nation par les alliances qu'il sut contracter avec plusieurs souverains des îles de l'Asie.

Combat naval du pas de Calais. — L'année suivante (1602), une escadre hollandaise attaqua, à l'entrée du pas de Calais, six galères espagnoles, en coula quatre et mit les deux autres hors de combat.

Compagnie des grandes Indes. — Les Provinces-Unies songèrent, en 1603, à réunir en une seule compagnie toutes les associations particulières jusque-là formées pour le commerce des Indes. Cette compagnie fit des lois très-sages, établit son siége à Batavia, qu'elle fonda dans l'île de Java, devint par la suite très-puissante, créa des comptoirs sur les côtes de Chine, au Japon, à Malacca, à Siam, en Perse, aux Moluques, à Ceylan, et fut le plus solide fondement des richesses ainsi que des forces de la république.

La compagnie des grandes Indes, pour soutenir le commerce qu'elle venait d'établir, fit partir une flotte de treize navires, commandée par Vander Hagen. Les Espagnols, qui par l'assujettissement du Portugal étaient devenus les maîtres de ses colonies, prirent ombrage de l'activité commerciale des Hollandais, qu'ils ne pouvaient pas s'accoutumer à regarder comme un peuple indépendant de leur domination. En conséquence, le roi fit publier une déclaration par laquelle il faisait défense aux habitants des Provinces-Unies de trafiquer dans ses royaumes d'Espagne ainsi que dans les Indes orientales et occidentales, sous peine de punition corporelle. Cet édit, loin d'intimider la compagnie, l'encouragea à pousser ses entreprises avec plus de vigueur. Elle fit aussitôt équiper onze navires qu'elle arma en guerre et chargea de marchandises, et en donna le commandement à Corneille Matalief. A peine cette escadre fut-elle en mer que les directeurs s'occupèrent à en former une autre de huit bâtiments. Outre les matelots nécessaires, ils y embarquèrent des soldats, qui furent engagés sous condition de demeurer un certain temps en garnison dans les Indes, s'il en était besoin, et Paul Van Caerden eut la conduite de cette escadre. Quelque temps après son départ, on vit arriver les navires de l'expédition de Vander Hagen avec un chargement considérable de girofle et autres épiceries. Les Hollandais, après avoir pris ou brûlé plusieurs navires aux Espagnols et aux Portugais, leur avaient enlevé le fort d'Amboine, avaient rasé celui de Tidor et les avaient presque entièrement chassés des Moluques.

L'Espagne et la république avaient également besoin de la paix : des négociations furent entamées à ce sujet, et l'Espagne insista pour que les Hollandais renonçassent à la navigation aux Indes; mais la compagnie équipa une escadre de treize voiles dont le commandement fut donné à l'amiral Verhoeven pour faire connaître que les États étaient loin de vouloir céder quelque chose sur ce point. Pendant que les affaires traînaient en longueur, la compagnie continuait d'envoyer de nouvelles escadres aux Indes, et elle s'était

emparée de l'île de Machian ainsi que de toutes les Moluques, à l'exception de Ternate, lorsque la nouvelle de la trêve parvint dans ces pays éloignés. Les victoires que les Hollandais avaient remportées dans l'Orient leur avaient donné une telle confiance en leur force, qu'ils disaient hautement que la guerre continuerait dans les Indes, quelques arrangements que l'on fît en Europe. Mais les affaires changèrent tout d'un coup de face. Don Juan de Sylva, gouverneur des Philippines, ayant appris qu'une escadre hollandaise, après avoir coulé à fond un navire richement chargé (sur les côtes de la Chine), croisait assez près de Manille, pour attendre la flotte portugaise qui devait revenir du Japon, fit équiper promptement quelques bâtiments, y embarqua le peu de troupes réglées qu'il avait, alla chercher les Hollandais, les attaqua et les battit. L'amiral Witterl fut tué au commencement de l'action; les Espagnols prirent trois navires et firent un butin estimé plus de deux cent mille écus. Le commandant espagnol, poursuivant ses avantages, alla attaquer les Moluques et y fut également heureux. Mais l'arrivée de l'amiral Pierre Bott, avec treize navires, donna une autre impulsion aux affaires. Les Anglais qui étaient à Ternate, craignant que les Portugais, qui avaient déjà tant de prépondérance dans ce pays, ne reprissent le même ascendant qu'ils avaient autrefois, embrassèrent le parti des Hollandais et leur furent d'un grand secours dans ces circonstances. Ceux-ci, qui depuis longtemps convoitaient les avantages du commerce du Japon, envoyèrent dans ce pays, au nom du prince d'Orange et des États, une ambassade à l'empereur et en obtinrent tout ce qu'ils voulaient par la haine que ce prince portait aux Portugais.

En Europe, la guerre se poursuivait toujours avec le même acharnement. En 1607, les États mirent en mer trente et un navires, dont vingt-six de guerre, sous la conduite de Jacob Heemskerk, déjà connu par ses voyages vers le pôle arctique. Ce navigateur, plus désireux de gloire que de profit, sortit de la Meuse le 29 mars et arriva le 10 avril dans la

rivière de Lisbonne. Il avait formé le dessein de brûler tous les navires qui étaient dans cette rade; mais ayant appris que dix galions espagnols bien armés et plusieurs autres bâtiments de guerre avaient pris la route de Gibraltar, pour attaquer au détroit les navires hollandais qui venaient du Levant, il appareilla et fit voile de ce côté. Il passa le 24 à la hauteur de Cadix, fit pendant la nuit porter le cap sur la côte de Barbarie, et le matin, à la pointe du jour, revira sur Gibraltar. La flotte espagnole y était à l'ancre dans la baie. Elle se composait de vingt et un vaisseaux, sous le commandement de don Alvarez d'Avila, qui s'était préparé toute la nuit à recevoir les ennemis, ayant été averti de leur route par le gouverneur de Cadix.

Heemskerk, résolu de combattre, fit son ordre de bataille. Il devait attaquer avec un de ses navires l'amiral espagnol; son vice-amiral devait combattre le vice-amiral ennemi, et deux de ses autres navires devaient assaillir, le 24 avril, un vaisseau espagnol. Après midi, l'amiral hollandais fit voile pour arriver sur l'Espagnol, mais celui-ci coupa ses câbles, se cantonnant dans le fond de la baie, et mit son vice-amiral ainsi que trois galions devant lui... Malgré ce déplacement, Heemskerk ne changea rien à son projet; il alla sur l'amiral espagnol, laissant à sa gauche les navires qui le couvraient, et l'accrocha. L'Espagnol fit jouer tout le canon qu'il pouvait tirer, et si à propos qu'un boulet emporta la jambe gauche de l'amiral hollandais, qui, sans s'émouvoir, nomma un commandant, et ordonna qu'on celât sa mort jusqu'à la fin du combat. Le bruit, le feu, la fumée, les cris des combattants, contribuèrent beaucoup à la cacher. Les deux amiraux continuèrent à se battre : l'amiral espagnol avait été renforcé de trois cents hommes et celui des Hollandais n'était soutenu que par un vaisseau, suivant le plan de Heemskerk.

Le carnage devint horrible : le vice-amiral espagnol fut en même temps attaqué et accroché par trois vaisseaux ennemis, qui, après plusieurs canonnades, y mirent le feu. Il brûla jusqu'à fleur d'eau et presque tout l'équipage périt;

les trois galions qui devaient défendre leur amiral furent aussi vivement attaqués : l'un fut coulé et les deux autres brûlés.

Les Hollandais, ne pouvant aborder les autres vaisseaux, défendus par le canon de la ville et du château de Gibraltar, les canonnèrent avec furie. Le feu prit à un de ces vaisseaux et se communiqua à un second; les autres, effrayés de cet incendie, voulurent se retirer au fond de la baie; mais l'épouvante s'y étant mise, ils furent presque tous victimes des flammes ou du canon ennemi. L'amiral espagnol se défendait toujours avec vigueur contre les trois vaisseaux qui le pressaient vivement; toutefois, se voyant serré de près, il demanda quartier. Les Hollandais, acharnés au combat, ne voulurent accorder aucune composition. Cette cruauté obligea la plupart des Espagnols à se jeter dans la mer pour se sauver à la nage, et ils périrent presque tous. Les Hollandais montèrent sur le vaisseau pour s'en rendre maîtres; mais n'étant point en assez grand nombre, des soldats espagnols cachés dans l'entre-pont reparurent, firent sauter les Hollandais dans la mer, coupèrent les câbles de leur amiral et se sauvèrent.

Le combat fut d'autant plus affreux qu'il ne dura pas longtemps. Le lendemain, les habitants de Gibraltar, craignant que les vainqueurs ne les assiégeassent et ne se rendissent maîtres de leur amiral désemparé, le brûlèrent. Les Espagnols perdirent dans cette fatale journée deux mille hommes, au nombre desquels était Alvarès, leur amiral. Tous leurs vaisseaux furent détruits ou mis hors de combat. Les Hollandais eurent plusieurs bâtiments maltraités. Deux jours après, ils cinglèrent vers Tétuan, sur la côte de Barbarie, où ils allèrent se radouber; ensuite leur flotte s'éloigna. Le corps de Heemskerk fut porté en Hollande, où on le plaça honorablement dans un sépulcre fait d'une pierre bleue; on mit à côté, sur un marbre noir, en lettres d'or, une épitaphe qui indiquait toutes ses belles actions, ses grandes entreprises et ses voyages hardis; il fut le premier citoyen enterré aux frais de la république.

Les hostilités des Hollandais déterminèrent les Espagnols à la paix. Fatigués d'une guerre ruineuse qui leur avait coûté cent vingt millions et un nombre infini d'hommes, désolés de voir leur navigation troublée, leurs flottes battues, leur commerce interrompu, ils entrèrent en négociation avec les états généraux. Pendant les conférences, qui durèrent près de deux ans, les hostilités maritimes furent suspendues en Europe, mais elles ne cessèrent point dans les Indes. Les Hollandais, s'étant liés avec un roi de ce pays, ennemi des Portugais, allèrent assiéger Malacca, s'emparèrent des faubourgs et étaient sur le point de prendre la ville, lorsque le vice-roi de Goa parut pour la secourir. Il avait quatorze gros navires, autant de moindre grandeur et quatre galères. Les Hollandais, de peur d'être investis des deux côtés, levèrent le siége et allèrent au-devant du secours.

Le 17 août 1608, les deux flottes se trouvèrent en présence. Le lendemain, deux navires portugais, ayant le vent sur un hollandais, l'attaquèrent et le coulèrent; trois autres bâtiments portugais attaquèrent l'amiral de Hollande, qui se défendit vigoureusement et mit le feu à un des bâtiments qui l'attaquaient, ce qui contraignit les combattants à s'écarter. Deux autres portugais attaquèrent un hollandais, et, s'étant accrochés, ils périrent tous trois. Ce combat, qui ne se fit que par pelotons, dura jusqu'à midi. Les Portugais rentrèrent dans le port de Malacca pour se refaire, et les Hollandais se retirèrent dans un port du roi indien, leur allié. Un autre combat, qui se livra la même année près des îles Manilles, ne fut pas plus avantageux aux Hollandais.

On travaillait cependant toujours en Europe à un accommodement qui pût terminer une guerre si funeste et si ruineuse; mais il y avait de grandes difficultés à vaincre, car les Hollandais voulaient que les Provinces-Unies fussent reconnues pour une république souveraine, et les Espagnols, qui perdaient par là un des plus beaux fleurons de leur couronne, avaient de la peine à y consentir. Ils faisaient des propositions équivoques et séduisantes, à la faveur

desquelles ils se ménageaient les moyens de revenir sur les Hollandais à la première occasion favorable. Ceux-ci ne furent point les dupes de tous ces artifices : ils tinrent ferme et ne voulurent rien céder. Résolus de s'affranchir entièrement du joug espagnol, ils ne se relâchèrent pas sur la moindre chose. Enfin, l'accommodement fut conclu à Anvers, le 9 avril, par les soins et l'habileté du président Jannin, ambassadeur de Henri IV, roi de France. On convint d'une trêve de douze ans et d'une suspension d'armes tant sur terre que sur mer. Pendant ce temps, l'archiduc, en son nom et au nom du roi d'Espagne, consentit à traiter avec les états généraux comme seigneurs de provinces et États libres sur lesquels il ne prétendait rien.

Pendant tout le temps que dura cette trêve, les Hollandais se livrèrent à des travaux utiles et glorieux : ils signèrent des traités de commerce avec l'empereur du Maroc, le Grand Seigneur, l'empereur du Japon, le roi de Siam, engagèrent le roi de Danemark à abolir un impôt qui troublait la navigation, rendirent la mer libre en donnant la chasse aux pirates qui la désolaient, découvrirent de nouveaux détroits pour abréger la route des Indes, abordèrent des îles qui n'avaient point encore été connues et rendirent leur commerce de l'Hindoustan très-florissant. Les profits qu'ils tiraient dans ces contrées orientales étaient si considérables que les Portugais et les Espagnols, qui les regardaient avec jalousie, ne purent les souffrir, ce qui les empêcha de garder en Asie la trêve exactement observée en Europe.

Ainsi la guerre continua toujours dans les Indes avec des alternatives de bonne et de mauvaise fortune. On se prenait des navires, et chacun des deux partis cherchait à s'étayer par des alliances avec les souverains du pays. Tous ces petits combats en amenèrent insensiblement de plus importants. Comme les Espagnols et les Portugais ne voulaient pas absolument souffrir que les Hollandais passassent la ligne équinoxiale, ils envoyèrent une flotte aux Indes pour leur en interdire le passage. Les Hollandais en en-

voyèrent une autre pour le forcer. Les deux flottes, s'étant rencontrées, se livrèrent un combat acharné; et les Espagnols eurent leur amiral et leur vice-amiral brûlés, la plupart de leurs autres bâtiments ruinés, le reste fort endommagé. Les Hollandais, poursuivant toujours leurs succès, assiégèrent la capitale de l'île de Ternate, l'une des Moluques; le vice-roi des Philippines attendait quatre galions bien armés pour leur faire lever le siége. Ver Hagen, général des Indes pour les Provinces-Unies, alla au-devant de ces galions avec une forte escadre, les rencontra près de la presqu'île de Malacca, les attaqua, en coula un et en prit un autre. Les deux qui restèrent allèrent échouer sur la côte, où ils furent brûlés. Ver Hagen ramena son escadre victorieuse aux Moluques, d'où il chassa les Espagnols et les Portugais. L'année suivante, il battit encore le vice-roi des Philippines lorsqu'il vint attaquer les Moluques avec une nouvelle flotte.

Pendant ce temps, Jacques Lemaire et G. Schouten partirent du Texel, découvrirent Mauriceland, pointe de la Terre-de-Feu, les îles de Beruweldet, et trouvèrent le détroit de Lemaire. De là ils allèrent au Chili et au Pérou, à l'île de G. Schouten, se rendirent à Juratra et retournèrent en Hollande par le cap de Bonne-Espérance, deux ans après leur départ. D'un autre côté, Georges Spilberg, avec sept navires, passa par le détroit de Magellan, entra dans la mer du Sud, se rendit maître d'un bâtiment marchand, monté par Jean-Baptiste Gonzalès, Espagnol, apprit de ce capitaine qu'il y avait dans cette mer huit bâtiments de sa nation et sut même ensuite que cette escadre avait été envoyée par Philippe III pour exterminer tous les navires hollandais qu'elle rencontrerait.

Les Espagnols étaient commandés par Rodrigue Mendoza, parent du vice-roi du Pérou. Ce jeune seigneur, qui avait plus de courage que d'expérience et de prudence, hasarda d'attaquer de nuit les Hollandais. L'action fut très-vive et coûta aux Espagnols un grand nombre de soldats, Mendoza, ainsi qu'Alvarès Pigurre, son vice-amiral. Ce com-

bat, qui se livra sur les côtes du Pérou, intimida la ville de Lima, qui se crut en danger; mais Spilberg, ne se sentant pas assez fort pour insulter une place aussi importante, prit le parti de s'éloigner.

Les Hollandais éprouvèrent aux Indes qu'un des effets de la prospérité est de susciter des ennemis : les Anglais conçurent de la jalousie contre eux. Bientôt les flottes des deux nations se rencontrèrent près de Jacatra et se battirent pendant sept heures. Les Hollandais, fort maltraités, durent se retirer dans l'île d'Amboine pour se radouber. Les deux flottes, s'étant refaites, engagèrent une nouvelle lutte, mais la tempête les sépara. On fit beaucoup d'actes d'hostilité de part et d'autre; et comme on s'aperçut qu'on ne se battait qu'en pure perte, c'est-à-dire qu'on se faisait mutuellement beaucoup de mal sans en tirer le moindre avantage, les deux peuples se réconcilièrent et conclurent la paix.

En 1621, les états généraux formèrent une compagnie pour le commerce de l'Amérique. Des lettres patentes du 10 juin réglèrent ses franchises ainsi que ses priviléges et lui accordèrent le droit de faire des traités d'alliance avec tous les princes et les peuples de l'Amérique, des terres australes et des pays nouvellement découverts au nord et au sud. On défendit à tous autres qu'à cette compagnie de faire le commerce des pays de l'Afrique situés depuis le tropique du cancer jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve, par le détroit de Magellan, celui de Lemaire, ou autres, jusqu'à celui d'Aman. Les États lui firent présent de trois navires de guerre montés de six cents soldats qu'ils entretinrent pendant un an. On fit les fonds de sept millions deux cent mille florins et l'on équipa deux flottes, l'une pour conquérir le Brésil sur les Portugais, l'autre pour chasser les Espagnols du Pérou.

La durée de la trêve étant expirée en Europe, l'archiduc fit sommer les Hollandais de se soumettre à leur prince naturel. Les États répondirent fièrement à cette injonction, et, de part et d'autre, on se prépara à la guerre. Les Hollandais mirent en mer un grand nombre de bâtiments qui

allèrent ravager les côtes d'Espagne. Don Frédéric de Tolède, qui commandait une flotte espagnole, ayant eu avis que vingt-six navires hollandais étaient partis de Venise, alla les attendre au détroit de Gibraltar. Le 10 août 1621, les navires hollandais parurent au nombre de trente et un en deux divisions, vingt-cinq d'un côté et six de l'autre. L'amiral espagnol tomba avec furie sur les vingt-cinq bâtiments et fit aborder un des plus grands, sur lequel sautèrent des officiers qui s'y battirent avec beaucoup de valeur; mais le feu ayant pris au navire, les Espagnols rentrèrent à leur bord, excepté cinq qui luttèrent avec le plus grand courage. Le capitaine d'un galion, ne voulant pas laisser périr ces braves, alla donner un nouvel abordage à ce bâtiment tout en feu, en retira les Espagnols et les Hollandais qui voulurent le suivre, et laissa le navire incendié achever de se réduire en cendres.

Les autres bâtiments espagnols combattaient avec un grand avantage; le vaisseau la *Sainte-Thérèse* prit un gros navire hollandais, en brûla un second et en coula plusieurs. Un des plus grands de la flotte hollandaise, attaqué par la patache et abordé par un autre navire espagnol, fut obligé de se rendre Le vaisseau amiral poursuivit deux bâtiments : le plus faible se sauva sur la côte de Barbarie, et l'autre, qui était l'amiral hollandais, fut attaqué. Le combat entre ces deux vaisseaux fut des plus acharnés et plusieurs officiers espagnols furent grièvement blessés. Les Espagnols, s'apercevant que les Hollandais voulaient mettre le feu au bâtiment qu'ils avaient abordé, se retirèrent; mais plusieurs de leurs officiers étant restés entre les mains de l'ennemi à cause de leurs blessures, ils retournèrent encore au vaisseau et l'accrochèrent. Les Hollandais y mirent le feu, qui se communiqua à l'amiral espagnol. Celui-ci aurait brûlé comme l'autre s'il n'avait été promptement secouru. Le peu qui resta de bâtiments hollandais prit la fuite et se dispersa.

La fortune servit mieux les Hollandais au Pérou. L'amiral l'Hermitte y arriva avec douze vaisseaux, après avoir

couru plusieurs mers. Le vice-roi, pour défendre les approches du Callao (port de Lima), en fit fermer l'entrée par une flotte de trente vaisseaux dont l'amiral était monté de huit cents hommes, le vice-amiral de cinq cents et les autres de trois cents. L'amiral hollandais, malgré l'inégalité des forces et l'avantage des Espagnols, se flattant que sa valeur suppléerait au nombre, résolut de les attaquer. Ayant sagement pris ses mesures pour le combat, comme il était au vent de l'ennemi, il arriva sur lui à pleines voiles. Les Espagnols, étonnés d'une hardiesse à laquelle ils ne s'attendaient pas, car ils ne pouvaient se persuader qu'un si petit nombre de vaisseaux osassent les attaquer, n'eurent presque pas le temps de se reconnaître. Leur amiral fut accroché par celui des Hollandais et par un autre vaisseau; leur vice-amiral, par celui de l'Hermitte soutenu d'un second navire. L'action fut sanglante des deux côtés; mais, après une demi-heure de combat, l'amiral espagnol fut coulé et son vice-amiral brûlé. L'amiral hollandais et son vice-amiral attaquèrent encore un autre vaisseau qu'ils firent périr.

On se battit avec tant de fureur et d'acharnement, qu'en deux heures les Espagnols eurent six navires brûlés et trois coulés. Ces pertes excitèrent leur fureur, et, leur dépit ranimant leur valeur, ils se battirent en désespérés; mais les Hollandais, chez qui la victoire avait encore augmenté l'ardeur, ne se battirent pas moins bien. Les Espagnols, fatigués, voyant la plupart de leurs bâtiments fracassés et la mer couverte de leurs matelots, voulurent se retirer à Lima; mais ils furent coupés par des vaisseaux ennemis. Se voyant donc dans la nécessité de combattre, et n'espérant pas le faire avec succès, ils arborèrent le pavillon blanc pour demander la cessation de la lutte, et, n'ayant pas voulu se rendre à discrétion, le combat recommença avec plus de fureur. L'amiral hollandais, attaqué par deux bâtiments espagnols, en coula un; et, en moins d'une heure que dura ce dernier engagement, les Espagnols eurent quatre navires coulés et sept brûlés. Leur perte dans cette journée fut de vingt-deux bâtiments, tandis qu'elle n'en coûta que

deux aux Hollandais. Ceux-ci eurent encore au Brésil un avantage non moins important sur les Espagnols.

Une flotte, partie de Hollande au mois de décembre 1623, arriva le 8 mai de l'année suivante à la baie de *Tous-les-Saints*. Le commandant de cette flotte, composée de neuf bâtiments chargés de deux mille hommes de troupes et de quinze cents marins, rassembla tous ses soldats sur quatre de ses plus grands navires qu'il mit à la tête des autres. Dans cet ordre, il s'approcha de la ville de San-Salvador, située au milieu du golfe et qui avait dans son port seize bâtiments portugais. Les Espagnols, craignant qu'ils ne tombassent au pouvoir des ennemis, y mirent le feu. L'amiral hollandais fit d'abord débarquer ses deux mille hommes à la porte de la ville, où il y eut un rude combat, pendant que les quinze cent marins furent employés à attaquer un fort défendu par dix pièces de canon.

Ne sachant pas que les navires ennemis fussent vides, les Espagnols, craignant qu'il n'en descendît encore des troupes et que la ville fût prise d'assaut, l'abandonnèrent avec précipitation aux Hollandais ainsi que toutes les richesses qu'ils y avaient. Ceux-ci, maîtres de la place, persuadés que quelques navires espagnols, ignorant le changement qui venait d'y arriver, y entreraient avec confiance, arborèrent sur tous leurs bâtiments le pavillon d'Espagne. Effectivement, huit navires espagnols vinrent comme auparavant mouiller dans la baie, où ils furent amarinés. L'amiral hollandais envoya trois bâtiments en Hollande pour y porter ces nouvelles, et ces bâtiments sur leur route en prirent cinq ou six aux Espagnols.

Cependant, en Europe, la guerre continuait avec vivacité entre les deux nations. Les Espagnols avaient à Dunkerque neuf gros navires qui croisaient incessamment et qui enlevaient aux Hollandais beaucoup de bâtiments marchands. Les états généraux crurent n'avoir rien de mieux à faire que de publier que ceux de leurs sujets qui pourraient prendre un des navires de Dunkerque, non-seulement auraient la prise pour eux, mais qu'ils recevraient

encore une récompense de dix mille florins. Ces promesses eurent leur effet : quantité d'armateurs se mirênt à longer continuellement les côtes de Flandre; ils apprirent que six des bâtiments qu'ils guettaient avaient pris la route d'Espagne, les poursuivirent, les joignirent à la hauteur de Calais et les attaquèrent. Le combat fut acharné, le commandant hollandais fut tué et ses navires éprouvèrent de fortes avaries. Un bâtiment espagnol coula, un autre échoua sur le sable et les quatre autres se sauvèrent sur les côtes d'Angleterre.

Au Pérou, la lutte n'était pas moins vive. L'amiral l'Hermitte, après être sorti victorieux d'une sanglante bataille qu'il avait livrée dans le port de Lima, feignit, au lieu de poursuivre sa victoire, d'abandonner le Pérou; il espérait que la flotte chargée d'or et d'argent, le voyant éloigné, sortirait pour faire voile vers l'Europe et qu'il s'en rendrait facilement maître. La flotte sortit en effet; mais il la manqua, parce qu'il fut trompé par un pilote. Revenant alors à Lima, il mit en mer plusieurs chaloupes, malgré le feu de plus de cent pièces de canon, brûla dix-neuf caraques ainsi qu'un grand nombre de frégates qui les couvraient, et un gros galion. Puis il attaqua vivement la place, et s'en serait rendu maître sans un puissant secours qui arriva au vice-roi.

Après cette expédition, l'Hermitte s'approcha de la ligne, s'empara du port de Guayaquil, mit le feu aux navires qui s'y trouvaient, brûla la ville, prit tout l'or et l'argent de la recette du roi d'Espagne, retourna au Callao, où il captura dix-sept bâtiments chargés de diverses marchandises, et, ne pouvant prendre un navire richement chargé, lança contre lui un brûlot qui le réduisit en cendres. La mort l'empêcha de faire plus de mal aux Espagnols.

Le roi d'Espagne, sentant toute l'importance de San-Salvador, fit des efforts pour recouvrer cette place : il y envoya une flotte de trente et un vaisseaux, une caravelle, trois tartanes et quatre pinasses chargées de près de huit mille hommes. Elle partit de Cadix le 14 janvier 1625, mouilla

le 6 février aux îles du Cap-Vert, s'y joignit à une flotte portugaise composée de trente-six bâtiments de différentes grandeurs et sur laquelle étaient embarqués quatre mille hommes. Cette armée navale mit à la voile le 11 et jeta l'ancre le 29 mars à la baie de Tous-les-Saints. Le 31, les troupes furent débarquées pour faire le siége de San-Salvador. Les Hollandais avaient augmenté les fortifications de cette ville, où ils avaient deux mille hommes, sans compter les nègres, et dans le port dix-sept navires ainsi que trois brûlots.

La place fut vivement attaquée et très-bien défendue. Le 5 avril, les Hollandais, voulant profiter d'une nuit obscure, lancèrent à la faveur du vent et de la marée deux brûlots sur la flotte espagnole, mais ils se consumèrent sans produire aucun effet. Don Frédéric de Tolède, qui conduisait le siége, dressa contre les bâtiments enfermés dans le port des batteries qui coulèrent l'amiral et cinq autres navires; les autres s'échappèrent et prirent le large. Les Espagnols alors, n'ayant rien qui les occupât du côté de la mer, tournèrent tous leurs efforts vers la terre. Ils forcèrent la ville de se rendre et y entrèrent le 1er mai. La Compagnie équipa une nouvelle flotte pour recouvrer le Brésil; mais ce fut une tentative inutile, cette flotte revint sans avoir pu rien faire. Cependant, au milieu de ces luttes incessantes, les Hollandais augmentaient toujours leur puissance navale. Outre leur commerce en France, en Angleterre, sur la côte de Barbarie, au Levant et à Venise, ils envoyaient tous les ans seize bâtiments au Groënland (à la pêche de la baleine), huit en Moscovie, qui en rapportaient des fourrures et de la cire, vingt en Guinée, soixante aux Indes orientales. Tous ces armements, joints aux navires qui tenaient la mer pour la guerre, font voir jusqu'à quel point s'était accrue leur puissance maritime.

Pendant qu'aux Indes l'énorme pouvoir de la Hollande excitait la jalousie des Espagnols, les armateurs de Dunkerque faisaient continuellement des prises considérables; les Hollandais mirent en mer cinquante navires qui se joigni-

rent à ceux d'Angleterre et formèrent une flotte de cent voiles. Les grands vents la rendirent absolument inutile et les Dunkerquois continuèrent à faire des prises. Ces pertes irritèrent tellement les Hollandais qu'ils firent serment de mettre plutôt le feu aux poudres que de se laisser prendre par ces corsaires. Les États protégèrent leur zèle; ils travaillèrent à la sûreté des ports et des côtes, et équipèrent de nouveau trente navires qui se rendirent au pas de Calais. Dix-huit bloquèrent le port de Dunkerque; les huit autres, ayant rencontré six dunkerquois, en prirent un après un sanglant combat, et démâtèrent les cinq autres, qui eurent bien de la peine à se sauver. Ce combat facilita le passage à cinq bâtiments richement chargés qui venaient des Indes. Les Hollandais ne se contentèrent pas de bloquer le port de Dunkerque, ils voulurent le fermer en coulant à son entrée des navires maçonnés; mais ce moyen n'ayant pas réussi, la Compagnie des Indes renforça de douze bâtiments l'escadre qui était opposée aux armateurs de Dunkerque.

Nouvelle-Hollande. — En 1616, Dick Hartings avait visité les côtes occidentales de la grande terre du Sud; — en 1628, Pierre de Nuyts en explora presque toute la partie méridionale.

Tandis qu'en Amérique et aux Indes les Hollandais et les Espagnols étaient sans cesse en lutte, les hostilités ne s'en poursuivaient pas moins activement en Europe. En 1639, une escadre espagnole de seize gros navires fut vaincue par douze petits bâtiments hollandais sous les ordres de Martin Tromp.

La Compagnie des Indes occidentales (ou d'Amérique) eut aussi d'heureux succès : elle fit des prises considérables sur les Espagnols et les Portugais, et détruisit leurs flottes jusque dans les ports de la Corogne, de Lisbonne et de Cadix. Pierre Adrian, parti du Texel pour les Antilles et le Mexique, rencontra les Espagnols, qui sortaient du golfe de Honduras, les attaqua vis-à-vis de Cuba et les défit. Ceux-ci, ne pouvant gagner le Mexique après leur défaite, vou-

lurent se sauver à la Havane; mais ils furent tellement pressés qu'ils échouèrent. L'amiral hollandais, après avoir transporté sur ses navires toutes leurs richesses, les réduisit en cendres.

La fortune favorisait les Hollandais partout et semblait être à leurs gages. La flotte des Indes occidentales, qui avait battu et brûlé, l'année précédente, une flotte espagnole sur les côtes du Brésil et dans la baie de Tous-les-Saints, fit voile cette année pour aller au-devant des galions qui venaient du Pérou par le Mexique : elle était de trente et un navires. Pierre Hein, qui la commandait, ravagea en passant les côtes d'Espagne et du Portugal et cingla vers le Mexique. Il arriva au mois de septembre à la Havane, où il fut surpris par une tempête qui le jeta vers la Floride, où il rencontra, par le plus grand bonheur, la flotte espagnole, qui avait pris cette route. Il l'attaqua et s'en rendit maître sans peine. Il y trouva sept ou huit millions en argent, et pour près de huit millions de marchandises, de canons, de cordages, de munitions de toutes sortes. Il la conduisit en Hollande au commencement de l'année suivante et y reçut les honneurs que méritaient ses services. Encouragée par ces succès, la Compagnie prépara une nouvelle armée de soixante navires pour la conquête du Pérou et du Brésil.

Les États mirent aussi en mer une puissante flotte contre les armateurs de Dunkerque, dont les courses causaient toujours beaucoup de dommage. Pierre Hein, qui la commandait, attaqua trois navires d'Ostende et périt dans l'action; mais on cacha sa mort, et les trois navires furent capturés. Pierre Hein, grand homme de mer, qui d'esclave et de forçat était devenu lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, fut enterré à Delf dans un tombeau magnifique.

Chaque année était marquée par de nouveaux triomphes pour les Hollandais en Amérique. La Compagnie y envoya, en 1630, trente bâtiments bien équipés qui en rallièrent d'autres en route. Elle arriva au Brésil vers la fin de dé-

cembre et se trouva composée de cinquante-six voiles. Elle s'empara de Fernambouc, remit à la voile, repassa la ligne et fit de nouvelles conquêtes. Frédéric de Tolède, amiral d'Espagne, attaqua cette flotte près des Antilles, mais il fut battu et obligé de s'éloigner.

L'Espagne, pour reprendre Fernambouc, mit en mer trente navires, assez mal équipés, sous les ordres d'Ocquendo, qui partit au mois de mai et fut renforcé aux Canaries par quatre autres navires. L'amiral hollandais Pater, ayant sous sa conduite seize bâtiments, rejoignit les Espagnols; mais aussitôt dix bâtiments hollandais, effrayés de la multitude des ennemis, prirent honteusement la fuite. Leur lâcheté ne diminua pourtant en rien la valeur de Pater : malgré l'inégalité de ses forces, il fondit sur les Espagnols, coula plusieurs de leurs navires et en brûla quelques-uns. Après un long et sanglant combat, le *Prince-Guillaume* périt avec tout son équipage et le bâtiment de Pater sauta.

Les quatre navires qui restaient emmenèrent à Fernambouc un bâtiment espagnol. Ocquendo perdit seize navires dans ce combat. En retournant à Lisbonne, sa flotte fut défaite et il perdit dans cette nouvelle rencontre sept cents hommes, son vice-amiral, trois autres bâtiments ainsi que deux pataches. Toutes ces disgrâces ne firent que fortifier le désir que le roi d'Espagne avait de reprendre Fernambouc. Pour recouvrer cette importante place, il fit un grand armement, dont le commandement fut donné à Frédéric de Tolède; mais on ajourna l'expédition à l'année suivante.

Il y eut en Europe un événement mémorable. Dix vaisseaux espagnols, accompagnés de quatre frégates et de six autres petits bâtiments, sortirent du canal de Mardik. Martin Tromp, lieutenant-amiral général de Hollande, alla au-devant de cette flotte avec douze petits navires et lui livra bataille. L'amiral espagnol s'étant brisé contre un rocher, la victoire se déclara pour les Hollandais. Tromp fit cent prisonniers, et prit deux grands bâtiments et les quatre frégates, qu'il emmena en Hollande.

Philippe IV, pour réparer cet échec, mit en mer soixante gros navires de guerre ainsi que quatorze dunkerquois, et en donna le commandement à Antonio Ocquendo, qui sortit du port de la Corogne au mois de juillet 1639. Tromp l'attendait avec sa petite escadre; il l'attaqua, tint ses bâtiments serrés, fit un épouvantable feu de toute son artillerie, et amarina deux navires. Le lendemain, à la pointe du jour, Ocquendo reconnut les Hollandais, et, honteux d'avoir combattu avec si peu de succès contre douze bâtiments seulement, il recommença la lutte et accrocha l'amiral de Hollande. Tromp, entraîné par sa valeur, le suivit, le cribla de coups de canon et le coula. Il allait profiter de son avantage, lorsqu'un brouillard épais l'en empêcha. La flotte espagnole alla s'abriter sous les dunes d'Angleterre. Pendant qu'elle se radoubait, Tromp ne resta pas inactif : il mit en sûreté deux galions qu'il avait capturés et il grossit ses forces d'un grand nombre de navires que lui envoyèrent les États. Avec ces forces, il résolut d'attaquer les Espagnols dans la baie où ils s'étaient réfugiés, et les Anglais eux-mêmes, s'ils les voulaient défendre; mais le roi d'Angleterre, qui ne se souciait pas d'entrer en guerre avec les Hollandais, retira ses bâtiments et abandonna les Espagnols. Ocquendo chercha vainement à s'échapper à la faveur d'une brume épaisse et se vit obligé de combattre. Tromp partagea sa flotte en cinq escadres. On se canonna pendant une heure, et l'on cessa le feu, parce que, la brise étant tombée, on ne put faire les mouvements nécessaires. Il se livra alors un combat acharné de huit heures dont l'issue fut favorable aux Hollandais. La victoire de Tromp parut si glorieuse au roi de France, qu'il lui envoya des lettres de noblesse ainsi qu'un présent considérable.

En Amérique, les Espagnols essuyèrent aussi de nombreuses défaites. Le comte de la Torre, qui avait sous ses ordres quatre-vingt-douze navires, fut battu, près de Fernambouc, le 12 janvier 1640, par quarante-deux bâtiments hollandais que conduisait l'amiral Loof, qui fut tué pendant l'action. Huiggens, auquel échut alors le commandement,

poussa si vivement les Espagnols qu'il remporta trois autres victoires sur eux. La Compagnie des Indes orientales ne réussit pas moins de son côté : elle s'empara, après trente-cinq ans d'hostilités, de la ville de Malacca et de plusieurs autres contrées favorables à son commerce.

Voyage de Tasman. — Chargé par Van Diémen, gouverneur des Indes hollandaises, de faire un voyage de découvertes dans l'Océan austral, Tasman découvrit la contrée qu'il nomma *Terre de Van Diémen*, la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Amis et les îles Fidji; plusieurs années après, il fit un second voyage dans lequel il paraît avoir parcouru la plus grande partie des côtes de la Nouvelle-Hollande; mais les particularités de ce voyage sont peu connues, les Hollandais ayant caché avec soin leur découverte.

Voyage de Roggeween. — Parti du Texel avec un navire équipé par la Compagnie des Indes, Roggeween fit un voyage autour du monde et toucha, chemin faisant, à nombre d'îles dans ce qu'on appelle aujourd'hui Australie et Polynésie; mais on ne donna pas suite à ses découvertes, si bien qu'il est resté du doute sur les lieux qu'il visita. Il fut même traité comme criminel en arrivant à Batavia et ne rentra en Hollande que chargé de fers. Il se justifia avec éclat, mais ne fut plus employé. On ignore la date de sa mort.

La révolte des Portugais contre les Espagnols, dont ils secouèrent le joug, diminua le nombre des ennemis qu'avaient les Hollandais, car le nouveau roi de Portugal fit avec les états généraux une trêve qui suspendit les hostilités. La Compagnie, tranquille sur la foi de cette suspension d'armes, n'envoya plus de secours au Brésil; mais les Portugais, résolus d'en chasser les Hollandais, rallumèrent la guerre, et la Compagnie d'Amérique finit par perdre définitivement le Brésil.

La lutte de la Hollande contre l'Espagne continua encore, et en Europe et en Amérique, jusqu'en 1648. Le roi d'Espagne reconnut alors, avec les puissances signataires

du traité de Westphalie, l'indépendance des Provinces-Unies (1).

Les Hollandais eurent ensuite à soutenir contre l'Angleterre une guerre pendant laquelle leurs forces navales luttèrent avec avantage contre les flottes britanniques (voir *Marine anglaise*).

Secours au roi de Danemark. — Combat naval du Sund. — En 1657, les États, dans l'intérêt de leur commerce, envoyèrent Opdam au secours du Danemark avec trente-sept gros navires, qui vainquirent une flotte suédoise à l'entrée du Sund et contribuèrent à la délivrance de Copenhague, que le roi de Suède tenait assiégée.

Nouvelle guerre contre l'Angleterre. — Les hostilités, commencées en 1664, se poursuivirent avec la plus grande activité, et, pendant trois ans, les marins des deux nations rivalisèrent d'audace et d'habileté. Les combats de Lowstof et des Quatre-Jours prouvèrent la supériorité de la marine hollandaise.

Guerre contre les pirates de Barbarie. — Guerre contre la France. — En 1669, Ruyter fit dans le Nord une campagne qui ne fut marquée par aucune action bien importante et pendant laquelle il sembla seulement se préparer à de brillants exploits. Il fut ensuite envoyé dans la Méditerranée, où il vainquit les corsaires de Barbarie; mais ce fut surtout contre la France que cet amiral s'illustra et se montra digne des puissants et valeureux ennemis qu'il eut à combattre (voir *Marine française*).

Rétablissement du stathoudérat. — En 1672, la république des Provinces-Unies reconstitua le stathoudérat en faveur de Guillaume III, prince d'Orange, qui devint roi d'Angleterre. Des circonstances favorables et surtout l'habileté de Ruyter rétablirent la prospérité de l'État, si gra-

(1) En 1650, les Hollandais fondèrent au sud de l'Afrique la colonie du Cap, qui fut occupée par les Anglais en 1795 et 1806, et leur a été laissée en 1815. Les boërs ou cultivateurs hollandais qui ne voulurent pas se soumettre aux lois anglaises, se retirèrent au nord du fleuve Orange et y fondèrent deux petits États : la république Transvaaltique et la république du fleuve Orange.

vement compromise; le stathouder, investi de pouvoirs extraordinaires, en profita pour faire déclarer le stathoudérat héréditaire dans sa maison; mais après la mort de Guillaume III, le stathoudérat fut aboli de nouveau pour n'être rétabli qu'en 1747. Toutefois, durant cet intervalle, la Frise et bientôt les provinces de Groningue et de Gueldre conservèrent le stathoudérat. Guillaume IV d'Orange, nommé stathouder de toutes les provinces, recouvra au traité de paix d'Aix-la-Chapelle tout ce que la république avait perdu, mais il fut obligé de raser ses places fortes. Guillaume V lui succéda en 1751, sous la tutelle de sa mère et de Louis Ernest, duc de Brunswick. Le commerce et la puissance de la Hollande commencèrent alors à déchoir. Elle fut déchirée par des troubles intérieurs et affaiblie au dehors par des guerres continuelles. Enfin, après diverses vicissitudes, elle fut conquise par les Français en 1794. Elle prit alors le nom de *république batave* et se divisa en huit départements (Amsterdam, Delf, Dommel, Ems, Escaut et Meuse, Texel, Rhin et Vieux-Yssel).

Tous les Hollandais devinrent citoyens français, le principe d'égalité n'admettant plus ni de seigneurs ni de maîtres. Les provinces furent placées directement sous des états provinciaux qui prirent le nom de représentants provisoires. Au-dessus d'eux se groupaient les états généraux, composés presque tout entiers d'éléments démocratiques. Cette organisation toutefois ne s'établit pas sans donner lieu à une lutte intérieure, une fraction du parti démocratique poussant le pays vers la centralisation et voulant établir une union complète entre les provinces, tandis qu'une autre fraction se prononçait pour un système de fédéralisme. Ce dernier parti triompha. Des municipalités furent mises à la tête des villes et des autres localités. Tout ce qui rappelait les formes féodales fut aboli et les fonctionnaires les plus éminents de l'ancienne république furent jetés dans les prisons. Le prince-stathouder héréditaire avait trouvé un asile chez les Anglais et il s'efforçait de recouvrer avec leurs secours les colonies de la république, qu'il

regardait comme une ennemie depuis que les Hollandais s'étaient alliés avec la France. Dès le mois de mai 1796, les Anglais se trouvèrent en possession de tous les établissements des Provinces-Unies dans l'Orient et dans l'Occident, à l'exception de Surinam, Curaçao et Java. Ils ne se bornèrent pas à ces entreprises : ils enlevèrent tous les bâtiments sous pavillon hollandais qu'ils rencontraient sur les mers, et détruisirent tout le commerce de la république. Ce n'était pas assez pour la Hollande d'être ainsi dépouillée de ses possessions et de voir anéantir sa navigation; il lui fallut encore, à l'appel de la France, restaurer sa marine à grands frais et charger le pays de nouvelles dépenses.

En 1796 se forma une convention nationale à laquelle le pouvoir législatif et le pouvoir administratif furent conférés; mais cette assemblée, en butte aux attaques des démocrates, ne tarda pas à se dissoudre. Dans le cours de l'automne de 1797 fut instituée une nouvelle convention. Mais lorsque la flotte, de quinze vaisseaux de ligne et de onze frégates, qui n'avait pu être mise en mer que par des sacrifices extraordinaires, eut été défaite par les Anglais à la hauteur de Kanperduin, ce qui rendit de nouveaux sacrifices nécessaires, les démocrates mirent à profit cette circonstance pour emprisonner, avec l'aide du général Joubert, vingt-deux membres fédéralistes de la convention et instituer un directoire exécutif de cinq membres ainsi qu'une commission constitutive, qui rédigea une constitution que le peuple accepta le 23 avril 1798.

La république batave jouit alors de quelque repos au dehors, mais dans les derniers jours du mois d'août 1799 les Anglais recommencèrent à l'attaquer. Une flotte britannique, sur laquelle se trouvait le fils aîné du prince-stathouder, se montra tout à coup dans les eaux de la Hollande septentrionale. La flotte hollandaise s'y trouvait à l'ancre et se vit inopinément surprise. Les équipages perdirent toute contenance et forcèrent les officiers à rendre les vaisseaux qu'ils montaient au prince d'Orange, sans que celui-ci eût fait autre chose que de les en sommer. Ce premier

succès obtenu, les troupes débarquèrent et elles furent renforcées, en septembre, d'un corps de vingt-trois mille Anglais. Cette armée, placée sous le commandement du duc d'York, fut défaite par les Français près de Castricum; mais la flotte hollandaise resta au pouvoir des Anglais. Après que Bonaparte, revenu d'Égypte, eut donné à la république française une organisation nouvelle, il remplaça en Hollande le général Brune par le général Augereau, sous lequel un corps batave prit part à la campagne d'Allemagne en 1800. Les modifications que la forme gouvernementale reçut en France, à la suite du 18 brumaire, furent le signal d'une modification de la même nature dans la constitution des petites républiques placées sous la protection de la république française.

Au congrès d'Amiens, la république batave fut représentée par Jean Schimmelpennick, qui eut une grande influence sur la conclusion définitive de la paix, le 27 mars 1802. Dans ce traité, les Hollandais renoncèrent formellement aux colonies de Ceylan et de Trinquemalé ainsi qu'au commerce de la cannelle, des perles, de l'ivoire, en faveur de l'Angleterre, qui leur restitua les Moluques, le Cap, Berbice, Eséquibo et Demerary.

Au milieu des déplorables circonstances où le pays s'était trouvé depuis plusieurs années, la Compagnie des Indes orientales était totalement déchue, de sorte que le retour de ces possessions fut réellement une bonne fortune pour le commerce hollandais, épuisé par tant de pertes et de sacrifices. La paix rendit aux affaires un essor nouveau et une activité si prodigieuse qu'on n'en trouve guère d'exemple dans ce pays, où l'esprit des entreprises et des spéculations est porté à un si haut degré. Mais cette ressource ne resta pas longtemps ouverte aux Bataves; dès l'année suivante, la guerre recommença entre la France et la Grande-Bretagne, et ils se virent dépouillés de leurs navires ainsi que de leurs colonies, dont les Anglais firent un vaste butin.

Lorsqu'en 1805 l'Angleterre, pour échapper à la des-

cente dont elle était menacée par la France, eut poussé l'Autriche à ressaisir les armes, Napoléon força l'armée batave à prendre part à la lutte. Ce ne fut là que le prélude d'une réforme nouvelle en Hollande, que précipita la glorieuse issue de cette guerre. Dès le mois de février 1806, le ministre des affaires étrangères, Talleyrand, écrivit à Schimmelpennick « que le moment était venu de compléter le système de politique intérieure et extérieure de la « Hollande, et en même temps d'assurer l'indépendance « et l'union de ce pays avec la France, tous deux inséparables l'un de l'autre; que la coalition avait eu le projet de « rétablir la maison d'Orange en Hollande et qu'il importait de détruire toutes les espérances des partisans de « cette famille, en donnant à l'État une organisation définitive avant que la paix fût conclue avec les Anglais, « afin que celle-ci ne pût plus être troublée, l'empereur « désirant qu'elle fût de longue durée. » En conséquence de cette note, il fut signifié au peuple batave qu'il eût à supplier l'empereur Napoléon d'élever à la dignité de roi de Hollande son frère Louis Bonaparte. Dans une assemblée du corps législatif qui fut tenue pour délibérer sur cette injonction, Schimmelpennick se prononça énergiquement contre la domination étrangère; mais ses collègues gardèrent un prudent silence, craignant que, s'ils n'accédaient pas à la volonté de l'empereur, leurs provinces ne fussent incorporées à la France et eussent à subir la triste destinée de la Belgique. On ne laissa cependant pas de négocier et de faire des efforts pour se soustraire à ce prince étranger; mais toutes les tentatives furent infructueuses. Les Bataves se virent enfin réduits à demander formellement pour roi Louis Bonaparte, et ce fut le 5 juin 1806 que la république fut convertie en royaume de Hollande.

Le roi Louis n'avait rien de ce qu'il lui eût fallu pour plaire aux Hollandais. Il venait au milieu d'eux parlant une langue qui n'était pas la leur, ayant des habitudes qui n'étaient pas les leurs : c'était plus qu'il n'en fallait pour déplaire à un peuple où les usages anciens et les traditions

du sol exercent un si grand empire. Aussi il fut accueilli dans son nouveau royaume avec une vive répugnance. Toutefois, il s'appliqua avec tant d'ardeur à gagner l'affection de ses sujets, que l'aversion dont il avait été l'objet d'abord se changea bientôt en un véritable amour. Mais si populaire que le roi Louis sût se rendre, si ardemment qu'il s'appliquât à relever la prospérité du pays, il ne put empêcher le commerce de décliner de plus en plus et les colonies de tomber entièrement au pouvoir des Anglais. Ils avaient repris le Cap en 1806, ils enlevèrent Surinam peu de temps après. Le développement que Napoléon donna au système continental eût achevé d'anéantir la navigation hollandaise si les courses que les navires anglais faisaient contre elle sur toutes les mers ne l'avaient déjà presque réduite à rien. A dater du mois de janvier 1808, les ports de la Hollande furent forcés de se fermer à tous les bâtiments voguant sous un pavillon autre que le pavillon français.

Dans cet état de choses, les finances du pays empiraient chaque jour davantage et les charges dont le peuple était accablé devenaient chaque jour plus lourdes. Cependant le roi Louis ne cessait pas d'avancer dans l'affection des Hollandais. Mais Napoléon avait contre lui un grief qu'il ne pouvait lui pardonner : c'était de permettre en Hollande le commerce de contrebande avec les Anglais, et il lui causa tant d'ennuis, qu'il abdiqua le 1er juillet 1810. Le 9 du même mois, l'empereur décréta la réunion du royaume de Hollande à la France et la réduction de la dette publique au tiers.

En 1814, la Hollande réunie à la Belgique forma, sous le nom de royaume des Pays-Bas, un nouvel État qui fut donné à Guillaume-Frédéric d'Orange. Une révolution en ayant séparé la Belgique en 1831, la Hollande redevint un royaume particulier.

Les Hollandais, depuis cette époque, n'ont cessé de tourner toute leur attention et toute leur activité vers les colonies. En Afrique, où ils possédaient autrefois le Cap,

ils n'ont plus que quelques établissements sur la côte de Guinée; — en Amérique, ils possèdent une partie de la Guyane, les îles Curaçao et de Saint-Eustache ainsi que la moitié de l'île Saint-Martin; — leurs possessions en Asie et dans l'Océanie sont : Java, Sumatra, Bencoulen, Madura, Célèbes, le tiers de Bornéo, les archipels de Sumbawa, des Moluques et de la Papouasie, autour desquels se groupent les îles de Ternate, de Timor, d'Amboine, etc. La population de toutes ces colonies s'élève à dix-huit millions d'habitants, dont à peine vingt-deux mille Européens. Java (avec Madura et les îles adjacentes) a plus de treize millions d'habitants, Sumatra avec Bencoulen en a plus d'un million; — à Bornéo, dans l'île Célèbes, la population soumise à la Hollande n'est pas moins nombreuse; — les Moluques comptent un demi-million d'habitants, Timor en a près d'un million.

Trois races, la race japonaise, la race chinoise et la race malaise, dominent dans ces colonies; la religion la plus répandue est le mahométisme, mais altéré par une foule de superstitions; le christianisme pénètre peu à peu chez les indigènes, grâce au zèle des missionnaires.

Les Indes néerlandaises se divisent en résidences soumises à un gouverneur général; les indigènes sont gouvernés directement par leurs anciens chefs, qui sont comme les vassaux du gouverneur général. C'est d'ailleurs l'État qui réglemente le travail, qui en recueille les produits, qui est à la fois agriculteur et commerçant, comme dans l'ancien système musulman; mais les chambres de la Haye se montrent de plus en plus favorables à la substitution du travail à la corvée.

L'esclavage a été aboli dans les Indes néerlandaises en 1859, dans les Indes occidentales en 1861. Les principaux produits, le café, le sucre, le vin, l'indigo, le thé, la cochenille, la cannelle, le coco, le girofle, augmentent d'année en année dans des proportions considérables; l'exportation de ces denrées a plus que quintuplé en un demi-siècle. Les colonies sont la force et la richesse de la

Hollande; ce sont elles qui lui conservent un rang important parmi les États de second ordre.

En 1877, la Hollande avait 63 vapeurs, savoir : une frégate à hélice, 2 béliers à tourelles, 4 béliers cuirassés, 12 monitors, 19 canonnières (dont une cuirassée), 11 corvettes à hélice, 14 vapeurs à aubes. La flotte à voiles se composait de : 1 batterie flottante, 2 frégates, 1 vaisseau de ligne, 5 corvettes, 2 bricks, 7 canonnières (1 cuirassée), 1 goëlette-canonnière pour la défense des côtes.

Le personnel formait un effectif de 494 officiers de différents grades et 5,903 matelots. 800 hommes indigènes étaient affectés au service des Indes orientales.

MARINE RUSSE.

Les anciens n'ont connu que le sud de la Russie d'Europe, qu'ils plaçaient très-vaguement dans les régions dites *Sarmatie* et *Scythie*. Dès les premiers siècles de l'empire romain, les Slaves, habitants primitifs de la Russie septentrionale, envahirent tout le pays. Au IIe siècle de l'empire, les Goths soumirent à peu près toutes les peuplades comprises entre la Baltique et la mer Noire, et fondèrent, entre le Niémen, le Dniéper, le Volga et le Don, un vaste empire qui comprenait la Russie d'Europe. Cet empire fut renversé en 376 par les Huns, et la Russie méridionale fut pendant quatre siècles le passage de tous les barbares de l'Est. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Khazares s'y établirent et en furent chassés successivement. Quelques villes cependant furent fondées vers le VIe siècle, notamment Novogorod la Grande et Kiev. Enfin, en 862, Rurik constitua un État durable; appelé par les habitants de Novogorod, il étendit son autorité sur Polotsk, Rostov, Mouron, et prit le titre de *grand-prince* ou *grand-duc*. Sa postérité soumit une partie de la Russie méridionale et s'éleva à un très-haut point de prospérité.

Bien avant la fondation de Saint-Pétersbourg, le Russe Oleg, successeur de Rurik, après avoir conquis Smolensk ainsi que Lioubitch et rendu tributaires les Sévériens, les Rudimitches et les Dreveliens, alla menacer Constantinople. Oleg était Varègue d'origine, et les Varègues, habitants de la mer Baltique, pirataient continuellement, ravageant le littoral et dépouillant tous ceux qui manquaient de force ou de courage pour se défendre. Cette espèce de cabotage hostile leur avait donné quelque connaissance de la navigation et un goût décidé pour le métier de corsaire. Toutefois les Russes ne pouvaient arriver à Constantinople que

par des travaux plus grands et plus réels que ceux d'Hercule et qu'à travers une foule d'écueils et d'innombrables dangers : ils ne pouvaient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dniéper. Ce fleuve a treize cataractes (parogui) dans le cours de six myriamètres.

Oleg s'avança vers la capitale de l'empire d'Orient avec quatre-vingt mille combattants, embarqués sur deux mille petits navires où, exposés nuit et jour aux injures de l'air, ils avaient à peine assez de place pour se coucher. La flotte descendit le Borysthène (Dniéper) jusqu'aux cataractes. Là on fut obligé de décharger les navires et de les pousser ensuite sur les rochers à force de bras et de leviers. Échappés de tous ces dangers, les barbares arrivèrent enfin près de Constantinople. Surpris d'une rupture si subite et si imprévue, l'empereur envoya prier le prince russe de s'éloigner et lui fit promettre toutes les satisfactions qu'il pourrait exiger. Oleg reçut les envoyés avec hauteur et rejeta leurs propositions. L'empereur, se voyant dans la nécessité de se défendre, fit au plus tôt assembler les galères ainsi que les bâtiments de transport qui se trouvaient dans les rades voisines, les munit de feu grégeois et les envoya contre les Russes.

Le combat devait se donner à la vue de Constantinople; l'empereur, qui voulait en être spectateur, se plaça dans un endroit du port d'où il pouvait tout voir. Il ordonna à Théodorocanus de s'avancer avec trois galères et de commencer l'action; mais, au lieu d'une escarmouche, l'amiral engagea sérieusement la bataille. Il brûla plusieurs navires avec son feu volant, en coula d'autres, entra lui-même dans un bâtiment, l'épée à la main, et s'en empara, après avoir tué tous ceux qui osèrent lui résister.

Ce combat fut dirigé sagement, toutefois les suites ne répondirent pas à ces premiers succès. Vingt-quatre galères grecques, conduites avec hardiesse et trop peu de ménagement, poursuivirent les Russes qui fuyaient et s'engagèrent au large; mais ces derniers relâchèrent dans un port où ils étaient à couvert. Ils n'eurent pas plutôt aperçu les Grecs

MARINE RUSSE.

Les anciens n'ont connu que le sud de la Russie d'Europe, qu'ils plaçaient très-vaguement dans les régions dites *Sarmatie* et *Scythie*. Dès les premiers siècles de l'empire romain, les Slaves, habitants primitifs de la Russie septentrionale, envahirent tout le pays. Au IIe siècle de l'empire, les Goths soumirent à peu près toutes les peuplades comprises entre la Baltique et la mer Noire, et fondèrent, entre le Niémen, le Dniéper, le Volga et le Don, un vaste empire qui comprenait la Russie d'Europe. Cet empire fut renversé en 376 par les Huns, et la Russie méridionale fut pendant quatre siècles le passage de tous les barbares de l'Est. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Khazares s'y établirent et en furent chassés successivement. Quelques villes cependant furent fondées vers le VIe siècle, notamment Novogorod la Grande et Kiev. Enfin, en 862, Rurik constitua un État durable; appelé par les habitants de Novogorod, il étendit son autorité sur Polotsk, Rostov, Mouron, et prit le titre de *grand-prince* ou *grand-duc*. Sa postérité soumit une partie de la Russie méridionale et s'éleva à un très-haut point de prospérité.

Bien avant la fondation de Saint-Pétersbourg, le Russe Oleg, successeur de Rurik, après avoir conquis Smolensk ainsi que Lioubitch et rendu tributaires les Sévériens, les Rudimitches et les Dreveliens, alla menacer Constantinople. Oleg était Varègue d'origine, et les Varègues, habitants de la mer Baltique, pirataient continuellement, ravageant le littoral et dépouillant tous ceux qui manquaient de force ou de courage pour se défendre. Cette espèce de cabotage hostile leur avait donné quelque connaissance de la navigation et un goût décidé pour le métier de corsaire. Toutefois les Russes ne pouvaient arriver à Constantinople que

désarma par la modération; il leur proposa la paix à des conditions avantageuses, et elle fut acceptée. Cet objet rempli, les barbares retournèrent d'où ils étaient partis et y vécurent tranquilles pendant cinq ans après lesquels leur cupidité se réveilla. Sortant de leurs repaires, ils firent de nouvelles incursions sur les terres des Russes. Aussitôt Igor s'arma, marcha à leur rencontre, les attaqua, les défit et leur ôta pour longtemps l'envie de lui rendre une troisième visite.

Ces mêmes richesses qu'Oleg avait rapportées de l'empire d'Orient furent une amorce à laquelle Igor ne résista pas. Un noir chagrin, celui de la cupidité, dévorait ce nouveau Tantale. Il réunit quatre cent mille combattants qu'il embarqua sur dix mille petits navires, débarqua ses troupes sans résistance, car les Grecs étaient éloignés, et ravagea la Paphlagonie, le Pont ainsi que la Bithynie.

Résolus de tirer vengeance de telles atrocités, les Grecs accoururent de toutes parts, et leur flotte, conduite par le patrice Théophane, surprit les Russes et les contraignit à regagner leurs barques qu'ils incendièrent en partie au moyen du feu grégeois. Les restes de l'armée d'Igor cherchèrent un refuge sur les rivages de la Bithynie. Théophane, qui ne les avait pas perdus de vue, fondit sur eux, brûla ou coula à fond la plupart de leurs esquifs. Ceux qui échappèrent au carnage gagnèrent Kiev comme ils purent. « Les « Grecs, dirent-ils à leurs compatriotes, sont des sorciers : ils « se sont battus contre nous avec le feu grégeois, ils ont « dévoré nos barques et forcé nos camarades de se jeter à « la mer. »

Malgré son accablement, Igor les rassura et leur promit de rendre bientôt la magie des Grecs impuissante. L'espoir du butin l'emporta encore sur la crainte; on se prépara de nouveau à combattre. Une flotte partit pour Constantinople, mais elle ne passa pas la Chersonèse Taurique. Constantin Porphyrogénète, instruit de l'approche des Russes, fit offrir à Igor de payer le même tribut qu'Oleg avait imposé à ses prédécesseurs, et le duc de Russie aima mieux signer la

paix que d'exposer encore une fois au sort des armes sa fortune et sa gloire.

Olga-Sviatoslav Ier (945-973). — Olga, veuve d'Igor, devint régente après la mort de son époux et remit les rênes du gouvernement à Sviatoslav Ier, son fils, en 945. Elle se fit baptiser à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène, et, de retour en Russie, elle essaya, mais sans succès, de répandre le christianisme dans ses États. — Sviatoslav Ier soumit les pays situés entre les embouchures du Danube et du Don, fit, à l'invitation de Nicéphore Phocas, deux expéditions contre les Bulgares, s'empara de leur capitale, menaça ensuite l'empire d'Orient et ravagea la Thrace jusqu'à Andrinople; mais, vaincu l'année suivante à Silistri, par Jean Ier Zimiscès, il perdit bientôt toute la Bulgarie et mourut en revenant à Kiev (973).

Ioropolk Ier. — Vladimir Ier le Grand (973-1015). — Ioropolk Ier tomba dans une embuscade que lui avait dressée Boleslas, roi de Pologne, et resta quelque temps prisonnier. — Vladimir Ier le Grand, le Saint, reprit la Gallicie aux Polonais, soumit plusieurs peuples barbares, s'étendit jusqu'à la mer Baltique au nord et au sud du golfe de Finlande, attaqua et vainquit les Bulgares d'Orient, s'assujettit la petite république de Cherson, força les empereurs grecs Basile II et Constantin VIII à lui donner leur sœur pour épouse, reçut le baptême à cette occasion, et voulut que tous ses sujets devinssent chrétiens. Il fit fleurir l'ordre et la justice.

Sviatopolk Ier. — Jaroslav Ier. — Sviatoslav II. — Sviévolad Ier (1015-1078). — Sviatopolk Ier, dit *le Scélérat*, usurpa le trône et fit assassiner trois des fils de Vladimir. Attaqué par leur frère, Jaroslav, il fut battu à Lioubitch et s'enfuit en Pologne, près de Boleslas Ier, son beau-père, qui le ramena en triomphe et qu'il ne récompensa qu'en tentant d'égorger tous les Polonais qui étaient dans ses États; mais il ne put y parvenir. Attaqué de nouveau par Jaroslav, il fut vaincu à la bataille de l'Alta (1019) et alla mourir en Bohême. — Jaroslav Ier eut à étouffer plusieurs révoltes et combattit, avec succès, Boleslas ainsi que les

empereurs de Constantinople. Il s'appliqua aussi aux arts de la paix, encouragea l'architecture et la peinture, éleva des écoles, fit des lois sages et rendit l'Église russe indépendante. Henri Ier, roi de France, épousa Anna de Russie, sa sœur. Jaroslav fonda la ville qui porte son nom. — Sviatoslav II fut d'abord prince de Tchernigov, chassa du trône son frère, en 1073, et régna jusqu'en 1076. Son fils Oleg fut la tige des Olgovitches, qui plus tard disputèrent la couronne aux Vladimirovitches. — Svievolod Ier prit les armes contre son frère Jaroslav avec son autre frère Sviatoslav II et lui succéda comme grand-prince à Kiev, en 1078.

Vladimir II. — Igor II. — Isiaslav Ier. — Isiaslav II. — Isiaslav III (1078-1156). — Vladimir II envoya son fils faire la guerre aux Bulgares d'Orient, aux Livoniens, aux Cumans, marcha contre Alexis Comnène pour venger le meurtre de Léon, son gendre, et conserver les droits de Basile, son petit-fils; mais il se laissa désarmer par les dons de l'empereur. Il fit régner l'ordre et la justice. — Igor II ne régna que six semaines; il fut renversé du trône par la rébellion d'Isiaslav. — Isiaslav Ier fut sans cesse en lutte avec les membres de sa famille, notamment avec Igor, son frère, et avec Vseslav, prince de Polotsk. Il fut deux fois détrôné, et périt dans un combat contre Oleg, son neveu. — Isiaslav II fut trois fois chassé de ses États; mais trois fois il se fit rétablir, et mourut sur le trône. — Isiaslav III affaiblit ses États par des partages et fut tué d'un coup de sabre devant Bielgorod qu'il assiégeait inutilement.

Ivan Ier. — Ivan II. — Ivan III. — Ivan IV. — Ivan Ier régna pendant douze ans avec le titre de grand-duc de Moscou, puis entra dans les ordres ecclésiastiques. — Ivan II est le premier qui ait résisté aux Tartares. — Ivan III rassembla sous son sceptre toutes les parties de la Russie, soumit Novogorod après un siége de sept ans, introduisit la civilisation dans ses États et mérita le nom de Grand. Il prit le premier le titre de czar avec l'aigle à deux têtes de Constantinople. — Ivan IV fit la guerre aux Tartares, à la Pologne, à la

Suède, et fut tour à tour vainqueur et vaincu. Il exerça d'horribles cruautés sur les peuples soumis et sur ses propres sujets et tua de sa main son fils aîné. On le surnomma *le Terrible*. Il avança les progrès du commerce et de la civilisation.

En 1598, la dynastie de Rurik s'éteignit et Boris Goudounov usurpa le trône : de là une période de troubles dans laquelle la Russie, que se disputaient les Polonais et les Suédois, sembla à la veille de périr. L'élection de Romanov (1613) mit un terme à tant de maux. Après avoir combattu les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne, il conclut avec la Suède en 1617 la paix de Stolbova, par laquelle il cédait à Gustave-Adolphe l'Ingrie et la Carélie russe. En 1618, il conclut avec Vladislas, fils du roi de Pologne, qui s'était avancé jusqu'à Moscou, une trêve de quatorze ans. Guidé par les conseils de son père, Michel Romanov, il aurait avancé la civilisation de la Russie s'il n'était mort prématurément en 1645. — Sous le règne de Romanov, la Russie se releva peu à peu et reprit la Sévérie dont les Polonais s'étaient emparés.

Pierre Ier, dit le Grand (1645-1725). — Pierre Ier, dit *le Grand*, fut placé sur le trône par les grands au préjudice d'Ivan, plus âgé mais jugé incapable, et de Sophie, sa sœur! Celle-ci, ayant excité une révolte des strélitz, se fit admettre au partage du pouvoir ainsi qu'Ivan. En 1689, Pierre resta seul maître par la retraite d'Ivan et l'emprisonnement de Sophie. Il résolut d'affranchir, d'agrandir et de civiliser la Russie. Pour y réussir, il voulut visiter les nations les plus civilisées. Il partit en 1697, accompagné de Lefort, alla d'abord en Hollande, y apprit l'art de charpentier de navire, en travaillant dans les chantiers de Saardam comme simple ouvrier, sous le nom de Peters Michaelof, et visita ensuite l'Angleterre, où il choisit d'habiles ingénieurs pour tracer le canal du Don au Volga. Rappelé en Russie en 1698 par une révolte des strélitz, il fit égorger quatre mille de ces soldats rebelles. Il fonda Saint-Pétersbourg en 17, 3 sur les îles situées à un quart de lieue de l'embouchure de la Neva.

Ces îles n'étaient que des marais impraticables avant que Pierre en eût fait choix pour y établir la capitale de son empire. Il en traça lui-même le plan, et s'obstina à peupler des endroits qui paraissent n'être pas destinés à des hommes; les difficultés qu'il rencontra ne le rebutèrent pas : ni les inondations, ni l'ingratitude du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité qui enleva environ deux cent mille hommes dans les commencements, ne lui firent abandonner son projet. Il surmonta tous les obstacles et parvint à dessécher ces marais, à faire des chemins, à élever des digues, afin de jeter les fondements de la ville, qui, pour l'abondance, le commerce, le nombre des habitants, les arts, les sciences, le disputa dès sa naissance aux plus célèbres cités de l'Europe.

La rapidité et la profondeur du fleuve ne permettant point de bâtir des ponts pour la communication des îles, une infinité de bateaux de différentes espèces y suppléèrent; presque toutes les personnes de condition avaient les leurs; ceux des dames se distinguaient par leur magnificence.

Il y avait des chantiers fortifiés, vastes et commodes, pour la construction des vaisseaux et des galères. Comme la Néva est extrêmement large et profonde, les gros navires marchands abordent jusque sous les fenêtres des maisons; les bâtiments de guerre le pourraient aussi si les eaux n'étaient pas trop basses à l'embouchure du fleuve, mais cette circonstance, mettant la ville à couvert des bombardements du côté de la mer, devient un avantage. On a marqué ces endroits bas, où ne se trouvent que quelques passages, pour éviter les méprises aux pilotes. C'est aussi ce peu de fond qui oblige à se servir de chameaux pour faire sortir du fleuve les navires de guerre, lorsqu'ils ont été lancés à Saint-Pétersbourg et qu'on les conduit à Cronstadt, port de mer fortifié, à peu de distance, où ils sont armés et équipés.

Il est aisé de voir, par la situation de cette ville, que le vaste génie à qui on en est redevable a eu moins en vue, en la bâtissant, d'augmenter le nombre des grandes villes

que de fonder une marine qu'il regardait comme seule propre à mettre ses sujets en grande considération pour la force et pour le commerce. La prise de la Néva et l'établissement de Saint-Pétersbourg rendirent effectivement la marine du czar florissante et formidable dans la mer Baltique ainsi que dans les golfes de Bothnie et de Finlande.

Aspirant à l'empire de la mer Baltique, le créateur de la marine russe fit la guerre à Charles XII et chercha les occasions de combattre la flotte suédoise. Après avoir essuyé une défaite à Narva, il fut victorieux à Pultawa, reprit à la Suède la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie et la moitié de la Finlande, dont le prince Galitzin acheva la conquête. Le 15 juillet 1787, il appareilla de Cronstadt avec trente vaisseaux de 80 canons ainsi que cent bâtiments de moindre grandeur et rencontra la flotte suédoise près des îles d'Aland, dont il méditait la conquête. — L'armée navale russe était commandée par l'amiral Apraxim, sous lequel servait le czar en qualité de contre-amiral.

Bataille navale d'Aland. — La flotte suédoise, qui était conduite par Erinschild, bien que moins forte des deux tiers, soutint vaillamment la lutte. — L'empereur s'attacha au vaisseau d'Erinschild, le prit après un combat opiniâtre, et le conduisit dans le port de Cronstadt avec trois bâtiments de moindre grandeur, une frégate et six galères. De Cronstadt il se rendit à Saint-Pétersbourg, suivi de sa flotte victorieuse, et fit dans la ville une entrée triomphale. « Un « boyard, dit Voltaire, était assis sur un trône ayant à ses « côtés douze sénateurs. Le czar lui présenta la relation de « sa victoire et on le déclara vice-amiral en considération « de ses services, cérémonie bizarre mais utile dans un « pays où la subordination militaire était une des nou- « veautés que Pierre avait introduites. »

L'année suivante (1789), la guerre se poursuivit avec la même activité. La grande flotte suédoise, commandée par le duc de Sudermanie et forte de vingt et un vaisseaux de ligne, se mit en mer le 30 mai, suivie de la flottille des Seiches, que conduisait le prince de Nassau.

Bataille navale de Bornholm. — Le 26 juillet, les deux armées navales se trouvèrent en présence non loin de Bornholm et l'action ne tarda pas à s'engager. Les marins des deux nations déployèrent la plus grande valeur et la nuit sépara les combattants.

Bataille navale de Svenksend. — Le 24 août, eut lieu un nouveau combat dans lequel le prince de Nassau remporta la victoire, après avoir essuyé des pertes considérables. — A la suite de cette action, les Suédois se virent obligés d'abandonner la Finlande.

Pendant l'année 1790, le golfe de Finlande fut le théâtre d'événements importants. Cederstrom, avec deux frégates, détruisit les magasins de Port-Baltique. Le duc de Sudermanie, avec vingt-trois vaisseaux, seize frégates et plusieurs navires de moindre grandeur (en tout cinquante-deux voiles), sortit de Carlscrona le 30 avril, et attaqua, le 14 mai, dix vaisseaux russes mouillés à Revel sous la protection des batteries de terre; mais l'entreprise manqua complétement : les Suédois perdirent trois vaisseaux, dont un tomba au pouvoir des ennemis.

Gustave prit alors lui-même le commandement d'une autre flotte composée de dix-neuf grands bâtiments, vingt-sept galères et deux cent trente-six chaloupes canonnières portant près de deux mille canons et des troupes de débarquement. Il attaqua, le 15 mai, la flotte des galères russes près de Frédérikaw, lui prit ou coula trente navires et la contraignit à se réfugier dans le port. Se dirigeant ensuite vers Viborg, le roi de Suède débarqua des troupes à une dizaine de lieues de Saint-Pétersbourg et alla jeter l'ancre devant Borgo. Il s'y trouvait encore lorsque le duc de Sudermanie, qui venait le rejoindre, rencontra le 3 juin la flotte russe commandée par Kruse, qui, forte de dix-sept vaisseaux et sept frégates, était sortie quelques jours auparavant de Cronstadt. Aussitôt s'engagea une lutte acharnée dont l'issue resta indécise. Le lendemain, la canonnade fut renouvelée sans plus de succès. Enfin, le 6, la flotte de Revel, forte de treize vaisseaux et onze frégates, ayant fait sa jonc-

tion avec celle de Cronstadt, le duc de Sudermanie ne put lutter contre des forces si supérieures en nombre et rallia à Borgo (dans le golfe de Finlande) la flotte que commandait Gustave.

Les Russes les tinrent bloqués pendant un mois. Les Suédois, qui manquaient d'eau et de vivres, se trouvaient dans une détresse extrême; leur audace les tira de cette situation désespérée. Profitant d'un vent favorable, ils lancèrent, dans la nuit du 3 juillet, sur la flotte russe, que commandait Tchichakoff, quatre brûlots, et, à la faveur de la confusion que ces brûlots produisirent dans les lignes ennemies, ils forcèrent le passage, mais au prix du tiers de la marine suédoise. (Ils perdirent sept vaisseaux, trois frégates et cinq mille hommes.)

Le roi suivit la grande flotte, fut attaqué dans cette retraite par le prince de Nassau et se vit enlever une trentaine de navires. Le duc de Sudermanie se retira à Sveaborg, le roi avec la flottille dans le Svenksund.

La journée de Borgo appartient aux faits d'armes les plus mémorables du dernier siècle, et c'est avec raison que les Suédois se vantent de cette défaite comme d'une victoire qui les a sauvés.

Pierre tourna ensuite ses armes contre les Turcs, alliés de Charles XII; mais il se laissa cerner à Husch, sur le Pruth, et n'échappa que grâce à sa femme Catherine, qui acheta la paix (1711).

Pendant toutes ces guerres, le czar ne cessait de s'occuper de ses grandes réformes : il améliora la justice et la police, encouragea les manufactures, institua le saint synode en remplacement du patriarche et fonda l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mais il ternit sa gloire en faisant mourir son fils aîné Alexis. Il enleva plusieurs provinces à la Perse et mourut au milieu de ses succès, le 8 février 1725.

Voyages de Behring. — Pendant le règne de Pierre I[er], Behring, navigateur danois au service de la Russie, fit un voyage de découvertes sur les côtes du Kamtchatka. Il s'assura que l'Asie et l'Amérique forment deux continents sé-

parés en découvrant le détroit qui porte son nom. Il fit plus tard une nouvelle expédition et mourut de maladie près des côtes du Kamtchatka, dans la petite île qu'on a nommée île Behring.

Catherine Ire (1725-1727). — Née en Livonie de parents pauvres, mais d'une beauté remarquable, Catherine Ire plut à Pierre le Grand qui l'épousa et la fit couronner solennellement impératrice en 1724. Après la mort du czar, elle fut reconnue souveraine de toutes les Russies et elle se montra digne du trône pendant les deux années qu'elle l'occupa, en continuant l'œuvre de civilisation commencée par son époux.

Pierre II (1727-1730). — Le règne de Pierre II, fils d'Alexis, ne fut marqué par aucun événement important.

Anne (1730-1740). — Subjuguée par Jean de Bireu, son favori, Anne, quoiqu'elle fût naturellement humaine, laissa commettre par ce ministre de grandes cruautés.

Voyages de Spangenberg. — Sous le règne de l'impératrice Anne, Spangenberg, Danois au service de la Russie, examina l'île d'Ouroup, qui est la terre de la Compagnie, celle d'Atorkou, qui est la terre des États, celle de Kounachir ou Jéso, et arriva jusqu'au Japon; mais il n'avait ni les bâtiments ni les instruments propres à seconder ses talents et son courage.

Jean VI (1740-1741). — Détrôné et mis en prison peu de temps après son avénement au trône, Jean VI fut massacré par ses gardiens.

Élisabeth (1741-1762). — Née en 1709, Élisabeth monta sur le trône par l'effet d'une révolution qui en fit descendre le jeune czar Ivan. Les partisans d'Ivan furent les uns exilés, les autres enfermés dans des cachots, mais aucun ne fut privé de la vie. Élisabeth voulait que sous son règne aucun de ses sujets ne fût puni de mort; aussi les Russes lui ont-ils donné le surnom de *Clémente*. Elle repoussa les Suédois et les contraignit, en 1745, à conclure un traité qui leur enleva une partie de la Finlande. Elle déjoua, à la même époque, une conspiration qui se tramait

contre elle et qui était principalement dirigée par le marquis de Botta, seigneur hongrois. — En 1756, durant la guerre de Sept ans, où l'Autriche tenta de reprendre la Silésie à la Prusse, elle se déclara contre Frédéric. Après quelques combats peu décisifs, ses troupes, alors sous la conduite de Soltikov, remportèrent sur le roi de Prusse une mémorable victoire à Kunersdorf (1759). — Cette bataille fut suivie de quelques autres succès, mais la mort vint empêcher la czarine de tirer tout le fruit qu'elle s'en promettait. On reproche à cette princesse d'avoir mené une vie des plus licencieuses; afin de se livrer plus librement à ses passions désordonnées, elle ne voulut jamais faire choix d'un époux. Elle eut pour favori et pour principal ministre Bestuchef, qu'elle finit par disgrâcier. Elle protégea les lettres, fonda l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et l'université de Moscou.

Pierre III (1762). — Pierre III changea le système du cabinet, fit la paix avec Frédéric II et s'unit à lui. Il réforma divers abus et créa quelques institutions utiles, mais déplut aux Russes en s'entourant d'étrangers. Il se disposait à répudier Catherine, lorsque cette princesse le força d'abdiquer, se fit proclamer impératrice et, sept jours après, donna l'ordre que son mari fût étranglé dans sa prison.

Catherine II (1762-1796). — Catherine II se concilia l'affection des Russes. En 1764, elle tourna ses armes contre les Turcs et les troupes musulmanes essuyèrent de sanglantes défaites à Choczim, à Azof (1769), près d'Ismaïl, à Bender (1770). Ces échecs étaient dus, en grande partie, à l'incapacité et à la timidité des généraux ottomans.

En 1771, la fortune se montra moins favorable aux armes moscovites. Deux tentatives contre Trébizonde et la Géorgie échouèrent; sur les bords du Danube, les succès se balancèrent entre le séraskier et le général Romanzof. Les hostilités, momentanément suspendues l'année suivante par l'armistice de Giurgewo, recommencèrent en 1773 et la guerre, d'abord favorable aux Turcs, tourna encore à l'avan-

tage de la Russie. Secondé par Souvarow et Kramenski, Romanzof tourna la position du grand vizir, le sépara de Varna où se trouvaient les magasins, et, effrayés de cette situation critique, la plupart des soldats se dispersèrent. Le malheureux général, dans l'impossibilité de combattre, obtint du sultan l'autorisation de négocier, et la paix fut signée le 21 juillet 1774. Par le traité de Kutchuk Canaïdji, la Porte reconnut l'indépendance des Tartares de la Crimée, du Budjak et du Kouban, accorda aux Russes la libre navigation dans toutes les mers de l'empire ottoman, leur céda Kinburn, Azof et quelques autres forteresses.

Cette paix honteuse ouvrit aux escadres moscovites la route de Constantinople; elle fut cependant accueillie avec joie, tant on éprouvait le besoin du repos. Mais les exigences sans cesse croissantes de l'impérieuse czarine causèrent bientôt dans la nation le plus vif mécontentement, et, pour calmer l'effervescence populaire, le divan, instruit d'ailleurs des nouveaux projets de conquête que méditaient Catherine et Joseph II (fils de Marie-Thérèse), son allié, leur déclara la guerre. Les troupes turques éprouvèrent d'abord des revers : la Crimée, la Valachie, la Moldavie, furent envahies, tandis qu'une flotte, sous les ordres du contre-amiral Bredal, parcourait la mer Noire, semant la terreur sur son passage. Mais bientôt la fortune changea de parti : battus près du Dniester et à Crozka dans le cours des années suivantes, les alliés durent abandonner les provinces qu'ils avaient conquises, après avoir perdu sept navires (le *Saint-Charles*, la *Santa-Elisabeth* et cinq galiotes chargées de munitions), en face du fort de Sainte-Élisabeth, et brûlé l'escadre de la mer d'Azof, à l'approche du capitan-pacha Soleiman. Enfin, le traité de Belgrade mit fin aux hostilités.

En 1772, Catherine conclut avec la Prusse et l'Autriche un traité qui démembrait la Pologne et donnait à la Russie les gouvernements de Polotsk et de Mohilew.

En même temps qu'elle reculait ainsi les limites de son empire, la czarine imprimait une activité nouvelle à l'agriculture et à l'industrie, encourageait les lettres et les arts,

était en correspondance avec Voltaire et recevait Diderot à sa cour.

En 1793 et 1794, Catherine acheva d'anéantir la Pologne en joignant à ses États ce qui restait de ce malheureux royaume. Elle projetait de nouvelles conquêtes, lorsqu'elle mourut en 1796. Catherine fut une grande princesse, mais elle souilla sa vie par sa dissolution.

Voyage de Patoutchkof. — Sous le règne de Catherine II, le Russe Patoutchkof, en 1777, fit le tour, par l'ouest, des îles Atorkou et Ouroup. Ces découvertes furent placées trop au sud parce que l'on eut égard aux systèmes des géographes relativement au gisement de Songaar. Deux mauvaises esquisses de ces découvertes, tirées des archives russes et publiées par M. de Lesseps, achevèrent d'égarer la critique dans de vaines conjectures.

Paul Ier (1794-1801). — Paul Ier se posa comme le champion des vieux principes monarchiques, se fit le chef de la deuxième coalition contre la France et se proclama fastueusement grand maître de Malte; puis tout à coup il s'éprit de belle passion pour Bonaparte, fit alliance avec lui et prépara ainsi les traités de Lunéville et d'Amiens. A l'intérieur, il froissa de plus en plus les grands et fut étranglé par quelques seigneurs, le 23 mars 1801.

Alexandre Ier (1801-1825). — Dès les premiers jours de son règne, Alexandre Ier rappela une foule de bannis, abolit la censure, la confiscation, la torture, et réduisit les impôts; il s'occupa ensuite de faire fleurir les lettres et les arts, fonda plusieurs universités ainsi que plusieurs hospices, réforma le code criminel et donna une nouvelle organisation au sénat, qu'il constitua en haute cour de justice.

Il forma en 1805 avec la Grande-Bretagne une coalition contre la France, dans laquelle entrèrent bientôt l'Autriche, la Prusse et la Suède. Après avoir perdu les batailles d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (14 juin 1807), il se vit contraint à demander la paix. Il eut alors avec Napoléon, sur le Niémen, une entrevue devenue célèbre, et quelques jours après fut signé le

traité de Tilsitt, par lequel Alexandre reconnut toutes les conquêtes de l'empereur français et accéda au système de blocus continental (voir *Marine française*).

En paix avec la France, le czar s'efforça d'étendre ses États : il enleva la Finlande à la Suède (1808) et conquit plusieurs provinces sur la Perse et sur la Turquie (1809-1810). — Ayant refusé de remplir certaines conditions de son traité avec Napoléon, il s'attira de nouveau la guerre (1812). Il éprouva d'abord des revers ; il perdit les batailles de Smolensk et de la Moscowa ; mais le manque de vivres et surtout la rigueur du climat forcèrent bientôt les Français à se retirer en désordre. Alors Alexandre adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une proclamation par laquelle il les appelait aux armes (1813), et, ayant réussi à les détacher presque tous de l'alliance française, il forma une nouvelle coalition avec l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche. Après avoir subi plusieurs échecs dans les journées de Bautzen, de Lutzen, de Vurstchen et de Dresde, les alliés gagnèrent enfin la bataille décisive de Leipsick (octobre 1813) qui leur ouvrit les portes de la France; et, malgré les prodiges de valeur de Napoléon et de ses généraux, ils purent pénétrer jusqu'à Paris. Alexandre, qui jouait le principal rôle, entra dans cette capitale avec les troupes confédérées (1814). Il s'y conduisit en pacificateur plutôt qu'en conquérant et signa avec Louis XVIII (qu'avait rappelé le pays) un traité qui assurait la paix générale et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif.

A la nouvelle du retour de Napoléon, le czar reprit les armes ; mais la bataille de Waterloo avait décidé la question avant que ses troupes fussent arrivées. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à Paris où il entra en juillet 1815. Moins bien disposé cette fois que la première, il prit part aux mesures rigoureuses qui imposèrent à la France d'immenses sacrifices; toutefois, il s'opposa au démembrement du pays et préserva plusieurs monuments qu'on voulait détruire.

En 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, Alexandre fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France et hâta la libération de son territoire.

Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse le traité de la Sainte-Alliance. De retour dans ses États, il ne s'occupa que de réparer les maux de la guerre et d'assurer le bonheur à ses sujets. Il était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut à Taganrog, en décembre 1825.

Nicolas Ier (1825-1855). — Nicolas Ier obligea la Turquie à signer le traite d'Akerman (1826), qui confirmait les concessions obtenues par celui de Bucharest, repoussa les attaques du schah de Perse, qui avait cru pouvoir, à la faveur d'un changement de règne, envahir impunément le territoire russe, et obtint par la paix de Tourkmantchai (1828) la cession des provinces d'Erivan et de Nakschivan; mais il fut moins heureux avec les Circassiens, qu'il tenta inutilement de réduire. — Il favorisa le soulèvement des Hellènes, s'allia, pour assurer leur indépendance, à la France et à l'Angleterre et joignit ses navires à ceux de ces deux puissances pour anéantir la flotte turco-égyptienne à Navarin (1827) (voir *Marine française*). — L'année suivante, il déclara la guerre à la Porte, qui par représailles refusait d'exécuter le traité d'Akerman, franchit le Balkan, fit occuper par ses armées les principautés danubiennes et força le sultan à signer, à Andrinople, une paix humiliante qui livrait à la Russie, avec de nouvelles provinces en Asie, les bouches méridionales du Danube et lui donnait une plus grande autorité sur les principautés, dont il devint le protecteur.

Nicolas se montra en 1830 fort hostile à la révolution qui venait de s'opérer en France ainsi qu'à la nouvelle dynastie. Il vit éclater en Pologne, à la suite de cette révolution, une insurrection formidable qui ne put être comprimée qu'après dix mois d'une lutte acharnée. En 1833, il s'empressa d'envoyer un corps d'armée en Turquie, où le sultan Mahmoud, menacé par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, ré-

clamait son secours, augmenta par là sa prépondérance en Orient et obtint de la Porte, en reconnaissance, qu'elle signât le traité d'Onkia Skelessi qui fermait à son profit le détroit des Dardanelles et en interdisait l'entrée à tout bâtiment de guerre étranger.

En 1840, Nicolas s'allia avec l'Angleterre et l'Autriche, à l'exclusion de la France, pour arrêter de nouveau les progrès du pacha d'Égypte, s'unit étroitement, après les événements de 1848, à la Prusse et à l'Autriche pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et aida puissamment ce dernier État à triompher de l'insurrection hongroise.

En 1854, Nicolas fit envahir les principautés danubiennes et détruire une escadre ottomane à Sinope, engageant ainsi une guerre désastreuse dans laquelle la France et l'Angleterre, après avoir inutilement tenté tous les moyens de conciliation, prirent parti contre lui. Déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes devant Silistrie, leur défaite sur les bords de l'Alma, la destruction de Bomarsund (voir *Marine française*) et les progrès du siége de Sébastopol, lorsqu'il mourut, le 2 mars 1855, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour pousser la guerre avec une nouvelle vigueur.

La marine russe s'est considérablement accrue pendant ces trente dernières années. Le personnel de la flotte se compose de : quatre-vingt-quinze amiraux et contre-amiraux, deux mille trois cent quarante-cinq officiers d'état-major et subalternes, neuf cent soixante-six fonctionnaires civils, vingt-cinq mille matelots, cent soixante-neuf gardes marines et conducteurs.

Le matériel naval se compose de deux cent vingt-trois navires savoir : cent trente-sept dans la Baltique, trente et un dans la mer Noire, dix-neuf dans la mer Caspienne, six au lac d'Aral, vingt-sept en Sibérie, trois dans la mer Blanche.

FIN DU SECOND VOLUME.

En 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, Alexandre fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France et hâta la libération de son territoire.

Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse le traité de la Sainte-Alliance. De retour dans ses États, il ne s'occupa que de réparer les maux de la guerre et d'assurer le bonheur à ses sujets. Il était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut à Taganrog, en décembre 1825.

Nicolas Ier (1825-1855). — Nicolas Ier obligea la Turquie à signer le traite d'Akerman (1826), qui confirmait les concessions obtenues par celui de Bucharest, repoussa les attaques du schah de Perse, qui avait cru pouvoir, à la faveur d'un changement de règne, envahir impunément le territoire russe, et obtint par la paix de Tourkmantchai (1828) la cession des provinces d'Erivan et de Nakschivan; mais il fut moins heureux avec les Circassiens, qu'il tenta inutilement de réduire. — Il favorisa le soulèvement des Hellènes, s'allia, pour assurer leur indépendance, à la France et à l'Angleterre et joignit ses navires à ceux de ces deux puissances pour anéantir la flotte turco-égyptienne à Navarin (1827) (voir *Marine française*). — L'année suivante, il déclara la guerre à la Porte, qui par représailles refusait d'exécuter le traité d'Akerman, franchit le Balkan, fit occuper par ses armées les principautés danubiennes et força le sultan à signer, à Andrinople, une paix humiliante qui livrait à la Russie, avec de nouvelles provinces en Asie, les bouches méridionales du Danube et lui donnait une plus grande autorité sur les principautés, dont il devint le protecteur.

Nicolas se montra en 1830 fort hostile à la révolution qui venait de s'opérer en France ainsi qu'à la nouvelle dynastie. Il vit éclater en Pologne, à la suite de cette révolution, une insurrection formidable qui ne put être comprimée qu'après dix mois d'une lutte acharnée. En 1833, il s'empressa d'envoyer un corps d'armée en Turquie, où le sultan Mahmoud, menacé par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, ré-

clamait son secours, augmenta par là sa prépondérance en Orient et obtint de la Porte, en reconnaissance, qu'elle signât le traité d'Onkia Skelessi qui fermait à son profit le détroit des Dardanelles et en interdisait l'entrée à tout bâtiment de guerre étranger.

En 1840, Nicolas s'allia avec l'Angleterre et l'Autriche, à l'exclusion de la France, pour arrêter de nouveau les progrès du pacha d'Égypte, s'unit étroitement, après les événements de 1848, à la Prusse et à l'Autriche pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et aida puissamment ce dernier État à triompher de l'insurrection hongroise.

En 1854, Nicolas fit envahir les principautés danubiennes et détruire une escadre ottomane à Sinope, engageant ainsi une guerre désastreuse dans laquelle la France et l'Angleterre, après avoir inutilement tenté tous les moyens de conciliation, prirent parti contre lui. Déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes devant Silistrie, leur défaite sur les bords de l'Alma, la destruction de Bomarsund (voir *Marine française*) et les progrès du siége de Sébastopol, lorsqu'il mourut, le 2 mars 1855, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour pousser la guerre avec une nouvelle vigueur.

La marine russe s'est considérablement accrue pendant ces trente dernières années. Le personnel de la flotte se compose de : quatre-vingt-quinze amiraux et contre-amiraux, deux mille trois cent quarante-cinq officiers d'état-major et subalternes, neuf cent soixante-six fonctionnaires civils, vingt-cinq mille matelots, cent soixante-neuf gardes marines et conducteurs.

Le matériel naval se compose de deux cent vingt-trois navires savoir : cent trente-sept dans la Baltique, trente et un dans la mer Noire, dix-neuf dans la mer Caspienne, six au lac d'Aral, vingt-sept en Sibérie, trois dans la mer Blanche.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

MARINE OTTOMANE.

MARINES SCANDINAVES.

MARINE ESPAGNOLE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

MARINE OTTOMANE.

MARINES SCANDINAVES.

MARINE ESPAGNOLE.

clamait son secours, augmenta par là sa prépondérance en Orient et obtint de la Porte, en reconnaissance, qu'elle signât le traité d'Onkia Skelessi qui fermait à son profit le détroit des Dardanelles et en interdisait l'entrée à tout bâtiment de guerre étranger.

En 1840, Nicolas s'allia avec l'Angleterre et l'Autriche, à l'exclusion de la France, pour arrêter de nouveau les progrès du pacha d'Égypte, s'unit étroitement, après les événements de 1848, à la Prusse et à l'Autriche pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et aida puissamment ce dernier État à triompher de l'insurrection hongroise.

En 1854, Nicolas fit envahir les principautés danubiennes et détruire une escadre ottomane à Sinope, engageant ainsi une guerre désastreuse dans laquelle la France et l'Angleterre, après avoir inutilement tenté tous les moyens de conciliation, prirent parti contre lui. Déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes devant Silistrie, leur défaite sur les bords de l'Alma, la destruction de Bomarsund (voir *Marine française*) et les progrès du siége de Sébastopol, lorsqu'il mourut, le 2 mars 1855, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour pousser la guerre avec une nouvelle vigueur.

La marine russe s'est considérablement accrue pendant ces trente dernières années. Le personnel de la flotte se compose de : quatre-vingt-quinze amiraux et contre-amiraux, deux mille trois cent quarante-cinq officiers d'état-major et subalternes, neuf cent soixante-six fonctionnaires civils, vingt-cinq mille matelots, cent soixante-neuf gardes marines et conducteurs.

Le matériel naval se compose de deux cent vingt-trois navires savoir : cent trente-sept dans la Baltique, trente et un dans la mer Noire, dix-neuf dans la mer Caspienne, six au lac d'Aral, vingt-sept en Sibérie, trois dans la mer Blanche.

FIN DU SECOND VOLUME.

MARINE PORTUGAISE.

MARINE FRANÇAISE.

MARINE ANGLAISE.

MARINE HOLLANDAISE.

MARINE RUSSE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

